
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
NAPOLI


NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
XXVI
77
NAPOLI

HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DES NATIONS EUROPÉENNES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DES NATIONS EUROPÉENNES

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE;

PRÉSENTANT,

D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES POUR CHAQUE NATION,

LE PRÉCIS DES VOYAGES EXÉCUTÉS PAR TERRE ET PAR MER
DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS,
ET PLUS SPÉCIALEMENT DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE;

et offrant

LE TABLEAU COMPLET DE NOS CONNAISSANCES ACTUELLES SUR LES PAYS ET LES PEUPLES

DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE, DE L'AMÉRIQUE ET DE L'OCÉANIE.

Avec un grand nombre
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DRESSÉES SUR LES RELATIONS MÊMES DES VOYAGEURS
ET SUR LES AUTRES DOCUMENTS LES PLUS CERTAINS,

ET UNE BIBLIOGRAPHIE COMPLÈTE DES VOYAGES;

PAR

L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
DIRECTEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, ET DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOLOGIE.

TOME III.

PARIS.
ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Hautefeuille, 23.

1846.



AVANT-PROPOS.

Après un retard occasionné en partie par l'étendue même de la tâche que nous nous étions imposée, en partie aussi par la difficulté et les incroyables délais des communications de librairie avec l'étranger, particulièrement avec les pays d'outre-Rhin, d'où nous avions à tirer quelques-uns des matériaux de date récente qui nous étaient nécessaires, en partie enfin par d'autres circonstances indifférentes au public, mais contre le renouvellement desquelles nous avons pris de sûres mesures, voici le troisième volume de notre *Histoire universelle des découvertes géographiques*. Ce volume comprend l'histoire des voyages en Asie-Mineure depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à ces derniers temps, avec la description circonstanciée de la Péninsule, et plusieurs morceaux géographiques en forme d'Appendice.

Dans la Préface générale qui ouvre le volume précédent, nous avons exposé avec quelque détail le plan du vaste travail que nous abordions ; et les approbations éminentes que ce plan a rencontrées parmi les hommes spéciaux dans la science, ont dû fortifier notre confiance en des idées mûries par plusieurs années de méditation. Mais il est une épreuve que doivent subir les meilleures

théories : c'est l'exécution. C'est maintenant au public à juger si cette épreuve justifie notre programme. Le volume précédent, où nous avons retracé dans toutes ses phases l'histoire géographique de l'Asie-Mineure depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de cette époque de transition qu'on a nommée le moyen-âge, pouvait, quoique d'une importance et d'une nécessité toute spéciales pour cette contrée, ne donner à beaucoup de nos lecteurs qu'une notion imparfaite de la nature de l'ouvrage : on pourra s'en former maintenant une idée juste et complète.

On pourra juger si nous avons su convenablement resserrer en un seul volume, dans une narration à la fois rapide et attachante, concise et pourtant substantielle, la longue série de voyages faits en Asie-Mineure depuis trois cents ans, sans retrancher d'un seul d'entre eux rien qui eût le moindre intérêt de science ou de curiosité ; si notre méthode d'envisager constamment du point de vue des progrès de la géographie les relations qui se succèdent en si grand nombre dans cette longue période, nous a toujours bien dirigé dans nos appréciations et dans le plus ou moins d'étendue de nos analyses; si nous avons su maintenir la liaison et l'unité dans cette succession ininterrompue d'entreprises que l'on pourrait croire isolées et purement individuelles, en faisant ressortir d'époque en époque les causes extérieures d'une nature plus générale qui tour à tour ont donné l'impulsion aux courses des voyageurs : tantôt le zèle propagandiste de l'esprit religieux, tantôt le mobile non moins actif de la spéculation commerciale, parfois aussi les vues secrètes et les puissants intérêts de la politique, jusqu'au moment où ces causes diverses se confondent

en quelque sorte et se subordonnent à un mobile unique, celui de la science, plus fécond que tous les autres en grands résultats.

Notre pensée constante dans tous le cours de notre travail a été d'écrire non pour quelques-uns, mais pour tous. Nous avons voulu produire une œuvre populaire, — populaire dans l'acception élevée du mot. Nous avons eu surtout en vue cette classe nombreuse et forte que l'on ne peut plus nommer la *classe moyenne*, puisqu'elle constitue à la fois la tête et le corps de la nation, cette classe qui est l'expression la plus parfaite de la haute civilisation des temps modernes, et qui résume en elle la véritable puissance, en même temps que les lumières et la richesse du pays. A cette partie libérale de la nation, qui tire à la fois sa force et sa noblesse de l'éducation unie au travail, il faut aujourd'hui des livres graves et d'une portée scientifique. Mais il ne faut pas oublier non plus que la clarté et l'agrément des formes extérieures en sont des conditions essentielles, et que la France, justement fière des grands écrivains qui ont illustré les beaux siècles de sa littérature, n'a jamais reconnu pour siennes que les œuvres auxquelles le goût avait présidé. L'ouvrage véritablement digne de notre époque est celui que peuvent avouer les hommes spéciaux, et qu'en même temps la foule aime et recherche. Les exemples, au surplus, ne manquent pas, même dans les sujets les plus sévères. Ce que Buffon a fait pour l'histoire naturelle, Laplace pour les plus sublimes théories du système du monde, Cuvier pour les révolutions primordiales de notre planète, Malte-Brun pour les arides nomenclatures de la géographie didactique; ce que d'illustres savants, honneur de nos Académies, font chaque jour encore pour les

lois les plus abstruses, pour les phénomènes les plus difficilement accessibles de l'astronomie et de la physique, pourquoi ne le ferait-on pas aussi pour l'histoire de nos découvertes géographiques dans les diverses contrées de la terre, c'est-à-dire pour celui de tous les sujets qui peut-être se prête le mieux, par sa diversité infinie, à cet heureux mélange d'une instruction solide avec l'attrait des formes littéraires? Cette grande et belle tâche, d'autres s'en fussent mieux acquittés sans doute; nous, du moins, nous l'aurons ébauchée, heureux s'il nous est donné de suivre, même de loin, la trace lumineuse de ces grands modèles.

L'histoire géographique de l'Asie-Mineure, soit dans les temps anciens et dans la période obscure du moyen-âge, soit dans les temps modernes depuis l'époque des premiers voyageurs, présentait d'ailleurs des difficultés de plus d'une sorte que nous n'aurions pas rencontrées dans d'autres parties du continent. La plupart des contrées de l'Asie ont été déjà, en effet, l'objet de monographies historiques et géographiques où nous trouverons plus tard de puissants secours; un secours plus important encore et plus général nous est réservé par la *Description de l'Asie* du professeur Ritter, de Berlin [1], ouvrage d'une immense érudition dont la traduction littérale serait difficilement acceptable pour des lecteurs français [2], mais qui renferme un véritable trésor de re-

[1] *Die Erdkunde, im Verhœltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen... von* Carl Ritter. *Asien.* Berlin, 1832 et a. suiv. Le dixième volume (de la description de l'Asie) a paru en 1844 Les contrées non traitées encore par le professeur Ritter sont la région du Caucase, l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Arabie.

[2] On l'a tenté pour le volume que le professeur Ritter a consacré

cherchés où nous ne craindrons pas de puiser largement. En Asie-Mineure, nul travail préparatoire ne nous avait frayé les voies. C'était un sol absolument vierge où le premier nous avons mis la charrue. Notre labeur s'en est grandement augmenté ; mais nous ne saurions nous en plaindre. Abordant ainsi un terrain nu, notre marche s'y dessine d'une manière d'autant plus nette, et on en appréciera mieux la nouveauté de notre plan. Éloge ou critique, nul n'en partage avec nous ni l'honneur ni le blâme.

La division que nous avons adoptée entre la partie narrative et la partie descriptive est surtout ce qui a contribué à resserrer la prodigieuse abondance de notre matière dans les bornes relativement étroites où nous l'avons renfermée. C'est ce que la lecture du volume actuel fera ressortir d'une manière évidente. En nous bornant à indiquer successivement dans l'histoire de chaque voyage quelles observations véritablement neuves et importantes on doit au voyageur, nous avons pu éviter toute redite et tout double emploi ; de même qu'en groupant ensuite dans un tableau général l'ensemble de ces observations ramenées à un ordre méthodique, nous en avons formé une description de l'Asie-Mineure qui représente fidèlement l'état des notions acquises sur la Péninsule, et où la part plus ou moins grande de chaque

à l'Afrique ; cette tentative n'a pas eu, elle ne pouvait pas avoir de succès. L'admirable ouvrage du professeur Ritter est essentiellement allemand par la forme et la pensée ; c'est dire qu'il est aussi opposé que possible au génie français et à nos habitudes littéraires. *L'Erdkunde* de M. Carl Ritter ne pouvait être traduit en français que comme M. Guigniaut a traduit la *Symbolik* de l'illustre Creuzer ; — en la modifiant profondément au moins dans sa forme. Mais traduire ainsi est peut-être plus difficile que de créer.

voyageur est soigneusement indiquée par la citation exacte des sources. C'est par une raison semblable que nous avons détaché de notre description un certain nombre de données spéciales qui tirent de leur rapprochement même une partie de leur valeur. Ainsi nous avons réuni dans un tableau synoptique la totalité des observations astronomiques que nous possédons actuellement sur la Natolie, avec le nom des observateurs; ainsi nous avons pareillement groupé dans un autre tableau toutes les mesures d'altitude que les voyageurs y ont relevées, — élément non moins important pour la connaissance physique d'une grande contrée que les observations astronomiques pour en dessiner la carte, et qui est à peu près exclusivement fourni par les plus récents explorateurs. Un document d'un intérêt non moins grand dans un autre ordre d'études, est la nomenclature, déjà fort étendue, de tous les noms de la géographie grecque, romaine et byzantine, dont la synonymie a été exactement déterminée par les voyageurs ou par les recherches des érudits. Nous y avons indiqué avec un soin scrupuleux, en même temps que le nom moderne qui correspond à l'ancien nom, le voyageur ou le savant qui en a *le premier* constaté la synonymie, ou qui l'a confirmée par des recherches spéciales. La carte ancienne de l'Asie-Mineure est aujourd'hui à refaire, et notre tableau en renferme tous les éléments. Les noms que nous n'y avons pas admis n'ont pas encore de synonymie connue.

Ces trois morceaux, n'étant pas destinés à la généralité des lecteurs, sont renvoyés à l'Appendice qui termine le volume, ainsi qu'une notice analytique de notre carte de l'Asie-Mineure. Nous devons aux communica-



tions libérales du département des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi d'y avoir pu joindre la description de la Natolie par le Géographe Turk, *Hadji-Khalfa.* Cette description que nous avons fréquemment citée dans le cours de notre travail, et dont notre illustre d'Anville, au milieu du dernier siècle, fit un si grand usage pour la rédaction de ses belles cartes de l'Asie Occidentale, n'avait jamais été imprimée dans une langue européenne. Nous avons reproduit sans aucun changement la traduction autographe du savant et laborieux Armain, faite sur l'exemplaire même apporté de Constantinople en 1742 par l'envoyé du Grand-Seigneur; seulement nous avons cru augmenter encore l'intérêt, et surtout l'utilité de ce précieux document, en y ajoutant un certain nombre d'annotations fournies par la comparaison des voyageurs récents.

Notre Appendice est terminé par la Bibliographie des voyages en Asie-Mineure. Ceux qui apprécient de quelle importance est la connaissance exacte des sources dans les sciences historiques et géographiques, nous sauront probablement quelque gré des soins laborieux que nous avons pris pour rendre cette Bibliographie aussi complète et aussi exacte que possible. Nous ne sachions pas que jusqu'à présent la Bibliographie géographique eût été traitée comme nous l'avons comprise. Ce que nous avons commencé ici pour l'Asie-Mineure, nous le continuerons de volume en volume pour chacune des régions du globe.

Le nombre et l'étendue des différents morceaux de l'Appendice que nous venons d'énumérer, joint à l'importance et à l'intérêt scientifique des neuf ou dix grands voyages d'exploration faits en Asie-Mineure seulement

depuis 1830, — voyages dont pas un n'était jusqu'à présent connu en France par aucune traduction même partielle, — ont grossi ce second volume au delà de nos prévisions. Au lieu de trente feuilles auxquelles nous sommes engagés vis-à-vis de nos souscripteurs, la matière portera le volume à cinquante feuilles environ. Déjà le volume précédent avait un excédant de neuf feuilles, ou de près d'un tiers, que nos souscripteurs ont reçues sans aucune augmentation de prix. Nous aurions volontiers fait encore le même sacrifice; mais les intérêts de notre éditeur ne nous l'ont pas permis. Nous avons donc pris le parti de partager le volume actuel en trois livraisons, au lieu de deux, — augmentation tout à fait exceptionnelle, dont la nécessité sera bien justifiée par la composition même du volume. On nous rendra, nous l'espérons, la justice de reconnaître que notre œuvre n'est ni inspirée ni dirigée par un sordide esprit de spéculation mercantile.

L'impression presque achevée du volume actuel, et la composition déjà avancée du volume suivant consacré à la région du Caucase, nous permettent d'assurer que la publication des livraisons prochaines aura lieu aux époques déterminées. Au reste, entre une parfaite régularité matérielle qui n'est guère possible que pour de simples réimpressions, et l'inconvénient qu'aurait pour notre travail l'obligation d'une composition hâtive, nous ne saurions hésiter un instant. Vis-à-vis du soin consciencieux que nous avons voué à notre travail, ce n'est pas d'un retard de quelques semaines que le public et le monde savant seront portés à nous demander compte.

9 février 1846.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

ASIE-MINEURE.

PÉRIODE MODERNE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES VOYAGES FAITS EN ASIE-MINEURE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

§ I. *Voyageurs du seizième siècle.*

§ II. *Voyageurs du dix-septième siècle.—Premières excursions archéologiques dans l'Ouest de l'Asie-Mineure.*

§ IV. *Nouvel élan que reçoivent les explorations géographiques et archéologiques en Asie-Mineure. — Époque de Chandler, de Sestini, du comte de Choiseul, de Lechevalier et de Leake. De* 1764 *à* 1800.

§ V. *De* 1801 *à* 1830. — *Progrès notables dans la connaissance géographique et archéologique de la Péninsule. — Premières tentatives d'explorations à l'intérieur. — Seetzen. Amédée Jaubert. Études topographiques des ingénieurs français en* 1807. *Corancez. Relèvements hydrographiques de la marine anglaise sur la côte méridionale; le capitaine Beaufort. Macdonald Kinneir. Richter. Relèvements hydrographiques de la marine française dans l'Archipel et la mer Noire; le capitaine Gauttier. Le major Prokesch. MM. de Laborde. M. Arundell. M. George Keppel.*

§ VI. *Ère des grandes explorations scientifiques. — MM. Callier et Stamaty. M. Charles Texier. M. William Hamilton. M. William Ainsworth. MM. de Moltke, de Vincke et Fischer. M. Henry Kiepert. MM. Lœw et Schœnborn. M. Ch. Fellows. M. Richard Hoskyn. M. de Beaufort. M. Philippe Le Bas.*

SECONDE PARTIE.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA PÉNINSULE D'APRÈS LES NOTIONS FOURNIES PAR LES VOYAGEURS.



CHAPITRE PREMIER.

Situation astronomique de la Péninsule. — Ses limites naturelles. — Aspect général et configuration physique. — Régions naturelles. — Montagnes. — Bassins fluviaux et maritimes entre lesquels se partage la Péninsule. — Hautes plaines centrales.

§ Ier.

Situation, étendue et limites.

§ II.

Aspect général et configuration physique de la Péninsule. — Chaînes de montagnes. — Taurus. — Constitution géologique. — Hautes plaines centrales. — Plateau.

§ III.

Fleuves et rivières principales de l'Asie-Mineure.
Région des lacs sans écoulement.

CHAPITRE II.

Climat de l'Asie-Mineure. — Nature du sol et productions. — Végétaux et animaux.

§ Ier.

Climat.

§ II.

Nature du sol et productions.
Minéralogie. — Grande végétation. — Produits de l'agriculture.

§ III.

Animaux.

CHAPITRE III.

Population de l'Asie-Mineure.

§ Ier.

Aperçu général.

§ II.

Population sédentaire. — Les Turks.

§ III.

Population sédentaire. Suite. — Les Grecs.

§ IV.

Population sédentaire. Suite. — Les Arméniens et les Juifs.

§ V.

Populations nomades de la Natolie. — Turkomans.

§ VI.

Populations nomades. Suite. — Les Kourdes.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Nord. — Zone maritime comprise entre Trébizonde et le Canal de Constantinople.

§ Ier.

Vue générale sur les régions naturelles de la Péninsule.

§ II.

Pays compris entre Trébizonde et la rivière de Termèh. Province de Trébizonde. — Djanik.

§ III.

Pays compris entre la rivière de Termèh et le bas Halys. Bassin du Iékhil-irmak. — Pourtour du golfe de Samsoun. — Cours inférieur du Kizil-irmak ou Halys.

§ IV.

De l'embouchure du Halys ou Kizil-irmak à la rivière de Bartin.

(Paphlagonie).

§ V.

De la rivière de Bartîn au Sakaria.

(Bithynie orientale).

§ VI.

Du Sakaria au Bosphore. — Coup-d'œil général sur la mer Noire.

CHAPITRE V.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Nord-Ouest. — Bassin de la mer de Marmara.

§ Ier.

Bosphore, ou Canal de Constantinople.

§ II.

Pourtour asiatique de la mer de Marmara.

§ III.

Hellespont, ou Canal des Dardanelles.— Troade.

CHAPITRE VI.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du l'Ouest. — Bassin de la mer Égée.

§ Ier.

Pourtour oriental du golfe d'Adramytti. — Bassin du Calque. — Pourtour du golfe Élaïtique.

§ II.

Bassin de l'Hermus. — Pourtour du golfe de Smyrne. — Presqu'île d'Erythrées.

(Partie septentrionale de l'Ionie et de la Lydie.)

§ III.

Bassin du Caïstre.

(Partie centrale de l'Ionie et de la Lydie.)

§ IV.

Bassin du Méandre. — Golfes et presqu'iles de la Carie.

(Partie méridionale de l'Ionie et de la Lydie.-Phrygie Pacatiane.-Carie.)

CHAPITRE VII.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Sud. — Zone comprise entre le Taurus et la mer.

§ Iᵉʳ.

Du golfe de Makri au golfe de Sataliéh.

(*Lycie.*)

§ II.

Pourtour du golfe de Sataliêh.

(*Pamphylie. — Pisidie.*)

§ III.

D'Alaïa au golfe de Tarsous.

(*Cilicie Trachée.*)

§ IV.

De la rivière de Lamas, à l'entrée du golfe de Tarsous, au fond du golfe de Skanderoun.

(Cilicie des Plaines.)

CHAPITRE VIII.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région intérieure. — Plateau. — Bassin de l'Euphrate.

§ Ier.

Partie Nord-Ouest du Plateau,
occupée par le bassin supérieur du Sakaria.

(Phrygie Salutaire et Phrygie Épictète. — Galatie.)

§ II.

Plaines désertes de l'ancienne Lykaonie. — Grand lac salé.

§ III.

Région des Lacs. — Partie Sud-Ouest et Sud du Plateau.

(Phrygie Parorée. — Isaurie. — Partie de la Lykaonie et de la Pisidie.)

§ IV.

Région Sud-Est du Plateau,
à la gauche, ou au Sud, du cours supérieur du Halys.

(*Partie Sud-Ouest de la Cappadoce.*)

§ V.

Région Nord-Est du Plateau.
Pays enveloppé par le cours du Halys, et borné au Nord par le bassin de l'Iris.

(Partie septentrionale de la Cappadoce.)

§ VI.

Bassin de l'Euphrate.

(Petite Arménie.)

CHAPITRE IX.

DESCRIPTION DES ILES DE L'ASIE-MINEURE.

§ Ier.

Iles de la mer Égée.

§ II.

Iles de la Méditerranée.

(*Rhodes. Cypre.*)

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.





HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DES NATIONS EUROPÉENNES.

ASIE-MINEURE.

PÉRIODE MODERNE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES VOYAGES FAITS EN ASIE-MINEURE DEPUIS LE COMMENCEMENT DU SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

Soixante ans de victoires presque ininterrompues avaient conquis à la puissance Ottomane une place désormais importante dans le système politique de l'Europe. Baïézid II, Sélim et le grand Soliman, qui régnèrent après Mahomet II, reculèrent considérablement les frontières de l'Empire, tant du côté du Danube qu'au delà de l'Euphrate. Belgrade, le boulevard de la Hongrie, était au pouvoir des Turks; Vienne avait tremblé un moment de partager le même sort; Rhodes, vaillamment défendue par les chevaliers de Saint-Jean, avait vu cependant tomber le drapeau chrétien (1522), après un siége mémorable qui accrut encore en Europe la terreur du nom musulman.

De tous les États de l'Occident, la France est le premier qui ait noué des relations diplomatiques avec cette puissance nouvelle élevée sur les ruines de l'Empire grec. Au plus fort de sa

querelle avec Charles-Quint, François I[er] tourna les yeux vers Constantinople et chercha un auxiliaire dans le sulthan, ennemi naturel de l'Empereur. Soliman accueillit avec joie les ouvertures du roi de France. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu [1]; et, à partir de l'an 1534, un ambassadeur français a constamment résidé près de la cour ottomane.

Passionné pour tout ce qui pouvait relever la gloire de son règne, François I[er], émule de Léon X, accordait une protection libérale aux savants ainsi qu'aux grands artistes de son temps. L'envoi d'un ambassadeur à Constantinople lui parut une heureuse occasion pour favoriser la recherche des monuments de la docte antiquité que pouvait recéler l'Orient, et pour étudier mieux qu'on n'avait pu le faire encore les peuples musulmans. Des hommes versés dans la connaissance de l'antiquité et des lettres orientales reçurent à diverses reprises la mission de se rendre dans le Levant aux frais du roi, avec ce double but d'étude. On sait combien les rapports diplomatiques entre l'Europe et les pays étrangers ont puissamment concouru, depuis l'époque de la Renaissance, à étendre le cercle de nos connaissances historiques et géographiques; l'ambassade de Constantinople, fidèle à l'impulsion qui lui fut donnée dès son origine, s'est surtout honorablement distinguée à cet égard.

Le premier des savants que François I[er] envoya en Orient pendant l'ambassade de M. de la Forest, est un homme moins célèbre aujourd'hui par l'étendue de son savoir véritablement remarquable pour l'époque, que par la bizarrerie d'un grand nombre de productions qu'enfantait un esprit visionnaire. *Guillaume Postel* fit deux voyages au Levant, pendant lesquels il visita, outre Constantinople, diverses parties de la Grèce, de

De la Croix, *Abrégé chronologique de l'Histoire ottomane*, t. I, sous l'année 1542. — On conserve aux Archives du royaume et à notre Bibliothèque Royale les originaux de deux lettres écrites par Soliman (Suleïman) à François I[er], en réponse aux premières ouvertures de celui-ci. L'une de ces lettres est datée de l'an 1526 (932 de l'hégire); l'autre, de 1528. Suleïman y prend, entre autres titres, celui d'empereur et seigneur souverain de l'*Anadoli*, du *Karaman*, du *Roum-ili* et de la province de *Soulkadrièh*. L'Anadoli, le Karaman et le Roum-ili étaient les trois grands gouvernements établis par Suleïman en Asie-Mineure, comme nous le dirons tout à l'heure; le pays des princes de Soulkadir, c'est-à-dire la Petite Arménie, y était réuni depuis 1515.

l'Asie-Mineure et de la Syrie. Le premier de ces deux voyages eut lieu vers 1536, le second en 1549; l'un et l'autre durèrent plusieurs années [1]. Un des grands objets que s'y proposait Postel était, selon ses propres expressions, « de vaincre les cœurs des Juifs et Ismaélites ou Mahométans, et de les réunir aux Chrestiens, par la force de la raison placée entre la vraye et la fausse intelligence; » un résultat plus positif fut la quantité de manuscrits qu'il rapporta de ses courses, et les livres utiles pour le temps qu'il publia sur les langues, l'histoire et la géographie des pays qu'il avait visités. Dans les trois livres de ses *Histoires Orientales* [2], il trace un tableau étendu et assez exact des mœurs, des usages, du gouvernement et de la religion des Turks; il y fait déjà connaître la division toute récente de l'empire ottoman en *beghlerbeys* et en *sandgiaks*, c'est-à-dire en grands gouvernements et en *bannières*, qui venait d'être instituée par Soliman, division qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps, et que la grande géographie turque de Hadji Khalfa, publiée dans le dix-huitième siècle, nous fera plus particulièrement connaître.

Il faut rapporter à un savant médecin du temps, *Pierre Gilles* d'Alby, plus connu sous la forme latine de son nom, *Petrus Gyllius*, une partie au moins de l'honneur de ces voyages scientifiques du règne de François Ier. Entraîné par une vocation puissante pour les recherches d'histoire naturelle, Pierre Gilles avait parcouru, jeune encore, une partie de l'Italie, recueillant partout des observations sur les objets de son étude favorite; et peu de temps après son retour en France, il publia, en 1533, son traité *De vi et naturâ Animalium*, qu'il dédia au roi François Ier, avec une Épître dédicatoire dans laquelle il engage ce prince à envoyer des savants rechercher les productions naturelles des pays étrangers.

Celui qui signalait l'utilité d'une telle mission avait lui-même les qualités nécessaires pour la bien remplir : aussi fut-il chargé par le roi, vers 1541 ou 1542, de se rendre aux régions du

[1] Des Billons, *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*. Liège, 1773, in-8, p. 24 et suiv.

[2] Voyez la *Notice Bibliographique des Voyages en Asie-Mineure*, à la fin du volume. Cette Notice, que nous nous sommes attaché à rendre aussi complète que possible, nous dispensera d'étendre et de multiplier les citations.

Levant et d'en rapporter tout ce qu'il y pourrait recueillir de curieux et de rare. Très-versé dans les langues grecque et latine, il devait étendre ses recherches aux anciens manuscrits, que François Ier rassemblait de toutes parts pour la Bibliothèque qu'il voulait former. Gilles employa plusieurs années tant à ses recherches dans Constantinople qu'à l'exploration des provinces voisines de la Propontide et de l'Hellespont; en 1548, profitant de l'expédition des armées ottomanes en Perse, il visita, en compagnie de notre ambassadeur M. d'Aramon, une partie de ce royaume où il se rendit par l'Asie-Mineure et l'Arménie[1], et d'où il regagna Constantinople vers la fin de 1549, après avoir poussé son excursion jusqu'en Syrie, en Palestine et en Égypte. Il revenait en France chargé d'une ample moisson d'observations et de découvertes, lorsque le navire qu'il montait fut capturé par des pirates. Nous ignorons combien de temps il resta entre les mains des barbares; le cardinal d'Armagnac, à qui il put faire connaître son sort, paya sa rançon et brisa ses fers. Son libérateur était alors à Rome; Gilles accourut l'y remercier d'un si grand bienfait, en retour duquel le cardinal lui demanda seulement de mettre par écrit tout ce qu'il avait vu de mémorable dans ses longues courses en Orient. Notre voyageur était sans doute occupé de ce travail, quand la mort le vint surprendre en 1555; il avait alors soixante-cinq ans.

Il ne paraît cependant pas que Gilles d'Alby ait rédigé aucune partie de ses voyages autre que la *Description du Bosphore* et la *Description de Constantinople*, qu'il écrivit en latin et qu'il dédia au cardinal d'Armagnac; du moins rien autre chose n'a jamais été publié. On voit par les dernières lignes de sa *Description du Bosphore* que Gilles avait l'intention de rédiger dans la même forme un périple de la Propontide et de l'Hellespont; mais l'auteur mourut avant d'avoir pu donner cette suite de ses deux premiers traités, qui probablement aurait été suivie elle-même du surplus de ses observations sur la géographie et l'histoire naturelle des autres pays qu'il avait parcourus.

On fait grand cas, et avec raison, de ces deux petits ouvrages *De Bosporo Thracio*, et *De Constantinopoleôs Topographiâ*;

[1] Nicolas de Nicolay, Navigations et Pérégrinations Orientales, Préf., p. 7.

ils se recommandent à la fois par l'érudition et l'exactitude. Ce qui nous les rend plus précieux encore, c'est que Gilles d'Alby s'est beaucoup servi pour les composer d'une ancienne description grecque du Bosphore de Thrace, Ἀνάπλους Βοσπόρου, ouvrage d'un certain Denys de Byzance qu'il ne faut pas confondre avec le poëte géographe Denys le Périégète, et dont le manuscrit, que possédait notre voyageur, s'est perdu à sa mort. Cet ancien document topographique, où les rives européenne et asiatique du détroit qui conduit du Pont-Euxin à la Propontide étaient décrites dans le plus grand détail, n'existe plus ainsi pour nous que dans les extraits, ou plutôt dans la traduction plus ou moins intégrale que Gyllius nous en a conservée [1].

Il est certainement à regretter qu'un homme instruit et exact comme Gilles d'Alby ne nous ait pas transmis les Mémoires de son voyage de 1548 en Arménie, en Perse, en Syrie, dans la Basse-Égypte et en Asie-Mineure; la relation informe et très-superficielle qu'une des personnes attachées à l'ambassadeur français a laissée du même voyage, ne saurait en aucune façon nous dédommager de cette perte. L'auteur de cette relation du voyage de M. d'*Aramon* se nommait *Jean Chesneau;* il remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade, et il occupa aussi, à deux reprises, le poste de chargé d'affaires de France à Constantinople, en premier lieu pendant un voyage de M. d'Aramon à Paris, en 1551, puis après son départ définitif, en 1553. La relation de J. Chesneau, qui se conserve manuscrite à la Bibliothèque royale, a été imprimée, en 1759, dans un Recueil de pièces diverses relatives à l'histoire de France. Nous y voyons qu'en 1548 l'ambassadeur et sa suite traversèrent le nord de l'Asie-Mineure, de Constantinople à Erzinghian sur l'Euphrate, par Boli, Tosia, Mersivan et Niksar; et qu'en 1550 ils revinrent par la grande route de Syrie à Constantinople, passant à Adana, Konièh, Érékli, Eski-chèhr et Isnik. Ce double itinéraire est sans directions ni distances entre les stations, outre que les noms y sont outrageusement défigurés.

Il n'y a guère plus de lumières à tirer de la relation plus que superficielle du sieur *Nicolas de Nicolay*, qui n'a de remar-

[1] Voyez la *Notice bibliographique.*

quable que les nombreuses figures, curieuses pour les costumes et passablement exécutées, dont le livre est accompagné. M. de Nicolay paraît cependant avoir été un homme instruit. De 1542 à 1550, il avait parcouru, en voyageur curieux, une grande partie de l'Europe; et lorsqu'à la fin de 1551 M. d'Aramon retourna pour la seconde fois à Constantinople, il l'accompagna, par ordre du roi Henri II, pour étudier les pays du Levant. Il vit en effet, outre Constantinople et l'Archipel, les parties littorales de la Grèce et celles de l'Asie-Mineure; mais nulle part il ne s'attache à la géographie non plus qu'aux antiquités, se contentant de noter quelques traits de mœurs et de dessiner les costumes en usage dans ces diverses provinces de l'empire turk. M. de Nicolay n'en fut pas moins pourvu, quelques années après son retour, du titre de géographe du roi, titre pour lequel on n'exigeait pas alors de preuves bien sévères, et chargé « de visiter et de décrire le royaume ». C'est ce que lui-même nous apprend dans la dédicace de ses *Pérégrinations Orientales*, adressée au jeune roi Charles IX en 1567.

Il y a tout autrement d'instruction à puiser dans les voyages du célèbre *Pierre Belon*, compatriote de Postel, de Gyllius et de Nicolay, et comme eux chargé par mission expresse de parcourir et d'étudier les contrées soumises au pouvoir ottoman. Belon était né de parents pauvres, dans un humble hameau de la province du Mans; ses dispositions précoces pour l'étude des belles-lettres et de l'histoire naturelle lui valurent de bonne heure des protecteurs riches et puissants, qui le mirent à même de se livrer à sa vocation. Il y fit de rapides progrès; car, jeune encore, il fut choisi par un de ses professeurs pour l'accompagner dans une course scientifique en Allemagne et dans la Bohême. Ce fut au retour de cette excursion que notre jeune naturaliste, qui désirait ardemment perfectionner et augmenter ses connaissances par de plus lointains voyages, trouva dans la libéralité du cardinal de Tournon, très-porté lui-même vers les études de cette sorte, les moyens de réaliser ce vœu de son cœur. M. de Fumel partait pour Constantinople, chargé de porter des dépêches à notre ambassadeur M. d'Aramon : Belon fut autorisé à se rendre au Levant sur le bâtiment qui transportait l'envoyé français. C'était dans les derniers mois de 1546. Arrivé à

Constantinople, après quelque temps de relâche à l'île de Crète, Belon fit aussitôt ses arrangements pour commencer ses excursions. La première, qui l'occupa pendant les sept ou huit premiers mois de 1547, embrassa les îles de Lemno et de Thaso, le mont Athos, dont le front élevé domine le nord de l'Égée, puis tout le littoral de la Macédoine et de la Thrace, qu'il suivit par terre pour revenir à Constantinople, observant et décrivant les productions et les singularités naturelles, et ne négligeant ni l'étude des mœurs des habitants, ni les indications géographiques, ni la recherche des antiquités [1]. Par l'exactitude de ses descriptions, Belon, aujourd'hui encore, peut faire autorité pour les naturalistes. Une excursion aux ruines de Nicomédie et aux îles orientales de la mer de Marmara suivit de près le voyage de Thrace; ce qui donne occasion à notre voyageur de décrire les différents poissons que nourrit l'ancienne Propontide, et les diverses pêches qui y sont usitées [2]. Le premier de tous les voyageurs, Belon indique les noms donnés par les Grecs modernes aux îles qui forment ce petit archipel que nous désignons communément aujourd'hui sous le nom d'*îles des Princes*.

L'époque des vents du nord qui soufflent régulièrement sur la Propontide et sur la mer Égée depuis la fin d'août était arrivée; Belon en voulut profiter pour faire le voyage d'Égypte. Il décrit l'ancien Hellespont avec les villes et les châteaux qui le bordent, jette un regard sur la Troade, et reconnaît en passant les îles pittoresques qui bordent la côte asiatique. Si le bâtiment qui le portait n'eût pas fait plusieurs relâches à Gallipoli, à Khio et à Rhodes, il eût achevé en sept jours, poussé par un vent favorable, la traversée entière de Constantinople à la côte d'Égypte : car de Constantinople à Khio on ne mit que deux jours et trois nuits; de Khio à Rhodes, deux jours et deux nuits, plus trois jours et trois nuits de Rhodes à Alexandrie [3].

Les deux châteaux qui s'élèvent à la sortie de l'Hellespont, du côté de la mer Égée, Sestos et Abydos, celui-ci sur la côte asiatique, le premier sur la côté d'Europe, ces deux châteaux, regardés comme les clés des mers intérieures que domine Con-

[1] Belon, *Observations*, l. I, ch. 1 à 70.
[2] *Id.*, Liv. I, ch. 71 à 75.
[3] *Id.*, Liv. II, ch. 1 à 18.

stantinople, étaient soigneusement gardés par les Turks et bien garnis de bonnes pièces d'artillerie, « prestes à descharger s'il estoit besoing, pour arrester les vaisseaux qui s'en voudroyent fuir sans congé, ou entrer en l'Hellespont par force. » Le plus fort de ces deux châteaux était celui d'Abydos, ou le château d'Asie. « En passant par l'Hellespont, poursuit notre voyageur, on voit les montagnes reuestues de belles forests de pins sauuages nommees en latin *Piceæ :* les habitans prennent de son bois nommé *teda:* qui estant allumé esclaire de soymesme comme une chandelle : duquel ils font la poix noire et la *cedria*, que les François appellent du nom arabe *quodran*, ou *quatran.* » C'est l'origine de notre mot goudron.

Plus loin, immédiatement au sortir du canal de Ténédo, Belon aperçoit les ruines de l'ancienne *Alexandria Troas*, que notre voyageur croit être celles de la Troie d'Homère. Il descendit à terre pour les mieux visiter. On voyait encore des arcades antiques, au pied d'une petite montagne ou promontoire; deux anciens châteaux bâtis en marbre, et qui étaient compris dans l'enceinte de la ville, existaient encore. « Les habitans qui sont entour Troye sont partie Grecs, partie Turcs, partie Arabes, ajoute Belon : tous lesquels nomment le territoire vulgairement *Troada*. Ce n'a esté sans raison que la magnificence et grandeur de la ville de Troye, estant si grande qu'elle est, a esté celebree des poetes anciens. Les ruines des bastimens qu'on y voit encores pour le iourd'huy, sont si admirables à regarder, que bonnement on ne pourrait exprimer leur grandeur sinon par beaucoup de langage. L'entour des murailles rend suffisant tesmoignage de la grandeur de la ville... On voit encor les tours ruinees, qui estoyent ès mesmes murailles. Il ne faut pas adiouster foy à ceux qui disent que toutes les ruines sont demolies [1]. » Le dedans de la ville n'était cependant que ruines confuses, quoiqu'on y vît encore plusieurs citernes entières, et que l'on reconnût les restes de plusieurs églises bâties du temps des

1 Belon fait allusion sans doute à l'expression si connue du livre IX de la Pharsale :

Etiam periere ruinæ.

Mais le vers de Lucain se rapporte à l'*Ilium* du Simois.

Chrétiens. « Elle a esté tant de fois ruinee, qu'il n'y est demeuré édifice entier : aussi est maintenant du tout deshabitee, et n'y a personne qui s'y puisse tenir, à cause de la sterilité de la terre, et la grande incommodité de l'eau. Il n'y a village ne maison à plus d'vne lieue à la ronde, tant le pays est sterile et sablonneux... » Sur un pilier de marbre blanc à demi enfoncé en terre, on pouvait lire encore cette inscription, quoiqu'endommagée par le temps : *Imperator Cæsar Mar. Aur. Antoninus Pius Felix Parthicus Maximus, Germanicus Maximus. Trib. P. I. Imp. Po. XV. Maximus Imp. Cos. III. Provinciam Asiam per viam, et flumina pontibus subjugavit.* Sur l'autre face du même pilier, on discernait encore ces premiers mots d'une autre inscription *Imp. Cæsar Aug. Diocletiano regnante.* Belon passe légèrement sur une difficulté qui ne laisse pas de l'embarrasser quelque peu : c'est de ne pas retrouver, dans cette localité supposée de la ville homérique, les deux fleuves « tant celebrez par les poetes, » le Simoïs et le Xanthe [1].

Après un séjour d'une quinzaine environ, tant à Alexandrie qu'au Caire, et une excursion du Caire au mont Sinaï, Belon et ses compagnons reprirent le chemin de l'Asie-Mineure par la Palestine et la Syrie. Ils franchirent le *Monte Negro* au-dessus d'Antioche, et atteignirent les bords du golfe d'Issus. Après avoir contourné le golfe et traversé une contrée fertile qu'arrosent un grand nombre de ruisseaux, les voyageurs arrivèrent à une grande rivière (le Pyramus) qu'ils passèrent à Missis (Belon ne nomme pas cette ville), pour gagner de là Adéna [2]. C'est au Pyramus, ou plutôt à la rivière d'Adéna, qui est une journée par delà, que finit le domaine de la langue arabe et que commence celui de la langue turque [3]. Belon continue de décrire avec un très-grand soin l'aspect du pays et la végétation ; mais il n'est pas toujours aussi heureux dans ses tentatives de rapprochements entre l'ancienne géographie et la géographie moderne.

1 Belon, liv. II, ch. 6. Comp. Hobhouse, *A journey through Albania, and other provinces of Turkey in Europe and Asia*, vol. II, p. 686.

2 Belon, liv. II, ch. 107 et suiv.

3 C'est une remarque que Bertrandon avait déjà faite plus d'un siècle auparavant.

On emploie trois jours à franchir le mont Taurus entre Adéna et Héraclée (Érékli). Les pentes de la montagne sont revêtues d'une riche parure d'arbres verts; la partie la plus haute ne conserve plus que le cèdre : le sapin et le melèze ont disparu [1]. La ville d'Héraclée s'aperçoit de très-loin à la descente, au milieu d'une plaine bien cultivée et parsemée de villages, qu'entourent de nombreux jardins remplis de toutes nos espèces d'arbres fruitiers. Les chevaux de cette plaine, où on en élève de nombreux haras, sont très-estimés en Turquie; on les connaît sous le nom de *caramans*. Plus loin, entre Héraclée et Cogne (Konièh), Belon remarque les chèvres du pays, « qui portent la laine si deliee qu'on la jugeroit estre plus fine que soye : aussi surpasse elle la neige en blancheur. Ces chevres ne sont point plus grandes que noz moutons, et ne les tond on comme les ouailles, mais on leur arrache le poil. » Aux environs de Cogne, les vignes étaient bien cultivées, et on en tirait de bon vin que vendaient les Juifs. Belon va de là à la ville d'Achara (Ak-shèhr), et d'Achara à Cara-chara (Kara-chèhr, ou Afioum-Kara-Hissar), où il séjourne tout l'hiver et une partie du printemps suivant (1548). Notre voyageur met à profit ce temps de repos pour déduire fort au long le détail de la religion des Turks, de leurs usages, mœurs, coutumes et habitudes de vie [2]. Parmi beaucoup de détails qui seraient aujourd'hui sans intérêt, on trouve dans ce tableau quelques notions instructives. On y peut suivre sur bien des points le passage de la vie nomade des Turks primitifs à la vie sédentaire et aux mœurs nouvelles que le séjour des villes devait amener. Voici un rapprochement satirique et moral à la fois, qui frappait directement un des plus grands travers de l'époque de Belon : nous ne décidons pas jusqu'à quel point il pourrait encore s'appliquer à la nôtre. « Les Turcs ne diffinent pas la vaillantise ainsi comme nous : car en Europe, si quelqu'un est tousjours prest à se battre, et colere, et a gaigné le point d'avoir démenti un autre : iceluy sera mis en perspective d'un homme vaillant, loué homme de bien. Mais les Turcs en temps de paix se monstrent modestes, et posent les armes en leurs maisons pour vivre pacifiquement, et ne voit on

[1] Belon, liv. II, ch. 109 et suiv.
[2] *Id.*, liv. III, jusqu'au ch. 31.

point qu'ils portent leurs cimeterres allans par la ville : mais qnand ils vont à la guerre, lors sçavent ils mettent couteaux sur table quand il est temps, et font apparoistre leur vaillantise sur leurs ennemis : et n'orra l'on dire qu'ils se soyent battus entre eux. Et s'il advenoit que l'un eust batu son compagnon, pour cela ne sera il estimé vaillant. »

Belon quitta Kara-Hissar dès que le retour du beau temps eut rendu les routes plus aisément praticables ; et reprenant le chemin de la Propontide par Koutaïèh, le mont Olympe et Boursa, il vint s'embarquer à Moudanièh pour Constantinople, où il séjourna encore quelque temps avant de revenir en France.

C'est une chose remarquable, et qui ne place pas la nature humaine sous son plus beau jour, qu'un voyageur qui a droit d'être compté au premier rang parmi ceux de son époque, soit celui-là précisément qui ait été particulièrement en butte aux traits les plus acerbes de la calomnie. Il s'est trouvé dans son siècle même des gens qui n'ont pas craint d'attaquer à la fois, on ne saurait dire sur quel fondement, son caractère d'homme et d'écrivain, en lui imputant d'avoir volé à Gilles d'Alby, qu'il aurait servi comme domestique, les cahiers où celui-ci avait déposé ses observations d'histoire naturelle dans le cours de ses voyages, et de les avoir publiés sous son propre nom. De telles accusations se réfutent par leur absurdité même, et il est surprenant que des auteurs graves aient pu les répéter sans autre examen. Il était pourtant bien aisé d'en apercevoir de prime abord la fausseté matérielle, même en faisant abstraction du témoignage moral qui ressort en faveur de Belon de l'ensemble connu de sa vie et de la lecture de ses écrits : il suffisait de rapprocher les dates. Les deux ouvrages de notre voyageur sur lesquels tomberait cette étrange imputation de vol et de plagiat furent en effet publiés dès 1553, deux ans avant la mort de Gilles d'Alby, sans que celui-ci ait jamais fait entendre les réclamations que cette publication éhontée eût provoquées inévitablement.

Un autre voyageur français du même temps vit aussi Constantinople et les rives de la Troade : c'est *André Thevet;* mais il est loin d'égaler, sous aucun rapport, ni Gilles d'Alby, ni Belon. Thevet se trouvait à Constantinople dans les derniers mois de 1549, en même temps que Gilles, qui venait de terminer sa

longue tournée en Asie-Mineure, en Perse, en Syrie et en Égypte, avec M. d'Aramon. Ce que l'on trouve sur l'Asie-Mineure dans la *Cosmographie du Levant* de Thevet, qui est proprement la relation de son voyage, se réduit à peu près à rien, quoique dans sa *Cosmographie Universelle* il ne laisse pas de décrire fort au long cette grande région comme s'il l'avait vue de ses yeux et parcourue dans tous les sens[1]. Cette description est presque entièrement tirée de Pline, de Solin et de Strabon, sauf ce qu'il emprunte, sans les citer, à Belon son prédécesseur et aux Orientales Histoires de Guillaume Postel.

Parmi les autres voyageurs de la seconde moitié du seizième siècle et des premières années du dix-septième, qui, sans s'être précisément proposé l'Asie-Mineure pour but de leurs courses, en virent cependant quelques parties et purent contribuer par leurs relations à en améliorer la géographie encore si grossièrement exposée dans les Cosmographies du temps, il faut mettre au premier rang le flamand *Bousbeke*. Après lui nous avons à nommer un ecclésiastique allemand, *Steffen Gerlach*, qui fit, en 1576, une excursion de Constantinople à Boursa, et laissa, sur les Turks et leur gouvernement, de volumineux mémoires qui furent publiés un siècle plus tard ; et quatre voyageurs anglais, dont nous dirons quelques mots, *John Newberie*, *Richard Wrag*, *Sandys* et *Thomas Coryates*.

Augier Ghislain de Bousbeke vint à Constantinople, en 1554, comme envoyé extraordinaire de Ferdinand d'Autriche, roi de Hongrie, près du sulthan Soliman Ier. Solîmân était alors à *Amasiéh*, où le retenaient les affaires de Perse; l'envoyé de Ferdinand l'y vint trouver. Lui-même a raconté ce voyage dans une lettre dont l'élégante latinité repose des formes incultes que n'avaient pas encore dépouillées nos idiômes vulgaires. Bousbeke était versé dans la belle littérature et dans l'étude de l'antiquité; on lui doit la découverte et la première transcription de la célèbre inscription latine d'Ancyre connue sous le nom de Testament d'Auguste[2]. La relation de son voyage d'Amasie ne

[1] *La Cosmographie universelle* d'André Thévet, 1575, t. I, liv. VII et IX.

[2] Edmund Chishull a donné l'histoire de cette inscription célèbre, dans ses *Antiquitates Asiaticæ*, p. 165 et suiv.

fournit d'ailleurs guère autre chose qu'un simple et rapide itinéraire [1], passant par les ruines de *Nicomédie*, par *Nicée*, *Iéni-chéhr* et *Bazardjik*; puis, le Sangarius franchi, par *Angora* et *Tchoroum*. Mais dans trois autres lettres, successivement écrites en 1555, 1560 et 1562, pendant la durée ou au retour de son ambassade qui le retint sept ans à la cour du Grand-Seigneur, Bousbeke donne les plus curieux détails, non-seulement sur les mœurs de cette nation encore nouvelle en Europe, où elle a gardé la profonde empreinte de son origine asiatique, mais aussi sur les ressorts intérieurs du gouvernement ottoman. Les notes de Bousbeke confirment sur la plupart des points, et complètent ou rectifient sûr d'autres, celles des précédents observateurs, notamment de Pierre Belon.

C'était le temps où le commerce anglais, obéissant à l'impulsion que lui donnait la main puissante d'Élisabeth, sentait se développer les premiers symptômes de cette activité immense qui lui a conquis le monde entier; où Jenkinson et d'autres agents des marchands de Londres cherchaient à ouvrir à l'industrie britannique des débouchés au cœur même de l'Asie et dans les États du sofi de Perse; où Frobisher et Davis commençaient, dans les régions arctiques du continent américain, cette recherche d'un Passage Nord-Ouest poursuivie depuis bientôt trois siècles avec une si admirable persévérance, pendant que Drake et Cavendish, hardis aventuriers, franchissaient le détroit de Magellan à l'autre extrémité du Nouveau-Monde, et allaient montrer pour la première fois le pavillon anglais aux plages de la mer du Sud, qui n'avaient vu flotter jusque-là que les pavillons redoutés du Portugal et de l'Espagne; c'était le temps, enfin, où d'autres aventuriers non moins audacieux, s'élançant sur la route ouverte un siècle auparavant par Diaz et Gama, allaient disputer aux Portugais le riche monopole des Indes Orientales et du commerce des épices.

D'autres marchands de la même nation songeaient à se créer des relations moins lointaines et peut-être aussi fructueuses.

[1] Il y a cependant dans la première lettre de Bousbeke quelques détails de topographie, pour lesquels il ne faudrait pas se fier sans contrôle à la mauvaise traduction de l'abbé Foy (voyez la *Notice Bibliographique*, à la fin du volume).

Beaucoup furent ainsi conduits à Constantinople et sur différents points de l'Asie Occidentale. Plusieurs de ceux-là écrivirent et publièrent leurs observations sur ces pays musulmans, qui n'étaient guère mieux connus alors dans le nord de l'Europe que les extrémités les plus reculées de l'Asie ou les contrées du nouvel hémisphère. Hakluyt et Purchas, les deux anciens collecteurs de ces vieux voyageurs anglais, nous ont conservé quelques-uns de ces journaux, parmi lesquels il en est qui touchent à l'Asie-Mineure par différents points; celui de *John Newberie* est de ce nombre. Newberie partit de Londres le 8 mars 1578 pour visiter la Syrie, Jérusalem, et les contrées avoisinantes. Après avoir parcouru l'Archipel, traversé la Syrie, vu Bagdad et Bassora, et fait en partie le tour du golfe Persique, d'où il se rendit par terre à Chiraz, et de là à Ispahan, à Yezd, à Sultanièh, à Tauris et à l'Ararat, il revint, en 1582, par Erzeroum, d'où il traversa dans sa longueur le nord de l'Asie-Mineure pour gagner Constantinople. Cette partie de son itinéraire mentionne *Erzinghian*, *Ardansegh*, les montagnes de *Chardalor*, où le voyageur faillit rester enseveli dans les neiges, *Cheubaning*, *Andre* (Endrès), *Yeoltedder*, *Longo*, *Phrassa*, *Tokat*, *Dadov* près d'Amasièh, la rivière *Casalmach* (Kizil-ermak), *Aasch* (Aïasch), *Garacham*, *Bousciuc* (Bosuïuk), *Basarich* (Bazardjik) et *Borsa*. C'est, depuis Amasièh, la même route que celle de Bousbeke, quoique Angora n'y soit pas nommée.

En 1593 Élisabeth envoya un ambassadeur à la Porte; *Richard Wrag*, qui a écrit la relation de cette ambassade, n'est pas tombé dans la même erreur que Belon, au sujet de l'emplacement des ruines de Troie, non plus que *Sandys*, touriste anglais qui visita en 1610 les contrées du Levant. Tous deux ont bien su distinguer Alexandria Troas de l'Ilium homérique, quoique deux autres voyageurs anglais de la même époque, *William Biddulph* et *Thomas Coryates*, renouvellent la confusion commise par le voyageur français, confusion que la lecture seule de Pline aurait cependant dû prévenir [1]. L'antiquaire

[1] Rich. Wrag, dans Hakluyt, t. II, p. 308; Sandys, *Travels*, p. 15 et suiv.; *The Travels of foure English men and a Preacher* (Will. Biddulph), p. 11; Th. Coryates, dans Purchas, t. II, p. 1811 (*voyez* la Notice Bibliographique, fin du volume).

et orientaliste allemand *Dousa*, qui fit, en 1589, le voyage de Constantinople par la Pologne et la mer Noire, donne du Bosphore une description succincte où l'on peut cependant recueillir quelques particularités dignes d'intérêt, et qui s'ajoutent utilement à la description de Gyllius.

Un joaillier français, *Jean Baptiste Tavernier*, dans la première moitié du dix-septième siècle, contribua beaucoup plus que les marchands ou les premiers touristes anglais que nous venons de mentionner, et même on peut dire plus qu'aucun des voyageurs qui l'avaient précédé en Asie-Mineure, à en avancer la géographie. Né en 1605 d'un père qui faisait le commerce des cartes de géographie, et chez qui se réunissaient fréquemment des hommes amis de cette science, le jeune Tavernier puisa de bonne heure dans leurs entretiens le goût des études géographiques et le désir des voyages. Aussi avait-il déjà visité, dès l'âge de vingt-cinq ans, l'Angleterre, l'Italie, la plupart des États de l'Allemagne et une partie de la Pologne. Vers 1629 ou le commencement de 1630, se trouvant à Ratisbonne où il rencontra deux de ses compatriotes qui se disposaient au voyage de Palestine, il reçut avec joie la proposition d'y aller avec eux, et il les accompagna en effet jusqu'à Constantinople où ils se rendirent par terre. Mais arrivé là, le jeune Tavernier changea de dessein, et entraîné par le désir de faire le voyage de Perse, il se sépara de ses deux compagnons. L'attente d'une caravane à laquelle il pût se joindre, et qu'on lui annonçait de mois en mois, le retint près d'une année à Constantinople; enfin l'occasion désirée se présenta, et Tavernier partit pour Ispahan. C'était en 1631 [1]. La caravane était celle d'Erzeroum, et elle suivit pour s'y rendre une route en grande partie différente de celles qu'avaient tenues Newberie, dans sa traversée d'Erzeroum à Constantinople, et Bousbeke, dans son voyage de Constantinople à Amasièh. L'itinéraire de Tavernier est aussi plus circonstancié que ceux de Bousbeke et de Newberie. Il passa

[1] Cette date, que ne donne pas la relation de Tavernier, est fixée par cette circonstance qu'il rapporte dans ses Préliminaires, que pendant son séjour à Constantinople, il y vit arriver M. de Marcheville, qui venait y remplacer, comme ambassadeur de la cour de France, M. le comte de Césy. Or, c'est en 1631 que ceci eut lieu.

par *Is-Nikmid*, ou Nicomédie (qu'il confond avec Is-Nik, ou Nicée), par *Sabandjèh* [1], sur le bord d'un lac, d'où il vint franchir le Sakaria à une heure de la ville d'*Ada*; par *Dudchèh*, *Boli*, *Kérèdèh*, *Tcherkesch*, *Kankari*, *Kodj-Hissar*, *Tousïah*, grande ville entourée de montagnes, près d'une rivière qui va plus loin se perdre dans le Kisil-irmak; par *Hadji-Hamsa*, non loin d'une rivière (le Kisil-irmak); par *Osmandjik*, petite ville au pied d'un côteau que baigne le Kisil-irmak, qui est ici traversé par un très-beau pont de quinze arches en pierre; par *Amasièh*, ville considérable, dans un bon terroir fertile en vignobles, au bord d'une rivière (le Iékil-irmak) que l'on y passe sur un étroit pont de bois; par *Inebazar*, *Turkhal*, *Tokat*, grande ville bien peuplée de Turks, d'Arméniens, de Grecs et de Juifs, et où la plupart des Chrétiens exercent le métier de forgerons : on est ici dans le pays des anciens Khalubes, célèbres depuis l'antiquité la plus reculée par leur habileté à travailler le fer, le cuivre et l'argent de leurs mines. Nous avons omis les noms obscurs d'un grand nombre de stations intermédiaires. La rivière qui passe à Tokat arrose une vallée [illegible]le et remplie de villages, dans une longueur de trois à qu[illegible]ournées sur deux ou trois lieues de largeur. On recueille ici, outre d'excellent vin et des fruits de toute sorte, une grande quantité de safran. Tokat est un grand rendez-vous de caravanes de toutes les parties de la Perse, de l'Arménie et de la Turquie. A deux heures au-dessus de Tokat, un gros village nommé *Charkli-keuï* est renommé par les maroquins bleus que l'on y prépare.

Au delà de Tokat, l'itinéraire de Tavernier suit une ligne qu'aucun autre voyageur n'a décrite, et qui par cela même devient moins précise pour nous faute de documents de comparaison. Cette ligne parait avoir longé au midi, à peu près à égale distance de Niksar et de Sivas, une suite de montagnes difficiles qui encaissent du côté du sud la vallée de la rivière de Tokat.

[1] Comme les variations de l'orthographe des voyageurs dans la transcription des noms de lieux n'ont plus maintenant d'importance historique ni géographique, nous n'emploierons désormais que l'orthographe régulière, sans avoir égard aux transformations multiformes que la plupart des relations lui font subir.

Le premier lieu connu que nous y rencontrons est *Enderès* (Adras de Tavernier); d'Enderès à Erzeroum, l'itinéraire est mieux fixé. Après plusieurs localités dont les noms ne se retrouvent pas sur nos cartes modernes les plus détaillées, nous sommes amenés à *Ghermaïli* (Tavernier écrit *Garmeru*), à *Lori*, puis à des montagnes élevées d'où l'on descend dans la plaine de Chaïtan-Dérési. On est ici dans le bassin de l'Euphrate que l'on remonte jusqu'à Erzeroum, en passant par les trois villages de *Ak-kala*, *Djinnis* et *Ilidja*. « *Erzeroum* est assise au bout d'une grande plaine remplie de bons villages et environnée de hautes montagnes. En comprenant les faubourgs et la forteresse elle peut passer pour une grande ville; mais les maisons y sont mal bâties, n'étant que de bois et de terre sans aucun agencement. On y voit seulement quelques restes d'églises et de bâtiments des anciens Arméniens, par où l'on peut juger qu'il n'y avait pas grande beauté. La forteresse est sur une éminence, et entourée d'une double ceinture de murailles, avec un méchant fossé et des tours carrées qui sont assez près l'une de l'autre. Erzeroum est, comme Tokat, un des plus grands passag[illegible] la Turquie pour les caravanes... La température y est tou[illegible] froide... [1]. »

Cette analyse du premier voyage de Tavernier en Asie-Mineure peut donner une juste idée de la nature des observations de l'auteur, et de ce qu'elles ont dû ajouter à la connaissance que l'on avait alors de la Péninsule. Ce n'est pas un savant qui s'attache à explorer la conformation et les productions du pays, à en rechercher les antiquités ou à en étudier les populations : c'est un homme tout à fait pratique, instruit d'ailleurs et intelligent, qui cherche avant tout, dans l'intérêt du commerce de sa patrie, à recueillir des informations précises sur les routes diverses que suivent les caravanes depuis les principales échelles du Levant jusqu'aux parties intérieures de la Perse et aux Indes. Mais cet objet même que le voyageur avait en vue lui rendait nécessaire une exactitude et une précision dans la rédaction de ses itinéraires, qui ne pouvaient qu'être grandement profitables à l'amélioration des cartes : aussi d'Anville, un siècle

[1] *Les six Voyages de* Tavernier, liv. I, ch. 2.

plus tard, se servit-il très-utilement de ces itinéraires de Tavernier.

Celui de 1657, lors de son second voyage dans l'Asie-Mineure, offrait au géographe plus d'intérêt encore que le premier. Tavernier consuma trente-cinq ans de sa vie à parcourir la Perse et l'Inde, où il fit cinq autres voyages consécutifs après celui de 1631, en 1638, 1644, 1651, 1657 et 1664. Les circonstances l'avaient fait négociant, et il s'était surtout livré au commerce des diamants, dans lequel il amassa une fortune considérable. Ce fut seulement dans le dernier de ces six voyages et dans celui de 1657 qu'il suivit de nouveau, pour aller en Perse, la voie de l'Asie-Mineure. Dans l'un et l'autre de ces deux voyages, il partit non de Constantinople comme dans le premier, mais de Smyrne. Sa route traversa le beau pays compris entre l'Hermus et le Méandre, et franchit la région élevée où ces fleuves ont leur source, pour pénétrer dans les plaines de l'ancienne Phrygie. Tavernier vit en passant les ruines de Sardes, dont il ne dit que quelques mots, mais qui nous seront bientôt amplement décrites par des voyageurs antiquaires; et le quatorzième jour il arriva à la ville d'*Afioum-Kara-Hissar*, ou Château Noir de l'Opium, ainsi nommée du commerce considérable qui s'y fait de cette substance si recherchée des Orientaux. Le pavot, d'où on l'extrait, couvre les campagnes environnantes. « Afioum-Kara-Hissar, dit Tavernier (qui écrit Aphiom Carassar), est un grand village sale et mal bâti, dont je n'ai pu savoir le nom ancien, parce que l'ignorance est grande parmi les Grecs et les Arméniens... Ce qui fait encore la difficulté plus grande, c'est que les Turcs changent les anciens noms à leur mode, et n'en donnent point d'autre aux rivières que de la ville principale où elles passent, ou de la couleur qu'elles semblent prendre de leur sable. »

La route des caravanes se bifurque un peu au delà de Kara-Hissar : l'une tend vers Tarse pour gagner Haleb et la Syrie; l'autre s'élève plus au nord pour aller en Arménie par Tokat. C'est cette dernière que suivit Tavernier. Le premier lieu notable qu'il rencontre après Kara-Hissar est Bulvadîn, « petite ville bâtie à peu près comme les villages de la Beauce. » Ici le voyageur fait une remarque, qui montre, dit-il, qu'il y a de la



charité parmi les Turks. « Sur la plupart des grands chemins qui sont fort éloignés des rivières, ils ont fait des citernes, où, quand la pluie vient à manquer en de certaines années, on apporte des villages voisins de l'eau pour les passants, qui sans cela souffriraient beaucoup. »

Bientôt commencent de grandes plaines nues, incultes et à peine habitées, où l'on trouve çà et là des flaques de mauvaise eau. Les habitants du peu de villages que l'on rencontre ont l'habitude, pendant les chaleurs, de se retirer dans les montagnes les plus proches avec leurs troupeaux. Nous sommes ici dans ces campagnes déboisées de la Phrygie centrale, mentionnées par les anciens. Le vingt-quatrième jour du départ de Smyrne, et le dixième depuis Kara-Hissar, la caravane découvrit une grande plaine qui s'étend de huit à dix lieues en longueur, et qui n'en a qu'une ou deux de large. « Elle paraît comme un lac; c'est en effet une eau salée qui se congèle et se forme en sel, qu'on ne peut dissoudre qu'avec peine, si ce n'est dans de l'eau chaude. Ce lac fournit de sel presque toute la Natolie, et la charge d'une charrette tirée par deux buffles ne coûte sur le lieu qu'environ quarante-cinq sols de notre monnaio. Il s'appelle *Douslag*, c'est-à-dire Place de Sel; et le bacha de Couchasar (Kodj-Hissar), petite ville qui en est à deux journées, en retire 24,000 écus par an. Sultan Murat fit faire une digue d'une rive à l'autre, quand son armée y passa, en 1639, pour aller mettre le siége devant Bagdat, qu'il a repris sur le roi de Perse. » Cette notice sur le célèbre lac salé du haut plateau de l'Asie-Mineure, le *lacus Tatta* des anciens et le *Tous-tcheulli* des Turks, quelque fautive et incomplète qu'elle soit, est la seule qu'en aient donnée les anciens voyageurs.

« A trois journées de marche plus loin, la caravane passa le *Kisil-irmak* (Tavernier écrit par erreur Iékhil-irmak), sur un pont en pierre très-long et bien construit que les gens du pays nomment *Kesré-keupri*. Au bout de ce pont il y avait un gros village « dont la plus grande partie des maisons étaient bâties sous terre comme des tanières de renard; » un peu plus loin est un autre grand village nommé *Moudchour*. La plupart des maisons y sont creusées sous terre comme dans celui de Kesré-keupri. Cinq journées au delà de Moudchour, dans la direction de Tokat,

la caravane retrouva un pays montagneux et boisé : depuis dix-huit jours on n'avait pas vu de bois, ce qui avait obligé de se servir fréquemment, pour la cuisson des viandes, de fiente sèche de vache ou de chameau. Cinq journées plus loin, on arriva à Tokat. Le surplus de la route, de Tokat à l'Euphrate, fut le même que dans le voyage de 1631 [1].

Ne quittons pas Tavernier sans lui emprunter quelques notions qu'il nous donne sur la construction des caravanseraïs et la police des caravanes en Turquie : ce sont deux points sur lesquels l'objet spécial de ses voyages devait particulièrement fixer son attention, et dont il nous importe d'avoir une idée précise. « Les *carvanseras*, dit notre voyageur, sont les hostelleries des Levantins [2], bien différentes des nôtres, et qui n'en ont ni les commodités ni la propreté. Ils sont bastis en carré à peu près comme des cloîtres, et n'ont d'ordinaire qu'un étage ; il est fort rare d'y en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la cour ; et au milieu de chacun des trois autres côtés, en face, à droite et à gauche, il y a une salle ou grande chambre pour les gens les plus qualifiés qui peuvent passer. A côté de cette salle sont plusieurs petites chambres, où chacun se retire en particulier. Ces logements sont relevés comme en parapet le long de la cour, de la hauteur de deux ou trois pieds ; et les écuries les touchent derrière, où le plus souvent on est aussi bien que dans les chambres. On pratique dans ces écuries, devant la tête de chaque cheval, une niche avec une petite fenêtre qui répond à une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite son cheval. Dans chacune de ces niches deux ou trois personnes se peuvent ranger, et c'est où les valets vont d'ordinaire faire la cuisine.

» Il y a deux sortes de carvanseras. Les uns sont rentés, où on est reçu charitablement comme dans nos hôpitaux ; les autres ne le sont pas, et on paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guère des premiers que depuis Bude jusqu'à Constantinople, et il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mère et aux sœurs du Grand-Seigneur, ou aux visirs et bachas

[1] *Les six Voyages de* Tavernier, liv. Ier, ch. 7 ; liv. III, ch. 2.

[2] *Caravanseraï* est un mot emprunté aux Persans ; le mot turk est *khân* (Adr. Dupré, *Voyage en Perse*, t. I, p. 3).

qui se sont trouvés trois fois en bataille contre les Chrétiens. Dans ces sortes de carvanseras, qui d'ordinaire sont bâtis de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passants, et quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le concierge sans rien débourser. Mais depuis Constantinople jusqu'en Perse, les carvanseras ne sont point rentés, et on ne vous y offre que les chambres toutes nues. C'est à vous de vous pourvoir de matelas et d'ustensiles pour la cuisine, et vous achetez à assez bon compte, ou du concierge, ou des paysans qui viennent des villages circonvoisins, des agneaux, des poules, du beurre, et des fruits selon la saison. On y trouve aussi de l'orge et de la paille pour les chevaux. On ne paye rien à la campagne pour le louage des chambres des carvanseras. On paye dans les villes; mais ce qu'on paye est fort peu de chose. D'ordinaire les caravanes n'y entrent point, parce qu'ils ne pourraient contenir tant d'hommes et de chevaux, et qu'il n'y peut guère loger commodément que cent cavaliers. Dès qu'on est arrivé, chacun a droit de prendre sa chambre, le pauvre comme le riche; car on n'a nul égard en ces lieux-là à la qualité des gens. Quelquefois, par honnêteté ou par intérêt, un petit mercier cédera la place à un gros marchand; mais il n'est pas permis de débusquer qui que ce soit de la chambre qu'il a prise. La nuit, le concierge ferme la porte et doit répondre de tout, et il y a toujours quelqu'un de garde autour du carvansera [1].

[1] Bousbeke (*Itinera Constantinopolitanum et Amasianum*, p. 29, édit. 1581) fait des caravanserais une description que l'on peut rapprocher de celle de Tavernier : « Les caravanserais sont très-usités dans ce pays (la Roumélie européenne). Ce sont des édifices un peu plus longs que larges, au milieu desquels est une cour pour déposer le bagage, placer les chameaux, les mules et les charriots. Autour de cette cour règne un parapet haut de trois pieds, plus ou moins, attenant intérieurement au mur d'enceinte de l'édifice. La surface de ce parapet est unie, et il peut avoir quatre pieds de largeur. C'est là que sont les lits des Turks; c'est là qu'ils font leur cuisine (car on a pratiqué des âtres au bas du mur d'enceinte sus-mentionné) : ils ne sont séparés de leurs chameaux ou de leurs chevaux que par ce parapet, au pied duquel ces animaux sont attachés, de manière qu'ils le dépassent de la tête et du cou, et que restant ainsi en compagnie de leurs maîtres, soit que ceux-ci mangent, soit qu'ils se chauffent, ils peuvent recevoir de leur main tantôt un morceau de pain, tantôt un fruit ou toute autre chose. Les voyageurs se dressent leur lit contre ce même parapet. Ils étendent d'abord, en forme de tapis, les housses

» On peut voyager, en Turquie et en Perse, de plusieurs manières, ou en caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide seul. Le plus sûr est de se joindre à une caravane; mais le voyage est plus long, parce qu'elles marchent lentement, particulièrement celles des chameaux. Car il faut remarquer d'abord que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandises, font en un jour ce que les caravanes de chevaux ne font qu'en deux, les caravanes de chameaux en quatre.

» Les caravanes sont comme de grands convois composés de quantité de marchands, qui s'assemblent en certains temps et en certains lieux pour être en état de se défendre contre les voleurs qui courent souvent par grosses bandes dans les pays qu'il faut traverser, et qui la plupart sont fort déserts[1]. Ces marchands élisent entre eux un chef que l'on nomme *caravan-bachi*, et c'est lui qui ordonne la marche, prescrit les journées, et qui, avec les principaux de la caravane, juge les différends qui peuvent survenir sur le chemin...

» Il y a de deux sortes de caravanes. Il y en a de chameaux, qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins, les chameaux étant de peu de dépense, et portant la charge les uns de trois chevaux, et les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces caravanes de chameaux, il y a aussi des chevaux et des mules que les marchands achètent pour leur personne... Il y a aussi des caravanes qui ne sont que de chevaux...

» C'est la coutume dans le Levant de faire les journées d'une traite, soit qu'on marche en caravane, soit que l'on voyage seul. Mais ces journées ne sont pas égales; elles sont tantôt de six heures de marche, tantôt de dix et même de douze : c'est la commodité de l'eau, qu'on ne trouve pas partout, qui les doit ré-

qui à cet effet enveloppent presque leur selle; sur ce tapis ils posent leur manteau. Leur selle leur sert d'oreiller; l'habit garni de fourrures qu'ils ont porté le jour les couvre la nuit. C'est ainsi qu'ils se livrent au sommeil, qu'ils n'ont pas besoin de provoquer par les recherches du luxe. Rien là n'est secret; tout se fait à la vue de tous, à moins qu'on ne soit caché par les ténèbres de la nuit. »

[1] Le mot caravane est corrompu du turk *kiarvan;* les Persans disent *kiafil* (Comp. La Boullaye le Gouz, *Voyages*, ch. 25, p. 61).

gler. En tout temps la caravane marche plus de nuit que de jour; en été pour éviter la chaleur; et dans les autres saisons, pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper... ».

Dans l'intervalle de trente-trois ans qui sépare le premier du dernier voyage de Tavernier en Asie-Mineure, de 1631 à 1664, plusieurs autres voyageurs en avaient touché différents points et en avaient publié des relations. Le plus notable est *John Greaves*, savant professeur d'astronomie à l'Université d'Oxford, qui reconnut le premier et rectifia par une observation directe l'erreur si longtemps consacrée de Ptolémée dans la latitude de l'ancienne Byzance, erreur que les géographes arabes avaient prodigieusement augmentée, loin de la corriger[1]. C'est en 1638 que Greaves fit cette observation capitale, qui ne fut cependant publiée que bien longtemps après, en 1683. Quoique dans sa tournée au Levant, à laquelle il consacra les années 1638 et 1639, Greaves n'ait visité spécialement aucune partie de l'Asie-Mineure, son voyage n'en doit pas moins occuper une place importante dans l'histoire géographique de la Péninsule, dont il rétablissait sur un point fondamental le véritable gisement astronomique, étrangement défiguré par les erreurs systématiques d'Ératosthènes, consacrées par Hipparque et par Ptolémée. C'est dans une lettre adressée au célèbre Usserius (James Usher), évêque d'Armagh, que cette observation de Greaves est consignée. Elle avait été faite avec un sextant en cuivre de plus de quatre pieds de rayon, et lui avait donné pour résultat 41° 6'. Quoique affecté encore d'une erreur en excès de près de 5', ce résultat approchait assez de la vérité pour mettre sur la voie d'autres rectifications; Greaves en avait bien pressenti la portée. « De cette observation, disait-il, qui sera d'un usage important pour la rectification de la géographie, il s'ensuivra comme corollaire que toutes les cartes des parties de l'Europe et de l'Asie qui confinent au Bosphore de Thrace et au Pont-Euxin, et beaucoup plus loin encore, doivent être corrigées, et conséquemment que la situation de la plupart des villes de l'Asie-Mineure doit être ramenée de près de deux degrés plus au sud qu'elles ne le sont dans Ptolémée, et de près de

[1] *Voyez* le vol. précédent, p. 511, note 3.



quatre degrés de plus que dans les géographes arabes (1). »

Et cependant, à côté de cette rectification considérable dans la latitude de Constantinople, la lettre de Greaves présente une erreur si forte dans la détermination d'une autre latitude non moins importante de la côte asiatique, celle de la ville de Rhodes, qu'il est difficile de s'en rendre compte. On sait que Ptolémée mettait uniformément sous le 36e parallèle les trois villes principales de cette grande île, Rhodes, Lindos et Ialysos, comme si elle se fût étendue de l'est à l'ouest, et non presque directement du sud au nord ainsi qu'elle gît en effet. Les géographes arabes donnaient pour latitude à l'*île* de Rhodes, sans spécification plus précise, le chiffre de 37° 40'. La vérité est que le parallèle de 36° est, à quelques minutes près, celui de la pointe méridionale de l'île, et que la *ville* de Rhodes, à l'extrémité septentrionale, est par 36° 26' 53". Or, Greaves dit avoir trouvé, sous les murs de la ville de Rhodes, avec un astrolabe en cuivre de Gemma Frisius d'un diamètre de quatorze pouces, la latitude de 37° 50' ! Et ce n'est ni un *lapsus calami* ni une faute d'impression ; car Greaves ajoute : « C'est cette latitude que j'ai assignée à la ville de Rhodes, située au côté du Nord-Est de l'île du même nom ; on voit qu'*elle s'accorde mieux avec les Arabes qu'avec Ptolémée*, et je ne sais comment excuser celui-ci (2). » Cette erreur monstrueuse de près d'un degré et demi ne peut s'attribuer raisonnablement qu'à une distraction d'observation ou de calcul, qui n'en est pas moins fort étonnante dans un professeur d'astronomie, mais dont Greaves se serait certainement

[1] *An Account of the Latitude of Constantinople*, dans les *Philosophical transactions* de 1685, vol. XV, p. 1298. — M. Thomas Smith, deux ans avant l'impression de cette note, en avait déjà donné communication à la Société Royale, d'après la lettre encore inédite de Greaves, qu'il avait entre les mains, et en y joignant, d'après ses propres observations, une correction assez considérable, puisqu'elle ne diminuait pas de moins de 8' le chiffre donné par Greaves (*ibid.*, a. 1683, vol. XIII, p. 341). La latitude que Smith avait trouvée à Constantinople en 1669 était de 40° 58'. Celle que les observateurs modernes ont obtenue au moyen d'instruments plus précis, aidés de tables plus rigoureuses pour les calculs et les corrections, est de 41° 0' 16". Le chiffre de Greaves péchait donc en excès de 5' 44" ; celui de Smith n'était en défaut, mais dans le sens contraire, que de 2' 16".

[2] *Ibid.*, p. 1300.

aperçu s'il eût eu le temps de revoir ses papiers et de les mettre en ordre pour la publication. La guerre civile qui déchirait l'Angleterre à cette époque ne lui en laissa pas le temps. Malheureusement impliqué dans ces tristes dissensions, qui aboutirent à la mort du roi Charles et à l'établissement de la république sous le protectorat de Cromwell, le professeur d'Oxford, accusé de royalisme, se vit arraché de sa chaire et jeté en prison; et ses papiers, au milieu d'un déplacement forcé, furent dispersés et en partie perdus. Greaves, dans sa Lettre à Usserius, annonçait une carte de l'Asie-Mineure rectifiée pour le gisement d'après ses deux observations de Constantinople et de Rhodes : cette carte n'a jamais paru, non plus que la relation que probablement elle devait accompagner. Un petit nombre d'observations détachées recueillies par ses amis et publiées plus tard, une description du Sérail ou palais du Grand-Seigneur, et un Mémoire sur les Pyramides d'Égypte, sont, avec sa Lettre à Usserius, tout ce qui reste de son voyage au Levant.

Le chapitre spécial que nous consacrons, dans la suite de ce volume, à l'histoire des Cartes de l'Asie-Mineure et de la Méditerranée orientale, nous dispense de nous arrêter sur les considérations auxquelles aurait pu donner lieu la fixation de la vraie latitude de Constantinople.

Bien peu des autres voyageurs de ce temps méritent de nous arrêter. *Du Loir*, l'un des plus instruits, accompagnait à Constantinople notre ambassadeur M. de la Haye, qui fut y remplacer en 1639 M. le comte de Césy, et il fit avec lui une excursion de Smyrne à Éphèse, promenade qui est devenue depuis en quelque sorte une obligation traditionnelle pour tout curieux qui visite les plages de l'Ionie, et dont on nous a donné cent relations : à défaut d'autre mérite, celle de du Loir aurait du moins l'avantage d'être la plus ancienne qui ait été imprimée. Il n'y a d'une ville à l'autre qu'une journée et demie de chemin; à une demi-lieue en avant d'Éphèse on passe une rivière, le Caïstre de l'antiquité classique, qui est séparée de l'emplacement des ruines par une plaine marécageuse. On traverse cette plaine sur une chaussée « dont le pavé, dit du Loir, me donnoit du respect, la plus grande partie n'estant faite que de morceaux de colonnes, de corniches brisées et de diverses pièces de figures

qui pourroient bien enrichir les cabinets de nos curieux. Au bout de ce précieux et noble pavé, on passe un pont à trois arches qui est basti sur le Méandre [1]... L'eau de ce fleuve est extrêmement claire, et son cours est si tranquille qu'à peine est-il perceptible. » Il ne restait guère debout qu'un ancien château bâti sur une hauteur, et dont les Turks qui l'occupaient ne permettaient pas aisément l'entrée; le reste n'était que ruines et débris. La moins mutilée était une église autrefois dédiée à Saint-Jean, qui était bâtie sur une petite éminence; les nouveaux maîtres du pays en avaient converti une portion en mosquée. Les vestiges de l'amphithéâtre se reconnaissaient encore; il y avait aussi une arcade entière de marbre blanc. Le sol était partout jonché de blocs confus et de colonnes brisées. Mais ce que la pensée du voyageur cherche surtout au milieu de ces tristes témoignages des ravages du temps et de la fureur des hommes, ce sont les restes du temple célèbre consacré à Diane, la déesse tutélaire des Éphésiens : l'emplacement s'en distinguait à peine. Encore n'était-ce que par conjecture, car il n'y avait, pour toutes ruines, là où on croyait le reconnaître, que peu de colonnes rompues, une fontaine revêtue de marbre, et une espèce de réservoir à l'ombre d'un platane.

Du Loir ne manqua pas d'aller visiter une grotte renommée à laquelle la tradition du pays rattache l'histoire des Sept-Dormants. « Elle est derrière l'amphithéâtre, prise dans le haut du rocher, qui est naturellement percé comme si on en avoit fait une arcade. Elle n'a pas vingt pieds de profondeur, et dix de large; son autel est au levant, sa porte au couchant. Au dedans elle est toute revestue de marbre, et sa voûte estoit ornée de peintures à la mosaïque, que l'humidité et la fraîcheur des arbres qui sont dessus ont effacée. Au côté droit en entrant est

[1] Il y a ici une confusion que l'inspection d'une bonne carte peut seule éclaircir. Le Méandre mentionné par le voyageur n'est pas le *Mæander*, si fameux dans l'antiquité par les mille replis de son cours, mais bien l'ancien Caïstre, que les gens du pays nomment en effet le Petit Méandre, *Koutchouk Mendéré*; ses nombreuses sinuosités lui auront sans doute aussi valu ce nom. En second lieu, ce n'est pas le Koutchouk Mendéré, déjà passé par du Loir avant d'entrer dans la plaine marécageuse, qu'il traverse de nouveau au bout de cette plaine, mais un ruisseau qui va s'y réunir un peu plus bas. *Voyez* les pl. 117 et 120 du *Voyage Pittoresque* de Choiseul-Gouffier, t. Ier.

un petit sentier taillé ou pris naturellement entre le roc et la chapelle, qui est si estroit qu'à peine un homme y peut aller, et où on dit que les Sept-Dormans s'estoient retirés [1]. » Nous avons vu, par ce que nous en ont appris les voyageurs arabes du douzième siècle, que d'autres parties de l'Asie Mineure contestaient aux Éphésiens la possession de cette caverne, qui joua un grand rôle dans les traditions de l'Orient au moyen âge.

Plus occupé de rêveries cabalistiques que de recherches de géographie, *Monconys*, en 1648, ne nous fournit aucune remarque utile sur l'intérieur de la Péninsule, quoiqu'il en ait traversé toute la longueur par la grande route des caravanes de Syrie, de Tarse à Constantinople. *La Boullaye le Gouz*, en 1647, suivit une autre route de caravanes, celle du Nord entre Constantinople et Erzeroum, par Tousïa, Amasïèh et Sivas : c'est à peu près la ligne décrite par Tavernier dans son voyage de 1631. La relation de La Boullaye ne donne qu'une simple énumération de haltes, saus détails d'aucune espèce ni sur le pays ni sur les habitants. *Jean Thévenot*, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec son oncle Melchisedech, l'auteur d'une Collection de Voyages que nous avons eu déjà occasion de citer, Jean Thévenot, disons-nous, ne fait guère que copier ou répéter ses devanciers dans les longs détails où il entre sur les mœurs, le régime, la religion et le gouvernement des Turks; sa Relation fouruit cependant un itinéraire qu'aucun voyageur n'avait suivi avant lui, de Boursa à Manassa (Magnésie du Sipyle) et de Manassa à Smyrne [2]. Il décrit Smyrne et son territoire, ainsi que les iles de Khio et de Rhodes [3]. Nommons encore un voyageur français, *Poullet*, auquel la renommée, assez capricieuse dans ses dispensations, n'a pas accordé l'espèce de célébrité dont elle a gratifié tant d'autres voyageurs du dix-septième siècle, et qui ne la méritait cependant ni plus ni moins que la plupart d'entre eux. Poullet se trouvait à Constantinople en 1658 avec M. Quiclet, à qui on doit une bonne relation de la Roumilie; de Constantinople il vint à Smyrne par mer. Il fait, au sujet de la situation astronomique des pays voisins du

[1] Du Loir, Lettre Ire, p. 22 et suiv.
[2] Thevenot, *Voyage au Levant*, ch. 59, p. 172 sq.
[3] *Id.*, ch. 60 à 64, et 70 à 73, p. 177 et suiv.

Bosphore, une remarque intéressante : c'est que les cartes de son temps plaçaient à tort Constantinople par 43 degrés de latitude, et Andrinople par 44 degrés, c'est-à-dire de près de deux degrés plus au nord que ces deux villes ne sont réellement. On voit par là que la rectification faite vingt ans auparavant par Greaves dans les latitudes de Ptolémée n'était pas restée ignorée des hommes instruits du quartier franc, à qui sans doute notre compatriote en dut la connaissance.

Quoi qu'il en soit, une telle remarque à cette époque annonce un homme qui prend intérêt aux progrès de la géographie, et semble promettre pour les parties de la relation de notre voyageur spécialement relatives à l'Asie-Mineure plus qu'elles ne donnent en effet. Poullet traversa cependant la Péninsule dans toute sa longueur, de Smyrne à Erzeroum : c'est précisément la même ligne que Tavernier avait suivie l'année précédente, dans son voyage de 1657. Mais Poullet ne s'inquiète nullement de nous faire connaître son itinéraire ; c'est à peine si dans cette longue route à travers des provinces si peu connues, il nomme de loin en loin quelques-uns des lieux qu'il rencontre. Il semble écarter à dessein les faits qui ne seraient qu'instructifs, pour s'attacher surtout aux circonstances qui peuvent amuser son lecteur. Dans toute cette étendue de pays comprise entre l'Archipel et l'Euphrate, il n'a vu, dit-il, que trois localités dignes d'attention. « L'une n'est qu'un bourg, appelé *Carahissard* (Afioum), et n'est considérable qu'à cause d'un petit château niché sur la pointe d'un rocher, et autant eslevé que la veuë se peut estendre ; l'autre est *Tocate*, ville un peu plus grande qu'Orléans : la dernière est *Erseron*, à laquelle nous ne donnerions pas le nom de ville en France, quoiqu'elle soit fort considérée dans la Turquie, et qu'il y ait un bacha [1]. »

Le voyageur ajoute cependant ici quelques particularités intéressantes, que l'on avait moins bien fait connaître avant lui. « Les maisons depuis Tocate jusqu'à Erseron, sont à proprement parler des huttes creusées dans terre, couvertes de clayes faites de jonc, sur lesquelles on bat du sable mouillé et meslé avec du fumier pour luy donner du corps et de la liaison. — Ces

[1] Poullet, *Nouvelles Relations du Levant*, seconde partie, p. 38 et suiv.

villages, continue Poullet, paroissent si peu à ceux qui en approchent, que j'apprébendois en ces lieux de m'écarter de la caravanne, de peur que les pas de mon cheval n'enfonçassent les palais de ces gens, qui m'avoient desja fait deux ou trois querelles pour m'estre mépris en de pareilles occasions, et que j'avois veu sortir de terre à l'impourveu, et si promptement, que je m'imaginois alors estre au temps de la résurrection. »

Poullet ajoute que dans la seule pièce dont se composent ces misérables huttes logent en quelque sorte pêle-mêle hommes, femmes, enfants, chevaux, bœufs et ânes, la famille n'ayant d'autre séparation qu'une sorte d'estrade de dix à douze pieds dans tous les sens, élevée de trois pieds et entourée d'une balustrade...

« Outre ces paysans-là, il y en a encore d'autres appelés Turcomanes. Ceux-ci sont nomades, et vivent sous des tentes formées de clayes et recouvertes de feutre... Ces gens-là ne demeurent en un lieu qu'autant de temps qu'ils y trouvent du pasturage et de l'eau, et en changent presque tous les mois.

» Trois chameaux suffisent pour tout leur équipage. Sur l'un est la femme, comme elle seroit sur un lit, entourée de quelques guenilles attachées à quatre piliers qui sont entez aux quatre extrémitez de la selle du chameau.

» L'autre porte quatre ou cinq petites créatures presque toutes nuës, aussi noires que de petits démons, et enfoncées dans le tour d'une grosse selle, de mesme que sont de petits corbeaux dans leur nid.

» Le dernier est chargé des ustenciles servant au ménage, et est suivy de quelques troupeaux et de quelques vaches, sur le dos desquels ils mettent encore un bast pour y monter, ou pour s'en servir en cas de nécessité. »

Nous touchons à une époque où les voyages vont prendre un caractère plus généralement scientifique, et les simples courses se changer de plus en plus en explorations. Les esprits commençaient à se tourner, en Europe, vers les spéculations et les recherches savantes [1], et cette impulsion générale

[1] L'établissement de la Société Royale d'Angleterre, la plus ancienne Académie savante qu'ait possédée l'Europe, remonte à 1645. L'établissement de l'Académie des Sciences de Paris est de 1666, et celui de l'Académie des Inscrip-

ne pouvait manquer de réagir sur les dispositions des voyageurs. Quoique les investigations géographiques proprement dites n'aient pas eu, du moins en Asie-Mineure, les prémices de cette ère nouvelle d'études sérieuses, plus particulièrement dirigées dans les premiers temps vers les recherches archéologiques, la géographie ne laissait pas de profiter notablement de la poursuite des antiquités. Tout s'enchaîne dans les travaux intellectuels : l'archéologie ne peut se séparer de la connaissance exacte de l'ancienne géographie, et celle-ci à son tour repose essentiellement sur l'étude même du sol et sur la connaissance précise de la géographie actuelle. C'est encore à la France qu'appartient l'honneur d'avoir inauguré, par le voyage de M. *des Mouceaux*, cette nouvelle période de l'histoire géographique de l'Asie-Mineure au dix-septième siècle, comme elle avait inauguré celle du seizième siècle par les voyages de Gilles d'Alby, de Guillaume Postel et de Pierre Belon, et celle du quinzième par la relation si remarquable de Bertrandon de la Brocquière.

M. des Mouceaux entreprit en 1668 le voyage du Levant, principalement en vue de rechercher et de dessiner les restes les plus curieux des monuments anciens que renferment en si grand nombre l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure. Il rapporta de sa tournée savante un journal tenu avec soin, ainsi qu'une quantité considérable de dessins et de copies d'inscriptions; mais il mourut avant d'avoir pu les disposer pour la publication. Ses manuscrits étaient restés à peu près oubliés dans les mains de sa famille, quand l'illustre Fréret, ce savant universel qui a fondé chez nous la véritable critique appliquée à la chronologie, à l'histoire et à la géographie, obtint communication de ces papiers et en fit un extrait étendu qu'il communiqua à son collègue de l'Académie des Inscriptions, l'abbé Banier, pour l'ajouter en appendice à une édition nouvelle qui s'imprimait alors de la traduction française des Voyages du flamand Cornelius Bruyn. Les premiers cahiers du Journal de M. des Mouceaux, relatifs à l'Égypte, à la presqu'île de Sinaï et à la Palestine jus-

tions et Belles-Lettres, de 1663, quoique ce soit seulement en 1701 que ses travaux prirent un essor véritablement scientifique. C'est en 1664 que parurent pour la première fois les *Philosophical Transactions* de Londres; le premier cahier de notre *Journal des Savants* est du 5 janvier 1665.

qu'à Jérusalem, s'étaient perdus; ce qui restait se rapportait à la Syrie et à l'Asie-Mineure. Cette excellente relation n'a jamais été imprimée, et elle serait restée complétement inconnue sans l'extrait de Fréret publié en 1725.

Le voyageur entre dans l'Asie-Mineure par les anciennes Pyles Syriennes, entre Antioche et Alexandrette; la description qu'il en donne s'accorde, en les complétant, avec celle de Wilbrand et de Belon. Il longe le fond du golfe auquel la ville d'Issos donnait autrefois son nom, traverse *Missis* et *Adana*, d'où il s'élève au Nord-Ouest vers les Pyles Ciliciennes. La description qu'il donne du passage de la montagne est beaucoup plus circonstanciée que celles de Belon et de Bertrandon, et la comparaison avec une carte détaillée en fait reconnaître la complète exactitude. Le Taurus franchi, le voyageur nous conduit dans les plaines lykaoniennes. Il y voit *Erégli*, *Ismil*, *Konièh*, *Ladik* et *Ilghun*, places remplies de ruines anciennes, ainsi que tout le pays. C'est à *Ak-chèhr*, un peu plus loin dans l'Ouest, que se séparent les routes de Constantinople et de Smyrne; M. des Mouceaux choisit cette dernière pour son retour.

Il suivit ainsi, d'*Ak-chèhr* et de *Kara-Hissar* à Smyrne, la route de caravanes que nous a déjà fait connaître Tavernier. Mais Tavernier voyageait en marchand, qui ne donne d'attention qu'aux noms des lieux et aux distances; M. des Mouceaux, un Strabon à la main, cherchait sous les ruines dont le sol est jonché les traces de l'état de choses ancien, et dans les inscriptions que le marbre a conservées le nom des villes qui ne sont plus.

De Smyrne, M. des Mouceaux fit une double excursion, dont le journal était plein de détails intéressants pour la géographie du pays : l'une à l'île de Khio, à travers la vaste péninsule qui couvre à l'Ouest le golfe auquel Smyrne a de tout temps donné son nom; l'autre aux ruines d'Éphèse, dont il avait fait une description très-circonstanciée. Ce que Fréret en rapporte dans son extrait s'accorde de point en point avec les indications plus sommaires que du Loir nous en a données [1]. Le voyageur visita, en revenant à Smyrne, le petit port de *Couh-*

[1] Des Mouceaux, à la suite de la traduction française de Le Bruyn, édition in-4, t. V, p. 450.

Adasi, que les Francs nomment *Scala-Nova*, ou le Port-Neuf.

Pour venir de Smyrne à Constantinople, M. des Mouceaux prit une route que nul voyageur n'avait suivie avant lui, que pas un non plus n'a suivie depuis lors dans son entier. Il gagna le fond du golfe d'Adramitti par *Manissa* et *Berghama*, franchit les contreforts méridionaux de l'ancien Ida, visita la Troade, longea l'Hellespont, et suivit enfin les rives de la Propontide jusqu'à Broussa et Moudania, où il s'embarqua pour Constantinople. L'extrait imprimé de ce remarquable itinéraire conduit le voyageur jusqu'à *Lamsaki,* au débouché des Dardanelles dans la mer de Marmara ; le reste du journal, de Lamsaki à Broussa, ne se trouva malheureusement plus dans les papiers de M. des Mouceaux. Du haut d'une des sommités de l'Ida, le voyageur embrasse un admirable panorama. C'est une montagne très-fertile. Il n'y a de rochers nus que vers les crêtes les plus élevées, encore y sont-ils rares ; les pins, les chênes verts et les frênes y croissent en abondance. Les pâturages en sont excellents ; l'herbe y est fine et délicate. Un village de *Lèressi*, sur la croupe d'une montagne, a gardé un nom communément répandu partout où habitèrent les antiques Pélasges. Il y avait sur la côte une autre Larisse que Belon a mentionnée et qui est différente de celle-ci [1].

Le journal décrivait très-amplement les ruines d'*Alexandria Troas*, qu'il distinguait fort bien de l'ancien *Ilium ;* il ne paraît pas toutefois, d'après ce qui nous reste de cette partie de la relation, que le voyageur eût reconnu le véritable emplacement de la ville homérique. Il indique bien la jonction du *Simoïs* et du *Scamandre*, à une petite distance de la côte, et remarque que le limon charrié par les deux rivières a formé des marécages à leur embouchure [2].

Par ces fragments mutilés qui nous restent du journal de M. des Mouceaux, on peut juger de la valeur de la relation originale. La perte de cette relation a valu à celle de Smith, dont nous allons parler, l'avantage de faire bien connaître la première plusieurs localités célèbres de l'ancienne Ionie, que déjà notre compatriote avait visitées et décrites.

[1] Comp. d'Anville, *Mém. sur l'Hellespont*, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII, p. 326.

[2] Des Mouceaux, *loc. cit.*, p. 461.

Nous avons déjà nommé Thomas Smith, savant ecclésiastique anglais, qui fit connaître le premier, en 1683, l'observation par laquelle John Greaves avait corrigé, en 1638, la fausse latitude de Constantinople. M. Smith se trouvait dans cette dernière ville en 1669, et lui-même rectifia, par de nouvelles observations plus exactes que celles de Greaves, le résultat encore fautif de celui-ci. Après un séjour de près d'une année dans la capitale ottomane, et une intéressante excursion à Brousse en Bithynie, M. Smith s'embarqua pour Smyrne où il se prépara à une tournée dans toute l'étendue de l'ancienne Ionie, pour y visiter les sites et y reconnaître les vestiges des sept villes célèbres dans l'histoire de l'Église primitive sous le nom des *Sept-Églises d'Asie* (1). C'était en 1671, trois ans après le passage de M. des Mouceaux. M. Smith se rendit d'abord de Smyrne à *Pergame* par Menimen; il fut ensuite de Pergame à *Thyatire* (Ak-Hissar), puis de Thyatire à *Sardes*, de Sardes à *Philadelphie* (Allah-chèhr), de Philadelphie à *Laodicée* (Eski-Hissar), par Pambouk-kalési, l'ancienne Hierapolis, et Colossæ, aujourd'hui Khonos; enfin, il revint de Laodicée à *Éphèse*, en descendant le cours sinueux du Méandre et en franchissant les croupes abaissées du Mesogis, puis d'Éphèse à *Smyrne* par la route ordinaire qu'avaient déjà suivie du Loir et des Mouceaux.

M. Smith avait employé vingt-deux jours à ce bel itinéraire, qui ne comprend pas moins de 400 milles anglais, ou environ 135 de nos lieues communes. Il décrit le site de chacune des sept villes consacrées par la tradition chrétienne; il en retrace l'histoire, il en explore les ruines et les inscriptions, et en fait ainsi connaître à la fois l'état ancien et l'état actuel. Outre l'intérêt qu'une telle Notice devait offrir aux antiquaires, la géographie y trouvait des acquisitions notables. Deux routes importantes étaient décrites, qu'aucun voyageur n'avait encore suivies, celle de Pergame à Laodicée par Sardes, et celle de Laodicée à Éphèse par le bassin du Méandre.

(1) « Au jour du Seigneur je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une voix éclatante comme le son d'une trompette, qui me dit : Écris dans un livre ce que tu vois, et envoie-le aux sept Églises qui sont en Asie : à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. » *Apocalypse de saint Jean*, I, 10-11.

Nous n'avons pas dû nous arrêter aux détails que cette relation nous aurait pu fournir. Nous donnerons plus tard, dans la partie descriptive de ce volume, un tableau historique et géographique des Sept-Églises d'Asie, dans lequel nous ferons entrer, en les combinant, les notions fournies non-seulement par Smith, mais encore par les nombreux explorateurs qui depuis ont marché sur ses traces.

Le premier est un médecin anglais, le Dr *Pickering*, qui fit, en 1673, accompagné de deux ou trois personnes de Smyrne, un très-intéressant voyage dans plusieurs parties jusque-là inexplorées de l'Ionie et de la Carie.

Le Dr Pickering se rendit d'abord à Scala-Nova en longeant le littoral; et de Scala-Nova, continuant d'avancer au Sud, il gagna un village grec nommé *Tchangli*, assis sur le bord de la mer dans un emplacement qui ne doit pas être éloigné du site de l'ancien *Panionium*, centre de la confédération ionienne. Une inscription antique gravée sur une pierre employée dans la construction d'une des deux églises du village aurait autorisé ce rapprochement, lors même qu'on n'y serait pas conduit par la convenance des lieux.

« Le lendemain matin ils partirent de bonne heure, et ils gagnèrent le haut du mont *Mycale*, mais non sans difficulté, quoique les arbres de diverses sortes qui l'ombragent, tels que des noyers et de très-grands pins, aussi bien que les sources d'eau vive qui surgissent abondamment de ses flancs, y produisent une fraîcheur des plus agréables. Arrivés au sommet, leur vue s'étendit dans toutes les directions sur une vaste perspective; au Nord et à l'Ouest, c'étaient les campagnes de l'Ionie et la mer Ionienne; vers le Sud, les plaines de la Carie jusqu'au mont Latmus, avec les curieux replis du sinueux Méandre... La descente fut très-difficile, la montagne n'étant rien qu'un rocher de marbre très-brillant, tout à fait dénué d'arbres. Mais en deux heures ils arrivèrent dans la plaine par un chemin étroit, laissant derrière eux, du côté de l'Est, les restes d'un château. »

Au pied de cette montagne est un village appelé *Samsoun;* on y trouva quelques ruines, et une colonne avec une inscription effacée, que le Docteur ne put lire. D'après la description de Strabon, ce village, ou le vieux château que l'on avait dé-



passé, doit occuper le site de *Priène*. D'autres voyageurs ont confirmé, à l'égard de Samsoun, le rapprochement du Dr Pickering. Après avoir traversé une grande plaine, il arriva au Méandre, que les Turks nomment maintenant *Boïouk-Mendéré*, ou le Grand Méandre, par opposition à celui d'Éphèse qu'ils appellent le *Petit Mendéré*.

Deux heures après avoir passé le Méandre, les voyageurs arrivèrent à un village appelé *Palatcha*, « où ils plantèrent leurs tentes, dit la narration, sur les bords d'une forte rivière qui traverse un grand lac dans ces plaines et qui vient se jeter dans le Méandre[1] ». Ils passèrent là tout le jour suivant en vue des ruines, qui ont une grande étendue; la principale et la plus remarquable est celle d'un théâtre. La description qu'en fait le voyageur est très-circonstanciée, et généralement conforme à celle que Chandler, le premier qui ait ensuite revu ces ruines, en a donnée plus tard. Sur un marbre qu'ils trouvèrent parmi les décombres, le Dr Pickering lut une inscription où les mots ΠΟΛΙΣ ΜΙΛΗΣΙΩΝ, *la Ville des Milésiens*, étaient répétés jusqu'à cinq fois, « ce qui prouverait, dit la relation, que l'ancien nom du lieu était *Milet*, si la description que Strabon donne de la situation de cette ville concordait mieux avec les circonstances du local [2]. » Le Docteur n'en resta pas moins fortement porté à croire que les ruines de Palatcha représentaient le site de la riche cité hellénique de Milet, autrefois aussi célèbre qu'Éphèse, et maintenant réduite comme Éphèse à des décombres informes où quelques pâtres ont dressé leurs misérables huttes.

Les voyageurs quittèrent Palatcha vers les cinq heures de l'après-midi, et deux heures après ils s'arrêtèrent à un village grec où ils couchèrent. A deux heures de là, le lendemain matin, ils arrivèrent au fond d'un golfe qu'ils nomment *golfe de Samos*. Conti-

[1] C'est la rivière qui vient du lac de Baffi.

[2] Cette difficulté, qui avait déterminé d'Anville à rejeter l'identité de Milet avec l'emplacement de Palatcha (ou plutôt Palatia), a été expliquée d'une manière très-satisfaisante par ceux des voyageurs subséquents qui ont étudié avec le plus d'attention les environs du bas Méandre, principalement par Chandler et Choiseul-Gouffier. Les rapides atterrissements du fleuve ont changé complétement, depuis le temps de Strabon, la face de cette partie du pays.

nuant de longer la côte, ils trouvèrent les restes d'une très-grande construction, nommés par les Turks *Iotan*. Le Dr Pickering pensait que ces restes étaient ceux du Tombeau de Mausole, cette merveille du monde élevée par Artémise à la mémoire de son époux; mais Wheler, à qui on doit la relation du Dr Pickering, conjectura que ce devaient être les débris du temple d'Apollon Dindyméen aux Branchides, brûlé par Xercès et reconstruit ensuite par les habitants de Milet. On sait que l'enceinte de ce temple était si vaste, que les architectes avaient dû le laisser sans couverture. Cette opinion de Wheler a été depuis partagée par Chandler.

De là, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi, le Docteur et ses compagnons suivirent un très-mauvais chemin de montagnes; le lieu où ils firent leur halte avait aussi des ruines et quelques inscriptions. A trois heures de là, dans leur marche suivante, ils s'arrêtèrent en rase campagne près d'une source d'eau vive, ayant la mer en vue. S'étant remis en route le lendemain, ils passèrent près d'un petit cap, ou pointe de terre avancée, et arrivèrent ensuite aux restes d'une grande ville situées sur une colline que la mer entourait de toutes parts; mais l'eau était peu profonde, et ils purent la passer à gué pour venir examiner ces ruines. Au plus haut de l'éminence était un vieux château, et un peu plus bas, un petit théâtre. Il y avait encore d'autres constructions, et beaucoup d'inscriptions gravées sur le marbre; le lieu se nomme aujourd'hui *Askem-kalési*. D'après la description que Strabon fait de *Iassus*, Wheler pense avec raison que cette ville était au lieu même où se trouvent ces ruines; et cette conjecture est d'autant mieux fondée, que le nom du château, qui est *Assem* et non Askem, a gardé la trace évidente de l'appellation ancienne.

Le Dr Pickering ne dépassa pas Assem-kalési vers le Sud; il revint par un chemin différent et plus intérieur. Après avoir franchi une montagne agréable, puis une large plaine, arrosée par une rivière très-sinueuse qu'ils passèrent sur un pont en pierre, ils arrivèrent à la ville de *Mélasso*, que l'on avait généralement prise jusqu'alors, faute d'en connaitre la situation, pour l'ancienne Milet, mais dont le Docteur reconnut bien l'identité avec *Mylasa*. Si le rapport des noms avait pu laisser

quelque doute à cet égard, ces doutes eûssent été complétement dissipés par le texte précis d'une inscription que le voyageur lut sur une colonne adossée aux murailles de la ville. Le nombre des habitants est d'ailleurs peu considérable, et ce qui reste de la ville n'a guère d'importance.

Le lendemain, les voyageurs traversèrent une très-haute montagne, de l'autre côté de laquelle ils arrivèrent à une ville nommée *Eski-Hissar*. Ils y trouvèrent les ruines d'un grand temple, et des colonnes avec des inscriptions. Wheler regarde avec raison Eski-Hissar comme représentant l'ancienne *Stratonicée*.

Wheler ne nous a pas donné la suite du voyage du Dr Pickering; nous savons seulement que le surplus de sa tournée fut consacré à la visite des Sept-Églises.

Un de nos compatriotes, le Lyonnais *Spon*, allait l'y suivre deux ans après. Spon fit le voyage de l'Asie-Mineure en 1675, pour la recherche des antiquités et des inscriptions, après avoir parcouru dans le même but l'Italie et l'Archipel. Il avait pour compagnon, dans cette tournée archéologique, un antiquaire anglais, *George Wheler*, dont il avait fait rencontre en Italie, et que la similitude de goûts et d'études avait réunis. Chacun d'eux a publié la relation de leur commun voyage, et il est souvent intéressant de les comparer sur les mêmes faits. La relation anglaise de M. Wheler, qui ne parut qu'après la relation française de Spon, est d'ailleurs supérieure à celle-ci sous plus d'un rapport, tant par le plus grand nombre d'inscriptions anciennes que l'on y trouve insérées, que par les recherches de botanique auxquelles M. Wheler aimait à se livrer concurremment avec ses études archéologiques. On a lieu d'être surpris, après ce qui avait été déjà imprimé sur cette question, que Spon ait pu encore regarder les ruines d'Alexandria Troas, vis-à-vis de Tenedos, comme représentant la cité homérique de Priam; Wheler, qui avait partagé la même erreur, en fut détrompé, après son retour en Angleterre, par la lecture de la relation de Sandys [1].

Nos voyageurs remontèrent l'Hellespont et consacrèrent quelque temps à étudier les antiquités de Constantinople. Une excursion

1 Spon, *Voyage d'Italie, de Dalmatie*, etc., t. I, p. 197; Wheler's *Journey*, p. 67.

plus intéressante, celle des anciennes villes ioniennes, les ramena bientôt en Asie. Ils s'étaient décidés à suivre la route de terre jusqu'à Smyrne. Ils vinrent débarquer à *Moudania*, visitèrent *Bursa* et le mont *Olympe*, longèrent au nord l'ancien lac d'Apollonias jusqu'à *Loubad*; et remontant ensuite l'ancien *Macestus*, que nos deux voyageurs prennent pour le *Granique*, ils passèrent à *Sousougherli*, *Mandragora*, et *Ghélembèh*, d'où ils prirent la route la plus directe de Smyrne par *Manissa*, après une excursion à *Ak-hissar*, la *Thyatire* des anciens [1].

MM. Spon et Wheler commencèrent leurs courses projetées par une visite aux ruines d'*Éphèse* [2]. Quoique le dessein des deux antiquaires fût de visiter ainsi successivement les autres places autrefois célèbres du pays environnant, le voyage d'Éphèse fut le seul que les circonstances leur permirent de réaliser. La saison favorable était passée, et les grandes pluies qui commençaient à tomber inondaient déjà les plaines. Il leur fallut donc se contenter des détails que leur donnèrent, sur les places qu'ils ne pouvaient aller voir, le consul anglais de Smyrne, M. Ricaut, et d'autres personnes de la même nation qui avaient fait, quelques années auparavant (sans nul doute en compagnie de M. Smith), la tournée des Sept-Églises [3]. M. Smith éleva plus tard de vives réclamations contre cette partie de la relation de MM. Spon et Wheler, qu'il assura provenir d'une copie manuscrite de son propre voyage qu'il avait laissée à ses compatriotes de Smyrne; mais fondée ou non, cette réclamation du docte évêque de Carlisle ne saurait atteindre la bonne foi de ses deux successeurs, puisque ceux-ci ne prétendent nullement avoir vu par eux-mêmes les anciennes villes sur lesquelles ils reçurent à Smyrne des informations auxquelles leur source même ne donnerait que plus de valeur.

M. *Ricaut*, que nous venons de nommer, n'avait pas encore vu les Sept-Églises à l'époque où elles furent visitées par Smith, Spon et Wheler; mais il fit le même voyage trois ans après ces deux derniers, en 1678. C'était un homme instruit, judicieux, d'un esprit véritablement distingué. La description qu'il donne

[1] Spon, p. 274 et suiv.; Wheler, p. 212.
[2] Spon, p. 316; Wheler, p. 250.
[3] Wheler, p. 261; Spon, p. 343.

de Smyrne, d'Éphèse, de Laodicée, de Philadelphie, de Sardes, de Pergame et de Thyatire, est fort intéressante, quoique succincte, et renferme bon nombre de particularités topographiques ou archéologiques que l'on ne trouve pas dans les relations antérieures. Ce n'est pas sans quelque étonnement, néanmoins, qu'on lui voit s'attribuer exclusivement la découverte des sites de Laodicée et de Thyatire, sans faire nulle mention ni du Rév. Smith qui avait exploré ces deux localités en 1671, et en avait parfaitement démontré l'identité avec les lieux aujourd'hui nommés *Ak-hissar* et *Eski-hissar*, ni de Spon et de Wheler, qui venaient de confirmer cette découverte par leurs observations personnelles. On est bien obligé de penser que M. Ricaut n'avait pas eu une connaissance précise de ces découvertes antérieures à la sienne, car l'idée d'un plagiat réfléchi répugne à l'opinion honorable que tous les témoignages contemporains nous donnent de son caractère.

M. Ricaut, avant de venir occuper à Smyrne le poste de consul britannique, avait rempli pendant cinq années à Constantinople les fonctions de secrétaire d'ambassade près du comte de Winchelsey. Ces fonctions le mirent à même de recueillir, sur le gouvernement des Turks et leur organisation civile, les matériaux d'un ouvrage qui lui valut en Europe une réputation méritée, et qui est digne encore, après bientôt deux siècles, de garder sa place à côté des meilleurs livres modernes publiés sur le même sujet. Les études historiques de Ricaut et ses considérations politiques n'auraient pas été désavouées par Bousbeke; et le *Tableau de l'Empire Ottoman* du secrétaire d'ambassade anglais a sur les *Lettres* du diplomate flamand, indépendamment de sa date plus rapprochée, l'avantage de nous exposer d'une manière beaucoup plus détaillée nombre de points importants et de particularités curieuses. C'est à peine si nous osons citer, à côté de cet excellent ouvrage, un livre analogue publié dans le même temps par un missionnaire français, *Michel Febvre*, sous le titre de *Théâtre de la Turquie*. L'auteur, qui avait passé dix-huit années dans les pays du Levant [1], qui avait visité toutes les provinces de l'Empire turk en Asie et qui en parlait toutes les langues,

[1] Il paraît en être revenu vers 1673, ce qui ferait remonter son séjour ou ses voyages à l'an 1655.

connaissait cependant bien le pays et les habitants; mais ce qui lui manque, c'est le génie qui compare et qui apprécie. Ce que Ricaut voit de haut et en homme d'État, Febvre ne l'aperçoit qu'à travers d'étroits préjugés. Jamais il ne fait la part du bien qui tient toujours une place quelconque dans les choses humaines; et il ne se propose autre chose, dans un volume in-quarto de cinq à six cents pages, que de montrer que les Turks sont en tout indistinctement un peuple corrompu, ignorant, immoral et sans vigueur, que la chrétienté devait se hâter de repousser au fond de l'Asie d'où il était sorti.

Les Mémoires du sieur *de La Croix* sur l'Empire Ottoman (1684), et l'*État général de l'Empire Ottoman* publié onze ans après les Mémoires par le même auteur, très-supérieurs au livre de Michel Febvre, ne renferment ni des notions aussi étendues, ni peut-être des appréciations aussi sûres que celui de Ricaut. M. de la Croix fut attaché, de 1670 à 1679, à l'ambassade française à Constantinople, où nous étions alors représentés par M. le marquis de Nointel. Ses *Mémoires* rendent compte, dans les limites que lui devaient prescrire les convenances de sa position, des diverses négociations qui se poursuivirent dans cet intervalle de neuf années; on y trouve aussi, outre les observations que l'auteur fut à même de recueillir sur les Turks, un certain nombre de notions géographiques, telles que le récit d'une excursion sur le Bosphore jusqu'à l'entrée de la mer Noire [1], et quelques remarques sur les principales îles de la côte asiatique. Le passage suivant, extrait de l'État Général de l'Empire Ottoman, n'est pas sans intérêt pour l'histoire physique de la race turque: « Les Turques naturelles sont en petit nombre et ne sont pas les plus belles, quoiqu'elles soient les plus enjouées et spirituelles; mais les Turcs n'examinent pas tant la régularité des traits que la beauté de la taille et la blancheur du teint; et par cette raison ils aiment mieux les rousses que les brunes, lesquelles se peignent les cheveux de rouge et se noircissent les paupières et les sourcils pour paraître plus blanches [2]. » On doit encore au même auteur plusieurs autres ouvrages peu connus et peu cités, parmi

[1] *Mémoires* du sieur de La Croix, t. I, Lettre 3ᵉ, p. 147 et suiv.
[2] *État général de l'Emp. Ottom.*, t. I, p. 39.



lesquels il en est un qui a pour titre : *La Turquie chrétienne sous la protection de Louis le Grand.*

On a souvent confondu l'auteur des *Mémoires* avec l'un et l'autre des deux *Pétis de La Croix*, qui portèrent tous deux le prénom de François, et remplirent successivement les fonctions de secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales. La confusion était d'autant plus facile, que Pétis de La Croix fils s'embarqua, comme le secrétaire d'ambassade de M. de Nointel, en 1670, et passa dix ans en mission dans le Levant. Cette mission n'eut cependant ni le même objet ni le même théâtre. Destiné dès l'enfance à succéder à la charge de son père, le jeune François se rendit en Orient, à l'âge de dix-sept ans à peine, par ordre de M. Colbert, « non-seulement, dit son biographe, pour s'y perfectionner dans les langues orientales, mais de plus pour exécuter diverses commissions relatives au bien de la France en général, et en particulier à l'intérêt des lettres, des sciences, des arts et du commerce[1]. » Il séjourna à Haleb de 1670 à 1674, principalement occupé à se familiariser avec la connaissance pratique de l'arabe, et ne négligeant aucune occasion d'enrichir la Bibliothèque du Roi de manuscrits orientaux et d'objets d'antiquités. De la Syrie il se rendit à Ispahan, où il passa deux ans livré à des études analogues ; puis il revint de là à Constantinople en 1676, et séjourna quatre ans encore dans la capitale de l'Empire Ottoman avant de revoir la France. La relation de ce voyage, pour laquelle Pétis de La Croix avait réuni des notes considérables, ne paraît pas avoir été jamais achevée ; le jeune orientaliste en rédigea seulement une notice très-succincte qu'il présenta au ministre. Cet extrait, précieux pour nous malgré sa brièveté, était resté perdu parmi les manuscrits de la Bibliothèque Royale, quand l'un des conservateurs de ce riche établissement, feu M. Langlès, eut, en 1810, l'heureuse pensée de le faire imprimer. Le journal de Pétis de La Croix fils, s'il eût été mis au jour, aurait fait connaître une ligne alors entièrement nouvelle, et qui, même encore aujourd'hui, est au nombre des

[1] Goujet, *Mémoire histor. et littér. sur le Collége de France.* Paris, 1758, 3 vol. in-12, t. III, *ad fin.*

moins explorées de toute l'Asie-Mineure, celle de Malatïah à Kaïsarièh, et de Kaïsarièh à Konièh.

Il n'y a nulles lumières à tirer pour la géographie de l'Asie-Mineure des volumineuses relations du peintre flamand *Cornelius Bruyn*, quoique cet infatigable touriste ait vu dans ses longues courses plusieurs parties de la Péninsule, et qu'il ait notamment suivi, en 1683, une route de caravane que nul voyageur n'avait encore faite, celle de Satalièh à Smyrne, à travers les cantons montagneux du nord de la Lycie[1]. La fin du dix-septième siècle nous présente d'autres noms encore que l'historien doit enregistrer, parce que la scrupuleuse exactitude du bibliographe les lui réclamerait peut-être, mais dont ne tient nul compte l'appréciation plus rigoureuse du géographe. C'est un *P. Villote*, missionnaire instruit d'ailleurs et que nous retrouverons d'une manière plus active dans l'histoire géographique de l'Arménie, mais qui nous fournit maintenant bien peu de lumières sur le pays compris entre Trébizonde et Erzeroum, quoiqu'il en ait parcouru plusieurs fois la route en 1688 et 1689; c'est le touriste napolitain *Gemelli Careri*, qui a fait la même route en 1693, et qui avait suivi auparavant celle d'Éphèse à Constantinople par terre; c'est notre compatriote *La Mottraye*, qui se rendit par terre, en 1699, de Constantinople à Sinope, et qui revit en 1710 les côtes de la Troade : un des voyageurs les plus superficiels et les plus remplis de contes futiles qui aient écrit sur la Turquie; c'est enfin le barbier badois *Schillinger*, qui accompagna deux missionnaires jésuites dans leurs courses apostoliques en Asie, et qui suivit avec eux, en 1700, un itinéraire interressant de Haleb à Erzeroum, par Aïntab, Mérâsch, Malatïah et la droite de l'Euphrate, mais dont la relation n'est que d'une bien faible utilité pour la géographie. N'oublions pas de noter la campagne hydrographique dans laquelle M. *de Chazelles*, en 1693, fixa astronomiquement plusieurs positions importantes de la Méditerranée orientale et du littoral de l'Asie-Mineure, en même temps qu'il appela de nouveau l'attention des géographes sur l'erreur énorme déjà signalée depuis longtemps dans les dimensions en longitude

[1] *Voy. au Lev.*, trad. fr., p. 393 de l'édit. in-fol. de 1714.



des mêmes parages [1], erreurs basées sur les fausses évaluations de Ptolémée, et dont l'illustre Guillaume de d'Isle, dans ses cartes générales de 1700, allait enfin avoir le courage de s'affranchir. Nous reprendrons plus tard ce sujet important dans un chapitre spécial. Un missionnaire jésuite, le P. *de Bèze*, et un autre mathématicien de la même compagnie, le P. *Feuillée*, faisaient aussi à cette époque des observations de latitude et de longitude à Smyrne, à Trébizonde et à Erzeroum. Mais les observations du P. de Bèze dans ces deux dernières places, ou au moins les calculs d'où on en déduisit la longitude, se trouvèrent entachées d'une erreur considérable qui les rendirent inutiles à la Géographie [2].

Le docte *Edmund Chishull*, en 1699, et le Dr *Picenini*, en 1705, ajoutèrent moins aux notions déjà réunies par Pickering, Ricaut, Spon, Wheler et Smith sur la géographie de l'ancienne Ionie, qu'ils n'augmentèrent les richesses archéologiques que leurs prédécesseurs avaient recueillies dans cette excursion désormais consacrée sous le nom de *Voyage des Sept-Églises d'Asie*. Chishull est un des plus savants antiquaires dont se glorifie la Grande-Bretagne; on lui doit un précieux recueil d'inscriptions publiées sous le titre d'*Antiquitates Asiaticæ*, dont il avait rassemblé les matériaux dans son voyage d'Éphèse, de Sardes et de Thyatire en 1699, et pendant son séjour de trois années à Smyrne, jusqu'en 1702, comme chapelain de la factorerie britannique. Chishull consigna aussi dans cet ouvrage les inscriptions les plus intéressantes copiées en 1705 par le médecin suisse *Antoine Picenini*, qui s'était joint au consul anglais *Sherard* et à quelques autres curieux dans une nouvelle promenade de Smyrne aux

[1] *Mémoires de l'Académie des Sciences*, a. 1701, hist., p. 122, et 1721, p. 57.—M. de Chazelles observa la hauteur du pôle à Constantinople, et en déduisit le chiffre de 41° 1' pour la latitude de cette ville, chiffre plus exact encore que celui de Thomas Smith, qui déjà en 1669 avait corrigé la détermination de Greaves. Cependant la *Connaissance des Temps* continuait, en 1732, d'inscrire dans ses tables le chiffre de Greaves, 41° 6', sans égard aux rectifications subséquentes de Smith et de Chazelles. Les observations de ce dernier avaient aussi ramené Constantinople presque à sa véritable place en longitude. Elles lui avaient donné 26° 33' E. de Paris; nos tables modernes portent 26° 38' 50".

[2] Voyez la *Notice Bibliographique*, sous les années 1698 et 1700.

ruines d'Éphèse, et de là, en remontant le Méandre et en revenant par le Nord, aux autres villes mentionnées par l'Apocalypse. Sherard était lui-même antiquaire en même temps que botaniste, et appartenait à la Société Royale, l'Académie des sciences de l'Angleterre. Le Dr Picenini avait rédigé en latin le récit de cette tournée archéologique, et l'avait envoyé à Chishull qui ne le publia pas ; le manuscrit s'en conserve aujourd'hui au Musée Britannique, et ne nous est connu que par les extraits peu étendus qu'un autre antiquaire anglais en a insérés plus tard dans la relation de ses propres voyages sur le même théâtre [1]. Nous voyons par ces extraits, que dans leur route d'Éphèse à Laodicée MM. Sherard et Picenini firent une pointe assez loin au sud du Méandre, jusqu'à des ruines situées près d'un lieu nommé aujourd'hui *Gheïrâ*, que les inscriptions leur firent reconnaître pour l'ancienne *Aphrodisias* [2].

Un voyage plus important pour la Géographie proprement dite avait lieu dans le même temps en Asie-Mineure : c'est celui de l'illustre *Pitton de Tournefort*. Entraîné vers l'étude, nous allions dire vers le culte de la botanique dès ses plus jeunes années, Tournefort y avait conquis le rang éminent que les progrès ultérieurs de la science ne lui ont pas fait perdre, et il en occupait la chaire au Jardin royal des Plantes fondé à Paris par Louis XIII pour l'instruction des jeunes étudiants en Médecine, lorsque le comte de Pontchartrain, vers la fin de l'année 1699, proposa au roi d'envoyer dans les pays étrangers des savants capables d'y faire des observations non-seulement sur l'histoire naturelle et sur la géographie ancienne et moderne, mais aussi sur ce qui touche au commerce, à la religion et aux mœurs des différents peuples. Avide de toutes les sortes de gloires, Louis XIV adopta avec empressement les vues libérales de son ministre, et deux hommes d'un mérite scientifique bien inégal, Tournefort et Paul Lucas, furent désignés pour le voyage du Levant. Nous reviendrons bientôt sur les relations de Paul Lucas : attachons-nous maintenant aux pas de Tournefort.

Quoique d'après les instructions qui lui avaient été remises,

[1] Chandler. Voyez la *Notice Bibliographique*, à la fin du volume.

[2] Chandler, *Voyage dans l'Asie-Mineure*, ch. 64, t. II, p. 82 de la trad fr. Au sujet des ruines d'Aphrodisias, *voy.* le volume précédent, p. 356.

le savant botaniste dût partager ses observations entre la nature, le sol et les hommes, on devine bien que la spécialité de ses travaux et la propension de son esprit durent le porter plus particulièrement vers la recherche des plantes et l'étude des productions naturelles. Il ne faudrait pourtant pas croire que le voyage de Tournefort fut purement botanique. Les hommes qui ont embrassé d'une certaine élévation la contemplation d'un branche quelconque des connaissances humaines, ont été nécessairement conduits à des études accessoires, peut-être encore très-profondes, quoique secondaires. Tous les esprits supérieurs tendent plus ou moins à l'universalité. Tournefort prouve en effet, dans sa relation, que son esprit s'était fructueusement appliqué à des connaissances très-diverses. Il quitta le port de Marseille le 23 avril 1700, et débarqua à Constantinople dans les derniers jours de mars 1701, après des relâches plus ou moins prolongées et toujours employées activement, à Candie, dans la plupart des îles de l'Archipel grec et dans plusieurs de celles qui bordent la côte asiatique, à *Scio*, à *Mitilèni*, à *Ténédo*. Tournefort passa quinze jours à peine dans Constantinople; aussi la description qu'il en donne est-elle basée sur celle de ses devanciers, principalement de Gyllius, le meilleur guide qu'en effet il pût adopter. La description du Bosphore est en partie puisée à la même source, sauf les spéculations un peu hasardées auxquelles le voyageur s'abandonne sur la formation du détroit et l'irruption du Pont-Euxin dans la Propontide et la mer Égée.

Tournefort se rend de Constantinople à Trébizonde par mer, en longeant les côtes de l'Asie-Mineure que le navire ne perdait presque jamais de vue. Les marins turks qui occupaient la manœuvre n'étaient ni assez hardis ni assez habiles pour se lancer au large. Cette navigation primitive rappelle à notre voyageur l'expédition tant célébrée des antiques Argonautes. « Les Grecs et les Turcs ne sont guère plus habiles que Tiphys et Nauplius qui conduisirent Jason, Hercule, Thésée et les autres héros de la Grèce jusque sur les côtes de la Colchide. On voit par la route qu'Apollonius de Rhodes leur fait tenir, que toute leur science aboutissait, suivant le conseil de Phinée, à éviter les écueils qui se trouvent sur la côte méridionale de la mer Noire, sans oser pourtant se mettre au large; c'est-à-dire qu'il fallait n'y passer

que dans le calme. Les Grecs et les Turcs ont presque les mêmes maximes. Ils n'ont pas l'usage des cartes marines ; et sachant à peine qu'une des pointes de la boussole se tourne vers le Nord, ils perdent la tramontane, comme on dit, dès qu'ils perdent les terres de vue. Enfin ceux qui ont le plus d'expérience parmi eux, au lieu de compter par les rhumbs des vents, passent pour fort habiles lorsqu'ils savent que pour aller à Caffa il faut prendre à main gauche en sortant du Canal de la mer Noire, et que pour aller à Trébizonde il faut se détourner à droite.

« A l'égard de la manœuvre, ils l'ignorent tout à fait; leur grand mérite est de ramer. Castor et Pollux, Hercule, Thésée et les autres demi-dieux, se distinguèrent par cet exercice dans le voyage des Argonautes. Peut-être étaient-ils plus forts et plus hardis que les Turcs, qui souvent aiment mieux s'en retourner d'où ils sont venus et suivre le vent qui souffle, que de lutter contre lui... Pour assurer la navigation de la mer Noire, toute autre nation que les Turcs formerait de bons pilotes, réparerait les ports, y bâtirait des môles, y établirait des magasins; mais leur génie n'est pas tourné de ce côté-là. Les Génois n'avaient pas manqué de prendre toutes ces précautions lors de la décadence de l'Empire des Grecs, et surtout dans le treizième siècle, où ils faisaient tout le commerce de la mer Noire, après en avoir occupé les meilleures places. On y reconnaît encore les débris de leurs ouvrages, et surtout de ceux qui regardent la marine. Mahomet II les en chassa entièrement; et depuis ce temps-là, les Turcs, qui ont tout laissé ruiner par leur négligence, n'ont jamais voulu permettre aux Francs d'y naviguer, quelques avantages qu'on leur ait proposés pour en obtenir la permission.

» Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homère jusqu'à présent, poursuit Tournefort, et tout ce que les Turcs en pensent, ne nous fit pas balancer un moment à en entreprendre le voyage; mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions sur un caïque, et non pas sur une saïque. Les caïques qui vont sur cette mer sont des felouques à quatre rames qui se retirent tous les soirs à terre, et qui ne se remettent en mer que dans le calme ou avec un bon vent, à la faveur duquel on déploie une voile carrée animée par les zéphyrs, et que l'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de



souffler. Pour éviter les alarmes que la nuit donne quelquefois sur l'eau, les matelots de ce pays-là, qui aiment à dormir à leur aise, tirent le bâtiment sur le sable et dressent une espèce de tente avec la voile : c'est la seule manœuvre qu'ils entendent bien [1]. »

C'est en effet ainsi que Tournefort fit la traversée du Bosphore à Trébizonde ; rien sans doute ne nous saurait donner une plus juste idée de ce cabotage des anciens d'après lequel furent rédigés les périples qui nous sont parvenus sous différents noms. Le voyageur nomme et décrit chacune des stations où l'équipage venait le soir, comme autrefois les héros chantés par Orphée, dresser sa tente sur le sable de la rive après avoir mis la barque à sec. Tournefort rappelle les noms anciens et retrace succinctement l'histoire des villes notables de la côte : labeur de cabinet, moins intéressant pour nous aujourd'hui que les indications de géographie positive répandues çà et là dans le récit. Quoique cet itinéraire côtier ne soit pas exempt de quelques méprises dans l'application des noms, il fournissait néanmoins un bon point de comparaison avec les documents de l'ancienne géographie, notamment avec le Périple d'Arrien. Tournefort se plaint beaucoup de l'inexactitude des cartes de son temps, et il recommande avec raison aux géographes de s'appuyer constamment sur les déterminations des astronomes ; mais on peut juger combien, à cette époque, les observations étaient encore imparfaites, par les chiffres qu'il donne pour la latitude et la longitude de Trébizonde. « Suivant les observations de messieurs de l'Académie royale des sciences, dit-il, la hauteur du pôle à Trébizonde est de 40 à 45 (il faut très-probablement lire 40° 45′), et la longitude de 63 [2]. » Riccioli, dans ses tables publiées vingt-huit ans avant l'époque du voyage de Tournefort [3], donnait à cette place 43° 11′ latit. 68° long. E. (de l'île de Palme) : ce sont encore en partie les déterminations de Ptolémée, qui marque 43° 5′—70° 5′. Le lieu véritable, d'après les meilleurs tables modernes, est 41° 1′ lat. N., 37° 24′ 37″ long. E. de Paris, ou 57° 54′ 37″ à compter comme les anciens du méridien de l'île de Fer. Ainsi donc, pour ne rien dire de la latitude dont l'erreur était plus facile à recon-

1 Tournefort, Lettre XVI, t. II, p. 2 et suiv., édit. de Lyon.
2 Tournefort, Lettre XVII, t. II, p. 81.
3 *Geographia et Hydrographia reformatæ.* Venetiis, 1672, in-fol., p. 408.

naître, la longitude de Ptolémée dépassait de 13° le chiffre réel; celle de Riccioli, en 1672, de 10°; et celle des Académiciens, vers 1700, était encore en excès de plus de cinq degrés.

De Trébizonde, Tournefort et sa caravane vinrent à Erzeroum en passant par Baïbourt. Il décrit fort en détail l'affreux pays de montagnes qu'il leur fallut traverser; mais il manquait aux contemporains du voyageur, pour leur rendre cette description parfaitement intelligible, les bonnes cartes topographiques que nous devons aux explorateurs récents. Tournefort donne sur la naissance et le cours des deux petites rivières dont se forme le haut Euphrate, le *Kara-sou* ou rivière d'Erzeroum et la rivière de *Mamakhatoun*, des détails vrais au fond et sûrement recueillis de la bouche des habitants du pays, mais qu'il avait imparfaitement compris et qu'il rapporte d'une manière inexacte. Nous n'avons pas à suivre notre voyageur dans son excursion de Géorgie; de retour à Erzeroum, il se remit en route le 12 septembre pour regagner par terre les côtes de l'Archipel. Il suivit la grande route qui passe à *Khaboun Kara-Hissar*, à *Kouleï-Hissar*, à *Tokat*, à *Angora* et *Eski-chèhr*, jusqu'à *Boursa*. Outre le détail de son itinéraire, Tournefort fournit encore de fréquentes indications sur la nature et l'aspect du pays, sur les productions naturelles et la végétation, aussi bien que sur d'autres circonstances intéressantes qui ne nous seront pas inutiles dans notre partie descriptive. Il n'oublie pas de noter que le plus grand négoce, comme la principale industrie de *Tokat*, étaient ses ustensiles de cuivre, dont la matière première se tirait des mines de Gumischkanèh, au midi de Trébizonde, et de celles de Kastamouni dans l'ancienne Paphlagonie. Tokat était d'ailleurs un des principaux centres commerciaux de l'Asie-Mineure, et un rendez-vous important de caravanes. A quatre heures à l'ouest de Tokat, sur les bords de l'ancien Iris, Tournefort mentionne un village du nom d'*Agara*, où il y a quelques débris d'antiquités, et qui pourrait bien garder la trace du nom de *Gazioura*, place ancienne dont on a cherché le site à Tourkhal [1]. A Angora, notre voyageur copia beaucoup d'inscriptions an-

[1] Tournef. Lettre XXI, p. 306. Comp Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. 1, p. 359. Agara n'est pas marqué sur la grande carte de M. Kiepert.

ciennes. Arrivés à Boursa, Tournefort et ses compagnons tentèrent vainement l'ascension du M. Olympe; les neiges qui couvraient les parties hautes de la montagne, à cette époque de l'année—c'était vers la fin de novembre—les obligèrent de renoncer à leur dessein.

Cet itinéraire d'Erzeroum à Bourse, quoique se rapprochant dans sa direction générale de ceux de Tavernier, de Newberrie et de Bousbeke, s'en éloigne cependant sur beaucoup de points, et fournissait déjà une excellente ligne coupant de l'Est à l'Ouest toute la partie septentrionale de la Péninsule.

Tournefort se rendit à Smyrne par la route ordinaire de *Loubad*, *Sousougherli*, *Ghélembèh*, *Balamout* et *Manissa*. Il remarque avec raison, en côtoyant le lac d'*Aboullona*, qu'un village de ce nom situé sur une île de ce lac (ou plutôt à l'extrémité d'une presqu'île) doit occuper le site de l'ancienne *Apollonias ad Rhyndacum*. A Smyrne, notre voyageur vit le révérend Chishull et le consul anglais Sherard, dont il loue fort le savoir et les recherches. Nous ne le suivrons pas à Éphèse, d'où il revint par *Scalanova* s'embarquer à Smyrne pour la France, après avoir consacré quelque temps encore à visiter les grandes îles de *Samos* et de *Nikaria*.

Personne, assurément, ne voudra mettre *Paul Lucas* sur la ligne de Tournefort, malgré le hasard qui les associa simultanément à l'exécution d'une pensée utile; mais si le modeste joaillier, qui se vit inopinément élevé, hasard ou protection, à la hauteur d'une mission scientifique, doit être tenu à longue distance du savant professeur, ce n'en est pas moins pour nous un devoir d'impartialité de réclamer contre les préventions exagérées dont on a frappé ses relations. Un reproche dont on ne l'absoudra pas est celui d'une instruction très-médiocre, jointe à une dose correspondante de crédulité; mais on l'a fort injustement accusé de mauvaise foi réfléchie. C'est là une imputation dont les explorations de notre époque l'ont complétement justifié. Paul Lucas n'est ni un voyageur savant ni un observateur profond; mais ce qu'il voit, il le rapporte naïvement, sans intention aucune d'altérer la vérité. Ajoutons qu'il a beaucoup vu, et que le premier des voyageurs modernes il a donné à l'Europe des notions plus ou moins correctes, mais entièrement nouvelles et

qui pour la plupart n'ont été reprises que de notre temps par d'autres voyageurs, sur plusieurs contrées difficilement accessibles de l'Asie-Mineure. C'est un mérite qu'on ne saurait plus lui dénier, et qui suffit seul à le placer, sinon au rang des explorateurs éminents, du moins fort au-dessus de la tourbe des communs voyageurs. Disons aussi que Paul Lucas acquit beaucoup lui-même dans ses voyages, et que des trois relations qu'il a successivement données de 1704 à 1719, les deux dernières sont très-supérieures à tous égards à celle qui les avait précédées. On sait d'ailleurs que ce ne fut pas lui-même qui rédigea les notes qu'il avait rapportées du Levant.

Le premier voyage de Paul Lucas, entièrement consacré à l'Égypte, à la Syrie, à l'Arménie et à la Perse, est à peu près étranger à l'Asie-Mineure; il vit seulement à son retour, dans les premiers mois de 1702, l'Hellespont et Boursa. C'est dans son second voyage, de 1705 à 1707, qu'eurent lieu ses courses les plus nombreuses dans la Péninsule et ses découvertes les plus importantes. Il paraît, quelque opinion que l'on ait d'ailleurs de la valeur du premier voyage au point de vue géographique, que le but principal du ministre, c'est-à dire la recherche et l'achat des antiquités de toute espèce, des inscriptions, des pierres gravées et des manuscrits, il paraît, disons-nous, que ce but avait été atteint, puisqu'une seconde mission de même nature fut presque immédiatement confiée au voyageur. Il se rendit en droite ligne à Constantinople au mois de mars 1705, d'où ses premières excursions furent aux ruines de *Cyzique*, qu'aucun Européen n'avait encore explorées, dont aucun, du moins, n'avait donné de relation, et à celles de *Chalcédoine* que plusieurs avaient déjà visitées. Paul Lucas admira les restes de sculpture et d'architecture qui couvrent le site de l'ancienne Cyzique, dont elles attestent la magnificence et la grandeur; *Artaki*, village voisin qui garde l'ancien nom d'Artakê, a aussi des ruines remarquables. Mais tout y a été brisé et mutilé au point que l'on en peut tirer à peine une inscription suivie.

Paul Lucas se disposa bientôt après à pénétrer plus avant dans l'Asie-Mineure. Il visita *Ismid*, l'ancienne Nicomédie, et *Isnik* ou Nicée, villes autrefois si célèbres et qui conservent à peine quelques traces de leur grandeur passée; de là il vint à *Boursa*,



d'où, plus heureux que Tournefort, il put effectuer l'ascension du mont Olympe par une belle journée de la fin de juillet. La montée en est rude et pénible. « Je ne trouvai, dit-il, sur le haut de cette montagne dont on m'avait conté tant de fables, qu'une espèce de tour faite de pierres arrangées seulement les unes sur les autres, et sans maçonnerie. Il y a pourtant eu autrefois quelque grand édifice, comme quelque temple ou quelque église; on en voit les ruines comme ensevelies sous la terre. Je remarquai aussi plusieurs sépultures, mais entre autres une de trente pieds de longueur : c'est tout ce qu'il y a de considérable sur ce fameux mont Olympe [1]. »

De Boursa, Paul Lucas vint à *Koutaïèh*, après avoir franchi des montagnes très-difficiles que les Turks nomment *Doumanidj Dâgh*. Son intention était de se rendre à Angora; il suivit la route ordinaire d'*Eski-chèhr* et de *Beï-Bazar*. A Angora, notre voyageur copia beaucoup d'inscriptions antiques, notamment le célèbre Testament d'Auguste que Bousbeke le premier avait fait connaître aux savants, et qui a gardé le nom de *Monumentum Ancyranum*. Bousbeke n'avait rapporté que l'inscription latine; Tournefort avait parlé d'une inscription grecque correspondante, mais sans en pouvoir prendre une connaissance plus précise : Paul Lucas, dont l'attention avait été dirigée sur ce point, réussit le premier à copier l'inscription grecque, qui n'est que la traduction de l'inscription latine dont elle remplit heureusement plusieurs lacunes Aucun des explorateurs modernes qui l'ont vue et relevée de nouveau ne paraît avoir connu cette première copie rapportée par le vieux voyageur français; et cependant elle mérite d'autant plus d'attention, que prise à une époque où le marbre était sans doute moins endommagé qu'il ne l'est à présent, elle est plus complète sur beaucoup de points que les copies récentes de MM. Hamilton et Texier [2]. C'est une des injustices que nous devons aujourd'hui réparer envers la mémoire de Paul Lucas, victime d'un oubli et de préventions également immérités.

La suite de son voyage va bientôt fournir matière à une autre réparation non moins signalée. Il partit d'Angora le 2 octobre,

[1] Paul Lucas, *Second Voyage*, t. I, ch. 11.
[2] *Id.*, ch. 16, p. 148 de l'édition de Paris, 1712.

avec une petite caravane qui se rendait à Kaïsarièh. On vint passer le *Kisil-irmak* à *Tcheschnéghiri-Keupri*, non loin de ruines antiques situées sur la rive gauche du fleuve; et après avoir traversé plusieurs villes ou bourgs, notamment *Kir-chèhr* et *Hadji-Bek-Tasch*, on retrouva le *Kizil-irmak* à un gros village nommé *Avanos*. Ici nous devons laisser parler le voyageur : « Dans les montagnes d'auprès de l'Ermaq on voit partout quantité de grottes; elles sont toutes d'une grande propreté, et semblent avoir été de véritables habitations. Nous nous reposâmes là environ une heure; ensuite nous passâmes cette rivière à gué. La beauté de ces grottes m'avoit surpris, mais j'entrai dans un étonnement incroyable à la vue des monuments antiques que j'aperçus de l'autre côté en sortant de l'eau. Je ne puis même à présent y penser sans en avoir l'esprit frappé. J'avois fait déjà beaucoup de voyages, mais je n'avois jamais vu, ni même entendu parler de rien de semblable. Ce sont une quantité prodigieuse de pyramides, qui s'élèvent les unes plus, les autres moins, mais toutes faites d'une seule roche, et creusées en dedans de manière qu'il y a plusieurs appartements les uns sur les autres, une belle porte pour y entrer, un bel escalier pour y monter, et de grandes fenêtres qui en rendent toutes les chambres très-éclairées. Enfin je remarquai que la pointe de chaque pyramide était terminée par quelque figure. Je rêvai longtemps sur la structure, et principalement sur l'usage que l'on pouvoit avoir fait de tant de pyramides : car il n'y en avoit pas pour deux ou trois cents, mais plus de deux mille de suite, ou à quelque distance les unes des autres. Je crus d'abord que ce pourroit avoir été la demeure de quelques anciens ermites; et ce qui m'en donnoit la pensée, c'est qu'au haut je voyois ou des capuchons ou des bonnets à la mode des *papas* grecs, ou même des femmes qui portoient un enfant entre leurs bras, et que je pris tout d'abord pour des images de la Vierge. Mais j'aperçus aussitôt quelques figures différentes des premières, qui dans la pyramide finissoient en Terme, et au dehors tenoient leurs bras croisés. Quelques-unes sembloient avoir des masques d'oracles; à d'autres je trouvai des sphinx, et devant eux des femmes à genoux toutes nues et dans une posture indécente, je veux dire un genou en terre et la jambe et la cuisse étendues.

Il y a aussi des lions et des oiseaux de plusieurs formes. A travers les portes je vis sur les murailles comme des restes d'anciens portraits, de sorte qu'il sembloit qu'il y eût eu des peintures; mais cela était trop effacé pour y rien connoitre.

» J'aurois voulu y voir quelque inscription qui m'eût instruit plus amplement de ces merveilles; et j'avois couru pour cela à droite et à gauche, autant que la marche de la caravane et la vitesse de mon cheval me le pouvoient permettre. Mais justement dans le temps que j'apercevois un endroit où je croyois voir quelques lettres, on vint me dire qu'il paraissoit une troupe de voleurs. Comme l'on comptoit assez sur moi, on me pria de demeurer attaché à la caravane; de sorte que je ne pus continuer d'examiner toutes ces beautés, ni en avoir toute la connaissance que je souhaitois... Nous montâmes sur des montagnes escarpées, qui nous éloignèrent insensiblement du péril. Si l'on avoit pu s'y arrêter, j'y aurois encore trouvé à me satisfaire, ces montagnes étant encore pleines de pyramides de la même forme. Mais un grand nombre me parurent n'avoir jamais été creusées; à d'autres, on avait seulement commencé quelques portes ou quelques fenêtres. Enfin, je le répéterai, c'est la chose la plus admirable qu'un mortel puisse voir de ses yeux. Sur ce seul côté de montagnes où nous nous trouvions, nous en traversâmes sans exagérer plus de vingt mille; et on en voyoit encore de l'autre à perte de vue, à peu près comme de grandes quilles que l'on auroit arrangées à plaisir. Le lieu où elles sont s'appelle *Iurcoup-Estant;* il tient ce nom de *Iurcoup* (Urgub), casaba voisin, où sans les voleurs nous aurions fait notre connac. L'on m'assura que si nous y avions passé, j'en aurais vu encore davantage et de plus belles [1]. »

Le voyageur ajoute que ces constructions singulières sont dans le pays l'objet de traditions et d'histoires merveilleuses. C'est un tombeau creusé au plus haut de ces pyramides, dans lequel est un corps que plusieurs fois on a voulu en ôter et qui toujours y est revenu de lui-même; ce sont de grands feux allumés qu'on y voit en certains temps de l'année; ce sont des voix extraordinaires et parlant des langues inconnues, qui viennent parfois

[1] Paul Lucas, *Second Voyage*, t. I, ch. 17, p. 159 et suiv. Un dessin assez grossièrement exécuté représente ces singulières formations.

frapper l'oreille du voyageur effrayé; c'est enfin un animal de figure monstrueuse qui se montre quelquefois parmi les pyramides, et qui attire par un charme irrésistible ceux qui viennent à passer aux environs. Mais malheur à celui qui aura ainsi été entraîné dans ces demeures mystérieuses : il n'en sortira jamais !

Deux voyageurs récents, M. William Hamilton et M. Texier, ont revu, il y a peu d'années, la vallée d'Urgub ; et si leur étonnement n'a guère été moindre que celui de Paul Lucas à l'aspect de ces innombrables cônes qui hérissent un territoire d'une longueur de près de sept lieues sur quatre lieues de largeur, plus instruits que leur prédécesseur, ils ont bien vite reconnu l'origine volcanique de ces petits pics de pierre ponce que celui-ci avait cru être l'ouvrage de la main des hommes. Mais du moins ils ont sur ce point vengé sa mémoire de l'accusation d'imposture, et justifié cette protestation naïve qu'il opposait d'avance à l'incrédulité dont ses récits étaient menacés : « Si quelques lecteurs injustes m'accusent de crédulité, disait-il, je veux bien qu'ils sachent que s'ils avoient voyagé comme moi, ils se seroient détrompés de mille impertinences qu'ils ont peut-être toujours crues, et croiroient mille autres choses que leur peu d'expérience leur fait regarder comme fabuleuses. D'ailleurs ces messieurs doivent savoir que lorsqu'on a le soin, comme je l'ai toujours, d'avertir de ce que l'on a vu et de le distinguer des choses que l'on a seulement ouï dire, cela suffit pour éloigner d'un auteur ces reproches odieux d'une trop grande simplicité. Enfin ce n'est pas pour eux que l'on rapporte des traditions ridicules de certaines régions ; c'est pour les savants, qui trouvent quelquefois dans les relations des voyageurs la confirmation de leurs lectures. Je souhaite donc de tout mon cœur que quelque homme d'érudition puisse nous dire quels sont, et d'où viennent en ce lieu, des monuments si rares. Nous en trouvâmes jusqu'à *Bourreil* (Boïali), où elles servent même d'habitations aux paisans. »

Pour venir d'Urgub à Kaïsarièh, Paul Lucas passa par *Indjèhsou*, grande ville que des ruines étendues prouvent avoir été autrefois encore plus considérable, et il traversa ensuite des vallées dominées à droite et à gauche par de vieux châteaux à moitié abattus. *Kaïsarièh* est située dans une graude plaine ; ses murailles ont bien deux heures de circuit. Le château est presque



au milieu de la ville. Les bazars y sont fort beaux, et l'on y fait un commerce considérable de coton. A un quart de lieue de la ville du côté du midi, Paul Lucas vit de vastes édifices en pierre de taille, remarquables par leur construction en forme de tours, quelquefois terminés en dôme, d'autres fois allongés en pointe comme des pains de sucre; on lui dit que ces édifices étaient d'origine persane, et que les inscriptions qu'on y lit sont en persan. Le dedans en est revêtu de marbre blanc, et la distribution intérieure montre assez que ce sont des tombeaux.

Le mont *Argée*, qui n'est qu'à une demi-heure de chemin de la plaine de Kaïsarièh dans la direction du Midi, est une montagne d'une hauteur prodigieuse, dont le sommet est couvert de neiges éternelles. Là où commence la montée, le voyageur vit d'anciennes ruines trop confuses pour que l'on pût dire ce qu'elles avaient été autrefois. Près de là était un bâtiment qui avait toute la figure d'un temple : la tradition du pays assure que dans l'intérieur sont déposés les corps de quarante filles martyres. Paul Lucas eut la curiosité d'y pénétrer, à travers une ouverture assez étroite pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, et il y trouva en effet, dans un caveau en pierre de taille, quantité d'ossements et de fragments de cercueils. Ce qu'il y avait de particulièrement remarquable dans cet ossuaire, c'est que des membres entiers et plusieurs parties du corps des cadavres étaient encore revêtus de leur chair, mais durcie et desséchée comme celle des momies. A quelque distance de ces ruines il y en a d'autres d'une plus grande étendue : c'est là, dit-on, que s'élevait l'ancienne Césarée. On y remarque partout des ouvertures souterraines. Paul Lucas descendit dans plusieurs, et il les trouva, comme le premier caveau, pleines d'ossements et de fragments de bois pourri.

La ville de Césarée a été, dit-on, démolie et rebâtie quatre fois, ce qui fait qu'on n'y trouve point d'anciens monuments ni d'inscriptions. Il paraît que la ville la plus ancienne était absolument au pied du mont Argée, d'où l'on éloigna un peu par la suite les nouvelles villes.

Comme l'intention du voyageur était de visiter les parties intérieures de la Karamanie, il se mit en route avec une caravane qui partait pour Nigdèh. On repassa par la ville d'*Indjèhsou*, d'où,

prenant au Sud et côtoyant les pentes occidentales de l'Argée, on arriva après plusieurs heures de marche à une ville nommée par les Turks *Kara-Hissar*. Cette place passe dans le pays pour en avoir été autrefois la capitale; du moins est-il certain, par les ruines remarquables dont elle est remplie, qu'elle a dû être dans un temps très-considérable et très-belle. Un fort bâti sur la pointe d'une roche escarpée la domine. Sortie de Kara-Hissar, la caravane chemina durant trois bonnes heures par un vallon qu'une rivière arrose, et d'où l'on aperçoit de tous côtés des ouvertures taillées dans les rochers, mais dans des situations tellement inaccessibles, qu'on ne voit pas même de sentiers qui puissent y conduire. Le lendemain on arriva à *Nigdèh*, après avoir traversé un village nommé *Misli*.

Nigdèh, ville autrefois importante, est aujourd'hui peu de chose; on n'y voit point d'inscriptions. Les hauteurs environnantes sont pleines d'excavations semblables à des catacombes. *Bor*, où notre voyageur vint ensuite, est à quatre heures de Nigdèh; c'est une ville assez considérable pour ce pays-là. Après douze heures de marche par les plaines, il arriva enfin à *Érégli*. Ici Paul Lucas se retrouvait sur la grande route habituelle de Tarse à Constantinople; mais son itinéraire d'Angora à Kaïsarièh, et de Kaïsarièh à Erégli, n'avait été suivi avant lui par aucun voyageur européen, par aucun, du moins, qui nous en ait laissé la relation. Nous ne le suivrons pas à *Konièh*, qu'il nous représente comme une ville d'une bonne heure et demie de tour, avec des murailles à demi ruinées et un château peu important. Les faubourgs, en dehors des murs, sont bien peuplés. La route de Konièh à Angora nous offrirait plus d'intérêt, n'ayant pas non plus été suivie par d'autres voyageurs avant Paul Lucas, s'il nous en eût donné quelque détail : il se borne à y nommer ses stations intermédiaires, *Dedeler*, 12 heures, *Tusgel* (Tuzla), 9 heures, *Fakaoul*, 8 heures, *Indgèhsou*, 7 heures, *Chakal* (Kizilchah-kalèh), 13 heures, mais employées en partie dans des chemins de montagne où notre voyageur s'était égaré; enfin, *Angora*, 7 heures. Il y arriva le 25 décembre 1705, et y séjourna jusqu'au 15 janvier suivant. Paul Lucas avait fait cette route accompagné d'un seul guide; il ne mentionne pas le grand lac salé de Tous-tcheulli, dont il n'avait



cependant pas été très-éloigné dans l'Ouest. Jusqu'à Indjèhsou, le pays est uni et monotone ; à Indjèbsou recommence une contrée plus inégale, qui se continue jusqu'à Angora.

De retour à Constantinople par la route habituelle de *Beï-Bazar*, *Gheïvèh*, *Sabandjèh* et *Iskimid*, Paul Lucas fit une longue excursion dans les provinces européennes de la Turquie, par la Thrace, la Macédoine, une partie de la Grèce et de l'Archipel, d'où il vint débarquer à Smyrne. Là il profita de l'occasion d'une caravane pour se rendre par terre à *Sataliéh*, voyage dans lequel il espérait avoir de nombreuses occasions d'augmenter sa récolte de médailles et d'antiquités. Il vit en passant les ruines de l'antique capitale de la Lydie, près d'un village qui garde dans le pays le nom de *Sart;* puis il traversa *Allah-chèhr* et *Aïnèh-gheul*, d'où l'on descendit vers le Méandre. Trois heures au delà de la rivière est *Pambouk-kalési*, lieu inhabité, mais plein de belles ruines, que d'autres voyageurs avaient reconnues pour celles de *Hierapolis;* mais Paul Lucas paraît complétement étranger aux nombreuses excursions archéologiques dont cette région avait déjà souvent été le théâtre. Laissant non loin de là les ruines non moins intéressantes de Laodicée, il continue d'avancer droit à l'Est; et après avoir passé plusieurs villages sans intérêt, il arrive aux bords d'un grand lac nommé *Adji-gheul*. C'est celui qui porte aussi, chez d'autres voyageurs plus modernes, le nom de *Bouldour*, de celui d'une assez jolie ville située non loin du bord méridional et que la caravane traversa. De là, marchant tantôt par des plaines, tantôt par la montagne, et après avoir passé devant des ruines considérables que notre voyageur ne put examiner, on vint à *Sousou*, gros village à une journée de Bourdour. Le lendemain, après trois heures de marche dans la plaine, on franchit une montagne assez rude à laquelle les gens du pays donnent le nom d'*Estenasi*; on avança ensuite dans une plaine de près de deux lieues, au bout de laquelle on recommença à monter, mais par un chemin magnifique et pavé de longues pierres de marbre blanc. Laissons parler le voyageur : « Au haut de la montagne, nous trouvâmes les ruines de quelque vaste forteresse, qui fermoit autrefois ce passage; cela paroit par deux grands côtés de portes qui y sont encore sur pied, bâtis d'une pierre de taille fort large et

fort épaisse. Mais nous fûmes surpris, lorsque après avoir passé cette porte nous vimes d'autres ruines infiniment plus belles, et qui, quoiqu'en descendant, nous durèrent plus d'une heure et demie. Cet endroit est assurément la place de quelque ancienne ville, des plus grandes et des plus puissantes qu'il y ait jamais eues. Au bas, qui en faisoit comme l'extrémité, à en juger par les démolitions que l'on y voit, ce n'étoient que palais, châteaux ou temples; quelques-uns de ces édifices montrent encore leur squelette dans de larges murailles qui les environnent. On y rencontre des sculptures de toutes les sortes. J'y vis des lions de pierre aussi gros que des chevaux de carrosse. J'y remarquai encore un grand nombre de tombeaux de 10 à 12 pieds de long sur 5 ou 6 de large : ils ont tous des bas-reliefs. Mais les inscriptions en étoient si gâtées qu'il étoit impossible d'en rien lire. Le commencement de la montagne et tout ce qui est sur la montagne s'appelle *Chénet;* on nomme le bas *Biliéré Ouvasi.* Au reste, il faut qu'elles soient bien anciennes, puisque entre les pierres il a crû un bois de haute futaie, dont les arbres paroissent eux-mêmes des plus vieux [1]. »

En quittant ces ruines, la caravane entra dans une belle plaine qu'arrose le *Douden-sou.* Cette rivière va donner à quelque distance de là contre une roche escarpée, qui paraît presque une muraille; elle se perd dessous tout entière pour ne reparaître qu'à cinq ou six lieues plus loin, puis bientôt après elle rentre encore sous terre, et porte enfin ses eaux à *Sataliéh* [2]. Sataliéh est à 16 heures environ de Sousou, espace que la caravane mit deux jours à traverser. Il y a dans l'intervalle, à une petite journée de la côte, un lieu du nom de *Douden*, d'où la rivière prend sans doute le sien.

A peine arrivé au but de sa course, l'infatigable Lucas se remet en marche pour aller visiter quelques villes de l'intérieur que les voyageurs n'avaient pas encore fait connaître. Il remonte jusqu'à Sousou le chemin qu'il venait de suivre; et là, tournant à droite tout en continuant de se diriger vers le Nord, il trouve une montagne après cinq heures de plaine, et, de l'autre côté

[1] Paul Lucas, *Second Voyage*, t. I, ch. 33, p. 310 de l'édition de Paris, 1712.
[2] *Ibid.*, p. 312.

de cette montagne, un gros village nommé *Aghlasoun*. « De ma vie, dit-il, je n'avois vu de lieu où il y eût autant de sources qu'en celui-ci. Elles forment même, dès leur commencement, des ruisseaux fort considérables, qui portent ensuite de tous côtés la fécondité et la fraîcheur. » Une montagne très-élevée se présente de nouveau au sortir d'Aghlasoun; elle se ramifie en une foule de branches et de mamelons, dont les sommets sont couverts de nombre de châteaux forts d'une étendue considérable. « Là je contemplai longtemps des merveilles que je ne croyois moi-même qu'avec peine : je veux dire des villes entières, dont les maisons sont bâties des plus grosses pierres de taille, quelques-unes même de marbre. Quoique ces lieux soient charmants, et d'une magnificence à enchanter, l'on n'y voit aucun habitant; de sorte qu'on les regarderoit plutôt comme le pays des fées que comme des villes véritablement existantes. S'il ne m'avoit pas fallu suivre ma caravane, je les aurois examinées avec toute la curiosité possible, et peut-être quelque inscription nous auroit-elle appris ce que c'étoit que ces villes et tant d'admirables édifices... [1]. » Des explorateurs récents qui ont revu ces ruines, dans lesquelles ils ont reconnu les restes de *Sagalassus*, ont justifié par leurs descriptions l'enthousiasme de l'ancien voyageur.

Une heure au delà de ces hauteurs on trouve la ville d'*Isbartah* (qu'il nomme Sparte). C'est une place petite, sans murailles et mal bâtie; mais sa situation est des plus agréables. On dit qu'à quatre lieues de là, dans un lieu nommé *Dourdan* au milieu des montagnes, il y a de vastes ruines qui paraissent révéler l'existence d'une ville puissante. « En général, ajoute Paul Lucas, toutes ces montagnes semblent pleines de choses extraordinaires; et c'est ce qui a donné lieu sans doute à mille fables que les gens de ces provinces racontent tous les jours. »

Paul Lucas partit d'Isbartah le 8 décembre, avec une petite caravane qui se rendit à Koniêh. Cette route, de même que les précédentes, était absolument neuve pour la géographie. Le voyageur vit en passant *Egherdir* et son vaste lac, parsemé d'îles riantes, puis le lac de *Beï-chêhr*, le bourg de *Serki-Seraï*

[1] *Id.*, ch. 34, p. 317. Comp. Arundell, *a Visit to the Seven Churches of Asia*, p. 132 sqq; Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 487.

près duquel il y a des sources thermales, et enfin le village d'*Helmisch*, à cinq heures de Konïèh. C'est ici que nous abandonnons ses traces, Paul Lucas étant descendu de là en Syrie par la route ordinaire d'*Erégli* et d'*Adana*. Une remarque à laquelle peut cependant encore donner lieu ce dernier itinéraire, c'est qu'à part la corruption des noms, les stations y sont relatées avec une exactitude et même un détail topographique supérieurs à la plupart des autres voyageurs. Paul Lucas marque bien la brusque transition que l'on éprouve, quant à la température et à l'aspect du pays, à la descente des gorges qui coupent la chaîne du Taurus, entre le haut plateau cappadocien et les basses vallées ciliciennes. « Comme nous étions partis deux heures avant le jour, dit-il en racontant sa dernière marche à travers les défilés, nous ressentîmes jusqu'au lever du soleil un froid cuisant qui nous coupoit le visage; mais dès qu'il parut, nous nous trouvâmes en un instant comme dans un autre climat. Nous étions entrés dans un pays où nous ne voyions plus que des campagnes charmantes, sans neige et sans aucune marque de froid. L'herbe était d'une verdeur à faire plaisir, la plupart des fleurs en boutons ou déjà écloses, et les arbres aussi couverts de feuilles qu'à la fin d'un beau printemps. Enfin l'on peut dire que c'étoit quitter l'hiver pour se transporter dans un été agréable; le soleil même, dont auparavant les rayons nous atteignoient à peine, y faisoit sentir une véritable chaleur. Ce pays, comme l'on voit, doit être des plus délicieux. Ce qui me parut surprenant, c'est ce changement de climat à si peu de distance... [1]. » On était aux derniers jours de décembre 1706.

Paul Lucas, dans son troisième voyage de 1714, revit une partie des lieux qu'il avait visités dans le voyage précédent. Après avoir une seconde fois parcouru la Thrace et la Macédoine à la recherche des médailles antiques, il revint par mer à Constantinople, et en repartit au milieu d'août 1715 avec une caravane qui se rendait à Smyrne. Sa route fut celle que nous avons plusieurs fois suivie avec d'autres voyageurs, par ***Moudania***, ***Loubad***, ***Sousougherli***, ***Balikesri***, ***Ghélembèh*** et ***Manissa***; il fait la remarque que tout le pays que traverse cette route était

[1] Paul Lucas, *Second Voyage*, ch. 37; t. I, p. 341.

rempli de ruines antiques, dont la moindre partie seulement avait été vue par les Européens, obligés qu'ils sont de suivre constamment les caravanes pour se tenir à l'abri des voleurs dont les routes sont infestées. Notre voyageur repartit de Smyrne le 20 octobre pour Konièh. Il gagna *Guzel-Hissar* par la route de *Tirèh*; et de Guzel-Hissar, remontant le *Mindèrèh*, il arriva à *Degnizli*, par *Nazéli* et *Khouïoudja*. Cette route n'est pas nouvelle pour nous, non plus que la précédente; mais il en est autrement de celle par laquelle Paul Lucas se rend de Degnizli à Isbartah. Sa première station fut *Khonos* ou *Khun-keuï*; à deux ou trois lieues de là vers l'Est, il y a un lac que les Turks nomment *Ghési-gheul*, et plus loin un autre lac appelé *Navlu-gheul*, près duquel est un village du nom de *Iaséli*. Ce fut la seconde station de la caravane; la troisième fut *Bouldour*, près d'un lac du même nom, que le voyageur avait déjà vu en 1706, et qu'il avait alors nommé *Adji-gheul*. On sait que parmi les Turks, les lacs d'une certaine étendue, de même que les rivières et les montagnes, ont rarement une dénomination générique, et qu'ils reçoivent communément autant de noms partiels qu'ils avoisinent de localités différentes. Bouldour paraît avoir été trefois beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui; les gens du pays assurent qu'elle s'appelait alors *Karagatch*. On trouve une ville de Kara-Agatch mentionnée chez les écrivains arabes du quatorzième siècle parmi les places occidentales du pays de Hamid; mais Ben Batouta, qui cite cette place, parle aussi de Bourdour ou Bouldour, ce qui ne permet pas de les confondre. La Kara-Agath du voyageur arabe devait être assez loin dans le Nord de Bouldour[1]. De cette dernière place à Isbartah il y a cinq heures de marche.

Obligé par une circonstance imprévue de séjourner vingt jours à Isbartah, Paul Lucas mit ce temps à profit pour examiner le pays environnant. On lui dit qu'au delà des montagnes qui sont à trois ou quatre lieues de là on trouvait les ruines d'une ancienne ville; il traversa ces montagnes, qui sont extrêmement élevées, puis tournant à gauche par des chemins difficiles, il arriva, après une demi-heure de marche, aux ruines qu'on lui

[1] *Voyez* le vol. précédent, p. 515.

avait indiquées. Partout aux environs on voit une infinité de niches taillées dans le roc. Ces ruines sont en effet très-étendues et fort remarquables; elles se développent en amphithéâtre sur le penchant de la montagne et s'étendent jusque dans la plaine. Les quatre murailles d'un grand temple sont encore debout. Paul Lucas compta jusqu'à cinquante-deux édifices qui paraissaient avoir été très-beaux; les autres constructions étaient complétement abîmées et bouleversées, comme par l'effet d'un violent tremblement de terre. Ce qu'on y trouve de plus entier est un grand amphithéâtre, qui a plus de 150 pieds de diamètre. On ne put tirer de toutes ces ruines que quatre inscriptions mutilées, qui n'ont pas été transcrites dans la relation. Ces ruines, dit Paul Lucas, portent le nom de *Bourderou*, ainsi qu'un petit village qui est dans la plaine voisine, et où il n'y a rien de remarquable qu'un grand nombre de sources d'eau vive [1].

Toute cette partie des relations de notre voyageur est rédigée, il faut le reconnaître, avec une négligence et un défaut de précision qui ne lui sont pas habituels dans ses descriptions géographiques. Il n'indique pas dans quelle direction se trouvent ces ruines par rapport à Isbartah; on serait tenté de conjecturer qu'il s'agit de *Bourlou* ou d'*Oulou-Bourlou*, endroits situés à quelques lieues dans le Nord d'Isbartah, et que le Révérend Arundell, qui les mentionne comme ayant des ruines antiques dans leur voisinage, n'a pu examiner complétement [2]. Nous ne savons pas, conséquemment, si les restes d'antiquités que l'on y pourra trouver répondront à la description que fait Paul Lucas de celles de Bourderou. C'est un point qui appelle l'attention des voyageurs à venir. Il est singulier aussi que Paul Lucas ne fasse, dans ce troisième voyage, aucune mention des ruines d'Aghlasoun dont il avait parlé dans son voyage précédent, et qu'il avait eu alors l'intention de visiter de nouveau pour les étudier plus à loisir : voisin comme il en était à Isbartah, et pouvant disposer de trois semaines entières pour explorer les environs, il ne put manquer d'y revenir comme il se l'était promis. Sans

[1] Paul Lucas, *Troisième Voyage*, t. I, liv. 2, p. 247 et suiv. de l'édition de Rouen, 1719.

[2] *Discoveries in Asia Minor*, vol. 1, p. 244.

doute le rédacteur des notes du voyageur aura élagué comme des répétitions ce qu'il trouvait de relatif à des lieux déjà décrits dans la relation précédente. C'est sûrement par le même motif qu'il supprime dans celle-ci le récit d'une nouvelle excursion de Konièh au mont *Argée*, après avoir conduit Paul Lucas d'Isbartah à Konièh. Il revient seulement sur ces maisons pyramidales, comme il les appelle, qui couvrent la plaine d'Urgub; et non-seulement il confirme tout ce qu'il en avait dit précédemment, mais il ajoute qu'elles sont en bien plus grand nombre encore qu'il ne l'avait avancé d'abord, et il invoque à cet égard le double témoignage du comte Desalleurs, notre ambassadeur à Constantinople, et de M. Sherard, consul anglais à Smyrne, qui, chargés l'un et l'autre par leurs gouvernements respectifs de prendre à cet égard des informations précises, avaient confirmé tous les deux les descriptions du voyageur, et avaient assuré en outre, sur les renseignements qu'ils s'étaient procurés, que le nombre des pyramides dépassait deux cent mille. Tout cela n'a pas empêché que les récits très-véridiques de Paul Lucas ne soient restés frappés d'un doute universel, jusqu'à ce que les explorateurs de notre époque soient venus en confirmer tous les détails.

Quelques courses particulières limitées à certaines parties restreintes de l'Asie-Mineure se placent dans l'intervalle du second au troisième voyage de Paul Lucas; mais l'histoire géographique de la Péninsule n'a rien à y puiser. Il nous suffira de les consigner dans notre nomenclature bibliographique. Nommous cependant un savant professeur de langues orientales à l'Université de Leyde, *Jean Heymann*, qui parcourut les diverses contrées du Levant de 1700 à 1709, et qui fit, en 1707, outre le *tour* des Sept Églises, le voyage de Smyrne à Constantinople. Il avait recueilli une très-grande quantité d'inscriptions et de médailles : une partie considérable de celles-ci périt par accident, ainsi que nous l'apprend une lettre de son compatriote Cuper à l'académicien français l'abbé Bignon [1]. Les lettres de J. Heymann ne furent publiées qu'après sa mort par son fils

[1] Lettres écrites à divers savans de l'Europe par feu M. *Gisbert Cuper*. Amst. 1755, in-4, p. 194. Cuper parle encore du professeur Heymann dans deux autres de ses lettres, *ibid.*, p. 245 et 397.

Jean Guillaume, qui y joignit celles d'un autre savant hollandais, le sénateur *van Egmond*, lequel avait fait, de 1720 à 1723, à peu près les mêmes voyages que le professeur de Leyde, notamment celui de l'Asie-Mineure. Leurs observations sur les mêmes objets ont été réunies et fondues par l'éditeur, de telle sorte qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient à l'un ou à l'autre des deux voyageurs.

C'est en 1717 et 1718 que la célèbre lady *Mary Montagu* écrivit ses Lettres de Turquie, durant l'ambassade de son mari lord Wortley près du Grand Seigneur. Nous mentionnons ces lettres ici, moins parce que la spirituelle et savante Anglaise vit en passant, à son retour de Constantinople, la plage où fut Troie, et consacra quelques lignes à la ville homérique [1], que parce qu'elles ajoutent de piquants détails à ce que d'autres voyageurs nous avaient raconté avant elle des mœurs privées des Turks et des habitudes de leur vie intime.

Si jusqu'ici la géographie intérieure et la géographie comparée de l'Asie-Mineure ont fait des progrès déjà sensibles, la géographie astronomique n'a pas, à beaucoup près, marché d'un pas égal. On possède de nombreux itinéraires qui coupent le pays dans tous les sens et permettent de placer sur la carte, d'une manière au moins approximative, les villes principales et une foule de localités secondaires; mais ce qui manque surtout pour donner une assiette solide à la représentation graphique des contrées comprises entre l'Archipel et l'Euphrate, ce sont de bonnes déterminations astronomiques, assez nombreuses pour que les dimensions et les formes générales de la Péninsule soient au moins bien arrêtées. Cette lacune s'y fera sentir longtemps encore, surtout pour les longitudes, puisque même de nos jours elle est loin d'être entièrement comblée : de temps à autre, cependant, quelques observations nouvelles venaient s'ajouter à celles que l'on devait déjà à Greaves, à Smith, au P. Feuillée, à Chazelles et à plusieurs autres. Voici un jeune voyageur-astronome, qui, de 1731 à 1732, va poser de nouveaux jalons dans cette route encore si imparfaitement tracée : athlète bientôt célèbre dans les fastes de la science, qui fait ici

[1] Lettre du 31 juillet 1718.

ses premières armes dans le champ des contrées classiques, avant d'aller sous un autre hémisphère interroger le ciel sur les dimensions de la terre. C'est *La Condamine*, un des astronomes que l'Académie des sciences de Paris envoya en 1735 mesurer sous l'Équateur un arc du méridien terrestre. En 1731 il avait obtenu du roi la permission de s'embarquer sur une escadre qui allait appareiller à Toulon pour les Échelles du Levant, sous les ordres de M. Dugay-Trouin. « La curiosité seule ne m'avoit pas inspiré le dessein de ce voyage, » dit M. de La Condamine dans la relation abrégée qu'il en donna à son retour; « le but que je me proposois étoit de m'instruire sur la navigation, et de profiter, en des lieux peu fréquentés des physiciens, des occasions que je pourrois trouver d'y faire quelques observations utiles aux progrès de la Géographie et de l'Histoire naturelle. » Aussi eut-il soin de se munir des instruments nécessaires pour la mesure des latitudes et des longitudes dans les lieux dont la position n'était encore fixée par aucune observation astronomique.

De Toulon, l'escadre se porta directement sur Alger, dont M. de La Condamine détermina exactement la latitude; de là elle se rendit à Tunis, puis à Alexandrie et à Saint-Jean d'Acre. Après une excursion à Jérusalem, M. de La Condamine se remit en mer et vint atterrer à Larnica, port principal de l'île de Cypre : quinze jours de relâche lui permirent de poursuivre à loisir ses observations et ses recherches. L'escadre remit à la voile pour Smyrne, d'où elle devait revenir en France : M. de La Condamine ne voulut pas achever son voyage sans avoir vu Constantinople. Il y arriva le 1er novembre, et y séjourna jusque dans les premiers mois de 1732.

Le journal détaillé où le jeune astronome avait consigné ses observations scientifiques de toute nature n'a jamais été imprimé, quoiqu'il existe manuscrit dans la Bibliothèque de Cambrai [1]; un extrait seulement de cette relation fut communiqué à l'Académie par M. de La Condamine, qui lut en outre une notice encore plus succincte sur les résultats généraux du voyage dans la séance publique de 1732. Cette notice, aussi

[1] *Voyez* la *Notice Bibliographique*, à la fin du volume.

bien que le Mémoire, ne laissent pas de renfermer de très-intéressantes informations ; voici ce que M. de La Condamine y disait de l'état des connaissances nautiques sur les parages de l'Asie-Mineure. « Les bornes de cette lecture ne me permettent pas d'entrer dans les détails de ma navigation de l'Archipel, que je traversai à voile et à rame dans un bateau du pays ; j'observerai seulement qu'en côtoyant la Natolie, et en passant d'une île à l'autre, je vis une grande quantité de très-beaux marbres que nous ne connaissions point ici, et qui partout ailleurs ne resteroient pas inutiles. Dans ce même trajet, la carte de l'Archipel par *Berthelot*, que j'avois trouvée à Rhodes, la plus estimée et la seule dont tous nos pilotes fassent usage, ne me servit qu'à remarquer combien elle est défectueuse, tant pour le gisement des côtes que pour la position respective des îles, et particulièrement dans celle de Samos où j'abordai. C'est une chose avouée de tous les marins, que nous n'avons point encore une bonne carte de l'Archipel : surtout les côtes de Caramanie et de Natolie ne sont pas reconnoissables.

» Pour n'être pas obligé, poursuit le voyageur, de faire le tour de la grande presqu'île, autrefois la péninsule de Clazomènes, qui embrasse le golfe de Smyrne, je pris terre à *Scala-Nova*, qui étoit le port de l'ancienne Éphèse. La plupart des cartes ne mettent que sept à huit lieues de Scala-Nova à Smyrne : je marchai quinze heures à cheval par le plus court chemin... [1]. »

Poursuivant le récit de sa navigation de Smyrne à Constantinople, M. de La Condamine dit qu'il débarqua avec empressement sur la côte de la Troade, pour admirer de plus près les ruines d'Ilium, le promontoire de Sigée et le fleuve Simoïs. « Je montai sur une hauteur, continue-t-il, d'où n'apercevant que quelques masures au milieu des broussailles, et un très-petit ruisseau, je perdis à regret les magnifiques idées que je m'étois faites de tous ces objets. »

M. de La Condamine ajoute que dans le voisinage des ruines de Troie, on avait découvert une mine d'argent qui était depuis peu travaillée par les Turcs, sous la direction d'un renégat italien.

¹ La Condamine, *Observations*, etc., dans le *Mercure de France* d'octobre 1752, p. 19 et suiv.; et *Mém. de l'Acad. des Sc.*, 1732, p. 303.



Sur Constantinople et le pays environnant, l'auteur fait les observations suivantes [1] :

« La latitude de Constantinople est marquée de 41° 6' dans la *Connoissance des Temps* [2] : j'ai trouvé, par le résultat moyen de diverses observations, qu'elle étoit de 41° seulement. J'ai appris depuis que M. de Chazelles, de cette Académie, l'avoit déterminée en effet de 41 degrés.

» Les courants qu'on remarque dans le port de cette ville et dans le Canal de la mer Noire méritent assurément l'attention des physiciens ; mais cette étude demande un long et pénible examen, qui me paroît d'ailleurs superflu après ce qu'en ont dit Denys de Byzance, Petrus Gyllius, à qui nous avons obligation d'une excellente topographie de Constantinople, M. Tournefort et M. le comte de Marsigli. Cette matière pourra recevoir encore un nouveau jour, par l'ouvrage que doit publier M. *Bohn*, gentilhomme danois attaché au prince Ragostki : le plan que M. Bohn s'est donné la peine de lever avec beaucoup de soins, du Canal de la mer Noire et de toute la Propontide, plan qu'il doit joindre à sa description, est d'autant plus à désirer que nous n'en avons point de bon jusqu'à présent [3]. »

Nous terminerons ces courts extraits par une remarque que fait M. de La Condamine sur l'inhabileté des pilotes de son temps pour les observations en mer, remarque utile à notre sujet en ce qu'elle explique l'état arriéré de la géographie nautique dans le Levant : il s'agit d'un livre sur la Navigation que venait de publier un capitaine de la Marine Royale, M. de Radouay. « Il est étonnant que les pilotes n'en aient nullement profité, ajoute M. de La Condamine, et qu'ils persistent dans leurs pratiques vicieuses, contraires à ce qui leur est prescrit même dans les livres de pilotage qu'ils ont entre les mains. Cependant les instruments qui servent à prendre hauteur sur mer jusqu'à présent sont si imparfaits et si grossiers, qu'il faudroit au moins ne rien omettre de ce qui peut servir à en rectifier l'usage. »

[1] *Mém. de l'Acad. des Scienc.*, 1732, p. 297 et 300.

[2] C'est l'ancienne détermination de Greaves. *Voyez* ci-dessus nos Remarques à ce sujet, p. 43.

[3] Nous ne sachions pas que ni le livre de M. Bohn, ni sa carte du Bosphore aient été publiés.

Un des compagnons de M. de La Condamine dans ce voyage, le sieur *Tollot*, en publia un Journal qui ne peut nous dédommager de la privation de celui du savant Académicien, quoiqu'il ne soit pas sans intérêt ni même sans utilité.

La petite carte de l'Asie-Mineure construite en 1748 par *d'Anville* pour la relation du voyage de M. *Otter* nous peut faire apprécier combien la connaissance de l'intérieur de la Péninsule avait fait de progrès depuis le milieu du dix-septième siècle, grâces surtout aux voyages de Tavernier, de Tournefort et de Paul Lucas, à ceux des antiquaires qui avaient exploré les provinces situées sur l'Égée, et aux notes rapportées par M. Otter lui-même; cette carte nous montre aussi à quel point en était arrivé le tracé du littoral. D'Anville avait déjà produit à cette époque une partie des grands ouvrages qui ont à jamais illustré son nom, et donné des preuves multipliées de cette étonnante sagacité qui semblait souvent placer ses travaux non pas seulement au niveau, mais en quelque sorte en avant des connaissances de son époque, tant son érudition aussi vaste que sûre mettait de soin à s'assimiler par une patiente élaboration et à féconder par d'heureux rapprochements jusqu'aux moindres notions acquises. Aussi la comparaison des cartes qu'il publia successivement sur l'Asie, à partir de cette époque, fournit-elle, par les changements ou les additions que l'on y trouve, l'indication certaine des améliorations de détail que les relations imprimées ou les mémoires particuliers qui affluaient au cabinet du géographe apportaient dans la géographie de cette partie du monde, en même temps qu'elles sont pour nous l'image la plus complète et la plus sûre du point précis où la science était arrivée.

M. Otter, Suédois de naissance, et que des motifs de religion avaient fixé en France dès l'âge de vingt ans, était doué d'une rare aptitude pour l'étude des langues, et y avait fait de bonne heure de rapides progrès. Le comte de Maurepas, qui occupait le ministère en 1734, voulut mettre à profit les talents du jeune réfugié pour l'avancement de nos connaissances sur l'Orient; M. Otter, alors âgé de 27 ans, fut chargé d'une mission à la fois scientifique et commerciale près du châh de Perse. Les instructions du voyageur lui prescrivaient de séjourner préalablement à



Constantinople pour s'y rendre familière la pratique du turk et de l'arabe. Non moins porté vers les études solides de l'histoire et de la géographie, Otter mit ce séjour à profit pour puiser aux sources nationales que les Turks possèdent sur ces deux dernières sciences. Il lut, et probablement rapporta en France, un ouvrage de géographie générale composé, dans le siècle précédent, par un lettré célèbre chez les Turks, le Djihan-Numa de *Hadji-Khalfa*, qui venait d'être imprimé en turk à Constantinople même; nous reviendrons tout à l'heure sur cet ouvrage, qui offre un intérêt tout particulier pour l'histoire géographique de l'Asie-Mineure. Otter quitta Constantinople au mois de novembre 1736 pour se rendre à Ispahan. Il traversa l'Asie-Mineure en suivant la grande route ordinaire des caravanes de Syrie, par *Ismid*, *Eski-chéhr*, *Ak-chéhr*, *Koniéh*, *Erégli* et *Adana*; ce que cet itinéraire, déjà si souvent décrit, présente ici de plus remarquable, c'est la rectification que la connaissance de la langue turque met le voyageur à même de faire des formes corrompues sous lesquelles la plupart des noms de lieux se cachent dans les relations précédentes. On voit aussi qu'Otter fait un usage fréquent de la géographie turque de Hadji-Khalfa dans les notices qu'il donne de temps à autre sur les provinces traversées.

Sa route fut différente lors de son retour de Perse, en 1743. D'*Arabkir*, sur le haut Euphrate, il vint à *Sivas* par *Dévriki*, et de Sivas il suivit le chemin plus habituel de *Tokat*, *Amasiéh*, *Osmandjik*, *Tousiéh* et *Boli*, jusqu'à *Ismid* et *Skoutari*. Indépendamment du mérite d'une nomenclature correcte, commun à ce second itinéraire et au premier, la partie la plus orientale de la route, d'Arabkir à Tokat, fournissait à la géographie une ligne tout à fait neuve, qui se liait heureusement à celles de Tavernier. Les notions fréquentes qu'Otter continue de puiser dans le Géographe turk ajoutaient encore à l'intérêt spécial de cet itinéraire.

Ces notions, cependant, n'auraient pas été suffisantes pour fournir à d'Anville les détails neufs et abondants dont il enrichit la carte du voyage, et un peu plus tard les portions correspondantes de la première partie de sa carte d'Asie (1751), et surtout de la troisième partie de sa carte d'Europe (1760), si notre grand Géographe n'avait pu puiser à la source même; cette

source, heureusement, lui avait été ouverte. Le traité de *Hadji-Khalfa* avait été traduit en français par un des employés les plus instruits et les plus laborieux qu'ait eus le département des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, *Armain*, peu de temps après le retour de M. Otter en France. Cette traduction ne comprend pas, il est vrai, l'ouvrage tout entier du *Géographe Turk*, — dénomination sous laquelle on le cite le plus communément; — mais elle en donne intégralement la partie pour nous la plus importante, l'Asie. Le manuscrit forme deux forts volumes in-fol.; rien n'en a jamais été imprimé. Hadji-Khalfa n'a guère fait que suivre les géographes arabes pour les contrées situées à l'Orient de l'empire turk; mais les provinces de la domination ottomane sont traitées avec une tout autre précision, et sur des documents évidemment nationaux. L'Asie-Mineure y est surtout décrite d'une manière particulièrement circonstanciée; elle ne remplit pas moins de 300 pages de la traduction manuscrite. C'est de cette source abondante que d'Anville tira un grand nombre de détails en partie ignorés jusque-là ou inexactement cités dans les relations européennes, et que les combinant habilement avec les indications les mieux arrêtées de nos voyageurs, il en composa un ensemble absolument différent de toutes les cartes antérieures. Précieuse il y a un siècle, à une époque où la Péninsule n'avait encore été que très-incomplétement parcourue par les Européens, la description de l'Asie-Mineure de Hadji-Khalfa est encore aujourd'hui utile à consulter sur bien des points, soit pour rectifier, soit pour compléter les notions des explorateurs les plus récents, quoiqu'elle-même soit bien plus fréquemment complétée ou redressée par eux. Nous en avons fait un fréquent usage dans notre partie descriptive, et nous croyons qu'on ne la verra pas sans intérêt reproduite textuellement d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque Royale. On la trouvera parmi les morceaux que nous avons réunis en appendice à la fin de ce volume.

Vers le temps où Otter traversait l'Asie-Mineure pour se rendre en Perse, un des plus remarquables voyageurs anglais du dix-huitième siècle, *Richard Pococke*, visitait les contrées occidentales de la Péninsule, dont il étudiait la géographie en même temps qu'il en explorait les antiquités, et pénétrant beaucoup

plus avant dans l'intérieur que ceux de ses compatriotes qui avant lui avaient parcouru l'Ionie, ajoutait nombre de faits nouveaux à ceux qu'avaient fournis les précédents voyageurs. Avant de pénétrer dans les parties continentales de la Péninsule, Pococke en avait visité les principales îles, à l'exception de Rhodes, et avait surtout parcouru fort en détail les riantes vallées de l'île de *Cypre*, dont il avait fait par terre le tour entier (1). C'était en 1738. Au commencement de l'année suivante, il vint débarquer à Smyrne, dont il explora tous les environs, d'un côté jusqu'à *Vourla* et à *Sighadjik*, à l'entrée de la grande presqu'île qui s'étend entre Smyrne et l'île de Khio, de l'autre jusqu'au port de *Scala-Nova* et aux ruines d'*Éphèse;* mais il avait projeté de plus vastes excursions. La première fut une visite de la Carie, contrée de tout temps moins connue que les pays au nord de Méandre, et où aucun voyageur n'avait pénétré depuis le Dr Pickering. Pococke se rendit de Scala-Nova à Guzel-Hissar, ou le Beau Château, qu'il regarde, ainsi que tous les voyageurs précédents, comme occupant l'emplacement de *Magnesia Mæandri;* puis passant le Méandre au Sud de cette ville, et remontant le long des bords orientaux d'un de ses affluents nommé *Tchinar-tchaï*, il trouva, non loin de la rive opposée, à quelques milles en avant d'un village nommé *Demerdjèh*, des ruines considérables qu'il prit pour celles d'*Alabanda*. La vallée où ce village est situé en renferme cinq ou six autres, et porte le nom de *Karpouslèh*. Vers le Sud s'élève un des prolongements de l'ancien *Latmus*, montagne dont la descente est douce du côté qui conduit à *Melasso :* telle est la forme que l'ancien nom de *Mylasa* a prise dans la bouche des Grecs modernes; les Turks prononcent *Milês* (2). Pococke décrit cette ancienne ville et les monuments ruinés qu'elle offre en grand nombre à la curiosité du voyageur. Eski-Hissar, ou le Vieux Château, est un pauvre village dans l'Est de Melasso; les ruines et les inscriptions que Pococke y trouva lui révélèrent le site de l'ancienne *Stratonicea*. La Tchinar coule au fond de la vallée où se trouve Eski-Hissar.

1 Rich. Pococke, *A Description of the East*, vol. II, part. 1, p. 210 et suiv.; et part. 2, p. 1 sqq.

2 Pococke, t. II, 2e part., p. 59.

Pococke redescendit cette vallée, où il rencontra les lieux peu importants de *Tchinar* et d'*Arab-Hissar;* il y a dans ce dernier village des ruines assez considérables, que le voyageur croit être celles d'*Alinda*, la ville royale de l'ancienne Carie. Mais il n'y trouva pas d'inscriptions. Un peu plus bas est un pont en bois sur lequel il avait précédemment passé la Tchinar dans sa route de Guzel-Hissar à Demerdjèh. Ce pont est supporté par neuf ou dix forts piliers de pierre, et peut avoir trois cents pieds de longueur.

De retour à Guzel-Hissar, Pococke en repartit bientôt pour visiter le haut bassin du Méandre. Plusieurs autres voyageurs avaient avant lui fait cette excursion jusqu'aux restes de *Laodicée* et de *Hierapolis*. Des ruines qui avaient échappé à leur attention sur la rive gauche ou méridionale du fleuve et au confluent même d'une autre rivière, lui parurent occuper l'emplacement de l'ancienne *Antiochia ad Mœandrum*, rapprochement que les explorateurs subséquents ont confirmé; ces ruines sont désignées dans le pays sous le nom de *Iéni-chêhr*. Pococke remonta une petite rivière qui se réunit non loin de là au Méandre, et vint visiter le site d'*Aphrodisias*, déjà reconnu en 1705 par Sherard et Picenini dans un lieu qui porte aujourd'hui le nom de *Gheïra*.

Après avoir étudié à loisir les ruines des anciennes cités phrygiennes de Laodicée, de Hiérapolis et de Kolosses, Pococke poursuivit sa route vers l'intérieur du pays. Il vint de Dégnizli à *Ischékli*, et d'Ischékli à *Afioum-Kara-Hissar* par *Sandukli*, s'efforçant, quoique avec peu de succès, d'établir une correspondance entre ces différents lieux et les places anciennes de ce coin de la Phrygie, mais fournissant à la géographie de nombreuses indications topographiques, auxquelles on peut cependant reprocher le défaut de précision. Pococke voyageait avec une caravane qui se rendait à Angora; c'était une ligne que n'avait encore décrite aucune des relations précédentes. Là s'étendent à perte de vue de vastes plaines, dont pas un arbre ne coupe l'aride monotonie. On passa par *Iéni-Ielditch*, *Alekiam* et *Sévri-Hissar;* ici le voyageur se trouvait, sans le soupçonner, aux environs des ruines de Pessinunte, l'ancienne ville royale des monarques phrygiens. On lui mentionna cependant à Sévri-

Hissar les ruines de Bala-Hissar[1], où des explorateurs modernes plus heureux ont retrouvé le site de cette place importante.

A Angora, Pococke prit de nouveau copie de l'inscription latine du Testament d'Auguste; il copia aussi l'inscription grecque correspondante, que Paul Lucas avait déjà vue et copiée trente-quatre ans auparavant. Ne voulant pas revenir à Constantinople par la route directe, qui ne lui promettait rien de remarquable, le voyageur se décida à aller rejoindre, en se portant vers le Nord, la route moins battue de Constantinople à Tousièh. A douze ou quinze heures d'Angora, dans cette direction, on franchit des montagnes qui parurent à Pococke devoir être celles qui formaient autrefois la limite commune de la Galatie et de la Paphlagonie; un peu plus loin on arriva à un village nommé *Tcherkès*, qui est sur la grande route de Boli à Tousièh. Près de Tcherkès coule une petite rivière du même nom, qui va se jeter, à deux heures de là, non loin de *Baïndir*, dans une rivière plus considérable que l'on nomme *Kérédèh-sou*. Tout ce district est désigné sous le nom de *Viran-chèhr*, mot qui signifie la Ville Ruinée. *Kérédèh* ne présenta pas à notre voyageur la moindre trace d'antiquités. A une heure de là, dans la direction de l'Ouest, on côtoie un lac nommée *Tchagah-gheul*, qui peut avoir quatre milles de tour; plus loin, à l'extrémité occidentale d'une jolie vallée, dominée à droite et à gauche par des hauteurs surmontées de riants villages, on trouve la ville de *Boli* (Pococke écrit *Borla*), qui parut à notre voyageur représenter l'ancienne *Claudiopolis*, originairement nommée *Bithynium*. Le pays que traversa Pococke après avoir laissé Boli, est pittoresque et bien boisé; mais à peine si l'on y rencontrait trace d'habitants. Après une journée de dix-huit milles, ou d'environ six de nos lieues communes, on trouva une rivière profondément encaissée. On lui donne dans le pays le nom de *Lan-sou* (plus exactement *Milan*): c'est l'*Hyppius* des géographes anciens. Quelques vestiges d'antiquités que Pococke vit à *Lasïah*, village situé de l'autre côté de la rivière, lui parurent pouvoir indiquer l'emplacement de *Prusa ad Hippium*, ville qui portait le nom d'*Hippia* avant

[1] Pococke, II, 2ᵉ part., p. 85.

qu'elle eût reçu sa nouvelle dénomination du roi de Bithynie Prusias, qui la rebâtit ou l'agrandit. On trouva ensuite une petite ville nommée *Khandek* puis le *Sakaria*, d'où la caravane atteignit Constantinople par *Sabandjèh* et *Ismid*.

Les dernières courses du voyageur anglais ont un intérêt classique tout particulier : c'est au milieu des plaines troyennes qu'elles nous transportent. Les observations de M. Des Mouceaux n'ayant pas été publiées, celles de Pococke sont les premières qu'un explorateur européen nous ait données sur cette région qui fut le théâtre des combats chantés par Homère. Ce n'était pas à Pococke, cependant, qu'il était réservé de retrouver le site d'Ilion : un demi-siècle encore devait s'écouler avant qu'un de nos compatriotes s'illustrât par cette mémorable découverte. Pococke n'a même pas su reconnaître l'emplacement de l'*Ilium Recens*, qu'il place au village insignifiant de *Boskeuï* à gauche ou au sud du Simoïs, tandis qu'elle se trouvait en effet au nord de la rivière. Le voyageur raconte ainsi ses courses aux environs des fleuves célèbres de la plaine homérique : « A mon retour (de la côte), m'avançant plus loin à l'Est, je suivis les bords du Scamandre à quelques milles de l'endroit où il se réunit au Simoïs; il porte ici le nom de *Gosdah-sou*, qu'il perd plus bas pour prendre celui de *Mandras-sou*. Je revins ensuite vers le Sud-Ouest, par les hauteurs qui sont entre les deux rivières, et je descendis jusqu'un peu au-dessus de leur confluent. Il me parut inutile de chercher sur ces hauteurs les ruines de l'ancienne Troie [1], que l'on suppose avoir été là ; car toute cette partie est maintenant couverte de bois, et il y a dix-sept cents ans qu'on n'en connaissait déjà plus l'emplacement. Je traversai ensuite la rivière *Thymbrius*, appelée maintenant *Gimbrick-chaie* (Tumbrek-tchaï); la vallée qu'elle arrose doit nous représenter les plaines Thymbriennes, mentionnées comme étant près de Troie, et où les Lyciens étaient campés. Cette rivière tombait dans le Scamandre près du temple d'Apollon Thymbrien, à 50 stades d'Ilium. Au-dessous des hauteurs où l'on suppose que Troie était assise, le pays est couvert de broussailles, formant des espèces de bois qui rappellent l'endroit

[1] C'est cependant sur ces hauteurs mêmes que Chevalier les a retrouvées.

inégal mentionné par Homère sous le nom d'*Erineus*, au-dessous de l'ancienne Troie.

» De l'emplacement supposé des ruines d'Ilium, poursuit le voyageur, je vins, environ six milles plus loin vers l'Est, à un village appelé *Eskiupji* (Eski-Skuptchu), au pied du mont Ida, où j'étais recommandé à l'aga. Il y a là des mines d'argent, de plomb, de cuivre, de fer et d'alun, d'où l'on tire très-peu de profit, quoique chacun ait la liberté de les exploiter en payant seulement un cinquième du produit au gouverneur : la plupart de ceux qui ont entrepris cette exploitation sont des Grecs, qui ont été obligés de s'enfuir soit des îles, soit d'autres parties de la Grèce..,

» L'*Ida* n'est pas une simple montagne, mais bien une chaîne qui se prolonge depuis le promontoire Lectum jusqu'à la contrée de Zeleia qui confinait au territoire de Cyzique, dans la direction du N.-N.-E. Tout le pays à l'Ouest formait le royaume de Troie. Le sommet le plus élevé de cette montagne paraît être la partie qui se présente directement à l'Est du confluent du Simoïs et du Scamandre : c'est probablement cette partie de la montagne que l'on nommait *Cotylus*, à 13 ou 14 milles de l'emplacement supposé de Scepsis. Les anciens évaluaient cet intervalle à 120 stades, ce qui revient à 15 milles. Le Scamandre, le Granique et l'Ésèpe sortaient du Cotylus, où leurs sources étaient à peine éloignées les unes des autres de 3 à 4 milles ; le Scamandre a, dit-on, la sienne à *Baïramitch*, à six heures environ, ou 12 milles des mines. Un autre sommet de l'Ida est le *Gargarum*, probablement plus au Sud ; il y avait là une ville éolienne appelée *Gargara*. Au Sud des mines s'élève une longue montagne rocheuse nommée *Tchaïgur*, au haut de laquelle sont les ruines d'une ancienne ville ; on y reconnaît particulièrement les murailles, qui avaient 10 pieds d'épaisseur et avaient été construites de grosses pierres dures sans ciment. Elles ont environ 3 milles de circuit, et on y compte huit portes. Ces ruines me parurent représenter l'emplacement de *Scepsis* [1], dont le nom semble s'être perpétué dans celui d'Eski-Skuptchu

[1] On y a reconnu avec plus de probabilité celui de *Cenchreæ*, dont le nom n'est pas sans analogie avec Tchaïgur.

que porte le village voisin. Le *Vieux Scepsis* était ailleurs, vers la partie la plus haute de l'Ida, probablement dans la direction du mont Cotylus. Il était à 60 stades du *Nouveau Scepsis;* et lorsque les habitants se furent transportés dans celui-ci, la ville abandonnée fut distinguée par l'épithète de *Palæ-Scepsis*...

» Après avoir fait environ 5 milles dans la direction N.-O. à partir des mines, nous arrivâmes à une ville appelée *Enaï;* l'*Enaï-tchaï*, ruisseau qui la traverse, va un peu plus bas se réunir au Mandras (Mendéré). L'Enaï-tchaï paraît être l'*Andrius*, qui avait sa source dans le canton appelé *Carasena* et se jetait dans le Scamandre... De là je descendis le long du Scamandre et je franchis les hauteurs où s'élevait probablement Troie, jusqu'au Sinoïs et au Thymbrius, et je regagnai les *Dardanelles* ou Vieux Château d'Asie, par un chemin plus oriental que celui par lequel j'étais venu... [1]. »

De retour aux Dardanelles, Pococke se dispose à explorer par terre les rives de l'Hellespont et de la Propontide : excursion d'autant plus intéressante que nulle relation encore n'avait décrit ces parties maritimes de l'ancienne Mysie. Le voyageur croit retrouver dans un ruisseau nommé *Moussa-keuï-tchaï*, le *Selleis* de la géographie homérique; et dès lors le village de *Moussa*, qui donne son nom au cours d'eau, lui représente la ville pélasgique d'*Arisbê* que baignait le Selleïs [2]. Il est à peu près inutile d'ajouter que des rapprochements de cette nature, quand il s'agit de lieux qui depuis tant de siècles ont disparu du sol sans y laisser de traces, sont bien fragiles. S'il fallait ici adopter une synonymie, nous préférerions celle de d'Anville, qui voit le Selleïs dans un affluent du *Rhodius*, c'est-à-dire de la rivière des Dardanelles, dont l'embouchure dans l'Hellespont est à une petite distance au sud du Vieux Château d'Asie et du site de l'ancien Abydos : le nom de *Tchcleder* que porte cet affluent dans la carte de Lechevalier semble confirmer ce rapprochement en rappelant le nom même du Selleïs [3]. A quatre milles au delà de la rivière de Moussa, un autre cours d'eau plus con-

[1] Pococke, II, 2e part., p. 106 et suiv.
[2] *Voyez* p. 247 du volume précédent.
[3] D'Anville, *Description de l'Hellespont*, dans les anciens *Mémoires de*

sidérable débouche dans le canal après avoir traversé un agréable village nommé *Borgas* dont il prend le nom : Pococke identifie cette rivière avec le *Practius*, que d'Anville, dans le Mémoire cité, place un peu plus au Sud, où coule une autre rivière sans nom actuel.

Lamsaki, qui a gardé presque sans altération son ancien nom de *Lampsakos*, est la dernière place notable de la rive asiatique de l'Hellespont; notre voyageur s'y embarque pour aller visiter l'île de *Marmara*, d'où il revient par terre à Boursa, par *Panormo*, *Omar-keuï*, *Mikhalitch* et *Loupad*, après avoir visité l'ancienne *Artakè* et les ruines de Cyzique. *Mikhalitch* est une assez grande ville située sur une hauteur un peu à l'Est de l'ancien Macestus [1] et à une certaine distance de la mer, où le fleuve va porter ses eaux. Il y a autour de Mikhalitch des plantations considérables de mûriers, et la ville fait un grand commerce en soie. Le pays depuis Cyzique est riche, bien peuplé et couvert de villages. *Loupad*, à peu de distance vers l'Est de Mikhalitch, est une place ruinée, quoique entourée de murs; elle est sur une rivière (le Rhyndacus) qui sort un peu plus haut du lac d'*Aboullionte* pour aller recevoir la rivière de Mikhalitch (le Macestus), avant de se perdre dans la Propontide. Le lac d'*Aboullionte* s'étend de l'Est à l'Ouest; une ville du même nom, l'ancienne *Apollonias du Rhyndaque*, s'y trouve dans une petite ile très-rapprochée de la côte nord, dont elle n'est séparée que par un canal qui est presque à sec pendant l'été. Après avoir visité Boursa et escaladé le mont Olympe, Pococke fit encore une excursion jusqu'à Nicée, d'où il revint s'embarquer à *Moudania*, le port de Boursa, pour s'éloigner définitivement des parages asiatiques.

Ce qui précède peut faire pressentir quel est le degré d'importance des relations du voyageur anglais. Cette importance comporte plus d'une restriction. Pococke est, à la vérité, le seul qui jusqu'à présent partage avec Paul Lucas — en faisant abstraction des courses archéologiques aux Sept-Églises d'Asie — l'honneur d'avoir parcouru l'Asie-Mineure non accidentellement

l'Académ. des Inscrip., t. XXVIII, p. 332; Lechevalier, *Voy. de la Propont. et du Pont-Eux.*, t. I, carte du ch. 3.

[1] Pococke écrit Rhyndacus, mais c'est une erreur.

et comme lieu de passage, mais dans un but d'exploration spéciale; il est le seul aussi dont les itinéraires, par leur nombre et leur étendue, puissent être mis en parallèle avec ceux du voyageur français : mais Richard Pococke, aussi bien que Paul Lucas, est bien loin encore de réunir toutes les qualités d'un bon voyageur. Si Paul Lucas laisse désirer plus de critique et de savoir, l'érudition de Pococke manque de fermeté et de profondeur, de même que son esprit d'ordre et de netteté. — C'est moins un savant qu'un amateur instruit. Ses relations, élaborées après coup et en partie refaites sur des livres, flottent indécises entre la forme du journal et celle de la description; et ses itinéraires, partie si importante au point de vue de la géographie, n'ont pas même à beaucoup près la précision de ceux de Paul Lucas. On peut assurer sans crainte que le luxe d'impression et de gravure avec lequel le livre de Pococke fut exécuté, et le haut prix commercial ainsi que la rareté relative qui en furent la conséquence, ont été pour beaucoup dans la réputation traditionnelle de l'auteur.

Nous passerons rapidement sur quelques noms qui se présentent à cette époque. L'Anglais *Drummond* de 1744 à 1747, et, vingt ans plus tard, le Florentin *Mariti*, parcoururent de nouveau l'île de Cypre dans toute son étendue, et en donnèrent des relations très-supérieures à celle de Pococke. Le naturaliste suédois *Hasselquist*, en 1749, étudia en botaniste les environs de Smyrne; et notre compatriote *Peyssonel*, consul de France à Smyrne, fit, en 1750, une tournée archéologique à Thyatire et aux ruines de Sardes, intéressante par le nombre considérable d'inscriptions qui y furent recueillies, mais qui ne fournit pas de notions nouvelles à la géographie. Dans le même temps, un architecte anglais, *Robert Wood*, après avoir visité l'Égypte et la Syrie d'où il rapportait de nombreux dessins inspirés par les ruines splendides de Palmyre et de Baalbek, voulut voir la Troade afin d'y étudier sur les lieux mêmes le théâtre des combats de l'Iliade. Mais Wood apportait dans cette recherche plus d'enthousiasme que de sagacité géographique. Comme il n'avait pas reconnu le cours du véritable Scamandre, et qu'il en plaçait la jonction avec le Simoïs beaucoup trop haut,—confondant le *Scamander* avec l'Enaï-tchaï,—il en conclut que la source



de cette rivière est déplacée depuis les temps homériques [1], et il se livre à de grandes suppositions sur les changements survenus dans l'aspect général de la contrée, tant par suite des tremblements de terre que par l'effet des atterrissements du Simoïs. Sa carte de la Troade est excessivement inexacte. Pococke avait beaucoup mieux décrit le local, bien qu'il se fût aussi mépris sur plusieurs points importants.

A côté des voyageurs que chaque année ramène dans quelque partie de la Péninsule, et qui cherchent, avec plus ou moins de succès, à en améliorer la géographie par leurs observations, n'oublions pas de signaler, quand nous les rencontrons, les travaux des savants, qui, dans leur cabinet, analysent et combinent les résultats périodiquement acquis, leur assignent une valeur définitive, et en font parfois sortir des faits encore inaperçus. Au premier rang de ces travaux critiques dont l'Asie-Mineure a été l'objet, il faut placer ceux de notre illustre d'Anville, oracle et flambeau de la science. Nous avons mentionné ses premiers essais, déjà si remarquables, de 1748; à l'époque où nous sommes arrivés il les avait repris d'une manière plus suivie, et dans plusieurs Mémoires communiqués à l'Académie des sciences ou à l'Académie des inscriptions, il préparait les bases de sa grande carte de 1760 et de son *Asia Minor vetus* de 1764. Ce qui ajoute encore au prix de ces savantes élaborations, c'est que d'Anville y met fréquemment en œuvre des matériaux inédits que l'on était heureux de communiquer à qui savait en tirer si bon parti. En 1756, dans un Mémoire sur l'Hellespont, il établit la configuration et les dimensions du détroit, et en même temps discuta l'application au local actuel des principaux détails de l'ancienne géographie de la Troade. Sur toute l'étendue du littoral, depuis la hauteur de Tenedos jusqu'à l'entrée de la Propontide, ses rapprochements sont aussi sûrs que judicieux; mais dans l'intérieur du pays. toute la sagacité du savant critique n'a pu suppléer à l'insuffisance des renseignements acquis sur la géographie positive. L'Ilium d'Homère est encore mal placée, et le cours des rivières de la plaine troyenne inexactement tracé. Une carte

[1] Wood, on the Genius of Homer.

des côtes de la Grèce et de l'Archipel, gravée cette même année 1756, fut l'objet d'un Mémoire analytique publié l'année suivante. Les déterminations astronomiques auxquelles d'Anville se rattache, depuis le cap Chelidoni et Rhodes jusqu'à Constantinople, n'ont pas été sensiblement modifiées, même pour la longitude, par les observations récentes. Sauf quelques rectifications de détail dans le tracé, toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure sur la mer Égée et la Propontide est maintenant fixée. Si l'on se reporte à ce que M. de La Condamine disait, vingt-cinq ans auparavant, de l'inexactitude extrême de toutes les cartes de ces côtes, on en appréciera mieux le progrès que la géographie positive de cette vaste étendue du littoral asiatique a fait dans un si court espace de temps. Cette amélioration signalée était due principalement aux relèvements hydrographiques exécutés par le marquis d'Antin dans une partie considérable du pourtour de l'Archipel, de 1736 à 1738.

Ce n'est que postérieurement à la publication des deux grandes feuilles de sa troisième partie d'Europe (1760), dans laquelle il avait fait entrer l'Asie-Mineure tout entière, traitée à une beaucoup plus grande échelle que dans la feuille correspondante de la carte d'Asie donnée en 1751, que d'Anville consacra à l'île de Cypre un Mémoire spécial, où il en discuta la géographie mathématique en s'appuyant sur un levé manuscrit exécuté par un ingénieur grec au moyen d'un grand système de triangles, et où il fit marcher de front, selon sa coutume, les données de la géographie classique. Ce Mémoire sur l'île de Cypre est de 1762. Les dimensions générales de l'île n'ont pas été sensiblement modifiées par les relevés hydrographiques de notre époque; mais la configuration et le gisement astronomique en ont reçu des changements notables.

Si déjà, dans les cartes de d'Anville, la côte occidentale de l'Asie-Mineure se rapproche beaucoup de nos meilleures cartes modernes par le gisement et le tracé, les deux autres côtés de la Péninsule, au Sud, sur la mer de Rhodes et de Cypre, au Nord, sur le Pont-Euxin, sont bien loin d'être arrivés à ce degré de correction. Le tracé de la côte cilicienne, depuis le fond du golfe de Sataliêh jusqu'au golfe de Skanderoun, et celui de toute la côte septentrionale baignée par la mer Noire, depuis Con-

stantinople jusqu'à Trébizonde, présentent des différences très-considérables comparés à nos cartes actuelles dont l'exactitude est hors de doute. Pour la seconde de ces côtes surtout, celle de la mer Noire, ces différences deviennent énormes, puisqu'elles vont sur beaucoup de points à plus d'un degré de latitude! Il n'est pas inutile de nous arrêter un moment sur ce sujet, et d'indiquer les causes qui purent ici égarer à ce point la sagacité habituelle et l'instinct généralement si sûr de notre grand géographe. Cette déviation est d'autant plus remarquable, que le tracé et les dimensions générales de la mer Noire étaient, si l'on s'en souvient, d'une exactitude presque irréprochable dans les portulans figurés des treizième et quatorzième siècles, et que d'Anville, s'il les eût suivis, se serait peu écarté de la configuration réelle. Sans doute il ne crut pas pouvoir se reposer sur ces vieux documents de la géographie du moyen âge, où le vrai touche souvent de si près à l'inexact et au fantastique; et, dans l'absence de bons documents modernes, il pensa que les guides les plus sûrs auxquels il pût recourir étaient les données de l'ancienne géographie. Mais cet instrument, que sa main exercée maniait avec une si grande supériorité, et qui tant de fois déjà l'avait conduit à de si beaux résultats, l'entraina ici dans des écarts qu'il lui était à peu près impossible d'éviter. Suppléer par les seules inductions de la géographie critique et par l'enchaînement des distances que fournissent les anciens, au manque total de positions astronomiquement fixées dans une région d'une très-vaste étendue et d'une surface très-accidentée, est un procédé sujet aux chances d'erreur les plus graves, quelque réserve et quelque habileté que l'on apporte dans son emploi. Ces chances d'erreur peuvent diminuer beaucoup, et même s'atténuer complétement dans des contrées d'une configuration simple comme l'Égypte, ou qui ont été, comme l'Italie, autrefois sillonnées dans tous les sens d'une multitude de voies exactement mesurées [1] : chacune de ces voies anciennes devient ainsi en quelque sorte partie constitutive d'une suite de triangles, et leur ensemble, lorsqu'une critique laborieuse en

[1] D'Anville restitua en effet de la manière la plus heureuse la carte moderne de l'Italie (1743) et celle de l'Égypte (1765), par l'emploi presque exclusif des données numériques de la géographie romaine.

a patiemment discuté tous les éléments, peut être regardé comme établissant un grand réseau qui suppléera jusqu'à un certain point à une triangulation effective. Mais sous ce double rapport l'Asie-Mineure était loin de se trouver dans des conditions aussi favorables, et l'emploi des mêmes moyens n'y pouvait conduire à des résultats aussi satisfaisants.

Lorsque d'Anville jeta sur le papier le canevas de sa carte, il ne possédait d'observations astronomiques que pour un petit nombre de points extrêmes, Trébizonde, Constantinople, l'entrée des Dardanelles, Smyrne, Rhodes, le cap Chelidoni et Alexandrette ; il n'en avait aucune ni pour les espaces intermédiaires du littoral, ni pour l'intérieur. Pour l'intérieur, ses seuls matériaux étaient les indications du Géographe Turk, les itinéraires des voyageurs depuis Belon, et les documents de l'ancienne géographie ; pour le littoral, les cartes marines : cartes des plus défectueuses, à l'exception de celles qui avaient été récemment levées dans l'Archipel et la mer de Marmara. N'ayant aucun point astronomiquement arrêté entre Constantinople et Trébizonde, non plus qu'entre le fond du golfe de Satalièh et Alexandrette, ce fut par des combinaisons de distances intérieures qu'il chercha à déterminer le gisement et la situation relative de ces deux côtes, notamment la largeur de ce que les anciens nommèrent le col de l'Asie, entre le golfe d'Issus et le golfe d'Amisus ; mais ici se trouvait l'écueil. Les anciennes voies romaines, interrompues ou considérablement détournées par les chaines de montagnes qui bordent, au Sud et au Nord, les deux escarpements du grand plateau cappadocien, n'y mesurent pas une ligne directe depuis la côte cilicienne jusqu'au Pont-Euxin : elles ne pouvaient donc le prémunir contre l'erreur où sa confiance dans une donnée subsidiaire allait le jeter. Cette donnée, c'est la largeur attribuée par Pline et par Strabon à cet intervalle, que toute l'antiquité, nous le savons [1], s'accorda à regarder comme beaucoup plus étroit qu'il ne l'est en effet. Pline surtout, qui de plusieurs chiffres rapportés par les auteurs adopte le plus faible, est particulièrement défectueux sur ce point ; et c'est cependant à la détermination de Pline que d'Anville s'at-

[1] *Voyez* la p. 377 du volume précédent.



tache, trompé surtout par l'autorité d'Hérodote, et s'efforçant de ramener à l'évaluation de l'auteur latin la détermination moins erronée d'Ératosthènes et de Strabon, par une réduction arbitraire du module de leur stade [1]. D'Anville arrive ainsi à attribuer trois degrés de latitude à un intervalle qui est réellement d'environ quatre et demi à vol d'oiseau; et comme le fond du golfe d'Issus, point de départ de cette évaluation, était assez exactement fixé par la latitude connue d'Alexandrette, ce fut sur la côte du Pont-Euxin que dut porter le déplacement. Il y eut ainsi comme une traction violente exercée sur cette côte, Trébizonde seule restant attachée au point où l'avaient fixée les observations. Sinope, qui est au 42e degré de latitude, fut amenée sous le 41e; le fond du golfe de Samsoun ou d'Amisus, qui se trouve par 41° un quart environ, descendit jusqu'au 40e; et l'ensemble de la côte, au lieu de l'arc adouci et peu profond qu'elle décrit réellement entre Sinope et Trébizonde, reçut ainsi la forme tourmentée et profondément creusée dans les terres que présente cette partie des cartes de notre géographe. Nous avons dû nous arrêter sur ce fait auquel le grand nom de d'Anville donnait une importance particulière, et qui montre à quels écarts peut être conduite la critique même la plus exercée dans une science toute positive comme la Géographie, quand les combinaisons et les hypothèses y prennent la place des faits. Les hommes supérieurs nous instruisent même par leurs erreurs.

Un voyage important, celui de *Richard Chandler*, nous ramène sous le doux ciel de l'Ionie. Le nom de Chandler est compté parmi les plus marquants dans les fastes géographiques de l'Asie-Mineure; et quoique quatre-vingts ans et plus se soient écoulés, quoique nombre d'explorateurs savants, depuis Des Mouceaux et Smith jusqu'à Peyssonel, eussent examiné déjà la plupart des lieux que revit Chandler, et que d'autres après lui les aient parcourus de nouveau, sa relation est restée la première entre toutes pour la contrée qu'arrosent les fleuves classiques de l'Hermus et du Méandre.

Le Dr Chandler était déjà connu par une très-belle édition des

[1] D'Anville, *sur l'étendue de l'Isthme de l'Asie-Mineure*, dans les *Annales des Voyages*, t. I, 1807, p. 75 et suiv.

inscriptions antiques connues sous le nom de *Marbres d'Arundell*, et regardé comme un des plus profonds hellénistes de l'Angleterre, lorsqu'en 1764 il fut choisi par l'association archéologique des *Dilettanti* pour diriger une expédition que la Société avait résolu d'envoyer en Orient, dans le but — ce sont les termes des instructions — « de recueillir des documents et de faire des observations sur l'ancien état de ces contrées, ainsi que sur les monuments de l'antiquité qu'elles peuvent encore posséder. » Accompagné d'un architecte et d'un peintre défrayés par la Société, le Dr Chandler partit de Gravesend le 9 juin 1764, et vint débarquer à Smyrne après une relâche à Tenedos, une excursion dans la plaine troyenne, et une visite à l'île de Khio.

Les observations de Chandler sur l'ancienne Troade ne s'éloignent guère des localités qui bordent la côte, les circonstances ne lui ayant pas permis d'en explorer l'intérieur; elles ne laissent pourtant pas d'avoir de l'intérêt. Il décrit très en détail l'état des ruines d'*Alexandria Troas*, dont presque tous les blocs de marbre que les anciens voyageurs y avaient vus ont été enlevés par les Turks pour leurs constructions de Constantinople et des Dardanelles; ces ruines sont, comme autrefois, entièrement inhabitées. Une nuit de bivouac passée par la petite troupe dont Chandler faisait partie près de l'ancien cap *Lectum*, est dépeinte en ces termes par le voyageur : « La beauté des soirées, dans ce climat, est au-dessus de toute description. Le ciel brillait alors des riches teintes du soleil couchant, qui, couronnant de ses rayons l'horizon occidental, semblait rapprocher, et mettre pour ainsi dire sous nos yeux, les sommets éloignés des montagnes de l'Europe. Nous vîmes distinctement le cône du mont Athos, dans la direction de 55° du Nord à l'Ouest. Ce sommet est d'une si grande hauteur, que les habitants, au rapport de Strabon, y voient lever le soleil trois heures plus tôt que ceux des côtes de la mer. Au solstice d'été, l'ombre de cette montagne s'étend jusque sur l'*agora* ou place du marché de Myrina, ville de l'île de Lemnos, ce qui forme à l'Est une distance de quatre-vingt-sept milles romains... Le janissaire qui était de garde fumait, les jambes croisées, devant le feu. Cependant les étoiles, dont un ciel pur et sans nuage rehaussait

l'éclat, répandaient une lumière douce et calme; et tandis que de nombreuses bandes de chacals faisaient entendre leurs hurlements près de nous ou sur le mont Ida, les vagues, par un balancement régulier, venaient doucement battre le rivage [1]. »

N'osant pas, à cause des bandits qui infestaient la plaine, s'aventurer dans la contrée où s'élevait autrefois Ilion, et remonter, comme il l'avait projeté, jusqu'aux sources du Scamandre, Chandler, sauf une courte excursion jusqu'à deux heures de la côte, dut se borner à contempler du haut de la colline de *Iéni-chèr*, l'ancienne *Sigée*, le pays qui se déroulait dans la direction de l'Ida, et auquel l'imagination rattachait tant de souvenirs héroïques. A cette époque brûlante de l'année, l'aspect en était tristement monotone. « Du point élevé où nous étions, près de l'église, dit le voyageur, notre vue s'étendait sur un grand nombre de tombeaux et sur une vaste plaine en culture. Tout le pays était brûlé par le soleil et d'une couleur roussâtre, et il n'y avait que des plantations de cotonniers qui conservassent encore quelque fraicheur. Un ou deux troupeaux de brebis et de chèvres erraient çà et là; des bœufs, sans être muselés, égrenaient le blé en le foulant sous leurs pieds. Des chevaux, des chameaux, et divers autres animaux domestiques, paissaient languissamment ou se roulaient dans le large lit qui reçoit le Scamandre et le Simoïs réunis. Mais près de l'embouchure s'offrait un agréable tapis de verdure, et des arbres bien feuillés. Sur le même côté que Sigée, on voyait le Château d'Asie et Koum-kalèh; enfin la rivière était bordée d'une longue file de femmes, qui, le visage enveloppé, lavaient leur linge ou l'étendaient à terre, tandis qu'une troupe d'enfants s'amusaient à jouer sur le rivage... Nous vîmes aussi descendre du mont Ida, comme en procession, une longue file de voitures basses faites dans le genre des anciens chars. Elles étaient toutes recouvertes d'osier, montées sur deux roues et chargées de bois vert. Deux bœufs ou buffles les traînaient d'un pas lent et grave à travers la plaine obscurcie par des tourbillons de poussière, et tout ce

[1] Chandler, *Voyages dans l'Asie-Mineure et en Grèce*, t. I, p. 49 et suiv. — Nous nous servons de la traduction française, afin de ne pas séparer de la relation les notes de Barbié du Bocage père, qui en augmentent le prix.

cortége faisait un bruit désagréable et fatigant à entendre [1]. »

Arrivé à Smyrne, Chandler, conformément à ses instructions, en fit comme son quartier général, d'où il se proposait, selon les circonstances, de pousser ses explorations vers tous les points de la contrée environnante. Il visita ainsi successivement les ruines de l'ancienne *Phocée* et le cours inférieur de l'*Hermus;* la vallée du *Mélès*, ruisseau dont les ondes purifièrent, dit-on, Homère au moment de sa naissance; les ruines désertes de *Clazomènes*, d'*Erythrées* et de *Teos*, dans la presqu'île montueuse qui couvre à l'Ouest le golfe de Smyrne qu'elle sépare de l'île de Khio; toute la côte, semée de ruines et de souvenirs antiques, qui se prolonge au sud de Smyrne jusqu'au Caïstre; les ruines plus célèbres d'*Éphèse*, et le port de *Scala Nova*. De Scala Nova, le docteur et ses compagnons firent une pointe vers le pays moins battu que traverse le Méandre en approchant de la mer, et de là, au Midi du fleuve, dans plusieurs parties de la Carie qui n'avaient été vues que par un ancien voyageur, le Dr Pickering. Le mont *Mycale*, qui serre la côte vis-à-vis de Samos, est une suite de hauteurs escarpées, encore aujourd'hui couvertes de bois et remplies de bêtes sauvages, comme les anciens nous le dépeignent; la route suit des gorges encaissées entre cette montagne et le pied du *Pactyas*, nom que prenaient, en approchant de la mer, les derniers contre-forts du *Mesogis*. Chandler aperçut en passant les ruines qui marquent l'emplacement de *Priênè;* et un peu plus loin, après avoir traversé les nombreux replis d'un ruisseau non moins sinueux que le Méandre auquel il se réunit, les voyageurs arrivèrent aux bords du fleuve, qu'un batelier nègre leur fit traverser sur un bac, ou plutôt sur un radeau dirigé par une corde. Sur la rive gauche ou méridionale du Méandre, à une distance peu considérable de la mer, des ruines qui occupent sur le sol une vaste étendue, et du milieu desquelles se détache un magnifique amphithéâtre construit en marbre blanc sur d'immenses proportions, marquent l'emplacement de *Milet*. Chandler vérifie et confirme toutes les observations que Pickering y avait faites en 1673, et il ne garde aucun doute sur l'identité de l'ancienne cité milésienne avec

[1] *Id.*, p. 88 et 92.

Palatia : tel est, nous le savons, le nom que portent ces ruines dans le pays.

De Palatia, nos voyageurs vinrent à quelque distance sur la côte, dans la direction du Sud, où subsistent les ruines des *Branchides* et du temple d'Apollon Dindyméen ; Chandler les retrouva telles que Pickering les avait autrefois décrites [1]. Quelques colonnes se dressent encore en effet sur le côté nord d'une pointe avancée, qui est le *Posideion Akra*, ou Promontoire de Neptune, des auteurs de l'antiquité. *Urah*, pauvre village composé de quelques masures, est à une demi-heure de là. Quelques débris d'un ancien môle circulaire en marbre blanc marquent le lieu précis de *Panormus*, port voisin des Branchides.

Laissons le voyageur nous décrire le site de l'ancien temple, et les impressions qu'il éprouve à l'aspect de ces lieux où la nature déploie tant de grandeur et qu'animent tant de souvenirs : « Le temple d'Apollon était à 18 ou 20 stades de Milet [2]. Il est situé sur une colline en pente douce, et il s'aperçoit de loin, parce que la terre, du côté de la mer, est unie et sans inégalités. Le souvenir du plaisir que m'a fait éprouver cet endroit ne s'effacera pas de sitôt ni si facilement de ma mémoire. Rien de plus beau que les colonnes qui se sont conservées tout entières ; elles sont toutes d'un seul morceau de marbre, et si hautes et si nobles, qu'il est impossible, peut-être, de concevoir des ruines d'une beauté plus parfaite et d'une majesté plus imposante. Sur le soir, je vis un nombreux troupeau de chèvres qui regagnait sa bergerie, en faisant retentir la sonnette qui pendait à leur cou ; elles se répandirent au milieu des ruines, grimpèrent sur les arbrisseaux et sur les arbres qu'on était surpris de voir croître parmi ces pierres énormes, et elles se nour-

[1] *Voyez* ci-dessus, p. 34.

[2] Il y a quelque confusion dans le texte de Strabon (lib. XIV, p. 634 C) que cite ici Chandler ; le texte de Pline, conforme à l'état des lieux, peut servir à rectifier celui du géographe grec : « L'oracle dit des Branchides, dit l'encyclopédiste latin, aujourd'hui oracle d'Apollon Dindymée, est à 20 stades de la côte ; 180 stades plus loin est Milet..... » Plin., *Hist. Nat.* V, 31. Les voyageurs subséquents jetteront un nouveau jour sur cette partie de la géographie carienne.

rissaient avec délices de leur tendre feuillage. Toute cette masse était éclairée par les rayons du soleil couchant, ce qui formait une agréable variété de couleurs aussi riantes que riches, et répandait au loin une ombre très-épaisse. A une certaine distance, la mer paraissait unie et brillantée ; elle était bordée par une côte montueuse et par plusieurs iles rocailleuses, ce qui rendait ce tableau vraiment délicieux [1]. » Les pâtres turks des environs donnent aux ruines du temple le nom d'*Eski-Hissar*, ou le Vieux Château [2], dénomination que les Turks appliquent indistinctement à toute ruine un peu remarquable, comme les Grecs, non moins ignorants de l'ancienne histoire de leur pays, celle de Paléo-Castro, qui a la même signification. Il ne paraît pas que Chandler ait ouï prononcer dans le pays le nom de *Iotan*, rapporté par le voyageur de 1673.

Après deux jours employés à étudier et à dessiner les restes du temple d'Apollon, les voyageurs se remirent en route dans la direction du Sud-Est. En deux heures et demie ils arrivèrent à une baie profonde sur la côte sud du *Posidium;* cette baie portait autrefois le nom de *sinus Basilicus.* Le chemin pénétrait ensuite dans les détours d'une montagne élevée, le mont *Grius* des anciens, de l'autre côté de laquelle ils trouvèrent un village situé dans une situation romantique, vis-à-vis d'une charmante baie enfoncée dans les terres ; ce village est nommé *Ghâzikli.* Le lendemain, la route continua de serpenter entre les pentes escarpées de la montagne et de jolies baies formées par la mer, jusqu'au village d'*Assem Kalesi*, que nous savons occuper le site de l'ancienne *Iassus.* Iassus était assis sur un îlot rocailleux, tout près du continent, auquel il est joint aujourd'hui par un petit isthme. Le côté nord du rocher d'Iassus est escarpé et inaccessible. Une forteresse a été construite sur la cime ; au pied se trouve une esplanade autrefois couverte d'habitations, ainsi que la pente du rocher, mais qui ne présente plus guère aujourd'hui que des décombres. On y reconnaît encore les restes du théâtre, à demi-ensevelis sous la terre et les buissons. Les tombeaux des Iassiens étaient sur le con-

[1] Chandler, *Voyages*, t. I, p. 337, traduct. fr.
[2] *Id.*, p. 341.

tinent, rangés sur une ligne d'une étendue considérable. Chandler y copia de nombreuses inscriptions.

Les anciennes villes d'*Jassus* et de *Bargylia* étaient autrefois situées dans l'enfoncement de la même baie; Chandler y chercha vainement les vestiges de la dernière des deux villes. D'Anville, plus heureux, en avait retrouvé l'indice dans un village que les cartes marines placent, sous le nom de *Barghili*, au côté méridional de la baie [1].

Chandler quitta ici les bords de la mer pour gagner *Mélasso*, l'ancienne Mylasa, que le Dr Pickering et Pococke avaient déjà visitée, ainsi que l'ancienne *Stratonicea*, aujourd'hui désignée sous l'appellation d'*Eski-Hissar*, à six heures plus loin dans l'Est. Des ruines que le voyageur trouva près du village de *Mendéliah*, dans le N.-O. de Mélasso, lui parurent répondre à la position que Strabon assigne au village carien de *Labranda;* mais le site de ce lieu a été retrouvé un peu plus loin dans l'Est sous le nom de *Labrando*.

Cette grande excursion terminée, et le Dr Chandler de retour à Scala-Nova, il résolut de pousser une seconde reconnaissance dans la même direction, pour éclaircir certains doutes et compléter certaines observations que le temps ou les circonstances l'avaient forcé de laisser inachevées. Sa première visite fut pour un double village distingué en *Tchangli-turk* et en *Djiaour-Tchangli*, celui-ci habité par des Grecs, celui-là par des Musulmans. Nous savons que ce site avait été signalé depuis longtemps comme représentant l'emplacement du *Panionium*, ou temple commun de la confédération ionienne. Tchangli est près de la côte que serre ici le pied du mont Mycale, à trois heures au sud de Scala-Nova. On n'y voit, du reste, nul vestige d'antiquité, et notre voyageur ne paraît pas avoir retrouvé l'inscription que Pickering y avait lue [2]. Chandler franchit le dos de la montagne, et après une journée de marche il arriva au village de *Djiaour-Kélibesch*, laissant derrière lui celui de *Sou-keuï* [3]. Kélibesch est sur la route de Scala-Nova à Palatia, non loin des ruines de *Priêné*. Chandler avait à peine entrevu ces ruines fort

[1] *Géogr. anc.*, t. III, p. 139, 1768; et l'*Asiæ Minoris Tabula*, 1764.
[2] *Voyez* ci-dessus, p. 34.
[3] Chandler écrit *Suki*.

remarquables lors de son premier voyage au site de Milet; cette fois il consacra plusieurs journées à les faire dessiner et à en relever les inscriptions. Le lieu que les ruines occupent est connu dans les environs sous le nom de *Samsoun-kalési*, ou Château de Sanson : l'escarpement effrayant de l'ancienne acropole a pu lui valoir ce nom, qui semble exprimer la vigueur peu commune de ceux qui l'ont bâtie [1].

Du lieu où les voyageurs se trouvaient, on aperçoit vers le Midi les cimes extraordinairement élevées d'une suite de montagnes, dont la crête, presque toujours perdue dans les nuages, se détache en blanc sur l'azur du ciel quand le temps est très-pur. Ces montagnes se voient de tous les points de la contrée. Le Dr Chandler éprouva le désir de les visiter, et un Grec de Kélibesch promit de l'y conduire. Le même jour — c'était le 15 avril 1765 — on atteignit les bords du Méandre non loin d'un village nommé *Osébacha*, à quatre ou cinq lieues au-dessus des ruines de Milet. Le courant du fleuve était ici large, rapide et bourbeux, sans cependant s'élever à la hauteur de ses rives. Quatre heures d'une marche pénible au milieu des montagnes, conduisirent les voyageurs au village d'*Ufa-Baffi*, vers la pointe orientale d'un grand lac, que tout, dans l'aspect des lieux, indique avoir été jadis un golfe de la mer. Il y a à Baffi des restes d'antiquités que Chandler croit appartenir à l'ancienne ville de *Myûs*, mais que le savant traducteur du voyageur anglais a démontré ne pouvoir être que les vestiges d'*Héraclée du Latmus* [2]. Les voyageurs contournèrent le lac de *Baffi* par le Sud et regagnèrent ainsi *Palatia*.

Chandler ne voulait point quitter la Carie sans voir un lieu qui lui avait été signalé dans le pays comme renfermant des ruines curieuses : ce lieu, près duquel Pococke avait passé sans y toucher dans son voyage de Guzel-Hissar à Mélasso, porte le nom de *Karpousli*. Il est à 15 ou 16 heures de marche de Baffi dans la direction de l'Est, et à 12 heures environ de Mélasso vers le Nord. Chandler y trouva en effet des tombeaux antiques taillés dans le roc, qui bordaient le chemin pendant un trajet

[1] Chandler, t. I, p. 359.
[2] Barbié du Bocage, Notes sur Chandler, t. I de la tr. fr., p. 437.

considérable; il y avait aussi des sarcophages dégradés, ainsi que les restes d'un théâtre, mais nulle inscription qui indiquât le nom ancien de la localité. Chandler croit sans fondement y reconnaître *Alabanda*. De là les voyageurs gagnèrent la vallée de la *Tchinar*[1], qu'ils descendirent jusqu'au Méandre pour se rendre à *Guzel-Hissar*, de l'autre côté du fleuve. Chandler, comme tous les voyageurs précédents, regarde Guzel-Hissar, ou le Beau Château, comme occupant l'emplacement de Magnésie du Méandre, erreur ancienne que d'Anville lui-même partagea, et qu'un habile critique avait déjà relevée avant même que les voyageurs récents eussent retrouvé le véritable site de Magnésie[2].

Nous ne suivrons pas maintenant le savant voyageur dans la longue tournée qu'il fit de Guzel-Hissar aux ruines de *Laodicée* et de *Hierapolis* en remontant le Méandre, et de Hierapolis à Smyrne par *Philadelphie* (*Alah-chéhr*), *Sardes* et *Magnésie du Sipyle* : ici ses routes se confondent avec celles de tous ses devanciers dans le voyage des Sept-Églises, et ses observations intéressent moins la géographie que les antiquités. Il nous suffira de lui emprunter, dans notre partie descriptive, ce que sa relation peut ajouter de notions nouvelles à celles des autres voyageurs pour la connaissance générale du pays.

Dans le temps où Chandler explorait ainsi en profond archéologue les provinces de l'Asie-Mineure baignées par la mer Égée, et que ses recherches y préparaient de nombreux matériaux pour en perfectionner à la fois et la carte ancienne et la carte moderne, un autre voyageur, dont la célébrité, encore plus générale, repose sur des travaux géographiques d'une plus vaste étendue et d'une nature plus diverse, le danois *Carsten Niebuhr*, allait poser pour la première fois dans l'intérieur même de la Péninsule quelques jalons astronomiquement déterminés. On sait que Niebuhr avait été chargé par son Gouvernement

[1] Que Chandler confond à tort avec le *Harpasos*. Ce dernier cours d'eau se jetait plus haut vers l'Est dans le Méandre, près d'un lieu qui a conservé le nom d'*Arpas*.

[2] Barbié du Bocage, *Notes sur Chandler*, trad. fr., t. II, p. 254. *Voyez* ci-après l'histoire des voyages d'Arundell, de Poujoulat, de William Hamilton, etc.

d'aller étudier la géographie, l'histoire naturelle et les antiquités de l'Arabie : c'est au retour de cette exploration, en 1766, qu'il traversa l'Asie-Mineure de Haleb à Constantinople, par la grande route des caravanes de Syrie. Cette partie de l'itinéraire du savant voyageur était purement subsidiaire, et n'entrait pas dans le plan spécial de ses investigations; elle avait d'ailleurs été déjà si souvent décrite, qu'elle ne pouvait donner lieu à des remarques bien nouvelles. Aussi tire-t-elle toute son importance des observations astronomiques par lesquelles Niebuhr en a fixé les principaux points, quant à la latitude, *Adana*, *Erékli*, *Konièh*, *Afioum-Kara-hissar*, *Koutaïèh*, *Boursa*, et plusieurs autres. Jusque-là, nous le savons, on ne possédait aucune détermination astronomique dans l'intérieur des provinces; et d'Anville, le seul qui en eût sérieusement élaboré la géographie, n'avait pu s'y diriger que par la combinaison des itinéraires. Ces lignes combinées manquant de points d'attache fixes, y devaient donc flotter dans une incertitude plus ou moins considérable. En comparant les latitudes déterminées par Niebuhr avec les cartes de notre illustre géographe, on voit en effet que toutes les positions y sont généralement ramenées trop au Midi d'une quantité qui va pour la plupart d'entre elles jusqu'à un tiers de degré, ce qui d'ailleurs s'explique aisément par le déplacement que d'Anville avait fait subir dans ce sens à toute la côte septentrionale de la Péninsule. La construction des cartes futures allait donc trouver un grand secours dans les déterminations du voyageur danois, quoiqu'un élément bien important, celui des longitudes, y manquât encore. Ajoutons cependant que près de quarante ans s'écoulèrent avant que les observations de Niebuhr en Asie-Mineure pussent profiter à la science, le voyageur n'ayant pas publié de son vivant le dernier volume de sa relation, où elles se trouvaient consignées. C'est en 1802 seulement que sollicité par une polémique qui s'était élevée au sujet des observations de Beauchamps, dont nous parlerons bientôt, Niebuhr fut amené à tirer les siennes de l'oubli où il les avait laissées, et qu'il les communiqua presque simultanément à un journal scientifique allemand et à un géographe français élève de d'Anville, Barbié du Bocage père [1]. C'est long-

1 Zach's *Monatliche Correspondenz*, sept. 1801, may und aug. 1802.

temps encore après cette dernière époque que le texte même de cette dernière partie de la relation de Carsten Niebuhr a été publié par son fils, le célèbre historien de la République Romaine, sur les papiers qu'en avait laissés son père [1].

Onze ans s'étaient écoulés depuis les fructueuses explorations de Richard Chandler dans les pays situés des deux côtés du Méandre, lorsqu'un voyageur français vint revoir de nouveau une partie des pays qu'avait parcourus l'antiquaire anglais. Le comte de *Choiseul-Gouffier*—c'est de lui que nous voulons parler — ne s'était pas consacré, comme Chandler, à l'étude exclusive et en quelque sorte professionnelle de l'antiquité; mais plein d'enthousiasme pour les grands souvenirs de l'Hellénie classique, il avait voulu contempler de ses propres yeux les pays qui furent le théâtre des grands faits racontés par les historiens ou chantés par les poëtes de la Grèce et de l'Ionie, et évoquer du sein des ruines le génie du passé. « J'étais entraîné, dit-il lui-même, par une curiosité dévorante que j'allais rassasier de merveilles; je goûtais d'avance le plaisir de parcourir cette illustre et belle région un Homère et un Hérodote à la main, de sentir plus vivement les beautés différentes des tableaux tracés par le Poëte, en voyant les images qu'il avait eues sous les yeux, de me rappeler avec plus d'intérêt les plus célèbres événements de ces siècles reculés, en contemplant les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre : enfin, je me promettais une foule de jouissances sans cesse renaissantes, une ivresse continuelle, dans un pays où chaque monument, chaque débris, et pour ainsi dire chaque pas, transportent à trois mille ans l'imagination du voyageur, et le placent tout à la fois au milieu des scènes enchantées de la fable, et des grands spectacles d'une histoire non moins féconde en prodiges. Je ne puis encore, même plusieurs années après, me retracer sans émotion mes courses sur cette mer semée d'îles, dont les tableaux délicieux varient sans cesse pour le navigateur, et dont le moindre rocher s'offre à l'imagination peuplé de dieux ou de héros; et la terre de Délos, et le rivage

Comp. Olivier, *Voyage en Perse*, t. III (1807), p. 488 et suiv., édit. in 4. Barbié du Bocage avait communiqué les observations de Niebuhr à Olivier, qui en fit usage dans la rédaction de son propre voyage.

[1] Voyez la *Bibliographie*, fin du volume.

de Troie, et surtout le jour, où, abordant au Pirée, je volai vers Athènes, heureux de fouler ce sol fameux, et le cœur battant d'impatience de contempler les restes de sa grandeur... [1]. » A cette chaleur d'âme et d'imagination qui le disposait à se pénétrer si vivement du prestige dont les souvenirs de l'antiquité et les dons de la nature concourent à envelopper ces belles contrées, le comte de Choiseul joignait une instruction qui lui a permis d'observer et d'étudier, en même temps que de voir et de sentir; riche, d'ailleurs, et placé dans une grande position sociale, il a pu s'entourer de bien des secours qui manquent au voyageur ordinaire, et faire exécuter sous son inspiration par des hommes spéciaux des travaux et des recherches dont le domaine de la Géographie s'est enrichi, non moins que la science de l'antiquité.

M. de Choiseul s'embarqua à Toulon, dans les derniers jours de mars 1776, sur la frégate l'*Atalante*, commandée par le marquis de *Chabert*, capitaine des vaisseaux du roi et membre de l'Académie des sciences, qui allait faire dans l'Archipel une campagne hydrographique pour en rectifier les cartes par des observations astronomiques. Après avoir relâché en Sardaigne, à Malte et en Sicile, la frégate découvrit les côtes de la Grèce. On passa en vue de Cérigo, on traversa les îles pittoresques du centre de l'Archipel, que leur disposition en cercle autour de l'ancienne Naxos fit autrefois nommer les Cyclades, et vers le commencement de juin M. de Choiseul vint débarquer à Smyrne. Il s'y sépara fort à regret de M. de Chabert, qui allait poursuivre sa campagne dans l'Archipel. Le plan que M. de Choiseul s'était tracé le conduisait d'abord dans l'Asie-Mineure, dont il voulait explorer en détail toute la contrée maritime depuis la Carie jusqu'à la Propontide. Notre consul à Smyrne, M. de Peyssonel, qui lui-même avait visité plusieurs des provinces que le noble voyageur se disposait à parcourir, lui en facilita le voyage par son crédit sur tous les chefs du pays. M. de Choiseul voulut gagner la Carie par mer, afin de voir les principales îles qui bordent la côte, *Khio*, *Nicaria*, *Samos*, *Pathmos*, *Lero*, *Stanco* et *Rhodes*; il aborda au fond du golfe de *Makri*, près d'un vil-

[1] *Voyage Pittoresque de la Grèce*, Disc. prélim., p. I.

lage nommé *Meï*, aux environs duquel sont des ruines considérables : ces ruines sont celles de l'ancienne ville de *Telmissus*. Le premier pas de M. de Choiseul en Asie-Mineure était en quelque sorte une découverte, car nul voyageur avant lui n'avait mentionné ces ruines. M. de Choiseul en donne une description détaillée [1]. Une montagne voisine est surtout remarquable par les excavations funéraires dont elle est remplie. Quelques-uns de ces tombeaux sont décorés d'ornements sculptés dans le roc, et dont le style rappelle d'une manière frappante les tombeaux de Persépolis. On y voit aussi les restes d'une arène, dont les gradins circulaires s'adossaient à la pente d'une colline.

M. de Choiseul-Gouffier quitta les ruines de Telmissus le 30 juin à onze heures du soir pour remonter vers le Méandre. Un Grec envoyé par M. de Peyssonel servait de guide. Laissant derrière eux la petite ville de *Makri*, peu éloignée des ruines, et où on leur assura qu'ils ne trouveraient aucune antiquité, les voyageurs longèrent le tour du golfe en s'élevant au Nord. Deux petites rivières qu'ils passèrent peu après leur départ se réunissent un peu plus bas pour former le *Glaucus*, qui allait se jeter dans la mer aux portes de Telmissus. Les sentiers que l'on suivait étaient à peine frayés; le pays est rempli de montagnes et absolument inhabité. Le lendemain on passa une rivière qui répond à la situation de l'*Axon* des anciens auteurs; des ruines que l'on aperçut parurent à M. de Choiseul devoir être celles de *Calynda*, qui était sur l'*Axon*, de même que les montagnes élevées qui s'élevaient à droite de la route, ou du côté du Nord, répondaient aux *Calyndici montes*. Après avoir traversé plusieurs plaines, dont quelques-unes étaient cultivées, on se trouva engagé de nouveau dans des montagnes très-rudes à l'issue desquelles on trouva un village nommé *Dourlach*, sans vestiges d'antiquités. De Dourlach on vint à *Moglah*, ville située vers l'orient de Mélasso, et jusqu'à laquelle aucun des voyageurs précédents dont nous avons suivi les courses en Carie, ni Pickering, ni Pococke, ni Chandler, ne s'était avancé. L'aga de Moglah s'était formé dans la province un gouvernement à peu près indépendant. Il fit à notre voyageur un excellent accueil,

[1] *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. I, p. 116; pl. 65 et suiv.

grâce aux recommandations qui l'avaient précédé, et aux présents qui l'accompagnaient; mais ce que cet enfant de l'Orient avait peine à comprendre, c'était que l'on s'exposât à tant de périls et de fatigues uniquement pour voir un pays autre que le sien, et y chercher de vieilles ruines.

Parti le soir de Moglah, on arriva le lendemain à la pointe du jour à *Eski-Hissar*, après avoir marché toute la nuit dans un pays assez agréable et en partie cultivé. Les fortes chaleurs des jours avaient déterminé M. de Choiseul à ce mode de voyages nocturnes. Nous savons que Chandler, et Pococke avant lui, avaient placé à Eski-Hissar, où il y a de forts belles ruines, le site de l'ancienne Stratonicée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village peu important, mais dans une situation agréable; les maisons, entourées d'arbres touffus, y sont répandues sur les bords d'un ruisseau frais et limpide.

Nous passerons rapidement sur la suite du voyage de M. de Choiseul, dont l'itinéraire jusqu'à Smyrne, et de Smyrne à Pergame, a déjà été décrit par plusieurs relations précédentes. Il suffira de nous arrêter sur les points où les remarques du nouveau voyageur ajoutent quelque chose de notable aux faits déjà connus.

M. de Choiseul fit cependant une excursion que personne avant lui n'avait faite, celle de Mélasso aux ruines d'*Halycarnasse*. L'emplacement en est en partie occupé par la petite ville de *Boudroun*, qui se développe autour d'un port de la côte méridionale d'une des grandes presqu'îles que formait le littoral profondément découpé de la Carie. Boudroun est sur le golfe de Stanco, autrefois *Ceramicus sinus*. Revenue de Boudroun au fond du golfe d'Assem-kalési, la petite caravane se dirigea en droite ligne vers le lac de Baffi, en passant par un lieu que Chandler nomme *Mendéliah*, et M. de Choiseul *Kiseldjik* : il y a non loin de là des ruines qui pourraient être celles de l'ancien *Euromus*. Nous exposerons ailleurs l'opinion du voyageur — ou, pour parler plus exactement, celle de Barbié du Bocage père, à qui appartient en grande partie le travail de concordance entre l'ancienne géographie des pays parcourus et leur géographie actuelle — sur les déplacements progressifs des bouches du Méandre, et sur les changements très-considérables

que toute cette portion des côtes ioniennes aurait ainsi éprouvés depuis les plus anciens temps jusqu'à l'époque actuelle. Laissons derrière nous les ruines que les habitants désignent sous le nom de *Palatïa*, et que l'on s'accorde à regarder comme celles de *Milet;* ne nous arrêtons non plus ni aux restes de l'antique *Priène*, ni à ceux d'*Ephèse*, et rentrons dans Smyrne où M. de Choiseul ne fit cependant pas un long séjour. Impatient de parcourir les champs moins explorés de l'Éolide et de la Troade, il reprend bientôt la suite de son voyage et poursuit sa route au nord le long de la côte; il y décrit les ruines de *Kyme*, jadis une des cités les plus florissantes de l'Éolide; d'*Elœa*, lieu maintenant inhabité, où l'on reconnaît le port défendu par de fortes jetées, à l'embouchure du Caïque; de *Phocée*, qui renferme encore, sous le nom de *Phokia Nova*, une population active, et il arrive à *Pergame*, dont il présente l'histoire abrégée, en même temps qu'il en relève le plan, qu'il en dessine les principaux aspects et en décrit les antiquités. De cette ville, M. de Choiseul suit la côte qui fait face à Lesbos. Il passe près des îles *Arginuses*, remarquables seulement par la bataille navale dont elles ont été le théâtre; à *Atarnée*, dont le voyageur croit retrouver le site dans un lieu insignifiant nommé *Dikéli*; à *Kidonia*, bourg qui représente l'ancienne *Héraclée* éolienne, vis-à-vis d'un petit archipel situé à l'entrée même du golfe d'Adramitti, et que l'on désigna jadis sous la dénomination significative d'*Hekatonnesoi*, ou des Cent Iles. *Adramitti*, l'ancienne *Adramyttinn*, a conservé, en même temps que son nom, tous les avantages de sa belle position. La ville est défendue des vents du Nord par les hautes cimes du Gargare : d'un côté, s'élèvent en amphithéâtre des coteaux couverts de vignes et d'oliviers; de l'autre, s'étend une riche plaine arrosée de plusieurs ruisseaux, dont les eaux divisées entretiennent la fécondité des champs.

« *Adramitti*, aujourd'hui à 4000 toises de la mer, en était jadis beaucoup plus rapprochée, ou, pour m'exprimer mieux, la mer était moins éloignée de ses murs. On reconnaît facilement que la plaine si unie qui l'en sépare actuellement a été formée par les terres que les rivières et les torrents ont charriées du sommet des montagnes voisines... [1]. »

[1] *Voyage Pitt.*, t. II, p. 78.

Poursuivons avec l'auteur le périple de la côte peu fréquentée, et qu'aucun voyageur n'avait encore décrite, qui se prolonge presque sans déviation depuis le fond du golfe d'Adramitti jusqu'au promontoire *Lectum* de l'antiquité, au cap *Baba* des Turks actuels. Là vit encore plus d'un nom célébré par Homère il y a près de trois mille ans.

« Entre les villes d'Adramyttion et d'Antandros était celle de *Chrysa*, célèbre par son temple d'Apollon Smyntheus, et surtout par cette belle captive que son père, pontife du dieu, vint réclamer au cap des Grecs. Chrysa, qui était autrefois sur le bord de la mer, en est aujourd'hui à quelque distance, par l'effet des atterrissements dont je viens de parler...

» Une source d'eau thermale ne laisse aucun doute sur la position d'*Astyra*; et l'on retrouve quelques vestiges d'un temple de Diane, qui, placé au milieu d'un bois sacré, était desservi par les habitans d'Antandros. Si l'on remonte le long de la petite rivière que l'on rencontre avant d'arriver à Astyra, on traverse le village de *Zeïléli* bâti sur les ruines de l'ancienne *Cilla*, qui avait aussi son temple d'Apollon, d'où ce dieu était appelé *Cillæus*; et l'on arrive sur l'emplacement de *Thèbé*, inhabitée dès le temps de Strabon, mais reconnaissable par les débris qu'on y retrouve encore. Ce canton, célèbre par sa fécondité, et que les Lydiens et les Mysiens se disputèrent longtemps, s'appelait la *plaine de Thèbé*, θήβης πεδίον, en latin *Thebes Campus*.

» Le village d'*Antandros* conserve encore son nom sans aucune altération. Le port, appelé aujourd'hui *Lidja*, est excellent, et met à l'abri de tous les vents. C'est là que les navires et les bateaux du pays viennent charger les produits de ces riches contrées, ainsi que les bois que l'on tire du Gargare et qui fournissent les chantiers de Mitylène... Un peu plus loin sur la côte était une ville qui portait aussi le nom de *Gargara*, située à 16 milles romains d'Antandros, et à 140 stades d'Assos, d'après les indications de Strabon et de la Table peutingérienne. Ces distances nous portent près du village d'*Iné*, sur une pointe, qui, sans s'avancer beaucoup dans la mer, est cependant reconnaissable.

» Toute cette contrée, exposée au Midi, à couvert des vents du Nord par une muraille de hautes montagnes, et partout ar-

rosée des eaux qui en découlent, est peut-être le plus beau et le plus fertile pays de la terre. Aussi, la richesse de ses productions est-elle le dernier terme de comparaison pour les anciens; et Virgile, après avoir dit au laboureur de souhaiter des solstices humides et des hivers sereins, ajoute :

Nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes (1).

» Peu de villes jouissent d'une situation aussi heureuse, aussi magnifique que celle d'*Assos :* l'imagination des plus habiles artistes ne saurait aller au delà des tableaux si riches, si imposants, qu'elle devait jadis présenter de toutes parts. Élevée au Midi sur le bord de la mer, dominant au Nord une belle campagne arrosée par une rivière qui se partage en plusieurs bras, Assos devait de nouvelles beautés à la hauteur et à l'irrégularité du sol sur lequel elle est assise. Une immense terrasse taillée dans la montagne et soutenue par un revêtement de pierres énormes, portait trois temples superbes dont les fondations existent encore; derrière celui du milieu s'élève un haut rocher que surmontait l'antique citadelle. Au pied de cette immense terrasse ainsi chargée d'édifices, les rochers taillés circulairement embrassent et soutiennent un vaste théâtre, où le peuple assis voyait, à travers les portiques de la scène, un large bras de mer toujours couvert d'une foule de navires se croisant en tous sens : au delà, s'offraient les riches collines de Lesbos, le mont Lepethymnus qui les couronne, et la ville de Méthymne qui s'avançait sur les eaux et se dessinait sur un horizon doré des feux du soleil couchant. Vers la gauche, la vue parcourait le long canal qui sépare Lesbos du continent, et s'arrêtait sur les Hékatonnèses, dont tous les sommets, tous les golfes, multiplient des aspects si variés et si piquants... (2). » Sur la côte que nous suivons, en sortant d'Assos et à 80 stades de distance, était un lieu appelé *Polymedion*, et plus anciennement *Palamedion*, nom qui rappelait le tombeau de Palamède; quelque

1 *Georg.*, lib. I, v. 102.
2 *Voyage Pittor.*, t. II, p. 78 et suiv.

voyageur futur retrouvera peut-être les vestiges de la ville et du tombeau, que M. de Choiseul n'a pas aperçus.

Du cap Lectum, M. de Choiseul poursuivit son voyage pédestre le long de la côte troyenne qui commence ici [1], jusqu'au point où s'ouvre l'Hellespont. Il vit les restes d'*Alexandria Troas* et put arrêter ses regards sur les eaux paresseuses du Simoïs [2]. Mais il ne pénétra pas dans l'intérieur, et ne recueillit sur ce point aucune notion véritablement nouvelle, comme le prouvent les deux cartes générales de 1782 placées en tête du premier volume de son *Voyage Pittoresque* [3], et où sa route est tracée. La carte de la *Grèce Ancienne* n'est, pour la Troade, qu'une mauvaise réduction de cette portion de l'*Asia Minor* de d'Anville; et on pourrait penser, d'après une indication notée sur la carte moderne, que M. de Choiseul aurait cru retrouver les ruines de Troie fort loin du lieu où elles existent en effet. Néanmoins, comme cette partie du voyage ne fut publiée que beaucoup plus tard [4], à une époque où les relations de Lechevalier, dont nous allons nous occuper, avaient enfin fixé la géographie homérique de la Troade, on ne trouve plus trace de cette première supposition qu'il importe cependant de constater, pour régler la part de chacun dans les découvertes qui vont bientôt signaler ce coin de l'Asie-Mineure.

M. de Choiseul, de retour en France, y avait à peine achevé la publication du premier volume de son voyage, à laquelle il avait fait concourir les artistes les plus habiles que Paris possédât alors [5], que le cabinet de Versailles lui confia l'ambassade de Constantinople. On sait quel intérêt tout particulier le malheureux Louis XVI prenait aux progrès de la Géographie : aussi le nouvel ambassadeur obtint-il sans peine que le ministre de la marine mît à sa disposition tous les moyens nécessaires pour

[1] Promontorium Lecton disterminans Æolida et Troada. Plin., *Hist. natur.*, V, 32.

[2] *Voyage Pittor.* II, 206.

[3] Carte de la Grèce ancienne (avec la partie occidentale de l'Asie-Mineure); Carte de la Grèce moderne (avec la partie d'Asie correspondante). Ces deux cartes furent dressées par Barbié du Bocage père.

[4] *Voyez* la Notice Bibliographique, à la fin du volume.

[5] Ce premier volume, publié en 1782, s'arrête au retour de l'auteur à Smyrne après son voyage des côtes de la Carie et de l'Ionie méridionale.

compléter les travaux inachevés de M. de Chabert dans le nord de la mer Égée, et pour les continuer depuis l'Hellespont jusqu'à la mer Noire. Des ingénieurs instruits, un astronome et d'excellents officiers de marine furent destinés à poursuivre ces relèvements hydrographiques sous la direction et d'après les instructions de l'ambassadeur [1]. D'importants résultats furent obtenus. Toute la côte du fond de l'Égée fut levée et assujettie à de bonnes observations, ainsi que l'Hellespont, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople et la mer Noire. Malheureusement, une partie des principaux matériaux dus à ce grand concours d'opérations se perdirent, avant d'avoir été publiés, au milieu de la tourmente qui vint bientôt après bouleverser la France et déraciner la vieille monarchie. Quelques-uns cependant échappèrent à la destruction, et M. de Choiseul lui-même a pu les faire entrer, trente ans plus tard [2], dans la continuation de son grand ouvrage si longtemps interrompu. D'autres avaient été publiés déjà par Lechevalier, dont les voyages et les découvertes, qui ont si puissamment excité l'intérêt des savants, se rattachent d'une manière intime à l'ambassade du comte de Choiseul.

Modeste et studieux voyageur que le goût de l'antiquité, et surtout le désir de voir les lieux célébrés par Homère, conduisaient vers la Grèce et les plages asiatiques, *Lechevalier* avait déjà parcouru l'Italie et attendait à Vénise une occasion favorable de traverser l'Adriatique, lorsque le baile que la République vénitienne venait de nommer pour la représenter près de la Porte Ottomane, partit pour sa destination. Le chevalier Zuliani, destiné à ces fonctions, était un amateur éclairé des sciences et des beaux-arts : il s'empressa d'accorder une place sur son bâtiment à notre jeune compatriote. Lechevalier trouva là pour compagnon de voyage le célèbre docteur *Spallanzani*, que l'empereur Joseph II envoyait dans le Levant pour y enrichir de découvertes nouvelles la science de la nature. Le bâtiment mit à la voile le 21 août 1785, un peu avant le coucher du soleil; et dès le lendemain, au point du jour, ils aperçurent les rivages de l'Istrie.

[1] *Voyage Pittor.*, t. II, première partie (1809), p. 10 sq.

[2] En 1820.

La vue des côtes pittoresques de l'Adriatique et de la mer Ionienne, et quelques relâches à Corfou, à Zante, à Cérigo, à Athènes et à Skyros, célèbre par le séjour d'Achille au milieu des filles du roi Lycomède, diversifièrent agréablement la traversée. Le 16 novembre, on touchait à Ténédos. C'était là que Lechevalier devait quitter le baile vénitien; les vents contraires, qui l'y retinrent assez longtemps, lui fournirent du moins l'occasion de parcourir l'île et d'en rechercher les antiquités. Il ne voulait pas quitter cette partie de la mer Égée sans voir Métélin, l'ancienne Lesbos; il se proposait d'ailleurs d'entrer dans la Troade par le cap Lectum, et de remonter de là la côte d'Asie jusqu'à l'embouchure de l'Hellespont, pour tâcher de découvrir la plaine de Troie, ses monuments et ses fleuves [1].

Porto-Sigri est l'un des ports les plus fréquentés de Métélin; il est situé à l'extrémité occidentale de l'île. Lechevalier s'y rencontra avec le capitaine *Truguet*, qui avait reçu la mission de conduire la campagne hydrographique sollicitée par M. de Choiseul, et qui avait choisi ce point comme une station favorable pour y rapporter les positions des autres points du Nord-Est de l'Archipel.

Notre voyageur put bientôt commencer l'exécution de son projet favori. Le promontoire *Lectum*, où il vint débarquer, doit la dénomination de cap *Baba* que lui donnent les Turks à un village du même nom qui y est assis sur le penchant d'une colline. De là, longeant la côte de l'ancien royaume de Priam, et laissant sur sa droite plusieurs villages insignifiants, il arriva le même jour aux ruines désertes d'*Alexandria Troas*. Il ne les quitta qu'après y avoir vérifié l'exactitude des descriptions que Pococke et Chandler en ont données.

A peine sorti d'Alexandria, Lechevalier aperçut à l'horizon, du côté du nord, une éminence conique qui attira toute son attention par sa hauteur, par sa masse imposante, et par sa forme régulière qui se dessine d'une manière tranchante sur le sommet horizontal de la colline où elle est située. Il dirigea sa route vers ce point remarquable, à travers la longue chaîne de collines qui descendent, en s'aplanissant par degrés, des

[1] Lechevalier, *Voyage de la Troade*, t. I, p. 222, édit. de 1802.

hauts sommets de l'Ida, et viennent insensiblement se perdre sur les bords de l'Égée. Lechevalier s'informa avec empressement si les Turks des environs avaient coutume de désigner cette éminence par quelque nom particulier. On lui répondit qu'ils la regardaient comme un tombeau des infidèles et qu'ils la désignaient sous le nom de *Tépé*. Ce mot frappa le voyageur : c'était aussi le nom que les anciens Égyptiens donnaient à leurs tombeaux [1]. Lechevalier ne pouvait encore former aucune conjecture; il se contenta d'en mesurer les dimensions, en même temps que du sommet du monticule il embrassait un admirable point de vue. « Au midi, j'apercevais les ruines d'Alexandria Troas; au levant, les pics élevés de l'Ida; à l'ouest, la mer Égée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Samothrace, de Lemnos, et jusqu'au sommet du mont Athos; à mes pieds, enfin, et du côté du nord, j'avais une vaste plaine entourée d'agréables collines, couverte de villages et cultivée d'espace en espace. Deux fleuves qui paraissaient sortir des gorges de l'Ida la traversaient de l'est à l'ouest dans sa longueur. De différents côtés et à des distances différentes, je voyais des éminences semblables à celle au sommet de laquelle j'étais assis... [2]. »

On conçoit aisément tout ce qu'un pareil tableau dut éveiller de sensations dans l'âme du voyageur. De ce moment, ses idées sur la géographie homérique de la plaine de Troie prirent une forme mieux arrêtée, et ses recherches un but plus précis.

Elles n'eurent cependant pas, dans cette première visite, les résultats qu'une exploration exécutée avec plus d'ensemble et des moyens plus puissants allaient amener bientôt après. Lechevalier ne nous donne, au reste, aucun autre détail sur ses

[1] Des monuments analogues par leur forme conique, leur destination tumulaire et même leur dénomination, se retrouvent dans une grande partie de l'Asie occidentale, depuis les campagnes de Troie et les plaines de l'ancien Tanaïs jusqu'au fond de la Transoxane et aux bords du Sindh. Dans cette dernière région, où ils abondent, on les connaît sous le nom de *stoupas* ou *topas*. On peut voir, sur ces remarquables monuments, un savant Mémoire de M. Carl Ritter de Berlin : *Die stupas (Topas), oder die Architectonischen Denkmäle an der Indobaktrischen Kœnigstrasse, und die Colosse von Bamiyan...* Berlin, 1838, in 8. Nous aurons plus d'une occasion d'y revenir par la suite.

[2] *Voyage à la Troade*, t. I, p. 248 et suiv.

courses de 1785, et nous transporte un peu brusquement à Constantinople.

Il y trouva M. de Choiseul, qui continuait de donner à la poursuite des travaux scientifiques dont il avait pris la haute direction, tout le temps que ne lui demandaient pas ses graves occupations diplomatiques. Les récits de Lechevalier réveillèrent en lui le souvenir plus vif de sa propre excursion de 1776, et le désir de faire reprendre, pour les étendre et les compléter, des recherches à peine ébauchées. Le peintre *Cassas* revenait alors de Palmyre avec une riche collection de dessins qui n'ont pas tous été publiés : M. de Choiseul, échauffé encore par l'enthousiasme que la perspective d'un nouveau champ de travaux absolument vierge avait allumé chez le grand artiste, se détermina à envoyer dans la Troade l'astronome *Tondu* [1], qui venait d'achever la carte du nord de l'Archipel, levée de concert avec *Racord*, le major *Duval* et le capitaine *Truguet*. Leur dernier ouvrage avait été la carte de l'Hellespont. Ils avaient déterminé la figure de l'île de Ténédos, et fixé les principaux points de la côte d'Asie depuis le golfe d'Adramitti jusqu'au canal des Dardanelles. Ils avaient conséquemment embrassé dans leur travail la partie de la côte de Troie qui s'étend depuis l'entrée de l'Hellespont jusqu'aux ruines d'Alexandrie, et déterminé ainsi le cadre que l'expédition organisée par M. de Choiseul allait avoir pour objet de remplir. Lechevalier fut chargé d'y comparer avec le local le texte des anciens auteurs, principalement celui de Strabon et d'Homère;

[1] C'est aux observations des pléiades et des satellites de Jupiter faites en 1785 à la maison consulaire de France par Tondu, que l'on doit la détermination précise de la longitude de Smyrne, fixée à 24° 48′ 6″ à l'Est du méridien de Paris, d'après les calculs de Méchain, rectifiés par ceux de M. Daussy. Un grand nombre d'observations faites par Raccord en 1791 à la même maison consulaire, ont donné pour la latitude de ce point important 38° 25′ 38″. Ces deux chiffres sont ceux des dernières tables de la *Connaissance des Temps*. Nous devons ajouter que les données déduites des observations de Tondu et de celles de Racord, n'ont pas sensiblement modifié la position assignée à Smyrne sur les cartes de d'Anville d'après celles de Feuillée et de Chazelles. Il est même assez remarquable que le déplacement soit plus considérable dans le sens des parallèles que dans celui des méridiens, la différence n'étant guère que de 1′ sur la longitude, et de près de 4′ sur la latitude. Voy. *Analyse de la Carte intitulée les Côtes de la Grèce et l'Archipel*, 1757, p. 42.

la partie pittoresque fut laissée à l'habile pinceau de Cassas.

Lechevalier et ses compagnons partirent de Constantinople le 11 septembre 1786; le 13, ils arrivaient au cap Sigée.

Le moment où ils y mirent pied à terre fut signalé par un phénomène dont il n'est pas sans intérêt de conserver le récit.

La hauteur du mont Athos était célèbre chez les anciens, et de nombreux témoignages attestent que l'ombre de la montagne, projetée par le soleil couchant, s'étendait jusqu'à l'île de Lemnos : Pline ajoute qu'elle atteignait une statue élevée au milieu de la place de Myrina, une des villes de l'île. Le fait n'est pas douteux, et les calculs des géomètres modernes ont montré qu'il n'en résultait nullement pour le mont Athos, ainsi qu'on l'avait cru, la nécessité d'une très-grande élévation [1]. Si le témoignage réuni des auteurs anciens, joint aux calculs de nos astronomes, pouvait encore laisser planer quelque doute sur un fait longtemps controversé, ce doute serait pleinement dissipé par l'observation directe de nos voyageurs. Laissons parler Lechevalier : « Lorsque nous abordâmes à *Koum-kalèh*, le premier des châteaux situés sur la côte d'Asie à l'entrée du canal des Dardanelles, le soleil couchant était sur le point de disparaître derrière le sommet du mont Athos; la couleur azurée des pics d'Imbros et de Samothrace semblait prêter un nouvel éclat aux brillants faisceaux de lumière que le soleil lançait à travers un ciel pur. En jetant les yeux vers l'ouest, nous aperçûmes un cône d'ombre qui prenait son origine au sommet de l'Athos, et dont la base, projetée horizontalement, semblait raser la surface de la mer et se diriger vers l'île de Lemnos. Après quelques instants, cette ombre s'éleva dans l'atmosphère, se dissipa, et perdit sa forme à mesure que le soleil descendit au-dessous de l'horizon. »

Que le mont Athos soit d'ailleurs visible de l'entrée de l'Hellespont, quoique l'on en soit séparé par toute la largeur de la mer Égée, c'est un fait bien connu de tous les marins qui fréquentent ces parages, et qui tient moins à la hauteur absolue de la montagne qu'à sa forme conique et à son complet isolement.

[1] Lechevalier, *Voyage de la Troade*, t. I, p. 259, édit. 1802. Comp. Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. II, 1re part., p. 138,

Il est ainsi devenu pour les marins un point de reconnaissance très-distinct, sur lequel ils se dirigent et qu'ils ne perdent jamais de vue depuis l'Eubée jusqu'aux Dardanelles.

Nous ne pourrons suivre pas à pas Lechevalier et ses compagnons dans la plaine de Troie; outre que le voyageur lui-même n'a pas conservé à sa relation la forme de journal, on comprend que les courses multipliées et croisées dans tous les sens de plusieurs observateurs, que leurs recherches et leurs opérations géométriques dans un canton de quelques lieues seulement d'étendue, ne se peuvent faire autrement connaître que par leurs résultats. Ces résultats se résument principalement ici, d'une part, dans la carte topographique de l'ancienne Troade, entre la côte de la mer Égée, celle du golfe d'Adramitti et la chaîne supérieure de l'Ida, carte dont les points principaux furent déterminés trigonométriquement, et les détails remplis au moyen d'esquisses et de relevés analogues aux reconnaissances militaires de nos officiers [1]; d'autre part dans le livre de Lechevalier, qui en est à la fois et le complément et le commentaire. La partie historique et les discussions de géographie comparée, principalement rapportées à l'Iliade, y occupent une grande place. Ce qui doit surtout nous attacher, quant à présent, ce sont les descriptions propres à nous donner une notion exacte du pays dans son état actuel; nous aurons occasion de revenir sur la partie purement historique, en racontant la longue polémique à laquelle ce qu'on a nommé le système de Lechevalier a donné lieu.

Voici l'aperçu général que le voyageur nous trace dès le début, du pays où allaient se porter ses recherches : « A l'entrée du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine entourée d'agréables collines qui en embrassent toute l'étendue. Les deux endroits où ces collines viennent se terminer, sur le rivage de la mer, sont remarquables par des monuments qui paraissent être d'une haute antiquité. Deux monticules voisins, ouvrage de la main des hommes, sont à l'extrémité

[1] L'Atlas de Lechevalier (pl. XIV et XV) ne donne qu'une esquisse partielle de cette carte; elle a été publiée dans son entier, et avec des corrections ultérieures, dans la livraison de 1820 (2e partie du t. II) du *Voyage Pittoresque* du comte de Choiseul-Gouffier.

d'une de ces collines; un autre monticule semblable aux deux premiers, mais dégradé, est à l'extrémité de l'autre. Le fort de *Koum-kalèh* est entre les collines.

» A l'est de la plaine[1], s'ouvre une vallée que les Turks nomment *Tumbrek*, et où l'on trouve les débris d'un temple. A l'ouest, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine et le pays d'alentour.

» Au sud et au fond de la plaine, le village de *Bounar-Bachi* est situé sur une éminence bordée de précipices, et couverte de plusieurs monticules semblables aux précédents. Près du village sont des sources abondantes et limpides, parmi lesquelles on en remarque une qui est chaude et fumante dans certaines saisons. Le ruisseau que forment toutes ces sources, après avoir coulé au nord-ouest dans la plaine entre deux rives verdoyantes et fleuries, a été détourné de son cours naturel par des moyens humains, et conduit à la mer Égée à travers un vallon qui s'étend vers le sud-ouest.

» Enfin un large torrent, presque toujours à sec, descend des hauts sommets du mont Ida, coule au pied des précipices qui entourent Bounar-Bachi, et parcourant la plaine du sud-est au nord-ouest, va se jeter dans le canal des Dardanelles près du fort de Koum-kalèh[2]. »

Ce torrent sorti du sein de l'Ida est le fleuve que Strabon, d'après la topographie troyenne de Demétrius de Scepsis, désigne sous le nom de *Skamander*[3]; pour lui, le Simoïs est une rivière qui coule du côté du cap Rhétée (situé dans l'intérieur même de l'Hellespont), tandis que le Scamandre coule plus à l'ouest du côté du cap Sigée, les deux fleuves se réunissant près de la Nouvelle Ilion pour aller de là se jeter dans la mer près du cap Sigée, où elles formaient, avant d'y arriver, un marais appelé *Stoma Limnê*, le Marais de l'embouchure.

[1] Nous rectifions d'après la carte quelques inadvertances de l'auteur dans les orientements. Ainsi la vallée de Tumbrek n'est pas *au nord* de la plaine du Scamandre, comme le dit Lechevalier, mais à l'*est*; de même, Bounar-Bachi n'est pas à l'*est*, mais au *sud*.

[2] Lechevalier, *Voyage à la Troade*, t. II, p. 165, édit. de 1802.

[3] Strab., *Geograph.*, lib. XIII, p. 595-602, édit. Casaub.

La seule inspection de la carte rend évident que le Simoïs de Démétrius et de Strabon n'est autre que la rivière actuelle de Tumbrek-tchaï, dont l'embouchure, détournée de son ancien cours, se porte maintenant dans l'Hellespont même au fond de la petite baie de Karanlik, que couvre l'ancien cap Rhétée[1]. Mais les traits essentiels de la topographie homérique se trouvent ainsi effacés. Nous ne répéterons pas ici l'exposition détaillée que nous en avons faite précédemment, et à laquelle le lecteur voudra bien recourir[2]. On ne retrouve plus ici les deux sources, l'une chaude et l'autre froide, où naissait le Skamandre, sous les murailles mêmes d'Ilion; beaucoup d'autres circonstances indiquées par le poëte sont pareillement inconciliables avec la topographie démétrienne. Cette grave difficulté n'avait pas échappé à Strabon. Il convenait qu' on ne retrouvait point les deux sources. « La source du Skamandre n'est pas là, dit-il; elle est dans la montagne. D'ailleurs, il n'y en a pas deux : il n'y en a qu'une... » Il est probable, ajoutait-il, que la source chaude aura disparu.

Il est donc évident qu'une confusion très-ancienne s'est introduite dans le pays à l'égard des noms et de la situation respective du Skamandre et du Simoïs : et cette confusion, consacrée par Strabon sur l'autorité de Démétrius de Scepsis, s'est perpétuée dans la tradition, puisque aujourd'hui encore le nom de *Mendéré-sou*, forme que le nom de Skamandre a prise dans la bouche des Turks, s'applique à celle des deux rivières qui naît au loin dans la montagne, c'est-à-dire au Simoïs d'Homère.

Mais si l'on ne pouvait conserver de doutes sur la substitution des deux noms, et sur l'application du nom de *Simoïs* dans le Poëte à la principale rivière de la plaine, à celle dont le cours remonte jusqu'aux gorges intérieures du mont Ida, en un mot

[1] D'Anville, dans son *Asiæ Minoris Tabula*, 1764, a suivi et bien exprimé les idées de Démétrius et de Strabon sur le cours respectif du Simoïs et du Scamandre, et sur la position des deux Ilium. Le même système, ainsi que nous l'avons fait observer précédemment, se retrouve dans la carte générale de la Grèce ancienne construite par Barbié du Bocage en 1780 pour le premier volume du *Voyage Pittoresque* de M. de Choiseul-Gouffier.

[2] Page 243 du volume précédent.

au *Skamandre* de Démétrius et de Strabon, restait toujours la même incertitude sur l'application du Skamandre homérique. Et cependant cette découverte avait d'autant plus d'importance, que celle de l'emplacement de l'ancienne *Ilion*, la ville de Pergame, s'y rattachait intimement, puisque les deux sources du Skamandre, la source chaude et la source froide, devaient être aux portes mêmes de la vieille cité. Cette pensée s'était emparée de l'esprit de Lechevalier; il résolut de ne rien négliger dans une recherche que pas un voyageur avant lui n'avait songé à entreprendre.

Après avoir observé les marais qui se trouvent encore, comme au siècle de Strabon, à l'embouchure du fleuve, et en avoir dessiné le cours dans l'étendue de la plaine, il forma avec Cassas la résolution de le remonter de là jusqu'à sa source, à travers les troncs d'arbres et les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit. « Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés, qui s'étendent depuis Bounar-Bachi jusqu'à la plaine d'Enaï. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers et des platanes croissent et végètent tristement dans cet étroit vallon, au milieu de la destruction et des ravages qui les entourent; et quoiqu'à moitié déracinés, ils payent encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

» Je marchai pendant cinq heures entre ces deux chaînes de rochers qui s'élèvent à droite et à gauche à la hauteur de quatre cents pieds, et j'arrivai enfin dans une vaste plaine, à l'entrée de laquelle est un village considérable que les Turks appellent *Enaï*.

» Le torrent qui baigne ses murs se jette près de là dans le Simoïs et prend sa source du côté de *Baharlar*, à 5 lieues de distance vers le Midi. Le pont de bois sur lequel on passe ce torrent pour entrer dans le village est soutenu par des piliers de granit; les murailles du caravanseraï sont couvertes de fragments d'architecture et d'inscriptions. Tout paraît annoncer que ce village a été bâti sur les ruines de quelque ville ancienne. Il y en avait une, à peu près dans ces contrées, que Strabon

appelle *Æneas*, et dont le nom n'est pas très-méconnaissable dans celui d'*Enaï*[1].

» Dans une longue recherche que je fis aux environs d'Enaï, je fixai la position des mines d'argent qui existaient au temps de Strabon, celle d'*Eski-Skuptchu*, peut-être une des nombreuses villes appelées *Skepsis;* et sur la route d'Alexandria-Troas je découvris celle de l'ancienne *Cocilium* dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui *Kotcholan-Ovasi-Keuï*.

» De retour à Enaï, je continuai mon voyage vers le *Cotylus*, en suivant toujours le lit du Simoïs. A droite, je laissai les villages de *Hatoukli-keuï* et de *Késil;* à gauche, celui de *Tchiaous;* enfin, après sept heures de marche, j'arrivai à celui d'*Avdgilar*, ou des Chasseurs, qui se trouve au pied de la haute montagne que les Turks appellent *Kaz-Dâghi*, la Montagne de l'Oie...

» Je me mis en marche, pour en atteindre le sommet, à travers des forêts de pins remplies de chakals et de bêtes fauves de toute espèce, auxquels les habitants du village voisin font continuellement la chasse.

» Après avoir monté pendant quatre heures, et traversé plusieurs ruisseaux qui roulent en écumant au fond des précipices, j'atteignis enfin le sommet de cette montagne.

» C'est là le mont *Cotylus;* c'est de là que le Simoïs descend avec impétuosité, quand il est grossi par les pluies ou la fonte des neiges. Le sommet du *Cotylus*, comme celui du *Gargara*, est un des pics les plus élevés de la chaîne du mont Ida... C'est peut-être un des points du globe d'où l'on aperçoit les plus beaux pays, et ceux qui rappellent surtout les plus intéressants souvenirs.

» O vous, amis d'Homère et de la belle nature, venez contempler avec moi la scène ravissante qui se découvre à mes regards! Le ciel est pur; quelques nuages légers et vaporeux n'en interrompent la voûte azurée que pour lui donner plus d'éclat : le soleil couchant frappe de ses rayons dorés tous les

[1] *Aineïa* ou *Ænea* était à 30 stades, ou une lieue et quart environ de l'Ésèpe, qui coule du revers oriental de l'Ida (Strab. XIII, 603 D); la synonymie proposée par Lechevalier ne saurait donc être exacte. Peut-être Enaï a-t-il conservé, comme l'a pensé Barbié du Bocage, quelque trace du nom de l'ancienne *Neandria*.

sommets qui m'entourent. Si je cesse un instant de contempler les plaines du Scamandre, mes yeux se reposent sur la terre des Thraces et des Mysiens [1] : je vois le Granique et l'Æsepus s'échapper à travers les vallons et les plaines, pour aller payer le tribut de leurs eaux à la Propontide. A quarante lieues de distance, et dans l'horizon de la mer Égée, je distingue les montagnes de la Thrace et le sommet de l'Athos, où Junon se repose en descendant de l'Olympe; j'aperçois l'île de Lemnos, où le sommeil, frère de la Mort, a fixé son séjour, et celle de Samothrace, d'où Neptune découvre l'Ida, la flotte des Grecs et la ville de Troie [2]. Plus près de moi, sont les iles d'Imbros et de Tenedos; je découvre enfin les sommets du Gargara, où croissent encore aujourd'hui le crocus et l'hyacinthe [3], comme à l'instant où Jupiter, enveloppant Junon d'un nuage d'or, s'endormait paisiblement dans ses bras.

» Le lendemain avant le lever du soleil, en jetant les yeux vers l'est, j'aperçus des feux errants qui sillonnaient l'atmosphère, et qui, après s'être répandus de tous côtés, semblaient se réunir aux approches de la lumière du jour. Ces apparitions lumineuses, que j'ai également observées sur l'Olympe de Bithynie, auraient-elles fait imaginer aux Grecs que l'Olympe et l'Ida étaient le séjour des dieux? N'est-ce point à cette espèce de merveille que le chœur des Troyennes fait allusion quand il parle, dans l'Euripide, du sommet merveilleux de l'Ida que le soleil éclaire de ses premiers rayons, *et qui répand une clarté divine?...* [4]. »

Le voyageur nous raconte ensuite comment eut lieu, inopinément, la découverte des sources du *Skamandre*, de ces deux sources de température inégale, dont la connaissance devait conduire à celle de l'emplacement de Troie. Au moment où il se préparait, en compagnie de Cassas, à l'excursion dont il vient de nous retracer les impressions, plus encore que les circonstances, un Turk qui leur servait de guide, et qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade le même intérêt qu'eux, leur pro-

[1] *Iliad* XIII, 4.
[2] *Id.* XIII, 12.
[3] *Id.* XIV, 348.
[4] Lechevalier, *Voyage dans la Troade*, t. II, 178 et suiv.

diguait sans réserve les témoignages les moins équivoques de sa pitié : « Infidèles, leur disait-il, je vous trouve bien insensés de venir de si loin vous exposer à tant de dangers pour chercher des ruines et des sources. N'avez-vous donc pas dans votre pays des rivières et des masures? » Cependant, pour satisfaire leur empressement, il leur montra du doigt un groupe d'arbres à une grande distance, et leur assura qu'il y avait près de là une très-belle source. Écoutons le voyageur :

» Rien ne saurait égaler la surprise et le plaisir que nous éprouvâmes, lorsque excédés de chaleur et de fatigue, après avoir traversé une plaine immense sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes et de peupliers.

» La colline au pied de laquelle ce bois est situé termine la plaine du côté du sud-est. Elle est composée d'une sorte de brèche, ou de poudingue, dont les pierres sont réunies entre elles, comme une véritable maçonnerie, par une espèce de ciment de couleur rougeâtre. La nature ici a tellement imité l'art, qu'il faut l'observer avec le plus grand soin pour dissiper l'illusion qu'elle excite.

» De nombreuses sources de l'eau la plus limpide s'échappent du pied de cette colline, où l'on remarque des débris de murailles dont la construction très-solide doit être l'ouvrage de quelque peuple plus industrieux que les Turks.

» Sur la route qui conduit de la mer au village voisin, environ à quarante pas de la colline dont je viens de parler, une autre source très-abondante jaillit à gros bouillons du fond d'un large bassin, dont les bords sont formés par des fragments de granit et de marbre. En hiver, elle est chaude, et elle exhale une épaisse fumée qui couvre les arbres et les jardins d'alentour.

» Le nom de *Bounar-Bachi*, qu'on donne au village qui avoisine ces sources, signifie Tête de la Source, et est en turk la traduction littérale du mot κρουνὸς par lequel Homère désigne celle du Skamandre.

» On conçoit facilement que des sources aussi abondantes doivent tout fertiliser autour d'elles. Elles se partagent en effet en plusieurs petits ruisseaux pour arroser des jardins délicieux, où elles font croître toutes sortes de légumes et de fruits; elles

se réunissent ensuite dans un lit commun. Le petite fleuve qu'elles forment a environ douze pieds de large et trois pieds de profondeur. On y pêche surtout des anguilles. Un vieux saule sert de pont pour le traverser. Ce fleuve coule avec rapidité sur un fond de sable et de cailloux ; ses rives au printemps sont verdoyantes et émaillées de fleurs : aux environs des sources elles sont couvertes de roseaux très-épais et très élevés, qui rappellent l'endroit où les filles de Troie allaient se baigner avant leurs noces, et où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé... [1]. »

C'était là, tout l'indiquait, cette double source mentionnée par le poëte ; la rivière que forment leurs eaux était donc le véritable *Skamandre* homérique. Mais elle ne va plus, comme au temps d'Homère, se réunir au Simoïs, c'est-à-dire au Mendéré. Après avoir suivi, jusqu'au-dessous du village d'*Erkessi-keuï*, la chaîne de collines qui borde la plaine du côté du sud, elle se détourne tout à coup, transformée en un canal creusé de main d'hommes qui la porte à la mer Égée [2].

Il paraît difficile à Lechevalier de fixer le point où le Simoïs et le Skamandre se réunissaient au temps d'Homère. « Le Simoïs est un torrent impétueux qui change de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux. Le Skamandre, au contraire, a des sources intarissables ; mais comme il coule dans la même plaine et dans le voisinage du Simoïs, son cours tranquille dépend tellement des fureurs de son frère, qu'on peut fixer le point de leur ancienne réunion à l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme.

» Le lit du Simoïs n'a pas, d'ailleurs, plus de trois pieds de profondeur. Il est à sec pendant toute l'année, excepté au printemps lorsque le soleil fond subitement la légère couche de neige qui garnit les sommets de l'Ida, et dans l'été après quelques pluies accidentelles et de courte durée. Le fleuve alors se répand sur la plaine; mais comme la source qui le grossit est épuisée dans un instant, il laisse bientôt à sec et son lit et le terrain dont il s'était emparé.

[1] Lechevalier, *Troade*, t. II, 191 et suiv.
[2] *Id.*, p. 200.

» Il n'est pas plus aisé de déterminer l'époque où les eaux du Skamandre ont cessé de se réunir à celles du Simoïs. S'il faut en croire les Turks d'Erkessi-keuï, Hassan, capitan-pacha, ayant fait bâtir un moulin et des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Skamandre. Cette tradition a d'autant plus de vraisemblance, que les habitants du village d'Erkessi assurent avoir été employés à creuser le nouveau canal [1]. »

Avançons-nous maintenant, sur les pas de notre heureux voyageur, à la recherche du site d'Ilium.

« La situation des sources du Skamandre, constatée par le caractère très-marqué qui les distingue, aidait naturellement à découvrir la position de la ville de Troie. Il était tout simple de penser que le village le plus voisin de ces belles sources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville... Je monte donc au village de *Bounar-Bachi* par une pente douce et facile, et je traverse d'abord un vaste cimetière dont chaque tombeau est orné d'une colone de marbre ou de granit... J'avance toujours en montant vers le village; et, un mille au delà, du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice, qui entoure presque de toutes parts la colline où je suis placé. Deux pas de plus, et je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

» Le torrent qui coule au fond de ce précipice est le Simoïs, qui, comme je l'ai dit, prend sa source au mont Cotylus, et qui parcourt le nord de la plaine. Quand il est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux l'étroit vallon bordé de rochers menaçants que la nature semble avoir destinés à contenir sa fureur. Mais comme il est le plus souvent à sec, les habitants des villages voisins profitent avec sécurité de cet heureux intervalle pour cultiver son lit et ses rivages, rendus fertiles aux dépens des contrées qu'il a dépouillées de leur fécondité.

[1] Lechevalier, *Troade*, t. II, p. 202 et 172.—Dans la petite carte-perspective où l'anglais Sandys, au commencement du dix-septième siècle, a représenté la plaine de Troie comme à vol d'oiseau, on voit les deux rivières se réunir à quelque distance de la mer, au-dessus de quelques expansions d'eau qui figurent les lagunes marécageuses voisines de l'embouchure (Sandys' *Travels*, p. 19).

» Du sommet de cette éminence, que les Turks appellent *Balli-Dâghi*, montagne de Miel, à cause des nombreux essaims d'abeilles qui se trouvent dans les rochers voisins, je découvre dans la direction de la mer le grand tombeau d'*Udjek*, et la plaine de Troie dans toute son étendue. Les deux chaînes de collines qui entourent cette plaine se dirigent, l'une vers le cap d'Iéni-Chèhr, l'autre vers la pointe d'In-Tépèh. Celle de la droite ou du nord, qui s'étend entre Tchiblak et Ak-Tché, est plus riante que l'autre. Mes yeux embrassent à la fois tout le nord de la mer Égée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Samothrace, le sommet du mont Athos et la Khersonnèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

» Au moment où j'admirais les avantages de cette situation et la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement que j'étais entouré de monticules semblables à ceux que j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la plaine. L'un d'eux, cependant, me parut avoir quelque chose de singulier dans sa structure : je m'en approche, et je vois qu'il n'est pas, comme les autres, un monceau de terre couvert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres. Sa forme conique avait été altérée; et il semblait qu'on eût voulu en pénétrer l'intérieur pour le fouiller.

» Ce n'est pas tout : en examinant avec soin la superficie du rocher de Balli-Dâghi, je distingue les fondements d'anciens édifices, dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondements ne sont-ils point ceux de quelque ancienne ville? Ces monuments singuliers ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers? Ces colonnes de marbre ne sont-elles point des débris de ses temples et de ses palais?... [1]. »

Un trait de lumière avait frappé l'esprit de Lechevalier : il foulait le sol où avait été Troie! Il ouvre son Homère; il relit tous les vers où le poëte a mentionné la ville de Priam, et dans tous il trouve la confirmation de sa découverte [2]. Plus de doute, s'écria-t-il, j'ai retrouvé Troie!

Il accourt à Constantinople mettre sous les yeux de l'ambas-

[1] Lechevalier, *Troade*, t. II, p. 208 et suiv.
[2] *Id.*, p. 215 et suiv.

sadeur les richesses scientifiques recueillies par l'expédition. La carte de la Troade levée, la géographie homérique de la plaine troyenne restituée, tous les sites remarquables de la longue vallée du Simoïs et des environs de l'Hellespont reproduits par le pinceau, c'étaient là, en effet, des résultats qui non-seulement laissaient loin en arrière ceux des précédents voyageurs, mais qui dépassaient même toutes les espérances que l'on avait pu concevoir de la nouvelle exploration. M. de Choiseul voulut vérifier de ses propres yeux des découvertes que leur importance même pouvait exposer au doute. Il se transporta dans la Troade, — c'était au commencement de 1787, — accompagné du capitaine Truguet et de plusieurs autres personnes de Constantinople : Lechevalier, qui leur servait de guide, leur fit partager à tous sa propre conviction. Les circonstances essentielles de la narration homérique s'accordent toutes en effet avec la topographie actuelle de la plaine, en se plaçant sur le plateau escarpé de Bounar-Bachi comme sur le site de l'antique Ilion; et nous pouvons ajouter que jusqu'à présent au moins ce plateau de Bounar-Bachi est la seule localité connue de la plaine troyenne qui réunisse les conditions capitales exigées par l'ensemble concordant des passages que fournit l'Iliade : la distance convenable de la mer, la conformation en pente douce d'un côté, en précipices de l'autre; enfin, la proximité de deux sources de température inégale, d'où se forme immédiatement un affluent du Simoïs. Il peut y avoir encore des difficultés de détail; la critique peut soulever des objections secondaires, que la critique aussi se charge de résoudre : mais ces difficultés et ces objections s'effacent, à notre avis, devant cet accord frappant que le voyageur nous montre dans les faits principaux entre les descriptions du Poëte et la conformation du sol.

Sans avoir rien ajouté d'essentiel aux découvertes de Lechevalier, cette nouvelle visite du comte de Choiseul à la plaine de Troie ne laissa pas d'en étendre ou d'en compléter quelques aperçus, en même temps qu'elle en augmenta l'autorité en les contrôlant par un second examen[1]. M. de Choiseul, rendant

[1] L'année suivante, M. de Choiseul envoya de nouveau sur les lieux l'ingénieur *Kauffer*, pour rectifier quelques points de la carte que l'on avait reconnus défectueux.

compte de sa visite au plateau de *Bounar-Bachi*, s'exprime ainsi : « Toute cette surface est encore couverte de fragments de décombres extrêmement divisés, atténués, mais cependant très-faciles à distinguer pour ceux qui ont l'habitude de ces recherches; et quoique les ruines d'Ilion elles-mêmes aient péri, on ne saurait méconnaître ici l'emplacement d'une ville très-anciennement détruite. Des fouilles dirigées avec intelligence feraient découvrir des restes de fondations qu'on croit même apercevoir encore en plusieurs endroits au niveau du terrain, et l'on pourrait retrouver le contour des murailles, peut-être relevées depuis qu'elles furent renversées par les Atrides, mais qui, même sans supposer cette restauration, peuvent s'être conservées dans le sein de la terre jusqu'à nos jours.

» Ce plateau, d'où l'on jouit déjà de l'aspect de la plaine, est lui-même surmonté par une crête plus élevée, par le dernier sommet qui portait la haute citadelle d'Ilion, *Pergama*, nom devenu d'un emploi général chez les anciens pour désigner toutes les forteresses situées sur le sommet d'une montagne. Je m'empressai d'y monter, sur les débris d'un mur destiné à défendre le dernier asile des assiégés et les approches de la haute tour dont les fondements existent encore sur les bords mêmes des précipices, *turrim in præcipiti stantem*. Virgile assurément ne pouvait mieux en indiquer la position. A quelques pas est une citerne, et sur cette sommité sont partout des vestiges de constructions bien plus nombreuses et bien plus reconnaissables que sur l'emplacement de la ville même (1). »

La température des sources de Bounar-Bachi fut de la part de M. de Choiseul l'objet d'une attention particulière. Des observations thermométriques faites simultanément aux deux sources, le 10 février, lui donnèrent une différence de 14 degrés, l'une ayant fait monter la liqueur à 22 degrés au-dessus de zéro, pendant que l'autre se maintenait à 8 degrés seulement, la température atmosphérique étant de 10 degrés (2).

Il paraîtrait cependant que ni la température absolue des sources, ni leur température relative, ne se maintiennent les

1 *Voyage Pittoresque de la Grèce*, t. II.
2 *Id.*, p. 269.

mêmes à toutes les époques de l'année. Morritt, le 13 novembre 1794, constata pareillement une différence *très-considérable* de température entre les deux sources; les Turks lui assurèrent que la source chaude l'était beaucoup plus en hiver, et qu'elle fumait alors très-visiblement [1]. La même chose est répétée par le Dr Sibthorpe [2], par le Dr Hunt [3], et par Dallaway [4]. Le Dr Clarke, le 4 mars 1801, trouva les deux sources d'une température égale, mais marquant l'une et l'autre de 14 à 16 degrés de chaleur de plus que l'air atmosphérique, au thermomètre Fahrenheit [5]. M. Mauduit, les 2, 3 et 5 novembre 1811, s'assura, mais par la seule impression du toucher, n'ayant pas de thermomètre, que la température des deux sources était beaucoup plus haute que celle de l'air atmosphérique, différence qui ne lui parut pas être moindre de 13 à 14 degrés Réaumur [6]. Enfin, M. Dubois, qui fut envoyé sur les lieux par M. de Choiseul vers la fin de 1814, et qui avait été muni de deux bons thermomètres de Réaumur, s'assura par des observations renouvelées cinq jours de suite, du 12 au 16 janvier 1815, qu'il existait entre les deux sources une différence de 5 à 6 degrés [7]. A quelque cause que ces variations doivent être attribuées, il n'en reste pas moins constant que l'une des deux sources est habituellement plus chaude que l'autre, et qu'en hiver surtout cette différence devient assez sensible pour justifier complétement la peinture qu'en fait Homère.

M. de Choiseul présente aussi, sur l'origine de la confusion des noms du Simoïs et du Skamandre, une conjecture que nous devons reproduire, parce qu'elle est au moins très-vraisemblable. « Passé le point où le Simoïs et le Scamandre se réunissaient dans la plaine, le premier perdait son nom, et c'était le Scamandre qui conservait le sien jusqu'à la mer, soit qu'il ne tînt cette préférence que du caprice des habitants, soit qu'il le dût à

[1] Morritt, dans Lechevalier, *Troade*, t. III, p. 221.
[2] Sibthorp, dans les *Memoirs on the Turkey*, édités par Walpole, p. 114.
[3] *Ibid.*, p. 109.
[4] Dallaway, *Constantin. anc. et mod.*, t. II, p. 174, tr. fr.
[5] Clarke's *Travels*, vol. II, p. 111, édit. in-4.
[6] Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, p. 194.
[7] Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. II, p. 270, note.

la nature de son cours toujours égal, tandis que durant une partie de l'année le Simoïs à sec ne versait plus ses eaux dans le lit commun, où seules alors coulaient celles du Scamandre. Mais le cours de celui-ci se trouva dans la suite embarrassé et presque interrompu par les sables qu'entraînait le violent Simoïs : ces sables s'accumulèrent vers le confluent des deux fleuves, barrèrent le cours paisible du Scamandre, le forcèrent de refluer dans la plaine et de former le marais qui existe aujourd'hui. Alors la partie supérieure du Scamandre devint étrangère à l'embouchure vers laquelle il cessait de couler; le Simoïs se trouva seul en possession du lit qui leur avait été commun; les navigateurs et les colons éoliens qui s'étaient emparés du pays, ne voyant plus qu'un seul fleuve qui passait près de leur nouvelle Ilion, s'accoutumèrent insensiblement à prolonger sur la totalité de son cours le nom d'abord affecté à la partie inférieure au confluent et la plus voisine de la mer. Le Simoïs perdit entièrement son nom pour recevoir celui du Scamandre, et ce nom usurpé remonta jusqu'à sa source dans le mont Cotylus. Ce qui démontre la vérité de cette explication, c'est que la partie supérieure du véritable Scamandre s'appela le vieux Scamandre, *Palæ Scamander* [1], et que les fontaines qui le produisent continuèrent à s'appeler les *Sources du Scamandre* [2]. »

Le reste du séjour que fit Lechevalier dans ces contrées jusqu'à la fin de 1787 fut utilement employé à exécuter, conjointement avec les ingénieurs que M. de Choiseul y défrayait au compte du gouvernement français, des travaux de reconnaissance dans l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore. Lechevalier a consigné dans un ouvrage spécial [3] les principaux résultats géographiques de ces grands travaux, que M. de Choiseul lui-même a déposés, d'une manière plus complète, et avec un grand luxe de gravures et de cartes, dans la dernière partie de son *Voyage Pittoresque*.

¹ Plinius, V, 30.

² Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. II, p. 223. L'hypothèse très-plausible de M. de Choiseul avait déjà été mise en avant par un voyageur anglais, le Dr Griffiths, *Voyage dans la Turquie d'Europe et d'Asie*, etc. (en 1785), t. II, p. 19 de la tr. fr.

³ *Voyage à la Propontide et au Pont-Euxin.*

M. le comte de Choiseul, lorsqu'en 1809 il mit au jour les premiers chapitres de cette seconde partie qui n'a été achevée que onze années encore après cette époque [1], laissait percer un vif désappointement de ce que des hommes qui n'étaient à ses yeux que de simples agents, l'eussent devancé, notamment en ce qui avait rapport à la Troade, dans la publication de découvertes qu'il s'était habitué à regarder comme lui appartenant exclusivement. Une telle prétention paraîtra sans doute peu légitime; et l'on doit regretter que l'esprit d'ailleurs si éminemment honorable du noble auteur se soit laissé dominer par un sentiment de mesquine jalousie, au point de ne pas même prononcer, dans sa belle description de la plaine troyenne, le nom de Lechevalier, qui lui en avait en grande partie fourni les éléments. Il ne faut pas oublier que les explorations de 1785 furent directement provoquées et principalement accomplies par Lechevalier lui-même; et le mérite, si grand soit-il, d'avoir protégé ou noblement défrayé des travaux de cette nature, ne saurait enlever à ceux qui en reçurent la mission l'honneur principal de les avoir exécutés.

Il était dans l'éternelle destinée de Troie de soulever des dissensions et d'exciter la guerre. Lechevalier, après avoir quitté Constantinople (vers la fin de 1787), et résidé quelque temps en Russie, où M. de Choiseul lui-même vint chercher un asile lorsqu'en 1792 il fut remplacé dans son ambassade, fut conduit en Écosse, on ignore par quel motif. Il y entretint la Société Royale d'Édimbourg de ses découvertes dans la Troade; un Mémoire étendu qu'il lut sur ce sujet devant cette compagnie savante y excita un vif intérêt. Le Mémoire fut en quelque sorte officiellement traduit en anglais par un membre même de l'Académie, et publié dans cette langue en 1791. Un érudit anglais connu depuis longtemps par la tendance paradoxale de ses opinions, *James Bryant*, en prit occasion de faire imprimer une dissertation dans laquelle il attaquait non-seulement l'individualité d'Homère et la réalité de la ligue hellénique contre le roi Priam, mais jusqu'à l'existence même d'une ville du nom de

[1] La 2e partie du second volume n'a paru qu'en 1820, après la mort de M. de Choiseul. *Voyez* la Bibliographie.

Troie dans le voisinage de l'Hellespont. Cet étrange pyrrhonisme, contre lequel proteste l'antiquité tout entière, était soutenu avec un rare déploiement d'argumentations et de rapprochements inattendus : jamais l'esprit n'avait abusé à ce point des ressources de l'érudition. Toutes les découvertes de notre voyageur étaient attaquées dans leur base; car si la ville d'Ilion n'avait jamais existé sur les bords du Simoïs, si les combats de l'Iliade étaient une fiction du Poëte, toute cette restitution de la topographie homérique de la plaine de Troie devenait un simple jeu de l'imagination. Lechevalier ne répondit pas lui-même à cette attaque d'une nature si peu prévue; mais il trouva, parmi les compatriotes de Bryant, de zélés et savants champions. *Stockdale*, *Wakefield*, *Dalzel*, *Morritt*, *Vincent*, *Falconer*, *William Franklin*, relevèrent presque en même temps le gant et démontèrent sans beaucoup de peine le bizarre paradoxe de leur adversaire. Sur le continent, la docte Allemagne était entrée en lice, et avait fourni quelques passes dans ce tournoi savant; la France seule, à qui il eût appartenu d'y paraître la première, ne s'y montra pas alors. D'autres combats l'occupaient tout entière.

Cette lutte ne se prolongea pas moins de quatre années [1], et eut du retentissement dans toute l'Europe savante; les voyages de Lechevalier et ses découvertes en reçurent une grande célébrité. Plusieurs voyageurs, anglais pour la plupart, *Hawkins*, *Robert Liston*, *Sibthorp*, *Hunt*, *Dallaway* et d'autres encore, qui, sur ces entrefaites, avaient aussi visité la plaine de Troie, vinrent prêter au voyageur français l'appui de leur témoignage, en confirmant l'exactitude de ses descriptions. Cependant, parmi ces voyageurs même, ou parmi ceux qui les ont suivis, Lechevalier devait trouver une autre classe d'adversaires, non plus dans le cercle des idées paradoxales de Bryant, dont il avait été fait bonne justice, mais sur le terrain plus controversible de l'interprétation homérique, et de l'application au terrain actuel des notions fournies par l'Iliade. Des objections de plus d'une sorte, tirées soit du texte même du poëme, soit de celui de Strabon, ont été faites contre l'emplacement de Troie au plateau

[1] On peut voir le détail circonstancié de cette longue polémique dans la *Bibliographie*, fin du volume.

de Bounar-Bachi ; d'autres sites ont été proposés. Quoique le système de Lechevalier nous paraisse réunir en sa faveur la plus grande somme de probabilités, nous ne devons pas disconvenir qu'au nombre des difficultés que l'on y a trouvées, il en est quelques-unes au moins de spécieuses, et que de bons esprits ont pu et peuvent encore conserver quelques doutes. Nous aurons lieu de revenir plus d'une fois sur ce point dans la suite de cette histoire.

Parmi les voyageurs que nous avons mentionnés comme ayant visité la Troade à peu près dans le même temps que Lechevalier et les ingénieurs envoyés par M. de Choiseul, il en est plusieurs dont les relations contiennent des remarques dignes d'être conservées. M. *Morritt*, qui s'y trouvait au mois de novembre 1794, en compagnie de MM. *Stockdale* et *Dallaway*, remarqua, à la partie inférieure de la rivière de *Bounar-Bachi*, le Skamandre d'Homère, la trace encore très-apparente du lit dans lequel elle coulait autrefois pour aller se joindre au Simoïs : c'est un canal sinueux où même aujourd'hui la rivière verse une partie de ses eaux à l'époque des débordements [1]. Un des deux compagnons de voyage de M. Morritt, le Rév. *Dallaway*, chapelain de l'ambassade britannique à Constantinople, a publié aussi la relation d'une tournée intéressante dans l'Ouest de l'Asie-Mineure. Il se rendit par terre de Constantinople à Smyrne en suivant la route habituelle des caravanes, fit une excursion de Smyrne aux ruines d'Éphèse et de Milet, visita les îles principales de la côte asiatique, revint de Smyrne au golfe d'Adramitti par terre en longeant la côte, et termina son voyage par la plaine de Troie, qu'il vit dans le temps des débordements. Les pluies avaient alors grossi le Mendéré et la rivière de Bounar-Bachi au point d'en faire des cours d'eau considérables, larges de cent vingt à cent quarante pieds [2].

Mais la plus intéressante et la plus neuve des relations que celle de Lechevalier nous ait values, vers la fin du dernier siècle,

[1] Morritt, *Voyage à la Troade*, trad. fr., dans la relation de Lechevalier, t. III, p. 223. Le même fait, avec de nouveaux détails, est aussi rapporté par le D[r] Hunt, qui visita la Troade en 1801. (Dans les *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey*, édités par Rob. Walpole, p. 110).

[2] Dallaway, *Constantinople anc. et mod.*, t. II, p. 155, trad. fr.



en dirigeant sur ce sol classique l'attention des touristes anglais, est celle du Dr *Hunt* et du Rév. *Carlyle*. Ce dernier, professeur de langue arabe à l'Université de Cambridge, avait été désigné, en 1799, pour accompagner à Constantinople l'ambassadeur britannique, lord Elgin, avec la mission de rechercher dans les bibliothèques du Grand Seigneur, et dans celles des principales mosquées, les manuscrits grecs ou latins qui pourraient avoir échappé à la destruction de 1453. Déjà un savant français, l'abbé Sévin, avait été chargé sans beaucoup de succès d'une mission analogue en 1729, sous la protection de notre ambassadeur [1] : les recherches du Dr Carlyle n'ont pas eu plus de résultats quant aux manuscrits d'auteurs classiques, quoiqu'il les ait étendues, de concert avec M. Hunt, aux monastères des îles des Princes et jusqu'à ceux du mont Athos [2]. C'est dans le cours de cette excursion littéraire que les deux savants anglais furent amenés à visiter la Troade, au mois de mars 1801. Ils longèrent par terre la côte asiatique de l'Hellespont, depuis *Kamaris* (ou *Kemer*) jusqu'à l'autre extrémité du détroit. Les médailles qu'ils trouvèrent à Kamaris leur confirmèrent l'identité depuis longtemps supposée de ce lieu avec l'ancien *Parion*; le nom moderne est sûrement dérivé d'un mot grec qui signifie *aqueduc* (καμάρα), et se rapporte à des restes d'une construction de cette sorte que l'on y voit encore. La même circonstance a fait appliquer le même nom à d'autres lieux, notamment à deux ruisseaux de la plaine de Troie [3].

Les villages de *Koum-keuï*, d'*Halil-Eli-keuï*, de *Tchiblak* et de *Palaïo Ak-Tché* par lesquels MM. Carlyle et Hunt commencèrent leur visite de la partie de cette plaine qui s'étend à l'Est du bas Mendéré, leur fournirent plusieurs anciennes inscriptions grecques sans intérêt historique; ils redescendirent en-

[1] *Hist. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. VII, p. 334. Celle courte notice a été reproduite en 1802 dans un volume édité par M. de Vauxcelles sous le titre de *Lettres sur Constantinople par M. l'abbé Sévin*, etc., in-8, en y joignant quatre lettres restées inédites, écrites de Constantinople par l'abbé Sévin à M. le comte de Caylus.

[2] Hunt and Carlyle's *Journey*, dans les *Mémoires* cités relatifs à la Turquie, p. 84 et suiv. (Voy. la *Bibliographie*.)

[3] *Id.*, p. 102 et 106.

suite vers le Mendéré et vinrent examiner *Bounar-Bachi*, avec ses sources et son plateau. Le pic sourcilleux du Gargara, qui se projetait à l'horizon, leur fit naître la pensée de remonter le cours du Mendéré jusqu'à sa source, et de voir ainsi les hautes sommités de l'Ida : le récit de cette excursion, que l'on a publié plus tard d'après les papiers du Dr Hunt, ajoute beaucoup de particularités intéressantes à la relation antérieure que Lechevalier en avait donnée. La première station des deux voyageurs fut à la petite ville d'*Enaï*, d'où ils vinrent à *Baïramitchè* en continuant de remonter le Mendéré. Baïramitché est un bourg, que le Dr Hunt nous représente comme ayant, ainsi que le territoire environnant, un air de richesse et d'indépendance peu communes dans les pays soumis à la domination turque : des champs bien cultivés, des haies de clôture bien entretenues et des chaumières de bonne apparence, attestaient, dit-il, l'état de bien-être des cultivateurs. Ici comme en bien d'autres endroits des pays musulmans, des fontaines ou des puits ont été creusés le long des chemins pour l'usage des voyageurs.

« A cinq ou six milles de Baïramitché, poursuit le Dr Hunt, nous traversâmes la rivière, que nos guides désignaient encore de temps à autre sous le nom de *Scamandre* (*Mendéré*); elle pouvait avoir là de cinquante à soixante pas de large. Nous vîmes quelques ruines d'anciennes constructions, et nous passâmes par deux petits villages que nos guides appelaient *Djiaour-keuï* (villages des Infidèles). Ici la largeur du cours d'eau commença à décroître rapidement, et quand nous le passâmes de nouveau à gué, nous ne lui trouvâmes plus que vingt-cinq pas de large. La vallée était si verdoyante, l'ombre si fraîche, et l'eau qui surgissait du milieu des masses de granit d'une clarté si limpide, que nous ne pûmes résister au désir de mettre pied à terre. La beauté du site était singulièrement remarquable; les hautes collines bien boisées qui l'encadraient à droite et à gauche, n'y laissaient pas pénétrer de ces soudaines échappées de lumière dont la vive clarté éblouit l'œil et rompt l'effet d'ensemble. Les bois, les vignobles, les pâtures, les chaumières et les troupeaux, tout s'y harmonisait dans une teinte suave et douce; en même temps qu'au loin devant nous la masse gigantesque du mont Gargare, formant comme la clôture de la vallée, déployait à l'ho-

rizon ses larges flancs revêtus de pins aux nuances sombres, et surmontés de sa couronne de neige.

» A quatre heures et quart de l'après-midi nous atteignîmes *Avdgilar-keuï*, ou le Village des Chasseurs; il est au pied du Kaz-Dâgh... On nous fit un grand feu, attendu que le froid était piquant; en guise de lampes ou de chandelles, on alluma de longs morceaux de bois de pin saturés de térébenthine. Les habitants, quoique Turks, appelaient ces torches *dadia*, mot légèrement altéré de l'ancien terme grec [1].

» L'imâm de la mosquée et les anciens du village vinrent le soir fumer leur pipe et faire la conversation autour de notre feu; nous leur offrîmes de notre café, ce qui les apprivoisa et les rendit communicatifs. Le plus intelligent de nos visiteurs était un Turk, qui, dans sa jeunesse avait été marin, et qui avait visité les parages de la mer Noire et de l'Égypte; retiré maintenant dans son village natif, il y gagnait sa vie en s'occupant de l'extraction de la poix et de la térébenthine que l'on prépare dans les vastes forêts de pins de l'Ida pendant une grande partie de l'année. Dans l'hiver, il y ajoutait la chasse du gibier et des animaux sauvages des forêts du Gargare, Μήτηρ θηρίων. Il ne tarissait pas sur les merveilles du Kaz-Dâgh, sur ses cavernes et ses cavités profondes, sur ses torrents, ses sources, ses cascades, et la vaste perspective que l'on embrassait du sommet.

» Lorsque nous l'eûmes informé que l'objet de notre voyage était d'atteindre le haut de la montagne, il parut douter que nous fussions capables d'endurer le froid et la fatigue d'une pareille entreprise à l'époque de l'année où nous étions; mais nous voyant décidés à en faire la tentative, il s'offrit à nous servir de guide. Nous partîmes le lendemain matin un peu avant sept heures. La rivière Mendéré était arrivée à ne plus avoir que quatre yards (moins de 4 mètres) de large; son cours, néanmoins, était très-violent et très-rapide, malgré les blocs de granit détachés qui l'interrompaient. Ayant traversé son lit, nous arrivâmes à un bâtiment ruiné, que M. Carlyle prit la peine de mesurer. Il me parut avoir servi originairement d'église aux Grecs de l'époque chrétienne. Il avait environ quinze

[1] Δᾷδες, bois de pin ou de sapin; δᾳδίον, torche faite de ce bois.

pas dans un sens et huit dans l'autre; les murs, faits d'une pierre très-grossière, avaient bien quatre pieds d'épaisseur, mais il n'y avait aucun vestige de colonnes ni de sculptures. Notre guide donnait à ces ruines, et à quelques autres que nous rencontrâmes encore, le nom de *Klichia*, corruption évidente du mot grec *Ecclêsia*. Il est probable qu'à une époque ancienne des caloyers grecs ont demeuré ici.

» Nous commençâmes alors à gravir le pied du *Kaz-Dâgh*, et bientôt nous atteignîmes la région des pins. Dans le cours de notre ascension, nous traversâmes des forêts très-étendues composées de sapins d'une grande élévation, et qui paraissent servir exclusivement à l'extraction de la résine; nous vîmes aussi nombre de fourneaux grossièrement construits, pour faire bouillir et condenser la térébenthine. Beaucoup de ces forêts sauvages avaient pris feu, et nous fûmes frappés de l'aspect singulier que présentaient des milliers d'énormes pins brûlés, aussi noirs que du charbon, se maintenant sur pied quoique dépouillés de toutes leurs branches, et tranchant fortement sur le fond neigeux du haut de la montagne. Les fournaux à poix, et un petit nombre de huttes destinées à abriter les travailleurs que l'extraction de la résine amenait là, à cette époque de l'année, non-seulement de la Troade, mais de l'île de Salamine [1], sont les seules constructions que l'on rencontre dans cette région isolée de la montagne.

» A neuf heures trois quarts, ou à trois heures d'Avdgilar, nous arrivâmes au pied d'une magnifique cascade du Mendéré; la chute paraissait avoir une cinquantaine de pieds de hauteur perpendiculaire. Elle se précipite ensuite impétueusement de roc en roc jusqu'à la plaine, qui est à quatre ou cinq cents pieds au-dessous de la cascade. Nous grimpâmes avec peine le long des anfractuosités du rocher, jusqu'à l'orifice d'où l'eau s'élance. Nous y trouvâmes une caverne spacieuse s'enfonçant au loin dans la montagne; les eaux du Mendéré y roulent avec bruit d'une assez grande distance, formant un volume considérable et jaillissant au dehors avec violence. Si cette caverne est la source du Scamandre, nous ne sommes pas

[1] Comp. Hobbhouse's *Journey through Albania*, p. 384.

surpris que dans les temps mythologiques une rivière qui prenait ainsi naissance dans les profondeurs mystérieuses de l'Ida et qui se montrait dès son origine sous un aspect si grandiose, ait été déifiée et adorée sous les noms de divin Xanthe ou de divin Skamandre [1].

» Au premier moment où nous pénétrâmes dans cette vaste caverne, tout nous parut obscur et formidable; notre oreille était assourdie par le fracas des eaux qui arrivaient des profondeurs de l'antre, en roulant bruyamment dans le sillon du rocher qui leur servait de canal. Mais le guide eut bientôt allumé une de ses torches de bois de pin, ou *dadia*, dont la vive clarté nous montra les eaux écumeuses arrivant par deux canaux profondément creusés allant se perdre dans les entrailles de la montagne, plus loin que la lumière des torches ne pouvait atteindre. Notre guide se déchaussa et se mit les jambes nues, puis il descendit dans un de ces canaux en nous engageant à en remonter avec lui les détours, ce que l'on pouvait faire, nous dit-il, jusqu'à une distance considérable. Mais l'eau n'avait pas été tempérée ici par le contact du soleil et de l'air, et la sensation de froid qu'elle produisait était tellement engourdissante, que nous déclinâmes l'invitation. Chacun de nous inscrivit son nom à la voûte de la caverne, puis nous revînmes à la lumière du jour.

» La partie la plus difficile et la plus fatigante de notre voyage nous restait encore à accomplir, la pente de la montagne devenant si âpre et si roide que nos montures ne pouvaient aller plus loin. Nous suivîmes donc notre guide à pied, escaladant et grimpant comme des chèvres de rocher en rocher... Après avoir fait ainsi environ deux milles depuis la caverne, par un chemin tortueux, nous atteignîmes le commencement de la région des neiges. Il nous fallut ici quelque enthousiasme et quelque courage pour conserver notre résolution, car notre guide nous assura que trois heures d'une marche pénible étaient encore nécessaires pour arriver au sommet.

» Songeant néanmoins combien nous pourrions regretter

[1] Il n'est peut-être pas inutile de rappeler au lecteur que le Dr Hunt prend ici le nom de *Skamandre* dans l'acception que lui donne Strabon.



par la suite d'avoir été si près de l'objet de nos vœux sans y atteindre, nous fîmes un moment de halte, puis nous nous remîmes en marche avec une nouvelle ardeur. Après avoir gravi deux heures à travers la neige, qui souvent cédait sous mes pieds, les forces et le courage me manquèrent, et je me décidai à m'arrêter là, recommandant au guide et au Dr Carlyle de prendre garde à leur retour de ne pas me laisser en arrière; et pour leur mieux faire reconnaître l'endroit, je traçai nombre de croix sur la neige. Néanmoins, mon ami m'assurant que je courais beaucoup plus de dangers en me laissant aller au sommeil que j'éprouvais par suite de la fatigue, qu'en continuant d'avancer avec lui, je me remis en route; et poursuivant notre ascension par un chemin presque à pic, nous atteignîmes au bout d'une demi-heure le point le plus haut du Gargare.

» Arrivés à ce terrible sommet de l'Ida, nous trouvâmes une surface unie d'une faible étendue et de forme oblongue, entourée d'un mur grossièrement construit dans lequel il y avait quelques petits blocs de marbre. Cette enceinte peut avoir été celle d'une église grecque, ou peut-être seulement d'une construction élevée pour protéger les troupeaux pendant les mois d'été.

» Malheureusement, la neige se mit à tomber si épaisse, au moment où nous arrivâmes au sommet, et l'atmosphère était tellement chargée de vapeurs, que nous ne pûmes embrasser que très-imparfaitement la vaste perspective dont nous aurions joui par un jour clair. Un court moment de soleil nous montra la plaine du Scamandre se développant à nos pieds, arrosée dans toute sa longueur par le cours sinueux de la rivière. Notre guide put alors nous désigner un grand nombre de places dans un lointain horizon : les îles d'Imbros et de Samothrace, le mont Athos en Macédoine, Alexandria Troas, Sigée et le Pont-Euxin [1]. Je traçai autour de lui un cercle sur la neige, et j'y marquai aussi exactement que possible les indications que me donnait le vieux marin. Comme nous n'avions aucun moyen de déterminer l'altitude, je ne puis que rapporter le calcul d'un ingénieur allemand, M. Kauffer, qui, lorsqu'il fut employé par

[1] L'auteur a évidemment entendu désigner la mer de Marmara. Comp. Clarke's *Travels*, t. II, p. 136, in-4.

M. Choiseul-Gouffier, l'estima de 775 toises (1510 mètres) au-dessus du niveau de l'Archipel.

» Notre guide nous dit qu'outre le Mendéré, d'autres grandes rivières ont leur source dans le Gargare. Il donnait à l'une d'elles, qui tombe dans le Mendéré, le nom de *Klichiah-sou;* il en appelait une autre *Magra.* Il nous parla aussi de trois grandes rivières nommées *Ak-tchaï*, *Monastir-tchaï* et *Gure-tchaï*, qui se jettent dans l'Archipel.

» Je me hasarde à noter ici une circonstance qui prouve sur quelles bases fantastiques reposent quelquefois les raisonnements d'étymologie. Notre guide, en nous désignant d'une manière expressive la neige qui couvrait le sommet de la montagne, nous répétait les mots *gar*, *gar*, « la neige, la neige [1]. » Un commentateur enthousiaste de l'Iliade ne serait-il pas aisément porté à voir là l'origine de l'ancien nom du *Gargara* [2]? »

Les deux voyageurs descendirent de la montagne par les mêmes sentiers, et regagnèrent la vallée du Mendéré. Le village d'Avdgilar, où ils s'arrêtèrent de nouveau, peut contenir une trentaine de familles logées dans de misérables cabanes à terrasses plates; l'occupation principale des habitants est le soin du bétail et la chasse. De retour à *Bounar-Bachi*, ils se remirent en route dans une autre direction. Ils tournèrent au Sud, suivirent un chemin peu connu des voyageurs qui conduit à la côte méridionale par l'intérieur du pays, et laissant ainsi à leur droite les ruines d'Alexandria et la côte égéenne, ils atteignirent le village de *Baïram*, où l'on a reconnu le site d'Assos. Ils avaient traversé les villages de *Turkmanli*, de *Sapouri* et d'*Aïvadjik*, et passé, à quelque distance au-dessus de ce dernier endroit, la rivière de Tousla, ou *Tousla-tchaï*. Les ruines d'*Assos*, qu'ils explorèrent, avaient déjà, nous le savons, été vues et décrites par le comte de Choiseul-Gouffier. La tradition actuelle des habitants, qui ne remonte pas au delà des temps comparativement modernes, en fait un château génois [3].

[1] *Gar* ou *kar* est en effet le mot qui signifie *neige* dans tous les dialectes turks.

[2] Hunter's *Ascent to the Summit of Ida*, dans les *Memoirs* cités de Rob. Walpole, p. 84 et suiv.

[3] *Id.*, p. 131.

C'est encore par une route que personne avant eux n'avait suivie, que MM. Hunt et Carlyle se rendirent des ruines d'Assos à celles d'Alexandria Troas. Ils coupèrent obliquement l'angle que forme ici la péninsule troyenne et franchirent les gradins inférieurs par lesquels le massif de l'Ida se prolonge jusqu'à la côte, où un de ses contre-forts vient former le promontoire Lectum. Leur itinéraire, qui s'était porté au Nord en quittant Baïram, pour se replier ensuite au Nord-Ouest et à l'Ouest jusqu'au village de *Tousla*, qui doit son nom à des salines dont il est voisin, fait voir que la belle carte de M. de Choiseul est loin d'être aussi complète et aussi précise pour cette portion de l'ancienne Troade que pour les parties plus rapprochées de la vallée du Mendéré; la plupart des localités que la relation du Dr Hunt mentionne ne s'y trouvent pas indiquées. Le *Tousla-tchaï*, qui naît au pied du Gargare, se jette dans la mer Égée un peu au-dessous du village de *Tousla*, ou des Salines, qu'elle traverse et dont elle prend le nom. Ce point du littoral est à peu près à égale distance du cap Lectum et des ruines d'Alexandria. Les deux voyageurs continuèrent de longer la côte en remontant au Nord jusqu'au château turk de *Koum-kalèh* à l'entrée de l'Hellespont, où se termina leur longue et intéressante excursion dans les parties les moins connues de l'ancien royaume de Priam.

Prêt à s'éloigner de la Troade, le Dr Hunt termine par les réflexions suivantes la relation que nous venons d'analyser : « Ce serait une triste tâche de chercher à détruire l'enthousiasme que nous fait éprouver la lecture de quelques-uns des ouvrages immortels que nous ont légués les anciens, en annonçant dans quels cas leurs descriptions se sont écartées de la précision géographique; on ne peut guère même attendre, à la distance de près de trois mille ans, une parfaite et minutieuse ressemblance entre leurs tableaux et l'état actuel du pays. Des changements considérables, soit naturels, soit artificiels, y sont nécessairement survenus dans cet intervalle; l'aspect général de la plaine doit être ainsi plus ou moins altéré, ainsi que le cours des rivières dans un terrain bas, et le contour des côtes du rapide Hellespont. Mais je crois que la ressemblance qui subsiste encore est suffisante pour que l'on ne puisse douter que la plaine du Mendéré et de Bounar-Bachi est la plaine skaman-

drienne d'Homère; que le Kaz-dâgh est l'Ida du Poëte; que Dtéo-Tépèh et In-Tépèh sont les monticules désignés comme les *tumuli* d'Achille et d'Ajax, alors même que les noms de ces héros eussent été assignés à ces monuments pour localiser en quelque sorte des incidents de pure invention. Une citadelle et des murailles ont aussi existé à une époque ancienne près de Bounar-Bachi; mais la construction n'en est pas contemporaine de l'ère supposée de la guerre de Troie. Les dix ans de durée du siége, le nombre de vaisseaux et d'hommes fourni par la Grèce, leurs moyens de subsistance, les noms de leurs chefs et le détail particulier des engagements et des combats singuliers, doivent avoir été fréquemment de l'invention du Poëte : peut-être s'empara-t-il simplement de quelque légende populaire relative à une expédition de pirates qui avait finalement amené l'établissement de ses compatriotes sur les côtes de l'Asie-Mineure, s'attachant seulement à adapter autant que possible les incidents de son poëme à l'aspect que la plaine présentait alors, et aux traditions reçues parmi les habitants [1]. »

Le savant anglais se place, on le voit, dans une sorte de moyen-terme entre ceux qui croient, avec Lechevalier et le comte de Choiseul-Gouffier, reconnaître dans la configuration actuelle de la plaine du Mendéré tous les traits essentiels de la topographie homérique, et les sceptiques de l'école de Bryant qui nient que ces ressemblances soient fondées. Sir *William Gell*, qui visita la Troade un peu après le Dr Hunt, et qui en a fait l'objet d'une publication splendide, adopta complétement les idées de Lechevalier, qu'un autre voyageur anglais du même temps, le célèbre *Daniel Clarke*, qui parcourut en minéralogiste et en antiquaire tout le Nord et l'Est de l'Europe et plusieurs contrées du Levant, essaya au contraire de renverser. Pour le Dr Clarke, le *Skamandre* d'Homère n'est pas différent du Skamandre de Démétrius de Scepsis et de Strabon, et se retrouve dans le Mendéré qui en a gardé le nom; un ruisseau presque imperceptible de la partie droite ou orientale de la plaine, qui naît à Tchiblak, coule lentement à travers un sol détrempé, et passe à Khâlafatli, dont il prend le nom, avant de se joindre

[1] Hunter's *Ascent to the Summit of Ida*, p. 138.

au Mendéré, est le *Simoïs*, « ce fleuve impétueux qui brise et renverse tout sur son passage. » Une colline près de Tchiblak peut marquer l'emplacement de *Troie; l'Ilium Recens*, ou de l'époque romaine, est à Palaïo-Khalafatli [1]. Tels seraient, selon le Dr Clarke, les principaux traits de la plaine troyenne. Résultat d'un examen très-rapide du local, ne tenant aucun compte de l'autorité d'Homère, peu d'accord même avec celle de Strabon qu'il lui préfère, et ne répondant sur aucun des points essentiels aux conditions du problème, cette hypothèse est absolument insoutenable : elle est inférieure à celle que d'Anville s'était formée sur des notions très-incomplètes, avant les explorations de Lechevalier. Mais si nous écartons cette partie purement hypothétique de la relation du savant voyageur, nous y trouvons de bonnes observations sur l'état actuel du pays, et notamment sur la haute région où naît le Mendéré [2]. Le Dr Clarke ne pénétra d'ailleurs dans aucune partie de l'Asie-Mineure. Il fit seulement une relâche aux ruines de Telmissus, découvertes par le comte de Choiseul-Gouffier au fond du golfe de Makri [3], et visita quelques parties de l'île de Cypre [4].

Nous avons dû présenter sans interruption cet ensemble de recherches et d'explorations dont la Troade a été pendant vingt-cinq ans l'objet ou le théâtre, depuis la première promenade du comte de Choiseul-Gouffier en 1776, et surtout le voyage de Lechevalier en 1785, qui en est l'ère capitale, jusqu'à la visite du Dr Clarke en 1801, le premier qui tenta d'établir sur le terrain un système d'interprétation des données anciennes autre que celui du voyageur français. Mais dans cet intervalle d'un quart de siècle d'autres parties de l'Asie-Mineure avaient aussi été parcourues par différents voyageurs, dont nous devons rappeler les travaux et noter les découvertes. *Sonnini*, à son retour d'Égypte, en 1778, vit en naturaliste Cypre, Rhodes, et quelques autres îles de la côte asiatique; un autre naturaliste, l'italien *Domenico Sestini*, étudiait dans le même temps la formation géologique et les productions des environs du Bosphore, poussait

[1] Clarke's *Travels*, vol. II, p. 168, édit. in-4.
[2] *Id.*, p. 135 et suiv.
[3] *Id.*, p. 222.
[4] *Id.*, p. 307 et suiv.

une intéressante excursion jusqu'à Boursa et à la presqu'île de Cyzique, puis traversait toute la longueur de la Péninsule, de Constantinople à Malatîah, pour gagner Bassorah et les bords du bas Euphrate, où il allait poursuivre ses observations.

Personne avant Sestini n'avait encore aussi bien décrit les diverses régions du mont Olympe, qui domine la ville de Boursa; c'est le 28 mai 1779 qu'il en accomplit l'ascension, toujours difficile, souvent périlleuse. Nous laissons parler le voyageur :

» Les Turks appellent le mont Olympe *Ketchisché-Dâghi*, montagne des Cénobites, parce qu'il a été autrefois habité par des moines grecs, comme le mont Athos l'est aujourd'hui. Ces montagnes fameuses sont bien curieuses pour un botaniste. Il peut y jouir de tout le spectacle de la nature, qui y est si variée dans ses productions.

» Notre caravane, composée de quinze chevaux, se mit en marche vers les 4 heures. D'abord, en avançant pendant un mille vers le Levant, nous regagnâmes les montagnes qui regardent le Couchant, et nous eûmes bientôt franchi la première région du mont qui embrasse de hautes montagnes difficiles et escarpées, séparées par de profondes vallées où roulent et se précipitent des torrents enflés par la fonte des neiges qui y séjournent pendant toute l'année.

» Ces premières montagnes, dont toute l'étendue est de quarante milles en circonférence, se prolongent irrégulièrement et sont entourées d'autres montagnes qui forment la chaîne du M. Olympe et lui servent comme de couronne. Toutes sont couvertes de bois de châtaigniers, dont les utiles fruits sont envoyés à Constantinople.

» Les hêtres, les tilleuls, les chênes, les pins, les charmes, les cornouillers, les poivriers, sont bas et minces dans ces parties, fort différents en cela des châtaigniers et des noyers, qui y sont hauts et robustes.

» Après avoir monté pendant deux heures nous sommes arrivés à un petit plateau, d'où l'on voit parfaitement les golfes de Nicomédie et de Moudania, l'île des Princes et toute la plaine de Boursa : sans le brouillard épais qui s'étendait à nos pieds, nous aurions aperçu Constantinople.

» Poursuivant notre route pendant une heure et demie, tou-

jours dans la même région que j'appellerai la *montueuse*, nous sommes arrivés à un large plateau semblable à une grande plaine, couvert de bois de sapins très-bas et très-faibles; les plus grands étaient pourris de vétusté. Cette seconde région pourra s'appeler *la région de la plaine*. Nous l'avons parcourue une demi-heure, et nous avons fait une halte pour reposer nos chevaux, peu accoutumés à des chemins si difficiles. Il nous aurait d'ailleurs été impossible d'aller à cheval jusqu'à la cime du mont... Les plantes que j'ai trouvées sur mon chemin jusqu'à la seconde région sont diverses espèces de cistes, la *viola tricolor*, l'*oxicedens*, la *trigonella*, l'*alchimilla*, diverses espèces de renoncules et de primevères, outre beaucoup d'autres.

» ...Nous avons continué d'avancer à travers de petites collines; et ayant perdu de vue la seconde région, nous sommes entrés dans la troisième que je nommerai *la genévrière* : car elle abonde en petits genévriers à baies rouges, qui se montrent jusqu'au plus haut de l'Olympe. Nous avons ainsi gravi pendant deux heures. Le sommet est une petite plaine, au côté nord de laquelle il y a un précipice immense en forme de croissant[1]. Je n'ai pas besoin d'ajouter que de ce point culminant on jouit de la plus belle vue qui soit au monde. Élevé au-dessus des plus hautes montagnes, on voit à ses pieds celles de Nicomédie, de la Phrygie et de Pergame. Nous contemplions dans le lointain les plaines et les lacs que nous avions rencontrés dans notre route.

» Je suis resté quelques instants sur le sommet. Le vent y soufflait peu; et quoique le ciel fût couvert, j'ai trouvé peu de changement dans l'air. Voici les observations que j'ai faites, avec le thermomètre de Réaumur. A 4 heures, il était chez moi au degré 15; à 10 heures, dans la région de la plaine, il est descendu de quatre degrés; sur le sommet, il a baissé encore d'un degré et demi : il était à 9° 5. La différence n'a donc été que de cinq degrés et demi.

» La neige ne fond jamais dans cette troisième région, surtout du côté du Nord. Nous en avons traversé de longues bandes,

[1] Sestini ne parle pas des vestiges d'anciennes constructions que Paul Lucas crut y reconnaître en 1705. *Voy.* ci-dessus, p. 51.

où elle ne s'élevait pas au-dessus d'un pied ; mais dans le creux de la montagne elle reste à une grande profondeur. Du côté du Midi elle était fondue ; à peine en voyait-on quelque légère trace. Nous n'en avons pas vu sur le sommet ; mais à la distance d'un demi-stade, nous avons été obligés de passer sur une longue bande entièrement glacée.

» La végétation dans cette région froide n'est pas vigoureuse. Les plantes y sont basses et faibles ; on y en trouve cependant de curieuses. Ce sont surtout le *muscarum*, l'*ornithogalum*, la *viola montana*, plusieurs espèces de *talapsi*, la *gentiana cepulea*, la *fumaria bulbosa*, la *pedicularis*, l'*alchimilla* et beaucoup d'autres... J'ai trouvé aussi sur le sommet la vraie fleur de safran ; elle y est abondante.

» Les eaux y coulent de tous côtés ; elles forment des torrents qui tombent par cascades, et qui se divisent à mesure qu'elles descendent vers la ville de Boursa et la plaine. On pêche dans ces torrents profonds d'excellentes truites ; la pêche ne se fait qu'au moment de la fonte des neiges...

» Quant à la nature de ces montagnes, j'ai observé dans mes différentes courses que dans leur origine elles ont été formées par de grands amas de sable, qui ont produit dans la suite le talc, le quartz et le schiste qui les composent. Tout le mont Olympe est de cette matière, et la longue chaîne de ses montagnes est d'une formation analogue...

» L'élévation perpendiculaire du mont au-dessus du niveau de la mer est d'un mille et demi d'Italie [1]. On y monte assez aisément avec un cheval dans l'espace de 5 heures...

» Le charbon que l'on fait dans les montagnes adossées à l'Olympe est destiné à la consommation de la ville de Boursa ; elles fournissent aussi de grandes quantités de bois de construction, et les arbres fruitiers qui y croissent naturellement y donnent des fruits excellents. Les pâturages surtout y sont immenses ; plusieurs hordes de *Turkomans* y conduisent leurs troupeaux en été. Les plantes y sont en grande partie médicinales ; le lait y a un goût peu agréable...

[1] Cet aperçu donnerait un chiffre approximatif de 2800 mètres, qui ne s'éloigne pas beaucoup de quelques-unes des mesures récentes. Voyez le *Tableau des Altitudes de la Péninsule*, fin du volume.

» A notre retour du mont Olympe, les habitants de Boursa, surtout les Arméniens, ne pouvaient se persuader que nous eussions pu aller jusqu'au sommet; le grand froid et la neige avaient dû, selon eux, nous opposer un obstacle insurmontable. Cette dernière raison peut être vraie pour trois saisons de l'année. Aussi jamais aucun d'eux n'a-t-il eu la curiosité de monter à plus d'un mille au-dessus de la ville [1]. »

La relation que donne Sestini de son voyage vers l'Euphrate, en 1781, par *Boli*, *Tossia* ou *Tousièh*, *Amasièh*, *Sivas*, *Hassan-Tchélébi* et *Malatïah*, est un des bons itinéraires que nous possédions sur l'Asie-Mineure; le voyageur y note jour par jour, outre des remarques diverses relatives aux habitants, à la civilisation et à l'industrie, la nature géologique du pays parcouru, l'aspect de la contrée et la végétation. Beaucoup d'itinéraires semblables sillonnant l'Asie-Mineure dans toutes ses parties, nous fourniraient plus d'éléments que nous n'en possédons encore aujourd'hui pour une bonne géographie physique de la Péninsule.

Notre compatriote *Olivier*, qui la traversa dans sa plus grande étendue à son retour de Perse en 1798 [2], et qui déjà, en 1793, en avait parcouru toute la région littorale du Nord-Ouest, depuis l'extrémité septentrionale du Bosphore jusqu'au débouché méridional de l'Hellespont, fournit aussi à cet égard d'excellents matériaux. Dans ses premières courses de 1793 il visita la plaine troyenne, où il précéda la pléiade savante des touristes anglais, qui vint, bientôt après, étudier cette contrée poétique dont les explorations de Lechevalier avaient réveillé l'antique renommée; sans étendre les découvertes archéologiques de celui-ci, non plus que ses reconnaissances topographiques, il en attesta, dans sa relation, l'exactitude générale, et y ajouta beaucoup de remarques intéressantes sur les productions et l'industrie du pays.

Mais ce fut son retour de Perse, dans l'automne de 1798, qui enrichit du plus grand nombre d'observations la géographie et surtout l'histoire naturelle de l'Asie-Mineure. Le premier de tous les voyageurs connus, il pénétra dans l'intérieur de l'ancienne Cilicie Trachée et franchit une des passes du

[1] Sestini, *Lettere Odeporiche*, lett. XVIII.
[2] *Voy.* p. 101 du volume précédent.

Taurus central, en se rendant du port de Kélindrèh, où il avait pris terre, à la ville de Konièh, où il rejoignit la grande route des caravanes [1]. Il vit dans ce premier trajet la ville turque de *Karaman*, qui s'élève à l'entrée des plaines lykaoniennes non loin des ruines de *Laranda;* et plus loin dans le Nord, après avoir traversé *Konièh*, les vestiges de l'ancienne *Laodicea Combusta*, qui a laissé son nom à un assez grand village que les Grecs du pays appellent *Ladikièh*, et les Turks *Ladek*. Olivier longea ensuite le lac d'*Ichakli*, s'arrêta quelque temps à *Afioum-Kara-Hissar*, dont il rectifie la position, fautive sur les cartes de d'Anville; et de là tournant au Nord, il traversa *Koutaïèh*, franchit les sommets boisés d'une chaîne qui s'adosse à l'Olympe, descendit dans la vallée pittoresque où brillait autrefois l'opulente *Nicée*, dont la splendeur passée se lit à peine sur ses tristes ruines; et traversant enfin le golfe profond d'*Ismid*, regagna *Scutari* et *Constantinople*.

Quoique depuis Konièh cette dernière partie de l'itinéraire eût été déjà fréquemment parcourue par d'autres voyageurs, les notes étendues qu'Olivier en rapporta sur l'état physique des provinces intérieures, sur leurs productions naturelles et leur agriculture, donnent à ce chapitre de son excellente relation toute la valeur d'un document nouveau.

L'année 1797, dans l'intervalle des premières courses d'Olivier sur les bords de la Propontide à son retour de la Perse, fut marquée par plusieurs voyages intéressants sur divers points de l'Asie-Mineure. Un peintre français, *Castellan*, visita en artiste les îles grecques, les rives de l'Hellespont, la Propontide, Constantinople et le Bosphore; un autre de nos compatriotes, M. *Cousinèry*, qui a su mettre à profit un très-long séjour au Levant en qualité de consul pour étudier les antiquités et la géographie de plusieurs parties littorales de la mer Égée, fit, en compagnie du ministre de Suède à Constantinople, M. de *Heidenstam*, une excursion archéologique de Smyrne aux ruines de Sardes. Le célèbre voyageur anglais *Browne*, l'explorateur du Dârfour, traversa la Péninsule à son retour d'Afrique, depuis Aïn-Tab en Syrie jusqu'à Constantinople, par Kaïsarièh et An-

[1] Olivier, t. III, p. 481 et suiv., édit. in-4.

gora; enfin, un savant français, *Beauchamps*, en releva toute la côte septentrionale baignée par la mer Noire, et fixa le gisement ainsi que les contours de cette côte par de bonnes déterminations astronomiques, que les observations ultérieures n'ont pas sensiblement modifiées. Nous devons exposer avec quelque détail cet important voyage de M. Beauchamps; mais auparavant disons quelque chose de celui de Browne.

La seule partie de son itinéraire qui présente, quant à l'Asie-Mineure, un certain intérêt géographique, est le passage d'Aïn-Tab à Kaïsarièh à travers la prolongation orientale du *Taurus*, et en touchant à Elbostân. Cette ligne n'avait encore été suivie par aucun voyageur européen. Malheureusement Browne la parcourut trop rapidement, impatient qu'il était de revoir l'Europe, et n'y recueillit que des notes très-succinctes; il ne la prit même que faute de pouvoir suivre la route habituelle d'Antakièh et d'Adana, d'où l'état de rebellion du pacha de Beïlan écartait les caravanes.

Après plusieurs jours de marche, à partir d'Aïn-Tab, le voyageur commença à gravir ce qu'il nomme le *mont Taurus*[1]; cette portion de la montagne porte maintenant parmi les habitants le nom de *Kuroûn.* La montée et la descente prirent trois jours. C'est une chaîne élevée qui court de l'Ouest à l'Est; elle est principalement habitée par des Kourdes, quoique les Turkomans de la plaine d'Antioche s'y retirent en été.

Le district d'*Elbostân*, où l'on entra après avoir franchi le mont Kuroûn, est une plaine étendue et fertile qu'entoure une ceinture de montagnes; cette plaine est arrosée par une rivière principale que Browne croit à tort être l'ancien *Sarus* ou rivière d'Adana : c'est le *Pyramus*, ou rivière de Messis. Elbostân est une assez petite ville, qui n'a rien de remarquable; Browne trouva une différence tranchée entre ses habitants et les habitants plus policés de la Syrie, et il étend la même remarque à la totalité des populations de l'Asie-Mineure. « Ils nous examinaient, dit-il, avec une curiosité stupide, sans les démonstrations habituelles de civilité en usage parmi les Arabes. L'habillement commun

[1] Sur la dénomination de *Taurus* appliquée à cette portion de montagnes qui sépare la Syrie de l'Asie-Mineure, voyez le volume précédent, p. 331.

à Elbostân est une veste courte et un turban à franges. Les femmes y ont un teint vermeil et florissant; elles portent sur la tête une large plaque de métal pour abriter leur visage du soleil et de la pluie. Ces plaques ressemblent à nos assiettes ordinaires, et elles sont assujetties par des cordons noués sous le menton; les riches en ont d'argent, les autres de cuivre. Dans toute leur personne et dans leurs mouvements ces femmes sont dépourvues de grâce; elles n'ont rien de l'allure voluptueuse, le *motus ionici*, des femmes de la Syrie et de l'Égypte [1]. »

D'Elbostân à Kaïsarièh le pays est uni, mais mal cultivé et faiblement habité; à une journée en avant de Kaïsarièh, on passe une rivière qui coule du Nord au Sud.

Le voyageur termine par quelques remarques générales le court chapitre qu'il consacre à son trajet de la Natolie. « Ce que j'en ai vu, dit-il, présente au total l'aspect d'un pays peu cultivé, mais agreste et romantique. Le sol y varie beaucoup; ce qui domine est une argile profonde. Le blé, l'orge et le dourra jaune, *holcus arundinaceus*, y sont les principaux, sinon les seuls produits de l'agriculture. Tout le pays est infesté de hordes de Kourdes et de Turkomans. Les mendiants y sont nombreux. Le peu de sécurité qu'on y trouve est dû à la police intéressée de quelques pachas, qui ne tolèrent pas d'autres brigandages que les leurs. La dépopulatiou est graduelle, constante, infaillible, telle enfin qu'elle doit résulter du plus mauvais gouvernement dont on puisse se former une idée [2]. »

Le voyage de *Beauchamps*, antérieur de quelques mois au passage de Browne, fut exclusivement astronomique. Une controverse soulevée par M. Bonne, et que Philippe Buache avait apportée devant l'Académie des Sciences en 1784, en fut l'occasion première. Bonne, dans une des cartes de l'Atlas qui accompagne l'*Histoire des deux Indes* de Raynal, avait exhumé une ancienne observation de longitude faite à Trébizonde par un missionnaire jésuite, le P. de Bèze, observation très-probablement faussée par quelque erreur de calcul, et s'en était étayé pour avancer de plus de cinq degrés à l'Est l'extrémité orien-

[1] Browne's *Travels*, p. 412.
[2] *Id.*, p. 418.

tale de la mer Noire ainsi que la portion correspondante de la mer Caspienne. Buache opposait, et avec pleine raison, à cette monstrueuse innovation géographique, l'autorité de d'Anville et de Guillaume Delisle, qui l'un et l'autre avaient rejeté cette détermination du P. de Bèze[1]. Cependant, comme la position assignée à Trébizonde par Delisle et par d'Anville, et, par suite, à la partie orientale de la mer Noire, n'était fondée, quoiqu'à peu de chose près exacte, que sur des inductions et des enchaînements d'itinéraires, et que les défenseurs du déplacement proposé par Bonne pouvaient alléguer une observation directe à laquelle on n'avait à opposer aucune autre observation de même nature, quelque doute, ou au moins quelque incertitude pouvait toujours rester dans les esprits. Aussi, à la demande de l'Académie, notre ministre de la marine avait-il envoyé à l'astronome Beauchamps, qui voyageait alors dans la Perse et la Mésopotamie, l'ordre de se rendre à Recht, sur le bord méridional de la mer Caspienne, pour en déterminer la position astronomique. Beauchamps ne put s'avancer plus loin que Kasbîn, à quarante lieues au sud de Recht. Il y observa la fin d'une éclipse de lune le 30 juin de la même année : les Persans, qui le prirent pour un espion russe, ne lui permirent ni d'aller plus loin, ni de faire d'autres observations. Celles des éclipses de lune, comme le savent tous les astronomes, laissent un demi-degré d'incertitude, ou deux minutes en temps, à cause de la pénombre occasionnée par l'atmosphère de la terre : aussi cette fin d'éclipse fut-elle vivement attaquée par un des amis de M. Bonne, et l'on alla jusqu'à prétendre que Beauchamps devait l'avoir vue vingt minutes plus tard, ce qui était une absurdité en fait d'observations astronomiques. Beauchamps avait d'ailleurs déterminé la longitude d'Ispahan à 49° 30′ à l'Orient du Méridien de Paris, déduite de plusieurs éclipses des satellites de Jupiter, et il avait relevé à la boussole la route d'Ispahan à Kasbîn. D'après ces données, il était évident qu'il fallait laisser le gisement de la mer Caspienne, et conséquemment celui de l'extrémité orientale de la mer Noire, tels que d'Anville les avait tracés sur ses cartes. Les géographes n'en pensaient pas moins

[1] *Voyez* fin du volume, la *Notice bibliographique*, sous l'année 1784.

avec raison qu'il fallait des observations directes sur la mer Noire pour terminer toutes les difficultés. Bonne donnait à cette mer près de quatre-vingts lieues de plus que ses devanciers ; et quelque mince que fût par elle-même l'autorité de ce géographe, il était nécessaire d'appuyer de preuves décisives les positions adoptées par d'Anville.

Beauchamps, de retour de Perse, avait été chargé par le gouvernement d'une mission près de l'imân de Maskât; l'Académie n'existait plus, mais le Bureau des Longitudes demanda et obtint qu'il prît sa direction par Constantinople, Trébizonde et Erzeroum. La guerre rendit sa traversée très-longue; il ne put arriver à Constantinople que dans les derniers mois de 1796. Là, une autre difficulté l'attendait : c'était d'obtenir du gouvernement turk la permission de naviguer sur la mer Noire et d'en relever les côtes. Tondu, l'astronome de M. de Choiseul-Gouffier, était mort avant d'avoir obtenu cette permission longuement sollicitée ; le docteur Jumelin, qui avait pénétré furtivement dans ces eaux interdites par l'ignorance défiante des Turks, avait été ramené à Constantinople les fers aux pieds. Enfin, à force de patience et de persévérance, l'autorisation tant désirée fut arrachée au capitan-pacha : Beauchamps put longer la côte asiatique depuis Constantinople jusqu'à Trébizonde [1].

Son premier soin en arrivant dans cette ville fut de procéder aux opérations scientifiques qui étaient pour lui le but essentiel de sa mission. Une bonne montre marine de Berthoud, dont il avait eu le soin d'observer exactement la marche à Constantinople, lui permit d'abord de lier avec certitude le méridien de cette dernière place avec celui de Trébizonde; une série d'observations d'éclipses des satellites de Jupiter et de distances de la lune au soleil lui fournit ensuite les éléments d'une détermination directe de la différence des méridiens de Trébizonde et de Paris. La moyenne de cette longue suite d'observations diverses lui donna pour la longitude de Trébizonde 37° 18′ 15″, chiffre dont la longitude conjecturale adoptée par d'Anville ne différait que d'un tiers de degré environ, et que n'a pas sensi-

[1] Relation de Beauchamps, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 109 sqq.; add., t. I, p. 14, et *Voyages d'Olivier*, t. I, p. 71, éd. in-4.

blement modifié l'expédition hydrographique du capitaine Gauttier en 1820. La fausseté des changements proposés par Bonne était démontrée sans retour.

Ayant obtenu une position géographique certaine de Trébizonde, Beauchamps, qui, sur ces entrefaites, avait reçu de Bonaparte l'ordre de se rendre en Égypte, se disposa à son départ. Il demanda une petite barque pour le retour : c'était le moyen de voir la côte et d'en relever quelques points. Il fit marché avec un patron laze pour le conduire à Sinope.

Nous ne l'y suivrons pas, non plus que de Sinope à Constantinople ; nous n'aurions guère à enregistrer qu'une série de déterminations astronomiques, qu'il nous suffira de consigner dans l'appendice de ce volume.

Comme résultat général, cette suite de déterminations bien assurées en latitude et en longitude, depuis Trébizonde jusqu'à Constantinople, rendit enfin à cette longue côte sa configuration réelle et son véritable gisement, prodigieusement altérés sur les meilleures cartes antérieures, depuis celles de d'Anville. Nous avons dit précédemment quel enchaînement de causes d'erreur avait amené l'altération considérable que présentent dans cette partie les cartes de notre grand géographe. L'expédition de M. Beauchamps donnait pour la première fois une base certaine à un tracé jusqu'alors tout conjectural. Les caps Indjèh et Kérempèh étaient, ainsi que Sinope, ramenés au Sud de tout un degré ; le fond du golfe du Samsoun s'arrondissait en une courbe adoucie, au lieu de s'enfoncer au loin dans les terres ; toute cette portion de la côte perdait ainsi la configuration profondément tourmentée que des combinaisons fautives lui avaient donnée ; enfin, résultat non moins important, de vastes espaces intérieurs s'étendant sur certains points, se resserrant sur d'autres, il en devait résulter des modifications notables dans le tracé des rivières et le placement d'un grand nombre de villes. Telles ont été, pour la géographie de la Péninsule tout entière, les conséquences très-importantes de cette expédition astronomique, qui marque ainsi une des époques capitales de l'histoire géographique de l'Asie-Mineure.

Le voyage de M. *William Martin Leake* n'y tiendra pas, sous d'autres rapports, une place moins notable. Le capitaine Leake,

de l'armée britannique, quoique engagé dans une carrière qui semble laisser peu de place aux recherches d'érudition, n'en est pas moins un des hommes les plus profondément versés dans la connaissance philologique et géographique de l'antiquité grecque, en même temps qu'un des plus habiles observateurs et un des critiques les plus judicieux dont se puisse glorifier l'Angleterre, si riche, depuis un demi-siècle, en voyageurs savants. Les observations de M. Beauchamps substituaient une base certaine à des données hypothétiques et très-fautives pour le tracé mathématique d'une portion considérable de l'Asie-Mineure; les recherches et les études du savant officier anglais allaient ajouter un grand nombre de points de repère à ceux que d'Anville avait établis, pour appliquer au local actuel les notions très-abondantes de la géographique classique, et reconstruire ainsi graduellement la carte ancienne de la Péninsule.

C'est aux circonstances politiques de l'époque que se rattache le passage de M. Leake en Asie-Mineure. Excitée et soutenue par le cabinet de Londres, la Porte envoyait simultanément une armée et une flotte en Égypte, que les armes françaises venaient d'enlever à son autorité nominale, et l'Angleterre lui fournissait, outre des soldats et des vaisseaux, des officiers expérimentés pour diriger les opérations de la campagne. Le général *Kœhler* reçut à ce titre un commandement dans l'armée turque d'Égypte, et partit de Constantinople, au commencement de janvier 1800, pour se rendre à son poste en traversant la Natolie par la ligne la plus directe. Le capitaine Leake l'accompagnait, ainsi qu'un orientaliste, le Dr *Carlyle*, que nous avons déjà mentionné précédemment, et qui avait voulu mettre à profit cette occasion favorable de poursuivre ses études en Égypte et en Syrie. Le voyageur décrit ainsi la première partie de la route, après la traversée du Bosphore. « Nous quittâmes *Iskiodar* (en grec Σκουτάριον, Skoutari), le 19 janvier, à 11 heures du matin, et nous suivîmes pendant quatre heures les bords de la mer de Marmara, à travers un des cantons les plus délicieux des environs de Constantinople; la douceur du temps et la pureté de l'atmosphère en relevaient encore la beauté. A notre droite, la mer de Marmara étendait au loin à l'horizon sa tranquille nappe d'eau, jusqu'à la côte haute et boisée qui borde au Sud le golfe

de Nicomédie, et que surmontent les majestueux sommets de l'Olympe bithynien. Au milieu de ce magnifique bassin, les îles des Princes se présentaient immédiatement devant nous, avec leurs villages et leurs couvents qui se détachent en groupes pittoresques du sein des bouquets de pins et des vignobles. La route était parfois bordée de riches pâturages couverts de troupeaux; mais plus fréquemment elle avait à droite et à gauche des jardins qui fournissent en grande partie à la consommation en fruits et en légumes de la capitale et de ses faubourgs. Déjà les fèves étaient avancées, ainsi que d'autres produits du printemps. En certains endroits la route était boueuse, quoique en général elle fût très-bonne[1]. »

La petite caravane traversa ainsi *Kartal*, *Pantiki* et *Ghèbuzèh*, jusqu'au village de *Malsoum* qui est le lieu d'embarquement habituel pour gagner le bord opposé du golfe d'Ismid. On eut ensuite à gravir la chaîne de hauteurs qui s'étend ici entre les deux golfes du fond de la mer de Marmara, et dont la pente méridionale domine le bassin pittoresque où s'encaisse l'ancien lac *Ascanius*. Les voyageurs traversèrent sans s'y arrêter *Nicée*, *Lefkè*, *Sughut*, berceau de la grandeur ottomane, puis *Eski-chèhr*, où l'on a reconnu le site de l'ancienne *Dorylæum*; le huitième jour, on arriva à un pauvre village nommé *Seïd-el-Ghazi*, qui semble avoir été autrefois dans un état plus florissant. Entre Seïd-el-Ghazi et la station suivante de *Khosref-Pacha-Khâni*, MM. Kœhler, Leake et Carlyle, sur des indications qui leur avaient été données, firent une excursion à quelque distance à droite de la route, vers une vallée solitairement située au milieu d'une forêt de pins, et qui prend d'un village voisin le nom de *Doganlu*. Cette excursion valut à nos trois voyageurs une des découvertes les plus curieuses qui aient été faites en Asie-Mineure. Une petite plaine que la forêt entoure de toutes parts est parsemée de rochers qui s'élèvent perpendiculairement du sol, et qui se dessinent comme autant de tours isolées et de châteaux fantastiques Quelques-uns de ces rochers ont plus de cent cinquante pieds de hauteur; et deux ou trois d'entre eux, entièrement isolés des autres, ont été, à une époque

1 Leake, p. 2, édit. in-8 (Voyez la *Bibliographie*).



ancienne, creusés en catacombes, avec des portes, des fenêtres et des galeries, « de telle sorte, dit M. Leake, qu'il nous fallut les examiner de près pour nous convaincre que ce que nous voyions étaient des rochers naturels, et non des constructions humaines. » Les chambres ménagées dans l'intérieur avaient eu évidemment une destination sépulcrale, avec des excavations pour les cercueils et des niches pour les vases cinéraires. Quelques-unes de ces excavations, taillées dans le roc avec plus d'art que les autres, sont ornées d'un portique à deux colonnes surmonté d'une corniche. Le plus remarquable de ces singuliers monuments de la vallée de Donganlu a été taillé dans un rocher de cent pieds au moins d'élévation; c'est le seul où l'on ait gravé des inscriptions. D'après le dessin que M. Leake en donne, on voit que ce sépulcre ne ressemble à aucun de ceux que l'on connaissait jusqu'alors dans la Grèce et en Orient. La porte d'entrée en est fort basse, eu égard à la hauteur du monument; au-dessus de cette porte, la paroi du rocher est toute couverte d'ornements sculptés qui ont de l'analogie avec certains monuments étrusques, et principalement avec ceux que l'on voit dans l'édifice cyclopéen de Mycènes connu sous le nom de *Trésor d'Atrée*. Les inscriptions sont évidemment en caractères grecs très-anciens; M. Leake y remarqua deux mots, ΜΙΔΑΙ FΑΝΑΚΤΕΙ, qu'il interprète par Μίδᾳ ἄνακτι, *au Roi Midas*, et il conjecture que cette excavation avait pu être destinée à la sépulture de quelque membre de la dynastie Gordienne. A l'appui de cette opinion, il rapporte les diverses traditions qui prouvent que ces lieux étaient pleins des souvenirs de cette famille; et en conséquence, il suppose que le monument remonte à la période comprise entre les années 740-570 avant notre ère, époque attribuée par Hérodote au règne de la famille Gordienne. M. Letronne, qui a examiné cette inscription et la conjecture du savant anglais, se range complétement au même avis. « C'est un fait bien remarquable, dit ce sage et profond critique, que l'usage de l'alphabet et de l'idiome helléniques dans le cœur de la Phrygie, à une époque qui n'est point inférieure au sixième siècle avant notre ère, et qui pourrait s'élever jusqu'au huitième. Les rapports non équivoques de quelques détails de ces tombeaux avec le caractère des ornements étrusques ne sont pas

moins dignes d'attention, et présentent une confirmation de la tradition historique qui fait venir les Étrusques de la Lydie. Le monument de Doganlu nous a conservé, selon toute apparence, les vestiges de l'art chez les Phrygiens; et sous ce point de vue, il peut être regardé comme le plus curieux de tous ceux que l'on connaît dans l'Asie-Mineure [1]. » M. Leake exprimait le vœu qu'un futur voyageur pût faire en ce lieu un séjour plus long, pour examiner à loisir les monuments de la vallée de Doganlu, et relever avec moins de précipitation que lui et ses compagnons n'y furent contraints les curieuses inscriptions qu'il a fait connaître [2].

Boulavadîn, à une journée au sud de Khosref-Pacha-Khâni, est une place d'une assez grande étendue, mais composée seulement de misérables cabanes. Il y a dans la ville et aux environs beaucoup de restes d'antiquités, lesquelles toutefois paraissent être principalement de l'époque byzantine. C'est là que se séparaient les deux routes entre lesquelles le général Kœhler avait à choisir pour gagner la côte : l'une conduisant à Satalièh, l'autre à Kélendéri par Konièh et Karaman. Nos voyageurs se décidèrent pour celle-ci, à cause de l'incertitude que la saison aurait mise dans la longue traversée de Satalièh en Cypre.

De Boulavadîn à *Konièh*, M. Leake et ses compagnons suivirent la grand chemin habituel des caravanes de Syrie; arrivés à Konièh ils le quittèrent de nouveau pour prendre la route moins battue qui devait les conduire à Kélendéri, par *Tchoumra*, *Karaman*, et la passe de *Moût* dans le Taurus cilicien. C'est celle précisément qu'Olivier avait suivie deux ans auparavant; aucun autre Européen connu ne l'avait vue avant eux. A deux ou trois milles de Karaman la route commence à monter; on entre dans la région montagneuse. A peine arrivé aux premières vallées, M. Leake fut frappé du grand nombre d'excavations pratiquées dans le flanc des rochers. Ces excavations, comme celles de Doganlu, parurent à nos voyageurs avoir dû servir autrefois

[1] M. Letronne écrivait ceci en 1820. Comp. *Journ. des Savants*, 1821, p. 247.

[2] Leake, *Journal of a Tour in Asia Minor*, p. 21 et suiv.; Carlyle, dans les *Memoirs relating to Europ. and Asiat. Turkey*, *by* Rob. Walpole, p. 153; Letronne, dans le *Journ. des Sav.*, 1820, p. 625. M. Alexandre de Laborde a revu plus tard et dessiné les plus curieux monuments de la vallée de Doganlu. *Voyage en Orient*, t. I, pl. 2 à 8.

de grottes sépulcrales; aujourd'hui les pâtres et les paysans en font leur demeure. A mesure que l'on s'éloigne des plaines, le climat change. A quatre heures de Karaman il commença à tomber beaucoup de neige; on n'était cependant encore que dans la région basse de la montagne. De là, on avait quinze heures de route à faire sans rencontrer d'habitation. Le point culminant de la passe est à huit ou neuf heures de Karaman [1]. Cette route présente quelques beaux sites d'un aspect sauvage; mais il ne paraît pas que l'on ait à y traverser ces gorges profondément encaissées entre d'énormes pics, ces effrayants sentiers tracés au bord escarpé des précipices, que l'on rencontre dans les passes plus orientales de la chaîne. Les anciens avaient fait la même remarque [2]. *Moût* occupe l'emplacement d'une ancienne ville qui a dû être très-grande et très-belle. « Aucune des places que nous avions vues jusque-là, dit M. Leake, ne conserve autant de vestiges de son ancienne importance; aucune ne montre un aussi triste contraste entre les témoignages de sa splendeur passée et la misère de sa condition présente. Au milieu des mosquées et des bains en ruines qui attestent l'ancienne prospérité de Moût comme ville turque sous les rois de Karamanie, quelques huttes faites de roseaux et de boue suffisent pour abriter la chétive population qui lui reste. Nous vîmes des gens qui demeuraient sous de simples hangars, et dans les cavernes des rochers. Parmi ces ruines turques et ces retraites de la misère, on peut reconnaître encore le plan de l'ancienne cité grecque. On y peut distinguer clairement le tracé de ses principales rues, l'emplacement de ses temples et des autres édifices publics, ainsi que de longues colonnades et des portiques, où les parties inférieures des colonnes sont restées sur place. Des tronçons de diverses sortes de marbre gisent à demi enterrés sur différents points, ou soutiennent les restes des mosquées et des maisons en ruines. La plupart des habitants que nous vîmes nous parurent à demi nus et les joues creusées par la faim, et cela dans une vallée dont le sol annonce l'abondance et la fertilité, et qui pourrait certainement nourrir une nombreuse population.

[1] Leake, p. 103 sqq.

[2] *Voy.* la p. 380 du volume précédent.

Les sites y sont de la plus grande beauté; la variété des pâturages, des bouquets de bois et des cours d'eau, contraste de la manière la plus agréable avec les formes majestueuses et la teinte sombre des forêts de la partie haute des montagnes qui dominent les deux côtés de la vallée. Rien ne manque à l'ensemble d'un tableau pittoresque, si ce n'est peut-être une plus grande surface d'eau [1]. » M. Leake croit reconnaître dans Moût le site de l'ancienne *Claudiopolis* [2].

Kelindrêh, ou *Kélendéri*, où nos voyageurs s'embarquèrent pour l'île de Cypre, est appelée par les Turks *Gulnar :* ce n'est plus aussi qu'un amas de ruines autour d'une baie et d'un port, celui de l'ancienne *Kelenderis.* A Larnaka, le général Kœbler trouva l'amiral Sidney Smith, qui apprit à nos voyageurs qu'une convention venait d'être signée avec le général Belliard pour l'évacuation de l'Égypte : dès lors la continuation du voyage devenait sans objet. Le général et M. Leake rebroussèrent chemin pour revenir à Constantinople; le Dr Carlyle seul poursuivit sa route vers la Syrie.

Le bâtiment sur lequel revenaient nos deux voyageurs devait les conduire à Satalièh; mais une maladie retint le capitaine Leake à *Alaïa*, sur la côte pamphylienne. Forcé de continuer seul sa route, le général Kœhler se décida à prendre la voie de terre, qui lui promettait d'intéressantes observations dans des parties fort peu connues de l'Asie-Mineure. Le chemin qu'il suivit d'Alaïa à Satalièh, le long de la côte, n'avait en effet été décrit par aucun Européen; et un seul, Paul Lucas, avait vu autrefois celui qu'il aurait à prendre ensuite à partir de Satalièh, pour regagner l'intérieur du pays et la grande route de Constantinople. Le général Kœhler n'a pas publié lui-même la relation de son voyage; mais il en a communiqué les notes à M. Leake, qui les a insérées dans son ouvrage. Elles contiennent, quoique peu étendues, d'excellentes indications dont nous ferons usage lorsque nous aurons à décrire, dans la seconde partie de ce volume, la région méridionale de la Péninsule. L'itinéraire du général, depuis Satalièh, gagne *Bourdour* par *Bidjikli* et *Ka-*

[1] Leake, p. 108.
[2] *Id.*, p. 319.

rabounar; de Bourdour il atteint *Koutaïèh* en passant à *Ketzi-Borlou*, *Dombaï*, *Sandukli*, *Sitchanli* et *Altoun-Tâsch* [1]. Nous remarquerons seulement que la description qu'il fait de la route de Bidjikli à Karabounar confirme de point en point celle qu'en avait donnée Paul Lucas dans son second voyage : nouveau témoignage de l'exactitude si longtemps contestée de l'ancien voyageur français [2].

Le général Kœhler, dans sa route de Koutaïèh à Sughut, au cœur de l'ancienne Phrygie, fait, quant à l'aspect général et à l'état de culture du pays, une observation tout à fait semblable à celle de Browne sur la Cappadoce et la Galatie : aux scènes arides et monotones qui attristent parfois l'œil du voyageur, succèdent fréquemment des sites pittoresques et d'une grandeur majestueuse; mais ce qui est commun au pays tout entier, c'est l'absence à peu près complète d'une culture régulière. A peine quelques champs circonscrits autour des villages portent témoignage du travail de l'homme; tout le reste n'est qu'une succession de friches, de bois et de pâtures [3]. La même impression se retrouve dans les lettres du Dr Carlyle, après son passage à travers les plaines de Konièh. « Il est impossible, dit-il, de ne pas se sentir attristé à la vue des pays autrefois fertiles et populeux que nous venons de parcourir; ce n'est presque plus maintenant qu'un désert, et ils doivent nécessairement rester tels aussi longtemps que durera le système de gouvernement qui les régit. Chaque petit aga de village est un prince indépendant généralement en état d'hostilité avec tous ses voisins. Il suit de là que le peuple est obligé de résider dans les villes, et que c'est seulement dans un court rayon autour de chacun de ces centres de population qu'il peut y avoir un peu de culture. Si par un accident quelconque une ville est ruinée ou dépeuplée, elle est détruite à jamais, et la culture de son territoire cesse immédiatement. Ainsi, par degrés, toutes ces belles plaines se changent en véritables déserts. Nous en avons traversé une d'au moins 200 milles de long sur 15 à 20 de largeur, et dont le sol est le plus riche que l'on puisse désirer pour l'agriculture : hé

[1] *Voyez* notre carte de l'Asie-Mineure.
[2] Kœhler, dans Leake, p. 134; P. Lucas, ci-dessus, p. 57.
[3] *Id.*, p. 141. Comp. ci-dessus p. 139.

bien, la totalité des habitants de cette grande étendue de pays, où le blé rend au delà de vingt pour un, ne monte certainement pas à plus de 27 ou 28,000 âmes, dont les deux tiers forment la population des villes de Kouièh et de Karaman [1].

Le capitaine Leake, dès que ses forces lui permirent de quitter Alaïa, se remit en mer pour Constantinople. Il vit en passant les places les plus remarquables de la côte, ainsi que les principales îles qui l'avoisinent, *Rhodes*, *Kos*, *Patmos*, *Samos*, *Khios*, *Lesbos*, et *Tenedos*. Sur la côte lycienne, vis-à-vis l'île de *Kastelloryzo* des Grecs, *Castel Rosso* des Italiens, il explora des ruines anciennes où plusieurs inscriptions révèlent le site d'*Antiphellos*. Il fait observer qu'une des parties les plus imparfaitement connues du littoral est le contour intérieur des golfes de *Symi* et de *Stanco* : c'est une lacune qui n'a été comblée que dans ces derniers temps. Quelques réflexions du capitaine Leake sur la difficulté des voyages d'exploration en Asie-Mineure appartiennent d'une manière trop directe à l'histoire géographique de la Péninsule pour que nous omettions de les consigner ici.

« Pour le voyageur qui aime à rechercher les vestiges de l'art grec et de la civilisation hellénique au milieu des ruines et de la barbarie actuelles, et qui peut ainsi tout à la fois jeter du jour sur l'histoire et réunir d'utiles matériaux pour la géographie et l'artiste, il n'est pas de pays qui maintenant offre un champ de recherches aussi fertile que l'Asie-Mineure. Malheureusement il n'est pas de province dans toute l'étendue de l'empire Ottoman plus difficile à explorer en détail. Dans la Turquie d'Europe, les effets du système musulman sont quelque peu tempérés par la proximité de l'Europe civilisée, par la faiblesse dont l'Ottoman a conscience, et par l'excès considérable de la population chrétienne sur la population turque; mais le Turk de l'Asie-Mineure, quoiqu'il puisse être convaincu du danger qui menace l'empire par suite du changement qui s'est opéré dans la puissance relative du monde Musulman et du monde Chrétien depuis

[1] Carlyle, dans les *Memoirs on the Turkey*, de Rob. Walpole, p. 154. Comme terme de comparaison, nous ajouterons que l'espace spécifié par le Dr Carlyle représente à peu près en surface l'étendue moyenne d'un de nos départements, dont la population peut varier de 350 à 500,000 âmes.

que ses ancêtres s'emparèrent des belles contrées que leurs successeurs ont pu si longtemps tyranniser, puise néanmoins un profond sentiment de confiance et de sécurité dans son éloignement des nations chrétiennes qu'il redoute; et sentant bien que la Turquie d'Europe doit tomber la première devant le conquérant, il n'éprouve d'autre contrainte dans sa haine pour le nom chrétien, que celle qui peut provenir des préceptes de sa religion ou de l'hospitalité native des peuples de l'Orient.

» En Asie-Mineure, parmi les obstacles auxquels est exposé le voyageur, il faut particulièrement compter l'état désert de cette contrée, qui souvent met hors de la portée de celui qui la visite les choses les plus indispensables; les disputes et les guerres continuelles entre les hommes qui ont le pouvoir; l'autorité précaire du gouvernement de Constantinople, qui en rend la protection illusoire, et fait que le succès du voyageur dépend entièrement du caractère personnel de l'officier qui commande dans chaque district; enfin, l'ignorance et le caractère ombrageux des Turks, qui n'ont aucune idée d'une excursion entreprise uniquement pour les progrès de la science, et qui croient qu'on ne vient chez eux que pour préparer une invasion hostile ou pour chercher des trésors dans les ruines de l'antiquité : or, les soupçons de cette sorte sont naturellement plus forts dans les provinces qui sont, comme l'Asie-Mineure, le moins fréquentées par les étrangers. Si la prudence ou l'heureuse étoile du voyageur le préservent de toutes ces causes de danger, de même que de la peste, de la rencontre des bandits et d'autres périls inséparables d'un état social à demi barbare, il a encore à redouter la perte de sa santé par les effets combinés du climat, de la fatigue et des privations; malheur qui manque rarement d'arrêter sa marche avant qu'il ait achevé la course qu'il projetait.

» L'Asie-Mineure est encore dans cet état qui oblige le voyageur à prendre un déguisement, à se faire passer pour médecin, à s'armer de patience et de persévérance, à faire le sacrifice de toutes les aises de la vie européenne et à dissimuler ses moyens pécuniaires, s'il veut étudier le pays en détail, en admettant que préalablement il se soit préparé à cette tâche par des études littéraires et scientifiques, et par une connais-

sance intime de la langue des habitants et de leurs usages [1]. »

Les notes de voyage du capitaine (depuis colonel) Leake, que nous venons de traduire ou d'analyser, en y joignant celles de ses deux compagnons de route, le général Kœhler et le Dr Carlyle, ces notes, disons-nous, quelque intérêt qu'on y ait pu trouver, ne peuvent donner encore qu'une idée bien incomplète de l'important ouvrage où elles sont consignées. Ce qui en fait le mérite principal en même temps que la partie la plus étendue, ce sont les études et les discussions de géographie comparée dont l'itinéraire n'est en quelque sorte que le canevas, et que résume une grande et belle carte de l'Asie-Mineure. Mais ces nombreuses recherches, dans lesquelles l'auteur déploie une érudition aussi sage qu'étendue, ne sont pas de nature à être analysées ici : c'est dans une autre partie de ce volume que nous en consignerons les résultats [2].

Ceux du second passage de Browne en Natolie dans le cours de 1801 et de 1802, ne sont pas de nature à ajouter beaucoup à nos connaissances antérieures, malgré la capacité reconnue et l'activité de cet infatigable explorateur. Après dix-huit mois à peine de séjour en Angleterre, employés à mettre en ordre et à rédiger pour la presse les notes recueillies en Syrie, en Égypte et au Dâr-Four, Browne, impatient d'affronter les hasards d'un nouveau voyage, s'était remis en route pour les mêmes contrées. Il se rendit à Trieste par Berlin et Vienne, s'y embarqua pour Constantinople où il arriva après avoir touché à Athènes et à Smyrne, et d'où il repartit bientôt après pour la Syrie et l'Égypte. Il traversa l'Asie-Mineure par la grande route des caravanes, sauf quelques déviations partielles, vit *Koutaïèh*, *Afioum-Kara-Hissar*, *Konièh* et *Tarsous*, séjourna à Antakièh, l'ancienne Antioche, parcourut la Syrie avant de gagner l'Égypte, et reprit la mer quelques mois plus tard sans avoir dépassé le Kaire. Il vint de nouveau aborder à *Smyrne*, d'où il reprit par terre le chemin de Constantinople : de cette dernière ville, il fut à Saloniki, visita le mont Athos, traversa l'Albanie pour atteindre la mer Adriatique et Vénise ; et de Vénise il retourna

[1] Leake, *Préface*, p. iii et suiv.

[2] *Voy.* ci-après, dans l'*Appendice*, notre Nomenclature synonymique de l'ancienne géographie de l'Asie-Mineure.

par mer en Angleterre (1803), après quelque temps de séjour en Sicile employé à l'exploration de cette île et du groupe volcanique de Lipari. Browne n'a rien publié de ce second voyage, et la relation qu'il en avait commencée n'a pas même été mise entièrement par écrit. Ce qu'après sa mort on en a trouvé dans ses papiers, a été inséré par M. Robert Walpole dans un des volumes de son Recueil sur la Turquie, si riche en fragments inédits; et c'est à cette source, ainsi que dans une notice biographique sur le voyageur que M. Walpole a également publiée, que nous avons puisé ce que nous venons de résumer [1]. Quelques remarques intéressantes, et dont nous profiterons plus tard, sur les Turkomans nomades de la région du Taurus [2], et une série de déterminations astronomiques des principales stations de la route par terre entre Smyrne et Constantinople [3], sont tout ce que l'étude géographique de la Péninsule peut tirer de ces fragments. Le troisième voyage de Browne dans la même contrée, en 1813, nous a légué bien moins de renseignements encore, le voyageur ayant péri en Arménie, et aucune de ses notes, sauf une lettre où son itinéraire est rapidement indiqué, n'étant parvenue en Europe [4].

Plus de regrets encore s'attachent à la perte des journaux d'un des voyageurs les plus instruits et les plus entreprenants de notre époque, l'Allemand Seetzen. Bien préparé par de longues et sérieuses études à une fructueuse exploration des contrées de l'Orient, Seetzen quitta l'Allemagne vers le milieu de 1802, traversa le Roumili (l'ancienne Thrace) pour gagner Constantinople, se rendit ensuite de Constantinople à *Brousse* et de Brousse à *Smyrne*, puis, après avoir visité quelques îles voisines de la côte, partit de Smyrne vers la fin de 1803 et traversa la Péninsule dans toute sa longueur, par *Afioum-Kara-Hissar*, *Ak-Chêhr*, *Koniêh*, *Karaman*, *Ibrala* et la passe cilicienne du mont Taurus, d'où il descendit à *Karadouar*, le port de Tarsous, où il s'embarqua

[1] *Voyez*, fin du volume, la *Notice bibliographique*.

[2] Browne, *Journey from Constantinople through Asia Minor*, dans Walpole, *Travels*, p. 125 sq.

[3] *Ibid.*, p. 192; et dans Leake, *Journal of a Tour in Asia Minor*, *Préface*, p. xx, édit. in-8.

[4] *Biographical Memoir of M. Browne*, dans Walpole, *Travels*, p. 176.

pour Antioche [1]. Seetzen voyageait en naturaliste et en astronome, en même temps qu'en observateur profond des populations au milieu desquelles ses courses le conduisaient : sous ces divers rapports, le peu de détails que ses lettres nous ont conservés, nous fait déplorer encore plus vivement la catastrophe qui, en mettant malheureusement fin aux jours du voyageur, nous a privés, probablement pour toujours, des journaux où il avait déposé les résultats détaillés de dix années d'explorations [2]. Son nom et ses travaux occuperont néanmoins dans nos pages une place plus étendue, lorsque nous aurons à tracer l'histoire des découvertes contemporaines en Syrie, en Arabie et dans les pays du Nil.

Après ces grandes entreprises géographiques plus ou moins profitables à la science, nous mentionnerons encore avec intérêt deux utiles monographies de M. de Hammer, l'auteur de l'Histoire de l'Empire Ottoman, l'une sur Broussa, le mont Olympe et les environs du golfe de Moudania, l'autre sur Constantinople et le Bosphore. M. de Hammer, qui fut attaché pendant cinq ans, de 1803 à 1808, à la légation autrichienne de Constantinople, profita des facilités que lui donnait sa position, jointe à une parfaite connaissance de la langue turque, pour étudier en détail le théâtre de quelques-uns des grands faits dont il avait déjà conçu le dessein d'écrire l'histoire. Sa description du pays compris entre Broussa et le golfe, de même que la relation de son ascension à l'Olympe, sont plus circonstanciées que celles d'aucun autre voyageur. M. de Hammer fit aussi une excursion par mer au pourtour de la Péninsule, depuis Constantinople jusqu'à la côte syrienne, en touchant aux îles principales et à quelques points notables de la côte, tels que la plaine troyenne et les ruines de Telmissos, au fond du golfe de Makri [3]. Dans la Troade, l'auteur confirme, son Homère à la main, la plupart des indications de Lechevalier et de Morritt [4].

[1] Zach, *Monatliche Correspondenz*, 1803-1805, t. VII à XI. Voyez la *Bibliographie*.

[2] On a annoncé à diverses reprises, et récemment encore, qu'une partie au moins des papiers de Seetzen avait été retrouvée; mais nous avons bien peu d'espoir de voir se réaliser cet heureux événement.

[3] Voyez la *Bibliographie*, sous l'année 1804.

[4] *Topographische Ansichten*, p. 4 et suiv.

Presque dans le même temps où Seetzen coupait l'Asie-Mineure de Smyrne à Tarsous pour aller porter le flambeau de l'exploration européenne au cœur même des pays musulmans, un autre voyageur non moins remarquable, le célèbre *Badia*, plus connu sous le nom d'*Ali-Bey* qu'il avait pris en adoptant le costume, la langue et jusqu'au culte extérieur des Arabes, afin de s'identifier d'une manière complète avec les peuples qu'il voulait étudier, Badia, disons-nous, traversait la Péninsule en sens inverse, de Tarsous à Constantinople par *Koniéh* et *Koutaïéh*, à son retour de la mer Rouge. L'histoire de ce célèbre Espagnol, mêlée d'un peu de mystère et féconde en incidents romanesques, offre un aliment piquant à la curiosité; mais c'est ailleurs que nous la raconterons. Sa traversée de l'Asie-Mineure fut trop rapide pour lui permettre des observations neuves et approfondies; l'île de Cypre seule, où il fit un assez long séjour et qu'il parcourut presque en entier, fut pour lui l'objet d'une étude plus attentive. Il en fixa six points principaux par de bonnes observations de longitude et de latitude [1].

Un second voyage qu'il fit douze ans plus tard en Asie-Mineure présente de plus intéressants résultats pour la science; nous les ferons connaître quand l'ordre des temps nous aura conduits à cette époque.

Celles où nous sommes arrivés devait procurer, sur la géographie positive de toute la région Nord de la Péninsule, des lumières infiniment supérieures à celles que les anciens voyageurs en avait rapportées. C'est à des Français que la science doit cette riche moisson de notions excellentes, et ce sont les ambassades envoyées par Napoléon à la cour de Perse qui en furent l'occasion. Nous avons dit ailleurs quels motifs déterminèrent ces missions diplomatiques [2]. M. *Amédée Jaubert*, le savant professeur de langue turque, qui précéda, de 1805 à 1806, l'ambassade confiée en 1807 au général Gardane, ne vit qu'un petit nombre de points de l'intérieur des terres, son double passage de Constantinople à Trébizonde, et, au retour, de Trébizonde à Constantinople, s'étant fait presque entièrement par

1 *Voyages d'Ali-Bey*, t. II, p. 73 sqq.; t. III, p. 288 sqq.
2 Page 105 du volume précédent.

mer ; néanmoins de fréquentes relâches nécessitées par les mauvais temps, et une assez longue excursion à l'ouest d'Erzeroum, lui permirent de recueillir nombre d'observations intéressantes sur le pays et les habitants du littoral [1].

Le général *Gardane* n'a rien publié lui-même sur son ambassade, mais trois des personnes de la légation en ont donné des relations. Le frère même du général, *Ange de Gardane*, fit imprimer un journal de la double route que l'on avait suivie, d'abord de Constantinople à *Erzeroum* par *Torbali*, *Angora*, *Iuzghat*, *Tokat*, *Niksar* et *Kara-Hissar*; puis, en revenant de la Perse, de *Malatiâh* à *Sivas* par *Hassan-Tchélébi*, après une pointe sur *Kéban-Mâden*, et de Sivas à Constantinople par *Tokat*, *Amasièh*, *Marsivan*, *Osmandjik*, *Tossia* et *Boli* [2]. Ce journal n'est qu'un simple itinéraire; mais cet itinéraire est précis, détaillé, fréquemment accompagné de remarques instructives, et bien supérieur, sauf une ou deux exceptions que nous avons signalées, aux documents de même nature que les anciennes relations peuvent fournir au géographe.

Ce que d'ailleurs l'on pourrait désirer de plus dans le rapide journal de M. Gardane, comme tableaux de mœurs et de paysages, se retrouve amplement dans les deux autres relations qui complètent l'histoire géographique de l'ambassade. L'une est de M. *Tancoigne*, qui accompagnait la mission sans caractère officiel [3]; l'autre est d'un attaché à la légation, M. *Adrien Dupré* [4]. Celui-ci, qui avait déjà résidé plusieurs années à Trébizonde, où son père occupait le poste de consul français, qui avait en outre parcouru une partie des provinces littorales de la mer Noire depuis Sinope jusqu'au delà du Phase, et qui avait acquis ainsi une assez grande connaissance du pays, servait en quelque sorte de guide à deux habiles ingénieurs, MM. *Truillier* et *Trézel*, auxquels leurs instructions prescrivaient de prendre, pour se rendre en Perse, une route différente de celle

[1] Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, p. 100, et p. 371 sqq.

[2] *Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse*, in-8, de 128 et 52 pages.

[3] *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie*, par Tancoigne, 2 vol. in-8.

[4] *Voyage en Perse, en traversant la Natolie et la Mésopotamie*, 2 vol. in-8.

que choisirait l'ambassadeur. C'était un bon moyen de multiplier les informations. MM. Truillier et Trézel, laissant à leur droite la route du général Gardane par Angora, suivirent en effet une ligne plus septentrionale par *Boli*, *Tossia* ou *Tousiéh*, *Osmandjik* et *Amasiéh*, jusqu'à *Tokat*, où cette ligne coupa celle de la mission, pour se rabattre au Sud-Est sur *Malatîah* par *Sivas*. Cette ligne ainsi étudiée fut précisément celle que l'ambassadeur suivit l'année suivante, à son retour de Téhéran.

M. Tancoigne s'attache surtout dans ses *Lettres* à la partie descriptive et anecdotique; la relation de M. Adrien Dupré, plus substantielle et plus sérieusement étudiée, est d'un caractère scientifique beaucoup plus élevé. C'est le meilleur ouvrage qui soit sorti de l'ambassade de 1807. Mais, pour la géographie positive, ce n'en est pas, à beaucoup près, le fruit le plus important. Les reconnaissances et les études géodésiques exécutées par d'habiles officiers sur toute l'étendue des routes parcourues, tant en Asie-Mineure qu'en Arménie et dans le nord de la Perse, ont enrichi les portefeuilles du Dépôt de la Guerre d'une masse de documents précieux, les premiers de cette nature que l'on ait possédés sur la Natolie. Ces matériaux n'ont pas d'ailleurs été perdus pour la science. Un habile géographe, qui occupe dans l'administration une place élevée, les a eus à sa disposition pour un travail considérable entrepris depuis de longues années sur la carte de l'Ouest de l'Asie, et dont à diverses époques il a publié des fragments plus ou moins élaborés, au nombre desquels il faut compter la carte ou plutôt le canevas à grand point qui accompagne la Relation de M. Amédée Jaubert [1]. Les routes étudiées par MM. Trézel et Truillier, ainsi que par les autres ingénieurs qui accompagnaient le général Gardane, y ont été placées aussi exactement que le permettait alors l'absence complète de déterminations astronomiques (sauf pour le pourtour de la côte) dans la région Nord de la Péninsule.

Outre la relation de son voyage en Perse, M. *Adrien Dupré* avait recueilli, dans ses courses antérieures en Paphlagonie,

[1] *Carte des pays compris entre Constantinople et Téhéran*, par le chevalier *Lapie*, 1821, une grande feuille. M. Lapie a rendu compte de la construction de cette carte dans un Mémoire joint en Appendice à la Relation de M. Jaubert, p. 465 et suiv.

dans le Pont, parmi les tribus Lazes et sur la côte géorgienne, des renseignements nombreux sur ces pays peu connus. Il est très-regrettable que ces renseignements n'aient pas été publiés. On n'en possède qu'un extrait trop peu étendu, qu'un voyageur subséquent, qui en avait eu communication, a fait imprimer à la suite de ses propres relations [1].

Notons encore, parmi les documents qui se rattachent à l'ambassade de 1807, un itinéraire publié longtemps après cette époque [2], mais qui n'en est pas moins très-utile à recueillir à raison de la ligne absolument inconnue jusqu'alors que donne la dernière partie de cet itinéraire. L'auteur paraît avoir été un marchand de Haleb, qui aurait fait route avec MM. Dupré et Trézel depuis Constantinople jusqu'à Sivas, et qui se serait séparé à Sivas des officiers français pour gagner le Nord de la Syrie par les districts intérieurs de *Gouroun*, d'*El-Bostân*, de *Mérâsch* et d'*Aïntab*. Les notes descriptives dont l'itinéraire est accompagné fournissent de curieuses notions sur la nature et l'aspect de ces hauts plateaux de l'ancienne Cappadoce, qu'arrose le *Pyramus* (Djihoun) dans la partie supérieure de son cours. Nul voyageur européen connu n'avait encore vu cette route de Gouroun à Aïntab par Mérâsch, et plus de vingt-cinq ans vont s'écouler avant que de nouveaux explorateurs portent leurs pas dans ces cantons d'un difficile accès.

Une autre partie de la Péninsule, tout aussi peu connue, quoique moins écartée, l'intérieur de la Paphlagonie, était dans le même temps parcourue et étudiée sur plusieurs points importants par un de nos agents consulaires de la mer Noire. M. *Fourcade*, qui résida longtemps à Sinope, et qui est souvent cité avec éloge

[1] Gamba, *Voyage dans la Russie mérid.*, t. I, p. 399 et suiv.

[2] Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, août et septembre 1832. Cet itinéraire a été rapporté de Haleb par M. Théod. de Lesseps, à qui il avait été donné par la personne même qui avait fait le voyage. Il est à regretter qu'il y ait dans l'impression de ce curieux document quelques fautes de distances évidentes, qui peut-être n'étaient pas dans le manuscrit. D'après ce document, que ne paraît pas avoir connu M. Kiepert, la position importante d'El-Bostân serait placée beaucoup trop au Sud dans la Carte de l'Asie-Mineure en six feuilles de ce savant Prussien; il serait néanmoins hasardeux de se prononcer définitivement sur ce point avant d'avoir confronté avec d'autres documents les indications de l'itinéraire.

tant par M. Amédée Jaubert que par les officiers de la mission de 1807, rapporta en France de riches matériaux sur cette province, qui est presque entièrement restée en dehors des grandes explorations. Malheureusement, une faible partie seulement de ces matériaux a vu le jour, quoique l'auteur en eût donné communication à l'Institut dans plusieurs lectures successives [1] : cette indifférence pour la publicité complète des résultats de leurs travaux est un défaut trop commun chez nos voyageurs, et que nous aurons à déplorer plus d'une fois encore dans la suite de cette histoire.

Dans le temps même où de graves préoccupations de politique et de science amenaient cette exploration attentive d'une longue zone de la Natolie septentrionale, la poétique imagination d'un voyageur illustre venait puiser sur les rivages de l'Ionie les chaudes inspirations de leur ciel et de leurs souvenirs. C'est en 1807 que M. de Châteaubriand, qui déjà avait célébré, en le poétisant, le Génie du culte chrétien, et qui se préparait à en chanter les premiers Martyrs, aborda en Asie-Mineure dans sa route vers Jérusalem. Ce ne sont ni des recherches sérieuses ni de profondes observations qu'il faut demander au grand écrivain, au moins dans cette partie épisodique de ses longues pérégrinations, mais bien des inspirations et des tableaux. Celui qu'il trace du climat de Smyrne et de la société franque est à la fois exact et piquant : « Je n'avais rien à voir à Smyrne, dit-il, si ce n'est ce *Mélès* que personne ne connaît et dont trois ou quatre ravines se disputent le nom. Mais une chose qui me frappa et qui me surprit, ce fut l'extrême douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique (c'était au commencement de septembre), avait cette teinte que les peintres appellent un *ton chaud;* c'est-à-dire qu'il était rempli d'une vapeur déliée, un peu rougie par la lumière. Quand la brise de mer venait à manquer, je sentais une langueur qui approchait de la défaillance : je reconnus la molle Ionie. Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose; je fus obligé de reprendre les airs de la civilisation, de recevoir et de rendre des visites. Les négociants qui me firent l'honneur de me venir voir

[1] Voyez la *Bibliographie*, sous l'année 1805.

étaient riches; et quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris, où j'étais arrivé sur un bateau grec et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage : c'était une espèce d'oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie... [1]. »

L'illustre pèlerin était parti de Smyrne avec le dessein de voir la Troade en se rendant par terre à Constantinople. Mais ce n'était pas le compte de son guide, qui, arrivé à Pergame, appuya sournoisement à droite vers la route habituelle de Boursa, au lieu de prendre à gauche pour tourner le fond du golfe d'Adramitti. Quelque peu familier que fût M. de Châteaubriand avec les chemins de ce pays perdu, certains indices lui révélèrent la trahison. La colère du voyageur, qui traîne le guide infidèle devant l'aga de la prochaine bourgade, et la scène qui s'ensuit au tribunal du magistrat musulman, et la gravité avec laquelle le Salomon turk rend son jugement véritablement dicté par le bon sens, sont choses fort amusantes sous la plume du narrateur; on a quelque peine aussi à ne pas sourire de la confiance du poëte, qui se persuade fermément avoir découvert une ville inconnue sur une route fréquemment parcourue par les voyageurs et les caravanes, aussi bien que de l'aplomb avec lequel il estropie impitoyablement tous les noms de la route, tout en reprenant vertement les autres voyageurs, dont pas deux ne sont d'accord, dit-il, sur l'orthographe des noms étrangers. Arrivé sur les bords de la rivière de *Sousougherli*, l'ancien *Macestus*, M. de Châteaubriand croit toucher les rives du Granique : vieille erreur reconnue depuis plus d'un demi-siècle. Mais on est tenté de s'applaudir d'une méprise qui inspire au voyageur ces éloquentes paroles : « Quelle est donc la magie de la gloire! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable. On lui dit que ce fleuve se nomme *Sousougherli* : il passe et continue sa route. Mais si quelqu'un lui crie : c'est le Granique! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards atta-

[1] *Itinér. de Jérusalem*, t. I, p. 213, édit. de 1834.



chés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive. Et c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert!... »

M. de Châteaubriand a repris la mer, muni des firmans qu'il est venu chercher à Constantinople; la barque grecque sur laquelle il doit se rendre à la côte syrienne fend paisiblement les flots endormis de la mer des Sporades. Écoutons-le encore nous esquisser le tableau que lui présente l'équipage de son bâtiment. « C'est véritablement une chose surprenante que de voir naviguer des Grecs. Le pilote est assis, les jambes croisées, la pipe à la bouche; il tient la barre du gouvernail, laquelle, pour être de niveau avec la main qui la dirige, rase le plancher de la poupe. Devant ce pilote à demi-couché, et qui n'a par conséquent aucune force, est une boussole qu'il ne connaît point, et qu'il ne regarde pas. A la moindre apparence de danger, on déploie sur le pont des cartes françaises et italiennes; tout l'équipage se couche à plat ventre, le capitaine à la tête; on examine la carte, on en suit les dessins avec le doigt; on tâche de reconnaître l'endroit où l'on est; chacun donne son avis : on finit par ne rien entendre à tout ce grimoire des Francs; on reploie la carte, on amène les voiles, et l'on fait vent arrière. Alors on reprend la pipe et le chapelet; on se recommande à la Providence, et l'on attend l'événement. Il y a tel bâtiment qui parcourt ainsi deux ou trois cents lieues hors de sa route, et qui aborde en Afrique au lieu d'arriver en Syrie; mais tout cela n'empêche pas l'équipage de danser au premier rayon du soleil. Les anciens Grecs n'étaient, sous plusieurs rapports, que des enfants aimables et crédules, qui passaient de la tristesse à la joie avec une extrême mobilité; les Grecs modernes ont conservé une partie de ce caractère : — heureux du moins de trouver dans leur légèreté une ressource contre leurs misères! »

Le voyage dont nous avons à nous occuper maintenant est l'un des plus remarquables et des meilleurs parmi les livres sérieux qui depuis un demi-siècle ont été publiés sur l'Asie-Mineure : nous voulons parler d'une relation anonyme qui parut à Paris en 1816, sous le titre d'*Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*. L'auteur de cette relation est un agent

consulaire français en Syrie, M. *Corancez*; la partie de la Péninsule qu'elle embrasse est la portion du littoral cilicien et pamphylien comprise entre le cap Anémour et Sataliéh, et la contrée montagneuse qui couvre au nord l'ancienne Lycie, entre Sataliéh et le haut Méandre. Nous aurions peine à dire par quelle fatalité singulière l'excellent livre de M. Corancez est demeuré peu connu de ceux-là même qui font de la géographie une étude spéciale, et comment les cent voix de la renommée, qui souvent ont proclamé bien haut les mérites de productions fort inférieures, sont restées muettes devant un livre dont nous pouvons justement nous honorer. Anglais ou allemand, il eût été depuis longtemps apprécié chez nous à toute sa valeur. Car c'est là une des propensions de notre caractère, honorable peut-être jusque dans son exagération, mais qui a pourtant aussi son côté injuste et fâcheux, de présumer mieux en général des productions étrangères que des fruits de notre propre sol.

M. Corancez débute par quelques considérations fort justes sur l'état général des pays dont il va présenter le tableau. « L'Asie-Mineure, dit-il, est peut-être la région la plus inhospitalière du monde entier. Les Turcs, déjà si intolérants en Europe, le sont bien plus encore au delà du Bosphore. C'est une opinion répandue dans la masse même du peuple, que l'empire Ottoman, envahi par les puissances de l'Europe, sera bientôt réduit aux seules provinces qu'il possède en Asie. Cette opinion, fondée sur des prédictions anciennes, prend plus de poids encore par les revers que les Turcs ont essuyés dans les dernières guerres.

» Ainsi les habitants de l'Asie-Mineure ont contre les Européens un double sujet d'animosité. Ils les détestent d'avance par l'invasion prochaine dont ils croient leur empire menacé en Europe. Ils les craignent encore comme des voisins dangereux pour les provinces qu'ils se flattent de conserver. C'est donc avec une extrême inquiétude qu'ils voient un Franc traverser ces provinces; et loin qu'il puisse les parcourir avec fruit, il est souvent heureux de l'avoir tenté sans périr.

» Voilà pourquoi on n'a encore que des notions vagues et incomplètes sur les régions intérieures de l'Asie-Mineure. De là l'intérêt attaché aux itinéraires de ces contrées. S'ils n'en donnent pas une description détaillée, ils en désignent au moins les

lieux principaux. Le nom même de ces lieux était souvent inconnu.

» Ce n'est qu'en multipliant ces itinéraires qu'on peut suppléer par leur nombre à l'imperfection essentielle de chacun. Cet objet sera surtout rempli, si ces itinéraires se croisent sur diverses lignes et comprennent ainsi une plus grande partie du pays à décrire [1].

» Après avoir ainsi évalué les inconvénients et les avantages des voyages de cette espèce, j'ai cru que celui-ci avait assez d'intérêt pour mériter d'être publié. Il fournira quelques matériaux encore neufs pour la description générale de l'Asie-Mineure; description qui nous manque et qui manquera encore longtemps [2]. »

L'auteur revient ailleurs d'une manière plus spéciale sur les provinces qu'il avait traversées. « S'il est une contrée remarquable par la masse des souvenirs qu'elle rappelle; intéressante par les monuments qui s'y présentent en foule; enfin, vierge encore aux yeux du voyageur, c'est sans contredit la région dont nous avons fait une rapide reconnaissance. D'Anémour à Alaïa, d'*Alaïa* à *Salalièh* et jusqu'au Promontoire Sacré, les rivages de l'Asie-Mineure n'ont pas encore été décrits [3]. Il en est de même des contrées situées au Nord de ces rivages, de celles qui sont placées entre *Salalièh*, *Daouas* et *Guzel-Hissar*. Toute cette région fut couverte autrefois de villes libres, de cités florissantes, des colonies commerçantes de la Grèce. Partout des ruines entassées offrent encore la preuve de la splendeur passée de ces villes. Leurs noms étaient seuls conservés dans l'his-

[1] On retrouve les mêmes réflexions, et dans des termes presque identiques, en tête de la première édition du *Journal* de M. Leake (dans Walpole, *Travels in various Countries of the East*, etc., p. 185-187). La relation anglaise ne parut qu'en 1820; celle de M. Corancez avait été publiée en 1816. M. Leake a bien fait de copier des réflexions justes et bonnes à reproduire; il a mal fait de n'en pas citer l'auteur.

[2] *Itinéraire*, etc., p. 1 et suiv.

[3] Nous savons que le général Kœhler avait fait, neuf ans avant M. Corancez, en partie la même route que suivit ce dernier le long de la côte pamphylienne; mais les notes du voyageur anglais n'avaient pas encore été rendues publiques. Elles ne furent imprimées que quatre ans après l'apparition de l'*Itinéraire*. *Voyez* ci-dessus, p. 148.

toire. C'est sur le sol même qu'on retrouve leurs traces, qu'on peut déterminer leur étendue et leur position. Aidé des lumières d'un savant géographe [1], j'ai cherché à restituer les noms de plusieurs de ces villes anciennes. Telles sont *Selinûs*, *Coracesium*, *Antiochia ad Cragum*, *Sidê*, *Attalea*, *Magydis*, *Olbia*, sur les rives du golfe; *Isionda*, *Termessus*, *Balbura*, *Cibyra*, *Bubon*, dans l'intérieur des terres... [2]. »

C'est par une des baies de la côte escarpée qui se dresse à quelques lieues dans le N.-O. d'Anémour, que l'auteur de l'*Itinéraire* aborde en Cilicie. De ce point, peu éloigné de *Karadran* et des ruines de l'ancienne Antioche du Cragus, M. Corancez gagne par terre la ville d'*Alaïa*, fournissant ainsi, pour le périple intérieur de cette côte, un utile complément à la route du Général Kœhler, qui commence seulement à Alaïa. Le journal du voyageur anglais, à son tour, complète l'*Itinéraire* pour l'espace compris entre Alaïa et Sataliêh, M. Corancez ayant franchi par mer cet intervalle, en vue de la côte, il est vrai, et de manière à pouvoir encore fournir d'utiles indications sur l'aspect général de la contrée et sur les accidents géographiques qui s'y succèdent [3].

Après avoir passé quelques jours à Sataliêh, qu'il décrit en détail et où il croit reconnaître le site d'*Olbia*, M. Corancez part de cette ville, au commencement d'avril, pour se rendre à Smyrne par l'intérieur du pays. La route qu'il suit diffère de celle de Paul Lucas et du Général Kœhler, lesquels avaient marché droit au Nord dans la direction de Bourdour; notre voyageur, laissant cette route à droite et tournant au Nord-Ouest, s'enfonce au milieu même de la région montagneuse qui couvrait la Lycie du côté du Nord sous le nom de *Milyas*. Aucun Européen connu n'avait pénétré avant lui dans cette région sauvage, si ce n'est le flamand Bruyn qui n'en a donné aucun détail [4]. Arrivé à quatre lieues au N.-O. de Sataliêh, M. Corancez

[1] Il s'agit de M. Barbié du Bocage père, dans les papiers de qui on a en effet trouvé l'esquisse manuscrite d'une carte construite pour l'*Itinéraire* de M. Corancez.

[2] *Itinéraire*. Avant-Propos, p. vii.

[3] *Itinéraire*, p. 293 et suiv.

[4] Ci-dessus, p. 42.

trouva, sur un plateau entouré de montagnes élevées, des ruines très-remarquables par l'espace de plus d'une lieue carrée qu'elles occupent sur le sol, et qui ne peuvent avoir appartenu qu'à une ville considérable. Le voyageur croit y retrouver le site d'*Isionda*. Les édifices renversés de fond en comble couvrent partout le sol d'amas immenses de pierres entassées, et semblent révéler l'action destructive d'un tremblement de terre. A l'Orient de la ville, on voit les vestiges encore debout d'un arc de triomphe. Le chemin que suivait la caravane traversait une antique nécropole; on marcha pendant plus d'une demi-heure au milieu des tombeaux et des sarcophages. M. Corancez ne fait mention d'aucune inscription.

En quittant les ruines, la caravane marcha droit à l'Ouest vers la base des montagnes. Dans un étroit défilé que l'on traversa, des débris d'anciennes murailles attestent qu'autrefois une porte fermait ce passage, par lequel on communiquait de la Lycie avec la Pamphylie. La route, longtemps encore, continue de serpenter entre des gorges étroites, dominée par des hauteurs dont les pics les plus élevés à l'horizon étaient couverts de neige. Le second jour, on fit halte près d'un hameau composé d'une douzaine de huttes. Ces huttes, pareilles à celles des Samoïèdes ou des Hottentots, sont formées de trois bâtons fichés en terre et réunis par leur extrémité supérieure; quelques morceaux de toile qui les recouvrent en forment l'enceinte. Ces misérables habitations sont fort incommodes, comme on peut croire, surtout à cause de la fumée qui n'a d'issue que la porte ménagée sur l'un des côtés; ce qui n'empêche pas que les pâtres qui les habitent paraissent heureux dans leur indépendance [1].

La route, à mesure que l'on avance, présente une succession pittoresque de gorges resserrées et de plaines ceintes de montagnes; en quelques endroits le sol de ces plaines est assez bien cultivé. On trouve là de nombreux troupeaux de chèvres à poil brun, d'une race différente et moins recherchée que la chèvre à la toison fine et soyeuse du plateau d'Angora. *Estenaz*, que le voyage estime être à quinze lieues de Satalièh vers l'Ouest-Nord-Ouest, doit probablement son nom à sa situation près des dé-

[1] *Itinéraire*, p. 396.

filés, le terme grec στενὰ ayant précisément cette signification de passages, de cols dans les montagnes. Plus loin dans l'Ouest on eut à franchir une crête, dominée au Sud par de hautes sommités encore revêtues de neige : c'est ici le nœud où se joignent la chaîne lycienne qui vient du Promontoire Sacré sous le nom de *Solyma*, et celle qui plus à l'Ouest a couvert de ses ramifications moins élevées l'intérieur de la Carie [1]; là aussi paraît être la ligne de partage des eaux entre le versant lycien incliné vers la mer de Rhodes, et les bassins secondaires qui se rattachent par le bassin du Méandre à celui de la mer Ionienne [2].

La petite ville de *Téfenèh*, à neuf ou dix lieues d'Estenaz toujours dans la direction du Nord-Ouest, est la localité principale d'une assez grande vallée; il y a aux environs des ruines qui indiquent l'emplacement d'une ville ancienne. M. Corancez croit reconnaître dans la vallée de Téfenèh la *Cabalie* des auteurs classiques, où l'ancienne géographie mentionne trois villes, *Balbura*, *OEnoanda* et *Bubon*. L'analogie des sons pourrait faire songer à une place du nom de *Daphné*, qu'Étienne, le compilateur byzantin, cite comme un château de la Lycie, sans en indiquer autrement la position [3]. De futurs explorateurs fixeront sans doute les incertitudes que les aperçus trop rapides de M. Corancez ne sauraient éclaircir.

Après Téfenèh il fallut de nouveau gravir la montagne qui ferme la vallée à l'Ouest, et qui est composée de roches quartzeuses; le voyageur y crut reconnaître à quelques indices la présence d'anciens volcans [4]. On marchait toujours à l'Ouest-Nord-Ouest; la montagne, où les neiges séjournaient encore au milieu d'avril, était couronnée de vastes forêts d'arbres verts. De temps à autre, les vallons et les gorges, échauffés par la réflexion des rayons solaires, présentaient, au milieu des frimas, une végétation vigoureuse.

On traversa successivement plusieurs vallées qui se prolongent parallèlement du Nord au Sud, avant d'atteindre la plaine de Daouas, que des hauteurs considérables séparent au

[1] Strabon, cité p. 380 du volume précédent.
[2] *Itinéraire*, p. 411, 423, 430.
[3] Steph. Byzant., *sub voce* Δάφνη.
[4] *Itinéraire*, p. 422.

nord de la vallée de Dégnizli. Cette chaîne du nord de Daouas reçoit dans le pays le nom significatif de *Baba Dâghi*, ou le Père des Montagnes; c'est le M. Cadmus des anciens. Bazar-Khan, entre Téfenèh et Daouas, est une ville aujourd'hui peu considérable [1]; il faut encore marcher dix heures, en se dirigeant au Sud-Ouest, pour atteindre *Daouas*, ville plus grande et mieux bâtie que celles que l'on avait rencontrées jusque-là. Daouas représente le site de l'ancienne *Tabæ*. Quelques heures plus loin, vers le Nord-Ouest, M. Corancez arriva enfin à la petite ville de *Gheïra*, site de l'ancienne *Aphrodisias*, où il se retrouvait sur une route souvent parcourue par les explorateurs des vallées du Méandre.

La période où nous sommes arrivés semblait destinée à remplir enfin une des plus grandes lacunes de nos connaissances géographiques sur l'Asie-Mineure, en nous apportant des notions exactes sur la région méridionale. Deux voyageurs anglais, le général Kœhler et le capitaine Leake, avaient parcouru ou longé la côte inhospitalière qui borde le golfe de Pamphylie; un de nos compatriotes, dont nous venons d'analyser l'itinéraire, avait revu une étendue plus considérable encore de la même zone littorale; enfin, l'amirauté britannique, frappée de l'absence complète de cartes quelque peu satisfaisantes sur lesquelles la navigation pût se diriger dans ces parages, pourtant si rapprochés des parties les plus fréquentées de la Méditerranée, y dirigeait, au moment même où M. Corancez achevait son voyage, une expédition hydrographique destinée à relever dans toute sa longueur la côte qui s'étend depuis le voisinage de Rhodes jusqu'au fond du golfe de Skanderoun. Cette expédition fut confiée à un habile officier, sir *Françis Beaufort*, capitaine de la frégate *Frederikssteen*; elle remplit une année entière, depuis le mois de juin 1811 jusqu'en juillet 1812. La Porte Ottomane, malgré la répugnance qu'elle a eue de tout temps pour ces grandes reconnaissances, qui ne sauraient, selon sa propre expression, profiter qu'à ses ennemis [2], accorda

[1] La ville que M. Corancez nomme Bazar-Khan ne doit pas différer de celle qui porte chez les voyageurs subséquents le nom de *Karaïouk-Bazar*.

[2] Olivier, *Voyage en Perse*, t. I, p. 71, édit. in-4.

une autorisation qu'on aurait pu ne pas lui demander. Outre la belle suite de cartes où sont consignés les résultats de la campagne de la *Frederikssteen*, le capitaine Beaufort en a publié, sous le titre de *Karamania*, une relation moins exclusivement hydrographique, pleine de notions instructives sur les habitants et l'état du pays, sur ses ressources, sa nature et son aspect; enfin sur les antiquités dont cette longue éteudue de côtes est semée, et sur l'application au local actuel des données de l'ancienne géographie. Cet ouvrage, court et substantiel, n'est pas susceptible d'analyse; mais ce sera notre principal guide pour le périple de la côte méridionale, lorsque nous décrirons, dans la seconde partie de ce volume, les diverses régions de la Péninsule.

En même temps que le capitaine Beaufort, un archéologuo anglais, M. *Cockerell*, visitait quelques-unes des places de la côte lycienne, et y recueillait de curieux monuments d'antiquités [1].

D'autres noms encore méritent de trouver place après ces noms éminents dans les fastes géographiques de la Péninsule, à l'époque dont nous retraçons l'histoire. M. *James Morier*, attaché comme secrétaire à la mission que le cabinet de Londres envoya en 1808 à la cour de Téhéran, traversa le Nord de la Natolie à son retour de Perse en 1809, et y traça, depuis Erzeroum par *Chaboun Kara-Hissar*, *Niksar*, *Tokat*, *Amasiéh*, *Marsivan*, *Osmandjik*, *Tossia* et *Boli* jusqu'à Constantinople, un excellent itinéraire qui complète utilement, au moins jusqu'à Tokat, ceux que l'on doit à l'ambassade française de 1807 [2]. Plusieurs autres officiers anglais attachés aux missions qui succédèrent en Perse à celle de sir Harford Jones Brydges, M. *Kinneir*, en 1810 [3], M. *Bruce*, deux ans plus tard, coupèrent aussi l'Asie-Mineure dans différents sens à leur retour en Europe.

[1] Voyez la *Bibliographie*, sous l'année 1812.

[2] *A Journey through Persia, Armenia and Asia-Minor*, etc., by James Morier, ch. 17 et 18.

[3] Ce premier voyage de M. Macdonald Kinneir est distinct de celui dont ce savant officier a plus tard publié la relation dont il va être question tout à l'heure, et qui n'eut lieu que de 1813 à 1814. On en trouve l'itinéraire, ainsi que celui de M. Bruce, à la suite de cette relation du voyage de 1813.

M. Kinneir parcourut la même route que le général Gardane, de Malatiah à *Sivas* par *Hassan-Tchélébi*, et de Sivas à Constantinople par *Tokat*, *Amasièh*, *Tossia* et *Boli*; M. Bruce suivit une ligne moins fréquentée par les Européens, qui va d'Aïntab à *El-bostân* à travers les gorges de l'Amanus, et d'Elbostân à *Angora* par *Kaïsarièh*. Ces deux itinéraires, tels qu'ils ont été publiés, ne contiennent au reste que peu de renseignements géographiques [1]. M. *Hobhouse*, un de ces touristes classiques dont les universités d'Oxford et de Cambridge alimentent périodiquement les pays riverains de la mer Égée et les autres contrées du Levant, visita, en 1810, en compagnie du célèbre *Byron*, les antiquités de la plaine de Troie, et se déclara le défenseur des idées de Clarke contre celles de Lechevalier [2]. M. Hobhouse penche à croire que l'*Ilium Recens*, représentée par le *Palaïo Khalefatli* actuel, aura été élevée sur l'emplacement même de la ville de Priam [3]. Un architecte français, M. *Mauduit*, apportait au contraire, par un examen très-attentif du plateau de Bounar-Bachi et par des fouilles exécutées sur l'emplacement même attribué à la primitive Ilion par Lechevalier et le comte de Choiseul, de nouvelles et très-fortes présomptions, sinon de nouvelles preuves, à l'appui de la restitution de la topographie homérique telle que l'a développée l'auteur du *Voyage à la Troade* [4]. Notre ambassadeur à Constantinople, le comte *Andréossy*, émule de son prédécesseur le célèbre auteur du *Voyage Pittoresque*, consacrait comme celui-ci à des études scientifiques sur les environs de Constantinople et du Détroit tous les moments que lui laissaient ses fonctions diplomatiques. « Ce pays n'offre pas de grandes ressources, écrivait M. Andréossy en 1813, mais il fournit beaucoup d'observations. Je recueille tout ce que je puis, tant sur la géographie que sur le gouvernement et les antiquités. J'ai plusieurs jeunes

[1] A la suite du *Journey through Asia Minor*, etc., by J. Macdonald Kinneir, p. 554 et 558.

[2] *A Journey through Albania and other Provinces of Turkey*, etc. Letters XXXV to XLIII.

[3] *Id.*, Letter XLI, p. 750.

[4] *Découvertes dans la Troade*, par *Mauduit*. Voyez la *Bibliographie*, sous l'année 1811.

gens que j'emploie à faire des reconnaissances, des recherches et des extraits. J'ai aussi des dessinateurs : j'étudie, je médite, et je pense que si l'on avait le temps on pourrait écrire sur ce pays-ci tout différemment et d'une manière plus exacte qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. » Le fruit de ces études trop tôt interrompues fut un ouvrage à la fois géographique, hydrographique et géologique sur le Bosphore, ouvrage où l'auteur s'attache à démontrer, contrairement à l'opinion des anciens, adoptée par Tournefort, Choiseul et Olivier, que le canal qui unit le Pont-Euxin à la Propontide n'a pas été produit par un déchirement volcanique, qu'il est un des traits primitifs de la configuration des continents terrestres, qu'à aucune époque, en un mot, les terres qu'il sépare n'ont pu être réunies [1]. On doit aussi à un des officiers attachés à l'ambassade, M. *Charles Pertusier*, plusieurs ouvrages intéressants, quoique d'un caractère moins exclusivement scientifique, sur les environs du Bosphore et sur d'autres parties de l'empire Ottoman [2]. Enfin l'anglais *George Browne*, dont nous avons mentionné déjà deux itinéraires en Asie-Mineure, y entreprit au commencement de 1812 son troisième voyage, et traversa la Péninsule dans toute sa longueur depuis Smyrne jusqu'à Erzeroum; malheureusement le journal de cet actif et entreprenant explorateur n'a pas été conservé à la science, et une courte lettre est tout ce qui nous reste de ce troisième voyage [3].

Celui de M. John Macdonald Kinneir, postérieur seulement de quelques mois et qui se prolongea jusqu'au milieu de 1814, mérite d'arrêter notre attention. M. Kinneir, un des officiers les plus instruits de cette armée britannique des Indes Orientales, qui, depuis un demi-siècle, a compté dans ses rangs tant d'officiers distingués par leurs travaux géographiques, s'était déjà fait connaître par un important ouvrage sur la Perse, où il avait été employé plusieurs années sous les ordres de sir John Malcolm; et nous venons de rappeler qu'en 1810, à son retour en Angleterre, il avait traversé toute la longueur de la Natolie. Son.

[1] *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, p. 38 et suiv.

[2] *Promenades Pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, etc.

[3] *Travels in various Countries of the East*, édités par Rob. Walpole, p. 176.

passage, quoique rapide, dans cette contrée encore si imparfaitement connue, lui laissa cependant entrevoir quel champ fécond de découvertes de toute nature elle offrirait aux recherches d'un observateur attentif : ce champ était d'autant plus étendu, qu'aucun des voyages importants dont nous avons retracé l'historique depuis l'ouverture du dix-neuvième siècle, notamment celui du capitaine Leake, n'était encore publié. Une nouvelle mission, à la fois militaire et géographique, dont M. Kinneir fut chargé bientôt après, lui offrit l'occasion désirée de revoir et d'explorer plus à loisir les parties les moins fréquentées de l'Asie-Mineure. M. Kinneir se proposait non-seulement d'en relever la topographie, d'en étudier le sol, la nature et les ressources, et d'en fixer les points principaux par des déterminations astronomiques, mais aussi d'y rechercher les antiquités et d'en éclaircir l'ancienne géographie. Ces divers objets d'étude n'ont pas tous été également remplis; mais au total, la relation de M. Kinneir n'en reste pas moins au nombre des plus riches en notions neuves et positives que nous possédions sur cette grande région.

Parti d'Angleterre au commencement de 1813, il s'était rendu à Gothembourg, en Suède, pour gagner Constantinople par la voie de la Russie. Ce n'était pas la route la plus courte, mais c'était alors la plus sûre, ou plutôt c'était la seule route de terre qu'on pût prendre. Les affreux désastres de notre retraite de Moscou, et la réaction qui en fut la suite dans les affaires de l'Europe, lui en ouvrirent une plus directe; il put alors se diriger par Dresde et Vienne sur Constantinople, où il arriva vers la fin de juin.

Le plan de M. Kinneir était de reconnaître tous les pays à travers lesquels une armée européenne pourrait pénétrer dans l'Inde : jusqu'en 1812, l'Angleterre se montra sérieusement préoccupée de cette crainte d'une invasion, dont à plusieurs reprises elle avait été menacée. Le voyageur devait donc explorer d'une manière spéciale le Nord-Est de la Perse, ainsi que les vastes plaines qui s'étendent au delà de l'Oxus vers les confins de l'empire Russe. Mais plusieurs maladies assez graves dont il fut attaqué, et sans doute aussi le changement des circonstances, l'obligèrent de renoncer à une partie de son entre-

prise. Il dut se borner à son exploration de l'Asie-Mineure et de quelques parties du Kourdistan et du Diarbekr, avant de revenir au golfe Persique s'embarquer pour Madras où il avait été rappelé.

Après un séjour de trois mois à Constantinople, M. Kinneir en partit le 2 septembre pour commencer ses courses projetées dans la Natolie. Il était accompagné d'un *tâtar*, et muni d'un firman qui lui donnait le droit d'avoir huit chevaux à chaque poste. M. Kinneir donne à cette occasion, sur cette manière de voyager en Turquie, quelques détails qu'il n'est pas inutile de reproduire : « Les postes, dit-il, sont entretenues par le Gouvernement ; c'est-à-dire qu'une certaine portion de terrain, ou, en beaucoup d'endroits, une somme d'argent, est accordée pour cet objet dans le printemps de chaque année. Les postes des différentes villes situées sur les grandes routes (les autres chemins n'ont pas de postes) sont louées à celui qui en offre le meilleur prix, et ce prix se règle d'après le nombre des chevaux : sur une route très-fréquentée, il y a des maîtres de postes qui en entretiennent jusqu'à cent. Ils ne sont pas seulement obligés de fournir les Tâtars de chevaux, mais aussi de les nourrir, et ceux-ci ne payent en retour que quelques paras de bonne-main aux domestiques. Il est vrai que c'est là un privilége que l'on accorde uniquement aux porteurs de lettres ou de messages ; et bien que les Tâtars soient aussi dans l'habitude de transporter d'une place à l'autre quantité de marchandises, les maîtres de postes ne sont pas tenus de leur fournir gratis des voitures pour cet objet... Les chevaux sont petits et peu ménagés, les traites longues et les routes généralement mauvaises ; ce qui n'empêche pas les Tâtars de lancer leur monture à toute vitesse. Quand il arrive que les chevaux ne peuvent plus les porter, ils leur coupent la queue, quelquefois les oreilles, et les laissent aller ainsi dans les bois ; puis ils prennent d'autorité les chevaux du premier voyageur qu'ils rencontrent. Les Tâtars font à cheval des courses d'une longueur étonnante : il en est qui vont de Constantinople à Bagdad en neuf ou dix jours. On raconte même qu'un Tâtar ayant fait cette route en sept jours, eut la tête tranchée en arrivant à Constantinople, parce que, disait-on, il n'avait pu aller si vite sans tuer beaucoup de chevaux.

C'est à force de liqueurs et d'opium qu'ils se rendent insensibles à la fatigue; on les rencontre fréquemment courant au grand galop les yeux fermés [1] »

M. Kinneir se dirigeait sur Angora. Un des objets de recherche qu'il se proposait sur cette route était de retrouver les sites d'Amorium et de Synnada, et de visiter les sources du Sangarius; mais les informations qu'il prit à *Eski-Chèhr* sur ces différents points furent sans résultat. Seulement on lui dit qu'à Sévri-Hissar il pourrait probablement recueillir quelques indications touchant l'objet de ses recherches. A *Sévri-Hissar*, il ne fut pas plus heureux, et il se détermina à poursuivre sa route vers Angora. De Sévri-Hissar à *Ghierma*, il passa cependant, sans le savoir, à très-peu de distance des ruines de *Pessinûs*, une des villes royales de l'ancienne Phrygie, célèbre par son temple de Cybèle : ce n'était pas à notre voyageur que la découverte en était réservée. « Les gens à qui je m'adressais, dit-il, souriaient quand je leur parlais de ruines; il me disaient que tout le pays était couvert de restes de villes et de villages ruinés, et que conséquemment il leur était impossible de me désigner telle ou telle localité particulière. Ils ajoutaient que les tribus nomades de Turkomans qui conduisent leurs troupeaux sur les riches pâturages du Sakaria, non-seulement repoussent bien loin l'idée d'habiter eux-mêmes dans des villages, mais qu'ils ne souffriraient pas que d'autres vinssent s'établir dans les limites du territoire qu'ils se sont attribué [2]. »

Les paysans de Ghierma étaient occupés à leur moisson, qui se composait presque entièrement de blé et d'orge. Les procédés de culture sont en général des plus grossiers, et le travail de la terre est dans son ensemble très-négligé et très-misérable. Les détails dans lesquels M. Kinneir entre à ce sujet confirment tout ce que nous en avons dit précédemment.

D'Angora à *Ieuzghât*, et de Ieuzghât à *Kaïsarièh*, l'itinéraire de M. Kinneir ne renferme rien qui nous puisse arrêter; Ieuzghât était alors la résidence d'un pacha qui a joué un grand rôle à cette époque en Asie-Mineure. A peu près indépendant

1 Kinneir, *Journey through Asia Minor*, etc., p. 34 et 89.
2 *Id.*, p. 50.



de la Porte, Chapouan-Oglou étendait son autorité sur toute la partie orientale de la Péninsule. A Kaïsarièh, M. Kinneir changea la direction de sa route pour gagner la passe cilicienne du Taurus et la plaine de Tarse. Il vit *Endjèh-Sou*, *Kara-Hissar*, *Nigdèh* et la petite ville de *Kis-Hissar*, qu'il regarde, avec toute apparence de raison, comme occupant l'emplacement de l'ancienne cité de *Tyana*, célèbre pour avoir donné naissance au philosophe Apollonius, déifié par ses disciples. Un peu plus loin, M. Kinneir entra dans les défilés de la montagne, d'où il descendit à *Tarsous*, et delà à Latakièh en contournant le golfe profond de Skanderoun. La route de Kaïsarièh au Taurus n'avait été suivie par aucun voyageur européen depuis Paul Lucas.

Après un séjour de trois semaines à Latakièh, où il avait été retenu par une indisposition, notre voyageur s'embarqua le 1er janvier 1814 pour Famagouste dans l'île de Cypre; de Famagouste il se rendit à Larnaca, puis il traversa l'île entre Larnaca et Cerina, où il prit un bateau qui le conduisit de nouveau sur la côte cilicienne. Une petite baie où le navire atterra, entre *Anémour* et *Kélindri*, est entourée d'un pays à peu près inhabité; ce fut à grand'peine que M. Kinneir put s'y procurer quelques provisions d'un pâtre turkoman, et trois ou quatre chevaux pour le conduire aux ruines de *Célenderis* [1]. Il aurait voulu se rendre de là à Selefkèh pour voir les restes de Séleucie; mais il ne trouva personne qui voulût l'y conduire à cause des brigands. Il se détermina donc à rentrer dans l'intérieur de la Péninsule. Il se rendit à *Moût* et de Moût à *Karaman* à travers les gorges du Taurus : cette ligne est celle qu'avaient suivie Olivier en 1798, et M. Leake, avec le général Kœhler et le professeur Carlyle, en 1800. Le surplus de ce second itinéraire, par *Konièh*, *Ladik*, *Ilghïn*, *Ak-Chèhr*, *Boulavadïn*, *Afioum-Kara-Hissar*, *Koutaïèh*, *Ièni-Gheul* et *Boursa* jusqu'à Constantinople, est trop connu par les descriptions que les voyageurs précédents en ont données, pour que nous ayons à y recueillir des faits nouveaux. La santé gravement altérée de M. Kinneir ne lui permit pas de s'enfoncer, au Sud-Ouest d'Afioum-Kara-Hissar, dans les cantons moins explorés du haut

1 Kinneir's *Journey*, p. 198 et suiv.

Méandre et de l'aneienne Milyade, quoique son intention eût été de rattaeher dans cette direetion ses eourses à eelles de Chandler et de Poeocke.

Après sept semaines de repos à Constantinople, M. Kinneir en repartit le 29 avril pour traverser une troisième fois l'Asie-Mineure dans une nouvelle direction. Ce troisième voyage eut pour objet prineipal d'examiner les provinees septentrionales de la Péninsule, dans les parties les plus rapproehées de la mer Noire. Aueun voyageur n'avait jusqu'alors pareouru dans son ensemble la longue zone que baigne eette mer entre le Bosphore et Trébizonde. M. Kinneir s'élèva dans la Paphlagonie plus au Nord que ne l'avaient fait MM. Dupré et Trézel; il vit *Kastamouni*, dont il détermina la latitude par deux observations méridiennes, et à quelque distanee à l'Est de cette ville il rencontra des ruines remarquables, dans un lieu qu'un pont de pierre sur lequel on y traverse le *Kara-sou* a fait nommer par les Turks *Tasch-Keupri*[1]. Notre voyageur regarde ces ruines comme appartenant à l'ancienne *Pompeiopolis*, identité que M. Fourcade, nous l'avons vu, avait déjà établie. Les sites de cette vallée sont éminemment pittoresques, mais les chemins en sont rudes et difficiles. Les rives du Kizil-Ermak, au point où le Kara-sou s'y réunit, ont surtout un aspect singulièrement sauvage; mais bientôt l'horizon s'étend, et de riebes pâturages viennent reposer l'œil du voyageur.

La petite ville de *Vézir-Keupri*, sur un ruisseau qui va mêler ses eaux à eelles de l'aneien Halys, est le ehef-lieu d'un fertile districł à la droite du Kizil-Ermak; elle est à six heures de *Marsivan* et à vingt-deux de *Samsoun*. C'est vers eette dernière plaee que M. Kinneir se dirigea par une route que n'avait eneore suivie aueun voyageur eonnu. Il est aussi le premier qui ait longé par terre la eôte de l'ancienne provinee du Pont dans la direction de Trébizonde. Tournefort, Beauehamps et M. Jaubert, les seuls jusqu'alors qui eussent donné quelques renseignements sur eette côte, ne l'avaient vue que de la mer. Parmi la sueeession presque ininterrompue de beaux aspeets qu'elle présente, M. Kinneir s'arrête surtout à celui que l'on embrasse du som-

1 Pont-de-Pierre.

met des hauteurs qui forment les caps *Iasoun* et *Vona*. « Le ciel était sans nuages, l'Euxin semblait une nappe immense d'un cristal transparent, et nous pouvions distinguer d'un côté jusqu'au cap *Termèh*, de l'autre jusqu'à *Kérésoun*. Vers l'intérieur des terres, nous apercevions une masse effroyable de montagnes entrecoupées de gorges profondes et d'étroites vallées revêtues des plus beaux arbres, à l'exception de quelques places vides où l'œil était attiré par une verdure luxuriante, par la beauté des innombrables fleurs qui parsemaient la surface du sol, et par les maisons de bois des habitants, entourées de groupes de cerisiers et suspendues au-dessus des pentes les plus rapides. Là, en un mot, la nature s'offrait à nous dans toute sa grandeur, et nous ne pûmes nous empêcher d'exprimer le regret qu'une si belle contrée fût entre les mains du plus indolent des peuples [1]. » Cette occasion n'est pas la seule où la même réflexion se présente à l'esprit du voyageur; déjà la vue des belles campagnes de la Paphlagonie, dont la population actuelle sait si peu tirer parti, lui avait arraché cette exclamation : « N'est-il pas déplorable qu'un pays pour lequel la nature a tant fait, appartienne à des hommes incapables d'en apprécier la richesse, et qui, enveloppés de leurs nuages de tabac, se voient avec la même indifférence ou dans les délicieuses régions de l'Asie-Mineure, ou dans les déserts brûlants de l'Arabie [2] !

M. Kinneir fut contraint, à *Tiréboli*, d'achever sur une felouque turque son voyage jusqu'à Trébizonde; mais dans ce trajet de dix-huit lieues environ il ne perdit pas la terre de vue, et put ainsi en noter tous les accidents. De Trébizonde à Erzeroum, son passage à travers les rudes montagnes qui séparent la côte maritime du bassin de l'Euphrate ne nous offre aucune remarque nouvelle à ajouter à celles de ses prédécesseurs.

L'époque où nous sommes vit se renouveler, mais avec infiniment moins d'éclat et de retentissement qu'elle n'en avait eu vingt ans auparavant, la controverse soulevée à la suite des publications de Lechevalier sur la Troade. Deux touristes anglais que nous avons mentionnés, le Dr *Clarke* et M. *Hobhouse*, ve-

[1] Kinneir's *Journey*, p. 322.
[2] *Id.*, p. 290.

naient de publier les observations qu'ils avaient faites dans la plaine du Mendéré, et de proposer, contre ce qu'on nommait le système du voyageur français, une nouvelle interprétation de la topographie homérique; le major *Rennell*, à qui d'excellents travaux de géodésie autrefois exécutés dans l'Inde, avaient valu une réputation à laquelle il avait voulu ajouter celle de géographe critique, et qui s'était livré en effet à des travaux étendus sur l'ancienne géographie de l'Asie antérieure [1], le major Rennell, disons-nous, crut pouvoir appuyer, dans une Dissertation spéciale [2], les idées de ses deux compatriotes. Mais ce travail, faible et confus, n'est pas de nature à éclairer la question de lumières nouvelles, non plus qu'à donner plus de force aux adversaires de Lechevalier :

Telumque imbelle sine ictu
Conjecit.....

Un autre Anglais, M. *Barker Webb*, reprit encore plus tard et développa le même thème [3]; mais du moins M. Webb avait vu les lieux, et son livre renferme, à part la partie polémique, de très-bonnes observations sur la nature du pays dans son état actuel. M. Firmin Didot, nom qui honore à la fois et la typographie et les lettres françaises, visitait aussi la plaine de Troie à peu près dans le même temps que M. Barker Webb, et retrouvait, sur l'escarpement de Bounar-Bachi, à l'endroit même où dut s'élever la Pergame troyenne, des vestiges de fondations cyclopéennes encore existantes dans le sol qui les recouvre [4]. Ces vestiges, au reste, n'avaient été ignorés ni de Lechevalier,

[1] L'Examen de la Géographie d'Hérodote (*Geographical System of Herodotus examined and explained*), 1800, fut le premier résultat publié de ces travaux; depuis la mort de M. Rennell on en a fait imprimer une autre portion, relative à la Géographie de Xénophon et à la Retraite des Dix-Mille. La Dissertation sur la Plaine de Troie, publiée en 1814, se rattachait, dans la pensée de l'auteur, à cet ensemble de recherches.

[2] *Observations on the Topography of the Plain of Troy*, 1814.

[3] *Topographie de la Troade*, 1844. C'est en 1819 que M. Webb visita le pays.

[4] *Notes d'un Voyage fait dans le Levant*, en 1817 et 1818, p. 121.

ni de M. Choiseul[1]; William Gell aussi les avait reconnus, ainsi que plus tard M. Mauduit[2], et tout récemment encore un savant archéologue français, M. Raoul-Rochette[3]. Nous ne répéterons pas, au sujet des discussions dont l'ancienne géographie de la Troade a été l'objet, les réflexions que déjà nous avons soumises au jugement du lecteur; mais qu'il nous soit permis, pour ne plus revenir sur un débat qui nous paraît clos désormais, de reproduire les remarques aussi sensées que judicieuses d'un voyageur profondément versé dans la connaissance des antiquités géographiques de l'Asie-Mineure. Ces observations ont ici d'autant plus de poids que leur auteur est un compatriote de cette foule d'écrivains et de voyageurs anglais qui semblent avoir formé contre Lechevalier une ligue qu'à la violence de ses attaques on croirait nationale. Voici comment, il y a vingt ans, s'exprimait M. Leake[4] : « Si la guerre de Troie est un événement véritable, en rapport avec une topographie réelle, — et en douter serait ébranler l'édifice tout entier de l'histoire profane, — aucun territoire n'a été montré jusqu'à présent qui renferme même quelques-uns des traits essentiels de la plaine de Troie, si ce n'est celui qui s'étend de Koumkalèh à Bourna-Bachi; au lieu que dans celui-ci, et dans les terres aussi bien que dans les eaux environnantes, nous trouvons les mers, et les montagnes, et les îles, dans la position que le poëte indique, et beaucoup d'entre eux avec les mêmes noms ou des noms peu différents. Les traits qui ne s'accordent pas aussi bien avec sa description sont ceux que l'on peut regarder comme le plus susceptibles de changer avec le temps,—le cours et la grandeur des rivières, l'étendue et la direction de la côte basse où les eaux vont se jeter dans la mer. Au lieu d'une rivière divisée en deux grands bras qu'Homère semble décrire, nous trouvons d'un côté de la plaine un large torrent, réduit pendant la saison sèche à un faible ruisseau et à quelques flaques d'eau stagnante; et, de l'autre côté, un petit cours d'eau à toutes les époques de l'année, qui, au

[1] Lechevalier, *Troade*, II, 212; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. II, cité ci-dessus, p. 117.

[2] *Découvertes dans la Troade*, p. 39.

[3] *Journal des Savants*, 1840, p. 455.

[4] *Journal of a Tour in Asia Minor*, p. 278.

lieu de se joindre au premier, est détourné par un canal artificiel, et se trouve ainsi porté vers un autre point de la côte. Mais le peu d'importance réelle de quelques-unes des rivières les plus célèbres de l'antiquité est bien connue de quiconque a visité la Grèce; et il faut songer que dans la description d'une scène réelle un poëte est obligé d'en grandir les traits, qu'un peu d'exagération peut seule élever à la hauteur de ses vers. En ce qui touche les courants d'eau, il peut sembler suffisant de trouver encore aujourd'hui, après un laps de trois mille ans, deux rivières, qui, si elles ne se réunissent pas maintenant, se sont évidemment réunies à une époque antérieure; et, quant aux sources qu'Homère décrit comme naissant sous les murs de Troie, de trouver deux fontaines très-remarquables, différant peu de la description du poëte dans les particularités qui les distinguent, et surgissant au pied d'une éminence considérable vers la limite extrême de la plaine. En poésie, de telles coïncidences paraissent suffisantes; et à l'égard de la position même de Troie, il semble que ce soit assez de trouver une éminence s'élevant au-dessus des sources que nous venons de mentionner, et non-seulement s'accordant de tout point avec la position que les Grecs [1] choisissaient habituellement pour leurs villes, mais étant la seule localité de cette région qui réunisse toutes les conditions voulues : une hauteur dominant une plaine fertile baignée par la mer, — située à une distance suffisante de la côte pour être à l'abri des pirates, — dont les eaux soient assez abondantes pour les besoins de la population, et intarissables, — présentant pour la cité une position forte et salubre, et pour la citadelle une colline que les flèches ne pussent atteindre des hauteurs environnantes, qui fût défendue en arrière par des rochers escarpés et des précipices entourés d'une vallée profonde et d'un large torrent, et ayant de l'autre côté de la rivière des montagnes qui la fournissent de bois de construction et de

[1] M. Leake rappelle à ce propos, ce que nous-même avons fait remarquer lorsque nous avons retracé les origines troyennes, que la famille régnante de Troie, et probablement aussi une partie considérable de la population, étaient d'origine hellénique, et se rapprochaient conséquemment des Grecs par la langue et les usages. Les Dardanides étaient des Hellènes établis en Asie, comme les Atrides étaient des Phrygiens établis en Europe.

combustible. Que ce fussent là précisément les sites que recherchassent dans les siècles reculés les habitants de la Grèce et de l'Asie, c'est ce que l'on pourrait prouver par de nombreux exemples; et il est hors de doute qu'une personne totalement étrangère à l'Iliade, mais habituée à observer la position des anciennes villes grecques, désignerait Bounar-Bachi comme l'emplacement qu'a dû occuper la ville principale de la contrée. »

Que l'on ne s'étonne pas, au surplus, si des questions qui en elles-mêmes présentent peu d'importance réelle ont pu être l'objet de disputes si vives et si longtemps prolongées. Tout ce dont il s'agit au fond, c'est de décider, entre deux ou trois ruisseaux également insignifiants, lequel a droit au nom de Skamandre, lequel au nom de Simoïs; c'est aussi de savoir si une ville qui n'existe plus depuis trois mille ans était assise à quelques milliers de mètres plus au Nord ou plus au Sud dans la plaine montueuse que ces ruisseaux arrosent : mais ces ruisseaux et cette ville ont été chantés par Homère; et c'est le privilége éternel du génie de grandir tout ce qu'il touche et de l'envelopper dans son auréole d'immortalité.

Les terribles événements militaires qui tenaient alors l'Europe en suspens ne laissaient guère place aux travaux paisibles qui ont pour but le progrès des sciences et le perfectionnement des connaissances géographiques; cependant un jeune homme, Livonien de naissance et sujet de la Russie, se préparait dans ce temps-là même par de fortes études à marcher sur les traces des grands explorateurs de l'Orient. Le nom de cet émule des Niebuhr et des Seetzen, qu'une mort prématurée devait moissonner au début de la carrière, était *Otto Friedrich de Richter*. Fils d'un conseiller de province, il fut dirigé de bonne heure par son père vers les études philologiques. Déjà familier avec les langues classiques d'Homère et de Virgile, il vint étudier à Heidelberg les premiers éléments de l'arabe et du persan sous le professeur Wilken. C'était en 1809, et Richter touchait à peine à sa dix-septième année. Deux ans après il suspendit le cours de ces études orientales pour visiter la Suisse et parcourir l'Italie; puis il vint passer une année à Vienne, où les trésors de la Bibliothèque Impériale offraient un inépuisable aliment à son désir d'apprendre. Il y fut particulièrement remarqué



par deux hommes bien faits pour apprécier cette active et vive intelligence, par M. de Hammer et par Schlegel [1].

Richter quitta Vienne en 1813 pour revoir son pays natal; mais impatient d'aller étudier l'Orient dans l'Orient même, il se remet en route dès l'année suivante et vient à Constantinople par Odessa. Là, outre ses études arabes et persanes dont il reprend la suite, il se familiarise avec le turk, et au mois de mars 1815 il s'embarque pour l'Égypte, contrée par laquelle il avait résolu de commencer ses pérégrinations savantes. Il touche à Alexandrie le 12 avril après avoir donné quelques jours à Lesbos et à Rhodes. Quatre mois sont consacrés à visiter la vallée du Nil jusqu'à Ibrîm; il en étudie avec une vive curiosité les antiquités et l'architecture, que déjà dans sa pensée il projetait de comparer un jour avec les monuments antiques de la Perse, et peut-être avec ceux de l'Inde.

Le 20 août 1815 il quitte l'Égypte sur un bâtiment arabe, et trois jours après il débarquait à Jaffa. Plus de six mois furent employés à l'exploration de la Palestine et de la Syrie, où tant de souvenirs remuent l'âme du voyageur, où tant de riches tableaux s'offrent à son admiration. Le 7 mars 1816 il quittait le port de Latakièh, l'ancienne Laodicée, et franchissait l'étroit bras de mer qui sépare la côte syrienne de l'île de Cypre.

Après avoir visité quelques points de cette île célèbre, *Larnaka*, *Famagouste*, *Nicosia*, Richter reprend la mer et vient aborder à *Alaïa*, sur la côte pamphylienne, dans l'intention de regagner Constantinople en traversant l'Asie-Mineure.

L'itinéraire du jeune savant dans l'intérieur de la Péninsule suit une ligne d'un grand intérêt géographique, et dont une partie était tout à fait neuve. Le premier, et jusqu'à présent le seul des voyageurs connus, il a traversé la Pamphylie du Sud au Nord à peu près sous le méridien d'Alaïa, et gagné ainsi le vaste lac de *Beï-Chèhr* à travers les passes du Taurus central. Il y a sur cette route, près d'un village nommé *Karas*, des ruines que jusqu'à présent aucun autre Européen n'a revues [2]. Richter longea les rives orientales du lac, que nul voyageur

[1] Friedr. v. Richter's *Wallfahrten im Morgenlande*, Vorwort des Herausgebers.

[2] Richter, *Wallfahrten im Morgenl.*, p. 350.

connu n'avait non plus visité avant lui; et après avoir traversé le village de *Kérëli*, où il aurait pu reconnaître la *Caralis* de la géographie classique, et conséquemment dans le lac même le *Caralitis Palus* des anciens, il passe à *Kara-Agatch* et à *Ialobatch*, d'où il revient au Sud-Sud-Oueśt, le long des bords pittoresques d'un autre lac qui prend d'une place riveraine le nom d'*Egherdîr*, jusqu'à *Isbarta*, cette ville autrefois visitée par Paul Lucas, à qui on dut la première connaissance des magnifiques ruines qui l'avoisinent. Beaucoup d'autres ruines antiques jonchent la route que notre voyageur venait de suivre depuis Baï-Chèhr; et nous verrons bientôt qu'à Ialobatch il avait foulé sans le savoir le sol où s'éleva jadis une des cités les plus célèbres de cette partie de l'Asie-Mineure, Antioche de Pisidie. Son itinéraire depuis Isbarta jusqu'à Constantinople, par *Ketsi-Bourlou*, *Sandukli*, *Koutaïèh*, *Sugut* et *Isnik*, se confond en partie avec celui qu'avait suivi le général Kœhler seize ans auparavant, et fournit moins de nouvelles données géographiques.

Richter prend à peine à Constantinople quelques jours de repos; dès la fin de mai il en repart de nouveau pour visiter les parties occidentales de la Péninsule. Il débarque à *Moudania*, visite *Broussa* et le mont *Olympe*, puis, longeant au Nord les bords du lac d'*Aboullionte*, il traverse *Mikhalitch* et vient étudier les ruines de l'antique *Cyzique*. Sa curiosité d'antiquaire amplement satisfaite, il poursuit à l'Ouest son excursion le long de la mer de Marmara, par une route qui était restée jusqu'alors la partie de l'ancienne Mysie la plus négligée des voyageurs. Richter traverse non loin de leur embouchure le *Gheunen-sou* et le *Kodja-tchaï*, dénominations turques qui ont succédé aux noms classiques de l'*Ésèpe* et du *Granique*, si célèbres dans la poésie et dans l'histoire; il voit les ruines de *Priapus* près de *Karabogha*, et le site de *Parium* au village grec de *Kemer;* et s'embarquant pour descendre les Dardanelles, il vient visiter la plaine de Troie et les magnifiques restes d'*Assos*, après une excursion à Imbros, à Samotraki et à Lemnos. Il parcourt aussi l'intérieur de *Mételîn*, plus connue sous son nom classique de *Lesbos;* et traversant le canal étroit qui sépare cette île de la côte éolienne, il prend terre à *Dikéli-*



keui, où fut autrefois le port d'*Atarnée*, d'où il vient à *Pergame*, et de Pergame à *Smyrne*.

Bientôt l'infatigable voyageur se remet en route pour une nouvelle excursion aux sites des Sept-Églises d'Asie si souvent décrites par les voyageurs archéologues du dix-septième et du dix-huitième siècle, sans que leurs nombreuses relations y aient épuisé le champ des découvertes. Richter vit successivement *Ak-Hissar* (*Thyatire*), *Sardes*, *Ala-Chèhr* (*Philadelphie*), *Eski-Hissar* (*Laodicée*), *Pambouk-kalesi* (*Hierapolis*); puis il descendit le *Méandre* jusqu'à *Guzel-Hissar*, après une pointe aux ruines d'*Aphrodisias*, qui subsistent encore près de *Ghetrah*; et de Guzel-Hissar s'enfonçant dans l'intérieur de la Carie, il visita au sud du Méandre, sur les traces de Pickering, de Pococke, de Chandler et de Choiseul-Gouffier, les sites de *Stratonicée*, de *Mylasa* et d'*Iassus*. C'est là que finit le journal du voyageur, brusquement interrompu le 16 août. Une grave indisposition dont il avait rapporté le germe du nord de la Mysie le força de revenir en toute hâte à Smyrne, où la maladie prit rapidement un caractère des plus graves : le 25 août, l'infortuné Richter expirait à vingt-quatre ans, loin de ses amis et de sa mère, en reportant encore un douloureux regard vers ces beaux projets d'avenir si vite brisés par la mort.

Cette triste fin du jeune orientaliste nous a sûrement privés, en effet, de travaux importants auxquels Richter s'était si bien préparé, et dont ses courses en Égypte, en Syrie et en Asie-Mineure n'étaient en quelque sorte qu'un premier essai. Elle nous a même privés d'une relation complète de ce premier voyage; car celle qui en a été publiée après sa mort, et que l'on a tirée de son journal et de ses lettres, aurait certainement beaucoup gagné sous la plume du voyageur, s'il lui eût été donné de compléter selon son projet ses recherches ébauchées, et d'ajouter à cette communication intime des premières impressions les développements et les vérifications nécessaires sur des questions d'érudition. La munificence de l'empereur de Russie allait aider à la poursuite de ces travaux et à l'exécution des autres voyages qui les devaient suivre. Au moment où Richter gisait sur son lit de mort, arrivait à Smyrne un ordre d'Alexandre qui conférait au voyageur le titre honorifique et les

émoluments d'assesseur au conseil, « voulant, disait le rescrit impérial, favoriser autant qu'il est en notre pouvoir les recherches scientifiques de M. Otto de Richter : » dictinction qui honore également et le souverain qui la décerne ainsi, et le savant qui si jeune encore, a déjà pu la mériter.

Nous passons plusieurs courses de la même époque sans résultats importants pour la Géographie [1]; mais il n'en est pas ainsi des belles campagnes hydrographiques ordonnées par le Gouvernement français après les événements de 1815, et dans lesquelles le capitaine *Gauttier* releva, de 1817 à 1820, le pourtour entier de l'Asie-Mineure sur les quatre mers qui la baignent : au Sud, sur la Méditerranée proprement dite, à l'Ouest, sur la mer Égée; au Nord-Ouest, sur l'Hellespont et la mer de Marmara; au Nord, sur le Bosphore et la mer Noire Les instructions du capitaine Gauttier lui prescrivaient de déterminer, par des observations astronomiques et des opérations hydrographiques faites avec les meilleurs instruments, la position de tous les caps, pointes, écueils et lieux remarquables qui se trouvent dans toute l'étendue de la mer Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer d'Azof et à la côte de Syrie. Il devait en outre prolonger les côtes en se rendant d'un cap directement au cap suivant, et en tracer les ondulations ou les détours; il devait enfin lever le plan des parties les moins connues. Ce grand travail, exécuté avec toute l'habileté qu'exigeait une telle mission, a valu à notre marine, ou plutôt à la marine de tous les peuples navigateurs, la plus belle suite de cartes et la plus complète que l'on ait jamais eue sur l'ensemble de la Méditerranée; pour l'Asie-Mineure en particulier, il a vérifié, complété et lié entre elles les reconnaissances partielles antérieurement exécutées à diverses époques, celles des ingénieurs français du dernier siècle depuis Smyrne jusqu'au Bosphore, celles de Beauchamps sur la mer Noire, et celles du capitaine Beaufort sur la côte caramanienne. Quelques lacunes laissées sur la côte si profondément découpée de l'ancienne Carie ont été remplies récemment par des officiers de la marine britannique [2].

[1] Voyez la *Bibliographie*, sous les années 1817 et 1818.
[2] *Id.*, sous l'année 1843.



Un voyageur que nous avons déjà mentionné [1], plus connu sous son pseudonyme arabe d'*Ali-Bey* que sous son véritable nom espagnol de *Badia y Leblich*, avait fait espérer, dans le même temps, de nouvelles et précieuses observations sur l'intérieur de la Péninsule. Badia avait obtenu du Gouvernement français une mission à la fois politique et scientifique pour les parties du continent africain comprises entre la haute région du Nil et le Sénégal; il se proposait de gagner le Hedjaz par la Natolie et la Syrie, et d'entrer en Afrique par la mer Rouge. La mort arrêta l'entreprenant voyageur avant même qu'il eût atteint l'Arabie.

Aucune partie de ce second voyage d'Ali-Bey n'a été publiée; cependant on reçut à Paris, au Ministère des Affaires Étrangères, plusieurs rapports où les détails de la route sont consignés depuis le départ de France jusqu'à l'arrivée à Damas : c'est dans cette dernière ville que Badia succomba, le 30 août 1818, aux atteintes d'une maladie inflammatoire produite par le climat. Son journal s'arrête aux premiers jours de juillet [2]. Il avait employé vingt-quatre jours seulement à traverser l'Asie-Mineure, du 26 avril au 19 mai. Sa route, déterminée dans le firman qui lui avait été délivré à Constantinople, le conduisit par *Sugut*, *Eski-Chèhr*, *Boulavadïn*, *Ak-Chèhr*, *Ladik*, *Ko-nièh*, *Erègli* et *Adana :* sauf le détour d'Ak-Chèhr à Afloum-Kara-Hissar, c'était la même ligne que dans le passage de 1807.

Badia s'était proposé de déterminer par de bonnes observations astronomiques une série de positions dans toute l'étendue de sa route; mais ses projets se trouvèrent malheureusement contrariés par la réserve que lui imposait, vis-à-vis de ses compagnons de caravane, le caractère de musulman qu'il n'avait pas quitté. Contraint de s'abstenir de l'usage des grands instruments et de se borner à des observations faites presque en cou-

[1] Ci-dessus, p. 155.

[2] C'est à l'obligeance de M. d'Avezac que nous devons la communication de ce Journal inédit de Badia, dont il possède le manuscrit autographe, accompagné d'une carte où Badia lui-même a tracé l'itinéraire de son voyage depuis Constantinople jusqu'à Damas; sur la marge de cette carte, le voyageur a placé le tableau des observations astronomiques qu'il avait faites entre ces deux villes.

rant et comme à la dérobée, au moyen d'un sextant de poche qui se trouva très-défectueux, il n'obtint, malgré son attention à corriger autant que possible les erreurs d'observation qu'il avait reconnues, que des résultats fort imparfaits [1]. Ses remarques géologiques nous seront d'un plus grand secours dans notre partie descriptive. Badia ne se dissimule pas, au reste, ce que la rapidité de sa course laisse à faire aux explorateurs futurs; dans une note détachée qui se trouve jointe à son journal, il s'exprime ainsi : « La traversée de Constantinople à Alep par le milieu de l'Asie-Mineure devrait être l'objet d'un voyage scientifique qui serait du plus grand intérêt, et qui, supposant la tâche bien remplie, ferait honneur au Gouvernement et aux particuliers qui l'entreprendraient, puisque tout ce qu'on a fait jusqu'ici n'est rien en comparaison de ce qu'on pourrait et devrait faire.

» Pour cette opération, ajoute Ali-Bey, on devrait réunir un bon dessinateur, un ou deux naturalistes, et un astronome; on en devrait fixer la durée à un an et demi.

» Presque tout le pays de cette traversée est classique; presque tout ce pays présente les plus beaux accidents de la nature. Les rives de la mer de Marmara, le groupe des montagnes de l'Olympe, la chaîne du mont Taurus, les points variés du golfe de Skanderoun, les montagnes volcaniques de Beïlan, la région brûlante d'Adana (ou plutôt Addana) avec ses ruines, fourniraient une ample moisson de tableaux, de collections et de découvertes d'un haut intérêt, et qui dédommageraient largement des frais de l'expédition. »

Nous approchons rapidement de l'époque où les vœux du zélé voyageur vont être au moins en partie remplis.

Mais déjà, avant les grandes explorations scientifiques dont nous allons avoir à tracer l'histoire à partir de 1830, différentes excursions moins étendues, quoique déjà fort intéressantes pour la géographie et l'archéologie, marquèrent les cinq ou six années précédentes. Un savant officier autrichien, le major

[1] Nous donnons néanmoins, dans notre Appendice, la liste des positions astronomiquement déterminées par Badia; on pourra les comparer aux déterminations obtenues pour quelques-uns des mêmes points par d'autres observateurs placés dans de meilleures conditions.

Prokesch, fit, de 1824 à 1826, plusieurs excursions archéologiques et géographiques sur différents points de la Lydie et de la Mysie; un orientaliste français attaché à l'ambassade de Constantinople, M. *Marie Jouannin*, visita, en 1825, diverses localités de la Bithynie centrale vers le bas Sakaria et le mont Olympe, et en rapporta des notes utiles sur plusieurs localités imparfaitement connues (1). Un autre de nos compatriotes, employé dans les consulats de la mer Noire, avait étudié, à une époque un peu antérieure, les parties maritimes de la Paphlagonie et la Bithynie orientale depuis Samsoun jusqu'au Bosphore, et y avait recueilli d'excellentes et très-nombreuses observations sur l'état physique, économique, agricole et commercial de ces districts peu fréquentés (2). Le Révérend *Arundell*, en 1826, parcourut de nouveau le sol classique de l'Ionie et les provinces avoisinantes du côté du Méandre et de l'Hermus, récemment visitées par Richter, et ajouta beaucoup aux observations de ses devanciers, ainsi qu'à leurs découvertes (3). Dans la même année 1826, MM. *Alexandre* et *Léon de Laborde* explorèrent aussi, en artistes et en antiquaires, les parties plus intérieures de la Natolie, qu'ils coupèrent dans toute sa longueur pour se rendre de Constantinople en Syrie (4). M. *Victor Fontanier*, de 1827 à 1833 qu'il résida comme agent français dans les échelles de la mer Noire, y recueillit des notions commerciales, statistiques et géographiques empreintes d'un bon esprit d'observation (5); pendant qu'un officier anglais, M. *George Keppel*, poussait une intéressante exploration entre Koutaïèh

1 M. Jouannin n'a publié que des fragments de son voyage en Turquie. *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XI, p. 288. — Pour ce voyageur et les suivants, *voyez* la Bibliographie, fin du volume, sous les années 1824 à 1830.

2 Dans le *Journal des Voyages*, t. XXVIII, 1825, p. 265; t. XXIX, p. 5.

3 Arundell, *A Visit to the Seven Churches of Asia*, 1828; Prokesch, *Erinnerungen aus Ægypten und Klein Asien*, 1830. Le Rév. Arundell, chapelain du consulat anglais de Smyrne, a fait sept ans plus tard, en 1833, un second voyage plus fructueux encore que le premier dans les mêmes parties de la Péninsule. Nous parlerons plus loin de ce second voyage.

4 *Voyage en Orient*, par le comte Alexandre de Laborde (mis en ordre et publié par M. Léon de Laborde), t. 1er, Asie-Mineure (non encore terminé).

5 *Voyages en Orient*, 1re et 2e parties, 1829-1834.

et Smyrne, dans les hautes vallées du Rhyndaque, du Macestus et de l'Hermus, où aucun voyageur *alors connu* ne l'avait précédé [1]. Dans le même temps l'expédition russe de 1828 procurait sur l'extrémité Nord-Est de la Péninsule, vers Erzeroum et Trébizonde, un bon nombre de données topographiques et astronomiques dont s'est enrichie la carte de ces provinces limitrophes de l'Arménie [2]. Ces différents voyages, outre plusieurs autres documents qu'il nous suffira de mentionner dans notre nomenclature bibliographique, ont fourni beaucoup de notions de détail pour la connaissance de l'Asie-Mineure.

Arrêtons-nous un moment sur les plus importantes des relations que nous venons d'énumérer.

Ce n'est pas un voyage proprement dit que le major *Prokesch* a fait en Asie-Mineure; c'est une suite d'excursions auxquelles l'a conduit un séjour de deux années à Smyrne, et qui se sont renfermées dans les parties de la Péninsule que baignent la mer Égée et la mer de Marmara. Mais ces excursions d'un homme particulièrement versé dans les études classiques sont souvent d'un grand intérêt pour l'archéologie; et elles ont même fourni à la géographie plusieurs notions tout à fait nouvelles. La première eut pour but la plaine de *Troie*, où M. Prokesch se rendit par mer au mois d'octobre 1824. Les études de l'érudit n'ont pas desséché dans l'âme du voyageur les vives sensations que fait naître la vue d'une nature riche et variée; il admire, et dépeint chaleureusement, ces tableaux tantôt suaves et paisibles, tantôt d'une majesté grandiose, que déploie tour à tour ce magnifique panorama des côtes de l'Archipel. L'*Ida*, cette montagne des dieux, s'offre à lui comme un vaste gradin qui semble monter de la terre au ciel [3]. Il étudie dans ses moindres détails la plaine du Mendéré, avec ses nombreux monticules artificiels,

[1] *Journey across the Balcan, and a Visit to Azani*, 1831. Un touriste anglais, le vicomte de Saint-Asaph, et notre compatriote M. de Laborde, avaient vu avant le major Keppel quelques-unes des localités que celui-ci explora; mais leurs observations n'étaient pas publiées.

[2] Les résultats géographiques de l'expédition militaire du maréchal Paskévitch au Caucase et dans les pachaliks d'Erzeroum et de Trébizonde, ont été réunis dans un ouvrage rédigé sur les documents russes et publié en français par M. Fonton, sous le titre de *La Russie dans l'Asie-Mineure*, 1840.

[3] Prokesch, *Erinnerungen aus Ægypt. und Kl. As.* t. III, p. 5.



tombeaux de l'âge héroïque auxquels Lechevalier a restitué les appellations du poëme d'Homère; il reconnait avec Lechevalier, avec Choiseul-Gouffier, avec Morritt et Leake, l'emplacement de Troie et de Pergame sur le plateau de Bounar-Bachi, au-dessus des sources à température inégale où naît le paisible Skamandre [1]. Au printemps de l'année suivante, M. Prokesch va visiter une autre grande ruine, celle d'*Éphèse :* les magnificences d'Éphèse n'ont guère laissé sur le sol plus de traces que les épais remparts de la citadelle de Priam [2]. Dans les derniers mois de la même année 1825, M. Prokesch entreprend une course plus importante au point de vue spécialement géographique [3]. Il franchit, en quittant Smyrne, les racines occidentales du *Sipyle*, voit la Magnésie, aujourd'hui *Manissa*, qui prenait son surnom de cette montagne qui la domine, pour la distinguer de la Magnésie du Méandre; remonte la vallée de l'*Hermus* jusqu'à l'emplacement de *Sardes*, laissant à droite les sommets élevés du *Tmolus;* puis de Sardes, prenant sa direction au Nord, il entre dans les plaines ondulées qui s'étendent entre l'Hermus et le Caïque, et arrive à *Ak-Hissar*, l'ancienne *Thyatire*, après avoir traversé la ville insignifiante de *Merméréh.* Près de *Ghélembéh*, au delà d'Ak-Hissar, M. Prokesch remarque une longue rangée d'excavations tumulaires pratiquées dans les rochers [4], signalant ainsi un monument de plus qu'il faut ajouter à la liste nombreuse des excavations de même nature qui se retrouvent dans toutes les parties de l'Asie-Mineure.

Ici le voyageur, parvenu aux sources du *Caïque*, ou, comme disent les habitants actuels, de l'*Ak-sou* (Eau Blanche), franchit les hauteurs assez considérables qui séparent sur ce point le bassin des affluents de l'Égée de celui du Macestus. Il laisse à droite la vallée profonde de ce dernier fleuve, dont il ne se rapproche que plus bas à *Sousougherli;* et continuant alors d'en descendre le cours, il arrive à *Ouloubad*, qui occupe la pointe Nord-Ouest du grand lac d'Apollonias. La route tourne main-

1 Prokesch, *Erinnerungen*, t. III, p. 65.
2 *Id.*, t. II, p. 271 et suiv.
3 *Id.*, t. III, p. 118 et suiv.
4 *Id.*, p. 180.

tenant à l'Est pour gagner *Broussa*, d'où M. Prokesch arrive à Constantinople par les territoires de *Iéni-Chéhr*, d'*Isnik* et de *Nicomédie*, tout pleins encore pour le voyageur des souvenirs de la première Croisade.

Mais c'est surtout le retour de M. Prokesch de Constantinople à Smyrne qui offre, par la nouveauté de la ligne suivie, un intérêt géographique tout particulier [1]. Après avoir visité le groupe riant des *îles des Princes*, à l'extrémité orientale de la Propontide, le voyageur vient débarquer à la presqu'île de *Cyzique;* il en parcourt les sites et en étudie les ruines, comme l'avaient fait déjà Richter, Sestini et d'autres voyageurs. Mais aucun avant lui n'avait pénétré dans les parties intérieures de la Mysie par lesquelles il se dirige en droite ligne vers *Adramytti;* aucun n'avait avant lui remonté la vallée de l'ancien *Ésèpe.* M. Prokesch en suit le cours dans la plus grande partie de son étendue. Il passe à *Gheunehr*, la *Gheunèn* de Richter, bourgade qui donne aujourd'hui dans le pays son nom à la rivière ; et après s'être éloigné quelque temps de la vallée qu'elle arrose, il la rejoint plus haut non loin de ses sources au pied du Gargare. Cette route longe ainsi à l'Est les contre-forts avancés du massif de l'Ida. Tout ce pays serait digne par ses beautés naturelles d'exercer le crayon d'un artiste. Il y a, dans la vallée supérieure de l'Ésèpe, des mines d'argent qu'un auteur ancien a mentionnées [2], et qui donnent leur nom au gros village de *Gumisch-Maden*, exclusivement habité par les mineurs. D'Adramytti à Pergame, et de Pergame à Smyrne en longeant la côte, le surplus de cet intéressant itinéraire rentre dans une ligne déjà connue.

C'est dans un but d'études pittoresques, plus encore que de recherches archéologiques ou géographiques, que le comte *Alexandre de Laborde*, accompagné de son fils *Léon de Laborde*, d'un peintre et d'un architecte, visita, en 1826, l'intérieur de la Natolie. Aussi la magnifique publication dont ce voyage a fourni les éléments a-t-elle, au moins jusqu'à présent, car elle n'est pas terminée, un caractère essentiellement

[1] Prokesch, t. III, p. 251 et suiv.

[2] Galen. *De Medicament. simp.*, IX, 22, cité par Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 271. Prokesch, t. III, p. 315.

artistique; la géographie n'y figure qu'incidentellement. MM. de Laborde virent néanmoins plusieurs points géographiquement intéressants sur lesquels, s'ils en avaient donné une relation écrite, leurs observations auraient devancé celles des explorateurs étrangers auxquels on en doit la première reconnaissance. Tel est, notamment, le bassin supérieur du Rhyndacus, où ils trouvèrent et firent dessiner les ruines extrêmement remarquables de l'ancienne ville d'*Azani*, que nul voyageur n'avait vues avant eux, si ce n'est un touriste anglais qui n'avait pas non plus à cette époque publié ses observations [1]; telle est encore la haute région où le Méandre a ses sources, et, plus au Sud, l'intérieur de la Pisidie, où ils se trouvèrent à peu près dans le même temps que le Révérend Arundell, dont nous aurons tout à l'heure à raconter les courses. Au reste, MM. Alexandre et Léon de Laborde ont eux-mêmes tracé de leurs propres voyages, au frontispice de leur belle publication, un aperçu que nous devons nous borner à transcrire; la touche brillante de ce simple itinéraire ne peut que faire regretter davantage que le pinceau de l'artiste n'ait pas plus souvent fait place à la plume du narrateur.

« Nous abordâmes à Smyrne, dit M. Léon de Laborde, ville plus européenne qu'orientale; après le temps nécessaire pour explorer les environs, nous nous dirigeâmes sur Constantinople, en visitant Sardes et les tombeaux des rois de Lydie [2].

» Arrivés dans la capitale de l'empire Ottoman, nous y restâmes six semaines pour préparer notre long pèlerinage à travers l'intérieur de l'Asie-Mineure et de la Syrie, jusqu'à Jérusalem et l'Égypte.

» A peine sortis de Constantinople, nous rencontrâmes l'antiquité et le moyen âge réunis à Nicée et à Nicomédie. A Kutaïèh, on nous indique vaguement à plusieurs lieues dans l'Ouest de *vieilles églises*, et nous y découvrons les ruines considérables d'une ville inconnue jusqu'alors, l'antique *Azani*, indiquée par Strabon et célèbre dans l'antiquité. Nous y trouvons une suite

[1] Le vicomte de Saint-Asaph (depuis comte d'Ashburnham), en 1824. *Voyez* Arundell's *Discoveries in Asia-Minor*, t. II, p. 317.
[2] C'était en 1826.

de monuments de la plus belle conservation [3]. A peu de distance de là, et en cherchant le tombeau phrygien publié par le colonel Leake, nous en découvrons deux autres d'une égale importance et situés au milieu d'une contrée pittoresque.

» Les sources et le cours du Méandre, sa jonction avec le Lycus et le Marsyas, nous présentent un système de bassins et de montagnes entièrement inexploré...

» Après un assez long séjour à Laodicée, Hiérapolis, Aphrodisias, Sagalassus, Crema, Selge, etc., nous arrivons à Koniëh, ville ruinée aussi, mais appartenant principalement au temps de la splendeur ottomane. De là nous parcourons la plaine qui s'étend au Sud-Ouest de cette ville, nous visitons la montagne aux *Cent Églises*, dont aucun voyageur n'avait encore pu examiner les soi-disant merveilles, et en descendant vers la mer nous traversons la haute chaîne du Taurus, campant au fond de ses majestueuses vallées ou abrités par quelque couvent chrétien, dont les ruines semblent avoir été respectées par le temps pour continuer l'usage de l'ancienne hospitalité.

» Le versant de ces montagnes, les côtes de la Caramanie, que Rhodes et Cypre animent dans le lointain, nous replacent encore au milieu des restes de l'antiquité. C'est une suite de monuments, qui, depuis Selefkèh jusqu'à la ville d'Adana, se présentent sans interruption au milieu des sites les plus variés... »

Le goût des arts et le culte d'une riche nature avaient dirigé les pas des deux nobles touristes au milieu des ruines qui couvrent ces belles contrées; des mobiles différents déterminèrent la tournée du Révérend *Arundell*, chapelain du consulat britannique de Smyrne, aux sites des Sept-Églises dont l'Apocalypse fait mention. Outre les traditions sacrées qui rendent ces villes chères au cœur du chrétien, M. Arundell avait encore en vue l'éclaircissement de quelques difficultés géographiques signalées par le capitaine Leake dans son *Journal of*

1 Une notice sur cette visite aux ruines d'Azani, par le Dr *Hall*, qui accompagnait M. de Laborde, se trouve à la suite de la relation de M. George Keppell, qui vit les mêmes lieux trois ans plus tard. G. Keppell's *Narrative of a Journey across the Balcan*, etc., t. II, p. 444-452, édit. in-8; add. p. 168, 211, 218, 220, etc.

a Tour in Asia Minor, notamment l'emplacement de *Colossæ*, d'*Apameia Cibotus* et de *Sagalassus*. Aussi la relation a-t-elle un caractère essentiellement géographique, qui la range parmi les ouvrages de cette nature qui ont le plus directement contribué à l'avancement de nos connaissances sur la Péninsule. L'auteur ne la destinait cependant pas à la publicité; mais la personne à laquelle les notes de M. Arundell furent envoyées en Angleterre les jugea avec raison dignes d'être données au public, et M. Leake, à qui elles furent communiquées, y ajouta un certain nombre de notes de géographie comparée qui en rehaussent encore le prix.

La visite de M. Arundell aux Sept-Églises fut, à quelques mois de distance, l'objet de deux tournées successives où nous allons suivre l'auteur.

M. Arundell partit de Smyrne pour son premier voyage, le 28 mars 1826; il se dirigea sur Éphèse [1], en passant par les ruines de *Metropolis*. D'*Aïasolouk*, où sont les vestiges à peine reconnaissables de l'opulente Éphèse, notre voyageur, continuant sa route au sud, parvint à *Aïnèh-Bazar*, qui est l'ancienne *Magnesia ad Mœandrum*, comme l'ont très-bien établi M. Barbié du Bocage dans ses notes sur Chandler, et le capitaine Leake; on y voit encore les ruines du temple de Diane Leucophryne. De là il remonte le Méandre, en longeant à gauche le pied du *Mesogis*, par *Aïdin Guzel-Hissar* (l'ancienne *Tralles*), *Sultan-Hissar* et *Nosli*, et arrive à *Pambouk-kalési*, l'ancienne *Hierapolis*, située sur un plateau très-élevé au-dessus de la plaine, près du *Lycus*, un des affluents du Méandre. Outre une multitude de sarcophages couverts d'inscriptions, on retrouve encore en ce lieu des restes de murs, d'une colonnade, d'un arc de triomphe, d'un théâtre et d'un gymnase. De l'autre côté du Lycus, et à peu de distance, on voit les vestiges de *Laodicea*, près d'un lieu que les Turks nomment le Vieux Château, *Eski-Hissar* : telle est, nous l'avons dit ailleurs, la dénomination générique que prennent parmi les Turks beaucoup de lieux marqués par d'anciennes ruines. L'emplacement de Laodicée est couvert de débris d'antiquités épars sur le sol, et en partie en-

[1] *A Visit to the Seven Churches*, p. 7 et suiv.

fouis. Tout près de là est *Denizli*, ville moderne assez considérable. Les approches de *Khonos* rappellent les beaux sites d'Italie; on ne doute plus maintenant que ce lieu ne réponde à l'ancienne *Colossæ*, célèbre dans les annales de notre religion. Notre voyageur parcourut les bords du Lycus pour y trouver le gouffre où, selon Hérodote, le fleuve se précipitait pour reparaître cinq stades plus loin; mais ses recherches furent inutiles.

De Khonos M. Arundell remonte au Nord-Est pour gagner Apamée. A moitié chemin, on longe un lac nommé *Hatchi-Gheul*, ou le Lac Amer, qui est certainement le lac salé qu'Hérodote place auprès d'*Anava*. Le site d'*Apameia Kibotos* est représenté par la petite ville actuelle de *Dinaïr* : c'est un point que M. Leake avait mis hors de doute par plusieurs rapprochements irrécusables. M. Arundell, qu'une inscription lue avec trop peu d'attention avait porté d'abord à contester cette identité, est revenu promptement sur son erreur [1].

De Dinair, notre voyageur tourna au Sud-Est vers Isbarta, par la route qu'avait suivie le général Kœhler dans sa traversée de Salalièh à Constantinople. *Isbarta* est une ville assez considérable, que M. Arundell avait crue d'abord, mais sans fondement, identique à l'ancienne Antioche de Pisidie; Richter s'était pareillement trompé en croyant y retrouver *Philomelium*, qui était certainement situé beaucoup plus au Nord [2]. Mais une identité reconnue par M. Arundell, et qui n'est pas douteuse, est celle d'*Aglasoun*, village de cent maisons au midi d'Isbarta, avec *Sagalassus* : outre le rapport des noms, un fragment d'inscription que notre voyageur y a découvert porte Η ΣΑΓΑΛΑΣΣΕΩΝ ΠΟΛΙΣ ΠΙΣ(ΙΔΙΑΣ), *la Ville de Sagalassus de Pisidie*, ce qui décide la question. Les ruines de l'ancienne ville sont situées sur un plateau; ce sont de vieux murs, un théâtre, un portique de trois cents pieds de long, un gymnase, et une multitude de fragments de colonnes, d'entablements, de marbres chargés d'inscriptions que M. Arundell n'eut pas le

[1] *A Visit*, etc., p. 109 et 243. Add. deuxième voyage de M. Arundell (*Discoveries in Asia Minor*), t. I, p. 284 sqq.

[2] Richter's *Wallfahrten*, p. 364. Comp. Will. Hamilton, *Researches in Asia Min.*, vol. II, p. 181; et Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 58.

temps de copier. Le théâtre est encore mieux conservé que ceux d'Hiérapolis et de Laodicée. « Il me semblait, dit M. Arundell, que ce théâtre avait servi la veille; je me le figurais encore tout couvert de la foule qu'il avait contenue. Les gradins, au nombre de quarante, sont presque aussi intacts que lorsqu'ils servaient; une portion du *proscenium* et les entrées sont presque en aussi bon état. L'orchestre était couvert de neige, de même qu'un grand monceau de pierres attenant au proscenium. Nous vîmes bon nombre d'ornements d'architecture d'une excellente exécution; nous n'aperçûmes ni bas-reliefs, ni inscriptions. Nous n'avions aucun moyen d'en déterminer le diamètre extérieur, mais l'intérieur devait être de quatre-vingt-treize pieds, et le *pulpitum* de quatre-vingt-six. Dans le pulpitum, il y avait une porte centrale de quinze pieds de haut sur neuf de large, et deux petites portes de chaque côté. Des portes du pulpitum, il y avait quatre gradins pour descendre dans l'orchestre. En ce moment, il n'y avait d'autres acteurs qu'un renard et une couvée de perdrix rouges [1]. » M. Arundell et Richter sont les premiers Européens, depuis Paul Lucas, qui aient vu Isbarta; la route du général Kœhler, en 1800, laissa ce lieu, ainsi que les ruines de Sagalassus, à quelque distance sur la droite.

Sagalassus fut le point extrême de la course de M. Arundell vers l'Orient. Il revint à l'Ouest en prenant une route différente. Il vit *Bourdour* et son beau lac, longea les hauteurs qui dominent au sud le *Hatchi-gheul*, et rejoignant sa première route, passa à *Khonos* pour atteindre *Denizli*. De Denizli, il prit au Nord-Ouest la route de Sardes, qui n'offre rien de remarquable jusqu'à *Philadelphie*, maintenant *Ala-Chéhr*. Cette dernière ville, si souvent visitée, ne fournit à M. Arundell l'occasion d'aucune observation importante, non plus que *Sardes*, *Thyatire* et *Manissa*, l'ancienne Magnésie du Sipyle.

M. Arundell se proposait particulièrement, dans sa seconde excursion du mois de septembre, de reconnaitre la partie supérieure du Méandre jusqu'à ses sources, près de Dinaïr. Au sortir de Smyrne, laissant à droite la route d'Éphèse, il suivit le pie méridional du *Tmolus* et gagna *Baïndir*, à peu de distance au

[1] *Seven Churches*, p. 142.

nord du *Caïstre*. Les cygnes de ce fleuve, si célèbre chez les anciens, ont disparu ; du moins notre voyageur n'en aperçut-il pas un seul, et un vieux Turk lui assura n'en avoir jamais vu [1]. Une route montueuse et très-pittoresque, à travers la plaine *Kilbianè* des anciens, dont le nom se peut reconnaître encore dans celui de *Tchélas Ovasi*, ou plaine de Tchélas, que les Turks donnent à cette partie de la vallée, conduit aux ruines de *Tripolis*, qu'un massif de montagnes élevé, nœud commun d'où se détachent le *Tmolus* et le *Mesogis*, sépare de la vallée profonde où coule le Caïstre.

Tripolis est située sur le Méandre, dont M. Arundell remonta le cours dans une direction entre l'Est et le Nord-Est. Aucun Européen n'avait jusqu'alors suivi cette route, qui ne présente, au reste, que peu d'intérêt au voyageur. Le territoire immédiatement adjacent à la rivière est cependant fertile et peuplé ; mais au delà de la vallée, dans la direction du Nord, on voit commencer un pays dont l'aspect aride, nu, brunâtre et comme cendreux, contraste tout à coup avec la végétation vigoureuse des montagnes que l'on venait de quitter. Ce canton se rattache sans nul doute à la *Katakékauménè* ou Région Brûlée des anciens. *Ischékli* occupe l'emplacement d'*Eumenia* ; sa situation au pied d'une montagne à pic est très-remarquable. De ce point tournant au Sud-Est, le voyageur continua de remonter le Méandre, dont le cours éprouve ici un brusque changement de direction. La haute vallée comprise entre *Ischékli* et *Dinaïr* n'avait non plus été visitée par aucun voyageur connu avant M. Arundell. Le cours presque stagnant de la rivière forme dans toute l'étendue de cette longue vallée comme un grand lac marécageux plein de roseaux et couvert de canards sauvages. Les habitants le nomment *Ischékli-Ovasi-gheul*, ou Lac de la Vallée d'Ischékli. Le pays abonde, dit-on, en sangliers.

Après avoir examiné avec attention la double source du Méandre, l'une désignée sous le nom de *Bounar-Bachi* [2] (c'est

[1] *Seven Churches*, p. 209.

[2] Il est assez singulier de trouver réunis ici, comme dans la plaine de Troie, les noms de *Bounar-Bachi* et de *Mendéré*. Il est sans doute inutile d'ajouter que cette rencontre est purement fortuite. *Mendéré* est la forme commune qu'ont pris dans la bouche des Turks le nom du *Méandre* et celui du *Ska-*

la rivière de Dinaïr), l'autre sous celui d'*Araboul-dou-tchaï* ou *Dighetzi-sou*, M. Arundell revint à Ischékli, d'où il se dirigea au Nord-Ouest pour atteindre la vallée supérieure de l'Hermus. Cette route, non plus que les précédentes, n'avait jamais été suivie par les voyageurs. D'Ischékli à Ouschak, on traverse des plaines élevées, onduleuses, peu boisées, avec des montagnes à l'horizon. Un village nommé *Sedgiclèr* renferme des ruines que M. Arundell n'eut pas le temps d'examiner. *Ouschak* est une grande ville principalement habitée par les Turks; les restes d'antiquités que l'on y trouve indiquent assez qu'elle doit occuper l'emplacement d'une ancienne cité. Malheureusement les inscriptions qu'y vit notre voyageur étaient toutes sépulcrales, et nulle ne donnait le nom primitif. Des ruines considérables, tant de la période turque que d'une époque plus ancienne, se voient aussi à un village nommé *Kourèh*, peu éloigné d'Ouschak dans la direction de l'Ouest.

La route d'Ouschak à Thyatire n'était pas moins inconnue que celles qui venaient d'être parcourues par M. Arundell depuis Tripolis; cette route suit en général la vallée supérieure de l'Hermus. Bientôt le pays, jusqu'ici pittoresque et verdoyant, prit le même aspect de nudité aride et de teinte brunâtre tirant à la couleur de cendre qui avait déjà frappé le voyageur lors de son trajet de Tripolis à Ischékli. On touchait évidemment par un autre point à cette partie de la Phrygie que les Grecs avaient surnommée la *Katakèkauménè* à cause de son aspect brûlé. Tout y révèle l'action d'anciens volcans; M. Arundell vit sur plusieurs points le sol jonché de scories et de pierres ponces, irréfragables indices d'antiques éruptions. Près de *Koula*, petite ville située à quelque distance au Sud de l'Hermus, une montagne en pain de sucre a conservé tout les caractères d'un cratère à peine refroidi [1]. Notre voyageur regarde avec raison cette montagne volcanique comme un des trois *soufflets* que Strabon signale dans la Katakékauménê [2]. Il y a à Koula quelques antiquités qui révèlent le site d'une ville ancienne;

mandre; Bounar-Bachi est une dénomination générique, commune dans la géographie turque, pour désigner une source (Tête des Eaux).

[1] Arundell, *A Visit to the Seven Churches*, p. 259 et suiv.

[2] *Voyez* p. 404 du volume précédent.

mais on n'a pas de données pour en déterminer le nom.

Adala, où la route traverse l'Hermus dans la direction de Pergame, est un endroit insignifiant. Le reste du chemin jusqu'à la ville moderne d'*Ak-Hissar* (le Château Blanc), sur le site de l'ancienne *Thyatire*, ne fournit pas d'observation notable; et le surplus de l'excursion, de Thyatire à Pergame et de Pergame à Smyrne, suit des lignes trop souvent décrites pour que nous y accompagnions notre voyageur.

Cette double tournée de M Arundell a valu, on le voit, des résultats aussi neufs qu'importants à la géographie. Plusieurs lignes intéressantes reconnues pour la première fois, et nombre de rapprochements établis ou confirmés entre la nomenclature de la géographie classique et les localités actuelles, sont autant de conquêtes réelles dont s'est enrichie la topographie de l'Asie-Mineure. Néanmoins, M. Arundell signale dans nos connaissances plus de lacunes encore qu'il n'en a pu remplir. C'est aux futurs explorateurs à compléter une tâche si bien commencée; et nous verrons bientôt M. Arundell lui-même, rentrant de nouveau dans la carrière, fournir à la science un second contingent non moins riche que le premier.

Un Anglais curieux et instruit, *George Keppel*, dont le nom mérite de ne pas se perdre dans la foule compacte de cette classe de voyageurs superficiels, pour lesquels le nom de *touristes* a été inventé chez nos voisins, visita, vers la fin de 1829, plusieurs cantons encore inexplorés de la Phrygie dans le Sud-Ouest de Koutaïèh. Le désir d'assister de près à la lutte encore indécise entre les Ottomans et les Russes l'avait conduit en Turquie [1]; une rencontre fortuite [2], qui, à Constantinople, lui signala l'existence de ruines intéressantes qu'aucun voyageur n'avait encore décrites, sur la route de Smyrne à Koutaïèh, le poussa jusqu'en Asie-Mineure. Conformément aux indications qui lui avaient été données, et à celles que lui fournissait le Journal du colonel Leake, il quitta à Koutaïèh la grande

[1] M. G. Keppel, alors capitaine au service de la compagnie des Indes, avait déjà parcouru une partie de l'Asie occidentale en 1824, dans un voyage par terre de l'Inde en Europe.

[2] Celle du Dr *Mellingen*, qui venait, à ce qu'il paraît, de traverser le pays où sont situées les ruines d'Azani. Keppel's *Narrative*, II, 128.

route des caravanes, et changeant de direction, se porta vers l'Ouest. Deux journées de marche le conduisirent aux ruines qui étaient le but principal de son excursion; ce qu'on avait dit à M. Keppel de leur étendue et de leur rare conservation lui parut encore au-dessous de la réalité. Ces ruines véritablement remarquables sont situées sur les bords de l'ancien *Rhyndacus*, autour d'un village nommé *Tchavdour*, ou *Tchavderé-Hissar*; les inscriptions que le voyageur y a copiées, et les médailles qu'il en rapporta [1], établissent leur identité avec le site d'*Azani*, ancienne ville notée par Strabon parmi les cités de la Phrygie Épictète, et dont l'origine, d'après une tradition que nous a conservée Pausanias [2], remontait aux plus anciens temps de l'histoire pélasgique.

Cette partie du voyage de M. Keppel intéresse surtout l'antiquaire; la suite de son excursion n'intéresse pas moins le géographe. Remontant des ruines d'Azani vers le Sud-Ouest, à travers une vallée où se distinguent encore les restes d'une chaussée romaine, puis franchissant une montagne élevée qui sépare ici le bassin du Rhyndaque de celui de l'Hermus, notre voyageur atteignit bientôt après la petite ville de *Ghiédiz*, qui paraît avoir gardé le nom en même temps que l'emplacement de l'ancienne *Cadi*. M. Keppel venait ainsi de toucher aux sources opposées de deux fleuves autrefois célèbres; et il visitait pour la première fois une ville dont l'existence était connue par les géographes turks [3], mais où nul Européen avant lui n'avait pé-

[1] Keppel, t. II, p. 204 et suiv. — Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les ruines d'Azani avaient été déjà visitées deux fois avant le passage du Dr Mellingen et l'excursion de M. Keppel, — en 1824 par le vicomte de Saint-Asaph, en 1826 par MM. Alex. de Laborde et Hall. Mais la découverte de M. de Saint-Asaph ne fut rendue publique qu'en 1834, et la reconnaissance de M. de Laborde seulement en 1837, tandis que la relation de M. Keppel fut imprimée dès 1831.

[2] Pausan., VIII, 4, et X, 32. Il paraît que le Rhyndacus, dans cette partie supérieure de son cours, portait le nom de *Penkala* ou *Peukella* (la leçon est incertaine). De futurs voyageurs retrouveront peut-être, aux environs d'Azani, l'antre *Steunos* (probablement nommé ainsi du mot στενος, étroit, resserré), qui était, au rapport de Pausanias, une des curiosités du territoire de cette ville.

[3] D'Anville, sur la seule indication de Hadji-Khalfa, avait su reconnaître *Cadi* dans Ghiédiz, de même qu'il avait attribué avec raison l'emplacement

nétré. Poursuivant sa route vers le Nord-Ouest et l'Ouest, M. Keppel remonte l'Hermus jusqu'à sa source, à trois heures de Ghiédiz, puis il franchit de nouveau la chaine qui couvre au Nord le bassin du fleuve, pénètre dans l'ancienne Abbaïtis mysienne, passe à *Simaoul* ou *Simav.*, petite ville près de laquelle naît le *Macestus*, traverse *Démirdji* et *Ghiourdiz*, et atteint à douze heures de cette dernière place la ville d'*Ak-Hissar*, l'ancienne Thyatire. Ici M. Keppel rentrait dans la route communément parcourue par les voyageurs; mais son itinéraire depuis Koutaïèh fournissait une ligne que nul autre Européen n'avait suivie. Cette ligne, dans la plus grande partie de son étendue, longe ou traverse la haute région qui forme la limite commune des bassins de la Propontide et de l'Égée, envoyant d'un côté le Rhyndaque et le Macestus qui coulent vers le Nord, de l'autre l'Hermus et le Hyllus qui portent à l'Ouest leurs eaux bientôt réunies.

M. Keppel était descendu de Thyatire à Smyrne; son retour de Smyrne à Constantinople nous conduit encore dans une direction auparavant inexplorée. Après avoir visité les ruines de Sardes, il continua d'avancer droit à l'Est en remontant la vallée de l'Hermus, ce qu'aucun autre voyageur n'avait encore fait, et il vit ainsi, sur le fleuve même, la petite ville d'*Adala*, qui garde le nom de l'ancienne *Attalia*, puis celle de *Koula*, au milieu des champs brûlés de la Katakékauménè. M. Arundell l'avait, il est vrai, devancé de trois ans dans ces deux localités ignorées; mais aucune relation n'en avait encore vu le jour. A Koula, une inscription lui révéla d'une manière certaine l'identité de la ville ancienne de *Mæonia*, qui reproduisait dans son nom le nom de l'antique contrée des Méoniens, avec un village voisin que les Grecs appellent *Mégna*, et les Turks *Mennéh*. De ce point, M. Keppel continua de remonter l'Hermus jusqu'à *Ghiédiz*, où il rejoignit sa route précédente et où se termine pour nous la partie neuve de ses itinéraires.

Sans avoir eu l'apparat ni les prétentions d'un voyage scientifique, ces itinéraires, on le voit, ont été plus fructueux en

de l'ancienne *Adalia* de Lydie à l'Italah (Adala) du géographe turk (*Géogr. anc. abrégée*, t. II, p. 51 et 48).

résultats positifs que bien des explorations longuement préparées. Les sources du Rhyndaque et celles de l'Hermus déterminées, au moins dans leur situation respective; ce dernier fleuve, jusqu'alors inexploré au-dessus de Sardes, remonté à peu près dans toute son étendue; plusieurs villes de cette contrée visitées pour la première fois; enfin, la synonymie de six localités anciennes établie ou constatée : ce sont là des faits géographiques assurément dignes d'attention. M. Keppel, en récapitulant lui-même ces découvertes avec une louable modestie, en prend seulement occasion de faire remarquer combien de découvertes plus importantes elles pouvaient présager au voyageur qui viendrait étudier à loisir, en archéologue et en géographe, une région d'un si grand intérêt classique, et qui jusque-là était restée sur nos cartes presque absolument en blanc [1].

Cette période d'explorations approfondies était arrivée pour l'Asie-Mineure. Déjà depuis quelques années les courses de cinq ou six voyageurs instruits, Otto de Richter, le major Prokesch, le comte de Laborde, le Révérend Arundell, M. Keppel lui-même, nous ont valu, quoique rapides et limitées, d'intéressantes notions et de nombreuses découvertes; les quinze années dont il nous reste à tracer l'histoire géographique pour la Péninsule vont y ajouter des notions bien plus étendues encore et des découvertes infiniment plus nombreuses. Tous les voyageurs de quelque valeur scientifique dont le nom, depuis le milieu du seizième siècle, c'est-à-dire depuis près de trois cents ans, est venu se placer sous notre plume dans la narration que le lecteur a parcourue avec nous, égalent à peine le nombre de ceux que de 1830 à 1845 nous allons avoir à mentionner. Ce qui surtout distingue et caractérise ces quinze dernières années, c'est la nature éminemment positive des résultats de toute nature qu'elles fournissent à la science, soit dans l'étude du relief du sol ou de sa constitution géologique, soit dans la coordination des éléments astronomiques et géodésiques sur lesquels repose la carte de toute grande région, soit enfin dans l'exploration fructueuse de la plupart au moins, sinon de toutes les parties

[1] Keppel's *Narrative*, t. II, p. 368.

de la Péninsule restées jusque-là inaccessibles à nos voyageurs.

Nous dirons plus tard quelles lacunes restent encore à combler dans cet ensemble déjà si riche de notions de toute nature recueillies sur l'Asie-Mineure.

De même qu'au seizième siècle avec Postel, Gyllius et Belon, de même qu'au dix-septième avec Des Mouceaux, et au dix-huitième avec Tournefort et Paul Lucas, c'est à la France encore qu'appartient l'inauguration de cette brillante période scientifique des explorations de l'Asie-Mineure au dix-neuvième siècle. Un écrivain français, l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, a droit d'en revendiquer l'initiative, sinon pour l'exécution, au moins pour la pensée première. M. *Michaud*, lorsqu'il travaillait à cette grande composition historique, avait plus d'une fois reconnu combien ce défaut de connaissances positives sur la géographie actuelle des pays parcourus par les armées croisées, laisse souvent d'obscurités dans certaines parties de nos vieilles chroniques de guerres saintes. Le projet d'une expédition scientifique destinée à explorer l'Asie-Mineure et la Syrie fut élaboré à ce point de vue vers 1829, et favorablement accueilli par le ministre qui dirigeait alors le département des Affaires Étrangères. L'expédition proposée par M. Michaud fut décidée. Deux jeunes officiers du corps des ingénieurs-géographes, tous deux élèves de l'École Polytechnique, MM. *Callier* et *Stamaty*, furent chargés de toute la partie scientifique et géographique. M. Michaud se réserva la partie descriptive, et s'adjoignit pour ce voyage un jeune homme plein d'instruction, M. *Poujoulat*. La petite caravane partit de Toulon dans les derniers jours de mai 1830. Devant eux se déployait le ciel pur de la Grèce et de l'Orient; mais derrière eux l'horizon restait chargé de sombres nuages, précurseurs de la tempête politique qui ne tarda pas à éclater. La catastrophe de 1830, et la longue agitation qui en fut la suite, en détournant du voyage de M. Michaud et de ses compagnons l'attention du pouvoir, durent nuire au développement ultérieur des recherches projetées, et plus encore à leur élaboration et à leur publication. Telle est sans nul doute la cause de peu de fruit que la géographie de l'Asie-Mineure a retiré d'une expédition qui n'avait pas laissé d'être riche en observations et en découvertes.

Mais des découvertes non publiées, ou qui ne l'ont été que d'une manière imparfaite et tronquée, n'existent pas pour la science.

La science ne reconnait que ce qu'elle peut contrôler.

A défaut des résultats qu'il ne nous sera donné d'exposer que bien incomplétement, traçons du moins l'historique de l'expédition.

M. Michaud avec M. Poujoulat d'un côté, et de l'autre MM. Callier et Stamaty, s'en étaient, nous l'avons dit, partagé les travaux. Mais les deux derniers ayant pris bientôt des routes séparées, et de part et d'autre les courses s'étant portées dans des directions tout à fait différentes, il en est résulté par le fait deux voyages entièrement distincts, que nous allons suivre séparément.

Si les trois volumes que dans sa *Correspondance d'Orient* M. Michaud a consacrés à ses observations sur l'Asie-Mineure [1], avaient un caractère de gravité scientifique en rapport avec l'objet de la mission, il y aurait eu place encore à bien des observations et des recherches utiles; mais d'une part, leur auteur n'a vu que le pourtour occidental de la Péninsule, depuis Constantinople jusqu'à l'île de Rhodes, et sur ce pourtour les points seulement où se porte de prédilection la foule moutonnière des touristes; en second lieu, M. Michaud, il en convient lui-même, n'est « ni géographe, ni antiquaire, ni naturaliste, ni érudit [1] », et il n'a voulu que retracer jour pour jour, dans une suite de lettres familières, les impressions que la vue des lieux faisait naître en lui. Ses tableaux sont agréables, mais superficiels; la lecture de ces lettres plaît et amuse, mais l'asprit n'en retire aucune notion nouvelle pour la connaissance du pays ou l'étude des populations. Çà et là seulement une lettre de M. Poujoulat vient réveiller le souvenir promptement effacé du but scientifique qui avait été la pensée première du voyage.

De Smyrne, où le bâtiment avait abordé, M. Michaud et son jeune compagnon cinglent vers les Dardanelles après une indispensable excursion aux ruines d'Éphèse. La vue des plaines

[1] L'ouvrage se compose de sept volumes, et s'étend, outre l'Asie-Mineure, à la Syrie et à l'Égypte. *Voyez* la Bibliographie, sous l'année 1830.

troyennes, *campos ubi Troja fuit*, l'aspect varié des rives de l'Hellespont et la navigation de la Propontide, éveillent chez nos deux voyageurs plus d'une réminiscence classique, et leur inspirent aussi plus d'une fraîche et gracieuse description. Une anecdote spirituellement racontée par M. Michaud donnera une idée de la manière de l'écrivain et de la tendance légèrement malicieuse de son esprit, aisément porté à rapprocher des usages étrangers les souvenirs de la société européenne. M. Michaud et son compagnon se trouvaient chez le *cadi*, c'est-à-dire chez le magistrat civil de la petite ville d'Artaki, non loin des ruines de Cyzique; ce cadi était, pour un Turk, un homme très bien élevé et de bonnes manières. « Pendant notre conversation avec lui, poursuit le narrateur, j'ai remarqué qu'on est venu à plusieurs reprises lui apporter des pièces d'or qu'il comptait devant nous. C'était le prix des jugements qu'il avait rendus dans la matinée; vous pouvez juger par là que la justice n'est pas gratuite chez les Turks. Toutes les informations que j'ai recueillies à cet égard m'ont appris qu'il n'y avait rien de plus cher en Turquie que la justice; pour que les juges soient toujours payés, la loi veut que les frais et dépenses d'un procès soient toujours à la charge de la partie qui a gagné sa cause. J'ai demandé au cadi si on pouvait appeler des jugements qu'il avait rendus? — La loi ne le permet pas. Cependant nous consentons quelquefois à réviser un procès; mais si la partie qui demande la révision se trouve avoir tort, on lui donne la bastonnade. Le cadi m'a demandé si on faisait de même en France. — On ne donne pas la bastonnade à ceux qui veulent faire casser un jugement; mais ils sont obligés de déposer une somme, qui se trouve perdue si le jugement est confirmé. — *Péki! péki!* à merveille! à merveille! — La conversation est restée longtemps sur ce chapitre, et sur la manière de rendre la justice en France et en Turquie. Nous nous étonnions tous deux, lui de la lenteur de nos formes judiciaires, moi de la promptitude avec laquelle procédait la justice musulmane. — J'aurais jugé, disait-il, tous les procès de l'Anatolie, pendant le temps que vos juges passent à examiner une seule affaire; il faut croire que chez vous les plaideurs ne

[1] *Correspondance d'Orient*, t. I, *Avertissement*, p. I.

sont pas pressés, et que la justice n'est pas un besoin, une nécessité de chaque jour. Le cadi ajoutait avec un air de malignité : — Dites-moi si des jugements qu'on fait si longtemps attendre en sont meilleurs pour cela? Je ne savais trop que répondre à cette question; et j'ai répété au cadi ce que j'entends souvent dire aux Turks : *Dieu le sait*[1]. »

Il faut convenir que parfois le simple bon sens de ces Orientaux, pour nous à demi-barbares, prend de singuliers avantages sur les raffinements compliqués de notre civilisation.

Le tableau panoramique de Constantinople est heureusement saisi par M. Michaud; c'est du haut de la tour élevée du Séraskier que son œil l'embrasse et qu'il le dessine à larges traits. De ce point, la capitale des Osmanlis offre à peine l'aspect d'une grande cité; on croit avoir sous les yeux une infinité de bourgs et de villages rapprochés les uns des autres, répandus au bord de la mer et sur plusieurs collines; des édifices d'une blancheur éclatante, des maisons peintes en rouge, en gris, en brun foncé; des espaces très-étendus où ne paraissent que des débris enfumés; au milieu des quartiers les plus populeux, des bouquets d'arbres, des terrains incultes; de tous côtés des mosquées avec leurs dômes aux formes arabesques, et leurs minarets s'élançant vers le ciel comme des colonnes aériennes; au delà des remparts, les cyprès des cimetières qui entourent la ville d'une ceinture funèbre : tel est, dit le voyageur, le tableau qui frappe d'abord les regards. Au centre de ce tableau, vous apercevez le havre, ou la Corne d'Or, qui s'enfonce comme un bras de mer au cœur même de la cité. Cette mer aboutit aux principaux quartiers de la ville, et sert à les rapprocher entre eux. Les flots sont couverts de barques, de légères nacelles qui vont incessamment d'un rivage à l'autre. Là, plusieurs vaisseaux de ligne vous montrent l'oriflamme du Croissant; plus loin, se dresse une forêt de mâts où flottent confusément les pavillons de tous les pays. « Mais cette grande image de Stamboul ne se compose pas seulement de ce qui est autour de vous; tout ce qu'on aperçoit dans l'horizon lointain en fait partie : le Bosphore et ses bords enchantés, les campagnes désertes de la Thrace, la mer de Mar-

[1] *Correspond. d'Or.*, II, 103.

mara et les côtes d'Asie jusqu'au mont Olympe, tous ces points de vue semblent renfermés pour le spectateur dans la vaste enceinte de la ville impériale.

» C'est ainsi, poursuit le voyageur, que se présente la ville de Constantinople, lorsqu'on la voit de la Tour du Séraskier. Quand on est descendu de la tour et qu'on parcourt l'intérieur de la cité, le merveilleux du tableau s'efface et disparait; ce ne sont plus que des rues étroites, obscures, un pavé dégradé et fangeux, des boutiques malpropres, des maisons mal bâties. A l'exception des mosquées, vous trouvez rarement un édifice qui puisse attirer votre attention. C'est ici que pour conserver ses illusions il ne faut pas voir les choses de trop près, ni porter les yeux autour de soi. Si vous voulez récréer votre vue et contempler de magnifiques tableaux, placez-vous dans un lieu élevé et découvert : quand vous êtes à Péra, regardez la pointe du Sérail, la rive de Scutari; quand vous êtes sur une des sept collines, tournez vos regards vers le quartier de Galata, vers les hauteurs de Saint-Dimitri, vers le faubourg d'Eioub, ou vers le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux qui se présentent à quelque distance forment d'admirables perspectives. Chacune de ces perspectives, semblable à l'espérance qui fuit pour nous dans l'avenir, se dissipe à mesure que vous en approchez; mais telle est la variété des sites et la mobilité de ce grand spectacle, que les tableaux qui vous ont ravi et qui ont disparu peuvent toujours être remplacés par d'autres, qui se montrent dans le lointain et vous enchantent à leur tour [1]. »

Constantinople a retenu longtemps nos deux voyageurs; une rapide traversée les conduit à la côte syrienne. *Ténédos*, *Métélin* et les ruines d'*Assos*, *Smyrne* et une excursion au bas Méandre, les ruines d'*Halycarnasse* sur la côte de Carie et celles de *Telmissus* au fond du golfe de Macri, arrêtent cependant encore leur course impatiente, et fournissent à M. Michaud le sujet de nouvelles esquisses de mœurs ou de paysages, à M. Poujoulat l'occasion de quelques recherches d'antiquités. Nous regrettons de ne pouvoir laisser à celui-ci la gloire qu'il se croit acquise d'avoir le premier, sur les indications de M. Barbié du

[1] *Correspond. d'Or.*, II, 144.

Bocage[1], découvert l'emplacement et les restes de la Magnésie du Méandre; mais cette découverte appartient bien réellement à M. R. Will. Hamilton, compagnon de M. Leake dans une partie des courses scientifiques de ce savant officier anglais de 1801 à 1803[2]; et le nom de *Ieni-keuï* que M. Poujoulat donne au village près duquel existent ces ruines, ne diffère sûrement que par une équivoque de prononciation de l'*Inèk-bazar*, ou plutôt *Aïnèh-bazar* des voyageurs qui l'y avaient précédé[3], les mots *keuï* et *bazar* étant seulement deux épithètes différentes attachées à la dénomination locale[4].

C'était, on l'a vu, sur MM. *Callier* et *Stamaty* que reposait la partie véritablement scientifique de l'expédition, soit pour les relèvements topographiques et les déterminations astronomiques, soit pour la recherche des restes d'antiquités propres à diriger dans la restitution de la carte ancienne des pays visités. Nos deux jeunes officiers, tout pleins de l'ardeur exploratrice qui fait oublier les dangers et prépare les grandes découvertes, s'étaient séparés à Smyrne, au mois de juin 1830, de MM. Michaud et Poujoulat, résolus de gagner Constantinople par terre. La route qu'ils suivirent par *Manissa* (*Magnesia ad Sipylum*), *Ak-Hissar* (*Thyatira*), *Ouloubad* (*Lopadium*) et *Boursa* ou *Broussa* (*Prusa ad Olympum*) jusqu'à *Moudania* sur la Propontide (*Myrlea*) avait été, nous le savons, fréquemment battue par les voyageurs; Browne entre autres, en 1801, et Seetzen en 1803, y avaient fixé par des observations astronomiques la latitude des stations principales. Il ne pouvait donc rester ici de découverte importante à faire; mais sur cette ligne, comme dans tout le reste de l'Asie-Mineure, de bons relèvements topographiques étaient autant d'acquisitions précieuses et tout à fait neuves pour

[1] *Voyez* ci-dessus, p. 91.

[2] *Voyez*, fin du volume, la *Bibliographie*, sous l'année 1803.

[3] Poujoulat, dans la *Correspondance d'Orient*, t. III, p. 370. Comp. Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 242 (1824). M. Arundell avait aussi visité, en 1826, les ruines de Magnésie. *A Visit to the Seven Churches of Asia*, p. 58. M. Raoul Rochette, dans une note où il mentionne d'autres voyageurs encore, qui, depuis le commencement du siècle actuel, ont vu et dessiné les ruines de *Magnesia ad Mæandrum* à Aïnèh-Bazar, oublie de citer M. Poujoulat. *Journal des Savants*, oct. 1845, p. 578.

[4] Le premier signifie en turk *village*; le second, *marché*.

la géographie positive. C'est à ces sortes de reconnaissances que s'attachèrent principalement les deux jeunes ingénieurs.

Après avoir séjourné trois mois à Constantinople, MM. Callier et Stamaty rentrèrent dans l'Asie-Mineure et y suivirent une autre direction. Ils visitèrent *Nicomédie* et *Nicée;* gagnèrent vers l'Orient le cours du *Sangarius* en longeant le lac pittoresque de *Sabandja*, le lac *Sophon* des auteurs byzantins; remontèrent le cours du fleuve jusqu'au *Thymbris*, aujourd'hui connu sous le nom de *Poursak-tchaï;* rectifièrent sur leur chemin la position de *Lefkèh*, l'ancienne *Leucæ*, mal placée sur la carte du colonel Leake; explorèrent la plaine de *Dorylæum*, théâtre d'une mémorable victoire remportée par les Croisés sur les Turks d'Iconium; puis remontant le Poursak par Koutaïèh, vinrent traverser les hauteurs abruptes qui forment ici le point de séparation des trois versants contigus de la mer Noire, de l'Égée et de la Propontide, le premier sillonné par le Poursak uni au Sakaria; le second, par l'Hermus, le Méandre et leurs nombreux affluents; le troisième par le Rhyndaque et le Macestus. MM. Callier et Stamaty virent Azani et en dessinèrent les ruines qu'ils croyaient avoir découvertes, ignorant que M. Alexandre de Laborde avant eux, et avant M. de Laborde le major Keppel et M. de Saint-Asaph, les avaient déjà explorées. Mais, ce qu'aucun des voyageurs précédents n'avait fait, pas même M. Keppel, ils reconnurent le cours supérieur du *Rhyndacus* et celui du *Macestus;* et franchissant les hauts escarpements couronnés de forêts éternelles qui dominent à la fois les sources du Rhyndaque et celles de l'Hermus, ils rentrèrent dans le bassin de la mer Égée, y étudièrent pour la première fois le cours du *Caïque* et celui du *Lycus*, puis revinrent par les pentes arides du *Sipyle* jusqu'à Smyrne, où se termine ce second voyage.

Le suivant, entrepris bientôt après, eut pour objet spécial l'exploration de la haute Lydie, de la Phrygie, de la Galatie et du plateau cappadocien. Ils remontèrent la vallée supérieure du *Caïstre*, que M. Arundell avait déjà parcourue cinq ans auparavant, franchirent un col élevé du *Tmolus*, qui sépare ici la vallée du Caïstre de celle du *Cogamus*, un des affluents supérieurs de l'Hermus, virent *Ala-Chèhr* et *Koula*, étudièrent la singulière structure géologique de la *Katakékauménè;* et s'éle-

vant de là jusqu'à la haute région montueuse où les affluents supérieurs du Méandre ont leurs sources, ils vinrent à *Kara-Hissar*, et non loin de là ils reconnurent l'emplacement des carrières autrefois célèbres de *Synnada*, qui fournissaient aux Romains le beau marbre blanc et la brèche violette de leurs plus somptueux monuments.

Au delà d'Afloum-Kara-Hissar, les deux voyageurs errèrent longtemps sans guide au milieu de vastes plaines ondulées et coupées de ravins, pour étudier les formes et la nature du haut plateau de l'Asie-Mineure; ils y trouvèrent les affluents du Sangarius, qui les conduisirent jusqu'à *Angora*, l'ancienne *Ancyre.*

Ici commence pour les deux courageux explorateurs une longue épreuve de fatigues et de périls. Lorsque, pour se rendre de Galatie en Cappadoce, il fallut remonter les bords du Halys, on eut à s'engager dans une suite de vallées sauvages, de défilés que le lit du fleuve occupait tout entiers, de rochers dont il fallait gravir le cime ou tourner les flancs escarpés. On n'y trouve souvent d'autres sentiers que celui des gazelles, des chacals et des hyènes. Quelquefois même la trace vient à manquer. On rencontre des précipices; il faut revenir sur ses pas pour se frayer des chemins nouveaux; et si l'on est trompé par ses guides, s'ils sont d'intelligence avec les hordes errantes qui infestent ces contrées, le péril augmente : parmi tous les dangers qui menacent le voyageur dans ces cantons isolés, le plus grand est souvent de rencontrer des hommes.

Quelles que fussent les difficultés du voyage, MM. Callier et Stamaty ne négligeaient aucune occasion d'observer. Ils reconnurent dans une grande étendue le bassin du Halys, ébauchèrent la carte des vallées qu'il parcourt, le remontèrent jusqu'aux monts *Paryadrès* où il prend sa source, et avant de gagner l'ancienne *Sebastè*, aujourd'hui *Sivas*, ils se rendirent à *Kaïsariéh*, la *Cæsarea* de la période impériale, la *Mazaka* des époques antérieures. Nos deux voyageurs sont les premiers Européens qui aient reconnu la partie supérieure du Halys, entre Kaïsariéh et Sivas.

De Sivas, M. Callier et son compagnon de voyage s'engagèrent dans les hautes montagnes qui séparent le Halys de l'Euphrate, et ils descendirent vers ce dernier fleuve par *Devrighi*

et *Arabghir*, jusqu'au point où se réunissent les deux grands bras dont il est formé; prolongeant ensuite leur route vers le Tigre, ils atteignirent au milieu de mille dangers l'antique cité d'*Amida*, aujourd'hui *Diarbekir*.

Diarbekir a été le point le plus oriental de leur voyage; elle faillit en être le terme. Leur arrivée et celle de quelques hommes qui les accompagnaient devinrent pour la population un sujet d'ombrage. Le bruit fut tout à coup répandu qu'ils étaient envoyés près du gouverneur pour mettre à exécution dans cette ville les plans de réforme commencés à Constantinople, et surtout pour organiser des levées militaires. Cette rumeur souleva contre eux la populace. Leurs jours furent menacés; il fallut que les voyageurs sortissent précipitamment de Diarbekir pour se rapprocher de l'Euphrate.

Ils en regagnèrent les rives vers le point où il traverse les longs défilés du Taurus, creusés dans un large plateau légèrement ondulé. Le cours du fleuve fut soigneusement étudié entre *Samosata* et l'ancienne *Zeugma*; puis de ce dernier point de passage les deux voyageurs gagnèrent *Haleb* en traversant *Aintâb*.

Toute cette dernière partie de leurs explorations doit être comptée parmi les plus neuves et les plus importantes. Mais M. Callier avait pu seul en supporter les extrêmes fatigues. Les forces de M. Stamaty étaient épuisées. Languissant, exténué, il vint rendre à Haleb le dernier soupir.

M. Callier eut alors à suivre seul ces explorations pénibles qui devaient encore l'occuper trois années entières. Son dessein était de parcourir la Syrie supérieure, la Cilicie orientale et le sud de la Cappadoce. Il se dirigea vers Antioche, visita la plaine où Zénobie, la reine de Palmyre, fut vaincue par Aurélien, et vint étudier les ruines de Séleucie, non loin de l'embouchure de l'Oronte. Se dirigeant de là vers le Nord, il franchit plusieurs contre-forts du mont *Rhosus*, vit les ruines de *Pagræ*, au débouché oriental d'une des passes de la montagne, et celles d'*Alexandria ad Issum* sur les bords de la mer; puis contournant le fond du golfe auquel la moderne *Skanderoun* a donné son nom, étudiant la topographie des montagnes qui serrent ici la côte et cherchant à reconnaître l'emplacement des anciennes

pyles mentionnées par les auteurs, il atteignit, par *Messis* et *Adana*, les gorges profondes qui ouvrent un passage escarpé entre les plaines basses qui bordent la côte et les hauts plateaux adossés au *Taurus*.

Arrivé à cette région élevée qui était alors couverte de neiges et de glaces [1], M. Callier s'appliqua à examiner en détail un pays dont aucune description n'avait encore été donnée, et que nos cartes représentaient de la manière la plus inexacte. « J'ai apporté le plus grand soin à l'étude du partage des eaux, dit-il dans la notice qu'il a écrite de cette partie de ses courses. Les cartes donnent des indications entièrement erronées; les bassins y sont confondus, les divers affluents y sont mal répartis. Les sources du *Sarus* sont prises pour celles du *Melas*, et les sources du *Pyramus* pour celles du *Sarus*. En fixant la véritable étendue de ces bassins, j'ai dessiné les divers enchaînements de l'*Anti-Taurus* et du *Taurus*, en y indiquant le passage des fleuves. Ce travail aura sans doute quelque intérêt pour la géographie. Il m'a conduit jusqu'à l'ancienne *Germanicia*, aujourd'hui *Mérâsch;* de là j'ai gagné les sources du *Chalus* à Aïntâb, et j'ai suivi son cours jusqu'à Haleb, l'ancienne *Berœa* [2]. »

Un des résultats importants de cette partie des explorations de M. Callier pour la géographie de l'ancienne Cappadoce, est d'avoir définitivement effacé de nos cartes cette prétendue branche méridionale du Halys tracée mal à propos sur l'autorité de Pline [3].

Les recherches ultérieures que M. Callier se proposait de faire en Syrie furent alors suspendues par les mouvements qu'occasionnait l'expédition des troupes du vice-roi d'Égypte; il s'embarqua, au mois de mai 1832, pour visiter l'île de *Cypre*, en attendant que les circonstances lui permissent de venir reprendre ses travaux sur le continent. Il vit successivement *Larnaca*, *Famagouste*, les ruines de *Salamis*, et traversa les montagnes pour descendre au port de *Cerina*, sur la côte septentrionale. De là il revint au massif montagneux qui domine l'île entière dont il

[1] C'était vers la fin de 1831.

[2] *Bulletin de la Société de Géographie*, t. III de la 2e série, 1835, p. 16. Comparez *Nouv. Annales des Voyages*, 1835, I, p. 311.

[3] *Bullet. de la Soc. de Géogr.*, ibid., p. 261.

occupe le centre, et auquel les anciens avaient appliqué le nom du mont *Olympe;* puis il visita encore les sites de *Paphos*, d'*Amathûs* et d'*Idalia*, où Vénus eut des autels, le port de *Limassol* et la ville intérieure de *Nicosia*. Ces recherches dans les antiquités de la fable, de l'histoire et de la géographie occupèrent le voyageur pendant quatre mois, et il revint ensuite sur le continent pour entreprendre, en 1833, un voyage dans la Célé-Syrie et la Palestine.

Nous n'avons pas quant à présent à suivre M. Callier dans cette dernière phase de ses longs voyages; mais pour compléter l'aperçu que nous venons de tracer de ses courses multipliées en Asie-Mineure, nous devons ajouter que ses recherches y ont été facilitées par la connaissance de la langue turque, de même qu'en Syrie par celle de l'arabe. Il avait adopté le costume asiatique; mais nous ne voyons pas qu'il en ait retiré un grand avantage, et la plupart des autres explorateurs ont regardé ce déguisement étranger comme étant pour le moins inutile. M. Callier s'était muni pour ses observations de deux chronomètres, d'un sextant à réflection et d'une boussole de poche. Ses mesures géodésiques étaient prises dans la direction d'une suite de points culminants qui pouvaient être mutuellement aperçus, et dont il avait soin autant que possible de déterminer astronomiquement la position. Les distances lui étaient données par les pas du cheval; les directions étaient indiquées par la boussole, et il n'omettait aucune précaution pour donner à ses évaluations le plus haut degré possible de précision.

Douze positions astronomiques furent prises dans l'île de Cypre, trente-huit dans l'Asie-Mineure; les diverses lignes d'itinéraires relevées dans l'intérieur de la Péninsule présentaient un développement total de onze cents de nos lieues communes, se croisant dans toutes les directions. Enfin, le voyageur avait constamment porté son attention vers les observations de botanique et de géologie propres à faire connaître la nature du sol et ses productions naturelles; aussi bien que sur la recherche des antiquités et le relèvement des inscriptions, toutes les fois que les circonstances l'avaient permis.

L'exposé que nous venons de présenter des voyages de M. Callier et de son compagnon, M. Stamaty, en Asie-Mineure, est tiré

de diverses notices écrites soit par M. Callier lui-même, soit sur les notes fournies par lui [1]; car il n'en a pas paru jusqu'à présent de relation complète, et il est plus que douteux aujourd'hui que cette relation soit jamais publiée. Cette absence de publication sérieuse, sans porter atteinte à la réalité des travaux de l'expédition et des nombreux matériaux qui en ont été le fruit, puisque ces matériaux ont été dans les mains des savants commissaires délégués à cet effet par l'Académie des Inscriptions, impose cependant, nous le disons à regret, une grande réserve dans l'appréciation de leur valeur scientifique. Nous ne doutons pas, quant à nous, que les itinéraires de M. Callier, ses observations astronomiques et ses autres notes de toute espèce ne soient de nature à justifier complétement le choix que le ministre de la guerre avait fait de lui et de M. Stamaty pour la pénible, mais honorable mission qui leur fut confiée; mais une conviction individuelle n'est rien ici dans l'absence des documents élaborés sur lesquels devait se former l'opinion de tous les hommes spéciaux, et qui seuls pouvaient faire accepter cette opinion à l'étranger. Nous ignorons, nous voulons ignorer à quelles causes tient ce fâcheux ensevelissement de matériaux acquis au prix de tant de fatigues et de dévouement : quelles que soient ces causes, une grave responsabilité n'en pèse pas moins, vis-à-vis de son pays et de la science, sur le voyageur qui a laissé ainsi se perdre dans un déplorable oubli des titres qui ne lui appartenaient plus à lui seul, mais dont il était comptable envers la science et envers son pays.

La France compterait un beau titre de plus dans l'histoire des récentes explorations de l'Asie-Mineure, si nous avions des courses nombreuses de M. *Aucher Éloy* dans cette vaste contrée, autre chose que de simples notes et des itinéraires trop souvent dépourvus de détails. Naturaliste passionné, en même temps

[1] Note de M. Callier sur son Voyage en Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Arabie Pétrée; dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. III de la 2e série, 1835, p. 5. Rapport de M. Roux de Rochelle à la Société de Géographie sur le concours au prix annuel. 1836. *Ibid.*, t. V, p. 217. Rapport de M. Walckenaer à l'Académie des Inscriptions sur les voyages d M. Callier. 1835. *Nouv. Annales des Voyages*, t. I de 1835, p. 280, etc., etc. Voyez la *Bibliographie*, fin du volume, sous l'année 1830.

que profondément versé dans les études classiques, possédant en outre la connaissance pratique des principaux idiomes de l'Asie Occidentale et accoutumé de longue main à la vie de privations du voyageur nomade, Aucher Éloy réunissait toutes les conditions pour explorer de la manière la plus fructueuse pour la science les parties les moins aisément accessibles du pays. Mais par malheur il était pauvre. Toujours pressé par les aiguillons acérés du besoin; contraint sans trêve ni relâche à des courses incessamment renouvelées pour recueillir des plantes et des insectes dont le placement dans les cabinets de l'Europe était sa seule ressource; ne peuvant ainsi donner à l'observation purement scientifique, ni surtout à la rédaction développée de ses notes, le temps qu'il aurait voulu y consacrer, le courageux voyageur se voyait trop souvent contraint de confier à une mémoire heureusement douée, et de renvoyer aux jours de studieux loisir où son imagination se reposait avec bonheur, le complément des travaux qu'il lui fallait alors se borner à ébaucher. Que de belles organisations se sont ainsi douloureusement usées dans cette lutte obscure des nobles facultés de l'intelligence contre les étreintes de la misère! Aucher Éloy y succomba après neuf années de fatigues surhumaines; — il y succomba sans avoir pu réaliser les travaux d'avenir dont il avait si péniblement ramassé les innombrables matériaux. Tout, cependant, n'est pas mort avec lui; une main savante a pieusement recueilli les débris encore nombreux échappés à la destruction, — dernier monument qui suffit à la mémoire du voyageur, en montrant ce qu'il a fait et ce qu'il aurait pu faire, mais dont chaque page, en nous rappelant une lacune, éveille en nous un regret [1].

Les courses d'Aucher Éloy en Orient embrassent un espace de près de neuf années, de 1830 à 1838; mais de ces neuf années, une partie considérable fut employée aux explorations de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse méridionale et de l'Arabie.

L'Asie-Mineure proprement dite fut l'objet de quatre voyages, dans des directions et sur des points différents.

[1] *Relations de Voyages en Orient*, de 1830 à 1838, par Aucher Éloy, *revues et annotées par M. le comte Jaubert.* Paris, 1843, 1 vol. in-8 de près de 800 pages, en 2 parties.

En 1832, Aucher part de Constantinople pour visiter les îles asiatiques jusqu'à *Rhodes*, et il revient par l'intérieur de la Carie jusqu'à *Guzel-Hissar* et *Smyrne*; l'année précédente, à son retour d'Égypte et de Syrie, il avait visité la plus grande partie de l'île de *Cypre*.

En 1834, il traverse la Péninsule dans sa plus grande dimension, de Constantinople à Skanderoun par *Lefkéh*, *Torbali*, *Angora*, *Kaïsariéh*, la passe cilicienne du *Taurus*, *Tarsous* et *Adana*; puis il revient de Haleb à *Erzeroum* par Aïntab, *Malatiah* et la vallée de l'Euphrate, et d'Erzeroum à Constantinople en longeant à pied les bords de la mer Noire jusqu'à *Samsoun*, pour traverser ensuite la Paphlagonie et la Bithynie par *Osmandjik*, *Tosiéh*, *Boli*, *Sabandjéh* et *Ismid*.

En 1835, il part de nouveau de Constantinople pour explorer la Perse, et il gagne Haleb par la route de *Broussa*, *Koutaïéh*, *Afioum-Kara-Hissar*, *Ladik*, *Koniéh* et *Adana*.

En 1837, de retour de sa longue excursion dans les provinces à l'Est de l'Euphrate, et après une nouvelle exploration botanique de l'Archipel et d'une partie de la Grèce, il se remet en route pour un voyage plus long encore que les précédents, et qui devait, hélas! être le dernier. Avant de visiter l'Arménie, de revoir la Perse occidentale et de pousser jusqu'au pourtour du détroit d'Ormouz, il parcourut tout le nord de l'Anatolie en passant à *Angora*, *Kaladjik*, *Aladjah*, *Tokat*, *Niksar*, *Baïbourt* et *Erzeroum*.

Quelque succinctes que soient les notes de ces itinéraires, on ne laisse pas d'y trouver fréquemment d'utiles indications, surtout pour la géographie naturelle des pays parcourus.

La seconde tournée du Révérend *Arundell* dans la haute Lydie et en Pisidie appartient aux derniers mois de l'année 1833. Le premier voyage du savant ministre anglican [1] nous a permis déjà d'apprécier sa haute aptitude pour les explorations géographiques et la recherche des anciennes cités aujourd'hui détruites, dont les ruines seules peuvent révéler l'emplacement : cette nouvelle excursion n'est pas moins riche en résultats importants que ne l'avait été l'excursion précédente. Quoique le but spécial de

¹ Ci-dessus, p. 193.



M. Arundell fût principalement archéologique, ses itinéraires fournissent aussi un très-grand nombre de données propres à perfectionner la carte actuelle du pays et à en enrichir la topographie.

Parti de Smyrne le 22 octobre, M. Arundell prit directement à l'Est la route des ruines de Sardes par la vallée du *Nimphi-tchaï*, laissant à gauche les escarpements abruptes du *Sipyle*, à droite les pentes riantes et boisées du *Tmolus*. A dix milles de *Sart*, environ, on franchit une rivière qui vient d'Ala-Chèhr et va se joindre à l'Hermus.: c'est l'ancien *Cogamus*, au delà duquel on entre dans les campagnes brûlées de la *Kakétauménê*, déjà visitées par notre voyageur lors de sa première promenade de 1826. Il revit *Koula* et les cratères éteints qui l'avoisinent; et continuant d'avancer vers l'Est, il franchit bientôt après les hauteurs revêtues de chênes vélanèdes qui forment ici la ligne de séparation entre le bassin de l'Hermus et celui du Méandre. Une découverte des plus intéressantes allait marquer son passage sur ce territoire indécis entre l'antique Méonie et les campagnes phrygiennes. A quelque distance au Sud-Ouest d'une bourgade nommée *Gheublek*, que nul voyageur n'avait jamais visitée, non loin d'une petite rivière appelée *Keuplu-sou* qui va plus bas se jeter dans le Méandre, les yeux du voyageur, fatigués des scènes ternes et monotones d'une route sans incidents, sont frappés tout à coup d'un spectacle inattendu. Une montagne se présente, semblable à un énorme promontoire, au débouché d'une vallée; ses flancs, rongés par les siècles, et dont les strates d'un calcaire jaunâtre sont percées, comme tant d'autres montagnes de l'Asie-Mineure, d'une multitude d'excavations artificielles, s'élèvent brusquement en pentes rapides; le sommet se termine en un plateau uni. Sur ce plateau, qui domine le pays environnant, on aperçoit des ruines d'une apparence remarquable. Des colonnes encore debout, un plus grand nombre renversées et brisées, des arches, des portiques, annoncent l'emplacement de plusieurs temples, et d'autres constructions considérables. La sculpture et les ornements sont de l'époque gréco-romaine. Le nom de ΚΛΑΥ..ΙΟΣ, *Claudius*, se lit sur un fragment d'inscription de l'un des temples. Les restes d'un théâtre, avec ses gradins circulaires, se voient encore au pied

de la montagne. Cette montagne, isolée de trois côtés et resserrée de l'autre en une sorte d'isthme que fermaient de fortes murailles, était l'nécropole d'une ancienne cité. M. Arundell chercha vainement quelque autre inscription qui lui révélât le nom perdu de cette ville ancienne[1]. Le village près duquel sont situées les ruines porte le nom turk de *Suleïmanli*. Plusieurs médailles que l'on dit à M. Arundell y avoir été déterrées appartenaient à des localités différentes : deux au peuple d'Éphèse, deux à Cotyæum, une à Sébastê, deux autres aux Blaundéens. Sur une de celles-ci le nom aurait été écrit ΒΛΑΥΔΔΕΩΝ, si la lecture de M. Arundell est correcte[2]. Il semble plus probable que les lettres altérées par le temps auront déguisé la véritable leçon, ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ. M. Arundell pensait que les ruines de Suleïmanli représentaient le site de *Clanudda*, ville de ces quartiers connue par les Itinéraires romains et par des médailles; la découverte ultérieure d'une inscription par un autre voyageur a fixé les doutes à cet égard, et montré qu'elles doivent occuper non l'emplacement de Clanudda, mais celui de *Blaundos*.

M. Arundell aurait pu rester un mois entier à Suleïmanli, et il y aurait trouvé ample matière à ses recherches; les tombes seules doivent renfermer des trésors d'archéologie. Mais il fallut s'arracher à cette occupation, si douce pour un antiquaire. Une longue carrière restait encore à fournir, et les moments du voyageur étaient comptés.

M. Arundell rejoignit bientôt après la route qu'il avait suivie dans son précédent voyage, en se rendant d'*Ischékli* à *Ouschak*. Un lieu nommé *Seghiklèr* situé sur cette route, et qu'en 1826 il avait traversé de nuit, renferme des ruines que le voyageur croit être celles d'*Eucarpia*, ville qui devait son nom à l'excellence des fruits que produisait son territoire; d'autres ruines voisines de Séghiklèr, dans un village nommé *Sésak*, pourraient représenter le site de *Sébastê :* du moins un ruisseau qui coule près du village, et qui garde dans le pays le nom de *Sébasli*, semblerait conserver l'ancienne appellation de la cité romaine. Les observations que M. Arundell fit dans ce canton, et les infor-

[1] Arundell's *Discoveries in Asia Minor*, I, 79.

[2] *Id.*, p. 94.



mations qu'il y recueillit, le mirent à même de rectifier une grave erreur des cartes d'alors, qui attribuaient au bassin de l'Hermus le système d'eaux compris entre Ouschak et Ischékli, tandis qu'en réalité il appartient au bassin du Méandre. La rivière principale de ce territoire, le *Banas-tchaï* coule dans une direction Sud-Ouest pour aller se joindre au *Mendéré*, et reçoit tous les courants secondaires qui arrosent Séghiklèr, Ouschak, et les localités intermédiaires.

Le voyageur, poursuivant sa route dans une direction à peu près Sud-Est, arrive à *Ischékli*, à l'entrée de la vallée marécageuse du haut Méandre, puis à *Dinaïr*, voisine des sources mêmes du fleuve. L'identité de la première de ces deux villes avec l'*Eumenia* de la géographie impériale, et celle de la seconde avec *Apamea Cibotus*, qui s'éleva au temps des Séleucides sur l'emplacement de la ville plus ancienne de *Kelaïnai*, ou, comme dirent les Latins, *Celænæ*, cette double identité, déjà établie par le colonel Leake et par M. Arundell lui-même lors de son premier voyage de 1826, est fortifiée ici de preuves nouvelles. Mais M. Arundell ne perdait pas de vue le but principal de son excursion, qui était de rechercher les sites d'*Antiochia ad Pisidiam*, de *Lystra* et de *Derbé*, trois places auxquelles les travaux et les souffrances de saint Paul donnent un intérêt particulier dans la géographie des premiers siècles du Christianisme, et dont la situation exacte n'en était pas moins restée ignorée faute d'une connaissance suffisante de la topographie moderne de cette partie de l'Asie-Mineure. C'est à cette triple conquête géographique que marche le savant chapelain anglais, en s'enfonçant dans la région montagneuse où la Phrygie Parorée [1] confinait à la Pisidie.

Si les circonstances n'ont pas permis à M. Arundell de pousser aussi loin qu'il le désirait ses recherches et ses découvertes, du moins a-t-il eu la joie d'accomplir la plus importante, celle de l'ancienne Antioche pisidienne, et d'assurer en outre plusieurs autres points intéressants de géographie comparée entre Apamée et Antioche.

Le premier est la synonymie de l'ancienne *Apollonia*, plus

[1] Φρυγία Παρώρεια, Phrygie Montagneuse.

anciennement nommée *Mordiæum*, avec la petite ville d'*Olou-Bourlou*, située à quelque distance à l'Ouest du lac d'*Egherdir*. Le nom même de la localité moderne mettait déjà sur la trace de cette synonymie; plusieurs inscriptions que le voyageur y découvrit la lui confirmèrent. Une particularité curieuse que nous apprennent ces inscriptions, c'est que cette Apollonie phrygienne était une colonie de *Thraces lyciens*, ce qui peut éclaircir un passage d'Arrien jusqu'à présent inexpliqué [1].

Bientôt après avoir quitté Oulou-Bourlou, M. Arundell arrive en vue des rives pittoresques du lac d'*Egherdir*, grande nappe d'eau que des montagnes couronnées de neige environnent du côté de l'Ouest et du Sud. Notre voyageur passe au Nord du lac, dans sa route vers *Ialobatch*, ville qui lui avait été signalée pour ses antiquités, et que la distance marquée par les Itinéraires romains entre Apollonie et Antioche, comparée à celle d'Oulou-Bourlou à Ialobatch, semblait devoir identifier avec cette ancienne métropole de la Pisidie. Les restes d'un magnifique aqueduc, et la quantité immense de débris sculptés dont la terre est jonchée aux approches de la ville, annoncent assez l'emplacement d'une cité autrefois importante : que cette ancienne cité ne soit autre qu'Antioche elle-même, c'est ce que toutes les circonstances concourent à établir, et les distances des Tables par rapport aux autres lieux environnants déjà connus, et la description que Strabon donne du site de la ville [2]. L'ancienne Antioche occupait le plateau d'un mamelon isolé, à une demi-lieue environ au Nord de la ville actuelle.

M. Arundell désirait vivement poursuivre plus avant dans l'Est le cours de ses heureuses explorations; mais la saison qui s'avançait lui fit craindre de s'engager dans une région de montagnes difficilement praticable en hiver, et il se vit contraint à son grand regret de laisser à un futur voyageur le soin de compléter la découverte des deux autres cités évangéliques dont il s'était promis de retrouver les vestiges. Il reprit donc, en quittant Ialobatch, le chemin du lac d'Egherdir. Une rivière qui

[1] Arrianus, *De Expedit. Alex. M.* I, 26. «Alexandre, ayant quitté Phasélis, envoya une partie de son armée contre Perghê, par des sentiers de la montagne *que les Thraces firent connaître...*»

[2] Arundell's *Discoveries in Asia Minor*, vol. 1, p. 269 sqq.

vient de Ialobatch descend vers le Sud-Ouest pour aller se perdre dans le lac; M. Arundell suivit cette vallée où s'élève la petite ville de *Ghélendous*, qui a probablement succédé à quelque localité de l'époque grecque ou romaine, car notre voyageur y trouva une ancienne inscription sépulcrale [1].

Egherdir, à la pointe sud du lac qui en a pris son nom, est une petite ville qui n'a rien de remarquable si ce n'est sa position. Les rives du lac encaissées sur plusieurs points par des rochers à pic d'une prodigieuse hauteur, offrent un aspect imposant. D'Egherdir à *Isbarta*, ou, selon la prononciation commune, *Sparta*, la route longe les pentes septentrionales d'une chaîne de très-hautes montagnes. M. Arundell avait déjà visité Isbarta lors de son voyage de 1826; cette fois, il ne se contenta pas de revoir les magnifiques restes de *Sagalassus*, près du village moderne d'*Aghlasoun :* il poussa ses explorations à quelque distance vers le Sud-Est, où les gens du pays lui avaient annoncé de vieilles ruines, et il y trouva en effet, près d'un village nommé *Ghermèh*, les vestiges évidents d'une ancienne cité que protégeait une acropole. Le voyageur avait cru d'abord retrouver là le site de l'antique Selghê, célèbre dès le temps de l'expédition d'Alexandre; un examen plus rigoureux des autorités classiques a conduit le colonel Leake à y voir la forteresse de *Cremna*, dont le nom même de Ghermèh conserve la trace éloignée [2].

A trois heures environ de Ghermèh dans l'Ouest, on trouve la bourgade de *Boudjak*, qui n'offre rien de remarquable à l'observation du voyageur; Paul Lucas, en 1706, et le général Kœhler, en 1801, les deux seuls Européens qui, avant M. Arundell, cussent visité ces cantons, en étaient passés à peu de distance sans l'apercevoir. Richter, en 1816, ne s'était pas éloigné d'Isbarta du côté du Sud. Boudjak était autrefois plus considérable qu'aujourd'hui; elle est à dix-huit heures de Satalièh, huit d'Isbarta, quatre d'Aghlasoun et huit de Bourdour. Si près de Satalièh, M. Arundell serait volontiers descendu jusqu'à ce port de mer; il aurait voulu examiner les ruines de Perghê, que le général Kœhler

[1] Arundell's *Discoveries in Asia Minor*, vol. 1, p. 326.
[2] *Id.*, vol. II, p. 74.

avait traversées sans s'y arrêter, et revenir à Smyrne en longeant la côte, par la Lycie et la Carie. Cet itinéraire encore inexploré offrait la chance à peu près certaine d'importantes découvertes archéologiques. La tentation était forte, mais la prudence dut l'emporter. On touchait à la saison des pluies, qui aurait nécessairement rendu les explorations à la fois difficiles et périlleuses. Il fallut donc se résoudre à prendre pour le retour la route plus directe de Denizli. M. Arundell regagna *Bourdour*, où il avait déjà passé lors de sa première tournée aux Sept-Églises; un peu plus loin à l'Ouest, au village de *Iasa keuï* qui est près de la pointe occidentale du lac de Bourdour, notre voyageur quitta sa route de 1826 pour en prendre une plus rapprochée des montagnes qui couvrent la Lycie. Celle-ci le conduisit à *Iarisli*, village situé près d'un lac; une inscription que M. Arundell y rencontra et où se lisent distinctement les mots ΛΑΚΑΝΕΩΝ ΔΗΜΟΣ, *les Lakanéens*, font très-probablement retrouver à la fois dans ce village le site d'une ville citée sous le nom de *Lagon* dans les marches du consul Manlius[2], et sous le nom plus correct de *Lagania* dans les Notices[3]; dans ce cas, le *Cobulatus* et le *Lysis* de Polybe et de Tite-Live se confondraient le premier avec le *Ghebrên-tchaï*, affluent principal du lac de Bourdour, le second avec le ruisseau de *Iasa-keuï*; et on pourrait reconnaitre le *Caralitis Palus* de l'historien latin dans le lac de *Kaïadibi*, à l'Ouest de Iarisli. Mais avant de se prononcer d'une manière certaine sur ces identifications, il est nécessaire d'avoir des notions plus précises et plus détaillées sur la topographie actuelle de ces districts intérieurs.

Kaïa-Hissar (le Château du Rocher), à l'Ouest de Kaïadibi, est une petite ville avec des ruines anciennes; notre voyageur y croit reconnaître le site de *Themisonium*. Entre Kaïa-Hissar et Dénizli, la route gravit une montagne élevée, qui forme ici la ligne de séparation entre le bassin du Méandre et celui des eaux qui s'écoulent vers la mer de Rhodes. *Denizli* est le dernier lieu où nous ayons à accompagner M. Arundell; le surplus de son itinéraire jusqu'à Smyrne, par la vallée du Méandre, les ruines

[1] *Voyez* p. 357 du volume précédent.

[2] Arundell's *Discoveries in Asia Minor*, II, 118.

de Magnésie et l'ancienne Éphèse, ne saurait plus donner lieu à aucune remarque nouvelle.

Pendant que le savant chapelain de Smyrne étendait ses investigations classiques sur le théâtre des marches militaires du consul Manlius et des courses des premiers apôtres, un Français se préparait par un séjour studieusement employé au milieu des monuments de Constantinople, à la plus vaste exploration que l'on eût encore tentée des antiquités de l'Asie-Mineure et de sa géographie. Quiconque a suivi avec quelque intérêt la marche des grandes expéditions organisées depuis dix ans pour l'avancement des sciences géographiques a déjà nommé M. *Charles Texier*. Architecte distingué, M. Texier avait de bonne heure appliqué son art à l'illustration des antiquités nationales; et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait couronné deux Mémoires de lui, l'un sur les antiquités de Fréjus, l'autre sur celles de Reims. Plusieurs voyages artistiques et archéologiques en différentes parties de l'Europe, l'avaient préparé de longue main à des excursions plus lointaines, et lui avaient acquis en même temps l'habitude des anciennes inscriptions que donne la pratique des monuments. Une aptitude remarquable pour les langues se joint chez M. Texier aux connaissances techniques et épigraphiques; et méditant dès longtemps l'entreprise à laquelle il allait se consacrer, il s'y était préparé par d'autres études non moins nécessaires dans un tel voyage, notamment par une étude sérieuse de la géologie. Aussi, lorsque la proposition qu'il avait faite d'un voyage d'exploration en Asie-Mineure eut été accueillie par l'Académie des Inscriptions et par l'Académie des Sciences, et que sur les vives recommandations de ces deux compagnies savantes le ministre de l'Instruction publique — c'était alors M. Guizot — eut consenti à patroner officiellement l'entreprise en assignant une somme annuelle pour en défrayer les dépenses, M. Texier se vit-il investi des instructions les plus variées. « Je doute, écrivait-il de Constantinople, que personne ait jamais eu en voyage plus de charges que moi, car j'en ai pour toutes les lettres de l'alphabet : archéologie, architecture, bibliographie, crânologie, ethnographie, géologie... que sais-je? Je n'en finirais pas. »

Le jeune artiste quitta Paris au mois de mai 1833 pour se

rendre directement à Constantinople; il y passa un an tout entier, occupé à mesurer et à dessiner dans leurs moindres détails les monuments de cette grande capitale. Au mois de mai 1834 il se disposa à passer le détroit, et à commencer, en Asie-Mineure, la partie véritablement difficile de son expédition. Les résultats, dus à trois années de courses presque ininterrompues, n'ont pas été au dessous de ce que l'on attendait de beaucoup de zèle et d'ardeur unis à beaucoup de savoir. La Péninsule a été étudiée dans son ensemble, particulièrement au point de vue archéologique et géologique, d'une manière infiniment plus complète qu'aucun autre voyageur ne l'avait fait auparavant; et la géographie a retiré aussi de cette exploration des notions qui ne sont pas sans intérêt.

Il est fâcheux que la publication de ces résultats ne soit pas encore à beaucoup près terminée quoique commencée déjà depuis sept ans. Non-seulement la partie purement artistique, architecturale et archéologique de cette grande publication n'avance qu'avec une lenteur qui peut d'ailleurs se justifier par les soins minutieux d'une exécution vraiment royale; mais ce qui est plus regrettable, le texte même est peu avancé, et aucune partie des itinéraires et des études géographiques n'a encore vu le jour. Les renseignements nous auraient manqué pour écrire l'histoire du voyage, si nous n'avions pu nous appuyer, en l'absence de la relation même, sur une série de documents provisoires où se trouve exposé l'enchaînement des explorations, rapports et notes diverses de M. Texier adressés soit au ministre de l'Instruction Publique, soit à l'Académie des Inscriptions ou à l'Académie des Sciences, rapports des deux académies elles-mêmes sur ces communications successives, publications partielles de quelques portions du journal, etc. Mais de ces sources diverses, une des plus intéressantes où nous avons pu puiser est la correspondance familière du voyageur pendant le cours de ses travaux en Asie-Mineure, correspondance où se reflète encore dans toute sa fraîcheur la spontanéité des premières impressions, avec cette gaieté, cet entrain, ce laisser-aller d'artiste que l'on se croit obligé d'effacer quand vient le moment de la rédaction officielle. Lorsque le voyageur est homme d'esprit, a-t-on dit avec grande raison, il n'y a rien de plus attachant

que ces épanchements intimes du commerce épistolaire. C'est justement ce qui d'ordinaire ne s'imprime pas. Plus tard, pour se faire un titre de ses travaux, on y met une gravité de convention qui ne comporte plus ce ton familier, et qui ôte à beaucoup de détails cette couleur du moment que rien ne peut remplacer. On fait disparaître l'homme, pour ne laisser en montre que le savant. C'est ainsi que l'on ne connaîtrait que bien imparfaitement un autre de nos voyageurs, Victor Jacquemont, qui offre avec M. Texier plus d'un trait de ressemblance, si l'on séparait de la relation savante de ses explorations les Lettres familières qui en sont un si piquant appendice [1].

La première station de M. Texier en Asie est *Nicomédie (Ismid)*, où il se rendit par mer. Cette ville ne renferme que bien peu de monuments de l'antiquité. De Nicomédie, le voyageur vient à *Sabandjèh*, le *Sophon* des auteurs byzantins [2]; puis, remontant la vallée du *Sakaria* en longeant la rive gauche du fleuve, il arrive à *Nicée*, la première ville de l'Asie-Mineure que M. Texier juge digne d'une étude approfondie [3]. Il emploie six jours à en lever le plan, avec tous ses édifices anciens et modernes, les portes, les tours, et même les principales rues. Il a reconnu le théâtre antique dans les lieux où Paul Lucas avait cru retrouver le lieu d'assemblée du célèbre concile auquel on doit le symbole de Nicée. Ce dernier édifice n'existe plus, car M. Texier s'est assuré que ce n'est pas l'église actuelle des Grecs. Celle-ci ne doit pas remonter au delà des Paléologues.

Le bord méridional du lac de Nicée, que M. Texier suivit pendant douze heures pour aller de Nicée à *Ghio*, l'ancienne *Cius* [4],

[1] La correspondance familière de M. Texier, lue en grande partie, au fur et à mesure de la réception des lettres, au sein des diverses classes de l'Académie, fut mise ensuite à la disposition d'un membre de l'Académie des Inscriptions, M. Berger de Xivrey, qui en fit imprimer des fragments étendus dans un Journal quotidien. Ces articles ont été réunis plus tard dans un recueil de fragments de critique publié par M. de Xivrey sous le titre d'*Essais d'appréciations historiques*. Paris, 1837, in-8, 2 vol., t. I, p. 187 et suiv.

[2] Walckenaër, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. I de 1835, p. 298.

[3] *Lettre à M. Guizot, ministre de l'Instruction publique;* dans le *Moniteur* du 16 juillet 1834. Xivrey, p. 200.

[4] *Ghio* est le nom que lui conservent les Grecs; les Turks nomment ce petit port *Kemlik*.

lui parut un pays ravissant. « Le lac de Nicée est des plus admirables, écrivait-il ; il est entouré de forêts de haute futaie, sous lesquelles pousse un gazon vert et fin comme dans un parc anglais. On y rencontre à chaque pas des arbres couverts de fleurs, et que je n'ai jamais vus dans aucune serre. Les hérons, les pélicans, les cigognes, se promènent là comme une basse-cour exotique. Mais il faut de grandes fatigues pour leur rendre visite. » La faim même, ce tourment si peu connu dans des pays organisés comme le nôtre, le fit souvent souffrir : « On ne trouve rien à manger dans les plus grandes villes, à plus forte raison dans les villages. Du lait et quelques galettes molles, voilà tout. Les légumes sont chose inconnue; à peine trouve-t-on quelques oignons. Les habitants vivent de rien : c'est une misère inconcevable au milieu du plus beau pays du monde. Nous avons traversé des forêts de quinze lieues, pleines des plus beaux bois que j'aie jamais vus. Il y a des champs et des vallées immenses et bien arrosés, où on ne trouve pas un habitant [1]. »

Après un court séjour à *Broussa*, et de là à *Koutaïèh*, M. Texier arriva aux ruines de l'ancienne *Azani*, déjà décrites par le major Keppel; ces magnifiques ruines sont si complètes qu'on s'y croirait dans une ville de fées, selon l'expression du voyageur. Il les décrit avec enthousiasme, et le temps qu'il y passa fut activement employé à faire revivre par le pinceau ces beaux restes de l'antiquité grecque. Le voyageur traverse ensuite un massif montagneux que les Turks nomment *Mourad-Dâgh ;* c'est le *Dindyménè* des temps classiques. La descente de cette montagne élevée le conduit vers les plaines centrales de la Phrygie. Une intéressante découverte, celle de *Synnada*, allait y marquer ses premiers pas. M. Callier en avait déjà reconnu le site deux ans auparavant ; mais il l'avait rapidement traversé sans le décrire, et d'ailleurs le nouvel explorateur ne pouvait connaître cette découverte antérieure dont rien encore n'était publié. Écoutons-le s'applaudir de cette bonne fortune géographique : « J'ai assez bien dirigé ma route dans la Grande Phrygie, écrivait-il; je suis tombé juste sur l'emplacement de Synnada. C'est aujourd'hui un pauvre village rempli de fragments d'ar-

[1] Xivrey, p. 202.

chitecture et offrant encore quelques inscriptions; mais ce qui lève tous les doutes, ce sont les immenses carrières de marbre qui existent encore à trois milles de là. C'est admirable de lire sur les lieux la description de Strabon : comme tout cela est clair, et comme il explique bien que ce n'est pas Synnada qui fournit le marbre;—par une bonne raison, c'est qu'elle est située sur un terrain volcanique. Je crois aussi que s'il fait la remarque que la petite plaine voisine de la ville était plantée d'oliviers, c'est qu'il y avait là un fait curieux comme agriculture : car aujourd'hui, dans toute l'Asie-Mineure, les oliviers ne viennent point à une distance de vingt-quatre heures de la mer. Le climat de Synnada est froid; l'hiver, il y a beaucoup de neige. » Le village qui s'y trouve aujourd'hui s'appelle *Eski-Kara-Hissar.* « S'il y avait, ajoute M. Texier, le moindre doute sur la position de la ville, malgré les inscriptions que j'ai copiées, ces carrières suffiraient pour la faire reconnaître. J'ai levé un plan topographique du pays. »

Citons ici quelque chose des observations géologiques de M. Texier, pour montrer la variété de ses travaux. « J'ai observé, disait-il dans une autre de ses lettres, de superbes volcans dans la Phrygie brûlée; des soulèvements de trachytes à Kara-Hissar, et ici à Angora; le bassin de craie de Koutaïèh, et les formations argileuses du Sangarius. Sauf quelques exceptions, ce sont ces quatre espèces qui constituent tous les terrains que j'ai parcourus. Nicée est sur le calcaire alpin, Nicomédie sur le grès rouge, passant au grawake dans les vallées. J'ai peu vu d'exemples d'épanchements de trachytes aussi beaux que ceux de Kara-Hissar (le Château Noir). Ce sont huit îlots placés au milieu d'une plaine unie, et disposés circulairement sur deux lignes concentriques. J'ai relevé un plan de cette ville, et dessiné tous les rochers à la chambre claire. J'en fais de même partout où je trouve des formations intéressantes. Pour les échantillons, j'en recueille peu, par la raison de l'extrême difficulté du transport. »

Plus au nord, dans la vallée de *Doganlu*, le voyageur avait à reconnaître les tombeaux des anciens rois phrygiens, ces monuments que leurs proportions gigantesques feraient croire au-dessus des forces naturelles de l'homme. Le grandiose outré de ces immenses sculptures taillées dans le roc, ou plutôt de ces



rochers entiers sculptés en diverses figures, ou superposées pour produire d'étonnants effets, n'est pas le seul motif de la longue durée de ces tombeaux. Les anciens plaçaient ordinairement leurs nécropoles dans des endroits pierreux et stériles, pour ne pas enlever à la culture des terrains que le bras de l'homme pouvait féconder. Ces lieux, n'offrant aucune ressource aux peuples qui ont par la suite occupé le pays, n'ont pas été fouillés; car il est rare que les hommes, même les plus barbares, aient détruit pour le seul plaisir de détruire. Tout autre intérêt que celui d'une savante curiosité, au lieu d'attirer l'homme en ces lieux arides, l'en détournait. Mais pour l'archéologue, peu d'endroits pourraient offrir un aussi puissant attrait. Ces monuments phrygiens rattachent en quelque sorte la mythologie à l'histoire, dont ils sont ici les plus anciens titres. Tel est le tombeau du roi Midas, découvert en 1800 par MM. Leake, Kœhler et Carlyle, décrit vingt ans plus tard par le premier de ces trois voyageurs [1], et revu en 1826 par M. Alexandre de Laborde [2]. M. Texier raconte ainsi son excursion à la Vallée des Tombeaux : « C'est une difficulté extrême de parcourir ces pays qui sont absolument déserts. Ayant pris des guides et quelques provisions, j'ai exploré une contrée qui était tout à fait inconnue. J'ai trouvé deux nécropoles semblables à celles de Seïd-el-Ar, aux lieux nommés *Kirk-Hïn* et *Im-Bazardji-Hïn*. Les Turks appellent *hïn* les chambres sépulcrales. Elles sont situées au milieu des forêts, à une demi-journée de *Baïat*. Il est bien difficile d'en indiquer plus exactement la place... Toutes ces montagnes sont excavées pour y placer des sépulcres. On les compte par milliers. En remontant toujours vers le Nord, j'arrivai à la demeure d'été des habitants de Khosreff-Pacha-Khan. J'étais voisin de la vallée où le colonel Leake a découvert un monument portant une inscription. Les habitants l'appellent *Iasili-Kaïa*, la Pierre Écrite. J'ai parcouru toute cette vallée solitaire, et j'ai trouvé, dans un des lieux les plus inaccessibles de la forêt, deux autres monuments dans le même style, dont

[1] Dans la première édition de son *Tour in Asia Minor* insérée par Walpole dans le second volume de sa Collection sur la Turquie (1820); puis dans la seconde édition publiée à part en 1824.

[2] Ci-dessus, p. 191.

l'un tout chargé de caractères phrygiens. Ils sont taillés dans le roc, et portent des ornements dans un style particulier. Non loin de là, j'ai dessiné un monument sépulcral tout aussi remarquable. Je ne saurais décrire les innombrables tombeaux de tout genre qui se trouvent dans ces lieux. Tout porte à croire que j'ai découvert la vallée des tombeaux des rois de Phrygie [1]. »

Si l'expression *j'ai découvert* n'est pas ici d'une rigoureuse exactitude, une autre découverte non moins importante appartient bien en propre à M. Texier : c'est celle des ruines de *Pessinunte*. M. Callier et d'autres voyageurs plus anciens étaient passés, nous l'avons dit, à une très-petite distance de ces ruines, sans qu'aucun d'eux eût été assez heureux pour les voir. C'est à M. Texier que cette bonne fortune était réservée. Ces belles ruines sont dans un lieu appelé *Bala Hissar*, à quatre ou cinq lieues au sud de la petite ville de *Sivri-Hissar*, sur la route directe de Koutaïèh à Angora. Notre voyageur y a reconnu l'acropole, le portique d'enceinte du grand temple, l'ancienne enceinte d'une basilique, un portique d'ordre grec, et les gradins du théâtre. La ville était située sur trois collines, à l'intersection de deux vallées, sur le revers de l'une desquelles un monceau de blocs de marbre blanc et de colonnes renversées lui parut représenter les ruines d'un temple d'Esculape, car il y copia une inscription votive en l'honneur de ce dieu. Toute la vallée est dominée par une montagne élevée, qui est le *Dindymos*.

A *Angora*, le monument qui devait appeler principalement l'attention de M. Texier, et pour lequel il avait pressé son voyage, d'après l'avis qu'on lui avait donné de sa prochaine destruction, est le fameux temple d'Auguste. On sait qu'Auguste, en mourant, déposa entre les mains des Vestales son testament, avec trois autres écrits également cachetés. « L'un, dit Suétone, renfermait l'ordonnance de ses funérailles ; le second, un exposé de ses actes qu'il voulait qu'on gravât sur des tables d'airain scellées devant son tombeau ; et le troisième, une notice générale de l'administration de l'Empire. » Les tables d'airain où

[1] On peut ajouter, à l'appui de cette conjecture de M. Texier, que non loin de là était située *Midæum*, la plus ancienne ville royale de la dynastie phrygienne.

fut gravé le second de ces importants documents ont péri depuis bien des siècles. Chishull, dans ses *Antiquitates Asiaticæ*, fait à ce sujet une réflexion très-juste. Le bronze a toujours offert à la cupidité un appât qui est devenu une cause de destruction pour les monuments de ce métal. Le marbre n'avait pas le même inconvénient, surtout dans les pays où il abonde. C'est ainsi que nous a été conservé cet abrégé de la vie d'Auguste, que les habitants d'Ancyre firent graver sur les murs mêmes du temple élevé chez eux à cet empereur.

On sait que l'antiquité fit un grand usage de l'airain et du marbre pour consigner une foule d'événements, proclamés et propagés si facilement de nos jours par les cent voix de la presse, surtout de la presse quotidienne. Il est curieux de lire quelquefois sur du marbre jusqu'à de petits faits comme ceux d'une courte annonce de journal. Ainsi tel malade fait graver sur une table de marbre, placée au bord d'une route, que tel médecin l'a guéri de telle maladie; et ce fragile monument arrive jusqu'à nous après vingt siècles. A plus forte raison les anciens faisaient-ils servir ces durables moyens de publicité à tous les actes publics de gouvernement ou d'administration. Pour toutes les pièces de ce genre on connaît le fréquent usage des inscriptions, ce qui rend l'histoire lapidaire si importante dans l'étude de l'antiquité[1].

Après une quinzaine de jours employés à examiner les antiquités d'Angora et à relever la double inscription de l'*Augusteum*, M. Texier se remit en route vers le Nord Est, et après quinze heures de marche il arriva à *Galadjik*, bourg moderne qui se presse sur les flancs d'un mamelon de forme conique portant une forteresse. Le voyageur ne trouva point d'antiquités en cet endroit; mais en franchissant un vallon au bas de la ville, il remarqua sur une colline, au milieu de restes d'édifices, des bornes milliaires du temps de l'empereur Hadrien, et plusieurs grands lions en marbre, dont le travail n'est pas mauvais, sans être toutefois de la belle époque de l'art. Il est assez difficile de dire ce qui a pu porter les anciens à l'exécution d'un si grand nombre de statues de ces animaux, même en supposant que la

[1] Xivrey, p. 214.



forme des rochers sortant de terre ait facilité le travail du sculpteur. Peut-être, en certaines localités, voulut-on offrir un hommage à Cybèle. On trouve de ces lions en Grèce et dans les îles de l'Archipel; souvent ils sont de dimensions colossales. Il y en a également à Angora, et M. Texier assure que sur sa route, jusqu'à Konièh, presque toutes les villes antiques en renferment plus ou moins. A Konièh, il en compta plus de trente bien conservés. D'autres voyageurs avaient fait la même remarque en différentes parties de l'Asie-Mineure.

A quelques lieues de Galadjik, M. Texier passa le Halys; puis continuant sa route à l'Est, par des vallées, des plaines et des rivières qu'aucune carte n'indiquait, car aucun voyageur avant lui n'avait pénétré dans cette partie trans-halyenne de l'ancienne Galatie, il s'arrêta le cinquième jour à un village que sa situation au débouché d'une double vallée a fait nommer *Bogaz-keuï*, le village du Défilé. Des pierres sculptées et des ruines anciennes lui avaient été indiquées dans cette localité. Son attente n'y fut point trompée; cette découverte est au nombre des plus curieuses que le voyageur ait faites dans son expédition. Sur une montagne élevée dont le sommet forme un vaste plateau, il vit les restes d'une ville occupée aujourd'hui, dans son intérieur, par une forêt de chênes nains; une muraille de travail cyclopéen, de cinq mètres d'épaisseur, l'entoure encore tout entière. Des portes, dont l'une, formant jadis une arcade, est ornée, à la hauteur de l'imposte, de deux grandes têtes de lion; des souterrains, trois acropoles situées sur autant de rochers isolés, un temple élevé sur plusieurs esplanades, font de ce lieu un des plus remarquables de l'Asie-Mineure. M. Texier penchait d'abord à voir dans ces restes d'une ville dont rien n'indique aujourd'hui l'appellation ancienne, ni les monuments, ni la tradition, ni même les indications de Strabon, ceux de *Tavium*,—nom que l'on trouve aussi écrit au pluriel, *Tavia*. *Tavium* était la ville principale des Trokmes, la plus reculée à l'Orient des tribus galates sur le Halys. Mais indépendamment de ce que les distances fournies par les itinéraires contrarient ce rapport [1], une

[1] D'Anville, et après lui le colonel Leake, se fondant sur l'autorité des Itinéraires, ont placé *Tavium* à Tchoroum, ville située sur la route de Kiangari

autre difficulté résulte de l'absence complète de tout vestige romain dans ces ruines où de nombreux bas-reliefs offrent le plus ancien style oriental, tandis que l'on sait par les médailles assez nombreuses de *Tavium* que cette ancienne cité gauloise tenait encore un rang notable sous l'administration romaine. Sans s'expliquer précisément à cet égard, les commissaires désignés par l'Académie des Inscriptions pour lui rendre compte des découvertes du voyageur en Galatie n'avaient pas adopté ce rapprochement entre les ruines de Bogaz-keuï et Tavium [1]. M. Texier en a plus tard hasardé un autre, contre lequel un savant particulièrement versé dans l'archéologie asiatique a proposé de fortes objections [2]. Mais à part les conjectures plus ou moins incertaines sur l'ancien nom de la ville retrouvée, la découverte elle-même n'en reste pas moins avec tout son intérêt pour les scrutateurs de l'antiquité.

Et cependant ces remarquables ruines ne sont pas encore ce qui mérite le plus de fixer l'attention sur une localité que nul Européen avant M. Texier n'avait visitée. Écoutons encore le voyageur racontant la suite de son exploration dans la vallée de Bogaz-keuï. « La découverte de cette ancienne ville, disait-il, fort importante par elle-même, est effacée par celle d'un monument que j'ai trouvé dans les montagnes voisines, et qui doit se placer au premier rang des monuments antiques connus. C'est une enceinte de rochers naturels aplanis par l'art, et sur les parois de laquelle on a sculpté une scène d'une importance majeure dans l'histoire de ces peuples. Elle se compose de

à Amasièh. D'Anville, *Géogr. Anc.*, II, 61; Leake, *Tour in Asia Minor*, 311. Le village de Bogaz-keuï est à une quinzaine de lieues dans le Sud-Sud-Ouest de Tchoroum, et à huit ou dix lieues au Nord-Ouest de Ieuzghât.

[1] Rapport, etc.; dans le *Journal des Savants*, 1835, p. 371. Un savant voyageur anglais, dont nous aurons bientôt à raconter les courses en Asie-Mineure, M. William Hamilton, a cependant cherché à démontrer dans un mémoire spécial que les ruines de Boghaz-keuï représentent le site de Tavium. *Journal of the Geogr. Soc. of London*, vol. VII, p. 74. Comp. les *Researches in Asia Minor* du même voyageur, vol. I, p. 395. Enfin, pour compléter cette liste d'opinions encore mal arrêtées, nous devons ajouter que M. Texier lui-même a définitivement transporté *Tavium* aux ruines voisines du village de Néfez keuï, à quatre ou cinq lieues plus au sud que Boghaz-keuï. *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 209-221.

[2] Adrien de Longpérier, dans la *Revue Archéologique*, mai 1845, p. 77.



soixante figures, dont quelques-unes sont colossales. On y reconnait l'entrevue de deux personnages qui se font mutuellement des présents. » La hauteur des figures varie depuis la dimension de demi-nature jusqu'à des proportions colossales. En se transportant à l'entrée de l'enceinte, nommée dans le pays *Iasili-Kaïa*, la Roche Écrite, les figures marchent dans le même sens, et toute la pompe se rencontre dans le fond de cette espèce d'hémicycle où se trouvent les deux personnages principaux qui semblent échanger des présents. L'un d'eux est barbu. Il tient dans sa main droite une massue, et de l'autre il présente une fleur; il marche sur la tête de deux hommes qui fléchissent sous le poids. Coiffé d'une *mitre* fort élevée et de forme conique, il est vêtu d'une tunique courte; à ses pieds on voit un taureau unicorne. Ce roi est suivi de sa cour, qui forme derrière lui un long cortége. Immédiatement après le prince, deux hommes barbus sont également coiffés de la mitre. Le premier porte dans sa main droite une massue appuyée sur l'épaule; le bras gauche qui est tendu soutient une grande épée. Le second est sans armes. Ces deux figures marchent sur des rochers escarpés. Dans un autre bas-relief on distingue deux figures ailées: par le style, comme par les ornements et les attributs, ces groupes rappellent jusqu'à un certain point l'art égyptien, et plus particulièrement encore l'art assyrien et persépolitain. Le second personnage principal qui fait face au roi et à son cortége, a tous les caractères d'une femme. Une longue robe à larges manches vient s'attacher sous son cou; sa taille est serrée par une ceinture; ses cheveux sont longs et pendants, et sa coiffure consiste en une mitre crénelée qui se voit quelquefois dans les statues de Cybèle. Cette reine est debout sur un lion, et accompagnée, comme le roi, d'un quadrupède unicorne. Derrière elle, entre autres personnages, deux figures de femmes, de plus petites dimensions que celle de la princesse, mais vêtues d'une manière absolument semblable, sont portées par un *aigle à deux têtes*, les ailes étendues. On distingue plus loin un personnage symbolique à tête de lion, ayant les deux mains levées et tenant un globe dans l'une d'elles. Une autre figure présente une tête humaine coiffée d'une mitre, avec deux avant-corps de lions en guise de bras, et les jambes remplacées par des monstres marins.

Il est bien hasardeux, dans l'état actuel de nos connaissances historiques sur l'Ouest de l'Asie, de risquer une explication de ce singulier monument des temps antiques; ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il remonte à une époque antérieure à l'introduction de l'art grec dans ces contrées longtemps assyriennes. Nulle trace d'écriture d'aucune espèce n'existe sur les rochers sculptés de Bogaz-keuï; cette circonstance importante semble assigner à cette page de l'histoire phrygienne une date plus ancienne que celle des monuments funéraires de Doganlu [1].

Après avoir examiné et dessiné ces curieux monuments, M. Texier prit sa direction au sud vers Kaïsarièh. Le pic volcanique d'Ardjèh qui domine cette ville, et les formations bizarres de la vallée d'*Urgub* qui la précèdent, offraient au voyageur, après ses longues investigations archéologiques, un autre sujet d'études et d'observations. La description qu'il en fait dans ses premières lettres est aussi curieuse que pittoresque, dans la familiarité de son style épistolaire : « Le fameux mont *Argée*, toujours couvert de neige, n'est qu'un immense volcan comparable à l'Etna. La masse de l'Argée est trachyte et porphyre. Je ne saurais vous donner une idée de ces terrains d'*Urgub*, composés d'immenses cônes de ponce et de sable. Mettez dans une chambre des pains de sucre qui couvrent tout le sol, et faites cheminer là-dedans des hommes d'un pouce de haut : voilà Urgub. Ce phénomène comprend un terrain d'environ sept lieues sur quatre. Les anciens ont creusé dans ces cônes des multitudes de tombeaux; de sorte qu'on trouve là la nature et l'histoire offrant simultanément des problèmes presque insolubles. La réunion de ces grottes forme aujourd'hui des villages; il n'y a rien de plus pittoresque. Paul Lucas avait vu ces lieux en 1706 et en 1715, et quand il les a décrits on l'a traité de menteur. » Revenant plus tard sur les impressions produites par l'aspect extraordinaire de cette plaine, il dit encore : « Après avoir franchi une montagne qui borne l'horizon, le tableau le plus étonnant s'offre aux regards : c'est la ville d'Urgub. Elle est

[1] Rapport cité des Commissaires de l'Académie des Inscriptions, *Journ. des Savants*, 1835, p. 370 et suiv. Comparez, sur le symbole de l'aigle bicéphale, devenu aujourd'hui l'emblème de l'empire Germanique, les curieuses remarques de M. Adrien de Longpérier, *Revue Archéologique*, 1845, p. 82.

située à l'ouverture d'une large vallée. Il semble de loin que ses habitants demeurent dans des ruches colossales, amas de cônes réguliers et blancs comme la neige. Toute l'immense vallée, qui a sept lieues de long, est remplie de ces singulières formations, et les anciens y avaient établi une nécropole, qui a dû, si l'on en juge par son immensité, recevoir les générations de plusieurs villes. Les chambres sépulcrales s'y comptent par milliers; et plusieurs sont tellement vastes et bien disposées, que les habitants actuels n'ont eu que la peine de construire une façade devant l'entrée pour avoir une maison commode.

» Sur les parois de la vallée, où l'on voit les cônes naître comme des végétations, les eaux, en s'écoulant, commencent à former la pointe, et les cônes augmentent à mesure que le ruisseau se forme un lit plus profond. On voit de ces pyramides qui ont à peine un mètre de haut; plus bas dans la vallée elles ont plus d'élévation, et enfin les plus élevées sont au centre.

» A *Martchian*, les cônes sont d'une hauteur gigantesque (80 à 100 mètres); et comme la roche y est un peu plus dure qu'ailleurs, les anciens se sont plu à décorer l'entrée des tombeaux d'ornements un peu plus soignés. Plusieurs frontispices sont supportés par des colonnes d'ordre dorique, avec des antes aux angles. Un entablement complet et un fronton les surmontent... Les habitants de ces lieux m'ont assuré n'avoir jamais rien découvert dans ces tombeaux, pas même des ossements.....

» D'après leur examen, on ne saurait assigner de limite à la création et à l'abandon de ces nécropoles. Il est certain cependant qu'elles ont été en usage même pendant l'époque byzantine, car dans plusieurs chambres on remarque des croix sculptées, et dans un lieu de la vallée nommé *Keurémé*, on voit encore des chapelles et des tombeaux chrétiens, avec des peintures à fresques d'une conservation parfaite. C'est cette circonstance qui a valu à ces lieux le nom de *Bir-bïn-Kilissiah*, les Mille-et-une Églises; car les Turks et les Grecs sont persuadés que chaque tombeau était une chapelle.

» A Keurémé, les cônes se multiplient et reçoivent les formes les plus étranges. Le fond de la vallée est un sable argileux d'un rouge ardent; les cônes conservent toujours la couleur blanche.

» En errant au clair de la lune dans ces lieux qui n'ont rien de la terre, les yeux ont peine à se faire à ces formes bizarres. L'imagination les arrange; on croit voir de blanches cathédrales dont les mille flèches s'élancent dans les airs; ce sont de longues phalanges de moines couverts de leurs cucules, de pâles fantômes enveloppés de linceuls, qui glissent sur un torrent de flammes. Pas un brin d'herbe ne croît sur ce terrain, dont la surface se renouvelle sans cesse; pas une source ne rafraîchit la terre. C'est un désert à perte de vue, un sol hérissé qui semble appartenir à une autre planète. »

Dans un rapport au ministre, le voyageur entre dans quelques considérations géologiques sur la plaine de l'*Argée*. « Cette montagne, y est-il dit, appartient à une formation isolée. Il suffit d'observer sa forme pour être convaincu qu'elle ne doit son origine qu'à l'action de feux souterrains, et l'examen géognostique ne dément pas cette conclusion... Du pont du Halys jusqu'au village d'*Erkilet*, qui domine la plaine de Césarée, la distance est de cinq lieues. Les terrains n'offrent plus de terres unies couvertes de troupeaux, comme de l'autre côté du fleuve; ici on traverse un pays qui porte les traces les plus effrayantes des catastrophes volcaniques. Des vallées profondes sillonnent le pays; on voit que leur formation est plus récente que l'épanchement des laves, car des blocs immenses ont roulé jusque dans le fond, et montrent leurs flancs déchirés formés de couches alternatives de laves scoriacées, de tufs et de laves en forme de brèche... ·

» La plaine de Césarée, qui est aujourd'hui couverte d'une couche de terre végétale suffisante pour y cultiver le blé, était jadis absolument stérile. On voit encore, dans plusieurs parties, le terrain inférieur qui se compose d'une épaisse couche de tuf volcanique, et dont la surface est tellement unie, que l'on croirait marcher sur un dallage fait avec soin. On observe seulement de longues fissures en ligne droite, qui divisent le tuf en polygones irréguliers. Mais ces terrains si unis sont coupés par des gouffres profonds, qui ne paraissent devoir leur origine qu'au retrait des laves par l'effet du refroidissement. C'est de ces longues vallées de retrait que sortaient encore des flammes du temps de Strabon.

» Ainsi, quoique par la nature de ses roches constituantes, le mont Argée doive être rangé dans la classe des volcans éteints, il est hors de doute que, dans les temps historiques, ses flancs et la plaine qui l'environne ont encore offert des traces de phénomènes volcaniques [1]. »

Ces passages offrent un étroit rapprochement avec le récit que fait M. Texier, dans une lettre subséquente, du tremblement de terre qui s'est fait sentir dans ces mêmes lieux les 15 août 1834. Il s'éleva du pied de l'Argée, non pas seulement quelques flammes comme au temps de Strabon, mais une épaisse fumée d'où s'échappèrent, avec d'effroyables détonations, des colonnes de feu. Plus de deux mille maisons furent renversées à Césarée, où les secousses se succédaient avec tant de violence et de rapidité qu'on se serait cru sur mer pendant une tempête. Tous les villages au sud de l'Argée, sur uue ligne de plus de trente milles, souffrirent horriblement Il périt une quantité considérable de monde; un lac prit la place du village de Kometsi. « Après un semblable événement, ajoutait M. Texier, il est permis de douter que cette contrée ait été en repos depuis les dernières catastrophes dont la mémoire est venue jusqu'à nous; mais il est probable que renouvelées à de longs intervalles, elles ont été oubliées par les habitants [2]. »

M. Texier a quitté Urgub, se dirigeant vers *Koniêh* par la route assez rarement suivie de *Nigdèh*, *Bor*, *Kiz-Hissar* (l'ancienne *Tyana*), *Érégli* et *Karaman*. Cette route, non moins que les précédentes, lui offre d'abondants sujets d'études archéologiques, et surtout géologiques Mais les ressources du pays y deviennent de plus en plus précaires. Ces vastes plaines de la Lycaonie sont entièrement déboisées; les habitants, comme au temps de Strabon, n'y ont absolument d'autre combustible que de la fiente de vache, dont leurs nombreux troupeaux leur fournissent une ample provision. Bientôt l'eau devient elle-même tellement rare, que des localités prennent leur nom de son entière privation. Les fatigues de cette partie du voyage valurent à notre voyageur une violente attaque de fièvre, à laquelle se

[1] Xivrey, p. 236.

[2] *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 19 octobre 1835, t. I, p. 231.

joignirent, pendant la traversée du Taurus entre Koniéh et *Sataliéh*, tous les symptômes du choléra. « Ma traversée du Taurus a été des plus pénibles, écrivait-il après son retour à Smyrne, le 22 octobre; arrêté à chaque instant par des vomissements affreux, et sans même pouvoir descendre de cheval, car avec une heure de retard il fallait coucher dans les rochers... On ne sait pas en Europe, ajoutait-il, ce que c'est qu'un accès de fièvre. J'étais obligé de me mettre du coton dans la bouche pour ne pas me briser les dents, et je n'avais pour tout potage qu'un peu d'eau dans une cruche ébréchée. » Ses connaissances en médecine, en lui indiquant les moyens de se traiter lui-même, se joignirent à son courage pour le tirer d'un si mauvais pas. Un fond de persévérance et de gaîté, un esprit disposé à voir le bon côté des choses, sont pour un voyageur les premières conditions de salut dans d'aussi terribles épreuves. Seulement il est impossible que dans cette portion de l'itinéraire, qui aurait pu fournir de si utiles lumières sur la Pisidie, les souffrances physiques n'aient pas grandement entravé les études de l'observateur.

Arrivé à Sataliéh, M. Texier s'y embarqua pour Constantinople en touchant à Smyrne. Le repos de quelques mois que prit notre voyageur dans la capitale ottomane, bien nécessaire après les rudes secousses de son voyage, ne fut perdu ni pour l'étude ni pour la science; l'auteur l'employa à mettre au net ses nombreux et riches dessins, à mettre ses notes en ordre, à rédiger ses rapports, etc. Cependant il était impatient de poursuivre ses explorations dans une autre direction. Il avait étudié les plateaux intérieurs de la Phrygie et de la Cappadoce : c'était maintenant sur le périple entier de la Péninsule qu'il se proposait de continuer ses observations de géologue et d'antiquaire. Il s'embarqua au commencement d'avril 1835 sur la goëlette *la Mésange*, mise à sa disposition par ordre du Ministre de la Marine, et employa les quinze premiers jours de sa nouvelle excursion à parcourir les côtes asiatiques de la Propontide et les îles qui la bordent. Le mauvais temps l'obligea alors d'interrompre ses courses, qu'il ne put reprendre qu'à la fin de juin. Le 25, il passa les Dardanelles pour venir explorer la Troade et le golfe d'Adramytti; de cette dernière ville il se rendit par terre

à Pergame et à Smyrne, où il se trouvait vers le milieu de juillet. Après avoir étendu ses études sur le *Tmolus* et le *Mesogis*, deux chaînes de nature et d'origine différente qui dessinent les riches bassins de l'Ionie, il descendit sur le *Meandre*, examina les côtes si profondément accidentées de la Carie et de la Lycie, explora longuement les parties littorales de cette dernière province, où tant de ruines antiques rappellent une prospérité éteinte; et pénétrant enfin dans le large golfe auquel la ville de Sataliêh donne son nom, il longea la côte pamphylienne dans toute son étendue, et reconnut les beaux restes d'anciennes cités qui en sont voisines, notamment ceux de *Perga* (ou *Perghè*, selon l'orthographe grecque) que le général Kœhler n'avait qu'aperçus, et que M. Arundell avait tant regretté de ne pouvoir visiter.

D'autres voyageurs avant M. Texier avaient étudié déjà et décrit au point de vue géographique et archéologique les provinces comprises dans cette longue zone littorale qui se développe depuis le détroit de Constantinople jusqu'à la Cilicie; aucun n'avait réuni sur la constitution géologique de ces parties de la Péninsule Anatolique un ensemble de notions qui se puisse comparer à celles que M. Texier y a recueillies dans cette excursion de 1835, et dont il a exposé les résultats dans les chapitres déjà publiés [1] de son grand ouvrage sur l'Asie-Mineure.

Le savant voyageur poursuivit en 1836 son étude de la côte karamanienne sur un autre bâtiment de l'État, le brick *le Dupetit-Thouars;* il ne le quitta qu'à l'embouchure du *Cydnus* pour se rendre à *Tarsous*, et exécuter de là une nouvelle traversée qu'il méditait jusqu'à Trébizonde, afin de compléter, par l'exploration du bassin de l'Euphrate, le vaste ensemble de ses reconnaissances de l'Asie-Mineure.

Suivons-le maintenant dans cette dernière partie de son voyage [2]; elle remplit les mois de juin et de juillet 1836.

M. Texier s'était rendu de Tarsous à *Adana*, d'où il se remit en route pour Sis. La distance est de 18 lieues par un pays de plaines arides. Dans toute cette longue traite, on ne rencontre

[1] En novembre 1845.

[2] *Revue française*, février et mai 1838.

de l'eau qu'une fois. Le château de Sis, bâti sur une montagne isolée de forme conique, s'aperçoit de plus de huit lieues lorsque l'on vient du Sud. M. Texier croit que la ville de Sis occupe le site de *Flaviopolis*, ville de l'époque romaine (la *Flavias* de Hiéroclès et des Notices) ; la distance, en effet, est de six lieues entre Sis et Anazarba, de même que les Itinéraires marquent dix-huit milles entre *Flavias* et *Anazarbus*, ce qui s'accorde assez bien. La plaine d'*Anazarba*, parfaitement unie, est marécageuse en hiver, les neiges du Taurus ne trouvant pas d'épanchement; en été, ces terres humides se couvrent d'herbes touffues qui s'élèvent presque à hauteur d'homme et qui rendent la route extrêmement pénible, aucun chemin n'étant tracé au milieu de ces solitudes. Des myriades de mouches brillant des couleurs de l'azur et de l'émeraude, y livrent une guerre cruelle aux hommes et aux chevaux. *Anazarba*, où M. Texier fit une excursion, n'est plus qu'une enceinte jonchée de ruines à demi ensevelies sous l'herbe; pas une âme vivante n'anime aujourd'hui ce triste tableau de désolation. « En approchant des ruines d'une antique cité, dit à cette occasion le voyageur, on ne peut se défendre d'une émotion profonde : le tombeau d'un peuple est un solennel monument, que les âges lèguent aux générations futures. La solitude qui l'environne paraît plus austère par les souvenirs qui assiégent le pèlerin; on parle bas, comme si l'on craignait de troubler le repos de ceux qui dorment sous le sol. Tant de sueurs ont inondé cette terre, tant de cris de guerre ont retenti dans ces campagnes, tant de sang a coulé pour cette vaine gloire d'un jour ensevelie dans les ténèbres des siècles !... »

L'intention de M. Texier était de se rendre à Mérâsch pour gagner la vallée de l'Euphrate. Il voulait traverser la plaine d'Anazarba pour suivre le cours du Pyramus; mais l'état peu sûr du pays s'opposa à son projet, auquel la sollicitude du gouverneur turk de Sis l'obligea de renoncer. La route de la montagne, qu'il lui fallait prendre, était de quatre-vingt-dix lieues, tandis que par la plaine elle n'eût été que de trente : mais aussi l'itinéraire allait couper deux fois le Taurus dans une partie inexplorée. Il y avait de quoi consoler le voyageur des fatigues du voyage.

D'un point élevé de Sis, la vue s'étendait au Nord sur un rideau de montagnes dont les sommets hérissés paraissaient inaccessibles. Les rayons du soleil, glissant au milieu des vallées, éclairaient inégalement une suite de plans, dont les teintes, en s'affaiblissant, dessinaient les différents plateaux du Taurus. Cette montagne, coupée de rares défilés, est occupée par des tribus plus ou moins inhospitalières, mais qui toutes reconnaissaient l'autorité de Samour-Bey, près duquel le voyageur, protégé par ses firmans, devait trouver toute sécurité.

M. Texier et sa petite caravane remontaient la vallée agreste où coule la rivière de Sis, tributaire du *Djihoun* (l'ancien Pyramus). Dans ce pays perdu, les sentiers sont à peine tracés; le cours des eaux était le guide principal, et l'on était certain d'arriver ainsi, de gradin en gradin, aux terrasses supérieures du plateau cappadocien. De temps à autre, une chute d'eau formée par la rivière annonce un de ces échelons naturels par lesquels on gravit des plaines basses de la côte aux hautes steppes de l'intérieur. Quelques-unes de ces cascades ont jusqu'à soixante pieds de hauteur.

Dans ces montagnes, les saisons sont plus tardives que dans la plaine; aussi les voyageurs rencontraient-ils çà et là des tribus qui parcouraient ces vallées pour y cher un *jaëla*. Le jaëla est la station d'été des tribus. Elles n'en changent pas chaque année; mais lorsque la terre est épuisée, lorsque la forêt environnante est détruite, la tribu cherche une autre station. Pendant l'hiver, les familles se retirent dans des villages, si l'on peut donner ce nom à des amas de cabanes dont la moitié est creusée sous terre.

Une journée de marche des plus fatigantes conduisit à la source de la rivière de Sis. Une montagne complétement à pic ferme ici la vallée comme une haute muraille. Un sentier très-difficile conduit à un défilé dont la largeur est à peine de trente mètres. Le chemin est couvert de tronc de sapins disposés comme des échelons; car la pente est si rapide, que les chevaux ne sauraient se tenir sur le terrain glissant et toujours humide. La végétation vigoureuse qui couronne ici les montagnes ajoute au caractère sauvage de ces lieux.

La nuit était avancée quand on arriva au camp de Samour-bey.

Au nombre de feux allumés sur les hauteurs, on pouvait juger de la grande étendue du *jaëla*.

Ce ne sont pas des tentes, mais des cabanes construites avec d'énormes troncs d'arbres, qui forment les habitations. Le camp occupait une large vallée, s'étendant à droite et à gauche sur les coteaux d'alentour. Une forêt de sapins couronne les montagnes.

La nouvelle de l'arrivée de deux étrangers se répandit dans le camp; plusieurs habitants s'assemblèrent, conduits par la curiosité. Il fallut subir l'interrogatoire d'usage, dire combien de journées de marche séparaient les voyageurs de leur pays, expliquer pourquoi on portait sur la tête des petits paniers au lieu de turbans (c'étaient des chapeaux de paille), examiner les montres que les Turkomans s'empressaient de présenter, rendre compte de leur qualité, de leur état, du lieu de leur fabrique.

La maison assignée aux voyageurs dépendait de celles qui appartiennent au bey. C'était une hutte de dix pieds de long sur autant de large, construite avec des troncs de sapins ajustés sans fer ni mortier.

Mais l'ameublement ne s'accordait guère avec la rusticité de la demeure. On envoya aux voyageurs des coussins de brocard d'Alep, des matelas de soie brochée; deux jeunes garçons portant des torches de bois de térébinthe vinrent éclairer le repas des étrangers.

Cette hospitalité presque splendide de la montagne est loin des mœurs à demi-sauvages des Turkomans de Seldjouk.

« Le lendemain de grand matin je pris mon marteau, poursuit M. Texier, et je parcourus les montagnes environnantes. Je marchais accompagné d'une troupe de villageois, qui ne me quittaient pas des yeux. Mais dans cette vigilance attentive il entrait plus de curiosité que de soupçon. Cependant après m'avoir examiné longtemps, il leur vint à l'idée de me demander dans quel but je cassais ainsi les rochers. Nous nous assîmes sur un sommet, et là je leur fis voir dans les pierres que je brisais des coquillages qui attestaient qu'à une époque reculée la mer avait couvert l'emplacement de leurs montagnes. Je tâchai de leur faire comprendre comment on pouvait reconnaître que toutes les chaînes n'étaient pas contemporaines, et comment

la création surgissait du sein même de la terre. Ils m'écoutaient avec une attention qui prouvait que chez eux l'intelligence n'est qu'endormie. — La science humaine glissera sans doute longtemps sur ces rudes écorces sans les polir ni les entamer; mais la pensée religieuse, immuable et vivante au fond de leurs cœurs, rapporte à l'Auteur de toutes choses chacun des mystères qui leur est dévoilé. Lorsque nous nous séparâmes, ils se levèrent pensifs, en disant : Telle est la volonté de Dieu, *Inch Allah* (1). »

Le lendemain, le bey donna aux voyageurs des chevaux pour continuer leur route. On se mit en marche vers le milieu du jour. On avait alors franchi le pas le plus difficile, l'escalade des versants méridionaux du Taurus. Du côté du Nord, cette montagne se lie avec la Cappadoce par une suite de plaines élevées bien arrosées et couvertes de verdure, où les passages sont assez faciles.

On marche à l'ombre des pins et des cèdres; il est difficile de trouver un paysage plus grandiose et plus varié que celui qui se déroule aux regards des voyageurs. Les innombrables vallées du Taurus se coupent ici sans ordre, et offrent à chaque instant de nouveaux et délicieux points de vue.

Au bout d'une heure on descend une côte rapide. Ce passage était jadis défendu par un château. Les arceaux s'élèvent encore du milieu des arbres, mais les voûtes sont écroulées. Partout dans ces contrées on rencontre des travaux qui annoncent que dans des temps antérieurs la population fut plus nombreuse et plus active.

On fait halte au pied d'un magnifique platane, dont les racines sont baignées par un torrent rapide sur lequel on a jeté un pont de tronc d'arbres. Cette rivière, qui coule ici vers l'Ouest, est la même qui passe à Adana, le *Seihoun* ou *Sarus*.

Les voyageurs passent de cette vallée dans une autre qui se dirige Nord et Sud, et au fond de laquelle s'élève la ville de *Hadjïn*, dont presque tous les habitants, Arméniens d'origine et de religion, ont pour unique industrie le travail des métaux.

C'est toujours d'après le cours des eaux que la petite caravane

[1] Texier, dans la *Revue franç.*, 1838, p. 382.

dirige sa marche. On remonte la rivière de Hadjïn jusqu'à sa source, et après avoir franchi la crête qui la domine on se trouve sur un nouveau plateau dont la pente s'incline vers le Nord, et qui est couronné dans l'éloignement par de hauts sommets sans verdure.

La direction était toujours vers le Nord. On arrive ainsi à une source qui donne naissance au *Demirdji-sou*, la Rivière des Forgerons; cette rivière va se jeter dans la rivière d'Adana, qui porte à cette hauteur le nom de *Mâra-sou*. « Tout ce système des eaux du Taurus n'avait jamais eté observé, dit M. Texier [1]; mais il est souvent difficile de s'en rendre compte, car la plupart de ces cours d'eau et de ces sommets sont sans nom, ou, ce qui est plus embarrassant encore, ils changent de nom à chaque district, et il ne faut pas les perdre de vue pour les reconnaître. »

M. Texier suit le cours du Demirdji-sou pour aller faire halte sur une hauteur; on aperçoit de loin le village de *Dalar*, que les habitants ont abandonné pour se rendre au jaëla. Quoique ce village soit situé dans un lieu très-frais et très-pittoresque, les Turkomans qui l'occupent ne s'en éloignent pas moins pour aller habiter sous des tentes dès que les neiges ont disparu. C'est un reste de l'instinct nomade que ces peuples ont conservé. Il n'est pas de bey ou de fellah qui ne préfère la tente de laine au plus beau palais des villes; aussi toute tentative pour changer l'état de ces populations restera-t-elle impuissante, puisque l'action de six siècles a passé sur elles sans effet, et que la tranquille possession des plus fertiles pays du monde n'a pu les habituer à une vie sédentaire. La réunion dans le village leur paraît un état hors nature, et il leur faut toute la rigueur des hivers pour les forcer à se retirer dans des maisons.

Ce ne sont pas seulement les Turkomans du mont Taurus qui peuvent donner lieu à cette remarque : les Turks eux-mêmes, lorsqu'ils sont forcés de résider dans les villes, y ont des demeures construites de manière à ce qu'on pourrait se croir

1. Il l'avait été en 1831, par M. Callier; mais les observations du prédécesseur de M. Texier, dans cette *regio incognita* de l'Asie-Mineure orientale, n'étaient pas publiées : elles ne le sont pas encore aujourd'hui. Le tracé de la grande carte de M. Kiepert ne s'accorde pas très-bien dans cette partie avec le journal de M. Texier.

encore en rase campagne. Ce sont de vastes galeries ouvertes, et des salles percées de nombreuses fenêtres qui donnent partout accès à l'air et au soleil.

M. Texier fut informé, au jaëla de Dalar, qu'à six lieues plus loin au Nord, sur les bords de la rivière *Mâra* (dont le nom semble conserver la trace de celui de *Sarus*), on trouve les ruines d'une ancienne ville que les montagnards appellent *Chert-kalési*. Le voyageur pense qu'on pourrait retrouver là le site de l'ancienne *Comana Cappadocia*, que nous savons par Strabon avoir été située sur les rives du *Sarus*, vers ces quartiers de la Cappadoce. C'est aux futurs voyageurs à décider, par l'examen de ces ruines, si cette conjecture est fondée.

Gheuksoun, où l'on arriva le lendemain après avoir descendu successivement plusieurs plateaux bien boisés, correspond à une position militaire désignée dans les Itinéraires romains sous le nom de *Cocussus*, et plus tard, à l'époque byzantine, sous celui de *Cocson*. C'est un village musulman de deux à trois cents maisons, dans une position des plus tristes. La route maintenant revenait au Sud, dans la direction de Mérâsch. A six heures de Gheuksoun, au sommet d'un roc escarpé qui commande une large vallée, un château fortifié a laissé des ruines considérables. Ce château, auquel les Turkomans donnent le nom de *Tchïnchïn-kalèh* et dont la situation est presque inaccessible, a évidemment été bâti par les Francs au temps de leur domination sur cette contrée, du onzième au douzième siècle : dans sa disposition intérieure, comme dans le style de sa lourde et massive architecture, tout rappelle les castels féodaux de notre Europe au moyen-âge.

Notre voyageur, pareil aux anciens paladins forçant à travers mille obstacles l'entrée d'un château enchanté, eut à se faire jour, pour atteindre les poternes abandonnées du château de Tchïnchïn, à travers des fourrés presque impraticables d'oliviers sauvages et de genévriers. De mémoire d'homme, aucun montagnard des environs n'avait visité ces ruines, qu'on regarde comme habitées par les génies.

La plaine de *Gheïben*, commandée par Tchïnchïn-kalèh, est une longue vallée qui s'étend de l'Ouest à l'Est, entre les contre-forts opposés du *Taurus* et de l'*Amanus*. La distance de



Gheïben à Mérâsch est de vingt-quatre heures turques; la petite rivière que l'on descend, et que M. Texier croit être l'ancien *Carmalas*, est un affluent du Djeïhoun.

Mérâsch s'élève en amphithéâtre des deux côtés d'une petite rivière que l'on passe sur plusieurs ponts de pierre; c'est un entrepôt commercial assez important. On y compte environ quatre mille maisons, ce qui suppose une population approximative de 20,000 habitants. Le château, construit sur une éminence conique au centre de la ville, n'a rien de remarquable.

M. Texier quitta Mérâsch le 15 juillet pour se rendre à Malatïah, éloignée de cinquante-deux heures selon la supputation des Turks. Dans tout cet intervalle on ne rencontre pas de villes, mais seulement des villages. Celui d'*Erkenek*, à peu près à égale distance des deux points extrêmes de la route, est un des plus considérables. Les montagnes n'offrant que de maigres pâturages, ne sont pas occupées par les tribus. Les bois deviennent rares, et presque toutes les maisons sont construites en briques crues et en argile. Comme il n'y a pas de route de caravane, on marche un peu à l'aventure à travers les vallées et les montagnes. Celles-ci ont un caractère particulier d'aridité et de désolation. Les chemins sont détestables et souvent dangereux. Les coteaux qui environnent *Erkenek* sont plantés de vignes et d'arbres fruitiers; mais l'olivier n'y vient point.

Malatïah ne présente plus en quelque sorte aujourd'hui qu'un monceau de décombres. M. Texier y séjourna quinze jours pour dessiner les restes des riches monuments dont la ville fut ornée jadis par les seldjoukides, et pour achever la carte du pays jusqu'au confluent du Mélas et de l'Euphrate.

Le séjour de Malatïah est devenu tellement désagréable pour les habitants, par l'accumulation des décombres au milieu des rues et par la ruine des principaux édifices, que dès les premiers jours du printemps la population quitte la ville pour aller s'établir à deux lieues de là, dans un endroit arrosé par des ruisseaux d'eau vive et rafraîchi par de magnifiques ombrages. Les arbres fruitiers y forment une forêt de haute futaie qui a plusieurs lieues d'étendue. Des routes bien alignées divisent ces terrains en un certain nombre de quartiers, et les maisons s'élèvent irrégulièrement sous les massifs de verdure.

Dans l'origine, ce lieu n'était qu'un jaëla; mais les plantations successives et l'industrie agricole l'ont transformé en un séjour délicieux. Les plus beaux fruits y viennent en abondance; les abricots, les poires, les melons couvrent le marché, établi sur une vaste pelouse. Le bazar, car les marchands eux-mêmes quittent Malatïah, est composé d'une galerie légère couverte de branches d'arbres, et sous laquelle sont étalées les riches étoffes de Haleb et de Bagdad. L'activité qui règne dans ce singulier jardin en fait un des endroits les plus curieux pour un étranger. Il semble que ces grands parcs des rois de Perse, qui contenaient des lieux de chasse et de promenade, des marchés, des pavillons et des palais, devaient ressembler aux jardins de Malatïah. Ici, pour peu que l'art vint en aide à la nature, on aurait l'idée la plus complète de ces paradis des anciens, qui étaient multipliés dans l'Asie-Mineure. Artaxercès avait un paradis à Cœlènes; la ville de Hypœpa avait dans ses environs un paradis des rois de Lydie. Mais, comme tous les paradis de ce monde, celui de Malatiah ne tardera pas à se transformer, et un peu plus tôt ou plus tard il deviendra une ville nouvelle qui remplacera la vieille ville [1].

M. Texier descend la vallée de l'Euphrate jusqu'à la jolie ville d'*Aïghïn*, au delà d'*Arabghir;* à partir d'Aïghïn il s'enfonce dans l'intérieur du pays,—pays sauvage et presque inhabité que n'avait jamais foulé le pied des voyageurs, — pour gagner Trébizonde par la route la plus directe. Il coupe les montagnes qui séparent le bassin de l'Euphrate de celui de la mer Noire, voit en passant *Gumisch-khanèh*, ou plutôt *Gumisch-Hané*, la Maison d'Argent, bourg qui doit son nom à ses exploitations métallifères, et descend enfin dans la vallée littorale où se déploie, autour d'un mouillage médiocre, l'antique cité grecque de Trébizonde. C'est le 9 août qu'il entre dans cette ville, d'où il s'embarque bientôt après pour revenir à Constantinople par un bateau à vapeur. Il existe aujourd'hui entre Constantinople et Trébizonde un service régulier, qui emploie trois jours à la traversée.

« Dans le long trajet que nous avons fait de la mer Méditer-

[1] Texier, dans la *Revue française*, t. VI, 1838, p. 346.

ranée au Pont-Euxin, dit M. Texier en terminant le rapide aperçu de cette intéressante partie de ses courses, nous avons vu partout des pays qui n'attendent que des bras pour devenir fertiles. Les habitants sont d'un caractère doux, hospitalier, et habitués à l'obéissance, mais ennemis du travail. Quoique pauvres, ils ne connaissent pas le besoin; on voit rarement un des leurs être forcé d'avoir recours à la charité publique. Tout le monde vit, et le bonheur de tous se trouve dans une croyance religieuse qui est loin d'être affaiblie. Cependant la population décroît rapidement. C'est que pour les peuples comme pour les individus il existe des devoirs dont nul n'est exempt, et que quiconque voudra se soustraire à cette double loi de l'humanité, — Travail et Progrès, — est destiné à dépérir et à s'éteindre [1]. »

Et cependant, en fait de progrès, il en est un au moins auquel les Turks de la Natolie eux-mêmes n'ont pu se soustraire : c'est l'affaiblissement de cette aversion instinctive qui naguère encore leur faisait voir un ennemi dans chaque étranger, et qui les portait à entraver par tous les moyens possibles les recherches des infidèles dans leur pays. Nous avons recueilli les témoignages des précédents voyageurs à cet égard [2]; celui que porte sur ce point M. Texier accuse un changement notable. « Jamais, dans le cours de mes voyages, je n'eus à me plaindre, dit-il, d'obstacles sérieux de la part des autorités ni de la population. Quand je vois, dans les relations de ceux qui m'ont précédé, combien d'obstacles et de dangers se sont opposés à leurs études, je ne saurais trop me féliciter d'avoir trouvé dans le gouvernement de la Porte une protection efficace... [3]. »

Depuis 1836, M. Texier a revu deux fois l'Asie-Mineure. En 1839, attaché à l'expédition scientifique qui allait explorer la géographie et les antiquités de l'Arménie, du Kourdistan et de la Perse, il profita d'une relâche à Smyrne pour visiter de nouveau la vallée du Méandre, si riche en vestiges de l'antiquité hellénique; puis remontant vers la mer de Marmara et Constantinople par la *Katakékauménè* et la haute vallée du Rhyndaque, il a parcouru de nouveau le théâtre de ses explorations de 1835 en

[1] *Id.*, p. 353.

[2] *Voyez* notamment, ci-dessus, p. 150 et 162.

[3] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, Introduction, p. iij.

Phrygie [1]. On doit encore à cette expédition de 1839 une excellente étude hypsométrique de la route de Trébizonde à Erzeroum [2]. En 1842, il accompagna une commission chargée par le Ministre de l'Intérieur de recueillir les fragments de sculpture provenant des ruines du temple de Diane à *Magnesia ad Mœandrum*, et eut ainsi une nouvelle occasion d'explorer en archéologue la plage d'Éphèse et le mont Mycale [3]. Des ruines que M. Texier trouva à quelque distance dans le sud de *Scala-Nova* lui parurent pouvoir représenter le site du bois sacré d'*Ortygia* et des temples que les Éphésiens y avaient élevés en commémoration de la délivrance de Latone, qui, disait la tradition, y avait enfanté Apollon et Diane, protégée par un stratagème des Curètes contre la fureur jalouse de Junon [4]. Mais l'ordre dans lequel Strabon décrit cette plage, depuis le *Panionium* jusqu'à Éphèse, semblerait devoir porter plus près de cette dernière ville l'emplacement d'Ortygie [5]; et Properce, formel à cet égard, place le bois sacré près de l'embouchure du Caïstre [6]. L'antiquité classique réserve à la sagacité des voyageurs des problèmes à la fois plus difficiles et plus importants.

Un incident assez singulier de cette course de M. Texier sur la plage d'Éphèse nous révèle un usage actuel des habitants qui semble appartenir aux mœurs de l'ancienne Ionie plus qu'aux habitudes réservées de la civilisation moderne. Nous laissons raconter le voyageur : « En sortant de Scala-Nova, je gagnai le bord de la mer, dans le golfe de Samos, et je marchai longtemps sur le sable, qui, en cet endroit, était alors fin et brûlant. J'apercevais au loin une grande foule sur le rivage, et je m'avançais tranquillement suivi du cawas Méhémet, lorsque cette foule se mit à pousser de grands cris qui ne m'arrêtèrent

[1] *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XIV, 1845, p. 20.

[2] *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XX, 1843, p. 246; et *Descript. de l'Arménie et de la Perse*, pl. 176.

[3] *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, t. XX, 1843, p. 252.

[4] Tacit., *Annal.*, III, 61.

[5] Strab., *Géographic.* lib. XIV, p. 639 D, édit. Casaub.

[6] *Elegiar.* lib. III, Élég. 22. Selon Pline (lib. V, c. 31), *Ortygie* n'aurait même été qu'un des noms anciens d'Éphèse.

pas, car je n'en connaissais pas le but. Nous hâtâmes au contraire le pas de nos chevaux, et nous nous trouvâmes au milieu d'une troupe nombreuse de femmes, les unes à moitié habillées, et les autres complétement nues. Il y en avait de Juives, d'Arméniennes et de Turques. Méhémet, s'apercevant du désordre que nous apportions, voulait rebrousser chemin; mais nous étions trop avancés, et nous préférâmes continuer. La plupart des femmes se blottirent dans le sable, et celles qui étaient vêtues les couvraient de sable et de manteaux. Quand nous fûmes un peu loin, et que la confusion fut apaisée, je demandai à une vieille négresse dans quel but tout ce monde était réuni. Elle m'expliqua que pendant le cours du mois de septembre on vient de tous les environs prendre des bains de sable sur la plage de Scala-Nova. C'était, disait-elle, un excellent remède contre les rhumatismes et les relâchements des muscles. Les malades se font enterrer dans le sable brûlant, et y restent exposés à l'action du soleil. Il y a un règlement tacite qui détermine les jours choisis pour les hommes, et ceux qui sont laissés aux femmes; et il ne paraît pas que les uns ni les autres enfreignent ce règlement, car nous n'aperçûmes pas un seul homme sur toute la plage [1]. »

Pendant que M. Texier, dans son voyage de 1835, explorait les vallées occidentales de l'Asie-Mineure, et se disposait à en étudier la côte du Sud pour pénétrer de là dans le bassin de l'Euphrate et sur le haut plateau cappadocien, un Anglais, M. *James Brant*, accomplissait dans cette dernière région une tournée d'où il allait rapporter une riche moisson de renseignements géographiques. M. Brant, consul britannique à Erzeroum, paraît s'être proposé particulièrement d'observer les ressources de toute nature, soit naturelles, soit industrielles, des parties orientales de la Péninsule; et sous ce rapport on lui doit un grand nombre de notions qui portent le cachet de l'exactitude. Il dirigea d'abord ses reconnaissances vers le pays littoral qui s'étend à l'Est de Trébizonde jusqu'à Batoum; puis, regagnant *Erzeroum* par la route de Kars, il continua son exploration en descendant la vallée de l'Euphrate jusqu'à *Malatïah.*

[1] *Bulletin de la Société de Géographie*, XX, p. 259.

Ce fut le point le plus méridional de sa course. De Malatîah il remonta la vallée du *Tokhmah-sou* jusqu'à *Gouroun*, franchit les montagnes froides et nues qui séparent cette ville de celle de *Sivas*, redescendit la riche vallée du *Kizil-irmak* jusqu'à *Kaïsarièh*, et de ce dernier point, faisant de nouveau route au Nord pour revenir à l'Est, il visita successivement *Ieuzghât*, *Niksar* et *Chaboun-Kara-Hissar*, d'où il regagna Trébizonde après avoir examiné les mines de *Gumisch-Khanèh*, dans les montagnes qui dominent les rapides vallées de la mer Noire [1]. Plusieurs parties de cet itinéraire joignent le mérite de la nouveauté à l'intérêt d'une bonne étude géographique et statistique.

M. Brant venait de terminer son intéressante excursion dans l'Arménie, la Cappadoce et le Pont; M. Texier, poursuivant le cours des siennes, venait de parcourir la Lycie et se disposait à explorer la Pamphylie, lorsqu'au mois d'octobre 1835 Smyrne vit arriver d'Angleterre un nouveau voyageur qui allait ajouter immensément à la somme des connaissances acquises sur la Péninsule Anatolique.

Ce voyageur est M. *William John Hamilton*.

Si M. Callier, notre explorateur de 1830, n'avait pas laissé perdre dans un déplorable oubli les fruits de trois années de travaux en Asie-Mineure; si M. Texier s'était attaché à la géographie autant qu'à la géologie et aux antiquités, et surtout s'il eût donné à ses résultats une publicité plus prompte et plus complète, quelques-uns de ceux que M. William Hamilton a consignés en 1842 dans sa propre relation auraient pu paraître moins nouveaux, sinon moins importants. Toutefois, il faut reconnaître que même en tenant compte des droits d'antériorité de nos propres voyageurs sur certains points, les titres de M. William Hamilton, dans ce vaste ensemble d'explorations savantes, n'en restent pas moins aussi nombreux que brillants, et que dans l'état actuel des publications dont les grandes expéditions exécutées depuis quinze ans en Asie-Mineure ont été l'objet, le livre du voyageur anglais est celui où l'étude scien-

1 *Journal of the Geographical Society of London*, vol. VI, p. 187 et suiv.



tifique de la Péninsule peut encore recueillir l'ensemble le plus riche et le plus étendu de notions positives.

M. Hamilton nous apprend d'abord quels furent l'occasion et le but de son voyage.

« Au commencement de l'année 1835, nous dit-il, comme je méditais une excursion dans les parties continentales de l'Europe, mon attention fut dirigée de préférence vers quelques-unes des provinces de la Turquie d'Asie, comme étant comparativement inconnues, et ne pouvant manquer de conduire à des découvertes intéressantes pour l'antiquaire, le géographe et le géologue. En conséquence, j'arrangeai un plan qui promettait tout à la fois de satisfaire mon goût passionné pour les voyages, et de ranimer ces souvenirs classiques que laissent en nous les études de notre jeunesse. J'employai les trois ou quatre mois suivants à me préparer à la tâche que j'allais entreprendre; je relus les anciens auteurs, et je m'habituai à l'usage du sextant et du cercle de réflexion. Je dois beaucoup, dans cette dernière partie de mes études préparatoires, à l'assistance de mon frère, le commandant H.-G. Hamilton, de la marine royale.

» Je me regarde comme très-heureux d'avoir pu décider M. *Hugh. E. Strickland*, de Cracombe House, à m'accompagner; et autant sa coopération me fut précieuse, comme compagnon de voyage en même temps que comme naturaliste, autant notre séparation me causa de regret, quand il fut obligé de revenir en Angleterre au commencement de 1836. L'étude géologique du pays a beaucoup souffert de cette dernière circonstance; bien du temps peut s'écouler maintenant avant qu'un géologue aussi profondément versé dans la conchiologie trouve une occasion favorable d'explorer nombre de cantons du pays que j'ai visité. En d'autres branches de l'histoire naturelle, la perte de M. Strickland est encore plus à regretter : j'ai quelques connaissances en géologie; mais dans l'ornithologie, aussi bien que dans l'entomologie, l'Asie-Mineure lui aurait offert une moisson également abondante.

» Mon attention, en conséquence, s'est principalement portée sur la géographie comparative du pays, sur l'examen des ruines anciennes, et sur la détermination des lieux au moyen d'obser-

vations astronomiques. La géologie a eu aussi une portion considérable de mon temps; et quand je considère les difficultés que j'avais à surmonter pour le transport des échantillons, je m'estime très-heureux d'avoir pu réunir une collection considérable de roches et de minéraux.

» Je m'aperçus bientôt, ajoute M. Hamilton, que les cartes du pays étaient inexactes au plus haut degré, ou, pour mieux dire, absolument inutiles [1]. Je n'épargnai donc ni soins ni travail pour noter exactement le temps, les distances et les directions, au moyen de quoi, ainsi que de mes observations de latitude, j'espérais être en état de construire une carte plus exacte des parties de la Péninsule que j'aurais traversées. Dans cette vue, et indépendamment d'un journal très-détaillé, je réussis à tenir, sauf un très-petit nombre d'interruptions, un itinéraire circonstancié de ma route mille par mille, notant l'heure exacte du départ, et, ma boussole constamment en main, la direction de la route avec tous ses changements, l'indication des détours n'étant pas moindre quelquefois de vingt à vingt-cinq dans l'espace d'une heure; j'avais soin d'ajouter toutes les remarques que me suggérait l'aspect physique du pays... [2]. »

M. *Hamilton*, et son compagnon M. *Strickland*, abordèrent à Smyrne le 31 octobre 1835. La saison était alors trop avancée pour commencer les courses dans l'intérieur; le temps pluvieux et froid, et les rivières gonflées, ne permettaient pas d'y songer. Les mois de novembre et de décembre furent employés à diverses excursions géologiques dans le pays environnant; les résultats de cette première étude ont été publiés séparément [3].

[1] M. Texier disait aussi à ce sujet, dans une de ses premières lettres de 1835 : « Les cartes de l'Asie-Mineure sont si mauvaises, qu'on n'y reconnaît ni les routes, ni les noms des villages, ni les positions des villes. C'est comme si l'on n'en avait pas. »

[2] W. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, etc., vol. I, Préf., p. v et suiv. Un spécimen du journal de M. Hamilton dans sa forme originale a été imprimé à la fin de la relation, vol. II, p. 395 sqq. Les routes du voyageur, assujetties à ses observations astronomiques, sont aussi rapportées sur un canevas de carte de la Natolie, qui accompagne la relation.

[3] *On the Geology of the Western Part of Asia Minor, by* William



M. Hamilton, dans une de ses courses, visita des ruines remarquables situées sur une hauteur à l'extrémité Nord-Est du golfe de Smyrne, précisément vis-à-vis de cette ville, dont la largeur du golfe les sépare. Ces ruines avaient été vues par beaucoup de voyageurs. M. Arundell [1] les regardait comme les restes du tombeau de Tantale mentionné par Pausanias; M. Texier, qui les avait étudiées plus récemment, avait cru pouvoir les identifier avec la position de la ville de *Sipylus* dont parle Strabon. M. Hamilton trouve en cela plusieurs difficultés, et il aime mieux y voir le site de la primitive *Smyrne*, antérieure à la Smyrne actuelle dont l'histoire ne rapporte la fondation qu'au siècle d'Alexandre [2]. On reconnait dans ces ruines les vestiges d'une acropole, et la construction a ce caractère antique auquel on a attaché la dénomination de *cyclopéen*.

Les deux voyageurs étaient venus passer à Constantinople les derniers mois du rigoureux hiver de 1835; dès que la saison le leur permit, ils rentrèrent en Asie pour y commencer leurs explorations. La première qu'ils s'étaient proposée était celle du cours du *Rhyndacus*, que pas un voyageur n'avait jusqu'alors suivi dans toute son étendue. Ils traversèrent la Propontide, vinrent débarquer à *Moudania* pour gagner *Broussa;* et de là, contournant au Nord et l'Ouest les bords du lac d'*Aboullionte*, ils arrivèrent au point où le Rhyndaque verse ses eaux dans le lac. *Kirmasli* est le premier lieu notable que l'on rencontre sur le fleuve, à quatre heures environ au-dessus de l'embouchure. Le Rhyndaque coule presque constamment dans une vallée étroite, profondément encaissée, présentant fréquemment les sites pittoresques des régions alpines; la longueur totale de cette vallée, depuis la source du fleuve jusqu'au lac, peut être de cinquante de nos lieues communes. Dans toute cette étendue, on ne rencontre aucune ville importante. Les lieux de quelque intérêt qui s'y succèdent en remontant sont, d'abord, les ruines d'*Hadriani*, dont le nom s'est conservé

John Hamilton *and* Hugh Edward Strickland; dans les *Transactions of the Geological Society*, vol. V, p. 393, in-4.

[1] *Seven Churches*, p. 299.

[2] Hamilton, vol. I, p. 51. Comp. Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, vol. II, p. 863.

dans celui d'*Adranos* que porte le canton où ces ruines sont situées; puis, au-dessus du territoire d'Adranos, les petites villes de *Harmandjik*, de *Mohimoul*, de *Tavchanli*, et enfin, à peu de distance de la source, le village de *Tchavdour-Hissar* situé au milieu même des ruines d'*Azani* ou plutôt *Aïzani* (Αἰζανοί), que nous avons précédemment visitées avec M. de Laborde, le major Keppel et M. Texier.

Les formations au milieu desquelles coule le Rhindaque dans la partie supérieure de son cours, aussi bien que l'aspect des lieux qu'il traverse, montrent évidemment que cette longue vallée fut occupée à une époque ancienne par une chaine de lacs; cette disposition primitive de la contrée est surtout évidente dans la plaine même où se voient les ruines d'Azani [1]. Ces ruines, d'une conservation si remarquable, ne sont pas les seuls vestiges d'une ville ancienne que renferme la vallée supérieure du Rhyndaque. Tavchanli, à onze ou douze heures plus au Nord, de même que Mohimoul qui en est peu distante, sont remplis de débris qui attestent l'existence de quelque ancienne cité dans ce canton de l'*Azanitis*, et tous ces marbres provenant de monuments funéraires ont le caractère particulier que présentent les vieux monuments phrygiens [2]. M. Hamilton trouva en outre, non loin de Tavchanli, des tombeaux sculptés dans le roc tout à fait analogues à ceux de la vallée de Doganlu et des vieilles cités lyciennes. Il est donc très-probable que d'intéressantes découvertes sont réservées au futur voyageur qui poussera ses explorations des deux côtés de la vallée plus loin que n'ont pu le faire MM. Hamilton et Strickland.

De Tchavdour à *Ghiédiz*, nos deux voyageurs franchirent, comme l'avait fait précédemment le major Keppel, la chaine élevée qui forme la ligne de partage d'eaux entre le bassin du Rhyndaque et celui de l'Hermus; mais au lieu de remonter, comme M. Keppel, de Ghiédiz à Simaoul, ils poursuivirent leur route droit au Sud pour gagner *Ouschak*. Cette ligne, d'environ treize heures de marche, n'avait jusqu'alors été suivie par aucun Européen connu. Ici le sol commence à prendre une appa-

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 93 et 100.
[2] *Id.*, p. 98.

rence volcanique ; le voyageur reconnaît les approches de la Phrygie Brûlée.

A Ouschak, la route de M. Hamilton se rattachait à celles du révérend Arundell, sauf une excursion d'une journée vers l'Est, dans la direction d'Afiouni-Kara-Hissar. Cette excursion ne fut pas stérile en découvertes. *Sousous* et *Ahat-keuï*, deux villages distants d'une lieu dans la même vallée, renferment des vestiges d'antiquités qui révèlent le site d'une ancienne ville. M. Hamilton, sur l'autorité d'une inscription qu'il rencontra dans un autre village des environs, et où se lisent les mots Η ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΠΟΛΙΣ, *la ville des Trajanopolitains*, est porté à y voir l'emplacement de cette *Trajanopolis*, ville sur laquelle on n'a d'ailleurs aucun renseignement précis, si ce n'est l'existence de quelques rares médailles et une ou deux mentions dans les actes des Conciles [1]. Mais on a fait remarquer qu'Ahat-Keuï se trouve précisément à la distance où les Itinéraires anciens mettent *Acmonia*, sur la route de Cotyœum à Philadelphia, ce qui ne permet guère en bonne critique de rejeter une synonymie contre laquelle nulle difficulté ne s'élève d'ailleurs, et que d'autres inductions confirment [2]. *Trajanopolis* peut être reportée soit à Ouschak même, soit sur quelque autre point encore non reconnu du territoire circonvoisin.

D'autres découvertes de même nature ont marqué le passage de M. Hamilton dans cette portion de la Phrygie, et fournissent de nouvelles données pour appliquer au local plusieurs noms encore indéterminés de l'ancienne géographie. A *Seghiklèr*, un marbre qui avait échappé à M. Arundell révèle le site probable de *Sébastê*, ville de la Phrygie Pacatiane, connue par les médailles et par les conciles [3] ; à *Suleïmanli*, un monument de même nature et plusieurs médailles montrent, dans cette localité d'un aspect singulièrement remarquable, l'emplacement de l'ancienne ville de *Blaundus*, dont les auteurs de l'antiquité ont d'ailleurs à peine fait mention [4]. C'est ce qui a dû arriver pour bien

[1] *Id.*, p. 115.

[2] Franz, *Fünf Inschriften und fünf Stædte in Klein-Asien*, p. 6. Berlin, 1840, in-4.

[3] Hamilton, I, 121. *Comp.* ci-dessus, p. 217.

[4] *Id.*, p. 124 et suiv. *Voyez* ci-dessus, p. 217.

d'autres lieux du monde gréco-romain, quand le hasard des événements ne les a pas placés au grand jour de l'histoire; et c'est là ce qui donne une importance toute particulière, dans ces contrées classiques, aux recherches archéologiques des voyageurs, destinées fréquemment à rectifier ou à préciser les autres données topographiques fournies par l'antiquité, et souvent aussi à suppléer au silence absolu des documents écrits.

Rien n'égale l'aspect sauvage et désolé du territoire de rochers nus qui précède immédiatement, sur la route de Suleïmanli à *Koulah*, la région volcanique à laquelle convient particulièrement l'appellation de ***Katakékauméné.*** Pendant des milles entiers l'œil n'y aperçoit pas trace de culture, et c'est à peine si l'on y distingue le moindre indice de végétation. De chaque côté les rochers se projettent en pics élevés dont les sommets dentelés affectent les formes les plus variées. Quelques chênes rabougris croissent çà et là à la base des rochers; mais tout le pays intermédiaire ne présente qu'un affreux chaos de rocs pelés. En quelques endroits, le micaschiste et le quartz soulevés par l'éruption du trachyte ajoutent encore à la stérilité du sol. Ces roches ont évidemment été altérées par l'action du feu, car dans quelques ravins les voyageurs observèrent le quartz stratifié, et une roche dure, bleue, à demi vitrifiée, semblable à de l'argile changée en jaspe ou pierre lydienne. A mesure que l'on avançait, néanmoins, le pays redevenait plus boisé, et la route traversa bientôt après de vastes taillis où les jeunes chênes étaient couverts de noix de galle, dont on envoie à Smyrne des quantités considérables pour l'exportation. M. Hamilton et M. Strickland avaient supposé jusque-là que ces hauteurs trachytiques étaient le commencement de la Katakékauméné, marquée sur la plupart des cartes comme s'étendant beaucoup plus loin à l'Est; mais ils virent alors qu'elles forment une masse isolée, sans liaison avec aucun autre système de roches ignéennes [1].

Quelques lieues avant d'arriver à Koulah, une éminence assez considérable qu'ils gravirent, non loin du village d'*Ak-Tâsch* (la Pierre Blanche), leur procura une vue très-étendue du pays

[1] *Id.*, p. 133.

où ils allaient pénétrer. Vers le Nord, l'œil plongeait sur la suite de vallées où coule l'Hermus, remarquables par leur aspect de dénudation, et sur de vastes gradins isolés des deux côtés de la rivière, qui ont été successivement des fonds de lacs, puis des plaines, avant d'être ce que nous les voyons aujourd'hui, les sommets de plateaux élevés. La ligne dentelée et onduleuse de leurs bords et de leurs escarpements prouve que la rivière a été l'agent de la configuration actuelle du pays, et non les déchirements et les fissures qu'auraient produits des tremblements de terre ou des convulsions volcaniques. Plus loin dans le Nord on apercevait les cimes couvertes de neige de l'*Ak-Dâgh*, qui se dresse entre Ghiédiz et Simaoul, et les crêtes plus orientales du *Mourad-Dâgh;* tandis que vers le Sud la vue était bornée par les sommets neigeux du *Tmolus*. A Ak-Tâsch, l'eau entra en ébullition à 207° 4 du thermomètre Fahrenheit, ce qui donne une altitude approximative de 2,800 à 3,000 pieds anglais, c'est-à-dire de 850 à 900 mètres [1].

Jusqu'à présent, sauf un très-petit nombre de cas isolés, nous manquions absolument d'observations de hauteurs sur les montagnes et les plateaux de la Natolie : celle que nous venons de rapporter est en quelque sorte le point de départ d'une longue série d'observations analogues faites depuis dix ans seulement dans toutes les parties de la Péninsule. C'est un élément nouveau, et un élément très-important, ajouté aux autres données, astronomiques ou physiques, sur lesquelles se fonde la description exacte d'un pays et la construction de sa carte; c'est au moyen de ces mesures d'*altitudes* rapportées au niveau de la mer, mesures convenablement multipliées et croisées dans plusieurs directions, que nous pouvons nous former une idée juste de la dépression des vallées, du niveau des plateaux et de la hauteur des chaînes de montagnes qui les dominent, en un mot, de la configuration d'une grande contrée naturelle et de toutes les modifications qui en constituent le relief [2].

C'est à deux lieues seulement à l'Est de Koulah que commencent à se montrer d'une manière bien tranchée les terrains

[1] Hamilton, I, 135.

[2] *Voyez* fin du volume, dans l'Appendice, le tableau synoptique que nous avons dressé des mesures d'altitudes relevées jusqu'à présent dans la Péninsule.

de la *Katakékauménê*. A partir de ce point, les plaines de cette région brûlée sont semées de soulèvements coniques, avec toutes les marques des cratères éteints; parmi ces cônes volcaniques des environs de Koulah, il en est trois qui se distinguent entre tous les autres par leur grandeur et leur apparence : ce sont bien là, évidemment, les trois *soufflets*, τρεῖς φῦσαι, que mentionne Strabon dans la description qu'il nous a laissée de cette région [1]. Partout où le terreau s'est reformé dans la plaine, le sol, mieux cultivé que dans beaucoup d'autres parties de l'Asie-Mineure, se pare d'un très-grand nombre d'arbres fruitiers. Laissons le voyageur nous dépeindre lui-même l'impression qu'il éprouva lorsque son regard put embrasser l'ensemble de cette singulière contrée :

« Le terrain s'élevait graduellement au-dessus des formations schisteuses; nous atteignîmes enfin une petite chaîne composée de micaschiste et de quartz, qui sépare la plaine de Koulah du pays plus oriental que nous venions de traverser. Ici une perspective remarquable se déploya tout à coup devant nous, et d'un seul coup d'œil nous pûmes saisir les traits principaux de la Katakékauménê. Vers le Nord, à notre droite, on voyait se terminer la chaîne aride sur laquelle nous nous trouvions; à l'Ouest de ce point, un pic en dôme de scories noires et de cendres s'élevait d'environ 500 pieds (150 mètres) au-dessus de la plaine. C'est le *Kara-Devlit*, ou l'Encrier Noir, le volcan de Koulah. A la distance rapprochée où il était de nous, aucun des effets de son caractère sauvage et accidenté ne nous échappait; telle est la rapidité de sa pente, que gravir ce cône de cendres nous paraissait chose impossible. Devant nous une coulée de lave noire s'étendait de droite à gauche. Sa surface raboteuse, brisée et contournée de mille manières différentes, ressemblait aux vagues pétrifiées d'une mer en fureur; et à mesure qu'elle s'éloignait de la base du cône, elle formait un contraste plus tranché avec la plaine fertile au milieu de laquelle elle semblait couler. Au delà dans le Nord-Ouest, on apercevait d'autres cônes volcaniques, qu'à leurs formes adoucies, à leur apparence cultivée, ainsi qu'aux vignobles qui en atteignaient le sommet, on pouvait juger appartenir à une période beaucoup plus ancienne.

[1] *Voy.* la p. 405 du volume précédent.

A notre gauche nous avions en outre la ville même de Koulah, avec ses minarets gracieusement élancés, s'élevant au-dessus de la couche de lave sur la pointe méridionale de laquelle elle est bâtie; enfin, à l'arrière-plan du tableau, une ligne de hauteurs pittoresques et doucement ondulées s'étendait du Sud-Est au Nord-Ouest, embrassant la plaine dans un vaste demi-cercle (1). »

De Koulah à Smyrne, où vint se terminer cette première tournée, MM. Hamilton et Strickland suivirent la route qu'Arundell et Keppell avaient déjà parcourue. Ils virent *Adala*, ville peu importante que sur le rapport des noms on a identifiée avec l'ancienne *Attalia*, bien qu'elle ne renferme aucun vestige d'antiquités; ils traversèrent les plaines qui s'étendent à l'Ouest d'Adala sur la gauche de l'Hermus, et dont la riche végétation forme un contraste frappant avec le caractère sombre de la région volcanique; ils contemplèrent avec étonnement la multitude de pyramides tumulaires qui couvre la plaine voisine des ruines de Sardes, et du milieu desquelles se détache le monument que d'après Hérodote on nomme le *Tombeau de Halyatte*. Celui-ci n'a pas moins d'un demi-mille de circonférence à sa base. Les Turks donnent à cette antique nécropole des rois lydiens — les deux voyageurs y comptèrent plus de soixante pyramides — le nom caractéristique de *Bïn Tépèh*, les Mille Collines. « Il est impossible, dit M. Hamilton, d'arrêter ses regards sur cette réunion de *tumulus* gigantesques, dont trois surtout se distinguent par leurs grandes dimensions, sans être frappé de la puissance du peuple qui les érigea, et sans admirer l'énergie d'une nation qui s'efforça de conserver la mémoire de ses rois et celle de ses ancêtres par des monuments d'une construction si massive et si durable. Jusqu'à présent, en effet, ils paraissent avoir échappé à la main destructive des conquérants; mais le temps et les moyens dont nous disposions ne nous permettaient pas de faire aucune tentative pour pénétrer dans l'intérieur d'un de ces sépulcres royaux. C'est cependant une entreprise qui probablement réserverait une riche récompense au spéculateur ou à l'antiquaire (2). »

1 Hamilton, I, 136.
2 *Id.*, p. 146.

Une remarque que plus d'un voyageur avait faite en Natolie, ainsi que dans d'autres pays de l'Orient, frappe également M. Hamilton : c'est le grand nombre de fontaines dont les routes sont pourvues. Ces fontaines sont d'un prix inestimable pour le pauvre pèlerin qui traverse des plaines brûlantes et desséchées, et souvent elles sont uniquement dues à l'hospitalité native du paysan turk. En certains endroits où il n'y a ni source ni courant d'eau, l'habitant charitable du village voisin place un grand vase d'eau dans une hutte grossièrement construite ; cette eau bienfaisante est renouvelée chaque jour, ou aussi souvent qu'il est nécessaire, et quelquefois elle est apportée d'une distance assez considérable.

Déjà cette première excursion des deux savants voyageurs a produit de notables résultats. Le cours du *Rhyndaque*, inexploré jusqu'alors, a été reconnu tout entier, depuis le lac d'Apollonia jusqu'aux sources du fleuve; le site de plusieurs anciennes villes, *Hadriani*, *Sébastê*, *Blaundus*, a été découvert ou précisé; de nouvelles notions ont été recueillies sur l'aspect et la nature géologique de la Phrygie occidentale. Cette course n'était cependant en quelque sorte qu'un essai, une préparation à de plus lointaines explorations. Séparé désormais de M. Strickland, qui s'était rembarqué à Smyrne pour l'Angleterre, M. Hamilton eut à examiner dans quelle direction se porterait son expédition prochaine. Les circonstances en décidèrent bientôt après. C'est vers les montagnes de l'Arménie que nous allons maintenant l'accompagner, pour revenir encore une fois, mais par une route nouvelle, vers les bords de la mer Égée.

M. Hamilton se rend de Constantinople à Trébizonde par mer, dans les derniers jours de mai 1836 ; puis franchissant la passe difficile qui sépare la côte pontique du bassin de l'Euphrate, il gagne Erzeroum d'où il continue sa route vers l'intérieur du plateau arménien. Il s'y avance jusqu'à la ville de Kars et aux ruines singulièrement remarquables de l'ancienne cité d'Ani, capitale de la dynastie Bagratide ; et revenant par le bassin du haut Tchorok, il voit Ispir, *Baïbourt*, *Balahor*, et rentre dans Trébizonde après avoir examiné les mines de *Gumisch-khanèh*. Sauf pour deux ou trois points d'ailleurs bien connus par les

relations antérieures, cette excursion sort tout entière des limites de l'Asie-Mineure; mais le retour de Trébizonde vers l'intérieur de la Péninsule va nous conduire sur plusieurs lignes peu connues, dont quelques-unes n'avaient jamais été vues par d'autres voyageurs.

Kinneir était jusqu'alors le seul qui eût parcouru la route de terre longeant la côte entre Trébizonde et les bouches du Halys[1]; M. Hamilton, qui a suivi cette route jusqu'à Sinope, a fort ajouté aux observations de son prédécesseur. C'est le 6 juillet qu'il quitte Trébizonde pour commencer ce nouveau voyage: M. Texier, dont nous avons précédemment esquissé l'itinéraire depuis Tarsous jusqu'à la mer Noire, arrivait en ce moment même à Malatïah, dans sa route vers le haut Euphrate. Les deux savants voyageurs recueillaient ainsi en même temps, sur des points différents de la même région, la riche moisson de faits nouveaux qui y a tant agrandi le domaine de nos connaissances positives.

L'itinéraire côtier de M. Hamilton est très-circonstancié. Pas un accident notable de cette longue zone littorale; pas une vallée, pas un ruisseau, pas un village, pas une baie ni une pointe de terre n'y sont omis. La nature géologique du sol est soigneusement indiquée, aussi bien que l'aspect du pays et la végétation. Les détails de mœurs et même les indications statistiques ne sont pas négligés, toutes les fois qu'une donnée instructive s'y rattache; enfin, l'auteur discute, station par station, l'application au local actuel de tous les noms que fournissent pour cette côte les anciens géographes, les historiens, et surtout les périples détaillés qui nous en sont parvenus. Très-souvent ses rapprochements, appuyés sur la comparaison des distances, se trouvent inopinément fortifiés par des rapports de noms inaperçus jusqu'alors, et qui montrent combien sont durables les appellations locales imposées dès la plus haute antiquité aux caps, aux rivières ainsi qu'aux habitations des hommes, lorsque la nature isolée du pays l'a préservé, comme cela a eu lieu dans ces cantons reculés de l'Asie-Mineure, du passage fréquent des races étrangères. La plupart de ces noms

[1] Ci-dessus, p. 175.

obscurs n'ont d'ailleurs qu'un intérêt purement géographique; quelques-uns, cependant, se lient aux souvenirs de l'histoire et en éclaircissent des circonstances restées obscures. C'est ainsi que la découverte que fit M. Hamilton du nom de *Kérasoun-Déré*, appliqué dans le pays à une vallée solitaire qui débouche entre Trébizonde et Tiréboli [1], vient révéler l'emplacement plus que probable de la *Kerasûs* mentionnée par Xénophon dans son Itinéraire des Dix-Mille, et dont la confusion avec une autre *Kerasûs* surnommée *Pharnacia*, située plus loin sur la même côte entre Tiréboli et le cap Vona, avait jeté les géographes dans d'inextricables embarras. M. Hamilton a retrouvé au Sud d'*Ounièh*, dans des vallées où nul Européen n'avait jamais pénétré, des procédés métallurgiques tout à fait primitifs, qui font songer à ces anciens Khalyhes que les plus vieilles traditions placent sur cette partie de la côte pontique [2].

Arrivé à *Sinope*, M. Hamilton quitte la côte et rentre dans l'intérieur. Les lignes multipliées qu'il y parcourt, avant de gagner *Angora*, sont aussi pour la plupart fécondes en renseignements géographiques tout à fait neufs. Il franchit les montagnes élevées qui séparent, au sud de Sinope, le profond bassin de la rivière de *Kastamouni* des versants inclinés vers la côte; et de *Voïavat* il revient à l'Est couper le *Kizil-irmak* au point où Macdonald Kinneir l'avait passé dans son voyage de 1814. Mais à *Vézir-Keupri* il quitte la trace de tous les voyageurs précédents; et prenant une direction encore inexplorée entre Amasièh et le golfe de Samsoun, il arrive ainsi directement à *Niksar*, près de la rive droite de l'ancien *Lycus*, après avoir visité la petite ville de *Ladik* et traversé la plaine de *Phanaræa*, où il cherche inutilement, au confluent du *Lycus* et de l'*Iris*, les vestiges absolument effacés de l'ancienne *Megalopolis*. Quelques débris de piliers, restes d'un pont qui joignait les deux rives du fleuve au-dessous du confluent des deux rivières, peuvent seuls y révéler l'existence d'une ville importante [3]. Plus heureux à son retour de Niksar vers *Tokat*, il trouve à quelques lieues au-dessus de cette dernière ville, et sur la même rivière,

[1] Hamilton, I, 250.
[2] *Id.*, p. 276.
[3] *Id.*, p 342.

des ruines dont le nom turk de *Gumének* garde encore la trace reconnaissable de celui de *Comana* : c'était la *Comana Pontica*, un des grands centres sacerdotaux de l'ancienne Cappadoce [1]. M. Hamilton se rend ensuite de Tokat à *Tchouroum* par *Amasièh*, *Tourkhal* et *Silèh*; puis de Tchouroum poussant une pointe au Sud, dans la direction de Ieuzghât, il vient reconnaître les antiquités si curieuses de *Kara-Hissar* et de *Boghaz-keuï*, découvertes l'année précédente par M. Texier, et constate par sa description la parfaite exactitude de notre savant compatriote [2]. De Ieuzghât, M. Hamilton revient définitivement vers le Halys, qu'il passe près de *Kaledjik* pour gagner directement *Angora*.

Après avoir examiné dans le plus grand détail les restes de l'époque romaine que renferme encore l'ancienne Ancyre et surtout les deux inscriptions célèbres de l'*Augusteum*, notre voyageur se remet en route vers Afioum-Kara-Hissar. Prenant vers le Sud-Ouest une route moins battue que celle qui court directement à l'Ouest, il traverse des plaines unies où les Turkomans aiment à dresser leurs tentes, comme au temps d'Erthogrul et d'Othmân auxquels les sulthans d'Iconium avaient abandonné ces districts voisins du Sakaria, et il arrive à la petite ville de *Sévri-Hissar*, non loin de laquelle, à *Bala-Hissar*, se trouvent les ruines de l'antique *Pessinûs* découvertes en 1835 par M. Texier. M. Hamilton décrit aussi ces ruines et constate par la discussion des anciennes autorités qu'elles représentent bien réellement le site de l'antique capitale des rois phrygiens, identité que confirma d'ailleurs surabondamment la découverte subséquente d'une inscription trouvée par M. Hamilton lui-même à Sévri-Hissar [3]. Ce point de géographie ancienne est un repère fort important pour fixer sur la carte un grand nombre de positions secondaires de la Galatie.

Les renseignements recueillis par M. Hamilton de la bouche des habitants, et ses propres observations dans sa route vers Afioum-Kara-Hissar, ont établi un fait non moins important pour la géographie de cette partie du plateau phrygien : c'est

[1] Hamilton, I, 350. *Voyez* la p. 392 du volume précédent.
[2] *Id.*, p. 382.
[3] *Id*, p. 438 sqq., et l'inscription n° 147 de l'Appendice.

l'existence d'une branche méridionale du Sakaria qui a sa source à huit heures dans le Sud-Ouest de Sévri-Hissar, et qui va plus loin se réunir à l'*Engouri-tchaï*, ou rivière d'Angora. Beaucoup de difficultés et de contradictions apparentes dans les anciens textes se concilient ainsi et s'expliquent naturellement [1].

Aucune partie des nombreux itinéraires de M. William Hamilton n'a été plus féconde en observations curieuses et en intéressantes découvertes, que la route de Sévri-Hissar à *Afioum-Kara-Hissar*. Les premières vallées du territoire montueux qui succède tout à coup, en approchant d'Afioum-Kara-Hissar, aux vastes plaines unies et déboisées que le voyageur avait eu à traverser presque sans interruption depuis Angora, sont littéralement jonchées d'anciennes ruines. Parmi ces ruines, quelques-unes appartiennent seulement à la période byzantine; mais la plupart remontent aux temps de la splendeur impériale des premiers Césars. Près d'un village turkoman nommé *Alekiam*, une inscription lui révèle le site d'*Orcistus*, ville fort obscure, d'ailleurs, et qui ne nous est connue que par les actes du concile de Chalcédoine [2]; les indications combinées des Itinéraires romains, de Strabon et de l'histoire byzantine, lui montrent dans d'autres ruines plus considérables que les Turks nomment *Assar-keuï*, et les Turkomans *Hergan-kalèh*, l'emplacement au moins très-probable de l'ancienne cité d'*Amorium* [3]. Ces deux villes appartenaient au versant du Sangarius; la première était située à très-peu de distance d'un lac que l'on désigne comme la source du fleuve.

Entre *Beïad* et *Eski-Kara-Hissar*, à huit lieues environ dans le Nord-Est d'Afioum, M. Hamilton visita de curieuses excavations pratiquées dans la montagne, et que les habitants désignent sous la dénomination de *Kirk-Hïn*, les Quarante-Cavernes [4]. M. Texier les avait déjà vues l'année précédente,

[1] Hamilton, I, 442.
[2] *Id.*, p. 447; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 71.
[3] Hamilton, I, 449; et Leake, p. 86.
[4] On sait que les Turks, comme les Arabes et les Persans, désignent communément par certains nombres de convention, tels que Quarante, Cent, Mille-et-Un, des quantités considérables et indéterminées.

mais sans en donner de description circonstanciée. Ce nom de Kirk-Hïn s'applique à un massif de rochers blancs, remarquable par sa forme et son isolement. La face excavée est parfaitement verticale; les grottes artificielles y sont en très-grand nombre, quelques-unes sans communication avec les grottes latérales, d'autres communiquant entre elles, toutes ayant un aspect très-singulier. Plusieurs des excavations supérieures sont tout à fait inaccessibles, les marches grossièrement pratiquées dans le roc pour y atteindre extérieurement s'étant usées et détruites par l'action du temps. On peut encore arriver aux chambres les moins élevées. La plupart de celles où le voyageur pénétra se composaient de plusieurs grottes communiquant de l'une à l'autre; dans aucune il ne vit de niche pour y placer des cercueils. M. Hamilton avait été disposé d'abord à voir dans ces hypogées la nécropole de quelque ancienne ville du voisinage, analogue aux curieux monuments de la vallée de Doganlu; mais le grand nombre d'excavations semblables qu'il rencontra plus tard dans la Cappadoce l'ont conduit à leur attribuer une origine plus ancienne et un usage plus général. Il lui a semblé que de pareils travaux, qui constituent de véritables villes souterraines, devaient appartenir à quelque race troglodytique des premiers temps de l'histoire, et remonter à l'époque inconnue de la plus ancienne occupation de l'Asie-Mineure. D'autres vallées voisines de celle de Kirk-Hïn renferment du reste des excavations semblables [1].

Ce n'est pas la seule singularité qu'elles offrent à l'observation du voyageur. A un mille environ au delà de Kirk-Hïn, M. Hamilton fut frappé des formes remarquables que l'action longtemps prolongée des éléments a données à la roche friable, de la nature de la pierre-ponce, qui constitue ces vallées. Un groupe de cônes élevés, s'élançant en pointes ou brisés en forme de tours à pinacles gothiques, s'étend à une certaine distance à partir de la base des collines. Quelques-uns des plus rapprochés de la plaine ont jusqu'à cinquante pieds de haut; d'autres plus voisins du sommet des rochers, ne sont en quelques sorte qu'à la première période de leur formation [2]. C'est, sur

[1] Hamilton, I, 459.

[2] *Id.*, p. 460.

une moindre échelle, un phénomène tout à fait semblable, dans sa cause et ses effets, aux formations de la vallée d'Urgub que nous a si bien fait connaître M. Texier.

D'Afioum-Kara-Hissar, M. Hamilton se disposa à franchir la chaîne calcaire de ***Sultan-Dâgh***, qui borne au Sud la Phrygie Parorée, pour aller visiter le site d'Antioche de Pisidie, découvert par M. Arundell près de la ville de ***Ialobatch.*** Cette route, comme tant d'autres que notre voyageur a suivies dans ses courses en Asie-Mineure, n'avait pas encore été vue par un Européen; M. Hamilton y trouva l'occasion d'examiner la nature géologique du versant Sud-Ouest du Sultan-Dâgh et des plaines enfoncées qui le terminent. Les eaux n'y ont d'autre écoulement que le lac d'***Egherdir***, et un second lac beaucoup moins étendu qui est à quatre ou cinq lieues dans le Nord. On doit aussi à M. Hamilton d'avoir le premier déterminé, quoique approximativement, la véritable forme du lac d'***Egherdir***, dont la partie septentrionale, en partie isolée par un étranglement considérable, forme comme un autre lac qui porte le nom particulier de ***Hoïran-gheul***, ou lac de Hoïran.

La route d'Egherdir à ***Isbarta***, et la description des ruines de ***Sagalassus***, sans ajouter de faits précisément nouveaux à ceux que les itinéraires du Rév. Arundell avaient fait connaître, ne laissent pas de renfermer un certain nombre de détails que les géologues et les antiquaires recueilleront avec intérêt. Sagalassus est le dernier terme de cette longue exploration du savant voyageur. Reprenant de là le chemin de Smyrne, il vient à ***Bouldour***, près du lac du même nom, et de Bouldour, tirant droit au Nord, il gagne les sources du Méandre, après avoir visité, près d'un village nommé ***Kadèkli***, une montagne percée d'excavations tout à fait analogues à celles de Kirk-Hïn. M. Hamilton examine très en détail la topographie des environs de ***Dinaïr***, où le Méandre a ses sources; puis il revient à l'Ouest, longe le lac de ***Tchardak***, suit la vallée du ***Tchoruk-sou*** qui le conduit aux ruines de ***Colossæ***, de ***Laodicea*** et de ***Hierapolis***, et descendant ensuite le cours sinueux du Méandre depuis le confluent du Tchoruk, il voit encore les sites des anciennes cités qui bordaient autrefois toute cette partie du fleuve, ***Tripolis***, ***Antiochia ad Mæandrum***, ***Mastaura***, ***Nysa*** et ***Tralles***,

d'où laissant à gauche les ruines de la Magnésie du Méandre, il regagne enfin *Smyrne* par *Aïasolouk* et la plaine de *Tourbali*. Le voyage que M. Hamilton venait d'achever si heureusement avait duré précisément cinq mois : parti de Constantinople le 20 mai pour Trébizonde et l'Arménie, il rentrait à Smyrne le 20 octobre, après avoir parcouru une étendue de routes que le détail des itinéraires ne porte pas à moins de 2,289 milles anglais, ou 763 lieues.

L'hiver qui s'approchait ne permettait pas de reprendre avant plusieurs mois les courses dans l'intérieur ; M. Hamilton cherchait de quelle manière il emploierait un temps qu'il ne voulait pas perdre dans l'inaction. Il était presque résolu à se rendre en Égypte ou en Syrie, lorsqu'il fit la connaissance d'un de ses compatriotes, M. James Brooke, qui visitait la Méditerranée sur son propre bâtiment, le schooner *the Royalist*, avec lequel il a depuis parcouru les parages lointains de l'Asie Orientale et les côtes de Bornéo. L'opulent touriste proposa à notre voyageur de consacrer quelques mois à l'examen des côtes de l'Ionie et de la Carie : l'offre fut acceptée avec empressement, et deux jours après on avait mis à la voile.

Dans cette excursion, qui se termine à l'île de Rhodes, le schooner touche à tous les points intéressants de la côte, et M. Hamilton trouve lieu encore à de savantes études sur les débris de villes antiques dont le littoral de l'Asie-Mineure est couvert, même après les descriptions de tant de voyageurs et d'archéologues qui l'y ont précédé [1]. Mais la suite de ses explorations qu'il avait hâte de reprendre dans des parties moins connues de la Péninsule, le ramènent à Smyrne dès le milieu de février, et bientôt après de Smyrne à Constantinople. Il y fit ses dispositions pour le nouveau voyage qu'il allait entreprendre; son but, cette fois, était d'examiner d'une manière spéciale la configuration et la structure géologique des provinces centrales, depuis la Katakékauménê jusqu'au mont Argée, en passant par le grand lac salé du plateau phrygien que pas un voyageur encore n'avait reconnu, et dont au-

[1] M. Brooke a communiqué à la Société de Géographie de Londres une notice sur l'île et le golfe de Symi. *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VIII, 1838, p. 129.

cune carte m'indiquait exactement ni la situation ni la forme.

Une intéressante excursion de Moudania aux ruines de *Cyzique*, en longeant successivement les bords septentrionaux du lac d'*Aboullionte* et les rivages de la mer de *Marmara*, prélude à cette importante exploration. Revenant par l'Ouest et le Sud du lac de *Manïas*, M. Hamilton rejoint à *Sousourli* la vallée du *Macestus*, qu'il s'était proposé de remonter jusqu'à son origine, comme il avait, l'année précédente, remonté celle du Rhyndacus. Beaucoup de voyageurs avaient suivi le cours du *Sousourli-tchaï* — nom que l'ancien *Macestus* porte aujourd'hui dans sa partie inférieure — jusqu'au coude qu'il décrit brusquement un peu au-dessus de *Bogaditza*. M. Hamilton est le premier qui en ait reconnu la partie supérieure, depuis Bogaditza jusqu'à la source du fleuve. Non loin de cette source, notre voyageur constate l'emplacement de deux anciennes villes de l'*Abbaïtis*, *Sinaus* qui a gardé son nom presque inaltéré dans la ville actuelle de *Simaoul*; et l'*Ancyra Phrygiæ*, surnommée *Ferrea* dans les écrivains du Bas-Empire, que l'on sait avoir été peu éloignée de Synaus, et qui a en effet laissé des ruines assez remarquables à trois lieues de Simaoul vers le Nord-Ouest [1]. Le major Keppel, dans son excursion aux ruines d'Azani, avait touché à cette Simaoul, mais sans pénétrer dans la vallée du Macestus dont il ne se croyait pas si rapproché.

Cette première reconnaissance terminée, M. Hamilton franchit, à une élévation de 3,780 pieds anglais au-dessus de la mer (1,152 mètres) le dos de montagnes qui forme ici la limite du bassin de la Propontide; et redescendant par une pente extrêmement rapide la profonde et pittoresque vallée de l'*Aïnèh-tchaï*, un des affluents septentrionaux de l'*Hermus*, il franchit ce dernier fleuve dans la direction de *Koulah*. Ici le voyageur foulait de nouveau le sol volcanique de la *Katakékauménê*, théâtre d'une de ses précédentes explorations; il y complète ses premières études par une investigation plus attentive et plus circonstanciée de ce singulier territoire, où les antiques convulsions de la nature sont restées empreintes en caractères si frappants [2]. Les observations du géologue ne font jamais ou-

[1] Hamilton, II, 124 et suiv.

[2] *Id.*, p. 135 et suiv. La géologie de la Katakékauménê a été l'objet

blier à M. Hamilton les recherches de l'antiquaire. Koulah et ses environs lui ouvraient à cet égard un ample champ d'études. De nombreuses ruines y attestent l'existence de plusieurs villes anciennes, dont les noms, pour quelques-unes d'entre elles, ne nous ont pas été transmis par ce qui nous reste des auteurs de l'antiquité, et les inscriptions que l'on y déterre ne fournissent pas toujours un secours suffisant pour suppléer à cette absence de documents écrits. M. Hamilton fut cependant assez heureux pour trouver à *Mégnèh* le nom des *Méoniens*, ΜΑΙΩΝΩΝ, écrit sur un ancien marbre, et il put ainsi confirmer par un témoignage direct le rapprochement que le major Keppel avait déjà fait entre le nom de ce village et celui d'une ville de *Mæonia*, dont l'existence est attestée par d'anciens témoignages. *Sidas-Kalèh*, nom que dans le pays on donne à de vieilles ruines situées au nord de Koulah, de l'autre côté de l'Hermus, lui révélèrent aussi d'une manière indubitable le site d'une ancienne cité lydienne, *Sittæ* ou *Sitæ*, mentionnée par Ptolémée et dont on a beaucoup de médailles.

De Koulah M. Hamilton se porte au Sud-Ouest vers le bassin du haut Méandre, dont il se proposait de reconnaître quelques points encore mal étudiés. Laissant à gauche le canton où l'année précédente il avait découvert près de Suleïmanli le site de *Blaundus*, il vient passer le *Keuplu-sou* et le *Banas-tchaï* a peu de distance au-dessus de leur jonction avec le Méandre; puis remontant jusqu'à *Ischékli* la vallée de ce dernier fleuve, par une des routes que M. Arundell avait suivies dans son voyage de 1833, il continue d'avancer dans la même direction d'Ischékli à *Sandukli* par la vallée du *Sandukli-tchaï*, un des principaux affluents dont se grossit le haut Méandre, et de Sandukli à *Afioum-Kara-Hissar* par la haute région à laquelle s'adossent d'un côté le versant de la mer Égée, de l'autre les plaines élevées du plateau phrygien.

L'itinéraire d'Afioum-Kara-Hissar à *Konièh*, malgré les nombreuses descriptions que d'autres voyageurs en ont données, paraît en quelque sorte nouveau dans la relation de M. Hamilton

d'un travail spécial de M. William Hamilton, dont sa relation ne reproduit que les traits principaux. *Voy.* la Bibliographie, fin du volume.

par l'intérêt et la diversité des observations dont il l'a rempli. Ici comme partout, les profondes et solides discussions de géographie comparée marchent constamment de front avec les études de géographie positive et de géologie. Pour se rendre de Konièh à Ak-Seraï et au lac Tatta, le savant voyageur résolut de passer par Karabounar, afin d'en étudier les phénomènes volcaniques; une voie plus directe par *Obrouk* et *Sultan-Khan* coupe les steppes désertes de l'ancienne Lykaonie. De Konièh à *Ismil*, et d'Ismil à *Karabounar*, la route, dans une étendue de deux journées de marche, suit presque constamment des plaines nues et unies comme la surface d'un lac, où l'œil est fréquemment abusé par le singulier phénomène que l'on désigne sous le nom de *mirage*. Au commencement de juillet, où M. Hamilton traversa ces plaines, l'herbe y était brûlée par le soleil; mais en hiver elles sont inondées, et certains endroits sont alors recouverts de trois à quatre pieds d'eau.

M. Hamilton décrit ainsi ces effets de mirage qui ne se produisent, on le sait, que dans les plaines d'une vaste étendue : « Nous étions partis de Konièh à six heures du matin; à mesure que nous avancions, et surtout vers les neuf heures, le phénomène devenait plus prononcé, et l'illusion plus complète. A diverses reprises Dimitri s'écria qu'il y avait de l'eau devant nous à moins d'un quart de mille; et après avoir été dix fois désappointé, il répétait encore : « Bien, bien! mais cette fois-ci c'est certainement de l'eau, » — désignant du doigt une apparition nouvelle, qui n'était qu'une nouvelle illusion. Si nous nous retournions du côté de Konièh, l'effet devenait surtout très-remarquable, car on voyait distinctement une image renversée des minarets et des arbres au-dessous des objets mêmes, pareille à la réflexion des rives d'un lac ou d'une rivière à la surface de l'eau. A mesure que la journée avançait, l'atmosphère devenait plus vaporeuse; et je remarquai que la moindre inégalité partielle, que la moindre ondulation de la plaine, que même un petit monceau de terre ou de fumier à une faible distance, produisait l'apparence trompeuse d'un amas d'eau. Une maison, ou tout autre objet éloigné d'un mille ou plus et s'élevant au-dessus de la ligne de l'horizon, paraissait suspendu dans l'air, à moins que le sommet n'en fût assez élevé

pour dépasser l'ondulation perceptible de l'atmosphère : dans ce dernier cas, une portion seulement de la base disparaissait. L'effet du mirage était aussi accru par les ondulations des couches chaudes et froides de l'air, et il obéissait au vent comme les vagues à la surface de l'eau, ce qui produisait l'effet d'un mirage mouvant assez semblable aux jets ondoyants d'une aurore boréale.

» Ces phénomènes peuvent ainsi se diviser en deux classes : l'apparition trompeuse de l'eau, et l'élévation apparente des objets au-dessus de leur position réelle. Ces deux effets semblaient être produits par l'inégalité de puissance réfrangible des différentes couches de l'air plus ou moins raréfiées, et peut-être étaient-ils augmentés par le plus ou moins d'humidité de ces couches superposées. Or, comme cette différence de puissance réfrangible n'existe qu'à quelques pieds du sol échauffé qui la produit, il s'ensuit qu'en général le mirage ne se montrera que dans une plaine d'une étendue considérable où l'œil est près du sol, et où aucun objet ne s'interpose pour empêcher les rayons réfractés d'arriver de l'horizon à l'œil à travers nombre de couches d'air différemment raréfiées [1]. »

Après avoir examiné les montagnes volcaniques de *Karabounar* situées vers l'extrémité Sud-Est de l'ancienne Lykaonie, le voyageur continue d'avancer vers *Ak-Seraï;* la route, qui depuis Kara-Hissar avait été constamment dirigée à l'Est-Sud-Est, se relève ici presque directement au Nord. A cinq heures d'Ak-Seraï vers le Sud-Est, il y a des ruines anciennes que M. Hamilton croit pouvoir identifier avec le site de *Nazianzus*, ville qui n'est d'ailleurs notée que pour avoir donné naissance à un des Pères de l'Église; la distance connue par les Itinéraires de Nazianze à *Archelaïs*, conduit précisément à Ak-Seraï, qui semble ainsi devoir représenter cette ancienne colonie de l'empereur Claude, quoiqu'on n'y trouve aujourd'hui nul vestige de l'époque romaine. Cette opinion avait été déjà émise par le colonel Leake, et M. Hamilton la fortifie par de nouvelles considérations [2].

¹ Hamilton, II, 211.

² Hamilton, II, 230 et suiv.; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 75.

Pline, d'après les autorités qu'il a compilées, dit qu'*Archelaïs* était arrosée par le Halys. Or Ak-Seraï est à dix-huit lieues au moins dans le Sud-Ouest de ce fleuve; et la rivière qui la traverse, nommée par les Turks *Beïas-sou*, ou la Rivière Blanche, va se perdre, huit lieues plus bas, dans le grand lac salé de Touzla, le *Tatta Lacus* des anciens. Il y a là une difficulté que M. Hamilton nous paraît expliquer très-beureusement. Le sens du mot Halys est celui de *rivière salée*, et cette dénomination générique a bien pu s'appliquer également à un courant qui va se jeter dans un vaste amas d'eaux saumâtres après avoir traversé des terrains imprégnés de sel. On sait que Pline croyait à l'existence d'une branche méridionale du Halys, — c'est sur cette branche qu'Archelaïs aurait été située, — et c'est une des plus importantes corrections apportées par les explorations récentes dans la géographie de cette partie de l'Asie-Mineure, d'avoir constaté que cette prétendue branche du fleuve, née d'une simple équivoque et que l'on voit représentée sur toutes les anciennes cartes, n'existe réellement pas [1].

M. Hamilton, ayant descendu la vallée du *Beïas-sou*, arriva aux bords du grand lac, dont le nom turk de *Touz-Gheul* ne signifie autre chose que *Lac Salé*. Il est bordé, surtout du côté du Sud où la rivière d'Ak-Seraï vient s'y perdre, de terrains marécageux recouverts d'une incrustation saline; en hiver, ces terrains sont inondés, et le lac prend des dimensions beaucoup plus étendues. L'eau en est tellement saturée de sel, que les gouttes qui jaillissaient sur les habits des voyageurs y laissaient en se séchant une petite masse de sel pur. En hiver, quand les ruisseaux des hauteurs voisines viennent s'y mêler et le remplir, la proportion de matière saline est beaucoup moins considérable [2].

Notre voyageur longe dans toute son étendue le bord oriental du lac, jusqu'à *Kodj-Hissar*, petite ville située vers l'extrémité Nord, et dont la principale industrie est l'exploitation de cette grande saline naturelle. Un fait géologique que M. Hamilton signale comme digne d'attention est la relation qui paraît exister

[1] *Voyez* la p. 393 du volume précédent.
[2] Hamilton, II, 237.

ici entre les dépôts de sel gemme et les formations de grès rouge. Déjà, l'année précédente, il avait observé la même simultanéité dans le Pont, et tous les gîtes de sel gemme que l'on connait en Europe se montrent dans des conditions analogues. « Un autre fait intéressant que présente la géologie des environs du Lac Salé, ajoute le voyageur, est l'existence d'une masse de granite gris dans la colline sur laquelle est bâti le château de Kodj-Hissar. Ce granite s'y est fait jour à travers les grès rouges et bruns qu'il a élevés dans une position inclinée, en même temps qu'il projetait un grand nombre de petites veines filamenteuses dans la roche adjacente, apportant ainsi une nouvelle preuve de la formation postérieure du granite [1]. »

Le passage d'une simple rangée de hauteurs granitiques qui domine à l'Est Kodj-Hissar, et forme, à une hauteur de 1,400 mètres, la séparation entre la région des steppes et le bassin du Halys, transporte rapidement le voyageur au milieu d'une nature toute nouvelle. La pente des vallées se couvre d'une riche verdure, entretenue par de nombreux cours d'eau qui se dirigent vers le fleuve; la végétation reprend de la vigueur et de l'éclat; le pays présente de nouveau un caractère volcanique, et les détritus des roches ignéennes contribuent à la fertilité du sol où les eaux les entraînent.

Dans sa route de Kodj-Hissar à *Kaïsariêh*, M. Hamilton est amené au milieu des formations fantastiques de la vallée d'Urgub, examinées deux ans auparavant par M. Texier. La description du géologue anglais confirme celle que nous en avons donnée d'après les lettres de notre jeune compatriote. Tout ce pays, depuis la pente orientale des montagnes de Kodj-Hissar jusqu'aux abords de Kaïsariêh et du mont Argée, est percé d'une multitude innombrable d'excavations pratiquées dans le flanc des collines : aucune partie de l'Asie-Mineure, où l'on trouve tant de ces cavernes artificielles, n'en renferme un aussi grand nombre. Si la Péninsule, antérieurement aux souvenirs de l'histoire, fut habitée par une race Troglodyte, cette race semble avoir eu son siége principal dans ces parties du bassin du Halys.

[1] Hamilton, II, 238.

M. Hamilton consacra huit jours à la recherche des antiquités de Césarée et à l'exploration géologique des environs. Il reconnut, comme l'avait déjà fait M. Callier, et comme l'a fait depuis un autre voyageur anglais, M. Ainsworth, l'erreur des anciens quant à la naissance au pied du mont Argée d'une rivière qui irait se réunir à l'Euphrate, et constata l'absence de toute communication entre le bassin de ce dernier fleuve et le système d'eaux qui avoisine Kaïsarièh. Celui-ci appartient non à l'Euphrate, mais au Halys, et c'est probablement la substitution accidentelle du premier de ces deux noms au second dans le texte de Strabon, qui a produit toute la confusion [1].

Plus heureux que M. Texier, M. Hamilton réussit à gravir le mont Argée jusqu'au sommet : c'est jusqu'à présent le seul Européen connu qui ait exécuté cette difficile excursion. Nous laissons le voyageur nous en raconter les incidents aussi curieux qu'instructifs.

« 28 juillet 1837. — Ce matin je suis parti à sept heures de Kaïsarièh pour *Everek-Keuï*, village situé au pied du mont Argée du côté du Sud; là seulement, m'avait-on dit, je trouverais des guides qui consentiraient à m'accompagner dans ma tentative. Notre route passait sur les contre-forts orientaux de la montagne, qui se lie de ce côté avec la chaîne élevée des montagnes de l'Est... A mesure que nous avancions, l'aspect du pays devenait de plus en plus sauvage; les hauteurs qui nous environnaient se composaient entièrement de trachytes, et le sol était couvert au loin de débris de la même formation. A huit heures et demie nous avions atteint une hauteur considérable, et nous dominions le sommet de l'*Ali-Dâgh;* le vent qui soufflait du mont Argée était froid et pénétrant. A neuf heures nous passâmes un pli peu considérable de la montagne, ayant à notre gauche une autre rangée de hauteurs formant autour de la montagne une sorte de cratère circulaire, et se prolongeant à une distance considérable; un. quart d'heure après nous atteignions le sommet d'une rangée encore plus élevée, consistant en basalte bulleux, dont les débris gisaient sur une roche de feldspath jaune.

[1] Hamilton, vol. II, pag. 257, 261 et 273.

» L'élévation était ici très-considérable, le baromètre étant tombé à 22,046 pouces (569 millim.), thermomètre attaché 69° Fahr. (20°,56 cent.), thermomètre détaché 66° (18°,89); le sommet rocheux du mont Argée portait à l'Ouest 12° Sud à la boussole, et la forme d'un cratère était maintenant très-apparente. Seulement le côté Nord-Est, d'où un coulant de lave paraît s'être épanché au Nord, a été emporté. Le côté Nord-Ouest du cratère paraissait le plus élevé; il semblait être aussi très-escarpé et très-âpre, et je craignis que le sommet ne se trouvât inaccessible, quoique bien convaincu que rien ne pourrait m'empêcher d'atteindre le bord du cratère en gravissant la pente du talus. La plus grande partie de la neige semblait reposer sur le cratère même, dont on ne pouvait pas encore distinguer la forme.

» Nous descendîmes de là vers une plaine herbeuse arrosée par un ruisseau. Quelques tentes appartenant aux yaïlas, ou campements d'été des villages d'*Everek* et de *Déveli*, étaient plantées dans cette plaine. Nous commençâmes bientôt à descendre un ravin difficile, ayant à droite et à gauche des rochers à pic d'une hauteur considérable. Après une longue descente, nous atteignîmes la plaine ondulée qui s'étend jusqu'à *Everek*; nous arrivâmes à ce village un peu après deux heures. Dans les rues et dans les passages du bazar, où la foule se pressait, nous étions un objet d'étonnement pour les habitants, qui n'avaient jamais vu d'Européens; je regardais à mon tour avec attention le costume et l'extérieur du peuple. Les femmes se couvraient rarement le visage, à l'exception des vieilles et des laides; les jeunes étaient d'une beauté vraiment remarquable. Les hommes sont aussi fort beaux et très-bien faits. Ils portent des robes de soie rayée de couleurs voyantes; tous étaient armés, et coiffés d'énormes turbans. Leurs manières sont plus vives et plus indépendantes que chez leurs frères de l'Ouest; il y a en eux du sang arabe, mêlé à la fierté demi-sauvage des Kourdes leurs voisins. Everek-Keuï, où les Arméniens et d'autres chrétiens résident, se compose réellement de trois villages contigus, *Everek*, *Agiostan* (probablement une corruption d'Agios Kostantin) et *Fenisse*, qui contiennent ensemble mille cinquante maisons.

» L'aga de Déveli, ayant appris mon arrivée, m'envoya un Arménien que l'on disait avoir fait l'ascension de la montagne; il en arriva en même temps deux autres, qui assuraient y avoir été aussi. Je les engageai tous les trois à raison de 100 piastres chacun. Le gouverneur mit en outre à ma disposition une garde de cinq *chavasses* pour m'accompagner jusqu'à l'endroit où nous devions passer la première nuit, et prendre soin des chevaux; car il est impossible d'atteindre le sommet en un jour, le seul moment de la journée où l'on puisse se hasarder à gravir la partie la plus élevée étant le matin de bonne heure, avant que le soleil ait fondu la couche superficielle de neige.

» Le gouverneur et d'autres encore me dirent que le pays qui s'étend au Sud-Est est plein de châteaux, de grottes et de ruines, et que l'un de ces châteaux ruinés, situé à trois heures de là sur la pointe élevée d'un rocher, près d'un village nommé *Yenksus*, était très-remarquable; mais le gouverneur ajouta que cette partie du pays était dangereuse, surtout depuis deux ou trois ans, à cause des Aufschars qui y faisaient de fréquents dégâts. A l'égard de certaines ruines situées à l'Est, dont on m'avait fait à Constantinople les rapports les plus contradictoires, j'appris que le *Sarmanti-sou* coulait à neuf heures à l'Est d'Éverek. Si, comme on l'assure, il va se jeter dans la mer près d'Adana sans se joindre au Djihoun, ce doit être la branche supérieure du Sihoun ou Sarus [1]. On m'assura positivement qu'aucune rivière ayant sa source dans l'Est, jusqu'à une assez grande distance, n'allait se réunir à l'Euphrate. Il ne saurait donc y avoir de doute que dans le passage de Strabon où il est dit que le *Melas* de Césarée va tomber dans l'Euphrate, il ne faille lire Halys au lieu d'Euphrate.

» Samedi 29 juillet. — Tout étant prêt pour notre visite à la montagne, nous quittâmes Everek-keuï à neuf heures et demie. Nous marchâmes d'abord presque directement au Nord. Pour la première fois depuis quinze jours, le sommet de l'Argée, que l'on nomme ici *Erdjis-Dâgh*, était obscurci de nuages, qui même descendaient par moments au-dessous de la ligne des

[1] C'est ainsi en effet que la grande carte prussienne de M. Kiepert, dont nous parlerons bientôt, trace le cours du Sarmanti, qu'elle écrit *Samantia.*

neiges. Comme néanmoins rien n'indiquait un changement de temps et que nous ne devions pas gravir le sommet avant le lendemain, je me décidai à poursuivre, espérant que le vent dissiperait à temps le voile de brouillards.

» La hauteur de l'Argée est si grande, et il surpasse tellement toutes les autres montagnes de cette partie du monde, que les habitants du pays environnant le regardent avec une terreur mêlée de vénération, et qu'ils y rattachent nombre de fables; mes guides m'en racontèrent plusieurs, pour charmer, disaient-ils, l'ennui de la marche à travers la plaine. Un grand serpent, qui a peut-être la même origine que le dragon des anciens, joue dans toutes un rôle important; le serpent, comme autrefois le dragon, révèle toujours les machinations du mauvais esprit. La première histoire que l'on me raconta se rapportait à un célèbre guerrier turk nommé Batal Ghazèh qui vivait il y a plusieurs siècles. Batal, dit la tradition, combattait contre les empereurs de Byzance, et fit la guerre à tous ses voisins. Il était doué d'un charme qui faisait qu'aucune arme ne pouvait ni le blesser ni le tuer. Enfin il fut fait prisonnier et transporté au sommet de l'Argée; on l'y enferma dans un puits profond, d'où il s'échappa avec l'aide d'un grand serpent. Voici une autre de leurs fables : Un voyageur vint autrefois du Frangistan à la recherche d'une plante qui ne croît qu'au sommet de l'Argée; elle a dix feuilles autour de sa tige, avec une fleur au centre. Là on lui dit que cette fleur était gardée par un serpent qui ne dormait qu'une heure sur vingt-quatre. Le voyageur essaya vainement de persuader à quelques-uns des habitants de l'accompagner et de lui montrer le chemin : personne ne voulut s'y aventurer, et il partit seul; mais n'ayant pas réussi à surprendre le dragon, il y périt. L'histoire ajoute qu'on le retrouva plus tard métamorphosé en livre, et que ce livre fut déposé à Césarée, d'où on le rapporta dans le Frangistan.

» A deux milles et demi d'Everek nous atteignîmes la base de la montagne, et nous commençâmes à monter par une pente douce; nous foulions ici le basalte noir. En atteignant le premier plateau, nous passâmes près d'un monticule conique d'apparence plus récente s'élevant au-dessus du plateau basaltique; ce cône est composé de sable et de cendres, avec un cratère en

partie déchiré. Sur ce sol tourmenté il y a peu de culture, sauf çà et là quelques carrés de blé; des poiriers sauvages, disséminés sur la partie basse du monticule, sont les seuls arbres que nous y vîmes. Comme nous montions plus rapidement, le froid commença à augmenter d'une manière sensible; à un jaéla où nous fîmes halte un peu avant une heure, je fus charmé d'avoir recours à mon manteau.

» A une heure et demie passée, nous nous remîmes à gravir par des sentiers escarpés dans le sable et la pierre ponce. Mes guides m'indiquèrent le village de Ghéramèh, à deux milles dans l'Ouest-Sud-Ouest, où, disaient-ils, il y avait des ruines. Quand nous eûmes atteint une plus grande hauteur, la végétation, qui, dans les plaines au-dessous de nous, était tout à fait brûlée, se montra verte et florissante; le sol était émaillé de fleurs. Plus haut encore, nous traversâmes un terrain étendu incliné au Sud-Est à partir du pied du grand cône; ici le sol rocheux était couvert çà et là de genévriers de petite taille. A notre gauche s'élevait un rocher considérable que mes guides désignaient sous le nom de *Kartoum*; il se composait de trachyte feldspathique semblable à la phonolite, détaché, et se dressant comme une forteresse gigantesque au Sud du pic principal. De gros blocs de cette roche avaient roulé jusque dans la plaine, et ajoutaient au caractère tristement sauvage de la scène. Après nous être avancés quelque temps sur le talus du grand cône, au milieu des éboulements de trachyte et de porphyre, nous pénétrâmes vers les trois heures et demie dans un profond ravin; nous gravîmes ainsi, en suivant le lit d'un torrent tournant du Nord-Ouest au Nord-Est, jusqu'à ce que nous atteignîmes le pied de la partie la plus escarpée du cône.

» A quatre heures, pendant que nous montions ce ravin, nous fûmes surpris par une pluie fine, qui, dans cette région élevée, était très-froide et pénible à supporter. Les chevaux et les ânes chargés de nos tapis et de nos provisions pour la nuit montèrent beaucoup plus haut que je ne m'y étais attendu, quoique les chemins fussent tellement rapides que nous avions été fréquemment obligés de mettre pied à terre. A quatre heures trois quarts, nous atteignîmes la première neige, et je remarquai qu'il y en avait beaucoup moins de ce côté de la montagne que du côté de Cé-

sarée. A cinq heures et quart, nous arrivâmes au sommet du ravin ; ici la vallée s'élargit en amphithéâtre, entourée d'une haute ceinture de rochers escarpés au delà desquels les chevaux ne purent plus nous suivre. C'était là que nous devions passer la nuit; et jamais je n'ai vu bivouac de plus triste apparence que le terrain rocheux et dépouillé où nous nous trouvions, sans un arbre ni un arbrisseau. Quelques fragments gigantesques détachés des rochers au-dessus de nous, et sous l'abri desquels nous cherchâmes quelque creux où nous pussions nous blottir, en rompaient seuls la sombre monotonie. A mesure que la soirée avançait, la sensation du froid devenait plus intense, l'élévation étant de 9 à 10,000 pieds au-dessus de la mer [1], selon les indications du baromètre. La seule végétation autour de nous, sauf quelques places d'une herbe chétive, était une plante basse et plate portant une forte odeur de musc. La fleur en est grande et ressemble à celle du chardon, mais la feuille en est très-différente. Le Turk qui me la montra me dit qu'elle ne croissait nulle part ailleurs.

» Samedi 30 juillet. — A cinq heures du matin, le thermomètre détaché marque 33°,8 (1°,7 centig. au-dessus de zéro) ; attaché, 35° (1°,67). Baromètre, 20,246 pouces (518,15 millim.). La matinée fut extrêmement froide; les nuages et le brouillard qui roulaient au-dessus de nous me faisaient désespérer de pouvoir embrasser une perspective étendue du sommet de la montagne. L'effet du soleil levant dissipant peu à peu les ombres qui enveloppaient la terre au-dessous de nous fut très-beau, particulièrement quand il vint à frapper les sommets neigeux des hauts pics de l'*Allah Dâgh*, au delà de la plaine de Kara-Hissar. Cette chaîne d'Allah-Dâgh forme, je crois, la branche principale de l'Anti-Taurus. Nonobstant la nécessité, sur laquelle avaient insisté les Arméniens, de partir de bonne heure, le soleil était levé depuis quelque temps avant que j'eusse pu les décider à se mettre en route. Ce fut d'abord le feu à allumer, puis le café à faire : c'est toujours la première chose à laquelle on songe dans quelque partie que ce soit de la Turquie. Nous partîmes cependant à cinq heures et demie, laissant les Turks

[1] Environ 3,000 mètres, c'est-à-dire à peu près la hauteur du Pic du Midi et du Canigou dans les Pyrénées.

derrière nous pour garder les chevaux et le bagage. D'abord le chemin montait droit vers le sommet, sous un angle de 15 à 20 degrés, en suivant un talus semé de pierres et de fragments. A six heures, nous atteignîmes une large masse de rocher éboulé, appelé *Iatch-Tâsch*, s'élevant à près de cent pieds au-dessus du sol; quelques minutes après nous arrivâmes à une profonde couche de neige, ou plutôt à un glacier qui remplissait le ravin, et qui se prolongeait jusqu'au sommet de la montagne sous un angle de près de 30 degrés. A droite et à gauche du glacier, le sol était profondément gelé; mais la chaleur du soleil levant, en fondant la neige fraîche, détachait de grosses pierres et des fragments de rocher, que la gelée avait fendus et arrachés de leur base. Ces éboulements roulant sur la neige et se précipitant le long de la pente rapide, rendaient parfois l'ascension pénible et périlleuse : ce fut néanmoins le seul danger que nous eûmes à courir. Nous continuâmes ainsi à monter le long du glacier, que nous avions à notre droite, ayant à notre gauche d'énormes rochers suspendus, et des amas de neige dans toutes les crevasses, jusqu'à un endroit où nous nous vîmes arrêtés tout à coup par les rochers à pic s'élevant directement du milieu de la neige sans aucun espace intermédiaire; là nous fûmes obligés de grimper en nous aidant des mains sur les masses de rochers en saillie, à une ou deux toises au-dessus du glacier qui s'étendait au loin sous nos pieds le long du ravin. Nous atteignîmes de cette manière le point le plus haut d'une ceinture escarpée de rochers nus, se dressant entre deux glaciers, et qui, bien que plus rapide, et plus dangereux si le pied nous eût manqué, était cependant moins pénible à gravir que des sentiers couverts de pierres roulantes. Nous nous avançâmes ainsi jusqu'à peu de distance du sommet. Là nous fûmes obligés de traverser un ou deux glaciers étroits, un des guides qui nous précédait creusant des entailles dans la neige pour nous empêcher de glisser jusqu'au bas de la pente glacée.

» A huit heures moins cinq minutes nous touchions au point le plus élevé de la montagne qu'il soit possible d'atteindre; nous n'avions plus au-dessus de nous qu'un rocher de vingt à vingt-cinq pieds, dont les côtés, absolument perpendiculaires, n'auraient pu être escaladés qu'au moyen de cordes que nous n'avions

pas. La perspective n'était malheureusement pas aussi étendue que nous eussions pu le désirer. Sur nos têtes, le ciel était parfaitement clair; mais une mer de nuages et de vapeurs ondulait à une grande distance au-dessous de nous, laissant seulement percer au loin dans le Nord-Est les sommets de quelques montagnes, semblables à des îles sortant du sein des vagues. Au Nord et à l'Est, de vastes glaciers descendaient en une pente ininterrompue jusqu'à la mer de nuages où ils allaient se perdre, montrant que de ces deux côtés l'ascension devait être absolument impraticable. L'endroit où nous nous trouvions était une crête étroite, point de jonction de deux grands cratères contigus situés du côté nord de la montagne. Un de ces cratères, que j'avais déjà aperçu en venant de Césarée, est rompu au Nord-Est; l'autre est ouvert au Nord-Ouest. Tous les deux ont leurs parois complétement recouvertes par la neige et les glaciers, sauf sur un petit nombre de points où percent des rangées de rochers escarpés. Le sommet est un conglomérat rouge de brèche scoriacée, contenant des fragments de trap, de trachyte et de porphyre; mais plus bas, là où la roche qui constitue la montagne se montre à la surface, elle ressemble davantage à une espèce de hornstein ou de phonolite.

» Le baromètre, au sommet, était tombé à dix-huit pouces (457,19 millim.). Il se maintint immédiatement au-dessous de l'échelle, graduée jusqu'à dix-huit pouces; mais il faut tenir compte de ce que le vif-argent s'était échappé par suite des rudes secousses qu'il avait éprouvées peu de temps auparavant et de la chaleur à laquelle il avait été exposé, ce qui avait déterminé une contraction dans le bois qui recouvre la cuvette. Nous aurions par là une hauteur approximative de 13,000 pieds (environ 4,000 mètres), ce qui coïncide à peu de chose près avec le résultat de deux mesures d'angle prises de deux points différents au-dessous de la montagne : l'une du couvent grec, 5,200 pieds au-dessus de la mer par le baromètre (1,584 mètres), donnait à la montagne une hauteur de 13,242 pieds; l'autre, prise de Kara-Hissar, au Sud-Ouest, du sommet de la montagne et à 4,300 pieds au-dessus de la mer d'après le baromètre (1,310 mètres), donnait pour la hauteur absolue de ce pic célèbre 12,809 pieds. Si nous prenons la moyenne de ces trois obser-

vations, je ne pense pas qu'il y ait chance de grande erreur en estimant cette hauteur à 13,000 pieds au-dessus de la mer [1].

» Pendant que nous étions assis au sommet, nous ne sentîmes pas de vent, mais nous l'entendions distinctement siffler et gronder au-dessous de nous au milieu des nuages et des rochers. Mes guides m'assurèrent que la mer était quelquefois visible du sommet; mais je suis porté à douter du fait, eu égard aux montagnes élevées qui se trouvent dans l'espace intermédiaire, tant au Nord qu'au Sud, et je doute aussi que les Arméniens eussent jamais monté jusqu'au plus haut de la montagne avant notre ascension. Malheureusement l'état du temps et le froid extrême m'empêchèrent de prendre beaucoup de relèvements, un très-petit nombre de points restant visibles au-dessus des nuages. Parmi les pierres détachées et les scories qui couvraient le sol, il y avait une grande quantité de pierre ponce, ainsi qu'un sel blanc que mes guides me dirent être soluble dans l'eau, et qui, selon eux, est un remède efficace dans plusieurs maladies.

» Après être resté environ une heure sur le sommet, sans avoir ressenti aucun effet nuisible de l'état raréfié de l'atmosphère, nous nous disposâmes à redescendre par une passe entre les rochers du côté de l'Ouest, chemin plus rapide, moins direct et beaucoup plus inégal que le ravin par lequel nous étions montés, mais que mes guides assuraient devoir être moins

[1] M. Hamilton fait observer que postérieurement à la rédaction des résultats qu'il vient d'exposer, M. Ainsworth, dans le journal de sa route d'Angora à Césarée, avait donné 1,000 pieds de moins que les chiffres ci-dessus énoncés à la plaine où est assis le mont Argée. « J'étais d'abord disposé, ajoute-t-il, a regarder les chiffres de M. Ainsworth comme plus corrects que les miens à cause de sa plus grande expérience dans les observations scientifiques. Il en serait résulté une différence de 1,000 pieds (304 mètres) dans la hauteur du mont Argée, attendu que l'exactitude de mon calcul suppose celle du chiffre que j'ai adopté pour la hauteur de la plaine de Césarée. Néanmoins j'ai trouvé depuis dans mes notes une observation de la température à laquelle l'eau entre en ébullition à Césarée; cette température est de 204°,45 Fahrenheit (78° centigr.). La différence entre ce chiffre et celui de 212° est 7°55, qui, selon les Tables de M. de Luc, répondent, à peu de chose près, à l'élévation barométrique de 25,597. Or mes observations barométriques à Cérarée ont varié de 25,350 à 25,587, résultat assez approchant pour me convaincre que la hauteur que j'ai donnée à la plaine de Césarée n'est pas loin de la vérité. »

dangereux, et qui me donnait en outre l'occasion de voir un nouveau côté de la montagne. Le sentier conduisait à travers une masse confuse de rochers, tellement en équilibre les uns sur les autres, que souvent notre poids seul suffisait pour les déplacer. C'était principalement du quartz cristallin, du granite gris, du trachite rouge porphyritique, du trachyte brun d'un caractère plus terreux. La descente était rapide et raboteuse, et très-difficile en nombre d'endroits par suite de la grandeur des blocs détachés par-dessus lesquels il nous fallait grimper. Je trouvai ici un grand secours dans les forts bâtons ferrés que je m'étais procurés à Césarée pour mon domestique grec et pour moi. Longtemps avant d'atteindre l'endroit où nous avions laissé les chevaux, je souffrais d'un violent mal de tête ; tous mes compagnons s'en plaignaient également, ajoutant que cela arrivait immanquablement chaque fois qu'ils gravissaient la montagne. Nous mîmes précisément trois heures à redescendre du sommet au lieu où nous avions fait halte la nuit précédente.

» Étant remonté à cheval au fond du ravin, les Arméniens me conduisirent vers certains rochers situés au pied septentrional de la haute montagne appelée *Bostan-Dàgh*, où, disaient-ils, il y avait quelques ruines et des inscriptions sur les rochers. De ruines, il n'y avait trace, et les seules inscriptions étaient des caractères grossiers, d'une date évidemment récente, accompagnés d'une croix assez mal formée. Plus loin, je visitai en passant, près de *Ghèraméh*, les restes d'une église byzantine. Il y a aussi dans le village même, outre une église de même style et quelques autres vestiges d'antiquités, un tombeau qui paraît appartenir à la période romaine. A sept heures, nous étions de retour à Déveli, où nous reçûmes les félicitations de l'aga sur notre réussite [1]. »

L'exploration géologique du mont Argée était le terme le plus oriental que se fût proposé M. Hamilton dans cette expédition de 1837; l'ascension terminée, il revient vers le Sud pour revoir le Taurus et visiter la Pisidie. Il longe dans la plaine la pente méridionale de l'Argée et traverse sans s'y arrêter la petite ville de Kara-Hissar ; mais un lieu qu'on lui

[1] Hamilton, vol. II, p. 270 et suiv.

avait signalé non loin de là comme renfermant des ruines anciennes, lui ménageait la découverte d'un site aussi curieux qu'extraordinaire. Ce lieu porte le nom de *Soanli-Déré;* il est situé au fond d'une vallée de quelques milles d'étendue. Les premiers objets remarquables que rencontra le voyageur dès son entrée dans la vallée furent quelques-uns de ces cônes naturels répandus avec tant de profusion dans la plaine d'Urgub, et qui consistent en une roche calcaire, tendre, poreuse, très-sujette à se désagréger sous l'action des éléments pour former ces masses coniques d'un aspect si singulier. Deux ou trois milles plus loin, dans une partie où la vallée se resserre en une gorge étroite dominée par des rochers de tuf volcanique, un spectacle inattendu vint captiver tout à coup l'attention du voyageur. Ici on arrivait à ce que l'on nomme proprement la vallée de *Soanli*. Après avoir dépassé une première masse de rochers dans laquelle on avait pratiqué des milliers d'excavations en forme de grottes ou de tombeaux, on se trouve à l'entrée d'une passe formée par une double muraille de rochers presque à pic, percés dans toute leur hauteur, jusqu'à plus de deux cents pieds du sol, d'une quantité prodigieuse de semblables excavations, dont une grande partie est maintenant inaccessible du dehors. Continuant d'avancer vers le fond de la gorge, on arriva bientôt à une sorte d'arche percée dans une autre masse de rochers qui avait dû fermer le passage, et cette porte franchie on se trouva tout à coup dans une rue d'un aspect plus frappant encore que celle que l'on venait de quitter. L'étonnement du voyageur croissait à chaque pas, avec la singularité mystérieuse de cette ville de Troglodytes; le silence de mort de ces vastes hypogées ajoutait encore à l'effet imposant de la scène. La vallée va en se rétrécissant, et la face des rochers qui la bordent des deux côtés devient ici tout à fait à pic. De la base au sommet, ils sont percés, comme les précédents, d'une innombrable quantité de grottes artificielles, de forme et de grandeur différentes. Quelques-unes ont de larges ouvertures avec des ornements d'architecture à la façade; d'autres ressemblent à des fenêtres pratiquées dans cette muraille naturelle. L'intérieur ne diffère pas moins que le dehors. Plusieurs de ces excavations sont spacieuses et décorées, la plupart sont petites et



tout unies. Quelques-unes des plus vastes sont couvertes d'une grande variété d'ornements d'architecture : ce sont des arches soutenues par de riches pilastres, des corniches, des architraves et des colonnes soigneusement travaillées, le tout taillé dans l'épaisseur du rocher. L'impression dont l'âme ne peut se défendre à l'aspect des ruines du temps passé, est rendue ici plus vive encore et plus profonde par le mystère qui plane sur cette vallée maintenant déserte, où nul souvenir ne reste pour nous dire l'origine de ces singuliers travaux, et leur destination primitive, et le nom du peuple qui les exécuta.

Il est d'ailleurs assez clair que ces travaux n'appartiennent ni à la même époque ni au même peuple. Les ornements d'architecture des plus grandes excavations sont évidemment, d'après l'idée que le voyageur en donne, de la période grecque ou romaine, ainsi qu'un petit aqueduc dont on distingue encore les restes; et la période byzantine y a même laissé son empreinte dans une petite église à demi ruinée, accompagnée d'un cimetière dont les pierres tumulaires portent pour la plupart l'image d'une croix. Plusieurs des grottes où M. Hamilton pénétra avaient été jadis ornées de peintures dont les traces sont encore visibles.

En revenant par la même vallée, M. Hamilton examina plus en détail quelques-unes des grottes; mais il ne put deviner de quelle manière on était arrivé autrefois à la plupart des petites ouvertures supérieures, à moins que ce n'ait été au moyen de cordes attachées au haut des rochers. Plusieurs de ces ouvertures n'ont pas plus d'un pied ou un pied et demi de diamètre; l'intérieur en a été peint en blanc, et on y aperçoit des lettres ou d'autres signes tracés en rouge. « Quelques-unes de ces lettres étaient certainement grecques, dit l'auteur, mais je n'en pus rien tirer; j'en pus seulement distinguer çà et là quelques-unes, telles que Θ. Υ. Φ. Є. Ο. ⊕. Dans quelques-unes des grottes où j'entrai, il y avait plusieurs rangées de petites niches d'environ huit pouces en carré, qui ont pu servir soit de nids à pigeons, soit à placer des urnes cinéraires. Plus bas dans la vallée, le rocher de gauche est en quelque sorte criblé de ces petites ouvertures jusqu'à une hauteur de deux cents pieds au moins, et peu d'entre elles ont plus de deux pieds de diamètre. Une

entrée beaucoup plus large pratiquée au pied du rocher et par laquelle je pénétrai, me conduisit à un passage parallèle à la face de cette muraille naturelle; je traversai ainsi un nombre assez considérable de petites chambres, avec des fenêtres régulièrement espacées donnant vue sur la vallée. Le passage s'élevait graduellement en plan incliné; parvenu à son extrémité, je trouvai plusieurs marches qui me donnèrent accès, après que j'eus franchi en rampant un petit mur et que je me fus glissé en grimpant dans une espèce de cheminée, à un autre couloir pratiqué au-dessus du premier et s'avançant dans une direction contraire. Je marchai quelque temps dans cette seconde galerie, au bout de laquelle je fus arrêté par la paroi du rocher; mais ayant levé les yeux, j'aperçus, à quatre ou cinq pieds du sol, une étroite ouverture en forme de fenêtre, à travers laquelle je me glissai : je me trouvai alors dans une petite chapelle grecque, et ce fut l'autel même qui me servit de marchepied pour descendre. Un autre accès à cette chapelle avait existé dans le sol servant de plancher, au moyen d'une ouverture communiquant avec le passage inférieur. De là je continuai encore de monter par une pente douce de chambre en chambre, décrivant une foule de zigzags dans tous les sens, et je parvins ainsi à une hauteur considérable dans l'intérieur du rocher, mais sans rien rencontrer de remarquable, si ce n'est que la plupart des chambres contenaient un grand nombre de ces petites niches que j'ai déjà décrites, et généralement disposées en rangées régulières.

» Un peu plus loin vers l'Est, je gravis le talus en pente d'une grande église taillée dans le roc vif, et supportée intérieurement par six colonnes encore debout. Une grande partie de l'intérieur était peinte, et les couleurs étaient parfaitement conservées. A l'extérieur l'entrée figure une belle arche, et il y a tout auprès plusieurs petites chapelles. Dans quelques-unes de ces chapelles, la paroi du rocher s'est éboulée, ou a été minée par l'action des éléments, de manière à laisser l'intérieur exposé à la vue. La même chose est arrivée à un autre édifice situé au côté opposé de la vallée, c'est-à-dire au côté Sud; rien ne subsiste maintenant d'une église semblable, sauf un simple mur de rocher, avec quatre ou cinq pilastres. Un grand éboulement,



qui a comblé beaucoup d'excavations inférieures, a eu lieu ici il y a environ deux ans. Il fut occasionné, m'a-t-on dit, par les pluies qui avaient pénétré à travers les fissures et les anfractuosités; mais je serais plutôt disposé à l'attribuer aux effets du violent tremblement de terre qui s'est fait sentir vers cette époque [1]. Il me fallut songer enfin à quitter cette scène intéressante, la plus curieuse, après Urgub, que j'eusse encore rencontrée en Asie-Mineure, où tous les habitants paraissent avoir été troglodytes, et n'avoir eu qu'une seule et même habitation pour eux, leurs pigeons et leurs morts [2]. »

Le voyageur se demande ensuite quel a pu être le but de ces vastes excavations : les derniers mots de sa description répondent d'avance à cette question. Il est d'ailleurs manifeste, comme nous l'avons dit, qu'il y faut distinguer des époques et des objets différents, comme on y reconnaît les styles différents de plusieurs architectures. Évidemment les anciens Grecs ou les Romains y ont apporté ces riches ornements du style classique qui accompagnent les parois et le plafond des plus grandes chambres, de même que plus tard les Grecs de la période byzantine y ont surajouté des constructions religieuses; on peut même supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'à l'époque des premières invasions musulmanes, les chrétiens des environs vinrent chercher dans ces syringes isolées au fond d'une vallée solitaire un asile contre les barbares, et que c'est de là que date l'appropriation d'une partie des chambres intérieures au culte grec. Mais il n'est pas moins hors de doute que la première origine de ces singulières excavations est fort antérieure à ces deux époques, et que la seule explication satisfaisante qu'on en puisse donner, avec M. Hamilton, est l'existence antéhistorique d'une race aux habitudes troglodytes, qui creusa ces rochers à contexture poreuse pour s'y ménager des habitations, de même qu'aujourd'hui encore une partie des populations du nord de la Cappadoce se creuse de véritables tanières dans l'intérieur même de la terre. Au surplus, écoutons les judicieuses remarques du voyageur. « Le rocher dans lequel les excavations

1 *Voyez* ci-dessus, p. 236, le compte qu'en a rendu M. Texier.

2 Hamilton, vol. II, p. 286 et suiv.

sont pratiquées, dit-il, est particulièrement sec et poreux, et conséquemment on ne peut plus propre à servir de demeure à l'homme. Une circonstance singulière, c'est que partout où cette nature de roche se présente, en Phrygie, en Galatie, en Cappadoce, mais plus spécialement dans cette dernière province, elle a été excavée de la manière que j'ai décrite. Il me suffit de rappeler les grottes de Kirk-Hïn, entre Beïad et Afioum-Kara-Hissar; celles de Doganlu, entre Dorylæum et Khosref-Pacha-Khan; celles des environs de Bouldour et du voisinage du Rhyndaque, que j'ai précédemment décrites, et finalement celles d'Urgub, d'Outch-Hissar, et d'autres localités du même district. Ce ne peut guère avoir été le hasard seul qui a conduit les habitants de ces régions à profiter de la même formation, et cela de la même manière, dans des parties si distantes du pays; il ne semble pas non plus probable, et on regardera même difficilement comme possible, que tant et de si vastes excavations aient été seulement et nécessairement destinées à servir de tombeaux [1]. » Un fait assez surprenant, mais qui du

[1] Hamilton, II, 291. La description suivante d'une ville souterraine en Sicile, tirée de l'ouvrage de Giuseppe Sanchez intitulé *Campania Sotterranea*, ne se lira pas sans intérêt après celle de la remarquable vallée de Soanli. En décrivant Ispica, près de Modica, entre Noto et Spaccaforno, l'auteur mentionne, p. 80, une vallée de huit milles de long bordée sur les deux côtés de rochers perpendiculaires. Voici ses paroles : « La valle scorre dentro due rocce intagliate a picco, essa é una strada che ha d'ambo i fianchi abitazioni in un numero infinito incavate nella pietra, e moltissime di dieci in dodici piani o appartamenti sovraposti gli uni agli altri... » Ces grottes sont représentées comme ayant en grand nombre des fenêtres, des passages en plans inclinés, des gradins pratiqués en guise d'escaliers, des espèces de bancs ménagés dans le rocher au pourtour des chambres, des pièces communiquant de l'une à l'autre, etc. Après avoir décrit un grand nombre de grottes en différentes parties du monde, Sanchez conclut que c'étaient là les premières habitations des hommes avant qu'ils eussent appris à se bâtir des maisons sur le sol même; mais il fait observer qu'en Sicile on a des preuves historiques qu'elles ont servi d'habitations ou de places de refuge à des époques comparativement récentes. Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de ces grottes siciliennes avec celles de Soanli-Déré, et on ne peut s'empêcher non plus de leur attribuer la même origine. M. Hamilton, comme Giuseppe Sanchez, est disposé à les regarder comme ayant servi d'habitation aux races primitives de notre continent. Il peut se faire aussi, et même cela est certain dans plusieurs cas, ainsi que nous l'avons rappelé, que depuis les

reste est commun à toutes les localités, pourtant si remarquables, où des excavations analogues à celles de Soanli-Déré ont été pratiquées en Asie-Mineure, et même aux formations extraordinaires de la plaine d'Urgub, c'est qu'on n'en trouve nulle mention dans aucun des écrivains de l'antiquité, pas même dans Strabon, pourtant si détaillé sur la Péninsule. M. Hamilton, il est vrai, conjecture que le nom de *Soandus*, qu'on trouve cité dans le géographe d'Amasée[1] sur la route de *Garsaura* à *Cæsarea*, pourrait bien se retrouver dans le Soanli actuel; mais en admettant même l'exactitude du rapprochement, qui repose uniquement sur l'analogie des noms, car les distances données s'y prêtent assez difficilement, il faut toujours remarquer que Strabon ne dit rien qui ait trait aux singularités de la vallée.

Quittant enfin, quoiqu'à regret, ce curieux coin de terre dont l'existence n'avait encore été révélée à aucun autre voyageur, M. Hamilton reprend sa route vers le Sud. Il traverse successivement le village d'*Amos*, dont l'ancien nom, *Eski-Andaval*, encore usité parmi les habitants, rappelle la station d'*Andabilis* des anciens itinéraires; *Nigdêh* et *Bor*, petites villes sans antiquités; *Kiz-Hissar*, où l'on a reconnu avec certitude le site de la célèbre *Tyana*, dont le nom semble avoir laissé quelque trace dans celui d'*Iftïân-Kas* et d'*Iftïân-Keler* que portent deux localités voisines; *Erégli*, non loin de laquelle, de l'autre côté d'un grand lac nommé *Ak-gheul*, ou le Lac Blanc, il y a des ruines considérables; *Bïn-Bir-Kilissèh*, ou les Mille-et-Une Églises, autres ruines remarquables situées au pied du pic volcanique de *Kara-Dâgh*, et dans lesquelles M. Hamilton voit les restes de *Lystra*, la cité apostolique; enfin *Karaman*, ville de la période seldjoukide, bâtie sinon sur l'emplacement même, au moins près de l'ancienne *Laranda*.

De Kara-Hissar à Karaman, M. Hamilton a suivi une route déjà explorée par plusieurs voyageurs, quoique la sagacité de son coup d'œil trouve toujours matière à quelque observation

temps inconnus où elles ont été abandonnées par les premiers occupants, elles aient été habitées de nouveau à d'autres époques, ou prises pour lieux de refuge.

[1] Strab., lib. XIV, p. 663 D, éd. Casaub.

nouvelle là même où beaucoup d'autres l'ont précédé; mais à partir de Karaman, une ligne que personne encore n'avait parcourue, le long des côtes septentrionales du Taurus isaurien, va le conduire au milieu de la région des lacs encore si peu connue. A quatre heures environ à l'ouest de Karaman, il voit *Ilisra*, bourgade insignifiante où il y a cependant quelques vestiges d'antiquités, et qui représente certainement l'*Ilistra* des écrivains byzantins, que l'on a quelquefois confondue, mais à tort, avec la *Lystra* mentionnée dans les voyages de saint Paul [1]. Bientôt après on l'informa qu'à quelque distance dans l'Ouest, au milieu des montagnes, il y avait des ruines remarquables : M. Hamilton n'hésita pas à s'engager dans les gorges sauvages du Taurus, et après huit heures d'une marche pénible il arriva au village de *Hadgilar*, entre lequel et un autre village voisin nommé *Olou-Bounar* se trouvent les ruines qu'on lui avait indiquées. Elles couvrent une étendue de terrain considérable, et annoncent une grande et belle cité. Cette cité occupait principalement le sommet d'une éminence, à laquelle on donne aujourd'hui dans le pays le nom de *Zenghi-Bor*. M. Hamilton, en explorant les restes maintenant abandonnés de cette ancienne ville, découvrit plusieurs marbres qui lui en révélèrent le nom : c'était *Isaura*, jadis la capitale d'un peuple de montagnards renommé pour ses déprédations. Le souvenir s'en est vaguement conservé dans la tradition, comme le prouve l'histoire suivante que l'on raconta à notre voyageur : « Le roi de cette ville était autrefois un déterminé voleur; ses sujets, au lieu de cultiver la terre, pillaient les cantons avoisinants et étendaient leurs courses jusqu'au Kara-Dâgh, dont les habitants étaient constamment exposés à leurs attaques. Il arriva néanmoins, par la suite du temps, que le roi de Zenghi-Bor devint amoureux de la fille du roi de Kara-Dâgh, et qu'il la demanda en mariage; le roi de Kara-Dâgh y consentit, mais à la condition que le roi-voleur construirait un grand chemin uni et praticable depuis sa capitale jusqu'au Kara-Dâgh, pour que la princesse pût se rendre sans fatigue dans les États de son époux. » On ne dit pas la fin de l'aventure, mais il est aisé d'en tirer la morale.

[1] *Voyez* Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 102, in-8.

Les ruines d'Isaura sont à peu de distance à l'Est de la pointe méridionale d'un grand lac auquel les habitants donnent le nom de *Soghla*, et qui prend aussi quelquefois celui de *Seïdi-Chèhr*, d'une ville qui en est voisine, mais dans une autre direction. Les restes d'antiquités que M. Hamilton trouva dans les différents villages qu'il eut à traverser lui firent supposer que d'autres villes encore qu'Isaura durent exister autrefois dans les environs du lac; il croit qu'une exploration particulière de ces vallées aurait des résultats intéressants pour un antiquaire. Des ruines que l'on signala entre autres à notre voyageur près d'un village nommé *Arvan*, voisin au sud-ouest du lac de Soghla, lui firent penser à l'ancienne *Oroanda;* mais il ne fut pas à portée de les visiter. D'Anville, aussi d'après le rapport des noms, croyait retrouver cet ancien site dans la localité actuelle de *Haviran*, ou plutôt *Hoïran*, vers l'extrémité nord du lac d'Egherdir[1] : c'est un point que de futurs voyageurs pourront peut-être décider.

Une singularité du lac de *Soghla*, qui n'avait pas alors moins de quatre à cinq lieues de longueur du Nord au Sud, sur deux lieues environ de largeur, c'est qu'à certaines époques, tous les dix ou quinze ans à peu près, il se dessèche de lui-même, et que l'on peut alors labourer et ensemencer le sol qu'il recouvrait; en d'autres temps, au contraire, ses eaux débordées s'étendent sur une partie de la vallée qui lui confine au Nord [2]. M. Hamilton en longea le bord oriental, puis il tourna à l'Ouest pour atteindre la petite ville de *Seïdi-Chèhr*. Son intention avait été de s'engager de là dans les passes du Taurus pour gagner Menavgat, sur la côte pamphylienne; mais les difficultés que rencontra l'exécution de ce plan durent le faire ajourner, et il poursuivit sa route vers le Nord jusqu'à *Beï-Chèhr*, en remontant une large vallée de plus de dix lieues de longueur qu'arrose le *Beï-Chèhr-sou*. Cette rivière sert d'épanchement à un vaste

[1] Hamilton, vol. II, p. 342; D'Anville, *Géographie Ancienne*, t. II, p. 86; Comp. Hamilton, p. 358.

[2] Cette singularité du desséchement périodique du lac de Seïdi-Chèhr rappelle un phénomène tout à fait semblable que présente le lac de Zirknitz en Carniole. On peut voir à ce sujet une note intéressante dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. VIII, 1827, p. 20.

lac du même nom, et va se perdre dans celui de Sogbla : M. Hamilton a très-bien montré que le premier est le *Caralitis* ou *Caralis Palus* des anciens, et le second le *Trogitis*. Le lac de *Caralis*, ou, comme l'écrit Strabon, *Koralis*, tirait son nom d'une ville que représente aujourd'hui le village de *Kéréli*, vers l'extrémité septentrionale du lac ; *Beï-Chèhr*, qui lui a succédé en importance, en domine la pointe Sud-Est. Sur la route de Beï-Chèhr à Kéréli, et près du bord oriental du lac, il y a, dans un lieu nommé *Eflatoun*, remarquable par ses sources abondantes, un très-curieux et très-ancien monument, dont les sculptures rappellent le style persépolitain.

Dans sa route de Kéréli à *Ialobatch*, où se trouvent, nous le savons, les ruines d'*Antiochia ad Pisidiam*, M. Hamilton apprit que la peste sévissait violemment à Satalièh et sur toute la côte pamphylienne. Cette considération le détermina à renoncer définitivement à ses projets d'exploration au sud du Taurus, et il ne songea plus qu'à regagner Smyrne aussi promptement que possible. Le voyageur longe au Nord les bords pittoresques du lac de *Hoïran*, nom que reçoit dans sa partie septentrionale le lac d'Egherdir ; et prenant par *Olou-Bourlou* la route de *Dinaïr*, aux sources du Méandre, il descend de là à *Ischékli*, et d'Ischékli se dirige droit à l'Ouest par *Gunèh*, *Aïnèh-Gheul*, *Ala-Chèhr* et *Sardes*, jusqu'à Smyrne.

Ici se terminent ce que M. William Hamilton a intitulé ses Recherches en Asie-Mineure. Le précis que nous venons d'en tracer suffit, nous le pensons, pour en faire ressortir la haute et sérieuse importance. Peu de relations, du reste, se prêteraient moins aisément à l'analyse ; l'auteur a conservé partout la forme du journal, et ses observations, portant habituellement sur des points d'antiquités, de géographie comparée, de topographie descriptive ou de géologie, dépouillent rarement le langage positif de la science pure pour revêtir les couleurs moins sévères que recherche le grand nombre des lecteurs. Son esprit éminemment pratique ne s'élève pas volontiers du domaine de l'observation proprement dite aux considérations générales, qu'il est moins aisé de maintenir toujours rigoureusement dans les limites précises de la réalité. Comme explorateur, M. Hamilton tient un rang distingué dans cette école sa-

vamment positive qui reconnaît pour chef l'illustre Alexandre de Humboldt; aussi sa relation enrichira-t-elle notre partie descriptive d'une immense quantité de notions de toute nature dont notre analyse n'a pu indiquer que la moindre partie. Tandis que tant d'autres voyageurs fournissent à peine de loin en loin, au milieu de leurs récits trop souvent futiles, un renseignement vraiment utile pour la connaissance des peuples et des pays, il n'est pas une page de la relation de M. Hamilton qui ne contienne quelque fait profitable à la science. Entre le savant anglais et notre compatriote M. Texier, il y a d'ailleurs plus d'un rapport. Tous les deux profonds géologues, antiquaires instruits, observateurs habiles et judicieux, ils ont apporté l'un et l'autre à la reconnaissance de l'Asie-Mineure les qualités éminentes que l'on exige aujourd'hui dans une exploration savante : seulement M. Hamilton, indépendamment de ses recherches géologiques, s'est attaché davantage à la géographie, M. Texier à l'étude des monuments. Là où leurs travaux se rencontrent, ils se confrontent et se vérifient mutuellement; là où ils se séparent, ils se suppléent et se complètent. Ajoutons que tous deux ont consacré à leurs voyages dans la Péninsule à peu près un temps égal, M. Texier de 1834 à 1836, M. Hamilton de 1835 à 1837; et qu'enfin, par un dernier rapport, ils ont partagé tous deux leurs explorations en trois tournées successives, dirigées vers des régions différentes de la grande contrée qu'ils se proposaient d'étudier.

La seule partie de l'Asie-Mineure qui fût restée en dehors des voyages de M. William Hamilton était la zone méridionale comprise entre le Taurus et la mer de Cypre, avec les bassins où le *Sarus* et le *Pyramus* roulent leurs eaux rapides. Cette dernière région du Taurus oriental, qui s'étend au Nord et au Nord-Est du golfe de Skanderoun, avait été, nous l'avons vu, parcourue et examinée par nos propres explorateurs, M. Callier, en 1831, et M. Texier, en 1836; mais les aperçus très-généraux que ces deux savants voyageurs ont publiés jusqu'à présent de cette portion de leurs travaux sont loin de suffire à ce qu'exige la géographie positive. Nous verrons bientôt que cette grande lacune a été depuis lors partiellement comblée; en 1835, elle existait encore tout entière. Sûrement elle avait été signalée à

l'habile officier, M. *Chesney*, que le Gouvernement britannique, à l'époque qui nous occupe, avait investi d'une mission aussi importante que difficile, celle d'étudier la ligne de communication entre le fond de la Méditerranée et la mer des Indes, par le nord de la Syrie, l'Euphrate et le golfe Persique [1]. Une des reconnaissances géographiques de la campagne de 1836 fut en effet celle du Taurus oriental et du bassin du *Pyramus* (le Djihoun), après avoir relevé en 1835 le pourtour entier du golfe de Skanderoun, autrefois le golfe d'*Issus*.

Ce fut le lieutenant *Murphy*, accompagné de M. *Ainsworth*, le naturaliste de l'expédition, et d'un troisième officier, M. *Thompson*, qui fut chargé de cette reconnaissance de 1835; elle occupa une partie du mois de mai. Le premier point visité fut *Arsous* (l'ancienne Rhossus), et les parties correspondantes de la chaîne côtière qui prolonge l'*Amanus* et vient former le promontoire escarpé de Ras el Khansir, à peu près à égale distance de Skanderoun et de la bouche de l'Orontes; de là on vint à *Skanderoun*, l'*Alexandria ad Issum* des anciens. A peu de distance au Sud, un site nommé *Aïn Iakoub* est regardé comme ayant été celui de *Myriandros;* cette localité est entre Skanderoun et la passe de *Beïlân*, qui conduit du rivage d'Alexandrie à la plaine d'Antioche.

Un peu plus loin au Nord, on trouve, sur le bord de la mer, les restes d'une ancienne porte monumentale signalés par les plus anciens voyageurs. Il n'en subsiste plus que les deux côtés, auxquels les marins donnent vulgairement le nom de *Piliers de Jonas;* les Arabes et les Turks nomment aussi ce vieux monument *Sakal-Toutân*. Il formait un défilé resserré entre la mer et la montagne; ce sont les *Pyles Ciliciennes* de Ptolémée, de Quinte-Curce et d'Arrien. A un demi-mille au nord des Pyles Ciliciennes coule la petite rivière de *Merkès*, qui est l'ancien *Carsus;* un peu en deçà est une muraille se terminant à la mer, avec une tour au pied des hauteurs. Continuant toujours d'avancer au Nord en longeant la côte, on arrive à *Baïas*, près duquel il y a des ruines qui sont celles de la *Baïæ* des Itiné-

[1] C'est dans un autre volume de cet ouvrage que nous aurons à exposer l'histoire complète de cette expédition du colonel Chesney, ainsi que l'ensemble des travaux géographiques qui s'y rattachent.

raires romains; ce lieu est à peu près à égale distance du ruisseau de Merkès et d'une autre rivière qui est plus loin dans le Nord : cette dernière est la rivière d'*Issus*, ou *Pinarus*. On la nomme aujourd'hui dans le pays *Déli-tchaï*, ou la Rivière Folle. Entre Baïas et la Déli-tchaï on rencontre plusieurs villages populeux. Bientôt la côte du golfe, changeant brusquement de direction, tourne droit à l'Ouest pour redescendre ensuite au Sud-Ouest : à ce point où la côte cesse de courir au Nord, il y a des ruines de forts, de châteaux et de portes. L'*Amanus*, dans sa direction Sud-Nord, n'a pas cessé de serrer la côte; depuis la passe de Beïlân, la chaîne n'est coupée que de trois cols, l'un à la hauteur de Merkès, le second, praticable seulement en été, à la hauteur de Baïas, le troisième à peu près sous le parallèle du fond du golfe. La synonymie de ces différentes passes chez les anciens n'est pas sans quelque confusion. On examina aussi la route du fond du golfe à *Messis;* cette route coupe une chaîne de hauteurs qui court entre la côte et le Djihoun ou *Pyramus*, et y traverse un défilé connu sous le nom de *Dèmir-Kapou*, la Porte de Fer, ou de *Kara-Kapou*, la Porte Noire. Le dernier point reconnu vers le Sud-Ouest fut le *Kara-Tàsch Bouroun*, ou Cap de la Pierre Noire, entre l'embouchure du *Pyramus* et celle du *Sarus* : ici les reconnaissances du lieutenant Murphy venaient se lier à celles que le capitaine Beaufort poussa en 1812 jusqu'à l'entrée du golfe. Le colonel Chesney a donné, dans un rapide aperçu de la campagne, l'esquisse sommaire de cette reconnaissance du mois de mai 1835; et M. Ainsworth en a fait le sujet d'un mémoire spécial de géographie comparée, où il a fait entrer le tracé du golfe d'après les relèvements du lieutenant Murphy [1].

L'année 1835 avait été activement employée à la reconnaissance et au nivellement du nord de la Syrie depuis la côte jusqu'à l'Euphrate; une excursion scientifique au mont Taurus fut décidée dans les derniers jours de janvier 1836. C'était

[1] Chesney, A General Statement of the Labours and Proceedings of the Expedition to the Euphrates; dans le *Journal of the Geographical Society of London*, vol. VII, 1837, p. 414. Ainsworth, Upon the Comparative Geography of the Cilician and Syrian Gates; *ibid*, vol. VIII, 1838, p. 185 et suiv., avec une carte du golfe d'Issus.

cinq mois avant l'époque où M. Texier, alors occupé à étudier les antiquités de la Pamphylie, pénétra lui-même dans ces hautes et difficiles vallées, où nous l'avons suivi précédemment. L'expédition se composa du colonel *Chesney* lui-même, accompagné du lieutenant *Murphy*, qui prit une part très-active aux travaux géographiques de toute la campagne, de M. *William Ainsworth* et d'un autre officier. On partit d'Aïntâb pour gagner la partie moyenne de l'Amanus par la route de Kilis; mais aucun passage ne se trouva praticable à cette époque encore peu avancée de l'année. Il fallut descendre plus au Sud, jusqu'au col de *Beïlân*, d'où l'on se rendit à Skanderoun, et de là, par *Baïas* et le défilé de *Démir-Kapou*, à *Messis* sur le *Djihoun* [1]. De Messis, on continua d'avancer par la plaine d'*Adanah* jusqu'a *Tarsous*, d'où l'on entra dans la région subalpine que dominent les sommités glacées du Taurus. Cette région consiste en roches tertiaires très-variées. On y visita les mines de plomb de *Gulek-Boghaz*, à l'entrée de la grande passe du Taurus qui conduit de Tarsous à Érégli : ce sont les Portes Ciliciennes, *Pylæ Ciliciæ*, de l'antiquité. La passe elle-même fut soigneusement étudiée presque jusqu'à son point culminant; puis on redescendit vers le pays qui forme la pente méridionale de la grande chaine, afin d'aller visiter la ville de *Sis* et le territoire qui formait alors la ligne frontière de la domination du sultan et de celle du pacha d'Égypte. Les habitants de cette partie montueuse de la Cilicie ont un si mauvais renom, qu'on ne put se procurer ni muletier ni guide qui voulût aller jusqu'aux montagnes dans cette direction. Le colonel Chesney et M. Ainsworth prirent le parti de devancer leurs compagnons, et de gagner Sis à pied en se dirigeant sur les seules indications de la boussole, pendant que le lieutenant Murphy et M. Staunton tâcheraient d'y arriver de leur côté par une autre ligne. Chacun des deux partis traversa un pays des plus pittoresques formé par les contre-forts boisés du Taurus, et dont les habitants firent partout le meilleur accueil à nos voyageurs, bien loin de ne se composer que de bandits et de pillards, comme on les

[1] Chesney, *General Statement*, p. 419 sqq.; Ainsworth, *Researches in Assyria, Babylonia*, etc., 1838, p. 17 et suiv.



dépeignait dans la plaine. Durant une marche d'environ 125 milles, c'est-à-dire de quarante de nos lieues communes, presque constamment au milieu des grès tertiaires, on eut à traverser le *Sihoun*, le *Korrikoun*, et plusieurs autres rivières moins considérables, bien qu'encore assez grandes, qui arrosent cet intéressant pays. *Sis* est aujourd'hui, comme à l'époque de Willebrand, la résidence d'un patriarche arménien, qui tient le troisième rang en importance; il habite un assez beau palais, et a la direction d'un grand couvent. Le colonel Chesney poussa une reconnaissance dans la montagne au Nord de la ville, jusqu'au lieu nommé *Kara Sis;* puis l'expédition se replia au Sud dans la plaine, vers les ruines d'Anazarba. Un grand nombre de montagnes isolées qui dominent cette plaine furent autrefois surmontées de châteaux fortifiés, dont on voit encore les ruines plus ou moins dégradées. D'Anazarba, la petite caravane se dirigea vers *Mérâsch* par le district de *Khars* et le village d'*Anabad*. Ici on remontait la rive droite du *Djihoun*, où l'on avait à traverser un pays montueux et difficile. Le dessein du colonel était de regagner l'Euphrate à *Someïsât*, pour continuer vers Orfah; mais les rivières enflées par la fonte des neiges obligèrent de se replier plus au Sud vers *Roum-kalèh*.

Dans toute cette expédition, le lieutenant Murphy détermina astronomiquement la position des places les plus remarquables et des principaux sites anciens et modernes; on s'attacha aussi à relever au compas, ou au théodolite, selon les circonstances, toutes les routes parcourues, de manière à en former une suite d'itinéraires bien liés avec les positions de la côte et avec celles de l'Euphrate. Il n'est donc pas douteux qu'il n'ait dû en résulter un excellent canevas pour la carte de toute cette extrémité Sud-Ouest de l'Asie-Mineure jusque-là si imparfaite; et il est fort à regretter qu'aucune partie de ces beaux travaux n'ait encore été publiée dans son intégrité. Les reconnaissances dont nous venons de présenter l'aperçu ne sont connues jusqu'à présent que par l'historique très-sommaire que le colonel Chesney en a fait insérer dans le septième volume du *Journal de la Société de Géographie de Londres* [1], et par quelques notes plutôt

[1] *General Statement*, suprà citat.

géologiques que géographiques consignées par M. William Ainsworth dans sa publication de 1838 sur l'Assyrie, la Babylonie et la Chaldée [1]. Il paraît néanmoins que les résultats principaux des campagnes du colonel Chesney ont été communiqués à M. Carl Ritter de Berlin, avec l'autorisation de l'Amirauté Britannique, et que M. Henri Kiepert a pu consulter quelques-uns au moins de ces riches matériaux pour la rédaction de la cinquième feuille de sa grande carte de l'Asie-Mineure, publiée en 1844.

Nous n'avons pas à suivre l'expédition dans ses travaux de 1836 et 1837 sur toute l'étendue du bas Euphrate, dans la Mésopotamie, la Babylonie et le Kourdistan; ces grandes études terminées, M. Ainsworth, accompagné de plusieurs de ses compagnons de voyage, reprit la route de l'Europe par le nord de l'Asie-Mineure. On passa l'Euphrate à Kéban-Mâden, près de la jonction des deux grands bras supérieurs du fleuve, le *Kara-sou* ou Euphrate d'Erzeroum, et le *Mourad-tchaï;* de Kéban-Mâden on vint à *Sivas* par *Arabghir* et *Divriki*, et les voyageurs continuèrent leur route vers Constantinople par *Tokat*, *Amasièh*, *Osmandjik* et *Boli*. C'est au mois de mai 1837 qu'eut lieu cette traversée de l'Asie-Mineure, dans le temps même où M. William Hamilton commençait par l'exploration de la vallée du Macestus son troisième et dernier Voyage dans l'intérieur de la Péninsule. Les routes parcourues ne furent pas étudiées avec moins de soin que ne l'avaient été celles du Taurus et des autres contrées embrassées par l'expédition. M. Ainsworth et ses compagnons s'attachèrent à déterminer au moyen du baromètre la hauteur des crêtes des diverses chaînes de montagnes, en même temps que l'on en étudiait la nature et la composition autant que le permettait la rapidité de la marche, de manière à réunir les éléments d'une coupe au moins très-approximative des pays parcourus [2]. Cette étude géolo-

[1] *Researches in Assyria*, etc., pages 17, 326, et passim.

[2] Chesney General Statement, etc., dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VII, p. 438; W. Ainsworth, *Researches in Assyria, Babylonia, and Chaldæa*, p. 282 et suiv. M. Ainsworth a donné, dans cet ouvrage, un essai de coupe géologique de la partie de l'Asie-Mineure comprise entre Osmandjik et Kéban-Mâden sur l'Euphrate. (Pl. I, *Section of Taurus*, etc.).

gique du sol était un des objets essentiels confiés aux soins de M. Ainsworth dans le cours de l'expédition, en vue surtout de rechercher les gîtes carbonifères que recèlent ces contrées, et que l'établissement projeté d'une ligne de communication à la vapeur sur l'Euphrate aurait rendus d'un grand prix.

Les parties du Taurus cilicien que MM. Chesney, Ainsworth et Murphy avaient explorées au mois de janvier 1836, devaient l'être encore, cinq mois plus tard, par un naturaliste autrichien, le Dr *Russegger*, dont les voyages ont embrassé, de 1835 à 1841, la Syrie entière, l'Égypte et les contrées voisines du haut Nil. Le Dr Russegger avait abordé par mer la côte cilicienne au milieu du mois de juin ; il gagna immédiatement *Tarsous* et *Gulek-Boghaz*, à l'entrée de la grande passe du Taurus, étudia les travaux des mines voisines, se rendit ensuite à *Sis* par *Adana* et *Messis*, poussa une excursion au Nord de Sis jusqu'au pied de la haute chaîne qui forme ici l'escarpement principal du plateau cappadocien, revint à Gulek-Boghaz et à Tarsous par les vallées intérieures, et se rembarqua pour la Syrie après cette longue tournée qui n'avait pas duré moins de deux mois et demi [1]. C'est précisément dans le même temps (en juin 1836) que M. Charles Texier fit aussi le voyage de Tarse à Sis et parcourut toute cette partie orientale du Taurus jusqu'à Mérâsch et à Malatîah, dans sa traversée de la Cilicie à Trébizonde que nous avons racontée précédemment. Les études du naturaliste allemand s'attachèrent principalement à la nature géologique de ces montagnes, et à leurs produits minéralogiques, ainsi qu'à la climatologie et aux autres branches de l'histoire physique et naturelle du globe [2] ; il ne négligea néanmoins ni l'étude de l'homme, ni celle de la configuration géographique, quoique la carte qu'il a donnée de la région montagneuse qui entoure le golfe de Skanderoun soit très-défectueuse à plusieurs égards, et ne doive être consultée qu'avec une grande circonspection.

Plusieurs autres voyages qui avaient lieu à la même époque

1 Jos. Russegger, *Reisen in Europa*, *Asien und Afrika*, t. I, p. 393 sqq., 471 sqq.

2 *Id.*, p. 573 et suiv.

sur divers points de la Péninsule, ne doivent pas être omis, quoique tous ne soient pas également importants pour la science. Un Français, M. *Baptistin Poujoulat*, frère du compagnon de route de M. Michaud dans le voyage de 1830, visitait au commencement de 1837 quelques-uns des sites anciens de la Lydie et du bassin du Méandre, se rendait ensuite de Smyrne à Constantinople par *Koulah*, les ruines d'*Azani*, *Koutaièh* et *Broussa*, puis traversait la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce de Constantinople à *Malatïah*, par *Angora*, *Kaïsarièh* et *Sivas* [1]. Dans le mois d'octobre 1838, le vice-consul anglais à Trébizonde, M. *Henry Suter*, renouvelait, sur une moindre échelle, l'excursion de M. Braut en Cappadoce et dans le Pont [2], et comme celui-ci fournissait une bonne suite d'itinéraires pour cette portion de la carte de la Natolie [3].

Les notions qu'un jeune orientaliste français, M. *Eugène Boré*, recueillit précisément à la même époque pendant son passage de Constantinople en Arménie par les provinces septentrionales de la Péninsule, surpassent de beaucoup en intérêt les deux relations que nous venons de mentionner, surtout pour les données de géographie comparative et pour l'appréciation morale des populations. M. Boré, élève distingué de l'illustre Silvestre de Sacy, a marqué sa place au nombre des voyageurs les plus savants de notre époque; nul doute que ses longues recherches et ses observations ne doivent un jour ajouter considérablement à la parfaite connaissance des pays et des peuples qu'il a visités des deux côtés de l'Euphrate et au milieu desquels il réside encore, lorsqu'il aura pu réunir lui-même en un corps d'ouvrage et compléter ces remarquables études, dont nous n'avons jusqu'à présent que des fragments détachés [4].

[1] B. Poujoulat, *Voyage dans l'Asie-Mineure, en Mésopotamie*, etc. Paris, 1840, in-8, t. Ier.

[2] *Voyez* ci-dessus, p. 249.

[3] *Journal of the Geographical Society of London*, vol. X, p. 434.

[4] *Correspondance et Mémoires d'un Voyageur en Orient*. Paris, 1840, 2 vol. in-8. Ces deux volumes se composent principalement de lettres écrites par M. Eugène Boré à ses amis ou à sa famille à Paris, de divers fragments de son journal, et de Mémoires adressés à l'Académie des Inscriptions. Un assez grand nombre de notes, de lettres et de Mémoires ont été publiés depuis cette

Après quatre mois de séjour à Constantinople, M. Boré en partit le 2 mai 1838 pour aller remplir en Arménie une mission scientifique dont le ministre de l'Instruction publique l'avait chargé, et à laquelle l'Académie des Inscriptions, heureuse de s'attacher un correspondant si capable et si zélé à la fois, avait joint ses instructions. Il avait franchi le Bosphore pour explorer par terre les provinces du nord de l'Asie-Mineure. Arrivé à Samsoun, après quarante jours de marche ininterrompue, voici ce qu'il écrivait en France : « Constantinople est déjà loin de moi... Quatre fois je suis revenu aux bords du Pont-Euxin, pour visiter les lieux fixés dans mon itinéraire ; et quatre fois je suis rentré dans les montagnes, en choisissant à dessein les lieux que les autres voyageurs n'avaient pas explorés. Bien que cette partie de l'Asie soit assez voisine de l'Europe, elle est peut-être plus inconnue que certaines parties de la Perse et de la Syrie... Dans les quarante jours qui se sont écoulés depuis ma sortie du Bosphore, je n'ai pas perdu un seul instant. Toujours nous avons été à cheval, et les heures de nos stations étaient soigneusement calculées... J'ai parcouru toute la Bithynie et la Paphlagonie, et me voici à la moitié du Pont. Ces provinces ne ressemblent pas aux nôtres, qu'on traverse dans une journée par des routes droites et faciles. Ce sont, à proprement parler, d'anciens royaumes étendus, et qui sont sans chemins ; car comment donner ce nom à des sentiers où le cheval peut à peine poser le pied, et qui traversent les montagnes et les torrents sans qu'on rencontre un seul pont? Aussi ne sont-ils praticables que six mois de l'année. Si on n'avait que sa personne et son cheval à conduire, on pourrait encore se tirer d'affaire; mais la difficulté qui vous arrête à chaque pas est le transport des bagages ; surtout lorsqu'on porte, comme moi, les vêtements, les livres, et tout l'attirail nécessaire à un voyage de long cours [1]. »

Une foule de voyageurs ont longé, dans la péninsule de Kodja-ïli, resserrée entre le golfe de Nicomédie et la mer Noire, les bords pittoresques que baigne la Propontide, et aux-

époque dans différents recueils ; mais ils se rapportent exclusivement à l'Arménie, au Kourdistan et à la Syrie.

[1] *Correspond. et Mém.*, I, 173.

quels fait face le groupe riant des îles des Princes; mais il en est bien peu qui aient suivi, de la bouche du Bosphore à celle du Sangarius, la plage aride du Pont-Euxin. C'est cette route que choisit M. Boré. Aujourd'hui, comme au temps de Xénophon, les fureurs de cette mer inhospitalière sont attestées, sur ce point de ses rivages, par les débris dont la grève est jonchée [1]. Plus au Sud, des deux côtés du Sangarius, le pays est couvert de vastes forêts, où s'alimentent les ateliers de constructions navales du Grand-Seigneur. Le voyageur, après avoir passé le fleuve non loin de son embouchure, avait quitté la côte et remontait une petite rivière nommée le *Mélan-sou* [2], pour arriver à des ruines qui devaient être celles de l'ancienne *Prusias ad Hippium*; voici le tableau qu'il nous trace de cette vallée : « Nous cheminions au Midi. Une vive lumière colorait les bois et les prés, et sa nuance azurée enveloppait vaguement à l'horizon la cime des forêts posées sur un triple rang de montagnes. En pénétrant dans ces solitudes, que les Turcs nomment élégamment *la mer des arbres* [3], nous fûmes frappés d'admiration par cette nature vierge, étalant partout le luxe d'une inépuisable fécondité. Des chênes gigantesques étendaient sur nous leurs rameaux noueux, et nous cachaient le ciel. A côté, s'élançaient des pins et des hêtres plus élevés, bien qu'ils sortissent d'un

[1] Nous transcrivons ici une note communiquée en 1827 au journal français de Smyrne, le *Spectateur Oriental*, par un capitaine de la marine marchande qui pratiquait depuis longtemps la navigation de la mer Noire : « Les terres qui avoisinent le *Boghaz*, ou détroit de la mer Noire, disait-il, n'offrent aucun signe de reconnaissance bien saillant. Les phares qui l'éclairent ne sont pas visibles à six milles en mer, et malheureusement encore pour les navigateurs il y a du côté de la Romélie un faux détroit, qui, par un temps brumeux, et lorsqu'après une route souvent interrompue on se trouve sans le savoir dans une fausse direction, peut tromper, et trompe souvent les pilotes les plus expérimentés. Joignez à cela les violentes et fréquentes tempêtes qui se font sentir dans ces parages, et vous ne serez plus étonné des nombreux naufrages qui viennent chaque année augmenter la crainte des marins, et ajouter à la terrible renommée de cette mer inhospitalière. Il est positif que le manque de reconnaissances sur la côte aux approches du détroit, et le peu d'effet des phares qui l'éclairent, sont des causes certaines de la perte d'une infinité de navires. »

[2] La Rivière Noire; par l'accouplement d'un mot grec et d'un mot turk.

[3] Aghadj-Dégnisi.

vallon inférieur. Aux endroits où la cognée avait fait quelque vide, la vue plus libre ne distinguait encore, à droite et à gauche, en face et derrière, en bas ou en haut, qu'un bocage varié, épais, immense. Le silence de ce verdoyant désert n'était interrompu que par le chant des oiseaux et le cri de l'essieu des *arabas* qui transportaient le bois au port. Ils tenaient une route tortueuse, difficile et souvent impraticable, au lieu de suivre l'ancienne voie romaine dont nous retrouvâmes des lambeaux pavés en granit. Mais ce serait trop exiger de l'indolence ignorante des Turks. Au revers de la dernière montagne commençait un vallon terminé par la colline sur laquelle repose la petite ville d'*Uskoub*. Son premier aspect nous charma, et nous reconnûmes le bon goût du peuple qui l'avait habitée. Quant à celui qui campe aujourd'hui sur ses ruines, il est incapable de deviner seul l'avantage d'une telle position. Par toute l'Asie-Mineure, il n'a fait qu'occuper la place des Grecs et des Romains, ou des autres peuples vaincus ; encore n'a-t-il pas su la conserver et l'entretenir [1]. »

C'est à Usboub que sont les ruines dont les Turks de la côte avaient parlé au voyageur ; leur identité avec le site de la *Prusias* située sur l'*Hippius* n'est pas douteuse, et a été dès longtemps signalée. Du reste, les Turks ne manquent pas d'attribuer ces ruines aux Génois : les Génois sont pour eux le peuple le plus ancien de ces contrées, et l'auteur de toute construction qui porte un cachet d'antiquité. Il en est de même presque sans exception sur tout le pourtour de la mer Noire. Les Turks, comme le fait observer M. Eugène Boré, trouvèrent en effet ces habiles marchands établis et dominants sur les bords de l'Euxin, dans les possessions coloniales des premières républiques grecques. D'ailleurs les Génois sont réellement les architectes de plusieurs monuments. Ils ont bâti les remparts et la haute tour de Galata. A Héraclée, à Amastris, à Sinope, à Amisus, des redoutes et des bastions ont été élevés par eux sur les ruines qu'ils avaient conquises. Mais cette architecture de pièces et de morceaux est mesquine, et il ne faut pas grand discernement pour la distinguer des ouvrages qui portent l'empreinte ineffaçable du génie grec et romain.

[1] *Correspond. et Mém.*, I, 195.

Après cette intéressante excursion aux ruines d'Uskoub, M. Boré regagne la côte et suit de nouveau les bords de la mer jusqu'à *Kidros*, la *Kytores* de la géographie grecque, au milieu de la côte paphlagonienne. Mais il n'arrive à Kidros qu'après avoir vu *Érégli*, parcouru une partie de la vallée fertile où coule la rivière de *Filïas*, et visité *Amassérah*, la ville aujourd'hui la plus importante de cette partie de la côte, recherchant partout les traces de la géographie classique, et comparant à chaque pas la condition ancienne de ces contrées avec leur condition présente. Cette pointe sur Amassérah et Kidros n'était qu'une excursion en dehors de la route principale que s'était tracée M. Eugène Boré : il revient sur ses pas jusqu'à *Bartïn*, près de l'embouchure du *Parthenius ;* et pénétrant par la vallée du fleuve au cœur même de la Paphlagonie, il arrive à *Kastamouni* après avoir en partie longé, en partie coupé au Sud-Ouest, le plateau élevé qui forme l'intérieur de cette contrée peu connue. Ce versant méridional du plateau paphlagonien, qu'une chaîne de froides montagnes borde du côté de la mer, est très-boisé et d'un aspect sauvage. Le voyageur marche pendant cinq heures sous les sombres voûtes d'une forêt de pins qui descend vers la vallée du *Kastamouni-tchaï*. M. Boré fait à cette occasion une remarque qui vient à l'appui de ce que plus d'une fois déjà nous avons eu lieu de faire observer au sujet du caractère des Turks : « En Europe, avouons-le à notre honte, ces solitudes seraient un repaire de brigands; ici la nature probe et douce des Turks les rend plus sûres que nos grandes routes. Il est inouï que jamais voyageur y ait été détroussé; au contraire, la rencontre de deux hommes devient réciproquement pour eux une occasion de lier conversation et connaissance. Après s'être salués du nom touchant de *quardakh*, *frères*, ils se disent leur point de départ, le but de leur route, puis s'entretiennent de leurs affaires avec un abandon et une cordialité qui les feraient prendre pour de vieux amis. C'est de cette façon que plusieurs passants nous abordèrent et s'empressèrent de nous rendre service, soit en nous enseignant les meilleurs gués, soit en rétablissant l'équilibre des malles fréquemment dérangé par les accidents du terrain. La pauvreté de ce peuple le préserve de la cupidité, que développent ailleurs le luxe et l'industrie. Il est ignorant,

mais droit; et cette droiture, je le demande, n'est-elle pas mille fois préférable à une corruption éclairée, sans la vertu morale, ou mieux, sans la religion, qui seule donne et dirige ce sens interne? La civilisation, telle que le vulgaire l'entend, c'est-à-dire un accroissement du bien-être matériel uni à une demi-instruction, est le pire des fléaux [1]. » Plus loin, M. Boré ajoute sur le même sujet de nouvelles réflexions dignes de l'attention des esprits graves : « Une distinction logique est nécessaire dans le reproche d'ignorance fait aux Turks, sous peine d'ignorer soi-même leur véritable état intellectuel. Jugés du point de vue de notre instruction la plus élémentaire, il est bien vrai qu'ils ne savent pas ce que nos enfants connaissent sur les bancs de l'école, et qu'ils sont étrangers aux notions de l'histoire générale, de la géographie et des sciences naturelles; mais ils ne cessent pas d'avoir leur instruction propre, laquelle exige du temps et une application soutenue de l'esprit. Si ce cercle de connaissances est faux et borné, ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre, mais à leur religion qui les y *inscrit* pour ainsi dire, en transformant en article de foi la nécessité d'y demeurer. Mahomet n'a pas seulement formulé à ses disciples un code religieux : il leur a posé encore les jalons et les limites du domaine de la science; et depuis onze siècles, que de génies, après s'être mus avec éclat dans cette sphère, y ont péri étouffés, faute d'air et d'espace!... Il ne faut donc point regarder avec mépris, des hauteurs de notre science incertaine, qui, après quelques générations, sera mise au rebut comme insuffisante, ces gens bornés à la connaissance de ce qu'ils croient être l'unique et essentielle vérité. Initions-les plutôt à nos lumières; et que leur éclat les guide vers la voie où doivent entrer et se confondre tous les peuples et tous les hommes, pour atteindre le but suprême et normal de l'humanité [2]. »

La vallée profonde et pittoresquement accidentée où coule la rivière de Kastamouni, appelée aussi par les Turks *Gheuk-Tchaï*, conduisit notre voyageur jusqu'au bas Halys, auquel la première se réunit. Une localité nommée *Tâsch-Keupri*, ou le Pont de

[1] *Correspondance et Mémoires*, t. I, p. 267.
[2] *Id.*, p. 269.

Pierre, située sur le Gheuk-Tchaï entre Kastamouni et Voïavat, fournit à M. Boré trois inscriptions qui lui révélèrent l'identité de ce site avec l'ancienne *Pompeiopolis* : c'est une découverte qu'un autre de nos compatriotes, M. Fourcade, avait faite longtemps auparavant[1], ce que notre voyageur paraît avoir ignoré. Arrivé à *Vézir-Keupri*, à l'est du Halys, M. Boré fait une nouvelle pointe vers la côte jusqu'à *Samsoun*, puis il revient de Samsoun à *Amasièh* en passant par *Ladik*, petite ville que M. Hamilton le premier avait vue en 1836, et qui sans doute représente quelque Laodicée de la période grecque que ni les géographes ni les historiens n'ont mentionnée; ajoutons que bientôt M. Boré rencontra, au nord de Tokat, un village qui porte aussi ce nom de Ladik. *Amasièh*, avec ses tombes royales creusées dans le roc, dut occuper particulièrement l'attention du savant voyageur ; de là, descendant le cours de l'*Iris*, il se mit en quête des ruines de *Magnopolis*, dont Strabon a décrit la situation au confluent de ce fleuve avec le *Lycus*. Il ne reste nulle trace de cette ancienne ville ; un pont de pierre, jeté immédiatement au-dessous du point de jonction des deux rivières, subsiste seul aujourd'hui avec ses cinq arches et ses piliers massifs[2]. M. Hamilton, nous l'avons vu, s'était déjà livré à la même recherche, et avait constaté le même fait de la disparition complète de tout vestige d'une ancienne ville à la place assignée par Strabon. *Tokat* est fort déchue maintenant de la prospérité commerciale et de l'activité industrielle dont le spectacle frappa les anciens voyageurs ; après Tokat, en se dirigeant vers *Sivas*, le pays prend de nouveau un aspect plus rude et plus sauvage. « Dès que l'on perd de vue les bords de l'Iris, dit le voyageur, on reconnaît bientôt une autre nature de pays, nu, sauvage, exposé à des étés plus chauds et à des hivers moins cléments. Les montagnes dépouillées d'arbres n'ont plus ces formes arrondies dont le prolongement graduel et symétrique donne naissance, dans le Pont, à des vallées longues et fertiles. Ici les pics sont plus élevés et la verdure ne couvre point leur squelette aride.

[1] Ci-dessus, p. 158. Comp W. Ainsworth, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 252 sq.

[2] *Correspond. et Mém.*, p. 317.

Ce n'est qu'après huit heures de marche que la plaine de *Kargoun*, située au pied de l'*Ildiz-Dagh* ou Montagne de l'Étoile, console le regard par ses moissons et ses prairies, où sont répandus de nombreux troupeaux. On monte ensuite pendant quatre heures, et l'on atteint le vaste plateau de Sivas, dont les pâturages sans limites s'étendent de l'Est au couchant [1]. »

En quittant Sivas, le 6 juillet, M. Eugène Boré prit au Nord-Est pour gagner Erzeroum. A peine s'est-on éloigné des murs de la ville, que l'on reconnaît une nouvelle population. C'est ici que commence le domaine de la langue arménienne; c'est ici en effet que se trouvait autrefois la frontière commune de la Cappadoce proprement dite et de la contrée que l'on y distingua par le nom de Petite Arménie, *Armenia Minor*. Des villages entiers y sont arméniens, sans qu'il s'y trouve un seul Turk. Les femmes et les enfants ne parlent ni n'entendent la langue de leurs dominateurs. « Le sol, nu comme le désert, est coupé par des chaînes de collines ou de hautes montagnes blanchies par les neiges, qui se croisent et courent dans toutes les directions, présentant sur leurs flancs d'épais herbages, où s'engraissent ces beaux troupeaux de moutons qui servent à l'approvisionnement de Constantinople, et qui sont la richesse principale du pays. A leurs pieds s'étendent des vallées, qui sont plutôt des plaines, et où le froment, l'orge et le seigle croissent avec une abondance égale, mais à des époques bien différentes, suivant que le terrain est plus ou moins élevé. De toutes parts s'échappent, du sein des rochers et des entrailles de la terre, des sources d'une eau si fraiche, si limpide et d'un goût si délicieux, que véritablement elle fait perdre le souvenir et le regret des boissons européennes. Un grand nombre d'eaux chaudes, de toutes les températures et de toutes les qualités, révèle un autre genre de richesses que la terre recèle et garde inutilement enfouies, à cause de l'ignorance ou de l'apathie de ceux qui la possèdent. L'année se divise en deux saisons : l'hiver, dont le règne est généralement de huit mois, et l'été, qui vient, avec ses

[1] *Id.*, p. 359. Comp. Émile de Chancourtois, dans les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, t. XVIII, p. 831.

chaleurs souvent extrêmes, faire naître, pousser et jaunir les moissons. L'aspect monotone du pays, où nul ombrage ne repose jamais la vue, inspire un sentiment de mélancolie indéfinissable; et l'on est peu tenté d'envier le sort de ses habitants, dont les villes et les bourgades, cachées sous terre, se confondent de loin avec l'âpre nudité du sol [1]. »

M. Eugène Boré remonte jusqu'à son origine cette âpre vallée où naît le Halys; à *Endrès*, près de la source la plus éloignée du fleuve, une inscription grecque où se lit le mot ΝΙΚΟΠΟΛΕΩϹ lui permit d'ajouter à la liste de ses découvertes dans la géographie ancienne celle de la ville de *Nicopolis*, que l'on sait avoir été fondée par Pompée dans ces cantons de la Petite Arménie en mémoire de ses victoires sur Mithridate, mais dont la situation précise était jusqu'à présent restée inconnue. De ce point à l'Euphrate, ce que nous possédons des mémoires du voyageur ne nous fournit plus d'autres détails [2].

Le géographe en trouvera d'aussi nombreux qu'importants sur tout le nord, le centre et le sud-est de la Péninsule, dans les journaux de la seconde expédition de M. *William Ainsworth*, de 1838 à 1840. La relation qu'en a donnée M. Ainsworth est, avec celle de M. William Hamilton, au premier rang de celles que nous ont values les explorations savantes des quinze dernières années, par le nombre, l'étendue et la précision scientifique des notions acquises sur la géographie positive. M. Ainsworth, comme M. Hamilton, a parcouru la Natolie tout à la fois en géologue et en géographe; en même temps qu'il étudiait la nature intime du sol, il en relevait exactement la configuration extérieure, et nul voyageur avant lui n'avait donné autant de suite et de développements aux observations d'altitudes, qui permettent seules de figurer dans d'exactes proportions le relief d'un grande région [3].

[1] Eug. Boré, *Corresp. et Mém.*, t. I, p. 364.

[2] L'itinéraire de M. Boré depuis Constantinople jusqu'aux sources du Halys, que M Henry Klepert ne paraît pas avoir consulté, aurait pu fournir d'assez nombreuses indications topographiques à la grande carte de l'Asie-Mineure en six feuilles du savant géographe prussien.

[3] *Voyez* le Tableau des Altitudes observées en Asie-Mineure, dans l'Appendice, ci-après, fin du volume.

Nous avons raconté précédemment les excursions de M. Ainsworth autour du golfe de Skanderoun et dans l'intérieur du Taurus cilicien lors de son premier voyage de 1835, et nous avons ramené le savant voyageur, en 1837, de l'Euphrate à Constantinople, par la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie orientale. Une année à peine s'était écoulée depuis son retour en Angleterre [1], lorsqu'une nouvelle mission scientifique lui fut confiée pour les contrées qu'il venait de parcourir. Il partit, muni des instructions de la Société pour l'Extension des connaissances chrétiennes (Society for Promoting Christian Knowledge), et de celles de la Société de Géographie de Londres. C'est dans celui de nos volumes consacré au Kourdistan et à la Mésopotamie que nous aurons à exposer ce qu'a fait M. Ainsworth pour remplir les intentions philanthropiques de la première de ces deux sociétés; l'Asie-Mineure n'a été pour lui qu'un théâtre de travaux géographiques.

M. Ainsworth quitta Constantinople le 18 sept. 1838, accompagné de MM. *Russell* et *Rassam*. Le premier objet qu'il avait en vue était l'exploration de quelques-unes des parties les moins connues de la Bithynie orientale, de la Paphlagonie et de la Galatie. Il gagna les bords du Sakaria par *Ismid* (Nicomédie) et le lac de *Sabanjéh*, vint rejoindre la vallée du *Mélan-sou* à quelque distance au Midi d'*Uskoub*, examina, comme M. Boré l'avait fait naguère, les antiquités de cette petite ville, qui a succédé à la *Prusias ad Hipium*, et celle d'une bourgade voisine dont le nom de *Douzchéh* rappelle celui de *Dusæ* ou *Duseprum* mentionné par les historiens de la période byzantine; puis descendant de là vers la côte, visita *Erégli*, la vallée du *Filïas-tchaï* (*Billæus*), *Bartïn* et *Amassérah*. Dans toute cette partie de son voyage, ainsi que dans la route de Bartïn au Halys en longeant la rivière de Kastamouni, M. Ainsworth suit précisément, sauf de légères déviations, la ligne qu'avait explorée M. Eugène Boré quatre mois auparavant; les observations des deux voyageurs s'accordent

[1] M. Ainsworth, ainsi que nous l'avons dit précédemment (*voyez*, fin du volume, la *Bibliographie*, sous l'année 1835), publia à Londres dans cet intervalle, outre un mémoire sur la géographie comparée du pays qui entoure le golfe de Skanderoun, un volume de notes principalement géologiques sur l'Asie-Mineure et la vallée de l'Euphrate.

sur tous les points, et les remarques générales de l'orientaliste français sur le plateau paphlagonien sont pleinement confirmées par les observations précises et multipliées du géologue anglais. C'est seulement à *Vézir-Keupri*, après le passage du Halys, que les itinéraires des deux voyageurs se séparent. M. Ainsworth ne s'avance pas plus loin de ce côté; de Vézir-Keupri il se rabat vers le Sud-Ouest, voit *Osmandjik* et *Tchouroum*, repasse le Halys à la hauteur de cette dernière ville et remonte la vallée du fleuve dans la direction d'Angora, en touchant à quelques places peu connues de la Galatie orientale, *Iskelib*, *Baïad*, *Kiangara* et *Galadjik*[1].

Les trois mois d'hiver que M. Ainsworth et ses compagnons passèrent à Angora furent employés en excursions multipliées dans un rayon de douze à quinze lieues autour de cette ancienne capitale de la Galatie; la géographie, les antiquités et la constitution géologique de cette portion du grand plateau phrygien n'avaient pas encore été étudiées d'une manière aussi complète et aussi détaillée qu'elles l'ont été en cette occasion. L'expédition se remit en route dans les derniers jours de mars 1839 pour gagner l'Euphrate par la voie de Kaïsarièh[2]. Le Halys fut passé à *Tchesni-Keupri*, et la petite caravane traversa l'angle extrême de la Cappadoce renfermé dans le vaste coude que décrit le fleuve, lorsque, après avoir longtemps coulé vers l'Ouest et dépassé le méridien de Kaïsarièh, il se replie au Nord-Ouest pour aller plus loin prendre son cours vers le Nord. Tout le pays qui borde la rive droite de cette partie du Halys manque de villes importantes; *Kir-Chèhr* et *Moudjoûr*, les deux endroits les plus notables que M. Ainsworth y rencontra, sont moins des villes proprement dites que de grosses bourgades. C'est à Moudjoûr que le voyageur venant de quitter les frontières de la Galatie pour pénétrer dans la Cappadoce, commence à rencontrer les habitations creusées sous terre qui sont un des traits les plus singuliers de la haute et froide région comprise entre le Halys et l'Euphrate, et qui deviennent de plus en plus

[1] Ainsworth's *Journey*, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of London*, vol. IX, p. 216.

[2] *Ibid.*, vol. X, p. 275.

fréquentes à mesure que de ce point on s'avance à l'Est [1].

M. Ainsworth repassa le Halys, ou Kizil-Irmak, à *Yarapason*, petite ville de trois cents maisons située sur la rive gauche ou méridionale, à une quinzaine de lieues dans l'Ouest de Kaïsarièh; ici le fleuve a près de quatre cents mètres de largeur, mais le volume de ses eaux n'est pas considérable. A Yarapason on était entré dans l'ancienne *Garsauritis*, canton de la Cappadoce particulièrement remarquable par les singularités naturelles qui s'y présentent à chaque pas aux regards étonnés du voyageur. C'est dans la Garsauritide que se trouve la vallée d'Urgub, avec ses milliers de cônes volcaniques qui provoquèrent autrefois la naïve admiration de Paul Lucas, et dont les observations récentes de MM. Texier et Hamilton nous ont révélé la nature et l'origine; c'est aussi dans la Garsauritide que M. Hamilton a rencontré cette vallée merveilleuse de Soanli, dont la description rappelle les créations fantastiques où se complait l'imagination des peuples de l'Orient [2]. Quoique Urgub ne soit qu'à huit ou neuf lieues de Yarapason dans la direction de Kaïsarièh, M. Ainsworth ne s'avança pas jusque-là; il remonta seulement une vallée de cinq lieues de longueur, qui, de Yarapason, le conduisit à *Neou-Chèhr* (la Nouvelle Ville), et là il reprit sa direction vers l'Ouest pour aller reconnaître le grand lac salé de Kodj-Hissar.

Le territoire tout entier de cette province de Garsaura est percé d'excavations pratiquées dans les roches calcaires ou dans les agrégations poreuses d'origine volcanique; aucune partie de l'Asie-Mineure ne présente un aussi grand nombre de ces grottes, soit naturelles, soit artificielles, qui semblent avoir été, dans les siècles primitifs, la demeure d'un peuple troglodyte antérieur aux souvenirs de l'histoire. A Yarapason même, sur les bords du Halys, M. Ainsworth et ses compagnons rencontrèrent une longue rangée de rochers ainsi excavés, dans une étendue de plus d'un mille. Quelques-unes des grottes sont ornées de colonnes; les voyageurs y cherchèrent vainement des inscriptions. Un peu plus loin, on entra dans un ravin encore plus re-

[1] *Ibid.*, p. 288.
[2] *Voyez* ci-dessus, p. 284.

marquable par la bizarrerie des formes sous lesquelles s'y présentent ces roches de contexture friable. Ici de larges masses semblent suspendues sur la pointe de cônes tronqués; ailleurs, les rochers ont pris la forme d'animaux gigantesques, et souvent dans ces jeux de la nature dus à l'action des éléments, l'œil abusé croit reconnaître l'ouvrage de la main des hommes [1].

M. William Hamilton, dans son voyage de 1836, avait reconnu le côté oriental du grand lac salé, *Touz-tcheulli*, le *Tatta Palus* des anciens; M. Ainsworth se proposait de compléter l'exploration de ce lac remarquable, qu'aucun voyageur des temps modernes n'avait visité avant les deux géologues anglais. C'est à MM. Hamilton et Ainsworth que nous devons d'en connaître exactement la forme et les dimensions [2]. L'une et l'autre varient beaucoup, du reste, selon les saisons; en été, les eaux presque desséchées se concentrent dans un bassin beaucoup moins étendu et moins profond que dans les mois d'hiver. Leur salure varie par la même cause et dans les mêmes proportions. M. Ainsworth longea toute la partie septentrionale du lac, au Nord de Kodj-Hissar, et il revint le long des bords occidentaux jusqu'au *Baïaz-sou*, ou rivière d'Ak-Séraï, qui s'y jette à la pointe méridionale. Plusieurs déterminations astronomiques fixèrent le gisement des principaux points du lac, en même temps qu'une série continue de mesures de hauteurs prises au moyen du baromètre en indiquaient l'altitude et celle de toute la contrée environnante au-dessus du niveau de la mer. M. Ainsworth donne peu à la description proprement dite; mais ses observations multipliées fournissent de riches et précieux matériaux pour la description physique du pays. Grâce aux notions précises que nous y pouvons recueillir, réunies à celles qui nous ont été données par quelques autres voyageurs récents, et principalement par M. Texier, il est possible aujourd'hui de se former une idée nette et d'une exactitude au moins très-approximative du relief général de la Péninsule, notamment de l'élévation et des contours extérieurs du plateau qui occupe une

[1] Ainsworth's Journey, *Journ of G. S. of Lond.*, t. X, p. 289.

[2] D'Anville n'avait pu qu'en tracer les contours au hasard d'après les vagues indications de Hadji-Khalfa, et toutes les cartes modernes n'avaient fait sur ce point que répéter le tracé de d'Anville, très-éloigné de la forme véritable.

partie considérable de son étendue. On s'explique dès lors le climat presque boréal d'une portion de la Cappadoce, sous les chaudes latitudes de Lisbonne, de Naples, d'Athènes et de Smyrne.

M. Ainsworth et ses compagnons, remontant la rivière d'*Ak-Séraï*, rentrèrent par le Sud dans la Garsauritide, et arrivèrent à *Kaïsarièh* après avoir contourné les pentes occidentales de l'Argée. Les voyageurs étudièrent avec une attention toute spéciale le système d'eaux de cette partie du plateau, et s'assurèrent, comme l'avaient déjà fait M. Callier et M. Hamilton, qu'aucune rivière ayant sa source dans les contre-forts de l'Argée ne coule vers l'Euphrate. Le pays qui est à l'Est de Kaïsarièh, jusqu'à une distance de vingt lieues au moins, a sa pente générale au Sud, et appartient non au bassin de l'Euphrate, mais à celui de la Méditerranée. Une erreur introduite dans le texte de Strabon, et les fausses notions qui en résultaient sur l'hydrographie du centre de la Cappadoce, rendaient cette vérification nécessaire [1].

De Kaïsarièh, M. Ainsworth remonta la partie gauche de la vallée du Halys jusqu'à mi-chemin environ de Sivas; là, s'éloignant du fleuve et prenant sa direction à l'Est-Sud-Est, il franchit, à la hauteur d'environ 1,400 mètres [2], le dos de pays qui sépare ici le bassin du Halys de celui de l'Euphrate, et descendit dans la vallée du *Tokmah-sou*, qui le conduisit à Malatïah. Son intention était d'aller explorer, au Nord de cette ville, la passe d'*Ilidjah* où l'Euphrate coule dans un étroit encaissement; mais l'état de trouble de ces cantons ne lui permit pas d'effectuer cette partie de son plan. Il dut se diriger au Sud vers *Someïsat*, à travers le massif montagneux qui détermine le vaste coude que décrit le fleuve au-dessous de Malatïah. Cette partie de l'itinéraire a fourni, comme toutes les autres, de précieuses indications pour la détermination hypsométrique et la description physique d'un pays très-peu connu.

Une portion du cours de l'Euphrate au-dessus du point où

[1] *Id.*, p. 308. *Voyez* p. 386 du volume précédent.

[2] C'est à peu près l'altitude du Puy-de-Dôme et de la plus haute sommité des Vosges, le Ballon. Le passage du Grand Saint-Bernard est à 2,500 mètres au-dessus de la mer, le passage du Simplon à 2,000 mètres.

s'étaient arrêtées les études de l'expédition du colonel Chesney, fut reconnue par M. Ainsworth; mais lorsque après cette excursion il pénétra dans les plaines du Nord de la Syrie, il s'y trouva au milieu du conflit des armées turque et égyptienne, en présence dans les champs de Nésib. On sait quelle fut l'issue de la bataille [1]. Jetés malgré eux au milieu de la déroute des bandes ottomanes, nos voyageurs se virent contraints de rentrer précipitamment dans l'intérieur de la Natolie. Ils regagnèrent en toute hâte *Malatïah*, et de là *Sivas*, d'où ils vinrent s'embarquer à *Samsoun* pour Constantinople. La rapidité de ce retour ne permit guère à M. Ainsworth de s'y livrer à ses études habituelles; il put néanmoins encore déterminer par une observation la position de *Sivas* en latitude.

Après quatre mois de séjour à Constantinople, l'état plus calme des affaires permit à M. Ainsworth de reprendre la suite de sa mission. Il partit dans les premiers jours de novembre, seulement accompagné de M. Rassam, qui venait d'être désigné pour le poste de vice-consul britannique à Mossoul [2]. Mais cette fois les voyageurs choisirent, pour gagner la Syrie, la route la plus suivie et la plus directe, par *Lefkéh*, *Eski-Chêhr*, *Boulavadïn*, *Koniéh*, *Erégli*, la grande passe du *Taurus*, *Tarsous* et *Adana*. Quelque fréquentée et quelque souvent décrite qu'ait été cette ligne, M. Ainsworth a su encore en donner une relation instructive, par les observations de géographie physique dont il l'a remplie. Ses mesures d'altitude, en particulier, sur les régions ouest et sud du plateau, forment un précieux complément de celles que dans sa précédente exploration il avait déterminées dans les parties du nord, du centre et de l'est. Un certain nombre de ces déterminations hypsométriques ont probablement besoin de quelques rectifications [3]; mais le résultat

¹ *Voyez* l'ouvrage de MM. Cadalvène et Barrault, témoins oculaires d'une partie de ces événements : *Deux années de l'Histoire d'Orient*, 1839-1840. Paris, 1840, 2 vol. in-8, t. I, ch. 6.

² *Journal of the Geographical Society of London*, vol. X, p. 489.

³ Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, il y a une différence de 1,000 pieds environ, mesure anglaise, c'est-à-dire d'à peu près 300 mètres, entre la mesure d'altitude moyenne donnée par M. Ainsworth pour la plaine de Kaisariéh, au pied du mont Argée, et celle que M. William Hamilton a déduite de ses observations. Si d'un côté M. Hamilton affirme qu'il ne saurait avoir le moindre

général n'en saurait être sensiblement modifié, et nous sommes à même de nous former dès à présent une idée juste des grandes coupes de la Péninsule.

Les événements militaires dont l'Est de la Natolie fut le théâtre en 1838, et qui avaient suspendu un moment l'expédition exploratrice de M. William Ainsworth, ont eu de très-importants résultats pour l'avancement de nos connaissances sur la géographie positive de plusieurs des parties les moins connues de la Péninsule. Trois officiers prussiens d'état-major qui avaient pris du service dans l'armée ottomane avec l'autorisation de leur gouvernement, M. *de Moltke*, M. *Fischer* et M. *de Vincke*, ont exécuté, en 1838 et 1839, une longue série de reconnaissances militaires et de levés de terrain, dont la copie, transmise à Berlin, est déjà entrée dans le domaine public de la science. Les études topographiques de M. *de Moltke* ont principalement porté, outre l'Ouest du Kourdistan et une portion notable du cours supérieur du Tigre et de l'Euphrate, sur les parties du bassin de ce dernier fleuve situées au revers oriental du plateau cappadocien, et sur les lignes comprises entre Malatiah et Kaïsarièh, Kaïsarièh et Sivas, Sivas et Amasièh, Amasièh et Samsoun [1]. Celles de M. *Fischer* ont eu pour théâtre toute la Lykaonie, le Taurus central et la Cilicie montagneuse; enfin les environs d'Angora et de Kaïsarièh ont été l'objet plus spécial des travaux de M. *de Vincke*, ainsi que la ligne d'Angora à Kaïsarièh, et celle de Kaïsarièh à Dérendèh par El-Bostan. M. *Henry Kiepert*, auteur d'une grande et belle carte de l'Asie-Mineure et des pays à l'Est de l'Euphrate jusqu'à Mossoul [2], a

doute sur ses observations et ses calculs (*Res. in As. Min.*, vol. II, p. 280, et ci-dessus, p. 282), nous devons reconnaître, de l'autre, que la mesure de M. Ainsworth, observateur non moins attentif et non moins expérimenté, paraît être parfaitement en rapport avec l'ensemble de ses déterminations d'altitude obtenues sur toute l'étendue du grand plateau. De nouvelles observations faites avec soin peuvent seules lever l'incertitude que laissent ici celles des deux géologues anglais.

1 On doit en outre à M. de Moltke des Lettres intéressantes écrites de Turquie de 1835 à 1839, où se trouvent aussi répandus beaucoup de détails géographiques. Berlin, 1841, in-8. *Voyez* la *Bibliographie*, fin du volume, sous l'année 1836.

2 Berlin, 1844-45; six feuilles.

eu à sa disposition ces riches matériaux, et les a fait entrer dans son travail en les combinant avec ceux que les autres explorateurs récents, principalement MM. Chesney, Ainsworth, Brant et Hamilton, nous ont donnés sur les mêmes régions de la Péninsule. Un mémoire analytique annoncé par M. Kiepert, et où les bases astronomiques, géodésiques et critiques de sa carte doivent être exposées et discutées, n'a pas encore paru.

Ces importants travaux géodésiques des trois officiers prussiens ne sont pas les seuls titres qui recommandent la belle carte de M. Henry Kiepert; elle présente aussi dans ses parties Sud, Sud Ouest et Nord-Ouest, c'est-à-dire dans la Pisidie, la Lycie, l'Eolide, la Troade, la Mysie et d'autres cantons avoisinants, des études également inédites du professeur *Schönborn* et de M. *Kiepert* lui-même, poursuivies de 1841 à 1843 sur la topographie et les antiquités de ces parties non moins intéressantes de la Péninsule. Un naturaliste, M. *Lœw*, accompagnait M. Kiepert dans ses courses en Mysie et sur les bords de la mer Égée. Sans doute d'autres ouvrages sortiront, dans un avenir prochain, de ce vaste ensemble de travaux de diverse nature éminemment honorables pour la Prusse (1).

1 Voici, sur les courses exploratrices de M. Henry Kiepert et sur celles de MM. Schœnborn et Lœw, une note que nous ne croyons pas devoir faire entrer dans notre texte, faute d'avoir pu la contrôler sur des documents originaux.

« M. H. Kiepert a consacré les années 1841 et 1842 * à un voyage de Constantinople à la côte occidentale de l'Asie-Mineure, entrepris à ses propres frais pour l'avancement des connaissances géographiques. De *Broussa*, où il étudia la topographie du mont *Olympe*, il se rendit d'abord à Smyrne. Accompagné de deux autres savants prussiens, MM. Schœnborn et Lœw, il prit une route nouvelle par *Adranas*, *Balat*, *Bogaditza*, *Balikesri*, *Bergama* et *Manissa*, examinant et dessinant la topographie des vallées latérales du *Rhyndaque* supérieur et du *Macestus*. De Smyrne, M. Kiepert partit seul pour visiter les sites de *Phocœa* et de *Cumes*, et pour examiner Lesbos en vue d'en perfectionner la carte. Il découvrit, dans cette excursion, les ruines cyclopéennes d'*Eresus* ** et celles d'une autre ville ancienne, peut être *Arisba*. Dans l'hiver de 1841, il étudia la Khersonèse de Thrace, la *Troade*, tout le système montagneux de l'*Ida*, ainsi que les contrées adjacentes jusqu'aux vallées encore inexplorées du *Rhodius*, du *Practius*, du *Granique* et de

* On peut ajouter aujourd'hui, et partie de 1843.

** Le site d'*Eresus*, ou *Eressus*, avait été reconnu par Pococke, *Descript. of the East*, vol. II, p. 19.

Les courses archéologiques et géographiques de M. Schœnborn en Pisidie et dans la Lycie avaient été précédées de deux excursions successives faites dans les mêmes contrées par un voyageur anglais, M. *Charles Fellows*. La première de ces deux excursions au Sud du Taurus eut lieu dans les mois d'avril et de mai 1838, à peu près dans le même temps que M. Eugène Boré

l'*Ésèpe* *. Cette exploration ne fournit qu'un petit nombre d'antiquités, sauf quelques inscriptions qui ont été insérées daue le second volume du *Corpus Inscriptionum Græcarum* de Bœckh; mais le voyageur fut mis à même de construire une carte complète et détaillée de la région parcourue. Parmi les îles, celles d'Imbros et de Samothrace, qui jusqu'alors n'étaient qu'imparfaitement connues, furent explorées. En ce qui regarde la Samothrace, les résultats les plus intéressants de l'exploration, après la structure géognostique de l'île, sont la découverte des ruines d'une ancienne ville et d'un temple des Cabires. Des Dardanelles, M. Kiepert revint à *Smyrne* par la route moins familière d'*Adramitti* et de la côte éolienne. De là, accompagné du professeur Welcker, il visita *Éphèse*, *Magnesia*, *Tralles*, *Tirèh* et *Nimfi;* puis il parcourut et releva plusieurs nouvelles routes, et dessina à Nimfi la sculpture qu'on a désignée sous le nom de *Monument de Sésostris*. Ce dessin, accompagné d'une carte du district environnant et d'un Mémoire explicatif, a été publié par M. Kiepert dans le journal archéologique du professeur Gerhard, n° 111, mars 1843 **. Le surplus de son voyage est destiné à une publicité spéciale. Ses relevés topographiques ont été incorporés dans les deux feuilles occidentales de sa grande carte de l'Asie-Mineure.

« Le voyage des professeurs Schœnborn et Lœw de Posen est tout à fait indépendant de celui de M. Kiepert, quoiqu'ils aient accompagné ce dernier de Constantinople à Smyrne. Cette expédition, faite en partie aux frais des deux voyageurs, en partie à l'aide des subsides fournis par le ministère prussien de l'instruction publique, avait pour objet de compléter et d'étendre l'exploration de la Lycie si heureusement commencée par M. Fellows. Leurs recherches ont porté sur les parties les plus obscures de la géographie de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Pisidie et de la Phrygie. L'objet spécial du docteur Lœw était la géologie et l'histoire naturelle; ses observations seront publiées. La route des deux voyageurs se sépare quelquefois. Voici celle que M. Schœnborn a suivie. En Pamphylie, il pénétra par les vallées du *Cestrus* et de l'*Eurymedon*, d'un côté jusqu'à *Isbartah*, de l'autre jusqu'à *Egherdir* et au lac de *Beï-Chêhr*. Cette route donne, en même temps que le cours des rivières, une approximation assez exacte de la direction des principales chaînes de montagnes de cette région. A l'Est du *Cestrus*, il trouva les ruines de *Selghé*. Au nord de Kara-Bourlou sont les ruines d'une autre grande ville; une troisième existe dans la vallée de l'*Eurymedon*, près de *Kesmé*. Il y a là

* La vallée de l'Ésèpe avait déjà été reconnue par le major Prokesch.

** Voyez à ce sujet une note dans la *Revue archéologique*, t. II, 1845, p. 103.

parcourait, à l'autre extrémité de la Péninsule, les rudes vallées de la Paphlagonie. Avant les voyages de M. Fellows et de M. Schœnborn, la Lycie était une des provinces les moins connues de l'Asie-Mineure ; sauf la côte, très-exactement relevée par le capitaine Francis Beaufort dans sa campagne hydrographique de 1812, le pays tout entier, jusqu'aux montagnes neigeuses qui le séparent du bassin du haut Méandre, était à peu

nombre d'églises et beaucoup d'autres ruines. La côte de *Satalièh* fut examinée, et M Schœnborn donna une attention particulière à la reconnaissance des passes qui y conduisent à travers les montagnes, ainsi que de la vallée du *Douden-sou*. *Termessus*, et la plaine élevée qui s'étend de là au Nord jusqu'au lac de *Bouldour*, furent visitées. Ici, outre *Olbasa*, le voyageur trouva les ruines de deux villes près de Foulla et de Padjamadj. Il paraît aisé, d'après cette route, de tracer la direction des montagnes et le cours des principales rivières entre la vallée du *Cestrus* et les sources du *Xanthe*, ainsi que la connexion de cette région avec les districts circonvoisins. Les hautes plaines d'*Almali* et les passes qui y conduisent ont été examinées avec un soin tout spécial. Plusieurs anciens sites ont été visités, notamment, dans la *Cibyratis*, *Bubon*, *Cibyra*, *Balbura*, *Œnoanda*. Les découvertes archéologiques dans la région des montagnes, entre ces sites et la chaîne de *Talamân-Dâgh*, ont été moins importantes. Cette dernière chaîne fut traversée sur deux points, du Nord au Sud ; les tributaires du *Talamân tchaï* ont été explorés, et le fleuve lui même a été suivi jusqu'à la mer. Ici on reconnut aisément *Caunus* *, on ne put découvrir les noms modernes de quelques anciens sites sur la route de *Tabæ* à *Cibyra*. On reconnut aisément *Trapezopolis* au pied du Baba Dâgh, du côté du Sud. L'étude des passes, celle des plaines de Karadjik et de Daouas, avec le système d'eaux de cette dernière, a été des plus intéressantes. Toutes les eaux de cette plaine de Daouas sont des affluents du *Indéré-tchai*, qui va se réunir au Méandre **. Dans une excursion sur les pentes occidentales du mont *Solyma*, M. Schœnborn trouva les ruines de deux anciennes villes, l'une desquelles était *Marmara* ; à l'ouest de *Myra*, dans la direction d'*Antiphellus*, il découvrit les sites de *Sura*, de *Cyanæ*, et un troisième. *Irnas*, dans une vallée dépendante de celle de Kassaba, représente à n'en pas douter l'emplacement d'*Arneæ*, et on y trouve beaucoup d'églises. A l'Ouest du *Cragus*, le voyageur a vainement cherché d'anciens sites. On a trouvé beaucoup de restes fossiles sur différents points de la côte et dans la vallée inférieure du Xanthe, ainsi que parmi les détritus des montagnes pamphyliennes et dans les grandes masses qui avoisinent Daouas. Le professeur Schœnborn a rapporté plus de cent inscriptions grecques et lyciennes » (*Journal of the Geograph. Soc. of Lond.* vol. XIII, 1843, pl. lxii et suiv.).

* Dont M. Hoskyn avait déjà le premier déterminé le site en 1840.

** Corancez avait cru les eaux de la plaine de Daouas tributaires de la mer de Rhodes.

près en blanc sur nos cartes. Au point de vue spécial de la géographie, les études du savant prussien paraissent avoir eu des résultats infiniment plus riches que celles du voyageur anglais [1]; les deux relations que celui-ci a publiées sont néanmoins remplies de notions et d'aperçus du plus haut intérêt pour l'antiquaire, le naturaliste, l'ethnologue et le géographe, et elles méritent à juste titre d'être comptées parmi les plus importantes que nous aient values les récentes explorations de la Péninsule.

Le voyageur ne nous dit pas quel objet l'avait amené en Asie-Mineure; il nous apprend seulement qu'il n'y était allé ni en géographe, ni en archéologue proprement dit, ni même en artiste ou en naturaliste de profession, quoiqu'il se soit trouvé conduit, une fois en présence de cette chaude et belle nature et de ces riches débris des grands siècles qui évoquent tant de souvenirs, à des études non préméditées d'antiquités, de géographie et d'histoire naturelle. Il semble que ce soit vers les observations de cette dernière classe, et principalement vers la botanique, que le voyageur ait une propension particulière, quoique l'on trouve également en lui un sentiment vif de l'antiquité classique. M. Fellows est sans doute un de ces touristes instruits qui ne se proposent d'autre but, dans leurs pérégrinations plus ou moins étendues, qu'un nouveau champ d'instruction personnelle; et la direction savante que ses courses ont prises, aussi bien que les résultats importants qu'elles ont eu pour la connaissance d'une curieuse région de la Péninsule, sont certainement dus à l'impulsion générale que les explorations sérieuses de l'Asie-Mineure avaient reçue depuis vingt ans.

M. Fellows débarque à Smyrne le 12 février 1838, et quelques jours après il se met en route pour Constantinople par la voie de *Manissa* (Magnésie), d'*Ak-Hissar* (Thyatire), de *Bergama* (Pergame), d'*Adramitti*, et des côtes troyennes. Il admire en passant le site et les restes d'*Assos*, s'arrête au milieu des ruines silencieuses d'*Alexandria*, parcourt la plaine qu'arro-

[1] Comparez le tracé topographique de la Lycie dans la carte de M. Henry Kiepert, principalement basé sur les relevés de M. Schœnborn, avec la carte de la même province dressée avec un très-grand soin par M. John Arrowsmith pour le second voyage de M. Fellows.

sent le Skamandre et le Simoïs, et y reconnait avec Lechevalier le site de la ville de Priam dans l'emplacement signalé par le voyageur français sur l'éminence de Bounar-Bachi; puis il vient s'embarquer aux Dardanelles pour achever le trajet par mer jusqu'à la capitale des successeurs d'Othman. Il repart de Constantinople le 17 mars pour visiter les parties intérieures de la Natolie.

Nous passerons rapidement sur les premières stations de M. Fellows dans la partie de son itinéraire qui suit des routes souvent parcourues. Il arrive à Koutaïèh après avoir vu Nicée, *Lefkék* et *Sughut*; sur la route de Sughut à l'ancienne *Cotyæum* il remarque près d'un lieu qu'il nomme *Oneoenou* (?) de curieuses grottes naturelles dans les rochers [1]. C'est ici que commence la région des plateaux, après les vallées du bas Sangarius. On gravit d'assez rudes escarpements, pour arriver à de vastes plaines, que d'autres hauteurs, ou plutôt d'autres gradins bornent à l'horizon [2]. On rencontre aussi, non loin des grottes d'Oneoenou, des rochers d'une forme singulière et comme semés dans la plaine. Ce sont des cônes tronqués en pain de sucre et en partie excavés, qui ressemblent parfaitement, d'après la description que le voyageur en donne, à ceux qui couvrent la vallée d'Urgub [3].

De Koutaïèh, M. Fellows fait successivement, dans deux directions opposées, une double excursion d'un grand intérêt archéologique : l'une aux tombeaux phrygiens de la vallée de *Doganlu*, dans le Nord-Ouest de Khosref-Pacha-Khân; l'autre aux ruines classiques d'*Azani*. M. Fellows ne put trouver aucun village du nom de Doganlu, malgré l'indication positive de M. Leake [4]; il s'accorde avec M. Texier en donnant au lieu où sont situés ces curieux monuments antérieurs à l'art grec le nom de *Iasili Kaïa* (la Pierre Écrite), le seul que connaissent les gens des environs [5].

Revenu à Koutaïèh, le voyageur poursuit sa route vers le

[1] Ch. Fellows, *Excursion in Asia Minor.* Lond., 1839, in-8, p. 124.
[2] *Id.*, p. 126.
[3] *Id.*, p. 128 à 134.
[4] Ci-dessus, p. 144.
[5] Fellows, p. 135. Comp. Texier, ci-dessus, p. 227.

Taurus en tirant droit au Sud. Après avoir traversé les petites villes d'*Altoun-Tâsch* (la Pierre d'Or) et de *Sandukli*, il parcourt dans toute sa longueur la plaine de *Dombaï*, passe à peu de distance de *Dinaïr* et des sources du Méandre, arrive à *Ketchi-Bourlou*, et pénètre dans les districts montueux qui précèdent les hautes sommités du *Taurus*. Ici on est entré dans la Pisidie. La première place importante que M. Fellows y visite est *Isbartah*, où nous ont conduits naguère l'infortuné Richter, le révérend Arundell et M. Hamilton. M. Fellows revoit, près d'Isbartah, les restes si remarquables de *Sagalassus*, dont le nom subsiste dans celui d'*Aghlasoun*, et un peu plus loin d'autres ruines que M. Arundell avait le premier visitées en 1833, et dans lesquelles le colonel Leake a cru reconnaître le site de *Cremna*[1]. Notre voyageur, qui était venu d'Aghlasoun à *Boudjak*, sur la route de Satalièh, part de Boudjak pour se rendre à ces ruines. Il dépeint la route comme des plus pittoresques; elle traverse des forêts de pins, va continuellement en montant, et commande une vaste perspective de montagnes et de vallées. Les ruines, par leur étendue et leur magnificence, annoncent une des plus belles villes de l'antiquité. M. Fellows fit à cheval plus de trois milles au milieu d'une suite non interrompue de temples et d'édifices en ruines, tous rivalisant de splendeur, et de la plus belle époque de l'art grec. Le style appartient généralement à l'ordre corinthien; M. Fellows compta au moins soixante de ces temples ou édifices ornés de colonnes. En dehors de la ville, la nécropole forme une avenue de monuments funéraires de plus d'un mille de longueur. « Je n'ai jamais conçu une si haute idée des ouvrages de l'antiquité, dit le voyageur, que depuis ma visite à cette ancienne ville, située, comme elle l'est, dans un emplacement qui domine le pays environnant et s'élève en quelque sorte au-dessus du monde habité[2]. »

La route de Boudjak à Satalièh traverse d'abord un pays profondément accidenté; puis une descente rapide, dernier gradin

[1] *Voyez* ci-dessus, p. 220.

[2] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 173. Cette description du voyageur rend parfaitement raison du nom de cette place, Κρῆμνα, qui emporte dans le grec l'idée d'un lieu escarpé et entouré de précipices.

de la région du Taurus, conduit à une vallée basse et verdoyante qui s'étend jusqu'aux bords de la mer. De ces dernières hauteurs qui forment la transition entre le Taurus et la plaine maritime, l'œil plonge au loin sur un pays paré des plus riches couleurs de la végétation, et dont les nuances diaprées se fondent à l'horizon avec le ton bleuâtre des eaux de la mer. M. Fellows rencontra en cet endroit les remarquables ruines qui avaient autrefois excité l'admiration de Paul Lucas, et qu'avait revues depuis le général Koehler [1].

Quelques jours de repos à Sataliêh permettent au voyageur de donner de cette ville une description circonstanciée; voici en quels termes il nous dépeint l'aspect que présentent, vues de la mer, les chaînes de hauteurs auxquelles vont s'adosser les plaines basses de la Pamphylie : « Les montagnes de marbre qui bordent le fond du golfe sont d'une beauté toute poétique. Leurs formes brisées, anguleuses, sont pittoresquement accidentées; mais leurs teintes d'un gris argenté donnent à l'ensemble du tableau une suavité de tons qui forme un parfait contraste avec les pics granitiques de la Suisse aux formes gigantesques, ou même avec les teintes vigoureuses des paysages de l'Angleterre. —Les montagnes qui dominent le côté occidental du golfe de Sataliêh, ajoute M. Fellows, s'élancent de la mer en masses superposées, dont les sommités sont couronnées de neige. C'est le mont *Climax* des anciens [2]. »

Une excursion aux principaux sites de la plaine pamphylienne, à l'Est de Salatièh, ne nous offre qu'un faible intérêt après les fructueux travaux de M. Charles Texier dans cette province; M. Fellows, comme tous les autres voyageurs, est frappé de l'état absolument inculte de ces belles campagnes, où tout annonce la fertilité. La population disséminée y vit sous des tentes; rien n'est plus rare que la rencontre d'un village. Revenu à Sataliêh, le voyageur s'y embarque pour contourner la côte lycienne. Il voit en passant l'ancienne *Phaselis*, dont les restes portent aujourd'hui le nom de *Tékrova*, et plus loin le village moderne de *Delik-Tâsch*, où le capitaine Beaufort a reconnu

[1] *Voyez* ci-dessus, pages 57 et 149.
[2] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 189.

l'emplacement d'*Olympus*. Cette côte est couverte de palmiers sauvages ; on pourrait croire que la montagne qui dominait la ville d'*Olympus* dut à cette circonstance toute locale son ancienne appellation de mont *Phœnicus* [1], que rappelle encore aujourd'hui un village du nom de *Phineka-keuï* situé à peu de distance du Cap *Khelidonia* [2].

A *Kakava*, M. Fellows quitte son bâtiment turk pour achever son voyage par terre. Il décrit les curieuses ruines d'*Antiphellos*, vis-à-vis d'une île que les navigateurs italiens du moyen âge désignèrent sous le nom de *Castel Rosso*, d'où s'est formé celui de *Castellorizo* resté dans l'usage vulgaire, mais dont le vrai nom local est *Maïs*, contraction évidente du nom de *Meghisté* (la Grande Ile) que lui donnent les périples et les géographes anciens [3]. Après avoir examiné les restes de *Patara*, M. Fellows s'éloigne des bords de la mer. Sachant que la vallée du Xanthe n'avait jamais été explorée par les Européens, et se rappelant la remarque du colonel Leake, que très-probablement une excursion dans cette vallée serait récompensée par la découverte de plusieurs sites anciens, il se détermina à remonter le cours du fleuve pour gagner Makri par l'intérieur des terres, au lieu de s'y rendre par mer ou de franchir les contre-forts du Cragus.

Cet itinéraire ne trompa point l'espoir du voyageur. Il avait fait quelques milles à peine dans la vallée, qu'un vaste amas de ruines vint frapper ses regards. D'après les indications des anciens, ce site ne peut être que celui de *Xanthus*, que Strabon appelle la plus grande des villes de la Lycie. Ces ruines paraissent être d'une très-haute antiquité ; les murailles y offrent presque exclusivement cette nature de construction qu'on a désignée sous le nom de cyclopéenne. Quelques-unes des inscriptions ont une grande analogie avec l'alphabet étrusque, et rappellent aussi le spécimen d'écriture phrygienne fourni

[1] Strab., lib. XIV, p. 666 C, édit. Casaub.

[2] Il y a en outre sur la côte méridionale de la Lycie, entre le Cap Khelidonia et les ruines de Patara, deux autres endroits du nom de *Phineka*.

[3] Fellows, *Excursion in As. Min.*, p. 221. Comp. Beaufort, *Karamania*, p. 11.

par les tombes de la vallée de Doganlu; les sculptures des monuments funéraires ressemblent dans beaucoup de leurs détails aux sujets des tombeaux persépolitains [1]. On retrouve ici, en un mot, les traces évidentes d'une époque antérieure à l'art grec des temps classiques, et on ne saurait méconnaître le cachet primitif du style oriental [2]. De beaux restes de l'art grec le plus pur sont mêlés à ces débris vénérables de l'art indigène. L'emplacement qu'occupait la ville est d'ailleurs éminemment pittoresque, et ces ruines méritent une étude plus longue et plus approfondie que celle que notre voyageur put alors leur consacrer. La ville, malgré la remarque de Strabon, ne paraît pas avoir occcupé une très-grande surface; mais le nombre de ses édifices était considérable. On n'y aperçoit nul vestige de l'âge romain, non plus que de l'époque chrétienne.

M. Fellows représente la vallée du Xanthe comme une des plus belles qu'il eût rencontrées en Asie-Mineure; la population en est presque entièrement nomade, et il s'y mêle beaucoup de tribus errantes de Bohémiens, désignés ici sous le nom de *Tchinganis*. Ces Tchinganis sont du reste très-nombreux dans toute l'Asie-Mineure. Continuant de remonter vers le Nord, le voyageur arriva à d'autres ruines situées près d'un village du nom de *Douver*. Ces ruines sont plus étendues que celles de Xanthus, mais elles ne paraissent pas remonter à une aussi haute antiquité. Du moins n'y trouve-t-on ni inscriptions lyciennes écrites dans ce caractère qu'on peut regarder comme le grec primitif, ni sculptures dans le style oriental. Il n'est pas douteux que là était située *Tlôs*, une des villes les plus importantes de la confédération lycienne; le nom de cette cité se lit en effet encore dans plusieurs inscriptions grecques copiées par M. Fellows. Une des faces du rocher sur lequel s'élevait l'acropole est percée dans toute sa hauteur d'excavations tumulaires, dont plusieurs sont extérieurement accompagnées d'ornements d'architecture. Beaucoup d'autres rochers des environs ont des excavations semblables [3].

[1] On sait que la même remarque a été faite sur les ruines de *Telmissus*. *Voyez* ci-dessus, p. 95.
[2] Fellows, p. 225. Add., 2ᵉ voyage (*Lycia*), p. 164 sqq.
[3] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 238.

Douver fut le dernier terme de l'excursion de M. Fellows dans la vallée du Xanthe; là, tournant à l'Ouest pour regagner la côte, il arriva directement au golfe de *Makri*. Les hauteurs qu'il eut à traverser entre le Xanthe et le golfe sont richement boisées et offrent à chaque pas de magnifiques perspectives.

M. de Choiseul-Gouffier, le premier qui ait visité et décrit les curieuses ruines de *Telmissus* au fond du golfe de Makri, dit que le village moderne qui s'est élevé sur les bords du golfe à peu de distance de ces ruines porte le nom de *Meï;* M. Fellows assure n'avoir pu trouver sur les lieux la moindre trace de ce nom. L'indication de M. de Choiseul est cependant très-positive, et Meï est très-nettement distingué comme étant le port de la petite vile de *Makri*, qui serait un peu plus avancée dans les terres[1]; il faut supposer, pour expliquer cette confusion, que Meï n'est qu'une prononciation vicieuse du nom même de *Makri*. Ce village, décoré du nom de ville par les habitants et par les marins, ne se compose que d'une cinquantaine de maisons, principalement habitées par des Grecs; il ne s'y fait pas moins un commerce assez important de glands, de noix de galle et de bois combustible[2]. Notre voyageur ne manque pas de signaler ces innombrables excavations tumulaires pratiquées dans les rochers des environs, et que les beaux dessins du peintre de M. de Choiseul révélèrent pour la première fois à l'Europe à la fin du dernier siècle.

La route de M. Fellows, des ruines de Telmissus à celles de Milet à travers la Carie, se confond à peu près, quant à la direction, avec celle qu'avait suivie M. de Choiseul; mais il est difficile de saisir la moindre trace de ressemblance entre les indications topographiques des deux itinéraires. La carte de la Carie qui accompagne le *Voyage pittoresque*[3], construite sur des matériaux insuffisants, est plutôt faite pour augmenter l'embarras que pour le dissiper; aussi est-on porté à s'écrier avec notre voyageur : » Je suis complétement perdu dans les cartes, qui ne ressemblent nullement au pays, ni par la forme, ni par les

[1] *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. I, p. 116. Cp. 115 et 125.
[2] Fellows, p. 244.
[3] T. I, pl. 73.

rivières, ni dans le nom des localités [1]. » Ce qui contribue surtout à accroitre la confusion, c'est que toute cette route jusqu'à *Moglah*, dans une étendue de deux longues journées de marche, traverse un pays absolument inhabité, sans que le voyageur rencontre un seul village qui puisse lui servir de repère, sans qu'il trouve sur son chemin un seul pâtre de qui il puisse apprendre le nom des cours d'eau qui roulent silencieusement leurs eaux dans ces vallées désertes. Et pourtant la nature couvre partout d'une riche végétation ces terres abandonnées, prête à récompenser avec profusion le moindre effort de l'industrie humaine : mais le souffle engourdissant de l'administration turque a passé sur ces provinces autrefois si florissantes, après les guerres désastreuses du treizième siècle, qui y apportèrent la dévastation ; et tant qu'un gouvernement réparateur n'y fera pas sentir son action bienfaisante, un pays qui réunit d'admirables conditions de richesse et de prospérité restera, comme tant d'autres cantons de l'Asie-Mineure, complétement déshérité des dons précieux que Dieu lui avait départis.

Le premier village que l'on rencontre depuis Makri est un lieu que M. Fellows nomme *Houlah*, à quelques heures seulement en avant de Moglah [2] ; cette place est au milieu des montagnes, dans une situation très-pittoresque. Les montagnes plus élevées qui la couvrent au Nord sont habitées principalement par des tribus de *Tchinganis* ou de Bohémiens, qui se sont aussi répandus, nous l'avons vu, dans la vallée du Xanthe.

M. Fellows trace ici un curieux tableau de ces hordes vagabondes.

« Durant notre courte halte à Houlah, dit-il, un grand nombre de femmes et d'enfants tchinganis s'assemblèrent autour de nous. Quelques-unes des figures de ce groupe étaient d'une beauté remarquable, quoique cette beauté eût un cachet parti-

[1] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 249.

[2] « Houlah, dit M. Fellows, est la première place depuis Satalièh qui mérite le nom de village » (p. 254). Le voyageur n'avait rencontré de loin en loin dans cette longue marche que de misérables hameaux composés seulement de quelques huttes. — Il nous paraît d'ailleurs probable que le *Houlah* de notre voyageur est le même endroit que le *Dourlach* de M. de Choiseul. *Voyez* ci-dessus, p. 95.

culier ; c'eût été une étude digne de Rembrandt ou de Murillo. Ici c'était une mère avec son enfant âgé d'environ cinq ans, noir comme un Éthiopien, mais d'un ton beaucoup plus chaud et plus riche. De longs cheveux qui n'avaient jamais senti l'approche des ciseaux, ni peut-être celles du peigne, enveloppaient cet enfant presque tout entier ; son cou était chargé de colliers à gros grains, de pièces de monnaie et de chaînes de diverse sorte ; ses bras et ses jambes étaient nus, et le reste du corps à peine couvert de quelques lambeaux de vêtements. La mère était jeune et vraiment belle ; sa physionomie joignait à un air d'élégance réelle et à une grande expression de douceur, quelque chose de la dignité sauvage d'une Meg Merrilies. L'ensemble de ses traits, et la coupe ovale de sa figure, rappelaient à la fois le type grec et le type égyptien. Ses cheveux, disposés en bandeau autour de sa tête et en partie tressés, étaient retenus en arrière avec un long mouchoir et rejetés sur ses épaules. Elle avait pour tout vêtement une robe à demi flottante, laissant nus sa poitrine basanée, ses bras depuis les épaules et ses jambes au-dessous des genoux. A ces dehors de misère se joignaient une grande prétention au luxe et des marques d'opulence réelle. Un de ses poignets était chargé de larges bracelets d'or, et d'autres ornements de même métal paraient son cou. Un bouquet de fleurs naturelles était passé dans ses cheveux, recherche très-ordinaire parmi les femmes du peuple dans toute la Turquie [1]. »

Moglah [2] est plus haut dans la montagne, à douze milles environ, ou à peu près quatre de nos lieues communes, au Nord de Houlah. Ici, comme dans toutes les autres parties de la Péninsule, à mesure que l'on s'éloigne de la côte pour se rapprocher des hautes terres de l'intérieur, on éprouve un changement rapide dans les conditions atmosphériques, dans la nature de la végétation et dans l'aspect du pays. Moglah est une place assez considérable ; depuis le comte de Choiseul, qui vit le premier cette ville en 1776, nous ne sachions pas qu'aucun autre voyageur y eût porté ses pas. La description que M. Fellows nous

[1] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 251.

[2] Notre voyageur écrit *Moolah* (qu'il faut prononcer *Moulah*). En général, il y a fort à redire à l'orthographe des noms propres dans les journaux de M. Fellows.

donne du village d'*Eski-Hissar*, où l'on a depuis longtemps reconnu le site d'une des places principales de la Carie, *Stratonicea*, est parfaitement d'accord avec celle de l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce;* les vestiges de l'ancienne cité, au milieu desquels s'abrite le village moderne, annoncent une ville très-belle et d'une grande étendue [1].

Les ruines de Stratonicée sont à peu près à mi-distance de Moglah à *Mélassa*, l'ancienne *Mylasa*. Tout ce pays est couvert de vastes forêts de pins. Près de *Iakly*, village situé à huit milles environ de Mélassa dans la direction du lac de Baffi, il y a des ruines que M. Fellows croit, avec Chandler, être celles de *Labranda*, opinion que n'ont partagée ni le comte de Choiseul-Gouffier, ni Barbié du Bocage père, ni le colonel Leake [2]. Le pays environnant est très-beau, et la végétation a repris le caractère des climats chauds : on est en effet descendu de la zone des hautes terres, pour rentrer dans les vallées inférieures qui vont aboutir à la mer.

M. Fellows vit en passant le petit village de *Baffi*, et longea du côté de l'Ouest les bords du lac auquel ce village donne son nom, avant d'atteindre, non loin de l'embouchure actuelle du Méandre, les ruines de *Milet*. Nous ne suivrons plus maintenant le voyageur sur la route bien connue de Milet à *Éphèse*, non plus que dans son excursion à *Laodicée* et à *Hierapolis* en remontant la vallée du Méandre, ni dans son retour de Hierapolis à Smyrne par *Philadelphie* et *Sardes;* mais nous transcrirons, en terminant l'analyse de cette intéressante excursion, une dernière page où le voyageur trace un aperçu comparé des provinces qu'il a traversées. C'est un tableau, esquissé à larges traits, de l'aspect physique de tout l'Ouest de l'Asie-Mineure : « Les paysages de la Lydie et de la Mysie sont d'un beau caractère, dit M. Fellows [3], et très-diversifiés ; les hauteurs en sont bien boisées, et offrent de magnifiques arbres forestiers. Dans les formes de leurs montagnes il y a plus de beauté que de grandeur ; mais le trait particulier qui les distingue est la disposition et l'aspect de leurs vallées, en opposition avec les montagnes : on dirait, tant elles sont

[1] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 255.
[2] *Voyez* Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 231, 234, in-8.
[3] P. 302.

unies, le lit desséché d'autant d'anciens lacs [1]. En Bithynie, les paysages sont d'un caractère plus hardi. L'Olympe et la belle chaine qui s'y rattachent donnent à cette province quelque ressemblance avec la Suisse. Ses vallées, comme les vallées suisses, sont revêtues d'une riche et fraîche parure. Les montagnes à sommets aplatis et les immenses plateaux de la Phrygie, souvent marécageux [2], et presque dénués d'arbres par suite de leur grande élévation, ont un caractère plutôt sauvage et attristant que pittoresque. La Pisidie, y compris la chaine du Taurus, a, comme la Bithynie, l'aspect général des contrées alpestres, mais la grande végétation n'y atteint pas le même développement. La beauté des sites de la Pamphylie est surtout dans ses effets de perspective; il ne faut pas la voir de trop près. Ici les montagnes de marbre aux reflets argentés qui ferment l'horizon projettent sur un ciel pur leurs pics dentelés parfois couronnés de neige, pendant qu'à leur pied la plage est lavée par les eaux bleues de l'Océan, qu'elles enveloppent au loin de leurs vastes bras. La Lycie, plus montagneuse et plus accidentée, rappelle les paysages du Parnasse, qu'elle surpasse de beaucoup par la hauteur de ses chaines rocheuses et la vigueur de sa végétation. Ses vallées, particulièrement celle du Xanthe, sont d'une admirable beauté. Les côtes de la Carie, profondément découpées en hardis promontoires et environnées d'iles élevées qui en sont comme le prolongement, donnent à ce coin de l'Asie-Mineure une variété infinie de magnifiques points de vue. Les parties Sud-Est de la Lycie n'approchent pas de cette nature grandiose; elles ressemblent beaucoup à la Sicile ou à la Calabre. Mais on retrouve près de Smyrne des vallées qui ne le cèdent pas à celles des environs de Salerne et de Naples. L'artiste qui visiterait la Natolie serait richement récompensé [3]. » .

[1] Comp. les remarques de M. W. Hamilton sur la géologie de l'Asie-Mineure, *Researches*, passim.

[2] Les immenses plaines situées entre Konièh et Érékli, et plusieurs des vallées fermées que l'on rencontre d'Afioum-Kara-Hissar à Konièh, sont couvertes en hiver de plusieurs pieds d'eau stagnante.

[3] Les vues du *Voyage pittoresque de la Grèce*, et surtout les splendides publications de la société des *Dilettanti*, pour les provinces qui bordent l'Égée; celles de Melling pour les rives du Bosphore, et, pour l'intérieur de la Péninsule, les magnifiques dessins de MM. de Laborde, nous peuvent donner une idée

Quel que soit l'intérêt de cette première excursion de M. Charles Fellows pour la géographie et les antiquités de la Lycie, elle a été de beaucoup surpassée sous ce double rapport par la seconde relation que le même voyageur a donnée deux ans plus tard d'une nouvelle expédition dans la même contrée. L'examen rapide qu'il avait pu faire, dans cette promenade scientifique de 1838, des restes d'anciennes cités qui couvrent la côte lycienne, surtout son exploration d'une partie de la vallée du Xanthe et les inscriptions qu'il en avait rapportées, excitèrent au plus haut point l'attention du monde savant, et firent désirer vivement qu'une étude plus attentive encore et plus complète des mêmes lieux fournit de plus amples matériaux à cette branche nouvelle des études archéologiques, que les découvertes de Cockerell avaient révélée, et dont les premiers essais de Walpole, de Saint-Martin et de Grotefend avaient permis déjà d'entrevoir la portée historique[1]. M. Fellows, qui ne connut bien lui-même toute l'importance et toute la nouveauté des documents qu'il rapportait de l'Asie-Mineure que par l'opinion des hommes spéciaux auxquels il les soumit après son retour en Angleterre, se décida dès lors à retourner dans les mêmes lieux pour y compléter des recherches auxquelles il se serait cette fois mieux préparé. Il se rembarqua pour Smyrne au mois de janvier 1840, et arriva dans ce port le 14 février. La Lycie était le but spécial de ce nouveau voyage, et il avait résolu de s'y rendre par le chemin le plus direct. Il gagna en effet la vallée du Méandre en passant par *Baïndir* et *Tirèh*, et déviant seulement ici de sa route pour venir relever un grand nombre d'inscriptions au milieu des ruines d'*Aphrodisias*, il revint de là à l'Ouest jusqu'à la rivière de *Tchinar; Arab-Hissar*, sur la gauche de cette rivière, renferme des ruines que le colonel Leake a regardées comme représentant le site de la ville carienne d'*Alabanda*; plusieurs médailles que M. Fellows s'y est procurées, portant le nom de cette ancienne cité, sont venues donner une probabilité de plus à la conjecture de son savant compa-

de cette infinie variété d'aspects tour à tour grandioses, gracieux ou sauvages, sous lesquels la nature se déploie dans les diverses parties de l'Asie-Mineure.

[1] *Voyez* la Notice de ces premières tentatives de déchiffrement des inscriptions lyciennes, dans la *Bibliographie*, fin du volume, sous l'année 1842.



triote [1], qu'un archéologue français a depuis confirmée par une découverte directe [2]. D'autres ruines d'une plus belle apparence, situées à cinq heures d'Arab-Hissar vers l'Ouest-Sud-Ouest, dans une vallée qu'arrose le *Karpousli-tchaï*, paraissent représenter l'emplacement d'*Alinda*, autre ville de la Carie dont la situation était restée jusqu'à présent incertaine [3].

La principale population de ces cantons se compose de *Turkomans* nomades; on y remontre aussi beaucoup de *Tchinganis*. Des bords du Karpousli, M. Fellows se porte droit au Sud dans la direction de *Mélassa*, en franchissant une chaîne de hauteurs considérables qui sépare la vallée maritime où cette ville est située du bassin de la Tchinar. Ces hauteurs sont entièrement couvertes de forêts de sapins, et chaque pas y déploie aux yeux charmés du voyageur quelque nouvel incident d'un admirable panorama.

Mélassa, où l'ancienne *Mylasa* a laissé des ruines considérables, fut curieusement étudiée par notre voyageur, et mériterait d'arrêter de nouveau les pas d'un archéologue. De Mélassa à Telmissus, M. Fellows suit à peu de chose près sa route de 1838. Il revoit les restes de *Stratonicea* et s'arrête un jour à *Moglah*, résidence du pacha de la province. D'après la situation de Moglah, on se persuade difficilement qu'elle ne soit pas de fondation ancienne; et cependant l'on y cherche en vain quelques vestiges d'antiquités. M. Fellows vit néanmoins, aux portes de la ville, des rochers où la main de l'homme a pratiqué, à une époque inconnue, un grand nombre d'excavations tumulaires [4].

Le *Calbis*, aujourd'hui *Dollomon*, ou plus exactement *Talaman-tchaï*, que l'on eut à passer plus loin à peu près à mi-chemin de Moglah à Makri, coule au milieu d'une large vallée, ou plutôt d'une plaine que les Turks nomment *Talaman-ovasi*, et qui peut avoir trente milles d'étendue du Nord au Sud depuis la mer jusqu'aux montagnes, sur une quinzaine de milles de largeur. « On y trouve, dit le voyageur, les aspects les plus variés, de-

1 Fellows, *An Account of Discoveries in Lycia*, p. 58.

2 Phil. Le Bas, de l'Institut. Il sera question plus loin du voyage de ce savant épigraphiste.

3 *Id.*, p. 64.

4 Fellows, *Lycia*, p. 85.

puis l'horizon vaporeux où se dessinent vaguement dans le Sud-Ouest les contours élevés de l'île de Rhodes, jusqu'aux hauteurs couronnées de neige qui pointent au Nord-Est au-dessus d'un rideau de montagnes richement boisées. Des collines couvertes d'une végétation encore plus serrée entourent la vallée, dont le sol est trop encombré d'arbres et de buissons pour laisser place à la charrue. Au milieu de ces terrains gras et détrempés, l'orme, le platane et le pêcher sont presque recouverts par la vigne, la clématite et d'autres plantes grimpantes; et les bords de chaque ruisseau sont tapissés de myrtes, de lauriers-roses et de grenadiers. Des troupes de buffles, de poulains et de chameaux courent çà et là à travers ces plaines, qui appelleraient les capitaux et l'habileté d'un fermier du Lincoln, tandis que de larges tortues se traînent lourdement au milieu de bandes nombreuses de pluviers, de cailles et de bécassines. Les fleurs sont moins variées que sur les hauteurs; l'état marécageux du sol ne nous permit pas de mettre pied à terre pour ajouter de nouveaux échantillons à notre collection de plantes [1]. »

Le paysan grec qui servait de guide au voyageur le conduisit, peu après avoir passé le Talaman-tchaï, jusqu'à de vieilles ruines dont l'aspect cyclopéen atteste l'époque reculée; M. Fellows croit reconnaître dans ces ruines le site de l'antique ville lycienne de *Calynda*. Le comte de Choiseul, qui les vit en 1776, avait eu la même pensée [2]. Tous les rochers environnants sont percés d'une multitude d'excavations tumulaires, dont la forme et les ornements ont le caractère lycien [3]. « Dans mes courses précédentes en Asie-Mineure, dit à cette occasion M. Fellows, j'ai remarqué que chaque district a une particularité dans l'architecture de ses tombeaux, et qu'aucune n'était plus distinctement marquée que celle de l'ancienne Lycie. J'y ai trouvé quatre sortes de tombeaux dont les formes ne se rencontrent nulle part ailleurs; l'une se distingue par la colonne carrée qui la surmonte, l'autre par ses arceaux cintrés qui rappellent l'architecture gothique, les deux dernières par leur ressemblance avec

[1] Fellows, *Lycia*, p. 98. Comp. Hoskyn, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 145.
[2] Ci-dessus, p. 95.
[3] Fellows, *Lycia*, p. 104.

ce qu'en Angleterre on nomme l'architecture d'Élisabeth [1]. Généralement les inscriptions eu caractères lyciens ne se trouvent que sur les tombeaux qui affectent une de ces quatre formes. »

M. Fellows avait espéré rencontrer dans les villes frontières de l'ancienne Lycie quelques inscriptions tracées simultanément en grec et lycien ; mais ses recherches à cet égard ont été sans succès. *Telmissus*, dont il explora les restes, surtout dans ses curieux monuments tumulaires, beaucoup plus longuement et plus attentivement qu'il ne l'avait fait en 1838, lui fournit plusieurs inscriptions lyciennes, mais aucune où le lycien fût accompagné d'une traduction grecque. Il fut plus heureux à *Uzumli*, village turk situé dans les montagnes à trois ou quatre heures de Makri, et à une élévation que le thermomètre indiquait de plus de 2,000 pieds anglais (environ 600 mètres). Les bons habitants de ce village isolé n'avaient jamais vu la figure d'un Franc ; aussi leur curiosité autour de notre voyageur n'était-elle pas moindre que la sienne. C'est une circonstance qui, du reste, s'est répétée fréquemment pendant son voyage dans les parties inférieures de la Lycie, où jusqu'alors aucun Européen n'avait jamais pénétré. Ce qui l'avait attiré à Uzumli était l'avis que d'anciennes ruines existaient à peu de distance du village. Il arrive assez souvent que ces sortes d'indications, données par des hommes ignorants, trompent la curiosité du voyageur ; celle-ci se trouva parfaitement exacte. Le premier monument qui s'offrit aux regards de M. Fellows fut un tombeau décoré de bas-reliefs, qui, pour le mérite de la composition et la perfection du style, peuvent être comparés à ce qu'il y eut de plus accompli dans les plus beaux temps de l'art grec. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce monument, c'est que l'artiste a inscrit près de chaque figure le nom du personnage, à la manière des Étrusques ; ces inscriptions sont en caractères lyciens, et quelques-unes sont répétées en caractères grecs. M. Fellows explora soigneusement ces ruines en partie cyclopéennes d'une ville antique jusqu'alors inconnue. Il y remarqua les restes d'un temple, ceux d'un stade et d'un beau théâtre de petite propor-

[1] Le voyageur a rendu ces distinctions parfaitement claires par les *specimen* comparés qu'il en a réunis sur une même planche (en regard de la p. 104).



tion ; il y reconnut l'emplacement de l'*agora* ou place publique, tout couvert de débris de colonnes, de corniches, de triglyphes, de piédestaux. Son impatience de connaître le nom de cette ville s'accroissait à chaque nouveau monument qu'il en rencontrait, lorsqu'enfin une inscription sépulcrale lui offrit les mots ΚΑΔΥΑΝΔΕΩΝ ΤΩ ΔΗΜΩ, *au peuple Kadyandéen* [1]. Ainsi nous connaissons le site d'une ancienne ville, *Kadyanda*, dont le nom n'a été mentionné par aucun géographe, et dont les monuments n'en appartiennent pas moins à la plus belle époque de l'art grec.

L'emplacement qu'occupait cette ville, sur un petit plateau élevé de plus de 1,500 pieds au-dessus de la vallée d'Uzumli, et conséquemment à 4,500 pieds au-dessus du golfe voisin (de 1,000 à 1,100 mètres), était des plus pittoresques; de ce point l'œil embrasse une perspective dont le pinceau seul pourrait exprimer toute la magnificence. M. Fellows aime à décrire ces riches panoramas, qui nous font connaître la nature et l'aspect général de ces cantons inexplorés. « La vue, dit-il, était d'une beauté que la plume ou la parole essayeraient en vain de décrire. Au Sud-Ouest se déployait le golfe de Makri, avec ses îles et la côte sud de la Carie; au delà on apercevait dans le lointain la longue ligne montagneuse de l'île de Rhodes. Les sommets neigeux du Cragus bornaient la vue du côté du Sud; plus loin sur la gauche l'enfoncement de la côte de Patara pouvait faire apprécier l'élévation de cette montagne abrupte en entraînant le regard jusqu'au fond de la vallée du Xanthe, dont les eaux s'apercevaient en un filet brillant dans une longueur qui n'était probablement pas moindre de soixante-dix milles [2], jusqu'au point où elles se perdaient au milieu de la rangée de montagnes élevées sur une partie de laquelle nous nous trouvions, et où le fleuve a sa source plus loin vers le Nord. Les rochers calcaires qui nous entouraient étaient presque entièrement cachés sous une forêt de sapins et d'arbrisseaux verts. Devant nous était la cité, entourée de belles murailles cyclopéennes. »

De ce lieu si plein d'intérêt à tous égards, M. Fellows s'avança pendant une quinzaine de milles dans la direction du Sud-Est au milieu d'une suite de hauteurs tapissées d'arbres, d'où il des-

[1] Fellows, *Lycia*, pages 121 et 385.
[2] Vingt-cinq de nos lieues communes.

cendit dans la vallée du Xanthe beaucoup au-dessus des ruines de Tlôs qui avaient été le terme de sa course de 1838; le premier village qu'il rencontra sur les bords du fleuve porte le nom de *Hourân* [1]. Il y a là des débris de colonnes et de piédestaux, outre quelques restes de vieilles murailles qui attestent la présence d'une ancienne cité; notre voyageur, sur le bien faible indice de deux syllabes tronquées, ΜΑϹЄΙ..., croit y reconnaître le site d'une ancienne ville qui aurait porté le nom de *Masicytus* [2]. Nous reviendrons plus loin sur ce point; mais nous dirons cependant dès à présent que si une telle ville a en effet existé, comme on peut le croire d'après l'indication de quelques médailles, il ne nous semble pas que l'emplacement en puisse être reporté si loin dans le Nord-Ouest. Peut-être le rapport des noms pourrait-il avec plus de probabilité faire songer à la ville d'*Araxa*, qui existait autrefois dans la vallée supérieure du *Xanthus*, ainsi que Ptolémée nous l'apprend [3].

Ne pensant pas trouver plus haut dans cette vallée d'objets qui fussent dignes d'intérêt [4], M. Fellows reprit sa direction au Sud en descendant le cours du fleuve. Il revit les ruines de Tlôs [5], où il copia de nouvelles inscriptions; de ce point, quittant la rivière, il s'enfonça au Sud-Ouest dans l'intérieur du *Cragus*, où la mention qu'on lui avait faite d'un village du nom de *Minara* lui avait rappelé l'ancienne *Pinara*, dont il espérait trouver là le site. Sa prévision ne fut pas déçue. Bientôt, en effet, il découvrit les restes d'une ville antique d'une grande étendue, qui ne peut avoir été que l'opulente *Pinara*, d'après la fréquente mention des *Pinaréens*, ΠΙΝΑΡΕΩΝ ΔΗΜΟΣ, qui se rencontre sur ses inscriptions sépulcrales. Ces ruines consistent en tombeaux épars sur un espace considérable, les uns en forme de sarcophage à couvercle gothique, les autres avec un por-

[1] Peut-être *Eurân*.

[2] Fellows, *Lycia*, pages 124 et 237.

[3] Cette conjecture va plus tard se trouver confirmée.

[4] C'est là une supposition toute gratuite, que la suite même du voyage de M. Fellows va bientôt démentir.

[5] Il paraît, d'après une inscription bilingue trouvée par M. Fellows dans les ruines de Xanthus, et dont il sera bientôt question, que le nom lycien de cette place était *Troüo*; la forme *Tlôs* est un adoucissement hellénique,

tique de colonnes, les plus beaux et les plus intéressants sculptés dans le roc, en forme de temple à fronton, avec des bas-reliefs dans le fronton et à la frise, quelquefois même sur les murs du fond du portique. Un de ces monuments, dessiné avec soin par M. Fellows [1], offre, entre autres particularités neuves et curieuses, quatre vues d'une ville antique de la Lycie, sculptées sur quatre panneaux différents : c'est le seul exemple de ce genre qui nous soit connu dans toute l'antiquité [2]. Outre les tombeaux, si nombreux, si variés, et tous si curieux, le site de *Pinara* conserve encore une foule de traces de son ancienne illustration, et, entre autres, un théâtre dans un état de conservation superbe, avec un autre théâtre beaucoup plus petit qui doit avoir été un *odeon*. Ce qui offre aussi, dans les ruines de *Pinara*, un intérêt tout particulier, ce sont les restes nombreux d'édifices privés, qui répondent, par leurs formes insolites, aux usages d'une société étrangère, et dont il serait bien important, pour la connaissance des mœurs et des habitudes privées de cette partie du monde antique, d'avoir des plans exactement levés. *Pinara* est donc encore un des points du domaine de l'antiquité révélés à la science par les explorations de M. Fellows, où l'on doit s'attendre à recueillir, par le fait d'investigations nouvelles, le plus de découvertes neuves et importantes. Généralement, ces ruines annoncent, par le mode de construction et par le style d'architecture, une belle époque de l'art. Les inscriptions, gravées avec soin et revêtues de couleurs éclatantes, rouge, bleu et jaune, sont presque toutes en caractères lyciens, quelques-unes en grec mêlé sur la même tombe avec l'idiome national : ce qui devra fournir un nouveau secours pour fixer définitivement la valeur et la forme de toutes les lettres de l'alphabet lycien, et en même temps pour apprécier le caractère de la langue. Malheureusement M. Fellows n'a pu copier aucune de ces inscriptions bilingues; et c'est pour nous un sujet sinon de reproche, au moins de regret.

Quittant Minara, notre voyageur continua de se diriger au Sud-Ouest par un pays de hauteurs boisées qui sépare la petite

[1] Planche en regard de la p. 142.

[2] Raoul Rochette, dans le *Journal des Savants*, 1842, p. 398.



vallée de Minara d'une autre non moins belle. Ces gorges étroites, formées par autant de ramifications du *Cragus* et qui toutes viennent déboucher sur la vallée du Xanthe, sont d'une extrême richesse et pourraient devenir très-productives; elles sont dans un meilleur état de culture que les autres parties du pays. Le sol y a une inclinaison graduelle vers le bas de la vallée, et s'y trouve abrité des deux côtés par les collines boisées qui forment comme autant de prolongements du massif du *Cragus*. Comme type du caractère général de la végétation de ce canton montueux de la Lycie, M. Fellows décrit particulièrement celui de ces petits *glens* ou vallées étroites où il descendit après avoir quitté Minara. « Toute la vallée a probablement été, dit-il, de même que les hauteurs qui la dominent, couverte de buissons et d'arbrisseaux; le chemin que nous suivions avait été pratiqué au milieu de cette végétation serrée. Afin de cultiver la terre, on avait brûlé ou déraciné tous ces bois, laissant seulement sur les deux bords du chemin une double ceinture destinée à former des haies pour clore les champs. Il résulte de là que ces haies ne sont pas d'une seule nature, mais qu'elles varient à chaque instant et qu'elles présentent un libre mélange d'arbustes de toute espèce, dont la beauté et la croissance luxuriante, à cette époque de l'année, charment à la fois tous les sens. L'arbrisseau dominant est le myrte; viennent ensuite le chêne nain et le grenadier, auxquels se mêlent l'oranger, l'olivier sauvage, le laurier-rose, et l'élégant storax résineux, tous enveloppés et liés entre eux par les inextricables embrassements de la vigne, de la clématite et de l'*asparagus*. Dans les champs on a laissé sur pied, à cause de leur ombre autant que de leur fruit, le caroubier, le figuier et le chêne. L'orge est dans cette saison le principal produit des terres cultivées; mais déjà les vieilles souches du maïs montrent la seconde récolte de l'année dernière. Un petit nombre de cabanes que l'on aperçoit au centre de cette vallée forment un hameau qui communique à la plaine voisine son nom de *Yakabalïer*.

« Plus loin sur notre route, une autre vallée dans laquelle est situé *Kestep* est plus boisée; de la petite crête de séparation où nous parvînmes après avoir gravi à travers une forêt de sapins, cette vallée nous apparaissait comme un bois de magni-

fiques chênes. L'essence dominante est le *Quercus Ægylops*, qui est ici une source considérable de richesse par ses glands que les marchands de Smyrne appellent *vélanéa;* le bois aurait aussi une haute valeur s'il avait un écoulement [1]. »

Après être entré dans une troisième vallée semblable aux deux précédentes, et que d'après son village on nomme *Chilmèt*, le voyageur, tournant à l'Ouest, gravit un ravin qui conduit directement au milieu du Cragus; on était à dix milles environ de Minara, ce qui donne à peu près une de nos lieues communes pour la largeur de chacune des petites vallées, y compris les hauteurs qui les séparent. On monta graduellement pendant près de deux heures, avant d'arriver au village de *Dourdourkar*, en quête des restes d'une ancienne ville que l'on avait signalés à M. Fellows; il apprit là que ces ruines sont plus haut encore dans la montagne, autour d'un second village que l'on nomme *Dourdourkar-Hissar*. Il fallut escalader pendant plus d'une heure un sentier rapide impraticable pour les chevaux; mais les peines de notre voyageur furent amplement récompensées. Parvenu au haut du ravin, il se trouva tout à coup au milieu de magnifiques tombeaux d'une ancienne cité grecque. Une inscription gravée sur un de ces tombeaux, et qu'il copia sur-le-champ, lui donna le nom de cette ville : c'était *Sidyma* [2]. Ce qui étonna le plus notre voyageur dans les ruines de *Sidyma*, c'est la petitesse des édifices publics, de l'*agora*, du théâtre et des autres monuments de même nature, comparés à la grandeur et au luxe de décoration déployés dans les tombeaux, dont plusieurs, précédés de portiques de colonnes, offrent l'aspect de véritables temples. Il semble donc que dans cette ville singulière, les ressources et l'art des vivants fussent surtout employés à décorer l'asile des morts; et M. Fellows en a donné un exemple curieux [3], en dessinant un de ces tombeaux, construit en marbre blanc, dont le plafond, orné de

[1] Fellows, *Lycia*, p. 151 et suiv.

[2] *In monte (Crago), Sidyma*, dit Pline, lib. V, c. 28. Comp. Ptolem. V, 3. Strabon ne nomme pas Sidyma; Hiéroclès, les Actes des Conciles et le lexicographe Étienne de Byzance l'ont mentionnée. Selon M. Raoul Rochette, on n'en connaît aucune médaille, *Journ. des Sav.*, 1842, p. 399.

[3] Planche en regard de la p. 155.

caissons richement sculptés, dénote un goût et une perfection de travail qui surpassent tout ce qu'on pourrait s'attendre à trouver dans le plus bel édifice de la cité.

« L'état actuel de ce district est très-sauvage, dit notre voyageur; trois ou quatre misérables huttes se dressent seules au milieu des ruines de *Sidyma*, et ceux qui les occupent ont toujours le fusil suspendu à l'épaule, même dans la limite de leurs champs cultivés. Quand je leur demandai d'où provenait cette habitude, ils me répondirent que le pays était plein de bêtes sauvages, et de l'espèce la plus redoutable. J'eus le plus grand soin de bien particulariser mes questions à cet égard, et je ne doute nullement de la vérité des rapports tout à fait indépendants les uns des autres que j'ai recueillis de diverses bouches dans le district environnant. Dans ce village seul, on tue chaque année quatre ou cinq lions, nommés *arslan* par les Turks, ainsi que d'autres animaux appelés *kaplan*, qui sont des léopards. L'homme qui le premier m'apprit cette particularité en avait lui-même donné les peaux à l'aga pour les présenter à différents pachas, et ces offrandes avaient été récompensées par des sommes de deux à trois cents piastres qu'il avait reçues. Les lions, me disait-il, sont timides, à moins qu'on ne les surprenne ou qu'on ne les attaque; je n'ai ouï dire nulle part qu'ils fissent jamais de grands ravages parmi les troupeaux. On trouve ici des loups, — et, si j'ai bien compris le dire des habitants, on y trouve aussi la hyène. Les ours y sont certainement en grand nombre; il y a aussi beaucoup de serpents, principalement dans les vallées inférieures. Une île située vis-à-vis de Makri, au pied même du Cragus, leur est totalement abandonnée; et l'on montre les ruines d'un ancien village, appelé *Makri-Vecchia*, ruines qui appartiennent probablement aux derniers temps de la période romaine, que la tradition dit avoir été jadis une ville qui fut abandonnée à cause du grand nombre de serpents. Mon domestique en vit un, dans les ruines de Cadyanda, qu'il regardait comme de petite taille, et qui cependant ne mesurait pas moins de six pieds; il était de la grosseur du bras [1]. »

[1] Fellows, *Lycia*, p. 157.

Dans sa route de la vallée de Dourdourkar au site de *Xanthus*, M. Fellows vit, sur le bord de la mer, à l'Ouest de l'embouchure du Xanthe, de vieilles ruines qui pourraient répondre à la position des *Pydnæ* du Stadiasme [1]. Notre voyageur s'établit pendant quatre jours au milieu des ruines de Xanthus qu'il avait découvertes dans son premier voyage, et qui avaient si vivement excité son intérêt, pour y dessiner les monuments les plus remarquables, et surtout pour y copier la quadruple inscription en partie bilingue gravée sur les faces d'une sorte d'obélisque érigé au milieu de l'*agora* Cette inscription n'a pas moins de deux cent dix-sept lignes en caractère lycien, outre seize lignes en caractères grecs, ou mêlés de grec et de lycien, qui subsistent sur une des faces. L'inscription était plus considérable encore; mais le temps a dégradé la colonne à sa partie supérieure [2]. Un savant anglais, qui a essayé le déchiffrement de ce précieux monument des siècles antiques, y a cru apercevoir une suite de décrets ou de proclamations adressés par le gouverneur persan aux Lyciens vaincus, après la conquête du pays par Arpag ou Harpagus, général du grand Cyrus [3]; l'inscription daterait ainsi du milieu du sixième siècle avant notre ère [4]. Ce que l'état encore peu avancé des études lyciennes a permis déjà de reconnaître dans cette longue inscription, suffit pour faire pressentir quelles lumières elle peut apporter dans l'histoire et dans la géographie anté-helléniques de la Lycie. Déjà plusieurs indications éparses dans l'antiquité se trouvent confirmées et précisées par l'inscription; d'autres sans doute en plus grand nombre seront fournies par la lecture complète, à laquelle, il est permis de l'espérer, nos orientalistes arriveront un jour. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre plusieurs autres, ce que dit Étienne de Byzance, que la ville de Xanthus avait originairement porté le nom d'*Arna*, est confirmé par l'inscription lycienne où le nom d'*Arina* se lit con-

[1] *Voyez* Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 181.

[2] Planche en regard de la p. 168.

[3] Hérodot. I, 176.

[4] Daniel Sharpe, *Essai sur les Inscriptions lyciennes* à la suite de la relation de M. Fellows, p. 491; add. p. 276 de la relation.

jointement avec celui de plusieurs autres villes du pays [1].

De Xanthus, M. Fellows revient à Patara [2], où il trouva le sujet de quelques observations nouvelles; puis prenant sa direction à l'Est, le long de la côte ou à peu de distance de la mer par les hauteurs, il arriva au site d'*Antiphellus*, qu'il avait déjà visité en 1828, mais qu'il examina cette fois beaucoup plus en détail. Peut-être aurait-il jugé cette nouvelle station moins nécessaire, s'il eût connu l'étude archéologique très-circonstanciée que M. Texier avait faite de cette ancienne ville quatre ans auparavant. Dans sa route de Patara à *Antiphellus*, près d'un village nommé *Sâret*, à neuf ou dix milles au Nord-Ouest de cette dernière place, M. Fellows rencontra des ruines assez remarquables qu'il crut être celles de *Phellus*; mais, outre que le nom de l'ancienne cité n'a été trouvé sur aucune inscription, il semble, d'après le récit que M. Texier a donné de cette partie de ses explorations, que le nom de *Phellus* s'appliquera d'une manière beaucoup plus convenable à d'autres ruines plus rapprochées d'Andifil dans la direction du Nord, et que M. Fellows n'a pas aperçues [3].

Les ruines de *Myra*, où M. Fellows nous conduit ensuite en nous faisant descendre la riante et pittoresque vallée de la *Déméré-tchaï*, sont, parmi les anciens sites de cette partie de l'Asie-Mineure, un de ceux qui conservent le plus de monuments d'une splendeur éteinte depuis bien des siècles. *Déméré*, ou *Dembrêh*, est la forme que le nom de Myra a prise dans la bouche des Turks [4]. Ce n'est plus qu'un lieu sans importance

[1] Sharpe, sur les médailles de la Lycie, à la suite de la relation de Fellows, p. 456.

[2] Il semble que l'orthographe lycienne ait été *Ptarazzu*, sans l'addition de la voyelle euphonique. Sharpe, *ibid*, p. 461. — On pourrait croire que ce nom, sinon la ville même, était d'origine orientale, l'antiquité ayant connu, dans les pays médo-persans, plusieurs villes dans le nom desquelles se retrouve le même radical. La citadelle de Babylone, notamment, portait le nom de *Ptera*. — *Voy.* le plan des environs de Patara et de son ancien port, aujourd'hui comblé, dans le troisième volume des *Ionian Antiquities* de la Société de *Dilettanti*. Lond., 1840, in-fol., ch. 3, pl. 1. Ce plan a été gravé d'après les relevés de Will. Gell, faits en 1812.

[3] Texier, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. VII de la 2e série, 1837, p. 227.

[4] *Mêrê* est la forme antique, antérieure à la forme classique *Myra*. Sharpe, Mémoire cité, p. 459.

peuplé de Turks et de Grecs, et que les habitants abandonnent durant les fortes chaleurs de l'été pour se retirer dans la montagne. C'est par ses ruines seulement qu'il est digne d'attention; elles occupent une grande étendue dans la plaine et produisent encore un effet imposant. L'ancienne cité était adossée à une montagne au pied de laquelle est taillé le théâtre, et dont toute la face est percée d'excavations sépulcrales dont l'ensemble et les ornements extérieurs sont d'une ordonnauce magnifique. Le théâtre de Myra a dû être l'un des plus grands et des mieux construits de toute l'Asie-Mineure. Il a conservé sa scène tout entière; le rang supérieur des gradins de l'hémicycle est le seul qui ait disparu. La plupart des tombeaux se composent de plusieurs chambres qui communiquent de l'une à l'autre, et qui offrent, dans leurs dispositions respectives, beaucoup de particularités intéressantes. La façade extérieure de ces monuments, dont quelques-uns ont l'importance de véritables temples, est décorée de sculpture de bas-relief et même de ronde bosse, dans ce style simple, noble et grave qui caractérise l'art grec de la plus belle époque. Quelques unes de ces sculptures, qui offrent des motifs évidemment puisés dans les doctrines religieuses de l'Orient, tels que le groupe du lion terrassant le taureau, qui joue un si grand rôle dans la symbolique de l'Assyrie et de la Perse, de pareilles sculptures, exécutées par des mains grecques d'après des modèles asiatiques, se recommandent, sous ce double rapport, à tout l'intérêt des antiquaires [1]. Plusieurs des bas-reliefs sculptés sous le portique qui précède la tombe, conservent encore, grâce à l'abri qu'ils ont trouvé sous le roc profondément creusé, les couleurs dont ils avaient été peints; et nous en devons à M. Fellows un exemple qui suffit pour nous donner une idée de ce système de coloration appliqué à la sculpture, système qui dérivait certainement des habitudes de l'art asiatique [2]. La plus grande partie des inscriptions sont en caractères lyciens.

Les gens du pays disaient que beaucoup de Francs y étaient venus voir les vieux châteaux, mais qu'il y en a d'autres à trois

[1] Raoul Rochette, dans le *Journal des Savants*, 1842, p. 401.
[2] *Id. ibid.*

heures de là dans la montagne du côté du Nord, où la neige à cette époque — on était à la fin d'avril — séjournait encore. M. Fellows ne crut pas devoir profiter de cet avis, quoiqu'un prêtre grec ajoutât qu'il leur faudrait rester trois années dans le pays s'ils en voulaient voir toutes les ruines.

A partir de *Myra*, en se rapprochant de la côte, M. Fellows traversa toute une nécropole d'une ville grecque dont le nom est inconnu, et qui occupait, au-dessus d'une crête de montagnes presque inaccessible, une position qui tenait de la féerie. De là, il vint aux ruines de *Limyra*, en avant desquelles apparut d'abord à ses regards un superbe tombeau, portant sur sa façade une inscription bilingue, en lycien et en grec. La ville, qui s'étendait derrière la nécropole, se reconnaît à son enceinte munie de tours, à plusieurs de ses édifices, et à un théâtre, de plus petites dimensions que celui de *Myra*.

En quittant les ruines de *Limyra*, notre voyageur suivit durant deux milles le pied d'une montagne toute percée de sépulcres, qui continuent ainsi, à une distance considérable, la nécropole de l'antique cité. Les inscriptions de ces tombeaux sont toutes lyciennes, une seule exceptée : celle-ci offre, sur un des panneaux de la porte, des caractères grecs, et sur l'autre panneau des caractères qui ressemblent beaucoup à ceux que l'on voit sur les médailles phéniciennes [1]. Au débouché de cette plaine, M. Fellows atteignit un ancien pont de construction grecque, qui peut avoir douze pieds de large et ne semble pas avoir jamais eu de parapet. Non loin de là est un village turk nommé *Hadjiverlar*, près duquel sont des ruines que notre voyageur croit avec beaucoup de probabilité être celles de *Gagæ*. Il n'y subsiste qu'un petit théâtre, et M. Fellows ne put y découvrir une seule inscription, ni, ce qui est plus singulier encore, un seul tombeau taillé dans le roc ou érigé sur le sol.

Le voyageur était arrivé ici à l'angle Sud-Est de la Lycie, qui s'y termine par le cap Sacré, vis-à-vis des îles Khélidonies. Il désirait ajouter à ses découvertes, déjà si nombreuses, celle d'une ancienne ville, *Corydallus*, que les auteurs placent non loin de Limyra et de Gagæ. Mais il parcourut vainement jusqu'à

[1] Fellows, *Lycia*, p. 209.

Olympus les belles et fertiles vallées de *Phineka;* ses recherches avaient fait fausse voie et il dut y renoncer, quoique persuadé qu'une exploration poussée dans la vallée qui s'ouvre au nord même de *Gagæ* aurait de plus heureux résultats.

Le plan de M. Fellows était de pénétrer à l'Est dans l'intérieur du pays par une des grandes vallées qui débouchent entre le cap Sacré et Myra, comme il y avait pénétré à l'Ouest par la vallée du Xanthe. Ce fut surtout l'impatience d'entrer dans cette nouvelle phase de ses explorations qui lui fit abandonner la recherche moins importante de *Corydallus*[1]. Une rivière assez considérable qui a son embouchure un peu à l'ouest des ruines de Limyra fut la voie que le voyageur choisit. Elle le conduisit à des résultats plus prompts peut-être que lui-même n'avait espéré. A peine eut-il remonté dix milles dans la vallée, au milieu d'un paysage dont la sublimité surpassait, dit-il, tout ce qu'il avait vu jusque-là dans la Lycie, — la contrée la plus pittoresque peut-être de toute l'Asie-Mineure, — que la présence d'une ville antique lui fut annoncée par une rangée de tombes taillées dans le roc. La façade de ces tombes, imitant un temple construit en bois, lui parut mériter d'être dessinée dans le plus grand détail, pour donner une idée de ce système d'architecture en charpente tout à fait particulier à la Lycie[2]. Ces tombes, toutefois, ne portaient encore ni inscription ni bas-reliefs, et c'était seulement par conjecture qu'il attribuait à *Arycanda* ces monuments, témoins muets d'une civilisation brillante[3]. Une foule de sarcophages disséminés sur la pente des hauteurs ou dans la plaine, et mêlés avec des débris de murs, confirmaient de plus en plus l'approche d'une cité importante, dont le nom ne se montrait encore nulle part. Ces beaux lieux paraissent abandonnés des hommes; aucun village, après deux ou trois heures de marche, n'était encore apparu

[1] Fellows, *Lycia*, p. 219.

[2] Il faut voir particulièrement la planche en regard de la p. 180.

[3] Pline (lib. V, c. 28, édit. Hard.) donne à la rivière qui va déboucher près de Limyra le nom d'*Arycandus;* et dans un autre passage (c. 25) il mentionne la ville d'*Arycanda*, qu'il attribue à la contrée de *Mylias*. On était donc en droit de supposer, comme l'a fait M. Fellows, que l'exploration des rives du fleuve devait conduire à la ville du même nom.

dans la vallée. Enfin, des vestiges plus importants, marquant évidemment le site d'une ancienne ville, s'offrirent aux yeux du voyageur, et dans une des inscriptions qu'il y trouva il fut assez heureux pour lire le nom d'un citoyen d'*Arycanda* [1]. Le même nom lui fut donné par une médaille de Gordien le Pieux également trouvée dans les ruines. Cette ville, dont les monuments paraissent avoir servi à la construction d'une place du moyen âge, qui existe tout près de là en ruine, était bâtie en terrasse, sur le flanc d'une montagne escarpée.

A mesure que M. Fellows s'élevait dans la vallée, la scène changeait d'aspect et la nature de physionomie, sans que les paysages qui déployaient tour à tour leurs riches perspectives perdissent rien de leur beauté. Les arbres à fruit des climats chauds disparaissent graduellement, remplacés par les pins et les noyers; le platane seul continuait d'étendre ses longs bras au-dessus de la rivière, dont les eaux rapides roulent en mugissant dans leurs rives encaissées. Les rochers devenaient moins accidentés dans leurs formes et moins boisés; peu à peu leurs proportions s'agrandissant, offrent les formes élancées de véritables montagnes, dont les sapins et les cèdres ombragent seuls les flancs, et qui projettent leur tête blanchie jusque dans la région des neiges. Parvenu au point le plus haut de la vallée, le pays prit un caractère plus sauvage et plus nu. Le blé, que deux jours auparavant le voyageur avait vu jaunissant dans les plaines inférieures, déjà prêt pour une moisson prochaine, sortait à peine ici d'un pouce au-dessus du sol, et les bourgeons des arbres ne s'entr'ouvraient pas encore. Une marche de quinze à seize milles, c'est-à-dire de cinq de nos lieues communes, avaient produit dans les saisons une différence de deux mois, et dans le climat un changement de dix degrés de latitude. Tel est le caractère singulièrement remar-

[1] Le nom y est écrit par une M, Αρυκαμδα. Fellows, *Lycia*, p. 222. C'est évidemment le fait d'un sculpteur ignorant. Non-seulement la forme régulière, *Arycanda*, se lit dans tous les anciens auteurs où le nom est cité; mais il est ainsi gravé sur la médaille de l'empereur Gordien mentionnée dans le texte, et dont M. Fellows a figuré l'empreinte (en regard de la p. 285). C'est ainsi que dans la partie grecque de la grande inscription de l'obélisque de Xanthus, le nom de la Lycie se trouve écrit Λιχια!

quable de ces régions en terrasses superposées, où quelques centaines de mètres d'élévation font successivement passer le voyageur, à quelques jours, parfois à quelques heures de distance, par toutes les gradations des climats les plus opposés.

Le premier lieu habité que M. Fellows rencontra dans cette haute région, située à près de mille mètres au-dessus de la mer, porte le nom d'*Avelan*; ce n'est qu'un misérable hameau composé seulement de trois maisons [1]. Notre voyageur se trouvait ici dans un pays où jamais Européen n'avait pénétré. Avelan est à l'extrémité méridionale d'un lac du même nom, qui paraît avoir de trois à quatre milles de large sur une dizaine de milles dans sa plus grande dimension [2]. Une plaine d'environ trois fois ces dimensions, dont pas un seul arbre ne rompt la triste monotonie, s'étend autour de cette nappe d'eau. M. Fellows longea les bords orientaux du lac, puis se dirigea vers le Nord-Ouest; bientôt le nombre toujours croissant de paysans qui se croisaient sur les chemins annonça l'approche d'un grand centre de population. On n'était plus en effet qu'à peu de distance d'*Almali*, ville presque entièrement peuplée de Grecs et d'Arméniens, dont le voyageur n'estime pas le nombre au-dessous de trente mille. C'est une des villes les plus peuplées de l'Asie-Mineure; jamais Européen n'y était arrivé. Les campagnes qui l'environnent à une certaine distance présentent un parfait contraste avec celles que M. Fellows venait de traverser; ce sont les mieux cultivées, dit-il, qu'il eût encore vues en Natolie. Ce n'est qu'à une époque avancée de l'année que l'on peut mettre la charrue dans le sol, attendu que pendant les premières semaines qui suivent la disparition des neiges la terre reste trop humide pour la culture. A trois milles en avant d'Almali, M. Fellows remonta une rivière d'une trentaine de pieds de large sur cinq ou six de profondeur, qui va non loin de là s'engouffrer bruyamment dans une suite de précipices, et qui ne reparaît

1 Fellows, *Lycia*, p. 226.

2 Nous n'avons pas jugé nécessaire de convertir toujours dans nos traductions les *milles* anglais en mesures françaises. Dans ces indications purement approximatives des distances, on aura une évaluation suffisamment exacte en prenant trois milles pour une de nos *lieues* communes, ou pour un peu plus de quatre *kilomètres*.

plus. Le calcaire caverneux qui compose le sol de ces cantons élevés explique suffisamment la soudaine apparition de plusieurs rivières dans les basses plaines de Phinéka. Une de ces rivières surgit ainsi brusquement près de Limyra, avec un volume d'eau que ne comporte pas une simple source; et probablement l'*Arycandus* lui-même, que M. Fellows avait tout à coup perdu de vue au pied d'une montagne, n'est que la continuation d'un de ces cours d'eau qui naissent et disparaissent sur le plateau supérieur.

A quelques centaines de pieds au-dessus de la plaine d'Almali, dans la direction de l'Est, une autre plaine d'une grande étendue se montrait couverte de blé en herbe; l'une et l'autre de ces plaines a ses villages sur le penchant des hauteurs environnantes. Tout autour de la ville, et jusqu'au haut des ravins qui s'enfoncent dans les montagnes escarpées auxquelles la plaine s'adosse, il y a d'excellents jardins bien cultivés en vignes et autres arbres fruitiers; mais l'amandier seul était en fleur. On était au commencement de mai. On n'aperçoit pas un seul buisson sur les montagnes environnantes; le bois qui se consomme dans la ville pour combustible est apporté des forêts de cèdres que M. Fellows avait traversées avant d'atteindre Avelan.

M. Fellows trouva les habitants parfaitement bien informés de la nature de la disparition des eaux, dont il a été question tout à l'heure. Ici, comme en d'autres pays, ces sortes de phénomènes donnent lieu à une foule de récits traditionnels, et quelquefois à des croyances superstitieuses. Voici ce qu'un des gens du khan raconta au domestique de notre voyageur. Il y avait sept ans, disait cet homme, qu'il était tombé très-peu de neige durant l'hiver; aussi l'été suivant fut-il d'une sécheresse inaccoutumée, dont la conséquence fut que la rivière d'Almali se dessécha, et que pendant plus d'un mois la caverne où elle va se perdre ne reçut pas une goutte d'eau. Le pacha promit une récompense à qui voudrait explorer ces grottes avec des torches; cinq hommes, dont le narrateur lui-même faisait partie, entreprirent cette hasardeuse expédition. Pendant trois heures entières il marchèrent sur une espèce de chemin de sable uni qui s'enfonçait dans les entrailles de la montagne. Il ne parait pas qu'ils aient osé s'aventurer plus avant. L'année suivante, la

saison amena un aussi grand déluge que l'année précédente avait été sèche. Toute la plaine d'Almali fut transformée en un vaste lac; et comme les maisons, même dans l'intérieur de la ville, ne sont construites qu'en bois et en torchis, il y en eut un grand nombre d'emportées. Le narrateur ajoutait que les conséquences de la première sécheresse, de même que celles de l'inondation qui la suivit, se firent également sentir dans les rivières des basses plaines, autour de Phinéka et de Limyra. Le lac d'Avelan est permanent, et les eaux en sont rarement plus basses qu'au moment où les vit M. Fellows; mais les inondations annuelles, lors de la fonte des neiges, changent une grande partie de la plaine en un véritable marais jusque vers la fin d'avril [1].

En quittant Almali, M. Fellows continua d'avancer vers le Nord-Ouest. Après avoir franchi les hauteurs considérables qui entourent la plaine comme d'une ceinture, il arriva à un village dont le nom d'*Eski-Hissar* (le Vieux Château) semblait, d'après l'habitude invariable des Turks dans l'application de ce nom générique, devoir annoncer des ruines probablement anciennes. Cette prévision ne fut pas trompée. Ces ruines ne sont d'ailleurs pas considérables; ce sont deux ou trois tombes taillées dans le roc sans inscriptions, et une muraille grossièrement construite dans le genre des ouvrages cyclopéens. M. Fellows suppose que ce peut être là le site de *Podalia;* mais cette supposition ne repose sur aucun autre fondement que sur ce que Ptolémée nous apprend de cette ville, qu'elle était située dans la région nord de la Lycie [2].

Poursuivant sa route dans la direction du Nord-Ouest, le voyageur atteignit, à vingt milles environ d'Almali, une des sources de la rivière qui disparaît aux environs de cette ville. Elle surgit avec impétuosité du flanc de la montagne, d'où elle se précipite en une cascade pittoresque avant de réunir ses eaux

[1] Fellows, *Lycia*, p. 231.

[2] M. Leake a conjecturé que ces ruines d'Eski-Hissar pourraient bien représenter le site même de l'ancienne *Alymela* notée par Étienne de Byzance, et qui peut être ne diffère pas de l'*Amelas* de Pline. Almali, en effet, ne paraît avoir aucun vestige d'antiquités. *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 160.

dans un lit paisible et régulier. La route avait été continuellement en montant depuis Almali, et au point où il était arrivé M. Fellows se retrouvait en plein hiver. Le chemin était tracé au milieu des neiges; on ne voyait plus en fleur que le safran et les anémones. Bientôt le voyageur se trouva au point culminant de la chaîne dont il venait de gravir la pente orientale; le thermomètre accusait une hauteur de cinq mille pieds [1]. De là l'œil embrasse à l'Ouest une nouvelle suite de plaines cultivées, ou pour mieux dire de plateaux élevés, presque de niveau avec le sommet des montagnes qui ferment à l'Est la vallée du Xanthe. Au Sud-Ouest s'élancent jusqu'à la région des neiges éternelles les sommets gigantesques d'un autre massif qui surpasse de beaucoup en hauteur toutes les autres montagnes de la Lycie [2]. Au Nord-Ouest, est la chaîne élevée qui donne naissance au

[1] Mesure anglaise, = 1525 mètres. C'est soixante mètres de plus que notre Puy-de-Dôme.

[2] M. Fellows, suivant en ceci l'autorité de la carte du colonel Leake, applique à ce groupe central de la Lycie le nom de *Massicytus* (plus exactement *Masicytus*). Nous devons dire que non-seulement cette application n'est fondée sur aucun témoignage direct des anciens auteurs, mais de plus qu'elle est absolument contraire à ceux que l'antiquité nous fournit. Pline (lib. V, c. 28, éd Hard.), et l'auteur des *Posthomerica*, qui montre une connaissance particulière de la géographie lycienne (Quint. Smyrn. *Posthomericor*. lib. III, v. 234, VIII, 106-7, édit. Lebrs), n'ont connu le *Masicytus* qu'aux environs du *Sacrum Promontorium* et de *Limyra*; aussi est-ce là seulement où d'Anville l'a inscrit dans sa carte de l'Asie-Mineure ancienne. Ptolémée, à la vérité (lib. V, c. 3, édit. Wilberg), donne à cette montagne une plus grande extension; mais encore faut-il observer que sur les sept villes qu'il mentionne comme voisines du *Masicytus*, les seules dont la position soit connue, *Corydalla*, *Phellus*, *Myra*, *Limyra* et *Rhodia* (le *Rhodiopolis* de Pline) appartiennent à l'angle Sud-Est de la Lycie, ce qui s'accorde bien avec les indications des deux auteurs précédents, et ne permet pas de reculer dans l'intérieur du pays l'application du nom de la montagne. Tout au plus pourrait-on dire, d'après cette autre circonstance que Ptolémée place aussi le *Masicytus* sur la frontière de la Lycie et de la Pamphylie, qu'il étend cette dénomination à la chaîne escarpée qui borde la côte depuis le cap Sacré jusqu'aux environs de la Satalièh moderne, c'est-à-dire aux monts *Klimax* et *Solyma* de Strabon. Ce dernier n'a pas connu le nom de *Masicytus*. Quant à une ville de ce dernier nom, que M. Fellows place dans la vallée du Xanthe, et dont l'existence n'est connue que par de rares médailles (Cramer, *Asia Minor*, vol. II, p. 256), on n'en trouve nulle mention dans les auteurs de l'antiquité classique.

Xanthe, et qui forme comme une muraille couronnée de neige entre la Lycie et les hautes terres de la Phrygie, dont les plateaux ne s'abaissent guère au-dessous du sommet de la chaîne. M. Fellows descendit d'un millier de pieds, et vint camper dans la plaine; le degré d'ébullition de l'eau lui accusa plus de quatre mille pieds, ou environ mille deux cent vingt mètres d'élévation au dessus de la mer. Notre voyageur fait observer que le nom de tous les villages situés dans cette haute région se termine en *jaëlassi*, ce qui signifie un lieu froid, une station d'été [1], et que la plupart ont leurs villages correspondants plus bas dans les vallées.

Le but de M. Fellows était maintenant de regagner directement Makri, où les instructions de l'Amirauté l'appelaient à une époque déterminée pour y surveiller l'enlèvement des marbres et des autres objets d'antiquités détachés des ruines voisines, principalement de celles de Telmissus [2]. Il vint donc traverser le Xanthe un peu au-dessous de *Hourâhn;* et continuant directement à l'Ouest, il gravit le côté occidental de la vallée, redescendit la pente opposée vers la source de l'ancien *Glaucus*, et suivit le cours de cette rivière jusqu'au golfe de Makri où elle débouche. Il signale en passant la longévité des habitants de ces vallées alpestres, ce qui est un sûr indice de la salubrité du climat.

Dès que le brick le *Beacon* eut mis à la voile pour l'Angleterre, chargé des dépouilles de ce sol classique, M. Fellows se disposa à rentrer dans le cœur de la Lycie afin de regagner le haut Méandre par les cantons intérieurs de la Milyade et de la Cabalie, et de recueillir ainsi les éléments d'une nouvelle ligne pour la carte d'une région jusqu'alors absolument inexplorée. Il quitta Makri le 16 mai, et franchissant encore une fois le prolongement septentrional du *Cragus* pour regagner la vallée du Xanthe, il vint de nouveau dresser sa tente sur les hautes terres du plateau lycien. Ces districts élevés et froids de la Lycie septentrionale ne présentent pas, à beaucoup près, au moins dans les parties que M. Fellows en a vues, l'intérêt

[1] On a pu voir que ce terme de *jaïla* se retrouve pareillement dans toutes les parties de l'Asie-Mineure.

[2] Fellows, *Lycia*, p. 241.

archéologique du littoral. Aussi le voyageur les traversa-t-il rapidement, beaucoup plus rapidement que ne l'eût demandé l'intérêt de la géographie. Il était parti le 16 mai de Makri, et le 22 il était à *Dégnizli*, dans la vallée du haut Méandre, c'est-à-dire à ce que nous pouvons regarder comme le terme du voyage, car la route de Dégnizli à Smyrne, par les ruines de Philadelphie et de Sardes, nous est maintenant trop connue pour que nous ayons à nous y arrêter. Aussi devons-nous dire que ce dernier itinéraire à travers la Cabalie lycienne est loin de répondre, par sa précision, et conséquemment par son utilité, à ceux que M. Fellows nous a fournis sur les autres parties de cette grande contrée.

Mais il y aurait à la fois de l'injustice et de l'ingratitude à reprocher à un voyageur qui a tant servi la science, un peu de relâchement dans ses utiles recherches après trois mois d'une exploration aussi active que fructueuse. Ce que M. Fellows laisse à faire à ses successeurs [1] n'enlève rien au mérite d'avoir le premier porté la charrue dans un sol encore en friche, et d'y avoir déjà recueilli une si riche moisson de faits inconnus. Les deux expéditions de M. Fellows sont de véritables voyages de découvertes. Sauf quelques points isolés du pays littoral, pas un seul voyageur ne l'avait précédé dans une contrée qui réservait tant de trésors à l'audace heureuse de celui qui le premier oserait y pénétrer. M. Fellows a réuni des notions et fourni des documents également précieux pour la géographie, pour l'histoire naturelle et pour les antiquités de la Lycie. Non-seulement il a parcouru dans presque toute son étendue le pourtour maritime du pays, depuis le golfe de Makri jusqu'au fond du golfe de Pamphylie : il a de plus fouillé en détail les gorges du *Cragus*; il a exploré les deux grandes vallées parallèles du Xanthe et de l'*Arycandus*, et la vallée intermédiaire de la rivière de Myra; il a le premier gravi les pentes abruptes du plateau élevé qui constitue la Lycie intérieure; il a traversé dans plusieurs directions ces plaines froides qu'enveloppent ou que couronnent des montagnes neigeuses; il en a étudié la nature

[1] Nous croyons que les explorations encore non publiées du professeur Schœnborn dans la haute Lycie en 1842, ajouteront beaucoup aux notions de géographie positive fournies sur cette partie du pays par M. Fellows.



et a constaté des phénomènes curieux de géographie physique, qui éclairent ou expliquent des faits analogues moins heureusement observés dans d'autres parties de l'Asie-Mineure. Enfin, ses recherches spécialement dirigées vers les vestiges des vieilles cités lyciennes ruinées depuis tant de siècles, et vers les débris de l'art antique que ces ruines recèlent avec profusion, en même temps qu'elles ont restitué à la carte ancienne de cette province de l'Asie-Mineure un grand nombre de places dont le site était jusqu'à présent resté inconnu, ont aussi créé on peut dire une nouvelle branche d'archéologie orientale, et tout en appelant l'attention des orientalistes sur de curieux problèmes d'histoire et d'ethnologie, ont réuni déjà quelques-uns des éléments qui doivent en préparer la solution. Tant et de si beaux résultats assurent aux deux voyages de M. Charles Fellows une des premières places parmi les explorations savantes dont notre époque se glorifie.

La double expédition dont nous venons de présenter l'analyse est le dernier des grands voyages qui aient été exécutés en Asie-Mineure, sauf celui des savants prussiens qui est de 1841 à 1843 et que nous avons mentionné, mais dont les relations ne sont pas publiées [1]. Il en est cependant plusieurs autres encore, qui, sans avoir l'importance de ces vastes et belles explorations des Callier, des Texier, des Hamilton, des Ainsworth, des Fellows, des Kiepert et des Schœnborn, n'ont pas laissé de contribuer depuis cinq ans à l'extension ou au perfectionnement de nos connaissances géographiques sur la Péninsule, et qui doivent trouver place dans le récit historique que nous en retraçons. Nous avons à noter d'abord une suite d'excursions dans l'ouest de la Lycie, faites de la fin de 1840 à la fin de 1841 par un officier très-distingué de la marine Britannique, M. *Richard Hoskyn;* ces études sont en quelque sorte le complément des courses savantes de M. Fellows sur le même théâtre d'explorations. M. Hoskyn appartenait à l'état-major du brick le *Beacon*, commandé par le capitaine *Graves*, qui depuis 1835 était chargé de compléter les relèvements hydrographiques des côtes de l'Éolie, de l'Ionie, de la Carie et de l'Archipel, et qui a

[1] Nous écrivons ces lignes au mois de janvier 1846.

publié aussi plusieurs notes intéressantes, quoique partielles, sur ses opérations [1]. Le trop court Mémoire où M. Hoskyn a exposé les siennes [2] se partage en plusieurs sections, consacrées au récit succinct de chacune de ses excursions, soit sur les côtes de la Lycie, soit dans l'intérieur du pays. Au mois de décembre 1840, il fut chargé d'opérer sur l'*Isabella* la reconnaissance détaillée d'une partie des côtes méridionales de la Carie, depuis la rivière de *Koïdjèh* jusqu'au port de *Lévisi*, y compris les nombreuses anfractuosités de la vaste baie de Makri. L'exposé que fait M. Hoskyn de cette reconnaissance est rempli de notions nouvelles sur cette portion du littoral jusque-là fort imparfaitement connue, et sur le site des anciennes villes grecques dont elle était bordée. Il y a fixé par les inscriptions l'emplacement de *Caunus*, dans une position que d'Anville avait déjà assignée à cette place, il est vai, mais sur des fondements moins rigoureux; il a reconnu de même la position au moins très-probable, sinon toujours également certaine, d'un grand nombre de points géographiques mentionnés soit par Strabon et les auteurs classiques, soit par le périple désigné sous le nom de *Stadiasme*, qui a fourni, pour une époque un peu moins ancienne, tant de détails nouveaux sur tout le fond de la Méditerranée. M. Hoskyn a remonté le premier une rivière qui sert de dégorgement à un grand lac à l'extrémité Nord-Est duquel est situé le village de *Koïdjèh* que M. Fellows avait vu lors de son second voyage, dans sa route de Moglah à Makri, et il a recueilli sur ce lac des détails tout nouveaux. Sur la plupart des cartes antérieures, on le voit représenté comme une baie, ce qui s'explique par ce que nous en apprend l'habile explorateur. Une seule rivière, la *Yuvala-tchaï*, vient se déverser dans le lac durant toute l'année [3]; mais en hiver il reçoit un grand nombre de torrents temporaires, et les terrains bas qui le séparent de la mer sont complétement inondés [4].

[1] *Voyez* la *Bibliographie*, fin du volume, sous les années 1835 et 1839.

[2] *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XII, p. 143.

[3] La grande carte de M. Kiepert, probablement d'après les notes du voyage de M. Schœnborn, indique une seconde rivière permanente, l'*Inamas-tchaï*, qui débouche dans la partie nord-ouest du lac.

[4] *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 144.

Cette campagne terminée, et les devoirs de son service lui laissant quelque loisir, M. Hoskyn entreprit, au commencement de mars 1841, sa première excursion dans l'intérieur de la Lycie [1]. Il s'était principalement proposé de visiter les ruines de *Xanthus*, sur lesquelles le premier voyage de M. Fellows avait déjà fixé l'attention. Parti de Makri en compagnie d'un autre officier, M. Harvey, il s'éleva au Nord-Est jusqu'à *Uzumli*, où M. Fellows avait reconnu, l'année précédente, le site de *Cadyanda*, redescendit de là dans la partie de la vallée du Xanthe que les hauteurs d'Uzumli dominent, suivit le cours du fleuve jusqu'au site de *Xanthus*, en passant par celui de *Tlôs*; puis, cette visite achevée, il pénétra dans les étroites vallées du *Cragus*, si bien décrites par M. Fellows, pour y reconnaître les restes de *Sidyma* et de *Pinara*, et de là revint à Makri en franchissant les racines de l'*Anti-Cragus* [2].

La seconde excursion de M. Hoskyn eut lieu au mois d'octobre 1841; dans celle-ci il fut accompagné du Dr *Forbes*, qui en rapporta beaucoup d'observations d'histoire naturelle. Les deux voyageurs remontèrent, en partant de Makri, la rapide vallée du *Glaucus* qui est au Sud du plateau d'Uzumli; il y a sept heures de marche par cette route depuis Makri jusqu'au Xanthe. Ils passèrent le fleuve entre Hourân et le site de Tlôs, et poussèrent directement à l'Est pour gagner Almali par une ligne plus méridionale que celle où nous avons accompagné M. Fellows lors de son retour d'Almali à Makri. On parvient aux hautes plaines du plateau lycien par une passe abrupte qui suit la vallée de *Kandjilar*; cette vallée renferme des restes d'antiquités. Le massif de montagnes qui la domine, et qui forme comme un mur de séparation entre les hautes terres intérieures et la large vallée où s'épanchent les eaux dorées du Xanthe, paraît être le point culminant de toute la Lycie; M. Hoskyn détermina approximativement la hauteur de ses deux pics principaux, entre lesquels vient aboutir la vallée de Kandjilar, à neuf mille et dix mille pieds anglais, c'est-à-dire à plus de trois mille mètres pour l'un, et à près de deux mille huit cents mètres

[1] *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 148.

[2] Sur cette dénomination qu'emploie M. Hoskyn, nous renverrons aux doctes remarques de M. Leake, *Journal of the Geog. Soc.*, XII, 163.

pour l'autre. C'est à peu près l'altitude des hauts pics des Pyrénées. Les neiges qui couronnent les cimes de cette montagne lui ont valu parmi les Turks l'appellation expressive d'*Ak-Dâgh*, ou le Mont-Blanc. M. Hoskyn, de même que M. Fellows et plusieurs savants anglais, lui applique l'ancienne dénomination de *Masicytus;* nous avons exposé précédemment (1) les raisons qui nous font regarder cette identification comme au moins très-douteuse.

La route que suivaient M. Hoskyn et le Dr Forbes est très-fréquentée, quoique impraticable en hiver; les caravanes qui se rendent d'Almali à Makri, ou réciproquement, y emploient deux jours et demi.

Après un court séjour à Almali, dont M. Hoskyn détermina astronomiquement la latitude, nos deux voyageurs revinrent à l'Ouest jusqu'à la vallée du Xanthe par la route même que M. Fellows avait suivie l'année précédente; mais d'intéressantes découvertes archéologiques qui avaient échappé à leur prédécesseur, et une pointe que les deux explorateurs poussèrent plus loin au Nord dans le canton montagneux où le *Xanthe* a sa source, non loin de celle de l'ancien *Calbis*, connu plus bas sous le nom de *Talamân-tchaï*, donnent à cette partie de la relation de M. Hoskyn une importance toute particulière. L'emplacement de deux anciennes villes fut déterminé par des inscriptions trouvées parmi les ruines qu'elles ont laissées sur le sol, celui d'*OEnoanda*, près d'*Ourloudjah*, et celui de *Balbura*, dans un lieu nommé *Katra*, à quelque distance au Sud d'une place dont le nom actuel de *Dirmil*, ou, comme écrit M. Hoskyn, *Trémili*, garde la trace évidente du nom de *Termiles* que portaient les plus anciens habitants de la Lycie, probablement refoulés dans ces montagnes (2) lorsque les immigrations helléniques vinrent envahir les parties du pays plus rapprochées de la côte. La route qui vient de Dirmil à Makri, en remontant la vallée supérieure du *Calbis* qui coule ici du Sud au Nord, et en franchissant les montagnes et le plateau

(1) Ci-dessus, p. 349.

(2) Dans la *Cabalie* et le *Milyas*, deux noms qui ne désignent autre chose, dans l'idiome araméen que parlaient les aborigènes de la Lycie, que *les hautes terres*, *la montagne*.

d'Uzumli, est assez bien entretenue, ce qui prouve qu'elle est communément pratiquée, et que de nouveaux explorateurs pourront aisément pénétrer dans ces cantons intérieurs du haut pays, qui nous étaient absolument inconnus il y a cinq ans à peine.

Une troisième excursion de M. Hoskyn, entreprise peu de temps après son retour d'Almali, en décembre 1841, n'a pas produit de moins intéressants résultats. Cette fois, l'habile officier eut pour compagnon de route un savant chapelain anglican, le Rév. *Daniell*. Ce fut encore vers la partie supérieure de la vallée du Xanthe que la course des deux voyageurs se dirigea. Ils y examinèrent attentivement les ruines qui se trouvent à *Hourân*, sur les bords du fleuve, ruines qu'avait déjà vues M. Fellows, et y déterrèrent une inscription où M. Daniell lut le nom d'*Araxa*, une des cités de la confédération lycienne (1). Quoique la trace de l'ancien nom paraisse subsister dans le nom actuel d'Hourân, elle nous paraît beaucoup plus sensible dans celui d'*Assar* que les gens du pays donnent à d'autres ruines situées à deux lieues d'Hourân, au milieu d'une petite vallée, et que nous pencherions d'après cet indice à regarder comme marquant le véritable emplacement d'*Araxa*. Peut-être l'examen ultérieur de ces ruines d'Assar, auxquelles MM. Hoskyn et Daniell paraissent avoir donné peu d'attention, fournira-t-il à ce sujet de nouvelles lumières.

On doit encore à nos deux voyageurs la connaissance d'un fait intéressant de géographie naturelle. A deux milles environ dans le nord d'Hourân, au pied d'une montagne escarpée nommée *Masta*, on voit surgir du sol une source très-considérable, et qui fournit à peu près la même quantité d'eau à toutes les époques de l'année : c'est cette fontaine que dans le pays on regarde comme la source du Xanthe, quoique tout près de là le courant qui s'y forme se réunisse à une rivière qui vient de cinq ou six lieues plus loin dans la montagne, mais dont, en été, le lit reste presque entièrement à sec (2).

On voit que les différentes courses de M. Hoskyn et de ses compagnons successifs n'ont pas laissé d'apporter un contingent

1 *Journal of the Geograph. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 157.
2 *Id.*, p. 158.

notable à la somme de nos connaissances sur la géographie et les antiquités des cantons parcourus; la carte de la Lycie occidentale a surtout gagné en détails et en précision, par l'application des nombreux relèvements que M. Hoskyn a consignés dans ses itinéraires, et par les observations astronomiques qui ont fixé la position de plusieurs points importants.

L'ambassade française envoyée en 1839 à la cour du châh de Perse aura eu, pour la géographie de certains points du Nord-Est et du Sud-Est de l'Asie-Mineure, des résultats géographiques dont il sera permis d'apprécier l'importance quand les documents recueillis par quelques-uns des officiers de la suite de M. de Sercey, notamment ceux que M. le capitaine d'état-major *de Beaufort* a rapportés de sa traversée par Mérâsch et les défilés du Taurus oriental, auront été publiés. Cette ambassade de M. de Sercey, à laquelle furent attachés des artistes et des ingénieurs dont nous aurons à exposer les beaux travaux lorsque nous serons arrivés à l'histoire géographique de la Perse, devint en outre l'occasion de la seconde mission scientifique confiée à M. *Charles Texier*, chargé alors de continuer pour l'Arménie et le Kourdistan ce que quatre ans auparavant il avait si brillamment exécuté pour l'Asie-Mineure. Nous avons déjà donné une idée sommaire, en ce qui se rapporte à la Péninsule, des lignes suivies par M. Texier dans cette seconde expédition [1], où il avait pour coopérateurs deux jeunes officiers d'état-major habitués aux reconnaissances géographiques, MM. de *La Guiche* et *Roger de La Bourdonnaie*. Ici encore, nous ne pouvons qu'exprimer de nouveau le regret que la publication de ces utiles documents, recueillis avec tant de zèle et d'ardeur, éprouve ensuite, par une sorte d'inertie que l'on a peine à comprendre, d'interminables ajournements non moins nuisibles à la gloire de nos voyageurs qu'à l'avancement de la science.

Un zélé botaniste, M. le comte *Jaubert*, accompagnait M. Charles Texier dans ces courses de 1839 en Lydie, en Carie, dans la Phrygie Brûlée et la Mysie, par lesquelles celui-ci préluda à son expédition d'Arménie, et il en a publié un récit attachant qui peut

[1] Ci-dessus, p. 247. Comp. la *Bibliographie*, ci-après, fin du volume, sous l'année 1839.

suppléer, au moins pour cette partie, à l'absence de la relation même de M. Texier[1]. Un naturaliste allemand, le Dr *Grisebach*, étudiait précisément à la même époque la flore et la constitution géologique de la contrée pittoresque qui borde à l'Orient la mer de Marmara, depuis Constantinople jusqu'à *Brousse* et au mont Olympe[2].

Parmi les voyageurs qui dans les cinq dernières années ont éclairci quelque point particulier de la géographie de l'Asie-Mineure, nommons encore le lieutenant *Evans*, de la marine britannique, M. *Spratt*, sous-officier du même corps, et le Dr *Wilhelm Forchhammer*, qui ont notablement perfectionné la géographie de la Troade, les deux premiers par une excellente carte qui rectifie sur beaucoup de points de détail celles de Lechevalier et du comte de Choiseul, le dernier par le commentaire qu'il y a joint[3]. Ce beau travail, qui appartient à l'année 1839, est encore un des fruits de la longue campagne hydrographique du brick le *Beacon*, sous les ordres du commandant Graves, dans les eaux de l'Archipel et sur toute l'étendue des côtes occidentales de l'Asie-Mineure; son importance, au point de vue de la géographie positive, a effacé celle que l'on pourrait attribuer à un Mémoire du major *Napier* sur la même contrée[4]. Un Français, M. *de Civrac*, a étudié avec soin, en traversant la Cappadoce pour se rendre à Bagdad dans le cours de l'année 1840, la topographie des environs de Kaisarièh et du mont Argée, afin de s'assurer de la non-existence d'une rivière qui sortirait des flancs orientaux de cette montagne pour aller se réunir à l'Euphrate[5], point qui d'ailleurs avait été déjà mis hors de doute par les explorations de MM. Callier, William Hamilton et Ainsworth. Deux autres de nos compatriotes, M. *Edmond Boissier*, en 1842, et M. *C Pinard*, en 1843, ont poussé diverses excursions botaniques dans une partie de l'Ionie, dans le bassin du haut Méandre, et jusqu'au fond de quelques-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, février 1842.
[2] A. Grisebach, *Reise durch Rumelien und noch Brussa*, t. I, p. 38 et suiv.
[3] *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XII, 1842, p. 28. *Voyez* la *Bibliographie*, sous les années 1839 à 1845.
[4] *United Service Journal*, juillet 1840, p. 289. Add. octob., p. 170.
[5] *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e série, t. XVI, p. 48.

unes des vallées de la Carie [1]. M. *Fellows* lui-même est retourné pour la troisième fois en Lycie à la fin de 1843, et y est demeuré jusqu'aux premiers jours de mars de l'année suivante; mais ce nouveau voyage ne paraît pas avoir eu d'autre objet que l'enlèvement d'un certain nombre de marbres de la vallée du Xanthe, dont se sont en effet enrichies les galeries déjà si opulentes du *British Museum*, et nulle relation particulière n'en a été rendue publique [2]. Dans le même temps un membre de l'Institut de France, M. *Philippe Le Bas*, chargé par le ministre de l'Instruction publique d'une mission archéologique au Levant, arrivait en Bithynie après avoir exploré la Grèce, et tout en fouillant le sol classique de l'Asie-Mineure pour y déterrer les inscriptions et les débris de l'art ancien qui auraient échappé aux investigations de ses devanciers, fournissait sur plusieurs points peu explorés de très-bonnes notions dont s'enrichira la géographie positive. C'est ainsi qu'entre le *Rhyndacus* et le *Macestus*, son itinéraire [3] nous donne une excellente ligne qui se liera utilement à celles que M. Hamilton a suivies dans la vallée des deux fleuves en 1836 et 1837, et qui ajoute même de nombreux détails à ceux que M. Kiepert a consignés, d'après ses propres observations de 1842, dans sa grande carte de l'Asie-Mineure. M. Le Bas a étendu ses recherches aux différentes vallées de la Lydie, et jusqu'aux parties de la Carie qui forment au Sud le bassin du Méandre; mais nous n'avons pas jusqu'à présent le détail de cette partie de ses courses. La recherche des anciennes villes auxquelles les géographes n'ont pu jusqu'à présent assigner une place certaine sur la carte de Strabon et de Ptolémée, a beaucoup occupé le savant archéologue; et lorsque certaines appréciations hâtives auront été rectifiées par une révision sérieuse dont le voyageur peut n'avoir pas toujours entre les mains les indispensables éléments, cette partie des travaux de M. Le Bas sera certainement très-utile pour le perfectionnement de la carte

[1] Lasègue, *Musée Botanique de M. Benjamin Delessert*. Paris, 1845, in-8, p. 124 et 126.

[2] Voir l'*Athenæum* de 1843 et 1844.

[3] Premier, deuxième et troisième rapports de M. Le Bas au ministre de l'Instruction publique sur ses explorations en Asie-Mineure. Ce sont les seuls qui soient publiés jusqu'à présent.

ancienne des provinces qu'il a visitées. Enfin, le dernier de tous, un élève ingénieur de notre École des Mines, M. *Émile de Chancourtois*, a récemment étudié, sous un point de vue spécialement géologique, les pays qui bordent des deux côtés le haut Euphrate, et rapporté de nombreuses observations sur la constitution et l'aspect du plateau cappadocien. Ce voyage ne nous est connu jusqu'à présent que par des communications partielles [1].

Le lecteur vient de parcourir avec nous une longue série de voyages et de travaux de toute nature, qui, depuis trois cents ans, nous ont graduellement conduits au point où sont arrivées aujourd'hui nos connaissances sur la topographie, la constitution physique et les antiquités de l'Asie-Mineure. Le progrès en a été fort inégal d'époque en époque. Dans le cours des deux premiers siècles, malgré quelques noms diversement notables qui se détachent honorablement d'une foule de noms obscurs et sans valeur, on peut dire que la Natolie était encore au nombre des contrées les moins connues de l'Asie. *Bousbeke*, *Sandys*, *Tavernier*, *Tournefort*, *Paul Lucas* et *Otter* avaient fourni quelques itinéraires ou décrit quelques cantons particuliers; des naturalistes, tels que *Belon*, et le voyageur éminent que nous avons déjà cité, *Tournefort*, avaient donné quelques notions encore bien incomplètes et bien limitées sur les productions et le climat; des antiquaires, comme *Gyllius*, *Ricaut*, *des Mouceaux*, *Thomas Smith*, *Spon* et *Wheler*, *Chishull* et *Sherard*, avaient déjà exploré les restes d'antiquités des provinces voisines de la mer Égée, et reconnu le site d'un certain nombre de villes anciennes; des astronomes et des hydrographes, *Chazelles*, *Feuillée*, *La Condamine*, avaient déterminé la situation exacte d'un petit nombre de points du littoral, et signalé les inexactitudes énormes des cartes alors en usage parmi les marins : mais c'étaient là des lueurs isolées au milieu d'une vaste obscurité. Le milieu du dix-huitième siècle nous dota de la géographie turque dans laquelle Hadji-Khalfa décrit fort en détail les provinces asiatiques de l'empire Ottoman; et

[1] *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, t. XVIII, p. 827. Le voyage de M. de Chancourtois est de 1844.

ce précieux document, presque immédiatement traduit en français au département des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, devint entre les mains de d'Anville un secours dont lui seul peut-être pouvait apprécier l'étendue. La carte de la Natolie, jusqu'alors horriblement défigurée, sortit régénérée des mains de notre grand géographe. C'était une création toute nouvelle, fruit d'une admirable sagacité. D'Anville, néanmoins, n'avait pu y dépasser les limites du possible. Dans cette reconstitution graphique de l'Asie-Mineure, œuvre véritablement étonnante quand on considère de quels matériaux disposait le géographe et quel parti prodigieux il en avait su tirer, il était resté bien des lacunes encore à remplir, et bien des inexactitudes à rectifier. Quarante ans devaient s'écouler avant que des voyageurs plus exacts que leurs devanciers aperçussent ces défauts de la carte de d'Anville et fournissent de nouveaux secours pour y remédier. Les sciences d'observation avaient marché dans cet intervalle; une nouvelle ère s'était ouverte dans l'art des explorations. A dater de la fin du dix-huitième siècle, l'Asie-Mineure, comme toutes les contrées du monde où nos voyageurs portent leurs pas, se ressentit de ce grand progrès. Le comte de Choiseul et Lechevalier n'avaient étudié qu'une bien faible portion de la Péninsule; et cependant leurs relations, presque exclusivement renfermées dans les étroites limites de la Troade, tiennent une place considérable dans l'histoire géographique de l'Asie-Mineure par le retentissement que leur valut le grand nom d'Homère. L'attention et l'intérêt de l'Europe commencèrent à se reporter plus particulièrement vers ces belles contrées qui furent autrefois le berceau de la civilisation européenne, et dont les habitants naturels gémissent aujourd'hui, déshérités de la vie intellectuelle que leurs aïeux nous ont transmise, sous la pesante apathie du conquérant turk. Aux questions de science s'est mêlée depuis lors la question d'humanité, et à certains moments aussi la question politique. La Turquie asiatique est ainsi entrée dans le mouvement général des idées et des préoccupations diverses du dix-neuvième siècle. Pendant qu'*Olivier*, *Leake*, *Seetzen* et *Corancez* traversaient en différents sens l'intérieur de la Natolie, et répandaient de nouvelles lumières sur la nature du pays, sur sa géographie comparée, et sur quelques données

essentielles de sa géographie positive; pendant que les agents diplomatiques de la France impériale, M. *Amédée Jaubert* et le général *Gardane*, accompagnés d'observateurs instruits et d'habiles ingénieurs, rapportaient des provinces du Nord une longue suite d'excellentes reconnaissances, un astronome français, M. *Beauchamps*, et un officier de la marine anglaise, sir *Francis Beaufort*, relevaient, à quatorze ans d'intervalle, et fixaient par des observations astronomiques les deux côtés de la Péninsule que baignent la mer Noire et la mer de Cypre. La carte de d'Anville fut grandement améliorée, surtout dans ses contours généraux; et depuis lors de nouvelles expéditions hydrographiques de la France et de l'Angleterre ont complété les travaux de Beauchamps et de M. Beaufort.

C'était beaucoup déjà, mais ce n'était pas, à beaucoup près, tout ce que réclamait la science. Jusque-là, chaque amélioration partielle apportée dans la carte de la Natolie avait signalé plus d'inexactitudes encore qu'elle n'en avait fait disparaître, et bien des points importants négligés par les anciens voyageurs appelaient d'ailleurs l'attention des voyageurs futurs. Les événements qui changèrent en 1814 et 1815 la face de l'Europe, permirent aux explorations purement scientifiques de prendre un nouvel essor. Celles qu'un officier de l'armée britannique, *Macdonald Kinneir*, poursuivit pendant deux années entières en différentes parties de l'Asie-Mineure, n'ont guère produit que de simples itinéraires, sans que la connaissance du pays, sous des rapports plus élevés et plus généraux, y ait beaucoup gagné; peut-être y aurait-il eu plus à attendre des travaux d'un jeune orientaliste allemand, *Otto von Richter*, si une mort fatale ne les eût prématurément interrompus. Les courses savantes de l'archéologue autrichien *Prokesch*, celles du Révérend *Arundell*, et les excursions d'un simple touriste, M. *George Keppel*, ont eu, quoique à peu près limitées à des provinces déjà sillonnées par les Chandler, les Pococke et leurs prédécesseurs du dix-septième siècle, de très-intéressants résultats pour la géographie et les antiquités. Mais le temps des grandes explorations était arrivé pour la Péninsule. Ce sont deux Français, MM. *Callier* et *Stamaty*, qui en ont eu en 1830 la glorieuse initiative; pourquoi faut-il que leurs travaux, qui promettaient d'être si pro-

fitables à la science, soient restés, faute de publication, presque entièrement perdus pour elle! Du moins l'élan que le gouvernement français avait donné à ces expéditions savantes qui honorent notre époque, ne s'est pas ralenti. Aux noms de MM. *Texier*, *Eugène Boré* et *Le Bas* qu'elle a fournis depuis lors à cette noble lice, l'Angleterre a ajouté les noms de MM. *Hamilton*, *Ainsworth* et *Fellows*, et la Prusse, notre digne émule, ceux de MM. *de Moltke*, *de Vincke* et *Fischer*, *Henry Kiepert*, *Lœw* et *Schœnborn*. Les résultats de ces nombreuses explorations, poursuivies presque simultanément dans toutes les parties de l'Asie-Mineure, n'ont pas tous reçu, au moment où nous traçons ces lignes, une publicité complète; mais ce que l'on en connaît suffit pour garantir la haute valeur scientifique des parties encore inédites.

Les grands voyages d'exploration exécutés principalement depuis 1830 dans l'intérieur de la Natolie, forment une période bien distincte dans son histoire géographique. Soit qu'ils aient été ordonnés et défrayés par les gouvernements, soit qu'ils aient été seulement encouragés, soutenus ou dirigés par les sociétés savantes, ils ont un caractère commun de suite et d'ensemble qui établit entre eux et les voyages plus anciens une ligne profonde de démarcation. Ce ne sont plus des entreprises isolées, individuelles, conduites un peu au hasard des événements, des entreprises courant à la surface des choses et se bornant presque toujours à glaner çà et là des observations détachées telles que la fortune les présentait sous la main du voyageur : aujourd'hui une pensée mûrie, soigneusement élaborée, a présidé à des recherches dont le voyageur connaît d'avance l'objet ainsi que l'étendue, et auxquelles il s'est préparé par de sérieuses études. Sans doute l'imprévu joue toujours un rôle dans ces courses qui ont pour théâtre des pays à demi civilisés et imparfaitement connus; mais ce rôle est diminué de tout ce que l'on a donné à la sage direction d'un plan bien combiné. D'ailleurs, nous l'avons dit, les immenses progrès réalisés depuis un demi-siècle dans toutes les branches des connaissances humaines devaient avoir ce résultat, de communiquer aux voyages d'exploration le caractère éminemment scientifique qu'ils ont revêtu. Les sciences physiques et natu-



relles ont changé de face, les méthodes sont plus sûres, les instruments plus parfaits : mieux préparé et entouré de plus de secours, l'explorateur doit faire aujourd'hui plus et mieux que ses devanciers.

Ces qualités à la fois solides et brillantes qui sont devenues l'essence des voyages actuels, nous les avons trouvées à un très-haut degré dans les beaux travaux des Callier et des Texier, des Hamilton et des Ainsworth, des Arundell et des Fellows, des Kiepert et des Schœnborn. Leurs recherches et leurs observations, comparées à celles des anciens voyageurs, se sont étendues à un plus grand nombre d'objets, et néanmoins elles sont devenues et plus exactes et plus profondes. Il n'est pas un seul point de vue qui puisse intéresser l'antiquaire, l'ethnologue, le linguiste, l'historien, le géographe, la naturaliste, le physicien, le géologue, l'économiste et l'homme d'État, sous lequel on n'ait, dans ces derniers temps, étudié l'Asie-Mineure. Comme documents d'histoire géographique, les anciennes relations gardent leur intérêt; mais c'est presque exclusivement aux relations de la période contemporaine que l'on peut demander les éléments d'une bonne description du pays.

Il ne faudrait cependant pas croire que ce vaste ensemble d'explorations récentes ne laisse plus rien à désirer pour la connaissance complète de la Péninsule. D'immenses progrès y ont été faits; mais quinze années à peine d'études sérieuses répandues sur une aussi grande surface n'ont pu suffire à tout embrasser. A côté des lacunes déjà bien nombreuses qui ont été remplies, d'autres vides plus nombreux restent à combler. Les vallées qui portent leurs eaux à la mer Égée sont les seules dont la topographie nous soit acquise d'une manière à peu près complète, encore y trouve-t-on bien des vides particuliers. Si le groupe de l'Ida et tout l'ouest de la Mysie ont été reconnus et dessinés par M. Kiepert, une longue zone comprise entre le lac de Manïas et Pergame reste encore en blanc; si les parties de la Bithynie qui avoisinent l'Olympe et bordent le fond des golfes de la Propontide nous sont assez bien connues, il n'en est ainsi, à beaucoup près, ni des cantons renfermés entre le *Macestus* et le *Rhyndacus*, ni de la Bithynie orientale à partir du bas *Sangarius*. Ce dernier fleuve, aussi bien que le *Halys*,

malgré les importantes rectifications qui ont été apportées dans leur tracé, attendent encore un persévérant explorateur qui en suive le cours dans toute son étendue, depuis la source jusqu'à l'embouchure, et qui en remonte en même temps les vallées latérales : une semblable exploration récompensera certainement par de nombreuses découvertes le voyageur qui osera s'y dévouer. Quelques itinéraires qui se croisent dans l'étendue de la Paphlagonie en coupent seuls le vide uniforme; il y a là encore, aussi bien que dans toute la longueur du Pont dont pas une seule vallée n'a été complétement reconnue, un ample champ d'explorations et de conquêtes géographiques. La Galatie et la Phrygie, sillonnées dans toutes les directions par les voyageurs de toutes les époques, et soigneusement étudiées dans quelques-unes de leurs parties par les récents explorateurs, nous sont aussi beaucoup mieux connues; mais la Cappadoce a de vastes espaces où nul Européen n'a jamais pénétré. Le pays qui s'étend à l'Ouest et au Sud-Ouest de Kaïsarièh, dans la direction du grand lac salé et du Taurus cilicien, a seul été reconnu d'une manière assez complète; et si l'on excepte le bassin du Tokmah-sou, qui vient aboutir à l'Euphrate près de Malatïah, ainsi que quelques lignes partielles récemment levées par les officiers prussiens, toute la Cappadoce orientale et la Kataonie ne présentent sur la carte qu'un très-petit nombre de points qui n'y soient pas hypothétiquement placés. Une exploration complète de la vallée du *Pyramus*, et surtout de celle du *Sarus* qui paraît s'étendre très-haut dans le Nord, ne serait pas moins féconde en utiles résultats que l'étude déjà signalée du bassin du Sangarius et de celui du Halys. MM. Texier, Hamilton, Ainsworth, Russegger et Schœnborn ont déjà beaucoup ajouté aux notions précédemment acquises sur la nature géologique et la conformation extérieure de la chaîne du Taurus; mais ce trait si important de la géographie de l'Asie-Mineure n'en demande pas moins encore de longues et laborieuses études. Nous ne saurions trop appeler aussi l'attention des futurs explorateurs sur toute la zone méridionale de la Péninsule, entre le Taurus et la mer de Cypre, quoique les reconnaissances de MM. Ainsworth et Murphy aient beaucoup augmenté la source de nos connaissances sur la Cilicie orientale, que la Cilicie montueuse

et la Pisidie aient été déjà soigneusement étudiées par MM. Fischer, Lœw et Schœnborn, que M Fellows le premier, et après lui MM. Schœnborn et Hoskyn, nous aient en quelque sorte révélé la Lycie, où nul voyageur avant eux n'avait jamais pénétré, et que les mêmes explorateurs aient notablement ajouté à ce que Pickering, Pococke, Chandler et Choiseul-Gouffier nous avaient appris sur la Carie. Enfin, après ces nombreux *desiderata* qui appartiennent essentiellement au domaine de la géographie positive, nous signalerons encore à l'attention des futurs voyageurs un sujet d'observations trop négligé jusqu'à présent et qui se rattache néanmoins à d'importants problèmes d'ethnologie : c'est l'étude attentive, au point de vue physique, de ces tribus errantes de Turkomans répandues sur toute la surface de la Natolie, et chez lesquelles a dû se conserver le type originel de la race aujourd'hui presque complétement effacé chez les Turks ottomans, dont le sang s'est mêlé depuis bien des siècles au sang plus beau des populations conquises.

Il est donc réservé à l'avenir de compléter, et sûrement aussi de rectifier sur bien des points, la description que nous allons maintenant tracer des diverses parties de la Péninsule, en réunissant et combinant les éléments fournis par l'ensemble des voyageurs.

ASIE-MINEURE.

SECONDE PARTIE.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA PÉNINSULE,

D'APRÈS LES NOTIONS FOURNIES PAR LES VOYAGEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Situation astronomique de la Péninsule. — Ses limites naturelles. — Aspect général et configuration physique. — Régions naturelles. — Montagnes. — Bassins fluviaux et maritimes entre lesquels se partage la Péninsule. — Hautes plaines centrales.

§ Ier.

Situation, étendue et limites.

La péninsule asiatique que les derniers siècles de l'antiquité désignèrent sous le nom de Petite-Asie, *Asie-Mineure*, et à laquelle l'époque du Bas-Empire attribua la dénomination d'*Anatolie*, c'est-à-dire de province d'Orient ou du Levant[1], — cette grande péninsule que baignent au Nord les eaux longtemps redoutées de la mer Noire, et qu'enveloppent dans les

[1] Sur l'origine, les phases successives et l'acception précise de ces différentes appellations de la Péninsule, nous devons renvoyer le lecteur à notre volume précédent, p. 158 et suiv.

autres parties de son vaste pourtour la mer de Marmara, l'Archipel et le fond de la Méditerranée, s'étend, nous l'avons dit ailleurs, sous le ciel privilégié de l'Andalousie, de l'Italie méridionale et de la Grèce, climats heureux où la nature jeune et caressante aime à se montrer dans sa plus riante parure. Sinope, la ville la plus septentrionale de l'Asie-Mineure, est, à quelques minutes près, située sous le parallèle de Rome [1]; le point le plus méridional, le cap Anémour, est d'un demi-degré plus au Sud que Cadix [2]. Le point le plus occidental de la Péninsule est le cap Baba, formant l'angle Sud-Ouest de la Troade, à 23 degrés 44 minutes à l'Est du méridien de Paris; le 38° degré de longitude marque son point le plus oriental. L'étendue en surface de la France peut donner une idée approximative de l'*area* de l'Asie-Mineure.

Sa frontière orientale est formée, dans sa plus grande étendue, par la partie du cours de l'Euphrate comprise entre le 40° et le 37° parallèles; mais plus au Nord, du côté des pays caucasiens, et au Sud-Est, sur les confins des plaines syriennes, les limites de la Péninsule n'ont jamais été bien définies. Ce vague dans la délimitation géographique tient en partie au défaut de connaissances précises sur la topographie de cantons montagneux d'un difficile accès, et plus encore à la nature des populations qui de tout temps les ont occupés. Comment poser des limites certaines là où des tribus à demi barbares, fidèles à leurs habitudes vagabondes, nomadisent incessamment d'une partie à l'autre du territoire, toujours impatientes et souvent affranchies du joug d'une administration régulière? L'antiquité, postérieurement à l'époque des conquêtes romaines, regarda la chaîne de l'*Amanus*, depuis l'*Issicus Sinus*, aujourd'hui le golfe de Skanderoun, jusqu'au fond du large coude que forme l'Euphrate au-dessous de *Melitene*, la Malatiah de notre géographie actuelle, comme la ligne de séparation entre la Cappadoce et la Syrie [3]; et cette limite, dans sa généralité un peu vague, est

[1] Sinope, 42° 2' 30" lat. N. — Rome, 41° 54' 8". Perpignan, la ville la plus méridionale de France, est par 42° 42' ", ou de deux tiers de degré plus septentrionale que Sinope.

[2] Cap Anémour, 36° 1'; — Cadix, 36° 32'.

[3] Ptolem., *Géograph.*, lib. V, c. 6.

encore celle que l'on admet aujourd'hui entre les deux régions, quoique l'administration turque n'y ait pas eu toujours beaucoup d'égard dans la distinction de ses provinces. Nous ferons seulement observer qu'un district situé du côté Sud de l'Amanus, entre cette montagne et l'Euphrate, et qui, sous son ancien nom de *Comagène*, était attribué à la Syrie, est maintenant considéré, avec sa ville principale Sumeïsat, l'ancienne *Samosata*, comme une dépendance de la Natolie [1].

Il convient d'autant mieux, dans la détermination de ces frontières orientales de la Péninsule, de s'en tenir aux indications les plus simples de la géographie naturelle, que la distinction des populations, si l'on voulait y avoir égard, ne fournirait pas de délimitation mieux arrêtée. Vers la Syrie, comme le long de l'Euphrate et aux abords de la mer Noire, des tribus de langue et d'origine diverses occupent indistinctement la zone frontière. Si d'un côté la langue arabe s'est avancée avec les tribus syriennes jusqu'au Djihoun (*Pyramus*), et même jusqu'au *Sarus* ou rivière d'Adana, sur toute la Cilicie orientale [2], de l'autre des tribus turkomanes s'étendent sur les vastes plaines du nord de la Syrie, et la langue turque domine avec elles au midi de l'Amanus jusque vers Aïntâb [3]. Les tribus déprédatrices des Kourdes, sorties de leurs âpres montagnes à l'orient du haut Euphrate, occupent aussi en grand nombre, à la droite du fleuve, les vallées alpestres de l'Amanus; et elles couvrent en outre de leurs essaims errants une partie de l'ancienne Cappadoce, dont la population sédentaire est principalement d'origine arménienne. Enfin, entre les montagnes du Nord et la mer Noire, les populations lazes, d'origine mingrélienne, qui occupent tout le pays renfermé entre le Tchorok et la mer, s'étendent aussi dans le Keldir assez loin à l'Ouest de Trébizonde, quoique sur la côte la langue grecque s'avance à l'Est de cette ville jusqu'à

[1] Nous écrivons *Natolie* pour nous conformer à l'usage universel; mais on devrait écrire, d'après la dérivation étymologique, *Anatolie*, et peut-être avons-nous eu tort de ne pas nous affranchir d'un usage manifestement vicieux.

[2] Belon, *Observations*, liv. II, ch. 108.

[3] Browne, *Travels in Africa*, etc., p. 411.—Aussi l'administration turque comprend-elle le liva d'Aïntâb, de même que ceux de Malatiah et de Sumeïsat, dans le pachalik de Mérâch.

Mapravèh, sous le cap Kémer (1). Nous croyons donc concilier ces considérations diverses en traçant comme ligne frontière, à partir de la mer Noire, d'abord la rivière la plus rapprochée de Trébizonde à l'Est, puis la crête des montagnes élevées qui enveloppent le bassin supérieur du Tchorok, de manière à laisser en dehors de la ligne Baïbourt et Erzeroum; ensuite le cours de l'Euphrate, depuis le coude qu'il décrit au-dessous d'Erzeroum pour se tourner de l'Ouest au Sud, jusqu'au confluent du Sindjèh-tchaï, entre Sumeïsat et Roum-Kalèh; puis enfin le cours du Sindjèh et les sommités de l'Amanus, jusqu'au golfe de Skanderoun près de Païas.

§ II.

Aspect général et configuration physique de la Péninsule. — Chaînes de montagnes. — Taurus. — Constitution géologique. — Hautes plaines centrales. — Plateau.

L'Asie-Mineure, telle que nous l'ont fait connaître les observations diverses des voyageurs, et surtout les mesures d'altitudes que nous devons aux explorateurs récents, nous offre dans sa configuration fort remarquable un ensemble de traits physiques où tout se dessine sur de larges proportions. L'intérieur en est occupé tout entier par un vaste plateau légèrement incliné de l'Est à l'Ouest, et se rattachant par une sorte d'isthme au plateau encore plus élevé de l'Arménie; ses trois côtés qui regardent à des distances inégales les trois grandes mers environnantes, au Nord la mer Noire, à l'Ouest l'Archipel, au Sud la mer de Rhodes et de Cypre, s'abaissent, ainsi que le côté qui regarde l'Euphrate, en pentes plus ou moins abruptes diversement accidentées. Çà et là quelques chaînes de hauteurs aux formes arrondies rident la surface unie et tristement monotone de ces immenses plaines intérieures; quelques pics isolés aux flancs noircis et recouverts de lave, aux sommets déchirés ou creusés en cratères, s'y projettent brusquement comme

(1) Fontanier, *Deuxième voyage*, p. 299. — La géographie turque de Hadji-Khalfa range le pachalik de Tarabezoun, ou Trébizonde, parmi les grandes subdivisions de l'Arménie.

autant d'îles s'élançant du sein de la mer ; mais ces accidents de la haute région des plaines, même le mont Argée qui les domine tous, n'apparaissent plus que comme des traits secondaires dans ce grand ensemble quand le regard se porte vers les escarpements extrêmes, surtout au Nord-Est vers les parties orientales de la côte Pontique, et plus encore au sud le long de la côte Karamanienne. Au-dessus de cette dernière côte qui fait face à l'île de Cypre, le front du plateau se dresse comme une gigantesque muraille de onze à douze cents mètres, couronné sur certaines points de montagnes pyramidales dont les sommets dépassent la région des neiges éternelles. Cette grande chaîne parallèle à la côte méridionale de la Péninsule anatolique est celle qui chez les anciens reçut particulièrement le nom de mont *Taurus*.

Tel est l'aspect le plus général sous lequel la pensée se représente l'Asie-Mineure ; mais pour élargir encore ce premier aperçu, il nous faut descendre aux détails qui le précisent et le complètent.

Nous aurions voulu trouver chez les explorateurs qui ont récemment étudié la Péninsule en géologues et en physiciens, un tableau d'ensemble où le relief de cette grande région fût vigoureusement accusé ; mais ni M. Texier, ni M. Ainsworth ou M. Hamilton ne nous ont laissé une semblable esquisse, à laquelle leur crayon savant eût donné tant d'intérêt et d'autorité. Tâchons de suppléer à cette lacune, en réunissant les traits épars que nous fournissent leurs relations.

Notre compatriote M. Charles Texier, le seul entre tous qui ait présenté quelques vues générales ; quoique restreintes et incomplètes, sur l'ossature et la configuration hypsométrique de la Péninsule, nous y montre deux grandes chaînes qui la parcourent parallèlement de l'Ouest à l'Est dans toute sa longueur, et qui en soutiennent en quelque sorte toute la charpente, l'une au Nord, au dessus de la mer de Marmara et de la mer Noire, l'autre au Sud, à peu de distance de la mer de Cypre[1]. La seconde de ces deux chaînes est le *Taurus;* la première, celle du Nord, n'a eu dans tous les temps que des noms partiels et

[1] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, *Introduction*, p. VI et IX.

locaux. C'est qu'en effet elle forme moins une chaîne continue dans la rigoureuse acception du mot, qu'une suite d'arêtes souvent brisées et interrompues. Elle commence au massif granitique et en partie volcanique de l'*Ida*, dont le point culminant, le *Gargara* des anciens, porte à plus de 1,500 mètres son front couronné de neige; de là, après avoir enveloppé au Sud le double bassin du Macestus et du Rhyndacus, elle continue de filer à l'Est, d'abord à travers l'ancienne Bithynie, plus loin sur les confins de la Paphlagonie et de la Galatie, puis entre le Pont et la Cappadoce jusqu'à la région élevée des sources de l'Euphrate et de l'Araxe, où elle se rattache aux montagnes de l'Arménie. Dans ce long trajet, cette chaîne avait reçu des anciens quelques noms qu'illustrèrent la fable ou l'histoire : aux deux extrémités de la Bithynie, c'étaient les deux monts *Olympe*, l'un projetant son pic audacieux dans la région des nuages, immédiatement au-dessus de la ville de Prusa; l'autre s'élevant vers le nord et le nord-ouest d'Ancyre, la capitale des Galates. Plus loin, dans la Paphlagonie, c'était l'*Olgassys*, aux sommets neigeux; plus loin encore, entre le Halys et l'Arménie, c'étaient les chaînes sourcilleuses des *Paryadres* et des *Scydisses*, dont les flancs revêtus de forêts vieilles comme le monde dominent les sombres vallées qui débouchent sur cette partie orientale du Pont-Euxin. L'exploration encore peu avancée de ces régions montagneuses du Nord n'en a pas jusqu'à présent déterminé l'élévation d'une manière exacte et suivie; mais on peut assurer que nulle part la crête ne reste au-dessous de 8 à 900 mètres, et que sur beaucoup de points, surtout à l'Est dans les montagnes du Pont, elle atteint au moins le double de cette hauteur.

Rien ne saurait être moins propre à donner une notion nette et juste de cette longue rangée de montagnes qui court depuis l'Ida jusqu'aux sources de l'Euphrate, que les idées, presque toujours fausses dans leur généralité systématique, auxquelles les livres de géographie nous ont accoutumés. On se représente habituellement les chaînes de montagnes comme autant de lignes continues de hauteurs encaissant les bassins des fleuves et des rivières, et ne différant entre elles que par une élévation plus ou moins considérable aussi bien que par le

plus ou moins de largeur de leur base. Cette théorie de l'école ne répond que rarement à la réalité des faits; en Asie-Mineure surtout elle leur est presque constamment opposée. Il est sans doute fort difficile de peindre par la parole une conformation très-complexe, dont le crayon ou le pinceau, si l'artiste pouvait prendre son point de vue du haut de l'atmosphère, ou mieux encore une de ces cartes en relief dont l'usage s'étend de plus en plus dans l'enseignement et dans la science, figureraient seuls d'une manière complète, dans une vive et saisissante image, tout à la fois les masses et les accidents de détail. Un tel *modelé*, en nous montrant dans toute son étendue le vaste exhaussement qui occupe et remplit presque tout entier l'intérieur de la Natolie, avec le niveau général de sa surface, et la faible dépression de quelques-unes de ses parties, et les profonds sillons que les grands cours d'eau du bassin de la mer Noire s'y sont creusés, et la conformation multiple de ses divers escarpements, un tel modelé, disons-nous, rendrait sensible la nature de ces montagnes côtières de la région du Nord, qui s'ouvrent de distance en distance pour livrer successivement passage à toutes les rivières de premier et second ordre qui reçoit la mer Noire, depuis le Sakaria jusqu'à la rivière de Thermèh. Une circonstance tout à fait propre à en faire ressortir la configuration, c'est que leur élévation, qui paraît très-considérable lorsqu'on les aperçoit de la côte, semble infiniment moindre quand on les voit de l'intérieur, c'est-à-dire du côté du Sud.

C'est, au surplus, s'exprimer d'une manière inexacte que de parler d'une *seule* chaîne courant de l'Ouest à l'Est au-dessus du Pont-Euxin. Il y a, en effet, depuis la mer de Marmara en s'avançant à l'Est, non pas une, mais plusieurs chaînes parallèles, et qui, de la côte, paraissent en quelque sorte superposées. Sur quelques points, on distingue ainsi jusqu'à cinq rangées parallèles s'élevant graduellement à l'horizon. Ces rangées sont autant de gradins par lesquels on monte successivement des dernières vallées de la côte au niveau le plus élevé du Plateau.

Le mont *Taurus*, qui forme l'escarpement méridional du Plateau, ne présente guère, dans ses diverses parties, moins de différences d'aspect, d'élévation et même de constitution

intérieure, que les montagnes échelonnées qui en forment l'escarpement septentrional. Les anciens, nous le savons, plaçaient le commencement de cette chaîne célèbre tantôt dans la Carie, tantôt dans la Lycie [1]; la vérité est que l'on peut considérer comme tel un massif montagneux d'une élévation très-considérable qui occupe toute la presque île lycienne et la Carie orientale, où un plateau de 1,000 à 1,200 mètres de hauteur, qui forme comme le noyau de cette presqu'île, porte différents groupes de montagnes, tels que le mont *Solyma*, le *Cragus*, le *Cadmus* et l'*Ak dagh* ou Mont-Blanc, dont les pics couverts de neige atteignent une altitude de 2,500 à 3000 mètres.

A partir de ce massif, où le Calbis, le Xantho et l'Arycandus roulent au fond de rapides vallées, le Taurus s'avance droit à l'Est dans la direction de l'Euphrate, serrant partout la côte à une distance de quelques lieues à peine, et parfois poussant jusqu'au rivage même des contre-forts escarpés. Sa partie la moins élevée est comprise entre le fond du golfe de Sataliéh et Tarse, quoique dans cet intervalle il y ait encore çà et là des groupes et des pics d'une hauteur de plus de 2,000 mètres; mais en général c'est moins une chaîne de montagnes proprement dite qu'une suite de vallées profondes et d'âpres ravins, descendant du plateau pisidien aux rivages de la Pamphylie. Ces vallées se développent sur une plus vaste échelle, dominées par de plus hauts sommets, dans le renflement semi-circulaire qui constitue l'ancienne Cilicie Trachée, quoique là même un observateur très-exact ait constaté que les parties les plus élevées du pays ne conservaient pas, même en hiver, de neiges permanentes [2]. C'est ici, néanmoins, où le Taurus, vu de la côte, se présente sous son aspect le plus sauvage et le plus aride. Des rochers à pic y viennent tomber verticalement dans la mer, et la chaîne n'y paraît praticable que sur un très-petit nombre de points [3]. La passe la plus habituellement suivie est celle qui gravit de Moût à Karaman.

Le Taurus se relève rapidement vers le méridien de Tarse, au-dessus de la Cilicie des Plaines; les pics qui le surmontent

[1] *Voyez* la page 380 du volume précédent.
[2] Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 106.
[3] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, *Introd.*, p. IX.

pénètrent ici dans la région des neiges éternelles. C'est dans cette partie de la chaîne, à dix ou douze lieues au nord de Tarse, que l'on trouve le défilé autrefois célèbre sous le nom de Portes Ciliciennes, *Pylæ Ciliciæ*, seul passage qui établisse une communication praticable entre les basses plaines de la Cilicie orientale et le plateau cappadocien. Le nom actuel du défilé est *Gulek-Boghaz*; son point culminant a été trouvé par M. Ainsworth de 3,812 pieds anglais, qui répondent à 1,160 mètres.

Le nom le plus étendu dans son application que les gens du pays donnent à la montagne, entre Érégli et la passe de Gulek, est celui de *Boulghar-Dâghi* [1]; mais il ne faut pas perdre de vue que les généralisations géographiques, et conséquemment les dénominations d'ensemble qui les résument, sont des choses complétement étrangères aux populations ignorantes de ces contrées. Chaque vallée, chaque mamelon, chaque sommet remarquable y ont leur appellation particulière, tirée soit de quelque circonstance extérieure de nature à frapper les yeux, soit du nom de la tribu qui en a fait son territoire d'adoption; et ces noms sont les seuls que connaissent les habitants. De là, l'indispensable nécessité de conserver dans notre nomenclature les noms anciens consacrés par l'histoire, les seuls auxquels puissent se rattacher pour nous les idées générales que recherchent incessamment les habitudes synthétiques de notre esprit.

Et à ce sujet, quelques mots sur le nom même du mont *Taurus* ne seront pas hors de propos.

Ce nom, comme toutes les appellations primitives de la géographie de ces contrées sémitiques, se rattache aux anciens dialectes frères de l'hébreu qui se parlaient dans toute cette portion de l'Asie occidentale. *Thaur*, en chaldéen, signifie *montagne* [2], quoiqu'en hébreu *tsour* ne se prenne que dans l'acception plus restreinte de pierre, de rocher. Le mot *Tar* est resté en usage dans quelques parties de la Perse occidentale pour désigner une montagne étendue [3].

[1] Hadji Khalfa, *Géographie turque* Ms., Description du livah de Koniéh; Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, X, 499; id. *Researches in Assyria*, p. 331.

[2] Castelli, *Lexic.*, t. I, p. 1488.

[3] Ainsworth, *Assyria*, p. 19.

Par une dérivation dont la raison analogique est tout à fait dans le génie des langues primordiales, où se reflètent avec tant d'énergie les vives impressions du monde extérieur sur l'esprit des hommes, ce mot *thaur* lui-même, avec son application aux montagnes élevées dont le front sourcilleux semble braver le ciel, avait été détourné de sa signification originelle qui n'était autre que celle de *taureau*. Cette double acception du mot s'est conservée dans les idiomes dérivés. C'était l'idée de force, de grandeur, de prédominance, transportée de la nature vivante au monde physique. C'est ainsi que chez les premiers Hellènes, la même idée de grandeur, de prééminence, exprimée dans le radical εἶδος, se retrouve dans la dénomination qualificative d'*Ida* appliquée aux plus hautes montagnes de certaines contrées pélasgiques. Et ce n'est pas non plus sans doute par une rencontre fortuite que le radical corrélatif *alp*, אלף, qui se prononce, avec la ponctuation masorétique, tantôt *éleph*, tantôt *alpha*, et qui renferme aussi le sens complexe de taureau, de chef, de conducteur, — toujours l'idée de grandeur et de suprématie au moral comme au physique, — se reproduit dans l'appellation d'*alpes*, appliquée, ainsi que le mot *Taurus*, aux plus hautes montagnes du monde occidental. Le Caucase a eu ses Alpes, de même que la Thrace, et le nord de l'Italie, et la haute Écosse, c'est-à-dire les régions les plus montagneuses de l'Europe, puisque dans chacune de ces contrées on retrouve une *Albanie*, *Alb-an*, littéralement Pays de Montagnes [1].

Il ne nous appartient pas de rechercher quels rapports intimes unissaient le *thaur*, la Montagne par excellence, des anciens Araméens, adouci, selon les dialectes, en *tsour*, *tor*, *khor* et *hor* [2],

[1] Le nom de *Daghestan*, que porte aujourd'hui l'ancienne Albanie caucasienne, exprime exactement la même idée en turk et en persan, par une composition analogue.

[2] Les Arabes donnent encore aujourd'hui le nom de *Tor* à une des sommités de la presqu'île montueuse de Sinaï, le *Horeb* de la géographie biblique. Ce nom de Horeb, avec l'aspiration rude, se prononçait aussi *Khoreb* (Eusebius Cæsar. et Hieronymus, *Onomasticon Sacræ Scripturæ*, p. 91. Amstelæd. 1711, in-fol.). *Hor* était aussi une montagne située à l'extrémité de la terre d'Edom (*Num.* xx, 22, 25; xxxiii, 37). Or, le Khoreb et le Hor des Hébreux nous peuvent montrer par quel passage graduel le même radical, successivement et diversement modifié dans son articulation initiale, s'est pro-

avec le mot montagne de la langue grecque, *oros*[1], dont les analogues se retrouvent dans toute l'étendue de la chaîne hindo-celtique, depuis le *roh*, le *har* et le *ghar* des dialectes de l'Himalaïa occidental, jusqu'au *gor* des anciens idiomes teutoniques[2], et à l'*or* de la langue des Gaëls. Mais ce que nous devons surtout faire remarquer, c'est que ce nom de *Taurus* n'est pas exclusif à la région de l'Euphrate, et qu'on le retrouve, transporté sans nul doute par ces antiques migrations que le centre et l'ouest de l'Asie versèrent sur l'Europe à des époques antérieures aux traditions historiques, dans toute la zone montagneuse qui se prolonge depuis le Caucase jusqu'aux bords de l'Océan celtique. L'ancienne géographie classique connut des *Tauri*, des *Taurini* et des *Taurisci*, — c'est à-dire des Montagnards, car ces dénominations purement appellatives n'avaient pas d'autre signification, — au pied de toutes les montagnes remarquables de l'Est et du centre de l'Europe, dans la presqu'île dont les hauteurs abruptes se projettent au Nord du Pont-Euxin, dans les hautes vallées de la Pannonie, dans les Alpes Carniques, enfin vers les sommités des Alpes occidentales, où le Pô a sa source. Les habitants d'un canton particulièrement montueux du Nord-Ouest de la Germanie durent à cette nature du pays leur nom de *Thour-ingen* ou *Thor-ingen*, d'où l'usage des temps modernes a dérivé celui de *Thuringe*[3]; et de nos jours encore le mot *Tauren* est en usage, avec sa signification de montagnes, parmi les paysans de la haute Bavière, du Salzbourg et des cantons voisins. Le nom du *Tyrol* lui-même n'a certainement pas d'autre origine[4].

On nous pardonnera cette digression. S'il est vrai que l'exacte connaissance des mots contribue toujours à la connaissance

duit sous tant de formes diverses, quoique toujours identiques au fond, depuis l'Himalaïa hindou jusqu'aux dernières extrémités de l'Europe.

[1] Le grec ancien avait aussi *deiros*, δειρὸς, colline, et *déra*, δέρα, cime d'une montagne, qui gardaient une analogie encore plus directe avec la racine orientale.

[2] Wachter, *Glossar. German.* v. *Gœren.*

[3] *Voyez* le même Wachter au mot *Ing.*

[4] On peut voir encore d'autres exemples rapportés dans le Glossaire Germanique de Wachter, au mot *Thor*; dans le Glossaire de Ducange, au mot *Toro*; dans le Dictionnaire Anglo-Saxon de Somner, au mot *Tor*, etc.

plus intime des choses, quel intérêt n'aurait pas sous ce rapport l'investigation comparée des nomenclatures géographiques dans les monuments successifs des différents âges!

Revenons au Taurus de l'Asie-Mineure.

La particularité que nous avons notée pour la zone montagneuse qui y constitue l'escarpement septentrional du grand Plateau, se reproduit le long du Taurus, par une raison semblable. Le voyageur, qui, des hautes plaines, se dirige vers la côte karamanienne, soit qu'il ait à traverser les gorges de la Pisidie au-dessus de Sataliéh, où la passe de Karaman qui pénètre au milieu des vallées de la Cilicie Montagneuse, ou même les Portes Ciliciennes qui descendent à la plaine de Tarse, n'a pas à monter beaucoup pour atteindre la tête des défilés, tandis que de là il lui faut descendre une pente longue et très-rapide avant d'arriver aux plaines ou aux vallées qui bordent la côte.

Les voyageurs sont loin encore d'avoir étudié d'une manière assez complète pour qu'il soit possible d'en tracer une description détaillée, le prolongement oriental du Taurus entre le grand défilé cilicien et l'Euphrate, ainsi que la bifurcation de l'*Amanus* syrien. La meilleure carte et la plus détaillée que nous possédions jusqu'à présent, celle de M. Henry Kiepert [1], quoique construite pour cette partie d'après beaucoup de relèvements inédits exécutés par des officiers prussiens pendant la campagne turco-égyptienne de 1838 et 1839, y laisse des lacunes très-considérables. Nous savons cependant que la structure en gradins superposés, si remarquable dans tout le pourtour du plateau de la Natolie, se retrouve également entre les hautes plaines cataoniennes et les plaines inférieures d'Adana et de Missis, où cette disposition du pays est rendue sensible par les chutes et les cascades qu'y forment les rivières [2]. Nos connaissances ne sont jusqu'à présent ni plus complètes ni plus précises sur la ligne de hauteurs plus ou moins continues qui se prolonge du Sud-Ouest au Nord-Est à l'Orient du mont Argée, entre le Taurus cilicien et les montagnes pontiques, ligne dans l'ensemble de laquelle on voit communément l'*Anti-Taurus* des anciens,

[1] Berlin, 1844-45. 6 feuilles.

[2] Ch. Texier, dans la *Rev. franç.*, t. VI, p. 328 et 340.

quoique Strabon ne donne pas à cette dénomination un peu vague une aussi grande extension vers le Nord [1]. Il est du moins certain que dans l'intérieur de la Cappadoce ces hauteurs sont généralement peu importantes, puisqu'un voyageur, qui a suivi la ligne peu fréquentée d'Elbostân à Kaïsarièh, dit positivement qu'entre ces deux villes on ne rencontre qu'un pays uni [2].

Nous connaissons mieux l'aspect général et la constitution géologique du Taurus oriental, grâces surtout aux études de notre compatriote M. Texier. Nous savons que la chaîne entière se compose presque complétement de terrains de formation secondaire et ternaire, et que nulle part on n'y trouve les granits ni les terrains de première formation. Les fossiles qui en couronnent les sommets indiquent au contraire qu'au point de vue géologique le Taurus est une des chaînes de l'Asie-Mineure les plus récemment émergées. Les sommets qui dominent la plaine de Cilicie sont couverts de terrains de sédiment tertiaires, qui renferment des fossiles de grande dimension. Sur les flancs de cette partie de la montagne reposent des terrains de sédiment d'eau douce, au pied desquels on pourra trouver du combustible. Les indices volcaniques ne s'y montrent que rarement et sur des points isolés.

Jadis, tout le pays de montagne à l'est de Tarsous était couvert de magnifiques forêts; mais ces forêts ont été détruites, et la végétation y est clair-semée. Les pins n'y atteignent qu'une hauteur médiocre; quelques cèdres chétifs sont là seulement pour attester que cet arbre, parure des Alpes du Liban, peut croître spontanément au nord de l'Amanus [3].

Pour achever de nous former une image nette du relief de la Péninsule, suivons les pas d'un voyageur qui voudrait se rendre directement d'une mer à l'autre, à peu près sous le méridien de Tarse et de Sinope. Une première traite de dix à douze

[1] *Voyez* p. 381 de notre volume précédent.

[2] Browne, *Travels*, p. 413. Comp. Ainsworth, *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, X, 322 sq.

[3] Ch. Texier, *Rev. franç.*, t. VI, p. 327 et 339; et *Descr. de l'As.-Min.*, *Introduct.*, p. IX. Comp. Browne, 2e voyage, dans la Collection de Walpole, *Trav. in var. Countr. of the East*, p. 125; Corancez, p. 295; Voyages d'Ali-Bey (Badia), t. III, p. 292; Ainsworth, *Assyria*, p. 22-24.

lieues, en partie par la plaine basse et unie qui borde immédiatement la côte, en partie par un pays déjà légèrement ondulé, nous amène au pied du Taurus, là où commence la passe escarpée que, pendant quatorze heures au moins, il nous faut gravir par de rudes sentiers avant d'atteindre le niveau des plaines supérieures, à une hauteur de près de 1,200 mètres au-dessus de la mer. Ici la route, cessant de monter, redevient horizontale. A une succession médiocrement étendue de collines nues et tristes, succède bientôt, à mesure que l'on avance dans la direction du Nord, une suite de plaines et de landes arides qui semblent s'étendre indéfiniment à l'horizon, et que diversifient à peine, de temps à autre, ici un groupe de monticules blanchâtres, là quelque pauvre village grec ou turkoman, bien plus rarement une chétive bourgade à laquelle le minaret élancé qui la surmonte donne le droit envié de prendre le titre de ville. Vingt à trente lieues de chemin qui séparent la passe cilicienne du grand coude du Halys, laissant à droite le pic gigantesque de l'Argée, et sur la gauche les déserts salins de la Lykaonie, ont à peine changé le niveau général du pays; les observations barométriques que l'on a faites sur différents points de cette partie du plateau ont toujours accusé une hauteur absolue de 12 à 1,300 mètres [1]. La vallée même au fond de laquelle coule le Halys, que l'on franchit à Yarapason, entre Neou-Chèhr et Mouldjour, n'a guère éprouvé sur ce point qu'une dépression de 2 à 300 mètres; et les plaines montueuses que l'on retrouve de l'autre côté du fleuve gardent encore un niveau moyen d'environ 1,100 mètres, ou de 100 mètres au-dessus de la vallée. Cette hauteur est aussi celle des plaines découvertes qui plus loin vers l'Est s'étendent de Sivas à Tokat. Mais bientôt on arrive aux larges gradins qui s'abaissent successivement, comme d'immenses échelons, à mesure que l'on s'approche de la mer Noire. Tchouroum, Iskélib et Kiangari paraissent occuper un de ces gradins, des deux côtés du fleuve, à 700 mètres de hauteur. Tokat n'est qu'à 475 mètres; Amasièh, dans la même

[1] Ak-Seraï, au Sud-Est du grand lac salé, 1370 mètres (nous croyons ce chiffre trop fort); plaine de Mal-Agob, entre Ak-Seraï et Kaïsarièh, 1260 mètres; Kaïsarièh, 1280 mètres; Kara-Hissar, au Sud-Ouest de Kaïsarièh, 1310 mètres; Neou-Chèhr, entre Mal-Agob et le Halys, 1,200 mètres.

vallée, à 320 mètres. Osmandjik, plus loin au Nord sur les bords du Halys, est à 272 mètres; Vézir-Keupri, à 242 mètres. Un nouveau ressaut se fait sentir au-dessous d'Osmandjik. Le niveau du Halys, au point où la rivière de Kastamouni s'y jette, n'a plus qu'une altitude de 137 mètres; plus bas encore, aux rapides de Kara-Tépèh qui resserrent le lit du fleuve vingt lieues au-dessus de son embouchure, M. Ainsworth n'a trouvé que 107 mètres.

Observons que la ligne sous laquelle nous venons de traverser la largeur de la Péninsule est celle où le Plateau s'abaisse au Nord par les pentes les plus adoucies. A l'Ouest de cette ligne, sous le méridien qui coupe la Paphlagonie, ou bien plus loin dans l'Est en se rapprochant du méridien de Trébizonde, les hautes plaines centrales conservent plus longtemps leur égalité d'élévation, et leur descente vers la mer Noire s'y dessine en talus plus rapides.

Si maintenant nous parcourons la Natolie dans le sens de sa longueur, depuis les rives de l'Archipel jusqu'aux bords de l'Euphrate, l'élévation graduelle du plateau à mesure que l'on s'avance à l'Est va se révéler dans une suite continue de mesures d'altitudes. Les sources de l'Hermus, avec celles du Méandre et de leurs principaux affluents, en marquent la limite occidentale; on peut évaluer à 800 mètres en moyenne la hauteur de ces différentes sources. Ici encore on arrive au Plateau par une succession de terrasses disposées en amphithéâtre; mais de ce côté elles sont peu rapides [1]. Les premières plaines où l'on pénètre après les avoir franchies ne sont guère qu'à 8 ou 900 mètres au-dessus de la mer : telle est l'altitude des campagnes d'Eski-Chèhr à l'Est de Koutaïèh, et celle de la large vallée de Boulavadîn, que domine le pic d'Afioum-Kara-Hissar [2]. Un degré plus à l'Est, le niveau du plateau s'est légèrement élevé [3],

[1] Aucher Eloy, *Voyage en Orient*, p. 144; Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 126.

[2] Eski-Chèhr, sur le Poursak-tchaï, affluent du Sakaria, 700 mètres; plaines au sud d'Eski-Chèhr, 900 mètres; plaine de Boulavadîn, 885 mètres.

[3] Angora, les vastes plaines de l'Halmanèh, Ladik et Koniéh, situées à peu près sous le même méridien dans toute la largeur du plateau, sont exactement à la même hauteur au-dessus de la mer, 915 mètres.

pour éprouver bientôt une faible dépression dont le grand lac salé de Khodj-Hissar (*Tatta Palus*) occupe, à 800 mètres environ, le point le plus enfoncé [1]. Jusqu'ici les plaines que l'on a traversées ont été singulièrement remarquables par leur surface unie comme une mer calme; mais après avoir dépassé le Grand Lac, le plateau devient plus accidenté et le sol moins aride. Le pays qui s'étend entre le Grand Lac et Kaïsarièh éprouve un exhaussement assez rapide. Kaïsarièh, nous l'avons vu précédemment, est à 1,280 mètres de hauteur absolue au-dessus de la mer, et plusieurs mesures barométriques relevées dans un rayon de quinze à vingt lieues vers l'Ouest et le Sud-Ouest oscillent entre 12 et 1,300 mètres. Cette élévation graduelle du Plateau de l'Ouest à l'Est serait suffisamment indiquée par le cours de la partie supérieure du Halys; lors même que des observations directes ne l'auraient pas constatée. Sivas, située sur le fleuve à une cinquantaine de lieues au-dessus de Kaïsarièh, est aussi plus élevée de 200 mètres; et le dos de pays qui forme près d'Abâsilli, dans l'intervalle de Kaïsarièh à Sivas, le point de partage entre le bassin du Halys et celui de l'Euphrate, paraît atteindre une altitude au moins égale, sinon supérieure, à celle de Sivas Le défaut d'accord entre les mesures barométriques obtenues dans cette région par deux savants observateurs, MM. Ainsworth et William Hamilton, et même, jusqu'à un certain point, dans la chaîne de déterminations fournies par M. Ainsworth isolément depuis le grand lac de Kodj-Hissar jusqu'au delà de l'Euphrate, répand bien quelque incertitude sur la rigoureuse exactitude de ces chiffres; mais les grandes lignes qui dessinent le profil longitudinal de la Péninsule n'en restent pas moins assez bien établies pour en marquer suffisamment les ondulations générales. Tandis que le plateau cappadocien se rattache au plateau de l'Arménie par un isthme élevé couronné de montagnes considérables [2] et qui s'étend de

[1] M. Ainsworth marque le niveau du lac à 760 mètres seulement (2,500 pieds, mesure anglaise) au-dessus de la mer; mais cette évaluation paraît évidemment trop faible quand on la rapproche de l'altitude concordante de tous les points qui entourent le lac, même du côté de l'Ouest où ses rives sont très-peu élevées. *Journal of the Geograph. Soc. of Lond.*, X, 290.

[2] Le Kara-Bel-Dagh, entre la vallée supérieure du Halys et la rivière de

l'Ouest à l'Est entre les sources du Halys et Erzeroum [1], nous voyons, au sud de cet isthme, le pays s'incliner vers l'Euphrate, dont le canal, à Kéban-Mâden, près du point de jonction des deux grands bras supérieurs, n'est qu'à 666 mètres au-dessus de l'Océan, ce qui indique une descente de 800 mètres environ pour la profondeur de la vallée au-dessus du point de partage d'Abâsilli. Cette face du plateau cappadocien forme donc aussi un escarpement considérable, que sillonnent les eaux rapides de plusieurs torrents tributaires de l'Euphrate, parmi lesquels les plus considérables sont la rivière de Dévrighi ou Kumèr-sou, et le Tokhmah-sou qui passe près de Malatïah [2]. On peut cependant considérer la vallée de l'Euphrate, quelles que soient son ouverture et sa profondeur, comme un accident secondaire dans le relief général de plateau arméno-cappadocien, puisqu'à l'Orient du fleuve le pays se relève rapidement pour atteindre une hauteur moyenne non-seulement égale, mais supérieure à celle des hautes plaines de la Natolie.

De même que le Taurus, tout le noyau de la Péninsule d'une mer à l'autre est de nature calcaire, quoique les formations volcaniques s'y soient fait jour sur beaucoup de points [3]; il est donc évident que les couches sédimentaires de ces plaines immenses, malgré leur grande hauteur actuelle au-dessus des mers, se sont formées dans le sein des eaux. Ce fait, si difficilement explicable avant les belles théories géognostiques de M. Élie de Beaumont, est également attesté par les vastes dépôts de débris marins que recèle l'écorce du Plateau, et qui se montrent,

Dévrighi, atteint une hauteur absolue de 1,764 mètres (5,790 pieds anglais), selon la mesure de M. Ainsworth.

[1] Erzeroum, d'après une moyenne de six observations barométriques faites par M. Texier, est à 1,965 mètres au-dessus de la mer, 500 mètres au-dessus de l'altitude de Sivas. Erzeroum est au milieu d'une vaste plaine.

[2] On a les altitudes de deux points de la vallée du Tokhmah-sou, *Gouroûn* et *Dérendèh*. La première de ces deux places, située vers la tête de la vallée, est élevée de 1192 mètres; la seconde, dix ou douze lieues plus bas, de 911 mètres. Dérendèh est à une trentaine de lieues au-dessus de Malatïah. L'altitude de cette dernière ville, assise dans une plaine non loin de la gauche du fleuve, est de 610 mètres.

[3] Brant, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 187; Aucher Éloy, *Voyages en Orient*, p. 144.

nous l'avons vu, jusque sur les plus hautes sommités du Taurus. Ce phénomène singulier avait déjà excité l'étonnement des anciens [1]. C'est à la même cause qu'il faut rapporter l'origine de ces immenses formations de sel gemme que renferme la Péninsule, et qui dans certaines parties en ont profondément imprégné le sol et les eaux [2]. On sait que c'est à la nature saline des terrains qu'il traverse que le *Halys* dut autrefois son nom chez les Grecs, de même qu'une circonstance analogue a donné naissance, en différentes parties de l'Allemagne, au nom parfaitement synonyme de *Saal* qu'y portent plusieurs rivières. On a tout lieu de croire aussi que le grand lac salé de Khodj-Hissar couvrit originairement une surface beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui [3]; et bien d'autres parties de l'Asie-Mineure ne sont évidemment que des fonds de lacs desséchés [4]. L'histoire physique de cette grande contrée, à des époques où sans doute l'homme ne l'occupait pas encore, y est partout écrite en ineffaçables caractères, que l'œil attentif de la science moderne a su lire et interpréter.

Ce qui, sans doute, impressionna le plus fortement l'esprit de ses premiers habitants, ce sont les terribles phénomènes volcaniques qui devaient alors sévir avec une fureur maintenant inconnue. Toutes les régions de l'Asie-Mineure ont été en effet le théâtre d'antiques convulsions dont les traces sont aisément reconnaissables, ou plutôt la Péninsule tout entière n'était qu'un immense volcan que cent cratères enveloppaient d'un cercle de flammes. Tous se sont éteints avant les commencements de l'histoire écrite; mais les fleuves de lave qui s'épanchèrent de leurs flancs, et les débris dont ils couvrirent les campagnes environnantes, sont d'irrécusables témoins de leurs éruptions et de leurs ravages. Partout dans la Natolie les voyageurs ont trouvé les indices évidents de cette période volcanique : au Sud-Ouest, dans les parties du Taurus qui couvrent le nord de

[1] Xanthus de Lydie, dans Strabon, lib. I. p. 49 c, édit. Casaub.

[2] Tournefort, t. III. p. 310; Hamilton, vol. I, p. 378; Ainsworth, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 267.

[3] Texier, dans les *Comptes-Rendus de l'Acad. des Sc.*, t. IV, p. 467; Hamilton, vol. II, p. 195.

[4] Hamilton, *Res. in As. Min.* passim.

la Lycie [1]; à l'Ouest, dans les champs noircis de la Phrygie Brûlée, et dans le mont Sipyle, à l'extrémité du Tmolus [2]; au Nord-Ouest, dans le massif de l'Ida qui domine les champs troyens [3]; au Nord, dans toute la ligne de montagnes qui borde la mer Noire à l'orient du Sangarius, jusqu'aux extrémités du Pont [4]; à l'Est, sur certains points isolés voisins de l'Euphrate, notamment à Arabghir [5]; au Sud-Est, dans la ramification de l'Amanus qui borde le golfe de Skanderoun [6]; enfin, sur le Plateau même, dans le mont Argée, dont la masse entière n'est qu'un produit igné [7], et dans une longue rangée d'anciens cratères qui se prolonge de là au Sud-Ouest jusqu'aux abords du Taurus [8]. Si la période historique n'a plus été témoin de ces éruptions des premiers âges, la terrible activité des feux intérieurs n'a pas cessé de se manifester par les tremblements de terre auxquels l'Asie-Mineure est restée sujette. Des villes entières ont été renversées par ces redoutables commotions, et de nos jours encore le pays qui environne le mont Argée a été bouleversé par une secousse des plus violentes [9].

1 Corancez, p. 422 et suiv.

2 Strab., lib. XIII, p. 628; Olivier, *Voyage en Perse*, t. III, p. 496, in-4; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 259 sqq; Hamilton, vol. I, p. 133, et vol. II, p. 136; Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sc.*, t. IV, p. 466, et *Descr. de l'Asie-Min.* Introd., p. VII.

3 Texier, *Descr. de l'As. Min.*, Introd., p. VI.

4 Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 30 à 42; Dupré, *Voyage en Perse*, t. I, p. 20 et 30; Fourcade, dans les *Annales des Voyages*, t. XIV, p. 52; Brant, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 187; Hamilton, vol. I, p. 410, etc.

5 Texier, dans la *Rev. franç.*, t. VI, p. 348.

6 Corancez, p. 108; Badia, 2e voyage, Ms.

7 Callier, Texier, Ainsworth et Hamilton.

8 Badia (Ali Bey), 2e voyage, Ms.; Aucher Eloy, p. 157; Hamilton, vol. II, p. 216 et 324.

9 Ch. Texier, dans les *Comptes-Rendus de l'Acad. des Sc.*, t. I, p. 231.

§ III.

Fleuves et rivières principales de l'Asie-Mineure. — Région des lacs sans écoulement.

Le fleuve le plus considérable de l'Asie-Mineure est le *Halys*, qui va se perdre dans la mer Noire. Nous savons quelle circonstance lui valut ce nom, qui remonte à la plus haute antiquité; les Turks lui ont donné celui de *Kizil-irmak*, ou Rivière Rouge, par allusion à l'aspect rougeâtre, ou plutôt d'un jaune intense, que les terres détrempées communiquent à ses eaux, particulièrement au temps des inondations [1]. Le Halys n'est pas seulement remarquable par son importance dans la géographie naturelle de la Péninsule; il joua autrefois un grand rôle comme limite politique et comme limite de races [2]. Mieux que l'Euphrate, il sépara longtemps l'Occident de l'Orient : là venait se terminer le domaine des races helléniques et celui de l'art grec; là commençait le domaine des langues araméennes et celui de l'art assyrien. Ce grand fleuve a sa source dans les hautes montagnes de Ghémi, entre Sivas et Erzeroum [3], et il prend immédiatement son cours vers l'Ouest-Sud-Ouest. Il va longtemps dans cette direction sans sinuosités notables; à Yarapason, non loin de Kaïsarièh et de la célèbre vallée d'Urgub, il se tourne ver le Nord-Ouest, et un peu plus loin directement au Nord, puis au Nord-Est jusqu'à la mer, où il vient se perdre par deux embouchures très-rapprochées. Il coule ainsi, dans la plus grande partie de son étendue, sur les hautes terres du Plateau central de la Natolie; dans sa partie inférieure, le passage des terrasses successives par lesquelles le Plateau s'abaisse vers la côte parait être marqué par des rapides et des chutes encore imparfaitement reconnues. Il y a jusqu'à présent dans l'exploration du Halys de nombreuses et grandes lacunes, que nous avons déjà signalées à l'attention des futurs voyageurs. Les explorations

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 297.
[2] *Voyez* les p. 293 et 345 du volume précédent.
[3] Suter, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 438.

récentes nous ont du moins acquis la certitude que le fleuve n'a pas, dans son passage en Cappadoce, un seul affluent quelque peu notable par sa rive gauche, et que la prétendue branche méridionale indiquée par Pline est purement imaginaire.

Parmi les innombrables cours d'eau qui se précipitent du flanc des montagnes dont la côte Pontique est bordée entre le Halys et Trébizonde, les seuls qui méritent le nom de rivières sont le *Iékhil-irmak* ou *Tousanli*, nom que porte maintenant l'*Iris* de l'ancienne géographie, et la rivière de *Therméh*, l'ancien *Thermodon* de la terre des Amazones. Le Iékhil-irmak passe à Tokat, à Tourkhal, à Amasièh, et se grossit plus bas de l'ancien *Lycus*, aujourd'hui le *Ghermeïli-tchaï* ou rivière de Niksar; à son embouchure il forme un delta marécageux, et souvent ses eaux débordées s'étendent au loin sur les plaines basses qui l'avoisinent[1]. A l'Ouest du Halys, les rivières de *Bartïn* et de *Filïas* peuvent seules nous arrêter avant d'atteindre le Sakaria; la première de ces rivières conserve dans son nom moderne la trace reconnaissable de son ancien nom de *Parthenios*, célébrée par les plus anciens poëtes grecs pour l'agrément de ses rives, et qui servit plus tard de délimitation entre la Paphlagonie et la Bithynie; la seconde est le *Billæus* de la géographie classique.

Le *Sakaria*, que les anciens nommèrent tantôt *Sagarius*, tantôt *Sangarius*[2], tient le second rang parmi les fleuves de la Péninsule. Il a sa source dans les hautes terres du plateau phrygien, où il décrit un grand circuit qui enveloppait l'ancienne Pessinonte; puis après s'être grossi de l'*Engouri tchaï* ou rivière d'Angora, il prend son cours presque directement à l'Ouest, reçoit encore la *Pursak*, ou rivière de Koutaïèh, et rencontrant plus loin les puissants contre-forts du mont Olympe, qui lui font changer de direction, il se tourne au Nord-Est et ensuite au Nord jusqu'à son embouchure. Son bassin tout entier repose sur un fond d'argile[3].

A mesure qu'avançant vers l'Ouest nous nous rapprochons de

[1] Hamilton, I, 283.
[2] Selon que les Grecs écrivirent son nom par un seul ou par deux gamma.
[3] Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sc.*, t. IV, p. 466.

la Propontide et de la mer Égée, les rivières de cette partie de la Péninsule, renfermées dans de moins vastes bassins, gagnent en célébrité ce qu'elles perdent en étendue. La poésie et l'histoire, ces deux nobles filles du génie des Hellènes, ont attaché leur double illustration aux noms du *Rhyndacus* et du *Macestus*, deux rivières de la Bithynie qui se réunissent avant d'aller se perdre dans la Propontide, où elles portent les eaux des deux grands lacs d'*Aboullionte* et de *Manïas*, autrefois *Apolloniatis* et *Miletopolitis Palus;* elles ont surtout immortalisé le nom de l'*Ésèpe*, que mentionna Homère, et celui du *Granique*, inséparable du grand nom d'Alexandre. Aujourd'hui ces noms célèbres sont inconnus dans le pays, oublieux de sa gloire passée depuis que les Turks l'ont soumis à leur domination; chaque rivière reçoit successivement parmi les habitants le nom des districts qu'elle traverse ou des bourgades qu'elle baigne, et bien rarement une dénomination commune en embrasse maintenant le cours entier. Le Rhyndaque reçoit ainsi huit ou dix appellations locales dans un cours de moins de cinquante lieues, et il en est de même de toutes les autres.

L'Ésèpe et le Granique sortent du versant oriental du mont Ida; le versant opposé donne naissance au *Mendéré-tchaï* [1] qui traverse la plaine troyenne, où il reçoit entre autres affluents la petite rivière de *Bounar-Bachi*. La vallée du Mendéré a vingt lieues à peine d'étendue, et le cours du Bounar-Bachi-tchaï n'en a guère que deux ou trois. Dans la géographie physique du pays, ce sont là de bien faibles accidents : mais le premier est le *Simoïs* d'Homère, et l'autre le *Skamandre* [2], et le génie du Poëte leur a donné les vastes proportions qui s'attachent pour nous au théâtre comme aux héros de l'Iliade.

Le Mendéré tombe dans l'Hellespont, ou détroit des Dardanelles, au point même où ce bras de mer débouche sur la mer Égée; il appartient au bassin de cette mer, et au versant occidental de la Péninsule. Il y a dans l'étendue de ce versant quatre

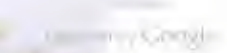
[1] *Tchaï* et *sou* sont les deux termes par lesquels les Turks désignent une rivière.

[2] Nous avons expliqué ailleurs la permutation qui s'est opérée entre les noms du *Skamandre* et du *Simoïs*. Le premier semblerait devoir être représenté par le *Mendéré* actuel, qui par le fait s'applique au Simoïs homérique.

rivières assez importantes qui se succèdent du Nord au Sud : c'est d'abord le *Caïque*, puis l'*Hermus*, le *Caïstre* et le *Méandre*.

Trois chaînes granitiques, ou de formation primitive, se détachent à l'Ouest des flancs du grand Plateau intérieur et viennent aboutir aux côtes de l'Égée. La plus septentrionale est celle qui enveloppe au Sud le bassin du Macestus sous la dénomination moderne de *Démirdji-Dâgh*, et qui forme à son extrémité le massif de l'*Ida*; la chaîne moyenne est celle du *Tmolus*, qui se termine au fond du golfe de Smyrne par les pics volcaniques du *Pagus* et du *Sipyle*; la chaîne méridionale comprend l'ancien *Cadmus*, aujourd'hui *Baba-Dâgh*, et après avoir traversé la Carie vient se ramifier dans les deux presqu'îles qui enveloppent la profonde découpure du golfe de Stanco. Ce sont comme trois vastes contre-forts adossés à l'escarpement occidental des hautes plaines phrygiennes, dont ils semblent soutenir la masse. Ces trois chaînes, avec celle du *Mesogis*, qui est d'une époque géologique beaucoup plus récente [1], séparent entre eux les quatre grands bassins fluviaux du versant de la mer Égée. Le bassin du Caïque, qui est le moins important, est resserré entre les ramifications particulières du Démirdji-Dâgh; mais le bassin de l'*Hermus* se développe entre la crête de cette dernière chaîne et le Tmolus; celui du *Caïstre*, entre le Tmolus et le Mesogis; celui du *Méandre*, entre le Mesogis et le prolongement occidental du Baba-Dâgh. Dans l'usage actuel des habitants, le Caïque porte le nom de *Bakir-tchaï*, et dans le haut de son cours celui d'*Ak-sou* ou Rivière Blanche; l'Hermus, celui de *Ghiédiz-tchaï*; le Caïstre, celui de *Kutchuk-Mendéré*, ou Petit Méandre; enfin, le nom du Méandre s'est conservé sous cette forme légèrement altérée de *Mendéré*. Ces différents fleuves, coulant sur un plan médiocrement incliné, n'ont pas cette rapidité torrentueuse de la plupart des autres rivières du pourtour de la Péninsule; aussi leurs eaux, quoique sujettes à de fréquentes inondations, fertilisent plus qu'elles ne désolent leurs rives peu élevées, et le limon qu'elles entraînent, lentement déposé à leur embouchure, y a formé dès l'origine des temps des alluvions qui donnent à la côte un accroissement continu. Ces atterrissements sont recon-

[1] Texier, *Descr. de l'As.-Min.* Introduction, p. vij.



naissables dès la plaine de Troie, en partie formée par le Sinoïs [1]; mais c'est surtout à l'embouchure de l'Hermus dans le golfe de Smyrne, à celle du Caïstre au-dessus de l'ancienne Éphèse, et plus encore dans les plaines marécageuse où vient aboutir le cours sinueux du Méandre, qu'ils ont opéré dans l'état de la côte le plus de changements historiquement appréciables. Les observations de beaucoup de voyageurs modernes ont confirmé à cet égard le rapport unanime des auteurs anciens [2]. D'autres parties du pourtour de l'Asie-Mineure présentent aussi à un non moindre degré ces accroissements occasionnés par les dépôts du limon des fleuves : au Nord, sur le Pont-Euxin, le delta de l'Iris et l'embouchure du Thermodon [3]; au Sud, une partie des plaines basses de la Pamphylie [4], et celles de la Cilicie orientale entre Tarse et le golfe de Skanderoun [5].

L'escarpement méridional du Plateau, partout très-rapproché de la côte, n'y laisse place à aucune rivière de quelque importance, sauf toutefois le *Sarus* et le *Pyramus*, aujourd'hui le *Sihoun* et le *Djihoun*, qui descendent du Plateau même comme les grands fleuves de la région du Nord, et ne parviennent aux plaines inférieures de la Cilicie qu'après avoir franchi en une suite de cascades les gradins extrêmes du plateau cataonien. Le cours du Sihoun au-dessus d'Adana est du reste encore très-peu connu; le Djihoun descend d'Elbostân et passe près de Mérâseh. Parmi les rivières de la longue zone comprise entre le Sihoun et la Carie, il faut distinguer, dans la Carie même, le *Talamân-tchaï*, autrefois le *Calbis* [6], qui prend sa source

1 Texier, *Descript. de l'As.-Min.*, t. I, Introd., p. VI.

2 *Voyez* particulièrement les remarques de M. de Choiseul-Gouffier sur les atterrissements du bas Méandre, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. I, p. 175. Comp. Hérodot., lib. II, c. 10; Plin., lib. II, c. 91, édit. Hard.; Strab., lib. XII, p. 579, et XV, 691, édit. Casaub.; Arrian. *De Expedit. Alex. Magni*, lib. V, c. 6, éd. Raphel.; et Barbié du Bocage, Préf. de l'Atlas du Jeune Anacharsis, p. XXXVII, éd. de 1790.

3 Strab., lib. I, p. 52.

4 Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sc.*, t. IV, p. 467.

5 Strab., lib. I, p. 52, et XII, 536. Comp. Ainsworth, *Res. in Assyria*, p. 323 et 327.

6 On a lieu de croire que dans la partie supérieure de son cours le Calbis portait le nom d'*Indus*, ou peut-être plus correctement *Sindus*.

dans les montagnes très-élevées du Nord-Ouest de la Lycie, où il décrit un vaste circuit; en Lycie, le *Xanthus*, aujourd'hui *Kodja-tchaï;* en Pamphylie, le *Doudèn-sou*, l'*Ak-sou*, le *Keupri-sou* et la rivière d'*Ilvat*, représentants actuels du *Katarrhaktes*, du *Cestrus*, de l'*Eurymedon* et du *Melas* de l'ancienne géographie; dans la Cilicie montueuse, le *Calycadnus*, que les Turks nomment aujourd'hui *Gheuk-sou;* plus loin enfin, à l'entrée de la Cilicie des plaines et un peu avant l'embouchure du Sihoun, le *Cydnus*, ou rivière de Tarse.

La partie du bassin de l'Euphrate comprise en Asie-Mineure n'a que deux rivières d'un cours assez étendu pour que nous puissions les ajouter à cette longue nomenclature des grands cours d'eau de la Péninsule : l'une est le *Kumer-sou*, qui passe près de Dévrighi et va se réunir au fleuve un peu au-dessus de Kémakh; l'autre est le *Tokmah-sou*, qui a son confluent non loin de Malatïah.

Il faut maintenant noter un trait fort remarquable de la géographie naturelle du Grand Plateau : c'est cette nombreuse réunion de lacs sans écoulement extérieur que présente sa région Sud-Ouest. Nous connaissons déjà le vaste lac salé de *Khodj-Hissar*, le *Tatta Palus* des anciens, que les Turks désignent sous le nom de *Touz-gheul* par allusion à la salure de ses eaux; les autres lacs, situés vers le Taurus dans l'Ouest et le Sud-Ouest de celui-là, forment comme une double chaîne parallèle. Dans le groupe le plus rapproché du Taurus, et qui se développe en un vaste demi-cercle sur une étendue de plus de soixante lieues, nous comptons les lacs de *Soghla*, de *Beï-Chéhr*, d'*Egherdir*, de *Bourdour* et de *Tchardak;* leurs eaux, comme celles du Touz-gheul, sont aussi plus ou moins salées. La chaîne intérieure, comprise entre Érégli et Afioum Kara-Hissar, c'est-à-dire dans une longueur de soixante-dix lieues au moins, renferme les lacs beaucoup moins grands d'*Érégli* ou *Ak-gheul* (le Lac Blanc), de *Karabounar*, de *Konièh*, de *Ladik*, d'*Ilghïn*, d'*Ak-Chéhr* et d'*Aïber*, près de Boulavadïn. Quelques-uns de ces derniers lacs n'ont chaque année qu'une existence temporaire; tous sont alimentés par les cours d'eau nombreux, mais de peu d'étendue, qui sortent des vallées septentrionales du Taurus, et que le défaut de pente générale arrête dans ces réservoirs

formés par la dépression de quelques points du sol. A l'époque des pluies ou de la fonte des neiges, leurs eaux mal encaissées débordent et se répandent au loin sur les plaines unies, où elles formeraient souvent une inondation de soixante lieues d'étendue sans les rangées de collines basses qui les circonscrivent en un certain nombre de bassins. Ces bassins se peuvent rapporter à quatre principaux récipients n'ayant aucune communication l'un avec l'autre si ce n'est dans les saisons tout à fait extraordinaires. C'est, à l'Ouest, le récipient d'Ak-Chèhr, auquel viennent aboutir toutes les eaux des vallées d'Afioum Kara-Hissar et de Boulavadïn ; au centre, le récipient d'Ilghïn et de Ladik, puis celui de Konièh; enfin, à l'extrémité orientale de la ligne, le récipient d'Érégli. Si les intentions généreuses de la Providence étaient ici secondées par un gouvernement éclairé, ces inondations annuelles seraient une source de richesses et de fertilité permanente pour les plaines; dans l'état actuel des choses, elles n'arrosent qu'une immense étendue de landes et de pâtures, en même temps que les lacs approvisionnent de poisson les habitants des districts environnants, et qu'ils leur fournissent les roseaux dont ils se construisent leurs misérables chaumières [1].

[1] Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 52.

CHAPITRE II.

Climat de l'Asie-Mineure. — Nature du sol et productions. — Végétaux et animaux.

§ Ier.

Climat.

Des contrastes aussi tranchés que ceux que présente l'Asie-Mineure dans l'élévation des terres, dans leur exposition, dans la nature plane ou montagneuse de leur surface, annoncent de très-grandes différences dans le climat de ses diverses parties. Rien en effet ne se ressemble moins sous ce rapport que les vallées de l'Ouest doucement inclinées vers l'Archipel, et les hautes plaines de l'intérieur; que les escarpements du Plateau tournés au Nord vers les brumes de la mer Noire, ou les pentes du Taurus exposées à la chaude influence du vent d'Afrique. C'est un fait aujourd'hui bien connu, que la température et le climat d'une grande région dépendent bien moins de sa latitude absolue que de ces trois circonstances essentielles de son individualité, la *configuration*, la *hauteur* au-dessus du niveau des mers, et l'*exposition* (1). En thèse générale, le pourtour maritime de la Péninsule jouit d'une température à la fois plus douce et plus égale que les hautes terres des parties centrales; celles-ci sont exposées, sous la latitude de la Sicile, à des hivers aussi rigoureux que ceux du Nord de l'Europe, bien que les étés y soient plus chauds (2).

La partie la plus froide de la Natolie en est aussi la partie la

1 *Voyez* le Mémoire de M. Alexandre de Humboldt sur les causes des inflexions des lignes isothermes, dans son ouvrage intitulé *Asie Centrale*, t. III, p. 103, 1843.

2 Brant, dans le *Journ. of Geograph. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 221; Texier, *Descr. de l'As.-Min.* Introduct., p. x.

plus élevée et la plus montagneuse : c'est celle qui domine immédiatement les rivages de l'Euxin vers Trébizonde et Erzeroum. Ici les hivers durent huit mois, et la neige y est si abondante, que les communications entre les districts montagneux y sont absolument interrompues durant une grande partie de l'année [1]. Mais si l'on descend de ces âpres montagnes vers la côte, on trouve aux environs de Trébizonde une température moyenne assez douce pour que l'olivier y prospère sans culture, ainsi que la vigne [2]. Plus à l'Ouest, dans les hautes vallées de la Paphlagonie, l'hiver est souvent assez rigoureux; mais il y commence tard et y dure peu [3].

Ce que les anciens ont rapporté de la douceur et de la beauté du ciel de l'Asie-Mineure doit toujours s'entendre du climat de l'Ionie; là, en effet, les rudes hivers des hautes terres sont inconnus, et les chaleurs de l'été y sont agréablement tempérées par les brises qui soufflent de l'Archipel. Les vents du Midi qui y règnent le plus constamment dans les derniers mois de l'année y amènent, à la vérité, de fréquents orages; mais ces orages même renouvellent la verdure, qui s'y montre aussi fraîche à la fin de décembre que dans les plus belles journées du printemps. Partout les campagnes se parent d'oliviers et de myrtes en fleur, et les fruits dorés de l'oranger s'y détachent brillamment sur le vert foncé de son feuillage. La chaleur qui règne dans les parties méridionales de cette heureuse province n'arrête pas la végétation, parce que le sol y est partout bien arrosé. Pendant les plus grands froids que l'on éprouve à Smyrne, le thermomètre s'y maintient encore à 10 degrés centigrades, et dans certains jours de décembre et de janvier il s'élève jusqu'à 26 et 27 degrés. Dès les premiers jours de février les amandiers sont en fleur, et les roses prodiguent partout leurs enivrants parfums; à cette époque de l'année, dit un voyageur, nous eûmes constamment, sauf quelques courtes interruptions, un ciel azuré

[1] Adr. Dupré, dans Gamba, *Voyage dans la Russie Méridion.*, t. I, p. 423; Morier, *Journey thr. Persia, Armenia*, etc., ch. 17; Kinneir, p. 353. Comp. Eug. Boré, *Corresp. et Mém.*, t. I, p. 364.

[2] Adr. Dupré, dans Gamba, ouvrage cité, p. 409.

[3] Fourcade, dans les *Annales des Voyages*, t. XIV, p. 52.

et une atmosphère dont la douceur pénétrante ne saurait se décrire [1].

A peine a-t-on gravi les pentes inclinées qui conduisent des vallées supérieures de l'Hermus et du Méandre aux premières plaines du plateau phrygien, que le climat s'est déjà sensiblement modifié. Ici les étés sont encore modérés et agréables, mais l'hiver, quoique de peu de durée, y est assez froid pour qu'aux mois de janvier et de février la neige couvre la terre. Nulle part l'olivier ne vient dans ces parties intérieures [2]. A mesure que l'on avance à l'Est, surtout quand on a dépassé les méridiens d'Ak-Seraï et de Kaïsarièh, les étés deviennent plus courts, les hivers plus rigoureux, et la température moyenne plus froide. Il y a beaucoup de neige en hiver dans les vallées qui s'inclinent vers l'Euphrate. Pour apprécier la différence des saisons aux deux extrémités de la Péninsule, sous la même latitude, il suffit de remarquer que la moisson, qui se fait au milieu de mai dans les vallées de l'Ionie, est de deux mois plus tardive dans la vallée de l'Euphrate. Cependant les cantons riverains du fleuve jouissent d'une température douce en hiver et chaude en été [3]. Tous les voyageurs ont signalé la brusque transition de température et de végétation que produit le seul passage d'un défilé de quelques heures entre les hautes plaines de la Cappadoce et la côte karamanienne. Quoique très-chaude, la température de la Karamanie ne saurait cependant se comparer à celle de la côte opposée du continent africain, ou même de la Syrie. On n'y voit croître ni le cactus, ni l'agavé, ni le dattier, ces plantes si multipliées dans la zone septentrionale de l'Afrique; et le palmier lui-même ne s'y montre que très-rarement sur quelques points isolés [4].

[1] Chandler, t. I, p. 176 de la traduct. franç. Comp. Hasselquist, t. I, p. 41, trad. franç

[2] Olivier, *Voyage dans l'Emp. Ottom.*, III, 500; Texier, cité ci-dessus, p. 226.

[3] Brant, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 205 et 222.

[4] Texier, dans la *Revue française*, t. V, p. 97.

§ II.

Nature du sol et productions. *Minéralogie. — Grande végétation. — Produits de l'agriculture.*

Un vers d'Homère [1] renferme la plus ancienne mention qui ait été faite de la richesse minéralogique de l'Asie-Mineure. Ce vers prouve que dès les temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire douze siècles au moins avant notre ère, d'industrieux mineurs, très-probablement sortis de l'Arménie, exploitaient les gîtes argentifères qui existent sur la côte du Pont-Euxin, à l'Orient du Halys. Les voyageurs modernes ont retrouvé dans ces districts maritimes les traces évidentes de ces anciennes exploitations, et confirment ainsi l'exactitude toujours si remarquable du Poëte. D'anciennes mines d'argent aujourd'hui abandonnées existent en effet près de Tiréboli, où M. William Hamilton les a visitées [2]. De nos jours encore, les mines célèbres de Gumisch-khanèh, au sud de Trébizonde, fournissent une quantité considérable d'argent, ainsi que de l'or et du plomb [3]. Il y a eu aussi autrefois des exploitations d'argent au pied oriental de l'Ida [4]; et un géologue a cru en reconnaître les indices près de Tosièh, dans les apparences extérieures de la roche [5].

Toutes les exploitations métallifères de la Péninsule sont confinées dans la zone septentrionale. C'est là aussi, particulièrement dans le district de Tokat et à Gumisch-khanèh, qu'existent d'abondantes mines de cuivre, et sur d'autres points des mines de fer [6]. Les sources thermales s'y rencontrent fréquemment. D'autres substances minérales, que recèlent les couches superficielles du sol, n'attendent que les travaux d'une industrie bien dirigée pour apporter de nouvelles sources de richesses aux

[1] *Iliad.* II, 856. *Voyez* p. 250 de notre volume précédent.

[2] *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 259.

[3] Améd. Jaubert, *Voyage en Perse*, p. 376; W. Hamilton, vol. I, p 234.

[4] Prokesch, *Erinnerun en*, Bd. I.I, s. 275 et 315. Comp. Leake; *Tour in Asia Minor*, p. 271.

[5] Sestini, *Voyage de Constantinople à Bassora*, p. 37.

[6] Hadji-Khalfa, Descript. du livah de Dévrighi, dans l'Appendice, fin du volume; Olivier, *Voyage en Perse*, t. I, p. 201; W. Hamilton, vol. I, p. 275, etc.

possesseurs du pays. Le sel que la nature y a prodigué n'a pas cessé d'être l'objet d'une exploitation active, soit par évaporation, soit par extraction; mais le cinabre de la Paphlagonie et les cristaux de roche des montagnes du Pont, que connut l'antiquité; mais l'alun des provinces intérieures, qui fut à certaines époques l'objet de spéculations importantes; mais les combustibles minéraux, dont l'existence souterraine est plus que probable, restent maintenant pour la plupart enfouis et sans valeur. La chaîne entière du Taurus, ainsi qu'une grande partie des autres montagnes de la Péninsule, ne forment en quelque sorte qu'une seule masse de marbre; et les riches carrières de Synnada, si renommées au temps des Romains, pourront retrouver un jour leur antique réputation.

Mais ces richesses que la terre recèle en son sein ne sont pas les dons les plus précieux que la Nature ait départis à l'Asie-Mineure. Cicéron, qui avait traversé deux fois cette grande contrée et qui y avait fait un long séjour, exaltait en termes magnifiques la richesse naturelle et la fertilité des provinces en deçà du Halys [1]; si le tableau qu'il en traçait ne répond plus à ce que nous en apprennent les voyageurs, ce n'est ni la terre ni le ciel qui ont changé : ce sont les hommes et les institutions. Les plaines les plus élevées du Plateau central, à partir des extrémités orientales de l'ancienne Phrygie, n'ont présenté de tout temps, il est vrai, que des landes arides ou d'immenses pâturages; mais les pentes mêmes du Plateau, avec les montagnes qui les surmontent ou qui s'y adossent, sont partout ombragées de magnifiques forêts, et les vallées qui dans toutes les directions s'étendent entre ces forêts et les mers environnantes, justifient par leur fertilité naturelle les éloges de l'orateur romain.

Les hautes plaines de la Phrygie, qui sont comme la transition entre les riantes campagnes de la Bithynie ou de l'Ionie et les districts plus froids du plateau cappadocien, jouissent encore de tous les dons d'une nature privilégiée. Le pays qui entoure Koutaïèh est un des plus beaux, des mieux arrosés et des plus fertiles de l'Asie-Mineure. Il produit en abondance du froment, de l'orge, des grains, des fruits, des légumes. La température

[1] *Voyez* les pages 364 et 365 de notre volume précédent.

moyenne y est déjà trop froide pour l'oranger, l'olivier et le figuier; mais tous les fruits des zones tempérées, le raisin, le pastèque, la grenade, les noix, les poires, les pommes, les châtaignes, y sont excellents. La noix de galle que fournissent les forêts voisines, la cire que donnent les abeilles, la laine assez fine que le cultivateur obtient de ses nombreux troupeaux, sont pour les habitants d'importantes ressources [1]. L'Asie-Mineure est le pays par excellence des fruits de toute espèce. Les îles et la côte ionienne donnent à profusion les fruits dorés et parfumés des climats chauds; ceux des climats tempérés viennent avec non moins d'abondance dans les parties intérieures et dans toute la zone du Nord [2], Même les plus hautes plaines et les plus froides du Plateau, quoique absolument dénuées d'arbres, se couvrent encore, outre leurs pâturages, d'orge et de froment dont elles produisent de très-grandes quantités [3]. Le riz est cultivé dans plusieurs parties des provinces riveraines du Pont, ainsi que le maïs, le lin et le chanvre.

L'antiquité vanta les vins généreux du Tmolus et de la Mæonie, terres consacrées à Bacchus dans la mythologie hellénique [4]; si de nos jours la fabrication du vin est proscrite par la religion des Turks, les vignobles n'ont pourtant pas cessé de couvrir de vastes espaces, et sur les bords du Pont les vignes entrelacées aux rameaux des arbres dessinent de gracieux festons, dont les berceaux naturels rappellent au voyageur l'aspect des rives du Pô et de quelques parties du midi de la France, L'opium, cette substance dangereuse que recherche si avidement l'aveugle sensualité des Orientaux, est l'objet d'une culture très-étendue dans tout l'ouest de la Natolie, particulièrement aux environs de Kara-Hissar, qui en a tiré son prénom d'*Afioum* (Opium), dans les chaudes vallées où coule le Ma-

1 Olivier, t. III, p. 500.

2 Belon, *Observations*, liv. II, ch. 3; Olivier, I, 205; Leake, p. 39; Fourcade, dans les *Annales des Voyages*, XIV, 58, etc.

3 Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 54, Brant, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 215 et 219.

4 Virgil. *Georgic.*, lib. I, v. 56, II, 98; Plin. V, 29; XIV, 7; Vitruv., lib. VIII, c. 3; Ælian. *Variar.*, lib. XII, c. 31. Comp. *Œuvres de l'empereur Julien*, trad. par La Bletterie, t. II, p. 353, et de nombreux passages des *Dionysiaques* de Nonnus.

cestus, et dans les campagnes de l'Ionie [1]. On sait que l'opium est le suc qui découle par incision des têtes du pavot blanc ou pavot somnifère, plante originaire des contrées un peu chaudes de l'Orient. Cette culture, introduite depuis longtemps en Europe à cause des semences du pavot, qui donnent une huile douce et bonne à manger, se fait en grand chez les Turks dans la seule vue d'en obtenir l'opium. Sans avoir les qualités supérieures de celui que recueillent les provinces plus chaudes encore de la Perse, de l'Hindoustan et du sud de la Chine, l'opium de la Turquie n'y est pas moins l'objet d'une immense consommation, et la source de grands profits pour le trésor public. La culture du mûrier et l'éducation du ver à soie, qui ont pour centre principal Brousse et ses environs, se rencontrent aussi sur plusieurs autres points des provinces pontiques, et pourraient sans nul doute recevoir encore beaucoup plus d'extension. L'olivier, qui couvre les bords du Méandre et de l'Hermus, et qui prospère aussi vers la Propontide, vient très-bien sur les bords de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'à Trébizonde ; à l'Ouest de Sinope, les terres trop élevées de la Paphlagonie ne lui offrent plus un climat assez doux, non plus que l'intérieur de la Phrygie [2]. On a trouvé cet arbre à l'état sauvage dans les vallées centrales du Taurus cilicien [3]. Le safran parfume encore, comme au temps de Virgile, le pied du Tmolus [4]; le cotonnier couvre les campagnes de Smyrne, et coupe seul la triste nudité de la plaine troyenne. Un passage de Pausanias nous montre que le dattier fut autrefois cultivé dans l'Ionie, quoiqu'il n'y donnât qu'un fruit médiocrement bon [5]; sur plusieurs points de la côte lycienne, notamment près de Patara et aux environs du cap Khélidoni, on voit encore se balancer la tige élancée du palmier [6]. Cet arbre

[1] Olivier, t. III, p. 496; W. Hamilton, t. II, p. 115 et 151, etc. Richter nous apprend que la culture de l'opium commence au Sud dès le lac de Beï-Chèhr. *Wallfahrten*, p. 356.

[2] Amédée Jaubert, *Voyage en Perse*, p. 395; Texier, *Descript. de l'As.-Min.*, p. 82; Leake, p. 39.

[3] Olivier, *Voyage dans l'emp. Ottom.*, t. III, p. 485.

[4] Georg., lib. I, v. 56; Hasselquist, *Voyage au Levant*, t. I, p. 56 de la traduction franç.

[5] Pausan., lib. IX, c. 19.

[6] Fellows, *Excursion in Asia Minor*, p. 214. Dans son second voyage,

de la Syrie est néanmoins très-rare dans le reste de la Karamanie [1].

Ainsi Dieu a versé sur l'Asie-Mineure des éléments nombreux de prospérité. Les parties les moins favorisées, nous voulons dire la haute et froide région du grand plateau, trouvent encore une ressource importante dans leurs pâturages et dans leurs grains; et nulle contrée au monde ne l'emporte en fertilité sur les riches et douces vallées dont les eaux s'épanchent vers l'Archipel et la mer de Marmara, ou même sur la zone alpestre que baigne la mer Noire et sur les plaines littorales que domine le Taurus. Mais ces dons de la Providence, l'incurie de l'homme les laisse aujourd'hui se perdre en partie. L'insouciante apathie des Turks achève ce qu'avaient commencé les guerres du Bas-Empire, et les dévastations qui les accompagnèrent, et la dépopulation qui les suivit. Les Turks n'ont jamais été un peuple agriculteur; les anciennes habitudes de sa vie nomade percent toujours dans ses penchants actuels. Ce qu'un Turk de la classe inférieure aime et recherche avant tout, ce sont les professions de *devidji* et de *katerdji*, c'est-à-dire de conducteur de chameaux et de muletier. La bêche et la charrue lui inspirent comme une aversion d'instinct [2]. Les terres occupées par les Grecs sont en général moins mal cultivées que celles de leurs maîtres; encore l'administration rapace des autorités turques, et l'absence complète de garanties et de sécurité pour les biens des *raïas*, mettent-ils un puissant empêchement à ce que la culture dépasse le strict nécessaire de la famille. Pourquoi chercherait-on à recueillir ce que l'on n'est par sûr de conserver? Peut-être les réformes introduites dans les principes du gouvernement et dans l'administration musulmane réagiront-elles d'une manière favorable sur ce triste état de choses; mais le mal est profondément invétéré, et c'est surtout en Orient que les améliorations sont lentes!

Il nous faudrait rappeler ici le nom de tous les Européens

M. Fellows ajoute que les palmiers sauvages sont en grand nombre autour de la baie de Kalamaki, E. de Patara.

[1] Badia y Leblich, relation Mss. de son second voyage, p. 51; Texier, cité ci-dessus, p. 395.

[2] Mac Farlane, *Constantinople et la Turquie*, t. I, p. 174, trad. franç.

qui ont pénétré en Asie-Mineure, si nous voulions réunir les innombrables témoignages de la mauvaise culture du sol dans toute l'étendue de la Péninsule, et même du complet abandon de vastes espaces, faute de bras pour les mettre en valeur. Le tableau d'une ferme turque des bords de l'Hellespont donnera une idée de ce que sont les exploitations rurales dans le reste du pays ; encore faut-il observer que cette région voisine de la mer de Marmara et de Constantinople est dans un état de culture comparativement avancé, si on la met en parallèle avec les provinces plus isolées de l'intérieur. C'est M. Michaud qui a crayonné cette gracieuse esquisse [1].

« Le *tchiflik* ou la ferme turque offre en général un aspect triste, et quoique habité il laisse dans l'esprit les impressions que donne la solitude. On n'y voit qu'un maître qui commande, et des esclaves qui obéissent en silence [2]. Ce qui manque surtout à ces fermes d'Orient, c'est une fermière qui veille au soin de la basse-cour et de l'étable, une fermière qui soit comme la providence du foyer domestique, et qui fasse régner autour d'elle l'ordre, la propreté et l'économie. L'agriculture et la vie des champs exigent des soins et des travaux qui sont le partage naturel des femmes; or ces soins et ces travaux des champs ne sont pas toujours compatibles avec la vie solitaire et inactive des harems. Les femmes musulmanes, retirées dans un coin du tchiflik, ne s'occupent de rien, et sont là comme des recluses ou des étrangères dont la présence n'anime jamais les travaux de la moisson ni les autres occupations champêtres. On est obligé d'employer des femmes grecques, des mercenaires, qui ne prennent qu'un faible intérêt à la surveillance de la maison, et ne portent qu'une attention indifférente sur tout ce qui les environne. Ce que j'ai vu dans le tchiflik de Bergassi a confirmé une remarque que j'avais déjà faite : c'est que la religion musulmane n'encourage point l'agriculture. Le prophète de la Mekke n'avait fait ses lois que pour des hordes nomades, et non pour

[1] *Correspondance d'Orient*, t. II, p. 58.

[2] Dans la ferme que décrit ici M. Michaud, comme dans le plus grand nombre des exploitations rurales de la Natolie, le régisseur du tchiflik et l'inspecteur des travaux sont les seuls Turks de l'établissement; tout le reste est grec.

les paisibles habitants des campagnes; il avait réservé ses encouragements pour ceux qui ravagent la terre, et n'avait guère songé à ceux qui la cultivent. Le Koran, qui est la règle de tout chez les Musulmans, s'est contenté de dire aux laboureurs que le ciel récompenserait leurs travaux, ce que la nature leur avait dit avant lui et mieux que lui.

» Depuis que nous sommes en Asie, poursuit le spirituel voyageur, nous admirons à chaque pas tout ce que la nature a fait pour la prospérité du pays, et nous déplorons tout ce que font de leur côté l'ignorance et la barbarie pour détruire ou neutraliser les bienfaits du ciel. Le tchiflik qui nous a reçus a des terres d'une immense étendue; les champs et les domaines qui en dépendent suffiraient, avec une médiocre culture, à l'approvisionnement et aux besoins d'une cité : mais la plus grande partie du territoire est inculte; le reste est négligé et mal cultivé. Une population active et industrieuse manque partout à cette terre féconde. Les Turks ont une répugnance presque invincible pour toute espèce de travail, et particulièrement pour tout ce qui a rapport à l'agriculture. Parmi les autres peuples qui habitent ces contrées, il en est pourtant deux auxquels les travaux et les mœurs agricoles sont encore plus étrangers qu'aux musulmans; je ne crois pas qu'un israélite ait manié une pioche ou conduit une charrue depuis que le peuple d'Israël a perdu les riches vallées d'Éphraïm et les fertiles plaines de Saron. D'un autre côté, les Arméniens, qui se livrent à toutes sortes de métiers dans les villes, ne s'occupent point des soins de la culture ni des travaux de la campagne; ainsi les Grecs sont les seuls par qui la terre soit remuée et fertilisée. Tout le pays qui borde l'Hellespont, notamment, n'est cultivé que par des Grecs sous l'indolente surveillance des Turks. »

Les détails qui suivent offrent quelques particularités qui intéresseront nos agronomes. C'est toujours M. Michaud qui parle (1).

« Tandis que nous étions assis sous notre tente de feuillage, on battait le blé autour de nous. Un large plateau, hérissé de cailloux taillés en pointe, est traîné par deux bœufs ou deux buffles; un homme, armé d'un aiguillon, se tient debout sur

¹ Ouvrage cité, p. 55.

le plateau et dirige la marche circulaire des bœufs attelés devant lui. Le plateau, en passant sur les gerbes de blé étendues à terre, brise la paille et sépare le grain des épis. Nous avons remarqué autour de nous plusieurs instruments d'agriculture; j'étais curieux surtout de voir la charrue et les voitures de transport dont on se sert sur les rives du Practius [1]. De même qu'on peut reconnaître ici les chars tels qu'ils sont décrits par Homère, on y peut trouver aussi la charrue telle qu'elle est sortie des mains de Triptolème. Il n'entre aucune partie de fer dans la construction des charrues, et celles que nous avons vues ne ressemblent guère à ce que dit l'un de nos poëtes

Du soc cultivateur luisant sur nos sillons.

La plupart des chariots de transport sont à deux roues. Les roues n'ont point de jantes, et ne présentent à l'œil qu'une planche arrondie semblable au fond d'un tonneau ou bien à la cible d'un tir. La roue est fixée à l'essieu et tourne avec lui. J'ai vu cependant des chars comme les nôtres, des chars à quatre roues, mais de la construction la plus grossière. On ne se sert que de buffles et de bœufs pour la charrue et les voitures.

» En jetant un coup d'œil sur les champs qu'on venait de moissonner, nous avons pu nous apercevoir que les grains avaient été semés clair, car les épis se trouvaient dispersés assez loin les uns des autres. La terre produit de l'orge, du blé, du sésame, du maïs. On trouve en quelques endroits du coton; mais les sauterelles en ont dévoré les jeunes plants. Les pâturages de Percote sont encore ce qu'ils étaient dans l'antiquité; aussi nourrissent-ils un grand nombre de bestiaux. Nous avons vu paître sur les bords du Practius beaucoup de jeunes chevaux : d'où je conclus qu'on y fait des élèves, et que Déli Effendi a dans ce lieu ses baras comme le roi Priam. Les troupeaux vont chercher leur pâture à l'ombre des bois ou sur le bord des eaux; les vastes prairies qui avoisinent la mer n'ont jamais connu le tranchant de la faux. On ne récolte pas de foin en Orient. Le bétail et les chevaux, lorsqu'on les renferme dans

[1] Le *Practius* est un des cours d'eau qui sortent des contre-forts de l'Ida, et viennent déboucher dans l'Hellespont.

l'étable, n'ont que de la paille hachée. Les étables de ce pays ne sont autre chose que des enceintes fermées par des cloisons de bois ou par des murailles de pierre ou de terre; dans les parcs, tous les animaux de la ferme, excepté les chèvres et les brebis, se trouvent confondus.

» Nous avons pu visiter à notre aise la cour et le jardin du tchiflik. La cour d'une ferme turque n'a point l'aspect animé de nos fermes de la Brie ou de la Beauce; un colombier, quelques poules, un troupeau d'oies, voilà tout ce que nous avons vu dans la basse-cour. Je dois dire toutefois qu'on ne trouve point autour d'un tchiflik ces tas de fumier et ces eaux croupissantes qui infectent les abords de nos fermes et de nos chaumières. »

Un tableau d'un autre genre, tracé par un des récents explorateurs de la Péninsule [1], nous a fait connaître, sous un point de vue plus spécialement pittoresque, l'aspect général de la Natolie occidentale et des forêts qui en couvrent les grandes montagnes. Ces montagnes, nous le savons, avec leurs pentes verdoyantes, et leurs fraîches vallées, et leurs cimes chargées d'une luxuriante végétation, rappellent les plus beaux sites de la Thessalie ou de la Suisse. Comme le ciel de ces régions alpines se ressemble, le botaniste y trouve aussi presque uniformément les mêmes espèces d'arbres et de plantes : cette remarque s'applique également et au massif de l'Ida, et à celui de l'Olympe, et aux montagnes qui lient entre eux ces deux groupes en séparant le versant de la Propontide du bassin égéen de l'Hermus, et aux crêtes élevées qui dominent les sources de ce dernier fleuve et celles des hauts affluents du Méandre, et à la chaîne entière du Taurus depuis les caps avancés de la Carie jusqu'aux bords de l'Euphrate, et aux gradins superposés qui s'échelonnent à partir des rivages de la mer Noire jusqu'au niveau supérieur du haut plateau cappadocien. Sur toutes ces montagnes, on voit croître les diverses espèces de chênes, l'arbousier, le pin et le sapin, le hêtre, le charme, l'orme et le frêne, le noyer et l'érable, le cerisier sauvage et le poirier, le châtaignier, le tilleul, le platane et le bouleau. Dans les montagnes de la zone du Nord surtout, où le ciel plus chargé de

[1] Ch. Fellows, cité ci-dessus, p. 328.

vapeurs entretient une plus grande humidité, quelques-uns de ces arbres atteignent des dimensions véritablement colossales. Le buis n'a pas cessé, comme au temps de Virgile, d'ombrager la côte paphlagonienne et les bords voisins de Trébizonde. Les épaisses forêts de la Bithynie orientale et de la Paphlagonie sont les inépuisables chantiers où Constantinople vient chercher les matériaux de ses constructions en bois, si fréquemment renouvelées par l'incendie; c'est là que s'approvisionnent ses chantiers de constructions navales, et la marine de l'Europe entière pourrait s'y alimenter, aussi bien que de poix, de chanvre et de lin [1]. D'immenses quantités de bois de construction et de combustible se sont également exportées dans tous les temps des ports de la Carie pour différents points de la Méditerranée, et en particulier pour l'Égypte; un autre objet d'exportation considérable fourni par les forêts de la Natolie est la noix de galle ou vélanède, que l'on récolte sur une espèce de chêne particulière à cette contrée, le chêne vélani des Grecs, *quercus ægylops* de la nomenclature botanique, répandu depuis les bords de l'Hellespont où il couvre les pentes de l'Ida, jusqu'aux confins de la Syrie [2]. Smyrne et Makri sont les deux marchés principaux de cette substance, dont la teinture fait un grand usage. Outre ces arbres et beaucoup d'autres, communs à toutes les régions boisées de la Péninsule, les diverses zones du Taurus en ont un certain nombre qui leur sont plus particulièrement propres : tels sont le térébinthier, le paliure, le genévrier, le savinier, le myrte, le lentisque et le *styrax* à la résine odoriférante, et surtout le cèdre au port majestueux [3]. Il faut remarquer néanmoins que le cèdre semble disparaître graduellement des sommités du Taurus, ce que Labillardière et Volney avaient déjà observé pour le Liban à la fin du dernier siècle.

[1] Olivier, *Voyage dans l'Emp. Ottom.*, t. I, p. 207 et 221, édit. in-4.
[2] *Id.*, p. 252.
[3] Belon, *Observations*, liv. II, c. 110; Olivier, III, 484; Browne, *Travels*, p. 411; Corancez, p. 857, etc.

§ III.

Animaux.

Les sombres forêts qui forment comme une ceinture continue autour du Plateau et qui descendent jusque dans les vallées inférieures, servent de retraite à de nombreuses espèces d'animaux sauvages. Le loup, le chacal et le renard y sont surtout très-communs; on y trouve aussi le sanglier [1]. L'ours de la Cappadoce orientale et de la zone du Nord s'est quelquefois égaré au Sud jusque dans le Taurus cilicien [2]. Le lion fut jadis très-répandu dans toute la Péninsule [3], et il paraît certain qu'on le trouve encore en Lycie dans les gorges du Cragus, ainsi que la hyène et un autre carnassier des climats chauds, qui d'après son nom turk de *kaplan*, doit être le tigre ou le léopard [4]. Le tigre, le lynx et la hyène hantent aussi les vallées solitaires du Taurus central [5].

Mais ces redoutables tribus d'animaux carnassiers, confinés dans la profondeur des forêts ou dans les montagnes les moins accessibles, n'ont pas empêché les animaux utiles de se multiplier dans les plaines découvertes ou dans les vallées du littoral. On sait quelle fut l'antique réputation des haras de la Cappadoce et de ceux de la Paphlagonie; les élèves qui peuplent encore les immenses pâturages de ces provinces n'ont pas démérité de leurs aïeux [6]. La Cilicie, la Paphlagonie et la Carie nourrissent un certain nombre de chameaux; le mulet est plus répandu, dans le Sud ainsi que dans le Nord, et il le cède peu

[1] Corancez, p. 356; Arundell, *Seven Churches*, p. 239.

[2] Hadji-Khalfa, Description du livah de Kaisarièh, trad. Ms. d'Armain; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 103; *Journal des Voyages*, t. XXVIII, p. 312; W. Hamilton, vol. I, p. 287; Olivier, t. I, p. 246. Comp. Libanius, *Epist.* 1454, p. 665, édit. Wolf.

[3] *Voyez* les autorités alléguées par M. Alfred de Maury, dans la *Revue Archéologique*, t. II, p. 540.

[4] Fellows, *Lycia*, p. 157.

[5] Leake, p. 112; W. Hamilton, vol. II, p. 316.

[6] Fourcade, dans les *Ann. des Voyages*, t. XIV, p. 51; Eug. Boré, t. I, p. 218. Comp. Corancez, p. 361, et Fellows, *Lycia*, p. 98.

à la belle race de Syrie. Le bœuf est généralement petit et sa viande de qualité médiocre ; on recherche davantage celle du mouton et du chevreau. Le buffle se trouve ici en nombreux troupeaux.

L'Asie-Mineure a deux races de chèvres très-différentes : l'une, à poil noir ou brun foncé, très-rapprochée de la chèvre d'Europe, est la plus répandue en Natolie où elle est indigène ; l'autre, particulièrement confinée en Galatie autour de la ville d'Angora qui lui a donné son nom, se distingue par une toison d'une blancheur éclatante, longue, soyeuse, d'une finesse extrême et frisée naturellement : celle-ci est originaire des contrées plus orientales, et ne paraît pas avoir été introduite à l'Ouest de l'Euphrate avant l'arrivée des Turkomans [1]. D'innombrables essaims d'abeilles déposent leur miel dans le creux des arbres, et fournissent aussi à l'exportation d'énormes quantités de cire [2]. Des volatiles d'une chair excellente peuplent les habitations rurales de la Natolie, et le gibier de toute espèce pullule dans ses campagnes à demi incultes.

[1] Corancez, *Itinér. d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*, p. 307 et suiv. ; Aucher Éloy, *Voyages en Orient*, p. 68. Comp. Belon, *Observations*, liv. II, ch. 112 ; Busbequii *Itinera*, p. 73, édit. 1581 ; Tournefort, t. III, p. 334, édit. de Lyon ; Olivier, t. I, p. 195, édit. in-4.

[2] Olivier, I, 200.

CHAPITRE III.

Population de l'Asie-Mineure.

§ Ier.

Aperçu général.

Ce n'est pas aux arides et froids calculs de la statistique que nous demanderons nos renseignements sur la population de la Natolie. Ces calculs, d'ailleurs, manquent ici complétement de base, et les chiffres que l'on peut hasarder reposent sur des appréciations tout à fait conjecturales. Celles de M. Félix de Beaujour, qui portent à huit millions environ la somme totale des habitants de la Péninsule, Turks et raïas, sédentaires et nomades, paraissent plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité. Dans ce calcul, les Musulmans entreraient pour cinq millions; les Chrétiens, Grecs ou Arméniens, pour trois millions seulement [1]. Ce qui est certain, c'est qu'un pays dont la superficie égale celle de la France ne fournit qu'à grand'peine une existence chétive à une très-faible population, tandis qu'avec un autre gouvernement et un meilleur mode d'administration, il entretiendrait abondamment une population quatre fois plus nombreuse : tant les institutions influent sur le bonheur des hommes et la richesse des États! Tous les voyageurs récents s'accordent d'ailleurs à dire que la population des provinces diminue chaque jour, loin de s'accroître, résultat que l'on attribue surtout au mode désastreux de recrutement employé depuis dix ans par le gouvernement de Constantinople [2].

[1] *Voyage Milit. dans l'Emp. Ottom.*, t. II, p. 189. 1829.

[2] *Voyez* notamment les remarques de M. William Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 285. — On assure que des améliorations ont été introduites tout récemment dans l'administration de ces malheureuses provinces; mais nous ne saurions dire quelle est l'étendue de ces améliorations, et c'est au temps à nous apprendre quelle en aura pu être l'efficacité.

A aucune époque de son histoire, l'Asie-Mineure n'eut une population qui formât un tout compacte et homogène. Colonisée, dans les plus anciens temps, par des peuples d'origine et de langues différentes, ces différences se perpétuèrent de siècle en siècle, ou du moins elles ne s'effacèrent jamais complétement. Même au temps des Romains, à plus forte raison à l'époque de la domination grecque et dans les périodes antérieures, il y avait dans la Péninsule des Cappadociens, des Phrygiens, des Paphlagoniens, des Galates, des Ioniens, des Cariens, des Lyciens, des Ciliciens, etc.; mais nul principe d'unité qui dominât ces diversités natives, et leur imprimât une action commune. Il y avait des membres et pas de corps; des tribus ou des peuples, et pas de nation. Jamais la Péninsule n'a eu même un nom qui lui fût propre, un nom qui fût l'expression de sa nationalité; ceux d'*Asie-Mineure* et de *Natolie* ne sont, nous le savons, que de simples appellations qualificatives créées par les peuples voisins. Le seul lien qui en ait jamais rapproché les populations diverses est celui de la conquête et de la domination étrangère :—lien factice qui comprime et n'unit pas. Les Assyriens d'abord, et plus tard les Perses, puis les Macédoniens et les Romains, puis enfin les Turks de Seldjouk et d'Osman, tous venus du dehors armés du glaive des conquérants, ont régné tour à tour sur l'Asie-Mineure et en ont fait une province de leur empire. Cet état de choses y existe encore aujourd'hui. Encore aujourd'hui la Natolie nous présente dans ses populations plusieurs couches superposées, — s'il nous est permis d'emprunter cette image à la langue des géologues; — et ces éléments de population ne sont pas seulement étrangers entre eux, mais ennemis. Des différences irréconciliables d'origine, de langage, de souvenirs, de mœurs et d'intérêts, des différences qui descendent jusqu'à la racine des choses et touchent à ce qu'il y a de plus vivace dans les sentiments humains, établissent autour de chacun d'eux une barrière qui les constitue dans un antagonisme permanent. Les *Turks* règnent ici tout à la fois et par le droit de conquête et par le nombre. La Natolie est leur patrie de choix, leur terre de prédilection. Dans leurs provinces d'Europe, ils sont moins nombreux que les Chrétiens conquis; dans la Natolie, ce sont les Chrétiens qui sont en minorité. Ces

provinces d'Asie sont d'ailleurs plus rapprochées de la patrie originaire des Osmanlis, et ils s'y sentent affranchis du contact tout à la fois odieux et redouté des grandes nations européennes. Au-dessous d'eux nous trouvons les *Grecs*, descendants dégénérés des anciens Hellènes qui jetèrent tant d'éclat sur ces plages asiatiques, leur seconde patrie, avant que leur race se fût abâtardie sous le règne énervé des Byzantins. Les Grecs ne comptent plus guère que pour deux millions dans la population totale de la Péninsule; encore faut-il observer que leur nom comprend tout ce qui peut rester des populations aborigènes, Phrygiens, Ciliciens, Paphlagoniens et autres. Après les Grecs, viennent les *Arméniens*, chrétiens comme eux et comme eux rangés sous la dénomination flétrissante de *raïas*, c'est-à-dire de sujets, de serfs. Les Arméniens sont répandus individuellement dans toutes les grandes villes de la Turquie, notamment à Constantinople; mais le fond de la race, à présent comme dans l'antiquité, occupe la partie droite du bassin de l'Euphrate, à l'Occident du fleuve. C'est la petite Arménie, *Armenia Minor*, qui n'est qu'une extension de la grande Arménie comprise entre le haut Euphrate et la mer Caspienne. Enfin, pour terminer le recensement des éléments divers de la population actuelle de la Natolie, il faut encore nommer les *Turkomans* et les *Kourdes*, dont les tribus nomades, vivant à la fois du produit de leurs troupeaux et du produit de leurs rapines, sont répandues dans toute l'étendue de la Péninsule, les premiers depuis la mer Égée jusqu'aux confins du bassin de l'Euphrate, les seconds dans les limites mêmes de ce bassin depuis Erzeroum jusqu'aux plaines du nord de la Syrie. Les Turkomans sont les ancêtres des Turks sédentaires de Constantinople et des autres villes de l'empire; les Kourdes, tout à fait distincts d'origine et de langage, sont sortis des âpres vallées du Kourdistan, à l'Orient de l'Euphrate.

Parmi les trois grandes classes de la population sédentaire, les Turks ont seuls le droit de porter les armes; à eux seuls aussi sont réservées les fonctions publiques que l'État rétribue. Ils sont en outre marchands et artisans; très-peu se livrent à la culture du sol. Les Grecs, au contraire, sont principalement cultivateurs, quoique dans les villes beaucoup exercent les pro-

fessions commerciales et les arts manuels de l'industrie; il en est de même des Arméniens dans les parties orientales de la Péninsule, et de plus, ils ont concentré dans leurs mains tout le haut commerce et la banque. Les *juifs*, qui entrent pour une proportion notable dans la population des principales villes, y sont de même exclusivement adonnés au trafic et à l'industrie.

Ce n'est que pour mémoire que nous avons à mentionner les *Lazes* et les *Tchinganis*. Les Lazes, peuple de race géorgienne, s'étendent seulement dans quelques vallées de la côte Pontique à l'Ouest de Trébizonde, où ils ne forment qu'une population d'une faible importance numérique; les Tchinganis ou Bohémiens, quoique beaucoup plus nombreux et répandus sur toute la surface de la Natolie, n'y constituent, ici comme partout où se sont propagées leurs hordes vagabondes, qu'une population flottante qui ne saurait figurer dans le cadre d'un recensement régulier.

Telles sont, dans leur ensemble et dans leurs rapports mutuels, les différentes classes qui composent aujourd'hui la population de l'Asie-Mineure; nous allons maintenant entrer sur chacune d'elles dans quelques détails particuliers.

§ II.

Population sédentaire. — Les Turks.

La première, la plus nombreuse et la plus forte des nations de l'empire Ottoman, c'est, nous l'avons dit, celle des *Osmanlis*. Ce nom d'Osmanlis, dérivé d'Osman ou plutôt Othmân, le fondateur de l'empire, est le seul que la nation dominatrice se donne, le seul qu'elle reconnaisse et qu'elle accepte; elle regarde comme une injure celui de *turk*, réservé aux tribus encore nomades. Ce sont les Osmanlis qui par leurs conquêtes ont fondé l'empire; seuls ils sont chargés de le défendre, et tous les autres peuples vivant sous les lois du sultan leur sont subordonnés. Cette nation s'accroît tous les jours par les déserteurs des autres croyances; mais elle ne permet à aucun de ses membres de l'abandonner pour changer d'état et de religion. Quelque nombreuses et quelque profondes que soient les diversités qui dis-

tinguent entre elles les nations non musulmanes de l'empire et qui les séparent toutes ensemble des Osmanlis, la plus profonde, ou plutôt la seule réelle aux yeux de ceux-ci, c'est la religion. Dès que cette barrière s'est abaissée, pour lui toutes les autres s'effacent. Tout individu qui abjure la religion de ses pères pour adopter celle de Mahomet, entre par cela seul dans la nationalité turque. Il change d'habillement et d'habitudes, en même temps que de condition civile et d'état politique, et dès ce moment il partage en tout les priviléges du peuple conquérant.

Des institutions tout à fait militaires et le souvenir de leurs anciennes victoires donnent encore jusqu'à un certain point aux Osmanlis le caractère fier, noble et hardi des peuples guerriers. Une religion, qui, élevant l'âme de ses sectateurs vers des contemplations séduisantes, leur prêche des vertus simples, l'aumône, la charité, l'obéissance, tend à rendre les Osmanlis charitables, hospitaliers, probes, respectueux envers leurs chefs.

Le dogme de la prédestination, que l'islamisme consacre, leur procure dans la douleur et au milieu des plus grandes calamités une résignation supérieure à celle des anciens Stoïciens.

L'égalité politique qui existe entre tous les Osmanlis, et l'espoir que chacun d'eux a de parvenir aux plus hautes dignités, donnent à tous un air de fierté et d'importance. L'Osmanli, qui du dernier rang est parvenu à occuper une place éminente, prend sans effort et sans exciter le moindre étonnement, le ton et la gravité nécessaires à son nouvel emploi. Mais des révolutions fréquentes, un gouvernement militaire, des lois sévères, des exécutions nombreuses, ont accoutumé l'Osmanli à la vue du sang, et l'ont disposé à la cruauté. L'influence d'un clergé ambitieux qui craint l'introduction des lumières, porte même aujourd'hui, malgré quelques réformes partielles du célèbre Mahmoud et du règne actuel, le plus grand nombre des Osmanlis à confondre dans un égal mépris les peuples civilisés de l'Europe avec les raïas de leur empire, et à n'accepter qu'avec une répugnance profonde, s'ils ne les repoussent pas avec colère ou dédain, des institutions qui amélioreraient leur sort politique, une instruction qui élèverait leur état moral et intellectuel, des arts qui adouciraient leur existence sociale.

Ces funestes préjugés, d'autant plus difficiles à extirper qu'ils se confondent avec le principe même sur lequel s'édifièrent la force et la puissance des Osmanlis, en font un peuple isolé des sociétés européennes, et qu'à juste titre notre haute civilisation peut qualifier de barbare.

En Turquie comme partout, d'ailleurs, la nature humaine a un fonds commun de bien et de mal qui ne permet ni d'accorder l'éloge sans restrictions, ni de déverser le blâme sans réserve. Si d'un côté les Turks rachètent par de bonnes et solides qualités, que l'on voudrait voir plus communes dans nos sociétés intellectuellement perfectionnées, le mépris qu'ils font de nos arts et de nos sciences, d'un autre côté il est bien certain que dans cette appréciation morale des musulmans il faut distinguer les classes et le rang social. Les classes inférieures sont d'une incontestable probité, et ce n'est pas là leur moindre mérite; mais cette vertu ne s'étend que très-modérément aux classes supérieures, quoique habituellement on puisse compter encore sur la parole d'un Turk riche ou puissant lorsqu'il l'a solennellement donnée. Le pouvoir corrupteur de l'argent semble être en raison croissante de l'élévation du rang. Aussi longtemps qu'un Turk est pauvre et que la tentation n'est pas arrivée jusqu'à lui, il est honnête, quoique intolérant et impérieux; mais dès qu'il est arrivé à quelque emploi ou qu'il a le maniement des deniers publics, ce n'est plus qu'un voleur éhonté. Ceci tient certainement au vice de l'administration turque, qui vend tous les emplois et laisse à ses fonctionnaires toute liberté de pressurer à son tour les peuples qu'ils devraient protéger; mais il n'en résulte pas moins une démoralisation dont la pernicieuse influence doit inévitablement réagir sur l'ensemble de la société [1].

Si l'appréciation morale des Osmanlis doit faire acception de la différence des classes, cette différence se fait sentir avec plus de force encore et d'une manière plus générale dans leur étude physique. D'après l'usage adopté par les Turks, dès les premiers temps de la conquête, de s'allier à des esclaves amenées

[1] Juchereau de Saint-Denis, *Révolutions de Constantinople*, t. I, p. 141. Comp. E. Boré, *Mémoires et Correspondance d'un Voyageur en Orient*, t. I, p. 269; Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 379.

de différentes contrées, il est facile de concevoir que de toutes les nations qui peuplent l'empire, ce sont les dominateurs mêmes du pays qui doivent avoir le sang le plus mélangé, et que l'effet de ces croisements continus doit se produire là surtout où ils sont le plus habituels, c'est-à-dire dans les classes élevées et riches de la société musulmane. Chez celles-là, depuis tant de générations, le sang originel de la race s'est si complétement mêlé au sang des belles esclaves grecques ou circassiennes, qu'il serait difficile aujourd'hui, pour ne pas dire impossible, d'y retrouver une seule physionomie véritablement turque; aussi les seigneurs du pays ont-ils un caractère de figure qui diffère essentiellement, au dire d'un observateur instruit [1], des classes inférieures du peuple.

Chez celles-ci le sang n'est pas sans doute resté pur de tout mélange; mais comme ces mélanges ont été moins nombreux et moins suivis, le type national a laissé plus de traces. On le reconnaît, dans le bas peuple de Constantinople et des autres villes de l'empire, à la saillie des pommettes, à une légère dépression des tempes, au relèvement de l'arcade orbitaire vers les angles externes, à l'allongement de la tête de l'avant en arrière. Ces caractères sont bien ceux que les voyageurs attribuent à toutes les tribus de langue turque encore répandues dans les steppes du centre et du nord de l'Asie. Le dernier, l'allongement de la tête, est commun aux deux classes; et il est d'autant plus facile de s'en assurer, que si l'on entre le matin chez un barbier, on voit des Turks de tous les rangs qui offrent leur tête rasée aux regards de l'observateur. Le nez est assez court, arrondi du bout, et les ailes des narines un peu relevées [2].

Les traits que l'on regarde communément en Europe comme étant ceux du véritable musulman, n'appartiennent donc, nous le répétons, qu'aux classes supérieures, où l'infusion du sang caucasien les a profondément modifiés. Ces traits ont de la beauté, et il y a dans toute la personne d'un Turk de haut rang un air de noblesse calme et froid, qui tient à l'habitude du com-

[1] Ch. Texier, dans Berger de Xivrey, *Appréciations historiques*, t. I, p. 232.

[2] Ch. Texier, *loc. cit.*

mandement absolu autant qu'à l'usage de vêtements amples et flottants. Les yeux, petits, mais pleins de feu, sont généralement noirs, ainsi que la barbe; le front est arrondi, le nez aquilin, la bouche petite, les dents belles, l'ensemble des traits fortement prononcé. Le teint est plutôt blanc que foncé, quelquefois bruni comme celui des Espagnols. Les oreilles sont développées, mais appliquées sur le temporal. La stature est haute, les épaules larges, la poitrine ample; en général, le cou est épais, les hanches fortes, les reins renflés, le ventre proéminent, l'ensemble du corps un peu massif.

Ce dernier caractère tient à l'habitude d'une vie presque inactive; on ne le retrouve pas chez les Turks des campagnes, dont les traits et la conformation réunissent parfois aux formes anguleuses et à l'agilité des Arabes le profil du visage et la physionomie spirituelle des Grecs [1].

Ces peuples ont une manière d'être qui contraste en tout avec celle des Européens. Nous portons nos cheveux : ils se rasent la tête; nous nous rasons le visage : ils portent la barbe et les moustaches. Nos habits sont étroits et serrés, les leurs amples et flottants. Nous marchons à pas précipités, ils marchent à pas lents; nous parlons vite et en gesticulant, ils ne remuent en parlant que les lèvres, et semblent compter leurs paroles. Ils parlent peu, et toujours sans émotion. Leur bonheur semble être dans le silence et le repos. Ils ne conçoivent rien à notre goût pour le mouvement, à notre agitation perpétuelle; et leur délassement favori, que l'on a plaisamment nommé une promenade turque, est d'être assis sur un sopha ou sur une pelouse, la pipe à la bouche.

Il peut y avoir des exceptions individuelles, surtout à Constantinople, où le contact avec les Francs est fréquent; ces habitudes ont pu être plus ou moins modifiées depuis les tentatives de réforme sociale faites par le dernier sultan sous l'influence des idées européennes, et plus faiblement poursuivies par le sultan actuel; mais ces exceptions et ces modifications, jusqu'à présent du moins, sont encore assez rares et relativement peu sen-

[1] Ch. Texier, *ibid.* Renouard de Bussières, *Lettres sur l'Orient*; Félix de Beaujour, *Voyage Milit. dans l'emp. Ottom.*, t. 1, p. 190.

sibles, et elles deviennent surtout d'autant moins sensibles et plus rares que l'on s'éloigne davantage du centre du gouvernement et que l'on s'enfonce plus avant dans les provinces asiatiques.

La vie morale des Osmanlis diffère de la nôtre plus encore que la vie physique. Ils sont régis par un gouvernement qui ne leur laisse rien à faire pour la chose publique, et qui prend pour sa peine une partie de leurs biens : ils la lui abandonnent sans regret; et quand ce gouvernement, non content de prendre leurs biens, leur demande encore leur vie, ils la lui donnent avec résignation, comme s'ils l'avaient reçue de lui et qu'ils ne l'eussent que par emprunt. Ils ne sortent de leur apathie que lorsqu'ils sont agités par quelque grande passion; mais cette passion ne les agite pas longtemps, parce qu'ils la satisfont sur-le-champ sans en calculer les suites. Haïssent-ils quelqu'un? ils le tuent. Convoitent-ils son bien? ils le lui prennent violemment. Aiment-ils une femme qu'on leur refuse? ils l'enlèvent de force. En sont-ils jaloux? ils l'enferment sous clef. C'est toujours un vent impétueux qui les pousse sur les flots de la vie, ou un calme profond qui les y retient sans mouvement. On voit bien qu'ils vivent dans une société qui ne réprime ni ne dirige aucun de leurs penchants. Notre curiosité, notre sollicitude, notre loquacité surtout, excitent leur surprise et leur pitié. Avec cette manière d'être, sont-ils plus heureux que nous avec la nôtre? Ils le prétendent, nous pensons le contraire : il faut croire que chacun est heureux à sa manière. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre désir de voir et de savoir, de communiquer aux autres notre instruction et de recevoir la leur, d'associer avec eux nos pensées et nos volontés, — c'est que notre sollicitude, notre activité, notre amour des richesses et des distinctions, sont les grands ressorts de cette machine sociale qui se meut sous nos yeux en Europe, et qui nous entraîne dans son mouvement; et c'est ce mouvement perpétuel, qui, modifiant sans cesse le monde moral comme le monde physique, nous pousse sans trêve et sans repos dans les routes illimitées du progrès tel que le comprend la dévorante énergie de notre intelligence. S'il n'y avait que des Musulmans dans le monde, on n'y verrait pas ce spectacle d'activité bruyante, de luttes passionnées et d'ef-

forts incessants dont nous le remplissons. Cependant les Musulmans sont des hommes, et sans nul doute l'état stationnaire de leur société est l'ouvrage de leurs institutions plus que celui de leur nature [1].

Les connaissances des Turks sont, on le conçoit, très-bornées; jusqu'au règne du sultan Mahmoud, le grand réformateur, l'éducation était à peu près réduite à l'étude du Koran et de la langue arabe. Ils ont quelques connaissances en mathématiques et en navigation, ce dont ils sont redevables au baron de Tott, qui établit en 1773 une école d'adultes à l'Arsenal pour l'étude de ces deux sciences : encore n'y ont-elles jamais été enseignées que très-imparfaitement par des professeurs musulmans qui auraient eu peine à lutter contre nos moindres écoliers. On peut dire qu'ils ne savent rien en histoire générale, non plus qu'en physique, en géographie et en botanique. La médecine aussi est chez eux à l'état d'enfance, bien que depuis quelques années elle ait été un peu plus cultivée. Quant à la chirurgie, elle est beaucoup moins avancée encore; aussi trouve-t-on à Constantinople, comme dans les villes principales de l'empire, nombre de médecins et de chirurgiens européens, auxquels les Turks ont une bien plus grande confiance que dans les praticiens indigènes.

Les maladies sont en général peu fréquentes et peu sérieuses parmi les Turks, qui sont pour la plupart des hommes sains et robustes. Un fait assez singulier, qui semble contraster avec leur apathie universelle, c'est que presque tous sont malades d'imagination : un Turk ne pourra guère se trouver en société d'un médecin, ou même seulement d'un Européen, sans l'entretenir aussitôt de ses mille et une maladies, sans donner son pouls à tâter, sans réclamer des avis et des ordonnances. Pour lui, les médicaments sont un vrai besoin; aussi les médecins qui connaissent les Turks ne manquent-ils jamais de leur en prescrire de bien innocents, dont ils chantent les louanges. En Turquie, comme dans toute l'Asie, on fait de l'opium un usage des plus abusifs, et l'habitude que ces peuples en contractent

[1] Ch. Texier, *ibid*; Renouard de Bussières, *Lettres sur l'Orient*; Denon, *Voyage en Égypte*, t. I, p. 139; Félix de Beaujour, *Voyage Milit.*, II, 190; Victor Letellier, *Voyage et Itinér. à Constantin.*, etc., p. 280.

de bonne heure les amène graduellement à l'employer à des doses extrêmes.

Les Turks réputés instruits doivent de toute nécessité connaître la langue arabe, qui est pour eux la langue sacrée, puisque le Koran, écrit dans cette langue, ne doit pas être traduit; beaucoup en outre se livrent à l'étude du persan. De ce que l'arabe et le persan sont deux langues indispensables à un Turk, il n'en faudrait pas conclure que l'idiome turk soit sans beauté et sans richesse : il possède au contraire ces deux qualités, et se distingue encore comme idiome harmonieux. Bien qu'il ait emprunté beaucoup aux Arabes et aux Persans, il n'en a pas moins gardé son caractère propre, et sa grammaire ne ressemble à celle d'aucune des langues de l'Asie ou de l'Europe.

Les orientaux font cette remarque sur les trois idiomes principaux des peuples musulmans, que l'arabe persuade, que le persan flatte et que le turk menace. On en pourrait inférer que la langue turque est dure et âpre; mais c'est au turk primitif, au turk parlé par les hordes d'Ertoghrul et d'Othmân, ou par les tribus nomades du centre de l'Asie, que ce vieux adage fait allusion, non au turk tel qu'il s'est formé sous les Osmanlis, et surtout dans la capitale. Comme la langue française en Europe, la langue turque prévaut dans une grande partie de l'Asie et sur une portion considérable du pourtour méridional de la Méditerranée. En Égypte, elle est presque autant parlée que l'arabe, et l'on trouve aussi à la pratiquer dans une grande partie des îles de l'Archipel. Sauf la grammaire, qui, dans tous les dialectes turks, est à peu de choses près la même, il y a du reste d'énormes différences entre le turk littéraire de Constantinople et de l'Asie-Mineure, et les nombreux dialectes de la même famille, dont le domaine s'étend depuis le pied de l'Atlas jusqu'aux bords sibériens de la mer Glaciale [1].

[1] Victor Letellier, Voyage cité, p. 286. 1840. J. Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 210 sqq. 1823.

§ III.

Population sédentaire. Suite. — Les Grecs.

Au premier rang des peuples-serfs de la Turquie, nous trouvons les Grecs. Dépossédés de leur patrie par les Turks, ou du moins réduits à n'y plus vivre que dans la triste condition que leur a faite la conquête, ils gardent au fond du cœur, refoulé mais non éteint, le profond sentiment de leur nationalité détruite. Ce sentiment peut se cacher sous les dehors de gaîté turbulente et de folle insouciance que les Grecs d'Asie, aujourd'hui comme aux temps glorieux de leur grandeur nationale, doivent à l'influence de leur beau climat; il peut avoir été affaibli, effacé peut-être chez beaucoup d'entre eux par l'ignorance profonde où leur clergé les maintient, dirigé à cet égard par la politique du gouvernement turk; mais le feu sacré se conserve pur et vif dans quelques âmes d'élite, assez fortes pour avoir échappé à la dégradation générale. On a comparé les Grecs à de grands enfants oubliant leur avilissement et dansant avec leurs chaînes : arrive l'heure de la régénération, et ces enfants pourront redevenir hommes, et ces chaînes pourront se changer dans leurs mains en armes libératrices. L'exemple de leurs frères d'Europe est là pour montrer que le sentiment de l'indépendance nationale peut se réveiller encore, impétueux et terrible, après plusieurs siècles de léthargie.

Le temps, en effet, n'a pas changé la nature de cette nation heureusement douée. On retrouve toujours en elle ce peuple remuant, spirituel, ami des arts et apte à tout ce qu'il veut sérieusement. Mais en revanche, il faut le dire, les Grecs ont conservé non-seulement la frivolité et l'inconstance que leur reprochaient les Romains, mais aussi ce défaut plus grave qui arrachait au chantre d'Énée ce vers devenu proverbial :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Pouvons-nous en être étonnés? Où se seraient-ils corrigés de ce vice? Est-ce dans la servitude, depuis la chute du Bas-Empire, alors qu'il faut surtout user de déguisements et d'artifices? Ou

bien encore, est-ce dans les derniers temps, à l'école de corruption et d'immoralité des Phanariotes? Ces derniers chefs d'une aristocratie née de la vénalité ou de la prostitution, et enrichie par les exactions iniques de l'hospodarat, n'ont-ils pas au contraire achevé de démoraliser la nation? et ne sont-ce pas eux encore, qui, préférant leur intérêt particulier au bien général, ont longtemps paralysé les efforts de la Grèce cherchant à briser ses fers? Aujourd'hui que ce parti n'existe plus que de nom et qu'il n'exerce plus sa fatale influence, les Grecs ne font cependant pas d'aussi rapides progrès vers l'amélioration sociale que les natures généreuses et sympathiques pourraient le désirer. L'absence à peu près absolue d'éducation publique, surtout chez les femmes, est pour beaucoup sans nul doute dans cet état d'infériorité morale [1]. Mais, encore une fois, à côté du mal est le remède, et les descendants des instituteurs de l'Occident ne sauraient être condamnés à croupir éternellement dans une ignorance qui est la condition essentielle de leur esclavage.

La servitude qui depuis six cents ans courbe leurs fronts vers la terre, si elle a laissé quelque trace dans le caractère moral de la nation, n'a pas du moins marqué leurs traits de son flétrissant stigmate. Les Grecs d'Asie, comme les Grecs des îles et ceux d'Europe, offrent toujours dans leur physionomie et dans leur conformation ces lignes suaves et pures, et ces proportions exquises, dont l'harmonieux ensemble, idéalisé par les grands artistes de la Grèce ancienne, est resté pour nous le type de la beauté physique dans sa plus noble expression. « Les vieillards, dit un voyageur en parlant des habitants actuels de l'Ionie, y rappellent continuellement ces belles attitudes et ces têtes de caractère qu'on va étudier dans l'école italienne. On retrouve les contours des statues des Grecs et les profils de leurs médailles, dans les traits de leurs descendants dégénérés; et on voit quelquefois des ressemblances marquées entre les figures

[1] Dallaway, *Constantinople anc. et mod.*, 1794, t. I, p. 8, trad. franç.; Mac Farlane, *Constantinople et la Turquie* en 1828, t. I, p. 87, trad. franç.; Juchereau de Saint Denis, *Révolutions de Constantinople*, t. I, p. 144; Eug. Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, 1838, t. I, p. 151.

qui nous restent des héros anciens et un paysan ou un matelot. Dans les îles, et surtout dans celle de Khio, cette régularité de traits et ce beau teint, qui inspiraient les poëtes et transportaient les héros de l'antiquité, se montrent encore et ravissent le voyageur. — Mais dans ces climats, ajoute M. Dallaway, la beauté est de peu de durée et ne se conserve guère au delà de trente ans; et comme la longévité y est aussi commune que dans aucun autre pays, nous nous expliquons par là comment les poëtes grecs ont versé tant de sarcasmes sur les charmes flétris [1].

Une observation qui a son importance pour l'histoire physique des races humaines, c'est que la couleur de cheveux qui domine parmi les habitants actuels de la Paphlagonie, est la nuance claire des peuples du Nord, c'est-à-dire le blond ou le châtain [2]. Les anciens Paphlagoniens, nous le savons, étaient un rameau des peuples blonds qui couvrirent originairement tout le Nord-Ouest de l'Asie-Mineure; et cette portion écartée de la Péninsule est une de celles où la population primitive, confinée au fond de ses vallées profondes, a été le moins exposée aux chocs des immigrations subséquentes, et a dû conséquemment éprouver le moins d'altérations. Il est à regretter que jusqu'à présent les explorateurs n'aient pas songé à recueillir dans les diverses régions de l'Asie-Mineure un plus grand nombre d'observations de cette nature.

Dans quelques villages de la Natolie, les Grecs ont été dominés par la race conquérante au point d'avoir oublié leur propre langue et de ne plus parler que le turk [3]; mais ce cas est rare, et sauf ce très-petit nombre d'exceptions, la race conquise a conservé partout l'idiome de ses pères. La langue que parlent les Grecs modernes de la côte Asiatique, aussi bien que ceux des îles et de la Grèce d'Europe, a néanmoins éprouvé, au contact

[1] Dallaway, I, 9; Add. Mac Farlane, I, 86; Keppel, *Journey across the Balcan*, etc., 1829, vol. II, p. 354, etc., etc.

[2] Observations géographiques sur la route de Sinope à Constantinople, par M. B., employé dans les consulats de la mer Noire. Dans le *Journal des Voyages*, t. XXVIII, p. 302; XXIX, p. 5.

[3] Chandler, t. II, p. 160, trad. franç.; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 46; Beaufort, *Karamania*, p. 123; Keppel, *Journey across the Balcan*, vol. II, p. 331 et 355; Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, vol. I, p. 334.

de leurs dominateurs, assez d'altérations pour différer notablement du grec ancien tel que les écrits classiques nous l'ont transmis. Entre le grec moderne et le grec littéral, on trouve et les mêmes différences et les mêmes analogies qu'entre l'italien et le latin. On distingue aujourd'hui l'ancien grec du grec moderne par les dénominations d'*hellénique* pour le premier, et de *romaïque* pour le second.

Le romaïque n'est pas uniforme dans toutes les provinces où il règne. En Morée et sur les côtes de l'Adriatique, on y trouve un grand nombre d'expressions vénitiennes; dans l'Archipel et dans l'Ionie, il a fait au turk des emprunts non moins nombreux. La langue classique s'est conservée presque pure chez les Grecs du Fanal [1]; chez ceux de Péra, elle a subi plus d'altérations et renferme plus d'idiotismes nouveaux. Au total, les différences entre les divers dialectes du grec actuel et le grec littéral, portent à la fois sur la grammaire et sur la prononciation, bien qu'il soit assez difficile de déterminer précisément en quoi consistent les altérations de cette dernière espèce [2].

§ IV.

Population sédentaire. Suite. — Les Arméniens et les Juifs.

Entre les Turks et les Grecs, s'est en quelque sorte glissée une nation sans culture intellectuelle, mais habile dans les spéculations d'argent et douée d'un certain tact sous une apparence de rusticité. Rapprochés des Musulmans par leurs habitudes et leurs usages domestiques, qui leur ont fait adopter pour les femmes la sévérité du *harem* et la gêne du *iachmak* [3], les Arméniens n'inspirent aux Turks aucune défiance : ce sont les sujets les plus dociles, les plus fidèles, les plus soumis. Tous les

[1] Les familles princières grecques habitaient le Fanal, quartier de Constantinople sur le port; c'est de là que sont venues les expressions de *Grecs du Fanal* et de *Phanariotes*.

[2] Dalloway, t. II, p. 262, trad. franç.; Leake, *Researches in Greece*, in-4, 1814, ch. Ier. Comp. Victor Letellier, *Voyage et Itinéraire*, I, 395.

[3] Le *iachmak* est un voile de mousseline qui enveloppe la tête et le cou des femmes, et ne laisse apercevoir que les yeux.

Arméniens de Constantinople et de la plupart des grandes villes de l'empire sont banquiers ou négociants; beaucoup d'entre eux y ont acquis d'immenses fortunes. Les caravanes qui viennent de l'Inde à Constantinople ou à Smyrne par la Perse et la Natolie, sont composées en grande partie de marchands arméniens. C'est à cette nation laborieuse que la Turquie doit la plupart des manufactures qui y existent; et leur probité universellement reconnue dans les affaires leur a valu partout une considération et un crédit qui les ont placés bien au-dessus des marchands juifs. Il ne leur faut qu'une instruction plus générale et plus étendue, fruit d'une éducation moins imparfaite, pour les élever à la hauteur du rôle auquel ils peuvent être appelés dans les futures destinées de l'Orient [1].

Des détails plus étendus sur cette nation remarquable, aujourd'hui disséminée, comme les Juifs, dans une grande partie de l'Asie, seront plus convenablement placés dans l'histoire géographique de l'Arménie qu'ils ne pourraient l'être ici; nous ajouterons seulement qu'au point de vue physique les Arméniens sont d'un sang généralement beau, et qui, s'entretenant sans mélange étranger, se conserve parfaitement pur. Hommes et femmes ont dans le profil beaucoup de rapport avec les Juifs. Les Arméniennes sont, dit-on, d'une constitution très-féconde [2].

Nous avons déjà dit que la population des extrémités orientales de la Natolie, à partir de Sivas jusqu'à l'Euphrate, est presque exclusivement arménienne, sauf les tribus nomades de cette partie de la Péninsule, qui sont pour la plupart de race kourde [3]. Cette population arménienne est répartie dans de nombreux villages, et on la trouve aussi, conjointement avec les Turks, dans les petites villes de la vallée de l'Euphrate.

Les *Juifs* que l'on rencontre à Constantinople et dans toutes les parties de l'Asie-Mineure descendent presque tous de ces

[1] Andréossy, *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, 1812, Disc. prélimin., p. xiv; Jucherau de Saint-Denis, *Révolutions de Constantinople*, t. I, p. 156; Add. Victor Letellier, *Itinéraire*, t. I, p. 400; et Eugène Boré, *Mémoires et Correspondance*, t. I, p. 154.

[2] Pertusier, *Promenades pittor. dans Constantin.*, 1812, t. III, p. 205.

[3] E. Boré, *Mém. et Corresp.*, I, 364; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 181.

malheureux israélites qu'une politique aussi absurde que barbare chassa de l'Espagne au commencement du seizième siècle. Même aujourd'hui ils ne parlent entre eux que la langue espagnole; ils conservent aussi plusieurs usages de leur ancienne patrie, et donnent encore à leurs officiers municipaux le nom espagnol de *régidors*.

Les Turks accueillirent ces exilés et leur accordèrent quelques priviléges. Ils ne virent en eux que des raïas utiles, qui venaient augmenter les revenus de la capitation. Les Juifs profitèrent de ces dispositions favorables; ils se livrèrent au commerce et à la banque, devinrent *sérafs* ou banquiers des grands de l'empire, et se firent les courtiers des négociants européens. Mais tromper un Turk ou un Chrétien est, on le sait, ou du moins a longtemps été pour les Juifs presque un acte de foi. Leurs dispositions frauduleuses, une avidité insatiable, des banqueroutes trop fréquentes, leur firent perdre peu à peu la confiance des grands de la Porte. Ils ont été supplantés par les Arméniens dans les fonctions lucratives de sérafs.

Par éducation et par habitude, les Juifs détestent la guerre et l'agriculture; aussi les regarde-t-on comme des êtres faibles et sans énergie. N'ayant d'autre profession que le commerce et d'autre passion que l'amour de l'argent, ils cherchent le gain jusques dans les métiers les plus vils. Les Turks, ainsi que les Chrétiens, méprisent profondément les Juifs; mais ceux-ci rendent en haine et en astuce ce qu'ils reçoivent en mépris. Si l'empire Ottoman venait à s'écrouler, a dit un écrivain, on verrait les fils d'Israël trafiquer au milieu des décombres et brocanter les dépouilles de tous les partis [1].

§ V.

Populations nomades de la Natolie. — Turkomans.

Il est souvent assez difficile de distinguer d'une manière précise les diverses tribus nomades et demi-nomades qui habitent l'intérieur de la Natolie, aussi bien que de déterminer en quoi

[1] Juchereau de Saint-Denis, *Révolutions de Constantinople*, t. I, p. 159.

le véritable cultivateur, celui qu'en Europe nous appellerions un paysan, diffère de ces tribus errantes; un voyageur instruit et attentif a réuni à cet égard quelques-uns des traits caractéristiques les plus généraux de ces différentes classes d'habitants. Sans doute, dit M. Hamilton lui-même, il y a encore d'autres distinctions plus importantes; mais on n'apprendra à les bien connaître qu'en séjournant au milieu de ces populations, et en se familiarisant à la fois avec leur langue et leurs usages, et c'est ce que n'a fait jusqu'à présent aucun des explorateurs de la Péninsule [1]. C'est là un objet d'étude vers lequel nous ne saurions trop appeler l'attention des futurs voyageurs.

M. Hamilton, que nous venons de citer, rapporte à quatre classes les populations de la Péninsule non fixées dans les villes; ces quatre classes sont :

Le paysan turk ordinaire;

Le Turkoman;

Le Yuruk;

Le Kourde.

Les *paysans turks*, qui demeurent dans des villages et cultivent le sol, soit de leurs propres bras, soit par l'intermédiaire de salariés grecs, sont les véritables ouvriers agricoles du pays. Ils possèdent généralement de petits jardins, et sont appelés *yerli* [2]. Ils ont toujours des habitations fixes, quoique beaucoup d'entre eux, par un reste de leur ancienne vie nomade, aillent passer les mois d'été dans les montagnes les plus voisines. Mais ces stations d'été, universellement connues sous le nom de *jaëla* ou *iaïla*, sont encore des villages, et non des tentes. C'est ainsi que dans beaucoup de parties de la Péninsule chaque village des plaines ou des vallées basses a dans la montagne son village correspondant, portant le même nom, et n'étant distingué du premier que par cette épithète de *jaëla* ou de station d'été.

Les *Turkomans* ont aussi leurs villages, où ils séjournent durant les mois d'hiver; mais rarement, sinon jamais, ils cul-

[1] Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1836, vol. II, p. 219.

[2] De *yéré*, la terre, le sol arable, de même que notre mot *paysan* vient de *pays*.

tivent la terre et récoltent des grains. Ils vivent du produit de leurs brebis et de leur gros bétail, et en certains endroits ils élèvent des chameaux. En été, ils vivent toujours sous des tentes, dans quelque plaine étendue, à proximité de leurs villages, où ils font paître leurs troupeaux, et ils ne vont pas dans la montagne chercher plus de fraîcheur. Leurs lois, leurs usages et leur langue sont au fond les mêmes que ceux des Turks, si ce n'est qu'ils sont gouvernés par leurs propres chefs. C'est la souche primitive d'où se sont détachés les Osmanlis, et qui a conservé la vie nomade de la race. On ne les rencontre guère qu'au voisinage des grandes plaines, où leurs troupeaux peuvent trouver une pâture abondante.

Les *Yuruks* n'ont pas de villages; c'est ce que signifie leur nom, équivalent de celui de Nomades. Pareils aux Kourdes sous ce rapport, c'est une race absolument errante. Ils vivent du produit de leurs troupeaux, mais en général dans les cantons montagneux et boisés. Ils élèvent des chameaux; et une de leurs principales occupations est de convertir le bois en charbon. Leurs tentes, semblables à celles des Kourdes, sont en poil de chèvre noir, et elles ne sont pas arrondies en forme de cloche comme celles des Turkomans. Elles sont établies sur une sorte de treillis en baguettes flexibles, recouvert de tapis ou d'un feutre épais. Leur langue est, dit-on, la même que celle des Turkomans.

Les *Kourdes* sont une race entièrement différente par l'origine et le langage, aussi bien que par quelques-unes de leurs habitudes. Nous en reparlerons dans un moment.

Nous ne possédons pas jusqu'à présent un tableau complet de l'ensemble des populations nomades de la Péninsule. Un semblable travail serait intéressant à plus d'un titre; mais indépendamment des documents turks qu'il faudrait compulser pour en recueillir les éléments, il faudrait aussi étudier longuement ces diverses populations sur le terrain même, au milieu de leurs tentes ou dans leurs villages. Un médecin italien, le Dr Brizzi, l'avait entrepris, et, à ce qu'il paraît, plus ou moins complétement exécuté (1); mais comme ce travail, qui est entre les

(1) Note de M. Amédée Jaubert, dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. XV, 1835, p. 150. — M. Brizzi, qui avait été attaché comme médecin à Galib

mains d'un de nos plus savants orientalistes, n'a jamais été publié, nous ne saurions dire quelle en est la valeur. La seule nomenclature que nous possédions encore des tribus turkomanes de la Natolie est celle qu'a publiée Niebuhr [1]; et ce document, qui a maintenant quatre-vingts ans de date, ne peut même être considéré comme complet, puisque l'on n'y voit pas figurer les tribus répandues dans la Natolie occidentale, vers la mer de Marmara et la mer Égée. Trente-neuf tribus, de force très-inégale [2], y sont énumérées dans l'espace qui s'étend d'un côté entre Angora et Sivas, de l'autre entre Sivas et le nord de la Syrie.

George Browne, l'explorateur du Darfour, qui, dans son second voyage en Orient [3], vit les Turkomans du Taurus oriental et de la Cilicie, en a tracé un fort bon tableau. « Leur habillement, dit le voyageur, se compose d'un large turban fait d'une étoffe à raies et garni de franges, qu'ils attachent d'une manière particulière; quelquefois ils portent simplement un bonnet de feutre blanc à haute forme. Une veste, ordinairement blanche, se jette par dessus la chemise; le chef de la tribu en ajoute une seconde en drap. En général, ils se rapprochent du costume des Osmanlis de Constantinople en proportion de leur rang et de leurs richesses. Le commun du peuple porte une courte jaquette de couleurs bigarrées. L'accessoire indispensable de leur costume est une ceinture dans laquelle sont passés un énorme yatagan et un pistolet. Beaucoup d'entre

Pacha, avait profité de sa position pour réunir ces renseignements sur les tribus nomades de la Natolie. Il paraît qu'il établissait entre elles des distinctions un peu différentes de celles que nous venons d'exposer d'après M. Hamilton, mais qui dans le fond reviennent à peu près au même, si ce n'est peut-être que le cadre est moins complet. M. Brizzi partageait ces tribus en quatre classes : 1° celles qui sont sédentaires et dépendantes du gouvernement; 2° les sédentaires et indépendantes; 3° les nomades dépendantes; 4° les nomades indépendantes et qui ne connaissent aucune autorité supérieure à celle de leur chef immédiat.

[1] *Voyage en Arabie*, t. II, p. 336, édit. d'Amst., 1780. Niebuhr avait reçu cette liste de M. Patrick Russell, résident anglais à Haleb, qui lui-même l'avait dressée sur les renseignements recueillis de la bouche de quelques-uns des principaux chefs turkomans.

[2] Les tribus les plus fortes y comptent 15,000 tentes: les plus faibles, 200.

[3] *Voy.* ci-dessus, p. 152.

eux portent des bottines lacées, de couleur rouge ou jaune. L'habillement des femmes est une veste de couleur, avec une pièce d'étoffe de coton blanc sur la tête, retombant de manière à couvrir une partie du visage. Ces femmes sont robustes et actives; c'est sur elles que reposent les travaux les plus pénibles de la tribu. Sans être beaux, leurs traits ne sont pas désagréables. Les hommes sont d'une constitution généralement musculaire et bien proportionnés ; ils sont grands, portent la tête haute, et paraissent faits pour leur vie active. Leurs dents sont blanches et bien rangées, leurs yeux pleins de feu et de vivacité; la physionomie, le geste et l'accent, tout en eux respire une mâle hardiesse. Leur teint est clair, quoique hâlé par le soleil. Toute leur apparence, en un mot, annonce la santé et la vigueur. On est frappé, en les voyant, d'une ressemblance générale entre eux et le bas peuple de Constantinople, si ce n'est que celui-ci paraît dégénéré. Chez les Turkomans, chaque action, chaque mouvement, sont empreints de grâce et de dignité. Leur langue est sonore et bien accentuée; seulement elle est moins douce que celle de la capitale, et, comme on peut le croire, elle n'exprime pas les idées abstraites, pour lesquelles le turk osmanli a fait à l'arabe de nombreux emprunts. Dans la bouche de ces tribus libres et fières, le turk est la langue des passions fortes, et paraît fait pour exprimer avec une énergie laconique la volonté du maître. Leurs richesses consistent en bétail, en chevaux, en armes et en habillements variés. Il est triste de penser qu'à des qualités si remarquables et à une telle énergie de caractère, ces hommes joignent des habitudes invétérées d'oisiveté, de violence, de fraude et de trahison! Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, les hommes ne s'occupent qu'à fumer, à converser entre eux, à inspecter leurs troupeaux ou à se visiter mutuellement. La nuit ils épient les occasions de pillage, et de telles expéditions sont honorables parmi eux en proportion de l'habileté que l'on y a déployée, et de l'audace dont on y a fait preuve [1]. » La circonstance notée par Browne de l'air de famille que l'on remarque entre ces Turkomans et les gens de la

[1] Browne, dans la Collection de Walpole, *Travels in various countries of the East*, p. 127.

classe populaire à Constantinople, rapprochée, d'une part, du portrait vivant que M. Texier nous a tracé de ceux-ci [1], et, de l'autre, des nombreux témoignages fournis par les voyageurs qui ont dépeint les diverses tribus de race turque répandues sur un immense espace du centre et du nord de l'Asie, concourent à démontrer que le caractère de physionomie propre à la race est celui que l'on a désigné d'une manière impropre, ou du moins trop restreinte, sous le nom de *type mongol*. Nous voudrions que les Européens qui ont visité l'Asie-Mineure nous eussent donné, quant à la conformation physique et à la physionomie des Turkomans, notamment sur la couleur des cheveux et des yeux, des renseignements plus nombreux et plus explicites; mais ce que l'on nous en dit suffit déjà pour établir avec certitude ce fait capital, *que les Turks primitifs et de race pure appartiennent à une famille de peuples qui a pour physionomie caractéristique le type mongol* [2]. Les Turks Osmanlis, nous l'avons déjà vu, sont un rameau du tronc originaire complétement transformé par l'hybridation, semblable à ces beaux fruits que l'art du jardinier fait croître dans nos vergers, en mêlant par la greffe, aux sucs acerbes du sauvageon des forêts, la sève abondante et généreuse d'un arbre déjà perfectionné.

Lorsque nous aurons à présenter le tableau des pays et des peuples du centre de l'Asie, d'où la race turque est originaire et où elle a maintenant encore son siége principal, nous reprendrons dans son ensemble cette grande question d'ethnologie, avec plus d'étendue et d'une manière plus complète qu'il ne conviendrait de le faire ici.

Ajoutons quelques nouveaux détails sur les habitudes et les usages des nomades de la Natolie, à l'esquisse que Browne vient de nous en tracer.

Voici une tribu qui se met en marche pour aller chercher un nouveau campement. Un grand nombre de bestiaux, conduits par des jeunes gens à cheval, forment l'avant-garde; puis

[1] Ci-dessus, p. 415. Comp. de Hammer, dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, t. V, p. 287.

[2] M. James Prichard (*Researches into the Physical history of Mankind*, vol. IV, 1844, p. 304 et suiv.) a reconnu ce résultat; mais l'article qu'il a consacré à la race turque est, quoique étendu, très-incomplet et peu satisfaisant.

viennent les patriarches aux figures bronzées, à la barbe flottante, montés sur des chevaux vigoureux, et plus loin les femmes, les enfants et le menu bétail. Une partie de ces femmes, dont la figure est à peine voilée, — car les Turkomans sont à cet égard beaucoup moins rigoureux que leurs frères de Constantinople, — voyage sur le dos des dromadaires; les antres sont à cheval. Les plus âgés des enfants sont en croupe derrière leurs mères; les plus jeunes sont dans des paniers. Les tentes et les ustensiles du ménage ont été chargés sur les chameaux, sur les chevaux ou sur les vaches, quelquefois sur des ânes ou des mulets; ordinairement le cheikh ou l'aga, c'est-à-dire le chef de la tribu, se place à la queue du long cortége afin d'en surveiller la marche. Les voyageurs rencontrent fréquemment ces tribus ambulantes. « Plus d'une fois, dit l'un d'eux qui nous fait le récit d'une de ces rencontres, je fus obligé de les toucher; mais c'étaient des gens pacifiques et pleins de bienveillance. Les hommes nous saluaient à la manière orientale, en plaçant la main sur leur cœur et en nous souhaitant la protection d'Allah; les femmes, loin de chercher à cacher leur visage, nous rendaient regards pour regards avec un air étonné. Elles n'étaient point belles; leur figure basanée, leurs traits prononcés, avaient peu de charme : mais leurs yeux étaient bien fendus, leurs cils longs, et leurs sourcils, comme ceux des dames turques, tendaient à l'unité. Elles nous saluaient aussi à mesure que nous passions, ainsi que ceux de leurs enfants qui étaient en croupe derrière elles; et les plus jeunes, sortant la tête de leurs paniers comme cet animal bizarre que sa mère porte dans une poche, nous poursuivaient joyeusement de leurs petites clameurs. »

Le campement est choisi, et la tribu se met en devoir de disposer son nouvel établissement. Les tentes sont descendues et déployées. Ces tentes, nous le savons, se composent d'un treillis de roseaux de quatre à cinq pieds de hauteur dont les mailles peuvent s'étendre à volonté, et qui constitue les parois de la maison mobile; la toiture en est formée par un grand cerceau ou *kapak*, également rempli de mailles de roseaux. On pose les piquets en cercle, et le kapak s'ajuste au-dessus; puis on recouvre le tout de peaux d'animaux retenues par des la-

nières de laine. Ces habitations des Turkomans sont exactement semblables à des huttes de castors d'une grande dimension. Chaque famille en possède généralement deux. L'une est destinée au maître; l'autre sert d'habitation aux femmes, et en même temps d'officine pour la cuisine et les travaux rustiques, la confection du beurre et du fromage. Souvent le côté qui reste ouvert pour former la porte de la tente est ombragé par une espèce de feuillée en saillie, qui donne à l'habitation un aspect plus champêtre.

Le premier soin a été d'aplanir l'emplacement du jaëla. La tente de l'aga est élevée au centre, et toutes les autres sont disposées circulairement autour de celle-ci. Si c'est une de ces tribus qui se livrent à la culture temporaire du sol, chacun choisit aux environs du campement ce qu'il peut labourer de terre; puis on y sème du maïs ou du dourra. L'usage des pommes de terre, d'une si grande ressource parmi nous, leur est encore inconnu. A Constantinople, et à Smyrne même, les Turks ne se sont pas encore décidés à en manger. On plante au jaëla des courges, des melons et des concombres; comme les Turkomans n'ont point d'arbres à fruit, le concombre leur tient lieu de tous les trésors de Pomone. Il se mange cru avec un peu de sel.

Les ruches sont renfermées dans des cylindres de bois, et déposées dans le creux des arbres ou des rochers environnants; on ouvre ensuite la porte aux abeilles, qui s'habituent bien vite à leur nouvelle résidence.

La richesse des Turkomans, nous l'avons déjà dit, consiste essentiellement en troupeaux. Ils font rarement usage d'argent dans leurs transactions; tout leur commerce se fait par échange. Le peu d'argent dont le maître devient propriétaire est distribué aux femmes, qui s'en font des parures. Les pièces de monnaie sont percées d'un trou et placées soit en bandeau sur le front, soit aux nattes de leurs cheveux, soit autour de leurs fichus.

Il y a parmi les jeunes filles, au moins dans les tribus de la Natolie orientale, un usage singulier : c'est de se percer la narine pour y placer l'anneau que leur donnera leur fiancé; et en attendant que l'anneau de mariage arrive, elles y passent habituel-

lement un clou de girofle. Cette habitude de se percer la cloison du nez est commune à plusieurs tribus de la Syrie et de l'orient du Taurus ; peut-être leur aura-t-elle été apportée par les esclaves du Sennâr ou de l'Abyssinie.

On ne remarque pas de misère parmi ces tribus nomades. Les hommes et les femmes y sont vêtus avec une sorte d'élégance ; les tuniques blanches et les larges pantalons des hommes sont toujours d'une propreté remarquable.

Il y a des cheikhs turkomans qui possèdent des troupeaux de cinq ou six cents chevaux, et un plus grand nombre de bêtes à cornes. Les pâturages ne leur coûtent rien, et ils font garder les bestiaux par de jeunes montagnards auxquels ils ne donnent que le vêtement et la nourriture. Or, le vêtement, c'est un habit chaque année, le jour du beïram ; et la nourriture, quelques onces de farine de riz.

Ces tribus nomades ne payent aux gouverneurs des provinces qu'une légère redevance, et elles sont exemptes de l'obligation, si lourde pour les habitants sédentaires, de fournir des recrues à l'armée. On dirait que par un souvenir lointain de sa propre origine le gouvernement turk est porté à une sorte de sympathie et à une indulgence réelle envers les Yuruks, quoique par des motifs de bonne politique, et poussé par les plaintes fréquentes des habitants agricoles, il s'efforce d'amener les Turkomans à une vie plus sédentaire [1].

§ VI.

Populations nomades. Suite. — Les Kourdes.

Les Kourdes, nous l'avons déjà dit, sont des peuples d'une autre race que les Turkomans, dont ils diffèrent par les traits et par le langage, aussi bien que par l'origine ; ils n'ont de com-

[1] Mac Farlane, *Constantinople et la Turquie* en 1828, t. I, p. 345, trad. franç. ; Ch. Texier, dans la *Revue française*, t. VI, mai 1838, p. 328 ; W. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1836, vol. I, p. 503 ; Sestini, *Voyage de Constantinople à Bassora*, 1777, p. 56 ; Ali Bey (Badia), *Voyages en Afrique et en Asie*, 1806, t. III, p. 289 ; Kinneir, *Journey through Asia Minor*, 1813 ; p. 58 ; Russegger, *Reisen*, 1836, Bd. I, s. 662. Comparez Bertrandon de la Brocquière, p. 533 de notre volume précédent

mun que leurs habitudes nomades, plus complètes encore et plus absolues, s'il est possible, chez les Kourdes que chez les Turkomans. Ils sont aussi de mœurs plus grossières et plus féroces, et se livrent bien plus généralement à une vie de vols et de pillage. Plus indépendants encore du gouvernement turk que les Turkomans, ils ne reconnaissent d'autorité que celle de leurs propres chefs. Aucune de leurs tribus n'habite dans des villages à quelque époque de l'année que ce soit, et ils ne demandent non plus aucun fruit à la terre. Toutes leurs ressources, avec les expéditions contre les caravanes, reposent sur leurs troupeaux de chevaux et de bétail. De même que les Yuruks, ils changent continuellement de résidence selon la saison, passant en été de la plaine à la montagne, en hiver de la montagne à la plaine. Ils sont à peu près exclusivement concentrés dans la vallée de l'Euphrate, et ce n'est que par exception que quelques-uns de leurs partis poussent à l'Ouest jusqu'aux environs de Tokat et de Kaïsarièh : jamais ils ne s'avancent plus loin dans cette direction. Ils occupent presque exclusivement les rudes vallées de l'Amanus au-dessous de Malatïah, et au Nord des plaines syriennes d'Aïntâb. Au total, le gouvernement turk évaluait autrefois à deux cent mille âmes environ la totalité des Kourdes habitant à l'Ouest de l'Euphrate, et il est probable qu'il n'y a pas aujourd'hui beaucoup de différence à cet égard. De même que les Turkomans, les Kourdes suivent la loi musulmane ; mais on peut bien croire que ce ne sont pas des sectateurs rigides du Prophète. Leurs femmes ne sont pas obligées de se voiler le visage devant les étrangers [1].

[1] W. Hamilton, II, 220; La Croix, *État général de l'empire Ottoman*, t. I, p. 17, 1695; Tournefort, *Voyage au Levant*, t. III, p. 123 et 307, édit. de Lyon. Niebuhr donne une liste générale des tribus kourdes des deux côtés de l'Euphrate, qui lui avait été communiquée, comme celle des tribus turkomanes que nous avons mentionnée, par M. Patrice Russell à Haleb, et qui provenait de la même source (*Voyage en Arabie*, t. II, p. 338).

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Nord. — Zone maritime comprise entre Trébizonde et le canal de Constantinople.

§ Ier.

Vue générale sur les régions naturelles de la Péninsule.

Nous allons maintenant décrire en détail les diverses parties de l'Asie-Mineure, dont nous venons de parcourir les généralités. L'ordre de nos descriptions, qui ne saurait être arbitraire, nous est nettement tracé par la disposition même des grandes régions naturelles de la Péninsule.

Peu de contrées, en effet, offrent dans l'ensemble de leur structure physique, c'est-à-dire dans le relief du sol, tout à la fois des lignes mieux arrêtées et des contrastes plus tranchés. C'est ce que nous avons clairement montré dans l'exposé de la structure orographique de la Natolie, qui fait l'objet d'un des chapitres précédents. Un plateau, froid et nu, d'une hauteur et d'une étendue considérables, dont les eaux, concentrées dans une suite de lacs, n'ont pas d'écoulement extérieur; puis, au pourtour de ce plateau, une ceinture inférieure de chaudes et fertiles vallées, adossées aux escarpements qui le terminent et rapidement inclinées vers les mers qui l'environnent : c'est là une disposition générale d'où résultent de fortes oppositions entre la région du plateau et la zone maritime, en même temps que de très-grandes diversités de nature et de climat se montrent dans les différentes portions de cette zone elle-même, selon leur exposition au Nord, à l'Ouest ou au Sud, selon le plus ou

moins d'élévation des montagnes qui les dominent, et d'autres circonstances secondaires de leur configuration physique.

Or, la géographie historique et la géographie politique de l'Asie-Mineure sont étroitement liées à cette conformation du sol qui en constitue le relief; car la disposition des grandes vallées, et les communications plus ou moins faciles entre la zone maritime et les hautes plaines de l'intérieur, y déterminèrent indubitablement la distribution des populations primitives, de même que le climat plus ou moins doux et le sol plus ou moins fertile influèrent souverainement sur le développement intellectuel de ces diverses populations, et sur leur progrès fort inégal dans les voies de la civilisation. L'Ionie, où se produisirent si rapidement les prodiges de la civilisation hellénique, est aussi la plus belle contrée de la Péninsule; la Cappadoce, qui en resta dans tous les temps la province la plus arriérée, en est la partie la plus froide et la plus ingrate.

Il arriva de là que les nationalités diverses qui se constituèrent anciennement dans l'étendue de la Péninsule, et dont les délimitations à peine altérées devinrent plus tard non-seulement celles des provinces de l'administration romaine, mais aussi en grande partie, sous de nouveaux noms, celles de l'administration ottomane; il arriva de là, disons-nous, que ces nationalités antiques de l'Asie-Mineure, Phrygiens, Mysiens, Paphlagoniens, Bithyniens, Lyciens, Cariens, Cappadociens, et vingt autres encore, se trouvèrent circonscrites dans des limites profondément marquées par la nature même. Que l'on jette les yeux sur la carte de l'ancienne Asie-Mineure, on y reconnaîtra cet accord constant entre la circonscription de chacun des pays occupé par un peuple nominativement distinct, et les grands traits de la géographie naturelle. Cet accord, en effet, est de l'essence même des choses, et c'est ce qui en assure la perpétuité. La nécessité qui le produisit il y a trois mille ans, et qui depuis l'a maintenu à travers toutes les révolutions, est la même encore aujourd'hui; et le géographe ne doit pas s'écarter d'un ordre que la nature lui prescrit.

Nous décrirons d'abord les diverses provinces du pourtour maritime, en commençant par l'extrémité orientale de la zone du Nord, et en longeant les rives de la mer Noire jusqu'au Canal

de Constantinople, celles de la mer de Marmara jusqu'aux Dardanelles, puis le bassin de la mer Égée jusqu'à la hauteur de l'île de Rhodes, et la côte karamanienne jusqu'au golfe de Skanderoun. Nous rencontrerons successivement dans ce périple les anciennes provinces du Pont, de Paphlagonie, de Bithynie, de Mysie, de Lydie, de Carie, de Lycie, de Pamphylie et de Cilicie. Abordant ensuite les pays du Plateau, nous aurons à y décrire la Pisidie, qui occupe la région des lacs, la Phrygie et la Galatie, en grande partie situées dans le bassin supérieur du Sangarius, la Cappadoce, où sont les plaines les plus élevées de la Péninsule, enfin la Petite Arménie, principalement comprise dans le bassin de l'Euphrate. Nous réserverons pour un chapitre spécial les îles asiatiques de l'Archipel, et l'île de Cypre, plus grande à elle seule que toutes les autres réunies.

§ II.

Pays compris entre Trébizonde et la rivière de Termèh. Province de Trébizonde. — Djanik.

L'antique et célèbre ville de *Trébizonde*, dont le nom grec, *Trapezus*, a pris dans la bouche des Turks la forme de *Térabezoun*, est la place la plus avancée à l'Est que nous puissions regarder comme appartenant à l'Asie-Mineure : au delà, c'est la côte des Lazes, qui appartient aux pays Caucasiens. C'est aujourd'hui une ville presque entièrement turque, de vingt à vingt-cinq mille âmes, centre d'un commerce assez actif avec la Krimée et Constantinople. Comme point militaire, elle tire plus d'importance de sa situation, qui en fait de ce côté une des clefs de la Péninsule, que des deux réduits fermés qui lui servent de citadelles, et du double mur crénelé dont elle fut entourée.

Trébizonde n'a point de port, pas même pour les petits bateaux, que l'on est forcé de tirer à terre aussitôt après avoir abordé; mais elle a deux rades, où viennent mouiller les bâtiments. La plus grande, éloignée de trois lieues à l'Ouest, prend son nom vulgaire de *Platana* d'un village de six cents maisons qui la domine, et que les Turks nomment *Poulat-Khanèh*, Maison d'Acier, parce que l'on y fabrique des clous. Quoique

la rade de Platana soit exposée aux vents du Nord-Ouest et du Nord, il n'y a pas d'exemple, au dire des habitants du pays, qu'un seul navire y ait jamais péri La seconde rade touche à la ville du côté de l'Est; on l'appelle *Tchumlekchi*, d'un mot turk, *tchumlek*, qui signifie pot de terre, parce que c'est le quartier où se fabrique la poterie. Elle est petite, et ne sert de mouillage aux navires que dans la belle saison. A trois lieues de Trébizonde, vers l'Est, on trouve un troisième mouillage appelé *Kovata*, où les bâtiments viennent aborder seulement au mois de septembre pour opérer leur chargement de noisettes, parce que la plus grande partie de ce fruit se récolte dans les villages environnants.

Quoique Trébizonde soit une des plus anciennes villes de l'Asie-Mineure, on n'y trouve aucune trace des arts de la Grèce, ni ruines de temples, ni statues, ni inscriptions; il ne reste du séjour des Comnènes que des églises qui sont très-petites, et qui n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'architecture. Son territoire est doux et fertile; on y récolte surtout une grande quantité d'excellents fruits, notamment de noix et de noisettes, de pommes, de poires, de cerises, de jujubes, de raisins, de figues, de grenades et d'oranges [1].

La crête de montagnes qui, sous le nom de *Kolat-Dâgh*, domine Trébizonde vers le Midi, et donne naissance aux torrents de la côte, n'en est éloignée que de dix à douze lieues; l'élévation de cette crête, peu inférieure aux plus hautes sommités des Pyrénées, dépasse 2,900 mètres. Là se forment de fréquents orages qui fondent avec fureur sur les vallées environnantes. Souvent le voyageur, dans sa traversée de Trébizonde à Erzeroum, voit sous ses pieds, du haut de cette chaine, un vaste amas de nuages blancs qui s'entre-choquent violemment et que la foudre sillonne, pendant qu'un soleil radieux brille

[1] Tournefort, 1701, t. III, p. 79; Félix de Beaujour, *Voyage Milit. dans l'emp. Ottom.*, 1817, II, 139; Dupré, 1807, dans Gamba, *Voyage dans la Russie Mérid.*, I, 411; Beauchamps, 1797, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 180; Dumont-d'Urville, 1820, dans le *Journ. des Voyages*, IX, 296; Barral, 1820, dans les *Annales Marit. et Colon.*, 1821, p. 34; Schulz, 1826, dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, 3e série, I, 1836, p. 31; Brant, 1835, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, VI, 189; Hadji-Khalfa, Descr. du livah de Térabezoun, ci-après, fin du volume, dans l'Appendice.

au-dessus de sa tête, et que sa poitrine s'inonde d'un air vif et pur. Ce phénomène, toujours frappant, se renouvelle surtout au commencement du printemps, en automne et en hiver, alors que les vents du Nord poussent les nuages de la mer vers l'intérieur. Cette crête des monts *Kolat*, qui forme sur ce point l'escarpement extrême du plateau arméno-natolien, marque d'ailleurs une limite singulièrement tranchée entre la nature et l'aspect du pays qui s'étend de là d'un côté vers le Nord jusqu'à la côte, de l'autre vers le Sud et le Sud-Est dans la direction du haut Euphrate. Les vallées de la pente maritime sont très-boisées, et la végétation, favorisée par un climat à la fois humide et chaud, y est extraordinairement vigoureuse; tandis que la surface rude et montagneuse du haut pays, malgré les nombreuses rivières et les torrents qui la sillonnent, est généralement pierreuse, stérile et presque nue. Quelques heures de marche séparent une contrée froide et triste des sites verdoyants de la Suisse ou de la Savoie. En général, les montagnes sont ici revêtues d'arbres jusqu'à une hauteur moyenne de 1,400 mètres; au-dessus de cette zone, la grande végétation s'affaiblit et bientôt disparaît complétement (1).

Gumisch-Khanêh, ou la Maison d'Argent, célèbre par les mines qui lui ont valu son nom, est au Sud de la chaîne de Kolat, sur une rivière nommée dans le pays *Saman-sou*, qui prend sa direction au Nord-Ouest et que l'on croit avoir son embouchure près de Tiréboli (2). C'est une grosse bourgade peuplée principalement d'Arméniens, qui se livrent depuis un temps immémorial à l'exploitation métallurgique de cette vallée (3). Nous retrouvons là très-probablement une portion de ces *Khalybes* de la haute antiquité, dont la dénomination, d'origine arménienne, paraît n'avoir eu d'autre signification originelle que celle de *mineurs* (4), et que l'on a confondue mal à propos avec le nom des *Khaldi* qui a une origine toute différente. Ces tribus de Khaldéens ou de *Kourdes*, répandues très-anciennement sur

1 Améd. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, 1805, p. 378; Brant, *loc. cit.*

2 A. Jaubert, p. 375; Will. Hamilton, *Res. in As. Min.*, 1835, vol. I, p. 255.

3 A. Jaubert, p. 376; Will. Hamilton, I, 234.

4 *Voyez* la page 181 du notre volume précédent.

cette partie des côtes du Pont-Euxin, y ont laissé leur nom dans les souvenirs traditionnels du pays. Nous savons qu'au dixième siècle de notre ère le nom de *Khaldia* s'appliquait encore au district de Trébizonde [1], et cette dénomination s'y est perpétuée dans celui de *Keldir*. Les anciens géographes arméniens appliquaient le nom de *Tcheldir*, conjointement avec celui de *Khaldikh* qui n'en diffère pas au fond, à l'ensemble des montagnes qui dominent le coude Sud-Ouest du Pont-Euxin [2].

Suivons maintenant la côte en nous dirigeant vers le golfe de Samsoun. La première place notable que l'on y rencontre après avoir quitté Platana et dépassé les hardis promontoires de *Ioros* et de *Kéréli-Bouroun*, les caps *Hieron* et *Koralla* des anciens périples, est *Tiréboli*, où se conserve à peine altéré le nom ancien de *Tripolis*. Tiréboli est aujourd'hui une ville de cinq cents maisons avec un vieux château, agréablement adossée à un cercle de hauteurs boisées qui dominent la plage. La rivière du même nom, qui débouche, un peu à l'Orient de la ville, d'une vallée pittoresque, a un volume d'eau considérable; elle a sa source, au rapport des habitants, dans les montagnes qui avoisinent Gumisch-Khanèh. Près de la rive gauche de cette rivière, aux portes de la ville et non loin de la mer, il y a des mines abandonnées, non de cuivre, comme l'avait cru Tournefort, mais d'argent [3]. C'est évidemment le site de l'*Argyria* des vieux Périples grecs, placée à 20 stades, ou un peu plus d'une lieue, de Tripolis. A Tiréboli, comme dans les autres places de cette côte, les Grecs, anciens fondateurs de toutes ces villes du Pont-Euxin, ne forment plus qu'une faible minorité dans la population, en grande partie composée de Turks, avec un certain nombre d'Arméniens.

Après avoir traversé la large baie de *Zéfrèh*, que domine un bel amphithéâtre de hauteurs couvertes de bois, et doublé le

[1] Constant. Porphyrogén. *De Themat.*, p. 30 de l'édit. de Bekker, 1840. Mais cette dénomination est beaucoup plus ancienne, comme on le voit par un fragment de Menippus (géographe des premiers temps de notre ère) conservé par Étienne de Byzance dans son *Dictionnaire géographique*, au mot χαλδία.

[2] D'Anville, *Géogr. Anc.*, II, 38; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 36.

[3] Tournefort, III, 66; W. Hamilton, I, 255; Kinneir, p. 331.

cap du même nom, qui rappelle celui de *Zephyrium*, on arrive à la ville de *Kérasoun*, dont les sept à huit cents maisons occupent l'extrémité d'un promontoire rocheux, lié à la terre ferme par un isthme bas et boisé d'un aspect agréable. Une muraille aujourd'hui détruite fermait autrefois cet isthme, que défendait en outre une forteresse byzantine dont on aperçoit encore les ruines. Cette ville est l'ancienne *Kérasos*, ou, selon l'orthographe latine, *Cerasus*, qui porta aussi le nom de *Pharnakia* [1]. Il exista antérieurement sur cette côte, beaucoup plus près de Trébizonde, une autre *Cerasus* qui est celle de l'itinéraire des Dix Mille, et dont une vallée solitaire conserve encore le nom [2].

Au delà de Kérasoun, continuant d'avancer à l'Ouest, la côte forme successivement deux baies larges et profondes, séparées par une saillie dont le front élevé se projette sur la mer armé de deux cornes menaçantes, que figurent, à trois lieues d'intervalle, les caps *Boûna* et *Jasoun*. Au fond de la première de ces deux baies, une bourgade du nom d'*Ordou* paraît répondre à la position de *Cotyora*; le village de *Fatsa*, sur les bords de la seconde baie, rappelle le nom de *Phatisané* mentionné par les Périples. Non loin de là, une ancienne ville grecque, *Polemonium*, a laissé son nom, avec quelques vestiges, à une rivière que les gens du pays nomment encore *Pouleman-tchaï* [3]. Des noms altérés et quelques misérables ruines, voilà tout ce qui reste des riches colonies grecques qui couvraient autrefois ces côtes. *Ouniéh*, petite ville sans antiquités dans une charmante position, située à six heures de Fatsah et à une distance à peu près égale de la rivière de Termèh, occupe le site de l'ancienne *Ænoë*. Elle a un port qui entretient avec Constantinople et la Krimée des relations assez suivies. Ce district est un de ceux que les anciens attribuaient aux Khalybes, et un voyageur récent a vu en effet près d'Ouniéh des mines de fer encore en exploitation [4].

[1] Will. Hamilton, I, 262; Tournefort, III, 65; Kinneir, p. 327.

[2] *Voyez* la p. 325 de notre volume précédent.

[3] Will. Hamilton, I, 270.

[4] Beauchamps, dans les *Mém. sur l'Égypte*, III, 140; Kinneir, p. 317; Will. Hamilton, I, 273.

Toute cette côte depuis Trébizonde est très-boisée et de l'aspect le plus pittoresque. Les montagnes, couvertes de magnifiques forêts, s'élèvent rapidement depuis les bords de la mer où viennent plonger leurs derniers gradins, déployant aux yeux du navigateur un admirable amphithéâtre. Quelques-uns de leurs sommets les plus reculés au fond de l'horizon gardent en tout temps leur couronne de neige, image d'un éternel hiver au-dessus d'un printemps éternel. Une suite continue d'étroites vallées qui débouchent à la côte, où elles versent leurs eaux vives et pures, se parent d'une végétation naturelle aussi riche que variée; toute cette suite de frais paysages n'éveille dans l'âme que des idées de calme et de bonheur. Le sol de cette province est en effet excellent, ce qui provient en partie de la nature ignée des montagnes supérieures, dont les désaggrégations, entraînées par les eaux, se déposent dans les parties basses, et y apportent leurs principes de fertilité. On ne peut reprocher au littoral qu'un excès d'humidité, produit par les vapeurs que la mer y envoie et qu'y retient la muraille de montagnes à laquelle les vallées s'adossent [1].

La Nature a beaucoup fait pour cette contrée; mais à aucune époque l'homme n'y a complétement exploité ces dons heureux du ciel. La civilisation que les Grecs asiatiques y portèrent avec leurs colonies, au moins six siècles avant notre ère, ne s'éloigna que très-peu de la côte : les vallées intérieures avaient été, dès une époque immémoriale, occupées par des peuples barbares d'origine principalement caucasienne, qui jamais ne se plièrent à l'autorité, non plus qu'à la civilisation des maîtres du littoral. Tels Orphée ou Apollonius, tels Xénophon et les écrivains de l'époque romaine nous les dépeignent, tels à peu près nous les retrouvons aujourd'hui : belliqueux, turbulents, grossiers, indépendants, et bravant impunément, au fond de leurs rudes vallées, l'autorité impuissante des pachas turks. Ce qu'on nomme leurs villages n'est qu'une réunion de trois ou quatre cabanes toujours posées sur quelque point escarpé; ces villages sont disséminés et peu nombreux, relativement à l'étendue du

[1] Beauchamps, *ibid.*, p. 131 sq.; Kinneir, p. 330; Will. Hamilton, I, 248 et suiv.; Aucher Éloy, *Voyage en Orient*, 1831, p. 753 et 754.

pays [1]. L'historien de la retraite des Dix Mille donne à la principale tribu de ces peuples montagnards du Pont le nom de *Makrônes*, ou Têtes-Longues, et Strabon nous apprend que le nom réel, le nom national de ces Makrônes, était *Sanni :* les *Sanni* ou *Tzanni* du Pont sont en effet très-fréquemment cités par les historiens de la période byzantine, et leur nom est resté à tout le pays compris entre Trébizonde et le Halys, sous la forme altérée de *Djanik;* tant sont persistantes les dénominations fondées sur de véritables distinctions de races! Les Tzanes étaient un peuple laze, c'est-à-dire de famille géorgienne; les Souanes leurs frères habitent, au pied de l'Elbrouz, les hautes vallées de la Mingrélie [2].

§ III.

Pays compris entre la rivière de Termèh et le bas Halys. Bassin du Iékhil-irmak. — Pourtour du golfe de Samsoun. — Cours inférieur du Kizil-irmak ou Halys.

Au delà d'Ounièh, le pays change à la fois d'aspect et de nature. Les montagnes s'écartent graduellement de la côte, qui devient unie et basse; et le caractère volcanique qui jusqu'au cap Iasoun avait dominé dans les roches a fait place aux terrains calcaires [3]. Cependant le climat, sous l'influence des mêmes conditions atmosphériques, continue d'être essentiellement humide, cause à laquelle il faut attribuer la promptitude incroyable de la végétation : elle est telle, qu'en moins de trois mois le maïs parvient ici à toute sa hauteur. La vigne et l'olivier continuent aussi de croître avec une vigueur extraordinaire; mais ils ne donnent que des fruits âpres, comme les produit la nature abandonnée à elle-même. Les habitants s'occupent peu d'agriculture. N'aimant, ou plutôt n'ambitionnant que le repos, ils vivent de châtaignes, de maïs et de laitage. Le cerisier, le noyer et le noisetier leur procurent également une partie de leur

[1] Djihan-Numa, Description du livah de Djanik, ci-après, dans l'Appendice.
[2] Xenophont. *Anabasis*, lib. IV, c. 7; Strab., lib. XII, p. 548, éd. Casaub. Comp. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. III, p. 11.
[3] William Hamilton, vol. I, p. 271 et 280.

nourriture. On sait que le cerisier est originaire de cette côte, d'où il fut transporté en Europe par Lucullus lors des guerres des Romains contre Mithridate dans le premier siècle avant notre ère ; mais il a beaucoup gagné chez nous par la culture.

Les montagnards, lazes ou turks, de cette partie du Djanik, sont moins turbulents que ceux des districts plus orientaux ; leurs mœurs et leurs habitudes sont du reste à peu près les mêmes. Les habitations sont établies çà et là sur la crête des montagnes, vers les rivages de la mer, et dans tous les lieux qui offrent quelque avantage naturel. Leur construction n'a pas changé depuis vingt-cinq siècles. Telles les établissaient les Mossunèkes, qui occupaient cette partie de la côte à l'époque où Xénophon la parcourut avec ses dix mille Grecs [1], telles on les trouve encore aujourd'hui. Elles sont en bois et élevées sur des poteaux. On ne loge point dans l'étage inférieur à cause de l'humidité du sol, et l'étage supérieur est entouré d'une galerie couverte [2].

Le littoral du Djanik manquant de routes commodes, peu de voyageurs l'ont visité ; il n'avait guère été vu que par notre compatriote M. Adrien Dupré, dans le commencement du siècle actuel, avant que Macdonald Kinneir en 1813, M. Brant en 1835, et M. Hamilton à peu près dans le même temps, en suivissent la côte par terre. Le gouvernement de Constantinople n'avait lui-même qu'une connaissance très-imparfaite de l'intérieur du pays, comme le prouve l'article que le Géographe Turk, Hadji-Khalfa, lui a consacré dans sa description des provinces ottomanes d'Asie. On s'occupait peu d'un peuple que l'on regardait comme absolument barbare. Jusqu'à présent encore aucune des vallées intérieures n'a été visitée par les Européens. Il paraît qu'entre ces vallées et le haut pays qui les domine au Sud il y a de nombreuses passes, mais que peu d'entre elles sont praticables en hiver [3].

L'ensemble de ces montagnes qui se prolongent, parallèlement à la côte, entre Amasièh et Trébizonde, est désigné dans la géographie turque sous la dénomination générique de montagnes

[1] *Voyez* la p. 327 de notre volume précédent.

[2] Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, p. 100.

[3] Brant, dans le *Journal of Geogr. Society of London*, vol. VI, p. 188.

du Djanik, *Djanik-Dâghi*; ce sont les *Paryadres* de l'ancienne géographie. On y voit, dans quelques endroits élevés, des anneaux de fer fixés dans le roc; ces anneaux, disent les habitants, servaient autrefois à attacher les bateaux quand la mer venait battre le pied des montagnes [1]. Ces parties élevées sont fréquentées par les loups et les ours; il y a beaucoup de martres, que l'on chasse pour leur fourrure.

La rivière de *Terméh*, qui débouche à cinq lieues environ dans l'Ouest d'Ouniéh, a un volume d'eau considérable, ce qui annonce un cours étendu; mais personne jusqu'à présent ne l'a exploré. Elle perpétue le nom de l'ancien *Thermodôn*, illustré par la tradition des Amazones. *Terméh*, situé sur la rivière à une lieue de la côte, n'est qu'une pauvre bourgade d'une centaine de maisons, toutes en bois [2]. *Tchartchembéh*, à six lieues de là vers l'Ouest sur les bords du Iékhil-irmak, est un peu plus importante. Les maisons s'y perdent en quelque sorte au milieu des touffes d'arbres qui les entourent [3].

Le *Iékhil-irmak*, l'*Iris* des anciens géographes, est, après le Halys, une des plus grandes rivières de la Péninsule. Il se forme, à une quinzaine de lieues de la côte, de la réunion de deux branches considérables, dont l'une continuait autrefois de porter le nom d'*Iris*, l'autre recevant celui de *Lycus* : la première, qui vient de Tokat et passe à Amasiéh, est aujourd'hui nommée *Tousanli-tchaï*; la seconde, qui est la branche orientale, et celle dont le cours est le plus étendu, quoique les anciens ne la considérassent que comme un affluent, passe près de Niksar et porte le nom de *Ghermaïli*. Celle-ci prend naissance fort loin à l'Est dans les montagnes de Baïbourt, au Sud-Est de Gumisch-Khanèh. Le pays qu'elle traverse dans sa partie supérieure est très-élevé et très-rude. Peu de voyageurs ont visité ces vallées pittoresques; notre célèbre Tournefort, qui les a parcourues, et l'Anglais James Morier après lui, en font le même tableau. Diverses espèces de chênes et de pins, le charme, le genévrier, l'amandier sauvage, le pêcher, l'abricotier, le prunier, l'azérolier, couvrent les hauteurs et les champs voisins de la rivière;

[1] Hadji-Khalfa, Description du gouvernement de Sivas.
[2] Kinneir, p. 314; Hamilton, I, 282.
[3] Kinneir, p. 310.

dans la montagne, la neige séjourne pendant six mois de l'année. De même que vers la côte, toutes les habitations sont bâties en bois. Le pays est du reste par intervalles passablement cultivé, et dans la belle saison les fleurs alpestres qui tapissent les pâturages remplissent l'air de leurs exhalaisons aromatiques. Les deux espèces de graines les plus communes sont l'orge et le riz. Il n'y a au-dessus de Niksar que deux endroits que l'on puisse citer, *Chab-Khanèh*, ou la Maison d'Alun, surnommée *Kara-Hissar*, ou le Château Noir, et *Koulèh-Hissar*, situé à une journée plus bas dans la vallée. Chab-Khanèh, bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne isolée dont le château couronne la pointe, est une ville de deux à trois mille maisons qui doit son nom aux exploitations d'alun dont elle est voisine, et qui est devenue aujourd'hui un entrepôt assez considérable entre la côte et l'intérieur [1]. *Niksar*, dont le nom s'est formé, par une altération populaire, de celui de *Neo-Cæsarea*, n'a pas à beaucoup près la même importance; mais les tours à demi délabrées de son enceinte, par leur architecture sarrasine, lui donnent de loin un aspect pittoresque. Elle est à quelque distance de la rive droite du fleuve, à quinze lieues environ au-dessus du confluent de l'Iris et du Lycus [2].

Une route très-fréquentée conduit directement de Niksar à Tokat, en franchissant les hauteurs qui séparent le bassin de la Ghermaïli de celui de la Tosanli; l'intervalle est aussi de quatorze à quinze lieues, dans une direction Sud-Ouest. *Tokat* a été longtemps la ville la plus commerçante, la plus industrieuse, la plus riche et la plus peuplée de la Natolie; et quoique bien déchue du haut état de prospérité où la vit Tournefort il y a cent cinquante ans, elle est encore restée une ville très-importante. Sa population, qui a dépassé quarante mille âmes, est encore aujourd'hui au moins de vingt-cinq mille, et ses fabriques d'ustensiles de cuivre, ses manufactures de toiles peintes et de maroquins jaunes, ont toujours de l'activité. Les Arméniens sont ici les plus nombreux après les Turks; il n'y a qu'un petit nombre de Grecs. Le nom moderne de la ville s'est

1 Brant, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, VI, 220.

2 Tournefort, *Voyage au Levant*, t. III, Lettre XXI; Morier, *Journey through Persia, Armenia*, etc., 1809, ch. XVII; Will. Hamilton, I, 345.

formé de celui d'*Eudoxia*, dont elle occupe le site; parmi les Arméniens, ce nom prend la forme d'*Evtoghia*. Sa position est tout à fait pittoresque; elle couvre les bases de trois montagnes qui convergent et s'unissent vers son centre. Les maisons, bâties de terre et de bois, ont comme à Niksar des charpentes élevées en pointe, et se composent de plusieurs étages. Le climat est encore trop pluvieux pour admettre les maisons à terrasses des parties plus sèches de l'Asie. Certaines rues sont propres et spacieuses et ont une apparence d'alignement, avantage que n'ambitionnent point les autres cités de la Turquie. Les sources y sont nombreuses, et l'eau s'y distribue avec abondance dans les habitations [1]. L'ancienne *Comana Pontica* était un peu plus haut dans la vallée; on en peut reconnaitre le nom dans celui de *Gumének* que conserve le site [2]. On sait que Comana fut dans l'antiquité le grand centre commercial de cette région de l'Asie-Mineure [3]; Tokat lui avait succédé sous ce rapport, et les routes suivies depuis tant de siècles par les caravanes de l'Asie ne changèrent pas de direction. *Zilèh*, l'ancienne *Zela*, à sept heures de Tokat dans la direction de l'Ouest, a aussi, chaque année, au mois de novembre, une foire où plus de cinquante mille personnes affluent de toutes les parties de l'Asie occidentale. Zilèh est une ville turque de deux mille maisons; on y compte aussi un certain nombre de familles arméniennes [4]. C'est dans les champs de Zela que César abattit les derniers efforts du parti de Pompée vaincu à Pharsale; c'est de là qu'il écrivit à Rome ces mots célèbres, rapides comme l'avaient été sa marche et sa victoire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, *veni, vidi, vici*.

Tourkhal, à huit ou neuf lieues au-dessous de Tokat sur la droite de la Tosanli, est une jolie petite ville de huit à neuf

[1] Tournefort, III, 299; Dupré, *Voyage en Perse*, 1807, t. I, p. 42; Will. Hamilton, vol. I, p. 351; Eug. Boré, *Mémoires et Correspond. d'un voyageur en Orient*, 1838, t. I, p. 324 sqq. et p. 379.

[2] Will. Hamilton, I, 350; Hillereau, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. XV, 1843 p. 344.

[3] *Voyez* la p. 392 de notre volume précédent.

[4] Suter, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, X, 441; Hamilton, I, 361.

cents maisons, bâtie au pied d'un rocher presque à pic, surmonté d'un vieux château. Tout ce pays, comme au temps de Strabon, est couvert de beaux vignobles que cultivent les Arméniens et les Grecs (1). Continuant de descendre la vallée, on arrive à *Amasièh*, la pâtrie de Strabon, qui garde inaltéré son ancien nom d'*Amasia*. Le géographe grec a tracé un tableau fidèle de sa ville, que la nature et la prévoyance humaine, dit-il, ont fortifiée merveilleusement (2). Le temps n'a point changé la forme ni l'aspect des montagnes, et la main de l'homme a été impuissante à détruire plusieurs restes de ses antiques monuments : tels sont ses cavernes funéraires, ses deux ponts et sa citadelle colossale, assise sur la cime d'une montagne et élevant ses tours jusqu'aux nues. Le sentier qui y mène tourne et serpente entre des rochers qu'une poignée de soldats rendrait inabordables. Mais cet antique château est aujourd'hui désert et ruiné. De cette hauteur effrayante on a peine à distinguer les toits des maisons, perdues dans la vallée comme au fond d'un abîme. Sur la face orientale du rocher, qui regarde la ville, on voit les sépultures royales creusées dans le roc, que mentionne Strabon et qu'un savant explorateur, M. Eugène Boré, croit être d'origine médo-persane. Il y a, à deux lieues de la ville vers le Sud-Est, de curieuses ruines au sommet d'un roc escarpé. Un escalier, aujourd'hui comblé après la cent trente-cinquième marche, pénétrait à une profondeur inconnue dans les entrailles de la montagne (3).

Les coteaux élevés qui encaissent la vallée de l'Iris jusqu'à Amasée s'écartent bientôt après cette dernière ville, et le fleuve coule alors librement dans une plaine spacieuse que Strabon désigne sous le nom de *Phanaræa*, et qu'il cite comme le canton le plus fertile du Pont : c'est là que se réunissent l'*Iris* et le *Lycus*, c'est-à-dire les deux bras supérieurs de la rivière de Tchartchembèh. Il existait jadis au confluent des deux rivières une ville dont le grand Pompée changea le premier nom d'*Eu-*

1 Tournefort, III, 307; Will. Hamilton, I, 358.

2 *Voyez* la p. 391 de notre volume précédent.

3 Busbecq. *Itinera Amasian.*; Otter, *Voyage en Perse*, 1736, t. II, p. 334; Eug. Boré, t. I, p. 307.

patoria en celui de *Magnopolis*; cette ville est ruinée, et ses traces elles-mêmes sont effacées du sol [1].

A dix lieues environ d'Amasièh vers le Nord-Ouest, et à une distance à peu près égale dans le Nord, on trouve deux petites villes que nous devons encore citer, quoique moins importantes que les précédentes et peu visitées par les voyageurs : c'est *Marsivan* et *Ladik*. Marsivan est une place de cinq à six mille habitants, Turks et Arméniens [2]; Ladik n'est plus qu'une bourgade de trois à quatre cents maisons, qui ne garde guère de son ancien rang de ville que ses deux mosquées surmontées de minarets. Il y a près de là un lac qui sert de réceptacle aux eaux d'une large plaine, sujette à de fréquentes inondations. Le nom de Ladik, donné par les Turks à d'autres villes de l'Asie-Mineure qui s'appelèrent Laodicée, semble révéler une origine ancienne : conjecture étymologique que confirment ici quelques restes d'architecture, parmi lesquels est un monument remarquable par son style gréco-romain. C'était une espèce de temple octogone avec des colonnes doriques, dont l'intérieur contenait un tombeau [3]. Ladik et Marsivan sont situées dans la même vallée, où coule une rivière qui va se jeter dans l'Iris sous les murs d'Amasièh.

Le Lycus et l'Iris, avec leurs affluents, appartiennent à une des terrasses par lesquelles le Plateau central de la Péninsule s'abaisse graduellement vers la mer Noire; deux ou trois chaînes de hauteurs, parallèles à la côte, et que la rivière de Tchartchembèh coupe du Sud au Nord après la jonction de ses deux branches supérieures, en marquent sur ce point les derniers gradins. La plus basse de ces chaînes forme un vaste hémicycle admirablement boisé, de dix-huit lieues de rayon depuis Ounièh jusqu'au fond du golfe de Samsoun; entre cette chaîne et la mer, s'étend une plaine basse de huit lieues de largeur jusqu'à la côte, formée par les lentes alluvions de la rivière de Termèh et de celle de Tchartchembèh. Cette plaine plate et basse, souvent noyée et en partie marécageuse, remplit l'air de dan-

[1] Eug. Boré, I, 317 et 420; Hamilton, I, 342.

[2] Sestini, *Voyage à Bassora*, 1776, p. 42; Dupré, I, 30.—Hadji-Khalfa écrit *Merzifoun*; mais tous les voyageurs s'accordent à écrire Marsivan.

[3] Boré, I, 298; Hamilton, I, 335 sqq.

gereuses exhalaisons; mais aussi le sol y est d'une incroyable fécondité, et les Turks donnent à cette partie du Djanik, couverte de champs et de vergers, le nom de jardin de Constantinople. Il y a aussi beaucoup de pâturages, où errent en liberté d'innombrables troupeaux qui pour la plupart finissent par devenir sauvages. Ce canton recueille beaucoup de soie [1].

La rivière de Tchartchembèh, au-dessous de la ville de ce nom qui est assise au centre des plaines alluviales que nous venons de décrire, forme un vaste delta auquel succède le golfe de Samsoun. Le fond de ce golfe est aussi généralement marécageux et bordé de lagunes. *Samsoun*, qui lui donne son nom, n'occupe qu'en partie le site ancien d'*Amisus*, dont on reconnaît l'emplacement un peu plus haut au Nord sur le bord de la baie. La ville moderne, construite des débris de la vieille cité en partie par les Byzantins, en partie par le Ottomans, a peu d'étendue dans la muraille crénelée qui l'entoure; on n'en évalue guère la population qu'à deux mille habitants, presque tous Turks. Son port est cependant un des points les plus fréquentés de la mer Noire; les bateaux à vapeur qui partent actuellement chaque semaine de Constantinople pour Trébizonde, en ont fait une de leurs relâches [2].

Quoique le nom de *Djanik*, dans son acception première, s'étende, comme nous l'avons dit, à tout le pays maritime jusqu'à Trébizonde, il s'applique aussi spécialement, dans un sens plus restreint, au district littoral qui enveloppe le golfe de Samsoun et se prolonge jusque vers l'embouchure du Kizil-irmak. Dans cette dernière acception, les Turks ne comptent comme appartenant au Djanik que trois places notables, Samsoun, Bafira et Alatcham [3]. *Alatcham*, qui est située sur la côte assez loin à l'Ouest de l'embouchure du Halys, n'est plus qu'un village près duquel il y a d'anciennes ruines [4]; le Géographe Turk nous apprend que de son temps la plus grande partie des mâts de navires employés dans les chantiers maritimes de l'em-

[1] Améd. Jaubert, p. 386; Hamilton, I, 282.

[2] Kinneir, p. 302; Eug. Boré, I, 291; W. Hamilton, I, 289.

[3] Hadji Khalfa, Description du livah de Djanik. *Voyez* ci-après, fin du volume, dans l'*Appendice*.

[4] W. Hamilton, vol. I, pag. 298.

pire étaient tirés des montagnes voisines, et qu'on en formait des radeaux que l'on faisait passer à la voile jusqu'à Constantinople. *Bafira* est assise près de la droite du Kizil-irmak, à quatre ou cinq lieues au-dessus de l'embouchure, dans une plaine d'alluvion marécageuse, mais bien boisée. De même que beaucoup d'autres villes de la Turquie, Bafira est entrecoupée d'une multitude de jardins et de bouquets d'arbres qui lui donnent, surtout d'une certaine distance, un aspect riant et plein de fraîcheur. Son port, — ou, pour employer l'expression consacrée dans le Levant, son *échelle* — est *Koumdjas*, au fond d'un petit mouillage éloigné d'environ trois heures, dans la direction de Samsoun. Bafira compte de onze à douze cents maisons, dont mille environ sont occupées par des familles turques, une centaine par des Grecs, et à peu près cinquante par des Arméniens [1].

La largeur du *Kizil-irmak* à Bafira peut se comparer à celle de la Seine à Paris au-dessous du Pont-Neuf; mais en été, dans la saison des basses eaux, des îles alors découvertes y forment plusieurs bras. Aucun Européen jusqu'à présent n'en a reconnu le cours au-dessus de Bafira dans une étendue de quinze à seize lieues; à cette distance, se trouvent des rapides qui coupent le lit du fleuve et marquent un des gradins inférieurs du Plateau. *Vézir Keupri*, ou le Pont du Vizir, petite ville à peu près de l'importance de Bafira, est située au fond d'une assez large vallée à trois ou quatre lieues à l'Orient du Halys, sur la grande route qui conduit d'Amasièh par Marsivan à Kastamouni en Paphlagonie [2].

§ IV.

De l'embouchure du Halys ou Kizil-irmak à la rivière de Barfin. — Paphlagonie.

Les contrées que nous avons décrites depuis Trébizonde composaient l'ancien royaume du *Pont*, région doublement remarquable, à l'Est par le caractère alpestre du pays, tout composé

[1] W. Hamilton, vol. I, p. 294.

[2] Kinneir, p. 298; Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, IX, 259; Hamilton, I, 328.

d'énormes montagnes, d'étroites vallées et d'impénétrables forêts, à l'Ouest, en se rapprochant de l'Iris et du Halys, par la richesse merveilleuse et l'étonnante fécondité de ses campagnes. Le Halys franchi, nous sommes entrés en *Paphlagonie*. Si nous n'y trouvons plus, comme dans l'antiquité, une race d'hommes profondément séparée des peuples voisins par ses traits et sa langue, le pays a du moins gardé sa physionomie fortement prononcée, qui en fait une des régions physiques les mieux caractérisées de l'Asie-Mineure.

La Paphlagonie n'est, à bien dire, qu'un prolongement latéral, un vaste promontoire du Plateau central de la Péninsule. Son élévation moyenne, entre le Halys et la vallée du Parthenius ou rivière de Bartïn; qui en marque la limite occidentale, égale, si elle ne la surpasse pas, l'élévation des plaines centrales du grand Plateau, sous le méridien d'Angora et de Konièh [1]. Une chaîne de montagnes côtières, qui n'est peut-être que l'escarpement septentrional des hautes terres paphlagoniennes, court de l'Est à l'Ouest, et à peu de distance de la mer, entre Sinope et Amassérah; une autre chaîne plus élevée, que les Turks nomment *Kouz-Dâghi* [2], borne la Paphlagonie au Sud. Entre ces montagnes de Kous et la côte du Nord, il y a un intervalle de trente lieues environ, ou d'un peu plus d'un degré de latitude; la longueur moyenne du plateau, de l'Est à l'Ouest, peut être de quarante à cinquante lieues. Ce qui donne un cachet particulier à la configuration de ce pays élevé, ce

[1] Voici l'altitude d'un certain nombre de *têtes de vallées*, dans l'intérieur de la Paphlagonie. Tête de la vallée de l'Ordeïri, ou Parthenius, 975 mètres; Tchélébi keuï, 345 mètres; Sabandjilar, 975 mètres; Dadahi, vers la source d'une des branches supérieures de l'Amnias, 760 mètres; Kastamouni, plus bas dans la même vallée, 730 mètres; Daourikan, tête d'une vallée inclinée au Nord vers la mer, 975 mètres; Bakir-Kérési, à la tête d'une autre vallée qui se rattache à la précédente, 850 mètres. L'*Ousoun Bouroun*, chaîne de hauteurs, qui forme, au cœur même de la Paphlagonie, un des points de partage les plus élevés, atteint une altitude de 1,100 mètres. Toutes ces mesures ont été relevées au baromètre par M. William Ainsworth, qui les donne en pieds anglais (*voyez*, fin du volume, dans l'*Appendice*, nos Tableaux d'Altitudes). Comme point de comparaison, il est bon de se rappeler qu'Angora et les plaines unies qui l'avoisinent sont à une élévation de 8 à 900 mètres, et la plaine de Ladik, plus loin au Sud, à 975 mètres.

[2] Hadji-Khalfa, Description du livah de Kiangari.

sont deux profondes coupures qui le sillonnent parallèlement de l'Ouest à l'Est dans toute son étendue. L'une de ces deux coupures, la plus septentrionale, forme à l'Est la grande et belle vallée de l'*Amnias* ou rivière de Kastamouni, et va se rattacher vers l'Ouest à la vallée du *Parthenius;* l'autre, en grande partie formée par la vallée de la Dourek-tchaï ou rivière de Tousièh, se lie pareillement à l'Ouest à la vallée bithynienne du *Billœus*. Ces deux grandes coupures naturelles, que sépare une chaîne de hautes montagnes dont le nom d'*Alkas* rappelle celui de l'ancien *Olgassys*, sont les deux seules voies de communication praticables qui existent à travers le plateau paphlagonien entre les provinces du Halys inférieur de la Bithynie[1]: aussi est-ce dans cette double ligne de vallées que se sont élevées les seules villes méditerranéennes qu'ait jamais eues la Paphlagonie.

Cet aperçu sommaire de la configuration physique de cette région est le seul que nous permette l'état actuel des connaissances acquises. Très-peu de voyageurs l'ont visitée, sauf sur un petit nombre de points de passage; aucun jusqu'à présent ne l'a étudiée en détail. Si les deux grandes coupures longitudinales du plateau nous sont assez bien connues, grâce aux observations de MM. Fourcade, Eugène Boré et William Ainsworth sur la ligne du Nord, et aux études topographiques des ingénieurs français de l'expédition de 1807 pour la ligne du Sud[2], nous ne possédons pas encore un seul itinéraire transversal entre ces deux lignes et la côte, sauf la route de Sinope à Boïabad[3], et nous n'avons aussi que des notions extrêmement vagues sur les parties du Sud voisines du mont Olgassys et de la chaîne de Kous. La zone littorale elle-même, que nos cartes peuvent aujourd'hui tracer correctement depuis les relevés hydrographiques et les observations de deux autres Français, MM. Beauchamps et Gauttier, n'a pas été, que nous

1 T. M. Russell, *The natural and artificial defences of Asia Minor ;* dans l'*United Service Journal*, nov. 1840, p. 297.

2 *Voyez* ci-dessus, p. 156.

3 Il existe un itinéraire de M. Fourcade, d'Inéboli à Tousièh par Kastamouni ; mais ce document, autrefois communiqué, à Paris, à un habile géographe qui doit le posséder encore, n'a pas reçu de publicité.

sachions, parcourue dans son ensemble, et aucun de ceux qui en ont exploré par terre quelques parties ne s'est éloigné de la côte pour en étudier les vallées.

M. William Hamilton a visité la route côtière de Samsoun à Sinope[1]. Les terrains d'alluvion déposés par le Halys finissent vers *Alatcham*, bourgade que nous avons déjà mentionnée, à huit lieues dans l'Ouest de la bouche actuelle du fleuve; à partir de ce point la côte devient plus accidentée, et les hauteurs qui la dominent étendent souvent jusqu'à la mer leurs pentes chargées de bois verdoyants. Tout le pays que l'œil embrasse sur cette route présente une superbe végétation. *Ghersèh*, seul endroit un peu notable que l'on rencontre d'Alatcham à Sinope, est une bourgade turque de moins de trois cents maisons, sur le bord d'un petit havre; le nom et la position rappellent l'ancienne *Carusa*.

Vue de la mer, *Sinope* paraît bâtie sur une île. Elle est en réalité située à l'entrée d'une presqu'île montueuse de trois à quatre lieues de tour, liée au continent par un isthme sablonneux qui de loin se confond avec la mer. La ville est petite et peu importante par sa population; on lui donne tout au plus de sept à huit mille habitants, dont quatre cents Grecs; ceux-ci demeurent dans un faubourg, en dehors des vieux remparts qui entourent la cité. Les Turks, qui occupent seuls la ville proprement dite, en prononcent le nom *Sinob* ou *Sinoub*. La largeur de l'isthme est de six à sept cents mètres; il est entièrement fermé par les murailles d'un vieux château, qui ne serait que d'une faible défense. Strabon vante les deux ports de Sinope, placés, comme ceux d'Alexandrie et de Cyzique, aux deux côtés de l'isthme. Le principal, celui du Sud, est en effet bon et sûr; l'autre, celui du Nord, connu sous le nom particulier d'*Ak-Liman*, ou le Port Blanc, est ouvert aux vents les plus orageux et n'est bon que pour les petits bateaux. La ville ne conserve d'ailleurs aucun vestige des nombreux monuments dont ses premiers fondateurs, et les princes qui la possédèrent, s'étaient plu à l'embellir[2].

[1] *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 297 et suiv.

[2] Tournefort, l. III, p. 45; Duverne de Presle, dans Lechevalier, *Voyage à la Propontide*, t. II, p. 377, et dans les *Ann. des Voyages*, t. V, p. 222;

Après avoir quitté Sinope et doublé la pointe basse d'*Indjèh-Bouroun*, qui est le cap le plus avancé au Nord de toute l'Asie-Mineure [1], le navigateur voit s'étendre au loin devant lui, directement à l'Ouest, une côte escarpée presque sans sinuosités. Rien de plus âpre et de plus sauvage que l'aspect sous lequel cette côte se présente. Des rochers à pic, dont la ceinture continue ne s'entr'ouvre qu'à de rares intervalles pour livrer passage à quelque courant d'eau sortant des profondeurs d'une gorge étroite et sombre; d'épaisses forêts dont l'impénétrable voûte couronne presque partout le front des falaises; de temps à autre seulement une étroite éclaircie laissant apercevoir des champs en culture autour d'un village grec ou turk; çà et là quelques huttes de pêcheurs éparses sur les bords d'une crique, et plus rarement des habitations groupées en assez grand nombre autour d'une baie ou d'un mouillage, pour mériter, ou du moins pour recevoir le titre de ville : telle est dans son ensemble la côte inhospitalière qui se prolonge de Sinope à la rivière de Bartïn [2]. *Stephanos*, ou, selon la prononciation turque, *Istifan*, est cependant un assez joli village grec à douze lieues environ d'Indjèh Bouroun; *Kinoli*, à six lieues plus loin dans l'Ouest, est un bourg situé près d'un cap du même nom dont les marins redoutent l'approche. Le front de ce cap se projette à une très grande hauteur; on dit que du milieu de la mer Noire on peut l'apercevoir en même temps que le cap méridional de la Krimée, qui se dresse précisément à l'opposite [3]. A dix lieues de là est la petite ville d'*Inéboli*, l'*Abonu-teikhos* des

Beauchamps, 1797, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 156; Dupré, dans Gamba, *Voyage dans la Russie Méridionale*, t. I, p. 435; Améd. Jaubert, p. 394; W. Hamilton, vol. I, p. 307 et suiv.

[1] Les anciens croyaient que le promontoire le plus septentrional de la côte était le *Carambis Promontorium*; mais ce promontoire (aujourd'hui cap Kérempèh), qui est beaucoup plus loin à l'Ouest, est réellement, d'après les observations de MM. Beauchamps et Gauttier, plus méridional de quelques minutes que le cap Indjèh. Ce dernier répond à la pointe *Lepte* des anciens, *Lepte Akra*.

[2] Lechevalier, *Voyage à la Propontide*, t. II, p. 377; Beauchamps, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 158; Améd. Jaubert, p. 398; Eug. Boré, t. I, p. 239; W. Hamilton, vol. I, p. 158.

[3] A. Jaubert, p. 400.

anciens Périples, et la *Ionopolis* de la période byzantine. Inéboli, et le pays qui l'environne, rompent agréablement la sombre monotonie de la côte. Une jolie rivière y descend d'une vallée fertile, où tout annonce l'aisance et l'activité. De nombreux troupeaux paissent dans les prairies; des usines sont établies sur la rivière; des navires en construction remplissent les chantiers. La ville-même, avec ses minarets, dont les pointes élancées sortent des touffes d'arbres sous lesquelles se cachent les maisons, a un aspect à la fois riant et pittoresque. Mais bientôt l'œil un instant reposé retrouve les murailles de rochers contre lesquels la mer brise avec fracas. A dix lieues d'Inéboli, on franchit le redoutable cap *Kérempèh*, fécond en naufrages, et si renommé jadis sous le nom de *Carambis*; ici la côte cesse de courir à l'Ouest pour s'incliner à demi vers le Sud. Une nouvelle course de dix lieues nous amène à *Kidros*, bourgade insignifiante avec un mauvais port. Les montagnes environnantes n'ont pas cessé de porter ces forêts de buis qui ombrageaient l'ancienne *Cytoré*; mais la ville actuelle est reculée à une lieue dans les terres [1].

Amassérah, à une douzaine de lieues de Kidros, a gardé le nom de l'ancienne *Amastris* [2]; mais rien, dans l'aspect misérable de ses cent cinquante maisons, ne rappelle la splendeur évanouie de la vieille cité, où les richesses de l'art grec se mariaient aux recherches somptueuses du luxe oriental. On sait qu'Amastris, sa fondatrice, épouse d'un des princes d'Héraclée, était la sœur d'Oxyathre, frère de Darius vaincu par Alexandre. La ville avait autrefois deux ports, séparés par une presqu'île sur laquelle était située l'antique *Sésamos*, mentionnée par Homère; aujourd'hui l'un de ces ports est à peu près abandonné, depuis que les flots ont renversé la jetée qui le défendait des ouragans du Nord. La ville et la vallée voisine sont du reste

[1] Beauchamps, *l. c.*, p. 160; A. Jaubert, p. 402; Eug. Boré, I, 243.

[2] Les Grecs disent encore *Amastro*. En général, c'est dans les dénominations grecques des diverses localités de la côte et de l'intérieur qu'il faut chercher la trace la plus sensible de l'ancienne nomenclature; les noms turks correspondants ne sont habituellement qu'une seconde altération d'une forme déjà corrompue.

pleins de vestiges d'antiquités et de débris de monuments, incomplétement étudiés par les voyageurs [1].

L'embouchure du *Parthenius* n'est qu'à quatre lieues d'Amasérah. Cette rivière était généralement regardée comme formant la limite occidentale de la Paphlagonie et sa frontière bithynienne ; cette division s'était établie sur une grande raison physique, car c'est ici en effet que se terminent les plaines hautes et froides du plateau paphlagonien, dont le niveau s'abaisse rapidement vers les chaudes vallées de la Bithynie. Les Grecs des environs conservent à la rivière son nom poétique de *Parthéni*, qui s'est transformé dans la bouche des maîtres du pays en celui de *Bartïn* ou *Bartan*, donné à une petite ville turque coquettement assise sur le bord de la rivière à deux lieues de la mer. Ici le nom du Parthenius se perd entièrement. Au-dessus de Bartan, la rivière est désignée sous le nom d'*Ordeïri*; et même, entre la ville et la mer, elle reçoit plus communément des Turks le nom de *Tchati-sou* que celui de rivière de Bartan. Le Tchati-sou est assez large et assez profond pour que des bâtiments d'un assez fort tonnage le puissent remonter jusqu'à Bartan, quoique d'habitude ils s'arrêtent à deux tiers de lieue au-dessous de la ville, dans un endroit qui en est regardé comme le port [2].

La vallée de l'Ordeïri, surtout dans sa partie inférieure, justifie par sa fraîcheur délicieuse, par l'aspect riant et le calme profond de ses paysages, le nom de *Parthenios*, ou de Virginale, que lui avaient donné les vieux Hellènes. Diane, fatiguée de la chasse, aimerait encore à se baigner dans ses eaux limpides ; et les nymphes aux pieds légers, comme aux temps heureux de la mythologie, y retrouveraient toujours les gazons parfumés de ses mystérieuses retraites.

[1] Tournefort, t. III, p. 87 ; Beauchamps, p. 160 ; Améd. Jaubert, p. 403 ; Eug. Boré, t. I, p. 232 ; Will. Ainsworth, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, IX, 234.

[2] Will. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, IX, 232 ; Améd. Jaubert, p. 405 ; Eug. Boré, t. I, p. 234. Comp. Tournefort, t. III, p. 86 ; Beauchamps, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 163, et un Mémoire anonyme sur la route de Constantinople à Sinope, dans le *Journal des Voyages*, t. XXIX, p. 32.

Mais à mesure que, nous enfonçant plus loin dans la vallée, nous remontons vers le pays élevé où le Parthenius a sa source, nous retrouvons, avec un ciel moins doux, une nature plus sévère [1]. Ici nous allons entrer dans le cœur de la Paphlagonie, par la plus septentrionale des deux lignes de vallées qui coupent le plateau de l'Ouest à l'Est. Les parties centrales du pays sont désignées sous le nom d'*Iflani*, et l'on distingue l'Iflani de Zafaranboli à l'Ouest, de celui de Kastamouni à l'Est [2]. Cette haute région, qui est de nature calcaire, renferme, à une élévation de plus de 900 mètres au-dessus de la mer, d'immenses dépôts de fossiles marins, phénomène assez frappant pour que les anciens eux-mêmes l'eussent remarqué [3]. *Zafaranboli*, ou la ville du Safran, capitale du premier de ces deux districts, est située dans une petite vallée latérale, vers le Sud des sources de l'Ordeïri. Elle compte environ quinze mille habitants turks, outre un millier de Grecs et quelques familles arméniennes [4]. *Kastamouni* ou *Kostambol*, capitale du livah ou gouvernement turk qui répond à la plus grande partie de l'ancienne Paphlagonie, est une des villes les plus importantes de l'Asie-Mineure; on ne lui donne pas moins de douze mille maisons, ce qui suppose une population de cinquante mille âmes environ, chiffre bien rare dans cette contrée. Sur ce nombre, il y a tout au plus cinq cents Grecs et une centaine d'Arméniens; le reste est turk. Kastamouni renferme encore des tanneries considérables; mais son ancienne fabrique d'ustensiles de cuivre, qu'alimentait une mine voisine et pour laquelle elle rivalisait avec Tokat, est bien déchue. Le monument le plus ancien que l'on y trouve est le château, bâti sur le côté occidental de la montagne et élevant hardiment dans les airs ses tours d'architecture byzantine et ses remparts à demi ruinés. Les autres édifices, tels que les mosquées et les oratoires au nombre de trente, les bains et les cara-

[1] Eug. Boré, t. I, p. 258; Will. Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 237.

[2] Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 243; Hadji-Khalfa, Description du livah de Boly.

[3] Eudoxe, dans Strabon, lib. XII, p. 562 D, édit. Casaub.; W. Ainsworth, *l. c.*, p. 238.

[4] Answ., *ibid.*, p. 239.

vansérais, sont tous l'ouvrage des derniers conquérants. Les rues sont d'ailleurs étroites et tortueuses comme dans la plupart des villes de l'Orient, et l'aspect des maisons en bois qui les bordent révèle l'appauvrissement où sont tombés les habitants [1].

Kastamouni est la ville la plus centrale de la Paphlagonie. Elle est située sur la partie supérieure d'une rivière à laquelle elle donne son nom, et qui va se jeter dans le Halys après un cours d'une quarantaine de lieues dirigé de l'Ouest à l'Est. Cette rivière est l'ancien *Amnias;* outre son nom populaire de *Kostambol-tchaï*, elle est connue sous celui de *Gheuk-irmak.* C'est dans cette longue vallée, entre Kastamouni et le Halys, que se trouvent aussi les deux seuls lieux notables de cette partie du pays, *Tâsch-Keupri*, ou le Pont de Pierre, petite ville turque où il y a de nombreux vestiges d'antiquités et dans laquelle M. Fourcade le premier a reconnu le site de *Pompeiopolis* [2]; et *Boïabad*, que le même voyageur croit avec beaucoup de probabilité représenter l'ancienne *Tobata* [3]. La route de Boïabad à Sinope, suivie par MM. Fourcade et William Hamilton, nous est représentée comme traversant un pays très-boisé et d'un caractère éminemment pittoresque [4]. En général, toute la région nord de la Paphlagonie, entre la vallée de l'Amnias et la mer, paraît renfermer d'immenses forêts, tandis qu'au Sud le pays est beaucoup plus découvert, et que certaines parties y sont même absolument déboisées [5].

Un bon tableau de la vallée du Kostambol-tchaï nous a été donné par notre compatriote M. Fourcade, celui de tous les voyageurs qui a jusqu'à présent fourni le plus de notions de détail sur la Paphlagonie, quoique la plus grande partie des excellents matériaux qu'il avait réunis n'ait pas été publiée.

1 E. Boré, t. I, p. 274; W. Ainsworth, *l. c.*, p. 249. Comp. Hadji-Khalfa, Description du livah de Kastamouni.

2 Fourcade, dans les *Annales des Voyages*, t. XIV, p. 30.

3 Fourcade, *ibid.*, p. 53. Comp. Ainsworth, *l. c.*, p. 254; et W. Hamilton, I, 320.

4 Will. Hamilton, I, 317.

5 Comparez Eug. Boré, t. I, p. 266 et 268; et Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 29.

Cette longue vallée qu'arrose l'Amnias entre Kastamouni et Boïabad est en général fertile; le sol, presque partout calcaire et marneux, est très-bien arrosé. Ce qui manque à ce beau pays pour en exploiter les richesses naturelles, c'est la population. Le paliure, la vigne, la garance sauvage, le safran et le térébinthe ornent les deux côtés de la vallée; le grenadier et le pêcher y donnent de très-bons fruits. Les habitants recueillent pour leur usage beaucoup de soie et de coton; le tabac réussit très-bien sur les bords de la rivière, ainsi que le pavot dont on extrait un opium estimé. Mais la culture la plus répandue est celle du riz, dont la qualité peut se comparer à celle du riz d'Égypte; on en exporte beaucoup de Sinope pour Constantinople et la Krimée. La culture du riz s'étend jusqu'à Tâsch-Keupri. Plus haut, vers Kastamouni, on ne trouve plus que de l'orge, du froment, et quelquefois du maïs; mais le riz reparaît plus loin dans l'Ouest, en se rapprochant de la Bithynie.

De Boïabad à Kastamouni, le pays était autrefois couvert de bourgs et de villages, dont le sol garde à peine quelques vestiges. On y nourrit un nombreux bétail; les buffles surtout y sont magnifiques, et les chevaux méritent encore les louanges données par les anciens à la cavalerie paphlagonienne. En général, on peut dire que les habitants des vallées sont plus adonnés à la culture du sol, et ceux des hautes plaines au soin des troupeaux, quoique beaucoup de parties les plus élevées du plateau soient elles-mêmes très-productives en froment et en orge [1]. De tout temps la Paphlagonie fut renommée pour ses grains [2].

La chaîne abrupte de l'*Olgassys*, dont les cimes gardent jusqu'en août les neiges de l'hiver, sépare, comme nous l'avons dit, cette grande vallée transversale de Kastamouni de celle de Tosièh. Celle-ci, comme la précédente, est arrosée de l'Ouest à l'Est par un affluent du Kizil-irmak nommé le *Dourek* ou *Dévrek-tchaï*; c'est sur cette rivière qu'est assise *Tousièh*, capitale du district, ville d'un millier de maisons, dont le nom rappelle

¹ Fourcade, *l. c.*, p. 48 et suiv. Comp. un Mémoire anonyme sur la Paphlagonie, dans le *Journal des Voyages*, t. XXVIII, p. 301, et XXIX, 20; W. Ainsworth, *l. c.*, p. 243.

² *Voyez* notamment une lettre de Pline le jeune à Trajan, lib. X, epist. 36.

celui de *Docea* fréquemment cité dans les annales du Bas-Empire. Elle n'est aujourd'hui peuplée que de Turks, qui ont pour industrie principale la préparation des maroquins, outre quelques fabriques d'étoffes de coton et de camelots [1]. Plus haut dans la vallée, la grande route de Boli à Amasièh traverse le bourg de *Kodj-Hissar*; et sur le Kizil-irmak, à peu de distance au-dessous du confluent de la Dévrek, on trouve la petite ville murée de *Hadji-Hamzèh*.

Entre les deux chaînes abruptes du Kouz-Dâgh et de l'Olgassys, qui la dominent au Sud et au Nord, la vallée de Tousièh se détache comme un riant oasis au milieu du désert. Tel est le caractère général de ces contrées alpines. L'œil, fatigué de l'aspect morne et froid de la région élevée, se repose avec bonheur sur de chaudes et fertiles campagnes, où la teinte dorée des moissons est agréablement coupée par de verdoyants jardins, où de nombreux vignobles se mêlent à de riches vergers. Une multitude de ruisseaux qui descendent de la montagne viennent grossir le cours rapide de la Dévrek, après avoir fertilisé les petites vallées qui s'ouvrent à droite et à gauche sur la vallée principale. Ici chaque pas conduit à un nouveau site et découvre un nouvel horizon.

Les villages, ordinairement composés d'un très-petit nombre de chétives cabanes, ont cependant, vus à distance, un aspect agréable, grâce aux touffes de mûriers et d'arbres à fruit dont ils sont habituellement entourés. Ces cabanes sont pour la plupart entièrement construites en bois. Des troncs d'arbres à peine équarris sont posés de champ les uns sur les autres, et on les fixe aux extrémités au moyen d'entailles qu'on y a pratiquées. La couverture est également en planches, de sorte que dans cette architecture toute primitive il n'entre pas le moindre atome de fer ni de pierre. Tout au plus garnit-on l'intérieur d'un enduit destiné à intercepter l'air. Dans les parties froides du pays, la maison a quelquefois un étage inférieur qui est creusé en terre [2]. Ce mode de construction n'a probablement pas varié depuis trois mille ans, que les premiers Hellènes qui pénétrèrent

[1] Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 38.

[2] Mémoire anonyme sur la Paphlagonie, dans le *Journal des Voyages*, t. XXVIII, p. 305. Cp. Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 29.

aux extrémités orientales du Pont-Euxin donnaient aux habitants de la côte le nom de peuple de *Mosun* [1], à cause de leurs maisons en bois.

§ V.

De la rivière de Barfin au Sakaria.—Bithynie orientale.

La Bithynie est un pays de vallées et de montagnes, couvert en grande partie de magnifiques forêts. Le climat y est chaud, le sol fertile, les productions variées. Ses limites naturelles sont, à l'Orient, les escarpements occidentaux du plateau paphlagonien; au Sud, la chaîne élevée de l'ancien *Olympe* bithynien, qui se lie aux montagnes de Kouz de la Paphlagonie, et dont la dénomination actuelle, *Allah Dâgh*, ou la Montagne de Dieu, renferme une idée analogue à l'appellation poétique des anciens. Les plus hauts sommets de l'Olympe bithynien sont couverts de neiges éternelles, et leurs sombres gorges servent de retraite au loup et à d'autres animaux sauvages [2]. Mais en se rapprochant de la côte, les vallées présentent un caractère plus doux et de plus riants aspects. A l'Ouest, le cours inférieur du Sakaria forme une circonscription naturelle à laquelle nous nous arrêtons, quoique l'ancienne Bithynie s'étendit plus loin jusqu'au Bosphore et au pourtour oriental de la Propontide.

Un seul système d'eaux considérable existe dans la région bithynienne; il en occupe toute la partie orientale et se déverse dans la mer Noire par le *Filïas-tchaï*, qui répond à l'ancien *Billæus*. Il paraît en effet que le Billæus se forme de la réunion de plusieurs rivières importantes, notamment de celles de *Boli*, de *Baïndir* et de *Tcherkesch*, de l'*Aradj-sou*, du *Serb-sou* et du *Soganli-sou*, qui pour la plupart ont leurs sources dans la chaîne de l'Allah-Dâgh [3]; mais jusqu'à présent aucun voya-

[1] Ou Mossynèkes. D'un mot grec, μόσυν ou μόσσυν, qui signifie une tour construite en bois.

[2] Hadji-Khaifa, Description du livah de Boly. Comp. Sestini, 1777, *Voyage à Bassora*, p. 26, trad. franç.

[3] Hadji-Khaifa, *ibid.* Comp. W. Ainsworth, dans le *Journal of Geograph. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 241.

geur n'en a exploré les différents bassins et n'en a reconnu les points de jonction. Les autres rivières de la Bithynie, qui toutes débouchent à la côte, ont un cours beaucoup moins étendu.

Boli, résidence du gouverneur de la province, est située dans l'intérieur des terres, sur la grande voie de communication de Constantinople à Amasièh par la vallée de la Dévrek; la rivière qui passe auprès est une de celles que nous venons d'indiquer comme se réunissant au Billæus. C'est une ville d'industrie et de commerce, quoique le nombre des Turks qui l'habitent n'excède pas trois ou quatre mille. Les Grecs et les Arméniens, au nombre de quelques centaines, sont relégués dans un bourg contigu. Les campagnes environnantes sont bien cultivées et remplies de villages [1]. A une bonne heure de marche de la ville, on trouve des ruines que les gens du pays appellent *Eski-Hissar*, ou le Vieux Château [2]; c'est indubitablement le site d'une ancienne cité, qui, d'après les indications des Itinéraires, semble ne pouvoir être que *Bithynium*, antique colonie grecque postérieurement nommée *Claudiopolis*. Il est singulier que sur une route aussi fréquentée, ces ruines, signalées par l'Italien Sestini, n'aient été examinées par aucun voyageur.

Mouderni, sur la rivière de Boli à une dizaine de lieues au-dessus de cette ville, rappelle un nom souvent cité dans les annales byzantines. *Modrenæ*, *Ghérédèh*, *Baïndir* et *Tcherkesch* sont des bourgades assez gratuitement décorées du titre de ville, sur la route directe de Boli à Tousièh. Ce pays est généralement beau; les campagnes y paraissent mieux cultivées que dans beaucoup d'autres parties de la Péninsule, et les coteaux s'y couvrent de nombreux vignobles [3]. Ghérédèh répond à

[1] Hadji-Khalfa, *ibid.*; Sestini, *Voyage à Bassora*, p. 19, trad. franç.; Mémoire anonyme sur la route de Sinope à Constantinople, dans le *Journal des Voyages*, t. XXIX, p. 8; Itinéraire anonyme de Constantinople à Sivas, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XVIII, p. 76; Morier, *Journey through Persia*, etc., 1809, ch. 18.

[2] Sestini, *loco cit.*

[3] Morier, *Journey through Persia, Armenia and Asia Minor*, ch. 18; Sestini, *ouvrage cité*, p. 25 et suiv.

l'ancienne *Cratia*, surnommée *Flaviopolis*. Il y a non loin de là un grand lac très-poissonneux.

Ces cantons intérieurs encore peu explorés ne sauraient nous retenir plus longtemps; le bassin inférieur du Billæus, dont les rives encaissées roulent un volume d'eau considérable, va nous conduire aux rivages de la mer. Un peu à l'Ouest ou à gauche de l'embouchure, le village de *Filias* est près du site de l'antique cité grecque de *Tium* (1). A quinze lieues de là dans le Sud-Ouest florissait autrefois la célèbre *Heraclea*, jadis la reine des rivages pontiques, mais qui n'a gardé de son ancienne grandeur que son nom, altéré en celui d'*Érégli*, et des ruines qui couvrent le sol. Le port artificiel que les héracléens s'étaient créé par la construction de deux énormes jetées, est aujourd'hui détruit et comblé par les sables; le territoire seul n'a rien perdu de son admirable fertilité, qui sollicite en vain l'indolence apathique de ses maîtres actuels. Vue du rivage, la cité charme le regard par le désordre de ses maisons peintes, perdues dans les bocages de leurs jardins : cette profusion de verdure dissimule seule l'aspect misérable de la plupart de ces villes modernes des pays musulmans. La population d'Érégli ne dépasse point sept mille âmes; son commerce a peu d'importance, et l'industrie est presque entièrement concentrée dans la préparation des maroquins (2).

La côte qui avoisine Héraclée est d'un aspect enchanteur. Les collines ombragées de pins, de hêtres et de hauts platanes s'abaissent avec grâce aux deux côtés des vallées; partout la vigne sauvage enlace ses sarments vagabonds aux troncs rugueux du noyer, du tilleul et du châtaignier. Sur les bords du *Lycus*, qui se verse à la mer un peu au-dessous de la ville sous le nom dépoétisé de *Kilidj-sou* (3), les frênes, les bouleaux et les peu-

1 Eug. Boré, *Mémoires et Correspondance d'un Voyageur en Orient*, 1838, t. I, p. 221; William Ainsworth, 1838, dans le *Journal of Geographical Society of London*, vol. IX, p. 230.

2 Beauchamps, dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 171; Allier de Hauteroche, dans Amédée Jaubert, *Voyage en Perse*, p. 409; Eug. Boré, I, 209 et suiv.; Ainsworth, *l. c.*, p. 225.

3 Le nom moderne, comme l'ancien nom, fait sûrement allusion à la violence des débordements accidentels de cette petite rivière. *Kilidj-sou* signifie



pliers s'élèvent confusément, dessinant les vagues et capricieux détours du ruisseau. Le blé, l'avoine et le lin prospèrent dans une terre à peine remuée, qui n'a jamais connu l'engrais. La fraîcheur du vent, la transparence de l'air et la mer azurée communiquent à cette nature heureuse la teinte des beaux paysages de l'Italie. On conçoit alors comment le peuple qui colonisa la Grande Grèce vint fonder sur ces rivages une cité florissante [1].

Aux portes d'Héraclée il existe un antre autrefois célèbre sous le nom de *caverne d'Achéruse*, — une de ces cavités naturelles dont les sombres profondeurs agissent si puissamment sur l'imagination des hommes, et que les âges primitifs avaient entourées d'une superstitieuse terreur. On arrive à celle-ci par un petit vallon arrosé d'un ruisseau où nagent de nombreuses tortues. Le flanc de la colline présente plusieurs cavernes. L'une d'elles a été achevée régulièrement avec le ciseau; d'après sa forme, elle a dû servir à la célébration des rites païens. Mais la véritable entrée des enfers, selon la Fable, celle par laquelle pénétra Hercule pour enchaîner le dragon Cerbère, est une excavation distincte que les Turks visitent peu, à cause de l'horreur que leur inspire ce sanctuaire de l'idolâtrie. Sa bouche est une simple ouverture, si étroite qu'on y entre en rampant, et tellement humectée par les suintements du roc, que l'eau menace d'éteindre les torches avec lesquelles il faut y descendre. Après les détours d'un escalier glissant, dont les ténèbres humides rappellent aisément à l'imagination les avenues du Tartare, on arrive à une espèce de lac qui probablement a envahi les profondeurs de ce labyrinthe mystérieux. Le goût de l'eau ne permet pas d'y supposer l'existence de quelque communication souterraine avec la mer [2].

D'Érégli au Sakaria, dans un espace de vingt lieues environ, et même au delà jusqu'au Bosphore, la côte n'offre plus une seule localité qui mérite d'être citée, sauf peut-être le bourg

littéralement l'*eau-glaive*, — l'eau qui tranche; qui déracine, qui détruit, — comme le nom grec de *Lykos*, le Loup, annonçait l'impétuosité dévorante du torrent.

[1] Eug. Boré, t. I, p. 208.

[2] *Id.*, p. 211.

d'*Akchè-Chèhr*, où il y a des chantiers considérables, alimentés par les forêts voisines. Tout ce pays en effet n'est en quelque sorte depuis Boli, entre l'Allah-Dâgh et la mer, qu'une seule et magnifique forêt, désignée par les Turks sous le nom poétiquement expressif de Mer des Arbres, *Aghatch-Dègnisi*, et qu'entrecoupent çà et là des plaines découvertes et de romantiques vallons. Le *Mélan-sou*, à près de quatre lieues à l'Ouest d'Akchè-Chèhr, est une rivière assez considérable qui coule au milieu des bois; elle sort des montagnes du Sud et traverse dans sa partie supérieure un lac d'une assez grande étendue. Au-dessus du lac, sur les bords d'une des rivières qui l'alimentent, et à quelques heures de la côte, il existe une petite ville nommée *Uskub* où l'on a trouvé des ruines qui doivent représenter le site de *Prusias*, surnommée *ad Hypium*, de l'ancien nom de la rivière, pour la distinguer de la *Prusias ad Olympum*, qui est la Brousse moderne. *Dudchèh* est un bourg situé un peu au-dessous d'Uskub et plus près du lac, sur la même rivière [1]; les voyageurs rencontrent ce bourg sur la grande route intérieure de Nicomédie à Boli.

§ VI.

Du Sakaria au Bosphore. — Coup-d'œil général sur la mer Noire.

Un dernier espace nous reste à parcourir, depuis la bouche de l'ancien Sangarius jusqu'à l'entrée du Bosphore, pour compléter la description de la zone pontique de la Natolie. Tout cet espace, dont l'étendue de l'Est à l'Ouest est de trente lieues à vol d'oiseau, sur dix lieues environ de largeur, forme une péninsule parfaitement circonscrite, à l'Est par le cours inférieur du Sakaria, au Nord par la mer Noire, à l'Ouest par le Bosphore, et au Sud en grande partie par la mer de Marmara et le golfe d'Ismid. Les Turks désignent cette péninsule sous le

[1] Hadji-Khalfa, Description du livah de Boly; Mémoire anonyme sur la route de Sinope à Constantinople, dans le *Journal des Voyages*, t. XXIX, p. 10; Eug. Boré, t. I, p. 196; Will. Ainsworth, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, IX, 230.

nom de *Khodjia* ou *Khodja-ili*, dont nous avons expliqué ailleurs l'origine [1]. Entre le fond du golfe d'Ismid et le Sakaria il n'y a qu'un intervalle de moins de neuf lieues, dont le tiers est occupé par le vaste et beau lac de *Sabandjèh*, que l'on dit élevé d'une dizaine de mètres au-dessus du Sakaria avec lequel il communique dans la saison des pluies, et de dix-huit mètres environ au-dessus du golfe [2].

Quoique aux portes de Constantinople, et sur le passage continuel de tous les voyageurs qui pénètrent en Asie, ce canton, sauf le littoral, est encore une des parties les moins connues de la Natolie. Pas un seul Européen n'en a visité l'intérieur. C'est du reste un pays montueux et très-boisé [3], ce qui en aura sans doute éloigné les voyageurs par la difficulté et le peu de sûreté des communications.

Nous décrirons tout à l'heure les bords pittoresques du golfe d'Isnik en traçant le tableau du bassin de la Propontide; les rivages que baigne la mer Noire aux approches du Canal de Constantinople sont loin de présenter ces beaux sites que le voyageur admire sur la mer de Marmara. C'est une plage en grande partie sablonneuse, bordée de rochers et féconde en naufrages ; aussi n'y rencontre-t-on aucun lieu important [4]. Trois cabanes en bois occupent, au fond de la petite baie de *Kerpèh*, le site de l'ancienne *Kalpè* dont l'historien de la Retraite des Dix-Mille vante le territoire pour sa beauté et sa richesse [5]; le bourg de *Kilèh*, assis un peu plus loin sur un promontoire couvert de vignobles, présente un plus riant aspect. La petite rivière de *Riva*, à très-peu de distance de l'entrée du Bosphore, a gardé le nom d'un ruisseau, le *Rhebas*, déjà nommé dans les plus anciens chants où furent célébrées les premières navigations des Hellènes sur les plages inhospitalières de l'Euxin [6].

[1] *Voyez* page 502 du volume précédent.
[2] Will. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, IX, 218.
[3] Hadji-Khalfa, Description du livah de Khodjia-ili.
[4] Barral, dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, 1821, p. 10.
[5] Xénophon, cité p. 332 de notre volume précédent. Comp. Eug. Boré, t. I, p. 188.
[6] *Voyez* la narration orphique de l'expédition des Argonautes, p. 217 de notre volume précédent.

Avant d'abandonner ces parages longtemps redoutés, quelques mots encore sur le caractère général de la mer Noire et sur les dangers qu'offre sa navigation. Quoique exagérés par l'inexpérience et le défaut d'habileté des marins turks ou grecs, ces dangers n'en sont pas moins réels à certaines époques de l'année, par suite de la violence des vents et de leurs brusques variations, et aussi à cause des forts courants qui règnent sur une partie des côtes. Le bassin de la mer Noire est d'ailleurs extrêmement profond, surtout dans la partie orientale; deux cents brasses de sonde n'y ont souvent pas donné de fond. C'est avec raison qu'on a reproché à cette mer intérieure son ciel rarement pur : d'énormes masses de vapeurs incessamment produites par une évaporation active et qui se portent tantôt sur les côtes européennes du Nord, tantôt sur les côtes asiatiques du Sud, selon le point d'où souffle le vent auquel elles obéissent, produisent ces brumes presque continuelles qui ont peut-être fait donner à l'ancien Pont-Euxin sa dénomination actuelle de *mer Noire*[1].

[1] Lechevalier, *Voyage à la Propontide et au Pont-Euxin*, t. II, p. 385; Barral, Relation de la campagne hydrographique de 1820 dans la mer Noire, *Annales Maritimes et Coloniales*, 1821, p. 13 et 51.

CHAPITRE V.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Nord-Ouest. — Bassin de la mer de Marmara.

§ Ier.

Bosphore, ou Canal de Constantinople.

Le *Canal de Constantinople*, autrefois connu sous la dénomination de *Bosphore de Thrace*, s'ouvre tout à coup devant le navigateur comme un large estuaire où se précipitent les eaux de la mer Noire, cherchant une issue vers la Méditerranée. On laisse à droite, en entrant dans le détroit, un rocher d'origine volcanique coupé de plusieurs anfractuosités qui lui donnent l'apparence d'un groupe d'îlots : ce sont les anciennes *Cyanées*, que les anciens crurent longtemps errantes, et qui furent fixées, disaient-ils, par l'audace de Jason. Aujourd'hui encore, quand les vagues soulevées viennent s'y briser en écumant, l'œil abusé croit les voir disparaître et se montrer tour à tour, comme si leur masse de granite se jouait au milieu des flots. Un monument d'un blanc éclatant se détache sur l'écueil bleuâtre; c'est un autel votif sur lequel les Byzantins élevèrent une colonne en l'honneur de quelque César, et auquel on a donné improprement le nom de *Colonne de Pompée*. Une pierre cylindrique, décorée de guirlandes de lauriers et de têtes de victimes, ne fut jamais le véritable piédestal d'une colonne corinthienne [1].

Mais il semble que ce soit à tort que l'antiquité distingua ce

[1] Tournefort, *Voyage au Levant*, 1701, t. II, p. 433, édit. de Lyon; Clarke, *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, 1801, trad. franç., t. II, p. 358; Andréossy, *Voyage à l'Embouchure de la mer Noire*, 1812, p. 109; Rottiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, 1818, p. 306. Comp. Strab., lib. VII, p. 319.

rocher par l'épithète de *Cyanées d'Europe*; car, aujourd'hui du moins, il n'existe à gauche du détroit aucune île, aucun rocher, aucun écueil qui puisse nous représenter les *Cyanées d'Asie*. Celles-ci n'ont jamais existé, ou bien elles ont été détruites par quelque convulsion sous-marine [1]. On est tenté de croire, au surplus, que l'aspect de la côte produit ici quelque illusion, lorsqu'on voit des écrivains d'ailleurs exacts mentionner ou même décrire comme réelles ces prétendues Cyanées d'Asie [2].

La direction générale du détroit, entre ses deux issues, est du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest. Sa longueur totale est d'un peu moins de sept lieues communes, ou plus exactement de 30,000 mètres [3]; sa largeur commune est d'environ 780 mètres, ou de moins d'un quart de lieue. A l'entrée de la mer Noire, les deux bords du détroit se sont écartés de 3,700 mètres; l'écartement n'est que de 1,750 mètres à l'extrémité opposée, entre la pointe du Sérail et Scutari. Le Canal n'a qu'un coude considérable, à Buïuk-déré. Sa profondeur varie entre quinze et vingt brasses dans le milieu de son cours, sans aucun écueil ni aucun bas-fond qui en trouble la navigation. Le seul courant qui règne dans le détroit porte avec force de la mer Noire à la mer de Marmara; mais il y a des remous qui produisent à la surface une apparence de courants opposés [4].

La formation et l'origine du Bosphore de Thrace ont donné lieu, chez les anciens comme chez les modernes, aux hypothèses les plus aventureuses, jeux hardis de l'imagination basés sur de vieilles traditions de convulsions et de cataclysmes; les observations de la géologie moderne sont venues anéantir ces systèmes d'époques moins rigoureuses, en démontrant que les terrains de nature différente qui constituent les deux côtés du détroit n'ont jamais pu être réunis, que le canal n'a pu ainsi

[1] Andréossy, p. 112; Rottiers, *l. c.*

[2] Non-seulement Pet. Gyllius *De Bosp. Thr.*, lib. II, c. 24, 1542, mais Dumont-d'Urville lui-même, *Relation de la campagne hydrographique de la corvette du Roi la Chevrette dans le Levant et la mer Noire*, durant l'année 1820, Journ. des Voyages, t. IX, p. 281.

[3] Rigoureusement, de 29,620 mètres.

[4] Andréossy, p. 145, 130 et 307.

être produit par un déchirement, et qu'il existe de toute nécessité depuis l'origine même des choses [1].

Pittoresquement encaissés entre deux chaînes parallèles de vertes collines, les deux rives du Canal présentent dans toute leur étendue un des plus ravissants panoramas qu'il y ait au monde [2]. Les navires qui sans cesse le descendent et le remontent, les innombrables gondoles qui le sillonnent, les paysages tantôt sévères et grandioses, tantôt riants et gracieux, que chaque détour de la côte déroule subitement aux regards; les villages à demi cachés par les touffes épaisses des platanes, des cyprès et des myrtes; les palais à l'enceinte silencieuse, les kiosques aux couleurs bigarrées, les *villa* des Francs de Constantinople, dont le goût plus européen contraste avec l'architecture musulmane, les jardins qui répandent au loin leurs suaves exhalaisons, mêlées aux fraiches et douces caresses de la brise : tout ce mouvement et tout ce calme, cette variété et ces contrastes, ce ciel si beau, cette terre si riche, ces eaux si transparentes, que le soleil d'Orient inonde de lumière et de chaleur, tout ici fait naître à chaque pas la surprise et l'admiration, et l'âme y est plongée dans une continuelle extase. « Le Bosphore, a dit un voyageur, élégant historien des courses récentes d'un de nos princes dans les contrées classiques du Levant, le Bosphore est une mer de plusieurs lieues, resserrée de chaque côté par des collines verdoyantes que lient entre elles des vallées délicieuses, et dont la pente est couverte sans interruption de palais et de villas. Fragiles comme la destinée des pachas qui les habitent, ces palais de bois tombent et se renouvellent avec leur fortune. Au premier abord, ces palais semblent mesquins. Mais au bout de très-peu de jours, on s'accoutume si bien à ces légères con-

[1] *Voyez* Andréossy, p. 38 et suiv., et Ch. Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sciences*, t. IV, p. 465. Comp. Strickland, dans les *Transactions of the Geological Society of London*, vol. V, p. 393, et W. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1835, vol. I, p. 65.

[2] Pet. Gyllius, *de Bosp. Thr.*, lib. II et III; Lechevalier, *Voyage à la Propontide*, 1784, t. I, p. 41; Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, 1793, t. I, p. 61, édit. in-4; Andréossy, p. 146 et suiv., et le Tableau de la p. 89; add. 170 et suiv.; Pertusier, *Promenades Pittoresques*, 1812, t. I, p. 30 et suiv. C'est à M. Andréossy que nous devons la première bonne carte du Bosphore. *Voyez* p. 305 de son ouvrage cité.

structions posées de la veille sur le bord de la mer, souvent pour en disparaître le lendemain, qu'on ne les voudrait plus autrement. Plus solides, elles enlèveraient au Bosphore son charme le plus vif, la variété. Elles substitueraient à une avenue de kiosques et de jardins, qui a toutes les surprises d'une scène d'opéra, la monotone régularité d'un grand quai et d'une longue rue. Laissez donc au Bosphore ses palais de bois dont les mille fenêtres étincellent au soleil comme des diamants, et n'ôtez pas à la langueur des harems l'émotion de cette mer qui les effleure avec une coquetterie menaçante. La côte d'Europe, plus chargée d'habitations, a un caractère plus sérieux; celle d'Asie, mieux boisée, a plus de douceur aussi et plus de mollesse. A ces traits généraux de leur physionomie, il est aisé de reconnaître les deux continents [1].

C'est surtout aux approches de Constantinople que la scène se déploie dans toute sa grandeur. S'il est difficile d'exprimer par des paroles la magnificence des sites qui bordent le Bosphore, il faut renoncer à peindre celui qui s'offre au navigateur lorsque son regard peut embrasser à la fois *Constantinople*, *Péra* et *Scutari* : Constantinople et Péra, assises sur la terre d'Europe des deux côtés d'un golfe profond qui en forme le port, et que les anciens nommaient la *Corne d'Or*, par allusion aux richesses qu'il verse sur la ville; Scutari, sur la terre d'Asie, précisément vis-à-vis des deux autres dont elle est séparée par la bouche du Bosphore; toutes les trois à l'issue même du détroit dans la mer de Marmara, et ne paraissant que les trois parties d'une vaste métropole pittoresquement étagée aux rives d'un large fleuve. La nappe azurée de la mer de Marmara, avec ses îles verdoyantes et ses côtes accidentées qui fuient à l'horizon, forme un arrière-plan digne du tableau qu'il termine. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople et Scutari offrent le plus beau point de vue de l'univers [2].

[1] Voyage de Monseigneur le duc de Montpensier en Orient. Constantinople. Dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, t. IV de 1845, p. 220.

[2] Clarke, voyage cité, II, 374; Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1807, t. I, p. 238, édit. de 1834.



§ II.

Pourtour asiatique de la mer de Marmara.

Scutari serait regardée comme une grande ville, si elle n'était pas située vis-à-vis de Constantinople; on lui donne de cinquante à soixante mille habitants, en partie Turks, en partie Grecs et Arméniens. Les Ottomans prononcent son nom *Uskudar.* Elle occupe l'emplacement de l'ancienne ville de *Chrysopolis*, ou la Ville d'Or, ainsi nommée sans doute à cause de sa belle et riche situation; *Chalcédoine*, ou plus correctement *Khalkédôn*, qui touchait à Chrysopolis du côté du Sud, n'a laissé sur le sol que quelques ruines éparses, sous lesquelles s'abrite le petit village turk de *Kadi-keuï*, le Village du Juge.

Scutari a de nombreuses mosquées, de beaux bazars où affluent les caravanes de l'Asie, des bains, des fontaines et d'autres édifices; mais c'est surtout par la beauté de ses cimetières qu'elle est renommée. C'est là que les Turks de distinction se font inhumer de préférence, parce qu'ils regardent l'Asie comme la véritable patrie des Musulmans, et qu'ils y croient leurs cendres plus en sûreté que dans la terre d'Europe, qui est toujours pour eux la terre des Infidèles [1].

De la pointe du Bosphore où s'élève Scutari, la côte d'Asie, agréablement découpée de baies et de caps, et dominée par des montagnes boisées qui envoient à la mer une multitude de petites rivières, tourne brusquement au Sud-Ouest. Vis-à-vis de cette côte s'étend un petit archipel célèbre dans tous les temps par ses agréments et sa salubrité. Les anciens Grecs le nommait *Daïmon Nesoi*, les Iles des Génies; on les connait aujourd'hui sous le nom d'*Iles des Princes*, en grec moderne *Prinkipos Nisia*, qui dérive peut-être de ce qu'à l'époque des empereurs byzantins elles servirent fréquemment de prison à des princes exilés. Leur dénomination turque est *Kizil-Adalar*, les Iles Rouges.

[1] Lechevalier, *Voyage à la Propontide*, 1784, t. I, p. 79; Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, 1793, t. I, p. 41, in-4; Andréossy, *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, 1812, p. 165.

L'archipel des Princes se compose de quatre grandes îles et de cinq plus petites. La plus septentrionale du groupe, à une heure environ de Constantinople, se nomme *Proti*; les trois suivantes, *Antigona*, *Khalki* et *Prinkipo*, se succèdent dans cet ordre du Nord au Sud. Une des cinq petites îles est près de Prinkipo; les autres sont répandues à l'Ouest du groupe principal.

La plus considérable et la plus fertile de ces diverses îles est celle de *Prinkipo*; elle est toute formée de roches volcaniques. Elle a une petite ville du même nom, et dans l'intérieur des terres deux monastères grecs, les seuls qui existent actuellement dans toute l'Asie. *Khalkis* tire son nom d'un mot grec qui rappelle les mines de cuivre que l'on y exploita autrefois. L'archipel est principalement habité par des Grecs [1].

Le *golfe d'Ismid* ou de Nicomédie, l'*Astacanus Sinus* de la géographie classique, s'ouvre au Sud-Ouest de l'archipel des Princes et forme le fond le plus oriental de la mer de Marmara. Le bassin de ce golfe n'a pas moins de onze de nos lieues communes dans sa longueur de l'Ouest à l'Est; sa largeur, très-inégale à cause de l'irrégularité de ses contours, n'excède jamais deux lieues. A son extrémité la plus orientale, *Nicomédie* s'élève en amphithéâtre sur une pente verdoyante; l'ancien nom de cette ville, qui a laissé de nombreux souvenirs dans l'histoire, a pris dans la bouche de ses nouveaux maîtres la forme d'*Isnikmid*, habituellement contractée en *Iskimid*, ou *Ismid*. En goûtant la fraîcheur et le repos sous les antiques platanes qui l'ombragent, au bord de la nappe d'eau limpide et calme qui vient baigner doucement le pied de sa colline, on aime à croire, comme les anciens, qu'une nymphe fonda autrefois la cité de Nicomède, et qu'une main de femme lui prodigua tout ce luxe champêtre [2].

Entre Nicomédie et Scutari, la route qui longe la côte traverse plusieurs bourgs assez remarquables. *Ghébiseh*, l'ancienne *Dakibyza*, est voisine du site de *Lybissa* qui garde les cendres d'Annibal [3]. Plus loin, *Pandik* répond à *Pantikhion*.

[1] Olivier, t. I, p. 79. Add. Pococke, *Description of the East*, 1738, vol. I, part. 2, p. 98; Lechevalier, *Propont.*, I, 39; Pertusier, *Promenades Pittor.*, III, 80.

[2] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, 1835, t. I, p. IV et 17.

[3] Leake, *Tour in Asia Minor*, 1800, p. 9, in-8.



Le grand et beau lac de *Sabandjèh*, avec un bourg du même nom sur sa rive méridionale, est à trois heures à l'Est de Nicomédie, et à une demi-heure au plus du Sakaria, dans un pays creux, inondé par de fréquents débordements [1]. Les hauteurs qui dominent au Nord et au Nord-Est la plaine de Sabandjèh sont couvertes d'épaisses forêts, qui se prolongent fort loin à l'Est, comme nous l'avons vu précédemment, vers Uskub et dans toute la Bithynie orientale.

La côte méridionale du golfe d'Ismid, en se prolongeant vers l'Ouest jusqu'au *Bos Bouroun*, l'ancien Promontoire de Neptune, *Posideion*, ferme de ce côté une grande péninsule montagneuse dont le *golfe de Moudania* baigne, au Sud, la côte opposée. Au fond de ce second golfe, plus large et moins profond que celui d'Ismid, mais comme lui dirigé de l'Ouest à l'Est, le bourg de *Kemlik*, dont le nom ancien, *Kios*, se conserve dans la tradition des Grecs du pays sous la forme de *Ghio*, fait encore quelque commerce, et il a un chantier maritime alimenté par les belles forêts de l'Olympe [2]. Une rivière de quatre lieues de cours environ, qui débouche dans le golfe près de Kemlik, lui apporte les eaux du vaste lac d'*Ascanius*, situé au milieu d'un pays admirable. *Nicée*, ou, comme disent les Turks, *Isnik*, est assise à l'extrémité orientale du lac, près de terrains devenus marécageux qui en rendent aujourd'hui l'habitation pernicieuse. Autrefois au premier rang des villes de la riche Bithynie par la beauté de ses édifices et l'opulence de ses habitants, et célèbre à tant de titres dans l'histoire de l'empire Grec et dans l'histoire de l'Église, Nicée est une des ruines les plus attristantes que la Natolie présente au voyageur. Du dehors, ses fortes murailles semblent encore annoncer une cité importante; mais au dedans tout n'est que ruines, silence et mort! On cherche Nicée dans Nicée même. La plus grande partie du sol qu'occupa la ville est couverte de décombres : le palais des Lascaris, les temples des Grecs et des Romains, les églises des Chrétiens, les mosquées plus modernes des Turks, tout a dis-

[1] Hadji-Khalfa, Description du livah de Kodjiah-Ili, ci-après, fin du volume, dans l'Appendice; Will. Ainsworth, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 218.

[2] Olivier, t. I, p. 220.

paru, tout s'est abîmé dans une commune ruine. Une vingtaine de familles grecques, et peut être le double de familles turques, forment aujourd'hui toute la population de Nicée; quelques masures, perdues au milieu des ruines, leur servent d'asile [1].

Moudania, qui donne communément son nom au golfe au fond duquel est situé Kemlik, est un bourg très-actif et très-passager dans un riche et fertile territoire; c'est le port de *Broussa*, qui en est éloignée de sept lieues au Sud-Est. Cette dernière ville, une des plus belles encore et des plus importantes de l'Asie, est assise au pied même du pic de l'Olympe dans une position éminemment pittoresque. Vue d'un point un peu élevé, son aspect est singulièrement frappant. Au-dessous et autour d'elle, une large plaine bien arrosée, semée de villages, de riches cultures et de plantations de mûriers; au-dessus de la ville, du côté du Sud, les gradins rapides et boisés du mont Olympe, dont le sommet, souvent caché dans les nues, se couronne en tout temps d'une blanche auréole de neige; de nombreux minarets, s'élançant, gracieux et hardis, du sein des touffes de verdure dont les maisons sont entremêlées; des dômes dont les dorures étincellent au soleil; un château dont les murailles surplombent les bords escarpés d'un rocher à sommet plat, qui s'avance au milieu même de la vieille cité : tout cet ensemble, animé et diversifié par une multitude de sources, de fontaines et de ruisseaux, forme un tableau plein de vie, de fraîcheur et de contrastes, dont l'œil a peine à se détacher. La citadelle fut originairement fondée par Prusias, roi de Bithynie, en même temps que la ville elle-même; elle reçut des augmentations sous les empereurs Grecs, et les sultans Othmanides, dont Broussa fut la capitale avant la prise de Constantinople, y ajoutèrent des fortifications nouvelles, les seules qui subsistent aujourd'hui. On y montre une citerne d'une énorme profondeur, où les premiers sultans faisaient souvent renfermer leurs captifs.

[1] Olivier, t. III, p. 504; Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne*, 1794, t. I, p. 264 et suiv., trad. franç.; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 10; de Hammer, Excursion de Constantinople à Brousse, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. V, 1820, p. 302; Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 29; Hillereau, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. XIII, 1841, p. 337.

Le temps et les incendies ont dévoré en grande partie les somptueux édifices dont les successeurs d'Othman s'étaient plus à embellir Broussa, et l'intérieur de la ville présente aujourd'hui, en même temps que les preuves multipliées de son ancienne splendeur, les tristes marques de sa décadence. Sa population, presque entièrement turque, est cependant encore très-considérable.

Parmi ces singularités que les habitants aiment à signaler à l'attention du voyageur, l'une des plus remarquables est le nombre infini de sources et de fontaines chaudes et froides qui surgissent et s'épanchent de toutes parts. Elles s'échappent des rochers, elles suintent à travers les murailles, elles coulent dans des canaux souterrains, elles serpentent en longs filets sur le sol, elles s'élèvent en jets, elles retombent en cascades, elles arrosent le tapis des jardins et le pavé des chemins, elles jaillissent, murmurent, gazouillent et bouillonnent de tous côtés; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les sources froides et chaudes se trouvent souvent à une très-petite distance les unes des autres, sans que la température respective de leurs eaux en ait jamais éprouvé la moindre altération. La nature semble avoir voulu se jouer en les plaçant ainsi en contact, et l'art n'a fait que l'imiter en les unissant souvent dans une même fontaine; de sorte que vous recevez de l'une de vos mains la source chaude et de l'autre la source froide, qui confondent leurs eaux dans le même bassin [1].

Peu de voyageurs, curieux des grands aspects de la nature, sont venus visiter Brousse sans avoir essayé au moins de gravir la montagne escarpée qui la domine. Le chemin tourne d'abord derrière la ville vers l'Est, en montant par une pente insensible. A la hauteur d'une demi-lieue, on se trouve à l'entrée d'un magnifique amphithéâtre de rochers masqués par des arbres touffus : ce sont des noyers, des châtaigniers, des charmes et des trembles, qui forment la première région botanique de la

[1] Sestini, *Voyage à Cyzique*, p. 89 et suiv.; Lechevalier, *Propontide*, I, 28; Dallaway, I, 284; de Hammer, dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, t. V, p. 247 sqq.; Jouannin, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. XI, p. 293; Texier, *Descript. de l'As.-Min.*, t. I, p. 59; Hamilton, *Researches in As. Min.*, vol. I, p. 71.

montagne. Le sentier, étroit et mauvais, court sur les bords d'une vallée verdoyante d'une énorme profondeur. C'est le *Gheuk-Déré*, ou Vallon Céleste, dans le nom duquel le sens du mot Olympe, comme séjour céleste des dieux, paraît s'être conservé. Ce vallon rétréci se prolonge à travers la ville, et les torrents déchaînés à l'époque de la fonte des neiges y roulent alors des arbres et des rochers.

Après avoir côtoyé ainsi pendant une heure les précipices de cet abîme, on parvient à un grand plateau de prairies ouvert de tous côtés, excepté de celui du Sud où il est entouré d'une ceinture de hauts rochers. Aux bords ouverts, l'œil plonge des deux côtés dans les pittoresques vallées de l'Olympe, à droite dans le Gheuk-Déré, à gauche, ou vers l'Est, dans le lit profondément encaissé d'une rivière considérable, l'*Ak-sou*, qui sépare l'Olympe du massif opposé des montagnes de *Katerli*, le long duquel la vue aboutit à une nappe d'eau qui est le lac de *Iéni-Chéhr*.

Cette prairie inférieure de l'Olympe est la principale station des pâtres turkomans, qui demeurent dans la montagne pendant les six mois d'été, et le reste de l'année dans la plaine de Brousse. En quittant ce plateau on entre dans la seconde région, couverte de chênes, puis de hêtres, puis, à mesure que l'on monte, de pins et de sapins. Deux heures de marche conduisent aux confins supérieurs de cette seconde région. Ici commence en quelque sorte la lutte entre le règne des plantes et celui des rochers. C'est une gorge dont les murailles sont couronnées de pins. Cet endroit est très-remarquable par la singulière configuration des rochers : on dirait un immense atelier de sculpture, où le ciseau conduit par des forces surhumaines a dessiné ou ébauché mille formes capricieuses. Ce sont des lutteurs, des centaures, des groupes bizarres, des bustes gigantesques. Là on dirait les ruines amoncelées d'un temple immense, des autels, des sphinx, des sarcophages; ici le champ de bataille où les géants qui voulurent escalader le ciel auraient laissé leurs membres épars, dispersés par la foudre et changés en pierre. Les voyageurs qui veulent aller jusqu'au sommet de la montagne passent ordinairement la nuit à cette station fantastique. Un vallon voisin, où coule le ruisseau de *Kirk-bounar*



ou des Quarante Sources, offre des sites d'une beauté sublime. Deux heures de chemin séparent ce vallon du point le plus élevé de l'Olympe. Des arbrisseaux rabougris commencent ici à prendre la place des hêtres et des majestueux sapins.

Une demi-heure avant d'arriver au sommet, presque toute végétation cesse. Des champs de neige, même au plus fort de l'été, revêtent les flancs caverneux de la montagne et en comblent les abîmes. C'est la glacière inépuisable où s'approvisionne Constantinople. Le sommet de l'Olympe se partage en deux cimes, dont la plus haute se nomme la montagne du Moine, en turk *Keschich-Dâgh*, qui s'est ensuite appliqué au massif entier de la montagne. Telle est la véritable origine de cette dénomination, que l'on a fait venir à tort d'un couvent grec qui aurait existé autrefois dans cette haute région. Les guides y montrent encore des murs de pierre évidemment construits par des pâtres pour s'y abriter contre la violence du vent dans les jours d'été; ces murs sont indiqués comme le tombeau d'un anachorète prétendu. Peut-être y avait-il autrefois un solitaire qui y résidait pendant quelques mois de l'année; peut-être aussi l'imagination orientale aura-t-elle vu dans l'ensemble de l'Olympe un moine ou saint derviche, qui, la tête couverte d'une blanche calotte de neige, les reins ceints d'un rude cordon de rochers, le reste du corps revêtu d'une robe de la couleur favorite du prophète, et les pieds plongés dans un tapis de verdure, faisait ses prières à la divinité. Ainsi, le peuple voit la cellule d'un derviche où il voyait autrefois le palais des dieux, et un moine a détrôné le Jupiter Olympien.

La sensation délicieuse qu'on éprouve sur le sommet des hautes montagnes provient peut-être plus encore des inexprimables émotions causées par la sublimité du spectacle que de l'action toute physique d'un air pur et vif. Quelle perspective immense et variée se déroule ici en effet sous nos yeux! A nos pieds, c'est la plaine de Brousse, semblable à une mer de verdure; plus loin, c'est la chaîne de montagnes qui sépare cette plaine de la mer; plus loin encore, c'est le golfe argenté de Moudania, et sur la gauche l'île de Kalolimno, qui se détache en rouge sur le bleu des eaux et du ciel; au delà, c'est la mer de Marmara, pareille à une plaine azurée; puis enfin, aux der-

nières limites de l'horizon, de longues bandes de nuages dorés qui semblent glisser sur les lignes adoucies des montagnes de la côte d'Europe. A droite et à gauche, trois grandes nappes d'eau détachent leur surface miroitante au milieu d'un pays verdoyant coupé de vallées et de montagnes : ce sont les lacs de Nicée, d'Aboullionte et de Manïas. Au midi, le paysage, sévère et grandiose, a un tout autre caractère. De ce côté, point de lac, point de mer, point de rivière, point de plaine où les yeux se reposent. Ce sont des montagnes accumulées sur des montagnes, de gigantesques masses dont les contours et les sommets, s'élevant les uns derrière les autres, ont l'aspect d'une mer pétrifiée [1].

Les mûriers qui couvrent la plaine de Brousse sont une des sources principales de la richesse de la province, par les vers à soie qu'on y élève, et la quantité de soie très-considérable qu'on en exporte. La rivière d'*Ulfer* qui traverse cette plaine, et à laquelle vient aboutir un nombre infini de ruisseaux, sort des flancs orientaux de l'Olympe non loin du bourg d'*Ak-sou*, passe à une demi-heure au Nord de Brousse, et coule de là vers l'Ouest pour aller se réunir au Rhyndaque à peu de distance de la mer. L'Olympe lui-même, avec sa large base que termine d'un côté la vallée de l'Ulfer et de l'autre celle du Rhyndaque, forme l'extrémité d'une chaîne de hauteurs considérables qui court directement au Sud-Est vers Koutaïèh, et qui sépare le bassin du Rhyndaque de celui du Sakaria.

Le *Rhyndaque* est la rivière la plus considérable du bassin de la mer de Marmara, ou plutôt la seule un peu considérable que reçoive cette mer. Il a sa source dans un massif de montagnes très-élevé, à quelques heures de Koutaïèh dans l'Ouest Sud-Ouest; coule d'abord au Nord et au Nord-Ouest sous les pentes de l'Olympe, dans un bassin profond et pittoresque, en décrivant un vaste demi-cercle avant d'entrer dans le grand lac d'*Aboullionte*; puis, sorti de ce lac, va se jeter dans la mer après avoir reçu le *Macestus* et plusieurs autres affluents. Son nom classique

[1] De Hammer, dans les *Nouv. Ann. des Voyages*, V, 284, sqq.; Sestini, *Voyage à Cyzique*, p. 143; le comte Jaubert, dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XXIX, 1842, p. 365; Grisebach, *Reise durch Rumelien und nach Brussa*, 1839, Bd., I, s. 79 et suiv.

de Rhyndaque est aujourd'hui oublié ; on ne le désigne plus, dans les diverses parties de son cours, que par le nom des cantons qu'il traverse ou des villages qu'il arrose, tels que ceux de *Tavchanli-tchaï*, d'*Adranas-tchaï*, etc. Nous savons, par le seul voyageur européen qui l'ait remonté dans toute son étendue, qu'on ne trouve sur ses bords aucune ville un peu importante : *Tchakmak*, *Tavchanli*, *Harmandjik* et *Kirmasli* ne sont que des bourgades insignifiantes [1]. Le village de *Tchavdir*, non loin de la source du fleuve, est plus remarquable par les magnifiques ruines de l'ancienne cité d'*Aïzani* [2]. L'ancienne *Hadriani ad Olympum*, qui était située sur le Rhyndaque au pied même de l'Olympe, comme son surnom l'indique, n'y a laissé d'autre vestige que le nom d'*Adranas* qui est celui non d'un village particulier, mais d'un petit district [3].

L'ancien lac d'Apollonias, *Apolloniatis Palus*, aujourd'hui lac d'*Aboullionte*, n'a pas moins de six lieues dans sa plus grande étendue de l'Est à l'Ouest, sur quatre environ du Nord au Sud. Sa forme générale est celle d'un triangle ; c'est vers sa pointe méridionale que le Rhyndaque s'y jette, à trois ou quatre lieues au-dessous de Kirmasli, pour en ressortir à l'angle Nord-Ouest près d'un bourg dont le nom d'*Ouloubad* rappelle celui de *Lopadium* souvent cité dans l'histoire du Bas-Empire, et prenant un peu plus loin son cours vers le Nord, aller se jeter dans la mer de Marmara après avoir reçu d'abord le *Macestus* et la *Kara-Déré-sou*, qui lui apporte les eaux du grand lac de *Maniïas*, puis l'*Ulfer* qui vient de Broussa. Du lac d'Aboullionte à la mer, la rivière est connue sous le nom de *Mikhalitch-tchaï*, de celui d'une petite ville que le Macestus arrose un peu avant sa jonction avec le Rhyndaque. Du côté du Nord, les bords du lac Apollonias sont bas et couverts de roseaux, tandis qu'au Sud ses rives escarpées sont dominées par une ramification de l'Olympe [4]. *Aboullionte*, qui représente l'ancienne *Apollonia*,

[1] Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 82 et suiv.

[2] Keppel, *Journey across the Balcan*, vol. II, p. 204 ; W. Hamilton, I, 102 ; Ch. Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, I, pl. 24 à 41.

[3] Will. Hamilton, I, 87 ; Phil. Le Bas, dans la *Revue de Philologie*, t. I, 1845, p. 203.

[4] Richter, *Wallfahrten im Morgenlande*, 1816, p. 410 ; Prokesch, *Erinnerungen aus Ægypten und Kleinasien*, Bd., III, s. 194.

n'est plus qu'un pauvre village à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le lac sur la côte du nord.

Le géologue anglais William Hamilton est jusqu'à présent le seul voyageur qui ait remonté dans toute sa longueur l'étroite et pittoresque vallée du *Macestus*, de même que celle du Rhyndaque [1]. Les sources des deux rivières sont peu distantes, quoique leur cours, décrivant respectivement une courbe en sens opposé, laisse entre eux, depuis leur origine jusqu'à leur réunion, une étendue de pays considérable. Le bourg de *Simaoul*, tout près duquel naît le Macestus, occupe le site de l'ancienne *Synaus* [2]; une autre ville ancienne de cette région élevée, *Ancyra*, surnommée *Ferrea* dans les monuments de l'époque byzantine, était située sur les bords d'un petit lac voisin que la rivière traverse [3]. *Boghaditza*, à vingt lieues environ au-dessous du lac de Simaoul, n'est qu'une bourgade de misérable apparence et sans nulle trace d'antiquités [4].

Jusqu'à Boghaditza, le cours de la rivière s'est porté presque directement à l'Ouest; de ce point, elle change de direction et coule droit au Nord. *Kespit* ou *Kesfud*, et *Susurli* ou *Sousoughérlik*, qu'elle baigne successivement avant d'atteindre Mikhalitch, n'ont pas d'importance; mais ces lieux, situés sur la grande route de Brousse à Smyrne, sont fréquemment cités par les voyageurs. *Mikhalitch* elle-même n'est qu'une très-petite ville assise dans un lieu bas et malsain; les Grecs y ont une église [5]. *Balikesri*, dont le nom semble accuser une origine ancienne [6],

[1] Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 119 et suiv.

[2] Un autre voyageur anglais, d'ailleurs intelligent et instruit, M. George Keppel, se trompe donc lorsqu'il regarde le nom de Simaoul comme une altération de celui d'Ismail. *Journey across the Balkan, and a Visit to Azani*, vol. II, p. 262.

[3] Keppel, *l. c.* W. Hamilton, II, 123 et suiv.

[4] W. Hamilton, II, 116.

[5] Sestini, *Voyage à Cyzique*, p. 76, trad. franç.

[6] On peut en effet difficilement se refuser à croire, avec M. Leake (*Tour in Asia Minor*, p. 271), que ce nom soit une altération du grec Παλαιὰ Καισάρεια, la Vieille Césarée. Ptolémée et Hiéroclès ont mentionné dans la Bithynie occidentale plusieurs Césarées dont le site est absolument inconnu; tout porte à penser que Balikesri occupe l'emplacement de l'une d'elles. Ptolemæi *Geogr.*, lib. V, c. 1; Hiéroclès, édit. Wesseling, p. 693.

est une ville beaucoup plus considérable, sur un affluent de la rive gauche ou occidentale du Macestus [1]; située hors de la route habituelle des caravanes, cette ville n'a cependant été que rarement visitée par les Européens. Il en est de même aussi de *Balat*, ville située presque au centre de la grande île qu'enveloppent le Rhyndaque et le Macestus, et dans laquelle on a cru reconnaître, avec beaucoup de probabilité, une ancienne cité bithynienne du nom de *Blaudus* [2].

Le lac de *Manïas*, qui le cède à peine en étendue à celui d'Aboullionte, est également situé dans une partie du pays où sont descendus très-peu de voyageurs, quoique éloigné de deux à trois heures seulement dans l'Ouest de Mikhalitch, et d'une distance à peine égale au Sud des ruines de Cyzique. C'est le *Miletopolitis Palus* des anciens géographes. Ses bords, plats et couverts de roseaux, sont inondés en hiver. Il reçoit une rivière, le *Kara-Déré-sou* (Eau de la Vallée Noire), qui naît dans les contre-forts orientaux de l'Ida, et il se déverse dans le Mikhalitch-tchaï ou Rhyndaque inférieur, un peu au-dessous du confluent du Macestus [3].

Laissant derrière nous l'embouchure du Rhyndaque, vis-à-vis de laquelle, à une distance de trois lieues, on aperçoit l'ancienne île *Besbicus*, aujourd'hui *Kalolimno*, et longeant, dans notre course vers l'Ouest, une côte en partie sablonneuse et stérile, en partie fertile et plantée de mûriers, nous atteignons, après une marche de seize lieues environ, la presqu'île à laquelle l'opulente cité de Cyzique donna autrefois son nom. Le bourg de *Panormo* est la seule localité notable que l'on rencontre dans cet intervalle.

La presqu'île de Cyzique peut avoir six lieues dans sa plus grande étendue de l'Est à l'Ouest, sur une largeur de quatre lieues environ; elle est très-montueuse. Le granite, le marbre blanc et le schiste entrent dans la composition de ses montagnes, qui s'élèvent à pic et se recourbent en dos d'âne. Du côté du

¹ Hadji-Khalfa, Description du livah de Karasi, ci-après, fin du volume, dans l'Appendice; Browne, 1801, dans la Collection de Walpole, *Travels*, p. 143.

² Phil. Le Bas, dans la *Revue de Philologie*, t. I, 1845, p. 217. Comp. Letronne, dans le *Journal des Savants*, sept. 1845, p. 560.

³ Sestini, *Voyage aux ruines de Cyzique*, p. 70; W. Hamilton, II, 105.

levant et du nord, la côte est rude et escarpée; du côté du midi et du couchant, elle est basse et s'aplanit au niveau de la mer. En général, les montagnes en sont nues et arides; mais les vallées y sont susceptibles de la plus riche culture. Les Grecs y cultivent la vigne, et on en tire une assez forte quantité de vins blancs pour l'exportation. L'olivier et le mûrier y donnent aussi des produits importants.

La presqu'île contenait, dans le dernier siècle, une vingtaine de villages principalement habités par les Grecs; rien sans doute n'est changé à cet égard. *Artaki*, que les Turks prononcent *Erdek*, la place principale de la presqu'île, a conservé le nom et la position de l'antique *Artake*, qui existait déjà au temps des Argonautes; ce n'est qu'une ville de mille à douze cents maisons, d'assez misérable apparence, et plus agricole que commerçante, quoique située sur la côte occidentale, où elle a un petit port. *Cyzique* n'en était qu'à une heure de distance, vers l'Orient, à l'entrée même de l'isthme bas et sablonneux qui rattacha la presqu'île au continent lorsque l'étroit canal qui l'en isolait fut comblé; dans les ruines qui jonchent le sol, à demi-enterrées sous la mousse, le lierre et les ronces, rien ne rappelle au voyageur attristé la splendeur ancienne de cette opulente cité de l'Asie [1]. En dehors ou au Sud de l'isthme, le bourg turk d'*Aïdïndjik*, entouré de vignes et de mûriers, a été bâti en partie des débris de Cyzique [2].

La partie nord-ouest de la presqu'île est couverte par un groupe d'îles auquel ni les anciens ni les modernes n'ont donné de nom collectif. La plus grande de ces îles, qui est aussi la plus septentrionale, est celle de *Marmara*, ainsi nommée des beaux marbres blancs que ses montagnes fournissent. Ces marbres sont du reste sa seule richesse; car le sol, très-montueux, y est partout aride et nu. Les anciens donnaient à cette

[1] Paul Lucas, 2e voyage, 1705, t. I, p. 32; Pococke, *Descr. of the East*, 1738, vol. II, part. 2, p. 114; Sestini, *Voyage aux ruines de Cyz.*, p. 31 et suiv.; Lechevalier, *Voyage à la Propontide*, t. I, p. 24; Prokesch, *Erinnerungen*, III, 257 et suiv.; Michaud, *Correspond. d'Orient*, 1830. t. II, p. 106 et suiv.; Ch. Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sc.*, t. II, 1836, p. 278; Will. Hamilton, vol. II, p. 96 et suiv.

[2] Will. Hamilton, II, 96.

île le nom grec de *Proconnèse*, apparemment à cause de la quantité de cerfs qui s'y trouvaient alors [1].

Il nous faut revenir au continent, où nous avons à terminer notre périple de la Mysie. Un intervalle de vingt-six de nos lieues communes environ sépare l'isthme de Cyzique de l'entrée de l'Hellespont. La première moitié de cette étendue de côtes est plate et marécageuse; mais en s'approchant du détroit le pays s'élève, et le massif de l'Ida envoie jusqu'à la mer ses contre-forts ombragés de chênes séculaires [2]. *L'Esèpe* et le *Granique* ont leur embouchure dans cet intervalle : le premier à cinq lieues à l'Ouest d'Aïdîndjik, le second à six lieues au delà de l'Ésèpe. Celui-ci prend aujourd'hui, d'une bourgade qu'il traverse, le nom de *Gheunèn* ou *Gheunehr-sou* [3]; le Granique, après avoir parcouru de profondes vallées, et traversé, sous le nom de *Godja-tchaï*, la petite ville de *Bigha*, vient se perdre obscurément dans des lagunes marécageuses. « La nuit commençait à tomber, dit un voyageur que la renommée de ces noms classiques avait attiré sur cette côte maintenant déserte; les derniers feux du jour éclairaient l'horizon, et nous distinguions à peine la verdure foncée des joncs et des roseaux. Autour de cette onde immobile et croupissante, on ne voit rien qui annonce la présence d'un fleuve, point d'oiseaux qui chantent dans l'ombre, point de zéphir qui murmure à travers les arbres : nous ne voyions partout qu'une terre humide et grisâtre, au milieu de laquelle croissent l'asphodèle et quelques bouquets de tamarisc; nous n'entendions que le croassement des grenouilles, et le canard sauvage battant l'eau de ses ailes. Nous éprouvions à ce spectacle quelque chose de la mélancolie qu'inspirent les ruines. Comment voir en effet sans quelque tristesse ce frère du Simoïs, ce Granique si plein de gloire, disparaître et s'abîmer ainsi dans un marais sans nom [4]... »

[1] Pococke, *Desc. of the East*, vol. II, part. 2, p. 112; Lechevalier, *Propontide*, I, 24; Olivier, t. I, p. 229, in-4; Cf. Cellarii *Notitia Orbis Antiqui*, t. II, p. 7.

[2] Lechevalier, *Propont.*, I, 23; Richter, *Wallfahrten*, p. 423 et suiv.; Michaud, *Correspond. d'Orient*, t. II, p. 92.

[3] Richter, p. 423; Prokesch, III, 266.

[4] Michaud, *Correspondance d'Orient*, t. II, p. 97.

Deux villes antiques, *Priapus* et *Parium*, s'élevaient autrefois sur la côte entre l'embouchure du Granique et l'entrée de l'Hellespont. Priapus n'a laissé que des ruines près du hameau de *Kara-Bogha;* et le site de Parium se reconnait aussi, à quelques restes d'antiquités, dans un village qui doit aux arcades encore subsistantes d'un vieil aqueduc son nom grec moderne de *Kamarès*, altéré par les Turks en celui de *Kémer* (1).

§ III.

Hellespont, ou Canal des Dardanelles.— Troade.

Cette mer de *Marmara*, dont nous venons de parcourir tout le bassin asiatique, n'a que quarante-cinq lieues en ligne directe dans sa plus grande étendue, depuis Constantinople jusqu'à l'entrée de l'Hellespont; une journée de navigation, favorisée par un bon vent d'Est ou de Nord-Est, suffit pour franchir cet intervalle. Les anciens l'avaient nommée *Propontide*, comme qui dirait Avant-Mer, à cause de sa situation par rapport au Pont-Euxin pour le navigateur venant de la mer Égée. C'est un bassin ovale, dont la côte septentrionale, ou européenne, est presque droite, mais qui présente plusieurs grands golfes à l'Est et au Sud, d'abord celui d'Ismid ou de Nicomédie, puis celui de Moudania, puis les deux profonds enfoncements que couvre à droite et à gauche la presqu'ile de Cyzique. A l'une de ses extrémités est le petit groupe des îles des Princes, aux abords du Bosphore; à l'extrémité opposée l'archipel des îles de Marmara, qui couvre l'entrée de l'Hellespont. On peut mouiller dans la Propontide sur toute la côte d'Europe; mais ces mouillages ne sont bons qu'en été. En hiver, il faut chercher des abris plus sûrs dans les golfes profonds de la côte d'Asie (2).

De même que le Bosphore versé dans la Propontide les eaux

1 Καμάρα, un aqueduc. — D'Anville, Description de l'Hellespont, 1756, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, p. 336; Hunt, dans la Collection de Walpole, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey*, p. 88.

2 Félix de Beaujour, *Voyage Militaire dans l'empire Ottoman*, 1817, t. II, p. 487.

de la mer Noire, l'Hellespont verse dans la mer Égée les eaux de la Propontide. Un courant rapide et continu porte en effet de la mer de Marmara à l'Archipel. L'inclinaison du canal est du Nord-Est au Sud-Ouest. Sa longueur est de quatorze de nos lieues communes, précisément le double de la longueur du Bosphore ; sa largeur, assez régulièrement d'une lieue environ dans sa moitié supérieure, se resserre considérablement au point où était située l'ancienne Abydos, pour se rouvrir ensuite et former, avant de déboucher dans l'Égée, un bassin assez spacieux. De même que dans la mer Égée, les vents d'été et d'automne y demeurent presque constamment dans les rhumbs du Nord; en hiver ils passent dans les rhumbs du Sud et s'y tiennent presque aussi constamment.

L'Hellespont, au premier aspect, ressemble à un fleuve majestueux admirablement encaissé entre deux chaînes de hautes collines, qui, sans être partout cultivées, offrent partout les signes de la fertilité; de nombreux troupeaux paissent sur le penchant des deux rives, et les matelots du vaisseau qui glisse et s'enfuit répondent par leurs chants joyeux aux chants des bergers [1]. Les gracieuses traditions de la mythologie hellénique, les émotions profondes de la poésie et les grands souvenirs de l'histoire, se joignent ici au charme d'une riche nature pour répandre sur ces bords un intérêt vif et puissant.

Laissant à notre droite la presqu'île longue, étroite et montueuse qui forme l'Hellespont à l'opposite de la côte d'Asie, et qu'on nommait autrefois la Chersonèse de Thrace, nous n'avons à nous attacher qu'aux lieux qui bordent la rive asiatique. Le premier, *Lamsaki*, rappelle une ville autrefois célèbre; ce n'est plus qu'une bourgade peuplée de cinq à six cents familles, turques, grecques, arméniennes et juives. Les côteaux qui la dominent sont encore aujourd'hui chargés de vignes, comme au temps où Xerxès en fit présent à Thémistocle; mais la ville elle-même ne renferme aucune trace d'antiquités, et on croit que l'ancienne cité de *Lampsacus* était à une lieue plus loin vers le Nord, dans un endroit maintenant occupé par le village turk

[1] Lechevalier, *Voyage à la Troade*, 1784, t. I, p. 268, édit. de 1802; Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, 1793, t. I, p. 233, édit. in-4.

de Tchardak, où l'on trouve quelques vestiges anciens et les restes d'un môle [1].

Nous passons devant deux vallées où débouchent deux petites rivières : l'une est l'ancien *Perkotê*, dont le nom subsiste encore dans celui de *Bergas* qui appartient à la fois à un bourg et au ruisseau qui le traverse; l'autre doit représenter le *Practius* [2]. Plus loin, *Abydos* était bâtie sur une pointe avancée qui marque la partie la plus resserrée du canal, précisément à l'opposite de *Sestos*, située sur la côte européenne; aujourd'hui Sestos et Abydos ne subsistent plus, et les ruines semées sur le sol indiquent seules la place qu'elles occupèrent. Celles d'Abydos sont à une lieue dans le Nord du fort qu'on nomme le *Vieux Château d'Asie*, auquel répond sur la côte opposée le Vieux Château d'Europe; ces deux forts, autrefois destinés à défendre le passage du détroit, sont aussi communément désignés sous le nom de *Châteaux des Dardanelles* [3]. Les Turks leur donnent celui de Châteaux du Sultan, *Sulthanièh-Kalési*. La largeur du canal d'un château à l'autre est d'un peu plus de 2,000 mètres, ou d'une demi-lieue. L'antique ville de *Dardanus*, dont il ne reste que le nom conservé dans celui de *Dardanelles* que les marins donnent à l'Hellespont, était située non loin d'Abydos, sans qu'on puisse en désigner le site d'une manière précise.

Aux riants tableaux que les deux rives de l'Hellespont ont déroulé sans interruption sous les yeux du navigateur, succède tout à coup un tableau large et grandiose, au moment où débouchant du détroit il voit se déployer devant lui le vaste horizon de la mer Égée. Deux caps élevés forment de ce côté l'entrée du canal : à droite, la pointe extrême de la Chersonèse de Thrace, le cap *Elæus* de l'antiquité; à gauche, sur la côte d'Asie, le cap *Sigeum*, aujourd'hui connu parmi les marins sous le nom de *Cap Janissaire*, par une corruption soit de *Iéni-Hisari Bouroun*, C. des Châteaux-Neufs, soit de *Iéni-Chèhr Bouroun*,

1 Castellan, *Lettres sur la Grèce*, 1797, 1re partie, p. 134; Lechevalier, *Troade*, I, 291; Hunt, dans les *Memoirs on the Turkey* de Walpole, p. 91.

2 D'Anville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII, p. 335.

3 Spon, *Voyage au Levant*, 1675, t. I, p. 209; Wheler, *Journey*, 1673, p. 74; d'Anville, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, XXVIII, 332; Olivier, t. I, p. 234; Félix Beaujour, *Voyage Militaire*, t. II, p. 480.

cap de la Ville-Neuve. Ce sont des plates-formes de deux à trois cents pieds d'élévation, ressemblant à des remparts terrassés. Au pied de ces immenses remparts paraissent devant nous deux forteresses crénelées, dont la blancheur éclatante contraste avec le sombre azur de la mer : ces forts, comme l'indique le nom de *Châteaux-Neufs* qu'on leur donne, ont été construits postérieurement aux deux Châteaux des Dardanelles. Sur notre droite, voici les montagnes de l'île d'Imbros, et au delà celles de Samothrace, toujours verdoyantes comme si elles sortaient du sein des flots; puis, au dernier plan, le pic de l'Athos, qui se distingue à peine dans un lointain vaporeux; à gauche, c'est l'Ida phrygien, gigantesque pyramide dont la pointe se perd dans les nues; au loin devant nous, le profil accidenté de l'île vocanique de Lemnos, où Vulcain forgeait les armes des dieux; puis d'autres îles plus petites semées confusément comme autant de points verts à l'horizon.

Le nouveau Château d'Asie a reçu le nom de *Koum-kalèh*, Château du Sable, à cause de la nature de la plage; une petite ville turque qui s'étend autour du château porte le même nom. A une demi-lieue de là, du côté du Sud, s'élevait autrefois, sur une hauteur, la ville de *Sigeum*, ou plutôt son acropole; de ses débris s'est formée une bourgade habitée principalement par des Grecs, et que les Turks, par cette raison, ont nommée *Djiaour-keuï*, le Bourg des Infidèles. On lui donne aussi le nom de *Iéni-Chèhr*, qui signifie la Nouvelle Ville. Il faut une certaine attention pour ne pas s'égarer au milieu de cette multiplicité de noms turks ou grecs, souvent donnés à un même lieu, et que les voyageurs n'ont pas toujours suffisamment distingués.

Du haut de la colline de Sigée, l'œil plonge au loin sur la plaine de Troie tout entière, et distingue jusqu'aux moindres accidents de cette campagne dont la vue réveille tant de souvenirs. Cette rivière aujourd'hui si calme, et demain peut-être si fougueuse, qui sort d'une gorge des montagnes et serpente à travers la plaine pour aller déboucher sous les murs de Koum-Kalèh, c'est le *Simoïs* des champs troyens, qui vit sur ses bords les dix années de combats chantés par Homère; ce ruisseau qui descend d'une hauteur où il a ses sources, et dont le lit, à demi-caché sous les roseaux, se réunissait à celui du

Simoïs au milieu de ces profonds marécages que domine Djiaour-keuï, avant qu'un canal creusé par la main des hommes ne l'eût détourné vers la mer, c'est le *Skamandre*, dont le cours toujours égal ignore les débordements de son capricieux voisin. Les Turks donnent aujourd'hui au Simoïs le nom de *Mendéré-tchaï*, et au Skamandre celui de *Bounar-Bachi-sou*. L'éminence d'où descend le ruisseau de Bounar-Bachi, où il se forme des eaux réunies de deux fontaines à température inégale, c'est la montagne même sur laquelle s'élevaient, à la gauche du Simoïs, les remparts divins d'*Ilion*, la ville royale de Priam. Mais depuis trois mille ans, Ilion, renversée par la main des Grecs, ne vit plus dans le souvenir des hommes que par les vers immortels du poëte qui en célébra la chute; et ses ruines mêmes, dispersées sous le pied du vainqueur, ne sont plus là pour en marquer le site.

Mais à défaut de vestiges matériels, dont Lechevalier le premier, et depuis lui d'autres voyageurs, ont cependant cru retrouver encore quelques traces enterrées dans le sol même, les admirables descriptions d'Homère, exactes et précises comme celles du meilleur géographe, sont là pour nous redonner la carte primitive de la plaine troyenne [1]. Dès que l'on accepte le plateau de Bounar-Bachi [2] comme l'emplacement de la Troie homérique, les indications circonstanciées et si nombreuses que fournit le Poëte sur les localités environnantes, viennent s'adapter comme d'elles-mêmes au terrain actuel.

Une ville de fondation éolienne [3], qui usurpa le nom d'Ilion, et qui par la suite des temps et l'obscurité des traditions prétendit occuper l'emplacement même de la cité de Priam, s'était élevée sur une autre éminence éloignée d'une lieue vers le Nord, et située non plus sur la gauche, mais sur la rive droite du Simoïs. Cette ville est l'*Ilium* des siècles postérieurs, *Ilium Recens*; et lorsque les poëtes ou les historiens de l'époque romaine parlent du berceau de leur race, c'est toujours à cette

[1] *Voyez* ci-dessus, p. 178, et la p. 243 de notre volume précédent.

[2] La Tête des Eaux, ainsi nommé des deux sources du Skamandre. Il y a là un bourg du même nom.

[3] Les Grecs-Éoliens, immédiatement après la ruine de Troie, se répandirent dans le pays et s'y fixèrent en un grand nombre de colonies.



Ilium éolienne qu'il faut rapporter leurs allusions et leurs descriptions, car le site réel de l'Ilium primitive était dès lors oublié [1]. La nouvelle Ilium est maintenant ruinée, comme l'Ilium homérique; près de l'éminence isolée qu'elle occupa on trouve aujourd'hui le village turk de *Tchiblak*.

La côte, près des hauteurs de Djiaour-keuï, se dresse en falaises escarpées; mais le sol bas et plat que traverse le Mendéré dans sa partie inférieure, c'est-à-dire la *plaine de Troie* dans l'acception propre du mot, est évidemment une création alluviale. Envisagée dans son ensemble le plus étendu, la *Troade* répond principalement au bassin entier du Mendéré, dont le cours est de vingt lieues environ depuis sa source dans les hautes sommités de l'Ida jusqu'à son embouchure à l'issue de l'Hellespont. Ondulé d'abord dans ses parties maritimes, puis bientôt plus montueux et plus inégal, et se creusant enfin en vallées profondes où roulent d'impétueux torrents, le pays, on le conçoit, présente au voyageur une suite continue d'aspects les plus variés et les plus pittoresques. La chaîne de l'*Ida* est volcanique; son point culminant aux sources du Simoïs, domine à peu de distance au Nord-Ouest le fond du golfe d'Adramytti : c'est le mont *Gargara* d'Homère, le *Cotylus* des géographes postérieurs. Aujourd'hui les Turks donnent à différents points de cette crête neigeuse les noms de *Kas-Dâgh*, ou Montagne de l'Oie, et d'*Ak-Dâghi*, les Montagnes Blanches.

Une large zone de forêts épaisses, toutes composées d'arbres résineux, couvre la région haute de l'Ida; ces forêts sont aujourd'hui dans le même état de nature sauvage qu'au temps de la guerre de Troie. Diverses espèces d'animaux carnassiers en hantent les sombres profondeurs; on cite l'ours, le loup, le sanglier, et surtout le chacal. L'usage qu'on fait de ces forêts est borné à la seule extraction de la poix qui occupe les habitants de plusieurs villages, et qui attire ici chaque année des bandes de travailleurs temporaires. Les montagnes de la zone inférieure sont principalement revêtues du chêne *ægylops*, qui

[1] Notamment les vers d'Ovide, *Métamorph.*, lib. XV, 422 sqq., et même ceux de Lucain, *Phars.*, IX, 964 et suiv., qui se terminent par ce beau trait si souvent cité : *Etiam periere ruinæ!* — ses ruines mêmes ont péri.

donne la vélanède [1] employée dans la teinture, et d'une autre espèce, le *quercus infectoria*, qui fournit la galle du commerce. Dans les parties basses les plus rapprochées de la mer, notamment dans la plaine de Troie, les habitants cultivent un peu de coton, de blé, d'orge et de sésame; ils se livrent davantage au soin des troupeaux, et, quand l'époque en est venue, à la récolte de la galle et de la vélanède. Il y a maintenant peu de vignes, quoique les coteaux soient très-propres à cette culture; on ne voit pas non plus ici ces nombreux haras de cavales, qui faisaient la richesse des premiers rois troyens [2].

Les ruines désertes d'*Alexandria Troas*, à six lieues au sud du cap Sigée et presque vis-à-vis l'île de *Ténédos* qu'un canal d'une lieue sépare du continent, est le seul endroit de la côte qui puisse aujourd'hui arrêter le voyageur [3]. Quelques pauvres villages s'y succèdent à d'assez rares intervalles. Celui de *Touzla*, non loin de l'embouchure d'une petite rivière qui représente l'ancien *Satnioeis*, a cependant, comme son nom turk l'indique, des marais salants. Ce nom de *Touzla* se donne aujourd'hui à la rivière, qui descend, comme le Simoïs, des flancs du Gargara.

A quatre lieues au delà de l'embouchure de Satnioeis, le cap *Baba*, l'ancien promontoire *Lectum* projette son front hardi qui attire au loin les regards du navigateur, et sur lequel le génie religieux de l'antiquité avait érigé un autel aux douze grands dieux. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un mauvais fort turk, *Baba-kalési*, et autour de ce fort un bourg du même nom dont les habitants sont principalement occupés à fabriquer des lames de sabres et de couteaux [4].

Du cap Sigée au cap Lectum, la côte de la Troade, dans une étendue de quatorze à quinze lieues, court presque droit au

[1] C'est le gland de l'arbre, en grec βάλανος.

[2] Lechevalier, *Voyage à la Troade*, t. I, p. 248, t. II, p. 164 et suiv.; Olivier, I. 243 sqq.; Hunt, dans Walpole's *Memoirs*, p. 97 et suiv.; Barker Webb, *Topographie de la Troade*, 1811, p. 109; Spratt, 1839, dans le *Journal of Geogr. Society*, vol. XII, p. 29 et suiv.; Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, Introd., p. VI.

[3] Chandler, I, 54; Lechevalier, *Troade*, I, 237; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor.*, II, 434.

[4] Lechevalier, *Troade*, I, 231; Choiseul-Gouffier, II, p. 93.

Sud avec très-peu de sinuosités; au cap Lectum elle tourne brusquement à l'Est, y formant ainsi un angle aigu, et elle va dans cette nouvelle direction jusqu'au fond du golfe d'*Adramytti*, ce qui fait en ligne droite une distance de dix-sept lieues. Une chaîne haute et boisée, qui se détache du Gargara et vient se terminer au cap Lectum, serre de très-près cette côte dans presque toute son étendue, n'y laissant que des chemins rudes et difficiles. La ville d'*Assos* s'élevait autrefois, riche et majestueuse, sur un point de cette côte escarpée qui fait face à l'île de Lesbos; les voyageurs en admirent encore les ruines, que plusieurs ont déjà décrites, mais que M. Texier seul a complétement explorées [1]. *Antandros*, entre le pied même du Gargare et le fond du golfe d'Adramytti, a laissé son nom à un village, près d'un petit port nommé *Lidja* [2].

[1] Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque*, II, 86; Richter, *Wallfahrten*, p. 465; Fellows, *Excursion in Asia Minor*, 1838, p. 47; Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, pl. 108 à 115.

[2] Choiseul-Gouffier, II, 79.

CHAPITRE VI.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région de l'Ouest. — Bassin de la Mer Égée.

§ Ier.

Pourtour oriental du golfe d'Adramytti. — Bassin du Caïque. — Pourtour du golfe Élaïtique.

Si la région que nous abordons n'a pas eu dans l'histoire héroïque un rôle aussi retentissant que la contrée où régna Priam, en revanche elle tient une place plus grande et plus suivie dans l'histoire positive, et elle pesa d'un tout autre poids dans les destinées générales de l'humanité. Nous ne pouvons pas oublier que la haute civilisation hellénique, source directe de la civilisation de notre monde occidental, c'est dans l'Ionie qu'elle eut son premier berceau.

Nous avons déjà nommé *Adramytti*, nom classique auquel la prononciation turque a donné la forme d'*Edremid*; ce n'est plus qu'une faible bourgade, qui n'a gardé de l'ancienne *Adramyttium* qu'une position admirable à l'entrée d'une grande et riche plaine entourée de riants coteaux. Les atterrissements de la petite rivière qui traverse cette plaine en ont augmenté l'étendue aux dépens du fond du golfe, de sorte que le bourg moderne est plus éloigné de la côte que ne l'était l'ancienne ville [1]. *Kémer*, *Gheumedj*, *Aïvali* ou *Kidonia*, sont des lieux insignifiants qui bordent, au Sud de la plaine d'Edremid, la côte orientale du golfe; dans tous ces lieux, et dans beaucoup d'autres des environs, on trouve encore quelques vestiges qui attestent une origine ancienne. On croit reconnaître l'*Heraclea*

[1] Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque de la Grèce*, 1776, t. II, p. 78.

d'Éolie dans Kidonia [1], *Attalia* dans *Aïasma*; l'antique *Atarneus* dans la position de *Dikéli-keuï*, et celle de *Pitané* dans *Tchandarlik* [2]. Un canal de quatre lieues sépare cette côte de la grande île *Mityléni*, la *Lesbos* de l'ancienne géographie. Un petit archipel que les anciens désignèrent sous le nom d'*Hekatonnesoi*, les Cent Iles, couvre au Sud, entre le continent et Lesbos, l'entrée du golfe d'Adramytti.

Tout ce pays est extrêmement montueux et des plus pittoresques; une chaîne qui longe à peu de distance la côte orientale du golfe n'y envoie que des rivières de peu d'étendue. L'ancien *Caïcus*, aujourd'hui *Bakir-tchaï*, débouche dans le golfe de *Tchandarlik*, qui est l'*Elaiticus Sinus*, ainsi nommé de l'antique *Elea*, dont la trace existe encore près de l'embouchure et à l'Orient du fleuve. Le bassin du Caïque, dominé des deux côtés, surtout au Nord, par de hautes montagnes, n'a pas une grande étendue. Les seuls lieux notables que l'on y trouve sont *Besch-Ghélembèh*, bourg situé vers la tête de la vallée, sur la route habituelle de Brousse à Smyrne : il y a non loin de là des ruines anciennes et de curieuses excavations dans les rochers [3]; *Kirk-Agatch*, *Bakir* et *Somah*, dans la vallée même du Caïque, sur la route de Ghélembèh à Pergame; enfin, *Berghama* elle-même, l'ancienne *Pergamus*, située sur deux affluents du fleuve, le *Selinus* et le *Ceteus*, et à moins d'une lieue de sa rive droite. L'antique citadelle, bâtie sur une montagne en pyramide, se reconnaît de loin dans la vallée, dominant les minarets de la ville moderne. Pergame est encore aujourd'hui une place d'une certaine importance, par son étendue, son industrie et sa population; mais son premier titre à l'intérêt du voyageur, ce sont les ruines importantes qu'elle conserve encore, tristes vestiges de son ancienne splendeur. Pergame est chère aux savants comme un lieu où les écrits des anciens ont été conservés et mis à l'abri des incertitudes de la tradition orale. Dans l'histoire des sciences, la bibliothèque fondée par Eumènes est célèbre comme le premier et l'un des plus riches

[1] Choiseul-Gouffier, *l. c.*; Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, II, 318.
[2] Choiseul-Gouffier, II, 71, sqq.
[3] Prokesch, *Erinnerungen aus Ægypten und Kleinasien*. 1825, Bd. III, s. 180.

dépôts des connaissances humaines qui aient été formés dans l'antiquité. Cette bibliothèque, rassemblée à grands frais et avec des soins infinis par un prince ami des lettres, se conserva entière jusqu'à l'époque où Antoine en donna à Cléopâtre deux cent mille volumes, qui furent réunis à la vaste collection d'Alexandrie [1].

Les bords très-découpés du golfe Élaïtique étaient autrefois couverts d'antiques colonies éoliennes; *Grynium*, *Myrina* et *Cumes* y ont à peine laissé quelques vestiges. *Guzel-Hissar*, ou le Beau Château, à une petite distance de la mer au pied des montagnes, occupe le site de l'ancienne *Ægæ*; et le nom comme la position de l'opulente *Phocée*, qui jadis porta si loin dans l'Ouest de la Méditerranée ses navigations et ses colonies, se retrouve dans la moderne *Fokia*, petite ville d'un millier de maisons peuplée presque en nombre égal de Grecs et de Turks [2].

§ II.

Bassin de l'Hermus. — Pourtour du golfe de Smyrne. — Presqu'île d'Erythrées.

(Partie septentrionale de l'Ionie et de la Lydie.)

Nous allons entrer dans l'*Ionie*, — l'Ionie, dont le nom seul résume ce que la nature a de plus attrayant, l'art de plus beau, la poésie de plus parfait. Mais la portion de l'Ionie comprise dans le bassin de l'Hermus n'en fait que la moindre partie; il nous faut donc jeter d'abord un coup d'œil d'ensemble sur cet important bassin, que nous avons à décrire, et en indiquer l'étendue, la circonscription, l'aspect général et le caractère physique.

Depuis le massif des monts *Dindyméné* où il s'adosse, jusqu'à la mer Égée où il verse ses eaux, le bassin de l'Hermus

[1] Smith, *Septem Asiæ Ecclesiarum Notitia*, 1668, p. 8, édit. de 1694; Wheler, *Journey*, 1675, p. 261; Ricaut, *État présent de l'Église Grecque*, 1678, p. 74, trad. franç.; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque*, II, 19; Dallaway, *Constantinople anc. et mod.*, 1794, t. II, p. 109, trad. franç.; Prokesch, *Erinnerungen*, III, 291.

[2] Chandler, t. I, p. 171; Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1836, vol. I, p. 59.

a une pente générale de l'Est à l'Ouest. A vol d'oiseau, et abstraction faite des sinuosités, l'espace que parcourt le fleuve mesure une étendue de soixante-dix lieues. Il a plusieurs affluents notables : à droite, l'*Aïnèh-tchaï*, le *Démirdji-tchaï*, qui est l'ancien *Hyllus*, et la rivière d'*Ak-Hissar*; à gauche, l'ancien *Cogamus*, qui passait près de Philadelphie. Entre une multitude de ruisseaux et de torrents sans nom, le *Pactole* se distingue par la richesse traditionnelle de ses eaux, qui roulaient, disait-on, sur un sable chargé d'or; mais cette opulence tant célébrée des poëtes lui a été contestée par les observateurs modernes. Au Nord, le bassin de l'Hermus est limité par une chaîne de hautes montagnes boisées qui le sépare du bassin du Rhyndaque et de celui du Caïque; au Sud, après les plateaux brûlés de la Katakékauménè, il est dominé par la crête neigeuse du Tmolus, qui le sépare du bassin du Caïstre.

La nature volcanique des terrains qu'arrose l'Hermus dans la première moitié de son cours, donne un caractère tout particulier à cette partie de son bassin. Ces pays où l'ancienne action des feux souterrains a laissé de si profondes empreintes, n'ont été bien étudiés que dans ces derniers temps; et parmi les géologues qui y ont porté leurs observations, nul n'en a tracé un tableau plus complet, plus lucide et plus concis à la fois que notre jeune et savant compatriote M. Charles Texier. Nous allons rapporter ses propres paroles :

« A peine a-t-on quitté le plateau d'Aïzani, en se dirigeant vers le Sud, que l'on entre dans une contrée dont l'aspect diffère totalement de celle qu'on vient de parcourir. Le plateau d'Aïzani dépend de la formation calcaire de la Phrygie centrale; il est borné au Sud par le mont Dindymène, dont le versant septentrional est également de formation calcaire. Mais en franchissant le col qui forme le partage des eaux de la Propontide et de la mer Égée, on aperçoit bientôt les traces des feux souterrains, qui, à une époque ancienne, ont ravagé la contrée, et ont été l'agent principal de sa constitution actuelle. Quoique l'action volcanique ait cessé depuis un grand nombre de siècles, les anciens, malgré le peu d'attention qu'ils portaient à la science géologique, avaient fort bien compris la nature ignée de ces terrains, persuadés qu'ils étaient que les tremblements de terre

ne se manifestent que par l'action interne du feu. Aussi avaient-ils donné à la contrée qui s'étendait depuis *Kadi* jusqu'à *Laodicea* d'une part, et depuis *Sipylus* jusqu'à *Synnada* de l'autre, le nom de *Katakèkaumènè*, ou Pays Brûlé. Les produits volcaniques déposés à différents âges y présentent des caractères assez variés pour que l'œil du géologue puisse facilement en discerner l'âge relatif. Les plus anciens volcans de l'Asie se sont manifestés par épanchements plutôt que par irruption; la substance qu'ils vomissaient était d'une nature pâteuse plutôt que fluide. Elle paraît être sortie de terre par de larges fissures, et couvrait toute la contrée d'une nappe ignée, qui n'a pu qu'au bout d'un très-grand nombre de siècles devenir propre à la végétation. La substance ainsi rejetée par les volcans primordiaux est d'une nature assez uniforme sur toute la surface de l'Asie-Mineure. Ce sont des trachytes proprement dits, qui s'approchent de la classe des porphyres. L'épanchement de ces roches a duré pendant plusieurs siècles; elles ont couvert une vaste région, et formé des montagnes considérables. Elles se sont élevées en cônes et en pyramides, mais sans jamais laisser de traces de ce que nous appelons un cratère. Souvent l'action de ces laves a été si puissante, qu'on a vu des parties de montagnes, des roches d'une époque primordiale, soulevées par l'action du feu, et leurs couches déplacées prendre la direction verticale, en laissant partout des traces de l'effort immense qui s'était produit. Les trachytes, en se refroidissant, ont éprouvé dans leur retrait des fissures analogues à celles qui se manifestent dans un terrain argileux qui sèche. L'infiltration des eaux, la désaggrégation de la roche, ont bientôt augmenté ces fissures, qui sont devenues des vallées. C'est la première période des feux de la Phrygie. Il semble, d'après l'inspection des terrains, qu'il y ait eu une sorte de repos dans les phénomènes volcaniques, pendant lequel l'action du temps et celle des eaux agirent seules sur ces roches nouvelles. Mais une seconde période de l'activité des feux se manifesta; les roches trachytiques furent elles-mêmes soulevées, fendues, brisées par l'action des laves plus récentes; et leurs débris, entraînés par les flots ignés qui sortaient des montagnes, se trouvent aujourd'hui mêlés dans les courants de laves de fusion, comme les cailloux d'un fleuve

se retrouveraient mêlés à ses eaux glacées. Il est rare que l'éruption de la lave de fusion n'ait pas été précédée d'une éruption de cendres ; car presque toujours des couches assez épaisses se trouvent entre le lit trachytique et le courant des scories.

« C'est à cette seconde époque qu'il faut rapporter la formation de ces montagnes coniques, véritables volcans analogues à ceux de l'Auvergne et de l'Italie, et dont les produits sont identiques. Ce sont tantôt des cendres contenant des fragments de ponce noire et blanche, quelques cristaux de pyroxène, et d'autres roches cristallines ignées. Agglomérées par la suite des temps, ces éjections volcaniques ont formé ces bancs de roche tendre, d'une épaisseur quelquefois considérable, dans lesquels les peuples primitifs, manquant sans doute d'autres moyens de construction, de chaux et de bois, se sont plu à se creuser des demeures, des tombeaux et des temples... [1]. »

Rien de plus nu, de plus triste et de plus désolé que le canton qui constitue spécialement, entre l'Hermus et le Méandre, la *Katakékauméné* des anciens. Un sol tantôt brunâtre, tantôt de couleur cendrée, presque absolument dépourvu de végétation dans de vastes espaces, et semé de scories volcaniques, pareils aux débris rejetés de la fournaise du forgeron, n'apportent à l'âme que des idées d'aridité et de désolation [2]. Ce canton brûlé forme un plateau à surface inégale, incliné du Nord-Ouest au Sud-Est, et dont l'étendue peut être de vingt à vingt-quatre de nos lieues communes entre l'Hermus et le haut Méandre ; sa largeur n'excède pas six lieues. Le *Cogamus*, ou rivière d'Ala-Chèhr, en forme la limite occidentale. Il n'y a dans toute cette étendue de pays qu'une seule localité notable : c'est *Koulah*, petite ville de trois à quatre mille habitants, dont les deux tiers sont Turks, et le reste Grecs. Les pierres de lave ont exclusivement fourni les matériaux de ses constructions. Koulah n'est qu'à deux lieues de la rive gauche de l'Hermus ; il y a dans les environs trois anciens cratères d'un aspect très-remarquable,

[1] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 129. Comp. W. Hamilton, *Researches*, vol. II, p. 133 et suiv., et H. Strickland, dans les *Transactions of the Geolog. Soc.*, vol. VI, p. 18 sqq.

[2] Arundell, *A Visit to the Seven Churches of Asia*, 1826, p. 230, 256 et 262.

que Strabon a mentionnés [1]. Un village voisin, où l'on a trouvé des antiquités, rappelle par son nom de *Mennèh* le nom de *Mœonia*, qui fut autrefois celui d'une ville et d'un canton de la Lydie [2]. Éminemment propres à la culture de la vigne, ces champs phlégréens furent regardés dans l'antiquité comme une terre consacrée à Bacchus.

L'Hermus, lorsqu'il passe près de Koulah, a déjà plus de vingt-cinq lieues de cours; il se forme de la réunion de deux branches supérieures, l'une qui vient de l'Est et sort des flancs du *Mourad-Dâgh*, l'ancien Dindimène; l'autre qui vient du Nord et qui a sa source à très-peu de distance de celle du Rhyndaque, dans la même montagne [3]. Cette branche du Nord traverse presque immédiatement *Ghiédiz*, petite ville turque de huit cents maisons qui occupe le site de l'ancienne *Kadi*; et le nom de *Ghiediz-tchaï*, ou rivière de Ghiédiz, en reste au fleuve jusqu'à la mer [4]. L'Aïnèh-tchaï et le *Hyllus* ou Demirdji-tchaï, se jettent dans l'Hermus, à peu de distance l'une de l'autre, et au-dessous de Koulah; la première de ces deux rivières arrose un bourg dont le nom de *Sélendi* rappelle celui de l'ancienne *Silandus* [5]; la seconde arrose la petite ville de *Démirdji* dont elle a pris le nom, et que jusqu'à présent un seul voyageur européen a visitée [6]. *Gheurdiz* est une autre ville turque également située hors des lignes d'exploration communément suivies, sur le chemin de Demirdji à Thyatire [7].

Adala, bourgade turque d'assez pauvre apparence, située sur la rive droite de l'Hermus à quatre lieues au-dessous du confluent du Hyllus et à dix environ dans l'Ouest de Koulah, rappelle par son nom la ville ancienne d'*Attalia*; mais on n'y trouve aucun indice d'antiquités qui appuie le rapprochement

1 G. Keppel, *Journey across the Balcan*, etc., 1829, vol. II, p. 341; Arundell, 2e voyage (*Discoveries in Asia Minor*, 1833), vol. I, p. 42; W. Hamilton, I, 137. M. Texier (*Description de l'Asie-Mineure*, pl. 50) a donné une vue de Koulah.

2 Will. Hamilton, II, 139.

3 G. Keppel, II, 256, Hamilton, I, 108.

4 Keppel, II, 239; Hamilton, I, 105.

5 Hamilton, II, 130.

6 Keppel, II, 266.

7 *Id.*, p. 273 et 281.

des noms [1]; peut-être ici, comme sur beaucoup d'autres points, la ville moderne s'est-elle formée à quelque distance des ruines de l'ancienne cité, dont quelque voyageur à venir retrouvera le site. Malgré les découvertes, aussi nombreuses qu'importantes, que les Keppel, les Arundell, les Hamilton et les Texier ont faites depuis vingt ans dans ces parties hautes de la Lydie, de vastes lacunes y sollicitent encore les recherches des explorateurs futurs.

C'est à six lieues au-dessous de Koulah, et à deux au Sud de la rive gauche de l'Hermus, que nous rencontrons les ruines de *Sardes*, — « Sardes, maudite et ravagée, qui voit chaque jour tomber un bloc de ses dernières colonnes. » Le musulman, impassible en détruisant les faibles restes d'une splendeur qui n'est plus, semble être l'homme du destin chargé d'accomplir les paroles prophétiques de l'Apocalypse. Aujourd'hui pas un nomade ne vient camper dans le champ stérile où fut la capitale de la Lydie [2]. Ces paroles d'un voyageur récent témoignent assez de l'état de désolation et d'abandon complet où sont tombés les restes de la cité royale de Crésus; les huit ou dix cabanes qu'y virent d'anciens voyageurs, et qui composaient, au milieu des ruines, un misérable village auquel les Turks avaient conservé le nom de *Sart*, ont elles-mêmes disparu. Quelques pans de murailles chaque jour plus dégradées, quelques colonnes qui se dressent encore du milieu des décombres, les vestiges d'un théâtre qui paraît avoir été de construction romaine, des restants d'arches et de gradins qui marquent la place du stade : voilà Sardes, telle que l'a faite l'action destructive du temps et de la main des hommes, à la suite des fréquentes commotions qui ravagent cette terre volcanisée. Le voyageur chrétien y cherche en vain les traces de cette église de Sardes mentionnée par l'Apôtre [3]. La citadelle, ou Acropole, n'est plus qu'un monceau de pierres informes, où s'étendent librement les

[1] Arundell, *Seven Churches*, p. 269; Hamilton, I, 143.

[2] Ch. Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, Introduction, p. IV.

[3] Smith, *Septem Asiæ Eccles.*, p. 27, édit. de 1694; Ricaut, *État présent de l'Égl. gr.*, p. 72; Wheler, *Journey*, p. 263; Peyssonel, *Voyage à Magnésie*, etc., 1750, p. 299; Chandler, t. II, p. 165 et suiv., trad. franç.; Richter, *Wallfahrten*, p. 511; W. Hamilton, *Researches*, I, 146.

richesses d'une végétation sauvage ; mais de la montagne presque inaccessible où elle était située l'œil embrasse au loin un imposant panorama. Au Nord, l'Hermus, qui serpente à perte de vue dans de riches campagnes que fertilisent ses débordements ; plus loin, dans la même direction, un vaste lac qui est le lac *Gigès* des anciens, et une multitude de pyramides qui sont les tombeaux des rois lydiens accumulés dans la plaine [1] ; à l'Est et à l'Ouest, les lignes indécises de montagnes perdues à l'horizon ; au Sud, et à très-peu de distance, les pics élevés du Tmolus, dont les sommets couverts de neige justifient l'épithète d'éclatants que leur donne Homère ; partout enfin où la vue se repose dans cette direction, des vallées ombreuses, de pittoresques côteaux, et des campagnes bien arrosées qui appellent en vain la culture et le travail. Le *Pactole*, qui sort du Tmolus, traversait autrefois la grande place de Sardes pour se rendre à l'Hermus. Après les pluies ou la fonte des neiges, c'est un torrent dont les eaux profondes coulent à pleins bords entre de larges rives ; en été, ce n'est plus qu'un ruisseau qui recouvre à peine d'un pied d'eau le sable jaunâtre de son lit, chargé de paillettes de mica qui lui valurent chez les anciens sa réputation de richesse proverbiale [2].

Entre Sardes et Adala, et à distance égale à peu près de l'une et de l'autre, le *Cogamus* vient se réunir à la gauche de l'Hermus. Cette rivière, dont les voyageurs n'indiquent pas le nom moderne, prend naissance assez loin dans le Sud-Est, et coule, profondément encaissée, entre l'aride plateau de la Katakékauménè et les pentes verdoyantes du Tmolus oriental. La vallée du Cogamus n'a que deux localités notables : le bourg d'*Aïnèh-Gheul*, dans lequel un récent explorateur a cru reconnaître, à une particularité en effet remarquable, le site d'un ancien lieu mentionné par Hérodote, *Callatebus* [3] ; et, un peu plus bas, la ville d'*Alah-Chèhr*, nom moderne tiré de sa situation élevée, et sous lequel se cache le nom de *Philadelphia*, une des sept

[1] Chandler, II, 186 ; Mac Farlane, *Constantin. et la Turq.* en 1828, t. II, p. 4, trad. franç.

[2] Chandler, II, 173 ; Hamilton, I, 146 ; Ch. Texier, dans les *C. R. de l'Acad. des Sc.*, t. IV, p. 467.

[3] W. Hamilton, vol. II, p. 374.

Églises de la province d'Asie. Bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne boisée, Philadelphie s'offre aux regards sous un aspect des plus pittoresques. Plus heureuse que plusieurs des autres cités mentionnées par l'Apocalypse, elle a gardé jusqu'à nos jours quelque chose de son ancienne importance; elle peut avoir de huit à dix mille habitants, presque tous Turks. Ses murailles, qui paraissent dater de l'époque byzantine, subsistent encore en grande partie [1]. Philadelphie est à dix lieues de Sardes dans l'Est-Sud-Est.

A sept lieues au-dessous de Sardes, et du même côté de l'Hermus, on arrive à la vallée de *Dourgoudli*, ainsi nommée d'une bourgade qui y est située; une lieue plus loin, la vallée de *Nif*, qu'arrose une rivière de ce nom, se déploie fraîche et verdoyante. Le village de *Nif*, ou *Nimfi*, situé au pied de riants coteaux couverts de cerisiers, a un château en ruines; on trouve ce lieu cité sous le nom de *Nymphæus* dans les historiens du Bas-Empire. Un curieux monument d'antiquité existe aux environs. C'est une figure sculptée dans le rocher, habillée et armée à la mède; M. Texier en a fait un dessin [2]. Nimfi n'est qu'à six lieues à l'Est de Smyrne.

Les pentes escarpées du mont *Sipyle* dominent le confluent de la rivière de Nif et de l'Hermus, et se prolongent à l'Ouest, dans une longueur de douze à quatorze lieues, jusques vers l'embouchure du fleuve. Le Sipyle est une masse d'origine volcanique, autrefois célèbre par la tradition mythologique de la métamorphose de Niobé, fondée sur un jeu de la Nature [3].

Manissa, l'ancienne *Magnesia* surnommée *ad Sipylum*, n'a pas cessé d'être une ville considérable, par son étendue, son commerce et sa population [4]. Elle est située sur la gauche de l'Hermus, au pied du mont Sipyle. A sept lieues au-dessous de Magnésie, et à quatre du golfe de Smyrne où débouche l'Hermus,

[1] Smith, *Septem Eccles.*, p. 32; Wheler, *Journey*, p. 265; Ricaut, *État prés. de l'Égl. gr.*, p. 69; Chandler, II, 156; Hamilton, II, 374.

[2] Le comte Jaubert, Lettres écrites d'Orient, 1839. Dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XXIX, p. 334.

[3] Pausanias, I, 21. Comp. Chandler, t. II, p. 198; Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, vol. I, p. 19.

[4] Hadji-Khalfa, Description du livah de Saroukhan; Chandler, II, 200.

Ménimèn est un bourg bien peuplé et très-passager, pareillement situé à la gauche du fleuve dans un canton semé de nombreux villages. Ménimèn représente le site de l'ancienne *Temnos* [1].

Vis-à-vis de Manissa, l'Hermus reçoit un affluent considérable qui vient du Nord-Est; *Thyatira*, une des sept Églises de l'Apocalypse, était assise sur une des branches supérieures de cette rivière, qui est le *Phrygius* des anciens. Cette place, encore assez considérable, a reçu des Turks le nom d'*Ak-Chèhr*, ou la Ville Blanche [2]. Elle est sur la grande route de Smyrne à Brousse, et sur le chemin moins fréquenté de Pergame à Sardes. Entre Ak-Chèhr et les ruines de Sardes, à l'entrée de la grande plaine où s'élèvent les pyramides tumulaires des anciens rois de Lydie, une petite ville turque médiocrement peuplée a tiré son nom de *Merméréh* des belles carrières de marbre blanc dont elle est voisine [3].

Nous avons parcouru la vallée entière de l'Hermus, ainsi que les vallées latérales qui y portent leurs eaux; il nous reste à décrire les environs de cette baie vaste et profonde qu'on nomme le *golfe de Smyrne*. *Smyrne* ou *Ismir*, aujourd'hui la ville la plus importante de la Natolie, s'élève en amphithéâtre au fond du golfe, dominée au Sud-Ouest par les pentes du mont *Pagus*. Quoique de fondation très-ancienne, Smyrne est actuellement une ville toute moderne. Voici le tableau qu'en traçait Strabon au milieu du premier siècle de notre ère : « Une partie des habitations, et c'est la moins considérable, est bâtie sur la montagne; le reste s'étend dans la plaine et sur le bord du golfe, vis-à-vis le temple de Cybèle et le Gymnase. Ses rues, les plus belles qu'on puisse voir, sont tracées à angles droits et pavées de larges pierres; elle possède de superbes portiques, une bibliothèque

[1] Chandler, I, 165; Arundell, *Seven Churches*, p. 297; *id.*, 2ᵉ voyage, vol. II, p. 292.

[2] Smith, *Septem Asiæ Eccl.*, p. 15; Spon, *Voyage au Levant*, t. I, p. 293; Wheler, *Journey*, p. 229; Ricaut, *État présent de l'Égl. gr.*, p. 81; Peyssonel, *Voyage à Magnésie*, etc., p. 265; Prokesch, *Erinnerungen*, III, 173; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 188.

[3] Ricaut, *État prés. de l'Égl. gr.*, p. 82; Arundell, *Seven Churches*, p. 187.

publique, et un monument carré qu'embellit une statue d'Homère; car les Smyrnéens se glorifient de ce que leur ville a été le berceau de ce grand poëte... Parmi les avantages plus réels de Smyrne, il faut compter le *Mélès* qui baigne ses murs, et le port qui se ferme à volonté. » Cette description, très-exacte sans doute il y a dix-huit cents ans, est loin de convenir à la ville actuelle. Sur le sommet du mont *Pagus*, qui est la montagne dont parle le géographe grec, il ne reste plus qu'un vieux château en ruines, dont la construction ne date, dit-on, que du treizième siècle. Dans la ville même, le Gymnase, le temple de Cybèle, la bibliothèque publique, la statue d'Homère, les belles rues et les magnifiques portiques dont parle Strabon, ont entièrement disparu. Souvent ravagée par le feu, la guerre et les tremblements de terre, il serait difficile de dire combien de fois depuis dix-huit siècles Smyrne s'est renouvelée. Ses rues actuelles, de même que dans toutes les villes de l'Orient, sont en général sales, tortueuses, mal ou point pavées, et si étroites qu'un chameau chargé en occupe presque toute la largeur. La rue des Francs, seule, est plus spacieuse et garnie d'assez jolies boutiques. On pourrait oublier, en la parcourant, qu'on se trouve en Asie, si l'ouïe et la vue n'y étaient incessamment frappées de cris étranges et de costumes orientaux. Ce qui donne à Smyrne sa haute importance, c'est l'activité commerciale de sa nombreuse population, c'est l'affluence des vaisseaux de toutes les nations commerciales qui couvrent sa vaste rade, c'est l'affluence non moins grande et non moins continue des caravanes de l'intérieur, dont les innombrables chameaux lui apportent les marchandises de toutes les contrées de l'Asie.

On parle à Smyrne plus de langues qu'on n'en parlait dans la tour de Babel; la plus usitée parmi les Francs est un mauvais jargon italien, fort répandu dans l'Archipel et sur toutes les côtes de la Méditerranée : c'est là tout ce qui est resté, dans les temps modernes, de la domination de plusieurs villes d'Italie, qui, au moyen-âge, avaient recueilli, à force d'industrie, l'héritage de la Rome des Césars en Orient. La langue française est aussi très en usage dans les classes élevées ou riches, et parmi tous ceux qui se piquent de quelque distinction. Aussi a-t-on nommé Smyrne le petit Paris de l'Orient, — éloge qu'il ne fau-

drait pas rapporter à la partie matérielle de la cité lévantine, mais seulement au caractère dominant de la société du quartier franc.

La ville est en effet divisée en deux quartiers assez distincts, celui des Francs, qui avoisine le port, et le quartier turk, arménien et juif situé sur le penchant de la colline. « La vue, si nouvelle pour nous, dit à ce sujet un spirituel et savant touriste [1], de ces maisons d'une construction toute particulière, basses, à un étage, en bois, bariolées, garnies de balcons, ou plutôt de tambours en saillie sur la rue; le spectacle de cette population bigarrée, de ces costumes bizarres qui distinguent les nations et les castes, et que notre civilisation monotone n'a guère encore modifiés, nous ont causé une surprise et un plaisir qui ont dépassé notre attente. Nous ne nous lassions pas surtout de contempler la figure des Turks assis sur les petites estrades qui bordent les cafés, et fumant gravement leur narghilé. Les harems seuls restaient fermés à notre curiosité; mais nous en apercevions les fenêtres grillées, et de temps à autre des femmes turques couvertes de voiles blancs, le front caché sous une mousseline noire empesée, passaient auprès de nous comme des ombres... » Réunies par un commun esprit de commerce et par un même amour du gain, les classes si diverses qui composent la population de Smyrne n'en gardent pas moins leurs habitudes, leurs mœurs, leurs usages et leurs cérémonies spéciales. C'est surtout parmi les femmes que ces différences sont tranchées. Une moitié de la population féminine de Smyrne vit dans l'impénétrable isolement du harem; l'autre moitié jouit de toutes les libertés que leur accorde notre société d'Europe. On reconnaît tout d'abord à quelle nation une femme appartient, par le soin qu'elle prend de cacher ou de montrer son visage. Les femmes grecques et celles des Francs ont le visage découvert; les Juives et les Arméniennes n'en montrent que la moitié; les femmes turques n'en laissent rien voir. Non-seulement les femmes grecques n'ont point de voile, mais elles mettent une grande affectation à se faire voir. Les plus réservées

[1] Le comte Jaubert, *Lettres d'Orient*, 1839, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XXIX, p. 330.

croiraient avoir perdu leur journée, si, parées de leurs plus beaux atours, elles n'avaient passé plusieurs heures assises devant une fenêtre ou sur un balcon, de manière à voir les passants et à en être vues. Immobiles et silencieuses, elles restent là comme des portraits dans leurs cadres; et lorsqu'on parcourt certaines rues du quartier franc, on croirait traverser une galerie de tableaux. Ajoutons que les dames de Smyrne, aujourd'hui comme jadis, ont une grande réputation de beauté, et qu'elles la méritent.

Smyrne n'a pas toujours occupé son emplacement actuel. Strabon rapporte que les premiers fondateurs de Smyrne étaient originaires d'Éphèse; qu'ils chassèrent les Léléghes alors maitres des environs du golfe, et s'y établirent; que plus tard — et ceci se rapporte au huitième siècle avant notre ère — leur ville fut prise et démolie par les Lydiens; qu'à la suite de cet événement, la Smyrne éphésienne resta pendant près de quatre cents ans à peu près inhabitée, réduite à la condition d'un pauvre village; qu'enfin Antigone, et ensuite Lysimaque, se conformant en ceci aux intentions d'Alexandre, rebâtirent la ville nouvelle, plus grande et plus somptueuse, à vingt stades au Sud de l'ancienne ville [1], au pied du mont Pagus [2]. Telle était du moins la tradition qu'aimaient à raconter les Smyrnéens. Les voyageurs ont en effet reconnu sur le côté nord du fond du golfe, des vestiges d'antiquités qui se rapportent parfaitement au site qu'avait dû occuper la première Smyrne avant sa reconstruction par les lieutenants d'Alexandre [3]. C'est donc sous les murs de cette ancienne Smyrne, et non près de la ville actuelle comme l'ont cru la plupart des voyageurs, que coulait le Mélès, ce ruisseau illustré dans les traditions du pays par la naissance d'Homère [4].

Nous allons pénétrer maintenant dans la grande presqu'île

[1] Un peu moins d'une de nos lieues communes.

[2] Strab., lib. XIV, p. 633 sqq.

[3] Smith, *Septem Ecclesiæ*, p. 51; Ricaut, *État présent de l'Égl. gr.*, p. 29; Chandler, t. I, p. 124 sqq.; Arundell, 2e voyage, II, 355; Notice sur Smyrne, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XIII, 1841, p. 89.

[4] Chandler, I, 155; Hamilton, I, 51.

qui couvre, au Sud et à l'Ouest, le golfe de Smyrne [1]. L'isthme qui rattache cette presqu'île au continent ressemble à une vaste et agréable vallée; cet isthme a deux lieues d'une mer à l'autre dans sa partie la plus étroite. *Vourla*, premier endroit notable que l'on rencontre en longeant les bords du golfe, est une ville située dans une jolie vallée, à une lieue de la côte, et à huit environ dans l'Ouest de Smyrne. Les hauteurs de Vourla sont faciles à distinguer de loin par leurs nombreux moulins à vent. La ville occupe une surface considérable; les maisons, séparées les unes des autres, sont assises sur des éminences et forment un amphithéâtre. Les Turks y ont sept mosquées et les Grecs deux églises. L'ancienne *Clazoménê* était sur la côte voisine, dans une île qu'une jetée rattachait au continent; on reconnaît encore les restes de la jetée et les débris de la ville.

Au delà de Vourla, la presqu'île devient très-montueuse et n'offre que des passages étroits et difficiles; ce massif montagneux qui forme comme le noyau de la presqu'île portait autrefois les noms de *Mimas* et de *Corycus*. Quant on en a franchi les défilés, en continuant de se diriger à l'Ouest et au Nord-Ouest, on arrive aux ruines d'*Erythræ*; où un petit village grec conserve le nom de *Ritri*. Erythrées était située sur la côte occidentale de la presqu'île, vis-à-vis de la grande île de *Khios* qui n'en est séparée que par un étroit canal [2].

A l'exception du bourg de *Tchesméh*, situé aussi sur le canal de Khio dans le Sud-Ouest de Ritri, et d'un autre bourg du nom de *Latzata* qui en est voisin, la presqu'île entière, quoique très-étendue, n'a que des villages que rien ne recommande à l'attention du voyageur, si ce n'est le grand nombre de sites pittoresques que doit offrir un pays montueux et très-accidenté que la mer environne de toutes parts. Il faut revenir vers l'isthme pour voir *Sighadjik*, située sur la côte méridionale près des ruines de l'ancienne *Teos*, à trois lieues au Sud de Vourla. On attribue aux Génois la construction des remparts de Sighadjik [3].

[1] Nous sommes principalement dirigés dans cette excursion par Chandler, t. I, p. 188 et suiv. Add. Pococke, *Description of the East*, vol. II, part 2, p. 40 et suiv.

[2] Chandler, I, 202; Will. Hamilton, II, 6.

[3] Chandler, I, 209; W. Hamilton, II, 11.

Sevri-Hissar, à une heure de là dans les terres, est une ville assez étendue, mais isolée au fond d'un vallon. A cinq ou six lieues dans le Sud, *Lebedos* n'a laissé sur la plage que des ruines absolument désertes, quoique les eaux thermales qui firent autrefois la réputation de la cité grecque existent toujours. Continuant d'avancer au Sud-Est en longeant la côte dans la direction d'Éphèse, on trouve encore, à quatre lieues de Lébédos, les vestiges abandonnés de *Claros*, et, une lieue plus loin, d'autres ruines qui doivent indiquer le site de *Kolophôn*. Ces lieux autrefois si riches et si vivants n'offrent plus depuis longtemps que l'image de la désolation et le silence des tombeaux.

§ III.

Bassin du Caïstre.

(Partie centrale de l'Ionie et de la Lydie).

Entre la muraille granitique du *Tmolus* qui le couvre au Nord, et la chaîne peu élevée du *Mésogis*, presque entièrement formée de terrains de transports et de cailloux roulés qui semblent témoigner des immenses attérissements du Méandre[1], le *Caïstre* roule ses eaux sinueuses dans un bassin de médiocre étendue, pressé et profondément encaissé entre les bassins plus vastes de l'Hermus et du Méandre. Sa plus grande étendue, prise à vol d'oiseau de l'Est à l'Ouest, est de vingt-cinq lieues environ, sur une largeur moyenne de sept à huit lieues au plus. La partie supérieure de la vallée, admirable de fraîcheur et de verdure, est la plaine de Kilbia des anciens, *Cilbianus Campus*, dont le nom s'est conservé reconnaissable dans celui de *Tchilas Ovasi*, ou Plaine de Tchilas, que lui donnent encore les Turks. Plus bas, en se rapprochant de la mer, les bords du fleuve recevaient le nom de *Plaine du Caïstre*. Le Caïstre ressemble au Méandre par ses innombrables sinuosités; aussi les Turks le nomment-ils *Kutchuk-Mendéré*, le Petit-Méandre.

Éphèse, l'ornement de l'Asie et l'orgueil de cette vallée, était sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessus de son em-

[1] Ch. Texier, *Descr. de l'Asie-Mineure.* Introduct., p. vij.

bouchure. De son magnifique temple de Diane, une des sept merveilles du monde, de son cirque, de son théâtre, de son aquéduc, de ses palais de marbre, de tant de somptueux édifices consacrés au culte des dieux ou à la demeure des hommes, il ne reste rien aujourd'hui, — rien qu'un amas confus de ruines et de décombres, enveloppé dans les exhalaisons pestilentielles d'un marais voisin. Près de ces ruines s'est formé un pauvre village, dont le nom turk d'*Aïasoluk* est une corruption des mots grecs modernes *Aghios Theologos*, le saint Théologien, nom que les Grecs donnaient à Saint-Jean l'Évangéliste, à qui une église fut autrefois dédiée dans Éphèse devenue chrétienne [1].

Entre Éphèse et la mer, le bois d'*Ortygie* couvrait jadis de son épais ombrage le lieu consacré, selon la tradition des Éphésiens, par la naissance d'Apollon et de Diane [2]. Les alluvions du fleuve ont reculé la côte et changé l'aspect de ces lieux. *Scalanova* ouvre son port à trois lieues d'Aïasoluk vers le Sud, non loin des ruines de *Neapolis*; il faut descendre encore de trois lieues en longeant la plage, pour trouver, près du village de *Tchangli*, la place où s'éleva jadis, sous le nom de *Panionium*, le temple commun des douze cités ioniennes [3]. La crête escarpée d'une rangée de montagnes, connue dans l'antiquité sous les noms de *Thorax* et de *Mycale*, domine toute cette côte, dont une pointe qui se projette au loin dans la mer n'est séparée de l'île de Samos que par un canal d'une lieue.

Au-dessus des ruines d'Éphèse, la vallée du Caïstre a peu de villes à citer. La plus importante est *Tirèh*, résidence d'un pacha turk, à une lieue du fleuve dans la partie gauche de la vallée. *Baïndir* est précisément au Nord de Tirèh, de l'autre côté du fleuve, au débouché d'une gorge du Tmolus. *Démidj*

[1] Du Loir, *Voyages*, 1639, p. 20; Des Mousseaux, 1668, à la suite de l'édition in-4 des voyages de Le Bruyn, t. V, p. 450; Smith, *Septem As. Eccles. Notitia*, 1668, p. 44; Spon, t. I, p. 324, et Wheler, p. 252, 1675; Ricaut, *État présent de l'Égl. grecque*, 1678, p. 37; Pococke, 1738, vol. II, part. 2, p. 45; Chandler, 1764, t. I, p. 239 et suiv., trad. fr.; W. Hamilton, *Researches*, 1835, vol. II, p. 24.

[2] *Voy.* ci-dessus, p. 248.

[3] Pickering, dans Wheler, *Journey*, p. 267; Chandler, I, 353; Ch. Texier, 1842, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e série, XX, 258.

et *Birghêh* sont deux bourgades que l'on rencontre sur la route d'Éphèse à Sardes. Malgré leur culture faible et négligée, ces belles campagnes montrent partout les signes d'une admirable fertilité [1].

§ IV.

Bassin du Méandre. — Golfes et presqu'îles de la Carie.

(Partie méridionale de l'Ionie et de la Lydie.-Phrygie Pacatiane.-Carie.)

Le bassin du Méandre, *Mæander*, ou, selon la forme que le nom a prise dans la bouche des Turks, *Mendéré*, ce bassin, le plus étendu de l'Asie-Mineure après ceux du Halys et du Sangarius, présente deux régions physiques bien distinctes. L'une est la région supérieure, formée de plusieurs branches considérables venant de directions différentes, et répondant à cette portion montueuse de la Phrygie qui fut distinguée à des époques différentes par les noms de *Phrygia Parôreia* et de *Phrygia Pakatiana;* l'autre est la région inférieure, où les eaux du fleuve, réunies dans un lit principal et coulant sur une pente moins inclinée, décrivent ces innombrables replis qui ont fait du Méandre le type des rivières sinueuses. Dans cette seconde partie de son cours, le lit du Méandre ayant formé dès les plus anciens temps la limite commune de la Lydie et de la Carie, son bassin se trouve partagé entre ces deux contrées, la première réclamant tout ce qui est au Nord ou à la droite du fleuve jusqu'à la chaîne du *Mesogis*, la seconde tout ce qui est au Sud ou du côté gauche. Une ceinture demi-circulaire de montagnes très-élevées, formée d'un côté par le prolongement Sud-Est du *Tmolus*, et de l'autre par la chaîne du mont *Cadmus*, qui coupent le fleuve perpendiculairement à sa direction et ne lui laissent qu'un passage resserré entre leurs contre-forts correspondants, marque d'une manière fortement tranchée la séparation des deux régions du bassin. L'examen géologique du sol vient encore appuyer cette distinction, les terrasses de la région supérieure n'étant ni de

[1] Chishull, dans Chandler, II, 184; Arundell, *Seven Churches*, p. 202; Ch. Fellows, 2e voyage (*Discoveries in Lycia*), 1840, p. 9 sq.

la même nature ni de la même époque que la vallée bien plus récente et en grande partie alluviale qui vient se terminer à la mer.

Nous allons visiter d'abord la région haute du bassin. La contrée qu'elle embrasse est loin encore d'être parfaitement connue, au moins dans plusieurs de ses parties, les voyageurs ne l'ayant ni aussi souvent parcourue, ni aussi attentivement examinée que la vallée lydienne. Le fleuve s'y forme de deux branches principales, l'une qui a ses sources près de Dinaïr, vers la frontière pisidienne, et qui a été regardée dans tous les temps comme le véritable Méandre; l'autre qui descend des hauts escarpements du plateau phrygien, et reçoit le nom de *Sandukli-tchaï* de celui d'une ville dont elle arrose le territoire. La première coule au Nord-Ouest, à travers une vallée basse et marécageuse nommée la Plaine de Dinaïr, *Dinaïr Ovasi*; la seconde coule au Sud-Ouest par une suite de vallées rapides jusqu'à présent inexplorées. C'est à partir de la jonction de ces deux bras que le Méandre prend sa direction générale à l'Ouest, inclinant légèrement au Sud, direction qu'il ne quitte pas jusqu'à son embouchure.

Les découvertes des voyageurs modernes ont constaté que la petite ville de *Dinaïr* occupe le site de l'*Apameïa* phrygienne, surnommée *Kibotos*, et qui s'était elle-même élevée sur le site de la ville plus ancienne de *Kélaïnai*, ou, selon la transcription latine, *Celænæ* [1]; mais Dinaïr est loin d'avoir dans la contrée l'importance qu'y avait autrefois Apamée. *Ischékli* et *Sandukli* ne sont également que de très-petites villes turques, celle-ci dans une situation éminemment pittoresque, au fond d'une vallée fertile et bien arrosée; Ischékli à l'entrée d'une grande plaine où la rivière de Sandukli se réunit au Mendéré-tchaï. L'une et l'autre conservent de nombreux vestiges d'antiquités, et ont succédé à des villes anciennes.

Le Méandre, après avoir traversé de vastes plaines qui continuent celles de Dinaïr et d'Ischékli, entre dans une vallée

[1] Leake, *Tour in Asia Minor*, 1800, p. 156; Arundell, *Visit to the Seven Churches of Asia*, p. 106 et suiv., et p. 237; Id. *Discoveries in Asia Minor*, I, 172 sqq.; W. Hamilton, *Researches*, I, 498, et II, 167.

profonde et resserrée où il côtoie au Sud les terrains volcaniques de la Katakékauméné. Sur ce point, il reçoit par sa droite, et à très-peu d'intervalle, deux affluents considérables, le *Banas-tchaï* et le *Keupli-sou*. La partie supérieure de la rivière de Banas n'a pas été explorée ; elle paraît descendre de très-loin dans le Nord-Est. *Ouschak*, grande ville turque renommée par ses fabriques de tapis, est située dans une de ses vallées latérales [1] ; les eaux rapides du Keupli-sou se sont creusé une vallée profonde, non loin de laquelle de belles ruines anciennes ont révélé à un savant voyageur l'emplacement d'une ville d'ailleurs peu mentionnée dans l'antiquité, *Blaundos* [2].

Vers le point où finissent les terrains brûlés de la Katakékauméné et où se montrent les premières pentes du Tmolus et du Cadmus, le Méandre reçoit par sa gauche une troisième rivière moins considérable que celle de Banas par son étendue, mais plus intéressante par l'illustration historique des lieux qu'elle parcourt. Cette rivière est l'ancien *Lycus;* les Turks lui ont donné le nom de *Tchorouk*. Trois villes importantes, *Laodicea; Hierapolis* et *Colossæ*, s'élevaient autrefois sur ses bords dans l'espace de quelques lieues ; renversées par des tremblements de terre ou ravagées par le fer des barbares, elles ont laissé sur le sol des ruines qui captivent encore l'intérêt du voyageur.

Colossæ (ou *Kolossai*, en écrivant le mot comme les Grecs) ville célèbre dans les annales du christianisme naissant, fut presque détruite de fond en comble, l'an 65 de notre ère, par une de ces commotions souterraines si fréquentes et si redoutables dans la Natolie. Une localité voisine, *Khonai*, qui s'agrandit des ruines de Colosses, n'est plus elle-même qu'une bourgade à laquelle est resté le nom de *Khonas*, et dont les deux cents maisons, entremêlées de jardins et de débris antiques, s'étendent sur un vaste espace autour du vieux château qui couronne une éminence. Les ruines de Khonai ont été confondues par la plupart des voyageurs avec celles de Kolossai, bien que les anciens auteurs rapportent sur cette dernière cité

1 Arundell, *Sev. Ch.*, p. 251 ; Will. Hamilton, I, 111.
2 W. Hamilton, I, 127. Comp. *Journal des Savants*, sept. 1845, p. 559.

des particularités topographiques qui permettent d'en reconnaître l'emplacement réel [1].

La même incertitude n'a pas existé pour l'emplacement de *Laodicée*. Les plus anciens voyageurs l'on reconnu dans un lieu nommé *Eski-Hissar*, ou le Vieux-Château, à quatre lieues au-dessous de Khonas et à une lieue de la rive gauche du Lycus. Autrefois métropole de la Phrygie Pakatiane, et regardée comme une des villes les plus considérables de l'Asie-Mineure, Laodicée s'élevait sur une suite de collines contiguës, que bordent, comme deux fossés naturels, deux ruisseaux affluents du Lycus, le *Caprus* et l'*Asopus*. Mais rien ne rappelle, dans ce qui reste de la cité, la splendeur célébrée par les anciens auteurs. Ses ruines ont un aspect morne et désolé; et la surface ondulée de ses collines sans végétation n'offre pas un seul trait pittoresque qui en relève la triste uniformité. Sauf un petit nombre d'exceptions, les débris grisâtres épars au loin sur le sol n'ont pas même le mérite d'architecture que l'on trouve si communément dans les anciennes ruines de l'Asie-Mineure. Et cependant il est impossible de les contempler d'un œil indifférent, quand on se rappelle ce que fut autrefois Laodicée, et quelle place son nom occupe dans l'histoire primitive de l'Église. Laodicée, on le sait, est, avec Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes et Philadelphie, une des sept villes chrétiennes de l'Asie auxquelles l'apôtre Saint Jean adressa la Révélation qu'il avait reçue de l'Esprit saint, et qui sont restées désignées sous la dénomination des *Sept Églises*. A une lieue au Sud d'Eski-Hissar, une petite ville turque, *Dégnizli*, s'est formée dans une situation des plus agréables, au milieu d'une plaine riche et bien arrosée [2].

Hierapolis, comme Laodicée et Colosses, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine déserte. Elle était située de l'autre côté du Lycus, à deux lieues seulement de Laodicée, et à trois du Méandre, sur une éminence qui domine la plaine. Cette plaine est aujour-

[1] Will. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 508.

[2] Smith, *Septem Asiæ Ecclesiar. Notitia*, p. 39; Ricaul, *État prés. de l'Égl. gr*, p. 52; Wheler, *Journey*, p. 264; Pococke, vol. II, part 2, p. 71; Chandler, l. II, p. 103, trad. franç.; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 84; Will. Hamilton, *Researches*, I, 513.

d'hui couverte de cotonniers, ce qui a fait donner aux ruines, par les Turks des environs, le nom de *Pambuk-kalési*, Château du Coton. Outre une multitude de sarcophages couverts d'inscriptions, on y voit encore des restes de murailles, des portions de colonnades, et d'autres débris qui rappellent ces temples nombreux d'où la ville avait tiré son nom de Hiérapolis, la Ville Sacrée. Ce qui donne à ce site un aspect particulièrement remarquable, c'est la blancheur neigeuse des rochers environnants, due aux dépôts calcaires de plusieurs sources chaudes qui s'épanchaient de l'enceinte même de la ville. On compte jusqu'à six courants séparés descendant en cascades le long des flancs du petit plateau que couronnait l'ancienne cité, et laissant après eux de longues traînées d'incrustations et de stalactites. Ce phénomène est d'ailleurs commun à plusieurs parties de la vallée du Lycus [1].

Près de la rive droite du Méandre, à une lieue au-dessus du confluent du Lycus, une ville ancienne, *Tripolis*, a laissé aussi des ruines du reste peu remarquables. A deux lieues de là dans le Nord-Ouest, la petite ville turque de *Bulladan* commande l'entrée de défilés profonds qui conduisent, à travers le Tmolus oriental, de la vallée moyenne du Méandre au bassin du Caïstre [2].

Bientôt après les ruines de Tripolis et le confluent du Lycus, nous atteignons la partie resserrée de la vallée du Méandre que dominent au Nord les racines du Tmolus, et qui forme, ainsi que nous l'avons dit, le point de séparation des deux régions naturelles du bassin. Cette gorge franchie, nous voyons de nouveau s'ouvrir devant nous la vallée plus spacieuse où le fleuve, pareil à un immense serpent, déroule capricieusement ses mille anneaux, jusqu'à ce que sa tête chargée de limon aille se plonger dans les profondeurs de l'Égée.

Nous avons en même temps quitté la Phrygie, et nous sommes entrés sur le territoire lydien, auquel appartient le côté droit de la vallée. La chaîne du *Mesogis*, qui ne s'éloigne que de cinq

[1] Smith, p. 35; Ricaut, p. 60; Pococke, II, 75; Chandler, II, 113; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 79; W. Hamilton, I, 517; Texier, *Descr. de l'As.-Min.*, t. I, p. 137, et pl. 53-54; le comte Jaubert, dans la *Rev. des Deux-Mondes*, t. XXIX, p. 351.

[2] W. Hamilton, I, 525; Chandler, II, 150; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 164.

à six lieues au plus du lit du fleuve, n'y peut envoyer que de faibles affluents. Plusieurs villes importantes se partageaient anciennement les terres fertiles qu'ils arrosent. Toutes sont aujourd'hui ruinées, et plusieurs villes modernes, dont les Turks forment la population principale, les ont remplacées. *Mastaura* était la plus élevée dans la vallée; un village grec, près duquel il y a des ruines, y conserve le nom de *Mastavro*, non loin des deux jolies villes turques de *Nazli*, situées à une lieue d'intervalle, et distinguées par les dénominations de *Nazli-Bazar*, ou Nazli le Marché, et d'*Achaga-Nazli* ou *Boïuk-Nazli*, Nazli la Grande. *Sulthân-Hissar*, à quatre lieues plus bas dans la vallée, et à deux de la rive droite du Méandre, occupe, sur un escarpement abrupte du Mésogis, le site de l'ancienne *Nysa*. La route que l'on suit traverse des campagnes ondulées agréablement entremêlées de vignobles, de champs de blé, et de plantations d'oliviers ou de figuiers. Sur la gauche, dans le voisinage immédiat des rives du fleuve, le sol plat et limoneux se montre couvert, là où il n'est pas envahi par les marécages, de cotonniers et de maïs; à droite, vers les hauteurs du Mésogis, les collines de sable qui en bordent le pied ne portent guère que des chênes, tandis que la montagne elle-même se couvre jusqu'à son sommet d'un sombre manteau de pins et de sapins.

La ville la plus considérable de la vallée, *Aïdin Guzel-Hissar*, est à sept lieues au-dessous de Sulthân-Hissar, et à une lieue des bords du fleuve. Aïdin, comme toutes les villes d'Orient, gagne beaucoup à n'être vue qu'à distance. Ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées; mais la situation est charmante. Les maisons sont entremêlées de verdure, et un vallon, au débouché duquel la ville est bâtie, fournit de belles eaux. L'antique cité de *Tralles* occupait un plateau qui domine la ville actuelle; les seuls vestiges que l'on en trouve encore sont trois grandes arcades qui s'aperçoivent de très-loin, et qui peut-être appartenaient à ce gymnase fameux où s'enseignaient, selon le témoignage de Strabon, la grammaire et la rhétorique. Chaque jour un marteau impie brise et refaçonne les marbres épars sur le sol, pour en décorer les cimetières. C'est ainsi que va s'effaçant de plus en plus tout ce qui reste de l'antiquité. La population d'Aïdin est considérable, et principalement composée de fa-

milles turques ; on n'y compte guère que quatre mille Grecs et trois mille Juifs.

Longtemps les voyageurs et les géographes, déplaçant tous les sites anciens de la rive droite du Méandre, avaient pris Aïdîn pour la ville de Magnésie, reportant ainsi Tralles à Sulthân-Hissar, et Nysa à Nazli. Le rapport apparent de ces deux derniers noms n'avait sans doute pas peu contribué à produire cet enchaînement de méprises. L'étude plus attentive des itinéraires anciens, et la découverte de plusieurs inscriptions, les ont rectifiées ; ce qui pouvait encore rester de doutes sur l'ancienne géographie de la vallée a été complétement dissipé par la découverte qu'un voyageur anglais fit en 1803 des ruines mêmes de Magnésie, qui avaient échappé aux voyageurs précédents. *Magnesia*, surnommée *ad Mæandrum* pour la distinguer de la Magnésie du Sipyle, était à six lieues dans l'ouest de l'emplacement actuel d'Aïdîn, qui représente l'ancienne Tralles ; elle était à peu près à la même distance au sud-est d'Éphèse, à deux lieues de la rive droite du Méandre, et à huit environ de son embouchure. Ses restes, parmi lesquels on a reconnu le temple célèbre de la Diane Leucophryne, sont dans une situation écartée, près d'un village nommé *Aïnêh-Bazâr*, le Marché au Bétail [1]. Plus près de la mer, un autre village du nom de *Samsoun* occupe le site de l'antique *Priène*, au pied méridional du mont Mycale [2]. Une particularité digne de remarque, c'est que de toutes les villes anciennes ou modernes qui se sont élevées dans la région inférieure du bassin du Méandre, aucune n'a été placée sur les rives mêmes du fleuve. La nature marécageuse de ces terrains fréquemment inondés a obligé d'aller chercher, à une ou deux lieues de distance, un sol plus ferme et un air moins vicié.

Franchissons maintenant le Méandre, pour décrire, au sud du fleuve, le côté carien de la vallée. Ici les affluents sont beaucoup plus considérables par leur étendue et le volume de leurs

1 Pour les diverses localités de la partie droite de la vallée du Méandre, au sud du Mésogis, *voyez* Pococke, vol. II, 2e part., p. 67 ; Chandler, t. II, p. 56 et suiv., trad. franç. ; Arundell, *Sev. Ch.*, p. 63 sqq. ; et 2e voyage, II, 240 ; Will. Hamilton, II, 530 et suiv., etc., etc.

2 Chandler, I, 364.

eaux ; mais peu d'entre eux ont été remontés dans toute leur longueur. Malgré les observations de trois ou quatre voyageurs tout à fait récents, notamment de M. Charles Fellows, du naturaliste prussien Schœnborn, de notre compatriote M. Charles Texier, et d'un autre archéologue français, M. Philippe Le Bas, la Carie est encore au nombre des contrées de l'Asie-Mineure les plus incomplétement explorées et les moins bien connues.

Le premier affluent notable qui succède au Lycus, dont il est séparé par les contre-forts que le Cadmus envoie jusqu'à la rive gauche du Méandre, est aujourd'hui désigné sous le nom de *Kara-Sou*, l'Eau Noire ; c'est l'ancien *Orsinus*, sur lequel, tout près de son confluent dans le Méandre, était située une des dix ou douze villes que l'époque des successeurs d'Alexandre vit s'élever sous le nom d'Antioche. Celle-ci était spécialement désignée sous la dénomination d'*Antiochia ad Mæandrum*. Il en reste à peine quelques vestiges. Plus haut, dans la même vallée, au pied même du mont *Cadmus*, dont les cimes neigeuses se confondent avec la région des nuages, la misérable bourgade de *Gheïrah* occupe l'emplacement d'une jolie ville ancienne consacrée à Vénus (en grec Aphroditê), comme l'indique son nom d'*Aphrodisias*. Les ruines d'Aphrodisias sont au nombre des plus belles et des plus riches en trésors d'art et d'épigraphie grecque que le voyageur savant ait à visiter en Asie-Mineure. Il y a des portions de murailles bien conservées, un beau stade complet, des colonnades entières du temple de Vénus avec leurs chapiteaux et leurs frises. L'architecture y avait un caractère gracieux et coquet tout à fait en harmonie avec le culte de la déesse (1).

Le confluent de l'Orsinus est à quelques lieues au-dessus de Nazli ; un peu au-dessous de cette ville le Méandre se grossit d'une autre rivière plus considérable, autrefois nommée le *Harpasus*. Les habitants du pays la désignent communément aujourd'hui sous la dénomination de *Iénidéré-Tchaï ;* mais le nom ancien s'est perpétué dans celui d'*Arpas* que porte encore un village situé sur ses bords, sans nul doute sur l'emplacement de *Harpasa*. Le Harpasus prend naissance dans les montagnes très-

1 Pococke, vol. II, 2e partie, p. 69 ; le comte Jaubert, *Lettres d'Orient*, 1830, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XXIX, p. 348 ; Fellows, *Discoveries in Lycia*, 1840, p. 31.

élevées qui séparaient autrefois la Carie orientale de la haute Lycie; non loin de sa source elle traverse la petite ville de *Davas*, que très-peu de voyageurs ont vue, et qui représente indubitablement l'ancienne *Tabæ* mentionnée dans les marches militaires du consul Manlius en Asie-Mineure [1].

Nous laissons derrière nous plusieurs ruisseaux insignifiants avant d'atteindre la rivière de *Tchînar*, le plus considérable des affluents gauches du Méandre inférieur et la plus grande rivière de la Carie. Elle se réunit au Méandre à moins de deux lieues au-dessous de la rivière d'Aïdin. La Tchînar est l'ancien *Marsyas*. Plusieurs lieux notables se rencontrent sur ses bords, ou dans les vallées latérales qui viennent y aboutir. *Moghla*, la capitale actuelle de la province, n'a pas de correspondance connue dans la géographie classique [2]; mais le site comme le nom de *Lagina*, se retrouvent dans *Lakina*, et ceux de *Coscinia* dans *Tchinar*. Les inscriptions ont révélé l'emplacement de l'opulente *Stratonicea* dans des ruines désignées sous le nom d'*Eski-Hissar*, à huit lieues vers l'Ouest de Moghlah [3]. *Arab-Hissar*, au confluent d'une petite rivière avec la Tchînar, occupe le site de l'antique cité carienne d'*Alabanda*; et des ruines que l'on rencontre à quatre lieues de là vers le Sud-Ouest, au fond d'une étroite vallée, entre les villages de *Demirdji* et de *Karpousli*, nous montrent celui d'*Alinda* [4].

Une chaîne de montagnes élevées et très-boisées, le mont *Latmus* des anciens, couvre à l'Ouest le bassin de la rivière de Tchinar et vient se terminer par un pic considérable au bord même de la vallée du Méandre, vis-à-vis de l'ancienne Magnésie. L'embouchure du fleuve en était autrefois moins éloignée qu'aujourd'hui; ses atterrissements l'ont avancée de plus de quatre lieues aux dépens de la mer, dans le seul intervalle des temps historiques [5]. Un grand golfe, le *Latmicus Sinus*, dans lequel débouchait autrefois le Méandre, et qui baignait le pied du Latmus,

1 *Voyez* page 356 de notre volume précédent.

2 Ch. Fellows, *Journal*, 1838, p. 254.

3 Pococke, II, 63; Chandler, II, 29; Fellows, *Journal*, 255.

4 Fellows, *Discov. in Lycia*, p. 58 et suiv.; Phil. Le Bas, cité ci-dessus, p. 331.

5 Chandler, t. I, p. 394; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor.*, t. I, p. 175.

dont il prenait le nom, a été en partie comblé et transformé en un lac qui est aujourd'hui à quatre lieues de la côte. *Miletus*, l'active et industrieuse métropole de colonies innombrables répandues depuis les bords de l'Hellespont jusqu'au fond du Pont-Euxin, — Milet, patrie de Thalès, chef de la plus ancienne école d'astronomie qu'aient eue les Hellènes, d'Hécatée, qui le premier écrivit l'histoire en prose, et d'une foule d'hommes célèbres dans les sciences, les lettres et les arts, Milet s'élevait à l'entrée même du golfe Latmiaque, fière de ses quatre ports, dont un seul aurait suffi à recevoir une flotte entière, fière de son magnifique théâtre, de ses temples de marbre et de ses somptueux édifices, témoignages éclatants de son opulence. Aujourd'hui Milet n'existe plus; mais ses ruines, que l'on désigne dans le pays sous le nom de *Palatia*, les Palais, attestent encore, même dans leur triste état de dégradation, la splendeur de la cité détruite. Palatia se trouve à plus de deux lieues de la mer [1], sur la rive gauche du fleuve, qui forme dans cet intervalle un vaste delta de terrains marécageux. Des colonnes encore debout sur un point avancé de la côte, à cinq lieues des ruines de Milet dans le Sud, indiquent au navigateur l'emplacement d'un temple jadis fameux, où la famille sacerdotale des *Branchides* rendit longtemps des oracles révérés au nom d'Apollon Didyméen [2].

Le lac formé par le comblement partiel du golfe Latmiaque n'a pas moins de quatre lieues de l'Ouest à l'Est, dans sa plus grande dimension; l'eau n'en est point potable. Il s'écoule dans le Méandre, au-dessus de Palatia. Un village situé près de son extrémité Sud-Est lui communique le nom de *Bafi*; les Turks lui donnent aussi celui d'*Adji-Tchaï*. Il y a, sur différents points du pourtour du lac de Baff, des ruines dont la concordance est incertaine [3].

Au Sud du lac, une chaîne de hauteurs qui doit répondre au mont *Grium* des anciens, domine, dans une étendue de sept à huit lieues, la côte très-découpée du golfe de *Iassus*. La ville maritime d'où le golfe tirait autrefois son nom a partagé le sort

[1] Chandler, t. I, p. 325 sqq.; Dallaway, *Constantin. anc. et mod.*, t. II, p. 17, trad. franç. Comp. Strabon, lib. XIV, p. 635, édit. Casaub.
[2] Chandler, I, 334.
[3] *Id.*, I, 377; Ch. Fellows, *Journal*, 263.

commun de toutes les anciennes cités grecques des bords de l'Égée; ses ruines, situées sur un îlot escarpé qu'un isthme bas réunit maintenant à la terre ferme, sont encore désignées sous le nom d'*Assïn* ou *Assïn-Kalèsi*[1]. Celles de *Bargylia*, autre port voisin, ont été retrouvées sur la côte méridionale du même golfe.

Les crêtes parallèles du *Grium* et du *Latmus* laissent entre elles une vallée de trois à quatre lieues de large, dont les eaux claires et rapides, réunies en un courant commun sous le nom de *Sari-tchaï*, vont se perdre dans le fond du golfe d'Iassus. Dans cette vallée, sur la rive gauche de la rivière principale, une ville de quelque importance, *Mélassa*, occupe l'emplacement de l'antique *Mylasa*, ville royale des Cariens. Mélassa est à huit lieues au Sud-Est de l'extrémité orientale du lac de Bafi, à cinq des ruines d'Iassus, et à sept de la vallée de Karpousli, où sont les ruines d'Alinda. D'autres ruines que l'on trouve vers le nord de la vallée, dans la direction de Karpousli et de Bafi, doivent représenter les sites anciens de *Labranda* et d'*Euromus*[2].

Tout ce pays est accidenté, singulièrement pittoresque, et couvert d'une végétation splendide. D'épaisses forêts de pins et de sapins en couronnent les montagnes. En général, l'intérieur de la Carie forme une région élevée, dont l'aspect, le ciel et les productions contrastent d'une manière brusque et tranchée avec les vallées basses et chaudes qui s'appuient à la mer ou descendent vers le Méandre[3].

Deux longues presqu'îles montueuses, dont les contours prodigieusement découpés se hérissent d'une multitude de caps ou se creusent en un nombre infini de baies, de ports, d'anses et de criques, sont projetées par le continent carien et s'avancent à l'Ouest dans les eaux de l'Égée. D'innombrables îles, répandues en avant et autour de ces deux péninsules, donnent à toute cette région maritime l'aspect d'une terre brisée et déchirée par d'antiques convulsions. La plus grande de ces îles est celle de *Kos*, située vis-à-vis du vaste golfe qui sépare les deux péninsules, et

[1] Chandler, t. II, p. 3.

[2] *Id.*, p. 17; Ch. Fellows, *Journal*, 1838, p. 261; id., *Discoveries in Lycia*, 1840, p. 67.

[3] Ch. Fellows, *loc. cit.* et passim.

qui en prend son nom. Des villes célèbres existaient autrefois dans les deux presqu'îles : dans celle du nord, entre le golfe d'Iassus et le golfe de Kos (l'ancien *Ceramicus Sinus*), *Myndus* et *Halicarnassus* ; dans celle du Sud, entre le golfe de Kos et le canal de Rhodes, *Cnidus*. Mynde, Halicarnasse et Cnide n'ont laissé que des ruines aux lieux qu'elles remplissaient de leur industrieuse activité ; une seule d'entre elles, Halicarnasse, illustrée par la naissance d'Hérodote, a vu s'élever près de ses débris une place moderne, qui porte le nom de *Boudroun* (1). *Ceramus*, ville d'ailleurs assez peu citée qui donnait cependant son nom au golfe, n'est plus qu'un village qui garde le nom de *Kéramo*.

Sur la côte méridionale de la presqu'île de Cnide, au point où elle se rattache au continent, une petite ville qui doit sans doute à quelque carrière de marbre du voisinage son nom grec de *Marmara*, transformé par les Turks en *Merméridjèh*, s'élève en amphithéâtre au fond d'une vaste baie, dans une situation des plus pittoresques (2). L'ancien port de *Physcus*, dont il reste encore quelques vestiges, occupait le même site. Marmara est précisément sous le méridien de la ville de Rhodes, dont elle est séparée par un intervalle de douze lieues de mer en ligne droite ; elle est à six lieues dans le Sud du fond du golfe de Kos, et à douze environ de Moghla vers le Sud-Ouest. A l'Est du golfe de Marmara, la côte extrêmement accidentée jusqu'à l'embouchure du *Calbis*, que l'on peut regarder comme la limite naturelle de la Carie orientale du côté de la Lycie, se creuse encore en deux baies spacieuses ; une rivière qui débouche dans la plus éloignée y verse les eaux du grand lac de *Koïdjèh*, au Sud duquel était située l'ancienne ville de *Caunus*. Cette côte, d'une approche difficile et fréquemment bordée de terrains marécageux, est à peu près déserte ; aussi n'a-t-elle jamais été fréquentée par les navigateurs (3).

1 Beaufort, *Karamania*, p. 89 et 76; Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 31 et 39.

2 Hume, 1801, dans la Collection de Walpole, *Travels*, p. 252; Ch. Texier, 1836, dans le *Bullet. de la Soc. de Géogr.*, t. VII de la 2e série, p. 216 et suiv.

3 Hoskyn, 1840, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, p. 143 sqq.

CHAPITRE VII.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région du Sud.

Zone comprise entre le Taurus et la mer.

§ Ier.

Du golfe de Makri au golfe de Sataliéh.

(Lycie).

Entre l'embouchure de la rivière de Talamân, où se termine la Carie, et le fond du large golfe de Satalièh, où la Pamphylie commence, la côte de l'Asie-Mineure, se projetant en un vaste demi-cercle, forme une grande presqu'île très-montagneuse et très-accidentée : cette presqu'île est l'ancienne Lycie. Un plateau d'une élévation considérable, dont les eaux se perdent dans des cavités souterraines ou vont aboutir à des lacs sans écoulement, en occupe l'intérieur ; le pourtour maritime se creuse en de profondes vallées, où plusieurs rivières roulent leurs eaux avec la rapidité des torrents alpins. A l'Est et à l'Ouest, deux massifs de montagnes considérables serrent immédiatement la côte de manière à laisser à peine un étroit passage entre leur descente abrupte et la mer qui en baigne le pied : le premier, au Sud de Satalièh, est le mont *Solyma* des anciens, qui portait aussi, dans plusieurs de ses parties, les noms de *Klimax*, d'*Olympus* et de *Phœnicius*; le second, au Sud de Makri, est l'ancien *Cragus*, dont une croupe inférieure était distinguée par la dénomination d'*Anti-Cragus*. Adossé à l'escarpement Sud-Ouest du plateau intérieur, un troisième groupe, plus élevé que les deux autres, se couronne de neiges éternelles qui lui ont fait donner par les Turks le nom d'*Ak-*

Dâgh, le Mont-Blanc, et envoie vers le Nord et le Nord-Ouest diverses ramifications qui couvrent tout le pays; aussi les plus anciens habitants, dans leur langue de souche araméenne, avaient-ils appliqué à cette haute région de la Lycie l'appellation qualificative de *Djebal* ou *Gebel*, la Montagne, nom que les écrivains grecs et romains connurent, sans en savoir le sens, et qu'ils nous ont transmis sous la forme légèrement modifiée de *Cabalia* [1].

Il y a six ans à peine, avant les deux explorations de M. Charles Fellows, et celles de MM. Hoskyn et Schœnborn [2], l'intérieur de la Lycie était encore un pays on peut dire absolument inconnu; le littoral seul avait été relevé et décrit [3]. Aujourd'hui, grâce aux travaux des récents explorateurs, il nous est possible de donner une idée au moins générale de cette curieuse contrée, également remarquable par les beaux restes d'antiquités dont elle est semée, et par les admirables sites que la nature y a prodigués.

Le *Talamân-tchaï*, qui est l'ancien *Calbis*, a un cours plus étendu qu'aucune autre rivière de la Lycie; encore ne lui appartient-il que comme frontière, et même chez les anciens on le

[1] Le colonel Leake, le Dr Cramer, et d'après eux M. Charles Fellows, ont appliqué au massif de l'Ak-Dâgh le nom de *Massycitus*; nous croyons avoir démontré précédemment que cette application est tout à fait impropre. *Voy.* ci-dessus, p. 349.

[2] Ch. Fellows, *a Journal written during an Excursion in Asia Minor*, 1838 (1er voyage); — Id., *An Account of Discoveries in Lycia*, 1840 (2e voyage). — R. Hoskin, Edw. Forbes and Daniell, *Tour into the interior of Lycia*, 1840-41; dans le journal de la Société Géographique de Londres, t. XII. — La relation des courses archéologiques et géographiques du voyageur prussien Schœnborn, de 1841 à 1843, n'a pas encore été publiée; mais les résultats topographiques en ont été consignés par M. Henri Kiepert dans la quatrième feuille de sa grande carte allemande de l'Asie-Mineure, publiée en 1845.

[3] Francis Beaufort, *Karamania*, 1811-12, in-8, et la belle suite de cartes marines publiée par l'amirauté britannique, d'après les relèvements de cet habile officier. M. Leake, en 1801, avait touché à plusieurs points de la côte lycienne, qu'un archéologue anglais, M. Cockerell, étudia plus en détail, sous le rapport des antiquités, lors des opérations du capitaine Francis Beaufort (*voyez* la Bibliographie, ci-après, fin du volume, sous l'année 1812). Notre compatriote M. Charles Texier a aussi exploré, en 1836, différentes localités de la Lycie maritime, notamment les sites de Phellus et d'Antiphellus, et tout le bassin de l'Andriacus.

trouve plus communément attribué à la Carie. Sa partie supérieure était distinguée par le nom d'*Indus* ou *Sindus*, d'une ville de *Sinda*, dont il arrosait le territoire; de même qu'aujourd'hui on lui donne successivement, au-dessus de la région maritime où il porte le nom de *Talamân*, ceux de *Ghérénitz-tchaï* et de *Pirnaz-sou*. Né dans la Cabalie, au pied d'une énorme montagne appelée aujourd'hui *Gharkoun-Dâgh*, il coule d'abord au Nord et au Nord-Est, avant de s'infléchir au Nord-Ouest, puis à l'Ouest, et de prendre définitivement sa direction au Sud-Ouest pour venir se perdre dans la Méditerranée. La Cabalie avait trois villes principales, *OEnoanda*, *Balbura* et *Bubon*. On en a retrouvé récemment les ruines, avec des inscriptions ; mais, de ces trois villes, Bubon seule était dans le bassin du Calbis. Les deux autres, situées au Sud des montagnes qui en couvrent la source, appartenaient à un autre versant. Un village du nom de *Trémili* ou *Dermil*, visité par M. Hoskyn, non loin des ruines de Bubon et de Balbura, pourrait représenter le site d'une ancienne place appelée *Trabala* [1], remarquable en ce qu'elle semble se rattacher au nom des *Termiles*, que portaient les plus anciens habitants indigènes de la Lycie [2]. *Cibyra*, ville plus importante que les précédentes, était plus bas sur la rive gauche du fleuve; ses ruines existent encore près d'un village nommé *Khorsoum* [3].

Le Calbis, après avoir longtemps coulé dans des vallées alpestres profondément encaissées, sort enfin, à quelques lieues de la mer, des gorges étroites où il était emprisonné, pour arroser la large plaine de *Talamân*, que ces eaux débordées transforment pendant l'hiver en d'immenses marécages [4]. *Kalynda* était située à l'extrémité septentrionale de cette plaine, sur la gauche ou à l'orient du fleuve, où elle a laissé des vestiges. Bientôt après on longe le fond du large golfe de *Makri*, le *Glaucus* ou *Telmissicus Sinus* des anciens, vaste baie où de nombreux ports offrent aux bâtiments un excellent

[1] Stéphan. Byzant. *sub h. v.* Ptolémée connaît en Lycie une *Trabenda*, qui pourrait bien n'être qu'une leçon altérée du nom de Trabala.

[2] *Voyez* ci-dessus, p. 355.

[3] Schœnborn, relation inédite.

[4] Fellows et Hoskyn, cités ci-dessus, p. 332.

abri [1]; à la gauche du voyageur s'élèvent des rangées de hauteurs en amphithéâtre, sur une desquelles existait autrefois une place du nom de *Kadyanda* que n'a citée aucun auteur ancien, mais dont le site et le nom ont été révélés à M. Fellows, dans son second voyage, par de belles ruines et une inscription trouvées près du village turk d'*Uzumli* [2].

Telmissus, à l'extrémité la plus orientale du golfe de Makri, n'a pas laissé sur le sol autant de ruines que semblerait en annoncer l'ancienne renommée de cette ville maritime; ce qui frappe surtout l'attention, par la hardiesse et la singularité du travail, ce sont les excavations tumulaires dont sont percés les rochers environnants [3]. Le petit port, ou, comme on dit, l'*échelle* de *Makri*, qui a pris le nom attribué autrefois à une île voisine, n'est qu'une bourgade d'une quarantaine de maisons exclusivement habitées par des Grecs; le commerce encore assez important qui s'y fait a principalement pour objet l'exportation de la noix de galle et du bois à brûler. A une lieue et demie dans le Sud-Ouest de Makri, de l'autre côté d'une petite presqu'île qui couvre au Sud le fond du golfe, on trouve une autre ville grecque, *Lévisi*, qui a aussi un port. Ses trois à quatre cents maisons sont pour la plupart construites en pierre, ce qu'exprime le nom de *Taschli* que lui donnent les Turks [4].

Bientôt la côte escarpée et rocheuse se découpe en une suite de hardis promontoires, qui lui ont valu parmi les marins grecs son nom vulgaire de *Hepta Kavi*, les *Sept Caps* : ce sont les huit promontoires ou les huit sommets du Cragus, *octo Cragi vertices*. Semblable, du côté de la mer, à un talus gigantesque couvert de sombres forêts, le *Cragus* présente, sur sa pente opposée, une descente moins abrupte coupée de nombreuses vallées. Deux petites villes s'y étaient formées autrefois, *Pinara* et *Sidyma*; leurs ruines ont été retrouvées par M. Fellows, et le nom

[1] Hell, dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, A. 1827, t. I, p. 338.

[2] Fellows, cité ci-dessus, p. 383.

[3] Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque de la Grèce*, 1776, t. I, p. 116; Clarke, *Travels*, 1801, t. II, p. 222, in-8; Fellows, *Journal*, p. 244; Hoskyn, *l. c.*, p. 146; Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, pl. 169 à 178.

[4] Fellows, 2e voyage, p. 247; Hoskyn, *l. c.*, p. 147.

ancien de la première s'est même conservé dans celui de *Minara* que porte encore un village de ces vallées [1].

Le Cragus et l'Anti-Cragus forment une barrière de granit entre la côte qui regarde Rhodes et la vallée profonde où coule le *Xanthus*. Cette rivière, connue aujourd'hui sous le nom turk de *Kodja-tchaï*, a sa source dans les hautes montagnes de la Cabalie, et se précipite directement au Sud jusqu'à la mer. M. Charles Fellows, le premier voyageur européen qui ait exploré la vallée du Xanthe, la dépeint comme une des plus belles et des plus pittoresques qu'il ait rencontrées en Asie-Mineure. Plusieurs cités importantes, *Xanthus*, *Tlôs*, *Araxa*, s'y élevèrent autrefois; M. Fellows, et M. Hoskyn après lui, en ont retrouvé les ruines et déterminé l'emplacement [2]. Un caractère propre aux ruines de la Lycie, c'est l'alliance du style et des représentations symboliques de la Perse ou de l'Assyrie avec l'art grec et les traditions figurées de la poésie hellénique, alliance où se révèle, aussi bien que dans les deux idiomes simultanément employés dans quelques-unes des inscriptions découvertes, la double origine de l'ancienne population. *Œnoanda* et *Balbura*, deux villes de la Cabalie que nous avons mentionnées précédemment, appartenaient à la région supérieure du bassin du Xanthe.

A deux lieues au delà de l'embouchure du Xanthe, l'ancienne *Patara* se retrouve sous le même nom dans un site inhabité, et ses murailles encore en partie debout annoncent que ce fut autrefois une cité considérable. Mais pas un monument de la période grecque proprement dite n'y est demeuré intact, et le port, qui faisait son orgueil et sa richesse a été comblé par les sables [3]. Une côte escarpée, en avant de laquelle il y a plusieurs îles, sépare le site de Patara de celui d'*Antiphellus*, ville qui occupait le col d'une petite langue de terre; un village voisin porte encore le nom d'*Andifil*. *Phellus* était située non loin de là dans les terres, à l'opposite d'Antiphellus, comme ce dernier

[1] Fellows, 2e voyage, cité ci-dessus, p. 385.

[2] *Voyez* notre analyse des deux voyages de M. Fellows et des excursions de M. Hoskyn, ci-dessus, pages 323, 340 et 354.

[3] Beaufort, *Karamania*, p. 2; Fellows, 1er voyage, p. 224.

nom l'indique; il n'en reste plus que de faibles vestiges reconnus par M. Texier[1].

Vis-à-vis de la presqu'île d'Andifil s'étend une île qui surpasse en étendue toutes les autres îles de cette côte : de là le nom de *Mégisthé*, la Grande Ile, que lui donnèrent les anciens Grecs, nom qui subsiste encore parmi les habitants sous la forme contractée de *Meïs*. Mais cette dénomination est moins connue que celle de *Castellorizo*, altération du nom de *Castel Rosso* sous lequel l'île et la petite ville qu'elle renferme furent désignées par les navigateurs italiens du moyen-âge, et qui est restée, comme tant d'autres dénominations abusives, dans la nomenclature usuelle de la géographie. Castellorizo est une petite ville toute grecque de sept à huit cents maisons, construite en amphithéâtre sur le penchant d'une éminence.

Toute cette côte méridionale de la Lycie, depuis Patara en s'avançant à l'Est, est très-haute, très-découpée, et semée d'un assez grand nombre d'îles rocheuses. Celle de *Kakava*, en regard d'une baie du même nom, est la plus remarquable. C'est la *Dolikhisté* de la géographie classique; son nom grec moderne lui vient, dit-on, de l'abondance de ses perdrix [3].

Un peu plus loin, une rivière moins considérable que le Xante débouche à la côte par trois canaux formant un double delta de deux lieues de base; cette rivière est l'ancienne *Andriacus*, qui prenait son nom d'une place, *Andriakê*, située à l'embouchure la plus occidentale : ce n'est plus qu'un village, qui a gardé le nom d'*Andraki*. *Myra*, ville importante à laquelle Andriakê servait de port, était plus haut, sur la droite de la rivière, à près de deux lieues de la côte; elle a laissé des ruines d'un grand intérêt autour de la bourgade de *Déméréh*, qui lui a succédé[4]. *Candyba*, autre ville lycienne éloignée de Myra de sept à huit lieues, en remontant la *Déméréh-tchaï* jusques

1 Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 127; Fr. Beaufort, p. 16; Ch. Texier, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. VII de la 2e série, 1837, p. 225 et suiv.; Fellows, 1er voyage, p. 219; 2e voyage, 290.

2 Leake, p. 127; Beaufort, p. 7; Fellows, 1er voyage, p. 221; 2e voyage, p. 187.

3 Beaufort, p. 17.

4 Ch. Fellows, cité ci-dessus, p. 341.

vers sa source, est représentée par le village de *Kendova*.

Une petite rivière qui succède à l'Andriacus, et qui prend d'un village voisin de l'embouchure, le nom de *Phinéka-sou*, représente l'ancien *Arycandus*; M. Fellows en a remonté la vallée tout entière, et y a retrouvé des ruines qui ne peuvent être que celles d'*Arycanda*. Les restes de *Limyra* sont à une lieue environ à l'Est de l'Arycandus, et à la même distance à peu près de la côte, sur le bord d'une autre rivière, l'ancienne *Limyrus*, dont le cours n'a pas été reconnu [1]. *Gagæ* et *Corydallus* étaient à l'Orient de Limyra, la première à une lieue de la mer, la seconde un peu plus haut dans l'intérieur : comme toutes les autres places que nous avons rencontrées jusqu'à présent dans notre périple de la Lycie, celles-ci n'ont laissé sur le sol que les tristes débris de leur existence passée.

Le cap *Khélidoni*, l'ancien *Sacrum Promontorium*, termine cette partie de la côte lycienne; c'est un promontoire élevé, formant l'extrémité méridionale de la chaîne granitique des monts Solymes. En avant de ce cap s'étend le petit groupe volcanique des îles *Chelidoniæ*, qui garde son nom classique sous la forme turque de *Chélidân-adasi*. Nous avons déjà fait remarquer que cette chaîne des monts Solymes serre de très-près la côte, qui depuis le cap Khélidoni jusqu'à Sataliéh court presque directement au Nord. Plusieurs positions notables de l'ancienne géographie y ont laissé des ruines : *Olympus*, près du village de *Délik-Tasch*, dans un canton littoral nommé *Tchirally*; *Phaselis*, avec ses trois ports dont on distingue encore l'emplacement au village de *Tékrova*; *Idyros* à *Egder*, et *Lyrnatea*, plus loin dans le Nord, sur une plage aujourd'hui déserte. L'aspect de cette côte et des énormes montagnes qui la surmontent a quelque chose de grandiose et d'imposant; au Nord de Phaselis, leur disposition en gradins leur avait fait donner par les Grecs le nom de *Klimax* ou l'Échelle [2].

Les environs d'Olympus montrent un phénomène singulier qui avait déjà frappé les anciens. Dès les temps les plus reculés la fable s'en était emparée pour le traduire dans son langage

[1] Ch. Fellows, cité ci-dessus, p. 343.

[2] Corancez, Itinér. d'une partie peu connue de l'Asie-Min., 1809, p. 385; Beaufort, p. 35 et suiv.; Fellows, 2e voyage, p. 189 sqq.

symbolique. La *Chimère*, disaient les poëtes, était un monstre hérissé de flammes, dont le corps était surmonté de la tête d'un lion et se terminait en un affreux serpent. On sait qu'un des exploits de Bellérophon, ce chevalier errant des temps héroïques, fut de combattre la Chimère et de la dompter. Ce qui a servi de fondement à ces fables, ce sont des feux naturels qui s'échappent des entrailles de la terre et brûlent à la surface du sol. On en connaît de semblables dans bien d'autres contrées [1], et presque partout la crédulité populaire les entoure d'une sorte de religieuse vénération. Il ne faudrait pas, comme on l'a fait quelquefois, confondre ces vapeurs ignées avec les feux des véritables volcans : autour des terrains enflammés de la Lycie on n'a point trouvé ces laves d'épanchement qui sont le caractère des volcans actuels. Les flammes qui s'échappent ainsi du sol ne produisent pas non plus une chaleur très-intense; du moins les plantes et le gazon ne paraissent pas en souffrir beaucoup, selon l'observation de M. Francis Beaufort, tout à fait d'accord en cela avec la description que plusieurs auteurs anciens nous en ont laissée [2]. C'est à tort que Strabon, dont l'autorité a égaré d'Anville, a transporté dans le mont Cragus les feux de la Chimère; l'existence si remarquable du phénomène décrit par le capitaine Beaufort ne saurait laisser de doute sur le théâtre réel de l'antique fiction [3].

L'intérieur du pays, quoique mieux peuplé que les vallées littorales, n'a pourtant qu'une place notable, *Almali*, située au milieu des plaines élevées qui constituent le plateau lycien. Les deux seuls voyageurs européens qui jusqu'à présent aient vu Almali, en parlent comme d'une ville considérable presque en-

[1] Il en existe notamment dans l'intérieur de la Carie, qui ont été mentionnés par M. Fellows. *Ibid.*, p. 76.

[2] Beaufort, p. 44 et suiv.; Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, Introd., p. viij. Les passages de la plupart des anciens auteurs qui ont décrit ou mentionné la Chimère, ont été réunis par Cellarius, *Notitia Orbis Antiqui*, lib. III, c. 3, p. 71. Comp. Palæphatus, *De Incredibilibus*, c. 29, et Antigonus, *Rer. mirabil. Collectanea*, c. 182, éd. Beckmann.

[3] Si l'on pouvait conserver à ce sujet des doutes qui ne nous paraissent plus possibles, il faudrait lire les judicieuses remarques du colonel Leake dans le *Journal of Geogr. Soc. of London*, vol. XII, p. 164.

tièrement peuplée de Grecs et d'Arméniens[1]. Le nom d'Almali rappelle celui d'*Alymela* ou *Amelas* mentionné par quelques anciens ; mais la ville actuelle n'a aucun vestige d'antiquités, et l'on a conjecturé que le site de l'ancienne cité était un peu plus loin vers l'Ouest, où il y a de vieilles ruines[2]. Deux lacs sans écoulement ont été vus sur le plateau lycien : le lac d'*Avelan*, à trois lieues au Sud d'Almali, et celui de *Sourt*, à sept ou huit lieues de la même ville vers le Nord.

§. II.

Pourtour du golfe de Sataliéh.

(Pamphylie. — Pisidie.)

La crête élevée des monts Solymes, s'abaissant subitement du côté du Nord, vient se terminer au fond du large golfe de Sataliéh, à quelques lieues dans le Sud-Ouest de la ville qui a donné son nom au golfe. *Sataliéh*, moins considérable aujourd'hui qu'elle ne le fut autrefois, compte cependant encore de trois à quatre mille maisons, ce qui suppose une population de quinze à vingt mille habitants. Bâtie sur le penchant et sur le sommet d'une colline qui domine le port, la place a de loin un aspect très-pittoresque ; mais ses rues étroites et ses maisons de bois perdent beaucoup à être vues de près. Les hauteurs qui l'enveloppent au Nord et qui servent comme de récipient aux vents brûlants du Midi, y rendent les chaleurs excessives et l'air malsain durant les mois d'été ; les faubourgs seuls, disséminés sur un vaste espace de terrain et entremêlés de jardins et de bouquets d'orangers, offrent une habitation moins incommode. Ces faubourgs, situés sur la plage en dehors des murailles de la ville proprement dite, sont habités par les Chrétiens et les Juifs ; on n'arrive aux remparts, qui sont de construction arabe, qu'en montant un escalier taillé dans le roc. Des colonnes de granit, et une grande quantité de fragments de sculpture ré-

[1] Ch. Fellows, 2e voyage, cité ci-dessus, p. 346 ; Hoskyn, dans le *Journal of Geogr. Soc. of London*, vol. XII, p. 154.
[2] *Voyez* ci-dessus, p. 348.

pandus dans la ville, attestent son ancienne importance parmi les cités grecques de cette côte. L'entrée du port est défendue par deux jetées en pierre, à l'extrémité de chacune desquelles il y avait autrefois une tour maintenant en ruines [1].

Quoique le nom de Sataliéh, que les Grecs modernes prononcent *Adalia*, dérive évidemment de celui de l'ancienne *Attalea*, on a eu des raisons de croire que cette dernière place était située un peu plus avant vers l'Est, près du village de *Laara* où il y a des ruines, et que la ville actuelle occupe le site de l'ancien port d'*Olbia*; les détails topographiques fournis par Strabon, et les indications de Ptolémée sur la position relative des deux places voisines, sont parfaitement d'accord avec cette double identification [2]. Cependant un des savants prussiens qui ont récemment visité ces parages encore imparfaitement connus paraît reporter le site d'*Olbia* dans le Sud-Ouest de Sataliéh; celle-ci représenterait alors l'emplacement même d'*Attalea*, et les ruines de Laara pourraient être celles de *Magydus*, autre localité mentionnée par Ptolémée entre Attalea et la bouche du Cestrus. Mais comme la relation de M. Schœnborn n'a pas encore vu le jour, nous ne pouvons apprécier la valeur des raisons sur lesquelles s'appuie le savant voyageur pour modifier à cet égard les idées généralement reçues. L'exploration archéologique et géographique de la Pamphylie est loin jusqu'à présent d'être complète, et plus d'une question douteuse y sollicite l'examen attentif des futurs voyageurs. Parmi ces points encore incertains de l'ancienne géographie, il faut compter l'emplacement de *Termessus* et d'*Isionda*, deux villes notables situées vers les confins de la Pamphylie et de la Lycie.

Immédiatement après Sataliéh, une rivière partagée en plusieurs canaux vient se jeter dans cette partie du golfe. La côte est ici bordée de falaises calcaires d'une hauteur considérable; un des bras de la rivière, qui se précipite avec fracas du haut des rochers dans la mer, présente, du milieu de la rade, l'as-

[1] Paul Lucas, 2e voyage, t. I, p. 312; Kæler, dans Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 133; Corancez, p. 387; Beaufort, p. 119 et suiv.; Ch. Fellows, 1er voyage, p. 179.

[2] D'Anville, *Géographie Ancienne*, t. II, p. 83; Corancez, p. 389; Beaufort, p. 127.

pect d'une belle cascade, et rappelle ce que les anciens ont dit du fleuve *Kattarrhaktès* [1]. Cette rivière, qui vient du Nord-Ouest et dont le cours est d'une étendue médiocre, doit aux gouffres où ses eaux disparaissent à une ou deux reprises, le nom de *Duden-sou* que les Turks lui ont donné.

Les hautes falaises de Sataliêh se prolongent assez loin vers l'Est; la mer, qui en ronge incessamment la base, y a creusé des cavernes spacieuses où ses eaux pénètrent en mugissant. On voit ici beaucoup de stalactites et de stalagmites. Ces dépôts calcaires, formés par l'écoulement des eaux, offrent en quelques endroits un aspect remarquable [2].

Le *Cestrus*, qui débouche à quatre lieues à l'orient de Sataliêh, est la plus grande rivière de la Pamphylie; elle descend des plus hautes sommités du Taurus et a sa direction générale du Nord au Sud. Les Turks lui ont donné le nom d'*Ak-sou*, l'Eau Blanche. L'ancienne et célèbre ville de *Perghê*, ou *Perga*, était située à quatre ou cinq lieues de la côte, à quelque distance à la droite ou à l'occident du fleuve. Les vieilles cités abandonnées de la Pamphylie ont un caractère particulier que l'on ne rencontre plus dans les autres parties de l'Asie-Mineure. Elles n'ont pas subi les outrages des populations; désertées par une cause inconnue, leurs monuments sont restés debout, livrés aux seuls efforts d'une végétation active, qui partout reprend possession des lieux que l'homme a quittés. Lorsqu'on aperçoit au milieu de la plaine la vaste enceinte des murailles de Perghê, flanquées de tours élevées et défendues par une rivière profonde, on s'étonne de ne pas trouver là le mouvement et le bruit qui annoncent l'approche d'une grande ville. Tout est silencieux. On avance, on franchit les portes, et ce n'est qu'avec peine que l'on renonce à son illusion. Perghê est déserte depuis dix siècles.

Quelle puissance a donc pu forcer les habitants à quitter une ville si forte et si magnifiquement ornée, le théâtre, le stade, le forum que traverse un canal revêtu de marbre, les bains et les portiques qui sont encore debout? Ce n'est pas la famine,

[1] Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 132, note; Corancez, p. 384. Comp. Strabon, liv. XIV, p. 667 B, édit. Casaub., et Pomponius Mela, lib. I, c. 14.
[2] Corancez, p. 384.

car les plaines des environs sont fertiles ; le Cestrus qui les arrose n'a pas détourné son cours, et les sources d'eau pure coulent encore à la naissance des aqueducs. Perghê n'est pas une ville morte de langueur, comme ces vieilles cités dont les édifices, s'écroulant pièce à pièce, ont fait place à des chaumières. Cette solitude n'est pas la suite d'un siége, car ses murailles sont encore hautes et solides. Le même jour a-t-il donc vu enlever ou mourir tous les citoyens [1] ?

L'histoire seule pourrait nous donner le mot de cette énigme singulière; mais l'histoire, pour ces provinces reculées de l'Asie-Mineure, n'a que des renseignements imparfaits ou tronqués.

Entre Perghê et la mer, d'autres ruines ont été signalées [2]; toutes ne paraissent pas avoir été reconnues.

La vallée du Cestrus nous conduit en remontant au cœur même de la Pisidie. La cité magnifique de *Sagalassus*, et *Cremna*, ville située dans une position presque inexpugnable, n'y ont laissé que des ruines dont la magnificence étonne encore le voyageur [3]; les deux seules places qui se distinguent aujourd'hui de la foule des villages, sont *Isbartah*, jolie ville dans une situation des plus pittoresques, et *Boudjak*, gros bourg sur la route d'Isbartah à Sataliêh. Isbartah est à trois lieues au Nord des ruines de *Sagalassus*, dont le nom s'est conservé dans celui d'un village voisin, *Aghlasoun* [4].

Après le Katarrhaktès et le Cestrus, la Pamphylie avait encore deux grandes rivières, l'*Eurymedôn* et le *Melas*. L'Eurymédôn porte aujourd'hui le nom turk de *Keupri-sou ;* son embouchure est éloignée de près de six lieues de celle du Cestrus. Son cours baignait successivement plusieurs places considérables, maintenant ruinées : *Pednelissus*, au milieu des gorges profondes de la Pisidie; *Selghê*, sur une hauteur, aux confins de la Pisidie et des plaines pamphyliennes; *Aspendús*, à quatre lieues seulement de la côte. Les monuments d'Aspendus ont

[1] Texier, *Descr. de l'As.-Min.*, Introd., p. v.

[2] Kœhler, dans Leake, p. 132.

[3] Arundell, *Sev. Ch.*, p. 132; Cp. Fellows, 1er voyage, p. 167.

[4] Arundell, *Sev. Ch.*, p. 118; W. Hamilton, vol. I, p. 483; Ch. Fellows, 1er voyage, p. 163; Arundell, 2e voyage, vol. II, p. 85.

souffert de l'atteinte du temps; le théâtre seul est resté debout[1].

Les hautes vallées de la montagne conservent une faible population; la plage maritime est à peu près déserte. Quelques tribus de Türkomans nomades dressent seules leurs tentes au milieu de ces vastes plaines, que depuis des siècles le travail de l'homme ne féconde plus. On se formera une idée de l'état d'abandon et de misère où est tombée cette région littorale de la Karamanie, par ce fait à peine croyable que sur toute cette longue ligne de côtes qui s'étend à l'Est de Sataliêh jusqu'au golfe de Skanderoun et que baigne une mer abondante en poisson, les habitants possèdent à peine une seule barque[2]. Les temps sont loin où l'active population de la Pamphylie et de la Cilicie, après avoir tenu en échec jusqu'à l'expédition de Pompée toutes les forces maritimes de l'Italie, était devenue l'inépuisable pépinière où les flottes de l'empire se recrutaient de matelots.

A cinq lieues au delà de l'embouchure de l'Eurymédôn, et à quinze de Sataliêh, des ruines désertes d'une apparence très-remarquable, répandues dans l'intérieur et au dehors d'une péninsule basse, sont vulgairement désignées dans le pays sous le nom d'*Eski-Adalia* (la Vieille Adalia) ou de *Sataliadan*. La tradition des rares habitants du voisinage attribue ces ruines à l'ancienne *Attalea*, comme l'indique le nom qu'on leur donne; mais cette tradition, dont il est difficile d'expliquer l'origine, repose sur une erreur manifeste. Guidé par l'étude des géographes et des périples anciens, d'Anville avait bien vu que le site d'Eski-Adalia ne pouvait être que celui de *Sidê*, longtemps avant que sa conjecture fût pleinement confirmée par les nombreuses inscriptions que le capitaine Beaufort y découvrit le premier lors de sa campagne hydrographique de 1812[3].

Deux lieues après avoir dépassé les ruines de Sidê, on arrive à l'embouchure du *Melas*, lequel prend ici le nom de rivière de *Mènavgat* d'une bourgade située sur ses bords à peu de distance de la côte. Le pays commence à se montrer plus acci-

[1] Ch. Texier, *Descr. de l'As.-Min.*, Introd.; p. v.

[2] Fr. Beaufort, *Karamania*, Préf., p. v.

[3] D'Anville, *Géogr. Anc.*, t. II, p. 83; Beaufort, *Karamania*, p. 139 sqq. Comp. Corancez, *Itinér. d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*, p. 373 et suiv.

denté que dans l'intervalle du Mélas au Katarrhaktès; on touche aux confins de l'ancienne Cilicie Trachée. Les hautes montagnes du Taurus, qui se sont rapprochées de la côte, y envoient un grand nombre de ramifications agréablement boisées, entre lesquelles s'ouvrent de riantes vallées qu'arrosent les eaux vives et rapides d'innombrables ruisseaux [1].

Un intervalle de treize à quatorze lieues, occupé par cette suite ininterrompue de hauteurs et de vallées, sépare Ménavgat de la ville d'*Alaïa*, la première place habitée que l'on trouve sur la côte depuis Sataliéh. Alaïa, que l'on dit avoir été bâtie par un de princes seldjoukides d'Iconium, Ala-eddin, qui lui donna son nom, a un port mal défendu contre les vents du Sud-Ouest, qui sont les plus violents de ces parages; l'aspect de la ville, construite en amphithéâtre sur la pente rapide d'une montagne dont l'autre face tombe à pic dans la mer, est extrêmement remarquable. La plate-forme du rocher est surmontée d'un château dont les murailles sont misérablement dégradées, de même que celles de la ville [2]. Le capitaine Beaufort ne croit pas que dans son état de dépérissement actuel, Alaïa puisse compter plus de quinze cents à deux mille habitants. Le caractère singulièrement frappant du rocher auquel elle s'appuie ne permet pas de douter que le site où s'éleva au treizième siècle la ville d'Ala-eddin, ne soit celui de l'ancien *Coracesium*, de ce Nid à Corbeaux, selon le sens qui dérive du terme grec [3]. On a trouvé aux environs de la ville plusieurs restes de cette construction massive que les archéologues ont qualifiée de *pélasgique* ou de *cyclopéenne*, et que l'on croit appartenir aux plus anciennes époques des colonisations helléniques.

[1] Kœhler, dans Leake, p. 130 sq.; Beaufort, p. 158.
[2] Corancez, p. 363 sqq.; Beaufort, p. 160; Richter, *Wallfahrten*, p. 331.
[3] Κορακ, un Corbeau.

§ III.

D'Alaïa au golfe de Tarsous.

(Cilicie Trachée).

A mesure que l'on s'avance au Sud-Est dans la direction du cap Anémour, la côte prend un caractère à la fois plus grandiose, plus sauvage et plus accidenté. Le pays est partout couvert de hautes montagnes, tantôt nues et dépouillées de verdure, tantôt revêtues de forêts et de cèdres, de pins et d'autres arbres verts. Des rochers à pic bordent presque partout la côte; au-dessus de laquelle dominent à l'horizon les sommets neigeux des chaînes de l'intérieur. Çà et là une étroite coupure, qui donne issue à quelque torrent, découvre aux rares navigateurs de cette côte inhospitalière de rapides échappées dont les pentes verdoyantes et les sites pittoresquement variés forment un gracieux contraste avec l'aspect sévère de l'ensemble du tableau. Toute cette partie de la Cilicie, si bien surnommée Cilicie Apre, Τραχεῖα, était merveilleusement appropriée aux pirates dont elle fut longtemps le repaire. Une multitude de petites baies creusées dans les falaises offraient une facile retraite à leurs légers bâtiments; et lorsqu'ils s'y voyaient poursuivis, les gorges des montagnes leur ouvraient un sûr asile [1].

Une partie saillante de la côte, à huit lieues en ligne directe d'Alaïa, forme un promontoire escarpé, dont le nom de *Sélinti* rappelle célui de *Selinûs.* Les ruines de cette ancienne ville où mourut Trajan, et qui reçut de là le nom de *Trajanopolis* qu'elle porta pendant un certain temps, sont en effet étendues au pied du promontoire [2]. A quelques lieues de là, on voit d'autres ruines au pied d'une montagne escarpée : cette montagne doit être le *Cragus* de Cilicie; ces ruines, celles d'*Antiochia*, surnommée *ad Cragum. Karadran*, pauvre village composé de quelques huttes de pâtres éparses au débouché d'une vallée,

[1] Corancez, pages 306 et 367; Fr. Beaufort, p. 186.
[2] Beaufort, p. 178.

rappelle, un peu plus loin, le nom ainsi que la situation de l'ancienne *Charadrus*[1].

Le cap *Anémour*, qui forme le front avancé de la grande saillie cilicienne, est en même temps, nous le savons, le point le plus méridional de l'Asie-Mineure. L'ancien nom, *Anemurium Promontorium*, s'est exactement conservé dans le nom moderne. Des ruines étendues, où se distinguent, outre des vestiges de murailles, les restes d'un aqueduc, de deux théâtres et de nombreux tombeaux, y attestent l'existence d'une ville considérable, qui ne peut être qu'*Anemurium* dont parlent Scylax et Pline. Ces ruines ne sont pas tout à fait désertes, et les Turks leur donnent en effet le nom d'*Eski-Anémour*. Un château délabré domine la hauteur, au pied de laquelle s'ouvre le port[2]. Deux lieues plus loin, un autre château d'époque moins ancienne, bâti sur la plage même, porte aussi le nom d'*Anémour-kalèh*[3].

La côte, en avançant à l'Est, continue d'être très-haute et très-escarpée. De nombreuses ruines éparses sur divers points montrent qu'au temps de sa prospérité cette partie de l'Asie-Mineure était couverte de villes. Les plus remarquables sont celles de *Kelinderis*, auxquelles les Grecs conservent le nom de *Kélindrèh*, et que les Turks nomment *Gulnar*; quelques pauvres familles de pâtres en forment aujourd'hui toute la population[4].

Après avoir dépassé le cap *Cavalière*, une des saillies les plus proéminentes de cette côte accidentée, on laisse à gauche une baie large et profonde au fond de laquelle sont les ruines de *Holmi*; puis, doublant une pointe avancée qui termine une presqu'île basse et sablonneuse, sous le nom de *Lissan el Cape*, l'ancien cap *Sarpedôn*, on arrive à l'embouchure de la seule rivière importante que possède la Cilicie Trachée : cette rivière est l'ancien *Calycadnus*, auquel les Turks donnent le nom de

1 Beaufort, p. 185 et 186.

2 *Id.*, p. 187; Corancez, p. 292.

3 *Id.*, p. 194.

4 Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, t. III, p. 482, in-4; Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 115; Beaufort, *Karamania*, p. 201; Kinneir, *Journey*, p. 203.

Gheuk-sou. *Sélefkèh*, l'ancienne *Seleucia*, est située sur les bords du fleuve à quatre lieues de la mer; elle a des ruines assez considérables. La ville moderne n'est qu'un assemblage de huttes en bois et en terre. Sur une montagne à l'Ouest de la ville, s'élève une ancienne citadelle de forme ovale entourée d'un double fossé et d'un mur flanqué de tours [1].

Le Calycadnus, au-dessus de Sélefkèh, coule dans une suite de vallées profondes, au milieu d'un pays sauvage, plein de montagnes couvertes d'épaisses forêts. Il se forme de deux branches principales : l'une, qui vient de l'Ouest, est appelée l'*Ermének-tchaï*, du nom de la ville d'*Ermenek*, l'ancienne *Germanicopolis*, qui en est voisine; l'autre, qui vient du Nord, porte le nom de *Bousakché-tchaï*. Près de leur confluent, *Moût* n'est plus qu'une misérable bourgade, où des ruines très-curieuses, de l'époque grecque et de l'époque musulmane, attestent la longue splendeur d'une ancienne cité [2]. Les notions que nous possédons sur l'intérieur de la Cilicie sont du reste jusqu'à présent extrêmement bornées.

La côte, à partir du cap Sarpédôn, a pris une direction nord-est qu'elle conserve jusqu'au fond du golfe de Tarsous. Quoique cette côte appartienne encore à ce que les anciens désignaient sous la dénomination de Cilicie Trachée, l'aspect en a complétement changé. Elle n'a plus le caractère âpre et sauvage des parties du Sud et de l'Ouest. De même, et plus encore que sur tout le reste du pourtour cilicien, on trouve ici le long de la plage de nombreuses ruines, indices de sites anciens dont les noms ne sont pas tous indiqués par les auteurs de l'époque classique. Il en est quelques-uns, néanmoins, dont la synonymie est facile à reconnaître. *Korghos*, château situé près des restes d'une place antique entourée d'une double enceinte de murailles dont on voit les vestiges, est certainement l'ancien *Corycus*; un second château, pareillement ruiné, y existait sur une petite île qu'un canal étroit sépare du continent [3]. Korghos est mentionné fréquemment dans les historiens du moyen âge, sous le

1 Beaufort, p. 214.
2 Leake, p. 108; Kinneir, p. 208.
3 Beaufort, p. 232.

nom de *Courco*, comme le lieu de débarquement le plus fréquenté sur cette côte[1]. C'était près de Corycus qu'était cette caverne mystérieuse, célèbre chez les anciens sous le nom d'antre Corycien; nous avons fait remarquer précédemment que cet antre n'avait été revu par aucun voyageur moderne[2]. Plus haut, l'ancienne *Lamus* subsiste encore dans la bourgade de *Lamas*; une rivière qui débouche ici dans le golfe de Tarsous était regardée par les anciens comme formant la délimitation des deux Cilicies.

§ IV.

De la rivière de Lamas, à l'entrée du golfe de Tarsous, au fond du golfe de Skanderoun.

(Cilicie des Plaines).

La désignation du *Lamus* comme ligne de séparation de la *Cilicia Trachea* et de la *Cilicia Campestris* était nettement indiquée par la nature même et l'aspect du pays; c'est à cette rivière, en effet, que disparaissent finalement les rochers et les falaises de la côte, et que commencent les plages sablonneuses auxquelles succèdent bientôt après les plaines d'alluvion qui s'étendent jusqu'au pied même du Taurus[3]. De vastes ruines éparses sur le rivage, à sept lieues de Lamas, marquent le site de l'ancienne *Soloi*, nommée plus tard *Pompeiopolis*. Le port, que deux môles artificiels enveloppaient dans leur prolongement elliptique, est presque entièrement comblé par le sable et les décombres; les édifices de l'antique cité sont tous renversés et à peine reconnaissables. La grande quantité de tombeaux et de vestiges de toute espèce répandus dans les environs, tout rappelle la population nombreuse et active qui couvrit autrefois ces lieux maintenant à demi déserts. Le village le plus voisin des ruines porte le nom de *Mésetli*[4].

Pompeiopolis est à distance égale de Lamas et de la bouche

[1] *Voyez* la p. 545 de notre volume précédent.
[2] *Ibid.*, p. 415.
[3] Beaufort, *Karamania*, p. 245.
[4] *Id.*, p. 249.

du Cydnus; dans l'intervalle qui la sépare de cette dernière rivière, plusieurs villages se succèdent sur la plage, situés, pour la plupart, au débouché d'un cours d'eau : *Mersïn*, *Karadovar*, *Kazanli*, *Iéni-keuï*. Karadovar parait répondre à l'emplacement d'*Ankhialé*, ville fondée, disait l'ancienne tradition, par le roi d'Assyrie Sardanapale; Kazanli est regardé comme l'*échelle*, c'est-à-dire comme le port de *Tarsous*[1].

Cette dernière ville est à cinq lieues de la mer, à la droite ou à l'Ouest du *Cydnus*. Peu de cités eurent dans l'histoire une plus grande célébrité que Tarse; mais comme toutes les villes anciennes de l'Asie-Mineure, elle a eu ses révolutions et ses désastres. Aujourd'hui on en cherche en vain les murailles; on cherche même la place de la *Tarsus* antique : car les géographes grecs et romains attestent unanimement que le Cydnus traversait la ville, et maintenant elle est à trois quarts de lieue du fleuve. Ce qui reste de ses murailles ne remonte pas au delà du moyen âge, et dans l'intérieur de la ville les anciens édifices sont entièrement détruits. On montre encore plusieurs constructions qui sont enfouies dans le sol; les habitants prétendent que ce sont les restes de l'ancienne ville, qui fut renversée par un tremblement de terre. La ville moderne est bâtie en briques crues, qui donnent aux maisons un aspect misérable. La grande mosquée est le seul édifice qui mérite quelque intérêt[2].

Le *Cydnus* lui-même, qui put recevoir autrefois les splendides galères de la reine Cléopâtre, est maintenant inaccessible à tout autre bâtiment qu'aux plus petits bateaux. Pour le rendre à la navigation, il ne faudrait cependant que couper la barre que les alluvions y ont formée à l'entrée; car en deçà on le retrouve profond, et large de cent-cinquante pieds environ. Si on le remonte au-dessus de Tarse, on arrive à une cataracte à laquelle il ne manque pour être célèbre que d'être située dans un pays plus connu. Une barrière de rochers occupe toute l'étendue du lit du fleuve; les eaux s'y précipitent en bouillonnant d'une hauteur d'environ trente pieds[3]. Le Cydnus a

[1] Beaufort, *Karamania*, p. 258.
[2] Ch. Texier, dans la *Rev. française*, t. V, p. 96.
[3] Fr. Beaufort, p. 265; Ch. Texier, *l. c.*, p. 97.

ses sources à douze ou quatorze lieues dans le Nord-Nord-Ouest de Tarse, au pied des premières rangées de la chaine du Taurus, vers l'entrée de la grande passe qui conduit des plaines de la Cilicie au plateau lycaonien. Cette passe est celle que les anciens désignèrent sous la dénomination de Portes Ciliciennes, *Pylæ Ciliciæ*; les Turks du pays l'appellent aujourd'hui *Gulek-boghaz*, du nom d'un village renommé par ses mines qui est au pied même du défilé, à quelques heures au nord de Tarse [1].

Adana, à huit lieues de cette dernière ville dans la direction de l'Est, est une place très-ancienne assise sur la rive droite d'un fleuve appelé autrefois le *Sarus*, et maintenant le *Sihoun*. Sa population actuelle, que l'on n'évalue qu'à douze mille âmes, dont un tiers environ de Chrétiens, est loin de répondre à l'étendue de terrain que la ville embrasse; une portion considérable en est occupée par des jardins. On y passe le fleuve sur un pont en pierre, dont la tête est défendue par un ouvrage fermé [2].

Le *Sarus* paraît avoir sa source fort loin dans le Nord sur le haut plateau cappadocien [3]; mais nul voyageur n'en a suivi le cours dans toute son étendue. On n'en a pas même reconnu les douze à quatorze lieues qui séparent Adana de la mer. Cet intervalle ne présente que des plaines basses, unies, entièrement alluviales, entremêlées de dunes de sable et de lagunes, et terminées par une plage sablonneuse. L'embouchure du Sihoun n'est séparée que par un très-petit intervalle de celle du Cydnus [4].

Ce sont aussi des plaines entièrement découvertes qui séparent, dans une longueur de six lieues de l'Ouest à l'Est, la ville de *Messis* de celle d'Adana. Messis, dont le nom actuel est une contraction du nom classique, *Mopsuestia*, est située sur la rive droite de l'ancien *Pyramus*, rivière à laquelle les Turks ont donné le nom de *Djihoun*, comme ils ont donné celui de Sihoun au Sarus. Quoique le Pyramus n'ait pas un cours aussi

[1] Callier, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. III de la 2e série, 1835, p. 254; Russegger, *Reisen*, Bd. I, s. 471 et suiv.; Ainsworth, dans le *Journal of Geographical Society of London*, vol. X, p. 505.

[2] Callier, *l. c.*, p. 251; Texier, *l. c.*, p. 99; Ainsworth, *l. c.*, p. 509.

[3] Ainsworth, *l. c.*, p. 313.

[4] Fr. Beaufort, p. 266 et 271.

étendu que le Sihoun, il descend de même des terres élevées du plateau cataonien, et se fraye un passage, fréquemment coupé de chutes et de cascades, à travers les gradins superposés qui conduisent des basses plaines au plateau. Il paraît se former, dans la haute région qui s'étend au nord du Taurus, de la réunion de plusieurs branches; l'une de ces branches supérieures baigne *Gheuksoun*, dans lequel on reconnaît un poste militaire important de l'époque romaine fréquemment cité sous le nom de *Cocussus* et de *Cokson* (1); une autre passe à *El-Bostân*, place située au milieu d'une plaine fertile couverte de villages (2). Au-dessous d'El-Bostân, le Djihoun parcourt d'effroyables ravins, avant d'atteindre une nouvelle plaine de cinq à six lieues d'étendue, au centre de laquelle est assise la ville turque de *Mérâsch* bâtie en amphithéâtre des deux côtés d'une petite rivière qui va se réunir à l'*Ak-sou*, affluent considérable de la gauche du Pyramus. Mérâsch peut compter de quinze à vingt mille habitants (3). *Sis*, résidence des rois arméniens de la Cilicie orientale, ou Petite Arménie (4), est baignée par un autre affluent de la droite du Pyramus; elle est à trente lieues environ dans l'Ouest de Mérâsch, et à quinze au Nord de Messis. Sa rapide splendeur, attestée par les historiens, n'y a laissé que de bien faibles traces (5). *Aïn-Zarba*, ville ruinée à quatre lieues au sud de Sis, indique le site de l'ancienne *Anazarbus*.

Tout ce vaste bassin qu'arrosent le Pyramus et ses nombreux affluents appelle l'active exploration des voyageurs futurs; malgré les aperçus que nous en ont donnés quelques relations de date récente, cette région du Taurus oriental n'en est pas moins encore au nombre des plus imparfaitement connues de l'Asie-Mineure.

Sauf la population sédentaire du petit nombre de villes que nous avons mentionnées, tout le pays plat de la Cilicie orien-

1 Ch. Texier, cité ci-dessus, p. 244.

2 Relation anonyme, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XVII, 1832, p. 129; Bruce, dans Kinneir's *Journey*, p. 560.

3 Relation anonyme citée, p. 131; Texier, cité ci-dessus p. 245; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 200.

4 *Voyez* page 456 du volume précédent.

5 Ch. Texier, dans la *Rev. franç.*, t. V, p. 102; Russegger, *Reisen*, I, 531; Saint-Martin, *l. c.*

tale, aussi bien que les hautes vallées de la montagne, ne sont habités que par des tribus de Turkomans nomades. Chacune de ces tribus a son chef, et ne reconnait guère que de nom l'autorité du gouvernement de Constantinople. On y compte aussi un certain nombre d'Ansariès, émigrés du nord de la Syrie. La bonne harmonie ne règne pas toujours entre ces tribus, et les querelles s'y terminent habituellement par la voie des armes [1].

Le Pyramus, au-dessous de Messis, décrit un large demi-cercle avant d'aller se jeter à l'entrée du golfe de Skanderoun. Son lit inférieur avait autrefois une direction plus occidentale; l'envahissement des sables a causé de très-grands changements dans la disposition physique de toute cette région basse [2].

Le cap élevé de *Kara-Tâsch*, ou de la Roche Noire, entre l'embouchure actuelle du Pyramus et celle du Sarus, marque l'entrée du vaste golfe de Skanderoun, l'*Issicus Sinus* des anciens; il fait face au cap Khansir, situé sur la côte syrienne à dix lieues dans le Sud-Est. Du cap Kara-Tâsch au fond du golfe de Skanderoun on mesure une distance de dix-sept de nos lieues communes; la direction du golfe est du Sud-Ouest au Nord-Est. Sa côte nord, la seule qui appartienne à l'Asie-Mineure, n'a qu'un lieu digne de remarque : c'est le bourg d'*Aïas*, qui répond à l'*Ægæ* de l'ancienne géographie. Les montagnes qui dominent cette côte à peu de distance sont une ramification de l'Amanus, dont les sommités boisées enveloppent le golfe tout entier [3].

[1] Callier, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. III de la 2e série, 1835, p. 252.

[2] *Voyez* à ce sujet de bonnes remarques de M. Letronne, dans le *Journal des Savants*, 1819, p. 396; et Fr. Beaufort, *Karamania*, p. 275.

[3] Callier, *l. c.*, p. 250; Will. Ainsworth, ci-dessus, p. 295.

CHAPITRE VIII.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES DIVERSES RÉGIONS DE LA NATOLIE.

Région intérieure.—Plateau.—Bassin de l'Euphrate.

Nous avons terminé notre périple des provinces maritimes de la Péninsule ; il nous reste à en décrire les parties intérieures. Mais cette région intérieure, qui n'est autre chose, nous l'avons vu, que la surface du grand Plateau central, présente elle-même plusieurs divisions naturelles, auxquelles répondent, comme pour le pourtour maritime, les anciennes divisions de pays et de peuples : chacune de ces divisions naturelles nous fournira, selon la méthode descriptive que nous avons adoptée, le sujet d'un paragraphe distinct.

§ Ier.

Partie Nord-Ouest du Plateau,
occupée par le bassin supérieur du Sakaria.

(*Phrygie Salutaire et Phrygie Épictète.—Galatie*).

Cette première région du Plateau en occupe les parties les moins élevées, qui s'inclinent au Nord-Ouest vers la Bithynie, et dont les eaux s'écoulent dans la mer Noire par le lit du Sakaria. Les limites en sont indiquées moins par des divisions naturelles fortement prononcées, que par la nature du sol et les qualités du pays. Sous ce double rapport, elle participe encore à la richesse des provinces maritimes qui l'entourent, et leur sert comme de transition vers les plaines nues et désertes qui lui succèdent. Le territoire de *Koutaïèh* nous est représenté par un des meilleurs observateurs qui depuis un demi-siècle aient parcouru la Natolie, comme un des plus beaux, des mieux ar-

rosés et des plus fertiles de la Péninsule [1]. Koutaïèh elle-même, qui a succédé à l'ancienne *Cotyæium*, est une ville très-grande, très-peuplée, très-commerçante, très-riche, et l'une des plus considérables de l'empire; on y compte de huit à neuf mille maisons turques, mille arméniennes, et environ cent grecques. A l'opposé de la plupart des villes anciennes de l'Asie-Mineure, elle a gagné en importance et en population depuis l'établissement des Ottomans. Ses maisons, quoique bâties en terre, ressemblent beaucoup à celles de Constantinople; elles sont plus élevées, plus élégantes, plus commodes que celles de beaucoup d'autres places de l'intérieur; mais on n'y rencontre pas moins certains inconvénients dont nulle ville asiatique n'est exempte. Les rues y sont étroites et servent de ruisseaux; dans quelques-unes, il passe continuellement de l'eau bourbeuse et chargée d'immondices. Des trottoirs assez élevés, mais peu larges, sont pratiqués de chaque côté pour les piétons; les gens à cheval tiennent le milieu de la rue, et marchent lentement pour ne pas éclabousser les passants [2]. Koutaïèh est assise à l'entrée de vastes plaines, près de la rive gauche d'un affluent assez considérable du Sakaria nommé *Poursak-tchaï*, l'ancien *Thymbris*, à trente cinq lieues de Brousse dans le Sud-Est, et à douze lieues vers l'Est des ruines d'Aïzani sur le haut Rhyndaque. *Eski-Chèhr*, ou la Vieille Ville, sur la droite de la Poursak à dix ou douze lieues au-dessous de Koutaïèh, occupe le site de l'ancien *Dorylæum* [3]. *Sughut, Biledjik, Vézir-Khân* et *Lefkèk* sont des places de moindre importance, situées à l'Ouest du Sakaria dans la direction d'Eski-Chèhr à Nicée. Sughut, la plus rapprochée d'Eski-Chèhr dont elle est séparée par une distance de dix de nos lieues communes environ, est renommée parmi les Turks comme ayant été le premier siége de la puissance ottomane sous Ertoghrul, le père du grand Othman [4]. Lefkèh, sur la gauche même du Sakaria, à sept lieues à l'Est de Nicée et à treize au Nord-Ouest de Sughut, se détache gracieusement

[1] Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, 1793, t. III, p. 500, in-4.
[2] *Id.*, p. 499.
[3] Leake, *Tour in Asia Minor*, 1800, p. 17.
[4] *Id.*, p. 15.

au milieu d'un paysage délicieux et d'un pays bien cultivé [1].

Au Sud de la Poursak, le pays prend graduellement un tout autre caractère. Les plaines deviennent plus étendues, le sol plus pauvre, la végétation plus rare. *Seïd-el-Ghazi*, à dix lieues dans le Sud-Est d'Eski-Chèhr et à quatorze lieues à l'Est de Koutaïèh, est situé dans un territoire où se montrent déjà ces apparences de stérilité; le lieu, qui n'est plus qu'un assez misérable village, garde cependant encore quelques traces d'un état jadis plus florissant, même depuis l'époque de la domination turque. Deux habiles et savants voyageurs, le colonel Leake par la combinaison des distances que fournissent les itinéraires de l'époque romaine, et notre compatriote M. Texier par le témoignage direct d'une inscription, se sont accordés à reconnaître dans Seïd-el-Ghazi, ou du moins dans les environs, le site de l'ancienne *Nacoleia* [2].

Mais ce qui donne un intérêt tout particulier à cette partie de la Phrygie, ce sont les singuliers monuments que l'on y a découverts. Ces monuments sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien, au rapport d'un excellent juge [3], n'y indique l'influence d'un goût étranger; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplétement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste renfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue de pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très-rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane.

[1] Leake, *Tour in Asia Minor*, 1800, p. 12.

[2] Leake, p. 24; Ch. Texier, *Descript. de l'As.-Min.*, t. I, p. 159.

[3] Ch. Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, p. 153.

C'est en effet au fond des vallées les plus sauvages et les plus retirées que les Phrygiens s'étaient plu à travailler leurs monuments, qui ont traversé les siècles. Ces monuments sont tous funéraires; tous sont non pas élevés sur le sol, mais taillés dans les rochers. Plusieurs ont un aspect grandiose et des dimensions colossales. M. Leake, le premier, découvrit, au commencement du siècle actuel, quelques-uns de ces remarquables monuments non loin de Seïd-el-Ghazi [1]; M. Texier en a depuis visité et décrit un plus grand nombre entre Seïd-el-Ghazi et Afioum-Kara-Hissar, et beaucoup d'autres encore ignorés sont vraisemblablement réservés à de futurs explorateurs.

La vallée désignée par M. Leake sous le nom de *Doganlu*, et dont il visita, le premier, les antiquités, s'étend dans le Sud-Ouest de Seïd-el-Ghazi, à la distance de deux lieues environ. Une épaisse forêt de pins la couvre en grande partie; c'est au milieu même de la forêt, dans un lieu rempli de rochers et connu seulement de quelques pâtres des environs, que l'œil étonné du voyageur put contempler ces masses sculptées en tombeaux, qui semblent avoir été autrefois la nécropole des rois phrygiens.

Les caractères des inscriptions que l'on y a trouvées ont, selon la remarque de M. Texier, une grande analogie avec les lettres grecques de la forme la plus ancienne, et notamment avec l'alphabet du monument *boustrophédôn* de Sigée. Or cet alphabet était déjà abandonné par les Hellènes plus de six siècles avant Jésus-Christ, et la langue dont il nous reste un si faible spécimen était, selon toute probabilité, celle que parlaient les Phrygiens avant que le royaume de Midas fût envahi par les Perses. On reconnaît néanmoins dans cette langue un fond grec qui semblerait indiquer une communauté d'origine; mais les mots inexpliqués, et ce sont les plus nombreux, appartiennent à une langue inconnue [2]. C'est un problème philologique resté jusqu'à présent inexpliqué; de nouvelles découvertes, en donnant aux recherches une plus large base, pourront en faciliter la solution.

[1] *Voyez* ci-dessus, p. 144.
[2] Texier, *l. c.*, et pl. 56 à 61 de son Atlas; et ci-dessus, p. 185.

Plus loin au Sud, après avoir dépassé les deux stations de *Khosref Pacha Khân* et de *Beïad*, on trouve encore d'autres vallées isolées comme celle de Doganlu, et comme elle remplies de tombeaux taillés dans les rochers, — seule empreinte qu'ait laissée sur la terre un peuple oublié. A trois lieues dans le Sud-Ouest de Beïad, sur la route de Kara-Hissar, les gens du pays donnent le nom de *Kirk-Hïn*, ou les Quarante Chambres, à un de ces lieux où une longue suite de rochers formés d'un tuf volcanique est percée d'un nombre infini d'excavations. Ces excavations forment tantôt des cellules séparées, tantôt des chambres superposées communiquant les unes avec les autres. Quelques-unes, fort élevées au-dessus du sol, sont devenues inaccessibles. La plupart des chambres moins haut placées auxquelles on peut arriver portent des traces du feu : c'est que depuis plusieurs siècles elles servent de demeures d'hiver aux Yuruks, qui pendant l'été vont chercher des pâturages sur les plateaux. On peut s'assurer qu'à une certaine époque plusieurs de ces chambres ont servi de tombeaux; mais leur nombre est trop considérable, et leur construction a trop de rapports avec certaines villes troglodytiques observées en d'autres parties de l'Asie, pour qu'elles n'aient pas été primitivement destinées à l'habitation des hommes. Beaucoup d'autres lieux des environs présentent dans leurs rochers des excavations semblables [1].

On en trouve aussi, et en nombre immense, sur beaucoup d'autres points de l'intérieur de la Natolie; mais nul n'en renferme davantage que la portion de l'ancienne Phrygie que nous décrivons, dans le Sud et le Sud-Est de Koutaïèh. Comme à Kirk-Hïn, ce sont partout des montagnes entières perforées depuis la base jusqu'au sommet, et transformées ainsi en de véritables ruches humaines; car ces cryptes maintenant désertes ont eu sans nul doute leurs habitants, à une époque assez ancienne pour que le souvenir ne s'en soit conservé ni dans l'histoire, ni même dans les plus vieilles traditions. Tout singulier que ce fait peut paraître, il est loin d'être parti-

[1] Texier, *ibid.*; Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 459.

culier à l'Asie-Mineure : toutes les contrées qui s'étendent de la Méditerranée à l'Indus, l'Arménie et les pays qu'arrose le Tigre, la Syrie, l'Arabie, les bords africains de la mer Rouge et les hautes provinces de l'Irân, renferment d'innombrables excavations tout à fait analogues à celles du plateau natolien. Un fait si général se rattache indubitablement à une même cause primitive, et cette cause ne saurait être que le mode d'habitation des plus anciennes races qui ont occupé l'Ouest de l'Asie. L'antiquité historique a connu encore de nombreuses tribus ou même des peuples entiers de Troglodytes [1]; beaucoup d'autres, sous l'empire de certaines circonstances locales, avaient mené originairement le même genre de vie, qui l'abandonnèrent dès leurs premiers pas dans la carrière de la civilisation. Le souvenir de ces époques de barbarie perdues dans la nuit des temps s'effaça rapidement, et il n'en resta d'autre trace que ces ouvrages singuliers qui excitent aujourd'hui l'étonnement du voyageur.

Il y a là les éléments d'un curieux chapitre de l'histoire primitive des civilisations. Déjà plusieurs savants ont touché ce sujet [2]; mais les découvertes des récents voyageurs ajouteraient une grande quantité de faits aux faits déjà connus sur lesquels pouvaient s'appuyer les recherches de l'historien.

Une observation importante, à l'égard des innombrables excavations que l'on rencontre en Asie-Mineure, c'est qu'à très-peu d'exceptions près elles concordent avec les terrains crétacés et nus du haut plateau [3]. Là où la grande végétation disparaît, là commencent les grottes artificielles. Ailleurs l'homme primitif trouvait dans les arbres de ses forêts d'abondants matériaux pour se construire des cabanes; ici ce secours lui manquait, et il semble qu'il ait été conduit ainsi à suppléer

[1] C'est-à-dire *habitants des cavernes;* d'un mot grec, τρώγλη, qui signifie *caverne.*

[2] Notamment Malte-Brun, dans un intéressant mémoire Sur les habitations primitives de l'homme considérées dans leurs rapports avec la géographie naturelle; *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XIV, 1822, p. 5 et suiv. Comp. Goguet, *De l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences*, t. I, liv. II, ch. 3.

[3] Ch. Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 81.

à ce que la nature lui refusait, par les habitations pratiquées dans le flanc des montagnes. Il y trouva d'abord des demeures; plus tard, d'autres peuples y placèrent leurs tombeaux. Les roches tendres du territoire de Koutaïèh, dans le Nord-Ouest de la Phrygie, furent très-propres à propager ce double usage; il en est de même des tufs volcaniques de la Phrygie centrale, qui se présentent en grandes masses verticales et homogènes, assez tendres pour être facilement attaquées par le ciseau.

Au Nord de la ville d'Ouschak, dans un lieu nommé *Inleslerkaïasi*, on voit un vaste cratère dont le fond est rempli par des scories et des cendres, et qui forme, du côté de la vallée, comme une muraille à pic de près de cent pieds de hauteur. On y a taillé, à une époque inconnue, des grottes composées de plusieurs pièces qui se communiquent entre elles, et qui sont éclairées par des ouvertures en forme de fenêtres [1].

Parmi les autres localités de la Phrygie septentrionale, outre celles que nous avons mentionnées, où l'on a remarqué des excavations de la même nature, nous pouvons citer *In-Oghi*, entre Koutaïèh et Sughut [2]. Il y en a un grand nombre à l'Ouest et au Sud-Ouest d'Ouschak, dans les terrains volcanisés de la Katakékaûménê [3]. On en a trouvé aussi, mais seulement sur certains point isolés, dans la Paphlagonie [4], sur les bords du Rhyndaque [5], et jusqu'au pied de l'Ida, à l'extrémité occidentale de la Mysie [6]. Il y en a également quelques-unes, nous l'avons vu, dans la Carie et dans la Lycie [7]; mais celles-là n'ont jamais été, très-probablement, que des excavations tumulaires.

1 Texier, *Descr. de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 81.

2 Kœhler, dans Leake, *Tour in Asia Minor*; p. 142; Ch. Fellows (*Excursion in Asia Minor*), 1838, p. 124 à 134. Dans la relation de M. Fellows, le nom d'In-Oghi, par une étrange altération, est écrit *Onsoenou*.

3 Arundell, 2e voyage (*Discoveries in Asia Minor*), 1833, vol. I, p. 74, 78 et 88.

4 Fourcade, dans les *Annales des Voyages*, t. XIV, p. 41; Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 216 et suiv.; Hadji-Khalfa, Description du livah de Bolt.

5 Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 98.

6 Prokesch, *Erinnerungen*, Bd. III, s. 180.

7 Fellows, 1er voyage, p. 238, et 2e voyage, passim.

Au surplus, même dans les temps historiques, les Phrygiens se creusèrent des habitations dans de petits tertres naturels Vitruve en fait la remarque expresse [1]. Aujourd'hui encore, nous le verrons bientôt, les villages d'une grande partie du Nord de la Cappadoce sont formés d'habitations creusées dans la terre.

A peu de distance à l'Orient d'Eski-Chèhr et de Seïd-el-Ghazi, dont les environs sont si remarquables par leurs vieux monuments phrygiens, commence le territoire de la Galatie, qui s'étendait jusqu'au Halys, et même un peu au delà. La Galatie, on le sait, n'était qu'une partie de l'ancienne Phrygie, où vint se fixer, environ trois siècles avant notre ère, un essaim de Gaulois dont elle prit le nom. Elle occupait tout le bassin supérieur du Sangarius, jusqu'à la haute chaîne de montagnes qui le termine au Nord, du côté de la Bithynie et de la Paphlagonie. Par la fertilité de son sol et la richesse de ses produits agricoles, la Galatie est encore une des provinces les plus heureuses de l'Asie-Mineure; car les vieux Gaulois, guerriers intrépides, peu soucieux des arts et complétement étrangers aux lettres, avaient l'agriculture en grande estime, et ce n'est sûrement pas le hasard qui les dirigea dans le choix qu'ils firent de cette province pour s'y fixer, de préférence à d'autres cantons de la Péninsule. Un climat sain et tempéré, un pays coupé de montagnes et de plaines, où les troupeaux trouvaient une nourriture abondante et choisie; le voisinage d'un grand lac, au Sud de la province, qui fournissait du sel au delà des besoins pour les troupeaux et pour les hommes; des hivers assez froids pour leur rappeler les frimas de leur patrie, qui retrempent les forces abattues par les chaleurs de l'été : tels étaient les avantages naturels qui les avaient attirés. Les troupeaux nombreux qui se sont perpétués dans cette contrée avaient sans doute fixé leur attention; on sait que l'antiquité n'eut pas de meilleurs bergers que les Gaulois.

Les moutons de la Galatie, de même race que ceux de la Cappadoce, portent une queue large et pesante qui forme une masse de graisse du poids de vingt livres et au delà. Ce sont

[1] Lib. II, ch. 1.

ces troupeaux qui faisaient la richesse du roi Ariarathe. La laine de ces brebis est touffue, mais n'est pas assez belle pour être employée en tissus un peu fins. Leur toison, soit naturelle, soit travaillée, servait de vêtement au berger gaulois. Varron le représente couvert du *diphtère*, c'est-à-dire d'une peau de brebis. On voit encore aujourd'hui le berger galate vêtu de la sorte. Une tunique de coton ou de laine blanche lui descend jusqu'à mi-jambe, et le pied est enveloppé d'une peau de chèvre attachée avec des courroies. L'usage si général de se raser la tête [1] a prévalu chez les Asiatiques, de quelque religion qu'ils soient. Sans chercher à se faire illusion, dit le savant voyageur qui nous fournit ces observations [2], on reconnait quelquefois, surtout parmi les pasteurs, des types qui se rapportent merveilleusement à certaines races de nos provinces de France. On voit plus d'hommes blonds en Galatie qu'en aucune autre province de l'Asie-Mineure; les têtes carrées et les yeux bleus y rappellent le caractère physionomique des populations de l'Ouest de la France. Cette race de pasteurs est répandue dans les villages et les jaïla des environs de la métropole.

Les troupeaux de brebis ne forment d'ailleurs qu'une minime partie de la richesse du pays. Les chèvres à long poil, célèbres déjà dans l'antiquité, sont une source de revenus bien plus considérable. La race bovine de la Galatie est loin de présenter un aspect aussi satisfaisant; les bœufs sont d'une race petite et généralement mal coiffée. La Galatie ancienne nourrissait des troupeaux d'onagres qui occupaient les steppes des environs du lac salé, et qui erraient en outre dans la Lykaonie et dans la Cappadoce. Il ne reste plus en Asie-Mineure de ces animaux à l'état sauvage. Les derniers sujets de cette race ont été refoulés jusque dans les vallées désertes de la Perse. Mais les mules de Césarée de Cappadoce, issues des ânes de la Lykaonie et des juments du Kourdistan, rappellent par leur vigueur, leur légèreté et la beauté de leurs formes, toutes les qualités que les anciens attribuaient aux onagres de l'Asie-Mineure. Quant à la

[1] Usage qui n'est pas d'origine musulmane, car on voit en Lycie des bas-reliefs très-antiques représentant des figures avec la tête rasée et la houppe de cheveux sur le sommet du crâne.

[2] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 90.

race chevaline, on peut la considérer comme nulle en Galatie. Ce n'est que dans le district de Yeuzghât, à l'Orient du Halys, que l'on commence à trouver la race des chevaux indigènes appelés chevaux kourdes. Ce sont les anciennes races mède et assyrienne. Leur tête est osseuse, l'encolure courte, les jambes nerveuses et pelues; adroits sur les rochers, et infatigables à la course, ces chevaux, comme le bétail de la Galatie, reçoivent une quantité notable de sel mêlée à leur nourriture journalière[1].

Les produits de l'agriculture dans l'ancienne Galatie étaient abondants et magnifiques; la plupart des fruits, et même l'olivier que l'on n'y rencontre plus, y étaient autrefois cultivés. Il est vrai que plusieurs districts étaient privés, comme ils le sont encore, d'un élément bien utile. Le bois ne croît pas dans la partie méridionale de la province. Aussi les anciens avaient-ils donné à cette contrée la qualification d'*axylon*, ou de déboisée. Pendant les froids, qui sont assez rigoureux par suite de l'élévation du pays au-dessus du niveau de la mer, les habitants se chauffent avec la fiente de vache desséchée.

Pessinûs, qui depuis l'établissement des Galates tint le premier rang parmi les villes de la contrée, remontait aux plus anciennes origines de la monarchie phrygienne. Elle était située dans l'intérieur d'un grand coude que décrit le haut Sangarius; c'est dans ces derniers temps seulement qu'on en a retrouvé le site, près d'un lieu nommé *Bala-Hissâr*, à un peu moins de quatre lieues dans le Sud-Sud-Est de *Sivri-Hissar* [2]. Sivri-Hissar, ville turque moderne de plus de deux mille maisons, est située sur la route directe de Koutaïèh à Angora, à distance égale à peu près de l'une et de l'autre; elle a été construite en partie des débris de Pessinonte [3]. *Yerma* ou *Germa*, petite ville sur la droite du Sakaria, à huit lieues de Sivri-Hissar vers le Sud-Est, se retrouve là précisément dans la situation où les itinéraires romains indiquent une place du même nom de *Germa* [4].

[1] Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, p. 92.

[2] Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, p. 166, et sa pl. 62; Will. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 438 et suiv. Comp. p. 396 de notre vol. précéd.

[3] Texier, *Descr. de l'Asie-Min.*, p. 166.

[4] Kinneir's *Journey*, p. 48; W. Hamilton, I, 442.

A quinze lieues environ au-dessous de Germa, le Sakaria reçoit un affluent considérable qui vient d'Angora et qui en garde le nom, *Engouri-tchaï*. Cette branche supérieure du Sakaria a été généralement prise pour le Sangarius lui-même, jusqu'à ce que les explorations de MM. Texier et Hamilton aient fait connaître le cours principal du fleuve au Sud des ruines de Pessinonte, justifiant à cet égard l'exactitude des indications données par les anciens. Une seconde rivière, l'*Emir-tchaï*, qui sort, comme la rivière d'Engouri, des montagnes du Nord de la Galatie, se réunit au Sakaria à sept ou huit lieues au-dessous du confluent de l'Engouri-tchaï; une petite ville, *Bei-Bazar*, est assise non loin de là à quelque distance de la rive droite du Sakaria, sur la grande route de Constantinople à Angora.

Angora ou *Engouri*, aujourd'hui l'une des villes les plus considérables de l'Asie-Mineure, n'était, sous les anciens rois phrygiens, et même à l'époque de la domination galate, qu'une place obscure dont le nom d'*Ancyra*, ou plus correctement *Ankura*, s'est conservé dans la dénomination moderne. Son importance avait augmenté sous les Romains, puisque ce fut une des cités où Auguste ordonna que son testament fût déposé, gravé sur le bronze et sur le marbre. Ce précieux monument existe encore [1]. Angora ne compte pas moins de treize à quatorze mille maisons, ce qui suppose une population de soixante à soixante-dix mille âmes, dont un dixième au plus se compose de Grecs ou d'Arméniens [2]. On sait combien sont incertains les calculs statistiques relatifs aux villes de l'Orient. Les plaines qui s'étendent dans le Sud-Ouest d'Angora, entre cette ville et Sivri-Hissar, sont connues sous le nom de *Haïmanèh*; elles ne sont guère occupées que par des tribus de Turkomans, qui y conduisent leurs innombrables troupeaux [3].

[1] La publication la plus complète qui en ait été faite jusqu'à présent est celle de M. Charles Texier, dans la grande relation de son voyage donnée sous le titre de *Description de l'Asie-Mineure*.

[2] Will. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. IX, p. 274; Will. Hamilton, *Res.*, I, 418; Ch. Texier, *Descr. de l'As.-Min.*, t. I, p. 171. Comp. Rich. Pococke, *Descr. of the East*, vol. II, 2e part., p. 86.

[3] Hadji-Khalfa, Description du livah d'Engouri; Will. Hamilton, *Res. in Asia Minor*, vol. I, p. 433.

La Galatie orientale, depuis Angora jusqu'au Halys, offre en général un pays admirable comme nature et comme végétation; on chercherait en vain, dans le reste de la contrée, des sites comparables aux bords du Halys, tantôt sauvages et sombres, tantôt riants et fertiles. Les forêts de chênes y sont nombreuses et étendues; le grain y donne, comme en Paphlagonie, de magnifiques produits [1]. Aussi, outre un très-grand nombre de villages, compte-t-on dans cette partie du pays plusieurs villes de note. *Kalèhdjik*, à douze ou quatorze lieues d'Angora dans le Nord-Est, et à une lieue seulement de la rive gauche du Halys, a été en grande partie ruinée dans les troubles dont ce pays fut le théâtre il y a quelques années [2]; mais *Kiangari*, à seize lieues au Nord de Kalèhdjik, et *Iskélib* à vingt lieues environ de Kiangari vers l'Est, ont échappé au même désastre. La première, qui occupe le site de l'ancienne *Gangra*, compte environ dix-huit mille habitants, et a le rang de chef-lieu de district; la seconde en renferme de neuf à dix mille. Toutes deux sont situées à quelques lieues de la gauche du fleuve, dans des vallées qui y portent leurs eaux [3].

§ II.

Plaines désertes de l'ancienne Lykaonie. — Grand lac salé.

Jusqu'à vingt lieues environ au Sud d'Angora, les campagnes de la Galatie sont ondulées, fertiles, coupées de hauteurs herbeuses et de riches vallées; mais plus loin au delà s'étendent de vastes plaines arides et nues, où le sol, sablonneux et imprégné de nitre, semble le fond desséché d'une mer intérieure [4]. Aussi loin que l'œil en peut embrasser l'immense étendue, on n'y aperçoit pas un monticule qui en rompe l'uniformité. Pas une source, pas un ruisseau ne rafraichit ces tristes solitudes;

[1] Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 93.

[2] Will. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 413; Ainsworth, *l. c.*, p. 270.

[3] Will. Ainsworth, *l. c.*, p. 265 et 268.

[4] Kinneir's *Journey*, p. 211; Will. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 435; II, p. 186, 192 et 219. Comp. la description de Strabon, p. 398 de notre volume précédent.

le peu de puits que l'on y trouve vont chercher l'eau à plus de cent cinquante pieds de profondeur. Aussi ce désert est-il absolument impraticable en été; en hiver seulement on y rencontre quelques rares tribus de Turkomans et de Kourdes, qui à l'approche des chaleurs se retirent au Nord vers le Haïmanèh.

Le grand lac salé connu des anciens sous le nom de *Tatta Palus* occupe l'extrémité orientale de ces tristes plaines de la Lykaonie. Sa forme est très-irrégulière; il peut avoir de dix-huit à vingt lieues de longueur du Sud au Nord, sur cinq environ dans sa plus grande largeur. Un intervalle de moins de six lieues sépare l'extrémité nord du lac du grand coude que le Halys décrit à cette hauteur. Cette vaste nappe d'eau produit naturellement du sel blanc très-pur, et une telle quantité de sel en est enlevée par l'évaporation, que les plantes et les menues branches qui se trouvent sur ses bords sont en peu de temps couvertes d'une épaisse incrustation. Le lac n'a pas de profondeur, surtout en été : ce n'est à bien dire qu'un grand marais salant; aussi l'analyse de ses eaux y a-t-elle montré une plus forte proportion de matières solubles que dans aucune autre des eaux salées connues du globe [1]. C'est, au surplus, ce qu'exprime le nom de *Touzlah* (la Saline) que lui donnent les Turks; mais ils lui attribuent encore plusieurs autres dénominations. La plus commune est celle de *Touz-Tcheuli*, le Désert de Sel; on l'ap-

[1] Un chimiste anglais, M. Philips, a donné la note suivante sur l'analyse des eaux du lac de Kodj-Hissar : « J'ai trouvé leur pesanteur spécifique à très-peu de chose près de 1.2398; mais comme quelques cristaux de sel commun en avaient été séparés, ou par le froid ou par l'évaporation, cette pesanteur spécifique peut être regardée comme égale à 1.24.

» Elle contient 32.2 parties sur 100 de matière saline, consistant principalement en sel commun, mêlé d'une quantité considérable de sulfate de magnésie et de chloride de magnesium, avec un peu de sulfate de chaux et un indice de bromine, mais pas d'iodine. »

Sur cette note, M. Hamilton remarque que ce qui en résulte particulièrement c'est la grande pesanteur spécifique de cette eau, et la forte quantité de matière saline qu'elle tient en solution. Le poids spécifique de l'eau de la mer Morte, regardée jusqu'à présent comme la plus pesante, a été déterminée par le Dr Marcet à 1.21, celle de l'eau de mer étant 1.028 (Daubeny, *on Volcanoes*, p. 283). La quantité de matière saline contenue dans l'eau de la mer Morte n'est, selon la même autorité, que de 24.5 (W. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 388).

pelle aussi *Touz-Gheul*, le Lac Salé, *Adji-Gheul*, le Lac Amer, et *Kotch-Hissar-Gheul*, le lac de Kodj-Hissar [1].

Ce dernier nom est emprunté au plus notable des lieux qui l'avoisinent. *Kodj-Hissar* est une bourgade, avec un vieux château, situé à quelque distance de la rive orientale du lac; il y a quelques ruines de l'époque byzantine [2]. Vers l'extrémité méridionale, un gros village turk du nom d'*Iskil* compte quatre cents maisons. Une rivière qui vient du Sud-Est se perd non loin de là dans le lac; elle porte le nom de *Beïas-sou*. Cette rivière, à huit ou neuf lieues de son embouchure, passe près d'une petite ville nommée *Ak-Seraï*, exclusivement habitée, comme les deux endroits précédents, par des familles turques, au nombre de sept à huit cents. Quoique les seules vestiges d'antiquités que l'on y ait remarqués soient de l'époque byzantine, on a cru reconnaître dans cette ville, par la comparaison des distances que fournissent les anciens Itinéraires, le site d'une colonie romaine du règne de l'empereur Claude fondée sous le nom d'*Archelais* [3].

§ III.

Région des Lacs. — Partie Sud-Ouest et Sud du Plateau.

(Phrygie Parorée. — Isaurie. — Partie de la Lykaonie et de la Pisidie.)

Nous avons déjà fait remarquer que le grand trait caractéristique de la région Sud-Ouest du Plateau, c'est la quantité de lacs sans écoulement qui y forment autant de petits bassins absolument isolés. Cette région des lacs borde au Sud les parties de la Grande-Phrygie et de la Lykaonie que nous venons de décrire, et elle est elle-même limitée par la chaîne du Taurus. Toutes ces vallées fermées, bien arrosées d'eaux courantes et susceptibles de la plus riche culture, furent autrefois semées de villes considérables; aujourd'hui encore, malgré

[1] Ch. Texier, *Descr. de l'As.-Min.*, t. I, p. 93; Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 298; W. Hamilton, II, 235.

[2] W. Hamilton, *Res.*; II, 236; Ainsworth, *l. c.*, p. 296.

[3] Will. Hamilton, II, 222; Ainsworth, *l. c.*, p. 299.

l'état d'abandon et de misère où sont tombées ces malheureuses provinces, on y trouve un certain nombre de lieux importants. *Afioum-Kara-Hissar* est le premier qui se présente en partant de l'Ouest. Cette ville, une des plus grandes et des plus peuplées de la Natolie, est à trente lieues environ dans le Sud-Sud-Est de Koutaïèh, et à vingt-deux au Nord-Nord-Est de Dmaïr et des sources du Méandre. On ne lui donne pas moins de dix mille maisons, ce qui suppose une population de cinquante à soixante mille âmes. Ce qui frappe d'abord les regards quand on approche de la place, c'est un rocher très-élevé dont les flancs noirâtres s'élancent presque à pic, et que surmonte un château ruiné de l'époque byzantine. La ville, bâtie au pied de ce rocher du côté du levant, doit à l'aspect sombre de cette grande pyramide naturelle et des remparts délabrés qui la couronnent son nom de *Kara-Hissar*, ou de Château Noir; le surnom d'*Afioum*, qui en turk signifie *opium*, lui vient des vastes champs de pavots qui l'entourent, et d'où l'on extrait cette substance narcotique [1].

Les hauteurs qui l'avoisinent sont de nature volcanique; aussi ce pays a-t-il été parfois compris par les anciens auteurs dans la *Phrygia Katakékauménê*. C'est dans les vallées que ces hauteurs protégent, aux approches de *Seïd-el-Ar* qui est à six lieues Nord-Est de Kara-Hissar sur la route de Beïad, que commencent, dans ce quartier de la Phrygie, ces étonnantes excavations que nous avons décrites, et qui ont été quelquefois transformées en tombeaux. Des monuments du même genre existent sur d'autres points du territoire de Kara-Hissar; on en a trouvé notamment près de *Saorân*, village situé à six lieues de la ville dans le Sud-Ouest, sur la route de Sandukli [2].

Quoique Afioum-Kara-Hissar ne renferme pas de monuments des époques classiques, il est difficile de croire qu'un site aussi remarquable ne fut pas occupé par une ville ancienne; mais on ne saurait déterminer avec précision quel nom il y faut appliquer. On a reconnu depuis longtemps l'erreur où d'Anville était

[1] Pococke, *Description of the East*, 1738, vol. II, part 2, p. 82; Olivier, *Voyage dans l'empire Ottoman*, etc., 1793, t. III, p. 495, in-4; W. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 463.

[2] Will. Hamilton, II, 471.

tombé en y plaçant *Apamea Cibotus*, dont l'emplacement, nous l'avons vu, répond à celui de Dinaïr. Un savant prussien qui s'est fort occupé de la géographie ancienne de la Phrygie semble s'être déterminé pour *Synnada*, quoique antérieurement il eût adopté un autre rapprochement[1]. Synnada était célèbre par ses carrières de marbre, que M. Texier a retrouvées à quatre lieues de Kara-Hissar vers l'Orient; non loin de là, entre Kara-Hissar et Seïd-el-Ar, une bourgade connue dans le pays sous le nom d'*Eski-Kara-Hissar* occupe le site de l'ancien *Docimæum*[2].

Afioum-Kara-Hissar et les autres lieux que nous avons nommés sont dans la partie supérieure d'une vallée assez étendue, inclinée vers l'Est; cette vallée est arrosée par une rivière appelée *Akkar-sou*, qui va se perdre, à douze lieues de Kara-Hissar, dans le lac d'*Aïber*, près d'une petite ville dont le nom de *Boulvadïn* rappelle celui de *Polyboton* mentionné dans les écrivains du Bas-Empire. Il y a en effet à Boulvadïn des ruines de l'époque byzantine[3]. A trois ou quatre lieues à l'Orient du lac d'Aïber, un second lac reçoit communément le nom de lac d'*Ak-Chèhr* de celui d'une assez grande ville qui en est voisine du côté du Sud. *Ak-Chèhr* est dans une très belle situation, adossée à des montagnes extrêmement pittoresques; entre cette ville et Boulvadïn, une grosse bourgade du nom d'*Isakli* est, comme Ak-Chèhr, adossée à une chaîne de hauteurs et dans une situation des plus agréables. Ak-Chèhr paraît répondre au site de l'ancien *Philomelium*.

Tout ce pays est d'un bel aspect et d'une extrême fertilité; mais en hiver, dans la saison des pluies, les deux lacs débordés transforment les parties basses de la vallée en une vaste nappe d'eau, et même durant l'été ces terrains incomplétement desséchés se changent en une longue suite de marécages. Deux chaînes de hauteurs ferment au Nord et au Sud la longue vallée

[1] Comp. les Éclaircissements de M. H. Kiepert sur sa carte de la Phrygie jointe au Mémoire de M. J. Franz, *Fünf Inschriften und fünf Stædte in Kleinasien*, 1840, p. 36, et la quatrième feuille de sa grande carte de l'Asie-Mineure, 1845. M. Texier croit reconnaître le site de la ville de Synnada dans des ruines près d'Eski-Kara-Hissar. *Descr. de l'As.-Min.*, t. I, p. 145.

[2] Pour M. Texier, *Docimæum* n'est pas différent de Seïd-el-Ar., *ibid.*, p. 147.

[3] Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 37 et 53.

de l'Akkar-sou : au Nord, l'*Emir-Dâgh*, qui regarde les plaines arides de la Lykaonie; au Sud, la chaîne plus abrupte et plus pittoresque de *Sulthân-Dâgh* dont les hautes sommités se couronnent de neige, mais dont les pentes s'abaissent, fraîches et verdoyantes, vers Ak-Chèhr et Isakli [1]. Le lac d'Ak-Chèhr reçoit, à son extrémité orientale, une autre rivière, le *Djélan-Ioussouf-tchaï*, qui sort du Sulthân Dâgh et baigne dans son cours deux bourgades de peu d'importance, *Doghân-Hissar* et *Arkout-Khân*. Celle-ci est à huit lieues à l'Est d'Ak-Chèhr.

Ilghun, à quatre lieues d'Arkout-Khân dans la même direction, est une petite ville turque d'assez pauvre apparence; un ruisseau qui y passe va se jeter, à quelque distance de là vers le Nord, dans un lac auquel Ilghun donne son nom, aussi bien qu'à la rivière. Dix autres lieues de marche vers l'Est, en inclinant légérement au Sud, conduisent à une place plus importante, dont le nom de *Ladik* rappelle évidemment celui de l'ancienne *Laodicea*, surnommée par les Grecs *Katakékauméné* [2], parce qu'on la regardait comme appartenant encore à la Phrygie Brûlée, ce que d'ailleurs ne justifie pas la nature toute calcaire de la vallée. Ladik et ses environs conservent des vestiges considérables de l'ancienne cité.

Konièh, l'ancien *Iconium*, est à neuf lieues de Ladik dans le Sud-Sud-Est. Après une journée de marche par un pays sec et nu, Konièh, avec ses jardins dont la masse d'un vert sombre se détache vivement sur le fond blanchâtre qu'a pris le paysage, apparaît, selon l'expression d'un voyageur [3], comme une oasis au milieu du désert. Les remparts de la ville, qu'on juge de construction sarrasine à leurs tours rapprochées et aux inscriptions arabes qu'on y lit en différents endroits, sont en assez bon état et d'une pierre calcaire assez dure; mais le palais des sultans Seldjoukides, qui est dans l'intérieur sur une petite éminence, et qui servait en même temps de forteresse, est

[1] Olivier, III, 493; Leake, p. 41; Ainsworth, dans le *Journ. of Geogr. Soc. of Lond.*, X, 493.

[2] Épithète que les auteurs latins ont rendue par celle de *Combusta*, ce qui a fait penser gratuitement à M. William Hamilton (*Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 194) que la ville avait pu être ainsi désignée par suite d'un incendie, dont aucun historien ne fait mention.

[3] Hamilton, II, 190.

dans un état de délabrement complet. Une partie même en a été démolie; ce qui s'en est conservé montre qu'il a été fort étendu et d'une assez belle architecture.

Il ne reste de la ville grecque aucun monument qui soit debout. On voit seulement que les remparts actuels ont été construits avec les matériaux de l'ancienne ville, car ils présentent partout des inscriptions grecques, ou tronquées, ou renversées. On y remarque beaucoup de lions sculptés. La population est évaluée à douze ou quinze mille habitants. Le territoire environnant, partout où il est arrosé, serait susceptible d'une riche culture [1]. Il y a près de la ville des terrains bas que la saison des pluies transforme en un vaste lac [2].

A deux lieues de Konièh au Nord-Ouest, à l'entrée de la montagne, il y a un bourg nommé *Zilièh* entièrement habité par des Grecs. Les rochers voisins renferment beaucoup d'excavations artificielles. *Seraï-keuï*, non loin de là, est un lieu tenu en grande vénération par les Grecs, qui le nomment *Agiasma*. Sur le sommet d'une colline qui le domine, on voit des ruines composées d'énormes blocs de pierre sans ciment, ce qui leur donne un caractère tout cyclopéen [3].

Entre Konièh et *Kara-Bounar*, dans un intervalle de dix-huit lieues presque directement de l'Ouest à l'Est, on ne trouve aucun endroit notable. Kara-Bounar a été à une certaine époque, sous la domination turque, une ville d'assez grande importance; aujourd'hui elle conserve à peine quatre cents maisons. Il y a dans les environs des montagnes volcaniques, où l'on remarque un cratère éteint. Cette circonstance locale semble désigner cette place comme le site de l'ancienne *Barathra* [4]. Un lac salé s'étend au pied de ces montagnes. A quelques lieues de là dans le Sud-Est, un autre lac nommé *Ak-gheul*, ou le Lac Blanc, reçoit plusieurs cours d'eau qui sortent du Taurus. *Érégli*, petite ville turque d'un millier de maisons, est voisine à l'Est de ce lac. Il y a aux environs des sources chaudes très-

[1] Hamilton, *l. c.*; Olivier, t. III, p. 488.
[2] Otter, *Voyage en Perse*, t. I, p. 62.
[3] Hamilton, vol. II, p. 208.
[4] Otter, *Voyage en Perse*, t. I, p. 63; Hamilton, *Researches*, vol. II, p. 306 et suiv.

curieuses, dont les eaux, chargées de matières calcaires, de sel ou de soufre, forment des dépôts semblables à des pétrifications. Une des particularités de ces sources, c'est que bien que très voisines les unes des autres et communiquant évidemment ensemble, la température en est très-inégale; tandis que les unes sont presque froides, les autres marquent au thermomètre centigrade près de trente-huit degrés. Celles-ci développent de grandes quantités de gaz. Près de ces sources, il y a des cavernes naturelles, dans lesquelles on entend, dit-on, des bruits mystérieux. A huit heures d'Érégli dans la direction Sud-Ouest, sur la route de Karaman, un lieu nommé *Divlé* a des ruines qui semblent marquer le site de l'ancienne *Derbè*, que l'on sait avoir porté plus tard le nom de *Delbia*. Mais ces ruines n'ont pas été examinées [1]. Le pays renferme beaucoup d'autres vestiges d'anciens sites, dont la détermination n'a pas encore été fixée.

Karaman, autrefois résidence d'un pacha et capitale d'un grand gouvernement, est à dix-huit lieues d'Érégli dans le Sud-Ouest, et à vingt-deux au Sud-Est de Konièh, au pied même des premières montées du Taurus. La ville est aujourd'hui dans le plus triste état de délabrement. On y compte un millier de maisons, habitées par des Turks; il y a quelques familles arméniennes. Les jardins dont chaque maison est accompagnée occupent un grand espace, et donnent à la ville l'apparence d'une place plus importante qu'elle ne l'est en effet. Son château tombe en ruines, ainsi que ses mosquées. Les rues sont sales, comme dans toutes les villes de l'Orient; les maisons sont basses, à toits plats, et presque toutes bâties en terre. On ne voit à Karaman aucun monument ancien; on n'y découvre rien qui annonce que ce soit là le site d'une grande cité. Elle est désignée pourtant sous le nom de *Larenda* dans les actes de la Porte et dans les firmans du Grand Seigneur; ce qui paraît l'identifier avec l'ancienne *Laranda*. A cinq lieues au Nord de Karaman, au pied d'une montagne isolée, il y a des ruines considérables, désignées dans le pays sous le nom de *Bin-Bir-Kilisséh*, les Mille-et-Une Églises, qui pourraient appartenir à

1 Hamilton, *ibid.*, p. 319.

une ancienne place, *Lystra*, mentionnée dans les voyages de Saint-Paul [1].

Cette longue suite de lacs et de villes que nous venons de parcourir, depuis Afioum-Kara-Hissar et le lac d'Aïber, jusqu'à Érégli et au Lac Blanc, forme comme une chaîne continue tout à fait distincte des autres lacs compris dans la même région. Ceux-ci, plus rapprochés du Taurus, ont un caractère plus alpestre; entourés de montagnes plus hautes, ils occupent une suite de bassins plus profondément encaissés et d'un accès moins facile. Ils sont aussi d'une beaucoup plus grande étendue. Le plus oriental est celui de *Soghla*, auquel on donne quelquefois le nom de *Seïdi-Chéhr*, d'une ville qui est à deux lieues de sa partie Nord-Ouest. Une des singularités de ce lac, qui n'a pas moins de quatre lieues sur deux, est la disparition périodique de ses eaux, absorbées par des cavités souterraines, et qui surgissent de nouveau après un temps plus ou moins long [2]. *Seïdi-Chéhr* est une ville turque de quatre à cinq cents maisons, sans antiquités [3]. A six lieues à l'Orient du lac, et à vingt environ à l'Ouest de Karaman, M. William Hamilton a découvert les ruines de l'ancienne *Isaura* [4].

Une vallée d'une dizaine de lieues d'étendue, dominée à droite et à gauche par des terres élevées et des montagnes, sépare le lac de *Beï-Chéhr* de celui de Soghla; cette vallée, au fond de laquelle coule une rivière qui communique d'un lac à l'autre, est en grande partie inondée au temps de la fonte des neiges, et tout ce grand espace de pays ne formé plus alors en quelque sorte qu'une immense nappe d'eau de plus de vingt-cinq lieues de longueur. Le lac de Beï-Chéhr, trois fois aussi grand au moins que le précédent, gît dans une direction Nord-Ouest par rapport à celui-ci; *Beï-Chéhr*, qui lui donne son nom, est

1 Ces ruines ne peuvent être celles de Laranda, comme l'avait cru Olivier, trompé par des rapports inexacts quant à leur distance de Karaman. *Voyage en Perse et dans l'empire Ottoman*, t. III, p. 487, in-4; Add. Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 98 et suiv., et W. Hamilton, *Researches*, II, 319 et 323.

2 *Voyez* ci-dessus, p. 291.

3 W. Hamilton, vol. II, p. 346.

4 *Id.*, p. 331.

une petite ville située près de son extrémité Sud-Est, au point même où la rivière de Seïdi-Chèhr, ou *Seïdi-Chèhr-sou*, y débouche. Sur la côte orientale du lac, non loin de son extrémité nord, un lieu du nom de *Kéréli* représente évidemment l'ancienne *Carallia*. Il suit de là que le lac répond au *Coralitis*, ou *Caralitis Lacus* des auteurs grecs et latins, et que celui de Soghla doit représenter leur *Lacus Trogitis*. Les dépôts de coquilles d'eau douce qui gisent à une élévation considérable autour du lac de Beï-Chèhr, prouvent qu'à une époque ancienne ses eaux ont couvert une grande partie de la vallée dont il occupe le centre[1]. *Serki-Seraï* est une petite ville située sur la route directe de Kéréli à Konièh, à quatre lieues à l'Est de la première et à dix-huit à l'Ouest de la seconde.

Une marche de quatorze lieues dans la direction Nord-Ouest conduit de Kéréli à *Ialobatch*, en passant par le bourg de *Kara-Agatch*. Ialobatch est une petite ville de cinq à six cents maisons, près de laquelle M. Arundell a découvert le site important de l'ancienne Antioche de Pisidie, *Antiochia ad Pisidiam*. Elle est sur les bords d'une petite rivière qui va se jeter, à quelques lieues de là vers le Sud-Ouest, dans le vaste lac d'*Egherdır*, et à huit lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest de la ville d'Ak-Chèhr, dont elle est séparée par la chaine ardue du Sulthân-Dâgh[2].

Le lac d'Egherdir égale, s'il ne surpasse pas en étendue, celui de Beï-Chèhr. *Egherdír*, qui lui donne son nom, est pittoresquement située à la pointe Sud du lac, à douze lieues dans le Sud-Ouest de Ialobatch; c'est une ville turque qui ne renferme pas plus de cinq à six cents maisons[3]. Le lac est entouré de sites admirables, qui rappellent les plus riches paysages de l'Italie et de la Suisse. Deux langues de terre opposées qui le resserrent vers le milieu de son étendue le partagent presque en deux lacs distincts; le nom de *Hoïran* que porte sa partie septentrionale a trop de rapports avec celui de la ville pisidienne d'*Oroanda*, pour que cette ancienne place n'en fût pas voi-

[1] Will. Hamilton, vol. II, p. 347 sqq.

[2] Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, 1833, vol. I, p. 268 et suiv.; Will. Hamilton, I, 472.

[3] Richter, *Wallfahrten*, p. 362; Arundell, *Discoveries in As. Min.*, I, 329; Will. Hamilton, I, 478 et suiv.

sine. De futurs voyageurs en retrouveront peut-être les ruines. Une petite rivière qui vient de l'Ouest et se jette dans la partie occidentale du lac de Hoïran passe près d'un bourg nommé *Oloubourlou* qui occupe le site d'une autre ville de la Pisidie, *Apollonia Mordiæum* (1). Quelques traditions du pays sembleraient indiquer que les eaux du lac d'Egherdir, comme celles du lac de Soghla, ont eu aussi leurs périodes de disparition et de retour (2).

La ville moderne d'Isbarta, que nous avons mentionnée dans notre description du bassin pamphylien du Cestrus, est à huit lieues environ dans le Sud-Ouest d'Egherdir; à sept lieues au delà d'Isbarta dans l'Ouest-Sud-Ouest, on trouve une autre ville nommée *Bourdour*, qui renferme au moins vingt mille habitants, Turks et Grecs. Un lac de cinq lieues de longueur, sur une ou deux lieues de largeur, est voisin de la ville de Bourdour, qui lui donne son nom. Plusieurs rivières y versent leurs eaux; la plus considérable vient du Sud-Ouest et porte le nom de *Ghébrèn-tchaï*. La pointe Nord-Est du lac n'est qu'à six lieues dans le Sud-Est de Dinair et des sources du Méandre (3).

Des ruines considérables qui existent non loin de Bourdour y attestent l'existence d'une ville ancienne; mais la plus grande curiosité des environs de cette place, ce sont des excavations artificielles pratiquées dans les flancs d'une montagne à pic, et tout à fait analogues à celles que nous avons déjà signalées en si grand nombre dans diverses parties de la Grande Phrygie. Le lieu porte le nom de *Kadèkli*, et se rencontre sur la route d'Isbarta à Bourdour (4).

Le plus occidental de cette chaîne de lacs sans écoulement est celui de *Tchardak*. Son étendue est la même à peu près que celle du lac du Bourdour; il en est éloigné de quatre lieues vers le Nord-Ouest, et se trouve à quatorze lieues à l'Est de la

1 Arundell, *Discoveries in Asia Minor*, vol. I, p. 235.

2 W. Hamilton, I, 482.

3 Paul Lucas, 3e voyage, t. I, p. 244; Koehler, dans Leake, p. 137; Arundell, *Visit to the Seven Churches of Asia* (1er voyage), p. 147; Id., *Discoveries in Asia Minor* (2e voyage), vol. II, p. 98; W. Hamilton, *Researches*, vol. I, p. 492.

4 Hamilton, *l. c.*, p. 493.

ville de Degnizli et des ruines de Laodicée. Ses eaux bitumineuses et fortement salées lui ont fait aussi donner par les Turks le nom d'*Adji-Gheul*, le Lac Amer. Les eaux du lac de Bourdour paraissent offrir les mêmes qualités délétères, que les anciens ont en effet signalées dans plusieurs lacs de cette région autrefois travaillée par les feux souterrains [1].

§ IV.

Région Sud-Est du Plateau, à la gauche, ou au Sud, du cours supérieur du Halys.

(Partie Sud-Ouest de la Cappadoce.)

Nous allons entrer dans la Cappadoce. Le territoire dont la description fait l'objet du paragraphe actuel, renfermé entre le Halys, le grand Lac Salé, les extrémités orientales du désert lykaonien, le Taurus de Cilicie et le bassin supérieur du Sarus, ce territoire, principalement composé de l'ancien canton de *Garsaura*, est surtout remarquable par les grands traits de sa configuration physique et par les curiosités naturelles dont il est rempli. C'est là que se dresse le mont Argée, la plus haute montagne de l'Asie-Mineure; c'est là que les voyageurs ont rencontré, au fond de vallées mystérieuses et de retraites inhabitées, ces créations fantastiques où la Nature semble avoir voulu défier tous les efforts de l'imagination humaine, en déployant, dans ces jeux de sa toute-puissance, un merveilleux de détails et un grandiose de proportions auxquels il n'est pas donné aux ouvrages de l'homme de pouvoir atteindre.

L'ancienne Cappadoce n'avait, nous le savons, qu'un très-petit nombre de villes; celle de *Tyana*, une des trois que Strabon y compte, était située dans ce canton. Les voyageurs en ont retrouvé les ruines près d'un lieu nommé *Kiz-Hissar*, le Château de la Jeune Fille, à douze lieues dans le Nord-Est

[1] Paul Lucas, 2e voyage, I, 308; *id.*, 3e voyage, I, 344; Will. Hamilton, I, 504.

d'Érégli, sur la grande route de Kaïsarièh [1]. Kiz-Hissar est presque aux portes de *Bor*, petite ville turque assez bien bâtie; une lieue et demie au delà on trouve *Nigdèh*, autre ville moderne de cinq à six mille habitants, Turks, Grecs et Arméniens. L'*Audabilis* des Itinéraires romains était un peu plus loin au Nord, où le nom s'en est conservé dans celui d'*Eski-Andava* [2]. La Cappadoce était autrefois renommée pour ses excellents chevaux; et de tous les cantons de la Cappadoce, celui-ci était réputé avoir les meilleurs haras [3].

C'est ici que commençait la *Garsauritide* avec ses merveilles géologiques et ses innombrables monuments de ce qu'on pourrait nommer l'époque troglodytique. Nulle part en effet dans l'Asie-Mineure, même dans la Phrygie centrale où nous en avons signalé de si remarquables, les excavations pratiquées à main d'homme dans les rochers ne sont aussi nombreuses que dans cette partie du Plateau qui s'étend du pied du Taurus au Halys, entre le grand Lac Salé et le mont Argée.

Déjà on en trouve de très-curieuses dans la vallée du Beïassou, affluent de la pointe méridionale du Lac Salé, entre Eski-Andava et Ak-Seraï. Le lieu où ces premières excavations ont été rencontrées se nomme *Ghelvédérèh* [4]; il est voisin de ruines assez considérables désignées dans le pays sous l'appellation de *Viran-Chèhr*, et dans lesquelles un voyageur a cru reconnaître le site de *Nazianzus*, la patrie célèbre de saint Grégoire [5]. Le *Hassân-Dagh*, montagne conique dont le sommet reste toujours couvert de neige, s'élève immédiatement au-dessus de Viran-Chèhr et de Ghelvédérèh, et domine, d'une hauteur de plus de deux mille cinq cents mètres, toute la contrée environnante [6].

[1] Leake, *Tour in Asia Minor*, p. 61, in-8; Kinneir, *Journey*, p. 115; Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 300 et suiv.

[2] On sait que le terme *esky*, si fréquemment usité en Turquie dans les dénominations géographiques, signifie *vieux*.

[3] Kinneir, p. 112; Will. Hamilton, II, 296 sq. Nemesianus, dans son poëme sur la Chasse, décrit la race des chevaux cappadociens : *Cynegeticon*, v. 243 et suiv.

[4] W. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 300.

[5] Will. Hamilton, *Researches*, vol. II, p. 228.

[6] Ainsworth, *l. c.*, p. 305.

Mais les roches excavées de Ghelyédérèh ne sont rien auprès des cryptes merveilleuses de la vallée déserte de *Soanli* et de celles de la vallée d'*Urgub*. La première est à dix lieues dans le Nord d'Eski-Andava, sur la route de Kaïsarièh; la seconde est à une distance à peu près égale de Soanli vers le Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues au sud du Halys. Nous ne répéterons pas ici la description que nous avons donnée de ces localités tout à fait extraordinaires, en racontant les courses des voyageurs qui les ont visitées [1]. Nous ajouterons seulement que les mêmes agents naturels qui ont découpé en une multitude d'aiguilles coniques, dont quelques-unes ont une grande élévation, l'agglomérat volcanique à base de ponce qui forme le sol de la vallée d'Urgub, ont enfanté des pyramides tout à fait semblables, quoique moins nombreuses, dans les terrains analogues de Kirk-In et d'In-Eughi, voisins d'Afioum Kara-Hissar et de Koutaïèh [2]. Les étonnantes formations de la vallée d'Urgub s'étendent dans une longueur de sept heures de marche.

La ville d'*Urgub*, dont l'origine ne remonte pas au delà du moyen âge, paraît avoir eu pour premiers habitants des nomades qui abandonnèrent leurs tentes pour les chambres creusées depuis une époque immémoriale dans les innombrables cônes de la vallée. Chacune des maisons d'Urgub n'a été dans l'origine qu'une grotte de même nature. On s'est contenté d'en élargir les portes et d'y construire une façade. Les maisons sont superposées les unes aux autres; on y arrive par des sentiers taillés en zigzag, et bien souvent la terrasse d'une maison sert de cour à la maison supérieure. La ville commande l'entrée de la vallée des Cônes; non loin de là coule un ruisseau qui va se jeter dans le Halys [3]. Urgub est à douze ou quatorze lieues dans

[1] Ci-dessus, p. 284 et suiv., pour la description des merveilles de la vallée de Soanli par M. Will. Hamilton; et p. 233, pour la description de la vallée d'Urgub et de ses cônes de pierre ponce, par M. Charles Texier. Add. pl. 89 à 93 de sa *Description de l'Asie-Mineure*, et Will. Hamilton, II, 250.

[2] Ch. Fellows, 1er voyage, 1838, p. 128 et suiv.; Will. Hamilton, vol. I, p. 460.

[3] Ch. Texier, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. X de la 2e série, 1838, p. 371. Comp. Will. Hamilton, vol. II, p. 253.

l'Ouest de Kaïsarièh, et à quatre au Sud de la rive gauche du fleuve. Tout l'espace qui s'étend à l'Ouest et à l'Est dans une longueur de près de vingt-cinq lieues, d'un côté jusqu'aux montagnes qui ferment le bassin du Halys en avant de Kodj-Hissar et du Lac Salé, de l'autre jusqu'à Indjèh-sou et aux approches du mont Argée, n'est pour ainsi dire qu'une suite ininterrompue d'excavations semblables creusées dans le flanc des collines à contexture poreuse dont tout ce pays est composé [1]. *Neou-Chèhr*, ville assez importante située à quatre lieues à l'Ouest d'Urgub et à la même distance du Halys, en est entourée de toutes parts; il y a aussi de curieuses formations naturelles vers *Yarapason*, autre ville située sur le Halys même à cinq lieues dans le Nord de Neou-Chèhr. De vastes plaines qui s'étendent au Midi de cette dernière ville sont nommées les plaines de *Mal 'A'kob*, d'un lieu de ce dernier nom qui s'y rencontre. Cette dénomination n'est autre que la transcription arménienne du nom de Saint-Jacques, Mar Yakob [2].

Dévéli-Kara-Hissar, que nous avons laissée derrière nous, n'est qu'une assez pauvre place de six à sept cents maisons, voisine des merveilles de la vallée de Soanli; il y a, sur une colline, un vieux château d'où la ville a pris son nom [3]. *Indjèh-sou*, sur la route directe d'Urgub à Kaïsarièh, et à huit lieues Nord de Kara-Hissar, n'a guère plus d'importance; elle est assise au pied même du mont Argée du côté du Nord-Ouest, dans un profond ravin resserré par de hauts escarpements. Un ruisseau qui vient du Sud-Ouest traverse la ville et va se perdre dans des marais. Le Halys coule à quatre ou cinq lieues plus au Nord [4].

De tous les points de la contrée curieuse que nous venons de parcourir, le mont Argée, *Ardjèh-Dâgh*, comme le nomment les Turks, montre à l'horizon sa gigantesque masse aux flancs noircis, surmontée d'un éclatant diadème de neiges éter-

[1] Will. Hamilton, II, 242 sqq., et 256; Will. Ainsworth, *Journal of Geogr. Soc. of London*, X, 289 et suiv.

[2] W. Ainsworth, *ibid.*, p. 300.

[3] Callier, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, t. III de la 2ᵉ série, 1835, p. 258; Will. Hamilton, vol. II, p. 284 et 293.

[4] Callier, *l. c.;* Will. Hamilton, II, 256.

nelles [1]. *Kaïsarièh*, l'antique capitale de la Cappadoce, la *Mazaka*, ou plutôt *Majak'h*, de la géographie indigène antérieure à la conquête romaine, la *Cæsarea* de l'époque des empereurs, est, comme Indjèh sou, au pied même de l'Argée, du côté du Nord. Elle peut renfermer de quarante à cinquante mille habitants, Turks, Arméniens et Grecs : le nombre de ceux-ci n'excède pas deux à trois mille. On chercherait en vain dans la ville un monument des temps classiques ; on y voit une petite citadelle entourée de fossés qui n'existait pas du temps de Strabon, et qui semble devoir être l'ouvrage des Sarrasins [2]. La plaine où est bâtie Césarée est arrosée par plusieurs ruisseaux dont les eaux réunies vont, non loin de là, se perdre dans le Halys [3].

Au rapport des habitants du pays, — car les explorateurs européens n'ont pas encore pénétré dans cette direction, — en s'avançant dans l'intérieur vers le Sud-Est de Kaisarièh, on trouve de curieuses grottes sculptées semblables à celles qui se voient en si grand nombre dans la Garsauritide. Ce sont là les seuls monuments de cette terre ingrate. Comprimés par un ciel rigoureux, presque isolés dans leurs froides vallées et sur leurs tristes plateaux, restés ainsi de tout temps en arrière des civilisations environnantes, et d'ailleurs privés des matériaux qui servent aux constructions monumentales, les Cappadociens n'ont jamais connu la culture des arts, cette gloire et cette parure immortelles des contrées plus heureuses que baigne la mer Égée.

1 *Voyez* ci-dessus, 274 et suiv., le récit de l'ascension que M. Will. Hamilton a faite jusqu'au sommet de l'Argée. C'est jusqu'à présent le seul voyageur qui y soit parvenu.

2 Paul Lucas, 2e voyage, t. I, p. 273 ; Callier, *l. c.*, p. 258 ; Will. Hamilton, vol. II, p. 267 ; Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 189.

3 A ce sujet, voyez la page 386 de notre volume précédent.

§ V.

Région Nord-Est du Plateau.
Pays enveloppé par le cours du Halys, et borné au Nord par le bassin de l'Iris.

(*Partie septentrionale de la Cappadoce.*)

Parmi tant de contrées de la Péninsule dont nous n'avons qu'une connaissance imparfaite, celle-ci est jusqu'à présent une des plus mal connues. A l'exception de quelques lignes suivies par un petit nombre de voyageurs, toute cette partie de l'ancienne Cappadoce qui s'étend au Nord du Halys, dans une étendue de plus de cinquante lieues de l'Ouest à l'Est sur une largeur de près de trente, a été à peine aperçue; il y a là de très-grands espaces que n'a jamais touchés le pied d'un Européen. Mais aussi ce pays élevé paraît-il être encore plus triste et plus nu, et ses habitants plus grossiers et plus misérables qu'au Midi du Halys. C'est dans cette partie seulement de la Natolie que l'on rencontre des maisons creusées sous terre, le toit seul s'élevant de quelques pieds à peine au-dessus du sol : véritables tanières où hommes, femmes, enfants et bestiaux sont enfouis pêle-mêle dans un espace de quelques pieds carrés, et qui rappellent les misérables cabanes souterraines des parties les plus froides et les plus pauvres de la haute Écosse. Nombre de villages sont construits de cette façon (1).

C'est à peine si dans cette grande étendue de pays, principalement formée de vastes plaines coupées çà et là de rangées de hauteurs, et qui n'ont que très-peu de rivières, nous avons à citer trois à quatre lieux notables. *Sivas*, la capitale de la province et qui fut longtemps la résidence d'un pacha turk, compte cependant, au rapport d'un voyageur moderne, environ

1 Poullet, *Nouvelles Relations du Levant*, 1658, cité ci-dessus, p. 78; Gardane, *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse*, 1807, p. 17; Aucher Éloy, *Relations de voyages en Orient*, 1831, p. 73; W. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 288, etc.

quarante mille habitants, Arméniens ou Turks [1]. Les maisons, toutes bâties en terre, sont d'une apparence misérable. Les rues, étroites et tortueuses, se changent en cloaques dès qu'il pleut, et l'on n'y voit d'autre édifice que sa double citadelle, ouvrage des sultans Seldjoukides, et trois écoles publiques de la même époque qui tombent en ruines. La ville a succédé à l'ancienne *Sebaste*, dont elle conserve le nom altéré par la prononciation turque; elle est située près de la droite du Halys ou Kizil-irmak, à vingt ou vingt-cinq lieues des sources du fleuve, à cinquante environ de Kaïsarièh vers le Nord-Est, sur la grande route d'Erzeroum, et à vingt de Tokat au Sud-Sud-Est. Dans les montagnes qui sont au Nord de Sivas, on retrouve des excavations semblables à celles de la basse Cappadoce [2].

De Sivas, le Halys coule pendant plus de soixante lieues sans qu'une seule ville s'élève sur sa rive droite. *Moudjour*, la première que l'on y rencontre, n'est qu'une bourgade de cinq à six cents maisons, à onze lieues vers le Nord-Nord-Ouest de Yarapason, sur la route d'Angora à Kaïsarièh [3]. *Kir-Cher*, à quatre lieues plus bas et à deux de la rive droite du fleuve, est un peu plus importante. Tout ce pays, comme celui qui s'étend vers le Sud sur l'autre rive du Halys, est plein de montagnes excavées; on y trouve même encore des populations entières qui n'ont d'autres demeures que ces grottes.

Un nouvel intervalle de cinquante à soixante lieues, en continuant de descendre la vallée du Halys qui a pris ici sa direction générale au Nord, sépare Kir-Chèhr de la première ville que l'on retrouve aux environs de la rive droite : cette ville est *Tchouroum*, place turque de huit à dix mille habitants. Elle est entre le Halys et Amasièh, à vingt lieues dans l'Ouest de cette dernière ville, et à neuf du fleuve. A une journée vers le Sud de Tchouroum, il y a d'anciennes ruines de l'époque romaine, désignées dans le pays sous le nom de *Kara-*

[1] Eug. Boré, *Mémoires et Correspondance d'un voyageur en Orient*, 1838, t. I, p. 363. Sestini, en 1781, ne donnait à Sivas que quinze mille habitants (*Voyage à Bassora*, p. 63.)

[2] Eug. Boré, *op. cit.*, p. 348.

[3] Will. Ainsworth, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 288.

Hissar [1]. Le canton de Tchouroum répond à peu près à la portion de la Galatie qui s'étendait à l'Orient du Halys et qu'occupaient les Trocmes.

Leur capitale était *Tavium*, que l'on trouve aussi nommée *Tavia*, au nombre pluriel; l'emplacement de cette ancienne ville est encore incertain, les Itinéraires romains ne fournissant pas à cet égard d'indications suffisamment précises, et nulle inscription jusqu'à présent n'étant venue fixer ce point douteux [2]. Au surplus, quelque intérêt archéologique qui puisse s'attacher à cette découverte, un intérêt bien plus grand a été excité par celle que M. Texier a faite dans le même canton, à deux journées de Tchouroum vers le Sud-Sud-Ouest, près du village de *Boghaz-keuï*, de ruines très-remarquables portant le cachet de l'époque romaine, et, non loin de ces ruines, de bas-reliefs assyriens ou médo-persans sculptés sur la face des rochers [3]. *Yeuzghât*, la seule ville de quelque importance qui existe dans les parties intérieures du pays, est une place turque de fondation toute récente; son origine ne remonte pas au delà des premières années du siècle actuel [4]. Elle est située à vingt lieues au Sud de Tchouroum, sur la route directe de Kaïsarièh, à quarante environ de Tokat dans l'Ouest-Sud-Ouest, et à quarante-cinq en droite ligne à l'Ouest de Sivas.

§ VI.

Bassin de l'Euphrate.

(*Petite Arménie.*)

Le voyageur qui vient de quitter Sivas s'est avancé à peine d'une journée de marche dans la direction de l'Est, qu'il voit le pays changer rapidement de nature et d'aspect. Des vallées pro-

[1] Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. I, p. 378.

[2] *Voyez* ci-dessus, p. 231.

[3] Ch. Texier, *Descript. de l'Asie-Min.*, t. I, p. 209 et suiv., et pl. 72 à 83; et ci-dessus, p. 231.

[4] Kinneir, *Journey*, 1813, p. 90; Brant, dans le *Journal of Geogr. Soc. of London*, vol. VI, p. 217.

fondes et verdoyantes, où de nombreux torrents roulent bruyamment leurs eaux rapides, succèdent aux tristes steppes du plateau cappadocien. Les villages, devenus plus nombreux, donnent une nouvelle vie au paysage ; on ne rencontre plus ici ces misérables habitations creusées sous terre pour échapper au froid, et qui durant huit mois de l'année restent ensevelies sous les neiges. On est entré dans le bassin de l'Euphrate. L'étroite zone qui, en Asie-Mineure, appartient à ce bassin, forme, nous l'avons dit précédemment [1], un plan rapidement incliné depuis les bords extrêmes du Plateau qui regardent l'Orient, jusqu'au lit du fleuve. Et ce n'est pas seulement le pays qui a pris un nouveau caractère, grâce à une meilleure exposition et à une moins grande élévation au-dessus du niveau des mers : la population et la langue ont changé comme le pays. Jusqu'à Sivas, on n'entend guère parler que le turk, dans les villes comme dans les campagnes ; à partir de Sivas, la langue qui domine c'est l'arménien [2]. La masse de la population des vallées tributaires de la droite de l'Euphrate est en effet d'origine arménienne ; et c'est de là que ces pays furent connus dans l'antiquité romaine sous la dénomination d'*Armenia Minor*. Dès les plus anciennes époques, les Arméniens s'étendirent beaucoup plus loin à l'Ouest dans la direction du Halys inférieur : mais ils n'y formèrent que des établissements isolés, au milieu de peuples différents d'origine et d'idiome ; au lieu que de tout temps ils constituèrent le fond de la population des contrées voisines de l'Euphrate, jusqu'au mont Amanus.

Autant sont monotones et nues les terres que le Halys traverse dans une partie au moins de son cours supérieure, autant les rives que baigne l'Euphrate sont variées et pittoresques. C'est quand nous décrirons l'Arménie, que nous aurons à remonter jusqu'aux énormes montagnes où il a ses sources ; il nous suffit de rappeler quant à présent que des deux branches principales dont il se forme la plus septentrionale vient d'Erzeroum, et qu'à moins de vingt lieues ou environ deux journées de marche

[1] Ci-dessus, chap. I, § II.

[2] Eug. Boré, cité ci-dessus, p. 307. Comp. Moltke, *Briefe über die Turkei*, 1835, p. 209.

au-dessous de cette place, elle commence à servir de frontière à l'Asie-Mineure. Le premier endroit notable que le fleuve y baigne est *Erzinghian*, petite ville de trois mille feux dont un tiers seulement appartient à des familles arméniennes, le surplus des habitants étant turks. Les hauteurs dont elle est environnée laissent entre elles et le fleuve un espace assez étendu, où l'on voit reparaître le pêcher, le mûrier, le cotonnier, la vigne et le figuier, tous arbres étrangers aux hautes et froides plaines de la Cappadoce [1].

L'Euphrate, dans cette partie de son cours, est encaissé par d'âpres montagnes, éloignées ici de quelques lieues à peine, et qui forment comme la charpente de cet isthme élevé par lequel, nous l'avons dit précédemment (ch. I, § II), le grand Plateau de l'Asie-Mineure se rattache au plateau de l'Arménie. Ces montagnes, tant du côté de l'Euphrate que vers la côte pontique, sont couvertes de sombres forêts de pins et de sapins. Les habitants en sont pauvres et peu nombreux; leur principale industrie est d'extraire de ces arbres de la résine ou du goudron. Ils passent les longues soirées d'hiver à filer du lin, à fumer et à écouter des contes. Durant ce temps, un de leurs enfants tient à la main une espèce de flambeau, le mécha'l, sur lequel il entretient un feu clair au moyen de quelques éclats de bois résineux. Ces montagnards, de même que ceux des parties intérieures des Alpes et des Apennins, n'ont pas d'autre manière de s'éclairer pendant la nuit [2].

Au-dessous d'Erzinghian, l'Euphrate, resserré entre des rives abruptes, coule au fond d'un étroit défilé. Bientôt on arrive au confluent d'une assez forte rivière nommée le *Kumer-tchaï*, que l'on croit être la même qui passe à *Devrighi*. Cette bourgade, qui représente évidemment la *Téphrikê* des auteurs du Bas-Empire, est située dans l'intérieur des terres sur la route directe de Sivas à Erzinghian, à cinq journées de marche, ou quarante lieues environ, dans l'Ouest de cette dernière ville, et à quatre journées à l'Est-Sud-Est de la première. Le canton de

[1] Amédée Jaubert, *Voyage en Perse et en Arménie*, 1805, p. 114; Brant, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VI, p. 202.

[2] Améd. Jaubert, p. 114; Ch. Texier, Itinéraire de Tarse à Trébizonde, dans la *Revue française*, t. VI, p. 350.

Dévrighi est dans sa plus grande partie un pays de montagnes; mais comme il est bien arrosé, partout où les vallées en sont praticables on y remarque avec intérêt des efforts de culture qui prouvent l'activité industrieuse de la population. Cette population, nous l'avons dit, est arménienne d'origine et chrétienne de religion [1].

Kémakh, petite ville de quatre cents maisons, est sur la rive gauche ou orientale de l'Euphrate, un peu au-dessous du confluent du Kumer-tchaï; *Eghïn* ou *Aïghïn*, à deux journées au-dessous de Kémakh, est assise sur la rive droite, pittoresquement étagée en amphithéâtre au flanc d'une colline dont le fleuve baigne le pied. Des jardins descendent par une pente douce jusqu'au bord de l'eau; toutes les maisons sont entourées de vergers, et les minarets des mosquées se mêlent à la verdure des trembles et des hauts peupliers. La ville compte environ deux mille familles turques et sept cents arméniennes. La campagne environnante, fertile et bien cultivée, est pleine de gros villages, dont les nombreux jardins s'échelonnent le long des pentes escarpées des hauteurs. Rien de plus frais et de plus riant que l'ensemble de ce charmant paysage, qui contraste d'une manière si frappante avec la triste monotonie du Plateau [2].

Un pays profondément coupé de ravins étroits et de côtes escarpées sépare Eghïn de la ville d'*Arabkir*. Plus considérable qu'aucune des places précédentes, Arabkir ne renferme pas moins de six mille maisons, dont douze cents arméniennes et les autres turques. C'est l'*Arabraké* des chroniques du Bas-Empire; mais elle s'est depuis lors beaucoup agrandie. Elle est à près de quatre lieues à l'Ouest des rives de l'Euphrate, sur un torrent qui va plus loin se jeter dans le fleuve. Arabkir s'étend en forme de croissant autour d'une montagne volcanique, dont le cratère est d'une parfaite conservation. Tout le pays avoisinant est d'origine ignée; jusque là, l'Euphrate

1 Otter, *Voyage en Perse*, t. II, p. 303 et suiv.; Russell, dans l'*United Service Journal*, n° CXLIV, p. 302.

2 Brant, dans le *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, VI, 204; Ch. Texier, dans la *Revue française*, VI, 348. Add. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 189.

depuis sa source n'avait traversé que des terrains calcaires [1].

C'est à huit lieues environ au-dessous d'Arabkir que l'Euphrate d'Erzeroum se réunit à l'autre branche du fleuve, qui vient de l'Est sous le nom de Mourad-tchaï. La première, quoique connue sous le nom de *Frat*, est plus communément désignée dans le pays sous celui de *Kara-soû*, l'Eau Noire. Les deux branches réunies gardent le nom de *Mourad* jusqu'à Bir, au-dessous de Sumeïsat; à partir de Bir, le nom de *Frat* — c'est la forme indigène de notre mot Euphrate — est d'un usage de plus en plus général, et bientôt il devient exclusif [2].

Laissant à gauche le bourg de *Kéban-Mâdèn*, situé à l'Orient du fleuve à deux lieues au-dessous du confluent du Mourad, et à peu près exclusivement habité par des mineurs employés à l'exploitation des gîtes de fer et de plomb argentifère que possède ce canton, on arrive, après avoir parcouru vingt-deux lieues d'un pays d'origine volcanique comme les environs d'Arabkir, au confluent du *Tokmah-sou*, grosse rivière qui vient de l'Ouest. Cette rivière est désignée dans les anciens auteurs sous la dénomination de *Melas*, ou Rivière Noire. Elle prend naissance, à deux journées de marche à l'Est de Kaïsarièh, dans le haut pays où le Sarûs a aussi sa source, et elle parcourt, avant d'atteindre l'Euphrate, une vallée profonde au milieu de cantons montagneux. La vallée du Tokmah-sou a deux endroits notables, *Gouroùn* et *Dérendèh*, petites villes fréquemment visitées, parce qu'elles se trouvent sur la ligne de communication la plus habituellement suivie entre Kaïsarièh ou Sivas et *Malatïah*.

Cette dernière ville, située à deux lieues au Sud du confluent du Tokmah-sou dans l'Euphrate, est au milieu d'une grande plaine que traversent de nombreux ruisseaux. Son origine n'est pas très-ancienne; sous Trajan, au commencement du deuxième siècle, ce n'était qu'un camp retranché, où les légions qui faisaient la guerre en Arménie prenaient leurs quartiers d'hiver. Mais peu à peu il se construisit à l'entour du camp des marchés, des temples et d'autres édifices, qui lui donnèrent l'étendue

[1] Brant, p. 205; Ch. Texier, p. 348; Saint-Martin, p. 189.
[2] Brant, *l. c.*, p. 206. Comp. Texier, *Revue franç.*, p. 347.

et l'importance d'une ville. Cette ville fut élevée par la suite au rang de capitale de la Mélitène, et elle en prit le nom. Dans le moyen âge, à l'époque de l'irruption des peuples musulmans, elle fut fréquemment assiégée, et plus d'une fois prise et reprise. Tant de vicissitudes et d'invasions durent y laisser des traces déplorables des malheurs de la guerre. Comme ces vieux soldats mutilés par le fer des batailles, Malatiah ne présente plus en effet que les tristes restes de sa grandeur passée. Tous les monuments de l'époque romaine ont disparu depuis longtemps; ni les mosquées arabes, ni les écoles des Seldjoukides, toute cette riche architecture des sultans d'Iconium qui avaient orné cette ville à l'égal de leur métropole, aucun de ces beaux monuments de la religion musulmane n'a échappé, plus que les églises chrétiennes au fer et à la torche des Musulmans. Malatiah n'est plus littéralement qu'un monceau de ruines au milieu desquelles on compte à peine deux cents maisons habitées. Au reste, une ville nouvelle s'est formée sous le nom d'*Aspuzi*; dans une situation infiniment plus fraîche et plus agréable, à une lieue environ plus haut dans le Sud-Ouest; et cette nouvelle résidence augmente chaque jour en importance et en population [1].

Au-dessous du confluent du Tokmah-sou, l'Euphrate décrit un vaste coude très-sinueux; et tout l'espace que ce coudé embrasse, au Midi de Malatiah, est rempli de montagnes difficiles coupées de profondes vallées, au fond desquelles les torrents se précipitent bruyamment vers le fleuve. L'Euphrate lui-même, dans une grande partie de cet espace, coule dans un lit resserré entre des rives élevées, semblables, sur certains points, aux ravins les plus sauvages de l'intérieur des Alpes. Les historiens et les géographes orientaux, qui ont décrit ce canton tel qu'il était il y a six ou sept siècles, y nomment un grand nombre de villes et de châteaux [2]; plusieurs de ces châteaux et de ces villes ont été revus et mentionnés par les récents

[1] Adr. Dupré, *Voyage en Perse*, 1807, t. I, p. 55; Brant, *l. c.*, p. 211; Ainsworth, dans le *Journ. of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 320; Ch. Texier, dans la *Revue française*, t. VI, p. 345, et ci-dessus, p. 245; Moltke, *Briefe über die Turkei*, p. 219.

[2] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 191 et suiv.

voyageurs. *Isogli* et *Gherghèn* sont assises sur la rive droite ou occidentale du fleuve; *Adïamân* ou *Hesn-Mansoûr*, *Pelvéré*, *Béhesné* ou *Besni*, sont dans les vallées intérieures (1). L'ancienne *Samosata*, qui fut autrefois la capitale du royaume de Comagène, existe encore aux bords du fleuve sous le nom légèrement altéré de *Samsat* ou *Sumeïsat*, précisément au Midi de Malatïah; mais ce n'est plus qu'une place de peu d'importance, la dernière que l'on rencontre avant d'atteindre la limite des pays natoliens du côté de la Syrie (2).

1 W. Ainsworth, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. X, p. 326 et suiv.

2 *Voyez* ci-dessus, p. 370.

CHAPITRE IX.

DESCRIPTION DES ILES DE L'ASIE-MINEURE.

§ Ier.

Iles de la mer Égée.

Un coup d'œil rapide sur les îles qui entourent à l'Ouest et au Sud la Natolie, et que l'on regarde comme dépendantes de la Péninsule, terminera notre description. La première que l'on rencontre à l'issue de l'Hellespont est celle de *Ténédos*, qu'un canal de moins d'une lieue et demie sépare de la côte troyenne. L'île est de peu d'étendue, et elle doit sa plus grande célébrité aux vers d'Homère et de Virgile. Aujourd'hui, sa population compte plus de Turks que de Grecs. La petite ville de *Ténédos* s'élève sur la côte septentrionale; son port est étroit et peu sûr. Ténédos produit peu de grains et peu de fruits; mais ses coteaux sans verdure conviennent à la vigne, et elle a en effet d'excellents vignobles. C'est la seule richesse du pays (1).

Mytilini ou *Mytilène*, la *Lesbos* des anciens, s'étend à quelques heures de navigation au Sud de Ténédos, vis-à-vis du golfe d'Adramytti. C'est la plus grande des îles asiatiques de l'Égée; elle n'a pas moins de vingt lieues entre ses deux caps les plus éloignés. Un golfe spacieux de sa côte méridionale s'y enfonce profondément dans les terres et partage l'île en deux parties presque égales. Le bourg de *Kalonia*, dans une plaine de deux lieues d'étendue au fond de ce golfe, est entouré de cotonniers, de champs cultivés et de plantations d'oliviers. Mais

(1) Chandler, *Voyage en Asie-Mineure*, t. I, p. 84 sqq., trad. franç.; Le Chevalier, *Voyage à la Troade*. t. I, p. 216; Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, t. I, p. 260; in-4.

les terrains marécageux qui bordent le rivage répandent dans l'air un germe meurtrier de maladies endémiques. Dans la partie occidentale de l'île, on trouve le port *Sigri*, non loin des ruines d'*Eresos*. *Molivo*, sur la côte septentrionale, occupe le site de *Methymna*; à une lieue de Molivo, *Petra* est un port avec un village du même nom, qui lui vient d'un gros rocher isolé. *Métélin*, la capitale de l'île, est sur la côte orientale; elle a gardé son ancien nom de *Mytiléné*. C'est une ville de six à sept mille âmes, où les Turks sont plus nombreux que les Grecs. Elle est dominée à l'Ouest par des montagnes du haut desquelles le voyageur voit se dérouler autour de lui un vaste et beau panorama. A ses pieds, la ville se déploie avec ses deux ports, toujours animés par le mouvement des bateaux pêcheurs, des galères grecques et des navires européens; puis la vue s'étend sur le canal, semblable à un large fleuve semé d'îles sans nombre, qui sépare Lesbos de la terre ferme, et au delà du canal, sur les montagnes boisées et les vallées verdoyantes du continent. Du côté opposé, le regard plonge sur la baie profonde qu'on nomme le golfe *Yéro*, ou des Oliviers, que les hauteurs sur lesquelles on se trouve séparent de Mytilène, et qui doit son nom à la grande quantité d'oliviers qui en couvrent les bords. Cet arbre est avec la vigne la culture principale de l'île; dans l'intérieur, les montagnes se revêtent de pins, de chênes, de lentisques, d'arbousiers, de térébinthes, de myrtes et de diverses espèces de cistes, parmi lesquelles on distingue celle qui donne le ladanum. Le figuier et le platane bordent les eaux courantes. L'île n'a point de rivières; la saison des pluies y forme seule quelques torrents. Mais elle possède un grand nombre de sources dont les eaux sont assez abondantes pour arroser une partie des plaines, et procurer ainsi aux habitants des légumes, des herbages et des fruits. On comptait dans Lesbos, à la fin du dernier siècle, environ vingt mille Grecs de tout sexe et de tout âge, et on estimait qu'il pouvait y avoir un nombre à peu près égal de Turks, ce qui donnait à l'île une population de quarante mille habitants[1]. Nous n'avons pas à cet égard de données plus ré-

1 Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque de la Grèce*, t. I, p. 81; Le Chevalier, *Troade*, t. I, p. 223; Olivier, t. I, p. 166 et suiv.

centes. Par l'abondance de ses oliviers, la douceur de ses vins et la beauté de ses femmes, Lesbos peut lutter encore aujourd'hui contre les souvenirs de l'antiquité ; mais qui lui rendra les mâles accents d'Alcée et les chants passionnés de Sapho, ses deux poëtes illustres ? Qui lui rendra un Pittacus et un Théophraste, l'un qui mérita d'être compté au nombre des sept sages de la Grèce antique, l'autre qui fut le plus savant disciple et le plus digne continuateur du grand Aristote ?

Un peu moins étendue que l'île de Ténédos, celle de *Khio* n'en est éloignée, vers le Sud, que d'un intervalle maritime de dix de nos lieues communes. C'est par un usage vicieux que ce nom a pris dans la plupart de nos livres et sur nos cartes la forme de *Chio*, ou celle de *Scio ;* les Grecs modernes écrivent et prononcent *Khio*, de même que les anciens Grecs, *Khios*. Khio fait face à la grande presqu'île d'Érythrées, dont elle est séparée par un canal de quatre lieues dans sa plus grande largeur. Une chaîne de petites îles rocheuses, connues des anciens sous le nom principal d'*Ænussæ* et maintenant sous celui de *Spalmadores*, est répandue dans la partie Nord de ce détroit. Au Midi de cet archipel, sur la côte orientale de l'île, la ville de *Khio*, plus communément désignée sous le nom vulgaire de *Castro*, ouvre son port où affluaient autrefois de nombreux navires et un commerce actif, mais que la négligence des Turks a laissé se combler en partie par les sables que la mer y pousse. Une citadelle élevée par les Génois domine le port ; la ville elle-même est grande et bien bâtie. Ses maisons, construites par les Vénitiens et les Génois au temps de leur domination successive, ont une élégance et des agréments que l'on ne rencontre dans aucune partie du Levant.

Ce serait d'ailleurs vainement qu'on chercherait dans la ville moderne des vestiges de la ville antique : le temps et la main des hommes ont à peu près tout détruit. Il est néanmoins encore un monument des temps anciens dont l'île se glorifie ; c'est celui que l'on nomme l'*École d'Homère*. A une lieue environ au Nord de la ville, au pied d'une colline autrefois nommée le mont *Æpos*, on trouve, non loin du rivage, une roche calcaire dont le sommet est taillé en plate-forme. Cette roche peut avoir vingt pieds de diamètre. Une banquette en couronne la circonférence ;

au centre est un bloc de forme carrée qui s'élève du rocher à un pied et demi de hauteur, et qui porte sur chacune de ses faces la figure sculptée d'un sphinx, fort endommagée par le temps. Tel est ce monument que les habitants regardent comme le lieu où Homère instruisait et charmait ses compatriotes; car ils sont persuadés que Khio avait vu naître le grand poëte.

Une autre curiosité de l'île est un lieu nommé *Sclavia*, à plus de deux lieues au Sud de la capitale. Une eau vive, abondante et fraîche sort du pied de quelques rochers calcaires, et va plus bas arroser des jardins. Ce lieu, véritablement pittoresque, est en vénération dans le pays. On attribue à ses eaux une infinité de vertus, et l'on croit que c'est là que venait se baigner Hélène, lorsqu'elle habitait l'île.

Le voyageur Olivier, à la fin du dernier siècle, comptait dans l'île soixante-huit villages, tous habités par des Grecs; elle n'a pas d'autre ville que celle de *Khio*. Plusieurs de ces villages ont gardé le nom des lieux mentionnés par les anciens auteurs, Le *Port Dauphin* et *Kardamyla*, sur la côte orientale, rappellent *Delphinium* et *Kardamilè*; l'ancien *Bolissus* se retrouve dans *Volisso*, sur la côte occidentale; et, vers l'extrémité Sud, *Phanum* garde le nom de *Fana*.

L'intérieur de l'île est coupé de plusieurs chaînes de montagnes arides; mais les vallées, qu'arrosent un grand nombre de ruisseaux, sont presque partout susceptibles de culture, quoique en général de médiocre qualité. La partie Sud, moins montueuse que celle du Nord, est aussi plus généralement mise en valeur, et la population y est plus considérable. Le voyageur que nous avons déjà cité portait l'ensemble de la population de Khio, d'après les registres du gouvernement, à cent dix mille habitants. La capitale seule en comptait trente mille, dont seulement trois mille cinq cents Turks. Nulle part dans le Levant on ne rencontre de terres aussi bien cultivées, ni autant d'activité et d'industrie que dans cette île, restée presque entièrement grecque au milieu des îles et des contrées environnantes où la population indigène s'est presque annulée au contact des Ottomans. Il n'est pas dans l'île de terrains si arides dont le Khiote industrieux n'ait su tirer quelque parti; néanmoins les récoltes en

blé, en vin, en huile et en légumes ne suffisent pas à la consommation locale. La richesse des propriétaires, ce sont leurs fruits délicieux, orangers, citrons, limons, cédrats, figues, grenades, amandes, etc., dont on recolte des quantités immenses et dont il se fait de grandes exportations; c'est la soie et le coton qui alimentent en partie les manufactures de la ville; ce sont enfin les résines que l'on extrait par incision du térébinthe et surtout du lentisque. Ce dernier arbre donne ce *mastic* si renommé dans tout le Levant, et dont les femmes grecques, de même que les turques, les arméniennes et les juives, font un si grand usage, dans la persuasion où elles sont que cette substance, qu'elles mâchent presque continuellement comme les femmes de l'Asie-Orientale le bétel, entretient la blancheur de leurs dents, donne à la bouche une odeur agréable, fortifie l'estomac et porte à la poitrine des émanations balsamiques très-salutaires. Plus de vingt villages n'ont pas d'autre industrie que l'extraction et la préparation du mastic; et ce sont les plus peuplés et les plus riches. Telle est l'importance de ce produit, que les Turks ne connaissent guère Khio que sous le nom de *Sakis Adassi*, l'Ile au Mastic, et que de nombreux priviléges furent autrefois concédés aux Grecs de Khio, par le gouvernement ottoman, en considération de cette substance recherchée dont l'île devait avant tout approvisionner le sérail.

Le contraste frappant que les voyageurs ont signalé entre les Grecs de Khio et ceux des autres parties de l'Asie Ottomane, est un vivant exemple de l'influence que les institutions et les lois exercent sur les mœurs, le caractère et l'industrie de l'homme. Un étroit bras de mer semble séparer ici deux mondes différents. En Natolie, nous avons vu le Grec courbé sous le joug d'un abrutissant despotisme, et nous l'avons trouvé unissant la timidité craintive à l'ignorance, l'astuce à la grossièreté, la superstition à la misère : il jouit ici par comparaison d'une véritable liberté, et nous le voyons probe, civil, hardi, industrieux, actif, spirituel, instruit et riche. Ce qui distingue particulièrement les habitants de Khio, c'est un penchant décidé vers le commerce, c'est le goût des arts et l'esprit d'entreprise; c'est aussi une humeur enjouée, plaisante, épigrammatique, tournant parfois à la gaieté folle et au burlesque; d'où est venu

cet adage de l'Archipel : il est aussi rare de trouver un Khiote sage qu'un cheval vert.

Les femmes de Khio sont particulièrement renommées pour la beauté de leurs traits et les charmes de leur personne, malheureusement gâtés, à nos yeux européens, par un costume lourd et disgracieux. On vante aussi leur gaieté folâtre, leur amabilité même avec les étrangers, leur esprit, leur vivacité naturelle, la liberté piquante de leurs saillies. Loin de se couvrir le visage comme les filles de Mahomet, elles aiment à regarder et à se laisser voir. Sous ce rapport, elles nous rappellent les Grecques de Smyrne. Le dimanche surtout on se croirait transporté aux fêtes de la Grèce ancienne. Des troupes de jeunes filles se pressent dans les promenades, ou forment des danses dans les rues mêmes, ou s'assoient devant la porte de leurs maisons; elles agacent les hommes par des railleries fines ou mordantes, et ne se montrent pas moins prestes à la répartie qu'à l'attaque. Cette extrême liberté, si extraordinaire en Orient et qui le serait même en Europe, n'entraîne au surplus aucun des abus ou des inconvénients qu'on en pourrait craindre. C'est du moins ce que tous les habitants affirment; et qui voudrait à cet égard se montrer plus défiant ou plus scrupuleux que les pères et les maris de ces aimables insulaires [1]?

Si les voyageurs, pour nous peindre les femmes de Khio, épuisent les couleurs les plus séduisantes de leur palette, en revanche ils nous font de celles de *Samos* un tableau fort peu attrayant. Tournefort, au commencement du dix-huitième siècle, nous les représente comme « malpropres et mal tournées ; » et d'autres touristes plus récents assurent qu'il n'y a rien de changé à cet égard. L'île de Samos, qui conserve son nom ancien, a dix lieues environ dans sa plus grande longueur, sur trois lieues de largeur moyenne. Un canal de moins d'une lieue la sépare de la pointe avancée, qui, sous le nom de

[1] Tournefort, *Voyage au Levant*, Lettre IX; Pococke, *Description of the East*, vol. II, part 2, p. 1 et suiv.; Chandler, *Voyage en Asie-Mineure*, t. I, p. 104, traduct. franç.; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittor. de la Grèce*, t. I, p. 88; Dallaway, *Constantinople anc. et mod.*, t. II, p. 64, trad. franç.; Carlo Vidua, *Lettere pubblicate da C. Balbo*, t. II, p. 277.

Trogylium Promontorium, aujourd'hui le cap *Santa Maria*, formait l'extrémité du mont Mycale en Ionie. Ses productions sont les mêmes que celles de Khio; mais les habitants, moins industrieux et moins actifs, ne tirent pas le même parti du sol. *Samos*, autrefois la capitale de l'île, n'a laissé que des ruines éparses, parmi lesquelles l'antiquaire aime à reconnaître celles du célèbre temple de la Junon samienne; non loin de ses ruines s'est formée une ville moderne désignée sous le nom de *Mégali-Khora*, la Grande Ville, ou plus communément sous la dénomination abrégée de *Khora*. L'ancien port de Samos est appelé *Tigani*. Parmi les autres localités assez nombreuses de l'île, la plus remarquable est *Vathi*, située au fond d'une baie spacieuse. L'intérieur est occupé par une chaîne de montagnes de marbre blanc, revêtues sur leurs pentes de forêts épaisses; le pic le plus élevé de ces montagnes garde sa coiffure de neige pendant une grande partie de l'année [1].

A l'Ouest de Samos, dont elle est séparée par un canal de quatre lieues, s'étend, longue et étroite, l'île montueuse, inculte et boisée de *Nikaria*, l'*Ikaria* des anciens; ses habitants, pauvres et grossiers, n'auraient pas d'autre industrie que l'exploitation de leurs bois, si la mer ne leur offrait une carrière plus hasardeuse. Une partie des pirates qui infestent l'archipel sort de ce vaste repaire, ainsi que du petit archipel de *Forni*, situé entre Nikaria et Samos; aussi les marins ne franchissent-ils point ce détroit sans être saisis de crainte; car c'est là surtout que les corsaires attendent leur proie. Ces îles, surtout les Fornis, sont bordées d'une multitude de criques, de petites anses, de ports formés par les écueils, d'où les forbans se jettent à l'improviste sur les navires, comme les bêtes sauvages s'élancent de leurs cavernes pour attaquer les troupeaux [2].

Hâtons-nous d'abandonner ces dangereux parages. Depuis Samos et Nikaria jusqu'à l'île de Rhodes, sur une ligne de quarante-cinq lieues environ inclinée du Nord-Ouest au Sud-Est, des

[1] Georgirènes; *Description de Samos*, dans les *Nouv. Annales des Voyages*, t. XXV, 1825, p. 182; Tournefort, Lettre X; Pococke, vol. II, part. 2, p. 24; Choiseul-Gouffier, t. I, p. 98; Dellaway, t. II, p. 43.

[2] Michaud, *Correspondance d'Orient*, 1830, t. III, p. 453; Tournefort, Lettre IX.

îles très-nombreuses, très-accidentées et de grandeur fort inégale, forment une chaîne continue qui couvre la côte si profondément découpée de l'ancienne Carie. Ces îles furent désignées par les anciens sous la dénomination générique de *Sporades*, ou de Dispersées, par opposition au groupe des Cyclades, disposé, comme son nom l'indique, en un demi-cercle presque régulier autour de l'île centrale de Naxos. Parmi les Sporades, peu méritent de nous arrêter. Formées toutes de rochers abruptes et de montagnes élevées, elles offrent à peu près le même aspect : on dirait, pour nous servir des expressions de Tournefort, que la mer a rongé peu à peu le pays plat qui prolongeait autrefois le Sud-Ouest de l'Asie-Mineure aux dépens de l'Égée, et qu'il n'y ait eu que les ruines des montagnes qui aient résisté à ses vagues [1].

Nous ne passerons cependant pas devant les îles nombreuses de ce long archipel des Sporades, sans accorder à quelques-unes au moins un regard et un souvenir. *Pathmos* et ses rochers arides nous rappellent un lieu consacré par le nom de saint Jean l'Évangéliste, qui y écrivit cette obscure prophétie, qu'on nomme l'Apocalypse. L'ancien nom a pris dans l'usage vulgaire la forme altérée de *Patino* [2]. *Arki*, *Lipso*, *Léro*, *Kalimno*, n'ont rien de particulier, non plus que *Lévitha*, l'ancienne *Lebinthos*, qui se trouve à quelques lieues au large dans l'Ouest de Kalimno. Plus étendue que les précédentes, *Kos* fait face à l'entrée de l'ancien golfe de Keramos, *Ceramicus Sinus*, auquel elle donne maintenant son nom. Ce qui fait la gloire de Kos, c'est d'avoir autrefois vu naître Appelle et Hippocrate, le plus grand peintre et le plus grand médecin de l'antiquité. Elle a une ville de même nom, que les marins défigurent en *Stanco*, à son extrémité orientale [3]. *Nisyro*, *Tilo*, *Kharki*, continuent la chaîne entre Kos et Rhodes. La population de toutes ces îles depuis celle de Khio est exclusivement grecque. *Symi*, entre

[1] Tournefort, t. II, p. 150, édit. de Lyon (Lettre X).

[2] Tournefort, Lettre X; Pococke, *Description of the East*, vol. II, part 2, p. 31; Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque*, I, 100.

[3] Choiseul-Gouffier, *Voyage Pittoresque*, 1776, I, 105; Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie*, 1778, t. I, p. 236; Michaud, *Correspondance d'Orient*, 1830, t. III, p. 461.

Rhodes et la presqu'île de Cnide, n'a de remarquable que l'habileté de ses plongeurs, qui vont, hommes et femmes, chercher à de grandes profondeurs le corail et les éponges dont leurs côtes abondent. On prétend que par un règlement toujours observé, les jeunes gens ne peuvent se marier s'ils ne se sont rendus capables de rester sous l'eau une demi-heure entière [1].

§ II.

Iles de la Méditerranée.

(Rhodes. Cypre.)

Un peu plus grande que Khio et moins que Lesbos, *Rhodes* tient aussi le second rang, quant à l'étendue, parmi les îles qui enveloppent comme d'une vaste ceinture toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure. Elle mesure à vol d'oiseau dix-huit lieues d'une pointe à l'autre dans sa longueur, et six environ dans sa plus grande largeur. Le canal qui la sépare de la côte carienne la plus rapprochée a quatre lieues. Il est peu d'îles sur le globe qui tiennent une aussi grande place dans les pages de l'histoire, et qui aient autant de titres à notre intérêt. Ses plus anciennes origines se perdent dans l'obscurité des temps mythologiques; mais on la voit dès l'aurore de l'histoire se distinguer par ses progrès dans la marine, et plus tard par ses écoles de rhétorique et de philosophie. A une époque plus rapprochée de nous, elle resta longtemps la seule barrière qui protégeât encore la civilisation de l'Europe contre la prépondérance des Ottomans. Les auteurs anciens n'ont pas moins vanté la fertilité de son sol que la salubrité de son heureux climat, où la chaleur du tropique se combine avec la température plus favorable des zones tempérées. Rhodes, cependant, n'a pu échapper à la décadence qui pèse sur toutes ces belles contrées des anciens Hellènes; les regards du voyageur sont fréquemment attristés, dans l'intérieur de l'île, par l'aspect inculte et abandonné de

[1] Choiseul-Gouffier, p. 113. Comp. Will. Hamilton, *Researches in Asia Minor*, vol. II, p. 67.

vastes espaces de terres auxquels le travail d'un colon industrieux pourrait demander de riches produits.

Rhodes, la capitale de l'île, en occupe la pointe la plus septentrionale, vis-à-vis du continent. Son port, autrefois si renommé, a complétement changé de face par la négligence de l'administration turque. A demi comblé par les terres et les sables, il ne peut plus comme autrefois recevoir de vaisseaux de guerre, et n'est accessible qu'aux bâtiments marchands d'un médiocre tonnage. Ce port est comme partagé en deux par un môle en ruines qui protégeait l'enceinte intérieure contre tous les vents, mais où les bateaux seuls peuvent aujourd'hui pénétrer. On croit que c'est au-dessus de la passe qui communique de la partie extérieure à la partie intérieure du port qu'avait été dressé le fameux colosse de bronze, regardé par les anciens comme une des merveilles du monde. Indépendamment de ce double port, il y avait jadis deux bassins : l'un est à présent presque hors d'usage ; l'autre est comblé et à peu près à sec.

La ville a dans son aspect intérieur quelque chose qui frappe et reporte la pensée de plusieurs siècles en arrière. Beaucoup de maisons y sont en ruines, et les autres sont habitées par des Turks ; mais toutes sont restées au dehors ce qu'elles étaient il y a trois ou quatre cents ans. Leur architecture est celle des temps féodaux, avec ses contrastes étranges et ses vives oppositions : elles ont tout à la fois quelque chose de gai et de sombre dans leur physionomie générale. Élégantes quoique massives, et entièrement construites en pierre, elles ont également résisté à l'action destructive du temps et aux dégradations stupides de l'ignorance turque. Leurs murailles portent encore les écussons intacts et les cottes d'armes des chevaliers chrétiens ; et quelquefois la même maison a conservé plusieurs de ces insignes appartenant à des chevaliers de contrées différentes.

A quelque distance vers l'Ouest de la ville, de vieilles ruines sont désignées dans le pays sous le nom de *Palaïo Rhodos ;* ces ruines, qui n'ont rien de remarquable que leur admirable situation sur un plateau élevé d'où la vue domine un immense horizon, sont regardées, malgré leur dénomination vulgaire, comme occupant le site de l'antique *Ialysos*. On sait qu'avant la fondation de la ville de Rhodes, qui ne date que de la fin du cin-

quième siècle avant notre ère, l'île avait trois cités dont l'origine remontait aux temps héroïques, *Ialysos*, *Kamiros* et *Lindos*. L'emplacement des deux dernières se retrouve sur la côte orientale, où deux villages gardent encore les noms de *Kamiro* et de *Lindo*. Homère, qui mentionne dans le dénombrement de l'Odyssée, les trois tribus rhodiennes, joint au nom de Kamiros l'épithète d'ἀργινόεις, la Blanche, et nous trouvons là, tout à la fois, un nouvel exemple de l'admirable fidélité des descriptions du poëte, et une preuve indubitable de l'identité du site. La partie du promontoire que dominaient les remparts cyclopéens de la vieille cité pélasgique, dont les massives fondations existent toujours dans le sol, se compose, en effet, d'une roche calcaire à contexture lamellaire d'une remarquable blancheur, — « la plus pure et la plus blanche que j'aie jamais vue, » dit un voyageur géologue. Une chaîne de montagnes autrefois couverte de forêts, mais aujourd'hui en partie déboisée, règne dans l'intérieur de l'île; le nom d'*Ataïro* ou *Ataviro* que porte la plus haute sommité de la chaîne, à l'Ouest des sites de Camirus et de Lindus, rappelle celui du mont *Atabyris*, d'où l'œil embrassait une vaste étendue de la mer Égée, et des restes d'architecture hellénique qui existent encore au sommet de la montagne, appartenaient sans doute au temple de Jupiter Atabyrien que mentionnent les anciens [1].

L'île de *Cypre* [2], autrefois célèbre par le nombre de ses villes, la puissance de ses flottes, la fécondité de ses campagnes et l'abondance de ses mines; Cypre, dont l'heureux climat rivalisait avec le beau ciel de l'Ionie; et que les rois de Perse, les Ptolémées d'Égypte et les Romains, qui la possédèrent tour à tour, regardèrent comme une de leurs plus riches provinces, — Cypre, de même que Rhodes et les autres îles de l'Égée, n'est plus à présent que l'ombre à peine reconnaissable de ce qu'elle fut jadis. Les villes dont elle s'enorgueillissait sont détruites, ou

[1] Joa. Meursi *Rhodus, sive de illius insulæ, atque urbis, rebus memoratu dignis libri duo*; Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie*, t. I, p. 155; Will. Hamilton, *Researches*, vol. II, p. 56.

[2] C'est par un usage vicieux dérivé de la prononciation italienne qu'on s'est habitué à écrire et à prononcer *Chypre*.

n'ont transmis leur nom qu'à de misérables villages ; ses ports n'abritent plus depuis longtemps que des navires étrangers, et c'est à peine si elle possède aujourd'hui quelques barques de pêcheurs ; ses mines, abandonnées depuis des siècles, ne fournissent plus ni le cuivre dont l'île tira son nom, tant il y était abondant, ni l'or qui enrichissait certaines localités (1), ni le fer, ni le zinc, ni les pierres précieuses, que recèlent d'autres parties de la montagne ; la population dont elle regorgeait au temps de sa splendeur, alors que neuf de ses cités étaient les capitales d'autant de royaumes indigènes, n'est probablement plus dans l'île entière ce qu'elle était dans un de ces neuf royaumes ; ses champs, qui manquent de bras, sont mal cultivés ; le climat même s'est altéré sur beaucoup de points de son territoire, par suite de la disparition d'une partie des forêts qui ombrageaient les hautes vallées et entretenaient partout une humidité salutaire : mais si elle a beaucoup perdu, il lui reste beaucoup encore. Il lui reste son admirable situation entre l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure, trois contrées qui ont devant elles tout un avenir de régénération ; il lui reste ses ressources naturelles, paralysées, mais non détruites, et qui n'attendent que l'action d'un gouvernement éclairé pour reprendre toute leur valeur.

Ces ressources sont nombreuses autant qu'importantes. Nous venons de rappeler quelques-unes de ses richesses minérales ; il en est sûrement d'autres encore que des recherches bien dirigées sauraient découvrir et utiliser. Mais c'est surtout vers le développement de son industrie agricole que devront tendre les principaux efforts. Si les terres paraissent être d'une médiocre valeur pour les céréales, en revanche elle a de précieux éléments de cultures industrielles. L'olivier, le cotonnier, la vigne, l'élève des vers à soie et de la cochenille, seraient au premier rang. Un arbre moins précieux, mais qui est néanmoins d'un bon rapport, et dont le fruit est l'objet d'un commerce particulier, surtout avec l'Égypte, est le caroubier. N'oublions pas la garance, le ladanum, la térébinthe, et d'autres produits d'une

(1) On a contesté l'existence des mines d'or dans l'île de Cypre. *Voyez* une note du Dr Hawkins, dans les *Memoirs on Turkey* publiés par Robert Walpole, in-4, p. 78. Comp. Sonnini, t. I, p. 63.

certaine importance locale. Les troupeaux, autrefois nombreux, ont fourni à certaines époques de grandes quantités de laine pour l'exportation. Dans les jardins et autour des habitations, les fruits les plus savoureux et les plus délicats, les arbustes aux exhalaisons aromatiques, les fleurs les plus recherchées de l'Orient, charment à la fois tous les sens par le vif éclat de leurs couleurs et la douceur de leurs parfums; plus modestes, mais non moins utiles, les légumes de toute sorte et une grande variété de plantes potagères, fournissent aux besoins journaliers de la vie. Envisagée dans son ensemble, la flore de l'île de Cypre a beaucoup de rapports avec celle de l'Égypte et de la Syrie; et si elle le cède, quant à la richesse et à la variété, à d'autres parties de l'Archipel, notamment à l'île de Crète, elle n'en présente pas moins aux recherches du botaniste un champ qui est loin d'être épuisé.

Une remarque que l'on a faite, c'est qu'eu égard à son étendue Cypre possède peu de grands quadrupèdes. Ce contraste paraît surtout frappant, si on la compare sous ce rapport avec les provinces litttorales de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un canal de moins de vingt lieues, aussi bien qu'avec la Syrie dont elle n'est guère plus éloignée : elle n'a ni le lynx, ni le loup, ni le chacal. Le sanglier habite aux environs du cap delle Gatte, et la gazelle dans certaines parties élevées de l'intérieur. On dit que dans quelques cantons il y a des ânes sauvages.

Un massif de montagnes d'une très-grande élévation couvre tout le centre de l'île; son plus haut sommet, appelé par les anciens Grecs mont *Olympe*, et par les Grecs modernes *Oros Stavros*, montagne de la Croix, est plus communément connu sous la dénomination italienne de *Monte Croce*. Les neiges y séjournent durant une grande partie de l'année. Le double prolongement du mont de la Croix, à l'occident vers le cap *Saint Épiphane*, à l'orient vers l'étroite langue de terre que termine le cap *Saint André*, forme comme une longue crête dirigée de l'Ouest à l'Est, et qui partage l'île en deux régions distinctes. Au Sud de la montagne, l'île éprouve en été les chaleurs extrêmes de la Syrie et de l'Égypte, tempérées néanmoins par les brises rafraîchissantes qui s'élèvent de la mer; le versant du

Nord, exposé aux vents froids qui soufflent du Taurus, est infiniment moins chaud et plus humide. Cette région septentrionale est aussi, généralement parlant, la plus montueuse et la plus boisée. C'est là que se déploient les sites les plus agrestes, les points de vue les plus riants, les aspects les plus riches et les plus variés.

Nicosia, dans l'intérieur des terres, est la capitale de l'île; c'est la résidence du gouverneur turk, comme elle le fut autrefois des rois chrétiens de Cypre. La position de cette ville est agréable; les eaux y sont abondantes, et de beaux jardins l'environnent. Un intervalle de deux lieues la sépare de *Cerina*, l'ancienne *Cerynia*, village composé d'une trentaine de maisons éparses autour d'un petit port de la côte septentrionale. C'est le lieu d'embarquement habituel de ceux qui se rendent à la côte caramanienne, dont on aperçoit les montagnes à l'horizon. Les jardins et les plantations verdoyantes dont ce village est entouré lui donnent un aspect riant, et les ruines que l'on y voit encore attestent son ancienne importance comme place fortifiée. A quelque distance, du côté de l'occident, on remarque sur le bord de la mer des catacombes taillées dans le roc, qui rappellent les monuments analogues si fréquents dans l'Ouest de l'Asie-Mineure. Cerina est du reste le seul lieu notable que nous offre la côte septentrionale de l'île, sur un développement de soixante lieues au moins entre ses deux caps extrêmes. La région du Sud nous présente plus de noms à citer. *Paphos* et *Amathonte*, retraites chères aux Grâces et à la Poésie, ont oublié depuis longtemps le culte de Vénus et ses mystères qu'abritaient leurs délicieux ombrages : l'un n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre petit village grec qui garde le nom de *Bafa*; l'autre un monceau de ruines informes, non loin de la petite ville de *Linmeson*, ou, selon l'appellation vulgaire, *Limasol*, qui a un port assez fréquenté. Les deux places principales de l'île, après Nicosia, sont *Famagosta* et *Larnaca*. La première est à peu de distance au Sud de l'embouchure de la rivière (l'ancien *Pedæus*, aujourd'hui *Rio Pedio*) qui vient de Nicosia; son port est sûr, mais peu spacieux et à moitié comblé. Les petits bâtiments peuvent seuls y entrer, les autres mouillent au dehors. Les fortifications autrefois élevées ou augmentées par les Lusignan;

les Génois et les Vénitiens, tombent depuis longtemps en ruines. À l'embouchure même du Padio, quelques vestiges encore nommés *Costanza* marquent le site de l'antique *Salamis*, que l'on sait avoir porté plus tard le nom romain de *Constantia*. La ville de *Larnaca* est d'origine comparativement moderne; elle s'élève à peu de distance de la mer, au fond d'une large baie plus fréquentée des vaisseaux européens qu'aucune autre partie de l'île. C'est à Larnaca que résident les consuls francs et la plupart des négociants. Son port est au bourg des *Salines*, ainsi nommé de vastes marais salants que l'on y exploite depuis des siècles; dans la langue des marins, le port des Salines reçoit fréquemment la dénomination de *la Marina*.

Une des villes les plus anciennes de Cypre, *Kétim*, — nom que les Grecs écrivirent *Kition*, et les Romains *Citium*, — était voisine de l'emplacement actuel de Larnaca. C'était une colonie des Phéniciens, qui, de même que les Hébreux, donnaient aussi ce nom de *Kétim* à l'île entière. Les restes de Citium sont entre Larnaca et les Salines; un bourg du nom de *Kiti* (les Italiens écrivent *Chiti* et prononcent *Tchiti*) s'est formé un peu plus loin vers l'Ouest, mais on n'y voit aucune trace d'antiquités. Le véritable site de la ville ancienne renferme au contraire, enfouis sous le sol, une multitude de vestiges que les moindres fouilles mettent à découvert. Richard Pococke, en 1738, y copia trente-trois inscriptions phéniciennes; tout récemment, un archéologue prussien, le docteur Ross, et un jeune voyageur français chargé par le gouvernement d'une mission commerciale, M. de Mas Latrie, y ont aussi trouvé d'autres antiquités appartenant aux époques antérieures à la domination grecque. La pierre qu'un heureux hasard a mis sous les yeux de M. de Mas Latrie a surtout cela de remarquable, que les figures que l'on y voit sculptées ont le caractère des monuments *assyriens*, tel que nous l'ont fait connaître dans ces derniers temps les fouilles de M. Botta sur le site de Ninive, et que les lettres dites *cunéiformes* qui y sont gravées, appartiennent également au système d'écriture assyrien. Chaque découverte qu'amène une exploration plus attentive de ces régions où commence pour nous le monde oriental, tend ainsi à renouer

quelque chaînon brisé de leurs premières origines ou de leur plus ancienne histoire [1].

Avant d'abandonner ces vastes provinces de l'Asie-Mineure que le lecteur vient de parcourir avec nous, jetons un dernier coup d'œil sur les destinées que Dieu leur a marquées dans l'histoire de l'humanité. Ces destinées peuvent se résumer en deux mots, grandeur et misère : — grandeur dans le passé, quand l'Asie-Mineure voyait l'antique civilisation de l'Orient se développer et s'épurer au sein de la race ionienne, puis se répandre de là, plus active et plus féconde, sur les contrées de l'Occident ; quand la Péninsule tout entière se couvrait de villes populeuses, que le génie des arts l'embellissait d'innombrables monuments, que des voies de communication la sillonnaient dans tous les sens, que le commerce et l'agriculture l'enrichissaient à l'envi ; que la vie, en un mot, y circulait par mille canaux ; — misère dans le présent, aujourd'hui que la civilisation, étouffée sous la domination d'une race inculte, n'y jette plus que de pâles reflets ; que ses glorieuses cités sont renversées, que les débris mutilés de ses monuments jonchent le sol, que le silence et la solitude, — le silence de la mort et la solitude des tombeaux, planent sur cette terre désolée ; que les fils dégénérés du peuple conquis ont perdu jusqu'au souvenir de la grandeur de leurs pères ; que la destruction des anciennes routes y paralyse les communications ; que toutes les sources de la prospérité publique y sont taries ou languissantes ; enfin que la pesante inertie, l'apathie somnolente, le

1 Meursus, *Cyprus, sive de illius insulæ Rebus et Antiquitatibus libri duo;* Pococke, *Description of the East*, 1738, vol. II, part 1, p. 210; d'Anville, *Recherches géographiques sur l'île de Cypre*, 1762, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXII, p. 529; Mariti, *Voyages dans l'île de Chypre*, etc., 1767, t. I, trad. franç.; Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie*, 1778, t. I, p. 55; Sibthorp, *Observations on Natural history of island of Cyprus*, 1786, dans Walpole, Memoirs relating to European and Asiatic Turkey, p. 77; Corancez, *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure*, 1809, p. 225; Lettres de M. Ross, dans les Procès-Verbaux (*Bericht*, etc.) de l'Académ. Royale de Berlin, 1845; Rapport de M. de Mas Latrie à M. le ministre de l'Instruction publique, dans les *Nouv. Annales des Voyages*, t. II de 1846, mai.

découragement qui brise les ressorts de l'âme et l'ignorance qui les amortit, y étendent partout leur triste influence et arrêtent jusqu'à la pensée d'une amélioration.

Il est encore une remarque qui ressort de toute l'histoire de l'Asie-Mineure.

Aujourd'hui pauvre, isolée, morte à la vie intellectuelle, sans action et sans influence d'aucune sorte sur les affaires du monde, cette vaste contrée qui fut le point de départ de nos civilisations de l'Occident, a été sans doute autrefois riche et florissante; mais à aucune époque de l'histoire elle n'a pris rang parmi les grands empires de la terre. C'est, nous l'avons dit ailleurs, que sa population, formée d'éléments divers maintenus dans l'isolement par la disposition physique du sol, ne forma jamais un tout homogène. Le sort de ce beau pays fut toujours d'être une terre d'invasion et de passage, où les intérêts étrangers se sont rencontrés pour s'y disputer la suprématie, et non le siége d'une puissance propre, active et prédominante.

Cette puissance politique que la nature des choses refusa toujours à l'Asie-Mineure, est-il dans ses destinées futures de la conquérir?

Nous l'ignorons et n'osons le prévoir.

Et cependant nous ne saurions croire qu'une des plus riches contrées du monde ne soit pas appelée à se relever un jour de ce profond abaissement où elle est tombée. Que ses regards attristés par l'humiliation du présent, se reportent vers le passé où resplendit le génie des arts et de la poésie; mais qu'ils s'élèvent surtout avec espoir vers un avenir d'affranchissement et de régénération!

FIN DE LA DESCRIPTION DE L'ASIE-MINEURE.

APPENDICE.

I.

TABLEAU

DES POSITIONS DE L'ASIE-MINEURE

DONT LA SITUATION A ÉTÉ ASTRONOMIQUEMENT DÉTERMINÉE.

N. B. Les positions, dans chaque tranche latitudinale, sont rangées de l'Ouest à l'Est. Quand plusieurs déterminations sont rapportées pour la même position, elles sont placées l'une sous l'autre par ordre d'ancienneté.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.	LONGITUDE à l'Est de Paris.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	C. Kérempéh	42° 1' 45"	30° 58' 35"	Gautier. 1820.
	C. Indjéh	42 7 55	32 35 40	Idem.
	C. Paki	42 6 40	32 40 40	idem.
	Sinope	42 2 17	32 48 0	Beauchsmps. 1797.
		42 2 25	32 50 10	Gautier.
		42 1 45		Will. Hamilton. 1836.
	Boz-Tépéh Bouroun	42 3 0	32 52 50	Gautier.
42° degré				
	Constantinople	41 1 0	26 33 0	Chazelles. 1693.
		41 4 0	26 33 0	Feuillee. 1700.
		41 0 10	26 36 45	Position adoptée par d'Anville. 1751 et 1760 (1).
		41 2 26		Niebuhr. 1766 (2).
		41 0 12	26 36 47	Gautier.
		41 0 16	26 38 50	(Daussy. Conn. des Temps pour 1835.)
	Péra (Palais de Frsnee)	41 1 36	26 38 41	Idem.
	Térapia (Pal. de France)	41 8 31	26 43 20	idem.
	Fanal d'Asie	41 13 0	26 49 0	Gautier.
	Cyanée d'Asie (pointe)	41 14 20	26 54 40	idem.
	Kili (Tour)	41 10 48	27 16 32	idem.
	C. Kirpéh	41 13 36	27 55 50	idem.
	Kefken, Ile (milieu)	41 14 15	27 56 41	idem.
	Embouchure du Sakaria	41 9 24	28 18 50	idem.
	Embouch. du Kara-sou	41 6 55	28 36 0	idem.
	Ak-Kaïa-keuï	41 4 0		Ainsworth. 1838.
	Erékli	41 17 51	29 7 6	Beauchamps.
		41 17 2	29 4 30	Gautuer.
		41 15 50	29 9 0	Ainsworth. 1838.
	C. Baba	41 20 54	29 6 8	Gautier.
	Kalimli-Bouroun	41 32 27	29 33 46	idsm.

1 Dans la première partie de sa Carte d'Asie, et dans la troisième partie de sa carte d'Europe.
2 Cette latitude est prise à Péra. Niebuhr en concluait pour la Pointe du Sérail 41° 1'.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.	LONGITUDE à l'Est de Paris.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Perchembéh	41° 19′ 0″	00° 00′ 0″	Ainsworth.
	Ak-Bounar	41 29 0		idem.
	Filias	41 54 10	29 41 55	Gauttier.
	Bartin	41 33 52	29 55 44	idem.
		41 36 0		Ainsworth.
	Amassérah	41 46 3	30 1 16	Beauchamps.
		41 45 25	30 1 49	Gauttier.
	Mont Sagra	41 48 1	30 30 0	idem.
	Kidros	41 56 9	30 59 4	idem.
	Zafaran-Boil	41 15 0	30 33 0	Ainsworth.
	Tchélébi-keuï	41 24 0		idem.
	Békir-kourehsi	41 47 0	31 30 0	idem.
	Kastamouni	41 59 30	32 0 0	Kinneir. 1812.
		41 21 0	31 36 0	Ainsworth.
	Trois points successivement déterminés dans la vallée du Kastamouni-tchaï, route de Kastamouni à Boïavad.	41 26 0 41 29 0 41 28 0		idem.
	Boïavad	41 27 0	32 51 0	idem.
	Point au peu au Nord de Boïavad.	41 27 30		Will. Hamilton. 1836.
	Gherséh		32 51 15	Beauchamps.
		41 43 45	32 52 50	Gauttier.
	Confluent du Kastamouni-tchaï et du Kizil-Irmak	41 22 0		Ainsworth.
	Défilé de Kara-Tépéh, près de ce confluent	41 21 0	32 54 0	idem.
	Vézir-Keupri	41 7 0	33 15 0	idem.
		41 8 30		Will. Hamilton.
	Aladjan	41 35 40	33 19 0	Gauttier.
	Embouchure du Kizil-irmak	41 52 52	33 51 30	Beauchamps.
	Koumdjas	41 45 20	33 37 25	Gauttier.
		41 28 50		Will. Hamilton.
	Samsoun (la ville)	41 20 30	34 1 25	Gauttier.
	idem, le cap.	41 12 29	34 1 55	idem.
	Embouchure du Iekhil-Irmak	41 22 35	34 16 30	idem.
	Tcherchembéh (Cap)		34 3 5	Beauchamps.
	Tcherchembéh (ville)	40 11 0		Will. Hamilton.
	C. Kalilibassi	41 21 20	34 51 25	Gauttier.
	C. Therméh	41 18 50	34 57 40	idem.
	Riv. Therméh, emb.	41 15 15	34 44 0	idem.
	Pointe Saint-Nicolas	41 10 30	34 58 25	idem.
		41 22 35	34 19 0	idem.
	Ounièh		34 57 15	Beauchamps.
		40 56 0	34 58 0	Kinneir.
		41 9 50	34 58 55	Gauttier.
	Fatsah	41 2 45	35 8 45	idem.
	Cap Iasoun	41 8 15	35 10 20	idem.
		41 7 35		Will. Hamilton.
	Cap Vona	41 6 35	35 25 25	Beauchamps.
		41 6 50	35 28 50	Gauttier.
	Cap Aïo-Vassili	41 0 40	35 47 30	idem.
	Aïo-Vassili (village)	40 53 35	35 58 55	idem.
	Kérésoun (ville)	40 57 10	36 3 25	idem.
		40 52 40		Will. Hamilton.
	Ile de Kérésoun, ou Arhentias	40 57 35	36 5 30	Gauttier.
	Cap Zéphiréh	40 59 30	36 15 25	idem.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.			LONGITUDE à l'Est de Paris.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	Espeï (1)	40°	57′	50″	36°	22′	30″	Gaultier.
	Tireboli	40	38	0	36	45	0	Kinneir.
		41	1	0	36	28	55	Gaultier.
	Kessap (village)	40	56	30	36	12	0	idem.
	Kara-Bouroun (cap)				36	13	30	Beauchamps.
		41	3	0	36	35	30	Gaultier.
	Elehu	41	3	30	36	43	55	idem.
	C. Kéreli	41	0	40				Will. Hamilton.
		41	5	45	36	49	15	Gaultier.
	Cap Yoroz	41	6	55	37	3	25	idem.
	Akché-Kaléh	41	5	30	37	8	22	idem.
	Platana	41	2	5	37	12	55	idem.
	Trébizonde	41	3	54	45	0	45	De Beze, 1699 (2).
		41	2	9	37	18	15	Beauchamps.
		41	1	0	37	22	10	Gaultier.
		40	59	30				Will. Hamilton.
41e degré								
	Nouveau Château d'Asie	40	0	7	23	40	50	Galiano. 1809.
	Château des Dardanelles (vieux Château d'Asie)	40	10	0				Chazelles.
		40	8	0				Niebuhr.
		40	9	37	23	55	30	Galiano.
		40	8	58	24	2	52	(Daussy. 1835).
	Lamsaki	40	20	52	24	16	40	(Conn. des Temps).
	Cyzique	40	22	34	25	27	49	(Correspond. Astron.)
		40	22	30				Will. Hamilton.
	Sousougherli (3)	40	2	25				Seelzeen.
	Mikhalidj	40	16	30				Browne.
	Loubad	40	9	30				idem.
		40	11	28				Seelzen.
	Moudania	40	23	0				Niebuhr.
		40	14	0	26	39	45	(Ducom).
	Broussa	40	11	30				Niebuhr.
		40	9	30	26	44	21	Browne.
		40	7	2				Seelzen.
		40	11	0				Hamilton.
	Mont Olyme, près de la Vallée de Glace	40	2	53				idem.
	Kemlik	40	23	15				idem.
	Mal-Tepéh	40	50	58				idem.
	Nicomédie	40	47	40	27	33	0	Ainsworth.
	Kiz-Derbend	40	32	0				Browne.
	Nicée	40	21	30				idem.
	Iéni-Chéhr	40	12	0				idem.
	Boli	40	35	0	28	59	0	(Correspond. Astron.).
		40	46	30	29	26	0	(Lapie, carte du Voyage d'Am. Jaubert. 1821).
	Kaladjik	40	9	0	31	15	0	Ainsworth.
	Kiangari	40	35	50	31	29	0	Idem.

1 Nous inscrivons ici cette position et les quatre précédentes, quoiqu'elles appartiennent à la tranche latitudinale suivante, afin de ne pas interrompre la série des positions déterminées sur toute l'étendue de la côte de la mer Noire, depuis le Canal de Constantinople jusqu'à Trébizonde.

2 L'erreur considérable qui résulte de l'observation du P. de Beze (ou peut-être seulement des calculs de réduction) pour la longitude de Trébizonde, avait été reconnue par Guillaume Delille et par d'Anville longtemps avant que les observations directes de Beauchamps eussent mis à même de la rectifier. Delille admettait pour cette longitude 38° ou 38° 30′; d'Anville, seulement 37° 30′, ce qui le rapprochait beaucoup du lieu vrai.

3 Cette latitude paraît trop septentrionale.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.			LONGITUDE à l'Est de Paris.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	Osmandjik	40°	57′	0″				Ainsworth.
	Tchouroum	40	31	47	32°	31′	0″	idem.
	Sommet du Kirk-Délim-Dâgh, N.-N.-O. de Tchouroum	40	37	0				idem.
	Tékiéh-Hatap	40	20	45				Will. Hamilton.
	Aiadjah	40	9	0				idem.
	Amasiéh	40	33	0	33	53	0	(Corresp. Astron.).
		40	38	30				Will. Hamilton.
	Tokat	40	17	0				idem.
	Gumisch-khanéh	40	25	30				idem.
	Kilkit-tchiflik	40	3	2	36	50	0(1)	Observat. des Russes. 1828 (Struve).
	Baïbourt	40	15	36	37	48	33	idem.
		40	13	30				Will. Hamilton.
40° degré								
	Sigri (Lesbos)	39	13	0	23	20	45	(Ducom.).
	Cap Baba	39	25	15	23	31	25	Gauttier.
	Mont Saint-Elie (île de Ténédos)	39	50	14	23	43	30	idem.
	Eski Stamboul (Ruines d'Alexandria Troas)	39	45	0	23	44	45	(Ducom).
	Cap des Janissaires	39	59	30	23	50	45	(Purdy).
	Metelin, mont Ordymnus	39	15	0	23	37	22	Gauttier.
	Metelin, mont Olympe	39	4	19	24	1	53	idem.
	Adramytti	39	32	0	24	27	45	(Purdy).
	Pergame	39	25	0	24	45	0	(Corresp. Astron.).
	Ak-Hissar (Thyatire)	39	5	10(2)				Seetzen.
	Singherli	39	12	0				Will. Hamilton.
	Tchaïkh	39	31	18				Seetzen.
	Balikesri	39	47	0	25	40	0	(Tournefort. 1700).
		39	32	0				Browne. 1801.
	Kespit, ou Kefsit	39	39	0				Hamilton.
	Demir-Kapou	39	49	0				Browne.
	Demirdji-keuï	39	3	40				Will. Hamilton.
	Azani	39	14	30				idem.
	Koutaïéh	39	25	0				Niebuhr.
		39	8	0	27	51	0	(Corresp. Astronom.).
	Sevri-Hissar	39	27	30				Will. Hamilton.
	Beï-Bazar	39	30	0	29	34	0	(Tournefort).
	Angora	40	29	0	30	58	0	(Corresp. Astron.).
		39	51	0				Kinneir.
		40	2	30	30	43	30	(Lapie. 1821).
		39	56	15				Will. Hamilton.
		39	56	30	30	30	0	Ainsworth.
	Pointe septentrion. du Grand Lac Salé	39	7	30				idem.
	Moudjoûr	39	5	40				idem.
	Boghaz-Keuï	39	59	30				Will. Hamilton.
	Yeuzghât	39	42	8	32	40	0	Kinneir.
		39	47	45				Will. Hamilton.
	Sivas	39	56	0	34	25	0	(Corr. Astron.).
		39	44	0				Ainsworth.
	Dévrighi	39	24	0	36	10	0	(Coulier).
39° degré								
	Mont S.-Elie (île de Khio)	38	33	42	23	40	40	Gauttier.

1 Cette longitude, rapportée à celle de Baïbourt, est évidemment fautive.

2 Même observation que pour la position de Sousougherli.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.	LONGITUDE à l'Est de Paris.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Khio (ville)	38° 23' 27"		Seetzen.
	Kara Bournou (Cap)	38 39 33	24° 10' 18"	Gauttier.
	Egri Liman (S. de Kara Bournou)	38 34 0	24 1 45	Idem.
	Koumli Bouroun	38 40 30	24 5 45	idem.
	Sighadjik (l'Ilot)	38 11 54	24 24 38	Beaufort.
	Smyrne	38 12 30		De Bèze. 1699.
		38 28 0	24 59 0	Feuillee. 1700.
		38 28 7	24 46 24	Browne.
		38 28 26		Seetzen.
		38 25 38	24 48 6	(Daussy. 1835).
	Manissa (Magnésie du Sipyle).	38 41 30		Browne.
	Tchengari	38 37 0		Will. Hamilton.
	Kouloh	38 31 15		idem.
	Kasch-Iénidji (Ruines de Tripolis)	38 30 0		idem.
	Suleïmanli	38 48 30		idem.
	Ischékli	38 17 45		Idem.
	Dinaïr	38 3 0		idem.
	Afioum-Kara-Hissar	38 46 0		Niebuhr.
		38 16 0	28 4 0	(Corresp. Astronom.).
		38 43 0		Kinneir.
		38 44 45		Will. Hamilton.
	Boulvadïn	38 44 0	28 31 0	Niebuhr.
	Oulou Bourlou	38 3 15		Hamilton.
	Yalobatch	38 17 30		Idem.
	Ak.-Chébr	38 17 30		Idem.
	Kodj-Hissar	38 54 30		idem.
		38 55 30		Will. Ainsworth.
	Autre point observé près de Kodj-Hissar	38 56 0		idem.
	Sulthan-Khân (au Sud de la pointe méridionale du Grand Lac Salé).	38 15 0		idem.
	Ak-Seraï	38 20 15		Will. Hamilton.
		38 20 0		Ainsworth.
	Point du Kizil-Irmak où les cartes plaçaient le confluent de la prétendue branche méridionale du Halys, au Sud du village de Selendèh	38 48 0		idem.
	Dévéli-Kara-Hissar	38 20 0		Will. Hamilton.
		38 21 20		Ainsworth.
	Kaïsarièh	38 41 16		Kinneir.
		38 41 25	33 1 35	(Lapie. 1821).
		38 41 50		Hamilton.
		38 41 40	33 25 0	Ainsworth.
	Gouroûn	38 42 10		idem.
	Dérendèh	38 33 0		idem.
	Malatïah	38 28 0	36 6 0	(Lapie. 1821).
	Aspuzi, près de Malatïah, au Sud	38 23 0		Ainsworth.
	Gozenèh	38 14 0		idem.
38° degré				
	Nicaria (pointe sept. de l'île?)	37 44 0		Niebuhr.
	Nicaria (point le plus élevé de l'île, dans le S.)	37 31 15	29 42 35	Gauttier. 1817.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.	LONGITUDE à l'Est de Paris.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Iles Forni	37° 42′ 0″		Niebuhr.
	Samos (partie septentr. de l'île?)	37 46 0		idem.
	idem (la ville, Khora)	37 42 24		Seetzen.
	idem. Vathi	37 47 30		idem.
	C. Sainte-Marie (Trogilium Pr.)	37 42 0	24° 39′ 45″	(Ducom).
	Scala Nova (Koûch-adasi, ou île aux Oiseaux, dans la baie)	37 54 18		Seetzen.
		37 50 30	24 54 45	(Purdy).
	Djiaour-keuï (près des ruines de Claros)	37 59 0	24 50 45	(idem).
	Cap Arbora, ou Cap de l'Arbre, près des ruines du Temple des Branchides	37 21 11	24 52 53	Gauttier.
	Gumischli, port, près des ruines de Myndus	37 2 30	24 53 0	(Purdy).
	Boudroun, site d'Halycarnasse	37 1 21	25 5 3	Beaufort.
	Koutoudja	37 54 45		Will. Hamilton.
	Gheïrah	37 36 0		Ch. Fellows.
	Degnizli	37 45 0		Will. Hamilton.
	Khonos	37 48 0		Idem.
	Bourdour	37 39 0	27 52 0	Pococke. 1738.
		37 42 45		W. Hamilton.
	Isbartah	37 45 15		Idem.
	Site d'Isaura	37 10 0		Idem.
	Konièh	37 52 0		Niebuhr.
		38 30 0	30 25 0	(Correspond. Astron.)
		37 54 0		Kieneir.
		37 50 30		W. Hamilton.
	Karaman	37 8 50		Idem.
	Aktche	37 25 30		idem.
	Eregli	37 30 0		Niebuhr.
	Nigdèh	37 56 30		W. Hamiltoe.
	Adana	36 59 0		Niebuhr.
		37 0 0		Kinneir.
	Besni	37 42 0		Ainsworth.
	Adiaman	37 46 0		idem.
	Kerkounah	37 42 20		Idem.
	Tokaria	37 46 20		idem.
	Gherghèn, sur la droite de l'Euphrate	37 56 30		idem.
	Hoschoûn, près de la gauche de l'Euphrate	37 37 20		idem.
	Lidar, sur la gauche de l'Euphrate, un peu au-dessus de Sumeïsat	37 34 0		idem.
37e degré				
	Kos, point le plus élevé de l'île	36 49 54	24 53 19	Gauttier.
	Kos, la ville	38 53 11	24 56 22	Beaufort.
	Cap Krio	36 40 46		idem.
	Site de Knide	36 39 0		(Corr. Astronom.).
	Limniena, île (point culminant)	36 17 25	25 22 45	Gauttier.
	Ile Sainte-Catherine, pointe Sud de Rhodes	35 52 0	25 25 15	idem.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.			LONGITUDE à l'Est de Paris.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	Les Trois Frères, rocher à trois ou quatre pieds au-dessus de l'eau, au Sud de Rhodes	35°	50′	20″	25°	34′	35″	Gautlier.
	Rhodes (la ville)	36	20	0				Chazelles.
	Rhodes, citadelle (C. S.-Jean)	36	8	45	25	43	45	Gautlier.
	Baie de Merméridjèh (port Physcus), entrée principale	36	47	45	26	12	2	Hume. 1801.
	C. Merméréh (au Sud de l'entrée du port)	36	42	40	25	58	35	Gautlier.
	Ila Papas (près de l'embouchure du Calbis)	36	38	40	26	18	15	idem.
	C. Ginacri, pointe Ouest de l'entrée du Golfe de Makri	36	35	28	26	36	33	Heil. 1817.
		36	34	25	26	28	35	Gautlier.
	C. d'Ivessa, pointe Sud-Est de l'entrée du G. de Makri	36	32	71	26	44	42	Heil.
		36	32	10	26	38	5	Gautlier.
	Ile Solitaire (Golfe de Makri)	36	41	10	26	44	34	Heil.
	Ile Caria, ou Varica (piton de la pointe Sud de l'île)	9£	38	58	26	46	54	idem.
	Les Sept-Caps	36	20	0	26	51	10	Gautlier.
	Site de Xanthus	36	21	0				Hoskyn. 1841.
	Patara	36	14	30	27	0	38	Beaufort.
	Ile S.-George (extr. O.)	36	8	30	27	10	15	(Purdy).
	Castellerize	36	8	33	27	17	13	Beaufort.
		36	8	35	27	14	40	Gautliar.
	Kakava, rade, ou port Tristomo	36	10	47	27	33	4e	Beaufort.
	Kakava, île, pointe Est.	36	10	25	27	34	1e	Gautlier.
	Pointe Pyrgo	36	12	25	27	40	45	(Purdy).
	Déméréh (Myra)	36	15	0	27	41	5	idem.
	Almali	36	46	0				Hoskyn. 1841.
	Cap Phinéka	36	14	30	27	48	55	(Purdy).
	C. Khélideni	36	15	0				Chazelles. 1893.
		36	12	45	28	5	35	Gautlier.
	Ile Khélidonia, près du Cap.	38	10	30	28	8	55	idem.
	Ile Garabousa	36	13	30	28	10	10	(Purdy).
	Pointe Adratchan	36	19	30	28	13	58	(idem).
	Yanar (Mont. de feu)	36	24	15	28	9	45	(idem).
	Tria-Nesia	36	26	30	28	15	15	(idem).
	Tekrova.	36	30	50	28	18	15	(idem).
	Port Génois	36	31	30	28	12	15	(idem).
	C. Aveva	36	35	0	28	15	5	(idem).
	Ile Rasschât	36	47	40	28	18	5	(idem).
	Satalièh	36	52	15	28	24	48	Beaufort.
	Laara (pointe du môle)	36	50	8	28	30	15	Idem.
	Eski Adalia	36	45	37	29	3	32	idem.
	Kara-Bouroun (C.)	36	40	0	29	17	30	Gautlier.
	Pointe (site de Ptolemaïs)	36	35	50	29	28	45	Beaufort.
	Alaïa	38	31	20	29	40	20	Gautlier.
	Site d'Hamaxia	36	19	0	29	56	45	Beaufort.
	Selinti	36	15	29	29	59	0	Idem.
	Idem, Cap.	36	10	55	30	1	15	Gautlier.
	Site d'Antiochia	36	8	15	30	6	45	(Purdy).

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POSITIONS astronomiquement déterminées.	LATITUDE Nord.			LONGITUDE à l'Est de Paris.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	Karadran	36°	6'	36"	30°	15'	45"	(Purdy).
	Cap Anémour	36	0	50	30	30	45	Beaufort.
		36	0	50	30	29	55	Gaottier.
	C. Kiz-Liman	36	4	0	30	47	0	(Purdy).
	Site de Melania, prés du C. Kiz-Liman, au N.	36	7	6	30	59	25	Beaufort.
	Kelindreh	36	8	50	31	2	5	(Purdy).
	Ile Papadoula	36	7	15	31	14	0	(idem).
	C. Cavaliere	36	7	30	31	23	25	Gauttier.
	Ile et port Cavaliere	36	9	28	31	22	50	Beaufort.
	Ile Provençale (pointe S.)	36	11	6	31	27	45	idem.
		36	10	30	31	27	0	Gauttier.
	Agha, ou Ak-Liman	36	16	45	31	31	55	(Purdy).
	Lissan-el-Kahpéh	33	13	45	31	38	45	(idem).
		36	12	45	31	37	20	Gauttier.
	Embouchure do Gheuk-sou, ou Rivière de Se-iefkéh	36	20	20	31	47	45	(Purdy).
	Perchendéh	36	25	15	31	47	35	(idem).
	Korghos (château)	36	27	10	31	50	45	(idem).
	Aïasch.	36	23	48	31	52	14	(idem).
	Lamas	36	31	35	31	53	30	Gauttier.
	Mézetli	36	44	34	32	13	48	Beaufort.
	Mersïn	36	47	30	32	18	25	(Purdy).
	Kasali, ou la Marine (Port de Tarse)	36	46	30	32	26	30	Gauttier.
	Bouche du Cydnus	33	46	0	32	30	35	(Purdy).
	Tarse	36	46	30	32	24	28	Gauttier.
		36	54	5				Murphy. 1835.
	Kara-Tásch Bouroûn, ou Cap Mallo, entrée N.-O. du G. de Skanderoun	36	32	40	33	1	11	Beaufort.
		36	29	45	33	2	55	Gauttier.
	Bouche de Djihoun, ou Rivière d'Adana	36	43	0	33	23	45	(Purdy).
	Aïas	36	46	10	33	27	45	(idem).
36e degré								
	ILE DE CYPRE.							
	C. Salizzano, ou S.-Épiphane.	35	3	20	29	56	15	Gauttier. 1817.
		35	23	50	30	36	50	idem.
	C. Cormachiti	35	19	30	30	48	45	idem.
	Piton de Cerina	35	25	0	31	1	30	Badia. 1807.
	Cerina	35	19	30	31	3	0	Gaottier.
	Nicosia	35	13	14	31	6	30	Badia.
	C. S.-André, extrémité orientale de l'île	35	41	40	32	17	10	Gauttier.
	Famagouste	35	7	40	31	38	50	idem.
35e degré								
	Palaio Pafo	34	48	4				Badia.
		34	47	20	30	6	3	Gauttier.
	Capo Bianco	34	39	20	30	20	0	idem.
	C. Gallo	34	32	50	30	41	20	idem.
	Limassol	34	42	14	30	36	30	Badia.
		34	41	15	30	48	30	Gauttier.
	C. Kiti	34	49	53	31	18	6	idem.
	La Marina, port de Larnaca	34	54	37	31	21	2	Heli. 1817.
		34	54	31	31	20	0	Gauttier.
	Larnaca	34	56	54	31	27	30	Badia.
		34	55	13	31	19	17	Gauttier.
	C. Griega	34	57	5	31	46	10	idem.
34e degré								

II.

HYPSOMÉTRIE DE L'ASIE-MINEURE.

TABLEAU DES POINTS

DONT LA HAUTEUR AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER A ÉTÉ DÉTERMINÉE

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	ENCAISSEMENT ORIENTAL DU BOSPHORE.		
	M. Boulgourieu, au-dessus de Scutari	240	Andréossy. 1813.
	Montagne du Géant	186	idem.
	Château Génois	116	idem.
	Crommyon, au débouché du Canal dans la mer Noire	25	idem.
	Hauteur moyenne des mamelons qui bordent la rive asiatique du Bosphore	117	idem.
	Ovah-Dâghî, hauteurs à l'E. d'Érégli	256	Ainsworth. 1838.
	Col du Kara-Dâgh à l'E. des montagnes d'Ovah	450	idem.
	Sommités de la chaine du Kara-Dâgh, environ	600	idem.
	PLATEAU PAPHLAGONIEN.		
	Vallée supérieure de l'Ordeïri, près de Doursânli	976	idem.
	Zafarân-Boli	366	idem.
	Sabandjilar	976	idem.
	Tchélebi-keuï	847	idem.
	Ouzoun-Bouroun, chaine entre Tchélébi-keuï et Kastamouni	1125	idem.
	Tête de la vallée de Dadahi, à la pente orient. de l'Ouzoun-Bouroun	784	idem.
	Bakir-kouréhsi, tête d'une vallée littorale, au N. de Kastamouni	928	idem.
	Hauteurs avoisinantes, environ.	1100	idem.
	Daourikân, tête d'une vallée, entre Bakir-kourehsi et Kastamouni	989	idem.
	Kastamouni, vallée supérieure de l'Amnias	749	idam.
	Ilik-Dâgh, montagnes qui bordent au S. la même vallée, à l'E. de Tâsch-Keupri	1200	idem.
	Autre point de la vallée un peu plus à l'Est.	976	idem.
	Élévation de la rivière dans cette partie de la vallée	300 à 350	idem.
	Boïavat	305	idem.
	Confluent de l'Amnias et du Halys	137	idem.
	Lit du Halys, à trois lieues au-dessous du confluent de l'Amnias, espace occupé par les rapides de Kara-Tépéh	106	idem.
	Hadji Hamzéh, sur le Halys, au-dessus du confluent de l'Amnias	280	idem.
	Vézir-Keupri, dans une vallée affluente de la droite du Halys	244	idem.
	Kosadjak, pente occid. du Tavchân-Dâgh.	207	idem.
41° degré			

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	M. Olympe	1930	Texier. 1839.
	Broussa, au pied de l'Olympe.	305	idem.
	Pays au N. du lac de Sabandjéh, peu élevé		
	Hauteurs qui bordent au S. le lac de Sabandjéh, au moins	300	Ainsworth.
	Boli-Dâghi, chaine de la Bithynie orientale, au moins	500	Idem.
	Jaïla-Dâg, au N. d'Uskoub, entre les montagnes de Boli et la côte	400 à 450	Idem.
	Osmandjik sur le Halys	280	idem.
	Iskélib, dans une vallée affl. de la gauche du Halys, entre Osmandjik et Kiangari	700	idem.
	Kiangari, dans une vallée affluente de la gauche du Halys	716	idem.
	Belibâgh, point à l'E. de Kiangari	760	idem.
	Crête du Tavchân-Dâgh, entre Osmandjik et Vezir-Keupri	1125	idem.
	Kosadjak, pente méridion. du Tavchân-Dâgh	207	idem.
	Menzil-Aschiki, col du Tavchân-Dâgh, route d'Osmandjik à Mersivân	730	Idem.
	Kirk-Delim, hauteurs à la droite du Halys, S. d'Osmandjik	940	idem.
	Tchouroum, au S. du Kirk-Délim	720	idem.
	Crête du Koséh-Dâgh, rangée de hauteurs entre Tchouroum et le Halys	1020	idem.
	Marsivân	644	idem.
	Amasiéb	320	Idem.
	Tokat	480	idem.
	Akil-Dâgh, montagne dans le N.-O. de Tokat, à droite de l'Iris	885	idem.
	Kouz-Tchamli-Dâgh, chaine au S. de Tokat, ligne de partage entre le bassin de l'Iris et celui du Halys, environ	1600	idem.
	Vallée de Baoulous, pente méridion. du Kouz-Tchamli-Dâgh	1016	Idem.
	Vallée de Karin, idem	1013	Idem.
	Montagnes du Djanik, chaine parallèle à la mer Noire, entre Trébizonde et l'Iris, à une distance de 10 à 12 lieues, entre Trébizonde et l'Iris; hauteur approximative	1800 à 2000	Brant. 1835.
	Prolongation orientale des montagnes du Djanik, à l'E. de Trébizonde, entre le Tchorok et la côte; hauteur évaluée	1200 à 1500	Idem.
	NIVELLEMENT DE LA ROUTE DE TRÉBIZONDE A ERZEROUM.		
	Trébizonde	5	Texier. 1839.
	Djévislik	372	idem.
	Karakabân	1804	Idem.
		1653	Will. Hamilton.
	Koulabat-Boghaz	2492	Texier.
	Crête entre la Passe de Koulabat et Vézernik	2905	Idem.
	Vézernik, tête de vallée d'un affluent supér. du Tchorok	2889	Idem.
	Iéni-Keupri, plus bas dans la même vallée, au pont de Balakbor	1661	Idem.
	Baibourt, sur une autre branche supérieure du Tchorok		Idem.
		1637	idem.
	Tête de la vallée de Baibourt	1997	idem.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Sommité de la ligne de partage du bassin du Tchorok et du bassin de l'Euphrate, au point où la route la coupe	2703	Texier.
	Kodja-Baunar	2185	Idem.
	Plaine d'Erzeroum, au N. de la ville (1)	1949	idem.
	Erzeroum (2)	1965	idem.
		2133	Browne. 1813.
		envir. 1600	Brant. 1835.
		1864	Glascott.
40° degré	Kara-Dâgh, hauteurs au S. de Bounar-Bachi (Troade)	282	Spratt et Évans. 1839.
	Kaz-Dâgh ou Gargara (le plus haut sommet du système de l'Ida)	1510	Kauffer. 1784.
	Une des sommités de la ligne de faîte entre le bassin de la mer de Mermara et le bassin de l'Archipel, Ouest de Balıkesri	1085	(Lapie. 1844).
	Point de partage entre le bassin du Macestus et le bassin de l'Hermus	1153	W. Hamilton. 1836.
	Ak-Dâgh, la plus haute sommité de cette ligne de faîte, aux sources mêmes du Macestus et de l'Hermus	2440	Idem.
	Simaoul, près de la source du Macestus	818	idem.
	Moumdjik, haute vallée du Macestus, au-dessous de Simaoul	610	Idem.
	Tchevdir-Hissar (Aïzani), haute vallée du Rhyndacus, non loin de la source	1085	Texier.
	Eski-Chèhr, sur la Poursak, affl. gauche du Sakaria, environ	700	Ainsworth.
	Élevation moyenne des plaines au S. d'Eski-Chèhr	900	Idem.
	Haïmanèh, vastes plaines sur le haut Sakaria, dans le S.-O. d'Angora	900	idem.
	Ardidj-Dâgh, hauteurs qui dominent au S. le Haïmaneh	1093	idem.
	Vallée au pied du mont Ardidj	820	idem.
	Oura-Dâgh, montagnes au S. d'Angora	1410	Idem.
	Plaine au pied de l'Oura-Dâgh	1290	Idem.
	Vallée de Kerghall, à la pente mérid. de l'Oura-Dâgh	915	idem.
	Angora	820	idem.
	Dének-Mâden, point à l'E. du Halys, route d'Angora à Kaïsarièh	1018	Idem.
	Hamid, S.-S.-E de Denek Mâden	820	Idem.
	Plaine de Sughur, S.-S.-E de Hamid, vallée affluente de la droite du Halys	1012	idem.

1 Quoique Erzeroum et le pays environnant ne soient pas compris dans les limites de l'Asie-Mineure, nous les avons placés dans notre tableau, afin de ne pas scinder l'ensemble des déterminations hypsométriques obtenues par M. Texier de Trébizonde à Erzeroum.

2 La mesure de M. Texier est déduite d'une série d'observations. Nous avons néanmoins placé en regard les mesures données par trois autres voyageurs attentifs, pour montrer avec quelle circonspection il faut recevoir les données de cette nature.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS
	Kir-Chéhr, dans la même vallée, près du Halys	943	Texier.
	Moudjour S.-E. de Kir-Chéhr, dans une autre vallée affluente de la droite du Halys	958	idem.
	Hadji-Bek Tasch, dans un embranchement de la même vallée	1150	idem.
	Hauteurs d'Insânli, près de la gauche du Halys, au-dessus (E.-N.-E.) de Kaïsarieh	1200	idem.
	Khanzir-Dagh, montagnes au S. d'Insânli, point de partage du bassin du Halys et des sources du Saros, environ	1500	idem.
	Abasilli, tête d'une vallée affluente de la gauche du Halys, sur la pente septentrion. du mont Khanzir	1425	idem.
	Yel Gadoundji, hauteurs qui dominent la tête de la vallée du Sarus, non loin des sources, au S. d'Abasilli.	1646	idem.
	Hauteur moyenne de la ligne de partage d'eaux entre le bassin supérieur du Halys et le bassin de l'Euphrate, dans le S. et le S.-O. de Sivas, environ	1400	idem.
	Sivas	1183	idem.
	Kotni, vallée du Halys, au-dessus de Sivas	1238	idem.
	Kara-Bel Dagh, point de partage d'eaux entre le haut bassin du Halys au dessus de Sivas, et le bassin de l'Euphrate, point mesuré	1763	idem.
	Iarbasân, tête d'une vallée affluente de la rivière de Devrighi, à la descente orientale du Kara-Bel	1287	idem.
	Seliski, au-dessus de Dévrighi, sur la même rivière	1022	idem.
	Hauteurs de Seliski	1296	idem.
	Devrighi, sur une rivière affluente de la droite de l'Euphrate	950	idem.
	Plaine de Devrighi	917	idem.
	Vallée de Herasik, affluente de la Dévrighi-tchaï, au-dessous de Dévrighi	1310	idem.
	Montagnes de Karst, au S. de Dévrighi	1725	idem.
	Arabghir, sur une hauteur, à l'O. de l'Euphrate	1076	idem.
	Kuldjou, entre Arabghir et l'Euphrate	693	idem.
	Aïeli-Dagh, montagnes au N. d'Arabghir	1690	idem.
39e degré	Gueut Dagh, montagnes au S.-O. d'Arabghir	1161	idem.
	Anaïléh, sur le haut Hermus, au confluent du Demirdji tchaï	163	Will. Hamilton.
	Point du lit de l'Hermus au-dessus d'Anaïléh et du confluent de l'Aïnéh-tchaï, N. de Koulah	285	idem.
	Koulah	335	idem.
	Sommité du Kara-Devlit, ancien volcan, près de Koulah	760	idem.
	Kap'an-Alan, autre pic volcan. à l'O. de Koulah	720	idem.
	Tchaous, point au N. de Koulah, entre cette ville et l'Hermus	883	idem.
	Selendi sur l'Aïnéh-tchaï, affluent de l'Hermus	557	Texier.
	Point du cours de l'Aïnéh-tchaï un peu au-dessus de Sélendi, environ	560	W. Hamilton.
	Devrent, sur le Ghédiz-tchaï	413	Texier.
	Ghédiz	1266	idem.
	Point mesuré entre le Ghédiz-tchaï et l'Aïnéh tchaï, route de Selendi à Ieni keuï	921	idem.
	Une des sommités du Boz-Dâgh (Tmolus), ligne de partage entre le bassin de l'Hermus et celui du Caïstre	1220	(Kiepert).

TRANCHES latitudinales, de degré au degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Djuma Dâgh, point culminant du Mesogis, ligne de partage d'eaux entre le bassin du Caïstre et celui du Méandre	1220	(Kiepert).
	Boulladan, tête d'une vallée affluente de la droite du haut Méandre	537	Texier.
	Derbend, au-dessus de cette vallée, entrée d'un col du Tmolus oriental	657	idem.
	Pambouk Kalesi (Hierapolis)	421	idem.
	Un des cols du Baba Dâgh (Cadmus), au S.-O. et non loin de Degnizli	1277	idem.
	Baba-Dagh, sommet	1830	idem.
	Gheirah (Aphrodisias), tête d'une vallée, au pied occident. du Baba-Dâgh [1]	824	idem.
	Nazli-keuï, sur une hauteur, près du Keupli-sou, affl. droit du haut Méandre	700	Will. Hamilton.
	Ouschâk, tête d'une vallée affl. du Banas-tchaï, une des branches supérieures du Méandre	610	(Kiepert).
	Col dans les hauteurs qui dominent la vallée d'Ouschak	1100	(Idem).
	———		
	Plaine de Boulvadïn (observation de l'eau bouillante), environ	930	Ainsworth.
	Sultân-Dagh, montagnes qui ferment au S. la vallée de Boulvadïn; hauteur approxim.	1200	idem.
	Plaine de Ladik	976	Will. Hamilton.
	Hauteurs au S. de cette plaine	1570	idem.
	Grand lac salé (Tatta Palus)	760	Ainsworth.
	Sultân-Khan, au S. du Grand Lac	854	idem.
	In-Avi, près du bord occid. du Grand Lac	890	idem.
	Ouzoundir, idem.	846	idem.
	Kolu-keuï, idem.	868	idem.
	Kodj-Hissar, près du bord oriental	862	idem.
	Ak Seraï, sur le Beiaz-sou, affl. de la pointe S. du Grand Lac	1570	idem.
	Hassân-Dagh, pic élevé du S.-E. d'Ak-Seraï, hauteur estimée	2400	Ainsw. et Hamilton.
	Pacha-Dâgh, hauteurs qui dominent l'extrémité N. du Grand Lac, environ	1100	Ainsworth.
	Kodja Dâgh, montagnes qui dominent à l'E. le Grand Lac Salé, qu'elles séparent du bassin du Halys, environ	1350	idem.
	Un des points culminants de cette chaîne	1400	Will. Hamilton.
	Afanli, à la pointe orient. du Kodja-Dagh	1136	Ainsworth.
	Sipahiler, idem.	1090	idem.
	———		
	Plaines de Mal-Agob, entre Ak Seraï et le mont Argée; dépendance du bassin du Halys	1260	idem.
	Plaine de Kara-Hissar, prolongation orient. de celles de Mal-Agob	1045	idem.
	Kara-Hissar	13[illegible]0	Will. Hamilton.
	Nevou Chéhr, au N. des plaines de Mal-Agob, près de la gauche du Halys	1370	idem.
	Kaïsarieh, dans une plaine au S. du Halys	1200	Ainsworth.
		1260	Hamilton.
		[illegible]	Ainsworth.
	Mont Argée (point le plus élevé de l'Asie-Mineure)	3935	Hamilton.
	———		
	Gouroun, vallée supérieure du Tokmah-sou, affl. droit de l'Euphrate	1190	Ainsworth.
	Derendeh, même vallée	910	idem.

[1] Nous inscrivons ici plusieurs points qui se trouvent au-dessous du trente-huitième parallèle, pour ne pas scinder ce que nous possédons de données hypsométriques sur le bassin du Méandre.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Bèli-Ghédik, montagnes qui dominent au S. la vallee du Tokmah-sou, E.-S.-E. de Dèrendèh	1713	Ainswworth.
	Malatïah, dans une plaine élevee, à la droite de l'Euphrate	846	idem.
	Kebân-Mâden, point de la vallée de l'Euphrate voisin du confluent du Mourad-tchaï, au-dessus de Malatïah	666	idem.
	Gherghèn-kalèhsı, sur un rocher que baigne l'Euphrate, au-dessous de Malatïah	829	idem.
	Tokariz, dans une vallée, près de la droite de l'Euphrate.	616	idem.
	Adïaman, tête d'une autre vallée affl. dr. de l'Euphrate	820	idem.
	Surghı, près de la source du Gheuk-sou, affl. droit de l'Euphrate.	1230	idem.
	Plaines elevées entre la source du Gheuk-sou et celles du Sulthân-sou, affl. du Tokmah-sou (c'est la hauteur moyenne du promontoire qui determine le grand coude de l'Euphrate, au-dessous de Malatïah)	1120	idem.
	Erkenek, dans une gorge formée par un des affluents supérieurs du Gheuk-sou	1164	idem
38e degré	Plateau central de la Carie, où est située Moghlah, hauteur moyenne approximative	800	Ch. Fellows. 1840.
	Système du Taurus.		
	Gheuk-Dâgh, partie de la chaîne du Taurus entre le lac de Soghla et la côte, environ	3000	(Kiepert).
	Site d'Isaura, au pied septentrional du Taurus, environ	1400	Will. Hamilton.
	Kara-Dâgh, massif isolé au N. de Karaman	2400	(Kiepert).
	Sommités du Boulghâr-Dâgh, partie du Taurus voisine des Pyles Ciliciennes	3000	(Idem).
	Débouché supérieur des Pyles Ciliciennes (Gulek-Boghaz)	1160	Ainsworth.
	Apisch-Kar-Dâgh, haute sommité du Taurus au N.-E. des Pyles Ciliciennes	3400	(Kiepert).
	Djiaour-Dâgh (Amanus), au S. de la vallée du Djihoun ou Pyramus, environ	3000	(Idem).
37e degré	*Péninsule Lycienne.*		
	Eldjik-Dâgh, une des principales sommités des *montes Calyndicæ*, au N. du golfe de Makri	2200	Hoskyn: 1841.
	Uzumli, N.-N.-E. de Makri	600	Ch. Fellows.
	Hauteurs qui dominent la vallée d'Uzumli	1600	idem.
	Point de partage entre les sources du Calbis et le bassin du Xanthe, hauteur estimée	1800	Hoskyn.
	Pirnaz-Dâgh, pic qui domine au N.-O. ce point de partage	2600	idem.
	Karindjâh-Dâgh, autre pic au S.-E. du précédent (1)	2450	idem.
	Tête de la vallée de Kandjilar, qui conduit du bassin du Xanthe aux hautes plaines d'Almali, à travers le massif de l'Ak-Dâgh.	2100	idem.

1 Le nom de ce pic nous paraît rappeler évidemment celui des *Calyndicæ montes*, dont il formerait l'extrémité orientale.

TRANCHES latitudinales, de degré en degré.	POINTS MESURÉS.	HAUTEUR en mètres.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	Ak-Dâgh, massif de montagnes qui domine à l'E. le haut bassin du Xanthe; la plus haute sommité, hauteur estimée	3000	Hoskyn.
	Autre sommet de l'Ak-Dâgh	2700	idem.
	Akier-Dâgh, autre groupe au S. de l'Ak-Dâgh	2100	idem.
	Terrasse de la pente occidentale de l'Ak-Dâgh, hauteur évaluée	1200	Fellows.
	Hauteur moyenne des plaines d'Almali (plateau lycien)	1500	Hoskyn.
	Lac d'Avelan, environ	950	Fellows.
	Plaine de Gul-Hissar, prolongation septentrionale des plaines d'Almali	1500	Idem.
	Kodja-Dâgh, sommité la plus septentrionale du Cragus	1860	Hoskyn.
	Mendous-Dâgh, sommité centrale du groupe du Cragus	2000	idem.
	Pic méridional du Cragus	1040	idem.
	Yanar-Dâgh, au-dessus d'Adratchan, extrémité méridionale de la chaîne des monts Solymes, au N. du C. Khélidoni	945	(Kiepert).
	Taschiali-Dâgh, point culminant des monts Solymes, au-dessus de Tekrova	2380	(Idem).
	Pic voisin de la côte occidentale de la Cilicie Trachée, E. d'Alaia	1460	(Idem).
	Montagnes qui dominent le C. Anémour	935	(Idem).
	Akmah-Dâgh, ramification méridionale de l'Amanus, à l'E. du G. de Skanderoun	1800	(Idem).
	Passe de Beïlân (Pylæ Syriæ)	1240	Ainsworth.
	Beïlân	480	idem.
	Sommet de la montagne de Beïlân	1628	idem.
36e degré			



III.

ONOMASTICON ANATOLICUM.

NOMENCLATURE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS APPARTENANT A LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DE

L'ASIE-MINEURE,

DONT LA SYNONYMIE OU LA CORRESPONDANCE AVEC CEUX DE LA GÉOGRAPHIE ACTUELLE A ÉTÉ EXACTEMENT DÉTERMINÉE.

N. B. A la suite de chaque synonymie ou de chaque correspondance, nous indiquons le nom du voyageur ou du critique qui a *le premier* établi cette synonymie.

Quand plusieurs noms de voyageurs sont rappelés à la suite d'une même position, c'est qu'après celui qui l'a déterminée *le premier*, d'autres ont fortifié cette détermination par de nouvelles preuves.

Quand une synonymie est donnée sans indication de voyageur ou de critique, c'est que la correspondance entre l'ancien nom et le nom actuel s'est transmise jusqu'à nous sans interruption depuis l'antiquité, soit par l'histoire, soit par la tradition.

Quelques déterminations nous sont propres; nous avons alors renvoyé au passage de notre histoire géographique de l'Asie-Mineure où elles sont établies ou indiquées.

Le signe (†) placé après certaines synonymies indique que la correspondance, quoique probable, est encore douteuse.

L'astérisque (*) indique les noms qui appartiennent à la géographie byzantine.

Nous n'avons pas fait entrer dans notre nomenclature ceux des noms de la géographie ancienne dont la correspondance actuelle est encore ignorée.

A.

ABASTRIS. *Voy.* Abbaitis.

ABBAITIS. Canton de la Mysie, vers la source du Macestus. Leake, dans Keppell, II, 244; Hamilton, II, 124; Letronne, dans le Journ. des Sav. 1845, p. 562.

ABBASSUS (Phrygie). = Site près de Gheumuk-keui. Hamilton, I, 468.

ABONU-TEICHOS. *Voy.* Ionopolis.

ABYDOS (Troade). = Ruines, au N. du Vieux Château d'Asie. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 332.

Acamas Prom. (Cypre). = C. St-Épiphane. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 536.

Acantus (Carie). Ruines vis-à-vis des îles Hadjilar. Kiepert, Kl. As.

Achæorum Littus (Cypre). Côte sept. de l'île. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, p. 541.

Acherusium Prom. (Bithynie). = Baba Bouroun, près d'Érégli. Kiepert, Kl. As.

Acmonia (Phrygie). = Ahat keuï. Seetzen. *Vid.* Frank, Funf Inschr. u. St., p. 6.

Adrastea (Troade). Site entre Parium et Priapus. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, p. 336.

Æantium (Troade). = Site du Nouv. Château d'Asie. Id., ibid., 329.

Ægæ (Cilicia Camp.). = Aïas. D'Anville, Géogr. anc., II. 93.

Aegae (Ionie) = Guzel-Hissar. D'Anville, Cartes.

Aeginetes (Paphlag.). = Apana, sur la côte E. d'Ineboli? Kiepert, Kl. As.

Aepea (Cypre). Pas de vestiges. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 539.

Aesepus Fl. (Mysie). = Gheunélr ou Gheunén-sou. Richter, p. 423; Prokesch, III, 266. – La rivière de Gheurèn est le Boclew-sou de Chishull qui y avait le premier reconnu l'Ésèpe. D'Anville (Acad. des Inscr., XXVIII, 337) adopte la même synonymie, mais en donnant à la rivière le nom de Satal-déré.

Agameia (Troade). = Paléo-Kastro. Choiseul-Gouffier, II, 331.

Agriane (Pont). Ruines au S. de Zilêh? Kiepert, Kl. As.

Aizani (Phrygie). = Tchavdéré. Keppel, II, 204.

Alabanda (Carie). = Arah-Hissar. Leake, p. 233; Ch. Fellows, Lycia, p. 58.

Alexandria (Cypre). = Alessandreia, D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 537.

Alexandria Troas, anteà Sigia et Antigonia (Troade). = Eski-Stamboul, ruines sur la côte, vis-à-vis de Ténédos. *Voy.* d'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 321.

Aliassus (Galatie). Ruines sur la gauche du Halys, vis-à-vis de Kapou-Keuï. Kiepert, Kl. As.

Alinda (Carie) = Demirdji? Fellows, Lycia, p. 64.

Alymala, peut-être la même qu'Amelas (Lycie). = Ruines à Eski-Hissar, près d'Almali. Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 169 Comp. Cramer, Asia Min., II, 266.

Amastris, anteà Sesamus (Paphlag.). = Amasserah.

Amathus (Cypre). = Limiso Vecchio. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 551.

Amazoniæ Montes (Pont). = Mazôn-Dâgh. W. Hamilton. I, 283.

Amelas. *Voy.* Alymala.

Ameletum (Pont). Ruines sur la côte E. d'Ounièh. Kiepert, Kl. As.

Amisus (Pont). = Eski Samsoun. W. Hamilton, I, 290.

Ammochostus Prom. (Cypre). = Plage de Famagouste, ou Amagusto. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 546.

Amorium (Galatie). Ruines à Hergân-Kalèh, appelé aussi Assar-Keuï. W. Hamilton, I, 451.

Ampelus Mons (Samos). Montagnes centrales de l'île.

Ampelus Prom. (Samos). C. Kolonnas. Kiepert, Kl. As.

Amyzon (Carie). Ruines près de Kafaslar. Leake, p. 238.

Anabura (Phrygie). = Kirk-In? Hamilton, I, 467.

Analiba (Petite Arménie). = Herhémèh, dans une vallée affl. dr. de l'Euphrate, route d'Erzinghian à Arabghir. Kiepert, Kl. As.

Anava Lac., peut-être le même que l'Ascania Palus (Phrygie). Lac de Tchardak, ou Adji-Touz-Gheul. W. Hamilton, I, 504.

Anava (Phrygie). Sur les bords du lac du même nom.

Anazarbus, posteà Justinopolis, quæ et Cæsarea (Cilicie). = Aïn-Zarba.

Anchiale et Anchialeus. *Voy.* Ankhialè et Ankhialeos.

Ancyra (Galatie). = Engouri ou Angora.

Ancyra Phrygiæ, quæ et ferrea. Ruines sur le lac de Simaoul. Will. Hamilton, II, 126.

Andabilis (Cappad.). = Eski-Andaval. Leake, p. 74; W. Hamilton, II, 229, 297.

Andriacus Fl. (Lycie). — Démir-Dérési-tchaï, ou riv. de Démérèh. Fellows.

Andriakè (Lycie). = Andraki. Beaufort, p. 26.

Andrius Fl. (Troade). = Lidjek-Dérési-tchaï? Choiseul-Gouffier, II, 285.

Comp. Pococke, II, 2ᵉ partie, p. 108.

ANEMURIUM (Cilicie). = Eski-Anémour. Beaufort, p. 192.

ANEMURIUM PROM. (Cilicie). C. Anemour.

ANKHIALÉ (Cilicie). Ruines près de Karadovar. Beaufort, p 258.

ANKHIALEOS POT. (Cilicie). Rivière entre les villages de Kazali et de Karadovar. Leake, p. 215

ANTHOS ou ANTITHOS POT. (Rivière d'Antiochia ad Pisidiam). Ghélendouz, ou Ejercler-tchaï. Arundell, 2ᵉ voy., I, 292, 320.

ANTI-CRAGUS (Lycie). *Voy.* Leake dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 165.

ANTIGONIA (Troade). *Voy.* Alexandria Troas.

ANTINOOPOLIS (Paphlag). = Tcherkesch. Kiepert, Kl. As.

ANTIOCHIA AD CRAGUM (Cilicie) = Antiochetta, ruines à l'O.-N.-O. du C. Anemour. Beaufort, p. 185. Comp d'Anville, Géogr. anc., II, 89.

ANTIOCHIA AD MÆANDRUM (Carie). Ruines près de Iéniidjèh. Pococke, II 2ᵉ partie, p. 69; Will. Hamilton, I, 529.

ANTIOCHIA PISIDIÆ (Phrygie). = Ruines près de Ialobatch. Arundell, 2ᵉ voy., I, 268.

ANTIPHELLUS (Lycie). = Andifilo. Beaufurt, p. 16; Leake, p. 185.

ANTISSA (Lesbos). Ruines à Kalas Limneonas, près du port Sigri. Pococke, II, p. 18.

APAMÆA (Bithynie) priùs Myrlea. = Amapoli, ruines près de Moudania. Hammer, Ansichten.

APAMÆA CIBOTUS (Apamaïs Kibotos), anteà Kelaïnaï, latinè Celænæ (Phrygie. = Dinaïr. Leake, p. 158; W. Hamilton, I, 499.

APERLÆ, ou APESRÆ (Lycie). Site au fond de la baie d'Assar. Cockerell, dans Leake, p. 188.

APERSÆ. *Voy.* Aperlæ.

APHNITIS LAC. *Voy.* Miletopolis.

APHRODISIAS (Carie). = Gheïrah. Sherard et Picenini, dans Chandler, II, 83.

APHRODISIAS (Cilicie Trachée). Ruines au-dessus du Capo Cavaliere. Kiepert, Kl. As.

APHRODISIUM (Cypre). Ruines sur la côte sept. D'Anville, Acad des Inscr, XXXII, 541.

APOLLONIA MOSDIÆUM (Phrygie Parorée). = Ouloubourlou. Arundell, 2ᵉ voy., I, 236.

APPOLLONIAS AD RHYNDACUM (Bithynie). = Abouliloute. Tournefort, III, 355, lettre 22.

APOLLONIS Lydie). Site dans le N.-O. de Boullana. D'Anville, Asiæ Min. Tabula; Kiepert, Kl. As.

APOLLONITIS LACUS, qui et Artynia (Bithynie). = Lac d'Aboulilonte.

ARABISSUS (Cappad.). = Iarpous. Kiepert, Kl As.

ARANÉ (Petite Arménie). Ruines près du Kourou-tchaï, au-dessus de Hassan-Tchélébi? Kiepert, Kl. As.

ARAXA (Lycie). = Eurèn, sur la dr. du Xanthe, ou plutôt Assar-Kalési, ruines situées près de là dans une vallée affl. Hoskyn. dans le Journ. of Geogr., Soc. of Lond, XII, 57; et ci-dessus, p. 556.

ARCAB (Mélitène). = Arka. D'Anville, Géogr. anc., II, 69

ARCHALLA (Cappad.). Erkelet, N. de Kaïsarièh. Kiepert, Kl. As. Comp. Leake, p. 65.

ARCHELAIS (Cappad.). = Ak-Seraï? Leake, p. 75; W. Hamilton, II, 229.

ARCON I. ou ARKONNESOS (Carie). = Orak-adasi, vis-à-vis du site d'Halycarnasse. D'Anville, Cartes.

ARETIAS I. (Pont). Kerasoun-adasi. Hamilton, I, 262.

ARGÆUS M. (Cappadoce). Ardjèh-Dâgh.

ARGENNUM PROM. (Ionie). = Cap Blanc. D'Anville, Côtes de la Grèce et Archipel, p. 42.

ARGYRIA (Pont). Anciennes mines d'argent près de Tiréboli. W. Hamilton, I, 259.

ARIASSUS (Pamphylie). Ruines à quatre lieues dans l'O. de Satalièh? Kiepert, Kl. As.

ARISBÉ, sur le Selleïs. *Voy.* ce mot.

ARKHALLA. *Voy.* Archalla.

ARKONNESOS. *Voy.* Aspis I.

ARMAXA (Cappad.). = Palias, route de Kaïsarièh à Sivas? Kiepert, Kl. As.

ARNEÆ (Lycie). = Irnas. Kiepert, Kl. As.

ARSINOE (Cilicie). Ruines à Férikli, E. du C. Anemour, sur la côte. Beaufort, p. 199. Comp. Kinneir, p. 202, et Leake, p. 202.

ARSINOE (Cypre). = Site de Famagouste. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 546.

ARSINOE (Cypre). = Poli Chrisophou. Id., ibid., p. 536.

ARTAKÉ (Presqu'île de Cyzique). = Artaki.

ARTANÉ (Bithynie). = Tchilêh, sur la mer Noire. Kiepert, Kl. As.

ARTEMISIUM PROM. sive Pedalium (Carie). = Cavus Suvelah. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 145.

ARTYNIA LACUS. *Voy.* Apolloniatis.

ARYCANDA (Lycie). Ruines au N.-N.-E. de Myra. Ch. Fellows, Lycia, p. 222.

ARYCANDUS FL. (Lycie) = Fineka-sou. Id., ibid. Comp. Leake, p. 187.

ARYMAGDUS FL. (Cilicie). = Direk Oudasi ou Gozoutché-tchaï. Leake, p. 201.

ASPIS I., ou ARKONNESOS (près de Lebedos) = I. Karabâch, ou Santa-Eufemia. Chandler, I, 225 et 422.

ASSOS (Troade). Ruines à Beiram Keui, vis-à-vis de l'île de Mitiléni.

ASTYRA (Troade). Site près d'Antandros. Choiseul-Gouffier, II, 78

ATABYRIS M. (Rhodes). = M. Atairo. W. Hamilton, II, 62.

ATELEBUSA I. (Lycie). = Radjat? Beaufort, p. 111.

ATHAR M. (Cappad.). Hassân-Dâgh? W. Hamilton, II, 229.

ATTALIA (Eolie). = Alasina. Kiepert, Kl. As.

ATTALIA (Pamphylie). Satalièh? Kiepert, Kl. As. Comp. Beaufort, p. 129, 134; d'Anville, Géogr. anc., II, 83; et ci-dessus, p. 531.

ATTALIA (Lydie). = Adala. D'Anville, Géogr. anc., II, 48; Keppel, II, 335. Comp. W. Hamilton, I, 143.

ATTUDA (Carie). = Ipsili-Hissar, O. de Degnizli. Kiepert, Kl. As.

AULOCRENIS LACUS, VALLIS et MONS (Phryg.). A la source du Méandre. *Voy.* Hamilton, I, 498.

AULÔN CILICIUS, s. Fretum Ciliciæ. Détroit entre l'île de Cypre et la côte cilicienne.

AXON FL. (Carie). Rivière de Calynda. *Voy.* ce dernier mot, et Cramer, II, 196.

AZANES FL. (Phrygie). Rivière de Thémisonium. *Voy.* ce mot.

B.

* BAGÆ, ou BAGIS (Lydie). = Ruines vis-à-vis de Sirghêh. Keppel, II, 368.

BAIÆ (Cilicie). = Balas. D'Anville, Géogr. anc., II, 96; Ainsworth. On the Cilic. and Syrian Gates, 187.

BALBURA (Lycie). Katra, ou Djiaour-Kalési, ruines. Hoskyn. Kiepert, Kl. As.

BARATHRA Lykaonie). = Karabounar? W. Hamilton, II, 217.

BARGYLIA (Carie). = Barghili. D'Anville, Géogr. anc., III, 139; Cadalvène, Bullet. de la Soc. de Géogr., 2e sér., VII, 157.

BARIS (Pisidie). = Isbartah? D'Anv., Géogr. anc., II, 85.

BARZALO (Comagène). = Gherghèr, à l'Euphrate? Kiepert, Kl. As.

BENNA (Phrygie). = Tatar-Bazardjik. Leake, dans Keppel, II, 197.

BERIS FL. (Pont). = Melitch-sou. Kinneir, 313; Hamilton, I, 280.

BRUDOS VETUS (Phrygie). = Belad. Leake, p. 56.

BITHYNIUM. *Voy.* Claudiopolis.

BLAUDUS (Mysie) = Balat. Kiepert, carte de la Phrygie, 1840; Le Bas, dans la Rev. de Philolog., 1845, 219.

BLAUNDUS (Phrygie). = Ruines à Suleimanli. W. Hamilton, I, 124.

BOLISSUS (Khios). = Volisso.

BOÔNA PORTUS et PROM. (Pont). = Vona-Liman et Vona-Bouroun.

BOOSURA (Cypre). = Bisur, ou Pisuri. D'Anv. Acad. des Inscr., XXXII, p. 553.

BOSPORUS THRACIUS. = Détroit de Constantinople.

BUBON (Lycie). Ruines près d'Ebedjik. Kiepert, Kl. As.

C.

CABYRA, postea Diospolis et Neocæsarea. *Voy.* ce dernier mot.

CADI (Phrygie). = Ghiédiz, ou Kédous. D'Anville, Géogr. anc., II, 51; Keppel, II, 239. Comp. Leake, p. 169, et W. Hamilton, I, 108.

Cadmus Fl. (Phrygie). = Ghenk Bounar-sou, ou Soulthân-Emir-tchai. W. Hamilton, I, 513.

Cadmus M. (Carie). = Baba-Dâgh.

Cæsarea, anteà Mazaka (Cappad.). = Kaisarièh.

Cæsarea Anazarbus. *Voy.* ce dernier mot.

Caïstrus Fl. (Lydie). = Buiuk-Mendéré.

Calabantia (Lycie). = Sandjakli? Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 163.

Calanthea (Cilicie). = Erdemli, à dr. et près de l'emb. de la riv. de Sarkan-Déré. Kiepert, Kl. As.

Calbis Fl., qui et Indus, s. Sindus (Carie). = Talamân-tchai. Fellows, Lycia, p. 90; Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 162.

Callatebus urbs et Fl. (Lydie). = Ainèh-Gheul, ville et riv.? W. Hamilton, II, 374.

Callichorus Fl. (Bithynie). Tchoukrouk-sou? Kiepert, Kl. As.

Callinusa Prom. (Cypre). = Capo de Alessandreta. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 537.

Callistratia (Paphl.). = Mersei, sur la côte E. du C. Kerembèh. Kiepert, Kl. As.

Calydnæ Ins. (près de Tenedos). *Voy.* D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 326.

Calymna I. (Sporades). = Kalimno.

Calynda (Carie). Ruines à peu de distance de la mer. N.-O. du G. de Makri. Choiseul-Gouffier, I, 128; Fellows, Lycia, 104.

Calyndici Montes (au-dessus et à l'E. de Calynda). = Karludjâh-Dâgh. Ci-dessus, p. 692, note.

Camirus (Rhodes). = Camiro. W. Hamilton, II, 58.

Camisa (Cappad.). = Kalmès, sur la dr. du Halys, au-dessus de Sivas. Kiepert, Kl. As.

Cana Prom. (Eolide). = Cap Coloni D'Anville, Côtes de la Grèce et Archipel. p. 40.

Candyba (Lycie). = Kendnva. Fellows.

Cantharium Pr. (Samos). C. Katabasis. D'Anville, Cartes.

Capria (Pamphylie). Vers l'embouchure du Kapri-sou. Leake, p. 194.

Caralia, s. Coralia (Isaurie). = Kïreli. D'Anville, Géogr. anc., II, 87; W. Hamilton, II. 352.

Caralis, s. Caralitis, s. Coralitis Palus (Isaurie). = Lac de Kéréli, ou de Bel-Chèhr. W. Hamilton, II, 349. Comp. Leake, p. 69.

Carallia. *Voy.* Caralia.

Caralitis Palus (Pisidie). = Lac de Kalatild? Arundell, 2ᵉ voy., II, 126, et ci-dessus, p. 221.

Carambis Prom. (Paphlag.). = C. Kérembèh.

Carbanum (Mélitène). = Adiâmân. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X. 327.

Cardamile (Khios). = Kardamila.

Carmylessus (Lycie). Site d'Ovaljik, S. de Makri? Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc of Lond., XII. 162.

Carpasia (Cypre). = Riso Carpasso. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 541.

Carpasiæ Insulæ (Id.). Isole di Chiros. Id., ibid.

Carsagia (Pont orient.). = Bagdetchor? Kiepert, Kl. As.

Carya. *Voy.* Cryassua.

Caryanda (Carie). Presqu'île à l'O. de la baie Pacha-Limani. Leake, p. 227.

Carura (Phrygie). = Site près des sources chaudes, à 19 milles anglais au-dessus de Nazli, sur la rive gauche du Méandre. Pococke, II, 2ᵉ partie, p. 71; W. Hamilton, I, 527. Comp. d'Anv., Géogr. anc., III, 148, et Leake, p. 250.

Carusa (Paphlag.). = Ghersèh. Hamilton, I, 308.

Caspia (Isaurie). = Kadûn Serai, au S. de Konièh? Kiepert. Kl. As.

Castabala (Cappad.). = Nigdèh? Leake, p. 63.

Castabalum (Cilicie). = Matakh, Ruines? Ainsworth, On the Syrian and Cilician Gates, p. 188.

Catarrhactes Fl. (Pamphylie). = Doudèn-sou. Leake. p. 132, 191.

Catarrhactes Fl. (Phrygie). *Voy.* Marsyas.

Caucasa Akra (Khios). C. Pesaro. Kiepert, Kl. As.

Caunus (Carie) Ruines près de la mer, sur la riv. de Koldjèh. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 144 et 162. Comp. d'Anville, Géogr. anc., II, 75.

Cayster Fl. (Ionie). = Kutchuk Mendéré-tchai, ou le Petit Mendéré. Du Loir.

Cebrené (Troade). Site près de Bairamitch? Kiepert, Kl. As.

Celænæ. *Voy.* Apamea Cibotus.

Ceramus (Carie). = Kéramo. D'Anville, côtes de la Grèce et Archipel, p. 50.
Ceramicus Sinus (Carie). = G. de Stanko.
Cerasus (Pont). Site à l'embouchure de Kerasoûn-sou, entre le C. Yoros et le C. Kéréli. Will. Hamilton, I, 250.
Cerasus Pharnacia (Pont). *Voy.* Pharnacia.
Ceretapa (Phrygie Parorée). = Tchardak. Kiepert, Kl. As.
Cermia. *Voy.* Kermia.
Cerinia (Cypre). = Cerina.
Cersus Fl. *Voy.* Kersos.
Cestrus Fl. (Pamphylie). = Ak-sou, ou Aghlasoun-tchaï. Arundell, 2ᵉ voy., II, 28. Comp. Leake, p. 194.
Chalcedôn (Bithynie). Ruines à Kadikeuï, près de Scutari.
Chalcia I. (Khalkia. Sporades). = Kharki. D'Anville, Cartes.
Charadrus. *Voy.* Kharadros.
Chelidoniæ Ins. (Lycie). Iles Tchélidóni des Italiens et des Grecs; Chélidân-adasi des Turks.
Cheraeidæ Ins. *Voy.* Kherraïdai.
Chios. *Voy.* Khios.
Chlydæ (Carie). Site près du C. Suvelah. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 145 et 163.
Choma (Lycie). Ruines à Armidili? Kiepert, Kl. As.
Chonæ *Voy.* Khonai.
Chrysa (Troade). = Karli-keuï? Choiseul-Gouffier, II, 78, et la carte de la page 69.
Chydæ *Voy.* Clydæ.
Chytrium, près de Clazomènes (Ionie). *Voy.* Chandler, I, 208 et 420.
Chytrus (Cypre). = Chitrea, ou Paleo Chitro. D'Anville, Acad. des Inscr., t. XXXII, p. 555.
Cibyra (Pamphylie). = Iburar. Id., d'Anville, Géogr. anc., II, 84.
Cibyra (Phrygie). = Bourouz? D'Anville, Géogr. anc., II, 52.
Cilbianorum Urbes, superior et inferior (Lydie). Ruines à Itân-Kalési et à Ghevli? Arundell, Sev. Ch., p. 215.
Cilbianus Campus. Partie de la vallée du Caïstre (Lydie). = Tchélas-Ovasi. Arundell, Sev. Churches, p. 213.
Calicum I. (Pont). = I. Hoïrat. W. Hamilton, I, 269.
Cilla (Troade). = Zeïléli? Choiseul-Gouffier, II, 78.
Ciniata (Paphlag.). Site près de Tâsch-Keupri? Fourcade, dans les Ann. des Voy., XIV, 55.
Cinolis (Paphlag.). = Kinoli.
Cisthena (Eolide). Pas de vestiges. Sur la côte mérid. du G. d'Adramytti. Choiseul-Gouffier, II, 75. Comp. Desmousseaux, p. 455.
Cisthenê. *Voy.* Megistê.
Citium (Cypre). Ruines près de Larnaca et de Chiti. Pococke, II, 1ʳᵉ partie; Mariti, t. I, p. 46, et ci-dessus, p. 594.
Cius. *Voy.* Kios.
Claros (côte Ion.). Ruines près de Djiaour-Keuï. Chandler, I, 231.
Claudias (Melitène). = Alishkhîn, sur l'Euphrate? Kiepert, Kl. As.
Claudiopolis (Bithynie). = Boli? Pococke, II, 2ᵉ part. p. 94.
Clazomènes (Ionie). Site près de Vourla. Desmousseaux, p. 446; Sherard, dans Tournefort, III, 377; Chandler, I, 191.
Clides Ins. (Cypre). = Isole Clidi. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 543.
Clides Prom. (Id.). = Capo Clidi. Id., ibid.
Climax (Paphlag.). = Tchidèh, sur la côte, à l'E. de Kidros? Kiepert, Kl. As.
Climax M. (Lycie). Montagne littorale au S.-O. de Sataliéh. D'Anv. Géogr. anc., II, 81; Beaufort, p. 108; Leake, p. 148.
Cloptasa. *Voy.* Couptasa.
Coaulavus Fl. (Pisidie). = Ghébréntchaï? *Voy.* ci-dessus, p. 221.
Cochlia, peut-être le même que Cochliousa (Carie). Isthme qui rattache la presqu'île du C. Suvelah à la terre ferme. Leake, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 163.
Cocussus (Cappad.). = Gheuksoun. D'Anville, Cartes.
Cocylium (Troade). = Kotcholian. Le Chevalier, Tr. II, 181.
Coloe (Pont). Ruines sur la droite de l'Iris, au-dessous d'Amasiéh. Kiepert, Kl. As.
Colonia (Pont orient.). = Kouléh-Hissar? Kiepert, Kl. As.
Colophôn (Ionie). Ruines près de Tchilléh. Chandler, I, 237 et 424.
Colossæ (Phrygie). Ruines près de Khonos. W. Hamilton, I, 508. Comp. Leake, 254.
Comana Pontica. = Gumének. W. Hamilton, I, 350.

Coné (Galatie). = Ak-Tché-Tâsch? W. Hamilton, I, 414.

Conoustus (Lykaonie). Ruines à Tousoûn-Ouiouk. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc., X, 296.

Conna, Coné ou Coniopolis (Phrygie). Ruines à Tchal-keuï, près de la gauche de la Poursak, au-dessus de Koutaïèh. Kiepert, Kl. As.

Conopeium (Pont). = Koumdjas? W. Hamilton, I, 293.

Constantia. *Voy*. Salamis.

Coracesium (Cilicie orient.). = Korghos.

Coracesium (Cilicie occid.). = Alaïa. D'Anville, Géogr. anc., II, 84; Corancez, 370; Beaufort, 167. Add. Leake, 197.

Coralis. *Voy*. Caralla.

Coralla (Pont). = Kéréli-Bouroun. Kinneir, p. 333.

Corasiæ Ins., a. Corseæ (Sporades). = Iles fourni. D'Anville, Cartes.

Corax M. (Ionie). = Koradjah-Dâgh, entre Smyrne et Ephèse.

Corbeus (Galatie). Ruines dans une vallée à la descente du M. Disgourt, S.-E. d'Angora? Kiepert, Kl. As.

Cordyle (Pont). = Adjah, ou Aktché-Kaléh. W. Hamilton, I, 248.

Corniaspa (Galatie transhalyenne). Ruines dans le N. de Yeuzghât. Kiepert, Kl. As.

Coropissus (Lykaonie). Ruines à l'O. d'Ak-Seraï? Kiepert, Kl. As.

Corsinus Fl. *Voy*. Orsinus.

Corycus Littus (Lycie). Côte de Tchiraly. Beaufort, p. 44.

Corycua M (Ionie). = Montagnes de Vourla, O. de Smyrne.

Corycua Portus (Id.). = Porto Sykia.

Corycum Prom. (Id.). = Koraka Bouroun. Leake, p. 262.

Corydallus (Lycie) Ruines, dans le N. de Fineka-keuï. Kiepert, Kl. As.

Coryphas (Eolide). Pellé? Choiseul-Gouffier, II, 75.

Cos I. (Egée). = Ko des Grecs modernes; Stanko des Turks.

Coscinia (Carie). = Tchinar? Leake, 234. Comp. Cramer, II, 208.

Cotyora (Pont). = Ordou? Kinneir, 323. Comp. Hamilton, I, 267-268.

Couptasia (Paphlag.). = Tchobanlar? W. Hamilton, I, 306.

Cragus M. (Lycie). *Voy*. Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 164.

Cragi Vertices Septem (Id.). = Hepta Kavi des Grecs modernes, Iédi-Bouroun des Turks, ou les Sept Caps. Beaufort, p. 1.

Craous Urbs (Id.). La même place que Sidyma. *Voy*. ce mot. Leake, dans Journ. of Geogr Soc. of Lond., XII; 164.

Crambusa I., quæ et Dionysia (Id.). = Grambousa. D'Anville, Cartes.

Cratia Flaviopolis (Paphlag.). = Kérédi? Kiepert, Kl. As.

Cremna (Pisidie). Ruines à Ghermèh. Leake, dans Arundell, 2e voy., II, 74.

Cressa Portus (Carie). = Baie d'Aplothika, ou Porto Cavaliere. Leake, p. 222.

Cretopolis (Pisidie). Ruines près de Padem-Agatch, dans le N.-N.-O. de Sataléh? Kiepert, Kl. As.

Crommyôn Prom. (Cypre). = C. Cormachiti. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 539.

Cromna (Paphlag.). = Kromnèh, ruines près de la baie de Tékièh Oloum. Eug. Boré, I, 239. Comp. Cramer, I, 224.

Crya, s. Cryassus (Carie). Ruines sur la baie de Skopea. Hoskyn, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 163. Comp. Choiseul-Gouffier, I, 114.

Cryassus *Voy*. Crya.

Cryos Fl. (Ionie). = Nif-tchaï. Arundell, 2e voy., I, 18.

Cumé (Ionie). Site à Nemourt, ou Lamourt-keuï, au fond d'une baie, dans le S.-O. de Guzel-Hissar. D'Anville, Cartes.

Curias Prom. (Cypre). = Capo delle Gatte. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 532.

Curium (Id.). = Piscopia. Id., p. 553.

Cyaneæ (Lycie) = Ruines à Iaou, au-dessus du port Tristomo. Cockerell, dans Leake, p. 188.

Cybistra (Cappad.). = Kara-Hissar? Leake, p. 63. Comp. d'Anville, Géogr. anc, II, 66; Will. Hamilton, II, 293; Ainsworth, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 303; et Kiepert, Karte v. Kl. As., feuille V.

Cydnus Fl. (Cilicie). Rivière de Tarse.

Cynossema Pr. (Carie). = Alepo Kavo. D'Anville, Cartes.

Cypriæ Ins. (Lycie). = Trianesia. Beaufort, p. 53.

Cyprus I. = Cypre.

Cyptasia (Paphlag.). = Erèn-Boghazi,

sur la côte S. do Sinope? Kiepert, Kl. As.

Cyssus Portus, peut-être le même que le Casystes P. (Ionie). = Latzata? Leake, p. 263.

Cytorus (Paphlag.). = Kidros.

Cytor s M. (Id.). Hauteurs au-dessus de Kidros.

Cyzicus (Mysie). Ruines près de Koukonrou.

D.

Dades Prom. (Cypre). = Capo Chiti. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 548.

Dacibyza (Bithynie). = Ghébutzèh. Leake, p. 9.

Dædala (Carie). Ruines près de la côte N. du G. de Makri. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 146.

Daphnè (Lycie). = Télenèa? *Voy.* ci-dessus, p. 166.

Daphnus, près de Clazomènes (Ionie). Vourla? Barbié du Bocage, Notes sur Chandler, I, 420.

Dardanium Prom., s. Trapeza (Troade). = Pointe des Barbiers, à l'entrée des Dardanelles. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 330.

Dardanus, s. Dardanium Urbs. (Id.). N'a pas laissé de traces. Id., ibid.

Dardanus Fl. *Voy.* Rhodius.

Delphinium (Khios). = Port Dauphin.

Derbè (Lykaonie). = Divié? W. Hamilton, II, 313.

Didymi-Teichè (Mysie). = Dimotico. Chishull.

Dinaretum Prom. (Cypre). = C. St. André. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 543.

Dindymi-Montes (Phrygie). = Mourâd-Dâgh. Cramer. W. Hamilton, I, 105.

Diocæsarea (Cappad.) = Kaisar-keuï. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 302-6.

Dionysiophanæ (Cilicie) Site près d'Arsinoë (*Voy.* ce dernier mot). Leake, p. 202.

Diospolis (Bithynie). = Akché Chèhr? Kiepert, Kl. As.

Diospolis. *Voy.* Cabira.

* Docea (Paphlag.). = Tosièh. D'Anville, Géogr. anc., II, 30

Docimia (Phrygie). Position douteuse, vers Eski-Kara-Hissar. Leake, p. 54; Texier, Descr de l'As. Min., p. 147.

Dolikhistè I. (Lycie). = Kakava. Beaufort, p. 24.

Dorylæum (Phrygie). = Eski-Chèhr. D'Anville, Géogr. anc., II, 51; Leake, 18.

Dracanum Pr. (Icarie). = C. Phanari. D'Anville, Cartes.

* Draco Pot. (Bithynie). = Rivière de Kiz-Derbent. Leake, p. 9.

Drepanum Prom. (Cypre) = C. Trapano. D'Anville, Acad des Inscr., XXXII, 555.

Dusæ, s. Duseprum (Bithynie). Duzchèh. Answ., Journ. of Geogr. Soc. of Lond., IX, 220.

Duseprum. *Voy.* Dusæ.

E.

Ecdavama (Lykaonie). Site à l'O. du Grand Lac Salé. Kiepert, Karte von Kl. As.

Elaia, latinè Elæa (Eolie). = Ialea. D'Anville, Côtes de la Gr. et Arch., p. 40.

Eleusa I. (Cilicie). Petite presqu'île adjacente à Al sch. Beaufort, p. 243

Eleusa I. (Carie). = Alessa. D'Anville, Cartes; Leake, p. 222; Kiepert, Kl. As.

Ephesus (Ionie). Ruines près d'Aiasolouk.

† Epiphania, s. Oeneandus (Cilicie orient.). Ruines à l'O. d'Oursin, vers le fond du golfe de Skanderoun. Kiepert, Kl. As.

Eræ ou Geræ (Ionie). = Era-keuï, près de Sighadjik Barbié du Boçage, Notes sur Chandler, I, 420.

Eresus, ou Eressus (Lesbos). Ruines près d'Erésso. Pococke, II, 19.

Eriza (Carie) Ruines à Dére-keuï, près de Karadjuk-Bazar, ou Bazarkhan. Corancez, p. 429. Kiepert, Kl. As.

Eriza (Petite Arménie). = Erzinghian. Kiepert, Kl. As.

Erythini (Paphlag.). Ruines sur la

côte, à l'E. d'Amasserah? Kiepert, Kl. As.

Erythrai (Ionie). = Ritri.

Etonia (Galatie Transhalyenne). Aladja? Kiepert, Kl. As.

Eudaoina (Capad.) Ruines à la gauche du Halys, 2 lieues S.-O. de Ghémérik? Kiepert, Kl. As.

Eudocia (Pont). = Tokat. *Voir* Boré, I, 317, et Saint-Martin, Mém. sur l'Arménie, I, 188.

Eulepa (Cappad.) = Barséma, route de Kaïsarièh à Sivas. Kiepert, Kl. As.

Eumenia (Phrygie). = Ichékli. Leake, p. 157; Arundell, 2e voy., I, 149; Franck, Fünf Inschr. u. f. St. p. 10.

Eupatoria Magnopolis (Pont). Pas de vestiges. Au confluent de l'Iris et du Lycus. *Voy.* E. Boré, I, 317, et W. Hamilton, I, 342.

Eupatoria Paphlagoniæ. *Voy.* Pompeiopolis.

Euphorbium (Phrygie). Ruines à Emir-Hassan-keui? W. Hamilton, II, 169.

Euromus (Carie). = Mendellah, ou Kiseldjik? Choiseul-Gouffier, I, 168. Comp. Leake, p. 234.

Eurymedon Fl. (Pamphylie). Kapri, ou Keupri-sou. Leake, p. 194.

Eusenê (Pont). = Kourou-Balour, sur la côte, N.-O. de Samsoun? Kiepert, Kl. As.

Evarchus Fl. (Paphlag.). = Tchoban-lar-tchaï. W. Hamilton, I, 306.

F.

Faustinopolis (Cappad.). Ruines au S. du site de Tyana. Kiepert, Kl. As.

Flavias, s. Flaviopolis (Cilicie). = Sis? Texier, dans la Rev. franç., V, 102.

Flaviopolis (Pamphylie). *Voy.* Cratia.

Flaviopolis (Phrygie). = Ouschak? Arundell, 2e voy., I, 116.

G.

Gagæ (Lycia). Ruines près de Hadji-verlar. Ch. Fellows, Lycia, p. 210.

Gæsus ou Gessus Fl. (Ionie). = Tchangli-tchaï. Chandler, I, 333 et 433.

Gargara M. (Troade). La plus haute sommite de l'Ida, aujourd'hui Kouz-Dâgh.

Gargara Urbs (Id.). = Château du même nom, entre Antandro et Asso. Choiseul-Gouffier, II, 79.

Garium (Paphlag.). = Sarpana, sur la côte, O. d'Inéboli? Kiepert, Kl. As.

Garvake (Petite Arménie). = Gouroum? Kiepert, Kl. As.

Garsaura (Cappad.). Peut-être la même place qui reçut plus tard le nom d'Archelaïs Colonia. *Voy.* Archelaïs.

Gazelon (Pont). = Vezir-Keupri? Leake, Map. Comp. W. Hamilton, I, 329

Gaziocra (Pont). = Agara? Ci-dessus, p. 48.

Gazorum. *Voy.* Zagorum.

Genapus Fl. (Pont) = Rivière de Perchembèh. Kinneir, p. 323.

Geræ. *Voy.* Erx.

Gergithus (Mysie). Ruines près de Koulfa-keui, à la gauche du haut Granique? Kiepert, Kl. As.

Germa (Galatie). = Gherma ou Yerma. Leake, p. 71, 82.

Germa (Mysie). = Somah? D'Anville, Cirtes. Cramer. Kiepert.

* Germa, Hiera Germa ou Germe (Bithynie). = Kirmasti, sur le bas Rhyndaque. Le Quien, Oriens Christianus, p. 769; d'Anville, Géogr. anc., II, 20.

* Germanicia (Catanie). = Mérasch?

Germanicopolis (Cilicie Trachée). = Ermenek. Kiepert, Kl. As.

* Germus M. (Bithynie). Montagnes qui bordent au S. le lac d'Abouillonte. W. Hamilton, I, 84.

Gessus Fl. *Voy.* Gæsus.

Glaucus Fl. (Lycie). Rivière au fond du golfe de Makri. Choiseul-Gouffier, I, 125.

Glaucus Sinus (Lycie). G. de Makri.

Gordio-Tichos (Carie). Paraît être le même lieu qui fut plus tard nommé Aphrodisias. *Voy.* ce mot, et ci-dessus, p. 356.

Gordium, et plus tard Juliopolis (Ga-

laile). Ruines près de la dr. du Sangarius? Kiepert, Kl. As. Comp. Leake, p. 79.

Gordus. *Voy.* Julia Gordus.

Granicus Fl. (Mysie). = Outsvolatchaï.

D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 337.

Grius M. (Carie). *Voy.* Chandler, II, 1.

Græsticus Portus. Port de Teos (Ionie). = Sighadjik. Chandler.

H.

Halesus Fl., ou Alès (Ionie. Rivière de Kolophôn). = Havadji-tchaï. Arundell, Sev. Ch., p. 306.

Halon I. (Propontide). = Aloni, S. de Marmara.

Halonnesos (Ionie). = Tavatas-adasi. Kiepert, Kl. As.

Halycarnassus (Carie). = Boudroun. Wheler, p. 275. Comp. Beaufort, p. 89.

Halys Fl. = Kizil-Irmak.

Hamaxitos (Carie) = Messi. D'Anville, Côtes de la Gr. et Archipel, p. 51.

Harmenè (Paphlag.). = Ak-Liman, O. de Sinope. Kiepert, Kl. As.

Harpagium (Mysie). Site sur la Propontide, entre Priapus et Cyzique. *Voir* d'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 336.

Harpasa (Carie). = Arpar ou Arpas-Kalési. D'Anville, Cartes.

·Harpasus Fl. (Carie). = Arpa-sou, appelé aussi Iénidéré-tchaï, affl. gauche du Méandre.

Hekatonnesoi, ou les Cent Iles (côte éolienne). = Iles Mosconisi. D'Anville, Cartes.

*Helenopolis (Bithynie). Site près d'Ersek, à l'embouch. de la rivière de Kiz-Derbend dans le golfe d'Ismit. Leake, p. 10.

Hellespontus. = Détroit des Dardanelles.

Heraclea (Carie). Ruines sur le lac de Bafi. Choiseul-Gouffier (et Barbié du Bocage), I, 177.

Heraclea (Eolide). = Kidonia. Choiseul-Gouffier, II, 73.

Hermonassa (Pont) = Platana, un des mouillages de Trébizonde. W. Hamilton, I, 247.

Hiera Akra, ou Cap Sacré (Lycie). = C. Khélidoni.

* Hiera Germa. *Voy.* Germa.

Hierapolis (Phrygie). = Ruines à Pambouk Kalési. Smith, Rigaut, Spon et Wheler, etc. Comp. Arundell, dans ses deux voyages, Will. Hamilton, et Ch. Texier, Descr. de l'Asie-Mineure.

Hierus Fl. *Voy.* Siberis.

Hippurius (Phrygie. Rivière de Blaundos. *Voy.* ce mot). = Keupli sou. *Voy.* Letronne, Journ. des Sav., sept. 1845, p. 561.

Holmi (Cilicie Trachée). Ruines près de Liman Iskelessi, au fond d'un large golfe. Kiepert, Kl. As. Comp. Beaufort, p. 204.

Hyetussa I. (Sporades). = Gaidaro-Nisi. D'Anville, Cartes.

Hyla (Carie). = Arinèh, au fond du golfe du même nom. Kiepert, Kl. As.

Hyllus Fl. *Voy.* Phrygius.

Hypia. *Voy.* Prusa ad Hyplûm.

Hypius Fl. (Bithynie). = Milân-sou. Pococke, II, 2ᵉ partie, p. 94.

Hypius M. (idem). = Ialla, ou Tchilèh-Dâgh. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., IX, 221.

Hypæpa (Lydie). = Ruines à Dokboi, 2 lieues S.-O. de Birguèh. Kiepert, Kl. As. Comp. d'Anville, Cartes; Chandler, II, 180.

Hyrcania (Lydie). Quelques vestiges au S. de Smyrne? Arundell, Sev. Ch., p. 13; Letronne, Journ. des Sav., 1829, p. 685.

Hyrcanius Campus (Lydie). Vallée de l'Hermus, et peut-être jusqu'au Midi du Tmolus? Letronne, ibid., 685.

I.

Ialysus (Rhodes). = Paleo Rhodo, ruines à l'O. de Rhodes? Kiepert, Karte von Kl. As.

Iassicus Sin. (Carie). = Golfe d'Assem ou Asin-Kalési. D'Anville, Cartes.

Iassus (idem). = Assem ou Asin-kalési. Wheler, p. 273.

Ibora (Pont). Ruines sur la Tchekerik,

route de Tokat à Yeuzghât? Kiepert, Kl. As.
Icaria I. (Sporades). = Nikaria.
Iconium (Phrygie). = Koniéh.
Idalium (Cypre). = Dalin. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII. 558.
Idrias, appelée plus tard *Stratonicœa. Voy.* ce dernier mot.
Idyros Lycie). = Egiler. Kiepert, Kl. As.
Ilieôn Komê (Troade). = Paleo-Aktchékeui. Le Chevalier.
* Ilistra (Isaurie). = Ilisra. Hamilton, II, 325.
Ilium Recens (Troade). Site près de Tchiblak. Le Chevalier.
Indus, s. Sindus Fl. (Carie). *Voy.* Calbis.
Ionopolis, appelée primitivement *Abonu-Tikhos* (Paphlag.). = Inébolt.
Ipsus (Phrygie). = Kerball, E. d'Afioum-Kara-Hissar? Kiepert, Kl. As.
Iris Fl. (Pont). = Iékhil-Irmak,
Isaura (Isaurie). = Zengi-Bor, ruines. W. Hamilton, II, 331.
Isionda (Pamphylie). Ruines à quatre lieues N.-O. de Sataliéh? Corancez, p. 393. Cp. Kiepert, Karte von Kl. As.
Issus Cilicie orient.). Ruines près de Keul-Tchaï, au fond du golfe de Skanderoun. Ainsworth, On the Cilic. and Syr. Gates.

J.

Julia (Phrygie). = Tchaï, S. de Boulvadin. Kiepert, Karte von Kl. As.
Julia Gordus (Lydie). = Ghiourdiz. Leake, dans Keppel, II, 273.
Juliopolis (Galatie). *Voy.* Gordium.
Juliopolis (Mélitène). = Ibol, près de l'Euphrate. Kiepert, Kl. As.
Justinopolis. *Voy.* Anazarbus.

K.

(Pour nous conformer à un usage universel, quoique vicieux, nous avons dû inscrire à la lettre C le plus grande partie des noms que la prononciation et l'orthographe grecques auraient dû placer sous cette lettre K. C'est donc là qu'il faut chercher tous ceux qu'on ne trouvera pas ici).

Kelainai (Phryg.). *Voy.* Celænæ.
Keramos. *Voy.* Ceramus.
Kermia (Cypre). = Cormachiti. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 539.
Kersos Pot. (Cilicie). = Merkès-sou. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., VIII, 187.
Kharadros (Cilicie). = Karadran, vulgairement Calandro. D'Anville, Géogr. anc., II, 89; Beaufort, p. 186.
Kherraïoai (Ionie). = Kériadèh. D'Anville, Côtes de la Gr. et Arch., p. 44.
Khios I. (mer Égée). Khio.
* Khonai, latinè Chonæ (Phryg.). = Khonos. W. Hamilton, I, 508.
Kios, dans la transcription latine *Cius*, primitivement *Prusias* (Bithynie). = Kemlik, appelé par les Grecs Ghio. D'Anville, Cartes.
Kition. *Voy.* Citium.

L.

Labranda (Carie). Ruines à Eski-Kaléh, près de Gargéséh, N. de Mélassa. Le Bas, Rev. indép., XIV, 536.
Lacothena, *Voy.* Lavlola.
Lacter Pr. (Cos). = C. Képhala. D'Anville, Cartes.
Laertes (Pamphylie). Ruines au N.-O. d'Alaïa? Beaufort, p. 169.
Lagania (Galatie). Ruines sur la dr. du Sakaria, près de Bel-Bazar? Kiepert, Kl. As.
Lagania Pisidiæ. *Voy.* Lakana.
Lagenæ (Carie). = Lakena. Pococke, II, 2e partie, 63.
Lagon. *Voy.* Lakana.
Lakana (Pisidie). = Iarisli. Arundell, 2e Voy., II, 118.

Lampsacus (Mysie). = Lamsaki.
Lamus (Cilicie-Trachée). Ruines sur la côte, près de Lamas; Kiepert, Kl. As.
Lamus Fl. (Idem). = Lamas-sou, vulgairement Lamuzo. Beaufort, p. 244. Comp, d'Auville, Géogr. anc., II, 91.
Laodicæa (Phrygie). = Eski-Hissar, ruines.
Laodicæa Combusta (Laodikala Katakekaumenê. Grande Phrygie). = Ladik. Otter, I, 59; Olivier, III, 491.
Lapethus (Cypre). = Lapitho. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 540.
Laranda (Lykaonie). = Karaman.
Larissa (Ionie). = Helvadji-keuï? Kiepert, Kl. As.
Larissa (Troade). Site au N. d'Eski-Stamboul, sur la côte. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 326.
Latmicus Sin. (Carie). En partie comblé. Partiellement représenté par le lac de Bafi. Choiseul-Gouffier (et Barbié du Bocage), Voyage Pittor., I, 176.
Latmus (idem). Ruines sur le lac de Bafi? Choiseul-Gouffier (et Barbié du Bocage), Voy. Pittor, I, 177.
Latmus M. (idem). = Baspar-Makh. Chandler, I, 334 et 436.
Lavinia, s. Lacotuena? (Melitène). = Viran-Chêhr, ruines. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 324.
Leaedos (Ionie). Ruines nommées Ecclesia. Chandler, I, 224.
Lebinthos I. (Sporades). = Levitha.
Lectum Prom. (Troade). = C. Baba.
Lelegopolis, posteà *Aphrodisias*. *Voy.* ce mot.
Lepetymnus M. (Lesbos). = Monte Leptimo. Cramer, I, 161.
Lepsia I. (Sporades). = Lipso.
Lepta Prom. (Paphlag.). = Indjêh-Bouroun. Kiepert, Kl. As.
Leros I. (Sporades). = Lero.
Leucolla Portus (Cypre). = Lucosla. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 547.
Leucolla Promontorium Pamphyliæ. Le même que le Promontoire Leucotheius? *Voy.* ce dernier mot.
Leucophrys (Ionie). Ancienne ville, sur l'emplacement occupé plus tard par Magnesia ad Mæandrum. *Voir* le Journal des Sav., 1845, p. 580.
Leucosia, appelée auparavant Ledra (Cypre). = Lefkosia, vulgairement Nicosia. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 557.
Leucotheius Prom. (Pamphylie). Kara Bournou? Leake, p. 196.
Libissa (Bithynie). = Malsoum. Leake, p. 9.
Limenia (Cypre). = Limna. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 539.
Limyra (Lycie). Ruines à l'E.-N.-E. de Demarêh ou Myra. Fellows, Lycia, 200. Comp. Beaufort, 30; Leake, 186.
Limyrus Fl. (idem). = Rivière de Finéka. Leake, 186.
Lindus (Rhodes). Ruines à Lindo, côte orient. W. Hamilton, II, 55.
Linus. Site sur la côte de la Propontide, vers l'entrée de l'Hellespont. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 336.
Loryma (Carie). Ruines près d'Aplothika, à l'extrémité de la presqu'île qui fait face à l'île de Rhodes? Leake, 222.
Lycastus Fl. (Pont). = Mers-irmak, ou riv. de Samsoun. W. Hamilton, I, 289.
Lycus Fl. (Phrygie). = Tchorok-sou, affl. du haut Méandre. Leake, 255; W. Hamilton, I, 510.
Lyrnatea (Lycie). = Ernatia. D'Anville, Cartea.
Lysias (Phrygie). Site de Khosref-Pacha Khân? Kiepert. Kl. As.
Lysinoe (Pisidie) = Iasa-keuï, à l'extrémité occid. du lac de Bourdour? Arundell, Sev. Ch., p. 152.
Lystra (Lykaonie). = Bir Bin-Kilissêh, ruines? W. Hamilton, II, 319.

M.

Macris I. (Carie). Petite île du Glaucus Sinus, aujourd'hui golfe de Makri.
Magalassus (Cappad.). = Charkislar, route de Kaisarièh à Sivas? Kiepert, Karte v. Kl. As.
Maonana (Pont). = Djevislik, S. de Trébizonde? Kiepert, Ibid.

Magnesia ad Mæandrum (Ionie). Ruines à Aïnèh-Bazar. Hamilton, dans Leake, p. 243.
Magnesia Sipyli (Ionie). = Manissa.
Maoydus (Pamphylie). Ruines sur la côte, près de Laara? Beaufort.
Mænder Fl. (Lydie).=Mendéré-tchaï, ou Buïuk-Mendéré, le Grand Méandre.
Mæonia (Lydie). = Megna des Grecs, Mennèh des Turks. Keppel, II, 354. Add. les remarques de Leake, ibid., 350.
Makaria (Cypre). Ruines près du C. Makari. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 541.
Malea Prom. (Lesbos).=C. Santa Maria. D'Anville, côtes de la Gr. et Arch., p. 41.
* Mamistra. *Voy.* Mopsuestia.
Manorâ Hippôn (Mysie) = Mandrakhora, vulgairement Mandoura. Cramer, I, 55.
Maranoara (Cappad.). Ruines à la gauche du Halys, un peu au-dessus de Ghemerik? Kiepert, Kl. As.
Marathesium (Ionie) = Scala-Nova? Leake, 261.
Marathusa I. (Ionie). = Ile longue, golfe de Smyrne, Chandler, I, 195.
Marium (Cypre).=Marïou, d'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 551.
Marmara (Lycie). Ruines à Gheuldjik-Jaïla? Kiepert, Kl. As.
Marsyas Fl. (Carie).=Tchinar-tchaï. Barbié du Bocage, trad. de Chandler, II, 252.
Marsyas. s. Catarrhactes Fl. (Phrygie).=Dinari-sou. Arundell. 2e Voy., I, 189; W. Hamilton, I, 499.
Mastaura (Lydie). Ruines près de Mastavro. W. Hamilton, I, 531.
Mazaka. *Voy.* Cæsarea.
Megala-sus (Cappad.). Ruines près de Ghénil keuï, sur le Halys supérieur, non loin des sources. Kiepert, Kl. As.
Megalopolis, *posteà* Aphrodisias. *Voy.* ce dernier mot.
Meoarsum (Cilicie). Ruines près du C. Kara-Tâsch. Beaufort, p. 279. Comp. Letronne, Journ. des Sav., 1819, p. 396.
Meoarsus Prom. (Idem).=Kara-Tâsch-Bouroun. Beaufort, p. 158; Leake, p. 216.
Megistê I., *quæ et* Cisthenê (côte lyc.) = I. Meis ou Castellorizo. Beaufort, p. 11; Leake, p. 184; Fellows, 1er Voy., p. 221.

Melæna Akra (Bithynie). Kara Bournou, sur la mer Noire. Kiepert, Kl. As.
Melæna Akra (Ionie) = Kara Bournou. D'Anville; côtes de la Gr. et Arch., p. 42.
Melæna Akra (Khios).=C. S. Nicolo. D'Anville, Cartes.
Melania (Cilicie). Ruines à l'O. de Kélindrèh; près du C. Kiz-Liman. Beaufort, p. 200.
Melanthius Fl. (Pont).=Melet-Irmak. W. Hamilton, I, 267.
Melas Fl. (Petite Arménie).=Tokhma-sou. D'Anville, Cartes. Comp. Callier, dans le Bullet de la Soc. de Géogr., t. XVI de la 2e série, p. 39; et W. Ainsworth, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., vol. X.
Mélas Fl. (Pamphylie).=Riv. de Menavghat. Leake, p. 196.
Meles Fl. (Ionie). = Bournabat-sou. W. Hamilton, I, 51.
Melitenê (Petite Arménie). = Malatïah.
Mesogis M. (Lydie). = Djuma-Dâgh, et d'autres noms locaux. Kiepert, Kl. As.
Metita (Petite Arménie). = Isoghli sur l'Euphrate, E. de Malatïah? Kiepert, Kl. As.
Metropolis (Ionie). Ruïnes près de Ieni-keuï, route de Smyrne à Éphèse. Arundell, Sev. Ch., p. 22; Will. Hamilton, I, 542.
Metropolis (Phrygie). Ruines à Gourdjarèh-kalehsi. Kiepert, Kl. As.
Mioæum (Phrygie). = Harab-Evrèn, sur la riv. de Seïd-el-Ghazi? Kiepert, Kl. As.
Miletopolis (Mysie). Ruines à Meltèh, ou Mileto, près du lac de Maulas. Sestini, Voyage à Cyz., p. 79.
Miletus (Carie).=Palatïa, ruines sur la rive gauche et près de l'emb. du Méandre. Pickering, dans Wheler, p. 269. Chandler, I, 325.
Milyas (Pisidie). = Milli? route d'Isbartah à Satalièh. Kiepert, Kl. As.
Mimas M. (Ionie). = Montagnes de Kara-Bournou, dans la presqu'île à l'O. de Smyrne.
Mitylenê (Lesbos). = Molivo.
Mnizus (Galatie) = Alâsoh. Kiepert, Kl. As.
Mocissus (Cappad.). = Moudjoûr. D'Anv. Géogr. Anc., II, 65; Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 288.

MOMOASSON (idem). Ruines près de Doura-keui? W. Hamilton, II, 231.
MOPSUCRENE (Cilicie).=Bostânlik-keui, N. de Tarsous. Kiepert, Kl. As.
MOPSUESTIA, et plus tard MAMISTRA (Cilicie). = Missis.
MORDIÆUM. *Voy.* Apollonia.
MYCALÊ M. (Ionie). = Samsoun-Dâgh, au S. d'Ephèse. Chandler, I, 320.
MYOPLIA (Ionie). Ruines. Desmouceaux, dans Le Bruyn, V, 450.
MYLÆ (Cilic. Trachée). = Ak-Liman? Kiepert, Kl. As.
MYLASA (Carie). = Melassa. Pickering, dans Wheler, p. 275.
MYNDUS (Carie). = Mindès, près du port Gumischli. D'Anville, Côtes de la Gr. et Arch., p. 49. Comp. Beaufort, p. 103, et Leake, 228.
MYONNESUS (Ionie). = Ipsili, ou Ialanghi-Liman. D'Anville, Côtes de la Gr. et Arch., p. 44; Chandler, I, 221. Comp. Kiepert, Kl. As.
MYRA (Lycie). = Mira, village avec des ruines; non loin de la côte, sur une rivière. Beaufort, p. 27. Appelé par les Turks Déméréh, ou Dembréh. Fellows, Lycie, 192.
MYRINA (Ionie), site au fond d'une baie, N.-O. de Guzel-Hissar. Kiepert, Kl. As.
MYRLEA. *Voy.* Apamea.
MYUS (Carie). Site à Déré-keui. Kiepert, Kl. As. Comp. Barbié du Bocage, trad. fr. de Chandler, I, 437.

N.

NACOLEA (Phrygie). = Pismich-kalèh, près de Seid-el-Ghazi? Leake, p. 24; Texier, Descr. de l'Asie-Mineure, p. 159.
NACRASA (Lydie). = Bakri, ou Bakir. Chishull, Antiquit. Asiat., p. 146.
NAGIDUS (Cilicie Trachée). Ruines à l'E. du C. Anemour. Beaufort, p. 198. Comp. Kiepert, Kl. As.
NAUSTATHMUS (Pont). = Hamamli-Gheul, lagunes au S.-E. de l'embouchure du Kizil-Irmak. Kiepert, ibid.
NAZIANZUS (Cappad.). = Virân-Chèhr, ruines près de Halvar-Déré. Will. Hamilton, II, 226.
NEA (Troade). = Nii-khori, sur la côte. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 326.
NEANDRIA (Troade). = Enai? Barbié du Bocage, dans Chois.-Gouff., Voyage Pittor.; Leake, p. 274.
NEA-PAPHOS (Cypre). = Bafo, ou Pafo. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 554.
NEAPOLIS (idem). = Limneson, vulgairement Limassol. Idem, ibid., p. 552.
NEAPOLIS (Ionie). Ruines près de Scalanova. Desmouceaux, dans Le Bruyn, V, 450. Leake, 261.
NEOCÆSAREA, nommée auparavant CABYRA (Pont). = Niksar. W. Hamilton, I, 347.
NEROASSUS. *Voy.* Nora.
NESIAZUSA PROM. (Cilic. Trachée). Partie saillante de la côte, à une lieue dans le S. de Séléndi. Kiepert, Kl. As.
NESULIUM (ibid.). = Tâchta-Iskélessi, ruines sur la côte. Kiepert, ibid.
NICÆA (Bithynie). = Isnik.
NICOMEDIA (idem). = Isnikmid, et par contraction Iskimid ou Ismid.
NICOPOLIS (Cappad.). = Endrès. Eug. Boré, I, 368.
NINOE, et postérieurement APHRODISIAS. *Voy.* ce mot.
NINUS FL. (Carie). = Alnidji-tchaï. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 146.
NISYRUS I. (Sporades).=Nysari. D'Anville, Cartes.
* NORA, nommée aussi NEROASSUS (Cappad.). = Nour, ou Sengh:-Bor? Kinneir, p. 111. Comp. D'Anville, Geogr. Anc., II, 66.
NOTIUM (Ionie). Port de Colophôn. Pas de vestiges. Chandler, I, 236.
* NYMPHÆUM (Lydie).=Nimfi. Keppel, II, 320; Arundell, 2e Voy., I, 16.
NYSA (Lycie). Ruines près du lac de Ghirdef, dans l'O. d'Almali? Kiepert, Kl. As.
NYSA ou NYSSA (Lydie). = Sulthân-Hissar. Leake, p. 248. Add. Letronne, Journ. des Sav., 1825, p. 400.
NYSSA (Cappad.). Nous-Chèhr? D'Anv., Géogr. anc., II, 65.

O.

OBRIMAS FL. (Phrygie). = Sandukli-tchaï, branche supérieure du Méandre? Leake, p. 154; W. Hamilton, II, 167.

ODRYSES FL. (Bithynie). = Riv. d'Ulfer. Kiepert, Kl. As.

ŒNEANDUS. *Voy.* Epiphania.

ŒNIUS FL. (Pont). = Ounièh-sou. Kiepert, Kl. As.

ŒNOANDA (Lycie). Ruines à Ourloudjah. Hoskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 159, 166.

ŒNOE (Pont). = Ounièh.

ŒNUSSA I. (côte ion.). = Iles Spalmadores. Chandler, I, 123.

OLBASA (Pisidie). Ruines à Belengli, dans le S.-O. de Bouldour? Kiepert, Kl. As.

OLBIA (Pamphylie). Ruines près de Tchariklar, au S.-O. de Sataliéh? Kiepert, Kl. As. Comp. D'Anv. Géogr anc., II, 83; et Beaufort, p. 127.

OLGASSYS M. (Paphlag.). = Ilkas-Dâgh. D'Anville, Géogr. Anc., II, 30; Fourcade, dans les Ann. des Voy., XIV, 31.

OLOETODARIZA (Pont). Ruines à l'E. de Khaboun-Kara-Hissar? Kiepert, Kl. As.

OLYMPUS M., propè Carpasiam (à la pointe orient. de l'île de Cypre). D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 543.

OLYMPUS M. (Cypre). = Monte de Santa Croce, ou mont Stavros.

OLYMPUS GALATIÆ, appelé aussi Orminium. = Allah ou Ala-Dâgh.

OLYMPUS MYSIÆ. = Kesjis-Dâgh, ou Montagne du Moine, au-dessus de Brousse.

OLYMPUS, ou OLYMPUS, antérieurement Siderus? (Lycie). = Déliktâsch. Beaufort, p. 44. Comp. Leake, 189, et Letronne, Journ. des Sav., 1819, 265.

ONUGNATOS ÄKRA (Carie). = Capo di Volpe. D'Anville, Côtes de la Gr. et Arch., p. 51

OPHRINIUM (côte troy.). N'a pas laissé de traces. D'Anville, Acad. des Inscr., t. XXVIII, p. 331.

* ORCISTUS (Phrygie). Ruines près d'Alekîam-keuï. W. Hamilton, I, p. 447. Comp. Leake, p. 71.

ORGAS FL. (Affl. supér. du Méandre. Phrygie). = Arkas-tchaï, près d'Ischékli. Arundell, Sev. Ch., p. 238.

ORMINIUM M. *Voy.* Olympus Galatiæ.

OROANDA (Pisidie). = Hoïrân? D'Anville, Géogr. Anc., II, 86; Will. Hamilton, II, 359. Comp. p. 342.

ORSINUS FL. (Carie). = Ak-sou, ou rivière de Gheïrah. Pococke, II; 2e partie, p. 69.

ORTHOSIAS (idem). = Ortaki? D'Anville, Géogr. Anc., III, 192.

ORTYGIA (Ionie). = Arvisia, près de Scalanova? Chandler, I, 318. Comp. ci-dessus, p. 248.

OSIANA (Cappad.). = Yarapason? Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc., X, 289.

OXINAS FL. (Bithynie). = Oksina, ou Koséh-sou. Kiepert, Kl. As.

P.

PACTOLUS FL. (Lydie). Rivière de Sart. *Voy.* Arundell, 2e Voy., I, 29.

PACTYAS M. (Ionie). Montagne au-dessus des ruines d'Éphèse, vers le S.-E. *Voy.* Chandler, I, 321 et 430.

PÆSUS FL. (Troade). Riv. entre Lampsaque et Abydos. *Voy.* d'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 335.

PAGUS M. (Ionie). = Kizil-Dâgh. Kiepert, Karte von Kl. As.

PALAIA (Cypre). = Palao Cilso. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 550.

PALÆ PAPHOS (idem). = Councila. Pococke, II, 1re partie, p. 227; D'Anville, Acad. des Inscr, XXVIII, 553.

PALAMEDIUM. *Voy.* Polymedium.

PALMATIUS (Cappad.). Site près d'Alnos, entre Nigdèh et Kara-Hissar? Will. Hamilton, II, 297.

PAMPALUS. *Voy.* Palmatius.

PANIONIUM (Ionie). = Site à Tchaugli.

Pickering, dans Wheler, p. 267; Chandler, I, 353 et 433.

PANORMUS CAUNII (Carie). = Baie de Karadja-Aghatch. Hoskyn, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., vol. XII, p. 162.

PANTICHIUM (Bithynie). = Pandiki.

PAPHOS. *Voy.* Palæ Paphos et Nea Paphos.

PAPIRA (Galatie). = Asarli-kala, ruines dans le S.-O. d'Angora. Kiepert, Kl. As.

PARDOSENA (Galatie trans-halyenne). Ruines près de Moughallèh, E. de Yeuzghât. Kiepert, ibid.

PARIUM (Mysie). Kemer, ou Kamaris, sur la côte de la mer de Marmara. D'Anville, Acad des Inscr., XXVIII, 336; Carlyle et Hunt, dans Walpole, Memoirs on Turkey, p. 88

* PARLAÏS (Phrygie). = Barla, sur le bord occid. du lac d'Egherdir. Arundell, 2ᵉ Voy., II, 157.

PARNASSUS (Cappad.). = Kodj-Hissar? Kiepert, Kl. As.

PARTHENIUS FL. (Paphl.). Riv. de Bartin, ou Ordeïri-sou.

PASOUDA. *Voy.* Pusgusa.

PATARA (Lycie). Ruines à l'E. de l'emb. du Xanthe.

PATHMOS I. (Sporades). = Patino.

PEDÆUS FL. (Cypre). = Pedio.

PEDALIUM PROM. (Carie). *Voy.* Artemisium.

PEDALIUM PROM. (Cypre). = Capo de la Griega. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 547.

PEDASUS (Carie). = Paitchin? Kiepert, Kl. As.

PEDNELISSUS (Pisidie). Ruines près de Kesmé. Kiepert, ibidem.

PEGELLA (Lykaonie). Site à l'O. du Grand Lac Salé. Kiep., ibid.

PELTÆ (Phrygie) Position douteuse, vers le haut Méandre. *Voy.* Will. Hamilton, II, 203; Ainsworth, Ten Thousand, p. 24.

PERCOTÈ (Troade). = Pergase. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 335.

PERDICIÆ (Lycie). Petite baie au N. des Sept Caps? Leake, dans le Journ of Geogr. Soc. of Lond., XII, 163.

PERGA, græcè PERGHÈ (Pamphylie). Ruines près de Mourtana. Kœhler, dans Leake, p. 132. Texier, Descr. de l'Asie-Mineure.

PERGAMUS (Mysie). = Berghama.

PERRÈ (Comagène). = Pelvérèh? Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 326. Comp. Kiepert, Karte von Kl. As. feuille VI.

PERTA (Lykaonie). Ruines à Oulouk-Bovak. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc., X, 296.

PESSINUS (Galatie). Ruines à Bala-Hissar. Texier, Descr. de l'Asie-Min., t. I. Comp. Will. Hamilton, I, 441.

PHADISANA (Pont). = Fatsah. W. Hamilton, I, 270.

PHANÆ PROM. (Khios). = C. Mastiko. D'Anville, Cartes.

PHANUM (Idem). = Fana.

PHARMATENUS, a. PHARMANTUS FL. (Pont). = Bazar-sou Kinneir, p. 326.

PHASELIS (Lycie). = Fionda, ou Tekrova, ruines au pied du mont Takhtali. Beaufort, p. 56 et 64. Comp. D'Anville, Géogr. Anc., II, 81.

PHATISANA. *Voy.* Phadisana.

PHELLUS (Lycie). Ruines au N. d'Andifilo. Ch. Texier, dans le Bulletin de la Soc. de Géogr., 2ᵉ Sér., VII, 227. Comp. Fellows, Lycia, p. 184.

* PHEMENIO. *Voy.* Pæmanenus.

PHIGAMUS FL. (Pont) = Djévis-Déré-sou? Will. Hamilton, I, 272. Comp. 271.

PHILADELPHIA (Lydie). = Alah-Chèhr. Desmouceaux, dans Le Bruyn, V, 443.

PHILOMELIUM (Phrygie). = Ak-Chèhr. Arundell, 2ᵉ Voy., I, 281.

PHILOCALÆA (Pont). = Elehou. Kinneir, p. 332. Comp. Will. Hamilton, I, 254.

PHILYARIA I. (Pont). Ilot à l'O. de C. Zéfrèh. W. Hamilton, I, 261.

PHOCÆA (Ionie). = Fokia Nova, ou Karadja-Fokia. Choiseul-Gouffier, Voyage Pittor., II, 70.

PHŒNICUS PORTUS (Ionie). = Tchesmèh? Leake, p 263.

PHŒNICUS PORTUS (Lycie). = Baie Barsirgiân des Turks, Kalamaki des Grecs. Beaufort, p. 7; Fellows, Lycia, p. 183.

PHŒNICUS M (Lycie). = Pic d'Adratchan. Beaufort, p. 41.

PHRURIUM PROM. (Cypre). = Capo Bianco. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 553.

PHRYGIUS FL. (Lydie). = Riv. d'Ak-Hissar, affl. dr. du bas Hermus.

Kiepert, Kl. As. Comp. Prokesch, III, 176.

PHYGELA. *Voy.* Pygela.

PHYSCUS PORTUS (Carie). Porto Phisko, près de Marmaricé. D'Anville, Géogr. anc., II, 76. Comp. Leake, p. 222, et Texier, Bullet. de la Soc. de Géogr., 2e sér., VII, 223.

PIDA (Pont). Ruines sur la route de Niksar à Amasièh? Kiepert, Kl. As.

PIMOLIS (Paphlag.). Ruines sur la gauche du Kizil-Irmak, à 6 lieues au-dessus de Biafra? Dupré, I, 27.

PINARA (Lycie). = Minara. Fellows, Lycia, p. 137.

PINARUS FL., s. ISSUS (Cilicie orient.). = Déli-tchaï. Ainsworth, on the Cilic. and Syr. Gates, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., vol. VIII, p. 188

PISILIS (Carie). Ruines sur la côte mérid. à l'O de l'embouch. du Talamân ou Calbis. Hoskyn, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., vol. XII, p. 144.

PITYEIA (Mysie). Site près de Priapus. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 336.

PLATANISTUS (Cilic. Tr.). Ruines sur la côte, entre Anémour et Kharadran. Kiepert, Kl. As.

PODALIA (Lycie). Ruines à Eski-Hissar, O. d'Almali? Fellows, Lycia, p. 232. *Voy.* au mot Alimela.

PODANDUS (Cilicie). = Podando, ruines sur la gauche de la riv. de Bosântèh, à l'issue supérieure de la passe de Gulek (Pyles Ciliciennes). D'Anville, Géogr. Anc., II, 67. Comp. Kiepert, Kl. As.

POEMANENUS, quæ et Phemenio (Mysie). = Manias. W. Hamilton, II, 108.

POGLA (Pisidie). = Foulla. Kiepert, Kl. As.

POLEMONIUM, anteà *Sidê?* (Pont). Site à l'embouch. du Poulmân-tchaï. Will. Hamilton, I, 270.

* POLYBOTON (Phrygie). = Boulvadîn. Leake, p. 53.

POLYMEDION, et plus anciennement *Palamedion* (côte éolienne). Site entre Assos et le promont. Lectum. Choiseul-Gouff., II, 88.

POLYPODUSA I. (côte carienne). = Papanikolo. Kiepert, Kl. As.

POMPEIOPOLIS CILICIÆ. *Voy.* Soli.

POMPEIOPOLIS PAPHLAGONIÆ, nommée premièrement Eupatoria. = Tasch-Keupri. Fourcade, dans les Ann. des Voyages, XIV, 33.

PONTUS EUXINUS. = Mer Noire, en turk Kara-Degniz, et en grec moderne Mavro Thalassa.

PORDO SELENÊ, s. POAO SELENÊ I. (côte éol.). = Megalo Moskonisi. Choiseul-Gouffier, 73.

PORTUS ACHÆORUM (côte troy.). Anse entre le cap Sigée et le Nouveau Château d'Asie. D'Anville, Acad. des Insc., XXVIII, 327.

POSIDIUM PROM. (Bithynie). = Bouz Bouroun, sur la mer de Marmara. D'Anville, Cartes.

POSIDIUM PROMONT. (Carie). = C de l'Arbre, ou Kavi Arbora. D'Anville, Cartes.

POSIDIUM PROM. (Cilic. Tr.). = Kizilman Bouroun. Leake, p. 201.

POSIDIUM PROM. (Khios). = C. Santa-Helena. Kiepert, Kl. As.

POTAMI (Paphlag.). Vestiges sur la côte, au S.-O. du cap Indjèh? Kiepert, Id.

PRACTIUS FL. (Mysie troyenne). Rivière entre Lampsaque et Abydos. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 335.

PRIAPUS (Mysie). Ruines sur la côte de la mer de Marmara, près de Karabouga. D'Anville, Ibid., p. 336.

PRIENÊ (Ionie). = Samsoun-Kalési. Pickering, dans Wheler, p. 268; Chandler, I, 358.

PROPONTIS. = Mer de Marmara.

PRUSA AD HYPIUM, originairement *Hypia* (Bithynie). = Uskoub. Eug. Boré, I, 190; Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., IX, 221.

PRUSA AD OLYMPUM (Bithynie). = Broussa.

PRUSIAS. *Voy.* Kios.

PRYMNESSUS (Phrygie). = Seïd-el Ghazi? Kiepert, Kl. As.

PSYLLA (Bithynie). Ruines sur la côte, à l'O. de Filias. Kiepert, Kl. As.

PSYRA I. (mer Égée). = Ipsera.

PTANADARIS (Petite Arménie). = Maragos. Kiepert, Kl. As.

PTOLEMAIS (Pamphylie). Ruines entre Alaïa et Kara Bouroun? Beaufort, p. 160.

* PUSGUSA PALUS. Le Caralis de Strabon? *Voy.* Caralis. Cramer, II, 72.

PYGELA (Ionie). Site au N. de Scalanova, sur la côte. Chandler, I, 315.

PYLÆ (Pont orient.). = Koulabat-Boghaz? Kiepert, Kl. As.

PYLÆ AMANIDES, nommées aussi *Pylæ*

Ciliciæ (Cilicie orient.). = Démir-Kapon, E. de Missis.

Pylæ Ciliciæ (Cilicie). = Gulek-Boghaz, grande passe du Taurus, N. de Tarse.

Pylæ Syriæ = Passe de Beïlân, dans l'Amanus mérid. *Voy.* Leake, p. 209.

Pylæ Syro-Ciliciæ. = Défilé de Sakaltoutân, sur la côte, près de Merkès, N. de Skanderoun. — Sur cette passe et les trois précédentes, *voy.* le travail spécial de M. W. Ainsworth, dans le Journ. of. Geogr. Soc. of Lond., vol. VIII, p. 185.

Pyramus Fl. (Cilicie). = Djihoun, ou riv. de Messis.

Pyrrha (Lesbos). = Pira. Kiepert, Kl. As.

R.

Rhebas Fl. (Bithynie). = Riva-sou. Tournefort, lettre 16.

Rhodusa I. (Carie). = Linosa. Kiepert, Kl. As.

Rhodius Fl., nommé postérieurement *Dardanius* (Mysie troyenne). = Rivière des Dardanelles. D'Anville, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XXVIII, p. 332.

Rhæteum (Troade). = Paleo Castro, ruines à l'entrée des Dardanelles. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 329. Comp. Leake, p. 275.

Rhoghê I. (Lycie). I. San-Giorgio, O. de Castellorizo. Kiepert, Kl. As.

Rhygmana (Cilicie Trachée). Ruines sur la côte, à dr. de l'emb. de la Gozoutché-tchaï, N.-E. d'Auémour. Kiepert, Kl. As.

S.

Sabus (Petite Arménie). Ruines sur la dr. de l'Euphr., à l E.-S.-E. d'Arabghir? Kiepert, Kl. As.

Sagalassus (Pisidie). = Aghlasoun. Arundell, Sev. Ch. p. 132.

Sagarius. *Voy.* Sangarius.

Sagylium (Pont). = Hân-Kalèsi, route d'Amasièh à Osmaudjik. Kiepert, Kl. As.

Salamborea (Cappad.). Ruines dans le S. d'Ak-Serat? Kiepert, id.

Salamis, nommée plus tard *Constantia* (Cypre). Porto Costanzo. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 545.

Salbacum M. (Carie). = Boz-Dâgh. Kiepert, Kl. As.

Salmacis (Carie). = Tchifout-Kalèsi? Beaufort, p. 102.

Samos I. = Samo.

Samos Urbs. (Samos). Ruines près de Khora. capit. act. de l'île.

Samosata (Comagène). = Samsat, ou Sumeïsat.

Samus (Carie). ruines à Assardjik, sur la côte occid. de la baie de Marmaras. Hiskyn, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII, 147.

Sandalium (Pisidie). Ruines à Issarkeui, E. d'Aghlasoun. Arundell, 2e voy., II, 81.

Sangarius Fl. = Sakaria.

Saspis (Lycie). Ruines autour du hameau de Sart.

Saspedôn Prom. (Cilicie). = Lissan el Kapèh. Leake, p. 204.

Sarus Fl. (Cilicie et Cappad.). = Sihoun. Le Sihoun porte, dans la partie supér. de son cours, le nom de Mara

Satala (Petite Arménie). Ruines entre Baïbourt et Lori. Kiepert, Kl. As.

Scamandea Fl. (d'Homère. Troade). = Riv. de Bounar-Bachi. Le Chevalier, Troade, II, 191. — Le Scamandre de Strabon est le Mendéré-sou. *Voy.* Simoïs.

Scepsis (Troade). = Kovandji, sur le haut Èsèpe? Kiepert, Kl. As.

Schoenus Sin. (Carie). G. d'Arinèh. Kiepert, id.

Scopas Fl. affl. du Sangarius (Galatie). = Aladân-sou? Leake, p. 80.

* Scutarium. = Skoutari.

Sebastê (Cappad.). = Sivas.

Sebastê (Cilicie Trachée). = Atasch. Beaufort, 243

Sebastê (Phrygie). = Seghiklèr. Will. Hamilton, I, 121.

Sebastopolis (Carie). Ruines à Kizildjèh, E. de Taouas. Kiepert, Kl. As.

Sebastopolis Ponti. *Voy.* Gazioura.

Seleucia (Pamphylie). Ruines près de la côte, dans le N.-O. d'Eski Adalia. Kiepert, Kl. As.

Seleucia Sidera (Pisidie). = Egherdir? Kiepert, id.

Selga, ou Selghê (Ibid.). Ruines à Surk. Kiepert, id.

Selgesaus. *Voy.* Sagalassus.

Selinus, et postérieurement Trajanopolis (Cilicie Tr.). = Sélinti. D'Anville, Géogr. Anc., II, 89; Beaufort, 181.

Selinus Fl. (Mysie). Ruisseau qui passe à Berghama avant de se jeter dans le Caïque. Prokesch, III, 290.

Selleïs Fl. (Mysie troyenne). = Tcheleder, affl. de la riv. des Dardanelles. D'Anville, Acad. des Inscr., XXVIII, 332.

Sesamus. *Voy.* Amastris.

Sibeeris, ou Hiereus Fl. affl. du Sangarius (Galatie). = Allah-Dâgh-sou. Kiepert, Kl. As. Comp. Leake, p. 80.

Sidê (Pamphylie). = Eski Adalia. Corancez, p. 378; Beaufort, p. 139.

Sidê (Pont). *Voy.* Polemonium.

Sidenê (Mysie). = Bigha? Kiepert, Kl. As.

Siderus. *Voy.* Olympus Lyciæ.

Sidyma (Lycie). Ruines à Dourdourkar-Hissar. Fellows, Lycia, p. 154. Comp. Leake, dans le Journ. of Geogr. Soc. of Lond., XII. 164.

Sigia. *Voy.* Alexandria Troas.

Sigæum (Troade). = Iéni-Chêhr, appelée aussi Djiaour-Keuï. Chandler, I, 79.

Sigrium Prom. (Lesbos) = C. Sigri.

Silandus (Lydie). = Séiendi. W. Hamilton, II, 130.

Silbium (Phrygie). = Sou-Bachi? Arundell, 2e voy., I, 230.

Simoïs Fl. (d'Homère. Troade). = Mendéré-sou. — Le Simoïs de Strabon est le Tumbrek-tchaï.

Simos (Cappad.). Ruines dans le S.-S.-O. de Tokat? Kiepert, Kl. As.

Sinda (Cabalie lycienne). Ruines à Tchâm-keuï. Kiepert, Kl. As.

Sinerva (Petite Arménie). = Seni-Beli? Kiepert, Kl. As.

Singas Fl. (Comagène). = Tovakh-sou. — Ce nom paraît avoir été aussi appliqué au Gheuk-sou, dont la Tovakh est un affl. Kiepert, Kl. As.

Sinibra. *Voy.* Sinoria.

Sinoria, ou Sinibra (Petite Arménie). = Sinarvir, sur l'Euphrate. D'Anville, Cartes.

Sipylus M. (Ionie). = Manissa-Dâgh.

Sitæ, ou Sittæ (Lydie). Ruines à Si-das-Kalèh. Will. Hamilton, II, 145.

Smyrna (Ionie). = Ismir.

Smyrna Vetus (ibid). Ruines sur la partie N. du fond du golfe. W. Hamilton et Ch. Texier.

Soandus (Cappad.). = Soanli? W. Hamilton, II, 292.

Soli (græcè *Soloi*), posteà *Pompeiopolis* (Cilicie). = Mézetli. Beaufort, p. 249.

Soloe (Cypre). Solea. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 538.

* Sophôn (Bithynie). = Sabandjèh. D'Anville, Géogr. anc., II, 25. Comp. Walckenaer, dans les Nouv. Ann. des voy. 1835, I, 298.

Soroba (Cappad.). = Saronmsak, route de Kaï arièh à Sivas. Kiepert, Kl. As.

Sozopolis (Pamphylie). = Sousou. D'Anville, Géogr. anc., III, 231; Cramer, Asia Min., II, 299.

Stephanê (Paphlag.). = Istifan.

Stephanê Lacus (Pont). = Ladik-ghieul? W. Hamilton, I, 336-37.

Stiria I. (Cypre). = Vecchio Marino. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 536.

Stratonicea (Carie). = Eski-Hissar. Wheler, p. 279.

Suissa (Pont orient.). Ruines près de Khall-keuï, route de Lori à Erzinghian? Kiepert, Kl. As.

Sydrê, ou Syedra (Cilicie Trachée). Quelques vestiges au S.-E. d'Alaïa? Beaufort, p. 171.

Sura, ou Surrha (Lycie). = Soura, au S. de Démérèh. Kiepert, Kl. As.

Sykê (Cilicie). = Sighi. Ce rapprochement, auquel Leake n'a pas songé, nous paraît hors de doute. *Voy.* Leake, p. 202.

Sylbeum. *Voy.* Silbium.

Sylleum (Pamphylie). Ruines près d'Assar-keuï. Kiepert, Kl. As.

Symê I. (Sporades). = Symi.

Synaus (Mysie). = Simaoul, ou Simav. W. Hamilton, II, 124.

Synnada (Phrygie). Position douteuse, non loin dans l'E. d'Afioum-Kara-Hissar. *Voy.* Leake, p. 54. Comp. Texier, Descr. de l'As.-Min., I, 146, et W. Hamilton, II, 179.

Syrias Prom. *Voy.* Lepte.

T.

Tabala (Méonie). = Davala. Arundell, 2ᵉ voy. I, 47.

Tamasus, Tamassus, ou Tamaseus (Cypre). = Priscoplo. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 556.

Tardequeia (Cilicie). = Kourd-Koulak. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., VIII, 189.

Tarsius Fl. (Mysie). = Kara-Déré-sou, affl. du lac de Manias? W. Hamilton. II, 106.

Tarsus (Cilicie). = Site sans vestiges, entre la Tarsous actuelle et le fleuve. Texier.

Tataicm (Bithynie). Ruines sur la gauche du Sakaria, vis-à-vis de Ghelvèh. Kiepert, Kl. As.

Tavia, s Tavium (Galatie transhalyenne). Ruines à Nefez-keüi? Texier, Descr. de l'As.-Min. *Voy.* ci-dessus, p. 231. Comp. d'Anville, Géogr. anc., II, 61, et Leake, p. 311.

Temnos (Ionie). = Menimen. D'Anville, Géogr. anc., III, 218.

Tenedos I. (Côte troy.). = Tenedo.

Teos (Ionie). = Boudroun. ruines dans une presqu'île, près de Sigadjik Chandler, 209 et 420.

* Tephrikê (Petite Arménie). = Dévrighi. D'Anville, Cartes.

Termerium Prom. (Carie). = C. Petera. D'Anville, côtes de la Gr. et Arch., p. 49.

Termessus (Pamphylie). Ruines dans les montagnes, O. de Satalièh? Kiepert, Karte von Kl. As. Comp. D'Anville, Géogr. anc. II, 34, et Leake, 146.

Tesa (Cypre). = Treta. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 553.

Tetius Fl. (Id.) = Tesio. Id., ibid, p. 550.

Teuthrania (Paphlag.). *Voy.* Thymena.

Thebaïtes Fl. (Lydie). Riv. de Guzel-Hissar-Aïdin.

Thebê (Troade). Quelques vestiges dans le N.-O. d'Adramytti? Choiseul-Gouffier, II, 78.

Telmissus (Lycie). Ruines au fond du golfe de Makri. Choiseul-Gouffier, I, 116.

Telmissus Sin. *Voy.* Glaucus.

Themisonium (Phrygie mérid). = Kala-Hissar? Arundell, 2ᵉ voy., II, 137.

Thermæ Phazemonitarum (Pont occid.). = Eaux chaudes de Kavsa, S.-E. de Vezir-Keuprí. W. Hamilton, I, 333.

Thermodôn Fl. (Pont). = Termèh-tchaï.

Thoantium Prom. (Rhodes). = C. S. Giorgio D'Anville, Cartes.

Thoaris Fl. (Pont) = Thourèh-tchaï. W. Hamilton, I, 279.

Thorax M. (Ionie). = Gumusch-Dâgh. Kiepert, Kl. As.

Throni (Cypre). N'a pas laissé de vestiges. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 547.

Throni Promont. (Idem). = Capo Pila. Idem, ibid.

Thyatira (Lydie). = Ak-Hissar. Smith, Rigaut, Spon et Wheler, etc.

Thymbrium (Phrygie). Site vers Ak-Chèhr? W. Hamilton, II, 202.

Thymbrius Fl (Troade). = Thumbrek-tchaï. Pococke, II, 2ᵉ partie, 106.

Thymena, s. Teuthrania (Paphlag.). = Timnèh, S.-O. du C. Kérembèh. D'Anville, cartes.

Timolæum (Paphlag.). = Oulou-Kéremhèh, sur la côte, S.-O. du C. Kérembèh. Kiepert, Kl. As.

Tlôs (Lycie) Ruines à Dourvar. Ch. Fellows, 1ᵉʳ Voy., p. 238.

Tmolus M. (Lydie). = Boz-Dâgh.

Tobata (Paphlag.). = Bofavat. Fourcade, dans les Ann. des Voyages, XIV, 53.

Tonosa (Cappad.). = Tounouz. Ainsworth, Journ. of Geogr. Soc. of Lond., X, 314.

Trabala (Lycie). = Trémili? Ci-dessus, p. 524.

Trabenda. *Voy.* Trabala.

Tragia I. (près de Samos). = Samopoulo. D'Anville, Cartes.

Trajanopolis. *Voy.* Selinûs.

Tralles (Lydie). = Aïdin-Guzel-Hissar. Barbié du Bocage, notes sur Chandler. Add Leake, p. 243, et Letronne, Journ. des Sav., 1825, p. 398.

Trape'a Prom. *Voy.* Dardanium.

Trapezopolis (Carie). Ruines à Makouf, route de Daouas à Dégnizli. Kiepert, Kl. As.

Tricomia (Phrygie). = Kaïmak? Kiepert, Kl. As.
Trimithus(Cypre).=Trimitousa. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 556.
Triopium Prom. (Carie). C. Krio. D'Anville, Cartes.
Trogiliæ I. (Ionie). Trois îlots vis-à-vis du C. Trogilium. *Voy.* ce mot.
Trogilium Promont (Idem).=C. Santa Maria, ou Samsoun-Bournou. D'Anville, Géogr. Anc., III, 223.
Trogitis Palus (Pisidie). = Lac de Soghla, ou Seïdi-Chéhr. W. Hamilton. II, 349.
Tyana (Cappad.). = Kilisa-Hissar, ou Kiz-Hissar. Kinneir, p. 114. Comp. Leake, p. 61, et W. Hamilton, II, 303.
Tyriæum (Phrygie). = Ilghûn? W. Hamilton. II, 200.
* Tyrrha (Lydie). = Tirèh.

X.

Xanthus Fl. (Lycie). = Kodja-tchaï.
Xanthus (Idem). Ruines à Gunek. Fellows, 1er Voy., p. 225; 2e Voy., p. 166. Comp. d'Anville, Géogr. anc., II, 80.

Z.

Zagorum Castellum, quod et Gazorum? (Paphlag.). Vestiges à l'embouchure de l'Ak-sou? W. Hamilton, I, 301.
Zaleucus, urbs et fluv. (Paphlag). = Alatchân. W. Hamilton, I. 299.
Zara (Cappad.). Site près de la droite du Halys supér., au-dessus de Sivas. Kiepert, Karte von Kl. As.
Zela (Pont). = Ziilèh.
Zelea (Mysie).=Sari-keuï, à la gauche du bas Ésèpe? Kiepert, Kl. As.
Zephyrium, urbs et Promont. (Cilicie). = Mersin? Leake, p. 214. Comp. Beaufort, p. 267.
Zephyrium Prom. (Cypre). Près de Paphos. D'Anville, Acad. des Inscr., XXXII, 554.
Zephyrium (Paphlag.). = Karlam, sur la côte, E. du cap Kérembèh? Kiepert, Kl. As.
Zephyrium, urbs, portus et promontorium (Pont). = Zéfrèh, Kalk-Liman, et Zéfrèh-Bouroun. Will. Hamilton, I, 261.
Zigana (Pont). = Sigana, route de Trébizonde à Gumisch-Khanèh. Kiepert, Kl. As.
Zozopolis. *Voy.* Sozopolis.

IV.

DESCRIPTION DE L'ASIE-MINEURE,

EXTRAITE DE LA GÉOGRAPHIE TURQUE

DE

HADJI-KHALFA, SURNOMMÉ **KIATIB-TCHÉLÉBI**.

IMPRIMÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA TRADUCTION MANUSCRITE D'ARMAIN, DÉPOSÉE A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE PARIS.

On sait assez de quelle importance est la lecture des écrivains orientaux pour la connaissance des pays et des peuples de l'Orient. Il est toujours utile, dans l'étude des contrées étrangères, de remonter aux sources les plus pures et les plus directes; et cette utilité devient bien plus grande encore, quand ces écrivains, historiens ou géographes, s'occupant d'une manière spéciale de leur propre pays ou des provinces qu'eux-mêmes ont visitées, les notions qu'ils nous en donnent acquièrent ainsi toute la valeur d'une relation personnelle. Tel est, au moins à certains égards, le caractère de la Géographie de Hadji-Khalfa par rapport aux contrées soumises au sceptre ottoman. Si les parties de cette Géographie relatives aux autres pays de l'Asie furent principalement composées d'après les ouvrages antérieurs des principaux géographes arabes et persans, il est aisé de voir, aux détails dans lesquels entre l'auteur quand il arrive aux provinces ottomanes, qu'il écrit ici sur des mémoires bien autrement précis et circonstanciés. L'auteur, en effet, qui exerçait près de la Porte un emploi important d'administration publique, avait dans ses attributions

spéciales les pachaliks de la Natolie, et il eut ainsi à sa disposition des documents géographiques et statistiques qu'il ne négligea pas de mettre à profit.

Le nom véritable de Hadji-Khalfa était *Moustafa-ben-Abdallah;* son surnon de *Hadji-Khalfa* est composé des deux mots arabes *Hadji* (Pèlerin), et *khalfa* (assesseur, sous-chef). Selon l'usage des Musulmans, il prit le surnom de *Hadji* lorsqu'il se fut acquitté du pèlerinage de la Mekke, en l'année 1043 de l'hégire, laquelle répond à l'an 1633 de Jésus-Christ; et il y ajouta celui de *Khalfa* quand il fut pourvu de la place d'assesseur en second dans le bureau du Basch-Mohaseb, ou chef de la Comptabilité. On le connaît aussi sous le nom de *Kiatib-Tchélébi.* Son père avait rempli une place de secrétaire à la Porte, ce qui lui avait valu le surnom de *kiatib*, ou *katib*, dont son fils hérita; *tchélébi* est, comme on sait, un mot turk désignant un homme d'une naissance honnête, le *gentleman* des Anglais. Hadji Khalfa mourut en 1657 (1068 de l'hégire), neuf ans après l'apparition de son grand ouvrage géographique, auquel il avait donné le titre de *Djihan-Numa*, le Miroir du Monde.

On a lieu de s'étonner que le *Djihan-Numa* n'ait jamais été imprimé dans une langue européenne [1]; la partie principale de ce grand ouvrage, celle qui se rapporte à l'Asie, a cependant été traduite en français et déposée dans la Bibliothèque du Roi, il y a maintenant précisément un siècle, par le savant et laborieux Armain, un

[1] Sauf la Description de la Roumélie ou Turquie d'Europe, traduite du turk en allemand par M. de Hammer, et publiée à Vienne en 1812. Le célèbre Mathias Norberg, professeur de langues orientales à l'Université danoise de Lunden, avait longtemps auparavant annoncé la traduction latine complète du *Djihan-Numa*; cette version n'a pas été publiée.

des employés du cabinet des Manuscrits. Le *Géographe Turk*, comme on désigne communément l'auteur du Djihan-Numa, a d'ailleurs été hautement apprécié par tous les hommes compétents. On sait l'usage fructueux que notre illustre d'Anville en a fait pour la rédaction de ses cartes de l'Asie Occidentale, de 1748 à 1760; et le savant Sainte-Croix, qui avait consulté fréquemment la traduction d'Armain, dit de cette Géographie, dans son Mémoire sur la Médie composé en 1793 : « elle mériterait d'autant plus d'être imprimée, qu'on y trouve des détails qu'on chercherait vainement ailleurs [1] ».

Nous avons cru servir les lettres et la géographie orientale, en contribuant autant qu'il est en nous, par l'impression du *Djihan-Numa*, à combler cette lacune regrettable. La partie déjà fort étendue que nous en donnons quant à présent, sera successivement suivie, nous l'espérons, des autres portions de l'ouvrage de Hadji-Khalfa qui rentrent dans le cadre des différents volumes que nous consacrons à l'Asie-Antérieure. Nous mettrons ainsi à la disposition de tous un livre précieux qui n'a été jusqu'à présent qu'à la portée d'un petit nombre. Ce livre n'est pas seulement curieux comme monument de la littérature asiatique et comme tenant une place éminente parmi les compositions géographiques que nous devons à l'Orient : il peut être encore, même aujourd'hui, d'une utilité directe, au moins à titre de renseignements et d'indications, pour la géographie d'une foule de cantons imparfaitement explorés par nos voyageurs.

Nous aurions pu multiplier nos annotations; nous nous sommes au contraire attaché à les restreindre, nous bornant à signaler les points principaux du texte de notre

[1] Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. L, p. 140.

auteur sur lesquels les explorations modernes fournissent de notables rectifications, ou ceux qui éclairent et complètent les relations européennes. Nous nous sommes pareillement interdit de retoucher le style un peu vieilli et souvent négligé du traducteur, si ce n'est çà et là pour quelques corrections purement grammaticales, parmi les plus nécessaires. Un travail poussé plus à fond aurait exigé une connaissance que nous n'avons pas, celle de la langue turque. Nous serions heureux que notre publication donnât à un orientaliste l'idée d'entreprendre ce travail.

Nous faisons précéder le texte de Hadji-Khalfa de deux morceaux qui en forment l'introduction naturelle : le premier est une notice principalement bibliographique sur le Djihan-Numa, notice que nous devons à la bienveillance de M. Reinaud, un des Conservateurs du Département des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi; l'autre est la Préface même dont Armain a fait précéder sa traduction.

Parmi les détails nombreux que ce dernier morceau renferme, on trouve une curieuse particularité que nous ne sachions pas avoir été remarquée, sur certaines circonstances qui précédèrent la composition du Djihan-Numa. Nous voyons par là que ce fut un Français qui porta en Turquie les premières notions de géographie générale qui aient eu cours parmi les Ottomans, et même, on a lieu de le croire, qui contribua à donner une direction géographique aux études de Hadji-Khalfa. Pour nous, Français, qui à toutes les époques avons eu une si large part dans les explorations de l'Asie-Ottomane, c'est là un titre de plus qui recommande à notre intérêt l'œuvre du Géographe Turk.

NOTICE SUR LE DJIHAN-NUMA, Géographie turque, qui contient la description de l'Asie, par Kiatib-Tchéléby, autrement dit Hadji-Khalfa, ouvrage imprimé à Constantinople, et traduit en français pour la Bibliothèque du Roi, par M. Armain.

PAR **M. REINAUD**,

Conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque royale.

Hadji-Khalfa est le même qui a composé plusieurs autres ouvrages, entre autres un Dictionnaire bibliographique des livres arabes, persans et turks. Sa géographie était originairement écrite en arabe, et contenait une description de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et de l'Amérique; elle parut en 1058 de l'hégire (1648 de J.-C.), et était surtout appuyée sur les anciens géographes arabes Kazwini, Aboulféda, Ibn-al Wardi, Yacouti, etc., ainsi qu'on le lisait dans la préface. Le fameux *Ibrahim Aga Mutefarica*, fondateur d'une imprimerie turque à Constantinople, ayant résolu de publier cette géographie, la traduisit en turc, et l'enrichit de cartes [1] et de prolégomènes considérables. Ces prolégomènes consistent dans un traité de la sphère céleste, et du globe terrestre, des mathématiques, des vents, des points cardinaux, des éléments, etc. Le tout est accompagné d'une description de la terre en commençant par l'Asie orientale. Ibrahim a fait çà et là des additions considérables au texte. Le premier volume de cette édition turque, qui comprenait toute l'Asie, fut imprimé à Constantinople en 1145 de l'hégire (1732 de J.-C.). Le second, qui devait traiter des trois autres parties du Monde, n'a jamais vu le jour.

M. Armain a fait sa traduction sur le volume imprimé; mais il en a supprimé les prolégomènes et la partie de la description qui traite de la Chine, du Japon et des îles de l'Océan Indien, vu que ce qui est dit à ce sujet est tout entier tiré de nos livres européens, ce qui en rendait pour nous la lecture à peu près inutile; il a commencé à l'article du Khataï et de l'Inde.

Ainsi, l'édition imprimée et la traduction française ne contiennent que l'Asie. Parmi les parties qui manquent, les seules

[1] Ces cartes, qui font partie de l'exemplaire original sur lequel Armain a fait sa traduction, et qui est aujourd'hui déposé aux Imprimés de la Bibliothèque Royale, sont toutes tirées des Atlas européens de l'époque. (V. DE S. M.)

qui auraient pour nous de l'intérêt sont l'Afrique septentrionale et la Turquie d'Europe [1], pays sur lesquels les Turcs doivent naturellement avoir beaucoup plus de notions que nous.

PRÉFACE D'ARMAIN,

auteur de la traduction française du DJIHAN-NUMA.

Le Djihan-Numa [2] est un Traité général de Géographie, composé en turc l'an 1058 de l'hégire [3] par *Kiatib-Tchéléby*, dont le nom était *el Hadgdg Mousthafa Khalïfèh*, ou *Khalfah*, comme on le prononce vulgairement, et connu sous le nom de *Hadgdgi-Khalfah* [4], et sous celui de *Kiatib-Tchéléby*.

Hadgdgi-Khalfah, ou *Kiatib-Tchéléby*, natif de Constantinople, était versé dans les sciences, surtout dans l'histoire; il est mort à Constantinople l'an de l'hégire 1068 [5], et a laissé plusieurs beaux ouvrages dont je vais donner ici la notice.

1. *Kiechf-Uzzunoun an Esamï il Kutoub*, vel *Funoun*, c'est-à-dire la Découverte, ou l'Éclaircissement des opinions sur les noms des Livres et des Sciences. C'est une Bibliothèque ou Catalogue des livres turcs, arabes et persans, et une dissertation sur toutes les sciences, par ordre alphabétique, écrit en arabe. Il y a trois exemplaires de ce livre dans la Bibliothèque du Roi, dont deux sont seulement en arabe; le troisième est accompagné d'une traduction française faite par feu M. Petis de La Croix, père du dernier mort (celui-ci mourut en 1751).

2. *Tuhfet ul Akhbar fil Hikmèti*, vel *Emsal*, vel *Echar*. Présent d'Informations, ou de Nouvelles, sur la Morale, les Proverbes et la Poésie. C'est un recueil de sentences, de proverbes et de vers.

3. *Tuhfet ul Kibar fi Esfaril Bihar*, c'est-à-dire Présent

[1] La partie de l'ouvrage de Hadji-Khalfa qui traite de la Turquie d'Europe (la Roumélie) a depuis été traduite en allemand par M. de Hammer. *Voyez* ci-après, le numéro 39 de notre Bibliographie (V. de S. M.).

[2] *Djihan-Numa*, mot persan composé, qui signifie Démonstration du Monde, ou Celui qui montre le Monde; de *djihan*, monde, et de *numa*, qui est l'impératif de *namonden*, montrer, faire voir. Les Persans ont dans leur langue une infinité de pareils mots, comme *Djihan-Ghuïr*, monde-prends, c'est-à-dire Conquérant. (*Note d'Armain*).

[3] 1648 de notre ère.

[4] Nous suivons exactement dans cette préface le mode de transcription employé par le traducteur; mais pour notre prononciation il faut écrire *Hadji*.

[5] 1657.

fait aux grands sur les voyages des Mers. C'est l'histoire de la marine ottomane, qui contient les expéditions faites tant sur mer que sur des rivières, depuis la fondation de cet empire, avec la description géographique des lieux. Ce livre a été imprimé à Constantinople par les soins d'Ibrahim Efendy.

4. *Revnak-Ussalchaneh*, c'est-à-dire l'Ornement, ou la Splendeur de la Monarchie, ou de l'Empire. C'est l'histoire de la ville de Constantinople.

5. *Fezlighueh*, ou *Fezlikeh*; histoire générale depuis la création du monde jusqu'en 1065 de l'hégire (1654), écrite en arabe. Il a aussi composé en turc le petit Fezlighueh, qui contient le détail de tout ce qui s'est passé de plus mémorable dans l'empire Ottoman, depuis l'an 1000 de l'hégire jusqu'en 1065 de la même hégire.

6. *Takvïm-Uttevarikh*, Tables chronologiques, ou faits de tout ce qui s'est passé de plus mémorable depuis la création du monde année par année, et de toutes les monarchies et dynasties qui se sont élevées, jusqu'à la fin de l'année 1058 de l'hégire (1648). Cheïkhuy Muhammed a continué cet ouvrage jusqu'en 1144 (1731), et Ibrahim Efendy, qui l'a fait imprimer, y a ajouté deux années.

7. *Destour ul Amel*, ouvrage de politique, qui contient les maximes de gouvernement de l'empire Ottoman.

8. *Redgm-Urredgïm bissïn*, vel *dqïm*, ouvrage qui contient des décisions sur le droit canonique et civil des mahométans.

9. *Ilham ul Moukaddes mïn el Faïdh ul akdes*, ouvrage de spiritualité mahométane.

10. *Mïzan ul hakk fï ikhtiiar ul ahakk*, c'est-à-dire la Balance de ce qui est juste dans le choix de ce qui est le plus juste. C'est un traité de jurisprudence mahométane.

Kiatib-Tchéléby a aussi traduit du latin le petit Atlas qu'il a intitulé *Levami unnour fï Zoulmet ul Atlas minour*, c'est-à-dire les Rayons de la lumière sur l'obscurité du petit Atlas, traduction dont il s'est servi en partie pour composer son traité général de géographie. Mais il paraît par le supplément qu'Ibrahim Efendy a ajouté à la préface du Djihan-Numa, que cette traduction a été faite par Ikhlassi Cheïkh Muhammed Efendy, qui était un homme de lettres versé dans la langue latine, dans la géographie et dans plusieurs autres sciences, et qui était Français. Ibrahim Efendy ajoute qu'il était fils d'un homme riche, et que dans son pays il avait d'abord pris l'état ecclésiastique, et qu'il y avait fait de grands progrès dans les sciences; qu'étant venu à Constantinople, il y avait embrassé la religion mahométane sur la lecture d'un verset de l'Alcoran. Ce verset est : *ïa ardhou iblaii maëki, ïa Séman iklaii*, c'est-à-

dire : Terre engloutis les eaux ! Ciel, puise celles que tu as versées [1] !

Il paraît qu'Ikhlassi s'était rendu recommandable à Constantinople par les connaissances qu'il avait apportées de France, et par celles qu'il avait acquises en Turquie ; on ne donne dans ce pays de pareils noms qu'aux gens de lettres qui excellent dans quelque genre de littérature, et surtout aux poëtes, et on ne donne le titre d'*efendy* qu'aux officiers de plume, aux gens de lettres, et aux écrivains et secrétaires, et celui de *cheikh* qu'aux docteurs de la Loi. *Ikhlassi* signifie Doué de Sincérité. Il y a apparence que Kiatib-Tchéléby n'aura fait que revoir la traduction du petit Atlas, et qu'elle aura été faite par Ikhlassi.

Le *Djihan-Numa* a été composé originairement en deux tomes, et dédié à Sulthan Murad. Le premier tome, imprimé à Constantinople, et auquel Ibrahim Efendy a ajouté en plusieurs endroits des suppléments, sans avoir rien changé au texte, comme il le déclare, contient une Préface de l'imprimeur et une de l'auteur, qui est étendue et divisée en quatorze *instructions*, ou avertissements, et à laquelle Ibrahim Efendy a aussi ajouté un petit traité de Mathématiques.

La première instruction contient les noms des ouvrages et ceux des auteurs orientaux et latins dont Kiatib-Tchéléby s'est servi pour composer sa géographie universelle. Les noms des ouvrages des auteurs orientaux mahométans sont :

1. *Asar-ul Bilad*, vel *Akhbar-ul ibad*, c'est-à-dire Vestiges et Histoires, ou nouvelles des Pays et des Peuples, par *Zakariia, fils de Muhammed*, surnommé *Kazvini*, parce qu'il était de Kasvîn ou Kasbîn, ville de Perse, et qui a distribué son ouvrage selon les sept climats ; ouvrage géographique et historique composé l'an 672 de l'hégire. Zakariia est aussi auteur du livre intitulé *Adgaïb ul Makhloukat*, c'est-à-dire les Merveilles des Créatures. C'est une histoire naturelle.

2. *Ahsen ultehassim fi marifet-ul akalim*, c'est-à-dire la meilleure des divisions dans la connaissance des Climats, par *Cheikh Muhammed*, surnommé *El Moukaddessi*, parce qu'il était de Jérusalem, qui a composé son ouvrage l'an 400 de l'hégire (1009).

3. *Icharat ila marifet-uzziiarat*, c'est-à-dire Indices pour la connaissance des lieux où l'on va en pèlerinage, par *Cheikh Eboul Hassen*, surnommé *Hervi*, parce qu'il était de Hérat, ville du Khorassan, grand voyageur mort à Alep l'an 611 de

[1] Ce verset, suivant les alcoranistes, est le plus élégant qu'il y ait.

(*Note d'Armain*).

l'hégire (1214). Il décrit dans son ouvrage les lieux où l'on va en pèlerinage, et où il avait été.

4. *Avdhah-ul Messalik ila Marifet-ul Buldan*, vel *Mémalik*, c'est-à-dire la plus claire des routes pour la connaissance des villes, provinces et royaumes. C'est la géographie d'Eboul-féda, que Sipahizadèh Muhammed Efendy a mise par ordre alphabétique l'an 997 de l'hégire (1588), et qu'il a ensuite abrégée en quelque façon et traduite en turc, et dédiée à Kodgea Muhammed Pacha.

5. *Bahriièh*, c'est-à-dire Marine. C'est une description des côtes et des ports de la mer de Grèce et de la navigation dans cette mer, ouvrage très-étendu, composé l'an 900 de l'hégire (1494) par *Piri Reïs*, qui a dédié son ouvrage à Sulthan Suleïman, ou Soliman, et qui l'a abrégé.

6. *Tuhfet-uzzeman*, vel *Kharidet-ul Avan*, c'est-à-dire le Présent ou Joyau du siècle et la Perle des Temps, par *Moustapha*, fils d'Aly, surnommé *el Muvakkit*, ou l'observateur du temps de la prière, lequel occupait cet emploi à la mosquée de Sulthan Sélim à Constantinople, et qui a divisé son ouvrage suivant les sept climats.

7. *Takvimul Buldan*. Ce sont les tables géographiques d'Eboul-féda, dont Kiatib Tchéléby fait un grand éloge.

8. *Kharidet-ul Adgaïb*, c'est-à-dire la Perle des Merveilles, par *Cheikh Zeïn-uddïn*, fils de Muzaffer, fils de Verdi, connu sous le nom d'*Ibn Vardi;* mauvais ouvrage, selon notre auteur.

9. *Ravdhul Mouatchar fi Akhbar-ul Akthar*, Jardins odoriférants des Nouvelles, ou Connaissances des Régions, par *Cheikh Ebou Abdullah Muhammed*, fils d'Abd-Unnour, surnommé *Himïéry*, qui a distribué son ouvrage selon l'ordre de l'alphabet. Il contient la description de toutes les villes et de tous les lieux renommés et connus, situés dans l'étendue des dominations mahométanes.

10. *Umdétul Mehrèh*, c'est-à-dire la Colonne ou le Soutien de Mehrèh. C'est un traité de la navigation des mers de l'Océan Oriental, divisé en sept chapitres, par *Suleïman*, fils d'Ahmed, surnommé *Mehry*, à cause qu'il était de Mehrèh, ville d'une province de l'Arabie méridionale et située sur l'Océan.

11. *Tuhfet-ul fuhoul*, c'est-à-dire Présent aux Experts, autre ouvrage sur la même matière et par le même auteur.

12. *El Muhith*, c'est-à-dire l'Océan. C'est la traduction en turc de l'ouvrage ci-dessus, par *Sidi Aly Zadèh* de Galata.

13. *Kiechf-ul Mémalik*, c'est-à-dire la Découverte des Royaumes ou Provinces, par *Khalil*, fils de Chaliïn, surnommé Ezzahiry; divisé en quarante chapitres. Il contient la description géographique et historique, et les routes des provinces de

l'Égypte. L'auteur a abrégé son ouvrage et lui a donné le nom de *Zubdet-ul Kiechf*, c'est-à-dire la Crême du Kiechf, etc.

14. *Messalik-ul Memalik*, c'est-à-dire les Routes des Royaumes ou Provinces. Il y a plusieurs ouvrages de Kiatib-Tchéléby qui portent le même nom ; écrits en arabe et en persan, entre autres celui de *Saïd*, fils d'Aly, surnommé *Dgirdgiany*, et celui d'*Ahmed*, fils de Séhel, surnommé *el Belkhy*, à cause qu'il était de Belkh [1] dans le Khorassan. Cet ouvrage a été traduit en turc et dédié à Sulthan Murad, par *Chérif Efendy*. Kiatib-Tchéléby ajoute que l'auteur donne dans cet ouvrage des preuves de son ignorance dans la géographie.

15. *Muadgdgem-ul Buldan*, ouvrage qui contient les noms des villes et provinces par ordre alphabétique, par *Iakouti*, surnommé *Hamavy* à cause qu'il était de Hama en Syrie. Mort l'an 626 de l'hégire (1228). Il a abrégé son ouvrage et lui a donné le nom de *Mérassid-ul Athla*, lequel a été aussi abrégé par *Abdul Moumïn*, fils d'Abdul Hakk, et par *Seïouthy*.

16. *Ménazir-ul Avalïm*, c'est-à-dire Vue des Mondes. C'est la traduction en turc du *Takvïm* d'Aboul-féda, faite l'an 1005 de l'hégire (1596) par *Kadhi Muhammed*, fils d'Umer, connu sous le nom d'*Aachik*. Il a ajouté à la suite de cette traduction plusieurs choses des livres intitulés *Haïat-ul Haïvan*, c'est-à-dire la Vie des Animaux, qui est une histoire naturelle par *Demiry*, et *Mérat-Uzzémen*, c'est-à-dire le Miroir du Temps. Il a encore ajouté dans son ouvrage la description des villes et des lieux qu'il a vus dans la Natolie. Ce livre n'a jamais été mis au net. On a eu recours, dit Kiatib-Tchéléby, au brouillon.

17. *Menhadg-ul fakhir fi ïm-il Bahvizzadgir*, c'est-à-dire la Précieuse Méthode dans la connaissance de la mer violente, par *Suleïman*, fils d'Ahmed. C'est une relation des voyages de l'auteur sur l'Océan Oriental. Ce Soliman est le même dont il est parlé ci-dessus, à l'article 10 [2].

18. *Nuzhet-ul Muchtak fi ikhtivak-ul afak*, c'est-à-dire les Délices du Curieux sur la découverte de l'Univers. C'est le même livre connu parmi nous sous le nom de *Geographia Nubiensis*, et dont l'abrégé a été imprimé à Rome. Kiatib-Tchéléby dit que cet imprimé est rempli de fautes.

19. *Heft iklïm*, c'est-à-dire les Sept Climats, par *Aly Mu-*

[1] Balkh.

[2] Cette relation des voyages de Soliman ou Suleïman sur les mers Orientales est indubitablement l'ouvrage autrefois traduit par l'abbé Renaudot sous le titre d'*Anciennes Relations aux Indes et à la Chine*, etc., et dont une traduction nouvelle, accompagnée du texte et d'une savante introduction, a été récemment donnée par M. Reinaud (1846. 2 vol. in-18). *Voyez* ce que M. Reinaud dit dans sa préface de ce Soliman et de ses voyages. (*Edit.*).

hammed, surnommé *Razi*, à cause qu'il était de Reï, ville de Perse, composé l'an 1010 de l'hégire (1601). Cet auteur a ajouté à son ouvrage les noms des poëtes et autres personnes illustres qui ont paru dans les lieux qu'il décrit. On s'est servi aussi du *Nuzhet* de *Hamdallah mustevfi*.

La seconde instruction donne l'idée de la géographie, et explique les termes qui sont en usage dans cette science.

La troisième traite de la fin et de l'utilité de la géographie.

La quatrième, de la cause de la rondeur des corps et de celle du globe terrestre.

La cinquième, des eaux et des éléments.

La sixième, des cercles et des pôles.

La septième, des quatres cercles qui divisent la terre.

La huitième, de la latitude et des climats.

La neuvième, de la division de la terre par la latitude et par la longitude.

La dixième, de la distance et des instruments pour mesurer la terre.

La onzième, des quatre points cardinaux et des vents.

La douzième, des règles pour tracer des cartes de géographie.

La treizième, de la difficulté qu'il y a de faire de bonnes cartes, et de la nécessité d'avoir recours à des gens expérimentés pour les faire et pour les corriger.

La quatorzième, enfin, contient une table générale par ordre alphabétique des noms des royaumes, provinces, villes, etc., dont il est parlé dans le Djihan-Numa; mais Ibrahim Efendy n'y a pas marqué les numéros des pages, parce qu'il n'a pas fait imprimer tout l'ouvrage. Il s'est contenté de mettre à la fin de ce premier tome une liste des matières qui y sont contenues, sans ordre alphabétique, après la Préface ou Avertissement dont il est parlé ci-dessus.

Ce premier tome contient quarante-six chapitres.

Les onze premiers traitent du globe, de la terre, de l'eau, et de la distinction de la terre d'avec l'eau; des quatre parties du monde en général, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; de la relation qu'ont les régions de la terre avec les triangles; des signes du zodiaque et des planètes, et des habitants de la terre par rapport à leurs religions.

Les autres chapitres contiennent la description détaillée de toute l'Asie. Cette description commence par le Japon et finit par la Natolie.

Je n'ai pas traduit les onze premiers chapitres dont il est parlé ci-dessus, ni les huit qui suivent, lesquels contiennent

la description du Japon, des îles orientales de l'Asie, de la Chine et de la Cochinchine, non plus que les quatorze instructions comprises dans la préface, parce que tout ce qui y est contenu a été tiré de nos ouvrages, et qu'ils ne renferment rien de nouveau pour nous. D'ailleurs, presque tous les noms des lieux y sont tellement estropiés et défigurés, qu'ils sont méconnaissables. Il aurait fallu, pour en venir à bout, avoir devant les yeux les mêmes livres dont Kiatib-Tchéleby s'est servi. Je n'ai commencé ma traduction que par le Khataï. Il y a à la fin de la description de chaque royaume, empire et province, un abrégé de l'histoire des monarques, rois, princes et souverains qui y ont régné, et des dynasties ou dominations qui s'y sont élevées depuis le mahométisme, aussi bien qu'un abrégé de l'histoire des quatre dynasties des anciens rois de Perse, que j'ai passé, parce que nous avons ailleurs ces histoires plus détaillées, et que d'ailleurs je n'ai voulu m'attacher qu'à ce qui concerne la géographie; et quoiqu'il y ait de la confusion dans les noms des lieux, des routes et des distances, je les ai traduites le mieux qu'il m'a été possible, jugeant qu'elles feraient plaisir.

Je n'ai donc traduit que les vingt-six derniers chapitres de ce tome, que j'ai divisés en vingt-huit, qui contiennent : le *Khataï*, le *Hind*, ou Hindoustan, ou les Indes, le *Sind*, le *Mokran*, le *Tablistan*, le *Khasi*, l'*Achnagar*, le *Kachmir*, le *Tibet*, le *Sedgestan*, le *Badakchan*, le *Gour*, le *Thokaristan*, le *Kirman*, le *Lar*, ou Laristan et Ormuz, le *Fars*, ou la Perse proprement dite, le *Khozistan*, le *Loristan*, l'Iraque Persienne, dite *Iraki Adgem*, le *Korassan*, le *Kohistan*, le *Koumès*, le *Thabaristan*, le *Mazandéran*, le *Deïlem*, le *Ghilan*, le *Karezm*, la Transoxane, dite *Maverannèhr* ou *Maverannahr*, le *Turkistan*, le *Decht*, l'*Azerbeïdgian*, l'*Ervan*, le *Mokan*, le *Chirvan*, le *Daghistan*, le *Ghurdgistan*, ou Géorgie, et autres pays situés au Nord de la mer Caspienne, et à l'Occident et au Nord du Chirvan; l'*Arménie*, la Mésopotamie, dite *El Dgézirèh*, c'est-à-dire l'Ile, l'*Iraque arabe*, l'*Arabie*, dite *Dgéziret-ul Areb*, c'est-à-dire l'île des Arabes, la *Syrie*, dite *Cham*, le pays d'*Iitch-iil*, l'île de *Chypre*, la *Caramanie* et la *Natolie*.

J'ai observé autant qu'il m'a été possible de rendre avec nos lettres la vraie prononciation des noms; mais comme ces noms ne sont écrits qu'avec des consonnes, et que les voyelles, qui ne sont que des accents, ou certaines marques mises sur ces consonnes, sont omises, n'y ayant qu'à très-peu d'endroits qu'elles soient dénommées, et que chaque nom peut être lu de différentes manières, j'ai eu recours à Ahoul-féda, au Dictionnaire arabe et latin de Golius, au Dictionnaire persan et turc de Chaoury, imprimé à Constantinople, et au Dictionnaire de

Meninsky, pour la vérification de la vraie prononciation de ces noms, dont celle de plusieurs est restée incertaine, parce qu'Aboul-féda ne fait mention tout au plus que de la cinquième partie des lieux contenus dans cet ouvrage, et que l'on n'en trouve qu'une petite partie dans les dictionnaires cités ci-dessus. Cependant je dois faire observer que beaucoup de ces noms ayant quelque signification, turque, arabe ou persane, ou étant des noms dérivés ou composés, ce secours, joint à la dénomination des voyelles qu'Aboul-féda nous donne pour les noms dont il a fait mention, avec la vraie prononciation de ceux qui se trouvent marqués dans les dictionnaires dont il est parlé ci-dessus, et qu'enfin les recherches exactes que j'ai faites, m'ont donné la facilité d'écrire presque tous les noms contenus dans ce traité comme ils doivent être écrits, et de leur donner la vraie prononciation. On pourra dans la suite peu à peu constater celle qui est restée incertaine dans quelques-uns de ces noms; il n'y aura que celle des noms des lieux peu connus et peu fréquentés qu'il sera difficile de constater, comme les noms de quelques endroits des Indes, de la Tartarie, de la Géorgie, et autres endroits situés entre la mer Caspienne et la mer Noire.

On peut faire venir de Constantinople une liste des noms des villes, lieux, montagnes et rivières contenus dans chaque gouvernement de la domination ottomane en Asie, demander que ces noms soient écrits avec les accents-voyelles, et même à la marge en toutes lettres suivant leur véritable prononciation. On peut aussi demander des copies de différentes routes, et surtout de celles qui conduisent de différents endroits à la Mecque, et demander la même exactitude à l'égard des voyelles. Il faudrait faire venir aussi de Constantinople un exemplaire bien conditionné de chacun des deux livres mentionnés ci-dessus, dont l'un est intitulé *Avdhah-ul Messalik*, etc., n° 4, et l'autre porte le nom de *Ménazir-ul Avalîm*, n° 16. Comme ces deux ouvrages sont d'Aboul-féda, et traduits en turc, dont le dernier nous est connu, et que vraisemblablement le traducteur se sera servi des meilleurs exemplaires pour faire sa traduction, et qu'il aura choisi les plus complets, ces deux livres pourront être d'une grande utilité pour la vérification des noms. Il serait aussi à propos d'avoir un exemplaire manuscrit du *Djihan-Numa*. Je pourrais traduire l'Afrique, qui doit être curieuse. Ce manuscrit bien conditionné doit être fort cher, les livres qui sont rares et qui sont bien écrits et corrects coûtant beaucoup. Il serait à la vérité difficile de trouver ce livre tel qu'on désirerait qu'il fût; il n'y a à Constantinople que le petit Ibrahim Efendy, élève de l'imprimeur Ibrahim Efendy, mort depuis plusieurs années, qui puisse procurer ce livre ou le moyen d'en faire faire une

copie. Si on faisait l'acquisition de ces ouvrages, je traduirais l'Afrique et la Turquie européenne.

Quoique le Djihan-Numa soit un livre très-imparfait et qu'il y ait plusieurs fautes, cependant il est utile, et il le deviendra de plus en plus pour la géographie orientale, tant pour savoir la véritable prononciation des noms des royaumes, provinces, villes, bourgs et autres lieux, que pour celle des noms des montagnes, vallées et rivières, et pour connaître la juste position, la vraie distance des lieux, et l'histoire naturelle de ces pays.

Armain termine sa préface par le développement des règles qu'il a suivies dans la transcription des mots turks, arabes ou persans en lettres européennes. Nous n'avons pas cru devoir reproduire ces détails, aujourd'hui complétement superflus, attendu que nous ne nous sommes pas fait scrupule de modifier fréquemment ce mode de transcription pour le rendre conforme à celui que les plus savants orientalistes modernes ont adopté.

DJIHAN-NUMA, OU MIROIR DU MONDE,

GÉOGRAPHIE TURQUE

QUI CONTIENT LA DESCRIPTION DE L'ASIE,

PAR **HADJI-KHALFA**, APPELÉ AUSSI **KIATIB-TCHÉLÉBI**;

TRADUIT EN FRANÇAIS PAR ARMAIN.

Description des provinces comprises entre l'Euphrate et la mer Egée.

LIVA D'ERZROUM (1).

Les principales villes, kadhiliks et autres endroits qui dépendent de ce liva, sont : *Erzroum*, *Erzendgian*, *Baïbourt*, le *bas Terdgian*, le *haut Terdgian*, *Tourtoum*, *Develer*, *Thouroul*, *Koury Tchaï*, *Kiz Outchan*, *Kouzaï*, *Gherdgianes*, *Ghelghit*, *Kemakh*, *Ghevanes*, *Merdgian*, et *Iach Iagmour Deresi*.

Arzroum ou Erzroum, nom corrompu, suivant toute apparence, de celui d'*Erzen Erroum*, selon ce que dit Aboulfeda. Arzroum est la capitale de tout le gouvernement et la résidence du pacha ou gouverneur, et celle d'un moula à 500 aspres. L'ancienne et la nouvelle ville sont entourées d'une muraille. Il y a à Erzroum des dgiamis, des bains publics, des marchés, des bezestins. Le pays abonde en terres ensemencées ; mais il n'y a point d'arbres ni de fruits, et le bois à brûler y vient de deux journées loin : on y brûle presque toujours de la fiente de vache. Entre les sources d'eaux vives qu'il y a aux environs d'Erzroum, il y a en a une qui porte le nom de Dgennet-Binary, c'est-à-dire la fontaine du Paradis, qui est très-renommée. Erzroum a trois portes. Il y a proche la porte de Tauris une ancienne église qui a un dôme, dont une arcade tomba le jour de la naissance du prophète, sans qu'il ait été possible de la réparer. Cette église a 50 coudées de chaque côté. On a fait bâtir vis-à-vis une mosquée qui porte le nom

1 Ce liva et le suivant, compris dans le gouvernement d'Erzroum, font partie de la Grande Arménie.

de *Numounehi Kiabeh*, c'est-à-dire le modèle de la *Kiabeh*, parce qu'elle a été bâtie de la même longueur et largeur que le temple de la Mecque.

Il y a au dehors de la porte de Tauris un endroit de plaisance qui est un endroit charmant par la beauté des eaux courantes et par les promenades. On visite en cet endroit le tombeau de Cheikh Abdurrahman. Il arrive continuellement à Erzroum de nombreux marchands de Perse, qui y font beaucoup valoir les douanes. On y visite aussi le tombeau d'Abou Ichak. Cette ville est la même que celle qui portait le nom de *Kalicala*.

Ghelghit est un petit bourg et khadhilik qui a dans sa dépendanco cent villages. Ce bourg est situé du côté de Constantinople, et à trois journées de Sivas. Il y a un dgiami et un bain public; les maisons y sont bâties de bois. Il y a aux environs de Ghelghit des plaines unies. Le *ïaïlak* de *Tchemen daghi*, où vont passer l'été les Turcmans et les Oulous, est près do ce bourg. Il coule de ce ïaïlak plusieurs ruisseaux qui se rendent dans la plaine. Il y a aussi d'autres montagnes qui sont habitées.

Kemakh est un bourg sur l'Euphrate, qui est bien peuplé, à une journée d'*Erzendgián*. Il y a un château qui fut pris par les Ottomans sous le règne de *Sulthan Bayazïd*, surnommé *Ilderim*. Il tombe aux environs de *Kemákh*, tous les ans vers le printemps et pendant trois jours, des nuées de petits oiseaux nouvellement emplumés, de même que les cailles que Dieu envoyá aux Israélites dans le désert. Les habitants de *Kemákh* en font des provisions et les conservent dans des vases. Ces oiseaux sont d'un goût exquis et la graisse en est fort estimée. Si on ne les prend pas dans ces trois jours, les ailes leur deviennent grandes et ils s'envolent.

Orlah ou *Ourlah* est un beau kadhilik qui porte aussi le nom de *Ghumisch Khaneh*, parce qu'il y a auprès une mine d'argent; on a bâti près de cette mine un gros bourg qui est bien peuplé. Il y réside un inspecteur de ladite mine. Les habitants du pays parlent grec. Il y a aussi dans le pays des mines d'or et de cuivre. Ces mines sont érigées en fermes. Le pays est arrosé par une petite rivière qui vient de *Ghevanis*. Le pacha d'Erzroum tient un soubachi à *Orlah* ou *Ourlah*.

Terdgian ou *Derdgian* est le nom d'une ville médiocre.

Erzendgian est une ville à quarante lieues d'Erzroum, où les pâturages sont abondants. Il y a dans une montagne, auprès de cette ville, une grotte du haut de laquelle il coule une eau qui se congèle. Les tremblements de terre ont renversé la plupart des édifices de cette ville. Le Sulthán Ala-Eddïn-Keïkobád le Seldjoukide en a fait relever les

murailles. L'air y est bon. L'Euphrate passe au dehors de cette ville et à son Est. Le pays produit du blé, du coton et du raisin, et les autres fruits y sont abondants.

Minârehlu-keuï est un village où Feroukh Chad Beï, un des officiers de Sulthan Selïm qui avait été employé à la première expédition de ce prince de ce côté-là, et qui en avait obtenu la propriété avec environ quatorze autres villages, fit bâtir un dgiamî, un bain public et un khân. Ce village est à deux journées d'Erzroum et sur son chemin.

Baïbourt est situé entre le Sud et l'Est de Trébizonde, et à deux journées d'Erzroum. La plaine qui est entre Trébizonde et Baïbourt est de trois journées de long. Il y a à Baïbourt un dgiamî et trois ou quatre bains publics, et un château à côté sur une élévation. L'air est froid à Baïbourt. Le pays abonde en toutes sortes de grains. La rivière *Dgioïrouh* ou *Tchourak* (1) passe au milieu de cette ville et coule au bas et à l'Est de son château. C'est une grande rivière. On coupe le bois de charpente des montagnes qui sont à deux lieues de Baïbourt et on jette les arbres dans la rivière, après les avoir marqués ; lorsqu'ils abordent à la ville, ceux à qui ils appartiennent ont le soin de les retirer. Cette rivière va se décharger dans la mer Noire à Trébizonde (2).

Tekmân est un bourg et un château très-près d'Erzroum et à son Est et Nord, entre deux montagnes, où il y a quelques lacs. On y prend un droit de pâturage des Oulous qui sont au ïaïlak de Bing gheul. L'hiver est très-long à Tekmân ; à peine y a-t-on fait la moisson qu'il y neige.

Ghevânis est une forteresse où réside un soubachi du pacha d'Erzroum. Il y passe une petite rivière. Le pays est rempli de montagnes et de forêts. C'est un *odgiak* de sulthan Murad.

Iagmour-Deresi est le nom d'un canton rempli de forêts et de montagnes.

LIVA DE KARA HISSAR CHARKY.

KARAH HISSAR CHARKY, ou CHABÏN, est un bourg qui a un château et qui est situé entre Erzroum et Tokat.

Koïounlu hissar est situé à l'Est de Tokat sur le chemin de Sivas a Erzroum, dont il est éloigné de deux journées de marche d'armée. Il y a entre Koïounlu-Hissâr et Sivâs de fort belles plaines. *Nïksâr* est

1 Tchorouk.

2 C'est une grande erreur du Géographe Turk. Le Tchorouk, ou rivière de Baïbourt, va bien loin de là vers l'Est se jeter dans la mer près de Batoum.

à son Est (1), en tirant un peu vers le Nord. *Koïounlu hissar* a un petit château sur un mont de terre, que l'on gravit par un chemin très-étroit (2).

Chebb Khâneh. Il y a à cet endroit une mine qui est affermée. La garnison de Hissâr Charky tire sa paye de cette ferme (3).

Rivières.

La rivière *Furat* ou *Eufrate* a sa source dans le territoire d'Erzroum. La plupart de ses eaux se rassemblent dans le vallon que forment les montagnes de *Kâlikalâ*, d'où elle coule et passe par *Terdgiân* ou *D'erdgian*, *Erzendgiân*, *Kemâkh*, *Kouri*, *Tchaï*, *Ekin* et *Richvân*, où elle reçoit les eaux de la rivière de *Murad;* après avoir passé auprès de *Hakîm Khâni*, elle reçoit, au passage de Nouchar, les eaux de la rivière de *Kirk Ghedgid* qui vient de *Malâthïah;* de là elle passe par *Sumisath*, *Roum Kalâh*, *Bired-gik*, et reçoit au-dessous de *Rakka* la rivière de *Rouha*, et ensuite celle de *Khabour*. Les bourgs de *Deïr* et de *Rahabah* sont situés à l'Ouest de cette jonction; ensuite elle passe à *Mekâm âly* et à *Hamâsseh*, ensuite à *Aâneh*, à *Hit* et à *Hadisseh*, de là devant l'embouchure du canal que Sulthan Soliman a fait creuser à la plaine de Kerbelâh, devant celle du canal d'*Akarkouk*, qui est à son Est ; et après avoir passé à l'Est de *Hilleh*, elle passe devant les embouchures des rivières ou canaux de *Châhi*, de *Roumahieh* et de *Semâvât*, et va se décharger dans le Tigre, dans le liva de *Dgevazir*. On prétend que ceux qui se baignent au commencement du printemps dans la source de l'Euphrate, sont exempts cette année-là de maladies.

Qualités du pays.

Le terrain du gouvernement d'Erzroum est fertile, et les récoltes y sont abondantes ; il suffirait à entretenir des armées entières, sans qu'elles fussent exposées à manquer de ce qui leur serait nécessaire. L'air y est froid. Il y a des années où les habitants ne peuvent pas faire la moisson, ni serrer les grains, à cause du grand froid ; ils sont obligés de semer et de faire la récolte en trois mois. Ils sèment au

1 Lisez à l'Ouest.

2 Le *Koïounlu-Hissar* de Hadji-Khalfa doit être le *Koulèh* ou *Kouleï-Hissar* de nos voyageurs, lieu situé à une journée de chemin à l'O. de Kara-Hissar Chabïn, sur la même rivière, qui est celle de Niksar.

3 Nos cartes ne font pas la distinction qui paraît nécessaire entre *Kara-Hissar Chabïn* et *Chebb-Khaneh*.

commencement de l'été et serrent leurs grains à la fin de la même saison.

Routes et distances.

Route d'Erzroum à Sivas. On va d'*Erzroum* à *Ech Kalah*, à *Terdgian*, à *Ghelghis*, à la plaine de *Chïr*, à *Kara-Hissar* et à *Sivas* (1).

Route d'*Erzendgian* à *Sivas*. A *Erzendjik* de *Khavadgiah Ahmed*, trois heures; à *Sourzadeh*, au *Ribatk* de *Khavadgiah Ahmed*, et à *Sivas*.

GOUVERNEMENT DE TRÉBIZONDE (2).

Ce gouvernement a cinq ou six journées de long et trois de large. Il a de hautes montagnes, et généralement tout le pays est très-montagneux et pierreux. Sa plus grande partie est sur la mer Noire. Il est rempli de grandes forêts. La partie qui est située du côté d'Erzroum est aussi très-montagneuse. Il faut toujours monter lorsqu'on va dans ce pays, qui est d'ailleurs très-bon. Il abonde en fruits et surtout en fruits de montagnes. Les livas qui en dépendent sont ceux de *Trébizonde*, de *Ghounïèh* et de *Batoum*.

LIVA DE TRÉBIZONDE.

Les principales villes de ce liva, sont : *Trébizonde*, qui est la capitale de tout le gouvernement, *Keresïn* ou *Ghérèhsïn*, et *Rizeh*.

THARABUZOUN ou TRÉBIZONDE est une place forte située au coin oriental de la mer Noire. La plupart de ses habitants sont *Lezghiz*, appelés vulgairement *Lazes*. Les montagnes de *Lezghi* sont à l'Est et au Sud de Trébizonde, et elles s'étendent jusqu'aux montagnes du *Dâghistân*, qui aboutissent à Derbend. Elles font partie des montagnes de *Kaïtak*, d'*Ulsun* et d'*Elburz*. Ces montagnes traversent la Géorgie et vont aboutir au bord de l'Euphrate. Elles sont habitées par plusieurs nations, entre autres par les Mingreliens, les Géorgiens, les Abazes et les Circassiens, par des mahométans et des chrétiens. Les mahométans suivent la doctrine de Chafiï. Ceux qui habitent aux environs de Trébizonde sont connus sous le nom de *Lezghis* ou *Lazes*.

1 Aucun des lieux nommés ici entre Asch-Kaléh (Ech-Kalah) et Kara-Hissar ne se trouve sur nos cartes.

2 Ce gouvernement, de même que les livas précédents, est regardé comme faisant partie de la Grande Arménie.

Les montagnes qui sont au Sud de Trébizonde portent le nom de ***Tchiny***; elles sont habitées par une nation Turcomane, dont les mœurs et les coutumes sont conformes à celles des Lazes; ils parlent turc et persan. Ils sont ***rafadhis***, c'est-à-dire hérétiques, et ils attribuent la divinité au grand Sofy, prétendant qu'il doit être adoré.

La ville de Trébizonde est une ville dont les murailles sont fortes. Elle a celle de ***Sukhoum*** ou ***Sokhoum*** vers son Est et Nord. Elle fut prise l'an 865 par Aboulfeth Sulthan Muhammed, aussi bien que ***Sinob*** et ***Kastamouny***, et en même temps ce prince porta la guerre dans la Géorgie. La ville de Trébizonde est enceinte d'une double muraille. Elle a deux bonnes forteresses et plusieurs beaux dgiamis, entre autres ceux de ***Khatounieh***, de ***Soliman Bey*** et de ***Aïa Sofia*** ou Sainte-Sophie, qui était autrefois une église de chrétiens. Elle est soutenue par de grosses colonnes de marbre. Le dgiamî d'***Arthogdy Bey*** était aussi autrefois une église des chrétiens.

Le pays abonde en toutes sortes de fruits et surtout en noix, noisettes, pommes et autres fruits de montagnes; en jujubes, cerises et poires de plusieurs espèces. Les pommes de Sinob y sont excellentes. Il y a aussi plusieurs sortes de raisin, entre autres le raisin de renard, et des figues de ***Badlidgian*** ou moyennes. Les grenades y sont délicieuses, aussi bien que les oranges. Il y a une sorte de fruit qui ressemble aux cerises noires. C'est un fruit exquis, et qui est propre au pays. On y pêche toutes sortes de poissons, entre autres le morlah, le mezkir et le turbot. On pêche aussi à Trébizonde, entre Pâques et la Pentecôte, une sorte de petit poisson que le vulgaire appelle poisson de ***Khabisy***, au lieu de Khamsïn. Les pêcheurs se servent de petits bateaux pour la pêche de ce poisson; lorsqu'ils l'ont commencée, ils en avertissent les habitants par un coup de sifflet qui s'entend à trois lieues au loin. Pour lors les morts, comme on dit, montent sur les vivants, et tous accourent pour avoir de ce poisson qu'ils aiment beaucoup, quoique la chair en soit lourde et de difficile digestion.

Gherehsïn (Kérésoun) est une petite ville sans murailles située au bord de la mer Noire. Elle a un dgiamî et des marchés, et beaucoup de jardins et de vignes. Elle est entre Samsoun et Trébizonde, à quatre journées de distance du premier endroit, qui est à son Ouest, et à trois journées de Trébizonde, qui est à son Est. Cette ville a un château situé sur une montagne proche de la mer, qui est ruiné. Il y a auprès de la mer un petit lac, dans lequel on trouve des cornalines, des yeux de chat et autres pierres semblables.

Rizeh est une ville qui a un château et qui est située sur le bord

de la mer, entre Trébizonde et Ghounieh. On y fait de la belle toile de chemises qui est fort estimée. La ville est sur un terrain uni.

Montagnes.

La montagne connue sous le nom de *Iaïlak Mesdgid*, c'est-à-dire le ïaïlak de la mosquée, est une montagne située entre Trébizonde et Baïbourt. Elle abonde en eaux très-bonnes ; elle n'est jamais sans neige. On trouve sur cette montagne, dans de la vieille neige, de petits vers auxquels à peine on aperçoit de mouvements. Ces petits vers sont connus sous le nom de *zulal;* l'eau qu'ils renferment et qu'on suce passe pour être très-douce et très-salutaire ; on lui donne le nom d'*abizulal*, c'est-à-dire eau de zulal. Il y a sur cette montagne une ancienne mosquée, ce qui lui a fait donner le nom de ïaïlak de la Mosquée.

La montagne de *Khoch-Oglán* est au Sud de Trébizonde et à deux heures de distance. C'est une chaîne de grandes et petites montagnes jointes les unes aux autres. Les habitants de Trébizonde appellent cette montagne la montagne d'*Agátch-Báchy;* elle a 50 lieues de long. Le grand chemin qui va de Trébizonde à Baïbourt passe au milieu de cette montagne. Ce chemin est fermé par une porte, et c'est le seul par où on puisse passer. Ce passage est gardé par quelques personnes des villages des environs, qui y sont établies de la part du miry. On ne peut y passer sans produire une permission ou un ordre par écrit de la part du gouverneur de la province.

Rivières.

La rivière *Khoch-Oglan* a sa source dans la montagne qui porte le même nom et celui d'Agatch-Báchy. Elle se jette dans la mer à Trébizonde, où elle passe.

Les rivières de *Sourmeneh*, d'*Ouf*, de *Rizeh* et d'*Ateneh*, qui porte aussi le nom de *Souk sou*, c'est-à-dire eau fraîche, vont se jeter dans la mer auprès des villes ou bourgs dont elles reçoivent les noms, aussi bien que la rivière *Fách*, qui est une grande rivière et qui a sa source dans les montagnes de Géorgie, de même que celles dont il est parlé ci-dessus.

GOUVERNEMENT DE MERASCH ET D'ADANA.

Ces deux gouvernements sont compris, suivant quelques-uns, dans la petite Arménie, et suivant d'autres dans la Syrie ou pays de Cham, dont ils sont limitrophes. Mérásch était possédée autrefois par les

Zoulkadriens, et Adana par les princes de la famille Ramazan ou Ramadhan. Le gouvernement de Mérâsch est borné au Nord par la Caramanie, à l'Est par l'Eufrate et le pays d'Orfa, au Sud par le pays d'Alep et à l'Ouest par Adana. Les livas ou sandgiaks de ce gouvernement sont *Merâsch*, qui est la résidence du pacha, *Kars du Zoulkadriëh*, *Malathïah*, *Aïntab* et *Sumeïsat.*

LIVA DE MÉRASCH.

MÉRASCH est la capitale de tout le gouvernement, la résidence de son pacha et celle d'un moula où kadhy à 500 asprès. C'est une grande ville qui renferme plusieurs dgiamis, mesdgids, couvents de dervichs, colléges, bains publics, plusieurs beaux marchés et belles maisons. La forteresse est sur une éminence. Il a dans cette forteresse un ancien dgiamî, qu'on appelle Kebirïëh, qui est proche du Mahkemeh. Il y a dans ce château un palais pour le pacha. Les environs de cette ville abondent en eaux, en terres ensemencées et en arbres. On compte douze milles de Mérâsch à Moukhasat-el-Ulvy, qui est sur la rive du Djïhan. Les principaux cantons et endroits de ce liva sont *Harounïëh*, *Bazardjik*, *El Bostân*, *Zabthar* et *Behesnî*.

Harounïëh est un canton par lequel on passe lorsqu'on va de Constantinople à Mérâsch. Il a reçu son nom de celui d'une ville bâtie par Haroun Rechïd au pied de la montagne de Vekian, à douze milles de Kenïsseh.

Bazardjik est auprès de Mérâsch; c'est un endroit qui abonde en eaux, en promenades et endroits de récréation. Il y a un lac sur lequel on a bâti sur des racines de cannes et de roseaux entrelacées les unes avec les autres, sur lesquelles la poussière ou la terre qui s'y était amassée par succession de temps avait formé un terrain ferme. Ce furent d'abord quelques tisserands arméniens qui y bâtirent quelques cabanes, lesquelles s'étant accrues dans la suite ont formé un village, dont les habitants sont tous tisserands et arméniens. Ce village change de temps en temps de place, le vent le faisant aller tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; de sorte que les habitants sont obligés de se servir de petits bateaux pour s'y rendre (1).

El Bostân est un bourg bien peuplé qui a dans son terroir beaucoup de villages et quantité de terres labourables. Il est situé sur le chemin de Mérâsch à Kaïsarïëh ou Césarée. C'est un kadhilik. La plaine où est situé ce bourg est très-vaste.

Zabthar ou *Zemanény* est une ville frontière de l'Arménie, à neuf

[1] Ce lieu n'a été vu par aucun voyageur.

lieues de Meràsch. Elle est entourée d'une muraille de pierres. Elle fut ruinée par Khalid, qui la prit par ordre d'Abou-Ubeïd ; ensuite elle a été rebâtie par Moâvièh, et dans la suite réparée par Abbas, fils de Zabïd, qui y fit bâtir un dgiamî et un mesdgid. Cette ville fut ruinée une seconde fois par les Grecs et rebâtie par Salih, fils de .... sous le khalifat de Mansour.

Behesny ou *Behesné* est un bourg et un kadhilik sur le chemin de Merâsch à Kaïsarïeh [1], à deux journées d'Aïntab et à son Ouest et Nord. Il y passe une petite rivière. Il y a dans ce bourg un dgiamî et un mesdgid. Les jardins y sont en grand nombre, et tout ce qui est nécessaire à la vie abondant.

LIVA DE KARS.

Ce liva porte le nom de *Kars de Zoulkadrïeh*, qui est un kadhilik et un bourg à quatre lieues de Messis et à son Est [2]. Ce bourg est fortifié. Les Turcomans y viennent passer l'hiver dans des tentes qu'ils posent aux environs, ce qui le rend agréable; mais comme en été ils repassent à leurs ïaïlaks ou quartiers d'été, il ne reste presque personne dans le pays.

LIVA D'AINTAB.

Aïntâb est une belle ville. Sa forteresse est creusée dans le roc. Les eaux y sont abondantes et il y a beaucoup de jardins. Les marchés y sont beaux. Cette ville est située à trois journées et au Nord d'Alep. La forteresse ou château de Zelouk, qui est ruinée, est proche d'Aïntab. Les abricots y sont renommés, aussi bien que les pommes, dont quelques-unes pèsent jusqu'à deux livres et demie. Il s'y fait du vin cuit qui se coupe avec le couteau. Aïntab est entre l'Ouest et le Sud de Behesny ou Behesné, et à trois journées de distance. Les cantons de ce liva sont Tell Iechar, Urban, Burdy et Seroudj.

LIVA DE SUMEISATH.

Sumeïsat ou Sumeïsath, avec un tha au lieu d'un t, est une petite ville située au bord de l'Eufrate, à l'Ouest de Kalât-Erroum et au Nord de Hisn-Mansour, dont elle est peu éloignée [3].

[1] Il faut sans doute lire Malatïah.
[2] Kars est dans le N.-E. de Messis.
[3] Lisez à l'E.-N.-E. de Kalat-er-Roum, et au S.-E. de Hesn-Mansoûr.

LIVA DE MALATIAH.

Malatïah est une ville située dans une veste plaine à l'Ouest de l'Eufrate. Elle e plusieurs dgiemis et plusieurs khans, des marchés et un bain public. Ses jardinages sont infinis du côté du Sud, et les eeux y sont ebondentes. Tous les habitants vont passer les chaleurs de l'été dans ces jardins. Les murailles de Malatïah tombent en ruine. Silikhdar Moustaphe Pacha y a fait bâtir, sous le règne de Sulthan Murad, quatrième du nom, un khan. Cette ville est un grend passage de Constantinople en Orient. Il n'y a qu'une demi-lieue è faire de Maletïeh au bord de l'Eufrate, où l'on tient toujours des bateaux et eutres bâtiments de passage. Le plaine de Malatïah est entourée de montagnes, couvertes de noyers et d'autres arbres fruitiers qui y croissent neturellement. La ville se trouve au Nord de ces montagnes, derrière lesquelles est situé le pays de Sis. Les jerdins de Malatïah sont errosés par une petite rivière qui passe à Sour. Le froid y est rigoureux. Cette ville a Sivas entre l'Ouest et le Nord, et à trois jours de distance.

Il y a è Malatïah une rivière qui porte le nom de *Deïr-Messih*, sur laquelle, depuis la montagne d'où elle prend sa source jusqu'à Malatïah, sont situés quinze villages, beaucoup de jardius et de vignes. Les habitants de la ville y vont passer quetre ou cinq mois de l'ennée dans le temps des fruits : ils s'y rendent tous les soirs evant le soleil couché, ne séjournant à la ville que pendant le jour; de sorte qu'il ne reste dans la ville qu'environ dix gardiens pour le nuit. Il y a une autre rivière qu'on eppelle *Binar Bachi*, qui se joint dens le ville à celle de Deïr Messïh. Ces deux rivières vont mêler leurs eaux à celles de l'Eufrete, cinq milles au-dessous de le ville. Il y a une eutre rivière qu'on eppelle *Tukhmeh* [1], sur laquelle est un grend pont connu sous le nom de pont à querente arches; ce pont est proche de Melatïah, sur le grand chemin qui y conduit. Il y a dans cette ville un endroit ou Battalgazi a pris neissence. Cet endroit e toujours été visité et révéré, et l'an 1056 de l'hégire, Melik Ahmed Pecha l'a fait couvrir d'un dôme de pierre de taille. Il y a à Malatïah des pommes d'un goût exquis sur lesquelles on trace des caractères de la manière suivente. Lorsque ces pommes sont sur le point de mûrir, on découpe sur un morceau de papier des caractères qui contiennent quelque sentence ou des vers sur quelque sujet; on epplique ce papier sur ces pommes du côté le plus exposé au soleil, et on le laisse quelques jours jusqu'à ce que la pomme ait pris entièrement sa coûleur : l'endroit des lettres découpées

1 Le Tokhma-sou de nos voyageurs.

et qui est à découvert devient d'un beau rouge et ce qui est sous le papier reste jaune; de sorte qu'on dirait qu'on a tracé sur ces pommes jaunes des lettres avec de l'encre rouge.

Husnu Bathrik (1) est un bourg bien peuplé situé au Nord de Malatïah, entre cette ville et Hâkim Khan, à une journée et à l'Ouest de l'Eufrate, au pied d'une montagne sur le chemin qui conduit au Khan. Ceux qui passent par *Char*, qui est sur l'Eufrate, vont à Husnu Bathrik ou à Hakim Khan. Cette montagne s'étend d'Est en Ouest, et elle se recourbe à l'Ouest de Malatïah et s'étend jusqu'à Husnu Bathrik. La rivière qui porte le nom de Kirk-gheuz prend sa source de cette montagne, passe sous un pont de pierre et va se jeter dans l'Eufrate, au-dessus du passage de Char, entre Malatïah et Husnu Bathrik.

Kiakhteh est un lieu situé au coin d'une montagne et au bord de l'Eufrate, à l'Est et Sud de Malatïah, et à deux journées de distance. Il y passe une petite rivière. Cet endroit a des jardins et des vignes.

Kerek est aussi une forteresse qui est aussi à un coin de cette montagne et à une journée de Kiaktheh, qui est à son Sud et Ouest.

Hisnu Mansour est le nom d'un château ou forteresse située à l'Ouest de Sumeïsath. On attribue la fondation de cette forteresse à Mansour, fils de Dgiaôunah, fils d'Elharis, qui la fit bâtir sous le règne de Mervan, fils de Muhammed. La rivière Azrak passe au Nord de Hisnu Mansour. Il y a entre Malatïah et Hisnu Mansour, une montagne qui est à l'Ouest de ce dernier endroit.

Arak-Loudïàh (2) est un très-fort château situé auprès de Malatïïah.

GOUVERNEMENT D'ADENA.

Adena (ou *Adana*) est un petit gouvernement qui n'a qu'un ou deux sandgiaks. Il est borné au Sud par la mer Méditerranée, à l'Ouest par le pays de Selefkèh, au Nord par la Caramanie, et à l'Est par le gouvernement de Mérâsch. Les principales villes et principaux endroits de ce petit gouvernement sont ceux dont il va être parlé.

Adena est la ville capitale de tout le gouvernement; c'est un kadhilik ou siége d'un kadhy. Cette ville a été fondée par Rechïd Khalife et portée à sa perfection par son fils Muhammed. Elle est située sur la rivière de Seïhan et à douze milles de Tharsous. Cette rivière passe à l'Ouest (3) de la ville; elle est plus petite que la rivière de Djeïhan. Il y a sur cette rivière un pont de pierre qui est d'une construction mer-

1 Hesn Batrik.
2 Arka?
3 Lisez à l'Orient.

veilleuse. Il y a à Adena, sur la rivière de Tchakid, un dgiami et un collége bâti par Peri Pacha de la famille de Ramadan. Comme l'air de cette ville est très-mauvais, les habitants passent six mois de l'année à la campagne, et il ne reste à la ville que quelques boutiques ouvertes pour les allants et venants, et les gardiens des quartiers.

Gheulek Kalèh est auprès de la montagne qui porte le nom de Gheulek Bely, à l'extrémité orientale de la Karamanie, où il y a l'espace de deux journées de montagnes et de croupes convertes de sapins. Le grand chemin passe au milieu de ces montagnes qui sont à droite et à gauche. Le château de Gheulek Kalèh est situé à droite sur une de ces montagnes, de sorte que le chemin pour s'y rendre est très-difficile et très-rude.

Sïs était autrefois une ville renommée et bien peuplée, mais elle est aujourd'hui ruinée. Elle est située sur une montagne qni s'étend en longueur. La forteresse de Sïs était enceinte de trois murailles. Cette ville était, l'an 721 de l'hégire, la capitale et la résidence du roi d'Arménie. Elle avait été bâtie par Lavy (Lévon), roi d'Arménie. On compte vingt-quatre milles de Sïs à Aïn Zerbeh, et autant à Mississah.

Massissah ou *Mississah* est une ville divisée en deux parties, qui sont séparées par la rivière de Djeïhan sur laquelle il y a un pont de pierre qui les joint. Une de ces parties porte le nom de Massissah, et l'autre celui de Keferbina. Le pays est très-fertile et abonde en toutes choses nécessaires à la vie. Il y a dans cette ville un dgiami et un mesdgïd, et au bout du pont, un khan que des marchands firent bâtir en 949 de l'hégire. On exige sur le pont un droit de péage.

La montagne dite *Dgebel Un-Neour* est auprès de Massïssah. Il y avait sur cette montagne de belles hyacinthes, et il y a des racines aromatiques. On dit même qu'on y trouve des mandragores. Cette montagne s'étend depuis Massissah jusqu'à la mer. Cette ville est à une demi-journée d'Adena.

Filàn Kalehsï, ou château du Serpent, qui porte aussi le nom de Chahmeran, c'est-à-dire le château du roi des serpents, est un château abandonné, situé sur une montagne. On le voit de loin, à main gauche, en allant de Massissah à Kourd Koulak, lorsqu'on entre dans la plaine.

Aïn Zerbeh ou *Aïn Navzer* est une ville située sur une montagne entre Sis et Tell Hamdoun. Il y passe une rivière. Cette ville est à l'Ouest de Sis en tirant vers le Sud, et à une journée de distance. Elle a un château.

Tell Hamdoun est une ville enceinte d'une muraille. Elle a un château sur une montagne, et il y passe une rivière. Le pays est très-fertile. La rivière Djeïhan passe au Sud de cette ville, à une journée de distance. On compte deux journées de Sis à Tell Hamdoun.

Hisnu Hamous est à l'Est de Hamdoun dont il est proche, et d'où on le voit.

Bers Birt est un château situé sur une haute montagne, au Nord de Sis, et à une journée de distance ; c'est le plus sûr endroit qu'il y ait dans l'Arménie (1).

Aïâs est situé au bord de la Méditerrannée, à deux journées de Bagras et à une de Tell Hamdoun. C'est un fort bâti dans les derniers temps, situé dans un lac. Le port d'Aïes est renommé ; les bâtiments marchands y abordent de tous côtés. Il y a une saline qui fournit du sel à ceux qui naviguent de ces côtés-là. Sulthan Soliman y a fait bâtir un château et un khan. L'isle de Chypre reste au Sud d'Aïas (2).

Païâs est une place forte qui a un grand îmaret, des khans, un marché, un bain public et un dgiamî. Les édifices publics qui sont à Païâs sont de Muhammed Pacha, grand vizir de Sulthan Soliman. Le pays produit beaucoup de citrons et d'oranges. Il y a une belle montagne qui s'étend une demi-journée de chemin à côté du grand chemin qui passe devant le château de Merkez. Cette montagne se joint à la chaîne des montagnes de Bagras. Les ïaïlaks de Païas sont sur ces montagnes. L'air est mauvais à Païas, mais c'est un port très-fréquenté. On donne gratis à manger aux étrangers de son îmaret. On compte une journée de Païâs à Bagras.

Merkez est le nom d'un nouveau château situé sur le sommet d'une haute montagne, et qui domine Païas et Alexandrette. Le grand chemin passe devant. On tient garnison dans ce château.

Serfendekiar est un château dans un vallon assis sur un rocher. La rivière de Djeïhon passe auprès et à son Sud ; ce château est au Sud et Est d'Aïn Zerbeh, à une journée de distance. Il y croît des pins dont la hauteur et la grosseur sont sans pareilles.

Tharsous est une ville du pays de Roum située sur le bord de la Méditerranée. Elle a été autrefois possédée par les rois d'Arménie. Elle est enceinte de deux murailles de pierre. Lorsque Haroun Rechîd vint à Tharsous, il y fit réparer son îmaret et creuser la rivière qui y passe. On prétend que l'histoire des sept dormants s'est passée à Tharsous.

Routes et distances.

Route de Damas à Konieh, capitale de la Caramanie : — De Damas à Kathifah, neuf heures ; de cet endroit à Nikeh, huit heures ; de cet en-

[1] Ces trois dernières localités de la Petite Arménie, en supposant qu'elles subsistent comme au temps de Hadji-Khalfa, n'ont pas été vues par ceux des voyageurs modernes qui ont pénétré dans ces cantons peu fréquentés.

[2] Lisez au S.-O.

droit à Iïki Kapoulu, douze heures ; de cet endroit à Hems, dix heures ; de cet endroit à Hama, dix heures; de cet endroit à Medik, douze heures ; de cet endroit à Zemhakïeh, sept heures; de cet endroit à Antioche, dix heures; de cet endroit à Beïlan, dix heures; de cet endroit à Kourd Koulak, dix heures ; de cet endroit à Massïssah, six heures; de cet endroit à Adena, six heures ; de cet endroit à Tchifteh Khan, sept heures ; de cet endroit à Oloukichla, six heures; de cet endroit à Eregli, neuf heures ; de cet endroit à Karabinar, douze heures. de cet endroit à Ismïl, neuf heures; de cet endroit à Konièh, onze heures.

CHAPITRE XXVI.

DU PAYS D'IÏTCHIL COMPRIS DANS LE GOUVERNEMENT DE CHYPRE, ET DESCRIPTION DE CETTE ÎLE.

L'*Iïtchil*, c'est-à-dire le Pays Intérieur, est borné à l'Ouest par le liva de Satalie, au Nord par la Caramanie et le gouvernement d'Adena, à l'Est par Aïntah et au Sud par la mer Méditerranée. Comme ce pays est situé vis-à-vis de l'île de Chypre, on l'a annexé au gouvernement de cette île. Il contient le pays d'Iïtchil propre et celui d'Alanïèh. L'Iïtchil propre portait autrefois le nom de *Biladi Lechkery*. Il est borné à l'Est par le liva de Tharsous, au Nord par la Caramanie, à l'Ouest par le liva d'Alanïèh, et au Sud par la Méditerranée. Ce pays est situé dans un pays de montagnes hautes et escarpées, d'un difficile accès et qui lui forment comme une muraille naturelle où l'on ne peut pénétrer que par une gorge fort étroite semblable à une porte, et où l'on a bâti quelques forts dans lesquels il y a garnison. Les principaux endroits de ce pays sont Ermenak, Selenti, Sinanlu, Sari-Kavak et Selefkeh.

Ermenák est au Sud de Larendah, et à deux journées de distance ; c'est un bourg et khadilik qui a beaucoup de jardins, de vignes et d'eaux courantes, situé sur un lieu élevé. Il y a une grotte où l'on voit une place très-large, au milieu de laquelle il y a un bassin d'où sort une source. On entre dans cet endroit avec des flambeaux. Cette source forme une rivière qui se divise en deux parties, dont une passe dans ce bourg. Ermenak a un fort avec garnison. Ce fort est situé au milieu et dans le creux d'un rocher. Anémour et Ghulnar sont deux cantons d'Ermenak. Anémour était autrefois la ville de *Mânourieh*, qui est ruinée. Ghulnar est un kadhilik situé entre Lefkeh et Anémour.

Selenti est un canton situé sur le bord de la mer, entre Alanïèh et Anémour.

Sinânlu est un canton, entre Moud et Ermenak.

Moud est un bourg entre Lefkeh et Sinanlu. Il a un château.

Sari Kavak est un canton situé à l'Est de Moud, du côté de Larendah.

Selefkeh est un bourg bien peuplé situé auprès du rivage de la mer. Le bey du liva d'Iïtchil y fait sa résidence. La montagne dite *Varsak-Dâghi* est au Nord et Ouest de Selefkeh.

LIVA D'ALANÏEH.

Ce liva est borné à l'Ouest par Satalie, au Sud par la mer Méditerranée, à l'Est par le liva d'Iïtchil, et au Nord par celui de Hamid, qui est du gouvernement d'Anadoli. Les habitants du pays sont connus par leur grossièreté et leur brutalité. Il n'y a dans ce liva que le kadhilik d'Alanïèh, qui contient plusieurs cantons.

Alânïeh est une ville bâtie par Ala-Eddïn-Kaïkobad. Elle a sur le bord de la mer une citadelle qui est aussi grande que celle de Bagdad, et qui est très-forte. Elle est entourée de trois murailles, et située au pied et à l'Est d'une montagne; les portes sont du côté de la mer. Il n'y a point de source dans la citadelle : il n'y a que des citernes; mais il y a une source au dehors de la muraille extérieure, dont l'eau se décharge dans la mer. *Satalie* est à l'Ouest et à deux journées de distance d'Alanïèh. Il y a de ce côté-là quelques jardins et des vignes. Le côté septentrional est occupé par une montagne. On y voit les vestiges du jardin et du palais du sulthan Kilidj Arslan. Comme les environs d'Alanïèh sont pierreux et montagneux, ils ne sont point fertiles. Le principal produit du pays consiste en coton, en soie et en sésame. Les cantons qui dépendent de cette ville sont *Ava Bazari*, éloigné de dix milles d'Alânïèh. Le bey y fait sa résidence. Il y a un dgiamî et trois bains publics qui sont ruinés. La ville d'Alanïèh est au Sud de Sidy Chehry, et à trois journées de distance; de Selefkeh, qui est à son Est, de cinq, et de Satalie, qui est à son Ouest, de trois.

Berdanïeh est un bourg au Nord d'Alanïèh, dont il est éloigné d'une journée. On passe par ce bourg lorsqu'on va de Sidy Chehry à Alanïèh, en passant à l'Ouest du lac de Sidy Chehry [1]. On tient foire à Berdanïèh.

Rivières.

La rivière *Karghi* passe entre Alanïèh et Duchenbeh, et va se jeter dans la mer. Elle a sa source dans la Montagne Blanche, ou Ak-Dâg.

1 Aucun voyageur n'a suivi cette route jusqu'à présent, ni vu Berdanïèh.

La rivière *Menougat* passe entre Menougat et Duchenbeh, et va mêler ses eaux avec celles de la mer.

La rivière *Kupri* passe entre Menougat et Kara Hissar, et va se jeter dans la mer.

La rivière *Alára* est une grosse rivière qui se décharge dans la mer auprès d'Alanïèh. Elle n'est pas toujours guéable. Le sulthan Ala-Eddïn y a fait bâtir un pont. On passe cette rivière lorsqu'on va de Sidy Chehry à Alanïèh.

Montagnes.

La montagne dite *Sousam Bely* est une grande montagne qui est déserte. On ne peut la passer l'hiver à cause du grand froid qu'il y fait; les vents y sont si violents, qu'ils enlèvent les pierres et les jettent à un mille de distance.

DE L'ÎLE DE CHYPRE [1].

L'île de *Chypre* est une île connue située dans le golfe de Payas; elle est éloignée du rivage d'Ïtchil de soixante-dix milles, de celui de Tripoly de cent, d'Alexandrie de cinq cent cinquante, de l'île de Candie de quatre cents. Les plus longs jours de l'année sont de quatorze heures. Elle a sept cents milles de tour. Sa longueur est de deux cent vingt, et sa plus grande largeur de soixante-dix. Elle est bornée à l'Est par le golfe de Payas et le cap qui est vis-à vis d'Alexandrette, et au Nord par Tharsous. Elle s'étend depuis ce cap jusqu'à celui de Selenti, de sorte que sa côte septentrionale est plus longue que la Méridionale, qui regarde l'Égypte.

Les principales villes et autres principaux endroits de l'île sont *Lefkocha* qui en est la capitale, *Magossa*, *Tcheleriah*, *Tchira*, *Kity*, *Olimos*, *Memlaha* et *Messariah*.

Lefkocha [2] était autrefois très-peuplée, car elle contient 40,000 maisons. Elle a onze collines. Cette ville était la résidence des Lusiniens, et depuis que l'île a été réduite sous la domination ottomane, elle est la résidence de ses gouverneurs, et celle d'un moulah à cinq cents aspres.

Mágossah [3] a une forteresse très-forte, et son port est fort beau. Cette ville a deux portes, une du côté de la mer et l'autre du côté de la terre. En dedans de la première porte, il y a un lion de pierre qui est

[1] Plus correctement *Cypre*.
[2] Nicosia.
[3] Famagouste.

aussi gros qu'un chameau accroupi ; une de ses cuisses est d'une pierre différente que celle du reste du corps. Derrière ce lion il y en a un autre petit qui le regarde.

Il y a à Magossah une église qui est aussi ornée par l'art que celle de Sainte-Sophie à Constantinople.

Tcheteria, c'est-à-dire la ville de Vénus, ainsi nommée, parce que les anciens grecs prétendaient que Vénus y avait fait sa résidence. Cette ville n'est aujourd'hui qu'un village situé au bord de la mer, et qui porte le nom de Kondelïah. Il est peu éloigné de Baf.

Tchira est une ville très-marchande et où on fait beaucoup de commerce.

Kerinah est le nom d'un canton entouré de montagnes.

Kity est une ville auprès de laquelle il y a un lac qui a trois milles d'étendue et dont l'eau en été se congèle et se convertit en sel.

Olimos est un endroit où il y a une église dédiée à l'archange Gabriel. La montagne qui est auprès porte le même nom.

Memlahah est un endroit renommé où il y a une petite rivière ou ruisseau auprès duquel il y a deux bassins ou étangs proche l'un de l'autre, et entre lesquels on passe par le moyen d'une petite chaussée. Il y a en cet endroit un tekieh ou couvent de derviches, dans lequel reposent les reliques d'une sainte dame qui vivait du temps du prophète. Le cheikh ou supérieur de ce tekieh traite avec abondance les allants et venants qui vont visiter ce saint lieu.

Messarïah est un canton dans lequel on prend dans une certaine saison de l'année, à la glu, une quantité prodigieuse d'alouettes. On en prépare dans le vinaigre pour les conserver.

Báf. Il y a du côté de Báf, au-dessus du village d'Ihtima, une montagne, dont la terre est salée. Ce village est au pied de cette montagne, dans laquelle il y a des mines de grenats et du cristal de roche qu'on appelle Kibris Elmassi, c'est-à-dire diamants de Chypre.

Qualités de l'île de Chypre.

Le plat pays de l'île de Chypre ressemble au terrain d'Égypte, et le montagneux à celui de la Syrie. Il y a dans l'île une montagne sur laquelle est un monastère, dans l'église duquel il y a une croix de bois revêtue de lames de fer doré. Cette croix s'appelle Salabout. Elle se tient suspendue en l'air par le moyen de pierres d'aimant qu'il y a dans les murailles de cette église et au-dessus; on a inventé cela pour attirer à cette croix la vénération des esprits simples.

Il se trouve dans cette île une certaine pierre qu'on rend, en la battant, comme du coton, et dont on fait, après l'avoir filée, de la

toile qu'on jette dans le feu pour la décrasser, sans qu'elle se brûle. L'air de Chypre est très-chaud en été. Il y pleut beaucoup en hiver et en automne. Le vent du Nord qui y règne dans le temps des grandes chaleurs, donne la vie aux habitants et fait qu'ils résistent à l'intempérie de l'air. Les tremblements de terre y sont fréquents. La terre de cette île est fertile. La moisson se fait en avril. Les fruits y sont abondants. Elle produit des citrons, des cédrats, des pommes, des poires, des abricots, des olives, des cannes à sucre et des dattes; il y a aussi du sel de mine et des salines, du miel et des câpres. Le pays produit d'ailleurs de la soie, du coton et du safran. On y trouve des émeraudes, du cristal, de l'alun, du vitriol, des cendres el kaly, du cuivre, du souffre, des mines d'or et d'argent, et des pierres qui ressemblent à des diamants, et dont il est parlé ci-dessus. Il s'y trouve aussi de la rhubarbe et plusieurs sortes de racines. Le peuple passe pour belliqueux. Il se trouve dans l'île de Chypre une espèce d'animal produit par un âne et une vache; il est petit, mais très-fort. Cet animal porte la charge d'un chameau. Les chèvres y vivent dans la campagne sans qu'on soit obligé de les retirer.

Rivières.

Il n'y a que deux principales rivières dans toute l'île, qui ont leurs sources dans la montagne d'Olympe. Ces deux rivières sont celles de *Licos Khorsina* et de *Labathos.*

La première coule et se décharge dans la mer au Sud de l'île, et l'autre au Nord.

Les autres rivières ne sont proprement que des torrents qui sèchent en été.

Montagnes.

Il y a beaucoup de montagnes, dont la plus haute est celle de l'*Olympe*, qui est couverte de toutes sortes d'arbres. Cette montagne a quarante-quatre milles de tour.

Distances du pays d'Itchil.

On compte de Selefkeh à Tharsous, une journée; à Ermenak, deux journées. De Selefkeh à Larendah, quatre, et de ce dernier endroit à Koniah, une; de Selefkeh à Erekli, trois journées; de Selefkeh à Anémourah, trois; de cet endroit à Alanïèh, deux journées, et de cet endroit à Satalie, deux journées; d'Alanïèh à Sidy Chehry, deux journées; d'Alanïèh à Ermenak, trois journées. On compte du rivage de Selefkeh à l'île de Chypre, soixante milles.

CHAPITRE XXVII.

DU GOUVERNEMENT DE CARAMANIE ET DE CELUI DE SIVAS.

DE LA CARAMANIE.

Le pays de *Karâman* ayant été possédé, avant les Osmanides ou Ottomans, par des princes de la famille de Caraman, on lui en a donné le nom. Ce pays faisait un royaume qui s'étendait jusqu'au bord de la mer Méditerranée. Lorsque les Ottomans s'en rendirent les maîtres, ils le divisèrent en deux parties, sous les noms d'*Iitch-il*, c'est-à-dire pays intérieur, dont il a été parlé ci-dessus, et de *Kharidj-il* ou pays extérieur. Celui-ci est le plus considérable du Caraman ou Caramanie, et compose aujourd'hui le gouvernement qui porte ce nom.

Ce gouvernement est divisé en sept *livas* ou *sandgiaks*, qui sont ceux de *Koniah*, qui en est la capitale et la résidence du pacha, de *Nighdeh*, de *Beïchehry*, d'*Akchehr*, d'*Ak-Seraï*, de *Kaïsarïeh* et de *Kir-Chehr*. Il est borné à l'Est par les gouvernements d'Adenah et de Merâsch, au Nord par celui de Sivas et par une partie du gouvernement d'Anadoli, à l'Ouest par le gouvernement d'Anadoli ou Anatolie, et au Sud par le pays d'Iïtch-il.

LIVA DE KONÏAH.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Koniah*, *Larendah*, *Lazikïah*, *Ismïl*, *Ala-Dâg*, *Kara Binar*, *Erekly* et *Belvirdn*.

Konïah est une ville située près du pied occidental d'une montagne qui a deux sommets, et dans une plaine arrosée par plusieurs ruisseaux, remplie de jardins et de vignes. Elle a une bonne muraille du côté du Sud, et au bas de cette montagne sont les jardins de Meram ; c'est un endroit admirable. Les ruisseaux qui coulent de la montagne arrosent les jardins et coulent dans la ville ; après que les eaux de ces ruisseaux ont arrosé les campagnes ensemencées et les jardins de la ville, elles se rassemblent dans un seul lit du côté de la plaine, et forment un lac qui entoure la montagne. La forteresse de Konïah a été bâtie par le sultan Kilidj Arslan le Seldjoukide, qui la fit construire en pierre. Konïah étant la capitale de ses États et le lieu de sa résidence, ce prince fit bâtir dans son palais un divan superbe ; et comme dans la suite les murailles de Konïah menaçaient ruine, elles furent rebâties sous le règne d'Ala-Eddin Keï Kobad, de la même famille des Seldjoukides ;

elles furent aussi rebâties en pierres, do la hauteur de trente coudées depuis le fond du fossé, qui est de vingt coudées de profondeur. On compte à Konïah douze portes, sur chacune desquelles il y a des tours aussi grandes que des châteaux. L'eau entre dans la ville par trois cents tuyaux qui sont sous des conduits voûtés, et elle coule dans tous les quartiers. Le produit du territoire de Konïah consiste en coton, en grains; il produit aussi beaucoup de fruits; les abricots, connus sous le nom de kamer-eddïn y sont excellents. L'air y est très-bon; les vignobles sont du côté de la montagne. Il y a à Konïah une sorte de fleur d'un bleu céleste que les habitants appellent fleur de tanneur; on en sème tous les ans la graine comme les autres graines, et on en fait la moisson. Les tanneurs s'en servent pour teindre des maroquins et autres peaux qu'on transporte dans le reste de la Turquie et en Europe.

On visite à Konïah le tombeau de Djelal-Eddïn-Muhammed, mort l'an 672 de l'hégire, à l'âge de 68 ans; ceux de Beha-Eddïn, de Cheïkh-Kerïm, de Tchelebï-Hussám, de Chems-Tebrïzı, du kadhy Siradj-Eddïn, de Seïd Burhan-Eddïn Muhakkık Termizi, et de Markas Ala-Eddïn. Le tombeau de Platon le divin est dans le château.

Lárendah est le nom d'un bourg et d'un château situés au Sud et Est et à une journée de Konïah, dans un terrain uni arrosé de ruisseaux et qui est plein de jardins et de vignes. Il y a à Lárendah un dgiamî et un bain public.

Lázikïah de Karaman, qui porte aussi le nom de *Iureghiani Ladïk*, est un petit bourg et un kadhilik situés sur le grand chemin. Il y a un dgiamî, un bain public et plusieurs khans. Ce bourg est à l'Ouest [1] et à une journée de Konïah, entre Lázikïah et le bourg et kadhilik de *Zenghi Tchaï*.

Ismïl est une espèce de bourg à l'Est et à douze heures de chemin de Konïah, situé sur le grand chemin. Il y a quelques khans. La plaine qui est au Nord d'Ismïl aboutit à de hautes montagnes qui s'étendent d'Est en Ouest. Ces montagnes s'appellent *Foudel Baba*. Il y a des moutons dans ces montagnes qu'on dit être des troupeaux de Foudhel Baba, que personne n'ose toucher et qui sont sous la protection de ce saint; on peut tout au plus en prendre deux ou trois pour faire quelque sacrifice, et avec la permission du saint, mais pas davantage, crainte d'être exposé à quelque malheur, ce qui est arrivé à ceux qui ont pris un plus grand nombre de ces moutons, entre autres à un pacha de Konïah, lequel ayant voulu s'approprier ces troupeaux, fut puni par des tourments qu'il endura par la disgrâce du prince. On dit qu'il y a plus

[1] Lisez au N.-N.-O.

de deux mille de ces moutons. Il n'y a sur cette montagne ni eau ni arbres; il n'y a qu'un petit bassin où toutes les bêtes vont boire, et l'eau n'en diminue ni n'en augmente jamais. Lorsque le lac de Konïah déborde, l'eau vient jusqu'auprès d'Ismïl. Les habitants du pays disent que la plaine de Konïah était autrefois une mer que Platon fit disparaître.

Aládág est le nom d'un kadhilik dans la montagne d'*Alá-Dâg*, qui lui donne son nom, à l'Ouest et Sud de Konïah. Le raisin y est excellent; c'est un pays de collines et de vallons d'une terre rouge et qui est rempli de vignobles.

Kará Binár est un petit bourg qui a un dgiamî, un bain public, et un petit marché. Le dgiamî a été bâti par Sulthán Soliman; il est couvert en plomb. Ce bourg est situé sur le grand chemin à l'Est et Nord[1] d'Ismïl, dont il est éloigné d'une journée de chemin, et au Nord et Ouest d'Erekly. Larendah est au Sud.

Erekly est un gros bourg qui a vingt-deux quartiers, dans chacun desquels il y a des mesdgids ou petites mosquées. Il y a dans ce bourg quatre dgiamis, dont l'un a été bâti par Ibrahim, fils de Karaman, et un autre par Chehab-Eddîn, qui fut mis à mort. Son tombeau y est. Il y a aussi dans ce bourg deux bains publics. La dixième partie de son revenu est léguée à la Mecque et à Médine. Il y a une rivière qui a sa source dans la montagne d'*Ardos*. Cette rivière a peu d'eau vers sa source, mais près du bourg elle n'est plus guéable. On tire de cette rivière trois cent soixante ruisseaux qui font tourner plusieurs moulins. Il y a à la source de cette rivière, sur un gros rocher qu'on a sculpté, une figure qui représente le seigneur du village d'*Abriz*, qui est près de cette source, et qui portait le nom d'Ebrïnous. Cette figure tient d'une main un paquet d'épis de blé, et de l'autre deux grappes de raisin, pour marquer qu'il faut s'attacher à l'agriculture et à cultiver la vigne.

Après que la rivière a arrosé les campagnes de ce bourg, elle descend dans la plaine et va se répandre parmi des roseaux d'où elle ressort, passe au couchant de *Bour*, vis-à-vis de *Kara Binar*, et va se perdre dans le trou d'un rocher qu'on appelle Boudeneh, qui est au pied des montagnes de *Bouz Oglan* et de *Boulgar*. On prétend que cette rivière a paru autrefois par un miracle mahométan; c'est pourquoi le village est légué à la Mecque et à Médine. Il y a dans ce bourg un vieux dgiamî bâti par par Kilidj Arslan le Seldjoukide, et un khan bâti par Rustem Pacha. L'eau de la rivière dont il est parlé ci-dessus se pé-

[1] Lisez à l'E.

trifie, et on a bâti plusieurs khans de pierres formées de l'eau de cette rivière (1).

Le territoire d'Erékly fournit beaucoup de grains et toutes sortes de fruits. Il s'y trouve quatre-vingt-dix sortes de poires.

Belvïran est un kadhilik situé entre Aladag et Konïah.

Borlo-Gandâ sont plusieurs villages qui composent un kadhilik, situés entre Aládág et Selefkeh, dans un pays montagneux, abondant en fruits. Les pommes de cet endroit sont renommées.

LIVA DE NIGHDEH.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Nighdeh*, *Bour*, *Eutch Kapoulu* et *Olou Kichla*.

Nïghdeh est le nom d'un bourg et d'une forteresse entourée de trois murailles bâties de pierres très-dures. On y voit le dgiamî de Sulthan Ala-Eddïn et celui de Soun Kour Bey. Il y a aussi le collége qui porte le nom de Baïdhah, c'est-à-dire la blanche, bâti par Sulthan Ala-Eddïn, d'une structure merveilleuse; c'est un édifice fort élevé et qui est à deux étages. Le dgiamî de Hassan Tcheleby est aussi un bel édifice. Il y a dans le château et dans la ville plusieurs autres dgiamis et colléges; les dgiamis sont au nombre de onze. Les bains publics y sont beaux. On voit auprès de Nighdeh, sur une roche, un ancien château.

On a bâti à Nighdeh un nouveau quartier qui est très-grand; il est séparé de la ville.

Le territoire de Nighdeh est rempli de jardins, de vignes et d'eaux courantes. Il y a devant la ville une plaine qui est charmante par la quantité des eaux qu'il y a et par les platanes; les habitants vont s'y récréer. Les semences sont belles dans le pays, et toutes sortes de fruits y abondent. Nighdeh est à l'Est et Nord de Konïah (2) et à quatre journées de distance; Erekly, qui est à son Sud (3), en est à deux. Ak Seraï est entre cette ville et Konïah; et Olou Kichla, qui est un gîte, est à son Nord et à trois heures de chemin de distance (4).

Bour (ou *Bor*) est le nom d'un bourg situé sur le chemin de Nighdeh à Konïah, éloigné de ce premier endroit de quatre heures de chemin (5); il est dans un vallon et entouré d'une muraille de terre. Le terrain en est

1 Ce fait a été confirmé et expliqué tout à la fois par les observations de M. Will. Hamilton.

2 Lisez à l'E.

3 Lisez au S.-O.

4 Cet Olou-Kichla n'est mentionné dans aucun itinéraire européen ; dans tous les cas, il ne faut pas le confondre avec celui qui va être cité ci-après.

5 Cette distance est trop forte de moitié au moins.

sec et salé ; on y fait la poudre pour le Miry ou Grand Seigneur, dont il y a une manufacture très-grande dans laquelle il y a cent mortiers. La riviere qui passe par cet endroit est la même que celle qui passe à Nighdeh. Le salpêtre se tire des décombres de *Kelissa Hissar*, ancien château ou forteresse [1]. On le ramasse lorsqu'il pleut. Il y a dans ce château des voûtes bâties de grosses pierres et soutenues par des colonnes de marbre. Lorsque le sulthan Ala-Eddïn fit bâtir le château de Koniah, il en fit tirer les pierres et autres matériaux de cet endroit, où il y a encore un village bien peuplé. Le charbon dont on se sert pour fabriquer la poudre est du charbon de sarments, dont on fait des monceaux aussi hauts que des montagnes.

Eutch Kapoulu est un ïaïalak sur un terrain élevé, rempli, dans la saison de tulipes, de hyacinthes et d'autres fleurs. Ce ïaïlak est à trois heures de chemin de Nighdeh, derrière les montagnes qui sont à la droite de *Tchifteh Khan*. La plupart des Turcomans des environs y vont passer l'été. On fait dans le pays d'excellent fromage, qu'on met dans des outres et qu'on garde dans des grottes. Comme cet endroit est situé dans une plaine à laquelle aboutit le pied de trois montagnes, on lui a donné le nom d'Eutch Kapoulu, c'est-à-dire endroit à trois portes.

Khodjiâ-Eddïn est un kadhilik qui porte aussi le nom d'*Olou-Kichla* et qui contient plusieurs villages. Il est situé sur le grand chemin qui conduit de Konïah à Damas. Eukeuz Muhammed Pacha a fait bâtir à l'endroit qu'on appelle Olou-Kichlá, auprès d'une plaine, un khan, un dgiami et un marché. Cet endroit est le gîte de ceux qui passent a Olou Kichlá.

LIVA DE BEÏ-CHEHRY.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Beï-Chehry*, *Kachaklu*, *Kir Ïly*, *Sidy Chehry et Bouz-Kir*.

Beï-chehry est un bourg et kadhilik situés à l'Est d'un lac. Il y a sur un endroit uni un château de pierre qui a deux portes. Ce château a été bâti par le sulthan Ala-Eddïn. Il y a à Beï-Chehry deux dgiamis, dont l'un est dans le château, un bain public et un marché, qui est séparé du bourg, lequel a d'un côté des jardins et des vignes, et de l'autre des pâturages. Il y a dans ce kadhilik un canton qui s'appelle *Ïâgân*. Ce canton consiste en quelques villages; il est situé au Sud de Beï-Chehry.

Kachaklu est un kadhilik qui comprend une douzaine de villages situés au bord du lac, entre le Nord et Ouest de Beï-Chehry, et à une

1 Que les voyageurs modernes ont reconnu pour être le site de l'ancienne *Tyana*.

journée de distance. Il s'y tient toutes les semaines une foire. La montagne dite *Enemas Dâghy* est entre Kachaklu et *Egher*, où sont des vestiges d'édifices faits par le sulthan Ala-Eddïn. Il y a dans ce kadhilik trois villages qu'on appelle *Chehr-Gheuly;* on y coupe beaucoup de bois de sapin pour les constructions. Il y coule de la montagne d'Enemas une rivière qui se déverse dans le lac.

Kïr Ïly (1) est un kadhilik au Nord du lac, dont le principal endroit est un petit bourg appellé *Beram Keuï*, où il y a un dgiamî, un bain public et un café. Il s'y tient toutes les semaines une foire. Les environs de ce bourg sont des jardins et des vignes. Les habitants boivent de l'eau de puits. Ce kadhilik contient vingt villages situés dans un pays uni. Il a à son Est les montagnes de Konïah et le kadhilik de *Dogan Hissary*, à son Nord celles d'*Akchehr*, et à son Ouest les montagnes de *Kara Agadj*. Entre ces montagnes et *Kïr Ïly* est un pays désert. Les eaux sont abondantes dans ce kadhilik; les fruits et les grains y sont bons. On pêche dans le lac du poisson. Il y a dans le kadhilik de *Kïr Ïly* trois bains d'eau chaude minérale, deux au village de *Tchaouch*, et un à celui de *Keuchk*.

Sidy Chehry est un bourg et kadhilik qui a *Bouz Kïr* à son Sud, situé dans une plaine. Il y a au Sud de ce bourg, à cinq milles de distance du lac de Beï Chehry, un petit lac dans lequel on pêche du bon poisson. Derrière le bourg de *Sidy Chehry*, il y a une montagne qui est couverte de chênes. Le lac de Beïchehry se décharge dans ce petit lac au-dessous de Sidy Chehry. Il coule de la montagne une source qui fournit de l'eau aux habitants pour leur boisson. Les jardins et les vignes sont du côté de la montagne; l'issue du petit lac va à Soghla (2), et après en avoir arrosé les campagnes, ses eaux vont se perdre du côté de Konïah.

Bouz Kïr est un kadhilik de trente-deux villages, situés entre Aladâg, Alanïeh, Selefkeh, Bola et Gand. Konïa en est éloigné d'une journée et demie de chemin. Il a Sidy Chehry à son Nord et Ouest. Ce pays

1 Le Kereli de nos voyageurs, à l'extrémité septentrionale du lac de Beï-Chehr. Comme ce lieu représente évidemment l'ancienne *Caralis*, ou *Carallia*, qui donnait son nom au lac, il nous paraît que l'orthographe du nom actuel telle que les voyageurs européens l'ont transcrite d'après la prononciation locale, doit être ici plus correcte que celle de Kadji-Khalfa, qui aura été trompé par l'apparente analogie de la fin du nom avec le mot turk *ïli*, pays. Les notions topographiques que le Géographe Turk nous donne sur ces cantons sont d'ailleurs plus circonstanciées que celles qui nous sont fournies par le très-petit nombre d'Européens qui jusqu'à présent les ont visités.

2 Nous apprenons par là qu'il y a un lieu du nom de Soghla. Les voyageurs ne l'ont pas vu. Ils savent seulement que le lac porte indifféremment ce nom de Soghla et celui de Seïdi-Chéhr.

consiste en une montagne et une plaine. La rivière *Aïgarah*, qui prend sa source dans le ïaïlak de Sourkoun, coule du côté de Soghla. Le terrain de ce kadhilik est abondant en poires et en pommes, mais il n'y a point de raisin (1).

Lacs.

Le lac de *Beïchehry* est à l'Ouest de la ville de même nom ; l'eau en est douce. Il se décharge dans celui de Sidy Chehry. Son issue est au Sud de ce bourg.

Le lac de *Sidy Chehry* est au Sud du lac de Beïchehry et à une journée de distance ; ce lac se perd dans les plaines de Konïah, après avoir arrosé les campagnes de Soghla.

Le lac de *Kïr Iïly* est au Nord de celui de Beïchehry ; il s'étend jusqu'à Kara Agadj (2).

LIVA D'AKCHEHR.

Les kadhiliks et principaux endroits sont *Ak-Chehr*, *Iïlgoun* et *Ichakli*.

Ak-Chehr est un bourg à trois journées de Konïah, sur le grand chemin, à l'extrémité méridionale d'une plaine et au pied d'une chaîne de montagnes qui s'étend d'Est en Ouest ; c'est un endroit rempli d'eaux vives et de jardins. Il y a à Ak-Chehr plusieurs endroits de dévotion, comme le tombeau de Bokhary Dedeh, ceux de Nïmet-ullah, de Hadjy Ouren et de Kurd Emir. *Bach Tekïeh* est un endroit charmant ; il y a plusieurs chaussées couvertes de beaux gazons, et des conduits de la grosseur du bras, par lesquels l'eau s'écoule. On visite aussi à Ak-Chehr le tombeau de Nasr-Eddïn.

Iïlgoun est un bourg dans lequel il y a un beau dgiamî et un khan bâti par Roustem ou Rustem Pacha. Il y a un double bain public bâti par le sulthan Ghïas-Eddïn Kaïkhousrev Kilidj Arslan, l'an 660 de l'hégire. Il y a aussi à Iïlgoun un autre bain public. A l'Ouest et à un mille de distance de ce bourg, il y a des eaux minérales sur lesquelles le sulthan Ala-Eddïn a fait construire un beau dôme de pierre, et un endroit pour se laver dans lequel il y a un bassin où l'eau coule de deux endroits par des tuyaux faits en gueule de lion. Cette eau est bonne contre la paralysie et la lèpre. A l'Est d'Iïlgoun, près de la ville de Fena, est un lac qui a huit milles de tour ; l'eau en est excellente, et on

1 Ce canton de Bouz-Kir n'a été vu par aucun voyageur européen.

2 Le lac de Kérêli n'est pas distinct de celui de Beï-Chêhr ; il en forme la partie septentrionale.

y pêche plusieurs sortes de poissons. Le chemin de Koniah passe sur le bord de ce lac.

Ichakli est un bourg et kadhilik a l'Ouest et à une journée d'Ak-Chehr, situé sur le grand chemin. Il y a un khan qui sert de gîte aux voyageurs.

Le lac d'*Akchehr* est à une journée d'Ilgoun ; il tarit quelquefois, mais lorsqu'il a beaucoup d'eau on y pêche du poisson. Ce lac se décharge dans celui de *Bolvati* (1), qui est un petit lac dans lequel il y a beaucoup d'eau et qui est à son Ouest.

LIVA D'AK-SERAÏ.

Ak Seraï est un bourg qui a beaucoup de jardins. Il est situé au bas de la montagne dite Hassan Dâghy, et il y passe une grande rivière. Ce bourg a un château bâti l'an de l'hégire 599 par Izz-Eddîn Kilidj Arslan, fils de Mesoûd. Koniah est à l'Ouest d'Ak Seraï en tirant du côté du Sud, et à trois journées de distance, et Kaïsarïeh est à son Est. Le pays abonde en fruits et en grains.

LIVA DE KAÏSARÏEH.

Kaïsariah, ou *Kaïsarïeh*, est une ville fortifiée située au pied septentrional de la montagne dite Erdjiz Dâghi (2). Les environs abondent en eaux courantes, en jardins et en vignes. Il y a à Kaïsarïeh des dgiamis, des bains publics et des marchés. Les marchandises les plus renommées de Kaïsarïeh sont des maroquins jaunes qu'on y teint. La forteresse qui est à un des côtés de la ville est petite; elle est bâtie de pierre noire. L'eau et l'air de Kaïsarïeh sont excellents. La plus grande partie de ses villages sont situés au bas de la montagne, laquelle est toujours couverte de neige depuis son sommet jusqu'au milieu, de sorte qu'on la voit de plusieurs journées paraissant comme un kulah ou bonnet. On compte une journée de Kaïsarïeh à *Develi Kara Hissar*, qui est à son Ouest; à *Hadji Bektâch*, qui est à son Nord (3), deux journées, et à *Sivas* qui est à son Est, quatre. Il y a dans la ville de Kaïsarïeh un dgiamî dont la fondation est attribué à Abou Muhammed Baththal. Lorsque Pline fit bâtir Kaïsarïeh, il y fit construire un bain qu'on faisait chauffer avec peu de bois.

Il y a beaucoup de serpents dans la montagne, mais par la vertu d'un talisman il n'en sort jamais aucun (4). Les murailles de Kaïsarïeh

1 Boulvadîn.
2 Ou Ardjèh-Dâgh. C'est le mont Argée.
3 Lisez à l'O.-N.-O.
4 La relation de M. Will. Hamilton nous parle de ces traditions du pays. *Voyez* ci-dessus, p. 277.

ont été rebâties par le sulthan Ala-Eddïn Kaïkobad. La plus grande rivière du pays est la rivière de *Kourahmaz*, qui a sa source dans la montagne du même nom et qui passe à Kaïsarïeh. La montagne dite *Ardjïeh Daghi* porte aussi le nom d'*Erdgiasb*; il y a dans sa partie inférieure beaucoup d'ours, de loups et de loups cerviers. Le fruit est abondant dans le canton de *Develi*, et il y a beaucoup de chrétiens arméniens.

LIVA DE KÏRCHEHRY.

Kïr-chehry est un bourg situé dans une plaine [1]; l'air y est bon. Il y a un château, des khans et des marchés. La saline de Kïr-Chehry est entre Ak Seraï et Kodj Hissar, dans le vallon de Haïman et de Kara Binar. Elle a trois ou quatre journées de tour [2]. Le chemin qui conduit à Haïman longe cette saline dans l'espace d'une ou deux heures de chemin; il y a des signaux pour ne pas s'y égarer. Une petite rivière qui s'y décharge forme un espece de lac dont l'eau se réduit en sel. Cette saline est affermée.

DU GOUVERNEMENT DE SIVAS.

Ce gouvernement est borné à l'Est par ceux d'Erzroun et de Diarbekr, au Sud par celui de Mérâsch et par la Caramanie, à l'Ouest aussi par la Caramanie et par le gouvernement d'Anadoli, au Nord par la mer Noire. Ce gouvernement est divisé en sept livas ou sandgiaks, qui sont ceux de *Sivas*, d'*Amassiah*, de *Bouzok*, de *Djanik*, de *Tchouroum*, de *Dïoureky* et d'*Arabkir*. Le pays était connu autrefois sous le nom de *pays de Roum* ou *des Grecs*.

LIVA DE SIVAS.

Les khadhiliks et principaux endroits de ce liva sont : *Sivas*, qui est la capitale de tout le gouvernement, *Artik-Abad*, *Tokat*, *Terhal*, *Nighsar*, *Souneïsa*, *Medjid-Abâd* et *Hussein-Abâd*.

Sivas est une ville qui a un petit château; le terroir a peu d'arbres et le froid y est rigoureux. Kaïkobâd le Seldjoukide fit entourer la ville de Sivas d'une muraille de pierre qui fut détruite par Timour ou Tamerlan, et l'époque de cette destruction se trouve renfermée dans les lettres numéraires qui composent le mot de kharab, c'est-à-dire ruine, qui font l'an 803 de l'hégire. La ville de Sivas est située sur une émi

1 A droite du Halys, sur la route de Kaïsarieh à Angora.
2 C'est le Grand Lac Salé, Touz-Gheul, l'ancien *Tatta Palus*

nence; la rivière dite *Kizil Irmak*, ou Rivière Rouge, passe près de là dans un vallon; mais l'eau de cette rivière est salée, et on n'en peut pas boire. Il y a dans cette ville plusieurs dgiamis, bains publics et marchés. Le produit de son territoire consiste en coton et en grains; le fruit n'y est pas commun. Tokat et Erehïati sont situés au Nord de cette ville.

Artik-Abâd est une ville entre Sivás et Tokat, située dans une plaine. *Pavlos*, qui est un gros village, est situé dans la même plaine. Les habitants de ce village sont en partie mahométans et en partie chrétiens. Comme il est situé sur le grand chemin, les voyageurs s'y arrêtent quelquefois le soir.

Tokat est une ville située dans la fente d'une montagne de terre rouge, ou dans une espèce de vallon. Les maisons et les quartiers y sont serrés. Cette ville a un château situé sur un rocher élevé, et beaucoup de jardins abondants en arbres fruitiers. L'air y est tempéré. La principale partie de la ville se trouve située au fond du vallon et dans un creux. Il y a à Tokat des dgiamis, des bains publics, des khans et de très-beaux colléges. C'est une ville très-marchande et très-passagère; les marchands s'y rendent de tous côtés. Il y a devant la ville une belle plaine.

Terhâl(1) ou *Kechan* est un château situé à l'Ouest de Tokat, dont il est éloigné de cinq heures de chemin, et de Zileh de trois, qui est à son Sud. Il est situé sur le grand chemin; de Terhal à Tokat, ce ne sont que plaines, au milieu desquelles la rivière Kodj Hissar passe.

Zileh est situé entre le Sud et l'Ouest de Tokat.

Nighsâr est une forteresse ou château situé au bas d'une montagne, sur le chemin qui va à Erzronm et au milieu d'un pays uni. Il y a quelques jardins. Au couchant de ce château est la plaine de Nighsar, et à l'Est ce sont quelques montagnes. Nighsar est au couchant de Tokat (2), à une journée de distance. Le pays est abondant en fruits.

Sounissá ou *Souneïsa* est à l'Ouest de Nighsar et à une journée de distance, sur le grand chemin au pied des montagnes de Nighsar, derrière lesquelles est situé le pays de Djánik.

Medjid Abâd, ou Medjid Euzy, est un bourg et kadhilik proche et à l'Ouest de Tchouroum, dans un vallon entre deux montagnes. Il abonde en jardinages et en vignes.

Husseïn-Abâd est auprès de Tchouroum, entre le Sud et l'Est, à une journée de distance. La rivière dite *Deli Irmak*, ou rivière folle, se perd à cet endroit dans un bassin formé par la nature.

1 Turkhal.
2 Lisez au N.-E.

LIVA DE DJANIK.

Ce liva est borné à l'Est par Trébizonde, à l'Ouest par celui de Castamouny, au Nord par la mer Noire, et au Sud par le liva de Sivas. Ses principaux endroits sont *Bafirá*, *Samsoun* et *Aladgiam*. Les villages de ce liva consistent en quelques quartiers de trois ou quatre maisons chacun, qui sont très-éloignées les unes des autres. Les habitants du Djanik passent pour des Turks méchants et grossiers; mais le pays est très-beau et les eaux vives y sont abondantes. Les prairies y sont belles et les montagnes sont couvertes de sapins. Il y a dans ces montagnes des forêts impénétrables; le peuple y est sauvage et enclin à la révolte.

Le propre pays de *Djanik* consiste en un kadhilik qui contient quelques-uns des villages dont il est parlé ci-dessus, situés dans les montagnes. Ces villages ont tous leurs noms, mais tout le pays est connu sous le nom de Djanik. Ce kadhilik est proche de la mer Noire. Il a au Nord et à l'Est Samsoun, au couchant Kara Iaïlak, et au Sud le village d'Abdal.

Báfirá est situé sur le bord de la mer Noire, à une journée de Samsoun qui est à son Est. La rivière Kizil Irmak se décharge dans la mer proche de Báfirá et à son Ouest (1). Ce bourg a un ou deux dgiamis et deux petits bains publics. La plupart de ses maisons, aussi bien que celles du Djanik, sont de bois (2).

Samsoun est un bourg renommé situé sur le bord de la mer Noire, à l'opposite de Cafah. La rivière d'Amassïah, qui porte aussi le nom de Tchar-Chembeh, se décharge dans la mer à l'Est de ce bourg. Samsoun est bâti dans un creux. La montagne qu'il a au Sud s'étend du côté de l'Est et de l'Ouest jusqu'à la mer, et elle l'entoure comme d'une enceinte, ce qui fait que l'air y est malsain. Il y a à Samsoun un ancien château ruiné, un dgiami, un bain public et un petit marché. Le port est très-bon. Ce bourg a Sinob vers l'Ouest et Trébizonde à l'Est; il est situé sur le grand chemin qui conduit à Castamouny. Il y a auprès de Samsoun un lac qui se décharge dans la mer; quelques-unes de ses maisons sont situées sur le bord de ce lac.

Aladgiam ou *Alatchiam* est un kadhilik situé sur la mer Noire proche de Bafira, qui est à l'Est. On tire des montagnes du pays presque tous les mâts des navires; on en fait des radeaux qu'on fait passer à la voile à Constantinople.

1 Lisez au-dessous de Bafira, vers le Nord.

2 C'est ici en effet que commence la région des anciens *Mosynèkes*, ainsi nommés par les Grecs des tours ou maisons de bois (μόσυν) qui leur servaient de demeures.

LIVA D'ARABKIR.

Ce liva est situé aux extrémités orientales et septentrionales du gouvernement de Sivas, et confine au gouvernement de Dïarbekr. Les principaux endroits de ce liva sont *Arabkir* et *Ekïn*.

Arabkir est un bourg qui a un château et qui est situé à deux ou trois milles de la rive occidentale de l'Eufrate, à l'Est et à une ou deux journées de Dïoureki, au Sud [1] et à une journée d'Ekïn; c'est un bourg bien peuplé.

Zileh, qui est situé sur la rive orientale de l'Eufrate, est un village d'Arabkir; c'est un endroit de passage où l'on trouve toujours des bateaux pour traverser le fleuve.

Ekïn est un bourg situé à l'Ouest [2] d'Arabkir, à une journée de distance à l'Est de Sivas, et à trois journées de la rive occidentale de l'Eufrate, au pied d'une montagne [3]; l'eau y est salée. Les jardins et les vignes de ce bourg s'étendent depuis cette montagne jusqu'aux rives de l'Eufrate; les fruits y sont abondants. Ekïn est entre les montagnes. Il y a une source dans ce bourg qui sort de dessous un rocher et dont l'eau est excellente. Après que l'eau de cette source a traversé ce bourg, elle va se rendre dans l'Eufrate. Ekïn est bâti sur la pente d'une montagne en forme d'amphithéâtre. Il y a des dgiamis et des bains publics.

LIVA DE DÏOUREKI.

Ce liva est à deux journées à l'Est de Sivas; c'est une principauté qui ne comprend qu'un kadhilik, lequel s'étend du côté de l'Est jusqu'à la montagne dite Dâg Tchi-Tcheghi ou montagne des fleurs, du côté du Sud jusqu'à celle de Hassan Daghi, et il confine au territoire de Malatïah; il est situé dans un vallon entre deux montagnes chauves. Ce vallon s'étend d'Est en Ouest. Le bourg de *Dïoureki* (*Divrighi*) est un gros bourg situé au coin de la montagne, qui est à l'Ouest. Le château est au milieu de cette montagne, sur un endroit élevé. Les maisons et les marchés de ce bourg sont sur un terrain uni. Le vallon, qui a la largeur de deux heures de chemin, est rempli de jardins qui abondent en toutes sortes de fruits; ces jardins sont arrosés par l'eau d'une rivière qui coule vers le Sud. Après que cette rivière est sortie du vallon, elle passe à peu de distance de la montagne de Hassan Daghi et par la plaine

1 Lisez au S.-O.

2 Lisez au N.-E.

3 Tout cela est très-erroné. Ekïn est sur la rive droite de l'Euphrate, au N.-E. d'Arabkir, et à quatre journées au moins à l'E. de Sivas.

où aboutit ce vallon, et mêle ses eaux, auprès et au Nord d'Ekïn, avec celles de la rivière qui se décharge dans l'Eufrate après avoir passé sous le pont connu sous le nom de Kantharah ou arcade. Les habitants de ce kadhilik tirent l'eau pour arroser leurs terres de cette dernière rivière par le moyen de digues, parce que la première qui traverse le vallon et qui vient du côté de Sivas est basse et ne peut leur être d'aucune utilité. Il y a dans les montagnes de ce liva des mines de fer qui sont le seul revenu des princes du pays. Il s'y trouve aussi de l'nimant qui est très-bon. On voit à Dïoureki le dgiamî d'Ahmed Pacha bâti sur le modèle de celui de Broussa.

Derendeh est un bourg renommé, au Sud et à deux journées de Dïoureki, et qui confine au territoire de Malatïah. Il y réside un kadhy qui est pour cet endroit seul. Le bey de Dïoureki y envoie un seubachy de sa part. Il y a auprès de ce bourg un rocher élevé et escarpé fendu en deux, qu'on dirait avoir été séparé par la main des hommes. Il passe par la fente de ce rocher une rivière qui traverse le bourg. Il y a au haut de ce rocher un château très-fort.

LIVA DE TCHOUROUM.

Ce liva est eloigné de trois journées de Zileh, qui est à son Est et Sud. Kalehdjik est au Sud-Ouest, et le liva de Bouzok au Sud. Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Tchouroum*, *Eskelib*, *Osmândjik* et *Hadjî Hamzeh*.

Tchouroum est une ville bien peuplée où il se tient toutes les semaines une foire. Il y a de beaux khans, des dgiamis, des mesdgids et de beaux marchés. Il y a aussi un palais pour les pachas de la province, situé entre deux montagnes au milieu d'une grande plaine, à une journée de Tchouroum; du côté de l'Est est le Tekïeh de Cheikh Ulvan, où il y a un beau et grand ziafet khaneh. On y traite gratis les passants.

Eskelib est à l'Ouest de Tchouroum et à une journée. C'est un bourg qui a un château. Le Moufry Ebou Suôud a pris naissance dans cet endroit, où il y a un dgiamî et une école qui sont de sa fondation. La riviere Kizil Irmak passe entre ce bourg et Tchouroum.

Osmândjik est un bourg avec un château situé à l'Ouest d'Amassïah, dont il est éloigné de deux journées, auprès de la riviere Kizil Irmak, sur le grand chemin. On visite à Osmandjîk le tombeau de Kouïoun Baba, personnage réputé pour saint; il y a sur ce tombeau un dôme couvert en plomb et un tekieh habité par des dervichs dits âchiks.

Hâdji Hamzeh est un village dans lequel il y a un dgiamî, un bain public, un khan et des boutiques.

LIVA D'AMASSÏAH.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont : *Amâssïâh*, *Merzifoun*, *Ghumich*, *Boulak*, *Kedeh-Karah*, *Tekiehlar*, *Ghulkiras* et *Hadji Keuï*.

Amassïah est une ville située sur la rivière de Tokat, dans un vallon. Elle contient plusieurs beaux quartiers, marchés, bains publics, dgiamis, colléges et khans; elle a une forteresse sur un lieu élevé, laquelle a été réparée par le sulthan Ala Eddïn le Seldjoukïde. Il y avait autrefois auprès de cette ville une mine d'argent. Amassïah est située entre deux montagnes. C'est dans cet endroit que Ferhad fit creuser pour Chirïn, dans le roc, des conduits d'eau d'un ouvrage infini. Il y a dans cette ville un grand dgiami qui a deux minarets bâtis par Sulthan Baïazid. On y voit aussi les vestiges du palais d'Esfendiar. On donnait autrefois à cette ville le nom de la Bagdad de Roum.

Merzifoun est au Nord et à une journée d'Amassïah, à l'Ouest de la montagne dite Tachan Daghi. Il y a un dgiamî et un ancien bain, qui sont deux édifices du temps des chrétiens. Gheurikdji Muhammed Pacha y a fait bâtir un dgiamî et un collége.

Ghumich est au Nord et Sud [1] d'Osmândjik, dont il est éloigné de trois journées, et au Sud de Hadji Keuï. Il y a auprès de Ghumich un gros village et un canton qui portent le nom de Hammaml Euzi ou Hammamli, où coulent sous un conduit voûté des eaux minérales et chaudes.

Boulak est le nom d'un kadhilik qui est auprès de Ghumich.

Kedeh Karah ou *Keupri* est situé à l'Est de la montagne de Tachan, dans une grande plaine qui fut prise l'an 812 de l'hégire par Tachan Oglou, personnage illustre, de la manière qui suit. Tachan Oglou ayant su que le gouverneur de Kedeh Karah était allé à la chasse, le surprit et le tua, lui et tous ceux qui l'accompagnaient, puis il fit mettre à ses gens les habits des morts, et se revêtit lui-même de ceux du gouverneur. Il entra dans la place après le coucher et à nuit close; ceux de la place, le prenant pour le gouverneur qui revenait de la chasse, l'ayant laissé entrer, il s'en rendit ainsi maître. Un nommé Hadji Ioussouf, janissaire très-riche, qui fut ensuite Zâïm, y a fait bâtir un

[1] Nous laissons subsister cette indication contradictoire, que nous ne pourrions corriger avec certitude, aucun voyageur n'ayant mentionné ce bourg de Ghumich, qui manque sur nos cartes. Dans la ligne suivante, Hadji Khalfa le place *au Sud* de Hadji-keuï (dont la position nous est connue, sur la route directe d'Amasïèh à Osmandjik), et plus bas, à l'article de Hadji-keuï, il met ce dernier endroit au Sud de Ghumich.

château et un bain. On voit à Kedeh Karah les palais de Keupruli Muhammed Pacha et d'Abazah Hassen Pacha, dont les environs sont remplis de jardins et de vignes. Il y a aussi un endroit qui porte le nom de Palais du sulthan Mousthafa. Entre Kedeh Karah et Amassïah, il y a des eaux chaudes minérales qui cuisent un œuf, et sur lesquelles Chady Bey a fait construire un dôme sous lequel il y a trois bassins, deux pour les hommes et un pour les femmes. Ces eaux sont bonnes pour la guérison de certaines maladies.

Tekiehlar ou *Akïahlar* est un bourg assez bien peuplé, situé vis-à-vis du vieux Vineh, détourné du chemin, et au delà de la montagne. On voit dans ce bourg le Tekïeh de Hadji Baba, auquel on attribue plusieurs miracles, entre autres celui d'avoir fait marcher une muraille sur laquelle il était monté. On compte six heures de chemin de Tekïehlar à Tourkal. On passe par Derbend pour y aller.

Ghulkiras est un endroit où il y a des dgiamis, des mesdgids et des bains publics. Les habitants sont presque tous gens de loi. Le pays est légué à la Mecque et à Medine. Ghulkiras est à cinq heures d'Amassïah et au Sud de Merzifoun.

Hadji Keuï est au sud de Ghumich. Il y a un dgiami et deux khans [1].

LIVA DE BOUZOK.

Ce liva est situé au Sud oriental de Tchouroum. Il contient beaucoup de villages; sa ville capitale est Kir-Chehr [2]. Les habitants de ce liva passent pour être rafadhis ou hérétiques. Ils reçoivent fort bien les étrangers, qui n'ont pas à s'embarrasser de leur nourriture, chaque village étant une hôtellerie où ils sont traités gratis [3].

Rivières.

La rivière dite *Kizil Irmak*, ou Rivière Rouge, a sa source dans la plaine de Tchibouk, aux environs de Kodj Hissar. Elle coule d'Est en Ouest, passe par Sivas et au Sud de Kir-Chehr, va à Osmandjik par le pont de Tchachenghir, passe par le kadhilik de Hadji Hamzah, auprès du bourg de Karghi, et par le kadhilik de Zeïtoun [4]; puis elle

1 Tout ce canton n'a été que fort imparfaitement exploré. Plusieurs des lieux nommés par Hadji-Khalfa n'ont été vus par aucun voyageur.

2 Qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom précédemment mentionnée, capitale d'un liva du gouvernement de Karaman.

3 Ce canton de Bouzok est encore moins connu que le précédent.

4 Qui nous est inconnu.

passe sous le pont de bois qui est proche du village de Thaïmehat, ensuite par le kadhilik de Thourgan [1], entre les villages de Kedeh Karah et de Gheurendeh, et par le détroit des deux roches, et elle va enfin se jeter au-dessous de Bafira dans la mer Noire. Il y a à l'est de l'embouchure de cette rivière, sur un rocher, un petit château qu'on appelle le château de l'embouchure.

La rivière d'*Amassïah* rassemble ses eaux vers l'Est de Kara Hissar, coule par les vallées de Koudu-Hissar et de Nïghsar, puis sous le pont et au Nord de Tokat [2], passe dans la ville d'Amassïah, va au Djanik, passé où se tient la foire de Tchiharchembeh, dans le canton d'Erïm, et se décharge dans la mer Noire. Elle prend dans le Djanik le nom de *Tchiharchembeh*.

La rivière de *Tchieukrek* [3] mêle ses eaux avec celles de la rivière qui vient du côté oriental de Kara Hissar et qui passe par les villages du kadhilik de Iuzdeh Pareh. Les eaux de ces deux rivières se déchargent dans la rivière d'Amassïah.

Montagnes.

La montagne *Ildiz-Dâghi*, c'est-à-dire Montagne de l'Étoile, s'étend depuis les frontières du gouvernement de Sivas jusqu'à Kaïsarïah. Ce sont plusieurs montagnes contiguës, élevées les unes au-dessus des autres. Il y a dans ces montagnes des ïaïlaks charmants et très-agréables. La rivière *Ildiz* tire ses eaux de ces montagnes.

Le côté Sud-Est du gouvernement de Sivas, vers Dïoureki, est un pays pierreux et montagneux. Les ïaïlaks n'y sont pas beaux; mais ils sont très-agréables du côté Nord-Est. Les croupes des montagnes y sont couvertes de sapins. Le côté septentrional, qui regarde la mer Noire, est occupé par des chaînes de montagnes; du côté méridional ce sont des plaines, et en quelques endroits des montagnes.

La *montagne de Djanik* est jointe aux montagnes de Trébizonde et s'étend jusqu'au territoire d'Amassïah; c'est une montagne élevée et d'un difficile accès. Il s'y trouve des martres. Les habitants de ces endroits vendent les peaux de celles qu'ils tuent à la chasse. On voit vers le sommet de cette montagne de gros anneaux de fer passés par des trous faits dans le roc, et des parties de roc taillées en forme de piliers ou de colonnes. On ignore à quoi cela peut avoir servi.

1 Même observation.

2 Hadji-Khalfa confond en une seule rivière les deux grands bras supérieurs de l'*Iris*, c'est-à-dire l'*Iris* proprement dit, et le *Lycus*.

3 La *Tchekerik* de nos voyageurs, affl. gauche de la Toüsanli ou rivière de Tokat, à l'O. de Ziléh.

Les habitants du pays assurent que cet endroit se trouvait autrefois au bord de la mer, avant qu'Alexandre eût fait creuser le détroit de la mer Noire, et que ces anneaux et piliers servaient à lier et attacher les bâtiments. L'air et les eaux de cette montagne sont excellents, surtout le ïaïlak qui porte le nom de *Tchémen* est un endroit délicieux; les Turcomans y viennent passer l'été, et dans cette saison leurs nombreux campements y forment comme autant de villes.

Routes et distances du gouvernement de Sivas.

Route de Sivas à Erzroum, à marche ou journées d'armée. — De Sivas à la source d'Adji-sou ou rivière Amère, cinq heures; de cet endroit à Kodj Hissar, cinq heures; de cet endroit aux six villages, quatre heures; de cet endroit à Arganout Euzi, sept heures et demie; de cet endroit au ïaïlak d'Aïach, six heures; de cet endroit à Chahneh Tchemen, quatre heures; de cet endroit à Akchar, quatre heures et demie; de cet endroit à . . . . sept heures et demie; à Iargazi Binari, sept heures et demie; de cet endroit au ïaïlak de Tchemen, quatre heures. On trouve dans ce ïaïlak, dans la neige, des tulipes noires. De ce dernier endroit à Iassi Tchemen, quatre heures et demie; de cet endroit à Kara Boulour, cinq heures; de cet endroit à Signir Sahrassi, trois heures; de cet endroit à Djanik, cinq heures; de cet endroit à Toloslar, cinq heures et demie; de cet endroit à Ak Degbirmen, quatre heures et demie. On passe cette journée l'Eufrate. De cet endroit à Mama Khatoun, cinq heures et demie; de cet endroit à Penek, quatre heures et demie; de cet endroit à Khanès, cinq heures; de cet endroit à Ilidjeh, quatre heures, et de ce dernier endroit à Erzroum, quatre heures.

Route de Sivas à Thousieh. — De Sivas à la rivière Ildiz-sou ou rivière de l'étoile, quatre heures; de cet endroit au khan de Muhammed Pacha, quatre heures; de cet endroit à Takht-abad, sept heures, ou bien à Bolos [1], qui est un gros village situé dans la plaine d'Artik Abad, et de cet endroit à Tokat, sept heures; de cet endroit à Ineh Bazari, six heures; de cet endroit à Tourhal [2], quatre heures; de cet endroit à Eski Ighneh, sept heures, ou bien à Akïahlar, qui porte aussi le nom de Tekiehlar; de cet endroit à Amassïah, sept heures; de cet endroit à Ghulkiras, cinq heures; de cet endroit à Boulak, qui est proche de Merzifoun, sept heures; de cet endroit à Kieusseh Châban, qui est à l'extrémité de la plaine de Merzifoun, quatre heures et

1 Nommé précédemment, dans la description du liva de Sivas, *Parlos*.
2 Tourkhal.

demie; de cet endroit à Osmandjik, huit heures; de cet endroit à Hadjy Hamzalı, six heures; et de cet endroit à Thousieh, sept heures.

Route de Sivas à Koniah. — De Sivas à Eskeledj, huit heures; de cet endroit à Abardi, qui porte les noms de Char-Kischlak et de Ghedik Tchaïr, six heures; de cet endroit à Thibouk Tchaïri, six heures; de cet endroit à Sari Oghlan, cinq heures; de cet endroit à Barsïn, six heures; de cet endroit à Kaïsarïah, six heures; de cet endroit à Indjeh Sou, cinq heures; de cet endroit à Develi Kara Hissar, quatre heures et demie; de cet endroit à Ghoul Bachi, quatre heures; de cet endroit à Nighdeh, quatre heures; de cet endroit à Nakarahzen, quatre heures; de cet endroit à Erehli, quatre heures; de cet endroit à Gheul Bachi, sept heures et demie; de cet endroit à Aktcheh-char, sept heures et demie; de cet endroit à Binar Bachi, six heures; de cet endroit à Bekiar Oglou, six heures; et de cet endroit à Konïah, six heures.

Route de Sivas à Malatïah. — De Sivas à Oulach-keuï et à Kangal, neuf heures; ou de Sivas à Seldjouk Khan, six heures; de cet endroit à Deghirmen-keuï, quatre heures et demie; et de cet endroit à Kangal, quatre heures. Ou bien on va de Sivas à Aladja Khan : de cet endroit au village de Hassan Tchelebi; de cet endroit à Kessik Keupri; de cet endroit à Hesn Bathrik. Ou bien on va de Kodj Hissar à Kazli Gheul; de cet endroit à Gheul Bachi; de cet endroit à Ghuzel Hissar; de cet endroit à Oïouk; de cet endroit à Takhtali; de cet endroit à Toprak Kalâh Akchar; de cet endroit à Kara Iâkoub, qui porte aussi le nom d'Arpah; de cet endroit à Tchati, de cet endroit à Tchamourli; de cet endroit à Terhan; de cet endroit à Mama Khatoun; de cet endroit à Armoudli; de cet endroit à Aladja Khan. Ou bien on va de Sivas à Khatoun Tchaïri, cinq heures; de cet endroit à Aktcheh Kalèh, cinq heures; de cet endroit au village de Hassen Tchelebi, cinq heures; de cet endroit au village de Ket Khouda, qui est un petit village, par un chemin uni, cinq heures; il y a une rivière qui porte le nom de Kirk Ghetchid; de cet endroit à Hakïm Khani, à Hesn Bathrik et à Malatïah, cinq heures.

Route de Sivas à Angoura. — De Sivas à Ilidjeh; de cet endroit à Khan Muhammed Pacha, à Tholos qui est un village; de cet endroit à Khadherlik, qui est une plaine; ou bien de Sivas on va à Artik-abad; de cet endroit à Sis; de cet endroit à Zileh; de cet endroit à Outch-Tasch; de cet endroit à Kazan Kaïa; de cet endroit à Sendgiar; de cet endroit à Boudak Euzi; de cet endroit à Delidjeh-irmak ou rivière folle; de cet endroit à Keskïn; de cet endroit à Kizil Irmak ou rivière rouge; de cet endroit à Elma Daghi, et de cet endroit à Angoura.

Route de Tokât à Angoura.—De Tokat on va à Ineh Bazari; de cet endroit à Cheikh Nousret, qui est proche de Zileh ; de cet endroit à Mechhed Abad; de cet endroit à Akazer; de cet endroit à Kazan Kaïa; de cet endroit à Husseïn Abad; de cet endroit Aktcheh Koïounli; de cet endroit à Nazendeh; de cet endroit à Kara Kouga; de cet endroit au pont de Tchachenghir, sur la rivière dite Kizil Irmak ou rivière rouge; de cet endroit à Tchioukourtchik; de cet endroit à Lala Tchaïri, et de cet endroit à Angoura.

Route d'Osmandjik à Erzroum. — D'Osmandjik à Direkli; de cet endroit à la passe de Merzifoun; de cet endroit à Ladik; de cet endroit à la montagne de Sepetli; de cet endroit à Sounissa; de cet endroit à Nighsar; de cet endroit à Telmesseh; de cet endroit à Hadji Murad; de cet endroit à la plaine d'Achkar; de cet endroit à Gherdgiamis; de cet endroit à Kemakh, et de cet endroit à Erzroum (1).

CHAPITRE XXVIII.

DU GOUVERNEMENT D'ANADOLI, OU ANATOLIE.

Ce gouvernement occupe toute la partie occidentale de l'Asie-Mineure; c'est le plus considérable de l'empire des Osmanides, parce qu'il y a pris naissance. Anadol signifie en grec Orient. Il est borné au Nord par la mer Noire, à l'Est par le gouvernement de Sivas et par la Caramanie, au Sud par la mer Méditerranée, et à l'Ouest par l'archipel et le canal de Constantinople.

Divisions.

Ce gouvernement se divise en quatorze livas ou Sandgiaks, qui sont ceux de ***Kutaïeh***, qui est celui du pacha; de ***Saroukhan***, d'***Aïdïn***, de ***Mentecheh***, de ***Tekïeh***, de ***Hamid***, de ***Kara Hissar***, de ***Sulthan Eughi***, d'***Ankarah*** ou ***Angoura***, de ***Kiangari***, de ***Casthamouni***, ***de Boli***, de ***Khodavendkiar*** et de ***Karassi***. Outre ces quatorze livas, il y en a trois autres qui sont situés sur les côtes septentrionales et occidentales de l'Asie-Mineure, lesquels sont du gouvernement du Capitan Pacha. Ces trois livas, dont il sera parlé à la fin de ce chapitre, sont ceux de ***Kodja Iïly***, de ***Biga*** et de ***Soglah***.

1 Une partie des routes ici détaillées n'ont été qu'incomplètement suivies par les voyageurs européens.

LIVA DE KUTAÏEH.

Ce liva est borné à l'Ouest par le liva de Khodavendkiar, au Sud par ceux d'Aïdïn et de Saroukhan, à l'Est par celui de Hamïd et par une partie du gouvernement de Karaman, et au Nord aussi par celui de Khodavendkiar.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont : *Kutaïeh*, *Tavchanli*, *Altun Tasch*, *Ghumich*, *Uschak*, *Selenti*, *Kedous*, *Kolah*, *Tchal*, *Houma*, *Tazikari*, *Gheïkler*, *Kouréh*, *Gheuk Ouiouk*, *Denizli*, *Azïneh*, *Inaï*, etc.

Kutaïeh est la ville capitale de ce liva, aussi bien que de tout le gouvernement. Elle est la résidence d'un pacha et celle d'un molla à cinq cents aspres. Elle a une forteresse dont la fondation, aussi bien que celle de la ville, est attribuée au Sulthan Gheimïan. La ville est située au pied d'une montagne, et la forteresse au-dessus d'un rocher tres-elevé. On compte dans la ville sept medressés ou colléges, six dgiamis, huit ou neuf bains publics, un bezestan, plusieurs beaux marchés, khans et mesdgids. Les dehors de la ville, qui sont arrosés de plusieurs ruisseaux, sont ornés de beaux jardins, de vignes et de charmantes promenades. Le pays abonde en toutes choses. Au Nord-Est de la ville est une plaine unie couverte de verdure; elle est charmante. La rivière de Poursak passe au milieu de cette plaine, et va mêler ses eaux à celles de la rivière de Sakarïah, auprès d'Eski-Chehr. La plus grande partie de la ville se trouve au bas de la forteresse; mais quelques-uns de ses quartiers y sont contigus. Il y a à Kutaïeh un palais pour les pachas et un mahkemeh pour les kadhis. Le terroir de Kutaïeh produit en abondance des pommes, des poires et autres sortes de fruits. Le raisin n'y est pas du meilleur.

A trois heures de chemin de Kutaïeh et à son Ouest, est une belle plaine qu'on appelle *Ioundjeh*, dans laquelle il y a des eaux chaudes minérales qui sont d'une chaleur tempérée. On a bâti sur ces eaux deux bains publics l'un près de l'autre, et un dgiamî. Il y a auprès de ces eaux minérales un trou, une éspèce de grotte remplie de la vase de ces eaux; les malades qui y entrent et qui s'y enfoncent s'en trouvent bien.

Il y a aussi dans ce liva d'autres eaux chaudes minérales sur lesquelles on a aussi bâti deux bains publics tout près l'un de l'autre, et un mesdgid ou oratoire. Elles sont plus éloignées de Kutaïeh que celles dont il est parlé ci-dessus.

Kutaïeh est vers le Sud-Est de Brousse et de Ieni-Chehr, et à trois journées de distance de l'une et de l'autre. Ceux qui vont de Brousse à

Kutaïeh passent par la montagne de *Thoumandj*. Ouschak et Kara Hissar Sahib sont à l'Est de Kutaïeh, la première à une journée de distance et la seconde à deux, aussi bien que d'Eski-Chehr qui est à son Nord (1).

Thavchanli est un bourg situé entre le Nord et Ouest de Kutaïeh, à huit heures de distance. Il y a dans ce bourg un dgiami et un marché; il s'y tient foire une fois la semaine. Ce bourg est éloigné de Moudaniah de deux journées. Il est situé sur le grand chemin. Ceux qui vont de Kutaïeh à Gallipoli et aux Dardanelles passent par ce bourg.

Altun-Tâsch est un canton du territoire de Kutaïeh, situé à son Est et Nord (2).

Ghumich est le nom d'un autre canton de Kutaïeh.

Ouschak est un bourg bien peuplé, avec un château, à une journée de Kutaïeh dans une vallée auprès de la montagne dite Murad Daghi, à l'est d'une plaine spacieuse. Ouschak est un kadhilik, qui a dans son district cent cinquante villages, tous situés dans cette plaine. Les sedjdiadehs d'Ouschak sont renommés.

Selendi est un bourg situé à l'Est de Kolah (3) et à l'Ouest de Kourah ou Koureh, à une demi-journée de distance de l'un et de l'autre. Il y a entre Selendi et Koureh une montagne qui porte le nom de *Sirkeh Daghi*, c'est-à-dire la montagne du Vinaigre. Le bourg de Selendi est situé sur la pente d'un vallon. Il y a auprès de ce bourg un gros village qui porte le nom de Karah. On fait à Selendi des sedjdiadehs et des kelims.

Kedous est un bourg et un kadhilik à une journée vers l'Ouest de Kutaïeh, dans un vallon qui est entouré de tous côtés de montagnes. La rivière de Kedous descend, au Sud de ce bourg, de la montagne dite Murad Daghi, et traverse la plaine.

Kolah est un bourg situé entre des rochers de pierre noire, avec un château ruiné. Il y a de très-beaux jardins et des vignes dans la plaine qui est à l'Ouest. Les arbres qui croissent parmi ces rochers fournissent des pommes, des poires, du raisin en grande quantité et d'autres fruits. La plaine dont il est parlé ci-dessus confine avec le liva de Saroukhan, et son territoire s'étend du côté du Sud jusqu'au kadhilik d'Enar. La plus grande partie des habitants de Kolah boivent de l'eau de puits.

Koureh est un bourg situé dans un vallon, à l'Est de Selendi. Bunaz se trouve entre ce bourg et Kutaïeh. On tire des tapis de ce bourg.

1 La carte rectifiera ces fausses indications.
2 Lisez situé au Sud.
3 Lisez au N.-E.

Bânâz est un bourg situé dans un vallon à l'Ouest de la montagne de Murad, et qui a au Sud le kadhilik de Sitchanli. Il y a entre Bânâz et Sitchanli une autre montagne qui porte le nom d'Akhir Dâg, et qui est un grand ïaïlak où les Turcs et les Turcomans vont passer les chaleurs de l'été. L'air y est excellent. Cette montagne a à son Est la plaine dite Altun Ova, c'est-à-dire la plaine d'Or.

Achikli, qui porte aussi le nom de *Cheikhli* (1), est un bourg à l'Ouest et à deux journées de Kara Hissar, à l'Est d'une vaste campagne pleine de pâturages, et au pied de la montagne qui porte le nom d'Ak-Dâg, c'est-à-dire montagne blanche. Ce bourg a dans son district quatre-vingt quatre villages, qui ont peu de vignes et de jardins, mais qui abondent en grains.

Bâflâk est un kadhilik auprès de Cheïkhlî et à l'Est de Degnizli. Il a dix villages dans son district.

Tchâl est un kadhilik de trente villages, situé entre les kadhiliks de Bâflâk, d'Ouschak et d'Inaï. La rivière do Mendéré passe par ce kadhilik. Il se tient une fois la semaine une foire au bord de cette rivière.

Houmâ est situé dans la plaine et au Sud d'Aachikl, au pied de la montagne dite Ak-Dâg ou montagne Blanche. Son territoire est en partie composé de terres labourables et en partie de terres remplies de roseaux (2).

Tâzi Kari est un kadhilik d'environ dix villages, situé au Sud de Bâflâk dont il est séparé par une montagne. Il a d'un côté Gheïkler et d'un autre la montagne dite Sughut Daghi. Il a des vignes et des jardins. Les habitants boivent de l'eau de puits (3).

Gheïkler (4) est le nom d'un gros village et kadhilik situé à l'Est de Tazi Kari. Il s'y tient une foire une fois la semaine; et il y passe une rivière.

Gheuk Oïouk est un kadhilik de plusieurs villages. Il confine au liva d'Aïdîn. Les habitants de cet endroit se fâchent lorsqu'on leur dit Boz Tokouch.

Degnizli ou *Lazakiah*. Son premier nom lui est donné à cause de la grande quantité de ruisseaux et de rivières qui arrosent son territoire (5). C'est une ville très-peuplée et entourée de tous côtés de mon-

1 L'Ischékli de nos voyageurs. Ce bourg est situé non pas à l'Ouest, mais au S.-O. de Kara-Hissar.

2 Houma n'est pas mentionné par les voyageurs; mais il s'agit évidemment ici de la plaine marécageuse que traverse le haut Mendéré, entre Dinair et Ischékli.

3 Ce canton n'est pas mentionné par les voyageurs.

4 Le Seghikler des explorateurs européens.

5 Le second est une altération de *Laodicea*, dont les ruines sont voisines de Degnizli.

tagnes. La plaine est remplie de beaux jardins et de vignes. On compte dans cette ville vingt-quatre quartiers, sept dgiamis, cinq bains publics et plusieurs khans. On y voit un ancien petit château. Il sort d'un bassin appelé Haour Soloz une source qui se répand do tous côtés de la ville et qui forme une rivière. Cet endroit est un lieu charmant pour la promenade. La montagne dite Kutchuk Baba Daghi est à l'Ouest de la ville, et celle de Tcheuklez Daghi à l'Est de sa plaine. Sur cette dernière montagne est le tombeau de Tcheuklez, qu'on visite par dévotion. Au Sud, sont les montagnes de Kazikli Beli. On traverse les montagnes pour aller à Aâssi Kara Agadj, qui est dans le liva de Hamid.

Azineh est un kadhilik situé dans la plaine de Degnizli, à l'Ouest de la ville de ce nom, dont il est éloigné de trois heures de chemin. Ce kadhilik contient quelques villages. Il s'y tient une foire une fois la semaine.

Tchihar-Chenbeh est aussi situé dans la plaine de Degnizli au Nord et Ouest d'Azineh, dont il est éloigné de deux heures de chemin.

Havnâz (1) est un bourg et un kadhilik qui est aussi situé dans la plaine de Degnizli, au pied et au Nord d'une haute montagne toujours couverte de neige. Il a un château assis sur un rocher. C'est un lieu abondant en jardinages et en vignobles, et arrosé de beaucoup de ruisseaux. La plus grande partie de ses habitants sont grecs.

Inaî avec *Echmeh* forment un kadhilik situé à l'Est de Gheuk-Ouïouk. Il s'y tient une fois la semaine une foire.

Rivières.

La rivière de *Kedous* (2) prend sa source de la montagne dite Murad Daghi; elle passe au Sud de Kedous sans entrer dans ce bourg, puis auprès de Koureh, au-dessous de Selenti ou Selendi, ensuite auprès d'Ithaleh et de Magnissa, et va mêler ses eaux à celles de la mer, à Smyrne, vis-à-vis du cap dit Sandjiak Boumi.

La rivière *Menderoz* (*Mendéré*) a sa source à une journée du bourg de Iloumа. Elle arrose la plaine d'Achikli, après avoir passé entre les kadhiliks de Bâflâk et de Tchal; elle passe à Tchihar-Chenbeh, où elle reçoit les eaux de la rivière de la montagne dite Murad Daghi qui vient de Banaz et qui passe à Achikli, et elle va mêler ses eaux à celles de la mer au kadhilik de Balath, qui est du liva d'Aïdïn.

(1) Probablement Khonas. Les deux localités précédentes n'ont pas été vues par les voyageurs.

(2) C'est l'ancien Hermus.

LIVA DE SAROUKHAN.

Ce liva a à l'Est celui de Kutaïeh, au Nord celui de Khodavendikiar, à l'Ouest celui de Soglah et au Sud celui d'Aïdïa. Les kadhiliks et autres principaux endroits qui en dépendent sont : *Magnissa, Thourgoud*, *Ak Hissar*, *Belamout*, *Mermera*, *Ithaleh*, *Fotcha*, *Timourdji*, appelé aussi *Mermerdjik*, ou *Demirdji*.

Magnissa est la capitale de ce liva. Elle a été autrefois la résidence des princes osmanides. C'est une grande ville située à l'extrémité d'une grande plaine et au bas d'une montagne qui est toujours couverte de neige. Elle a un ancien château assis sur un rocher. La rivière de Kedous coule au milieu d'une plaine à deux heures de distance de cette ville. Il y a en cet endroit, sur cette rivière, un pont de bois.

On compte dans la ville de Magnissa plus de dix bains publics, cinq beaux et grands dgiamis ; et des bézestins. Le palais royal, celui des princes et le grand dgiamî, ont été bâtis par Ichak Tchelebi, fils de Saroukhan, qui a fait aussi bâtir le Mevlevi Khaaeh qui est daas la ville. Le dgiamî connu sous le nom de Muradïeh, qui est à deux minarets, un medresseh, un îmaret et un darruzzïafeh, ont été finis l'an 1000 de l'hégire. Outre les dgiamis qu'il y a dans la ville, il y a aussi dix mesdjids ; il y a aussi un vieux khan couvert en plomb, et plusieurs autres khans. La forteresse est au milieu de la ville, au-dessus d'une haute montagne qu'on appelle *Souzen Diraz*. On y voit d'anciens vestiges. L'air est très-bon sur cette montagne. La plus grande partie des jardins et des vignes de Magaissa sont situés au Nord de la ville. Il y a dans les plaines des environs des tulipes qui sont d'une rare beauté, tant par la couleur que par le calice. Les fleuristes en sont très-curieux ; ils y viennent dans le printemps enlever les oignons de celles qui leur paraissent les plus belles. Comme l'air de cette ville est mauvais en été, les habitants vont le passer à la campagne. Magnissa est éloignée de Smyrne de six heures. On s'y rend en passant la montagne de *Saboundji*, à quatre heures de chemin de Menmen qui est à son Ouest au Sud (1), et à la même distance de Nïf, qui est à l'Ouest (2).

Thourgoud est le principal ou premier canton de Magnissa. Il est situé vers l'Est, au bas de la montagne qui a au Nord Palamout et Ak Hissar.

Ak Hissar est une petite ville située à l'Est et Nord de Magaissa,

1 Lisez à l'O.
2 Lisez au S. ou au S.-E.

à deux journées de distance. Elle a un ou deux dgiamis, un mesdjid, deux bains publics et un château ruiné. Le territoire est rempli de vignobles; l'air y est très-malsain en été. Ak Hissar est à l'Est [1] de Kerdous, tirant un peu vers le Nord. Kerdous, Ak Hissar et Palâmout forment un triangle. On passe entre Kerdous et Ak Hissar pour aller de Palâmout à Magnissa.

Palâmout est un kadhilik de quelques villages, qui a Ak Hissar à son Est et Kerdous à son Sud et Ouest. En allant de Palâmont à Magnissa, on voit Ak Hissar à la gauche [2].

Mermera est un bourg proche du chemin qui conduit à la montagne de Bouz Dâg. Il est entre cette montagne qui est à son Sud et Ak Hissar qui est à son Nord, à l'Est de Magnissa.

Ithaleh est un kadhilik qui a à l'Est ceux de Simav et de Timourdji, au Sud ceux d'Aineh Gheul et d'Aïdïn, à l'Ouest celui de Kerdouz, et au Nord-Ouest celui d'Ak-Hissar.

Fotcha est un bourg et un fort sur le bord de la mer, qui a beaucoup de jardins et de vignes, et dans lequel il y a un dgiami, un bain public et un marché. Les habitants sont presque tous chrétiens grecs.

Les eaux minérales chaudes de Sart sont entre Magnissa et la montagne de Bouz Dâg [3], sur le grand chemin, à une journée de Sart entre l'Est et le Sud.

Timourdji ou *Demirdji*, appelé aussi *Mermerdjik*, est un kadhilik auprès de Sandaraghi. Ce kadhilik a dans son district un canton qu'on appelle Kara-Tâsch, qui a Simav à l'Est et Mendaouriah au Nord.

LIVA D'AÏDÏN.

Ce liva est borné au Nord par celui de Saroukhan, à l'Ouest par celui de Soglah, au Sud par celui de Mentecheh, et à l'Est par celui de Kutaïeh. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont : ***Tireh***, qui en est la capitale, ***Baïander***, ***Nazli***, ***Bouzdogan***, ***Erbaz***, ***Ortakchi***, ***Sulthan Hissar***, ***Keuschk***, ***Ghuzel Hissar***, ***Ieni-Chehr d'Aïdïn***, ***Berki***, ***Mermeredjik***, ***Ala-Chehr***, ***Ainèh-gheul***, ***Kelès***, ***Aiasloug*** et ***Sart***.

Tireh est située au pied d'une montagne qui est vis-à-vis de celle

[1] Lisez à l'O.

[2] Ces diverses données sur la situation relative d'Ak-Hissar (Thyatire), de Kerdous et de Palamout sont évidemment contradictoires. Nous ne chercherons pas à les rectifier ici, la position de Palamoût n'ayant pas été déterminée par les voyageurs. L'itinéraire de M. George Keppel place indubitablement Kerdous (le Gheurdiz du voyageur) à l'E. d'Ak-Hissar, sur la route de cette dernière place à Démirdji.

[3] C'est l'ancien Tmolus.

de Kizildjeh Moussa Daghi, laquelle est entre cette ville et Magnissa. Tireh a un dgiami couvert en plomb et des bains publics. C'est une ville de commerce dont les habitants sont riches. Elle a un moussalla de deux cents pas en carré, qui est entouré d'une muraille de pierre. Ce moussalla a quatre portes auxquelles on monte par dix degrés. Il y a au milieu un bassin avec un jet d'eau qui va toujours. La place de ce moussalla est ornée d'un gazon qui est toujours vert et de quelques arbres. Il y a dans cette place, tout le long de la muraille qui est du côté du Sud, cent cyprès.

Baïander est une ville bien peuplée qui a un dgiami, des marchés et des bains publics, située au Nord de Tireh, au bas et au Sud de la montagne de Kizildjeh Moussa Daghi. Elle a Berki à son Est et Aïasloug à son Ouest. Son territoire produit beaucoup de coton. En traversant la montagne de Kizildjeh Moussa on va à Nif, qui est au Sud de Magnissa.

Nazli ou *Nazlu* est un bourg bien peuplé qui abonde en fruits. Il s'y tient toutes les semaines une foire. On compte une journée de Nazli à Degnizli qui est à son Est. Sulthan Hissar est à l'Ouest de Nazli. Les figues de cet endroit sont renommées par leur bonté. Ce bourg s'appelle aussi Kastel. Ses jardins s'étendent à une journée à la ronde. Il est situé entre deux montagnes, dans une plaine au Sud de Tireh.

Sulthan Hissár est le nom d'un vieux château ruiné et celui d'un kadhilik qui a Keuschk à son Ouest et Názli à l'Est, au bas et au Sud de la montagne dite Kesteneh Daghi, au delà de laquelle est *Balïan Boli*. En traversant la montagne on descend à Ghuzel Hissár.

Keuschk est un bourg à la distance de quatre heures de chemin de Ghuzel Hissár. Il y a en cet endroit beaucoup de jardins, et les figues y sont excellentes. Il s'y tient toutes les semaines une foire.

Ghuzel Hissár est une ville fortifiée située à l'Est d'une grande montagne; comme son territoire est sabloneux, il ne produit que peu de grains, mais les figues y sont abondantes. Cette place est éloignée d'Azineh de quatre heures de chemin. Il y a dans cette ville huit djinmis, plusieurs marchés et plusieurs bains publics. Keuschk est à l'Est de Ghuzel Hissar.

Bouzdogan est un bourg à l'Est d'Ortakchi, à l'Ouest d'Erbaz [1], au bas et au Nord de la montagne et au Sud de Keuschk [2], dont il est éloigné de quatre heures de chemin. Ce bourg est entouré de tous côtés de prairies et de rivières.

Erbaz [3] est un kadhilik entre Ieni-Chehr et Bouzdogan, un

1 Lisez au S.

2 Lisez vers le S.-E.

3 C'est l'Arpas des voyageurs, sur le site de l'ancienne *Harpasa*.

peu éloigné de la montagne. Il y a dans son district quelques villages.

Ortakchi est à l'Ouest de Bouzdogan ; c'est un kadhilik qui compte quelques villages situés au bas de la montagne.

Ieni-Chehr d'Aïdïn est une ville qui a un dgiamî, un bain public et un marché, vis-à-vis de la montagne de Tireh. Il y a au Sud une autre montagne qui s'étend d'Est en Ouest. La ville est située au bas et au Nord de cette montagne. Il y a auprès de cette ville un endroit qu'on appelle la passe de Ieni-Chehr, que l'on traverse pour aller dans le Hamid; c'est un passage dangereux. Le vulgaire prétend que c'est le détroit de Tchalenderi ou Djialenderi.

Berki [1] est une ville située au Nord et Est de Tireh, et au Sud de la montagne connue sous le nom de Bouz-Dâg. Le pays qui est à son Sud est un pays ouvert. Tireh est à son Ouest et Sud, et Mermeredjik, qui en est proche, à son Est, au Sud de la même montagne. Berki a un dgiamî, un bain public et un marché. Le territoire est particulièrement abondant en grenades excellentes; on exporte de ces grenades. Plusieurs personnages illustres ont pris naissance dans cette ville, entre autres Khodjah Athaï Effendi, Muhammed Effendi, surnommé Berkili, et Khodjah Zadeh. Il y a à Berki beaucoup de rivières ou ruisseaux qui font tourner des moulins; l'air y est très-bon et les eaux très-belles. La montagne de Berki, qui porte le nom de *Bouz-Dâg* ; est le ïaïlak des habitants de Magnissa, de Tireh, d'Ak-Hissar et de ceux de Mermeredjik.

Mermeredjik est un kadhilik situé au Sud de la montagne de Bouz-Dâg, proche et à l'Est de Berki; il a Balïan-boly d'Aïdïn au Sud. Ce kadhilik a dans son district quelques villages.

Alâ-Chehr d'Aïdïn est une grande ville fortifiée et entourée de murailles [2].

Aïnèh-Gheul d'Aïdïn est peu éloignée de Sart vers le Sud [3]; elle a Mermeredjik à l'Ouest, à l'Est Ala-Chehr [4], et au Nord Ithajeh. C'est un bourg bien peuplé situé dans une plaine; il a au Nord un petit lac.

Kelès est un bourg dont les jardins sont remplis de grenadiers, de pommiers, de beaux cyprès et de peupliers, et dont les prairies sont couvertes de trèfles. Ce bourg est à l'Est de Balïan-boli [5] et au Sud de Mermeredjik.

Aïdsloug, ou Ephèse, est une grande ville ruinée, remplie d'an-

1 Le Birghèh des voyageurs.
2 C'est l'ancienne *Philadelphia*.
3 Lisez vers le S.-E.
4 Lisez au N.-O.
5 Lisez au N.-N.-E.

ciens monuments et de restes de grands édifices. Il y a dans cette ville une espèce de marché dont les boutiques sont taillées dans le roc; on passe l'eau pour y aller et on y entre par une espèce de porte. Plusieurs personnes vont voir cet endroit.

Sart était autrefois une grande ville. On y voit encore les vestiges de ses murailles. Elle est située sur le chemin de ceux qui vont au ïaïlak de la montagne de Bouz Dâg. Sart est à l'Est et Sud de Magnissa [1] et à l'Ouest et Nord de cette montagne. Elle est éloignée de Magnissa d'une journée de chemin. Il passe à Sart une petite rivière. En traversant la montagne on descend à Berki.

Montagnes.

La montagne de *Berki*, qui porte aussi le nom de *Bouz Dâg*, est entre Magnissa et Tireh. Les princes osmanides qui résidaient à Magnissa allaient passer deux ou trois mois de l'été sur cette montagne.

La montagne *Kessaneh* est au Sud de Tireh; c'est un kadhilik dans lequel il y a des dgiamis, des mesdgids, des bains publics et des marchés. Les habitants de Tireh y vont passer les chaleurs de l'été.

LIVA DE MENTECHEH.

Ce liva est borné au Nord par celui d'Aïdin, à l'Ouest et au Sud par la mer Méditerranée, à l'Est par Satalie et par une partie du liva de Kutaïeh. Les kadhiliks qui en dépendent sont *Moglah*, qui en est la capitale, *Mentecheh*, *Thavas*, etc.

Moglah est une ville renommée située au Sud de Kouch Adassi ou île des Oiseaux [2], et à quatre journées de distance.

Mentecheh ou Mentechâ, qui donne son nom au liva, est à l'Est [3] et à deux journées de Degnizli. On passe par la montagne de Kedelik pour y aller.

Thavâs est le nom d'une forteresse et d'un kadhilik à une journée de Mentecheh. Il s'y tient une foire toutes les semaines.

LIVA DE TEKIÈH.

Ce liva est borné au Nord par celui de Hamid, à l'Ouest par celui de Mentecheh, au Sud par la Méditerranée et à l'Est par le liva d'Alanïeh. Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont : *Antalïah* ou

[1] Lisez à l'E.
[2] Cette île est dans la baie de Scala Nova.
[3] Il faut évidemment lire à l'O.

Satalie, *Keupri-Bazar*, *Estenar*, *Kizil Kaïa*, *Igder* et *Fenekeh*.

ANTHALÏAH ou SATALIE, qui est la capitale de ce liva, est une ville dont le château a été bâti par Dhahak Marí. Il y a toujours dans ce château quatre cents janissaires en garnison. Satalie est située au bord de la mer, sur une élévation formant une espèce de digue. Ses environs sont des plaines remplies de buissons. On a construit ou bâti sur la rivière qui passe dans la ville, des arcades pour former les rues. Le marché est hors des murailles de la ville, du côté du Nord. Le château a deux portes du côté de la mer, et une du côté de la campagne. Il y a dans la ville plusieurs dgiamis et plusieurs bains publics. Les jardins abondent en citrons, en oranges et en toutes sortes d'autres fruits; il y a aussi beaucoup de dattiers. Il y a dans la forteresse deux dgiamis et deux bains publics. Les jardins sont à l'Est de la ville, qui a au Nord une montagne au bas de laquelle passe une rivière qu'on appelle *Douden*. Cette rivière sort du lac d'Egherder; après s'être perdue sous terre, elle reparaît auprès des jardins de Satalie, les arrose, passe dans la ville et va se jeter dans la mer, auprès de Keupri-Bazar.

Keupri-Bazar est une ville située à l'Est de Satalie. On tire des environs de cette ville beaucoup de sesame et d'acier. On compte onze journées de Keupri-Bazar à Brousse. A l'Ouest de cette ville est le cap connu sous le nom de Cherden; il avance dans la mer l'espace de deux journées [1]. Comme ce cap est presque inhabité, il sert de refuge aux corsaires qui y abordent continuellement. Il conviendrait pour la sûreté du pays d'y faire construire un fort. Le jus de citron de Keupri Bazar est fort estimé.

Estenár est un canton de Satalie et le ïaïlak de ses habitants; c'est là qu'ils vont passer les chaleurs de l'été, n'y ayant que le dizdar et quelques chrétiens qui restent dans la ville. Cet endroit est comme un bourg : ceux de Satalie y ont leurs maisons et leurs boutiques. Il est situé au Nord de Satalie, dans une plaine élevée. La plupart des arbres sont des noisetiers. Il y a des dgiamis et des bains publics. Estenár est le soubachilik ou résidence du soubachi de ce liva. Il y passe une grande rivière [2].

Kizil Kaïa est un kadhilik qui contient dix villages. Il est situé

[1] Il s'agit du cap Chelidân, vis-à-vis des îles *Khelidoniæ*. C'est la pointe S.-E. de la Lycie. Il est non pas à l'O., mais au S. de Keupri-Bazar et de Sataliéh.

[2] Les relations des voyageurs nous ont fait connaître deux endroits du nom d'*Estenaz* (et non Estenar), l'un vers l'O. de Sataliéh sur la route de Dégnizli, l'autre au N. sur la route d'Isbarta. C'est à ce dernier que paraît se rapporter la notice de Hadji-Khalfa. D'après sa dérivation grecque, ce nom, du reste, désigne un lieu où il y a une passe, un défilé, ce qui convient bien aux deux Estenaz qui nous sont connus.

entre Satalie et Aglasoun. Il s'y tient une foire toutes les semaines. Le kadhi loge sous un tchardak.

Ighder est un kadhilik à une journée de Satalie et à son Ouest (1), près de la mer. Il y a de hautes montagnes qui sont d'un difficile accès, et généralement tout le pays est pierreux. Les habitants d'Ighder, dans la crainte des corsaires, vont passer l'été dans les villages qui sont au haut de la montagne, et l'hiver dans ceux qui sont en bas. Ces montagnes produisent beaucoup de carûbes; le raisin y est très-bon et les figues excellentes. Le pays produit peu de blé. Le commerce des habitants, dont la plupart sont tisserands, consiste en bois de charpente.

Fenekeh (2) est un château situé sur les limites du liva de Hamid.

Rivières.

Ak-sou, ou rivière Blanche, coule entre Satalie, Kara Hissar et Tekeh, et va se jeter dans la mer. Il y a une branche ou un bras de cette rivière qui coule entre Kara Hissar et Ghermighi, et se jette dans la mer à ce dernier endroit.

LIVA DE HAMID.

Ce liva est borné à l'Est par le territoire de Beï-Chehr, au Nord par celui d'Ak Chehr, à l'Ouest par le liva de Kutaïeh et au Sud par Satalie. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont: *Espartah*, *Ielvadj*, *Bavlo*, *Agros*, *Borlah*, *Adssi Kara Agadj*, *Sogni*, *Ekerder*, *Aglasoun* et *Ketchi Bourlo*.

Espartah est une grande ville sans château, dont le territoire abonde en fruits; il s'y tient des foires. L'air y est bon, et le froid rigoureux en hiver. Il y a dans Espartah des marchés, des dgiamis et des bains publics. Le territoire est arrosé de plusieurs ruisseaux. Espartah a à son Sud Aglasoun, du côté duquel il y a une grande montagne d'où sort une rivière, laquelle, après avoir arrosé les jardins et les terres cultivées d'Espartah, passe dans la ville. Les environs produisent en abondance du raisin et des noisettes. Les plus beaux bogassis se font à Espartah, où il y a de bonnes manufactures de teintures.

Ielvadj (3) est un bourg situé à l'Est du lac d'Ekerder. L'eau et l'air y sont bons. Le pays abonde en poires, pommes et cerises, et ces fruits y sont excellents. Le territoire est arrosé de beaucoup de ruisseaux.

1 Lisez au Sud.

2 Phineka des voyageurs.

3 C'est la Ialobatch de nos récents voyageurs, près de laquelle M. Arundell a retrouvé les ruines d'*Antiochia Pisidiæ*.

Bâvlo est le nom d'une montagne auprès du lac d'Ekerder. Cette montagne abonde en raisins et en mûres blanches dont on fait une espèce de vin cuit qui est fort estimé.

Agros ou *Agrach* est situé dans une plaine. Les habitants sont tous artisans ou marchands.

Borlah est situé entre deux montagnes auprès du lac Ekerder, et à son Est [1]; les vignes y sont belles et le raisin excellent.

Aâssi Kara Agadj est un bourg et kadhilik à l'Ouest et à une lieue d'Espartah [2]. Les habitants sont Turcs et enclins à la révolte. Degnizli est au Nord de ce bourg et à une journée de distance. On y va en passant les montagnes de Kazik. Tagni, qui est à son Sud, est aussi à une journée de distance.

Ouchâr ou *Akchâr* est un bourg et un kadhilik au Nord et à une journée d'Espartah et à une heure et demie du chemin du lac Ekerder, situé dans une plaine. Le territoire est rempli de vignes et de jardins et arrosé par des ruisseaux. Ce bourg a plusieurs marchés, un dgiami et un bain public; il s'y tient une foire un jour de la semaine. Ce kadhilik a dans son district treize villages, parmi lesquels il y en a qui sont aussi gros que des bourgs. Les habitants d'Ouchar sont presque tous tisserands, et ils font des bogassis; ils ont des manufactures de teintures. L'air y est mauvais [3].

Ekerder est une petite forteresse ou place forte située sur le lac du même nom dans lequel elle avance, de sorte qu'elle est presque tout entourée des eaux de ce lac. Cette forteresse a plusieurs beaux marchés, dgiamis et bains publics.

Il y a dans cette place le tombeau de Nakhch Bendy et ceux de quelques autres cheikhs, sur lesquels on a bâti un dgiami et un îmaret. Il y a aussi dans cette ville un collége. Elle est à trois journées de Kutaïch. Il y a vis-à-vis, dans le lac, une petite île qui n'est pas habitée, mais qui est cultivée; elle est remplie de vignes et de jardins. Il y en a une autre qui est au Nord de la première, dans laquelle il y a deux cents maisons, et dont les habitants sont en partie musulmans et en partie chrétiens. Les hommes sont mariniers et les femmes s'occupent à faire de la toile. Le tombeau de Cheikh Muslih-eddîn est dans cette ville. Il y a auprès de la ville un château situé sur la montagne dite

[1] Lisez : sur le bord occidental.

[2] Il y a erreur dans l'enoncé du texte; il faut très-probablement lire « à une journée d'Isbartah. » Hadji-Khalfa nous apprend plus loin que Aassi-Kara-Aghadj est sur les bords du lac de Bourdour : Degnizli est du reste à trente-cinq lieues au moins, c'est-à-dire à quatre ou cinq journées à l'*Ouest* d'Isbartah. Tagni nous est inconnu.

[3] Ce bourg n'a pas été visité par les voyageurs.

Sivry Naz [1], qui fut conquis par Sidy Battal Gazy. La hauteur de cette montagne est de six heures de chemin. Le pays ne produit point de grain, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre; le pays est montagneux, couvert de grands arbres et rempli de belles sources. Il y a une haute montagne connue sous le nom de *Vabessa Feros*, qui a vingt-quatre heures de chemin de hauteur, et sur le sommet de laquelle il y a, dans les plus grandes chaleurs de l'été, dix à quinze coudées de neige. Il croît en été sur cette montagne des fleurs très-rares. Il y a vers son milieu un lac d'eau douce qui a dix milles de longueur et cinq de largeur. Les environs de ce lac sont en été ornés de belles prairies, et l'air y est charmant; il n'y a en tout temps au-dessus de ce lac que de la neige. A six heures d'Ekerder, il y a un lac d'eau douce dans lequel il y a une sorte de poisson qu'on appelle poisson doux. Ces poissons pèsent cinq à six oques chacun. On ne pêche ce poisson qu'entre Pâques et la Pentecôte. La longueur du lac est de soixante milles et sa largeur de quarante. On recueille à Ekerder trente-six sortes de raisins.

Aglasoun est un bourg et kadhilik au Sud d'Espartah, situé sur une hauteur et au pied de la montagne. Les vignes et les jardins sont arrosés par plusieurs ruisseaux. Il y a dans ce bourg plusieurs fontaines, un dgiamî, un marché, un bain public et des teintureries.

Ketchi Borlo est un petit bourg et kadhilik situé au Nord d'Espartah [2] et au Sud d'Oulou Borlo [3], dont il est éloigné d'une demi-journée de chemin, dans une plaine vis-à-vis la montagne dite *Seughut Daghi*. Les habitants s'occupent à faire des bogassis.

Havîran est le nom d'une forteresse qui a trente-six villages dans son district, situé au Nord du lac d'Ekerder; ce district a Ielvadj à l'Est, le liva de Kutaïeh au Nord, et vers le Sud Ouchar et Nazli. L'air y est mauvais [4].

Lacs.

Le lac d'*Ekerder* est situé au milieu de ce liva; l'eau en est très-douce. Sa longueur du Sud au Nord est de quatre journées et demie, et sa largeur de trois. Sa plus grande profondeur est de dix coudées. Il y a dans ce lac deux îles, une grande et une petite : celle-ci s'appelle *Dgian Adassi*, et l'autre, *Nis Adassi*. On pêche dans ce lac, dans le

1 Cette dénomination pourrait appuyer le sentiment de ceux qui ont cru retrouver dans Egherdir le site de l'ancienne Séleucie, surnommée *Sidera*.

2 Lisez au N.-O.

3 Lisez à l'O.-S.-O.

4 Le bourg de Haviran n'a pas été vu par les voyageurs; mais nous savions que la partie septentrionale du lac d'Egherdir porte en effet dans le pays le nom particulier de lac de Haviran, ou Hoïrân.

printemps jusqu'à l'été, de cinq sortes de poissons, et on recueille sur ses bords des cailloux blancs, parmi lesquels il s'en trouve sur lesquels est écrit naturellement le nom de Dieu, *Allah*. L'issue de ce lac coule l'espace de deux journées, après quoi elle se cache sous terre plusieurs fois; à la fin elle se perd dans un gouffre, à un endroit qu'on appelle Douden, qui est à une journée de Satalie, et elle ne reparaît qu'auprès de cette ville, à la porte de la douane [1].

Bourdour est un lac comme celui d'Ekerder. Aâssi Kara Agadg et Gheul Hissar sont situés sur ses bords. Gheul Hissar a été détruit parce qu'il était devenu le refuge des brigands.

LIVA DE KARA HISSAR SAHIB.

Ce liva est borné à l'Est et au Nord par le territoire d'Akchehr, à l'Ouest, par le liva de Kutaïeh et au Sud par celui de Hamid. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont : *Bartchenlu*, *Boulavadîn*, *Tchaï*, *Tchoulabad*, *Sendgianlu*, *Chuhoud*, *Sandouklu*, *Karamak* et *Oïnach*.

Karah hissar sahib est la ville capitale de ce liva et la résidence du Sandgiak-Bey. Ghedik Ahmed Pacha y a fait bâtir un bain public, un tekieh et quelques colléges. La ville de Kutaïeh, qui est à l'Ouest de cette ville, en est à deux journées.

LIVA DE SULTHAN EUGHY.

Ce liva est borné à l'Est et au Sud par celui de Kara Hissar Sahib, à l'Ouest et Nord par celui de Khoudavendikiar. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont : *Eski-Chehr*, *Sidi-Gazi*, *Sughud*, *Lefkeh*, *Iïn-Eughi*, *Biledgik* et *Kodjah-Chehr*.

Eski-Chehr est un bourg et kadhilik situé dans une grande plaine; il a un petit marché, des khans, des bains publics, des jardins et des vignes. On y visite les tombeaux d'Edebaly et de Chehab Scherverdi. Ce bourg a à l'Est celui de Sidi Gazi, au Nord Keuïnek, à l'Ouest Sughud, et à l'Ouest et Sud Iïn Eughi [2].

Sidi-Gazi est un bourg bien peuplé situé sur le grand chemin entre Eski Chehr, Bardaklu et Ieni- Khan. Il y a dans ce bourg un beau et

[1] Il se peut que la rivière par laquelle les eaux du lac d'Egherdir s'écoulent au Sud aille se perdre dans un gouffre (*Doudén*); mais Hadji-Khalfa commet une grande confusion en donnant cette perte de la rivière d'Egherdir pour le Doudén que l'on rencontre en effet à une journée au Nord de Satalièh. Ce phénomène de pertes de rivières, pertes désignées par l'appellation commune de *doudèn*, paraît du reste assez fréquent dans cette région de l'Asie-Mineure.

[2] Toutes ces directions sont fort inéxactes.

grand khan nouvellement bâti, et sur une élévation près du bourg le tombeau de Sidy Battal Gazy, où il y a un grand tekieh, dont le dgiamî, les chambres, le collége et l'endroit où l'on reçoit et où l'on donne à manger aux passants, sont couverts de plomb et bâtis de pierres de taille. Le bain et le dgiami sont de Sulthan Soliman. Les derviches de ce tekieh sont Abdals Bektachis. Il a été bâti par les fils de Mikhal, et le tombeau de Sidy Battal Gazy par la mère de Sulthan Ala-Eddîn le Seldjoukide. Il y a dans ce bourg des sources d'eaux chaudes minérales sur lesquelles on a fait bâtir deux bains à voûtes, un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Il y a encore dans le territoire de ce bourg, du côté des vignobles d'Eski-Chehr, une autre source d'eau chaude minérale sur laquelle on ramasse une huile qui y vient.

Sughud est un bourg situé sur le grand chemin, à une journée de Lefkeh, qui est à son Ouest, et à autant d'Eski-Chehr, qui est à son Est, proche d'Akbeïk, qui est à son Sud [1]. Le tombeau d'Ortogrul, père de Sulthan Osman, est à deux milles de distance de ce bourg, sur le grand chemin, et à la gauche en allant à Lefkeh. On a bâti sur ce tombeau un petit dôme. Il y a dans ce bourg plusieurs khans, dgiamis et bains publics. On y fait confire du raisin dans du vinaigre et de la moutarde fort estimée.

Lefkeh est un lieu situé à l'Ouest de Sughud, dont il est éloigné d'une journée, et autant d'Isnik, à l'Est duquel il est. Il y a à cet endroit un khan pour les voyageurs, et un dgiamî qui a été bâti par Iskender Pacha.

Iïn Eughi est un kadhilik situé au-dessus d'une plaine à la ceinture d'une haute montagne, dans laquelle on voit beaucoup de grottes ou antres. Une de ces grottes est habitée. Il y a sur cette montagne un château dans lequel sont une douzaine de soldats en garnison. Les chemins, pour aller sur cette montagne, sont si difficiles, qu'un homme à pied a mille peines à y monter. Cet endroit est à l'Est d'Ak Biïk-Baba, et au Sud et Ouest d'Eski-Chehr [2].

Biledgik est un bourg et kadhilik très-peuplé, situé entre Brousse, Ieni-Chehr, Lefkeh, Isnik, Ilak-abad et Kemlik. Isnik est à son Nord, et Kemlik à son Sud. Il y a dans ce bourg quelques manufactures où l'on fabrique des coussins et autres meubles de velours, comme ceux qu'on fait à Brousse, mais ils ne sont pas si beaux.

Karadjeh-Chehr est un beau bourg dont l'air est bon, situé au Nord de Kutaïeh, auprès d'une plaine proche Iïn Eughi, à la distance de quatre heures de chemin. La rivière de Poursak passe tout

[1] Même remarque.
[2] Lisez au N.-O.

auprès de ce bourg, qui a un ancien château que Sulthan Osman Ier du nom conquit sous les ordres de Sulthan Ala-Eddïn le Seldjoukide.

LIVA D'ANKARAH.

Ce liva est borné au Sud par Ak Seraï, à l'Est par Kir-Chehr, au Nord par Tchouroum et Thoussïah, et à l'Ouest par Eski-Chehr. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont *Ankarah*, qui porte aujourd'hui le nom d'*Engouri*, *Mourtaza Abad*, *Aïach*, *Ierkeuï*, *Gheurel*, *Iaban Abad*, *Badji*, *Chourïâ*, *Tchibouk Abad*, *Tchoukourdjik*, *Iourekian d'Ankarah*, *Haïmâneh* et *Thourgoud-Ilÿ*.

Anghouri, Enghouri, ou Angoura, est la capitale de ce liva et le siége d'un moulah à 500 aspres. Ce poste se donne quelquefois pour arpalik à des kadhi-lechkiers déposés. Cette ville a deux forteresses, un bezestin, des marchés, des dgiamis et des bains publics. Il y passe une petite rivière. Les environs sont ornés de jardins. La plus grande partie de ses habitants sont Turcomans; leur plus grand commerce consiste en poil de chèvre et en camelots, qui y sont plus beaux qu'ailleurs. La forteresse intérieure est très-forte, mais l'extérieure ne l'est pas tant : la première est sur une élévation, et la seconde sur un terrain uni. Toute la ville est entourée de murailles. Haroun, Mémoun, et autres khalifes, ont attaqué plusieurs fois cette ville, qui a été bâtie par l'empereur Conostanos. Elle est à cinq journées de Kasthamouny. Angoura fut prise l'an 761 de l'hégire par Sulthan Murad, fils de Sulthan Orkhan. Il y a auprès de cette ville les jardins de Kayach, qui sont très-agréables par la beauté des eaux et de la verdure. Il y a au-dessus d'Angoura un tekïeh d'Abdals ou dervichs bâti par Hussein Gazy, où il y a un ruisseau qu'on appelle l'eau ou source de Kayach Hadji Baïram, qui est le fondateur de l'ordre des Dervichs connu sous le nom de Baïramich.

Lorsque Haroun Rechid vint à Angoura, il fit enlever de la porte de la ville une inscription grecque qu'il fit transporter à Bagdad, et dont le sens était : « Au nom de Dieu, ô homme, que le temps du pouvoir te soit cher; ne le laisse pas passer inutilement; sers-toi pour la réussite de tes affaires de ceux qui sont capables de les terminer. Prends garde que la grande joie ne soit suivie de deuil, mais ne t'afflige pas de la tristesse à venir, et ne suis pas l'exemple des orgueilleux en amassant des richesses ». Il y a à l'Est d'Angoura, en deçà de la rivière dite Kizil-Irmak, une église ruinée auprès de laquelle il y a un puits sans eau, qu'on appelle le puits des Fous. On y conduit les fous avec leur suaire, on les fait regarder dans ce puits; ces fous, ou

meurent sur le champ, ou guérissent en regardant dans ce puits, auprès duquel il y a un cimetière qu'on appelle le cimetière des Fous, parce qu'on y enterre ceux qui meurent en regardant dans le puits. Ceux qui se portent bien n'ont rien à craindre d'y regarder; ils sentent seulement en y regardant une odeur de soufre.

Mourtaza Abâd est un kadhilik qui confine aux villages du canton de Kassabah, qui est un canton d'Angoura. C'est un kadhilik qui contient plusieurs villages situés dans une plaine. Les habitants s'occupent à filer du poil de chèvre.

Aïdch est un bourg bien peuplé, situé à l'Ouest d'Angoura, et sur le grand chemin. Il a Beï-Bazari à l'Ouest, Ier-keuï au Sud, et Gheurel au Nord. Ces trois endroits, et Aïach, sont près l'un de l'autre, et sont de la dépendance de ce dernier endroit, auprès duquel, du côté de Beï-Bazari, il y a un bain d'eau chaude minérale qui est très-salutaire aux malades.

Ier-keuï est un bourg à la droite d'Aïâch [1].

Gheurel est un bourg situé au Nord d'Aïâch, près d'une rivière qu'on appelle Kermi ou Kermïr, au bord de laquelle on sème du riz. Cette rivière passe auprès de Beï-Bazari, coule vers le Sud, et se décharge dans la rivière de Sakarïah, au-dessus de Ghiveh.

Iâbân Abâd est un bourg et kadhilik situé au Sud d'Aïâch, et au Nord de Chourïa. Il est situé entre des montagnes.

Bâdji est un kadhilik qui comprend quelques villages, et qui confine au territoire d'Aïâch.

Chourïâ est un kadhilik sans bourg, situé auprès de Gherdeh, et au Nord d'Aïâch. Il y a dans ce kadhilik plusieurs sources d'eaux chaudes minérales. C'est un pays situé dans des montagnes couvertes de sapins. L'air y est très-bon. On y va passer les chaleurs de l'été.

Tchïbouk Abâd est un bourg et kadhilik à l'Est et Nord d'Angoura, et qui a Tchoukourtchik à son Ouest.

Tchoukourtchik est un kadhilik sans bourg, à une journée d'Angoura. La montagne dite Elma Dâg, qui est une haute montagne couverte de sapins, de platanes et d'autres sortes d'arbres, et dont les eaux sont excellentes, est le ïaïlak des habitants de ce kadhilik.

Ieureghiân ou ***Iourekian d'Angoura*** est un kadhilik où les kadhis n'ont point de demeure fixe. Ils vont de village en village exercer leurs fonctions.

Hâïmâneh est un pays qui contient plusieurs villages bien peuplés, et qui est un apanage impérial. Il est situé au pied de la montagne Elma Daghi. Il a Tchoukourtchik au Nord. Les habitants de ce pays

[1] Il n'a pas été vu par les voyageurs, non plus que les deux suivants.

aiment les étrangers et les reçoivent bien. Il y a des eaux minérales : ceux qui sont affligés de certaines maladies guérissent en se mettant dans la vase de ces eaux. La principale occupation des habitants du pays consiste à nourrir des chameaux et des chevaux. On y trouve les meilleurs chevaux.

Thourgoud Ily est un pays pareil au Häïmâneh. Les habitants sont aussi très-hospitaliers, et ce serait parmi eux une honte bien grande que de recevoir quelque chose des étrangers. Ils s'occupent, de même que les habitants du Häïmâneh, à nourrir des chameaux et des chevaux qui y sont fort beaux. Tout le territoire d'Angoura produit toutes sortes de fruits; il s'y trouve trente-six sortes de poires, dont deux principales portent les noms de poires d'Abassi et de poires de Bey; elles sont rondes et se mangent en hiver. Il y a aussi plusieurs sortes de pommes et de raisins, et une sorte de prunes qu'on abat de l'arbre à la fin d'octobre, et qui ne parvient à une parfaite maturité que vers la Pentecôte de l'année suivante. Ces prunes sont d'un goût exquis. Il y a aussi dans le territoire d'Angoura des cormes.

Rivières.

La rivière de *Tchibouk Abad* vient du côté occidental d'Angoura et arrose ses campagnes.

La rivière dite *Indjeh-souï* a sa source dans la montagne dite *Elma Daghi*, auprès du tekieh de Iâkoub l'Abdal.

LIVA DE KIANKARI.

La montagne de Kous Daghi partage ce liva en deux; mais la plus grande partie de ses bourgs et villages sont situés du côté septentrional de cette montagne, entre laquelle et entre les montagnes d'Ekas et de Boudenar ce liva est enclavé. Il est borné à l'Est par le liva de Tchouroum, qui est du gouvernement de Sivas; au Sud, par le liva d'Angoura; à l'Ouest, par celui de Boli, et au Nord par celui de Kasthamouni. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent, sont *Kiankari, Thoussïeh, Kodj Hissâr, Kalâhdjik, Tcherkesch, Bogaz, Kourchounlu, Tokhat, Milan, Boudgiorva, Kargou, Eukeuz, Kari Bazari, Karadjeh-Viran* et *Kalâhdjik-Keskïn*.

Kiankari est la ville capitale de ce liva. Elle est bien peuplée; elle a un château. Elle est située au pied et au Sud de la montagne dite Kous Daghi. Elle a deux dgiamis, deux bains publics, des marchés et des khans; et vis-à-vis le château, sur une petite hauteur, est un palais impérial qui sert aujourd'hui de demeure aux gouverneurs.

La plus grande partie des maisons de cette ville sont bâties de bois de sapin et de platane, et les toits sont couverts de tuiles. Le château est fort et ancien; il est tout proche du bourg, assis au haut d'un rocher. Un cheval chargé ne peut y monter du bourg qu'avec mille peines. Il y a dans ce château plusieurs maisons et un dgiamî. La garnison est commandée par un dizdar ou châtelain. Ceux du château prennent leur eau d'un puits ou citerne creusée dans le roc, et dont l'eau se trouve au niveau du bourg; de sorte que, s'ils étaient assiégés, ils ne seraient pas exposés à manquer d'eau. On descend dans cette citerne par le moyen des degrés qu'on a pratiqués dans le roc. L'eau y passe par un canal qu'on a fait, et est conduite dans un bassin qui est au milieu de la citerne. L'eau y arrive de la grosseur du corps de plusieurs hommes; elle forme une rivière qui traverse le bassin, et continue à couler par le même canal sous terre l'espace d'un ou deux milles. Les habitants prétendent que cette eau est un bras de la rivière qui passe au-dessous du bourg. Dans les chaleurs de l'été, les grands et les personnes de distinction descendent dans cette citerne avec des flambeaux pour s'y récréer et y prendre des repas. Kiánkarì est entre les rivières dites Kara-sou et Hadgy-sou, lesquelles, après s'être mêlées ensemble deux milles au-dessous du bourg, vont se jeter dans le Kizil-Irmak; et comme la rivière de Hadgy-sou passe par des salines à trois heures de distance à l'Est du bourg, et que l'eau en est salée et amère, on lui a donné le nom de *Hadgy-sou*, c'est-à-dire Eau amère. On compte de Kiankarl à Angoura, qui est à son Sud [1], trois journées; à Tcherkesch, qui est à son Ouest, deux; et à Sinob, qui est à son Nord, six.

Thoussïèh est un gros bourg situé au Nord de la montagne dite Kous-daghi et de Kiankari, dont il est distant d'une journée, dans un grand vallon. Les maisons sont bâties sur les deux pentes, mais les marchés, les kans et quelques bains sont situés au milieu de cette vallée et à l'endroit le plus uni. On compte dans ce bourg neuf bains publics, cinq ou six khans, plusieurs dgiamis et plusieurs mesdgids. L'an 1070 de l'hégire, Chamy-Zadèh-Mehemmed-Effendi, reis-effendi de l'empire, a fait bâtir dans ce bourg un superbe khan avec un bain et un dgiamî qu'il y a joint. Cet édifice ressemble à une forteresse. Il y a sur un endroit élevé de ce bourg, du côté de la montagne, une petite forteresse de terre qui est aujourd'hui entièrement ruinée. Ce fort fut bâti par quelques habitants de Thoussïèh du temps des Dgelalis. Il y a au Sud de ce bourg une plaine qui s'étend depuis la rivière de Dourek jusqu'au pied de la montagne de Kous; c'est un endroit

[1] Lisez au S.-O.

rempli de vignes et de jardins qui ont beaucoup de fruits, et où les eaux sont abondantes.

Kodj-Hissar est un bourg à l'Ouest de Thoussïèh, dont il est éloigné de quatre heures, et de six de Kiankari qui reste à son Est et Sud. Il y a dans ce bourg des bains publics, des marchés, des dgiamis et des mesdgids. Il y a tout auprès de ce bourg un dgiamî et un mahkianèh en planches. Il s'y tient tous les vendredis une grande foire, où le kadhi se rend. Il y a aussi tout auprès du bourg un fort en terre. Les jardins sont entre le bourg et ce fort; les fruits y sont abondants. La rivière de Dourek passe auprès du bourg, entre le grand chemin et le bas de la montagne dite Gheuk-Daghi.

Kalahdjik est un bourg qui a un bon fort, situé au coin d'une montagne qui est au Sud de celle dite Gheuk-Daghi, au bas d'un rocher; le fort est sur ce rocher, il a garnison. Il y a dans le bourg deux bains publics, trois dgiamis, et les eaux qui coulent de la montagne sont excellentes. Ce bourg est bien peuplé, les maisons y sont presque toutes de bois de platane; les fruits y abondent, surtout les abricots.

Tcherkesch est un bourg situé dans une grande plaine. Sulthan Murad, quatrième du nom, y a fait bâtir un dgiamî, un khan et un bain public. Ce bourg a un petit château de pierre qui est peu élevé, et dans lequel il y a plusieurs maisons et plusieurs fontaines. Il passe devant le bourg un ruisseau ou petite rivière qui coule du côté de l'Ouest. Il y a au milieu de la plaine où est situé ce bourg une petite colline couverte de sapins et de platanes qui font un effet merveilleux.

Bozoglou, au bas de cette colline, est un gros village à deux journées de Tcherkesch.

Bogaz est un kadhilik situé entre Boli et Tcherkesch. Il contient dix-sept villages situés sur des collines et dans des vallons. Le grand chemin traverse ce kadhilik.

Kourchounlu est un kadhilik qui a celui de Milân au Nord. Il contient trente-cinq villages. Les kadhis de ce kadhilik font leur résidence à *Kupurlu*, qui est un gros village. La rivière de *Dourès* passe au milieu de ce kadhilik.

Tokhat est un bourg situé au Nord de Kiankary dans la montagne de Kous-Daghi, sur un lieu élevé; mais le côté du Nord est uni. Ce bourg est entouré de vignes et de jardins; il a un petit château de terre dans lequel il y a un dgiami, et au-dessus il y a un endroit qui s'appelle Baïraklu-Bazari, où il se tient tous les ans une foire. Cet endroit est charmant par la beauté et la fraîcheur de ses eaux. Les principales marchandises qui se vendent à cette foire sont des toiles de coton pour doublures d'habits.

Milân est un kadhilik de quelques villages situé dans un vallon

pierreux qui a beaucoup de vignes et de jardins qui abondent en pommes. Le Mahkemeh de ce kadhilik est au village de Dolab. La rivière de Milân passe devant ce village et coule vers l'Est.

Boudgiorva est un kadhilik qui contient quelques villages situés entre Kodj-hissâr et Karadgeh-Viran. Quelques-uns de ces villages sont situés au pied de la montagne dite Elkas-Daghi. La rivière de Dourès partage ce kadhilik en deux parties.

Kârgou est un bourg situé entre des montagnes dans un lieu uni; il est entouré de vignes. Il y a dans ce bourg un dgiami et un bain public. Le pays produit de bons coings et abonde en raisin. La rivière de Dourès passe au Sud de ce bourg et va se jeter dans le Kizil-Irmak auprès du village de Hadji-Hamzeh.

Eukeuz est un kadhilik qui comprend quelques villages situés aux deux côtés de la rivière de Dourès, à l'Est de Thoussïèh et à l'Ouest de Kargou, dont il est proche.

Kari-Bazari est un kadhilik qui comprend quelques villages, situé à l'extrémité occidentale de la montagne dite Kous-Daghi, dans une plaine au Sud de Bogaz. Il s'y tient les vendredis une foire. Il y a au milieu de ce kadhilik un dgiami. La rivière de Dourès y prend sa source. Châban-Euzi et Kouri-Bazari sont situés à l'Est de ce kadhilik : le premier en tirant du côté du Sud, et le second en tirant du côté du Nord.

Châban-Euzi est un kadhilik auprès de Kalâhdjik, et qui a Kouri-Bazari à son Sud.

Kôuri-Bazari est un kadhilik situé devant Kari-Bazari, et auprès de Kalâhdjik. Ce kadhilik contient quelques villages.

Karadjeh-viran est situé à l'Ouest du kadhilik de Boudgiorva sur le grand chemin, dans une plaine. Il a des bains publics, des dgiamis et des khans. Les environs sont des plaines ensemencées.

Kalâhdjik-Keskin est un kadhilik de trente villages situé au Sud de Kalâhdjik. C'est un pays de collines et de vallons. Les habitants sont la plupart turcomans. La rivière dite Kizil-Irmak passe entre ce kadhilik et celui de Kalâhdjik. Les melons et les pastèques ou melons d'eau y sont excellents, mais il est difficile de les garder des loups.

A quatre heures de chemin de Kiankari, auprès du village qui porte le nom de *Touzlu*, il y a une basse colline sur laquelle il ne croît aucune herbe, et de laquelle, en creusant en quelque endroit que ce soit, on tire du sel minéral qui est très-bon. Les habitants de ce liva sont pour la plupart musulmans turcs. Leur principal bien consiste en vignes. Ils s'occupent à filer du poil de chèvre; ils préparent aussi des maroquins qui sont très-beaux, ils en teignent en rouge. Il y a dans

plusieurs bourgs et villages des tanneries. Ils trafiquent aussi en chevaux, qui y sont très-beaux [1].

Montagnes.

La montagne dite *Kous-Daghi* partage ce liva en deux. Elle s'étend d'Est en l'Ouest. Les sapins et les platanes y sont communs, et les eaux abondantes.

La montagne dite *Elkas-Daghi* est une montagne de Kous. Elle est située aux extrémités septentrionales de ce liva.

Rivières.

La rivière de *Dourés* prend sa source dans le pays de Kari-Bazari, vers l'extrémité occidentale de la montagne dite Kous-Daghi. Son plus grand cours est d'Ouest en Est. Après avoir passé les plaines de *Tcherkesch*, et côtoyé les kadhiliks de Kourchounlu, de Kodj-Hissar et de Thous-ïèh, elle se jette dans le Kizil-Irmak, non loin de Kargou et de Hadjj-Hamzèh, village ou bourg ruiné, entre ces deux endroits du côté d'Osmandjik.

LIVA DE KASTHAMOUNI.

Ce liva est borné à l'Est par celui de Djanik qui est du gouvernement de Sivas, au Nord par la mer Noire, à l'Ouest par le liva de Boli, et au Sud par celui de Kiankari. Les principaux endroits qui en dépendent sont *Kasthamouni*, *Tach-keupri*, *Boï-abad*, *Sinob*, *Kourch*, *Ainèh-boli*, *Eradj*, *Boïalu*, *Thourgan*, *Hissarïma*, *Tchandu* et *Arandoun*.

KASTHAMOUNI est la ville capitale de ce liva; elle a des marchés, des dgianids et des khans, et comme la mine de cuivre est dans le territoire de cette ville, on y travaille toutes sortes de vases et d'ustensiles de cuivre qu'on porte de tous côtés. Sinob est au Nord de cette ville [2], dont elle est éloignée de quatre journées, et d'Angera de cinq qui est vers l'Ouest et Sud. Kasthamouni a un petit château sur un rocher très-élevé; le chemin pour y monter est très-difficile.

Tasch-Keupri est un petit bourg sans murailles et un kadhilik, à une journée de Boïnbad qui est à son Est, et à égale distance de Kasthamouni qui est à son Nord [3]. Il y a dans ce bourg des marchés et des dgianids. Il coule entre le Nord et l'Ouest une petite rivière sur

1 Une grande partie des lieux nommés par Hadji-Khalfa dans la description de ce liva n'ont pas été vus ni mentionnés par les voyageurs.

2 Lisez au N.-E.

3 Lisez au S.-O.

laquelle il y a un ancien pont de pierres de taille qui a donné le nom de *Tásch-Keupri* à ce bourg, c'est-à-dire Pont de pierre.

Boï-abâd est un bourg situé sur le chemin qui va de Kasthamouni à Djanik, et dans lequel il y a un dgiami et un marché. Il s'y tient toutes les semaines une foire, et comme le pays est très-marécageux, il y vient beaucoup de riz. On compte une journée de ce bourg à Tasch-Keupri, qui est à son Sud-Ouest [1].

Sïnob ou *Sïnoub* est une ville située sur le bord de la mer Noire, sur l'isthme d'une presqu'île de figure quarrée. Cet isthme, qui joint cette presqu'île à la terre, est de terre sablonneuse; de sorte que lorsqu'on vient du côté du continent, on entre par une porte, et en traversant la ville, on sort par une autre porte qui est vis-à-vis la première, et l'on entre par cette porte dans la presqu'île. On dirait de loin que la villo est ensevelie dans le sable. Il y a dans la presqu'île une montagne qu'on appelle *Bouz-dépé*. C'est un endroit très-agréable, où il y a beaucoup de sources; il y en a une sur le sommet de cette montagne, sur laquelle il y a aussi un lac. La ville de Sinob est le siége d'un moula ou kadhi à cinq cents aspres. Elle a beaucoup de jardins qui abondent en fruits. Il y a dans cette ville un vieux dgiami, dont le mimber est d'une seule pièce de marbre blanc, et qui est orné de gravures qui contiennent des histoires du temps; mais ce mimber est fendu d'un côté de plus d'une coudée. Ce malheur arriva lorsque par ordre de sulthan Soliman on voulut l'enlever pour le transporter à Constantinople et le placer dans le dgiami que ce prince y avait fait bâtir, s'étant fendu lorsqu'on voulut l'enlever; c'est pourquoi on aima mieux le laisser que de continuer.

On compte à Sinob douze quartiers, six bains publics et six marchés. La ville a quatre portes; le port peut contenir mille vaisseaux ou autres bâtiments. La presqu'île, dont il est parlé ci-dessus, peut avoir neuf milles de tour; elle est remplie de jardins et de vignes; l'eau de la ville vient de ce côté-là. Le donjon du château est grand et élevé, et le chemin qui y conduit est difficile; on y entre par un pont levis.

Kouréh [2] est un bourg et kadhilik éloigné d'une journée de chemin de Kasthamouni, situé à l'Ouest et au bas de la montagne de cuivre dans un endroit élevé. Ce bourg a quatre dgiamis et plusieurs bains publics. Il est à quatre heures de chemin d'Iïnèh-Boli.

Iïnèh-Boli est un bourg qui dépend du kadhilik de Koureh, à l'Ouest de Sïnob, dont il est éloigné de cent milles. Il a un port de

[1] Lisez à l'O.

[2] Le *Bakir-Kourehsi* de nos récents voyageurs.

mer : ce bourg est situé dans un vallon qui est entre deux montagnes et auprès duquel il passe une rivière. Il y avait derrière une de ces montagnes un ancien château qui a été ruiné. L'an 1020 de l'hégire, un des gouverneurs de la Province fit bâtir dans ce bourg un fort pour le défendre des Cosaques; mais la rivière qui passait auprès de ses murailles les a minéos, et le fort est tombé tout à fait en ruines.

Aradj est à l'Ouest de Kasthamouni, dont il est éloigné d'une journée; le pays est montagneux. Aradj a un khan et un dgiami; il s'y tient une foire un jour de la semaine. Il coule auprès d'Aradj une rivière qui porte le même nom et qui se décharge dans la mer. Il y a sur le bord de cette rivière une source d'eau salée qui est extrêmement chaude.

Boïalu est à la droite ou Sud d'Aradj. C'est un pays qui contient plusieurs villages et qui est contigu à celui d'Aradj. Il s'y tient une foire un jour de la semaine. La rivière de ***Milân*** passe auprès de ce pays, et se mêle à cet endroit avec celle de ***Mend***, qui a sa source dans la montagne de ***Koulbi***. La rivière ***Dunerek***, qui a aussi sa source dans la même montagne, se jette aussi dans la rivière de Milân au même endroit où se tient la foire [1].

Tourgan ou Dourgan est le nom d'un kadhilik près de Boïabad, qui est à son Ouest, et d'Iîma-Hissari qui est à son Nord.

Iîmâ-Hissâri est un bourg au Nord de Tourgan.

Seraï est un kadhilik du côté de Sinob, situé dans la montagne; c'est un pays charmant par la fraîcheur de l'air et par l'abondance. Il y a beaucoup de pommes et autres fruits de montagnes, et de sapins. La plus grande partie de la poix pour le miry se tire de ce pays.

Tchânglu est un kadhilik situé derrière Seraï, dans un pays de montagnes. Il y a beaucoup de sapins et de sources.

Aïandoun est un gros village à l'Ouest de Sinob, et dont les habitants sont presque tous chrétiens.

La montagne de la mine de cuivre est dans ce liva. Elle a environ trente milles de tour. Ce sont plusieurs monts élevés comme des minarets, et dont la terre est rougeâtre, et paraît comme une terre brûlée. Il croît de l'herbe dans quelques endroits, mais non pas partout. On tire la matière en creusant, on la met par monceaux, ensuite on y met le feu. Ces monceaux brûlent pendant vingt jours. Il y a une ferme du grand seigneur particulière pour le soufre qui en coule, et

[1] Ce district n'a pas été visité jusqu'à présent par les voyageurs, non plus que beaucoup d'autres parties de l'intérieur de la Paphlagonie.

cette ferme n'a rien de commun avec celle du cuivre. Après que les monceaux ont cessé de brûler, le cuivre reste en masse, et c'est ce qu'on appelle *cuivre noir;* ensuite on le met dans des fourneaux, qu'on appelle *zamberek;* on souffle le feu avec de grands soufflets pendant vingt-quatre heures pour mettre ce cuivre en fusion et pour le purifier. On tire de chaque fourneau trois mille batmans de cuivre ainsi purifié, qu'on met dans un grand fourneau, dans lequel on met du saule vert, et on remue le tout avec des perches à mesure que le cuivre se met en fusion, et se purifie une deuxième fois en brûlant pendant quelque temps. De trois mille batmans on en compte mille pour le feu, mille pour le Miry, et mille pour les entrepreneurs. On tirait autrefois tous les ans, de cette mine pour le Miry, dix mille batmans de cuivre, dont trois mille étaient pour les dépenses ou les frais, et le reste était mis dans les magasins du sulthan; mais aujourd'hui on n'en retire que six mille par an.

LIVA DE BOLI.

Ce liva est borné à l'Est par celui de Kasthamouni, au Nord par la mer Noire, à l'Ouest par celui de Kodja-ily, et au Sud par celui de Khoudavendkiar. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont *Boli*, qui est la capitale, *Keredeh*, *Viran-Chehr*, *Mouderni*, *Amasseragh*, *Kibrisdgik*, *Paclo Deurt-divan*, *Tchaga*, *Menghen*, *Toudcrga*, *Efnanlu*, *Zâfran-boli*, *Kizil-beli*, *Kougherbeh*, *Bendergheuli*, *Samako*, *Dourek*, *Ialandoudgeh*, *Pendgchenbah*, *Ghul-bazari*, *Hissar-Euni*, *Ienidgeh*, *Bartan*, *Euskeubi*, *Aktchéhchar*, *Ghuktchéh-sou*, *Serak*, *Ak-Tasch*, *Oulak*, *Zerzenèh*, *Oulous*, *Ova*, *Tefen*, *Eflani* et *Gheudgenos*.

Les habitants de ce liva sont les meilleurs et les plus humains Turcs qu'il y ait.

Boli est une ville située dans une plaine entourée de montagnes, à six journées de Constantinople; elle est sans murailles. Cette ville a plusieurs beaux marchés, plusieurs dgiamis, bains publics, colléges et khans. Son territoire contient trente-deux villages. Le pays produit des noisetiers qui ressemblent à des châtaigniers, et dont les noisettes ont le même goût que celui des amandes. Il y a au Sud de cette ville des eaux chaudes minérales où l'on a bâti deux bains publics, dans un desquels il y a deux bassins pour les hommes, et dans l'autre un pour les femmes. Il coule des montagnes de Mouderni une petite rivière qui se jette dans la mer entre les kadhiliks de Gheul-Bazari et de Hissar-Euni. Il y a auprès de Boli, derrière Gheul-Bouri, un petit lac au bord duquel il croît du galonga, qui est la

racine d'une herbe ou plante qui croît comme des roseaux ou cannes. Il y a aussi auprès de cette ville deux fontaines; l'eau de l'une d'elles se pétrifie, et l'eau de l'autre dissout la pierre : c'est pourquoi les réservoirs de celle-ci sont de bois. Il n'y a point de raisin à Boli.

Keredeh est un bourg à deux journées et à l'Est de Boli, entre cette ville et Viran-chehr, situé au pied et au Sud de la montagne dite Arik-Daghi, dans une plaine sèche et aride, au bord de la rivière qui a sa source dans la montagne dite *Alâ dâg*. Il y a dans ce bourg quatre quartiers, deux dgiamls, un bain public, un marché et plusieurs khans. On compte dans son district soixante-dix-huit villages. Il y a à l'Est et Ouest de ce bourg deux petits lacs qui produisent de bon salpêtre. Les faiseurs de peignes de Constantinople sont presque tous de Keredeh.

Virân-Chehr est une ville du canton de Boli, située à l'Est de la rivière dite Ghenktcheh-sou et de Sazak, et dans une plaine. Il s'y tient un jour de la semaine une foire. Le produit du pays consiste en safran : le miel y est merveilleux. Il y passe une rivière qui a sa source dans la montagne dite Arik-daghi.

Mouderni est une ville et kadhilik qui a été plusieurs fois le siége d'un moula ou kadhi à cinq cent aspres. Cette ville contient onze quartiers, trois dgiamls et deux bains publics. Elle est située au Sud de Boli en tirant du côté de l'Ouest, dont elle est éloignée d'une journée, et de Constantinople de cinq, dans un vallon qui est situé entre deux montagnes nues, sans verdure. La ville de Mouderni remplit la largeur de ce vallon. Il y passe une rivière qui se jette dans celle de Sakariah, auprès de Sabandjah, et sur laquelle et dans le bourg il y a un pont. Les maisons de Mouderni sont bâties en bois et couvertes en planches. Il y a deux bains publics, un desquels est double. Un des dgiamls a été bâti par Asû-bey, un autre par sulthan Ildirîm-Bayazîd, et un troisième par Sulthan Soliman; celui-ci est connu sous le nom de nouveau dgiamî. Sulthan Bayazid a aussi fait bâtir au milieu de la ville un nadresseh ou collége. Les terres labourables et les pâturages de cette ville sont du côté de Constantinople; les vignes et les jardins sont derrière le bourg, à l'Est, dans des vallons. Il y a à Mouderni plusieurs belles fontaines, dont les habitants usent, parce que la rivière est toujours trouble et sale; et comme le pays et les villages des environs sont situés dans un pays de bois et de montagnes, la plupart des habitants sont peu soumis. Leur principale occupation est de faire des aiguilles, et presque tous ceux de ce métier, à Constantinople, sont de ce pays-là. Il y a proche la ville, sur une des deux montagnes qui est à l'Est, un château entouré de murailles de trois côtés; le roc, qui est escarpé, sert de muraille du quatrième côté. Il y a

dans ce château des maisons et un dgiamî. Le chemin qui conduit du bourg ou de la ville à ce château est très-difficile. *Doukartchîn* et *Kouzïaka* sont deux cantons qui dépendent du kadhilik de Mouderni.

Amasserah est un château très-fort situé sur le bord de la mer Noire, sur une colline élevée, et dans lequel il y a un dgiamî. A l'Est et à l'Ouest de ce château il y a deux ports qui sont sûrs; ce château a dans son district quinze villages. Sinob, qui est à son Est, en est éloignée de cinq journées par terre, et de cent milles par mer, et Erekli de quatre journées par terre et de plus de cinquante milles par mer.

Kibrisdgik est un kadhilik situé sur la montagne dite Ala-dâg. Il a vingt-quatre villages dans son district. Ce kadhilik a au Nord les ïaïlaks de sulthan Oglou et de Boli, et à l'Ouest Mouderni, qui en est à une journée; on passe par Pavlo pour y aller. On retire du riz des endroits marécageux de ce kadhilik.

Pavlo est un kadhilik qui comprend dix villages. Il est situé au bas de la montagne dite Ala-dâg, qui est à son Sud. Comme le pays est pierreux et montagneux, il y a peu de terres labourables; le miel y passe pour excellent. Il y a dans ce kadhilik des eaux chaudes minérales auprès desquelles est le tombeau de Davoud-Karamani, auteur du livre intitulé Ghulcheny-tevhid; ce tombeau est visité par dévotion.

Deuk-divan est un kadhilik de dix villages situé au pied de la montagne dite Ala-dâg, à l'Ouest et à quatre heures de distance de Keredeh; les pâturages y sont très-beaux. Sulthan Soliman passant par là, ayant été obligé de s'y arrêter à cause d'une attaque de goutte qu'il y eut, et y ayant tenu quatre conseils ou divans, on donna à ce kadhilik le nom de *Deuk-divan*, c'est-à-dire quatre conseils.

Tchagá est un petit bourg situé dans un vallon au Nord de la montagne dite Ala-dâg. Il y a un bain public et un dgiamî. Entre ce bourg et le bas de la montagne il y a un lac et un pré : ce lac est plus petit que celui de Sabandjah; il est très-poissonneux.

Menghen est un kadhilik de quelques villages, au Nord de Tchaga. Il se tient une foire dans un des villages de ce kadhilik, situé au bord d'une rivière qui a sa source dans les montagnes de Savarik; on pêche dans cette rivière d'excellentes truites. Il y a dans le pays des prunes qu'on appelle *Merdumeh* dont le noyau est très-petit, et les prunes sont délicieuses.

Touderga est un kadhilik de vingt villages à l'Ouest de Boli. Il est contigu au kadhilik de Thoraklu. Mouderni est entre Touderga et Boli. La partie septentrionale de ce kadhilik est montagneuse, et la



méridionale unie. Le champ de Nâlâ est une plaine renommée [1]. Les principales marchandises de ce pays sont des peignes et des cuillières de bois.

Efnanlu est un kadhilik de deux villages situé au bord d'un lac. La rivière de Milân traverse ce lac, et ensuite va se perdre dans la mer.

Zâfrân-boli est un bourg et kadhilik de cinquante villages. On compte dans ce bourg douze quartiers, quatre dgiamis, deux bains publics et un beau khan.

Kizil-Beli est un kadhilik de la dépendance de Boli. Il a dans son district douze villages; les vignes y sont belles. Une partie de ce kadhilik est sur la rivière de Felïas.

Kougherbeh est un kadhilik de vingt villages, situé au Sud d'Uskeubi et à l'Ouest de Boli, dont il est éloigné d'une journée. Il y a dans ce kadhilik plusieurs khans; il s'y tient une foire toutes les semaines. Il coule du côté du Sud une rivière qui s'appelle *Ogry-souïï*, et qui se jette dans le lac d'Efnanlu [2].

Douzdgeh-Bâzâri est un canton qui consiste en quelques khans situés sur le grand chemin, et en quelques villages dans les montagnes; la foire se tient auprès des khans. L'eau des ruisseaux qui se répandent dans les marécages, vient de la rivière de Milân; les habitants du pays nourrissent des bufles. Le riz qui croît dans les marécages est rouge et d'une mauvaise qualité. Il y a dans les montagnes, du côté de Boli et de Mouderni, des loups cerviers et des martres; il s'y trouve aussi des poules sauvages.

Bend-Erekli est un château situé sur le bord de la mer Noire, au Nord de Boli, et qui commande à un port et à vingt villages; le pays est fort montagneux, il a peu de plaines. Il y passe une rivière qui a sa source dans la montagne de Tchelèh; on passe cette rivière en bateau : on fait à Bend-Erekli de bonnes toiles. Le principal produit du pays consiste en bois de charpente et en fruits.

Samâko est un kadhilik de vingt villages, de la dépendance d'Erekli; il est située à son Ouest.

Dourek est un kadhilik situé vers l'Est d'Erekli, mais éloigné de la mer, au Nord de la montagne de Tcheleh, et qui a Boli à son Sud; il s'y tient un jour de la semaine une foire. Ce pays consiste en plusieurs villages, qui ont des khans et des boutiques. La rivière de Boli et celle de Menghen passent auprès de ce kadhilik et se jettent dans la rivière d'Aradg, et celle-ci dans celle de Viran-Chehr qui va se rendre dans la mer Noire auprès de Hissar-Euni. Il se tient tous

1 Nos voyageurs n'ont mentionné ni Touderga ni Nala.

2 Ni ce nom ni le précédent, non plus que celui d'Efnanlu, ne sont marqués sur nos cartes.

les ans une foire dans ce kadhilik qui dure quinze jours : Iedi-divan est dans ce kadhilik.

Dîrekneh ou *Dereghneh* est un kadhilik de huit villages situé au Sud de Dourek; c'est un pays montagneux et sec. Il porte aussi le nom de *Sekiz-divan.*

Iaïlanlîdgeh est un kadhilik de neuf villages au Nord de Dourek, près de la mer Noire, dans un pays montagneux; le fruit y est excellent, la rivière de Felïas y passe. Le tombeau d'Abdal Pacha est dans ce kadhilik (1).

Pendj-chenbeh est un kadhilik de vingt villages. La rivière Felïas passe entre ce kadhilik et celui de Tchihar-Chenbeh.

Gheul-Bazari est un kadhilik situé au bord de la mer Noire, au Nord de Pendj-Chenbeh. C'est de ce pays qu'on tire la volaille pour le sérail du Sulthan; ce kadhilik est de vingt-huit villages.

Hissâr Euni est un kadhilik de quatre villages situé à l'Ouest de Gheul-Bazari et au bord de la mer Noire. La rivière de Felïas partage ces deux kadhiliks et se décharge dans la mer.

Ieni-tcheh est un kadhilik de douze villages situé à l'Est de Boli, dont il est éloigné de deux journées. Menghen se trouve entre ces deux Kadkiliks. C'est un pays sec et montagneux; la rivière de Felïas le traverse.

Bârtân est un kadhilik de vingt-quatre villages proche la mer Noire au Nord de Boli, dont il est éloigné de trois journées. Il s'y tient un jour de chaque semaine une foire. Les rivières de *Derbend*, d'*Oca* et d'*Olous*, après s'être mêlées ensemble, passent par ce kadhilik et forment une grosse rivière qui va se jeter dans la mer. Comme cette rivière est très-profonde, les bâtiments la remontent l'espace de deux milles au-dessus de son embouchure, y chargent du bois de charpente, et on y construit la plus grande partie des vaisseaux. Ce kadhilik est appelé *oniky-divan*, c'est-à-dire douze conseils.

Euskubi est un kadhilik de dix villages. Il a un bain public, et un dgiami; il est situé au Nord de Boli en tirant un peu vers l'Ouest, et dont il est éloigné de dix heures de chemin, et au Sud d'Aktchehchar (2). La rivière de *Dibaglar*, qui prend sa source dans la montagne de Tcheleh, passe par ce kadhilik, dont le côté occidental est mêlé de montagnes et de plaines. La rivière de *Milân* arrose ce pays. Le riz qu'il produit est d'une mauvaise qualité; les toiles qui s'y font sont bonnes. On visite au village de *Tcheleh* le tombeau de Chemsi Effendi.

1 Une grande partie du cours de la Felïas ou Filïas-tchaï, entre Boli et les cantons maritimes, n'a pas été explorée.

2 Euskubi, ou Uskoub, est presque directement O. de Boli.

Aktchehchâr est un kadhilik de vingt villages, situé au Nord de Boli et d'Euskubi, et à six heures de chemin de ce dernier kadhilik. La montagne dite *Tcheleh-dâghy* est située entre ce kadhilik et Boli. Aktchehchar est dans les montagnes qui abondent en chênes, pommiers et châtaigniers. Ce kadhilik a au Nord la mer Noire. Son port est au village qui porte le nom de *Kiram-Eddîn*; il s'y tient une foire tous les vendredis. L'embouchure de la rivière de Milân forme aussi un port qui a au Sud le kadhilik d'Euskubi et de Douzdjeh-Bazari; les cerises y sont excellentes. Le revenu du pays consiste en bois de charpente.

Gheuktcheh-sou est un kadhilik de vingt villages à l'Est de Boli; c'est un pays en partie montagneux et en partie de plaines [1].

Serâk est un pays à l'Est de Boli, qui confine avec Gheuktcheh-sou, et que la rivière de Boli sépare. Ce pays consiste en une montagne et en une plaine : le kadhilik de la montagne dite Ala-dâg est un canton qui contient vingt villages. Dans le village de *Tekieh* on visite le tombeau d'Emîr Sirân.

Ak-Tâsch est un kadhilik de six villages, situé à l'Est de Vîran-Chehr; la rivière de Vîran-chehr y passe.

Oulâk ou *Olak* est un kadhilik de dix villages, situé à l'Est d'Ak-Tasch. La rivière qui coule de la montagne dite *Ala-dâg* arrose ce pays.

Zerzenèh est un kadhilik de sept villages, situé au Sud de Bârtân. Il s'y tient une foire un jour de la semaine. Le revenu du pays consiste en bois de charpente et en fruits. Ce kadhilik porte aussi le nom de *Iedy-dîvan*.

Oulous est un kadhilik de quinze villages, situé au Sud d'Amasrah. Il s'y tient une foire tous les vendredis de la semaine; il a à son Est le liva de Kasthamouni. C'est un pays pierreux et montagneux.

Ova est un kadhilik de dix villages, situé dans un vallon; il confine du côté de l'Est au kadhilik de Kasthamouni, et il est au Sud d'Oulous. Le pays est sec et aride, sans eau et pierreux. La plupart des habitants se servent de moulins à bras.

Eflâni est un pays qui comprend quelques villages; il est situé à l'Ouest du liva de Kasthamouni, dont il est limitrophe. Il y a deux pays de ce nom. Le revenu de celui-ci consiste en grains; il s'y tient une foire toutes les semaines.

Tefen est un kadhilik de trois villages; il est près de Viran-Chehr [2].

1 Ce nom n'est pas connu des voyageurs, non plus que la plupart des suivants. Toute la partie orientale et la Paphlagonie ont de vastes espaces inexplorés.

2 Il paraîtrait, par ce que dit plus loin Hadji-Khalfa, à l'article *Rivières*, que

Gheudgènes est un kadhilik de sept villages, situé au Sud de Zerzeneh auquel il est contigu. Le revenu du pays consiste en bois de charpente, en fruits et en grains. Il y a proche de ce kadhilik une montagne connue sous le nom de *Kirk-dâghi*, et dans laquelle il y a une grotte. Les habitants du pays prétendent que cette grotte est habitée, et que si ceux qui l'habitent voyaient le jour, ils mourraient sur le champ, et que c'est pour cette raison qu'ils ne sortent que la nuit pour prendre ce dont ils ont besoin; ce qu'il y a de certain, c'est que cette grotte a été autrefois habitée, car il y a dedans des chambres, des boutiques, des fontaines, et on voit encore dans les boutiques des restes d'instruments et d'ustensiles qui donnent à connaître de quel métier étaient ceux à qui elles appartenaient. Le tout est creusé dans le roc. Il y a aussi des tombeaux dans lesquels il y a des morts; on descend dans cette grotte par des degrés; il y a des allées de tous côtés. Plusieurs personnes l'ont parcourue avec des flambeaux pendant trois jours sans en avoir pu trouver le bout. On croit que ce souterrain va jusqu'à la montagne de cuivre qui est dans le liva de Kasthamouni.

Le liva de Boli abonde en sapins, chênes, platanes, genévriers et charmes; il est rempli de hautes montagnes et de vallées, et de beaucoup de grandes forêts. Quelques-unes de ces montagnes abondent en arbres fruitiers, principalement en noisetiers et châtaigniers : la montagne dite *Ala-dâg* est particulièrement renommée par sa hauteur.

Rivières.

La rivière de *Milân* prend sa source dans les montagnes de Hermarouz et de Tchelèh, et coule à l'Est dans un vallon pierreux qui est dans le liva de Kiankari(1); ensuite elle sépare le kadhilik de Douzdjeh d'avec celui d'Euskub, traverse le lac d'Efnani, et après avoir passé entre les livas de Brousse et d'Isnikmid, elle se jette dans la mer Noire auprès d'Aktchechar, par plusieurs embouchures, quelques-unes desquelles sont remontées par les bâtiments l'espace d'un ou deux milles, pour y charger du bois de charpente.

La rivière de *Viran-chehr* a sa source dans la montagne: elle coule à l'Ouest, passe entre Viran-chehr et Ak-Tasch, et mêle ses eaux avec

Tefen serait situé au confluent des rivières d'Aradj et de Viran-chehr. Ces districts intérieurs n'ont pas été vus par nos voyageurs.

1 Il y a ici quelque confusion; car le liva de Kiankari, situé à l'extrémité orientale de la Paphlagonie, n'a rien de commun avec le centre de la Bithynie, et la rivière de Milân ne coule nulle part à l'Est.

celles de la rivière d'Aradj, qui vient du liva de Kasthamouni. Ces deux rivières en forment une grande, qui va se jeter à une ou deux journées de sa jonction à Tefen dans la mer Noire, après avoir reçu les eaux de la rivière de Boli.

La rivière de *Keredeh* a sa source dans la montagne dite *Ala-dâg;* elle passe par les kadhiliks de Ghehab-Eddïn et d'Oulak, partage les livas d'Angourah, de Kiankari et de Kasthamouni, et mêle ses eaux à celles de la rivière d'Aradj. Ce qui est en deçà de la rivière est du liva de Boli, et ce qui est au delà appartient aux livas mentionnés ci-dessus.

La rivière de *Felïas* traverse les kadhiliks de Kizilbel, de Ienidjeh et de Pendj-chenbeh, partage celui de Ghul-Hissar d'avec celui de Hissar-Euni, et se décharge dans la mer.

La rivière de *Derbend*, ou d'*Ova*, ou d'*Oulous*, passe par le kadhilik de Bartan, et se décharge dans la mer Noire. Comme cette rivière est très-profonde à son embouchure, des bâtiments la remontent l'espace de trois milles, et y chargent du bois de charpente et autres marchandises.

La rivière de *Mouderni* se décharge dans celle de Sakariah auprès de Sabandjah, au-dessous d'un pont de bois. Ceux qui vont de Constantinople à Boli passent par les kadhiliks de Sabandjah et de Mouderni, et sur ce pont au-dessus de Mouderni.

Lacs.

Le lac de *Tchagâ* est un lac pareil à celui de Sabandjah; il est très-poissonneux.

Le lac d'*Efnanli* est entre Euskuby et Kougherbeh. Les rivières de Milân et d'Ogri s'y déchargent et en sortent dans un seul lit, qui va se rendre dans la mer Noire sous le nom de rivière de *Milân*.

Montagnes.

La montagne dite *Ala-dâg* est une grande montagne dont le sommet est toujours couvert de neige. Des endroits les plus élevés de cette montagne on voit le mont Olympe; on y trouve toutes sortes de racines aromatiques et de simples, et du tchop-tchini. Les sources d'eau vive y sont merveilleuses. Bey-Bazari est situé au Sud de cette montagne, et Boli au Nord.

LIVA DE KHOUDAVENDIKIAR.

Ce liva est borné à l'Est par celui de Kutaïeh, au Sud par celui de Saroukhan, à l'Ouest par celui de Karassi, par le golfe de Medanïah

et par le liva de Kodja-ili, et au Nord par une partie de ce dernier liva et par celui de Boli. Les kadhliks et principaux endroits qui en dépendent sont *Beroussah* ou *Brousse*, *Edernos*, *Gheuktcheh-sou*, *Kharmendjik*, *Sendgian*, *Medanïah*, *Kemlik*, *Bazar keui*, *Ghondgelu*, *Iar-Hissar*, *Ieni-chehr*, *Ak-beïk*, *Ak-ïazi*, *Mikhalidj*, *Ouloubad*, *Tarhaleh*, *Soumah*, *Bakir*, *Bergamah* et *Ghermasti*.

Beroussah ou Brousse est la capitale de ce liva et la résidence d'un moula à cinq cents aspres. Cette ville a été au commencement de la monarchie osmanide ou ottomane la capitale de leur empire; elle a un château sur une colline élevée. Son territoire s'étend en longueur l'espace d'une lieue au Nord de l'Olympe; sa largeur est d'une demi-lieue. La ville est bâtie sur la pente de la montagne et elle s'élève en amphithéâtre jusqu'au château. Plusieurs rivières et ruisseaux passent par la ville; les eaux y sont distribuées dans presque toutes les maisons, et il coule dans toutes les rues des ruisseaux comme à Damas. Le pays abonde en toutes sortes de fruits, et les campagnes sont couvertes de pins, d'argavans et de mûriers. On y nourrit beaucoup de vers à soie, et la soie qu'on en retire est très-belle. Il y a dans la ville plusieurs manufactures de coussins, de tapis, et autres meubles de soie, aussi bien que d'autres étoffes de soie; les châtaignes de Brousse sont renommées. Les environs de la ville sont ornés d'endroits charmants pour la promenade et pour la belle vue, et ils abondent en belles eaux. En tirant une ligne de cette ville à Constantinople, la distance est de soixante-un milles et demi, et par mer, en s'embarquant à Medanïah, elle est de quatre-vingt. On compte de Brousse à Medanïah quatre heures de chemin.

La ville de Brousse fut prise par composition l'an de l'hégire 726 (1325) par sulthan Orkhan, sous le règne de sulthan Osman son père. Le château de cette ville est habité, et il y a garnison. Sulthan Orkhan a fait bâtir au milieu de la ville un dgiamî connu aujourd'hui sous le nom de *Dgiamî-âtik*, c'est-à-dire le vieux dgiami ou vieille mosquée, un imaret, et a fait faire d'un couvent de moines un modresseh ou collége. Sulthan Murad, second du nom, y a fait bâtir deux dgiamis, un beau collége, un imaret, et sulthan Ildirim Bayazid un dgiamî, un medresseh, un hôpital, un îmaret et un zavïeh. Il y a aussi dans cette ville plusieurs autres dgiamis et édifices publics qui sont très-beaux.

Il y a à l'Ouest de la ville des eaux chaudes minérales sur lesquelles sulthan Murad a fait bâtir un dôme, et au-dessous de ce dôme plusieurs bassins; on appelle ce bain *Eski Kapludgeh*. On peut faire cuire un œuf à sa source. Ces eaux sont excellentes contre la rogne, la galle et autres maladies semblables. Il y a entre le bain Eski Kap-

ludgeh et la ville d'autres eaux chaudes minérales qu'on appelle *Ieni Kapludgeh*, sur lesquelles Roustem Pacha a fait bâtir un beau bain couvert en plomb, composé de deux dômes, de plusieurs endroits où on se déshabille, d'un grand bassin de trente coudées de tour, et qui a la hauteur d'un homme de profondeur et dans lequel il coule continuellement de l'eau chaude. Il y a aussi plusieurs cabinets pour s'y laver; enfin c'est un édifice des plus beaux et des plus superbes, qu'on va voir de plusieurs endroits. Les eaux de ce bain sont extraordinairement chaudes.

Ak-sou est un canton de la dépendance de Brousse, du côté de la montagne; ce canton a des villages aussi beaux que des bourgs. Un de ces villages est situé sur le chemin de Kutaïèh, à une lieue de distance de Brousse et dans la plaine. La rivière qui porte le nom d'*Ak-sou* ou Rivière blanche, qui donne son nom à ce canton, y passe. L'eau de cette rivière est excellente.

Ova est un canton situé devant Brousse et dans la plaine. Il a quelques villages dont les terres sont arrosées par la rivière de *Niloufer* ou *Nenufar*.

Ketch est un bourg et kadhilik situé au Sud de Brousse, dont il est éloigné de cinq heures de chemin. Ce kadhilik a dans son district quelques villages, et comme le kadhi n'a pas de résidence fixe, il réside à Brousse.

Edrénos est un kadhilik situé dans le mont Olympe, entre l'Ouest et le Sud de Brousse, dont il est éloigné d'une journée de chemin. Il a plusieurs villages dans son district.

Kharmendjik est un bourg du côté d'Edrenos (1); c'est le pays de Mikhaïl Bey. Cet endroit portait autrefois le nom de *Kharmen-Kaïa*.

Medaniah (2) est un bourg situé sur la rive méridionale du golfe de Kemlik, au Sud et Ouest de Constantinople dont il est éloigné de cent milles. Ce bourg est le port de Brousse, dont il est éloigné de six heures de chemin; ceux qui y vont par cet endroit y trouvent des chevaux de louage, qu'ils remettent à Brousse aux correspondants ou associés de ceux desquels ils les ont pris à Medaniah; qui les renvoient par d'autres voyageurs; il y a dans ce bourg plusieurs dgiamis et plusieurs bains publics. Médaniah a vingt-quatre villages dans son district : le territoire de ce bourg a beaucoup de vignes; il produit aussi en plusieurs endroits des olives; il s'y trouve de très-belles grenades, et dans quelques endroits des citrons; la terre y est très-bonne. Les habitants de ce bourg sont la moitié mahométans et la moitié chré-

1 C'est le Harmendjik de nos voyageurs

2 Ou Moudaniah.

tiens; ils passent pour être méchants et pour se haïr les uns les autres.

Kemlik, qui donne son nom au golfe à l'extrémité duquel il est situé, est un bourg qui est renommé pour les bonnes grenades. Ce golfe s'étend d'Ouest en Est depuis *Boz Bouroun*, où il y a un mesdgid et un khan, jusqu'à Kemlik. On rencontre sur cette rive septentrionale *Emroud* (1), *Fistiklu* et *Koumlu*, qui est vis-à-vis de Medanïah; ensuite tournant la pointe du golfe vers l'Est, on passe devant *Kourchounlu*, *Altun-tâsch*, *Medanïah* et *Terlaïah* (2), qui est vis-à-vis de Bouz-Bouroun, et où se termine ce golfe; et comme ses rives s'étendent et s'élargissent vers l'Ouest en tirant vers le Sud, l'embouchure en est très-large.

Bâzar-keuï est un bourg éloigné de Samanlu d'une journée; il faut traverser les montagnes de *Samanlu* pour y aller. Ce bourg est situé à l'Est de Kemlik et d'Angouridgik et au Nord de Ieni-Chehr. Les eaux y sont abondantes et les promenades belles. Il y a dans ce bourg plusieurs dgiamis, plusieurs bains publics, et des légumes pour les voyageurs. Il s'y tient une foire un jour de chaque semaine.

Kathirlu est un bourg entre Bazarkeuï et Brousse; ce bourg a un dgiami et un khan.

Engouridjik est proche le rivage du golfe de Kemlik, entre le village de Ghendgelu et Kemlik. Le raisin y est excellent, de même qu'à *Ghendgelu* qui est proche Medanïah.

Bilbandjik est situé à l'Ouest de Keteh, sur la rivière de Nilufer.

Iâr-Hissar est un bourg situé entre Brousse, Ieni-Chehr et Aïnèhgheul; ce bourg a un dgiami et un bain public. On compte une journée de Ieni-Chehr à Iar-Hissar par le chemin qui va à Kutaïah.

Ieni-Chehr est un bourg situé au Nord de Brousse en tirant du côté de l'Est (3), au Sud de Lefkeh (4), et à l'Ouest d'Ak-bïik (5), devant Biledgik et à deux journées de Brousse. Sulthân Osman, fils d'Ortogrul, ayant fait bâtir à cet endroit un palais, des logements pour les troupes, un bain public et un dgiami, et y ayant établi sa résidence, il fut nommé *Ieni-chehr*, c'est-à-dire Nouvelle-Ville ou Ville-Neuve.

Ak-iazi est un kadhilik situé sur le chemin d'Isnikmid et de Sabandjah à Boli. *Khandak* est le bourg ou capitale de ce kadhilik, où il y a un dgiami et plusieurs khans; il s'y tient une foire un jour de chaque semaine.

Mikhalidj est une ville bien peuplée, située sur une élévation,

1 Armoudli de nos cartes.
2 Le Triglia, ou Trilia de nos cartes.
3 Il est directement à l'E. de Brousse.
4 Lisez à l'O.-S.-O.
5 Lisez au N.-O.

près d'une grande rivière qui est l'issue du lac d'Ouloubad, à la distance d'un mille de l'embouchure de cette rivière, qui porte le nom de *golfe de Mikhâlidj*, et à l'Ouest et Nord du bourg d'Ouloubad, dont il est éloigné de deux heures de chemin. Les barques, bateaux et autres petits bâtiments remontent la rivière ou golfe de Mikhalidj, et viennent au port de la ville de ce nom. Les deux côtés de la rivière sont ornés de saules et d'autres arbres.

Ouloubâd est un bourg et kadhilik à une journée et au Sud de Brousse [1], situé sur le lac qui porte le même nom; il y a dans ce bourg plusieurs khans. La rivière qui vient de Ghiermasli se décharge dans celle d'Ouloubad, entre le bourg de ce nom et la ville de Mikhalidj; et la rivière d'Ouloubad se décharge dans le lac du même nom [2]. De petits bateaux naviguent sur cette rivière au-dessus de Mikhalidj, et apportent des marchandises à Ouloubad. Il y a dans ce bourg un vieux château ruiné. Ouloubad est à deux heures de Mikhalidj.

Târhaleh est au Sud et à deux journées de Bali-Kesri; il s'y tient une foire tous les mardis. Le canton de Bakir est au Sud de Târhaleh.

Soumah est un lieu qui a deux dgiamis, un bain public, de beaux marchés. Le kadhi de Târhaleh y fait sa résidence [3].

Bâkir est au Sud de Târhaleh. Bergamah, qui est au Sud de Bakir [4], en est à deux journées. Les melons sont excellents à Bakir.

Bergamah est un bourg situé au Nord d'Aïazmend [5], dont il est éloigné d'une journée, et du bord de la mer de cinq heures de chemin. Il y a un fort château à Bergamah, situé au bas de la montagne sur une colline élevée, et dont l'accès est difficile. Le bourg est au-dessous du château, à son Ouest et à l'extrémité d'une grande plaine qui s'étend à droite et à gauche du côté de la mer. Il y a dans ce bourg plusieurs dgiamis, bains publics et marchés. Il y a dans le territoire de Bergamah un canton qui porte le nom de *né ierdeh né gheukdeh mehlessi*, c'est-à-dire quartier qui n'est ni sur terre ni au ciel, parce que cet endroit est rempli d'anciens canaux souterrains bâtis de pierre de taille, et que le dessous est vide ou creux. Les ports de Bergamah sont *Tchanderlu* et *Aïazmend;* mais Tchanderlu est le plus proche.

[1] Lisez à l'O.

[2] Il y a dans tout ceci beaucoup de confusion. La rivière qui passe à Ghiermasli ou Kirmasli, est le *Rhyndacus*, aujourd'hui Edrenos-tchaï; elle se jette dans l'angle S.-O. du lac d'Ouloubad (l'*Apolloniatis Lacus*), lequel à son tour se dégorge par la rivière d'Ouloubad, qui sort du lac à l'angle N. O., dans la rivière de Mikhalidj, c'est-à-dire dans le *Macestus*.

[3] C'est le *Somah* de nos voyageurs, sur la gauche du Bakir-tchaï, à l'O. de Berghamah.

[4] Lisez à l'O.-N.-O.

[5] Lisez à l'E.-S.-E.

Ghiermasli est proche du kadhilik de Sandarghi. On y va en passant par les montagnes de *Kebsoud* et d'*Ilandgik*.

Lacs.

Le lac d'*Ouloubad* est entre Brousse et Mikhalidj; il a au Sud une montagne escarpée; il se décharge au Nord dans la mer de Marmara par le golfe de Mikhalidj. Son issue forme une grande rivière qui a son flux et reflux journalier. L'eau monte depuis le lever du soleil jusqu'à midi, ensuite les eaux coulent du côté de la mer. Ce lac aboutit du côté de l'Ouest à la forteresse d'Ouloubad, et du côté de l'Est il s'étend jusqu'au mont Olympe. C'est un grand lac rempli de roseaux, et qui est très-poissonneux. Sandarghi, Ghermasli et Ada-keuï sont vers le bord de ce lac.

Montagnes.

La montagne dite *Iound-dâghi* est proche Bergamah; il y a d'anciens monuments. On trouve dans cette montagne des trous creusés dans le roc d'une coudée en carré, dans lesquels il se trouve une espèce de terre cuite sur laquelle est empreint un cachet. Les chercheurs de la pierre philosophale croyent en trouver là. Lorsqu'on jette de cette terre dans le cuivre fondu, il devient à la vérité comme de l'argent; mais ce cuivre est fragile, et il ne résiste pas au marteau.

La montagne dite *Kaz-dâgh* est aussi une célèbre montagne, qui est du côté de Bergamah [1].

La montagne dite *Kechïch-dâghi* ou *Mont Olympe*, au pied de laquelle la ville de Brousse est située, est une montagne renommée. Il y a sur son sommet un lac qui gèle tous les hivers. C'est de ce lac qu'on tire la glace pour Brousse et pour Constantinople. Il coule du sommet de cette montagne une rivière dans laquelle on pêche des truites. Le mont Olympe s'étend l'espace de trois journées d'Ouest en Est; il s'y trouve beaucoup de simples et de racines aromatiques. L'air y est bon et les eaux excellentes. Cette montagne est couverte d'arbres et remplie de prairies. Il y a sur son sommet une place ronde comme un bassin, qu'on appelle la roche d'*Arkandi*. Pour peu qu'on pose le pied sur un côté de cette roche, l'autre s'élève et se remet à sa place dès qu'on n'appuie plus dessus. Le sommet de cette montagne est très-élevé et toujours couvert de neige. Il s'y trouve de petits vers qu'on appelle *Zulal*; en leur arrachant la tête ils rendent

1 C'est l'ancien Gargara, la plus haute sommité du groupe de l'Ida, au N.-O. d'Adramytti.

une gorgée d'eau fraiche qui est très-salutaire : on appelle cette eau *abi Zulal*; c'est-à-dire eau de Zulal. Le mont Olympe se voit des endroits les plus élevés de Constantinople; il paralt comme un nuage blanc, surtout lorsque le soleil se lève. Une branche du mont Olympe s'étend jusqu'aux montagnes de Karsmanie, d'Adena, de Tarsous et de Kelbïn.

La montagne de *Toumandj* est une grande montagne située entre le liva de Khoudavendikiar et celui de Kutaïeh.

Rivières.

La rivière de *Niloufer* ou *Nenufar* a sa source dans la montagne dite Ieni-dâgh, qui est une branche du mont Olympe; elle n'est guéable que dans très-peu d'endroits; elle passe par le milieu de la plaine de Brousse, à deux milles de distance de cette ville. Elle repasse encore par la même plaine auprès de Balubandjik, et va se jeter dans la rivière que forme le lac d'Ouloubad, au-dessous de Mikhalidj. Son cours est d'Est en Ouest. Nïloufer Khatoun, femme de sulthan Orkhan, ayant fait bâtir un pont de pierre sur cette rivière, son nom a été donné à la rivière et au pont; on pêche des truites au haut de cette rivière vers sa sonrce. La plus grande partie du bois à brûler qui va à Brousse se coupe de la montagne dite Ieni-dâgh, du côté d'Edrenos. Après l'avoir marqué on le jette dans cette rivière; ceux pour lesquels il est à Brousse le retirent lorsqu'il est abordé à Eski-Kapludgèh, et le font transporter à la ville.

LIVA DE KARASSI.

Ce liva est borné au Sud par celui de Saroukhan, à l'Ouest par l'archipel et le liva de Biga, au Nord et à l'Est par celui de Khoudavendikiar. Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Balikesri*, *Aïazmend*, *Kemer*, *Edermid*, *Mendehouria*, *Begadidj*, *Gheurdous*, *Sandarghi* et *Aïourendi*.

Balikesri est la ville capitale de ce liva; elle est au Sud de Brousse(1) et à quatre journées; il s'y tient tous les mardis une foire. Le cantôn de Bákir est au Sud de cette ville et auprès de Bergamah. Sulthan Orkhan se rendit maître de Baliskesri, l'ayant prise par composition sur les Beni-Adglan ou descendants d'Adglan. Cette ville est située au pied d'une montagne à deux journées de Mikhalidj; Zagnoun Pacha y a fait conduire l'eau d'une source. L'endroit de cette source est un

1 Lisez au S.-O.

endroit de promenade et de récréation. Cheikh Loushf Allah Baïrami, qui est enterré dans cette ville, y a fait bâtir un zavïeh, un dgiami, et d'autres édifices pieux.

Aïazmend est un bourg situé au bord de la mer.

Edermid est au Nord et à une journée d'Aïazmend, à l'extrémité d'un golfe (1).

Kemer d'Edermid est un bourg au Nord et à une journée d'Edermid (2).

Mendehouriä est un gros village situé sur un terrain uni; ce village a deux khans. Il y passe une grande rivière sur laquelle il y a un pont de pierre. Ce village est à trois journées de Mikhalidj (3).

Begâdidj est un bourg habité par beaucoup de gens de condition.

Sandarji est un kadhilik qui a dans son district cinquante à soixante villages.

Aïourendi est un bourg situé à l'Ouest de Balikesri, et qui a un Kemer à son Sud (4).

Iach Kelembeh (5) est un gros village éloigné de Mikhalidj de cinq journées, et autour duquel il y a une vingtaine d'autres villages. Il y a dans le village de Iach Kelembeh deux khans, deux dgiamis et un marché. Il passe tout auprès une petite rivière; au delà de cette rivière est le liva de Saroukhan, et en deçà celui de Karassi.

LIVA DE KODJAH-ÏLY.

Ce liva est borné à l'Est par celui de Boli, au Nord par la mer Noire, à l'Ouest par le canal de Constantinople, et au Sud par le liva de Khoudavendikhiar. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont *Isnikmid*, *Gheurleh*, *Ghegheboz*, *Isnik*, *Sabandjah*, *Kara-mursel*, *Ialak-abad*, *Chïleh*, *Samânlu*, *Kerpeh*, *Kandari*, *Semendereh*, *Aïdos*, *Kazi-keuï*, *Uskudar*, *Kouz-goundjik*, *Stavros*, *Iourous*, *Kavak*, *Ak-baba* et *Erveh*.

Isnikmid (*Nicomédie*) est une ville bien peuplée située à l'extrémité du canal de la mer Noire, connu sous le nom de *Khalidj Kosthantanïeh* ou *Canal de Constantinople*, qui s'étend depuis Constantinople jusqu'à la mer Noire l'espace de cent milles; c'est un port considérable. Cette ville a plusieurs khans et dgiamis, un jardin

1 C'est l'ancienne *Adramyttium*.

2 Kemer d'Edermid est à quatre lieues environ dans le S. d'Edermid.

3 C'est le Mendoura de nos voyageurs, à trois ou quatre lieues vers l'Est de Balikesri.

4 S'il s'agit de Kemer d'Edermid, il est à l'O.-S.-O. d'Aïourendi (l'Ivrindi de Kiepert).

5 Probablement le Besch-Ghélembéh de nos cartes.

et palais impérial. Ses environs sont ornés de beaux jardins; et comme elle est la capitale de ce liva, le bey y fait sa résidence. Le golfe d'Isnikmid commence à Ghener Baktchehsi; en tirant droit à l'Est, on trouve à main gauche *Pendirk* et *Kartal*, qui sont deux villages, et *Touzlah* qui est un gros village dans une anse. Touzlah n'est habité que par des Chrétiens. Ensuite, on va à Isnikmid, qui est au fond du golfe au bout d'une langue de mer dont le fond est sablonneux, et où les deux rivages sont proches l'un de l'autre. En revenant du côté de l'Ouest et longeant le bord méridional du golfe, on passe devant *Torlo*, qui est un village de chrétiens situé près du cap de *Bouz Bouroun*, lequel est à l'opposite du jardin de Ghener, ou Ghener Baktchehsi; la distance de l'un à l'autre est de quarante milles. Avant que de se rendre à Torlo on passe devant *Hersek*, qui est éloigné d'un ou deux milles du rivage, et devant *Kara Mursel*, qui est un port. Le fils de Hersek Pacha ayant fait bâtir à Hersek un dgiami et un bain public, on a donné son nom à cet endroit. Après avoir passé Hersek, on rencontre les kadhiliks de Ialak-Abad et de Gheurleh; ensuite on passe devant *Samanlu* et *Kathirlu*, qui sont à une heure de chemin du rivage. La plus grande partie de ce pays consiste en montagnes, d'où quelques hammamdgis ou baigneurs de Constantinople font venir leur bois pour chauffer leurs bains : on appelle ces montagnes les montagnes de *Samanlu* et de *Kathirlu*; ce sont de grandes montagnes. Ceux qui vont de Samanlu à Bazar-keuï les traversent.

Gheurleh est un kadhilik et un bourg à trois heures de chemin de Bazar-keuï et proche Kemlik.

Ghéghéboz (*Ghébizéh*) est un bourg entre Constantinople et Isnikmid, situé auprès du golfe de ce nom sur un terrain élevé ou la croupe d'une montagne, à deux heures du bord de la mer. Moustofa Pacha, un des vizirs de sulthan Soliman, y a fait bâtir un grand dgiami, un medresséh, plusieurs khans et un imaret.

Isnik (*Nicée*) était, du temps des anciens Empereurs grecs, une forteresse renommée et une ville très-peuplée. Les murailles de cette ville sont aujourd'hui entièrement ruinées : il y a un dgiami, un bain public, un marché, des medresses ou colléges et des imarets; il y a aussi plusieurs manufactures de faïence. Sulthan Orkhan convertit une église de cette ville en un dgiami, et y fit bâtir auprès un imaret. Echref Zadeh y a fait bâtir un dgiami et un tekieh; son tombeau est un objet de dévotion et il est visité; c'est un lieu renommé.

Sabandjah est un bourg et kadhilik situé sur le bord occidental du lac qui porte le même nom, et dans une plaine. La ville d'Isnikmid, qui est à son Ouest, en est à une journée. Sabandjah est un gîte re-

nommé qui se trouve sur le grand chemin; il y a dans ce bourg deux dgiamis, un bain public et un marché. Rustem y a fait bâtir un khan et un imaret, dans lequel on traite gratis les passants; on donne pour chaque cheminée une table servie et une chandelle; un des deux dgiamis est du même Pacha; les environs de ce bourg sont des terres ensemencées. La forêt renommée de laquelle on tire le bois qu'on appelle *Agadj degnizi* en est proche.

Kara mursel est un bourg bien peuplé et qui est du territoire d'Uskudar; il est proche Isnikmid à son Sud [1], et au bord de son golfe. Les grenades y sont excellentes.

Ialâk abâd est un kadhilik situé au milieu du rivage méridional du golfe d'Isnikmid; il y a une fontaine dont l'eau est purgative. Il y vient des environs dans le mois d'août plusieurs personnes pour certaines maladies, et plusieurs y recouvrent la santé. L'endroit où est cette fontaine s'appelle *Iali-ova* [2].

Samânlu est un bourg à l'Ouest de Iali-ova, sur le rivage du golfe d'Isnikmid [3] et proche l'entrée du golfe; il y a un beau khan, un beau dgiami et un beau bain public. Le bois dont on se sert à Constantinople pour chauffer les bains se tire des environs de cet endroit.

Chîleh est un bourg à trente milles de Ghener Baktchehsi, situé sur le bord de la mer Noire; on apporte de cet endroit, à Constantinople, du bois à brûler.

Kerpeh est un port de la mer Noire à cent milles du détroit, et auprès de *Kefken*, qui est un autre petit port.

Kandari est un canton de la dépendance d'Uskudar, situé à l'Est des kadhiliks d'Ak-baba et de Iourous, au Nord d'Isnikmid, proche le rivage de la mer Noire et à deux journées d'Uskudar.

Ghendj-ïili est un canton d'Uskudar situé entre Kândery et Chîleh.

Semendereh est à l'Est d'Uskudar, dont il est éloigné de trois heures de chemin, à une heure de distance de la montagne d'*Aïdos*. Semendereh est aussi de la dépendance d'Uskudar; il y avait autrefois un château qui fut conquis au commencement de la monarchie osmanide. On y tenait jadis une garnison, mais dans la suite elle a été trouvée inutile.

Kâzi-keuï (*Kadi-keuï*) était autrefois une ville (Khalcédoine) qui fut bâtie l'an 4861 du monde.

Uskudâr (*Scutari*) est une ville située à l'Est de Constantinople.

[1] Lisez à l'O.

[2] Cet endroit paraît n'être plus connu que sous ce dernier nom, que l'on prononce vulgairement *Ialova*.

[3] Il en est éloigné, comme Hadji-Khalfa lui-même l'a dit précédemment, d'environ une heure de chemin.

Cette ville n'est pas de la dépendance de ce liva; elle est un apanage impérial; c'est le passage d'Europe en Asie. Mihrmah sulthan, fille de sulthan Soliman, y a fait bâtir au bord de la mer un dgiamî à un dôme et à deux minarets, un collége, une cuisine et un daruzziïafet ou endroit pour y traiter les passants, et aux deux côtés du port deux ribaths. Roum Mahomet Pacha y a fait bâtir aussi auprès et au bord de la mer un dgiamî, un collége et une cuisine. La sultane Valideh, mère de sulthan Murad, troisième du nom, y a fait bâtir à l'extrémité de la ville du côté du Sud, l'an 985 de l'hégire, un dgiamî à un dôme et à deux minarets, et à l'Est de ce dgiamî un beau tekieh ou couvent de dervichs, qui contient plusieurs cellules; à son Nord un collége élevé, et à l'Ouest de cet édifice une cuisine et un daruzziïafet et deux ribaths; et la sultane Valideh, mère de sulthan Ibrahim, l'an 1053, un dgiamî, un bain public et une école; il y a, outre ces dgiamis, d'autres dgiamis et mesdgids. Cette ville est la résidence d'un moula à cinq cents aspres.

Kouz-goundgik est un bourg situé au bord de la mer, au Nord d'Uskudar; il y a plusieurs beaux palais et plusieurs belles maisons. Les juifs y occupent quelques quartiers.

Stávros est aussi un bourg au bord de la mer, au Nord de Kouzgoundgik, et où il y a de beaux palais et de belles grandes maisons. Il y a du côté septentrional de ce bourg un beau palais impérial et un jardin. Ce palais s'appelle *Narli-Baktchè* et *Kouleh-Baktchehsi*. L'eau monte jusqu'au haut de la tour qui est dans le jardin.

Iourous est un bourg situé sur le bord de la mer; ce bourg est grand; il y a un bain public, un dgiamî et un marché. Les environs de ce bourg sont ornés de beaux jardins et de belles maisons qui appartiennent à des grands.

Kavák est un bourg situé à l'extrémité septentrionale du canal de Constantinople; il est de la dépendance du kadhilik de Iourous. Il y a auprès de ce bourg un château bâti l'an 1033 de l'hégire à l'occasion d'une descente que les cosaques firent au village de Ieni-Keui, et on en fit bâtir un autre de l'autre côté du canal en Europe; on mit garnison et du canon dans ces deux châteaux.

Ak-bábá est un bourg à deux heures de chemin de Kouz-goundgik, situé dans un pays montagneux; il y a un dgiamî et un bain public; on y visite dans un tekieh le tombeau d'Ak-baba, personnage réputé pour saint. Les eaux sont à cet endroit délicieuses, et les promenades charmantes. On y va de Constantinople deux fois l'année dans le temps des cerises et dans le temps des châtaignes; ces fruits y sont délicieux.

Erva et *Erveh* est un grand village à quatre heures de chemin

d'Uskudar, et éloigné du détroit de la mer Noire, situé sûr la rivière d'Erva (1), qui prend sa source de la montagne d'*Alem-daghi*, et qui coule vers le Nord, et se décharge dans la mer Noire. Il y a des bateaux faits exprès qui naviguent sur cette rivière, et qui portent du bois à Constantinople.

Montagnes.

La montagne d'*Aïdos* est une haute montagne à l'Est d'Uskudar, dont elle est éloignée de quatre heures de chemin. Il y a au sommet de cette montagne une source dont l'eau est admirable quoiqu'elle paraisse petite; cependant dans un besoin, elle suffirait à tous les habitants et bestiaux d'un village. Il y avait du temps de la domination chrétienne un château sur cette montagne.

Le canal de Constantinople, tant du côté d'Asie que du côté d'Europe, n'est rempli que de collines et de vallons, qui sont cultivés. Les vignes occupent les collines et les vallons, et les bords du canal sont occupés par des jardins; on y voit aussi de beaux palais et de belles maisons. Il y a de hautes montagnes du côté du détroit de la mer Noire derrière Ak-baba, et des forêts dont les arbres sont presque tous des châtaigniers. A deux lieues d'Uskudar, du côté de l'Est, il y a deux collines proche l'une de l'autre, qu'on appelle *Tchamludjèh*; l'une s'appelle le *vieux Tchamludjèh*, et l'autre le *nouveau Tchamludjèh*. Ce sont deux endroits très-agréables, tant par la beauté des promenades que par la belle vue. Sulthan Muhammed, quatrième du nom, a fait bâtir au nouveau Tchamludjèh plusieurs beaux édifices; autrefois ce n'était qu'un tekieh, mais aujourd'hui c'est un beau palais.

La montagne dite *Mal-tépèh* ou *Mal-dépèh* est à l'Est d'Uskudar, dont elle est éloignée d'une petite journée de chemin. Elle s'étend depuis le rivage septentrional du golfe d'Isnikmid jusqu'à Touzlah. Plusieurs personnes, fondées sur la signification de ce nom, croyant y trouver des trésors, y ont fait creuser à plusieurs endroits.

La montagne d'*Alem-daghi* est située au Nord de la montagne dite *Mal-dépèh* et à deux heures de chemin de distance. On apporte de cette montagne à Uskudar, par charettes, du bois : on tire aussi de cet endroit-là du bois de charpente, et surtout celui qu'on appelle du bois de mer (*aghadj-degnizi*).

Il y a d'autres montagnes à l'extrémité orientale de ce liva, du côté du lac de Sabandjah, et qui sont très-hautes. Ces montagnes sont

(1) L'ancien *Rhebas*, à l'issue du détroit.

couvertes de forêts de sapins et de chênes. Le grand chemin de Constantinople traverse ces montagnes l'espace de deux journées.

Lacs.

Le lac d'*Isnik* est de trente milles de tour; il est très-poissonneux. On y pêche plusieurs sortes de poissons, et surtout celui qu'on appelle *Linèh*, qui est d'un demi-pan de long. On en fait sécher et on en transporte à Constantinople et à Brousse. Ce lac reçoit les eaux de plusieurs rivières et se décharge dans la mer du côté de *Kemlik*.

Le lac de *Sabandjah* a quinze milles de tour; sa forme est oblongue. Les environs de ce lac sont remplis de bois, qu'on appelle *bois de mer*. On passe sur le bord de ce lac lorsqu'on va de Constantinople à Boli, et quelquefois on est obligé de passer dans l'eau et d'avoir l'espace d'un demi-mille de l'eau jusqu'à la sangle du cheval. Il y a une demi-journée de chemin entre ce lac et le golfe d'Isnikmid, et trois journées du côté de l'Est jusqu'à la rivière de Sakariah. On avait autrefois projeté de joindre cette rivière au lac de Sabandjah, et ce lac au golfe d'Isnikmid. Sur le rapport des experts qu'on y avait envoyés l'an 909, qui avaient assuré et certifié la possibilité de cette jonction, l'Empereur en avait ordonné l'exécution; mais ceux à qui elle ne convenait pas surent la détourner. Si cette exécution eût eu lieu, l'Empereur aurait fait construire facilement, et à peu de frais, autant de galères qu'on aurait voulu, le bois de construction qu'il y a de ces côtés-là étant immense et inépuisable; l'Empereur aurait épargné tous les ans plus de cinquante yuks, sans compter la facilité qu'on aurait eue de faire venir à Constantinople toutes sortes de provisions et de marchandises de ces côtés-là.

LIVA DE BIGA.

Ce liva est borné à l'Ouest et au Nord par la mer de Marmara, au Sud et à l'Est par le liva de Karassi. Les kadhiliks et principaux endroits qui en dépendent sont *Finèh*, *Baliah*, *Biga*, *Tchan*, *Kazdaghi*, *Sulthaniëh*, *Gheugherdginlik*, *Lapsaki*, *Kapou-daghi* et *Marmorah*.

Troie était autrefois la ville capitale de ce pays; elle était plus grande que n'est Constantinople. Cette ville était située vis-à-vis Ténédos; elle fut bâtie l'an 492 après la mort de Moïse. On y voit encore de beaux vestiges en belles colonnes et en beaux marbres. Les colonnes et les belles pièces de marbre qui sont à Constantinople ont presque toutes été tirées de cet endroit[1].

1 Hadji-Khalfa, comme tous les voyageurs européens du dix-septième siècle, prend les ruines d'*Alexandria Troas* pour l'emplacement d'*Ilium*.

LIVA DE SOGLAH.

Les kadhiliks et principaux endroits de ce liva sont *Smyrne*, *Orlah* et *Ménmèn*.

Ismïr ou Smyrne est réputée la ville capitale des livas d'Aïdïn et de Saroukhan. C'est un port de mer considérable, situé sur la mer Blanche : elle a deux châteaux, l'un au Sud et l'autre au Nord. Le premier est sur un mont élevé, et l'autre sur le bord de la mer. Ces deux châteaux ont garnison; Smyrne est une ancienne ville. On y voit les restes de ses vieilles murailles; son ancienne forteresse est grande. L'ancienne ville a dans son enceinte trois dgiamis, plusieurs bains, marchés et jardins. On exporte de cette ville des citrons, des figues et du raisin sec; le territoire produit aussi beaucoup d'olives. Smyrne fut prise sur les Francs l'an 805 de l'hégire par les troupes de Timour ou Tamerlan, pendant qu'il était en quartier d'hiver à Tirèh; et l'an 829 de la même hégire, sulthan Murad, IIe du nom, s'en rendit maître sur Hamïd Bey. La ville est située au pied d'une montagne basse du côté du Nord, et au bord de la mer qui la borne à l'Ouest. Elle a à son Est une plaine, plusieurs vallons et collines qui sont couvertes de vignes. Cette ville comprend vingt quartiers, dix dgiamis, neuf bains publics; son marché est presque tout du côté de la mer; ses habitants boivent de l'eau de puits et de fontaine. Il passe dans la ville une petite rivière qui a sa source au bas de la montagne; elle borde la ville du côté de l'Est et y entre proche la mer, et ensuite elle va s'y jeter. Les maisons à Smyrne sont de bois et couvertes de tuiles; elles sont toutes tournées du côté de l'Ouest et du Nord, et adossées à la montagne; on compte dans cette ville soixante khans. Il y a sur le haut de la montagne un petit et ancien château dont une partie est habitée; la figure de ce château est oblongue; il y a dans ce château un dgiamî. Il y a un autre château au bas de celui-là; l'eau de ces châteaux vient de dehors. On voit dans un ancien château ruiné des vestiges d'anciens édifices, entre autres, quatre colonnes et une grande citerne. Le dessus de cette citerne forme une terrasse.

Les habitants de Smyrne sont de plusieurs religions et nations, mais les mahométans sont les plus nombreux. Il s'y trouve beaucoup de gens savants dans la loi et les belles-lettres; il y réside quatre consuls de nations européennes ou franques.

Les cantons ou pays du territoire de cette ville sont *Bouroun-abâd*, dont le bourg du même nom, qui est peu considérable, est situé au bord de la mer et à l'Est et Nord de Smyrne. Il y a dans ce bourg cinq ou six dgiamis et deux ou trois bains publics.

Zerpandah est un canton de plusieurs villages situés au Sud et Est de Smyrne; au Sud de cette ville, il y a vingt-quatre autres villages qu'on appelle les villages de *Mahkiemeh*.

Il y a auprès de Smyrne un endroit qu'on appelle *la Source;* c'est un endroit charmant. Il sort d'une voûte beaucoup d'eau qui forme un petit lac, lequel a son issue dans la mer, et avant que de s'y rendre elle fait tourner quelques moulins. On pourrait entrer dans la grotte d'où sort cette source, et il y a au fond comme une espèce de porte fermée, dans laquelle les gens du pays disent qu'il y a des trésors qui sont gardés par des talismans; mais ceux qui ont voulu y entrer sont morts par un vent chaud et empoisonné qui en sort.

Orlah est un pays entre le Sud et Ouest de Smyrne, dont il est éloigné par mer de douze milles, et par terre d'une demi-journée. Il y a un ou deux dgiamis, des bains publics et des marchés. Son territoire abonde en oliviers; c'est pourquoi on y fait du savon. Le bourg de ce canton est éloigné de son port de trois milles; il y a des voituriers pour voiturer les marchandises, et ceux qui vont du port au bourg, aussi bien que ceux qui en reviennent et les marchandises qu'ils en tirent. Il y a à ce port un menzil ou gîte qui a été bâti anciennement pour la commodité des passagers, et l'an 994 de l'hégire on y fit bâtir un ribath et un mesdgid. Aâchik dit avoir vu à cet endroit une mule qui avait un poulain qui la suivait, et que le maître de la mule l'avait assuré qu'elle l'avait eu d'un âne par lequel elle avait été couverte.

Menmen est un pays situé auprès de la mer et qui a Smyrne à son Sud et Ouest, et les kadhiliks de Kelembeh et de Dhourgoudlu à son Nord (1). Pour aller de Smyrne à *Nif* il faut passer sur une montagne; et pour aller à Magnissa, il faut traverser la montagne de *Dhourgoudlu*. *Kizil-Hissar* est proche de Nif, et à son Ouest, *Aïasloug* à son Sud, et Nif proche Magnissa, et à son Ouest et Sud (2).

Routes, gîtes et distances de la Natolie et de la Caramanie.

D'Uskudar à Pendik, cinq heures; c'est un chemin étroit. On gîte quelquefois à Maldépéh; de Pendik à Gheghebozeh, cinq heures; il y a peu d'eau; on gîte quelquefois à Sulthan-tchaïry. Il y a deux chemins : l'un conduit à Isnikmid, et l'autre à Hersek. En passant la langue de mer, ce trajet est d'un tiers d'heure; on gîte à Hersek. De cet endroit à Derbend, six heures; de cet endroit à Isnik, six heures; de cet endroit à Lefkeh, douze heures; de cet endroit à Sughut, onze

1 Dhourgoudlu est à l'E. de Menmen.
2 Lisez au S.-S.-E.

heures. L'an 1070 de l'hégire, Kuprulu Muhammed Pacha, grand vizir, fit bâtir sur ce chemin, entre des montagnes, auprès du vallon qui porte le nom de *Tchelteklik*, à un endroit sans sûreté et désert, un beau khan, un dgiami et un bain.

La seconde route ou le deuxième chemin par Isnikmid. De Gheghebozeh à Hergheh, quatre heures et demie; de cet endroit à Isnikmid, cinq heures. Tchenàr-tchaïri est entre Hergheh et Isnikmid. Il y a ici deux chemins; l'un est le chemin de la droite, et l'autre celui du milieu, c'est-à-dire celui qui est entre le chemin d'Isnikmid et celui de Hersek. Le chemin du milieu conduit à Eski-Chehr. D'Isnikmid à Kaziklu-beli, quatre heures et demie; de cet endroit à Dikilu-Tasch, dix heures. Cet endroit est proche d'Isnik. Ou bien de Kaziklu à Kouch-djiler, par un chemin rude, pierreux et détourné, sept heures; de cet endroit à Isnik, à Penbehdjik qui est de la dépendance d'Isnik, et de cet endroit à Ieni-Chehr, trois heures; de cet endroit à Ak-buk-baba, quatre heures; de cet endroit à Bazardjik, cinq heures; de cet endroit à Bouzoniouk, quatre heures; et de cet endroit à Eski-Chehr, six heures. De cet endroit à Ak-viran, trois heures; de cet endroit à Sidi-Ghazi, trois heures; de cet endroit à Birthaklu, trois heures; de cet endroit à Khan-Khousrev-Pacha, cinq heures; de cet endroit à Beïat, cinq heures; de cet endroit à Boulavadin, huit heures; de cet endroit à Ischaklu, cinq heures; de cet endroit à Ak-Chehr, trois heures; de cet endroit au khan d'Arkad, qui est ruiné, quatre heures; de cet endroit à Ilgoun, qui est ruiné, deux heures et demie; de cet endroit au vieux pont, qui porte aussi le nom de rivière de Balkam, deux heures et demie; de cet endroit on va au pont de Balis, à la rivière de Zenghi et à Koniah. Ou bien d'Ilgoun à Ladik, dix heures, et de cet endroit à Koniah, neuf heures. De Koniah à Ismil, onze heures; de cet endroit à Kara-bignar, neuf heures; de cet endroit à Erekli, douze heures; de cet endroit à Oulou-Kichla, neuf heures; de cet endroit à Tchifteh-khan, six heures: le chemin est rude et pierreux. Il y a auprès de Tchifteh-khan une belle fontaine ou source, et un bain d'eaux chaudes minérales, auprès duquel coule une rivière qui porte le nom de *Kirk-ghetchid*, c'est-à-dire quarante gués, et qu'on est obligé de passer plusieurs fois. Il y a de Tchifteh-khan à Tchâkid des montagnes les unes sur les autres, et des forêts de chênes où les eaux de la rivière Kirk-ghetchid sont abondantes. Elle passe sous le pont de pierre qui porte le nom d'*Ak-keupri*, ou Pont blanc, et mêle ses eaux avec celles de la rivière dite Kara-sou ou rivière Noire; et au pied de la montagne elle reçoit les eaux de la source ou fontaine dite Cheker-Binari, qui est une grande source. Après avoir passé sur le pont dont il est parlé ci-dessus, on monte les

montagnes qui portent le nom de *Taïla de Ramadhan*, ou Ramazan-oglou. On compte jusqu'à ce Taïlak sept heures, et de cet endroit à Tchakid, onze heures, et on va au khan qui est auprès ou sur le bord de la rivière de Tchakid, et que Baïram Pacha a fait bâtir en trois ou quatre jours. On a fait aussi bâtir dans cette distance plusieurs autres khans, en outre sur cette route le khan de Sulthan qui a été bâti par Hadji-Sulthan. De cet endroit on va à Sarï-âchik, à Tchakid et à Adena, neuf heures; mais il y a deux chemins de Tchakid à Adena, dont l'un est celui qui passe sur une haute montagne de terre qui porte le nom de *Karga-Sikmez*, et par la plaine d'Adena. On n'est pas obligé, en prenant ce chemin, de passer la rivière de Tchakid. Le second est celui par lequel on passe la rivière de Tchakid auprès du khan qui est sur son bord; et on va à Adena en passant deux fois cette rivière.

Il y a un autre chemin en partant de la rivière de Zenghi pour aller à Adena, qui est de la rivière de Zenghi à Dikeh-khan, quatre heures. Cet endroit porte aussi le nom de *Ghelmedj-Bignari*; ce sont des plaines. De cet endroit à Kariz-Bachi, qui porte aussi le nom de *Havdz*, trois heures; de cet endroit à Koniah, quatre heures; de cette ville à Bignar Oglou Kariïchsi, ou village de Bignar Oglou, six heures; ce village est ruiné. De cet endroit à Bignar-bachi, qui est auprès de Larendah, et auprès de Mâden-chari, six heures; cet endroit porte aussi le nom de *Rivière de Platon*. De cet endroit à Firouz et à Aktchehchar, huit heures. Il y a sur cette route une rivière sur le bord de laquelle il y a un château bâti par Murad Pacha. De cet endroit à Gheul-bachi, sept heures et demie, où il passe une grande rivière sur laquelle il y a un pont; ou bien on va à Kourd-Bignar. De cet endroit à Erekli, quatre heures; de cet endroit au pont de Tchaouch, où il passe une rivière, àOulou-Kichla, à Tchifteh-khan, à Teker-bali ou Taïla de Ramazan-Oglou, à Sari-âchik, à la rivière de Tchakid, au khan de Baïram Pacha, et de cet endroit à Adena.

Il y a deux autres routes à droite, une de la langue de mer et l'autre d'Isnikmid à Brousse, et de Brousse à Kutaïeh. Le dernier est d'Isnikmid à Ieni-Chehr d'Aïdin; de cet endroit à Brousse, et de Brousse à Kutaïeh. Il y a une route de Brousse à Kutaïeh, qui est celle-ci: De Brousse on va à Ak-sou, ou Rivière-Blanche, et dont l'eau est excellente; de cet endroit à Aïnèh-gheul, qui est une plaine spacieuse auprès d'un lac; ou bien on gîte au khan dit Kourchounlu, et de cet endroit à Ghumieh; on passe sur les montagnes de Thoumandj, et de cet endroit à Kutaïeh.

Route d'Isnik à Kutaïeh. D'Isnik on va à Ieni-Chehr d'Aïdïn; de cet endroit à Akbeïk, de cet endroit à Akhardgik, de cet endroit à Bouz-ouïouk, de cet endroit à Soulu-keuï, de cet endroit à Ghendgeh,

où il y a un bain d'eau chaude minérale, et de cet endroit à Kutaïeh.

La route, en partant de la langue de mer, se divise en deux; une est à la droite et l'autre conduit à Brousse et à Magnissa en allant vers l'Ouest. De la langue de mer à Samanlu on compte une journée; de Samanlu à Brousse, ou bien de Samanlu à Bazardgik, en passant sur les montagnes de Samanlu et de Kathirlu, qui sont de hautes montagnes et dont le chemin est rude; de là on va à Belbandgeli et à Ouloubad.

Route de Brousse au château des Dardanelles d'Asie, dit Bogaz-Hissar, à marche d'armée. De Brousse à Beilik-Tchaïri, qui est proche Mikhalidj, trois heures; de cet endroit à Sari-bey, qui est de la dépendance de Ghermasti, quatre heures; de cet endroit à Saldur, proche Beledjik-agadj, de la dépendance de Manias, quatre heures et demie; de cet endroit à Gheurpeh-agadj, qui est proche Boudïan, de la dépendance de Ghounan, quatre heures et demie; de cet endroit au pont de Ghuverdjmlik, six heures et demie; de cet endroit au village de Demitoka par mer, trois heures; et par terre, six heures et demie; de cet endroit à Kourouderch, quatre heures et demie; de cet endroit à Ghourebdji, qui est proche la mer, six heures; de cet endroit à Tchartak, qui est vis-à-vis Gallipoli, quatre heures; de cet endroit à Borgos, quatre heures; et de cet endroit au château dit Kalahi-Sulthanieh, ou château impérial ou royal, cinq heures.

Route de Mikhalidj à Magnissa. De Mikhalidj à Iily-Bat (Loubâd); de cet endroit à Sou-Sighir-lighi, où il passe une rivière; de cet endroit au détroit de Mendehouriah; de cet endroit à Kourugheuldjik, et de cet endroit à Bach-Kelembeh; de cet endroit à Balamouth, où il y a deux khans, et de cet endroit à Magnissa, d'où on va à Smyrne.

Route de Brousse à Bergamah. De Brousse à Kara-Agadj; de cet endroit au lac d'Ouloubad; de cet endroit au village de Tcheltekli; de cet endroit au village d'Umer; de cet endroit à Balikesri; de cet endroit à Bardaktchi, village; de cet endroit à Terhaleh; de cet endroit au village de Djiavdir, de cet endroit à Beloudjik, village, et à Bergamah, d'où on va à Aïazmend; à Edermid, à Ourendi, et à Balikesri.

Route de Degnizli à Satalie. De Degnizli vers le Sud, on va à Kara-Agadj-âassy; on traverse la croupe des montagnes dites Kazik-beli; de cet endroit à Tefenli; de cet endroit à Stenar et à Satalie.

Route de Degnizli à l'île dite Kouch-adasi, vers l'Ouest. De Degnizli à Nazli; de cet endroit on passe à Sulthan-Khasleri, et on va au Keuchk; de cet endroit à Ghuzel-Hissar; de cet endroit à Azinah en quatre heures; de cet endroit à Balath, et de cet endroit à Kouch-adasi.

Il y a plusieurs routes à la gauche d'Isnikmid. D'Isnikmid à Sa-

bandjah, neuf heures et demie; ou bien on passe par le canton d'Achana et les rivières de Sakarïa et de Mouderni; de cet endroit on va à Khandak et à Douzdgeli-Bazari; on passe dans cette route par le détroit et les montagnes de Gheugherpeh, et on va à Boli; ou bien on passe, auprès de Sabandjah, la rivière do Sakarïa, huit heures; de cet endroit à Ghiveh, neuf heures et demie; de cet endroit à Tharaklu, neuf heures; de cet endroit à Ghionik, cinq heures et demie; de cet endroit à Mouderni, neuf heures et demie; de cet endroit à Boli, quinze heures; de cet endroit à Tchaga, huit heures; de cet endroit à Keredeh, cinq heures et demie; de cet endroit à Gheulbachi, quatre heures; de cet endroit à Baïender, cinq heures. Ceux qui vont en Orient ou vers l'Est, campent ou gîtent à Hamamlu, qui est vis-à-vis Baïender; de là à Tcherkesch, huit heures: le chemin est étroit; de cet endroit à Karadjeh-Viran, huit heures, ou bien à Kourchounlu; de cet endroit à Kodj-Hissar, dix heures; de cet endroit à Thoussïeh, dix heures. Il y a deux autres routes de Gheulbachi à Kasthamouni: de Gheulbachi à Viran-Chehr; de cet endroit à Borli; de cet endroit à Eflani; de cet endroit à Matchillena; de cet endroit à Sourkoun, et de cet endroit à Kasthamouni; ou bien de Gheulbachi à Baïender; de cet endroit à Ak-Tasch; de cet endroit à Sirt; de cet endroit à Iourek; de cet endroit à Aradj; de cet endroit à Merkiouzeh, ot de cet endroit à Kasthamouni.

On compte une journée de Thoussïeh à Tchangari (ou Kiankari). Route de Thoussïeh à Sivas: de Thoussïeh à Hadji-Hamzah ou Hamzeh, huit heures. Dans ce chemin on monte une croupe avec peine. Il y a quatre khans; de cet endroit à Osmandjik, six heures; de cet endroit à Keussé-Châban, huit heures, ou bien à Hadji-keuï; de cet endroit, en passant auprès de Merzifoun, à Boulak, quatro heures et demie; de cet endroit à Ghulkiraz, sept heures; de cet endroit à Amassïah, et de cet endroit à Eski-Iïgneh, qui porte aussi le nom d'*Ak-ïahlar*, huit heures; de cet endroit à Tourhal, sept heures; de cet endroit à Aïneh-Bazari, quatre heures; de cet endroit à Tokat, six heures; de cet endroit à Takht-abad, sept heures; ou bien à Bolos, qui est un gros village situé daas la plaine d'Arta-abad, et dont les habitants sont en partie mahométans et en partie chrétiens. On passe par une grande croupe; de cet endroit au khan de Muhammed Pacha, qui porte aujourd'hui le nom de *Ieni-Chehr*, sept heures; de cet endroit à la rivière dite Iïldiz-souï, c'est-à-diro Rivière de l'Étoile, quatre heures. On passe sur le pont. De cet endroit à Sivas, quatre heures.

Route d'Angoura à Tokat. De Tokat à Lala-Tchaïri, à Tchoukourdjik, Tchachenghir-Keuprussi, Kara-Kougah, à Narendah, Aktcheh, Kouïounlu et Tokat.

Route d'Eski-Chehr à Tokat. D'Eski-Chehr à Kach, Ak-Keupri, Oglaktchi, qui est un village à côté de Sivri-Hissar, à Mehareh, où on passe la riviere de Sakarïa, à Iuklu, à Iïlandji, à Aladjah-ada, à Angoura, Lâlâ-tchaïri, Hissarlik, au Kizil irmak ou Riviere Rouge, on passe sur le pont; à Barani-Iaïlaki-Euni, à Sofiler, à Siga, à Gheurez-Kânik, Tchavgâr, Thari Bogazi, Kizil-turbeh, Mechhed-abad, Kaz-abad et à Tokat.

Route d'Angoura à Sivas. D'Angoura à Elma-daghi ou montagne d'Elma; de cet endroit au Kizil-Irmak; de cet endroit à Keskïn; de cet endroit au Delidjèh-Irmak, ou rivière de Delidjèh; de cet endroit à El-bekli; de cet endroit à Boudak-Euzi, de cet endroit à Sendgiar; de cet endroit à Kazan-kaïa, de cet endroit à Outchthas, de cet endroit à Zileh; de cet endroit à Artouk-abad; de cet endroit au khan de Muhammed Pacha; de cet endroit à Iïlidgeh, et de cet endroit à Sivas.

Route d'Angoura à Kaïsarïeh. D'Angoura à Ala-dâg, ou montagne d'Ala; de cet endroit à Tchoukourdjik; de cet endroit à Tchachenghir; de cet endroit à Deghirmenlu, qui porte aussi le nom de *Bouldukln*; de cet endroit à Sofiler; de cet endroit à Kizlik-balkani; de cet endroit à Kobad-verak; de cet endroit à Keurektchi; de cet endroit à Demerdjiler; de cet endroit à Embar ou Enbar, et de cet endroit à Kaïsarièh ou Kaïsarïah.

Route d'Isnikmid à Angourah. On va d'Isnikmid à Sabandjah; de cet endroit à Keupri, proche Ghivèh; de cet endroit à Tharaklu; de cet endroit à Tourbali; de cet endroit au khan de Nassouh Pacha de cet endroit à Sarilèr; de cet endroit à Bey-bazari; de cet endroit à Aïach; de cet endroit à Astonos, et de cet endroit à Angoura.

FIN DE LA DESCRIPTION DE L'ANADOLI.

V.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE L'ASIE-MINEURE

D'APRÈS HADJI-KHALFA [1].

GRANDS GOUVERNEMENTS (pachaliks, ou aïalets).	LIVAS (OU SANDJAKS).	VILLES et CANTONS PRINCIPAUX.
Ces deux livas sont comptés parmi les provinces de l'ARMÉNIE, de même que le gouvernement de Trébizonde.	Erzroum.	Erzroum, Erzendgian, Baïbourt, les deux Terdgian, Tourtoum, Develer, Thouroul, Kourytchaï, Kiz-Outchan, Kouzaï, Gherdgianes, Ghelghit, Kemakh, Ghevanes, Merdgian, Iach-Iagmour-Dérési.
	Kara-Hissar-Charky, ou Chabïn.	Koïounlu-Hissar, Chebb-Khanèh.
TRÉBIZONDE.	Trébizonde.	Trébizonde, Keresïn, Rizèh.
MÉRASCH.	Mérâsch.	Mérâsch, Harounïèh, Bazardjik, el-Bostân, Zahthar, Behesni.
	Kars.	Kars de Zoulkadrièh.
	Aïntâb.	Aïntâb.
	Sumeïsat.	Sumeïsat.
	Malatïah.	Malatïah, Husnu ou Hesn-Batrik, Kiskhtèh, Kerek, Hesn-Mansour, Arsk-Loudiah.
ADENA.	Adena.	Adena, Gheulek-Kalèh, Sis, Massissah, Ïïlân-Kalehsi, Aïn-Zerbèh, Tell-Hamdoun, Hisnu-Hamous, Bers-Birt, Aïas, Païas, Merkez, Serfendekiar, Tarsous.

1 Ces divisions sont toujours en usage dans le pays, sauf des modifications de détail peu importantes.

GRANDS GOUVERNEMENTS (pachaliks, ou eïalets).	LIVAS (OU SANDJAKS).	VILLES et CANTONS PRINCIPAUX.
	Iïtchil.	Ermenak, Selenti, Sinanlu, Moud, Sari-Kavak, Selefkeh.
CYPRE.	Alaniéh.	Alaniéh, Berdaniéh.
	Ile de Cypre.	Lefkocha ou Nicosia, Magossa ou Famagouste, Tcheteria ou Chitri, Tchira, Kerinah, Kity, Olimos, Memlahah, Messariah, Baf.
	Konïah.	Konïah, Larendah, Lazikiah de Karaman, ou Ladik, Ismil, Aladâg, Kara-Binar, Erekli, Belviran, Borlo-Ganda.
	Nighdéh.	Nighdéh, Bour, Eutch-Kapoulu, Khodjlâ-Eddïn.
	Beï-Chehri.	Beï-Chehri, Kachaklu, Kir-Ïlli, Sidi-Chehri, Bouz-kir.
KARAMAN.	Ak-Chehr.	Ak-Chehr, Ïlgoun, Ichakli.
	Ak-Seraï.	Ak-Seraï.
	Kaïsariéh.	Kaïsariéh, Develi-Kara-Hissar.
	Kir-Chehri.	Kir-Chehri.
	Sivas.	Sivas, Artik-ahad, Tokat, Terhal ou Turkhal, Ziléh, Nighsar, Sounissa, Medjid-ahad, Hussein-ahad.
	Djanik.	Djanik, Bafira, Samsoun, Aladgiam.
	Arabkir.	Arabkir, Ziléh, Ekïn.
	Dïoureki.	Dïoureki, ou Divrighi, Derendéh.
SIVAS.	Tchouroum.	Tchouroum, Eskelih, Osmandjik, Hadji-Hamzéh.
	Amassiah.	Amassiah, Merzifoun, Ghumich, Boulak, Kédéh-Karah, ou Keupri, Tekiehlar, Ghulkiras, Hadji-keuï.
	Bouzok.	Bouzok.
ANADOLI.	Kutaïéh.	Kutaïéh, Tavchanli, Altun-Tasch, Ghumich, Ouschak, Selendi, Kedous, Kolah, Kouréh, Banaz, Achikli, ou Ischékli, Baflak, Tchal, Houma, Tazi-Kari, Gheïklér, ou Seghikler, Gheuk-Oïouk, Degnizli, Azinéh, Tchihar-Chenbéh, Havnaz, ou Khonas, Inaï.

GRANDS GOUVERNEMENTS (pachaliks, ou eïalets).	LIVAS (OU SANDJAKS).	VILLES et CANTONS PRINCIPAUX.
	Saroukhan.	Magnissa, Thourgoud, Ak-Hissar, Palamout, Mermcra, Ithalèh, Fotcha, Timourdji, ou Memerdjik.
	Aïdîn.	Tirèh, Baïander, Nazli, Sulthan-Hissar, Keuschk, Ghuzel-Hissar, Bouzdogan, Erbaz ou Arpas, Ortakchi, Iéni-Chehr d'Aïdîn, Berki ou Birghèh, Mermeredjik, Ala-Chehr d'Aïdîn, Aïnèh-Gheul d'Aïdîn, Kélès, Aïasloug, Sart.
	Mentéchèh.	Moglah, Mentéchèh, Thavas.
	Tékièh.	Anthallah ou Satalie, Keupri-Bazar, Esteuar, Kizil-Kaïa, Ighder, Feuekèh ou Phinéka.
	Hamid.	Espartah, Ielvadj ou Ialobatch, Bavlo, Agros, Borlah, Aassi-Kara-Agadj, Ouchar, ou Akchar, Ekerder ou Egherdir, Aglasoun, Ketchi-Borlo, Havirau.
ANADOLI. (suite).	Kara-Hissar-Sahib.	Kara-Hissar-Sahib, Bartchenlu, Boulavadîn, Tchaï, Tchoul-abad, Sendgianlu, Chuboud, Sandouklu, Karamak, Cïuach.
	Sultan-Eughi.	Eski-Chehr, Sidi-Ghazi, Sughud, Lefkèh, Iîn-Eughi, Biledjik, Karadjèh-Chehr.
	Ankarah, ou Enghouri.	Enghouri ou Angora, Mourtaza-abad, Aïach, Ièr-keuï, Gheurel, Iaban-abad, Badji, Chourïa, Tchibouk-abad, Tchoukourtchik, Ieureghian, ou Ioureklau d'Enghouri, Haïmanèh, Thourgoud-ïili.
	Kiankari.	Kiankari, Thoussièh, Khodj-Hissar, Kalabdjik, Tcherkesch, Boz-oglou, Bogaz, Kourchounlu, Kupurlu, Tokhat, Milân, Boudgiorva, Kargou, Eukcuz, Kari-Bazari, Châhan-Euzi, Kouri-Bazari, Karadjèh-Virân, Kalabdjik-Keskîn.
	Kasthamouni.	Kasthamouni, Tasch-Keupri, Boï-abad, Sinob, Kourèh, ou Bakir-Kourehsi, Iînèh-Boli, Aradj, Boïalu, Tourgau, Iîma-Hissari, Seraï, Tchanglu, Aïandoun.
	Boli.	Boli, Keredèh, Virân-Chehr, Moudernî, Amasserah, Kibrisdgik, Pavlo, Deuk-Divan, Tchaga, Meughen, Touderga, Efnaulu, Zâfran-Boli, Kizil-Béli, Kougherbèh, Dousdgèh-Bazari,

GRANDS GOUVERNEMENTS (pachaliks, ou eïalets).	LIVAS (OU SANDJAKS).	VILLES et CANTONS PRINCIPAUX.
	Boli (suite).	Bendergheuli, ou Bend-Erekli, Samako, Dourek, Direkuèh, Iaïiâniidgèh, Pendj-chenhèh, Gheui-Bazari, Hissar-Euni, Ienidjèh, Bartan, Euskenhi, Ak-Tchehehar, Gheuktchèh-son, Serak, Ak-Tasch, Oulak, Zerzenèh, Oulona, Ova, Eflani, Tefen, Gheudgenos.
	Khoudavendikiar.	Beroussah, ou Brousse, Ak-sou, Ova, Ketch, Edrenos, Kharmendjik, Medaniah ou Mondaniah, Kemlik, Bazar-keuï, Kathirlu, Engouridjik, Bilhandjik, Iar-Hissar, Iéni-Chehr, Ak-Iazi, Mikhalidj, Oulouhad, Tarheièh, Soumah, Bakir, Berghamah, Tehanderlu.
ANADOLI (suite).	Karassi.	Balikesri, Aïazmend, Edermid, Kèmer, Mendehonriah, Begadidj, Gheurdous, Saudarghi, Aïourendi, Iach-Kèlembèh.
	Kodjah-ïïlï.	Isnikmid, Gheurieh, Gheghehoz ou Ghéhizèh, Isnik, Sahandjah, Kara-Mursel, Ialak-abad, Chilèh, Samanlu, Kerpèh, Kandari, Ghendj-ïïlï, Semendérèh, Aïdos, Kazl-keuï, Uskudar ou Scutari, Kouz-goundjik, Stavros, Iourous, Kavak, Ak-Baba, Ervèh.
	Biga.	Iïnèh, Baïiah, Biga, Tchan, Kaz-daghi, Sulthanièh, Gheugherdgiulik, Lapsaki, Kapou-daghi, Marmorah.
	Soglah.	Iamir ou Smyrne, Zerpandah, Orlah, Mènmèn, Nif.

VI.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

SERIE CHRONOLOGIQUE

DES

VOYAGES FAITS EN ASIE-MINEURE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU TREIZIÈME SIÈCLE [1].

Époque du Voyage.		Date de la publication.

1211. 1. **Willebrand d'Oldenbourg.** Itinerarium Terræ Sanctæ, autore *Willebrando ab Oldenborgo*, canonico Hildesamensi. — Dans les Συμμικτα *Leonis Allatii*, sive Opusculorum libri II. Coloniæ Agrippinæ, 1653, petit in-8, première partie, p. 122 à 152. 1653.

1254. 2. **Rubruk.** Itinerarium fratris *Willelmi de Rubruquis*, de ordine fratrum Minorum, Galli, a. g. 1253, ad partes Orientales. — Dans Hakluyt, *The principales Navigations*, *Voyages*, etc., *of the English Nation*. London, 1599-1600, in-fol., 5 vol., t. I, p. 71-117 (avec une version anglaise). 1599.

Réimprimé dans Purchas, *His Pilgrims*, t. III, p. 1-52 (version anglaise); dans le recueil de Bergeron, 1634, in-8; dans celui de Van der Aa, 1729, in-4, sous le nom de Bergeron (version française); en 1830, dans un volume intitulé *Voyages de Benjamin de Tudelle*, etc., in-8; enfin, dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie de Paris*, t. IV, 1839, p. 205 à 396 (texte original latin, plus complet que l'édition de Hakluyt; avec une notice sur Guillaume de Rubrok, par MM. Francisque Michel et Thomas Wright).

1432. 3. **Bertrandon de la Brocquière.** Voyage d'Outremer et retour de Jérusalem en France par la voie de terre, pendant le cours des années 1432 et 1433, par *Bertrandon de la Brocquière*, conseiller et premier écuyer-tranchant de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Ouvrage extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, remis en français moderne, et publié par le citoyen *Legrand d'Aussy*. — Dans les *Mémoires de l'Institut national des Sciences et Arts*, *Sciences morales et politiques*, t. V, an XII, in-4, p. 422 à 637. 1804.

1 Aux voyages en Asie-Mineure proprement dits, nous avons joint l'indication d'un certain nombre de voyageurs qui n'ont pas dépassé Constantinople ou les provinces européennes de l'empire Ottoman, mais qui sont nécessaires pour compléter la connaissance de la nation turque.

Époque du Voyage. Legrand d'Aussy a fait précéder la relation de Bertrandon d'un Discours Préliminaire qui occupe de la p. 422 à la p. 469. La relation ne commence qu'à cette dernière page, et remplit les cent soixante-huit dernières pages du volume. Le titre du manuscrit original est celui-ci : *Ci commence le voyage de* Bertrandon de la Brocquière *en la terre d'Oultre mer, l'an de grâce mil quatre cens et trente-deux.* Date de la publication.

La relation de Bertrandon a été réimprimée (en français) dans une collection anglaise intitulée : *A Selection of Curious, Rare and Early Voyages, and Histories of interesting Discoveries, chiefly published by Hakluyt, or at his suggestion, but not included in his celebrated compilation, to which, to Purchas, and other General Collections, this is intended as a Supplement.* London, R. H. Evans, 1812, grand in-4. — La relation de Bertrandon y occupe de la page 69 à la p. 145.

1436 à 1458. **4.** Tractatus de ritu et moribus Tvrcorum. Absque nomine auctoris, anno et loco (Coloniæ, 1480). grand in-8 de 108 pages non paginées, avec réclames de *a* à *g;* lettres gothiques. 1480.

L'auteur de cette relation des mœurs et de la religion des Turks, où il n'y a rien de géographique, était un moine hongrois nommé *George* dit de *Hungaria*, qui tomba entre les mains des Turks en 1436, et resta leur prisonnier jusqu'en 1458.

— Réimprimé en 1488, à Leipzig, petit in-4, avec ce nouveau titre : *Tractatus de ritu et moribus Turcorum, auctore Vallocho quodam vel Hungarico, qui ab a.* 1436 *ad a.* 1455 *in captivitatem à Turcis abductus est.* — Si l'éditeur avait lu le prologue qui ouvre la relation, il n'aurait pas mis cette date de 1455, au lieu de 1458.

— Inséré dans la Collection de Theod. Bibliander, 1543, t. III.

— Traduit en allemand au commencement du seizième siècle : *Turkey. Chronika, Glaube, Gesatz, Sitten, etc.*, Zwickaw, 1530, in-4. — *Voy.* Meusel, *Biblioth. histor.*, vol. II, 1re part., p. 943, et vol. X, 2e part., p. 169.

1473, et retour en 1478. **5. Josafa (ou Josaphat) Barbaro.** Viaggio di *Josaphat Barbaro*, ambasciat. della Repub. di Venetia, alla Tana et in Persia. 1543.

Cette première édition des deux voyages de Barbaro fait partie d'un Recueil d'une extrême rareté publié en 1543 à Venise par les Alde, sous le titre de *Viaggi fatti da Vinetia, alla Tana, in Persia, in India et in Constantinopoli; con la descrittione particolare da città, luoghi, siti, costumi et della Porta del Gran Turco, et di tutte le intrate, spese, et modo di governo suo, et della ultima impresa contra Portoghesi.* Vinegia, figlinoli di Aldo, 1543, in-8.

Ce recueil fut réimprimé chez les mêmes éditeurs en 1545. Beckmann, qui a consacré un article à Barbaro dans son histoire littéraire des anciens voyages, n'avait vu ni l'édition de 1543, ni celle de 1545 (Beckmann, *Litteratur der älteren Reisebeschreibungen;* Gotting., 1808-10, in-8). Cet article a été traduit par M. Eyriès dans les anciennes *Annales des Voyages*, t. IV, 1808, p. 19. — Quelques bibliographes ont supposé, mais à tort, l'existence d'une édition de 1541 (*voyez les Annales de l'imprimerie des Alde* par M. Renouard, sous l'année MDXLI).

Les deux voyages de Jos. Barbaro ont été en outre reproduits par Ramusio dans sa précieuse collection, t. II, fol. 91 à 112 (édit. de 1574). Le voyage en Perse y occupe du fol. 98 à 112, sous ce titre : *Viaggio di* M. Josafa Barbaro, *gentilhuomo venetiano, nella Persia.* — Il a été traduit en latin dans le recueil intitulé *Rerum Persicarum historia... auctore* Petro Bizaro. *Accessit...* Josephi Barbari... *Itinerarium Persicum.* Francof. Wechel, 1601, in-fol.

Add. Zurla, *Di alc. Viaggiat.*, t. II, p. 205.

De 1536 à 1550 (deux voyages). **6. Guillaume Postel.** Histoire et considération de l'origine, loy et covstvme des Tartares, Persiens, Arabes, Turcs, et tous autres Ismaelites ou Muhamediques, dicts par nous Mahometains, ou Sarrazins (Par *Guill. Postel*). Poitiers, Enguilbert de Marnef, sans date, in-4, 56 pages. 1552.

De la Rêpvblique des Turcs : et là où l'occasion s'offrera, des meurs et loys de tous Muhamédistes, par *Guillaume Postel*, Cosmopolite. Avec une table bien ample, des choses plus notables, contenues en tous les liures. A Poitiers,

Époque du voyage. E. de Marnef, sans date, in-4; quatre feuillets préliminaires, et 127 pages. Date de la publication.

La tierce partie des Orientales Histoires, ov est exposée la Condition, Puissance et Reuenu de l'Empire Turquesque : auec toutes les prouinces et païs généralement depuis 950 ans en ça par tous Ismaélites conquis. Pour donner, auec telle cognoissance, vouloir et moyen de tels païs et richesses conquerir aus Princes et peuples Tres-chrestiens, et aisnés au Droict du Monde. Par *Guillaume Postel*, Cosmopolite. Poitiers, E. de Marnef, s. d., in-4; quatre feuillets et 89 pages; plus 21 pages non numérotées pour la Table alphabétique des matières contenues aux trois traités.

Ces trois Traités, quoique publiés successivement et avec un titre spécial pour chacun d'eux, ne sont réellement qu'un seul et même ouvrage divisé en trois livres. Ils ne portent pas de date.

Le P. des Billons (*Nouveaux Éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, Liége, 1773, in-8, p. 148) indique les trois parties avec la date de 1559-1560, comme existant au Privilége du roi et au verso du frontispice. Il faut alors que cette édition soit la seconde, car notre exemplaire n'a de date à aucune des trois parties. De plus, dans la transcription du P. des Billons, les deux premières parties sont transposées. Meusel (*Bibliotheca Historica*, t. II, 1re part., p. 309) indique en effet, mais nous ignorons sur quels fondements, la date de 1552, comme étant celle de la première édition.

On connaît encore deux autres éditions du même traité, toutes deux imprimées à Paris en 1575, l'une format in-16, l'autre format in-8.

Les autres ouvrages que l'on peut regarder comme se rattachant spécialement aux voyages de Postel en Orient, sont, outre sa *Grammatica Arabica* (Parisiis, Pet. Gromorsus, absq. a. in-4), sa *Descriptio Syriæ* (Parisiis, 1540, in-8), et sa *Description et Charte de la Terre-Saincte*, Paris, 1553, in-16.

On sait que c'est à Guillaume Postel que l'Europe dut le premier manuscrit de la géographie arabe d'Abou'lféda.

7. **P. Ramberti**. Libri Tre delle cose di Turchi. — Primo si de- 1539.
scrive il viaggio di Vinegia a Constantinopoli; nel segundo, la Porta, cioè la Corte del Soltan Soleymano; nel terzo, il modo del regere il stato e imperio suo. Vinegia, Aldo, 1539, in-8.

1542 à 1550. 8. **Pierre Gilles d'Alby**. De Bosporo Thracio, Libri III, autore Petro Gyllio. Lugd. Batav. Elzev., 1561, in-4. 1561.

Ibid., 1632, in-16. (De la collection dite des Républiques).

9. — *Ejusdem*, de Constantinopoleôs Topographiâ libri IV. *Ibid.*, 1561, in-4.

— *Ibid.*, 1632, in-16. (De la même collection).

Les deux traités ont été réimprimés dans le *Thesaurus Græcarum Antiquitatum* de Gronovius, t. VI, 1699; et dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, t. I, 1711.

1546 à 1549. 10. **Pierre Belon**. Les observations de plusieurs singularitez et choses 1553.
mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois Livres. par *Pierre Belon*, du Mans. Paris, G. Cavellat, 1553, petit in-4, fig.

— *Ibid.*, G. Corrozet, 1554, petit in-4.

— *Ibid.*, G. Corrozet, 1555, petit in-4.

— Anvers, J. Steelsius, 1555, in-8, fig.

— *Ibid.*, 1558, in-8.

— Paris, H. de Marnef, et Ve Cavellat, 1588, in-4, fig.

— Trad. latine. Antuerpiæ, Plantinus, 1589, in-8, fig.

Parmi les autres publications d'histoire naturelle de P. Belon (l'article *Belon* de la Bio-

Époque du voyage. graphie Michaud en donne la liste exacte), il en est deux qui se rattachent plus particulièrement à ses voyages, et qui forment en quelque sorte le complément des Observations. Ce sont : Date de la publication.

11. De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum præstantiâ Liber, quo de Ægyptiis Pyramidibus, de Obeliscis, de Labyrinthis sepulchralibus, et de antiquorum sepulturis agitur... auct. *Pet. Belonio.* Parisiis, 1553, in-4.

Le même traité inséré au t. VIII du *Thesaurus Græcarum Antiquitatum* de Gronovius, 1699.

12. Pourtraicts d'oiseaux, animaux, serpents, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte, observés par *P. Belon.* Paris, G. Cavellat, 1557, in-4, fig.

13. **Giov. Ant. Menavino**, Trattato de' Costumi e Vita de' Turchi. 1548.
Firenze, 1548, in-8.

— *Ibid.*, 1551, in-8.

— Traduit en latin dans le t. 1er de la Collection de Philippus Lonicerus, *Chronicorum Turcicorum Libri...* Francof., 1578, 3 tom. in uno volum. in-fol.

L'auteur avait été prisonnier à Constantinople.

1548 et retour en 1550. 14. **Jean Chesneau.** Voyage de Paris à Constantinople, celui de 1759.
Perse avec le camp du Grand-Seigneur; de Judée, Surie, Égypte, et de la Grèce, avec la description des choses les plus notables et remarquables desdits lieux. Fait par noble homme *Jean Chesneau*, et par lui mis et rédigé par escrit. — Dans un Recueil intitulé : *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.* Paris, Chaubert, 1759, in-4, 3 vol., t. I, jusqu'à la p. 136.

1549. 15. **André Thevet.** Cosmographie du Levant; par *F. André Thévet* d'Angoulesme. Lion, Jan de Tournes, 1554, petit in-4. 1554.

— *Ibid.*, 1556, petit in-4.

Comparez les livres VII et IX, t. I, de sa *Cosmographie universelle.* Paris, Guill. Chandière, 1575, in-fol., 2 vol.

1551 à 1553. 16. **Nicolas de Nicolay.** Les quatre premiers Livres des Naviga- 1568.
tions et Pérégrinations Orientales. Lyon, 1568, petit in-fol., fig.

— Anvers, Silvius, 1576, in-4, fig.

— *Ibid.*, 1586, in-4, fig.

— Traduction allemande. Nürnb., 1572. München, 1619. — Trad. holland. Antwerp. 1576. — Trad. ital. Anversa, 1576. Venez., 1580. — Trad. angl. Lond. 1585; et dans la Collect. d'Osborne, t. I, 1745.

17. **Georgiewiz.** De Origine Imperii Turcorum, eorumque admi- 1552.
nistratione et disciplinâ; autore *Bartholomeo Georgieviz*, Hungaro. Romæ, 1552, in-8.

— Lugd., 1555, in-12.

— *Ibid.*, 1558, in-12.

— Viteb., 1562, in-8.

— Paris. 1568, in-8.

— Genevæ, 1598, in-16.

— *Ibid.*, 1629, in-12.

— Helmstadio, 1571, in-4.

L'auteur de cette relation avait été prisonnier chez les Turks.

1553 à 1556. 18. **Sidi-Aly**. Miroir des Pays, ou relation des voyages de *Sidi-Aly*, fils d'Housaïn, nommé ordinairement Katibi-Roumi, amiral de Soliman II (Ier), traduite sur la version allemande de M. de Diez, par M. *Moris*. — Dans le *Journal Asiatique*, 1re série, t. IX et X, 1826-27. 1826.

La partie des voyages de Sidi-Aly qui se rapporte à l'Asie-Mineure en forme les paragraphes 2, 3 et 16 ; p. 45 à 56 du t. IX du *Journ. Asiat.*, et p. 104 à 112 du t. X.
Voyez de Hammer, *Hist. de l'Empire Ottom.*, t. VI, p. 187, trad. franç.

1555. 19. **Bousbeke.** Itinera Constantinopolitanum et Amasianum, ab *Augerio Gislenio Busbequii*, etc., D. ad Solimannum Turcarum imperatorem C. M. oratore confecta. Ejusdem Busbequii De acie contrà Turcam instruendâ consilium. Antuerpiæ, Chr. Plantinus, 1581, in-8. 1581.

C'est la première lettre, renfermant le journal du voyage d'Amasée. Malgré l'assertion contraire de tous les biographes et les bibliographes, qui se sont copiés successivement sans remonter à la source, cette édition de 1581 ne contient pas la seconde lettre. Peut-être cette seconde lettre fut-elle éditée à part la même année ; mais c'est un fait bibliographique dont nous ne trouvons trace nulle part. L'édition suivante, type principal des éditions subséquentes, contient en outre les trois autres lettres écrites par Bousbeke pendant son ambassade de Constantinople.

— *Aug. Gisl. Busbequii D.* Legationis Turcicæ Epistolæ IV ; quarum priores duæ ante aliquot annos in lucem prodierunt sub nomine Itinerum Constantinopolitani et Amasiani. Adjectæ sunt duæ alteræ... Parisiis, Ægidium Beys, 1589, in-8.

— Antuerpiæ, Plantinus, 1595, in-8.

— Hanoviæ, Wechelius, 1605, in-8.

— Monachii, 1620, in-12.

— Hanoviæ, 1629, in-8.

— *A. Gislenii Busbequii* Omnia quæ exstant. Lugd. Batav. ex officinâ Elzevirianâ, 1633, in-16.

— Oxonii, 1660, in-12. (Reproduction de l'édition elzevirienne).

— Lipsiæ, 1688, in-12.

— Basileæ, 1740, in-8.

Il y a deux traductions françaises des lettres de Bousbeke. La première ne donne que les lettres écrites de Turquie ; la seconde y ajoute d'autres lettres politiques relatives aux affaires des cours d'Europe.

20. Ambassades et Voyages en Turquie et Amasie, de M. *Busbequius*, traduits en français par *Gaudon*. Paris, P. David, 1646, in-8.

21. Lettres du baron de *Busbec*,... traduites en français, avec notes, par l'abbé de *Foy*. Paris, Bauche, 1748, in-12, 3 vol.

22. **Fr. Sansovino.** Historia Universale dell' origine et imperio de' Turchi ; raccolta da M. *Francesco Sansovino*. Nella quale si contengono la Origine, le Leggi, l'Usanze, i Costumi, così religiosi come mondani di Turchi. Oltre a ciò vi sono tutte le guerre che di tempo in tempo sono state fatte da quella natione, cominciando da Othomano primo Re di questa gente, fino al moderno Selim. Con le vite di tutti i Principi di Casa Othomana. In Venetia, 1568, in-4. 1568.

Époque du voyage. | Date de la publication.

Le livre de Sansovino est plutôt une compilation qu'une histoire proprement dite, et c'est cela précisément qui lui donne pour nous aujourd'hui plus d'intérêt, à raison des divers opuscules qu'il nous a conservés. On peut le regarder comme représentant assez exactement l'état des notions généralement répandues en Europe sur les Turks dans la première moitié du seizième siècle. Voici l'indication des traités ou dissertations spécialement relatifs aux Turks, recueillis par Sansovino, et qu'il a joints comme autant d'appendices à chacun des cinq livres dont se compose son histoire.

Trattato di *Theodoro Spandugino Cantacusino*, gentil'huomo Constantinopolitano, di Costumi de' Turchi, p. 80-105. (Ce traité de Spandugino Cantacuzène avait été déjà imprimé à part, Firenza, 1551, in-8).

Dell' origine di Turchi di *Andrea Cambini*, Fiorentino, p. 149-188. (Déjà imprimé en 1537, Firenze, et en 1538, Vinegia, in-8).

Discorso di *Theodoro Spandugino*, della origine de' Principi de' Turchi, p. 190-215.

Informatione di *Paolo Giovio* Vescovo di Nocera, a Carlo Quinto Imperatore Augusto, p. 215-234.

La Guerra di Rhodi, da *Jacopo Fontano*, p. 234-266.

1570*. 23. **Étienne de Lusignan.** Corografia, e breve istoria universale dell' isola di Cipro, dal tempo di Noè sino all' anno 1572. In Bologna, 1573, in-4. 1573.

L'édition française fut augmentée et améliorée par l'auteur lui-même :

— Histoire générale des royaumes de Jérusalem, Chypre, Arménie, et lieux circonvoisins, par le R. P. *Fr. Est. de Lusignan*, de la royale maison de Chypre. Paris, 1579, in-4.

— *Ibid.*, 1613, in-4.

24. **Thomaso Porcacchi.** L'Isole più famose del Mondo, descritte da *T. Porcacchi da Castiglione Aretino*, e intagliate da Girolamo Porro Padovano. Al Sereniss. principe et sig. il S. Don Giovanni d'Austria, general della Santiss. Lega. In Venetia, S. Galigiani, 1572, petit in-fol. 1572.

Porcacchi décrit dans ce curieux ouvrage les îles de *Cypre* (p. 20) et de *Rhodes* (p. 24), et donne la carte de ces deux îles. Il y a, p. 27, une petite carte de l'Archipel, qui comprend toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure, et la Propontide jusqu'à la mer Noire. Mais ces cartes ne sont pas graduées.

1576. 25. **Gerlach.** *Stephan Gerlachs* des ältern Tage-Buch, der von Zween glorwürdigsten Rœmischen Kaysern Maximiliano und Rudolpho heyderseits den Andern dieses Namens, hœchstseeligster Gedächtniss, an die Ottomannische Pforte zu Constantinopel abgefertigten, und durch den Wohlgeb. Herrn David Ungnad, Freyherrn zu Sonnegk und Freyburg Rœmisch-Kayserl. Raht, mit würklicher Erhalt-uud Verlängerung des Friedens zwischen dem Ottomanischen und Rœmischen Kayserl. und demselben angehœrigen Landen und Kœnigreichen glücklichst vollbrachten Gesandtschaft. Aus denen Gerlachischen Zeit seiner hiebey bedienten Hoff-Prediger-Ambts Stelle, eygenhändig auffgesetzten und nachgelassenen, Schrifften, herfürgegeben durch seinen Enkel M. Samuelem Gerlachium... Mit einer Vorrede Hrn. Tobiæ Wagneri. Frankf. am Mayn, 1674, in-fol. 1674.

Ce long titre que nous avons transcrit nous dispense d'autre notice. Étienne Gerlach fit en 1576 une excursion de Constantinople à Boursa.

1581. 26. **Palerne.** Pérégrinations du sieur *J. Palerne*, Forésien, où est 1606.

* Nous marquons ici l'année où Étienne de Lusignan quitta l'île de Cypre où il était né, et dont les Turks venaient de se rendre maîtres.

Époque de voyage. traité de plusieurs singularitez et antiquitez remarquées ès provinces d'Égypte, Arabie Déserte et Pierreuse, Terre-Saincte, Surie, Natolie, Grèce, etc.... Lyon, F. Pillehotte, 1606, in-12. Date de la publication.

— *Ibid.*, 1621, in-12.

1582. 27. **John Newberie**. Two Voyages of M. *J. Newberie*, one, into the Holy Land; the other, to Balsara, Ormus, Persia, and backe thorow Turkie. — Dans Purchas, *his Pilgrims, containing a History of the World in Sea Voyages and Land Travels, by Englishmen and others...* Lond., 1625-26, 5 vol. in-fol., t. II, p. 1410-1421. 1625.

1589. 28. **Georgius Dousa**. *G. Dousæ* De itinere suo Constantinopolitano Epistola. (Amstelod. Christ. Rapheiengius), 1590, petit in-8. 1590.

— Antuerpiæ, Plantinus, 1599, in-8.

— Ludg. Batav., 1599, in-8.

— Dans le *Thesaurus Græc. Antiquit.* de Gronovius, t. VI, 1699.

1593. 29. **Richard Wrag**. A Description of a voyage to Constantinople and Syria, begun the 21 of march 1593, and ended the 9 of aug. 1595... by M Edw. Barton, H. M. ambassador to sultan Murad Can, emperor of Turkie. Written by *Richard Wrag*. Dans Hakluyt, *The Principales Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English nation...* London, 1599-1600, 3 vol. in-fol., t. II, 1re part., p. 303-312. 1599.

1601. 30. **Will. Biddulph**. The Travels of foure English men and a Preacher into Africa, Asia, Troy, Bythinia, Thracia, and to the Black Sea; and into Syria, Cilicia, Pisidia, Mesopotamia, Damascus, Canaan, Galile, Samaria, Judea, Palestina, Jerusalem, Jericho, and to the Red Sea: and to sundry other places. Begunne in the yeere of jubile, 1600, and by some of them finished the yeere 1611, the others not yet returned... London, W. Apley, 1612, petit in-4. 1612.

— Dans la Collection d'Osborne, *A Collection of Voyages and Travels... compiled from the curious and valuable library of the late earl of Oxford*. London, Osborne, 1745, 2 vol. in-fol., t. I, p. 761 à 830.

1610. 31. **George Sandys**. *Sandy's* Travels, containing an History of the original and present state of the Turkish Empire: their laws, Government, Policy, Military Force, Courts of Justice, and Commerce. The Mahometan Religion and Ceremonies; a Description of Constantinople, the Grand Signior's Seraglio, and his manner of living: also of Greece, with the Religion and Customs of the Grecians. Of Egypt,... Armenia, Grand Cairo, Rhodes, The Pyramides, Colossus... A Description of the Holy-Land, etc., etc. Illustrated with fifty graven maps and figures. London, 1615, in-fol., fig. 1615.

— *Ibid.*, 1621, in-fol.

— *Ibid.*, 1632, in-fol.

— *Ibid.*, 1637, in-fol.

— *Ibid.*, 1652, in-fol.

— *Ibid.*, 1658, in-fol.

— *Ibid.*, 1673, in-fol. (the seventh edition).

1612. 32. **Thomas Coryates**. Travels to, and Observations in Constantinople and other Places in the way thither; and his Journey thence to Aleppo, 1625.

Époque du voyage. Damas and Jerusalem. By *Th. Coryates.* — Dans la Collection de Purchas, t. II, p. 1811-1831. Date de la publication.

1614. 33. **Pietro della Valle.** Il Pellegrino, descritti da lui medesimo 1650.
in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, scritte dall' anno 1614 sin' al 1626. Divisi in trè parti : cioe la Turchia, la Persia e l' India. Roma, 1650-58-63. in-4, 3 parties en 4 vol. (la 2e partie est divisée en 2 vol.).

— *Id.*, Venetia, 1667, in-12, 4 vol.

— *Id.*, Bologna, 1672, in-12, 4 vol.

— Le tome 1er réimprimé à Rome, 1662, in-4.

Il y a deux éditions de la traduction française :

— Voyages de *Pietro della Valle*, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales et autres lieux; traduits de l'italien (par le P. Carneaux, célestin). Paris, 1661-64, in-4, 4 vol.

— *Id.*, Rouen, 1745, in-12. 8 vol.

1631. 1657. 1664. (Trois voyages). 34. **Tavernier.** Les six voyages de *Jean Baptiste Tavernier* en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, par toutes les routes qu'on peut y tenir; accompagnés d'observations particulières sur les qualités, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays; avec les figures, les poids et la valeur des monnoies. Enrichis de cartes, plans et figures. Paris, 1676-77, in-4, 3 vol. 1676.

— *Ibid.*, 1678-79, petit in-8, 3 vol.

— Amst., 1679, petit in-8, 3 vol.

— Paris, Clousier, 1681, in-4, 3 vol.

— Suivant la copie imprimée à Paris, 1692, petit in-8, 3 vol.

— Utrecht, van de Water, 1712, petit in-8, 3 vol.

— Rouen, Michaet, 1713, in-12, 6 vol.

— La Haye, 1718, petit in-8, 3 vol.

— Paris, 1724, in-12, 6 vol.

La partie des voyages de Tavernier relative à l'Asie-Mineure ne se trouve qu'au tome 1er.

1638. 35. **Greaves.** An Account of the Latitude of Constantinople and 1685.
Rhodes, written by M. *John Greaves.* Dans les *Philosophical Transactions*, A. 1685, n. 178, vol. XV, p. 1295-1300.

— Reproduit dans les *Miscellaneous Works* of M. J. Greaves. Lond., 1737, vol. II, p. 364-371; et dans la *Collection of curious Travels and Voyages* de M. John Ray, London, 1738, 2 vol. in-8, t. II, p. 404-408.

Deux autres morceaux se rattachant au voyage de Greaves en Levant, en 1638 et 1639 : la *Description of the Grand Signor's Seraglio*, et la *Pyramidographia*. La Description du Sérail, imprimée en 1653 (London, in-8) a été reproduite dans les *Miscellaneous Works of J. Greaves*, donnés par Th. Birch, London, 1737, t. II, p 585-800; et le Mémoire sur les Pyramides, imprimé en 1646 (Lond., in-8), a été aussi reproduit par Birch, t. II, et par extrait dans la collection citée de Ray, t. II, p. 417 et suiv. Melchisedech Thevenot en avait donné la traduction dans sa Collection de *Relations de divers Voyages curieux*, 1663, in-fol., Part. I, 28 pages. Greaves est mort en 1652.

Il faut voir aussi dans la collection de ses Œuvres Mêlées, ses *Lettres*, t. II, p. 434-469; et ses *Observations made in his Travels*, p. 475 et suiv.

1639. 36. **Du Loir.** Voyage du sieur *Du Loir*, contenu en plusieurs Lettres 1654.
écrites du Leuant, auec plusieurs particularités qui n'ont point encore esté

Époque du voyage. remarquées touchant la Grèce, et la domination du Grand-Seigneur, la religion et les mœurs de ses sujets. Paris, Clouzier, 1654, in-4. Date de la publication.

1647. 37. **La Boullaye.** Les Voyages et observations du sieur de *La Boullaye-Le-Gouz*, gentil-homme angevin, où sont décrites les religions, gouvernements et situations des Estats et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karaménie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, Bijapour, Indes Orientales des Portugais, Arabie, Égypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Dannemark, Pologne, isles et autres lieux d'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichy de belles figures... Paris, Clouzier, 1653, in-4. 1653.

— *Ibid.*, 1657, in-4.

1648. 38. **Monconys.** Journal du voyage de M. de *Monconys* en Portugal, en Provence, en Italie, en Égypte, en Syrie, à Constantinople, en Natolie, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Espagne, où les savants trouveront un nombre infini de nouveautés en machines de mathématiques, expériences de physique, curiosités de chimie... outre la description de divers animaux et de plantes rares... les ouvrages des peintres fameux, les coutumes et mœurs des nations, etc. Enrichi de figures, et publié par le sieur de Lignières, son fils. Lyon, 1665-66, 3 vol. in-4. 1665.

— *Ibid.*, 1677, in-4, 3 vol.

— Paris, (Hollande), 1695, in-12, 5 vol.

Ce qui se rapporte à l'Asie-Mineure des voyages de Monconys est compris dans le 1er vol. des éditions in-4.

1648. 39. **Hadji-Khalfa**, ou **Kiatib-Tchélébi**, dit le **Géographe Turk.** Djihân-Numa, ou le Miroir du Monde, Géographie universelle écrite en turk l'an de notre ère 1648, imprimée pour la première fois à Constantinople en 1732, et traduite en français par Armain, vers 1744, sur cette édition de Constantinople. 1846.

La traduction d'Armain, de même que l'édition de Constantinople sur laquelle elle a été faite, ne comprend que l'Asie, qui forme la première partie de Djihân-Numa. Cette partie est à la vérité la seule qui puisse avoir pour nous de l'intérêt. Hadji-Khalfa y a décrit très en détail les différentes provinces asiatiques de l'empire turk, notamment l'Asie-Mineure. Cette description de l'Asie-Mineure est imprimée pour la première fois, sur la traduction d'Armain, dans l'Appendice du présent volume, ci-dessus, p. 637. *Voyez*, notamment, la Préface que nous y avons jointe.

M. de Hammer a traduit en allemand, sur le manuscrit turk, la description de la Roumélie ou Turquie d'Europe. *Wien*, 1812, in-8.

1653. 40. **D'Arvieux.** Mémoires du chevalier d'*Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, et la Barbarie, la description de ces pays, la religion, les mœurs, les coutumes... Recueillis de ses Mémoires et mis en ordre par P. Labat. Paris, Delespine, 1735, in-12, 6 vol. 1735.

1655 à 1673. 41. **Michel Febvre.** Specchio, overo Descrittione della Turchia. Roma, 1674, in-12. 1674.

Cet ouvrage, mis en français par l'auteur lui-même, parut avec quelques augmentations sous ce titre :

42. État présent de la Turquie, où il est traité des vies, mœurs et cou-

Époque du voyage. tumes des Ottomans, et autres peuples de leur empire. Paris, 1675, in-12. Date de la publication.

De nouveaux développements donnés à ce premier essai produisirent un ouvrage plus étendu qui reçut ce nouveau titre :

43. Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'huy, touchant les mœurs, le gouvernement, les coutumes et la religion des Turcs, et de treize autres sortes de nations qui habitent dans l'empire Ottoman... Traduit d'italien en français par son auteur, le sieur *Michel Febvre*. Paris, Couterot, 1682, in-4.

L'auteur était un Missionnaire. Son nom véritable était le P. Justinien de Tours. Le *Théâtre de la Turquie* eut une traduction italienne qui parut à Bologne en 1681, in-4, sous le titre de Teatro della Turchia, dove si rappresentano i disordini di essa, il genio, la natura et i costumi di quattordici nazioni che l'habitano, etc., dato in luce da *Michele Febure*.

1656. 44. **Jean Thevenot.** Voyages de M. *Thevenot* au Levant et en Asie. Paris, 1665 à 1684, in-4, 3 vol. 1665.

Ces trois volumes furent publiés successivement, et sous des titres particuliers. En voici l'indication :

Tome I. Relation d'un voyage fait au Levant, dans laquelle il est curieusement traité des Estats sujets au Grand-Seigneur, des mœurs, religions, forces, gouvernements, politiques (*sic*), langues et coustumes des habitans de ce grand empire. Et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Égypte, Pyramides, mumies, déserts d'Arabie, la Méque; et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique, remarquez depuis peu et non encore décrits jusqu'à présent... Par M. *de Thevenot*. Paris, Louis Billaine, 1665, in-4.

Tome II. Suite du voyage du Levant; dans laquelle, après plusieurs remarques très-singulières sur des particularitez de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Euphrate et du Tygre, il est traité de la Perse, et autres Estats sujets au roi de Perse,... et aussi des antiquitez de Tcheheiminar, et autres lieux vers l'ancienne Persépolis; et particulièrement de la route exacte de ce grand voyage, tant par terre en Turquie et en Perse, que par mer dans la Méditerranée, golfe Persique et mer des Indes. Paris, Ch. Angot, 1674, in-4.

Tome III. Troisième partie des Voyages de M. *Thévenot*, contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mogols, et des autres peuples et pays des Indes. Paris, Cl. Barbin, 1684, in-4.

Les trois parties ont été réunies sous un seul titre dans les éditions subséquentes :

— Paris, 1689, petit in-8, 5 vol.
— Amsterdam, 1705, in-12, 5 vol.
— *Ibid.*, 1727-29, in-12, 5 vol.

On attribue la rédaction des Voyages de J. Thévenot à Pétis de La Croix, père.

1657 à 1658. 45. **Clas Rolamb**, Constantinopolitanske Resa. Stockholm, 1679, in-4, 93 pages. 1679.

— Traduction anglaise, sous ce titre : A Relation of a Journey to Constantinople; giving an Account of... the state of the Turkish Monarchy... Being a Report made to the most potent prince Charles Gustavus, king of the Swedes, by his faithful servant and subject *Nicholas Rolamb*... Translated

Époque du voyage. | Date de la publication.

from the copy printed in swedish at Stokholm. — Dans la *Collection* de Churchill, London, 1732, 6 vol. in-fol., t. IV, p. 671-718. (Vid. Meusel, *Bibliotheca Historica*, t. II, pars 1ª, p. 257.)

1658. 46. **Poullet.** Nouvelles Relations du Levant, qui contiennent diverses 1667.
remarques fort curieuses, non encore observées, touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples, avec une exacte description de l'empire turc en Europe, et plusieurs choses curieuses remarquées pendant huit années de séjour... Par le sieur *Poullet*; première partie. Paris, Billaine, 1667, in-12.

— Deuxième partie, contenant une Description de l'Asie-Mineure ou Natolie, des deux Arménies, du Curdistan, du Diarbeck, et autres provinces méditerranées de l'Asie, du royaume de Perse, etc. *Ibid.*, 1668, in-12.

1660 à 1665. 47. **Ricaut.** History of the Present state of the Ottoman Empire... by 1666.
Paul Ricaut. London, 1666, in-fol., fig.

— *Ibid.*, 1668, in-fol.

— *Ibid.*, 1670, in-fol.

— *Ibid.*, 1675, in-8.

— *Ibid.*, 1682, in-8.

— *Ibid.*, 1686, in-8.

— *Ibid.*, 1689, in-8.

Il en a été fait deux traductions françaises :

48. État présent de l'Empire Ottoman, traduit de l'anglais du sieur *Rigaut*, par *P. Briot*. Paris, 1670, in-4, fig.

— *Ibid.*, 1670, in-12, 2 vol.

— Amst., 1671, in-12.

— *Ibid.*, 1678, in-12.

49. État présent de l'Empire Ottoman, où sont compris les mœurs, les maximes et la politique des Turcs, leur manière de gouverner, leur discipline militaire, leur religion, leurs mariages, leurs forces par mer et par terre... De la traduction du sieur *Bespier*, sur l'original anglais du sieur *Ricault*. Rouen, J. Lucas, 1677, in-12, 2 vol.

Je trouve dans Ludèke l'indication d'une édition de Middelbourg, 1692, in-12, avec le nom d'un M. de Rosemond comme traducteur. C'est une confusion avec le n. 64 ci-dessous.

1668. 50. **Des Mouceaux.** Extrait d'un voyage par M. *des Mouceaux*, 1725.
communiqué par M. le comte de Bonneval son neveu. Précédé d'une lettre de M*** (Freret) à l'éditeur (Banier). — A la suite de la traduction française des *Voyages de Corn. le Bruyn*, édition in-4. (*Voyez* ci-dessous, n. 70), t. V, p. 381-498.

1668 à 1671. 51. **Thomas Smith.** Epistolæ quatuor, II de Moribus ac institutis 1674.
Turcarum, II de Ecclesiis Asiæ et Constantinopolitanis; authore *Thoma Smithio*, Ecclesiæ Anglicanæ Presbytero. Oxon., 1674, in-8.

— Eæd., auctæ et emendatæ. Londini, 1676, in-8.

— Trajecti ad Rhenum, 1694, in-8 (editio auctior et emendatior).

Traduites en anglais, sous ce titre :

52. **Th. Smith's** Remarks upon the Manners, Religion and Government of the Turks. Lond., 1678, in-8.

Époque du voyage. | Date de la publication.

Les parties de ces Lettres qui se rapportent à Constantinople et aux mœurs des Turks ont été reproduites par l'auteur en anglais et sous une autre forme, dans les Transactions philosophiques :

53. **Thomas Smith.** Historical Observations relating to Constantinople. By the Rev. and learned *Thomas Smith*, D. D. of the Royal Society. — *Philosophical Transactions*, n. 152, vol. XIII, 1683, p. 335-340.

— An Account of the city of Prusa in Bithynia, and a Continuation of the historical observations relating to Constantinople, by the Same. — *Ibid.*, n. 155, vol. XIV, 1684, p. 431-454.

— A Journal of a Voyage from England to Constantinople, made in the year 1668, by the Same. — *Ibid.*, n. 230, vol. XIX, 1697, p. 597-619.

Dans l'ordre logique et chronologique, ce dernier article aurait dû précéder les deux autres.

— Les observations historiques sur Constantinople, et la relation de la ville de Pruse, ont été reproduites dans la Collection de Ray (*voyez* ci-dessus, n. 35), t. II, p. 368-79 et 380-403.

— Les observations sur la ville de Pruse ont été traduites en français dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, par Gibelin, X^e partie. Paris, Buisson, 1790, in-8, p. 48-75.

On a publié la vie de Thomas Smith, en anglais. London, 1828, in-8.
On a en outre du Rév. Smith :

54. **Thomæ Smith** de Græciæ Ecclesiæ hodiernæ Statu Epistola. Lond., 1672, in-8.

Voyez Lüdeke (ci-après, n. 135), 3e partie, p. 140.

1670 à 1679. 55. **De la Croix.** Mémoires du sieur *de la Croix*, ci-devant secrétaire de l'ambassade de Constantinople. Contenant diverses relations très-curieuses de l'Empire Ottoman. Paris, Ve Cellier, 1684, in-12, 2 vol. 1684.

56. État général de l'Empire Ottoman, depuis sa fondation jusqu'à présent... par un solitaire turc ; traduit par M. *de la Croix*. Avec une instruction et un recueil de noms et mots turcs très-utiles au voyageur. Paris, P. Hérissant, 1695, in-12, 3 vol. 1695.

Cet ouvrage, intéressant à plus d'un égard, se divise en trois parties. La première donne, en douze lettres, une idée générale de l'Empire Ottoman et des peuples qui l'habitent, de son organisation politique et militaire, et de la religion musulmane, avec une relation des guerres des Turks contre la Pologne, la Russie et la Hongrie, depuis 1670 ; suivie du Journal de l'armée navale ottomane pendant le siége de Candie, de 1666 à 1675. Cette première partie occupe le premier volume, et jusqu'à la page 284 du tome second. — La seconde partie comprend un *Abrégé des vies et des principales actions des empereurs ottomans*, par Hassein Efendi, *historien turc*. Elle occupe la fin du tome second, et jusqu'à la p. 399 du tome troisième. — Enfin, la troisième partie se compose, 1° d'une *Instruction très-utile aux voyageurs de l'empire ottoman et des lieux saints de Jérusalem, contenant la conduite du voyage, les routes et les principales curiositez* ; 57 pag. 2° *Recueil alfabétique de plusieurs mots, noms et frases turques, en faveur des voïageurs*, 47 pag. C'est un petit vocabulaire français-turk.

57. La Turquie Chrestienne sous la protection de Louis-le-Grand, contenant l'estat présent des nations et églises grecque, arménienne et maronite, par le sieur *de la Croix*. Paris, 1695, in-12. 1695.

— *Ibid.*, 1715, in-12.

1678. **58. Pickering.** Le Dr *Pickering*, médecin anglais, accompagné de 1682.
M. *Salter* et de plusieurs autres de ses compatriotes, font une tournée de Smyrne à Assem-Kalasi (Issus) en Carie, et d'Assem-Kalasi aux ruines de Laodicée et de Hierapolis, à Philadelphie, à Sardes, etc. La relation de ce voyage n'a pas été publiée; mais Wheler en a donné une notice textuelle qu'il tenait du Dr Pickering lui-même, dans son propre journal (ci-après, n. 61), p. 267 à 279; avec plusieurs figures et des inscriptions. — Comp. Spon (ci-après, n. 60), t. I, p. 329 et suiv.

1674. **59. Grelot.** Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople. Enrichie 1680.
de plans levez par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville (par *Grelot*). Paris, P. Rocolet, 1680, in-4, fig.

— Amsterd., 1681, in-12.

Grelot, peintre et architecte, décrit, dans la première partie de son livre, le détroit des Dardanelles et les rives asiatiques de la mer de Marmara, particulièrement les ruines de Cyzique et de Nicée qu'il avoit visitées en antiquaire instruit.

Il se trouvait à Nicée, en même temps que le fameux *Vaillant*, le numismate, qui fit deux voyages en Orient à la recherche des antiquités. (*Voyez* son Éloge par de Boze, *Histoire de l'Acad. des Inscript.*, t. I, p. 346 sqq.)

1675. **60. Spon.** Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait 1678.
aux années 1675 et 1676, par *Jacques Spon*, Dr Médecin, agrégé à Lyon, et *George Wheler*, gentilhomme anglais. Lyon, Ant. Cellier, 1678, in-12, 3 vol., cartes et fig.

— Amst., 1679, in-12, 3 vol.

— La Haye, 1680, in-12, 2 vol.

— Amst., 1697, in-12, 2 vol.

— La Haye, 1724, in-12, 2 vol.

Le voyage de l'Asie-Mineure se trouve au tome Ier.

1675. **61. Wheler.** A Journey into Greece, by *George Wheler*, esq., in 1682.
company of Dr *Spon* of Lyons. Lond. W. Cademan, 1682, petit in-fol., carte et fig.

— Il y a une mauvaise traduction française du voyage de Wheler. Utrecht, 1682, in-12. — Amst., 1689, in-12, 2 vol. — *Ibid.*, 1692, 2 vol. in-12. — La Haye, 1723, 2 vol. in-12.

1675. **62. Edward Melton.** Zeldsame en gedenkwaerdige Zee-en Land- 1681.
Reyzen, door Egypten, West-Indien, Persien, Turkyen, Oost-Indien, en d'aengrensende Gewesten. Behelsende een seer Naeukeurige Beschryvinge der genoemder Landen, benevens der zelver Inwoonderen Godts-dienst, Regeering, Zeden en Gewoonten. Mitsgaders veele seer vreemde voorvallen, ongemeene geschiedenissen en wonderlyke wedervaringen, aengevangen in den Jaere 1660 en geeyndight in den Jaere 1677. Vertaelt uyt d'eyge aentekeningen en Brieven van den gedachten Heer *Melton*. T'Amsterdam, 1681, in-4, fig.

Le voyageur, après avoir visité Smyrne, Éphèse, Sardes et Philadelphie, traverse l'Asie-Mineure pour gagner Erzeroum par Tokat.

1676. **63. François Pétis de la Croix,** *fils.* Extrait du Journal du 1808.
sieur *Pétis*, fils, professeur en arabe, et secrétaire interprète entretenu en la

Époque du voyage. marine, renfermant tout ce qu'il a vu et fait en Orient, durant dix années qu'il y a demeuré par l'ordre de S. M. Présenté à Monseigneur Phelipeaux, secrétaire d'État, en 1694. Publié avec quelques notes, par M. *Langlès.* — Dans un volume portant pour titre : *Relation de Dourry Efendy, ambassadeur de la Porte-Othomane auprès du roi de Perse, traduite du turk, et suivie de l'Extrait des Voyages de* Pétis de la Croix, *rédigé par lui-même.* Paris, Ferra, 1810, in-8, p. 73 à 174 du volume. Date de la publication.

L'extrait du voyage de Pétis de la Croix avait d'abord paru dans le *Magasin encyclopédique de* 1808, t. V, p. 277-376.
La partie relative à l'Asie-Mineure se trouve au ch. XXIII, p. 154-160.

1678. 64. **Ricaut.** Histoire de l'estat présent de l'Église grecque et de l'Église arménienne. Par M. le chevalier *Ricaut;* traduite de l'anglais par M. de Rosemond Middelbourg, Horthemels, 1692, in-12. Vers 1685.

— Amst., 1710, in-8.

L'original anglais, que je n'ai pas vu, a dû être publié à Londres dans l'intervalle de 1680 à 1690.
Le voyage de l'auteur aux Sept-Églises d'Asie, en 1678, occupe le ch. II, p. 26 à 91.
Voyez ci-dessus les n°s 47 à 49.

1678. 65. **Georgierenes.** Description of the present state of Samos, Nicaria, Pathmos, and Mount Athos; By *Jos. Georgierenes.* Translated from the original greek. London, 1678, petit in-8. 1678.

Il y a une traduction allemande de 1689, in-12.
Joseph Georgierenes était grec de nation et archevêque de Samos. Étant allé en Angleterre, il y donna communication d'une description, qu'il avait rédigée dans sa langue maternelle, de quelques-unes des îles principales de l'Archipel voisines de la côte asiatique. Son manuscrit fut traduit en anglais et publié à Londres en 1680.
M. Paulus a donné une version allemande de la partie de ce petit livre qui se rapporte à l'île de Samos, dans sa Collection allemande des Voyages les plus remarquables faits en Orient. Ce morceau a été reproduit en français, avec une carte topographique de l'île de Samos par M. Lapie, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XXV, 1825, p. 182-204.
L'opuscule du prélat grec avait eu déjà l'honneur d'une traduction française de la main du célèbre *Galland*, faite sur le grec comme la version anglaise, et probablement à une époque antérieure. Mais cette traduction de Galland est restée manuscrite. Elle était dans la bibliothèque de M. Langlès. *Voir* le n. 4352 de son Catalogue.

1678. 1683. 66. **Cornelius Bruyn.** Reyzeen door den Levant en de vermaardeste deelen van Klein-Asien, Scio, Rhodes, Cyprus, Egypten, Syrien en Palestina, door *Corn. Bruyn.* Delft, 1698, in-fol., cartes et fig. 1698.

67. Voyage au Levant, c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie-Mineure, dans les îles de Chio, Rhodes, Chypre, etc..., par *Corneille le Brun.* Delft, H. Kroonevelt, 1700, in-fol., avec les mêmes planches que dans l'édition hollandaise.

— Paris, Cavelier, 1714, in-fol.
— Amst., 1714, in-fol.

Ces deux éditions de 1714 ne font qu'une avec celle de 1700 à laquelle on a substitué un nouveau frontispice à Amsterdam et à Paris.
Pour ne pas scinder la notice des Voyages de le Bruyn, nous ajoutons ici l'indication du voyage de Perse et des Indes, quoiqu'il ne s'y trouve rien de relatif à l'Asie-Mineure.

68. Reyzen over Moscovien door Persien en Oost-Indien, door *Corn. van Bruyn.* Delft, 1711, in-fol., fig. et cartes

Époque du voyage. — Amst., 1711, in-fol., avec les mêmes planches qui ont servi pareillement à toutes les autres éditions originales ou françaises. Date de la publication.

— Delft, 1714, in-fol.

69. Voyage de *Corn. le Brun*, par la Moscovie, en Perse et aux Indes-Orientales... Amsterdam, Wetstein, 1718, in-fol., 2 vol.

En 1725, les libraires Ferrand de Rouen et Bauche de Paris, donnèrent une nouvelle édition des deux voyages de le Bruyn, dans le format in-4. L'abbé Banier, membre de l'Académie des Inscriptions, se chargea de revoir le texte, de retoucher le style et d'ajouter des remarques. Assez recherchée sous ce rapport, et surtout à cause des additions, cette édition est fort inférieure aux éditions in-fol. pour les estampes, qui sont réduites. L'édition n'a pas de titre général. Les deux premiers volumes contiennent le voyage au Levant; le voyage en Perse et aux Indes occupe les tomes III à V. Voici le titre qui est en tête du tome Ier.

70. Voyage au Levant, c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie-Mineure, etc.,... par *Corn. le Bruyn*. Nouvelle édition... augmentée des dernières découvertes faites sur la mer Caspienne par les ordres du czar, d'un extrait du Mémoire que M. *de l'Isle* a composé sur ce sujet. Et à la fin du cinquième volume, l'extrait d'un voyage de M. *des Monceaux*, qui n'avait point encore été imprimé. Rouen, Ch. Ferrand (ou Paris, Bauche), 1725, in-4, 5 vol., cartes et fig.

Il y a des exemplaires dont le frontispice porte l'indication de Paris, d'autres celle de Rouen.

1680. 71. **Marsigli.** Osservazioni intorno al Bosforo Tracio, ovvero Canale di Constantinopoli, da *Luigi Ferdinando Marsigli.* Roma, Tinesio, 1681, in-4. 1681.

On doit aussi à l'auteur un très-volumineux ouvrage imprimé à la Haye, 1732, deux parties in-fol., sur l'état militaire de l'Empire Ottoman. *Voyez* Meusel, *Bibliotheca historica*, t. II, pars Ia, p. 322.

1682. 72. **Mehemmed Edib.** Itinéraire de Constantinople à la Mecque, extrait de l'ouvrage turc intitulé : Kitab Menassik el-Hadj (Livre des Prières et des Cérémonies relatives au Pèlerinage), de *el-Hadj Mehemmed Edib ben Mehemmed*, derviche. Imprimé (à Constantinople) en 1232 (1816-17). Traduit par M. *Bianchi* (avec des notes de MM. *Barbié du Bocage* et *Jomard*). — Dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie*, t. II. Paris, 1825, in-4, p. 81 à 169. 1825.

73. **Coronelli.** Isola di Rhodo, geografica, storica, antica et moderna, colle altre adjacenti; opera di *Coronelli* e *Parisotti*. Venezia, 1685, in-fol. fig. 1685.

— *Ibid.*, 1688, in-8, fig.

74. **Olfferti Dapper.** Naukeurige Beschryving de Eylanden in de Archipel der Mittellandsche Zee, Cyprus, Rhodus, Negroponte, Patmos, en ontrent dezelve gelegen. Amst., 1688, in-fol., cartes et fig. 1688.

75. Description exacte des îles de l'Archipel et de quelques autres adjacentes, dont les principales sont Chypre, Rhodes, Candie, Samos, Chio, Lemnos, Paros, Delos, Patmos, avec un grand nombre d'autres; trad. du flamand d'*Olf. Dapper*, avec figures. Amsterdam, 1703, in-fol.

1688 à 1689. 76. **Villote.** Voyages d'un Missionnaire de la compagnie de Jésus (le P. *Villote*) en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie. Paris, J. Vincent, 1730, in-12. 1730.

Époque du voyage.



Le P. Villote fit, en 1688 et 1689, plusieurs voyages de Trébizonde à Erzeroum, et réciproquement. Les détails géographiques sont à peu près nuls.

1690 à 1691. 77. **Du Mont**. Nouveau voyage du Levant, par M. *du Mont*, La Haye, Foulque, 1694, in-12, fig. 1694.

Nouvelle édition, très-augmentée, sous ce titre :

— Voyages de M. du Mont en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe et en Turquie, contenant les recherches et observations qu'il a faites en tous ces pays, tant sur les mœurs, les coutumes des peuples, leurs différents gouvernements et leurs religions, que sur l'histoire ancienne et moderne, la philosophie et les monuments antiques. Le tout enrichi de figures. La Haye, Foulque, 1699-1700, in-12, 4 vol., fig.

Les parties du voyage de du Mont qui se rapportent à la Natolie (la Troade, les Dardanelles et le Bosphore, Smyrne, les îles de l'Archipel), se trouvent aux tomes II et III. Elles n'ont ni plus ni moins d'intérêt que les relations des autres touristes de la même époque.

1693. 78 **Gemelli Careri**. Giro del Mondo, del *Giov. Franc. Gemelli Careri*. Napoli, Rozelli, 1699, in-8, 7 vol., fig. 1699.

— Venezia, Coleti, 1719, in-8, 9 vol.

— Napoli, 1721, in-8, 9 vol.

79. Voyage du tour du Monde, traduit de l'italien de *Gemelli Careri*, par L. M. N. Paris, Et. Ganeau, 1719, in-12, 6 vol.

— *Ibid.*, 1727, in-12, 6 vol.

Le tome I[er] des voyages de Gemelli Careri se rapporte à la Turquie; mais il y a peu de particularités sur l'Asie-Mineure.

1693. 80. **Chazelles**. Campagne hydrographique dans le Levant. — Voir son Éloge historique par Fontenelle, *Mémoires de l'Acad. des Sciences*, a. 1701, p. 122. 1701.

1698. 81. **De Bèze**. Le P. *de Bèze*, de la Compagnie de Jésus, fait des observations astronomiques à Smyrne, à Trébizonde et à Erzeroum. Les résultats en sont publiés par le P. Goüye dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* de 1699, p. 85-86. 1699.

Il y avait, soit dans les observations, soit dans les calculs d'où fut déduite la longitude de Trébizonde, une erreur très-considérable qui fut signalée par Guillaume Delisle dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc.* de 1720, p. 381.

Voy. ci après, le n. 100.

1699. 82. **Chishull**. Antiquitates Asiaticæ christianam æram antecedentes; ex primariis monumentis græcis descriptæ, latinè versæ, notisque et commentariis illustratæ. Accedit Monumentum latinum Ancyranum. Per *Edmundum Chishull*, Londini, Bowyer, 1728, petit in-fol. 1728.

Dans ce savant ouvrage, où fut publiée pour la première fois la célèbre inscription grecque de Sigée en caractères dits *boustrophédons*, Chishull donne les résultats, mais non la relation de son voyage aux Sept-Églises d'Asie. Cette relation ne fut publiée qu'en 1747 après la mort de Chishull, par son ami le D[r] *Mead*, sous ce titre :

83. *Edm. Chishull's* Travels in Turkey, and back to England, edited by D[r] *Mead*, M. D. London, 1747, in-fol.

Chandler, dans le ch. 77 de son Voyage en Asie-Mineure (voyez ci-après, n. 124), a rapporté un fragment du voyage de Chishull, des ruines de Sardes à celles d'Éphèse, en franchissant le Tmolus (t. II, p. 189 de la traduction française).

1699 et 1710. **84. La Mottraye.** Voyages de A. de la Mottraye en Europe, Asie et 1727.
Afrique, où l'on trouve des recherches sur l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Tartarie Crimée et Nogaye, la Circassie, la Suède, la Laponie, etc. La Haye, Johnson, 1727, in-fol., 3 vol., fig. et cartes.

C'est au tome 1er, p. 178 et suiv., que se trouve la partie des courses de la Mottraye relative à l'Asie-Mineure.

1699 à 1700. **85. Schillinger.** Persianische und Ost-Indianische Reise, vom jahr 1707.
1699 bis 1702, von *Frantz Casp. Schillinger*. Nürnberg, 1707, in-8, fig.
— *Ibid.*, 1709, in-8.
— *Ibid.*, 1716, in-8.

Schillinger vit l'île de Cypre, débarque à Alexandrette, traversa le Nord de la Syrie, gagna Malatiah par Haleb et Aïntâb, puis remonta l'Euphrate à l'Ouest jusqu'à Erzeroum, d'où il pénétra en Arménie. Cette portion du livre occupe le 3e chap. de la 2e partie, et les chap. 2 et 3 de la 3e partie, en tout une trentaine de pages. La relation de barbier badois n'a jamais été traduite de l'allemand, et ne méritait pas de l'être.

1700 à 1701. **86. Feuillée.** Extrait des observations astronomiques que le R. P. *Feuillée*, Minime, a faites au Levant pendant les années 1700 et 1701. Rapportées par M. Cassini le fils. *Mémoires de l'Acad. des Scienc.*, 1702, p. 7-15. 1702.

1701 à 1702. **87. Tournefort.** Relation d'un Voyage du Levant fait par ordre du 1717.
Roy, contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel de Constantinople, des côtes de la mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de la Perse et de l'Asie-Mineure... par *Jos. Pitton de Tournefort*, Académicien, Pensionnaire de l'Acad. Roy. des Sciences, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy, etc. Paris, I. du Louvre, 1717, in-4, 2 vol., fig.
— *Id.*, Lyon, Anisson, 1717, in-8, 3 vol., fig.
— Amst., aux dépens de la Ce, 1718, in-4, 2 vol., fig.

1702. **88. Paul Lucas.** Premier Voyage. — Voyage du sieur *Paul Lucas* au 1704.
Levant. On y trouvera entre autres une description de la Haute Égypte, suivant le cours du Nil, depuis le Caire jusques aux Cataractes, avec une carte exacte de ce fleuve, que personne n'avoit donnée. Paris, Vandive, 1704, in-12, 2 vol., fig.
— La Haye, Guill. de Voys, 1705, in-12, 2 vol.
— Paris, 1731, in-12, 2 vol.

1705 à 1706. **89. Paul Lucas.** Deuxième Voyage. — Voyage du sieur *Paul Lucas*, 1712.
fait par ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique. Paris, Nic. Simart, 1712, in-12, 2 vol., carte et fig.
— Amst., 1714, 2 vol. in-12.

Voyez ci-après le n. 94.

1705 et 1709. **90. Antonio Picenini et Sherard.** Voyage à Éphèse, Laodicée. 1728.
Sardes, etc.

La relation de ce voyage n'a jamais été publiée; elle existe en manuscrit au Museum Britannique, écrite en latin par Picenini. Chishull en a inséré les principaux résultats archéologiques dans son *Antiquitates Asiaticæ*, 1728 (ci-dessus, n. 82). Trois fragments du Journal de Picenini ont été insérés par Chandler dans la relation de son voyage en Asie-Mineure (ci-après, n. 126) : l'un de Smyrne à Aïasolouk ou Éphèse, au ch. 32 (t. I, p. 248-250 de la trad. franç.); le second, de Guzel-Hissar (*Magnesia Mæandri*) à Laodicée, ch. 64 (t. II, p. 81-84, *id.*); le troisième, de Laodicée à Khonos (*Kolossæ*), à Pambouk-Kalési ou *Hierapolis*, ch. 71 (*id.*, p. 137-139).

Époque du voyage. | Date de la publication.

Sherard fit, en 1716, une seconde excursion aux ruines d'Aphrodisias (voy. Leake, ci-dessous, n. 202).

1707. 91. **Jean Heymann.** Reisen door een gedeelte van Europa, Klein-Asien, verscheyde Eylanden van t' Archipel, Syrien, Palæstina, in het H. Land, Ægypten, den Berg Sinai, etc.; door *J. Egidius van Egmond van der Nyenburg*, en *Joh. Heymann*. Leiden, 1757-58, in-4, 2 vol., fig. 1757.

— Traduit en anglais : Travels through part of Europa, Asia-Minor, the islands of the Archipelago, Syria, Palestina, Egypt, mount Sinai,..; by *J. Ægidius van Egmont*, Envoy Extraordinary from the United Provinces to the Court of Naples, and *John Heymann*, Professor of the Oriental languages in the University of Leyden. Translated from the low Dutch. London, Davis, 1759, in-8, 2 vol., fig.

1711. 92. **Monier.** Journal du voyage du P. *Monier* d'Erzeron à Trebizonde. 1723.
— Dans les *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, t. III, 1723, p. 314-332,

— Dans l'édition Mérigot des *Lettres Édifiantes et Curieuses*, t. IV, 1780, p. 1-13.

L'itinéraire du P. Monier est beaucoup plus circonstancié que celui du P. Villote (ci-dessus, n. 76). Il donne d'intéressants détails sur les mines de Gumisch-kaneh.

Vers 1711. 93. **Missionnaire Anonyme.** Relation d'un voyage de Constantinople à Alep (par un missionnaire de la Compagnie de Jésus). — Dans les Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant, t. VIII, 1745, p. 23-135. 1745.

Fait la route par terre de Smyrne a Skanderoun. Relation sans intérêt géographique.

1714 à 1715. 94. **Paul Lucas.** Troisième voyage. — Troisième voyage du sieur *Paul Lucas*, fait en 1714, etc., par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, l'Asie, la Sourie, la Palestine, la Haute et la Basse Égypte, etc... Paris, 1719, in-12, 3 vol., carte et fig. 1719.

— Rouen, Machuel, 1719, in-12, 3 vol.

— Amst., 1720, in-12, 2 vol.

— Paris, 1724, in-12, 3 vol.

Voyez ci-dessus, n°s 88 et 89.

On attribue la rédaction du premier voyage de Paul Lucas à *Baudelot de Dairval*, celle du deuxième voyage à *Fourmont*, et celle du troisième à l'abbé *Banier*.

1717 à 1718. 95. **Lady Montagu.** Letters of lady M..y W...y M...e (*Mary Wortley Montague*) written during her travels in Europa, Asia and Africa, to Persons of Distinction, Men of Letters, etc., in different parts of Europe. Which contain, among other curious Relations, Accounts of the Policy and Manners of the Turks, drawn from sources that have been inaccessible to other Travellers. London, 1763, in-12, 3 vol. 1763.

Première édition de ces Lettres célèbres, qui en ont eu un grand nombre d'autres, soit séparément, soit avec les autres écrits de lady Montagu.

Une jolie édition anglaise de ses œuvres complètes a été publiée à Paris en 1837 chez Galignani, in-8, 1 vol.

Il y a eu aussi nombre de traductions françaises. Voici la plus ancienne :

Époque du voyage. Date de la publication.

96. Lettres de milady *Montaguë*, traduites de l'anglais par Brunet. Amsterdam, 1763, in-12, 2 vol.

L'année suivante il en parut une seconde, moins indigne de l'élégance de l'original :

97. Lettres de milady *Montaguë* pendant ses voyages au Levant. Traduites de l'anglais. Paris, 1764, in-12.

Une troisième traduction parut en 1791 :

98. Lettres de milady *Montaguë*, ambassadrice d'Angleterre à la Porte, écrites pendant ses premiers voyages en Europe, en Asie et en Afrique. Trad. de l'anglais (par M. Anson). Paris, Vᵉ Duchêne, 1791, in-12, 2 vol.

— *Ibid.*, le Normand et Merlin, 1805, in-12, 2 vol.

Les Lettres de lady Montago sont en outre comprises dans la traduction de ses *Œuvres complètes* publiée à Paris, chez Heinrichs, en 1805, in-12, 4 vol.

Enfin, elles ont encore été traduites dans un volume intitulé : *Les Turcs dans la balance politique de l'Europe au XIXᵉ siècle, ou Considérations sur l'usurpation ottomane et sur l'indépendance de la Grèce, par J. M. Berton; suivies d'une nouvelle traduction des Lettres de lady* Muntaane *sur la Turquie, avec des Notes, et une Notice biographique sur l'auteur anglais, par Mad.* Dufrénoy, Paris, 1822, in-8.

1720. 99. **Van Egmond**. Voyage de *Van Egmond* aux Sept-Églises d'Asie. 1757.
Voyez ci-dessus le n. 91.

1720. 100. **Guillaume Delisle**. Détermination géographique de la situation et de l'étendue des différentes parties de la terre, par M. *Delisle* aîné. 1720.
— Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1720, p. 365-384.

Il y a dans cet important Mémoire de Guill. Delisle plusieurs points qui touchent directement à l'histoire géographique de l'Asie-Mineure. Comp. *Journal des Savants*, juin 1700, et ci-après n. 155. Add le n. suivant.

1721. 101. Détermination géographique de la situation et de l'étendue des pays traversés par le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxercès, et par les dix mille Grecs dans leur retraite; par M. *Delisle* aîné, 1721. — *Mém. de l'Acad. des Sciences* pour 1721, p. 56-68, carte.

1731 et 1732. 102. **La Condamine.** Observations Mathématiques et Physiques faites dans un voyage au Levant en 1731 et 1732, par M. *de la Condamine.* — Dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences pour* 1732. Paris, I. R. 1735, in-4, p. 295-322. 1735.

Ces observations détachées sont tout ce que M. de la Condamine publia de son voyage au Levant. Il en avait cependant rédigé la relation détaillée, dont le manuscrit autographe se conserve dans la Bibliothèque de Cambray. Il faut voir à ce sujet une lettre de M. le Glay, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. IV, 1825, p. 111.

Une notice abrégée que M. de la Condamine lut dans la séance publique de l'Académie des Sciences le 12 novembre 1732, ne fut imprimée que vingt ans plus tard, sous ce titre :

— Observations diverses, faites dans un voyage du Levant, par M. *de la Condamine.* — *Mercure de France*, octobre 1752, p. 5-35.

1731 et 1732. 103. **Tollot**. Nouveau Voyage fait au Levant ès années 1731 et 1732; contenant les descriptions d'Alger, Tunis, Tripoly de Barbarie, Alexandrie en Égypte, Terre-Sainte, Constantinople, etc.; par le sieur *Tollot*. Paris, Cailleau, 1742, in-12. 1742.

Tollot accompagna M. de la Condamine dans tout le cours de son voyage.

1736 à 1743. **104. Jean Otter.** Voyage en Turquie et en Perse; avec une relation des expéditions de Tahmas-Kouli-Khan. Par M. *Otter*, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Guérin, 1748, in-12, 2 vol. avec une carte de d'*Anville*. 1748.

1738 à 1739. **105. Richard Pococke.** A Description of the East, and some other Countries, by *Richard Pococke*, F. R. S. London, Knapton, 1743-45. Gr. in-fol., 2 vol., formant trois parties, cartes et fig. 1745.

— *Ibid.*, 1748, gr. in-fol., 3 vol., maps and plates.

— *Ibid.*, 1770, in-4, 3 vol., maps and plates.

Le voyage en Asie-Mineure se trouve dans le second volume, 1re et 2e parties des éditions in-fol.

La relation de Rich. Pococke a été traduite en français; mais avec des retranchements et sans aucune des planches de l'original. Voici le titre de cette traduction :

106. Voyage de *Richard Pococke*, membre de la Société Royale et de celle des Antiquités de Londres, en Orient, dans l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Grèce, la Thrace, etc., etc., contenant une description exacte de l'Orient et de plusieurs autres contrées... Traduits de l'Anglais sur la seconde édition, par une société de gens de lettres (Eidous). Paris, Costard, 1772, in-12, 6 vol.

A la relation de Pococke, il faut ajouter comme complément nécessaire l'ouvrage suivant :

107. Inscriptionum Antiquarum Græcarum et Latinarum Liber, ac Numismatum Ptolemæorum, etc., in Ægypto cusorum, e scriniis britannicis Catalogus. Auct. *Rich. Pocockius* et *Jerem. Milles* (Londini), 1752, in-fol.

1744 à 1747. **108. Alexander Drummond.** Travels of different cities of Germany, Greece, and several parts of Asia, as far as the banks of Euphrates, in a Series of Letters. By *Alex. Drummond*. London, W. Strahan, 1754, in-fol., fig. 1754.

Dans une collection tronquée : *Les Voyageurs modernes*, Paris, 1760, in-12, 4 vol., t. IV, ch. 1 à 8; on a donné une mauvaise traduction abrégée de la partie des lettres de Drummond qui se rapporte à l'île de Cypre.

Vers 1745. **109. D'Anville.** Mémoire sur l'étendue de l'isthme de l'Asie-Mineure, tiré des papiers inédits de feu M. d'*Anville*, ci-devant membre de l'Académie des Inscriptions, etc. — Dans les *Annales des Voyages* de Malte-Brun, t. I, 1807, p. 75-88. 1807.

Un passage du Mémoire prouve (p. 78) qu'il a été composé postérieurement à la carte de l'*Asie-Mineure* dressée par d'Anville en 1740 pour l'*Histoire Ancienne* de Rollin, et avant la rédaction de la carte de 1748 pour le Voyage d'Otter.

1749. **110. Fridrik Hasselquist.** Eller Resa til Heliga Landet, förrättad ifrån 1749 til 1752, med beskrifwingar, rön, anmerkningar öfwer de märkwärdigaste naturalier... Stockholm, 1757, in-8. 1757.

Édition originale. Il y a une version allemande, Rostock, 1762, in-8; — une version anglaise, London, 1767, in-8, — et une version française. Voici le titre de celle-ci :

111. Voyages dans le Levant, dans les années 1749, 50, 51 et 52; contenant des observations sur l'histoire naturelle, la médecine, l'agriculture et le commerce, et particulièrement sur la Terre-Sainte et l'histoire naturelle de l'Écriture. Par *Fr. Hasselquist*, Dr en Médecine, membre des Sociétés

Époque du voyage. royales d'Upsal et de Stockholm. Publiés, par ordre du roi de Suède, par Date de la publication.
Ch. Linnæus. Traduits de l'allemand par M. E. (Eidous). Paris, Faugrain, 1768, in-12, 2 parties.

1750. 112. **De Peyssonel** *fils*. Voyage à Magnésie, à Thyatire, à Sardes, etc., 1765.
contenant une relation de ce qu'il y a de plus curieux en monuments antiques, et beaucoup d'inscriptions intéressantes, dont plusieurs n'étaient pas connues; avec des remarques historiques et géographiques, par M. *de Peyssonel* fils, consul de France à Smyrne, correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec une carte. — A la suite de l'ouvrage du même auteur intitulé : *Observations* historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin. Paris, Tillard, 1765, in 4.

On a imprimé en 1802 une lettre de M. Peyssonel fils, datée de Smyrne, 1752, et adressée au comte de Caylus; elle roule pareillement sur des matières d'antiquités, ainsi que plusieurs autres lettres de la même correspondance écrites de la Canée, Candie, en 1762, et publiées pour la première fois dans la même collection. On y trouve aussi une lettre de M. Peyssonel père adressée de Constantinople en 1747 à M. de Caylus, et dans laquelle M. de Peyssonel fait mention d'une excursion archéologique qu'il avait faite à Nicée. Voyez le volume intitulé : *Lettres sur Constantinople, par M. l'abbé* Sevin, *de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, écrites pendant son séjour dans cette ville au comte de Caylus; suivies de plusieurs lettres de* M. Peyssonel, *de la même Académie, et d'autres savans, écrites au même, contenant des détails curieux sur l'Empire ottoman... Le tout imprimé sur les originaux inédits, et reçu par M. l'abbé* Bourlet de Vauxcelles. Paris, Obré, an X (1802), in-8. De la p. 57 à la p. 96 pour les lettres de MM. Peyssonel.

Dans la traduction française des Voyages de Chandler en Asie-Mineure (ci-après, n. 127), M. Barbié du Bocage a donné un fragment intéressant des Mémoires inédits laissés par M. de Peyssonel; ce fragment a rapport à la rivière Chiua (ou Tchiour), en Carie; t. II, p. 253.

1750. 113. **Robert Wood**. An Essay on the original genius and Writings 1775.
of Homer; with a comparative view of the ancient and present state of the Troade; by *Rob. Wood*. London, Payne, 1775, in-4, carte et fig.

Traduit en français :

114. Essai sur le génie original d'Homère, avec l'état actuel de la Troade, comparé à son état ancien. Traduit de l'anglais de M. *Wood* (par Demeunier). Paris, de Bure, 1777, in-8, carte.

1755 115. **Tott**. Mémoires du baron *de Tott* sur les Turcs et les Tartares. 1784.
à Amsterdam, 1784, in-8, 4 parties en 2 vol.
1778. — *Ibid.* (Paris), 1785, 4 parties en 2 vol. in-8.
— *Ibid.*, 1786, in-4, 2 vol., fig.

Le baron de Tott ne mérite pas tous les reproches d'inexactitude qui lui ont été faits; ses observations sur les mœurs et les usages des Turks, sans avoir rien de bien neuf, se lisent encore avec plaisir.

Les Observations sur Constantinople et les Turks occupent la 1re et la 3e parties; les Observations sur la Valachie et la Moldavie, la 2e partie. La 4e partie est consacrée à la tournée de l'auteur dans les Échelles, c'est-à-dire dans les principales stations de l'Archipel, au Caire et en Syrie.

On sait que le baron de Tott, qui passa vingt-trois années presque consécutives en Turquie ou dans les provinces de la domination turque, fut chargé par le Grand-Seigneur, en 1767, de fortifier les Châteaux des Dardanelles.

M. de Peyssonel releva quelques erreurs du baron de Tott dans la lettre suivante :

Époque du voyage. Date de la publication.

116. Lettre de M. *Peyssonel* à M. le marquis de *** contenant quelques observations relatives aux Mémoires qui ont paru sous le nom de M. le baron de Tott. Amsterdam, 1785, in-8.

1756. 117. **D'Anville.** Description de l'Hellespont, ou du Détroit des Dardanelles; par M. d'*Anville*. Lu le 19 mars 1756. — Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, p. 318-345. 1761. Avec une carte à grand point du détroit des Dardanelles, et une carte réduite de l'*Hellespontus*. 1761.

1756. 118. **D'Anville.** Analyse de la carte intitulée : Les Côtes de la Grèce et l'Archipel; par M. d'*Anville*. Paris, 1757, in-4, carte. — La carte a été construite en 1756. 1757.

1760. 119. **D'Anville.** Troisième partie de la carte d'Europe, contenant le midi de la Russie, la Pologne et la Hongrie, la Turquie, y compris celle d'Asie presque entière, par le sieur d'*Anville*. Paris, 1760, 2 grandes feuilles. 1760.

C'est dans cette carte que d'Anville a traité l'Asie-Mineure sur la plus grande échelle. L'*Asia Minor* de 1764 présente le même fonds et l'Asie-Mineure de la 1re partie de la carte d'Asie, 1751, n'en était qu'une réduction anticipée.

1760. 120. **(James Porter).** Observations on the Religion, Law, Government, and Manners of the Turks (by *J. Porter*). London, 1768, in-12, 2 vol. 1768.

— London, 1771, in-8, édition augmentée et améliorée.

L'auteur était attaché à la legation anglaise de Constantinople, et il résida plusieurs années dans cette capitale à partir de 1760.

Il y a une traduction française :

121. Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcks, traduites de l'anglais (de *J. Porter*); par B. (Bergier). Paris, Merlin, 1769, petit in 8, en 2 parties.

— Neufchâtel, 1770, in-12

1761. 122. **Ruggiero Giuseppe Boscovich.** Relazione delle Rovine di Troja, esistenti in faccia al Tenedo, secondo la osservazioni del seguito di S. E. il Sig. cav^re P. Correr, mentre nel settembre del 1761, andava balla a Costantinopoli, essendosi portato egli medesimo a riconoscerne una buona parte in persona dell' Abate *R. G. Boscovich*. — A la suite de la relation intitulée : *Giornale di un Viaggio da Constantinopoli in Polonia, dell' abate R. G. Boscovich; con una sua Relazione delle Rovine di Troja*. Bassano, 1784, in-8, de la p. 161 à la p. 196. 1784.

Cette relation des Ruines de Troie ne se trouve pas dans l'édition française du *Voyage de Constantinople en Pologne*, publiée avant l'original italien (Lausanne, 1772, in-12).

Ce que l'abbé Boscovich décrit sous le nom de *Ruines de Troie* sont les ruines d'Alexandria Troas.

1762. 123. **D'Anville.** Recherches géographiques sur l'Isle de Cypre, par M. d'*Anville*. — Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXII, 1768, p. 529-558, avec une carte de l'île. 1768.

1764 à 1765. 124. **Richard Chandler.** Ionian Antiquities, published, with permission of the Society of Dilettanti, by *R. Chandler*, M. A. F. S. A. N., *Revett*, Architect, and *W. Pars*, Painter. London, 1769, in-fol. max. — *Id.*, Part the second, *ibid.*, 1797-1800. — *Id.*, Part the third, *ibid.*, 1840. 1769 à 1776.

Cette troisième partie des Antiquités de l'Ionie publiée quarante ans après la seconde partie

Époque du voyage. — Date de la publication.

par la Société des *Dilettanti* de Londres, Société établie en 1734 pour l'encouragement des Arts, se compose principalement des résultats fournis par une nouvelle exploration artistique de quelques provinces littorales de l'Asie-Mineure occidentale, exécutée en 1812 et 1813, par sir Will. Gell et d'autres peintres ou architectes, également aux dépens de la Société des Dilettanti. *Voyez* ci-après, sous l'année 1812.

125. *Ricardi Chandler* Inscriptiones Antiquæ, pleræque nondùm editæ, in Asiâ Minore et Græciâ, præsertim Athenis collectæ. Cum Appendice. Oxonii, 1774, in-fol.

Le Dr Chandler publia ainsi les résultats savants de son voyage, avant ce qu'on en peut appeler la partie pittoresque, avant d'en faire imprimer la relation historique. Celle-ci parut en deux parties successives :

126. *Rich. Chandler's*, M. A. F. S. A. N., Travels in Asia Minor, or an Account of a Tour made at the expense of the Society of Dilettanti. London, Dodsley, 1776, gr. in-4, Map.

— Travels in Greece; or an Account of a Tour made at the expense of the Society of Dilettanti. By *R. Chandler.* Oxford, Dodsley, 1776, gr. in-4, Map and Plans.

— Réimprimés en 1817. London, in-4, 2 vol.; — et en 1825, Oxford, in-8, 2 vol.

Les deux parties du voyage de Chandler ont été traduites ensemble en français; cette traduction est recommandable par les excellentes notes qu'y a jointes M. Barbié du Bocage père :

127. Voyages dans l'Asie-Mineure et en Grèce, faits aux dépens de la Société des Dilettanti dans les années 1764, 1765 et 1766, par le Dr *Rich. Chandler*, traduits de l'anglais, et accompagnés de notes géographiques, historiques et critiques, par MM. *J. P. Servois* et *Barbié du Bocage*, avec deux Cartes et un Plan de la ville d'Athènes. Paris, Arthus Bertrand et Buisson, 1806, in-8, 3 vol.

On peut regarder l'ouvrage suivant du Dr Chandler comme le dernier complément de son voyage en Asie-Mineure; mais ce travail inachevé est à une grande distance de ses premières publications.

128. The History of Ilium or Troy including the adjacent country and the opposite coast of the Chersonesus of Thrace (By Dr *Rich. Chandler*). London, J. Robson, 1802, in-4, Map.

1766. 129. **Carsten Niebuhr.** Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Lændern, von *C. Niebuhr.* Kopenhagen, 1774, in-4 (t. Ier); *ibid.*, 1778 (t. II); Hamburg, Perthes, 1837 (t. III). 1802 et 1837.

C'est dans ce troisième volume, publié en 1837 (Appendice du vol., p. 1-10, 54-62, Add. 116 sqq.), que se trouve la partie de la relation relative à l'Asie-Mineure; les deux premiers volumes, ni conséquemment la traduction française qui en a été anciennement publiée, n'ont rien qui s'y rapporte.

Les déterminations astronomiques que cette partie de la relation renferme pour l'Asie-Mineure avaient cependant été communiquées par Niebuhr en 1802 à M. de Zach, qui les inséra, avec des remarques, dans sa Correspondance astronomique :

— Ueber Længen-Beobachtungen im Orient, u. s. w., aus einem Schreiben des kœnigl. Dænischen geheimen Justiz-Raths *Carsten Niebuhr*; datée de Meldorf, 9 juillet 1801.—Dans la *Monatliche Correspondenz zur Beförderung der Erd- und Himmels-Kunde; herausg. von* Frid. v. Zach. Gotha, Sept. 1801 (t. IV), p. 240-253; — 1802 (t. V), p. 425 sqq.

Époque du voyage. | Date de la publication.

On les trouve aussi consignées dans le troisième volume (édit. in-4) de la *Relation du Voyage en Perse* d'Olivier, p. 488 et suiv. (*Voy.* ci-dessous, n. 181).

1767. 130. **Giov. Mariti.** Viaggi per l'Isola di Cipro, e per la Soria e Palestina, fatti da *G. Mariti* dall' anno 1760 al 1768. Lucca, 1769 (tome Ier); Firenze, 1769 (t. II); *ibid.*, 1770 (t. III et IV); *ibid.*, 1771 (t. V), 5 tomes formant neuf parties, in-8. 1769.

La traduction française de ce voyage avait été commencée; elle s'est arrêtée au second volume. En voici le titre :

131. Voyages dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine, avec l'Histoire générale du Levant, par M. l'abbé *Mariti*, traduits de l'italien. Paris, Belin, 1791, in-8, 2 vol.

— Neuwied, Soc. typogr., 1791. petit in-8, 2 vol.

Le premier volume de cette traduction donne la relation de l'île de Chypre, que l'abbé Mariti parcourut en 1767.

1768. 132. (**Johann Herman de Riedesel**). Remarques d'un Voyageur moderne au Levant. Amsterdam (Stuttgart), 1773, in-8. 1773.

Le comte de Riedesel, auteur anonyme de ce voyage, indépendamment d'un tour en Grèce, et d'un voyage à Constantinople, a fait une excursion de Smyrne à Éphèse, et visité les principales îles asiatiques de l'Égée.

133. **Christoph Wilhelm Lüdeke.** Beschreibung des Türkischen Reiches, nach seiner Religions-und Staats-Verfassung, in der letzten hælfte des achtzehnten Jahrhunderts. Mit kupfern. Von *Chr. W. Lüdeke*, Pastor Primarius der Deutschen Gemeine, etc. Leipzig, Joh. Friedr. Junius, 1771, in-8. 1771 à 1789.

— Zweiter Theil., *ibid.*, 1778.

— Dritter Theil., *ibid.*, 1789.

— Deuxième édition de la première partie, *ibid.*, 1780.

Bonne compilation, estimée en Allemagne. Lüdeke embrasse l'empire ottoman dans toute son étendue. On y trouve une bibliographie des voyages relatifs à la Turquie, qui est, quoique bien incomplète, ce qu'on avait donné de moins imparfait sur ce sujet. Seulement le morcellement en trois parties (car les parties II et III ne sont guère que des additions et des corrections de la première) en rend l'usage fort incommode.

1775 à 1796. 134. **William Eton.** A Survey of the Turkish Empire, in which are considered : I, its Government, Finances, Military and Naval Forces, Religion, History, Arts, Sciences, Manners, Commerce, and Population; II, the State of the Provinces... III, the causes of the Decline of Turkey... IV, the British Commerce with Turkey... By *W. Eton*, esq., many years resident in Turkey and in Russia. London, Cadell, 1798, in-8. 1798.

— *Ibid.*, 1799, in-8.

Il y a une traduction française :

135. Tableau historique, politique et moderne de l'Empire ottoman, contenant,... etc., trad. de l'anglais de *W. Eton*, ci-devant Consul de S. M. B. en Russie et en Turquie, par le citoyen Lefebvre. Paris, Tavernier, an VII. in-8, 2 vol.

1776. **136. Choiseul-Gouffier.** (Premier voyage). Voyage Pittoresque de 1782
la Grèce (par le comte de *Choiseul-Gouffier*). Paris, 1782, grand in-fol., à
cartes et planches (t. 1er); *ibid.*, 1809 (t. II, 1re partie); *ibid.*, 1822 (t. II, 1822.
2e part.).

La relation du premier voyage de M. de Choiseul (celui de 1776), le long de la côte occidentale de l'Asie-Mineure depuis l'extrémité de la Carie jusqu'à la Troade, forme le t. 1er, publié en 1782, du *Voyage Pittoresque*, et la 1re partie du t. II, publiée en 1809.

Voyez ci-dessous le n. 156.

Une nouvelle édition du *Voyage Pittoresque*, commencée, il y a quelques années, dans le format in-8, n'a pas été continuée.

On peut rattacher au *Voyage Pittoresque* le Mémoire suivant de M. *Barbié du Bocage* père, qui a rédigé les cartes de la relation de M. de Choiseul, spécialement pour l'application de la nomenclature ancienne :

137. Recherches sur les atterissements qui se sont formés à l'embouchure du Méandre, par M. *Barbié*. — Dans le *Magasin Encyclopédique*, t. IV de la seconde année (1796), p. 75-95.

1776 à 1779. **138. Jakob Jonas Biœrnstæhl's** Resa til Frankryke, Italien, 1780.
Sweitz, Tyskland, Holland, Ængland, Turkiet och Greckeland. Stockholm, 1770-84, in-8, 6 parties. Vid. Meusel, Biblioth. Histor., t. II, part. 1e, p. 272, et t. X, pars 2e, p. 175.

— Traduit en allemand : *J. J. Biœrnstæhls* Briefe auf seinem ausländischen Reisen an den Kœnigl. Bibliothekar C. C. Giœrwell in Stockholm. Aus dem Schwedischen Übersetz, von J. E. Groskurd und C. H. Groskurd. Stralsund, Rostock u. Leipzig, 1777-83, petit in-8, 6 vol.

L'orientaliste suédois Biœrnstæhl visita Constantinople et le Levant de 1776 à 1779. Cette partie de ses voyages est comprise dans les volumes IV et VI de l'édition allemande. Le volume IV donne ses Lettres écrites de Constantinople de janvier 1777 à juin 1779 ; elles roulent principalement sur des sujets littéraires et sur des tableaux de mœurs. Le IVe contient le récit d'une excursion de Constantinople en Thessalie par mer, en janvier et février 1779. On y trouve quelques remarques sur l'Hellespont et sur la Troade. Le vol. VI contient les journaux de Biœrnstæhl. La seconde partie de ce sixième volume se compose de lettres écrites par un autre savant suédois, *Matthias Norberg*, qui accompagna Biœrnstæhl dans une partie de ses courses en Levant en 1779.

1777 à 1782. **139. Domenico Sestini.** Lettere Scritte della Sicilia e dalla Tur- 1780
chia, dell' abate *D. Sestini* (1777-78). In Firenze, 1779-80, in-8, 8 vol., fig. à 1788.

Il y a une traduction française :

140. Lettres de M. l'abbé *D. Sestini* écrites à ses amis en Toscane, pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie, sur l'histoire naturelle, l'industrie et le commerce de ces différentes contrées. Traduites de l'italien,... par M. Pingeron... Paris, Ve Duchesne, 1789; in-8, 3 vol.

Le deuxième volume se termine par une lettre écrite de Smyrne (octobre 1777); le troisième volume se compose tout entier des lettres écrites de cette même ville et de Constantinople, jusqu'à la fin de 1778.

141. Viaggi da Costantinopoli a Bukoresti, fatto l'anno 1779; con l'Aggiunta di diverse Lettere relative a varie produzioni, ed osservazioni Asiatiche (par l'abbé *Dom. Sestini*) In Roma, 1794, in 8.

142. Viaggio curioso-scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania, e Ungheria, fino a Vienna, da *Dom. Sestini*. Firenze, 1815, in-8.

Époque du voyage. | Date de la publication.

Nous inscrivons ici les relations de la Valakie et de la Hongrie pour ne pas couper la série des voyages de l'abbé Sestini. C'est après son retour à Constantinople qu'il fit son excursion à Boursa et à la presqu'île de Cyzique :

143. Lettere Odeporiche, ossia Viaggio per la Peninsola de Cyzico, per Brusse e Nicea, fatto l'anno 1779; dell' Abate *Dom. Sestini*. Livorno, 1785, in-8.

— *Ibid.*, 1789, in-8.

Traduit en français :

144. Voyage dans la Grèce asiatique, à la Péninsule de Cyzique, à Brusse et à Nicée; avec des détails sur l'Histoire naturelle de ces contrées. Traduit de l'italien de M. l'abbé *Domin. Sestini*, de l'Académie de Florence. Londres (Paris, Leroy), 1789, in-8.

145. Della coltura delle Vigne lungo le coste del Canale del Mar-Nero, o sia di Costantinopoli, con la Descrizione del Littorale del medesimo. Dell' Ab. *Dom. Sestini.* In Siena, 1785, in-12.

Réimprimé l'année suivante à Florence, sans autre changement que celui du frontispice.

146. Opuscoli dell' Abate *Dom. Sestini* : I. Descrizione del Littorale del Canale di Costantinopoli. II. Della coltura di varie cose geoponiche lungo le coste medesime. III. Idea dei Giardini Turco Bizantini. IV. Della Caccia turca, con una descrizione degli animali, e degli uccelli, che si osservano annualmente lungo il Canale di Costantinopoli. Firenze, 1785, in-12.

147. Viaggio da Costantinopoli a Bassora, fatto l'anno 1781, dell' Abate *D. Sestini*. S. l. (Yverdon), 1788, in-8.

148. Viaggio di ritorno da Bassora à Costantinopoli dell' Abate *D. Sestini.* Livorno, 1788. In-8.

Il y a une traduction française de ces deux dernières relations :

149. Voyage de Constantinople à Bassora en 1781, par le Tigre et l'Euphrate, et retour à Constantinople en 1782 par le désert et Alexandrie, par *D. Sestini.* Traduit de l'italien (par le comte de Fleury). Paris, Dupuis, an VI, in-8.

— *Ibid.*, Ve Devaux, an IX, 1800, in-8.

Les différents ouvrages dont nous venons de transcrire les titres, depuis le n. 139, ne sont à bien dire que les diverses parties d'un même voyage, qui commence en 1777 par Constantinople, et se termine en 1782 par le retour de Bassora. Il faut y joindre l'ouvrage suivant, qui en est le complément nécessaire :

150. Lettere e dissertazioni numismatiche, sopra alcune medaglie rare della collezione Ainslieana, etc. Livorno, 1789-90; in-4, 4 vol., et Roma, 1794, in-4 (t. 5), fig.

Les œuvres numismatiques de Sestini comprennent quelques autres opuscules. *Voy.* Brunet.

1778. 151. **Sonnini**. Voyage en Grèce et en Turquie fait par ordre de 1801.
Louis XVI, et avec l'autorisation de la cour ottomane; par *C. S. Sonnini.* Paris, Buisson, an IX, 1801, in-8, 2 vol., atlas in-4.

1780. 152. **George Baldwin**. A Journey from Constantinople to Aleppo. 1784.
— A la suite de l'ouvrage de J. Capper, intitulé : *Observations on the passage to India through Egypt*, etc. London, 1784, in-8.

Epoque du voyage. — Le voyage de Capper a été traduit en français par Mandar, à la suite de sa traduction du *Voyage en retour de l'Inde par terre*, de Th. Howell. Paris, an V, in-4. Date de la publication.

Baldwin a suivi la grande route des caravanes de Constantinople à Haleb, par Koniéh et Adana.

153. **Elias Habesci**. The Present State of the Ottoman Empire, containing an Account of the Religion, Government, etc., of the Turks..... Translated from the french Manuscript of *Elias Habesci*. Lond., Baldwin, 1784, in-8. 1784.

L'auteur, né en Grèce, avait été élevé a Constantinople. Son véritable nom était *Cica*. Son livre fut retraduit en français sur la version anglaise :

154. État actuel de l'Empire ottoman... par *Elias Abesci*; traduit de l'anglais par Fontanelle. Paris, Lavillette, 1792, in-8, 2 vol.

1781. 155. **Phil. Buache**. Mémoire sur la position de Trébizonde, d'Arz-Roum, et de quelques autres villes de l'Asie occi 'entale; par M. *Buache*. — Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences pour* 1781. Paris, I. R., 1784, p. 421-432, avec une carte. 1784.

Dans ce Mémoire, M. Buache justifie la position en longitude de Trébisonde et de quelques autres villes voisines de l'Euphrate, adoptée par Delille et par d'Anville, contre un déplacement considérable vers l'Orient que M. Bonne leur avait fait subir dans une des cartes de son Atlas pour l'*Histoire Philosophique des Deux Indes*, d'après une ancienne observation très-fautive du P. de Bèze (ci-dessus, n. 81). Cette observation aurait porté Trebisonde à 42° 30' E. de Paris, tandis qu'elle est réellement à 37° 21' 37", d'après les meilleures observations modernes. D'Anville la mettait à 37° 38'.

Cette controverse devint l'occasion du voyage astronomique de Beauchamps à la côte méridionale de la mer Noire. *Voyez* ci-après le n. 194.

1784 à 1792. 156. **Choiseul-Gouffier**. Deuxième Voyage. Constantinople. Le Bosphore. La mer Noire. La mer de Marmara. La Troade (*voy.* ci-dessus, le n. 136). 1809-1822.

C'est à ce deuxième voyage du comte de Choiseul-Gouffier, comme ambassadeur de la cour de France à Constantinople, qu'il faut rapporter, outre le second volume de son *Voyage Pittoresque*, le Mémoire suivant :

157. Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace, par M. de *Choiseul-Gouffier*. — Dans les *Mémoires de l'Institut*, classe d'Hist. et de Littérat. anc., t. II, 1815, p. 482-505.

1785 à 1787. 158. **Lechevalier**. Description of the Plain of Troy; with a Map of that region, delineated from actual survey. Read in french before the Royal Society of Edinburgh, febr. 21 and 28, and march 21, 1791, by the author, M. *Chevalier*, fellow of that Society... Translated from the original not yet published, and the version accompanied with notes and illustrations, by *Andrews Dalzel*, professor of greek, and principal librarian in the University of Edinburgh. Edinburgh and London, 1791, in-4, map. 1791 à 1800.

C'est la première publication du voyage de Lechevalier dans la Troade. Le journal original, sur lequel M. Dalzel avait fait sa version, ne fut imprimé que trois ans plus tard dans les *Transactions* de cette Société, t. III, 1794, sous ce titre :

159. Tableau de la Plaine de Troie, accompagné d'une carte levée géométriquement en 1785 et 1786, par M. *Chevalier*.

Époque du voyage.


Date de la publication.

Quelques inscriptions seulement citées dans la version anglaise sont ici imprimées pour la première fois.

Il y a eu ensuite deux éditions à Paris :

160. Voyage dans la Troade, ou Tableau de la Plaine de Troie dans son état actuel. Par le citoyen *Lechevalier*. Seconde édition. Paris, Laran, an VII, in-8, cartes et figures.

— *Id.*, troisième édition. Paris, Dentu, an X, 1802, in-8, 3 vol., atlas in-4.

Le troisième volume de cette dernière édition est entièrement rempli par la traduction d'un ouvrage de *Morritt*, dont il va être question ci-après, n. 185.

M. Lenz publia, en 1800, une traduction allemande de l'édition française (de l'an VII) du voyage de Lechevalier. Cette traduction se recommande par l'adjonction de plusieurs morceaux inédits très-intéressants. On y trouve une lettre de M. *Akerblad*, qui avait lui-même visité la Troade à deux reprises, en 1792 et en 1797; deux lettres du major *Schwarz*, l'une adressée à M. Heyne, l'autre à M. Lenz; une lettre du major suédois *Helvig* à M. Heyne, relative, comme les précédentes, à la Troade et à l'ouvrage de Lechevalier; enfin, quelques observations de M. *Kæstner*, professeur à Gœttingen, sur la hauteur du mont Athos (voy. ci-dessous, les n. 177 et 188).

Dans l'intervalle de la deuxième à la troisième édition de son voyage à la Troade, Lechevalier publia un second ouvrage qui forme le complément de ses observations dans le Nord-Ouest de l'Asie-Mineure :

161. Voyage de la Propontide et du Pont Euxin; avec la carte générale de ces deux mers, la description topographique de leurs rivages; le Tableau des mœurs, des usages et du commerce des peuples qui les habitent; la carte particulière de la Plaine de Brousse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople, accompagnée de la description des monuments anciens et modernes de cette capitale; par *J. B. Lechevalier*. Paris, Dentu, an VIII, 1800, in-8, 2 vol., cartes.

La partie de cet ouvrage qui se rapporte au Pont-Euxin est tirée à peu près exclusivement des papiers du colonel *Lafitte-Clavé*, mort à Constantinople; la description et la carte du Bosphore sont de l'ingénieur *Monnier* (voy. ci-après n. 236). Les opérations de l'ingénieur Lafitte dans la mer Noire sont de 1785.

Cependant, la publication du voyage de Lechevalier à Édimbourg donnait lieu en Angleterre à une polémique scientifique. Cette polémique fut soulevée par le Dr Bryant, dans un Mémoire dont voici le titre :

162. Observations upon a Treatise intitled a Description of the Plain of Troy, by M. Lechevalier. By *Jacob Bryant*. Eton, 1795, in-4.

Ce premier Mémoire fut bientôt suivi d'un second, où M. Bryant développait le singulier paradoxe indiqué au titre :

163. A Dissertation concerning the War of Troy, and the Expedition of the Grecians, as described by Homer; shewing that no such expedition was ever undertaken, and that no such city of Phrygia existed. By *J. Bryant*. London, 1796, in-4.

— *Ibid.*, 1799, in-4.

M. Bryant avait été précédé dans cette thèse paradoxale par un M. Maclaurin, qui avait lu devant la Société Royale d'Édimbourg, dont il était membre, le 16 février 1784, une dissertation ayant pour titre : *Dissertation to prove that Troy was not taken by the Greeks; by* **John Maclaurin**, Advocate. Cette dissertation se trouve dans le tome Ier, part. 2, p. 43, des Mémoires de la Société Royale d'Édimbourg.

Le gant jeté aux antiquaires par M. Bryant fut presque simultanément relevé par plusieurs champions : un anonyme présenta des observations à ce sujet dans le *British Critic*,

Époque du voyage. vol. IX, mai et juin. Suivit une Lettre de M. Wakefield à M. Bryant, un Mémoire de M. Dalzel; et l'*Homère vengé* de M. Morritt: Date de la publication.

164. A Letter to Jac. Bryant, concerning his Dissertation on the War of Troy; by **Gilb. Wakefield**. London, 1797, in-4.

165. M. Chevalier's *Tableau de la Plaine de Troie* illustrated and confirmed from the Observations of subsequent travellers and others; by **A. Dalzel.** Lu le 4 sept. 1797 devant la Société Roy. d'Édimbourg. — Dans les *Transactions* de cette Société, vol. IV, 1798.

Dans ce Mémoire, M. Dalzel s'appuie des observations faites dans la Troade par plusieurs voyageurs qui y avaient été après Lechevalier, notamment de celles de M. **Robert Liston,** ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui n'ont pas été publiées ailleurs (*voyez* Lechevalier, *Voyage de la Troade*, t. II, p. 10, 3e édit.).

M. Dalzel rapporte aussi dans un Appendice un Essai du professeur **Heyne**, sur la topographie de l'Iliade. Cet Essai est la traduction abrégée d'une dissertation du savant professeur, intitulée : *De Acie Homericâ et de Oppugnatione Castrorum à Trojanis factâ*, 1783. (*Commentationes Societatis Regiæ Scientiarum Gotting.*, vol. VI).

166. A Vindication of Homer and of the ancient Poets and Historians who have recorded the Siege and Fall of Troy; in answer to two late publications of M. Bryant. With a map and plates. By **B. S. Morritt**, esq. York, 1798, in-4.

Dans la troisième édition de son Voyage à la Troade (ci-dessus, n. 160), Lechevalier a donné la traduction de ce Mémoire de M. Morritt; il en occupe le t. III tout entier.

M. Morritt avait lui-même visité la Troade en 1794; sa relation forme la seconde partie de son Mémoire.

Un échange de pamphlets s'engagea alors entre M. Morritt et M. Bryant, polémique à laquelle M. Falconer, auteur de plusieurs traités sur l'ancienne géographie, prit aussi part :

167. Remarks on some passages in M. Bryant's publication respecting the War of Troy, by the editor of the Voyage of Hanno (M. *Falconer*). Lond., 1798, in-8.

168. A Review of M. J. B. S. Morritt's Vindication of Homer. In *British Critic*, jan. and march 1799; et à part, London, 1799, in-8. L'auteur est M. *Falconer*.

169. Some Observations upon the Vindication of Homer and of the ancient Poets and Historians who have recorded the Siege and Fall of Troy, by J. B. S. Morritt; by *J. Bryant*. Eton, 1799, in 4.

Bryant publia en outre une réponse particulière au Dr Falconer, sous le titre de *Expostulation addressed to the British Critic*; by J. Bryant. Eton, 1799, in-4.

170. Additional Remarks on the Topography of Troy, as given by Homer, Strabon, and the ancient Geographers, in answer to M. Bryant's late publications. By *J. B. S. Morritt*. London, 1799, in-4.

Add. ci-après, n. 185.

Comme un des documents essentiels de cette longue dispute littéraire, il faut en outre noter l'ouvrage suivant :

171. Die Ebene von Troia, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier und andern Neuern Reisenden; nebst einer Abhandlung des herrn Majors **Müller** in Gœttingen, und Erlæuterungen über den Schauplatz der Ilias und die darauf



Époque du voyage. vorgefallenen Begebenheiten. Von **Karl Gotthold Lenz**, Hergl. Sachsen-Weimarischem Rath, und Mitglied der Gesellschaft der Alterthümer zu Cassel. Neu-Strelitz, 1798, in-8, planches. Date de la publication.

Cet ouvrage de M. Lenz se compose des parties suivantes : I, Observations du comte de *Choiseul-Gouffier* sur la Troade, avec des remarques de l'éditeur. II, Précis du Mémoire de M. Jacob Bryant sur la Troie homérique, avec des observations et des additions par le même. III, Extraits des lettres de quelques voyageurs recents (MM. *Hawkins*, *Sibthorp*, *Liston*, *Schwartz* et *Helwig*). IV, Dissertation de M. *Lenz* sur les Tombeaux d'Ajax, de Patrocle et d'Achille. V, Dissertation de M. *G. Chr. Muller* sur les localités de la plaine troyenne mentionnées dans l'Iliade, ou Topographie de la plaine comprise entre le Scamandre et le Simoïs. VI, La Plaine de Troie, d'après Homère et d'après les anciens historiens, Dissertation par M. *Lenz*.

Il y a dans le *Magasin Encyclopédique* de Millin, t. XXVI (t. II de 1799), une intéressante Notice sur cet ouvrage, p. 343-378.

Voyez ci-dessus le n. 160.

Add. ci-après, les Mémoires ou Relations publiées ultérieurement sur la plaine de Troie, par Sibthorp, d'Asp, Francklin, Hunt, Gell, Rennell, Maclaren, Greg, etc., etc., n°s 172, 179, 182, 188, 206, 207, 209, etc.

Il faut y joindre un Mémoire de M. *Welcker* « sur la véritable situation de l'Ilion d'Homère, » inséré dans le Recueil de ses opuscules allemands relatifs à l'histoire de la littérature grecque, Bd. II. Bonn, 1845, in-8. Ce Mémoire n'étant pas venu dans nos mains, nous ne pouvons dire à quelle opinion se range l'auteur.

1785. 172. **John Griffiths**. Travels in Europe, Asia Minor, and Arabia, by *J. Griffiths*, M. D. London, Cadell, 1805, in-4. 1805.

M. Griffiths vit la plaine de Troie dans le même temps que Lechevalier, et il développe des opinions tout à fait analogues à celles de ce dernier sur la géographie homérique; mais il faut observer que M. Griffiths ne publia ses remarques que dix ans après celles du voyageur français, et lorsqu'une longue polémique avait pu susciter, au moins en partie, les vues du touriste anglais.

Il traversa ensuite l'Asie-Mineure de Smyrne à Haleb. Nul pour la géographie.

Il y a une traduction française :

173. Nouveau Voyage dans la Turquie d'Europe et d'Asie, et en Arabie, par *J. Griffiths*, M. D. Traduit par M. B. Barère de Vieuzac, membre de plusieurs Académies. Paris, Blankenstein, 1812, in-8, 2 vol.

Le traducteur est ce fameux Barère, qui joua un rôle si mémorable dans les plus mauvais jours de notre Révolution.

174. Lettera di un Viaggiator toscano, scritta da Cipro. S. l., 1786, petit in-8. 1786.

1786. 175. **John Sibthorp**. Premier Voyage, de Smyrne à Broussa. Cypre. Grèce continentale. Iles de la mer Égée. (Voir ci après, n. 182). 1817.

176. **Mouradja d'Ohsson**. Tableau général de l'Empire ottoman, divisé en deux parties, dont l'une comprend la législation mahométane, l'autre l'histoire de l'Empire ottoman; par M. de M*** (*Mouradja*) *d'Ohsson*, chevalier de l'ordre royal de Wasa, secrétaire de S. M. le roi de Suède, ci-devant son interprète et chargé d'affaires à la cour de Constantinople. Paris, I. de Monsieur, 1787 (tome Ier); *ibid.*, 1790 (t. II); *ibid.*, Didot, 1820 (t. III), 3 vol. grand in-fol., fig. 1787 à 1820.

— *Ibid.*, 1788-1824, in-8, 7 vol., fig.

Les tomes I à IV, parus de 1788 à 1791, répondent aux deux premiers volumes de la grande édition; les tomes V à VII, parus en 1824, répondent au tome III.

Epoque du Voyage. | Date de la publication.

La troisième partie in-fol. publiée en 1820, après vingt-neuf ans d'interruption, termine seulement la législation; la partie historique, annoncée au titre général, n'a pas été donnée. Les tomes I et II contiennent le *Code religieux*; le tome III, le *Code civil*, *criminel*, *politique et militaire*.

L'auteur, Arménien de nation, était né et avait été élevé à Constantinople. Son ouvrage est le livre classique sur la matière; mais il faut cependant, en le lisant, avoir présente à la pensée cette remarque d'un homme qui a vu la Turquie vingt-cinq ans plus tard, et qui en a bien observé les institutions: « Le chevalier d'Ohsson nous a peint les Turcs, dans sa laborieuse et savante compilation, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils seraient si les anciennes institutions politiques et religieuses étaient encore en vigueur, et si les lois seules gouvernaient les peuples. » (Juchereau de Saint-Denis, I, 3. — Ci-après, n. 224.)

L'auteur de l'ouvrage suivant, très-estimé aussi, a beaucoup profité de celui de M. d'Ohsson.

1792 à 1806. 177. **Th. Thornton.** The Present State of Turkey, or a Description of the political, civil and religious Constitution, Government and Laws of the Ottoman Empire, the Finances, military and naval Etablishments, the state of Learning, etc., together with the state of Moldavia and Wallachia. By *Thomas Thornton*. London, 1807, in-4. 1807.

— *Ibid.*, in-8, 2 vol.

Il y a une traduction française:

178. État actuel de la Turquie, ou Description de la Constitution politique, civile et religieuse, etc., des Turcs... Par *Th. Thornton*. Paris, Dentu, 1812, in-8, 2 vol.

L'auteur, qui a résidé quatorze ans à Constantinople, a fait plusieurs excursions dans l'Asie-Mineure et dans l'Archipel.

1792. 1797. 179. **Akerblad.** Lettre à M. Lenz sur la Troade. 1800.

M. Akerblad, connu depuis par de savants travaux archéologiques, occupa pendant plusieurs années le poste de secrétaire de l'ambassade suédoise à Constantinople. Il visita deux fois la Troade, en 1792 et en 1797; les observations que lui suggérèrent ces deux excursions sont consignées dans une lettre adressée à M. Lenz, traducteur du Voyage de M. Lechevalier (*voyez* ci-dessus, n. 171).

1793. 180. **Ignatz von Brenner.** Ausflug von Konstantinopel nach Brussa in Kleinasien, in Jahre 1793. Von *J. v. Brenner* Wien und Triest, 1808, in-12 de 102 pages avec une planche. 1808.

Cet opuscule est analysé dans le *Magasin Encyclopédique*, t. V de 1808, p. 188, et dans les *Annales des Voyages*, t. VI, 1809, p. 110.

1793 et 1798. 181. **Guillaume Antoine Olivier.** Voyage dans l'Empire othoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du Gouvernement pendant les six premières années de la République; par *G. A. Olivier*. Paris, Agassé, an IX 1801-1807, in-4, 3 vol., atlas gr. in-4. 1801 à 1807.

— *Ibid.*, in-8, 6 vol. même atlas.

— Voir l'Éloge historique d'Olivier, par *G. Cuvier*, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, lu le 8 janvier 1816; dans le Recueil des *Éloges historiques lus dans les Séances publiques de l'Institut, par M. Cuvier*, t. II. Paris, 1819, in-8, p. 235-265. Add., p. 425-442 du même volume, l'*Extrait d'une Notice biographique sur Bruguières*, par le même. Bruguières était le compagnon de voyage d'Olivier, et quoiqu'il fût mort dans le cours de l'expédition, on s'étonne et on regrette à la fois de ne pas voir son nom figurer au titre de la Relation.

1794. 182. **John Sibthorp**. Deuxième voyage. Plaine de Troie, etc. 1817. 1820.

Le Dr Sibthorp parcourut les îles et les provinces littorales du Levant, dans un but d'exploration principalement botanique, d'abord en 1786 et 1787, puis de 1794 à 1795. Le récit de ses courses n'a pas été publié en une relation suivie; mais de nombreuses notes fragmentaires, tirées de ses papiers, ont été insérées par Walpole dans son curieux Recueil en deux volumes in-4, relatif à la Turquie. Le premier volume de ce Recueil fut publié en 1817 sous le titre de *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey, edited from manuscript journals, by* Rob. Walpole. Lond. Longman, 1817, in-4, maps and plates. Le second volume parut en 1820, sous ce titre : *Travels in various Countries of the East, being a Continuation of Memoirs relating to European and Asiatic Turkey; edited by the* Rev. Rob. Walpole, *ibid.*, 1820, in-4, map and plates.

Sur l'ensemble des courses et des observations du Dr Sibthorp, voir la Notice de M. Walpole, dans la Préface de ses *Memoirs*, p. xiv-xvi; — et Lasségue, *Musée Botanique de M. Benjamin Delessert*, p. 408.

Voici le relevé exact des divers fragments publiés :

I. Voyage in the Græcian Seas. Princes Islands. Dardanelles. Cyprus. Islands of Lero, Pathmos, Stenosa, Argentiera, Eubæa. Mount Athos. Isthmus of Corinth (1787). *Travels*, p. 7-43.

II. Observations on natural History relating to parts of Greece and to the Island of Cyprus. *Memoirs*, p. 73-83.

III. Second voyage in the Græcian Seas (1794). *Travels*, p. 46-54, 63-75.

IV. Remarks respecting Attica (1794). *Memoirs*, p. 141 151.

V. Parnassus and neighbouring district (1794), *ibid.*, p. 64-72.

VI. Note on Mount Athos (1794), *ibid.*, p. 195.

VII. Natural History. Various remarks and observations, *ibid.*, p. 233-297; et *Travels*, p. 432-449.

VIII. Extract from the Journal of the late Dr Sibthorp relating to part of the ancient Elis, Arcadia, Argolis, Laconia, Messenia, and the islands of the Western shores of Greece (1795). *Travels*, p. 75-106.

IX. Remarks relating to the district of Maina, in the Morea. (1795). *Memoirs*, p. 60-63.

M. Sibthorp avait rapporté de ses courses un magnifique herbier du Levant que la mort l'empêcha de publier. Son testament affecta à cette grande publication une somme qui a permis de la réaliser. Le premier fascicule en fut donné en 1806 par les soins du Dr Smith; le dernier l'a été seulement en 1840 par le Dr Lindley. — *Voyez* Lasségue, *Musée Botan. de M. Benjamin Delessert*, p. 530. En voici le titre :

1794. 183. Flora græca; sive Plantarum rariorum historia, quas in provinciis aut insulis Græciæ legit, investigavit, et depingi curavit *J. Sibthorp*, M. D. Characteres omnium, Descriptiones et Synonyma elaboraverunt *Jac. Edw. Smith* et *Joh. Lindley*. London, 1806-40, gr. in-fol., 10 vol. (tiré à 30 exemplaires).

184. Floræ Græcæ Prodromus, sive plantarum omnium enumeratio quas in provinciis aut insulis Græciæ invenit *J. Sibthorp*. Characteres et Synonyma omnium, cum annotationibus, elaboravit *Jac. Edw. Smith*. Lond. Longman, 1816, in-8, 2 vol.

1794. 185. **J. B. S. Morritt**. Voyage à la Troade. *Voyez* ci-dessus, n. 166, 168, 169 et 170. 1798.

M. Rob. Walpole a en outre publié, dans ses *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey* (voy. le n. précédent), p. 33-59, un fragment relatif au district de Maina, dans la Morée, tiré des journaux inédits de M. Morritt. *Voyez* ci-après au n. 211.

1794 à 1796. 186. **James Dallaway**. Constantinople ancient and modern, with Excursions to the shores and islands of the Archipelago and to the Troad. By *J. Dallaway*, late chaplain and physician of the British Embassy to the Porte. London, 1797, in-4, fig. 1797.

Il y a une traduction française :

187. Constantinople ancienne et moderne, et Description des côtes et îles de l'Archipel et de la Troade, par *J. Dallaway*, membre de la Société des Antiquités, chapelain et médecin de l'ambassade anglaise à la Porte ottomane. Traduit de l'anglais par André Morellet. Paris, Denné, an VII (1799), in-8, 2 vol., fig.

1796. 188. **P. O. d'Asp et Hellwig**. Resa i Levanten aar 1796, öfversatting fran fransyskan, etc. Skara, 1805, in-8. 1805.

M. d'Asp, ministre de Suède à Constantinople, avait, à son retour, composé le journal de son voyage en langue française; il fut traduit en suédois sur le manuscrit par M. Hesselrot. M. d'Asp visita la plaine de Troie en compagnie du colonel *de Hellwig* (voyez ci-dessus le n. 171).

Une courte analyse du voyage de MM. d'Asp et Hellwig se trouve dans la *Bibliographie étrangère*, n. 1810, p. 81.

1796. 189. **Leslie Foster**. Map of the Troad, by M. *Leslie Foster;* with references. Dans les *Memoirs* de M. Walpole *relating to European and Asiatic Turkey* (voyez ci-dessus, le n. 182), p. 559-561. 1817.

M. Foster visita la Troade vers 1796, et en dessina la carte, que l'on ne peut d'ailleurs comparer sous aucun rapport à celle de MM. Lechevalier et Kauffer. Cette carte, avec la légende explicative qui l'accompagne, est tout ce qui a été publié du voyage de M. Foster. L'éditeur, M. Rob. Walpole, y a joint des remarques, sous le titre de *Remarks on the Demetrian system of the Troad* (*ibid.*, p. 562-566).

1797. 190. **Castellan.** Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra et Zante, par *A. L. Castellan*. Avec vingt-trois dessins de l'auteur gravés par lui-même, et trois plans. Paris, Agasse, 1808, in-8, 2 parties, fig. 1808. 1811.

191. Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople, faisant suite aux Lettres sur la Morée; par *A. L. Castellan*. Avec vingt dessins de l'auteur gravés par lui-même, et deux plans. Paris, Agasse, 1811, in-8, fig., 2 parties.

1797. 192. **Cousinery et Heidenstam**. Journal d'un voyage de Smyrne à Sardes. — *Décade Philosophique*, an XI, n. 2, p. 85-91. — Comp. une note de M. Cousinery sur les ruines du Magnésie du Méandre, dans le *Magasin Encyclopédique*, t. I de 1808, p. 44. 1803.

M. Cousinery a publié plus tard (1831, 2 vol. in-4) un voyage en Macédoine, plein de recherches savantes d'antiquités et de numismatique.

1797. 193. **Will. Geo. Browne**. Travels in Africa, Egypt and Syria, from the year 1792 to 1798; by *W. G. Browne*. London, Cadell, 1799, in-4, map and plates. 1799.

Ce qui se rapporte à l'Asie-Mineure dans le voyage de Browne se trouve au chap. XXVII.
Il y a une traduction française, 2 vol. in-8, 1800. Voyez ci-après n. 212.

1797. 194. **Beauchamps.** Relation historique et géographique d'un voyage de Constantinople à Trébizonde par mer, l'an V de la République, par le citoyen *Beauchamps*. — Dans le recueil de Mémoires et de Notices publié par 1802.



Époque du voyage. l'Institut d'Égypte, sous le titre de *Mémoires sur l'Égypte*. Paris, Didot, an VIII—XI, 4 vol. in-8; t. II, an X, p. 108-179. Date de la publication.

— Réimprimé à la suite de la trad. franç. du premier voyage de Morier en Perse, t. II, p. 261-320.

Feu M. Langlès avait annoncé le projet d'une édition complète des relations et des Mémoires de M. Beauchamps; cette édition devait contenir plusieurs morceaux inédits. Ce projet n'a pas été réalisé. Voir une note à ce sujet dans les *Annales des Voyages*, t. VI, 1809, p. 187.

1797. 195. **John Jackson.** Journey from India towards England in 1797, by a route commonly called Over-Land, through countries not much frequented, and many of them hitherto unknown to Europeans, particularly between the rivers Euphrates and Tygris, through Curdistan, Diarbek, Armenia and Natolia... by *John Jackson*. London, Cadell, 1799, in-8, maps and plates. 1799.

1798 et a. s. 196. **Lord Elgin.** Antiquités Grecques, ou Notice et Mémoires sur des recherches faites en Grèce, dans l'Ionie et dans l'Archipel grec, en 1799 et années suivantes, par le comte *Elgin*; avec cinq Appendices. Ouvrage traduit de l'anglais par M. B. de V. Bruxelles, Weissenbruck, 1820, in-8. 1812.

Le *Memorandum* de lord Elgin, original de cette Notice, avait été publié à Londres en 1812.

1799. 197. **William Francklin.** Remarks and Observations on the Plain of Troy, made during an Excursion in june 1799; by *Will. Francklin*, Captain in the Service of the E. I. Company, author of a Tour to Persia. London, Folder, 1800, in-4 de 53 pages. 1800.

L'auteur confirme toutes les inductions de Lechevalier relativement à la Troade d'Homère. M. Francklin a remonté le cours du Mendéré et gravi le mont Gargare.

1799. 198. Note de la route, c'est-à-dire des stations de l'armée Ottomane commandée par le Grand-Visir Youssouf Pacha en 1799, de Scutari jusqu'à Damas. — Dans les *Mines de l'Orient*, t. V, p. 232. 1816.

Simple énumération d'étapes, avec les distances en heures.

1799 à 1801. 199. **Will. Wittman.** Travels in Turkey, Asia-Minor, Syria, and across the Desert into Egypt, during 1799, 1800 and 1801, in company with the turkish army and the british military mission; to which are annexed observations on the Plague, and on the diseases prevalent in Turkey, and a meteorological Journal. By *W. Wittman*. London, Phillips, 1803, in-4, fig. 1803.

1799 à 1801. 200. **Luigi Mayer.** Views in the Ottoman empire, chiefly in Caramania, a part of Asia Minor hitherto inexplored, with some curious selections from the islands of Rhodus and Cyprus, and the celebrated cities of Corinth, Carthage and Tripoli. From the original drawings in the possession of sir *Robert Ainslie*, taken during his Embassy to Constantinople by *Luigi Mayer*; with historical observations and incidental illustrations of the manners and customs of the Natives of the country. London, Bowyer, 1803, in-fol. 1803.

— *Ibid.*, 1810, in-fol.

Voyez une Notice sur cette publication, avec des extraits, dans les *Annales des Voyages*, t. VI, 1809, p. 368-385.

Le même éditeur avait déjà publié, en 1801, un volume analogue de vues d'Égypte, d'après les dessins du même artiste, et il publia, en 1805, un volume de vues de Palestine.

1800. **201. William Martin Leake.** Journey through some Provinces of Asia Minor, in the year 1800; by lieut. colon. *W. M. Leake.* Dans les *Travels* de Rob. Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 185-280, avec une planche représentant le monument de Doganlu. 1820.

Cette première publication, reprise et fort augmentée par l'auteur, a fait ensuite l'objet d'un ouvrage séparé dont voici le titre :

202. Journal of a Tour in Asia Minor, with comparative remarks on the ancient and modern Geography of the Country. By *W. M. Leake,* F. R. S. Accompanied by a map. London, J. Murray, 1824, in-8.

Le Journal de M. Leake a été traduit en français dans les *Annales des Voyages;* mais il faut observer que cette traduction ayant été faite sur le Recueil de Walpole, ne renferme aucune des nombreuses et très-importantes additions de l'edition in-8.

203. Voyage dans quelques provinces de l'Asie-Mineure, fait en 1800 [1] par M. *Leake*, traduit de l'anglais. — Dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XVIII, 1823, p. 289-350; t. XIX, p. 293-357; XX, p. 145-194.

M. Leake a publié, dans plusieurs ouvrages successifs, les résultats de la suite de ses voyages dans l'ancienne Grèce. Comme ces ouvrages sont étrangers à l'Asie-Mineure, il nous suffira de les indiquer ici : I, *Researches in Greece.* Lond. 1814, in-4. (Dans la Préface de ce volume, l'auteur donne un aperçu de l'ensemble de ses voyages dans les pays classiques du Levant). — II, *Travels in the Morea.* Lond. 1830, in-8, 3 vol. — III, The Topography of Athenes and the Demi, with some remarks on their antiquities. Lond., in-8, 2 vol. — Deuxième édition très-augmentée et très-améliorée. *Ibid.*, 1841, in-8, 2 vol.—IV, *Travels in Northern Greece.* London, 1842, in-8, 4 vol.

1800. **204. Kœhler.** Le général Kœhler traversa l'Asie-Mineure de compagnie avec M. Leake, et à leur retour de l'île de Cypre il coupa une seconde fois la Péninsule par une route différente. M. Leake a inséré le journal de ce second voyage, sur les notes mêmes du général, dans sa propre relation; p. 251-264 du n. 201 ci-dessus; p. 129-143 du n. 202. 1820.

1800 à 1801. **205. J. D. Carlyle.** Letters from the late Professor *Carlyle* to the lord Bishop of Lincoln and to the lord Bishop of Durham. — Dans les *Memoirs* de Rob. Walpole sur la Turquie (ci-dessus, n. 182), p. 152-197. 1817.

Le D[r] Carlyle, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge, accompagnait le général Kœhler et le capitaine Leake dans leur passage de Constantinople en Cypre à travers l'Asie-Mineure. Ses Lettres contiennent plusieurs remarques sur ce voyage; mais elles s'étendent davantage sur ses recherches littéraires dans les Bibliothèques de Constantinople, des îles des Princes et du mont Athos. Add. ci-après le n. 207.

Il paraît que le D[r] Carlyle avait commencé la rédaction de son *Tour* en Asie-Mineure et dans la Troade, relation que sa mort laissa inachevée; plusieurs fragments en ont été publiés dans un livre posthume intitulé :

206. Poems, suggested chiefly by Scenes in Asia-Minor, Syria and Greece; with prefaces, extracted from the Author Journal. Embellished with two Views, of the Sources of the Scamander, and the Aqueduct over the Simois. By the late *J. D. Carlyle.* London, White, 1805, in-4, fig.

1801. **207. Hunt.** Journey from Parium to the Troad, by the D[r] *Hunt.* — Dans les *Memoirs* sur la Turquie édités par M. Robert Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 84-140. 1817.

1 Le titre, dans les *Annales des Voyages*, porte par erreur 1820.

Époque du voyage. | Date de la publication.

Le Dr Hunt était accompagné dans cette excursion par le Dr Carlyle, qui venait de terminer son voyage en Syrie par le centre de l'Asie Mineure (voy. les deux nos précédents). Les deux savants voyageurs se rendirent de la Troade au mont Athos, dont ils voulaient explorer les monastères dans l'espoir d'y trouver des manuscrits grecs ou latins.

M. Rob. Walpole a publié dans les deux volumes de sa précieuse collection deux autres fragments de cette excursion littéraire des Drs Hunt et Carlyle. L'un de ces fragments (*Memoirs*, p. 198-232) se rapporte au mont Athos ; l'autre (*Travels*, p. 55-63), à l'île de Lemnos.

Le major Rennell, dans sa Dissertation sur la Troade (ci-après, n. 281) rapporte (p. xxi) un autre fragment inédit du Journal du Dr Carlyle, ainsi que l'ébauche d'une carte de la plaine troyenne.

1801. 208. **Hume**. Fragment on the Carian Coast. — Dans les *Travels in various Countries of the East*, édités par R. Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 252-254. 1820.

C'est à ma connaissance, tout ce qui a été publié de *Tour* du Dr Hunt au Levant et dans l'Ouest de l'Asie Mineure.

1801. 209. **William Gell**. The Topography of Troy and its Vicinity, illustrated and explained by drawings and descriptions. By *W. Gell*. Lond. Longman, 1804, in-fol. 1804.

— *Ibid.*, 1807, in-4, fig., seconde édition. — *Voyez* ci-après le n. 248.

Sir William Gell a publié en outre plusieurs ouvrages sur la Grèce continentale et les îles : I, The Geography and Antiquities of Ithaca. Lond., 1807, in-4. — II, Argolis, Itinerary of Greece. Lond., 1810, in-4. — III, Itinerary of the Morea. Lond., 1817, in-8 (il y a une traduction française, sous le titre d'*Itinéraire de Morée*, etc. Paris, 1818, in-8). — IV. Itinerary of Greece. Lond., 1819, in-8. — V. Narrative of a Journey in the Morea. Lond., 1823, in-8. La plupart de ces ouvrages sont accompagnés de fort belles gravures.

1801 et 1802. 210. **Edward Daniel Clarke**. Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, by *E. D. Clarke*. Cambridge, Watts, 1810-23, in-4, 6 vol., fig. 1810 à 1823.

M. Daniel Clarke, dans les nombreuses courses qu'il a faites comme naturaliste et comme antiquaire dans l'Europe septentrionale et orientale, au Levant et en Égypte, a visité Constantinople, la Troade, plusieurs points de la côte occidentale de l'Asie-Mineure et l'île de Cypre. Ces parties de ses voyages qui se rapportent à notre objet actuel se trouvent dans les tomes 1 et 2 de sa relation.

Il y a une édition in-8, 11 vol., à laquelle on joint la Vie du Dr Clarke, par l'évêque Otter, 2 vol.

Le premier volume in-4 de cette relation, qui traite principalement de la Russie, a été traduit en français. On y trouve ce qui se rapporte au Bosphore et à Constantinople. Voici le titre de cette traduction :

211. Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie, par M. *Ed. Dan. Clarke*, professeur de Minéralogie à l'Université de Cambridge, traduit de l'anglais, avec plans et cartes géographiques. Paris, Fantin, 1812, in-8. 2 vol.

— *Ibid.*, Séguin, 1824, in-8, 2 vol. (Il n'y a de changé que le frontispice).

A la partie des voyages du Dr Clarke qui se rapporte à la Troade, il faut ajouter le morceau suivant :

— Remarks on the Troad. Contained in a Letter addressed by M. *Morritt* to Dr Clarke, aug. 1812. — Dans les *Memoirs* sur la Turquie édités par R. Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 566-582. *Voyez* ci-dessus, le n. 185.

1801 à 1802. 212. **William George Browne**. (Second Voyage.) Journey from Constantinople, through Asia Minor, in the year 1802. From the papers of the 1820.

Époque du voyage. late *W. G. Browne*, esq. — Dans les *Travels* publiés par M. R. Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 106-162. Date de la publication.

— Add., dans le même Recueil, p. 162-184 : Biographical Memoir of Mr. Browne (by *Rob. Walpole*).

— Dans le même Recueil encore, p. 192 (ou dans l'édition in-8 du Journal de M. Leake, ci-dessus, n. 202, p. xx de la Préface), une note de déterminations astronomiques tirées des papiers de Browne.

Voyez ci dessus, n. 193, et ci-après, n. 236.

1803. 213. **R. William Hamilton**. Parcourt la partie occidentale de l'Asie-Mineure depuis la Carie jusqu'à Adramitti, par Sardes et Pergame. M. R. W. Hamilton fit, de 1801 à 1803, une partie de ses courses classiques, notamment celles de la vallée d'Égypte, en compagnie du capitaine Leake. Il devait donner au public la relation de ces diverses courses, sous le titre général de *Remarks on several Parts of Turkey*; il n'en a paru que la première partie, relative à l'Égypte (*Ægyptiaca*, etc. London, Payne, 1809, in-4, et Atlas, gr. in-fol.). Rien, que nous sachions, de ce qui a rapport à l'Asie-Mineure n'a été publié. M. Leake, dans sa relation (ci-dessus, n. 202), en cite plusieurs points, sans doute d'après des notes manuscrites; et il a tracé sur sa carte l'itinéraire de M. Hamilton.

Add., Journ. des Sav., 1845, p. 578, note 6.

1803. 214. **P. U. Seetzen**. Nachrichten aus Briefen des Russisch Kaiserl. Kammer-Assessors, Dr *P. U. Seetzen*. — Dans Zach's *Monatliche Correspondenz*, 1803 et années suiv. 1803.

Voici le relevé des lettres ou fragments de Seetzen relatifs à la première partie de son voyage jusqu'à son arrivée à Haleb :

T. VII (1803), p. 16-36. Relation de Semlin à Boukharest.
— p. 174-178. Boukharest.
— p. 233-159. Observations sur la Bohême et la Moravie.
— p. 472-489. De Boukharest à Constantinople.

T. VIII (1803), p. 61-68. Constantinople.
— p. 158-178. Remarques générales de Seetzen sur cette première partie de son voyage.
— p. 429-453 et p. 477-498 (Lettre de Smyrne). Précis du voyage par terre depuis Constantinople jusqu'à Smyrne.

T. IX (1804), p. 27-31. De Smyrne.
— p. 142-148. Remarques sur l'usage du tabac en Turquie
— p. 262-264. Note de M. de Zach.
— p. 323-334. Sur diverses manières de voyager en Turquie.
— p. 482-486. Remarques sur le voyage de Seetzen, extraites d'une lettre de M. Carsten Niebuhr.

T. X (1804), p. 482-483. Note de M. de Zach.

T. XI (1805), p. 114-126. Déterminations astronomiques de plusieurs lieux de l'Asie-Mineure faites par le Dr Seetzen de Constantinople à Smyrne (Ces observations sont au nombre de quinze; nous les avons données dans la partie de cet Appendice qui se rapporte aux observations astronomiques).
— p. 300-367. Lettre de Haleb. Aperçu du voyage à travers l'Asie Mineure.

— Dans le *Magasin Encyclopédique* t. IV de 1808, p. 99-101, on trouve une note en français extraite de plusieurs lettres de Seetzen au professeur Blumenbach, sur le voyage de Constantinople à Smyrne.

1804. 215. **Carte russe de la mer Noire**. A new Chart of the Euxine, or Black sea, including those of Azof and Marmora. Compiled and engraved 1804.

Époque du voyage. | Date de la publication.

in 1804 at the Imperial Depot for Charts, S.-Petersburgh, from the latest Surveys and astronomical observations of the Russian and French. London, republished on the scale of the original Chart, by *W. Faden*, 1806, 1 feuille.

Les résultats des reconnaissances des ingénieurs français Laffite et Monnier, et ceux des observations de Beauchamps, sont fondus dans cette carte, qui offre de très-grandes améliorations sur celle qu'Arrowsmith avait publiée à Londres en 1801, également en une feuille.

216. Charte des Osmanischen Reichs in Asien, nach den neuesten Astronomischen Ortsbestimmungen und besten Hülfsmitteln neu entworfen, und gezeichnet von *C. G. Reichard*. Weimar, im Verlage des Geograph. Instituts, 1804, une feuille. 1804.

— Dans les *Allgemeine Geographische Ephemeriden*, t. XV, 1804, il y a un Mémoire analytique de M. *Reichard* sur la construction de sa carte; p. 204, 357, 465.

1804 à 1809. 217. **Joseph von Hammer**. Topographische Ansichten, gesammelt auf einer Reise in die Levante, von *J. v. Hammer*. Wien, Schaumbourg, 1811, petit in-4, avec 2 plans topographiques. 1811.

Dans les anciennes *Annales des Voyages*, t. XXI, 1813, p. 127-135, Malte-Brun donna la traduction du morceau relatif à Paphos, dans l'île de Cypre, avec des observations.

218. Umblick auf einer Reise von Konstantinopel nach Brussa und dem Olympos, von *Jos. von Hammer*. Pesth, 1818, in-8.

Les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. V, 1820, p. 241-335, ont donné la traduction de ce voyage:

219. Relation d'une excursion de Constantinople à Brousse, au mont Olympe, à Nicée et à Nicomédie, par M. *Jos. de Hammer*. Trad. de l'allem., par M. W.

220. Constantinopolis und der Bosporos, œrtlich und geschichtlich beschrieben, von *Jos. von Hammer*. Pesth, 1822, in-8, 2 vol., avec un plan de Constantinople, une carte du Bosphore, et un grand nombre d'inscriptions.

Analyse par Malte-Brun dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XIV, 1822, p. 111; et par M. Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants*, 1822, p. 723.

On doit encore à M. de Hammer une Description de la Romélie et de la Bosnie, traduite du turk de Hadji-Khalfa. Wien, 1812, in-8.

1805. 221. **(Anonyme.)** Itinéraire d'un voyage fait par terre depuis Constantinople jusqu'à Téhéran, dans l'année 1805. — A la suite de la traduction française du *Voyage* de Scott-Waring *de l'Inde à Chyras*, formant le tome III de la traduction française du premier voyage de J. Morier en Perse (ci-après, n. 239), p. 243-321. 1805.

L'éditeur de cet itinéraire n'en a indiqué ni la source ni l'auteur.

1805. 222. **Allier de Hauteroche.** Note historique et archéologique sur Héraclée du Pont. — Dans le Voyage de M. Am. Jaubert, n. suivant, p. 409.

Allier de Hauteroche, savant antiquaire et numismate, visita, dans l'intervalle de 1797 à 1805, plusieurs parties littorales de l'Asie-Mineure. De 1802 à 1805 il fut investi des fonctions de vice-consul à Héraclée. Il n'a d'ailleurs rien publié sur l'Asie-Mineure, sauf la note dont nous donnons l'indication, et qu'il avait communiquée à M. Jaubert.

Voyez son article biographique, dans la *Biographie Universelle*.

1805 et 1806. 223. **Amédée Jaubert**. Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années 1805 et 1806, par *P. Améd. Jaubert*, l'un des secrétaires-interprètes du Roi pour les langues orientales, professeur de turk près la Bibliothèque de S. M., etc. Accompagné d'une carte des pays compris entre Constantinople et Téhéran, dressée par M. le chef d'escadron *Lapie*... Paris, Pélicier, 1821, in-8, fig. 1821.

1805 à 1809. 224. **Juchereau de Saint-Denis**. Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808, précédées d'Observations générales sur l'état actuel de l'Empire Ottoman. Par *A. de Juchereau de Saint-Denis*, colonel au corps royal d'État-Major, chevalier de Saint-Louis, etc. Paris, Brissot-Thivars, 1819, in-8, 2 vol. 1819.

M. Juchereau de Saint-Denis, émigré lors de la Révolution, entra successivement au service de l'Angleterre et de la Porte Ottomane. De 1805 à 1809, qu'il rentra en France, il fut revêtu de l'emploi d'inspecteur en chef du génie militaire ottoman.

Le premier volume de son intéressant ouvrage est tout géographique et statistique. Un Mémoire imprimé en appendice de ce premier volume (p. 247-271) a pour titre : *Observations topographiques, politiques et militaires sur Constantinople et le Bosphore de Thrace*. Un second Mémoire, complément de celui-ci, est placé à la fin du second volume (p. 281-318) sous le titre d'*Observations géologiques, militaires et politiques sur la Turquie d'Europe*. Comparez, ci-après, les n. 250 et 269.

1805 à 1810. 225. **P. T. Fourcade**. Mémoire sur Pompeiopolis ou Tasch-Koprou, avec quelques remarques sur Tovata ou Voyavat; lu à la troisième Classe de l'Institut, par M. P. T. F***, consul-général de la France. — Dans les *Annales des Voyages*, t. XIV, 1811, p. 30-58; avec une planche. 1811.

Dans le volume précédent des *Annales* (t. XIII, p. 408), une note de Malte-Brun indique l'ensemble des travaux de M. Fourcade sur la Paphlagonie. Le Mémoire sur Pompeiopolis est le seul qui ait été imprimé.

1806 et 1807. 226. **Domenico Badia y Leblich (Ali-Bey)**. Voyages d'*Ali-Bey-el-Abbassi* en Afrique et en Asie, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807. Paris, Didot l'aîné, 1814, in-8, 3 vol., atlas in-4. 1814.

Tome II, ch. 4 à 9, pour l'île de Cypre, t. III, ch. 12, pour la traversée de l'Asie Mineure

— Les déterminations astronomiques obtenues par Ali Bey dans l'île de Cypre avaient été précédemment publiées dans la *Connaissance des Temps* pour 1810 (Paris, 1808), p. 200. Voici le titre de cette communication : *Positions géographiques observées nouvellement dans l'île de Chypre, en Arabie et sur la mer Rouge*. Puis on lit la note suivante : « Ces positions, extraites d'un voyage très-intéressant, nous ont été communiquées par l'auteur, qui se réserve de publier les observations et les calculs sur lesquels elles sont fondées. »

Ali-Bey devait donner, comme suite et complément de sa Relation historique, une partie scientifique qui n'a pas été publiée (*Voyez* ci-après, n. 275).

1807. 227. **Gropius**, peintre westphalien, découvre, au pied du mont Sipyle, des ruines cyclopéennes, qu'il regarde comme celles de la Smyrne primitive. Il y eut à ce sujet des lettres échangées d'abord entre le voyageur et M. Fauvel, puis entre celui-ci et M. Petit-Radel. — Voir le Compte-Rendu des travaux de la Classe d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut pen- 1808.

Époque du voyage. dant l'année 1808; dans le *Magasin Encyclopédique* de Millin, t. IV de 1809, p. 86. Date de la publication.

1807. 228. **Châteaubriand.** Itinéraire de Paris à Jérusalem, et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, par M. *de Châteaubriand.* Paris, Lenormand, 1811, in-8, 3 vol., carte. 1811.

Deuxième partie, pour l'excursion en Asie-Mineure. Nous n'indiquons que la première édition; il serait difficile et sans intérêt de nombrer les autres.

1807. 229. **Melling.** Voyage Pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, d'après les dessins de M. *Melling.* Paris, Treuttel et Wurtz, 1819, gr. in-fol., 2 vol. 1819.

230. **Joseph Eugène Beauvoisins.** Notice sur la Cour du Grand-Seigneur, son sérail, son harem, la famille du sang impérial, sa maison militaire et ses ministres, par *J. E. Beauvoisins.* Paris, Gabr. Warée, 1807, in-8. 1807.

1807 et 1808. 231. (**Ange de Gardane.**) Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808. Paris, Le Normant, Marseille, J. Mossy, 1809, in-8. 1809.

Ce court Journal ne porte pas de nom d'auteur; mais il est évident, d'après l'Avant-Propos et les Préliminaires, qu'il est de M. Ange de Gardane, attaché à la légation, et frère de l'ambassadeur, et non, comme on l'a cru, du général Gardane lui-même. Le Journal se compose de 128 pages; vient ensuite un Vocabulaire italien-persan-turk, composé par *Timurat Mirza*, prince de Géorgie, 52 pages.

1807 et 1808. 232. **Tancoigne.** Lettres sur la Perse et sur la Turquie d'Asie, par *Tancoigne.* Paris, Nepveu, 1816, in-8, 2 vol., fig. 1816.

Voyez ci-après, le n. 258.

1807. 233. (**Adrien Dupré.**) Voyage en Perse, fait dans les années 1807, 1808 et 1809, en traversant la Natolie et la Mésopotamie, depuis Constantinople jusqu'à l'extrémité du golfe Persique, et de là à Irèwan; suivi de détails sur les mœurs, les usages et le commerce des Persans; sur la cour de Théhrân; d'une Notice des Tribus de la Perse; d'une autre des poids, mesures et monnaies de ce royaume; et enfin de plusieurs itinéraires. Accompagné d'une carte dressée par M. *Lapie.* Paris, Dentu, 1819, in-8, 2 vol. 1819.

Tome I, ch. 1 à 6, pour l'Asie-Mineure.

Il y a de très-bonnes parties dans ce voyage; mais pour l'Asie-Mineure, l'auteur n'a souvent fait que répéter littéralement les observations consignées par Sestini dans son voyage à Bassora (ci-dessus, n. 148). M. Adrien Dupré n'est pas le seul qui, sans le dire, ait copié la courte mais substantielle relation du savant italien.

M. Adrien Dupré visita en outre, avant et depuis son voyage en Perse, plusieurs parties littorales du fond de la mer Noire. Ses observations sur ces contrées n'ont jamais été publiées; mais il en communiqua à M. Gamba des fragments que celui-ci a insérés dans son *Voyage dans la Russie Méridionale*, t. 1er, 1826, p. 399-440, sous ce titre:

234. Description de quelques villes et ports de la mer Noire (par M. *Adr. Dupré*). 1826.

On a encore de M. Adrien Dupré un *Mémoire sur le Montenegro*, inséré dans les anciennes *Annales des Voyages*, t. XV, 1811, p. 87-119.

1807. 235. (**Anonyme.**) Itinéraire de Constantinople à Sivas ou Sewas; 1832.

Époque du voyage. / Date de la publication.

voyage entrepris en 1807, et de Sivas à Alep. — Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XVIII, 1832, p. 73-81, 125-137.

Outre la ligne d'itinéraire indiquée, on trouve à la fin de cette note (p. 137) un autre itinéraire en cinq stations, de Kaïsarièh à Gouraun, qui est intéressant comme fournissant une ligne très-peu suivie par les voyageurs.

236. **Malte-Brun**. Périple de la Paphlagonie, ou Mémoire sur les lieux indiqués par les anciens et les modernes sur la côte de la mer Noire, depuis le fleuve Halys jusqu'au fleuve Parthenius. (Par *Malte-Brun*). — Dans les *Annales des Voyages*, t. V., 1808, p. 210, avec quatre plans réunis sur une même planche. 1808.

Ce Mémoire, quant à la partie moderne, est basé sur les notes recueillies par MM. *Lafitte-Clavé* et *Duverne de Presle* antérieurement à 1792. — *Voyez* ci-dessus, n. 161.
Un second article sur le golfe de Bourgas, pareillement d'après les notes de MM. Lafitte et Duverne de Presle, fait suite à ce premier Mémoire. *Ibid.*, t. VI, 1809, p. 337-356.

1809. 237. (**Corancez.**) Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure, contenant la description des régions septentrionales de la Syrie; celle des côtes méridionales de l'Asie-Mineure et des régions adjacentes encore peu connues; l'examen des causes de l'abaissement du niveau de l'extrémité du bassin oriental de la Méditerranée, etc., etc. Paris, Eberhard, 1816, in-8. 1816.

1809. 238. **James Morier**. A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople, in the years 1808 and 1809, in which is included some account of the proceedings of H. M. mission under sir Hartford Jones to the court of the king of Persia; by *J. Morier*, H. M. secretary to the court of Persia. London, Longman, 1812, in-4, maps and plates. 1812.

Il y a une traduction française :

239. Voyage en Perse, en Arménie, en Asie-Mineure et à Constantinople, fait en 1808 et 1809, par *J. Morier;* traduit de l'anglais par E*** (Eyriès). Paris, Nepveu, 1813, in-8, 3 vol., fig.

Le voyage de Morier n'occupe que les deux premiers volumes, le troisième est consacré à la traduction du voyage de Scott-Waring à Chyras, et à un itinéraire anonyme en Asie-Mineure, noté ci-dessus, n. 221.

1810. 240. **John Macdonald Kinneir**. Route from Merdin to Constantinople, by Sivas and Tocat, by *J. Macdonald Kinneir*, in the winter of 1810. — A la suite de la Relation du voyage de 1813 et 1814 du même auteur (ci-après, n. 257), p. 534-557. 1818.

1810. 241. **J. C. Hobhouse**. A Journey through Albania, and other provinces of Turkey in Europe and Asia to Constantinople, during the years 1809 and 1810. By *J. C. Hobhouse*. London, Sharpe (1813), in-4, maps and plates. 1813.

Le voyage en Asie-Mineure, et particulièrement dans la Troade, occupe les Lettres 35 à 43, de la p. 608 à 829.

1811. 242. **A. F. Mauduit**. Découvertes dans la Troade. Dissertations sur les monuments de la Plaine de Troie et la position de cette ville. Monuments signalés à l'attention des archéologues et des amis de l'antiquité au Pas des 1840.

Époque du voyage. — Date de la publication.

Thermopyles. Éclaircissements sur la marche de Xercès dans la Troade. Extrait des Mémoires de *A. F. Mauduit*, architecte de l'empereur Alexandre Ier, et correspondant de l'Institut Royal de France. Paris, Firmin Didot, 1840, in-4, cartes et planches (2 parties).

— Trois articles d'analyse critique sur cet ouvrage, par M. *Raoul-Rochette*, dans le *Journal des Savants*, 1840, p. 321, 417, 449.

M. Mauduit a répondu à ces articles, dont il était peu satisfait, par l'écrit suivant :

— Réponses de l'auteur des *Découvertes dans la Troade* aux observations critiques publiées sur cet ouvrage dans le *Journal des Savants* (juin, juillet et août 1840), par M. Raoul-Rochette. Arguments nouveaux à l'appui des opinions de l'auteur sur la priorité de l'emploi du cuivre, la nature du métal qui servait à la fabrication des armes et armures à l'époque homérique, sur l'identité du tombeau d'Achille, l'antiquité du canal de dérivation du Scamandre, et la position d'*Achillæum*, de *Sigeum* et de *Scamandria*. Paris, F. Didot, 1841, in-4, 146 pages.

Une polémique étrangère à la question géographique a été l'occasion encore des deux pièces suivantes :

— Erreurs très-graves signalées comme existant dans toutes les traductions d'Homère, françaises, anglaises, allemandes, latines et italiennes, qui ont paru jusqu'à ce jour; par *A. F. Mauduit*. Paris, F. Didot, 1841, in-4, 32 et xii pages.

— Emploi de l'airain à défaut du fer chez la plupart des peuples des cinq parties du Monde; authenticité des œuvres d'Homère, comme récits historiques, prouvée par les relations des voyageurs modernes; notice intéressant les peintres d'histoire et les archéologues, extraite du livre intitulé *Découvertes dans la Troade*, etc. Par *A. F. Mauduit*. Paris, F. Didot, 1844, in-8, 52 pages.

Enfin, à l'occasion d'une relation publiée par M. Barker Webb, et dont il sera question plus bas (n. 276), M. Mauduit en a publié une réfutation :

— Défense de feu Lechevalier, auteur du *Voyage de la Troade*, et du feu comte de Choiseul-Gouffier, contre M. P. Barker Webb (par M. *Mauduit*). Paris, Didot, 1844, in-8, 24 pages.

1811 à 1812. **243. Francis Beaufort.** Karamania, or a Brief Description of the South Coast of Asia Minor and of the remains of Antiquity. With Plans, Views, etc., collected during a Survey of that Coast, under the orders of the lords commissioners of the Admiralty, in the years 1811 and 1812. By *Fr. Beaufort*, F. R. S., captain of H. M. Ship Frederiksteen. London, Hunter, 1817, in-8, maps and cuts. 1811 à 1817.

— Il y a une traduction française dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. V, 1820, p. 5-133; t. VI, p. 5-95, sous ce titre : *Caramanie, ou courte Description de la côte méridionale de l'Asie-Mineure et des restes d'antiquités qui s'y trouvent*, par M. Fr. Beaufort, carte.

— Deux articles analytiques de M. *Letronne*, avec des observations, dans le *Journal des Savants*, 1819, p. 259 et 387.

Cette relation du capitaine Beaufort n'est en quelque sorte que l'illustration des résultats

Époque de voyage. | Date de la publication.

nautiques de ses deux campagnes sur les côtes de la Natolie ; ces résultats avaient été immédiatement publiés par l'Amirauté de Londres, dans une suite de cartes marines dont voici l'indication :

244. Chart of the Bay of Sighajik, with parts of the adjacent Coast. By *Fr. Beaufort*, F. R. S., capt. in the R. N., 1811-12, une feuille.

245. Chart of the Promontory of Boodroom, with the Karabaghla islands, and the North Point of the Island of Kos; by *Fr. Beaufort*, 1811, une feuille.

246. Karamania, by *Fr. Beaufort*, 1811-12, 6 feuilles, plus une carte générale.

Ces six feuilles donnent les côtes de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie et de la Cilicie, jusqu'à l'entrée du golfe de Skanderoun. Elles sont accompagnées d'une instruction nautique, intitulée : *Memoir of a Survey of the Coast of Karamania*, by Fr. Beaufort, etc. London, 1830, in-8.

1812. 247. **Cockerell**. Letter from Mr. *Cockerell* relating to the Lycian Inscriptions.—Dans les *Travels in Various Countries of the East*, édités par Mr. Rob. Walpole (ci-dessus, au n. 182), p. 524-525, avec une planche. 1820.

A cette excursion archéologique de M. Cockerell se rattachent les Notices et les Mémoires suivants :

— Remarks on the Inscriptions discovered in Asia Minor by colonel Leake and Mr. Cockerell (by Mr. *Rob. Walpole*), *ibid.*, p. 520-533.

— Inscriptions copied in different parts of Asia Minor, Greece and Egypt (by MM. *Cockerell*, *Leake*, *Francis Beaufort*, etc.), illustrated by M. *R. Walpole*. *Ibid.*, p. 534-603.

— Dans le *Journal* de M. Leake (ci-dessus, n. 202), p. 320, 340 et 342, plusieurs dessins d'antiquités lyciennes et lydiennes sont rapportés d'après les notes communiquées par M. Cockerell. Add. Fr. Beaufort, ci-dessus, n. 243, p. 100.

— Observations sur les inscriptions lyciennes découvertes par M. Cockerell ; par M. *Saint-Martin*. — Dans le *Journal des Savants*, 1821, p. 235.

— Remarks on some Inscriptions found in Lycia and Phrygia. By D^r. *G. F. Grotefend*, F. M. R. A. S. Read 19th of March 1831. — Dans les *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. III, part 2, 1833, p. 317-331. London, in-4.

Le Dr Grotefend, contre le sentiment de M. Saint-Martin, regarde la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions lyciennes comme un rameau des idiomes thraciques, de même que le carien, le mysien et le phrygien.

Cette dernière langue, dans laquelle sont conçues les inscriptions copiées à Doganlu par M. Leake, est, aux yeux du Dr Grotefend, « un anneau intermédiaire dans la famille des langues indo-germaniques, » entre l'arménien d'un côté et le grec primitif de l'autre. Voyez ci-après, le n. 360.

M. Wilkins, dans le Mémoire suivant, croit pouvoir expliquer uniquement par le grec la totalité de l'inscription principale copiée par M. Leake sur le monument phrygien de Doganlu ; mais c'est au moyen d'un certain nombre de changements arbitraires.

— The Lydo Phrygian Inscription. By *W. Wilkins*, esq. (Read March 24, 1836). — Dans les *Transactions of the Royal Society of Literature of the United Kingdom*, vol. III, 1839, p. 155, in-4. London.

M. Cockerell, avant de porter ses investigations archéologiques dans l'Ouest de l'Asie-Mineure, avait visité la Grèce et l'île de Crète. Il n'a été publié qu'un seul fragment de ces

Époque du voyage. — Date de la publication.

courses savantes, sous ce titre : *The Labyrinth of Crete. Communicated by Mr. Cockerell.* — Dans le Recueil de *Travels in various Countries of the East*, édité par M. R. Walpole (ci-dessus, n. 182), p. 402-409, avec une planche.

1812. 248. **William Gell**. Voyage artistique et archéologique dans l'Ouest de l'Asie-Mineure. 1840.

Les résultats essentiels de ce voyage, dont il n'existe pas de relation spéciale, forment la partie principale du troisième volume des *Ionian Antiquities* publié en 1840 par la Société des *Dilettanti* de Londres. *Voyez* ci-dessus, n. 124.

Sir William Gell avait déjà précédemment visité la Troade. *Voyez* ci-dessus, n. 209.

Le même artiste a publié plusieurs autres ouvrages illustrés relatifs à la Grèce et à l'Italie méridionale. En voici l'indication : 1° *The Geography and Antiquities of Ithaca.* London, 1807, in-4. — 2° *The Itinerary of Greece.* Lond., 1810, in-4. — 3° *Itinerary of Morea.* Lond., 1816, petit in-8. Il en existe une traduction française. — 4° *Narrative of a Journey on the Morea.* Lond., 1823, in-8. — 5° *Pompeiana.* Lond., 1817-19, 1re partie ; 1830-31, 2e partie, gr. in-8. — 6° *The Topography of Rome and its Vicinity.* Lond., 1834, 2 vol. in-8.

1812. 249. **M. Bruce**. Route from Aleppo to Angora, and thence to Constantinople. By M. *M. Bruce*. — A la suite du Voyage de Macdonald Kinneir, ci-après, n. 257, p. 558-565. 1818.

1812 à 1814. 250. **Andréossy**. Voyage à l'embouchure de la mer Noire, ou Essai sur le Bosphore et la partie du delta de Thrace comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople ; précédé de Considérations générales sur la Géographie physique. Avec un Atlas composé d'une carte nouvelle du Bosphore et du Canal de la mer Noire, et de plusieurs autres nouveaux dessins. Par M. le comte *Andréossy*, lieutenant-général d'Artillerie, ancien Ambassadeur de France à Londres, à Vienne et à Constantinople, etc. Paris, Plancher, 1818, in-8, Atlas in-4. 1818.

251. Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813 et 1814, et pendant l'année 1826 ; par M. le comte *Andréossy*. Paris, 1828, in-8. Atlas in-4.

Cet ouvrage n'est qu'une nouvelle édition du précédent, augmentée de considérations politiques et morales sur l'empire Ottoman.

1812 à 1815. 252. **Charles Pertusier**. Promenades Pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore ; suivies d'une Notice sur la Dalmatie, par *Ch. Pertusier*, Officier au Corps Royal de l'Artillerie, attaché à l'Ambassade de France près la Porte Ottomane. Paris, Nicole, 1815, in-8, 3 vol., Atlas in fol. 1815.

M. Pertusier s'était proposé de donner successivement un tableau détaillé de chacune des grandes divisions de l'empire Ottoman, comme suite et complément de ses Promenades Pittoresques ; il n'a paru qu'un volume intitulé : *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire Ottoman.* Paris, 1822, in-8.

253. **Charles Louis Adanson**. Du Bosphore de Thrace ou Canal de la mer Noire, extrait d'un manuscrit sur l'empire Ottoman, de M. *Ch.-L. Adanson*, chancelier de France à Constantinople, in-8, 32 pages. 1825.

M. Ch. Adanson, neveu du célèbre naturaliste, a résidé à plusieurs reprises à Constantinople depuis 1798 jusqu'en 1823 ; il est mort en 1839. L'opuscule que nous notons ici a été imprimé dans un recueil périodique, mais nous ne savons pas précisément à quelle époque ; l'extrait que nous possédons ne porte pas d'indication de date. Ce doit avoir été vers 1825.

254. Ingigian. Description du Bosphore, par le Dr *Ingigian*, membre de l'Académie de Saint-Lazare de Venise; traduite de l'arménien en français par *F. Martin* (Saint-Martin). Paris, Sajou, 1813, in-8, 135 pages. 1813.

Extrait du *Magasin Encyclopédique*, mai 1813.

Le P. Ingigian est auteur d'une *Géograp. univers.* en arménien, publiée à Venise en 1806; on y trouve, selon M. Saint-Martin, des détails neufs et curieux sur la partie orientale de l'Asie-Mineure, puisés à des sources arméniennes (Voyez *Journ. des Sav.* 1818, p. 533).

Le P. Ingigian a lui-même parcouru et étudié les bords du Bosphore antérieurement à 1791 (voyez p. 23 de la *Description du Bosphore*).

255. (Anonyme). Observations géographiques sur la route de Sinope à Constantinople. Mémoire tiré des manuscrits de M. B***, ci-devant employé dans les consulats de la mer Noire. — *Journal des Voyages*, t. XXVIII, 1825, p. 265-312; t. XXIX, 1826, p. 5-40. 1825.

Ces observations, qui ne portent point de date, doivent se rapporter à l'intervalle de 1812 à 1820, d'après diverses indications du texte.

Elles fournissent peu de notions nouvelles pour la géographie, mais beaucoup pour l'état agricole et naturel du pays.

1813. **256. William George Browne** (Troisième voyage). De Smyrne à Erzeroum et à Tauris. 1820.

Nous n'avons de ce dernier voyage de Browne, qui traversa l'Asie-Mineure pour gagner la mer Caspienne et l'intérieur de l'Asie, qu'une lettre adressée à M. Tennant et rapportée dans le Recueil publié par Walpole sous le titre de *Travels*, etc. (ci-dessus, n. 187), p. 176-180; plus quelques détails recueillis par M. Walpole sur la fin du voyageur, p. 180-182.

1813 et 1814. **257. John Macdonald Kinneir**. Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan, in the years 1813 and 1814; with Remarks on the Marches of Alexander, and Retreat of the Ten Thousand. By *J. Macdonald Kinneir*, captain in the service of the H. E. I. Company, etc. London, John Murray, 1818, in-8, map. 1818.

1813 et 1814. **258. Tancoigne**. Voyage à Smyrne, dans l'Archipel et l'île de Candie, etc., de 1813 à 1814, par *Tancoigne*. Paris, 1817, in-8, 2 vol., fig. 1817.

Voyez ci-dessus, le n. 232.

1814. **259. Henry Light**. Travels in Egypt, Nubia, Holy Land, mount Libanon and Cyprus, in the year 1814, by capt. *H. Light*. London, Rodwell, 1818, in-4, fig. 1818.

Le chapitre XIV, pour l'île de Cypre.

1814. **260. Ed. Raczynski**. Malerische Reise in einigen Provinzen des Osmanischen Reiches; von *Ed. Raczynski*. Aus d. polon. übersetz. und herausgegeben von Fr. Heinr. v. der Hagen. Breslau, Grass, 1825, in-8. 1824.

— *Ibid.*, 1828, in-8.

L'auteur a visité la Plaine de Troie. Le comte de Raczynski est un savant Polonais, antiquaire et numismate. — Voir une note sur ce voyage, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. I, 1824, p. 168.

261. James Rennell. Observations on the Topography of the Plain of Troy, and on the principal objects within, and around it described, or alluded to, in the Iliad. Shewing that the System of M. de Chevalier, so long upheld, is founded on a most erroneous topography; and also, that the two 1814.

Époque du voyage. Sources, denominated the Warm, and the Cold, Spring, on which his system materially rests, do not present any contrast, but are exactly alike, in point of Temperature; that is, cold. With a Map, in which the Topography set forth by Mr. de Chevalier is contrasted with the Several Statements of three other Travellers in the Troad. Also, a Sketch of the Western Part of the region of mount Ida. By *J. Rennell*. London, Nicol, 1814, in-4, map. Date de la publication.

262. **Frid. Aug. G. Spohn.** De Agro Trojano, in carminibus homericis descripto, Commentatio geographico-critica, autore *F. A. G. Spohn*. Lipsiæ, Weigel, 1814, petit in-8. 1814.

Thèse académique. M. Spohn se borne à exposer, d'après l'Iliade, la topographie de la plaine de Troie, sans entrer dans aucune discussion de géographie comparée.

1815. 263. **Dubois**. Envoyé dans la Troade par M. le comte de Choiseul-Gouffier, pour vérifier certains points restés douteux dans les explorations de 1786 et 1787. Les résultats de ce voyage ont été fondus dans le *Voyage Pittoresque* de M. Choiseul, t. II, 2e partie (ci-dessus, n. 136). 1820.

— *Voyez* Mauduit, *Découvertes dans la Troade* (ci-dessus, n. 252), p. 8; et *Journal des Savants*, 1820, p. 325.

1816. 264. **Otto Friedricks von Richter**. Wallfahrten im Morgenlande. Aus seinem Tagebüchern und Briefen dargestellt, von Johann Phillipp Gustav Ewers, professor an der Universitæt Dorpat. Berlin, Reimer, 1822, in-8, Atlas in-4. 1822.

L'Atlas ne comprend que des vues prises principalement en Syrie; il n'y a pas de cartes.

1816 et 1817. 265. (**Firmin Didot**). Notes d'un Voyage fait dans le Levant, en 1816 et 1817 (par *F. Didot*). Paris, F. Didot, sans date, in-8. 1827.

A la fin du volume, on lit « fin de la 1re partie; » la seconde partie n'a pas paru. Le voyageur a vu plusieurs points du littoral de l'Asie-Mineure, notamment le mont Olympe, près de Boursa, et la Troade; il a fait aussi quelques excursions dans l'île de Cypre.

1816 à 1819. 266. Lettres sur le Bosphore, ou Relation d'un voyage en différentes parties de l'Orient pendant les années 1816 à 1819. Paris, Domère, 1821, in-8. 1821.

Ces Lettres ont été écrites par une dame qui faisait partie de la suite de l'ambassade du marquis de Rivière à Constantinople.

1817. 267. **Rawson** traverse obliquement l'Asie-Mineure, de Satalièh au Méandre. 1824.

Nous ne connaissons aucune relation écrite de ce voyage. L'itinéraire en est tracé sur la carte de M. Leake (ci-dessus, n. 202).

1817. 268. **William Heude.** A Voyage up the Persian Gulf, and a Journey overland from India to England, in 1817. Containing notices of Arabia Felix, Arabia Deserta, Persia, Mesopotamia, the Garden of Eden, Babylon, Bagdad, Koordistan, Armenia, Asia Minor, etc., etc. By lieut. *W. Heude*, of the Madras Military Establishment. London, Longman, 1819, in-4, fig. 1819.

Le lieutenant Heude traverse l'Asie-Mineure de Malatieh à Sivas, et de Sivas à Constantinople par la route d'Amasieh et de Tossia. Nul pour la Géographie dans cette partie du voyage. Il y a une traduction française.

1817. 269. **Felix de Beaujour.** Voyage militaire dans l'empire Othoman, 1829.

Époque du voyage. ou Description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles. Avec cinq cartes géographiques. Par le baron *F. de Beaujour.* Paris, F. Didot, 1829, in-8. Atlas in-4. Date de la publication.

Quoique M. de Beaujour n'ait pas voyagé lui-même en Asie Mineure, son ouvrage contient de bonnes descriptions et d'utiles considérations sur les frontières militaires de cette région.

L'auteur avait publié précédemment un livre estimé sur le commerce de la Grèce.

1817. 270. **De Hell.** Description des côtes d'Égypte, de Syrie et de Caramanie, par M. *de Hell*, capit. de vaisseau. — Dans les *Annales Maritimes et Colon.*, 1827, t. I, p. 314-343. 1827.

M. de Hell n'a vu, sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure, que le golfe de Macri et le port de Marmara, dont il donne la description, avec plusieurs déterminations astronomiques. Il a fait aussi une observation à Larnaca, dans l'île de Chypre.

A la suite de cette relation nautique de M. de Hell, les *Annales Maritimes* donnent une seconde note fournie par un autre officier de marine, également sur le golfe de Macri et la baie de Marmara (*ibid.*, p. 343-352).

1817 et 1818. 271. **Gauttier.** Positions géographiques déterminées, en 1816, 1817 et 1818, dans la mer Méditerranée, dans l'Adriatique et dans l'Archipel, par M. *Gauttier*, capitaine de frégate, commandant la gabarre de S. M. *la Chevrette.* — Dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, 1820, p. 85-118. 1820.

La campagne de 1817 est la première sur les côtes de l'Asie-Mineure (côte S. et O.).

En 1818, il y eut quelques points déterminés dans les îles voisines de la côte occidentale.

Voyez ci-après, pour la seconde campagne, n. 281.

1818. 272. **Peter Edmund Laurent.** Recollections of a Classical Tour through various parts of Greece, Turkey, and Italy, made in the years 1818 and 1819. By *P. E. Laurent* London, Whitaker, 1821, in-4, fig. 1822.

— *Ibid.*, 1822, in-8, 2 vol., fig.

L'auteur a touché à quelques-unes des îles de la côte occidentale, et visité la plaine de Troie.

1818. 273. **Rottiers.** Itinéraire de Tiflis à Constantinople, par le colonel *Rottiers.* Bruxelles, Tarlier, 1829, in-8, cartes et pl. 1829.

La relation du colonel Rottiers renferme des excursions de Samsoun à Tokat par Amasiéh; de Tokat à Kastamoun par Amasiéh, Marsivan, Osmandjik et Tossie; de Kastamoun à Samsoun par Voïavet, Sinope et Bafra. Mais quoique ses lignes soient intéressantes, les notes de l'auteur sont trop succinctes pour être utiles à la Géographie.

L'auteur a fait le voyage de Trébizonde à Constantinople par mer.

M. Rottiers a publié postérieurement :

274. Monuments de Rhodes. Dédié à S. M. le roi des Pays-Bas; par le colonel *Rottiers.* Anvers, 1828, in-fol., pl.

1818. 275. **Domenico Badia y Leblich (Ali-Bey).** Second voyage.

Le journal de cette seconde expédition, qui conduit le voyageur depuis Paris jusqu'à Damas à travers la Turquie d'Europe et la Natolie, n'a pas été publié, mais il existe un manuscrit écrit de la main même de Badia.

Il se compose de trois cahiers. Le premier a pour titre : *Esquisse d'un voyage de Paris à Trieste, par* el Hadj Ali Abu Othman, 1818, 1233 de l'Hégire; 83 pages petit in-4 (*Hadj Ali Abu Othman*, c'est-à-dire le Pèlerin Ali, père d'Othman, était le nom musulman que Badia avait adopté pour ce second voyage).

Le second cahier est intitulé : *Itinéraire de Trieste à Constantinople, en* 1818, 70 pages.

Le troisième : *Itinéraire de Constantinople à Damas*, 1818, 90 pages.

Époque du voyage. — Date de la publication.

À la suite de ces trois cahiers viennent cinq autres cahiers moins considérables, de 16, 24, 23, 20 et 32 pages, uniquement composés de *Notes detachées*, la plupart relatives à Constantinople.

Le tout est terminé par une grande carte manuscrite de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Basse-Égypte, où Badia a tracé sa route de 1818 de Constantinople à Damas, en la comparant à celle de 1807. Sur la marge de cette carte, outre plusieurs notes qui s'y rapportent, il a placé le relevé de ses déterminations astronomiques de 1807 et de 1818. — *Voy.* ci-dessus, n. 226.

1819. **276. Ph. Barker Webb.** Osservazioni intorno allo stato antico 1821.
e presente dell' Agro Trojano, del Sign. *Filippo Barker Webb*, gentilhuomo Inglese, membro dell' Università di Oxford. — *Biblioteca Italiana*, t. XXII, 1821, p. 301-354; t. XXIII, p. 21-75, carte.

Traduit sur le manuscrit anglais sous les yeux de l'auteur.

Les deux articles de la *Biblioteca Italiana* furent traduits en allemand l'année suivante par M. H. Hase; mais on peut dire que nonobstant cette double publication, la relation de M. Webb était restée inconnue en Europe jusqu'à l'édition française qu'il en a donnée, et dont voici le titre :

277. Topographie de la Troade ancienne et moderne, par *P. Barker Webb*. Paris, Gide, 1844, in-8, fig. et carte.

M. Barker Webb a depuis lors porté ses explorations botaniques en Espagne, et, plus tard, aux Canaries en compagnie de notre compatriote M. Berthelot.

1819. **278. A. Parolini**, géologue italien, visita la Plaine de Troie et plusieurs autres parties de l'Ouest de l'Asie-Mineure en compagnie de M. Webb. 1821.
On n'a de lui qu'une lettre imprimée aussi dans la *Biblioteca Italiana*, et reproduite en français à la suite de la relation de M. Webb (nº précédent), p. 180-185.

1819 et 1821. 279. Le comte de **Carli Vidua**. Inscriptiones Antiquæ, à Comite 1826.
Carolo Vidua in Turcico itinere collectæ. Lutet. Paris. excud. Dondey-Dupré, 1826, in-8, 1 vol., 50 pag., et 50 planches lithographiées.

Voir un article analytique de M. Letronne, dans le *Journal des Savants*, janv. 1827, p. 14, et les Observations de M. Seguier sur une des Inscriptions citées par M. Letronne, dans le *Nouveau journal Asiatique*, t. II, 1828, p. 375-380.

Le comte de Vidua visita, en 1819, Constantinople, une portion de la Bithynie, la Troade et l'Ionie, de Smyrne à Éphèse; en 1821, à son retour d'Égypte et de Syrie, il parcourut l'île de Chypre, visita Rhodes, Khio et les autres îles de l'Archipel.

Il n'y a eu de publié des nombreux voyages du savant italien que les lettres familières réunies en trois volumes par M. Cesare Balbo : *Lettere del conte Carlo Vidua, pubblicate da C. Balbo*. Torino, 1834, in-8, 3 vol. — *Voyez* t. II, Lettres 22 à 29, 48 à 53, 61 à 64. Add., t. I, la Vie du comte de Vidua par l'éditeur, p. xxvij-xxx.

280. Ch. Maclaren. A Dissertation on the Topography of the Plain 1822.
of Troy, by *Ch. Maclaren*. Edinburgh, and London, J. Murray, 1822, in-8.

M. Maclaren développe l'opinion que l'*Ilium Recens* représente le site de l'Ilion homérique. *Voyez* Barker Webb (ci-dessus, n. 277), p. 186 et suiv.

1820. 281. **Gauttier.** Seconde campagne hydrographique sur les côtes de 1821 à 1827.
l'Asie-Mineure; mer Noire.

Il n'y a pas eu de publication spéciale de cette campagne du capitaine Gauttier dans la Méditerranée, qui est la dernière (*voyez* ci-dessus, le n. 271); mais les résultats, aussi bien que ceux des campagnes précédentes, sont résumés dans une suite de cartes publiées par le Dépôt général de la Marine, et dont voici l'indication en ce qui touche l'Asie-Mineure.

Époque du voyage. — Carte générale de la mer Méditerranée et de la mer Noire; 2 feuilles, 1821. Revue en 1828. Date de la publication.

— Carte de l'Archipel, 2 feuilles, 1827.

— Carte de la mer de Marmara, et Plan du canal de Constantinople, 1 feuille, 1826.

— Carte de la mer Noire, 1 feuille, 1822.

Deux officiers de l'état-major du capitaine Gauttier ont publié chacun une relation de la campagne de 1820, M. d'Urville, illustré depuis par deux importants voyages de circumnavigation, et qu'une mort déplorable a ravi à la science; et un jeune enseigne de vaisseau, M. Barral. Le Mémoire de M. d'Urville, lu à l'Académie Royale des Sciences le 22 janvier 1821, a été inséré dans le *Journal des Voyages*, t. IX, 1821. p. 273-316, sous ce titre :

1820. 282. **D'Urville**. Relation de la Campagne hydrographique de la Gabarre du Roi *la Chevrette*, dans le Levant et la mer Noire, durant l'année 1820; par M. d'*Urville*, officier de l'expédition. 1821.

Le Mémoire de M. Barral est inséré dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, 1821, p. 5-38. En voici le titre :

1820. 283. **Barral**. Première relation de la Campagne hydrographique de la Gabarre du Roi *la Chevrette*, dans le Levant et la mer Noire, pendant l'année 1820. Histoire et Antiquités; par M. *Barral*, enseigne de vaisseau. 1821.

284. **Derfelden de Hinderstein**. Remarques sur les divisions politiques de l'Empire Ottoman, par le baron *Derfelden de Hinderstein*. — Dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. X, 1821, p. 371-379. 1821.

285. **Lapie**. Carte des pays compris entre Constantinople et Téhéran, pour servir à l'intelligence du voyage de M. le chevalier Jaubert en Arménie et en Perse; dressée par le chevalier *Lapie*, géographe, 1821. 1821.

Cette carte, qui accompagne le Voyage de M. Jaubert (ci-dessus, n. 223), est la première où M. Lapie ait résumé les matériaux fournis par l'ambassade française de 1807. Elle est l'objet d'un Mémoire analytique placé à la suite du voyage, p. 465-480, sous ce titre :

— Notes de M. le chef-d'escadron *Lapie*, sur la carte qui accompagne le voyage de M. le chevalier Jaubert en Arménie et en Perse.

1821 à 1827. 286. **Victor Fontanier**. Voyages en Orient, entrepris par ordre du Gouvernement français, de l'année 1821 à l'année 1829; par *V. Fontanier*, ancien élève de l'École Normale. Constantinople. Grèce. Événements politiques de 1827 à 1829. Paris, Mongie, 1829, in-8. 1829.

M. Fontanier n'a guère vu de l'Asie-Mineure, dans cette première mission, que les côtes du Bosphore, la route de Constantinople à Smyrne, et quelques îles de la côte occidentale. Il y a d'ailleurs, dans la Relation, moins de géographie que de considérations politiques.

Voyez ci-après, n. 322.

1823. 287. **L. Casas**. Excursion de Rhodes à la côte lycienne; dans une Lettre adressée à M. Pech. — *Bulletin de la Société de Géographie*, t. I, 1822 (1823), p. 346-350. 1823.

L'excursion de M. *L. Casas*, vice-consul de France à Rhodes, n'apprend rien que la relation du capitaine Beaufort (ci-dessus, n. 243) n'eût déjà fait connaître avec beaucoup plus de détail.

1824. 288. Vicomte de **Saint-Asaph**. Visite les restes d'Azani (haut Rhyndacus). C'est le premier voyageur qui ait vu ces ruines intéressantes. 1834.

Époque du voyage. La première publication de cette découverte a été faite dans une lettre du vicomte (depuis comte d'*Ashburnham* adressée au Rév. Arundell sous la date de 1829, et imprimée seulement en 1834. — Arundell's *Discoveries in Asia Minor* (ci-après, n. 323), t. II, p. 347-351. Date de la publication.

1824. 289. **C. Swan.** Journal of a Voyage up the Mediterranean, principally 1826.
among the islands of the Archipelago and in Asia Minor; by the Rev. *C. Swan*. London, 1826, in 8, 2 vol.

1824. 290. **P. Hubert Lauvergne.** Tableau du climat littoral de Smyrne, 1827.
de la Grèce et de l'Archipel, considéré dans ses rapports avec l'hygiène nautique du Levant; par *P. Hub. Lauvergne*, chirurgien de la marine. — Dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, a. 1827, t. I, p. 191-234.

1824. 291. **J. M. Beuscher.** Description de Trébizonde, et voyage de Tré- 1831.
bizonde à Constantinople, par mer jusqu'à Sinope, par terre de Sinope à Scutari. Extrait des lettres et rapports de M. *J. M. Beuscher*, drogman français à Trébizonde. — Dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, a. 1831, t. II, p. 541-559.—*Voyez* ci-après, n. 301.

1824 à 1826. 292. **Anton von Prokesch.** Erinnerungen aus Ægypten und Kleinasien. Von *Ant. v. Prokesch*, Major in der K. K. Marine. Wien, Armbruster, 1829-30-31, in-12, 3 vol. 1830 et 1831.

La partie des *Souvenirs* du Major Prokesch qui se rapporte à l'Asie-Mineure occupe le dernier tiers du second volume et tout le tome troisième.

Cette partie ne forme pas une narration suivie : elle est partagée en quatre fragments, qui ne sont même pas rangés dans leur ordre chronologique.

I. Troja (1825). t. III, p. 1-117.

II. Ausflug von Smyrna nach Ephesus (im april 1825). t. II, p. 271-337.

III. Tagebuch einer Reise von Smyrna über Sardis und Brussa nach Constantinopel (november und december 1825). t. III, p. 118-250.

IV. Reise von den Prinzeninseln über Cyzicus, den Berg Ida, Adramytti und Pergamus, nach Smyrna (in juni 1826), t. III, p. 251-322.

293. **Robert Hyde-Greg.** Remarks on the Site of Troy and the 1825.
Trojan Plain, from personal observations; by *Rob. Hyde-Greg*. — Dans les *Memoirs of the Literary and Philosophical Society in Manchester*, 2ᵉ série, vol. IV, p. 151.

L'auteur de cette Dissertation y soutient les opinions de Lechevalier.

On en trouve une analyse détaillée, par M. Depping, dans le *Bulletin* de Férussac, *Sciences historiques*, t. V, p. 461. La même analyse est répétée dans la section des *Sciences Géographiques*, t. VII, p. 1.

1825. 294. **J Marie Jouannin.** Souvenirs d'un séjour à Brousse en Bi- 1829.
thynie, dans l'année 1825. Extrait d'un voyage inédit; par M. *J. Marie Jouannin*.—*Bulletin de la Société de Géographie*, t. XI, 1829, p. 288-301.

Le nom de M. Jouannin figure sur le volume de l'*Univers Pittoresque* consacré à la Turquie (1840, in-8); mais ce volume ne renferme rien pour la géographie.

M. Jouannin avait rédigé la relation d'un voyage qu'il avait fait de Constantinople à Trébizonde par mer; cette relation n'a jamais été publiée. Voyez *Annales Marit. et Coloniales*, 1821, p. 20.

1825. 295. **Théodore de Lesseps**. Itinéraire d'Alep à Constantinople, 1826.
donnant la série des *menzels*, ou postes, établis sur cette route, et la distance respective des postes entre elles. Communiqué par M. *Théod. de Les-*

Époque du voyage. *seps*, ex-vice-consul de France. — *Bulletin de la Société de Géographie*, t. V, 1826, p. 547. Date de la publication.

Comp. ci-dessus, le n. 198.

296. **(Anonyme)**. Description de la ville d'Arz-Roûm, suivie de six itinéraires de cette ville à Constantinople, Tiflis, Diarbekir, Trébizonde, Bagdad et Smyrne. Par le Colonel ***. — Dans le *Journal Asiatique*, t. IX, 1826, p. 223. 1826.

Itinéraires généralement très-fautifs pour les noms et les distances.

297. **(Anonyme)**. Itinéraire de Tiflis à Constantinople par terre. — Dans Gamba, *Voyage dans la Russie Méridionale*, t. II, p. 474-75. 1826.

Document plus sûr que les précédents. — L'itinéraire passe d'Erzeroom à Kara-Hissar, Niksar, Tokat, Ieusghat et Angora.

1826. 298. **L. Victor Letellier**. Voyage et Itinéraire à Constantinople, chez les Lazzes, en Géorgie, dans une partie de la Perse et de la Russie, de 1826 à 1833; par *L. V. Letellier*, ex-chancelier et gérant du consulat de France à Tiflis Paris, Arthus Bertrand, 1840, in-8 (le seul publié). 1840.

Ce volume se rapporte entièrement à la Turquie. On y trouve développées d'importantes considérations politiques, commerciales et ethnologiques. Un chapitre y est consacré à la langue turque et à sa grammaire.

L'auteur a publié en outre un *Vocabulaire Oriental, français, italien, arabe, turc et grec, pour la seule prononciation*. Paris, 1838, in-8 oblong.

1826. 299. **Alexandre et Léon de Laborde**. Voyage en Orient, par le comte *Alexandre de Laborde* (rédigé et publié par M. *Léon de Laborde*). Près de quatre cents vues et sites historiques de l'Asie-Mineure et de la Syrie, dessinées d'après nature par l'auteur, accompagnées d'un texte explicatif et de recherches sur l'état ancien et moderne de ces contrées. Paris, 1838 et années suiv., gr. in-fol., 2 vol. 1838 à 1846.

Le 1[er] volume est consacré à l'Asie-Mineure; le 2[e] volume à la Syrie.

Ni le texte explicatif ni les recherches annoncées par le titre n'ont paru jusqu'à présent.

C'est M. Léon de Laborde qui dirige la publication de ce voyage, où il accompagnait son père.

M. Alex. de Laborde a donné une idée générale de son voyage au Levant, dans une note communiquée à l'Académie des Inscriptions. Cette note est imprimée, sous le titre de Rapport, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. II de 1828, p. 218-240.

1826. 300. **Arundell**. A Visit to the Seven Churches of Asia; with an Excursion into Pisidia. Containing remarks on the Geography and Antiquities of those Countries, a Map of the Author's Routes, and numerous Inscriptions. By the Rev. *Fr. V. J. Arundell*, British Chaplain at Smyrna. London, Bodwell, 1828, in-8, map. 1828.

Voyez ci-après le n. 323.

1826 et 1827. 301. **Schulz**. Lettres de Constantinople et d'Erzeroum. — *Nouveau Journal Asiatique*, t. I, 1828, p. 68-84, 125-138. 1828.

— Notice sur la ville de Trébizonde. — *Ibid*, 3[e] série, t. I, 1836, p. 21-37. (Tirée des papiers de M. *Schulz*).

M. Schulz, Allemand de naissance et professeur de l'Université de Giessen, fut chargé en 1826 d'une mission scientifique en Orient par M. le baron de Damas.

Époque du voyage. | Date de la publication.

Arrivé en Arménie (1826), les circonstances politiques lui ferment l'entrée de la Perse.

Il revient à Trébizonde, et de là se rembarque pour Constantinople (*voyez* Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz en Orient, par M. Saint-Martin. Nouv. Journ. Asiat., t. II, 1828, p. 161).

La Notice sur Trébizonde parait lui avoir été remise dans cette ville par un de ses compatriotes qui y demeurait depuis plusieurs années, M. *Beuscher*. (*Voy.* ci-dessus, n. 291).

De retour à Constantinople, il s'y livre à d'actives recherches dans les principales bibliothèques, et il y fait une ample moisson de documents exclusivement relatifs à l'histoire et à la littérature des Turks (*voyez* ses lettres. Comp. ci-dessus les nos 205 et 207).

Retourné plus tard dans le Kourdistan (1828-29), il y périt assassiné.

1827. 302. **Ch. Colville Frankland.** Travels to and from Constanti- 1829.
nople, in the years 1827 and 1828, or personal Narrative of a Journey from Vienna through Hungary, Transylvania, Valachia, Bulgaria and Roumelia to Constantinople, and from that city to the Capital of Austria by the Dardanelles, Tenedos, the Plains of Troy, Smyrna, Napoli di Romania, Athens, Egina, Poros, Cyprus, Syria, Alexandria, Malta, Sicily, Italy, Istria, Carniola, and Styria. By Capt. *Ch. Colville Frankland*. London, 1829, in-8, 2 vol., fig.

1827. 303. **Th. Renouard de Bussières.** Lettres sur l'Orient, écrites 1829.
pendant les années 1827 et 1828, par le baron *Th. Renouard de Bussières*, secrétaire d'Ambassade. Paris, Levrault, 1829, in-8, 2 vol. Atlas in-fol.

L'auteur a visité et décrit d'une manière intéressante le pourtour asiatique de la mer de Marmara, la plaine Troyenne, Smyrne, et quelques-unes des îles de l'Archipel.

1827 et 1828. 304. **Charles Mac Farlane.** Constantinople and the Turkey in 1829.
1828, being an Account of a Residence in the Turkish capital, and also an Account of the Naval and Military Power, and of the Resources of the Ottoman Empire. By *Ch. Mac Farlane*. London, 1829, in-4, fig.

Traduit en français :

305. Constantinople et la Turquie en 1828, par *Ch. Mac-Farlane*; traduit de l'anglais par MM. Nettement... Paris, Moutardier, 1829, in-8, 2 vol., fig.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à Smyrne et à diverses excursions à Khio, à Pergame, à Sardes, etc. M. Mac-Farlane est un *touriste*, et sa relation n'a rien de scientifique; on lit néanmoins avec intérêt les observations qu'elle renferme sur l'état moral et politique de l'Ouest de l'Asie-Mineure.

1828 et 1829. 306. **Expédition russe.** La Russie dans l'Asie-Mineure, ou Cam- 1840.
pagnes du maréchal Paskévitch, en 1828 et 1829. Précédées d'un Tableau du Caucase. Par *Félix de Fonton*. Paris, Leneveu, 1840, gr. in-8. Atlas in-fol.

307. Geschichte der Feldzüge in der Asiatischen Türkei, während d. jahr., 1839.
1828-1829. Von *Uschakoff*. Deutsch bearb. von A. C. Lämmlein. Leipzig, 1839, in-8, 2 vol., pl.

L'auteur, le colonel Ouschakoff, était attaché à l'état major du maréchal Paskévitch.
La seconde partie de l'ouvrage précédant de M. Fonton, consacrée au *Récit des opérations militaires*, est une traduction en substance du livre du colonel Ouschakoff.

308. Astronomische Ortsbestimmungen in der Europäischen Türkei, in 1837.
Kaukasien, und Kleinasien, aus den von Officieren des Kaiserlichen Generalstabes in den jahren 1828 bis 1832 angestellten beobachtungen, abgeleitet

Époque du voyage. Date de la publication.

von *F. G. W. Struve.* — *Bulletin de l'Acad. Impér. des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. II, 1837, p. 209-220.

Les tables de M. Struve ne renferment que deux positions pour l'Asie-Mineure : Baïbourt et Kalkit-Tchiflik.

1828 et 1829. 309. **Serristori.** Itinéraire de Constantinople à Abouchir, par Arz-Roum, Tavris, Tehéran, Isfaham et Chiraz; rédigé dans les années 1828 et 1829 par le comte *Serristori*, ancien colonel d'état-major au service de Russie. — *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2ᵉ sér., t. II, 1834, p. 358 384. 1834.

Bon itinéraire.
Il faut encore rattacher à l'expédition russe l'ouvrage suivant :

310. **Wrontchenko.** Description de l'Asie-Mineure dans son état actuel, par le colonel *Wrontchenko.* — Dans les *Mémoires du Bureau Topographique de l'état-major de S. M. l'Empereur de Russie*, t. III. Saint Pétersbourg, 1838, in-4 (en russe). 1838.

On trouve un extrait en allemand de cet ouvrage, sous le titre de *Einige Geographische und Ethnographische Notizen uber Klein-Asien*, dans les *Archiv für Wissenschaftliche Kunde von Russland*, Herausgeg. von A. Erman, t. II, 1842, p. 668-684.

1829. 311. **George Keppel.** Narrative of a Journey across the Balcan, by the two Passes of Selimno and Pravadi; also of a Visit to Azani, and other newly discovered ruins in Asia Minor, in the years 1829-30. By Major, the Honourable *G. Keppel*, F. S. A. London, Colburn, 1831, in-4, Maps and plates. — *Ibid.*, 1831, in-8, 2 vol. Maps and pl. 1831.

Les nombreuses notes de géographie comparée du colonel Leake ajoutent au prix de la relation du major Keppel.
On devait déjà à ce dernier une *Personal Narrative of a Journey from India to England, by Bussorah, Bagdad, the ruins of Babylon, Curdistan, the court of Persia, the western shore of the Caspian Sea, etc., in the year 1824.* Lond., 1827, 2 vol in-8.

1829. 312. **T. B. Armstrong.** Travels in Russia and Turkey, intended as a Itinerary through the South of Russia, the Crimea, Georgia, and through Persia, Koordistan, and Asia Minor to Constantinople. By *T. B. Armstrong.* London, Dodson, 1838, in-8. Map and pl. 1838.

1829. 313. **(Anonyme.)** Promenade aux eaux thermales de Tchesmé. Ruines d'Erythrées. — *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XIII, 1830, p. 17-23, 66-70. Extrait du *Courrier de Smyrne.* 1830.

1829. 314. **E. de Cadalvène.** Notice sur les ruines de *Bargylia*, par M. *E. de Cadalvène.* — Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. VII de la 2ᵉ série, 1837, p. 157-161. 1837.

M. Cadalvène a visité, de 1829 à 1831, de compagnie avec M. *Eugène Barrault*, plusieurs parties de l'empire Ottoman.
Une série de publications qui devait en embrasser les différentes provinces successivement parcourues par les deux voyageurs, s'est arrêtée aux deux premiers volumes, relatifs à l'Égypte et à la Nubie.
On doit encore à MM. Cadalvène et Barrault une *Histoire de la guerre de Méhémet-Ali en Syrie et en Asie-Mineure*, 1832-33. Paris, in-8; et une *Histoire de la guerre Turco-égyptienne de 1839-40*, faisant suite à la précédente. Paris, 1840, 2 vol. in-8.

1830. 315. **Jean Charles de Besse.** Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Asie-Mineure et à Constantinople, en 1829 et 1838.

Époque du voyage. 1830. Pour servir à l'histoire de Hongrie. Par *J. Ch. de Besse*. Paris, Delaunay, 1838, in-8, fig. Date de la publication.

L'auteur décrit (p. 299-316) la route de Trébizonde à Erzeroum.

1830. 316. **Eli Smith et H G O. Dwight.** Missionary Researches in Armenia : including a Journey through Asia Minor, and into Georgia and Persia, with a Visit to the Nestorian and Chaldean Christians of Oormiah and Salmas. By *E. Smith* and *H. G. O. Dwight*. Missionaries from the American Board of Missions. To which is prefixed a Memoir on the Geography and ancient history of Armenia, by the Author of *the Modern Traveller* (*M. Conder*). London, G. Wightman, 1834, in-8. Map. 1834.

Les deux Missionnaires américains se sont rendus par terre de Smyrne à Constantinople, puis ils ont traversé le Nord de l'Asie-Mineure de Constantinople à Erzeroum. Plus tard, ils firent le trajet d'Erzeroum à Trébizonde.

1830. 317. **Hartley.** Researches in Greece and the Levant, by *Hartley*. London, 1831, in-8. 1831.

1830. 318. **F. V. J. Arundell.** Journal from Smyrna to Pergamus and Aivali by land; and thence by sea to Mitylene and Smyrna By the Rev. *F. V. J Arundell*. — A la suite de la relation de son second voyage en Pisidie (ci-après, n. 323), vol. II, p. 287-346. 1834.

1830 à 1831. 319. **Michaud et Poujoulat.** Correspondance d'Orient, 1830-1831. Par M. *Michaud*, de l'Académie française, et M. *Poujoulat*. Paris, Ducollet, 1833-35, in-8, 7 vol., carte. 1833 et 1834.

1830 à 1832. 320. **C Callier et Stamaty.** Voyage en Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Arabie Pétrée, par M. *Camille Callier*, capitaine au corps royal d'état-major Note lue à la Société de Géographie, dans la Séance du 23 janvier 1835. — *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e série, t. III, p. 5-22. Comparez *Correspond. d'Orient*, n° précédent, t. VII, 1835, p. 553 587. 1835.

— Voyages de M. *Camille Callier* en Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie Pétrée. Rapport fait à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres par ses commissaires, MM. Hase, Raoul-Rochette, Letronne et *Walckenaer* (Rapporteur). — *Nouvelles Annales des Voyages*, t. I de 1835, p. 280-286.

— Sur les voyages récents des Français en Asie-Mineure, en Mésopotamie, en Syrie et en Arabie Pétrée, par M. le baron *Walckenaer*. Observations jointes au Rapport qui a été fait à l'Académie sur les voyages de M. Callier. — *Ibid.*, p. 287-317.

— Lettre de M. *Camille Callier* à M. le baron Walckenaer. — *Ibid.*, p. 318-322.

A ces documents relatifs à l'ensemble des voyages de M Callier et de M Stamaty, il faut ajouter le *Rapport sur le Concours du Prix annuel pour la Découverte la plus importante en Géographie*, lu dans l'Assemblée générale de la Société le 15 avril 1836, par M. Roux de Rochelle. — *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e série, t. V, 1836, p. 217 et suiv. On a eu outre les fragments suivants du journal de M. Callier :

— Extrait d'une lettre de MM. *Stamaty* et *Callier*, lieutenants au corps des Ingénieurs-géographes attachés au voyage de M. *Michaud* en Orient (sur le voyage par terre de Smyrne à Constantinople, 1830). — *Bulletin de la*

Époque du voyage. *Société de Géographie*, t. XIV, 1830, p. 194-196. — Add. t. XV, 1831, p. 261-265. Date de la publication.

— Lettre de MM. *Callier* et *Stamaty* sur leur voyage de Smyrne au Halys (1831). — *Nouv. Ann. des Voy.*, t. I de 1832, p. 91-97.

— Lettre de M. *Callier* sur la mort de M. Stamaty (1831). — *Ibid.*, p. 91-99.

— Voyage en Orient de M. *Camille Callier*. Note lue dans l'Assemblée générale de la Société de Géographie le 27 mars 1835. (Voyage de Haleb à Kaïsarièh par la passe de Tarsous, et retour par Mérâsch) — *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e sér., t. III, 1835, p. 239-262.

— Explications et renseignements au sujet d'une lettre de M. Ainsworth sur son prochain voyage dans l'Asie-Mineure (par M. *Callier*).—*Ibid.*, 2e sér., t. X, 1838, p. 159-170.

Dans cette lettre, appendice naturel de l'article précédent, M. Callier discute la question de Melas de Cappadoce dans Strabon, identifié à tort avec la rivière qui se jette dans l'Euphrate près de Malatïah.

Cette question a été reprise par M. Callier avec de nouveaux développements et des preuves nouvelles à l'appui de son sentiment, aujourd'hui bien constaté, dans le Mémoire suivant :

— Du Melas de Cappadoce (par M. *Callier*). — *Ibid.*, 2e série, t. XVI, 1841, p. 39-54.

1831 à 1837. 321. **Aucher-Eloy**. Relations de voyages en Orient, de 1830 à 1838, par *Aucher-Éloy*; revues et annotées par M. le comte *Jaubert*. Accompagnées d'une carte géographique où sont tracés tous les itinéraires suivis par Aucher-Éloy. Paris, Roret, 1843, in-8, 2 parties, carte. 1843.

1833. 322. **Victor Fontanier**. Voyages en Orient, entrepris par ordre du Gouvernement français, de 1830 à 1833; par *V. Fontanier*, ancien élève de l'École Normale. Deuxième voyage en Anatolie. Paris, Dumont, 1834, in 8. 1834.

Comme l'indique le titre, ce voyage de M. Fontanier est le second qu'il faisait en Asie-Mineure. Il n'y a vu, du reste, qu'un petit nombre de points de la côte septentrionale, sur la mer Noire. C'est pour le Lazistan que ce voyage offre un intérêt spécial.

Voyez ci-dessus le n. 286.

M. Fontanier a depuis (en 1844 et 1846) publié une 3e et une 4e parties de ses voyages, qui se rapportent exclusivement aux environs du golfe Persique et à quelques points de l'Hindoustan.

1832. 323. **F. V. J. Arundell**. Discoveries in Asia Minor; including a Description of the Ruins of several ancient Cities, and especially Antioche of Pisidia. By the Rev. *F. V. J. Arundell*, British Chaplain at Smyrna. London, Bentley, 1834, in-8, 2 vol. Map and plates. 1834.

Voyez ci-dessus, les nos 300 et 318.

M. Arundell fit, en 1827, un nouveau voyage dans la vallée du Caïstre; la relation n'en a pas été publiée. *Voyez* t. II, p. 287, des *Discoveries in Asia Minor*.

324. **Daussy**. Déterminations des longitudes de Palerme, Constantinople, Smyrne, etc. — Dans la *Connaissance des Temps*, additions. 1833.

325. **Roux de Rochelle**. Mémoire sur la partie méridionale de la Caramanie, par M. *Roux de Rochelle*. — Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XIX, 1833, p. 185-190. 1833.

La Société de Géographie avait proposé un prix pour un voyage d'exploration dans la Caramanie.

Époque du voyage. Ce prix, prorogé durant plusieurs années, n'avait pas été décerné. Date de la publication.

M. Roux de Rochelle, alors président de la Société, se proposa dans ce Mémoire de chercher dans ce que l'histoire nous apprend des peuples de cette région de l'Asie-Mineure la cause de l'isolement où elle est toujours demeurée, et des difficultés que présente son exploration.

1834. 326. **Duc de Raguse**. Voyage du maréchal *duc de Raguse* en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Égypte. Paris, Ladvocat, 1837, in-8, 5 vol. 1837.

Le duc de Raguse a visité les environs de Boursa, la plaine de Troie, Smyrne et les ruines d'Éphèse (t. II de la relation).

1834 à 1836. 327. **Charles Texier**. Description de l'Asie-Mineure, faite par ordre du gouvernement français de 1833 à 1837, et publiée par le ministre de l'Instruction publique. Par *Ch. Texier*, correspondant de l'Institut. Paris, 1839 et années suiv.; Firmin-Didot, gr. in-fol. (t. Ier). 1839 et années suiv.

Cette grande publication est loin encore d'être terminée (1); le texte surtout est peu avancé, et la partie historique du voyage n'est pas même entamée. Il ne sera donc pas inutile de réunir ici l'indication des documents divers qui peuvent servir à suivre, au moins provisoirement, le voyageur dans ses courses successives.

— Sur les deux premières années de l'exploration de l'Asie-Mineure par M. *Ch. Texier*.—Dans les *Essais d'Appréciations historiques*, par M. Berger de Xivrey, t. I, p. 187-246.

Ce qui donne un intérêt particulier à cet article, c'est que l'auteur a eu à sa disposition la correspondance intime de M. Texier, dont il rapporte de nombreux fragments.

— Rapport lu, le 15 mai 1835, à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut sur un envoi fait par M. Texier, et contenant les dessins de bas-reliefs découverts par lui près du village de Bogaz-keul, dans l'Asie-Mineure (M. *Hase*, rapporteur). — Dans le *Journal des Savants*, 1835, p. 368-376.

— Fragment d'un Voyage en Cappadoce, par M. *Ch. Texier*.— Dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.*, 2e série, t. X, 1838, p. 360-373.

— Lettre de M. *Ch. Texier* à M. Arago sur le tremblement de terre qui s'est fait sentir à Césarée et dans ses environs. (Datée de Smyrne, 15 septembre 1835.) *Comptes Rendus de l'Acad. des Sciences*, t. I, 1835, p. 231-233.

— Extrait de trois lettres écrites par M. *Ch. Texier* à M. Dureau de la Malle, datées de Smyrne le 25 juillet, 10 et 15 septembre 1835. — *Ibid*, p. 233-34.

— Rapport de M. *Élie de Beaumont* à l'Académie des Sciences sur les recherches géologiques exécutées par M. Ch. Texier dans quelques parties de l'Asie-Mineure, pendant la première moitié de l'année 1835.— Dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, t. II, 1836, p. 277-280. — Reproduit dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. III de 1836, p. 167-172.

— Exposition sommaire de la constitution géologique de l'Asie-Mineure, par M. *Texier*.— *Comptes-Rendus*, t. IV. 1837, p. 465-67.

1 En novembre 1846.

Époque du voyage. — Voyage sur les côtes de Caramanie en 1836; lu à la Société de Géographie dans la Séance générale du 7 avril 1837, par M. *Ch. Texier.* — *Bulletin de la Société de Géogr.*, 2ᵉ série, t. VII, 1837, p. 215-234. Date de la publication.

— De Tarse à Trébizonde, fragment d'un Journal de voyage (juin 1836). Par M. *Ch. Texier.* — Dans la *Revue française*, t. V, 1838, p. 94-110; t. VI, p. 324-353.

Voyez ci-après, n. 350.

1835. 328. **James Brant.** Journey through a part of Armenia and Asia-Minor, in the year 1835. Communicated by *J. Brant*, esq. H. M. Consul at Erz-rum. — Dans le *Journal of Geographical Society of London*, vol. VI, 1836, p. 187-223, map. 1836.

— Traduit en français dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. I de 1838, p. 36-115, sous ce titre : *Voyage dans une partie de l'Arménie et de l'Asie-Mineure*, fait en 1835 par M. *J. Brant*, consul de S. M. Britannique à Erzeroum.

1835. 329. **Vladimir Davidov.** Putewya Sapiski... Journal d'un voyage fait en 1835 dans les îles Ioniennes, en Grèce, dans l'Asie-Mineure et la Turquie; par *Vlad. Davidov.* Saint-Pétersbourg, 1840, in-8, 2 vol. (en russe). 1840.

1835 à 1837. 330. **William John Hamilton.** Researches in Asia Minor, Pontus, and Armenia; with some Account of their Antiquities and Geology. By *Will. J. Hamilton*, Secretary to the Geological Society. London, J. Murray, 1842, in-8, 2 vol., cartes et planches. 1837 à 1842.

Indépendamment de la relation de son voyage, M. Hamilton a publié séparément plusieurs mémoires, tant géologiques que géographiques, qui ne sont, à bien dire, que le développement de certains points particuliers. En voici l'indication :

— Observations on the position of Tavium, by *W. J. Hamilton.* — Dans le *Journal of the Geographical Society of London*, vol. VII, 1837, p. 74-81.

— On the Geology of the Western Part of Asia Minor, by *W. J. Hamilton* and *H. E. Strickland.* Dans les *Transactions of the Geological Society*, vol. VI, part 1, 1841.

On peut lire une courte analyse de ce Mémoire dans le *Bulletin de la Société Géologique de France*, t. VIII; 1836, p. 257. Add., p. 294, l'exposé des idées de M. Strickland sur la Géologie du Bosphore de Thrace. Comp. ci-après le n. 334.

— On the Geology of Smyrna, by *H. E. Strickland.* — *Ibid.*, vol. V, p. 393, 1840.

Il y a en outre plusieurs notes de MM. Hamilton et Strickland, notamment sur le mont Argée, dans les *Proceedings of the Geological Society*, vol. II, p. 651-653; vol. III, p. 17, 102 et 108.

Le *Bulletin de la Société de Géologie*, t. XII, p. 211-216, a donné l'analyse d'une de ces Notes, relative à quelques points de la côte d'Ionie et de Carie et à l'île de Rhodes.

M. W. Hamilton avait aussi inséré, avant la publication complète de son voyage, un aperçu sommaire de ses courses en Asie Mineure, dans le *Journal de la Société Géographique de Londres*, vol. VII, p. 34-61, map.; et vol. VIII, p. 137-157, map.

1835 à 1837. 331. **Francis Chesney** et **William F. Ainsworth.** A general Statement of the Labours and Proceedings of the Expedition to the Euphrates, 1837 et 1838.

Époque du voyage. under the Command of Colonel *Chesney*, Royal Artillery, F. R. S. — Dans le *Journal of the Geogr. Soc. of London*, vol. VII, 1837, p. 411-439. Date de la publication.

Cet aperçu très-sommaire de cette seconde expédition du colonel Chesney pour la reconnaissance de l'Euphrate (la première est de 1831), donne une courte relation de la reconnaissance du golfe de Skanderoun (mai 1835) par le lieutenant *Murphy*, accompagné de M. *Will. Ainsworth*; ainsi que d'une excursion dans le Taurus oriental jusqu'à Sis, par MM *Chesney* et *Ainsworth*, en janvier 1836. On y trouve enfin indiqué le retour de M. *Will. Ainsworth* par le Nord de l'Asie-Mineure (en mai 1837), après la campagne de la Mésopotamie et de la Babylonie.

La reconnaissance du golfe de Skanderoun, en mai 1835, a été l'occasion du Mémoire suivant de M. W. F. Ainsworth :

— Notes upon the Comparative Geography of the Cilician and Syrian Gates; by *Will. Francis Ainsworth*. Read, april 9, 1838.—*Ibid.*, vol. VIII, 1838, p. 185-195, map.

C'est aussi au même épisode de l'expédition de 1835 que se rapporte l'article suivant :

— Three Days lost in Taurus, by *Will. Fr. Ainsworth*. — Dans l'*Ainsworth's Magazine*, vol. III, p. 62-68.

Les notes géologiques recueillies par M. Ainsworth, tant dans son excursion au Taurus en 1835, que pendant son retour par le Nord de l'Asie-Mineure en 1837, ont été consignées par lui dans l'ouvrage suivant :

1835 et 1837. 332. **William Fr. Ainsworth**. Researches in Assyria, Babylonia, and Chaldæa; forming part of the labours of the Euphrates Expedition. By *W. Ainsworth*, Surgeon and Geologist to the Expedition. London, Parker, 1838, in-8. Plates. 1838.

Voyez ci-après n°s 343 à 345.

1835 à 1842. 333. **Graves et Saumarez Brock**. Campagnes hydrographiques dans l'Archipel, sur les côtes occidentales de la Natolie et sur les côtes de l'île de Cypre.

L'amirauté britannique doit à cette longue campagne, destinée à compléter certains vides laissés par celles de MM Beaufort et Gauttier, une suite nombreuse de belles cartes et d'intéressantes études sur différents points du littoral. Il y a eu jusqu'à présent peu de chose de publié. Nous citerons les deux notes suivantes :

— Brief Notice of the Gulfs of Kos and Symi, by lieutenants *Graves* and *S. Brock*, R. N. Communicated by capt. Beaufort. — Dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.*, vol. VIII, 1838, p. 428-29. 1838.

— Some Notes on the Gulfs of Kos and Symi, in Anatolia; by lieut. *S. Brock*, R. N.—*Ibid.*, vol. IX, 1839, p. 507-8. 1839.

Voyez ci-dessous, le n. 338.

1836. 334. **De Verneuil**. Note géologique sur les environs de Constantinople. — Dans le *Bulletin de la Société de Géologie*, t. VIII, 1836, p. 268-278, carte. 1837.

Cette note se rapporte principalement à l'histoire géologique du Bosphore, que l'auteur croit être d'une époque géologique moderne. C'est vers la fin de la période tertiaire qu'il faudrait placer, selon M. de Verneuil, la dislocation qui a donné naissance aux deux détroits par lesquels les eaux de la mer Noire s'écoulent dans la Méditerranée (*voyez* ci-dessus, p. 469 de notre texte).

M. de Verneuil trace en outre dans sa note une esquisse géologique des îles des Princes, et

Époque du voyage. Date de la publication.

Il y rend compte d'une excursion qu'il fit au mont Olympe, de compagnie avec un autre géologue, M. *Domnando.*

1836. 335. **Joseph Russegger.** Reisen in Europa, Asien und Afrika, 1842. mit besonderer Rücksicht auf die Naturwissenschaftlichen Verhæltnisse der Betreffenden Lænder, unternommen in den jahren 1835 bis 1841. Von *Jos. Russegger.* Mit einem Atlas. Erster Band : Reise in Griechenland, Unter-Egypten, Nœrdlichen Syrien und Südœstlichen Kleinasien. Stuttgart, Schweizerbart, 1841-42, in-8.

1836 et 1837. 336. **Baptistin Poujoulat.** Voyage dans l'Asie-Mineure, en Méso- 1840. potamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Égypte, par M. *Baptistin Poujoulat.* Faisant suite à la Correspondance d'Orient (ci-dessus, n. 319). Paris, Ducollet, 1840, in-8, 2 vol.

Le voyage d'Asie-Mineure remplit la plus grande partie du tome I[er].

1836 à 1839. 337. **(De Moltke).** Briefe über Zustænde und Begebenheiten in der 1841. Türkei, aus den jahren 1835 bis 1839. Berlin, 1841, in-8, gravures sur bois dans le texte.

L'auteur anonyme de cette intéressante relation est M. de Moltke, officier d'état-major prussien, au service de la Turquie, à qui on doit d'ailleurs d'importants documents topographiques sur plusieurs parties de la Cappadoce et du haut bassin de l'Euphrate. — *Voyez* ci-après, n. 346.

M. de Moltke a publié postérieurement un nouveau volume intitulé : *Der Russisch-Turkische Feldzug in der Europæischen Türkei*, 1828-29. *Von freih. v. Moltke. Berlin*, 1845, in-8.

1837. 338. **James Brooke.** Sketch of the Island and Gulf of Symi, on the 1838. South-Western Coast of Anatolia, in February, 1837. By *J. Brooke*, esq. — Dans le *Journal of the Geographical Society of London*, vol. VIII, 1838, p. 129-134.

M. Brooke fit cette excursion en compagnie de William Hamilton (ci-dessus, n. 330).

1838. 339 **Raoul-Rochette.** Visite archéologique à la Troade. 1840.

M. Raoul Rochette a raconté cette excursion au site de Troie, dans un article sur l'ouvrage de M. Mauduit relatif au même objet (ci-dessus, n. 242). — *Journal des Savants*, 1840, p. 449-460.

1838. 340. **Eugène Boré.** Correspondance et Mémoires d'un Voyageur en 1840. Orient, par *Eug. Boré*, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Olivier Fulgence, 1840, in-8, 2 vol., carte.

La partie de cette Correspondance relative à l'Asie-Mineure est comprise dans le tome I[er].

1838. 341. **Henry Suter.** Notes on a Journey from Erz-Rum to Trebizond, 1840. by way of Shebb-khanêh, Kara-hisar, Sivas, Tokat, and Samsun, in October, 1838. By *H. Suter*, H. M. Vice-Consul at Trebizond Communicated by Viscount Palmerston. — Dans le *Journal of Royal Geographical Society of London*, vol. X, 1840, p. 434-444, map.

1838. 342. **Charles Fellows.** A Journal written during an Excursion in 1839. Asia Minor, by *Ch. Fellows*, 1838. London, J. Murray, 1839, gr. in-8, figures and map.

Époque du voyage. | Date de la publication.

M. Fellows a fait, en 1840, un second voyage en Lycie. Voyez ci-après, n. 360.

1838 et 1839. **343. William Francis Ainsworth.** Second Voyage. — Notes on a Journey from Constantinople, by Heraclea, to Angora, in the automn of 1838. By *W. Ainsworth*, esq., in charge of an Expedition to Kurdistan. — *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. IX, 1839, p. 216-276, map. 1839 et 1840.

— Journey from Angora by Kaisariyah, Malatiyah, and Gergen Kal'eh-si, to Bir or Birehjik. By *W. Ainsworth* (1838). — *Ibid.*, vol. X, 1840, p. 275-310, map.

— Notes on a Journey from Kaisariyah, by Malatiyah, to Bir or Birejik, in May and June 1839. By *W. Ainsworth.* — *Ibid.*, p. 311-340.

— Notes taken on a Journey from Constantinople to Mosul, in 1839-40. By *W. Ainsworth.* – *Ibid.*, p. 489-529.

Ces quatre Rapports, successivement adressés par M. William Ainsworth à la Société de Géographie de Londres, ont été réunis par l'auteur, et fondus avec quelques nouveaux développements, dans une relation publiée ultérieurement sous ce titre :

344. Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea, and Armenia, by *W. F. Ainsworth*, in charge of the Expedition sent by the Royal Geographical Society and the Society for Promoting Christian knowledge, to the Christian tribes in Chaldea. Lond., W. Parker, 1842, in-8, 2 vol., fig.

A ce voyage se rattachent les deux documents suivants :

— Lettre de M. *Ainsworth* à la Société de Géographie (de Paris). *Bulletin* de la Société, t. X de la 2e série, p. 158-159. La lettre est datée du 22 juin 1838.

— Explications et renseignements au sujet de la lettre de M. Ainsworth sur son prochain voyage dans l'Asie-Mineure, par M. *C. Callier.*—*Ibid.*, p. 159-170.

Ces explications se rapportent principalement au *Melos* de Cappadoce, mal à propos confondu avec le Tukmah-suu, affluent de l'Euphrate. — *Voyez* ci-dessus, sous le n.° 320.

Un des compagnons de M. Ainsworth dans cette expédition, M. T. M. Russell, en a aussi publié dans un journal scientifique de Londres, non une relation suivie, mais plusieurs récits détachés dont voici l'indication, dans l'ordre chronologique du voyage :

1838 et 1839. **345. T. M. Russell.** The Natural and Artificial Defences of Asia Minor. By *T. M. Russell*, late of the Kurdistan Expedition.—Dans l'*United Service Journal*, Nov. 1840, p. 289-304. 1840 à 1845.

C'est un coup d'œil jeté sur la constitution physique et le relief de la Natolie, dans leurs rapports avec la défense militaire. Comp. Félix Beaujour, *Voyage Militaire dans l'Empire Ottom.*, ci-dessus, n. 269.

— The Sea of Trees. — *Ibid.*, July 1846, p. 353-361.

— The Lycus and its Legends. — *Ibid.*, October 1846, p. 223-228.

— A Month at the Mines of Galatia, by *T. M. Russell* (1838). — *Ibid.*, Octob. 1845, p. 175-183.

— The Red Castle of the Halmaneh. By *T. M. Russell* (1838). — *Ibid.*, June 1845, p. 180-188.

— A Search for the Water Sources. By *T. M. Russell* (1839). — *Ibid.*, Octob. 1843, p. 231-236.

Époque du voyage. C'est le récit d'une excursion d'Abasilli à Viran-Chèhr, dans un canton où se trouvent les sources opposées de la rivière d'Abasilli, affluent du Kisil-irmak, du Sihoun ou *Sarus*, tributaire de la Méditerranée, et du Tokmah-sou, affluent de l'Euphrate. Comp. Ainsworth, *Journ. of Geogr. Soc.*, X, 312. Date de la publication.

— Doings at Derendah. By *T. M. Russell* (1839). — *Ibid.*, Feb. 1845, p. 238-249.

Incident du voyage de Kaïsarièh à Malatîeh par la vallée de Tokmah-sou. Comp. Ainsw., *Journ. of Geogr. Soc.*, X, 317.

— Ziela, the Battle-Field of *Veni, vidi, vici.* By *T. M. Russell* (1839). *Ibid.*, Jan. 1846, p. 19-27.

1838 et 1839. 346. **De Moltke, Fischer** et **de Vincke**, officiers d'état-major prussiens au service de la Turquie. Reconnaissances militaires et levés topographiques dans l'est, le centre et le sud de l'Asie-Mineure. 1844 et 1845.

Les travaux et les études topographiques de MM. de Moltke, de Vincke et Fischer n'ont pas été l'objet de publications spéciales; mais ils sont entrés dans les feuilles 2, 3, 5 et 6 de la carte suivante, rédigée par M. H. Kiepert.

347. **Henry Kiepert**. Karte von Klein-Asien, entworfen und gezeichnet nach den neuesten und zuverlæssigsten Quellen, Hauptsæchlich nach den in den jahren 1838-39 von Baron *von Vincke*, *Fischer* und Baron *von Moltke*, majors in Kœnigl. Preuss. Generalstabe, und 1841-43 von *H. Kiepert*, *A. Schœnborn*, Professor in Posen, und *K. Koch*, Professor in Iena, ausgeführten recognoscirungen, sowie nach den besten neueren Reiserouten, vorzüglich der Englænder (Herausgegeben von *H. Kiepert*). Berlin, Schropp, 1844-45, 6 feuilles. 1844 et 1845.

Voyez ci-dessus, n. 337.

1839. 348. **Jules Charles Teule.** Pensées et Notes critiques extraites du journal de mes voyages dans l'Empire du sultan de Constantinople, dans les provinces russes, géorgiennes, les Tartares du Caucase et dans le royaume de Perse. Par M. *J. Ch. Teule*, docteur en médecine et docteur ès sciences. Paris, Arthus Bertrand, 1842, in-8, 2 vol. 1842.

L'auteur a été de Smyrne à Constantinople par la route de terre, en longeant la côte éolienne et en traversant la Troade. Il a aussi étudié les environs de Trébizonde.

1839. 349. **De Beaufort.** Itinéraire dans le Taurus oriental.

M. de Beaufort, officier d'état-major, attaché à l'ambassade française de M. de Sercey en Perse, a rapporté, entre autres documents utiles pour la géographie, un itinéraire de Tarsous à l'Euphrate, passant par Mérâsch. Cet itinéraire n'a pas été publié jusqu'à présent, sauf le tracé très-insuffisant que M. le colonel Lapie, à qui il a été communiqué, en a donné dans sa carte dressée pour l'ouvrage botanique de M. le comte Jaubert. Ci-après, n. 381.

1839. 350. **Charles Texier, de la Guiche,** et **Roger de la Bourdonnaie.** Seconde expédition en Orient. 1840.

Cette seconde expédition a eu pour objet l'exploration géographique et archéologique de l'Arménie et du Kourdistan.

La relation n'en est pas encore publiée; mais on a de M. Texier différentes notes qui se rapportent à son passage en Asie-mineure. En voici l'indication:

— Exploration de l'Arménie, du Kourdistan et de la Susiane, par M. *Texier*. — *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XIV, 2e série, 1840, p. 376.

Époque du voyage — Renseignements archéologiques et géographiques sur quelques points de l'Asie-Mineure, de l'Arménie et de la Perse, par M. *Ch. Texier*. — *Ibid.*, t. XV, 1841, p. 26-38. Date de la publication.

Note communiquée par M. Texier lui-même.

— Itinéraires en Arménie, en Kurdistan et en Perse, par M. *Texier*. — *Ibid.*, t. XX, 1843, p. 229-245.

On y trouve le détail de l'itinéraire de Trebizonde à Erzeroum.

Une carte topographique correspondante, pour cette partie de l'itinéraire entre Trébizonde et Erzeroum, a paru dans les livraisons déjà publiées de la *Description de l'Arménie* de M. Texier, pl. 176. Comp. *Bulletin* cité, p. 250.

— Coupes hypsométriques du plateau de l'Iran ou Arméno-Caucasien, d'après les observations barométriques de M. *Texier;* calculées par M le commandant Delcros. Années 1839-1840. — *Ibid.*, p. 246-249.

Ces cotes d'altitudes répondent aux itinéraires précédents — *Voyez* ci-dessus, n. 377, et ci-après, n. 370.

1839. 351. **Jaubert** (le comte). Lettres écrites d'Orient.—*Revue des Deux-Mondes*, t. XXIX, févr. 1842, p. 325-379. 1842.

Ces lettres donnent le récit des excursions de M. le comte Jaubert, de compagnie avec MM. Texier, La Goiche et La Bourdonnaie, de Smyrne aux montagnes de la Carie, et de là à Constantinople par la Phrygie Brûlée, le bassin du Rhyodacus et Broussa.

Ce voyage de M. Jaubert lui a fourni l'occasion d'un grand ouvrage botanique en cours de publication depuis 1842, sous le titre d'*Illustrationes Plantarum Orientalium*, ou *Choix de Plantes nouvelles ou peu connues de l'Asie-Occidentale*, in-4. M. *Jaubert* a pour collaborateur, dans cette publication, M. *Spach*, aide-naturaliste au Muséum. L'ouvrage est accompagné d'une carte en quatre feuilles de l'Asie-Mineure, de l'Arménie, de la Syrie et de la Perse occidentale par M. *Lapie*, ou sont tracés les itinéraires des principaux voyageurs, et particulièrement des voyageurs botanistes, qui ont visité ces contrées depuis la fin du seizième siècle.

1839. 352. **A. Grisebach**. Reise durch Rumelien und nach Brussa, in jahre 1839. Von *A. Grisebach*, D. M. Gottingen, Vandenhoeck, 1841, in-8, 2 vol. 1841.

L'excursion botanique et géologique du D[r] Grisebach, de Constantinople à Broussa et au mont Olympe, occupe de la page 38 à 94 du premier volume. — L'ouvrage suivant, purement botanique, est le complément de la relation du voyage.

— Spicilegium Floræ Rumelicæ et Bithynicæ, exhibens Synopsin Plantarum quas æstiv. 1839 legit auctor, *A. Grisebach*, Doct. Med. Prof. extr. Gotting. Accedunt species quas in iisdem terris lectas communicarunt *Friedrichsthal*, *Frivaldzki*, *Pestalozza*, vel plenè descriptas reliquerunt Burbaum, Forskæl, Sibthorp, Sestini, aliique. Braunschweig, Vieweg, 1843-44, in 8, 2 vol.

353. **H. William Acland** The Plain of Troy illustrated by a Panoramic Drawing taken on the spot; and a Map constructed after the latest Surveys. By *H. W. Acland* Oxford, 1839, in-8, fig. and map. 1839.

1839. 354. **T. A. B. Spratt, Thomas Evans, et P. W. Forchhammer**. Observations on the Topography of Troy. By D[r] *P. W. Forchhammer*. To illustrate a Map of the Plain of Troy, made by M. *T. A. B. Spratt*, Mate, under the direction of M. *Thomas Evans*, lieutenant, R. N. Communicated through Captain Beaufort by M. Thomas Graves, Lieut. R. N., Commanding H. M. Surveying Vessel *Beacon*, and at present in charge of the 1842.

Époque du voyage. Archipelago Survey. — *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XII, 1842, p. 28-44. Map. Date de la publication.

1839. 355. **E. Napier.** Remarks on Ancient Troy and the modern Troad, by Major *E. Napier*, 46th Regt. — Dans l'*United Service Journal*, juillet 1840, p. 289-310. 1840.

— A Cruise to the Levant, in the Summer of 1839, by Major *E. Napier*. Alexandria Troas. — *Ibid.*, octobre 1840, p. 170-183.

— The Shores of the Bosphorus, by major *E. Napier.—Ibid.*, décembre 1840, p. 465-480.

L'auteur a plus tard réuni ces différents morceaux, avec d'autres encore successivement publiés dans la même Revue, et en a formé deux volumes qui ont paru sous le titre de *Excursions along the Shores of the Mediterranean*, by Lieut.-Colonel *E. Napier*. London, 1844, in-8.

Voyez ci-dessous, n. 375.

1839. 356. **Arthur Conolly.** On the White-haired Angora Goat, and on another species found in the same province, resembling the Thibet Shawl Goat; by lieut. *A. Conolly*, of the Bengal Cavalry.—Dans le *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. VI, 1841, p. 159-172. 1840.

1839 à 1845. 357. **Ludw. Ross.** Reisen auf den Griechischen Inseln des Ægæischen Meeres,... von Dr *L. Ross*. Stüttigard u. Tubingen, 1840 45, in-8, cartes et pl., 3 vol. 1840 à 1845.

Voyez en outre :

— Inschriften von Lindos auf Rhodos. Von *L. Ross*. — Dans le *Rheinisches Museum*, 1845, p. 161-199.

— Note de M Boeckh à l'Acad. des Sciences de Berlin, sur deux inscriptions phéniciennes envoyées de Cypre par M. Ross. Dans les *Bericht* de l'Académie de Berlin, juillet 1845, p. 250-253. — Traduit en français dans l'*Institut*, Section des Sciences histor., février 1846, n. 122, p. 31.

— Note sur deux inscriptions phéniciennes découvertes à Citium par M. le professeur Ross (les mêmes que les précédentes). Par M. *F. de Saulcy*. — Dans la *Revue de Philologie*, t. I, 1845, p. 502-507.

358. **Joannes Franz.** Fünf Inschriften und Fünf Stædte in Klein-asien. Eine Abhandlung topographischen Inhaltes, von *J. Franz*. Nebst einer Karte von Phrygien, und einem Entwurfe nach Ptolemæos, gezeichnet von *H. Kiepert*. Berlin, Nicolas, 1840, in-4, cartes. 1840.

Les cinq anciennes cités dont M. Franz a déterminé le site au moyen des inscriptions rapportées par des voyageurs, sont : *Prymnessos, Akmonia, Eumenia, Gambreion* et *Pessinûs*.

M. Letronne a consacré trois articles à cette dissertation et au Mémoire de M. Kiepert qui la suit, dans le *Journal des Savants* de juillet, septembre et octobre 1848, pag. 396, 587 et 604.

M. Franz continue le bel ouvrage épigraphique commencé par M. *Bœckh* de Berlin, sous le titre de *Corpus Inscriptionum Græcarum*, où se trouvent notamment réunies toutes celles qui proviennent de l'Asie-Mineure.

1840. 359. **De Civrac.** Exploration des pentes orientales du M. Argée, fragment. — Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, t. XVI, 1841, p. 48-55. 1841.

1840. 360. **Charles Fellows** (Deuxième voyage). An Account of Discoveries 1841.

Époque du voyage. in Lycia, or Journal written during a second Excursion in Asia Minor, 1840. By *C. Fellows*. London, J. Murray, 1841, grand in-8, planches et cartes. Date de la publication.

Les inscriptions lyciennes rapportées par M. Fellows ont donné lieu déjà à de savantes études.

En premier lieu, il faut placer le travail de M. *Sharp* imprimé à la suite de la relation même du voyageur, p. 427. (Cp. chapitre supplém. de cette relation, p. 272) Nous citerons ensuite :

— Ueber Lykische Schrift und Sprache, von *G. F. Grotefend* (avec une planche d'inscriptions lyciennes). — *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, Herausg. von Chr. Lassen. Bd. IV, 1842, p. 281-301.

Comp. ci-dessus, n. 247; et pour le premier voyage de M. Fellows, la n. 342. Add. ci-après, n. 372.

— Notes et Essais sur les inscriptions lyciennes, par M. *Alex. Chodzko*. Paris, 1844, in-8 (Extrait du cours de littérature slave de M. Mickiewicz).

M. Chodzko croit pouvoir rattacher la langue lycienne à la famille slave.

— Xanthian Marbles. The Nereid Monuments; an historical and mythological Essay. By *William Watkiss Lloyd*. London, 1846, in-8, 109 pag.

1840 et 1841. 361. **R Hoskyn, Edward Forbes et Daniell.** Narrative of a Survey of Part of the South Coast of Asia Minor; and of a Tour into the interior of Lycia in 1840 41. Accompanied by a Map. By *Rd. Hoskyn*, Master of H. M. S. *Beacon*, under the directions of Commander Thos. Graves. — *Journal of Geogr. Soc. of Lond.*, vol. XII, 1842, p. 143-161. 1842 et 1846.

Le Mémoire de M Hoskyn se partage en quatre sections.

La première rend compte d'une reconnaissance hydrographique d'une portion des côtes de la Carie, au mois de décembre 1840.

La seconde, d'une excursion de M. Hoskyn à la vallée du Xanthe, en mars 1841.

La troisième, d'une excursion plus étendue sur le plateau lycien, en compagnie de M. Forbes, naturaliste, en octobre 1841.

La quatrième, d'une nouvelle course dans la haute vallée du Xanthe, avec M. *Daniell*, antiquaire, en décembre 1841.

A la suite du Mémoire de M. Hoskyn, on trouve de savantes remarques du colonel Leake, sur la géographie comparée :

— Remarks on M. Hoskyn's Paper. By colonel *William Martin Leake*. *Ibid.*, p. 162 169.

La relation suivante se rattache aux mêmes excursions :

1841. 362. **Spratt, Forbes et Daniell.** Travels in Lycia, Milyas, and the Cibyratis, in company with the late Rev. *E. T. Daniell*. By Lieut. *Spratt*, R. N., and Professor *E. Forbes*. London, J. van Voorst, 1846, in-8, 2 vol., Map, Plates and Cuts. 1846.

1840 à 1842. 363. **Hillereau.** Deux lettres de monseigneur *Hillereau*, archevêque de Pétra, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople. — Dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XIII, 1841, p. 330-344; et t. XV, 1843, p. 335-346. 1841 à 1843.

Ces lettres ont pour objet de raconter diverses excursions apostoliques en Asie-Mineure. On y peut puiser d'utiles renseignements sur la situation actuelle de plusieurs localités.

364. **L. de B.** Notes sur Clazomènes, par M. *L. de B.*, lieutenant de vaisseau. — Dans les *Annales Marit. et Colon.*, 1841, t. II, p. 1068-1079. 1841.

1841 à 1843. 365. **Henry Kiepert.** Voyage dans la Mysie, l'Éolide et l'Ionie.

M. Kiepert n'a pas encore publié les notes de ce voyage, mais il en a fondu les résultats géographiques dans les feuilles 1 et 4 de sa grande carte de l'Asie-Mineure. Ci-dessus, n. 347.

Voyez aussi le n. 358.

1841 à 1843. 366. **A. Schœnborn et Lœw.** Exploration géographique, archéologique et naturelle de la Pisidie, de la Lycie, de la Carie, etc.

Même observation que sur le numéro précédent. *Voyez* également ci-dessus le n. 347.

1841 à 1845. 367. **Chauvin Beillard.** De l'empire Ottoman, de ses nations et de sa dynastie, 1841-1845. Par M. *Chauvin Beillard.* Paris, 1845, in-8. 1845.

1842. 368. **Bernard.** Les Bains de Brousse en Bithynie (Turquie d'Asie), avec une vue des bains et un plan des environs de Brousse; par M. *Bernard.* Constantinople, 1842, in-8. 1842.

1842. 369. **Edmond de Boissier.** Diagnosis Plantarum Novarum, præsertim Orientalium, e familiis Thalamifloris, auctore *E. de Boissier.* Genève, 1842 et ann. suiv. in-8. 1842. a. sqq.

L'auteur a visité les parties occidentales de l'Asie-Mineure en 1842.

1842. 370. **Charles Texier.** Note sur Ortygie, et sur quelques lieux antéhelléniques de la côte d'Asie. Fragment du Journal de l'expédition de Magnésie du Méandre. Par M. *Texier.* — *Bulletin de la Société de Géogr.*, 2e sér., t. XX, 1843, p. 252-267. 1843.

M. Texier faisait partie d'une commission chargée d'enlever, pour les transporter en France, quelques antiquités de *Magnesia ad Mæandrum*.

Sur ces antiquités il y a deux articles de M. Raoul-Rochette dans le *Journal des Savants*, octobre et novembre 1843, pag. 577 et 641.

Add. nos observations, ci-dessus, p. 248.

Voyez ci-dessus, nos 357 et 360.

1842. 371. **Lepavec.** Lettre de M. Lepavec, missionnaire lazariste, à MM. les Membres des Conseils Centraux de la Propagation de la Foi (datée de Smyrne, 29 juin 1842). — Dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XV, 1843, p. 441-446. 1843.

Cette lettre rend compte d'une excursion aux ruines d'Éphèse et à l'île de Patmo. Malgré sa brièveté, elle renferme des détails intéressants.

1842. 372. **G. Biddlecombe.** Golfe de Nicomédie, par M. *G. Biddlecombe*, master à bord du bâtiment de S. M. B. *le Talbot.* — Dans les *Annales Maritimes et Coloniales*, t. II de 1842, p. 324-327. 1842.

Extrait et traduit du *Nautical Magazine.*

1843 et 1844. 373. **Charles Fellows.** Troisième voyage en Lycie. 1843 et 1844.

Ce nouveau voyage de M. Fellows n'est connu que par quelques lettres ou notices insérées dans le journal anglais l'*Athenæum* de 1843 et 1844. *Voyez* ci-dessus, p. 359, et les nos 342 et 360.

374. **Niccolò Maggiore.** Adana, città dell' Asia Minore. Monografia del sac. *N. Maggiore.* Palermo, 1842, in 8. 1842.

1843 et 1844. 375. **Philippe Le Bas.** Voyage en Asie-Mineure. Rapports au Ministre de l'Instruction Publique. — Dans la *Revue de Philologie, de Litté-* 1845.

Époque du voyage. *rature et d'Histoire anciennes*, vol. Ier, 1845, p. 27-46 (Ier Rapport); 201-228 (2e Rapp.); 323-354 (3e Rapp.). Date de la publication.

Comp. nos remarques de géographie ancienne sur ces Rapports du savant académicien, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. II de 1845, p. 19 et suiv.; t. III, p. 130 et suiv.

Add. quelques observations de M. Letronne sur le même sujet, dans le *Journal des Savants* de sept. et oct. 1845.

Ces Rapports de M. Le Bas sur la mission dont il avait été chargé pour l'exploration archéologique de la Grèce et des provinces occidentales de l'Asie-Mineure, font suite à une première série de rapports exclusivement relatifs à la Grèce, et qui se publie dans un autre journal d'antiquités, la *Revue Archéologique*, depuis avril 1844.

On trouve dans la *Revue Indépendante*, t. XIV, juin 1844, deux lettres où M. Le Bas raconte succinctement ses courses depuis Smyrne jusque dans la Carie.

376. **(Anonyme).** On the Homeric Troy, the Trojan War, and the Warriors in Firdousi's Shahnameh. — Dans l'*United Service Journal*, janv. 1844, p. 103-113. 1844.

Bon morceau de géographie historique et d'histoire littéraire. On y trouve d'ailleurs plusieurs citations de géographie descriptive empruntées aux communications d'un voyageur qui paraît avoir récemment visité la plaine de Troie, M. *William Michael Russell*.

1844. 377. **Émile de Chancourtois.** Exploration géologique d'une partie très-peu connue de la Turquie d'Asie. Extrait d'une lettre de M. Émile de Chancourtois, élève-ingénieur des Mines, à M. Élie de Beaumont. — *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, 29 avril 1844, t. XVIII, p. 827-832. 1844.

378. **Gustav von Eckenbrecher.** Die Insel Chios. Ein Vortrag im Wissenschaftlichen Vereine zu Berlin, am 8 Mærz, 1845. Von *G. v. Eckenbrecher*. Berlin, Bethge, 1845, in-8, cartes. 1845.

379. **Joa. Franz et Zumpt.** Cæsaris Augusti index rerum à se gestarum, sive Monumentum Ancyranum. Ex reliquiis græcæ interpretationis restituit *Joa. Franzius*, commentario perpetuo instruxit *A. W. Zumptius*. Berolini, Reimer, 1845, in-4. 1845.

Il existe un savant Mémoire de *Sainte-Croix* sur le monument d'Ancyre, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 12 juillet 1793, et imprimé dans le *Magasin Encyclopédique* de Millin, 1re année (1795), t. IV, p. 93-109.

1845. 380 **Girault de Prangey.** Monuments arabes d'Égypte, de Syrie et d'Asie-Mineure, dessinés et mesurés de 1842 à 1845, par *Girault de Prangey*... Paris, Didot, 1846, in-fol. 1846.

Il n'y a, jusqu'à présent, qu'un petit nombre de livraisons de publiées.

1846. 381. **De Mas Latrie.** Rapport sur les Antiquités et la Géographie de l'île de Chypre, adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. *de Mas-Latrie*, chargé d'une mission littéraire et scientifique en Chypre. — Dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. II de 1846, mai, p. 142-148. 1846.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DE

L'ASIE-MINEURE.

La lettre B *désigne la Bibliographie.*

A.

B.

N.

O.

P.

R.

S.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

